



BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE.

WIN — YZ.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
RUE DU CADRAN, N°. 16.

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS ET LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur Œdipe.*)

TOME CINQUANTE-UNIÈME.



A PARIS,
CHEZ L.-G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PLACE DES VICTOIRES, N°. 3.

1828.



SIGNATURES DES AUTEURS

DU CINQUANTE-UNIÈME VOLUME.

MM.		MM.	
A.	De Barante.	L—s—e.	Lasalle.
A—D—r.	Amar-Durivier.	L—T—l.	De Lally-Tolendal.
A. R—t.	Abel-Rémusat.	L—y.	Lécuy.
A—s.	Auguis.	M—d j.	Michaud jeune.
A—t.	H. Audiffret.	M—le.	Mentelle.
B—c—y.	Badiche.	M—on.	Marron.
B—p.	De Beauchamp.	M—s—n.	De Maussion.
B—ss.	Boissonade.	P—ot.	Parisot.
C—r.	Clavier.	P—rt.	Philbert.
C—S—a.	Corréa de Serra.	P—s.	Périès.
D—C—t.	De Chazet.	Q. Q.	Quatremère de Quincy.
D—ès.	Desprès.	R—c—d.	Richerand.
D—g.	Depping.	R—d—n.	Renauldin.
D. G—o.	De Gérando.	S. d. S—y.	Silvestre de Sacy.
D—r—r.	Durozoir.	S—r.	Stapfer.
E—s.	Eyriès.	St—t.	Stassart.
F. P—t.	Fabien Pillet.	S—v—s.	De Sevelinges.
G—ce.	Gence.	T—d.	Tabaraud.
G—y.	Gley.	U—i.	Ustéri.
H—on.	Hérisson.	V. C—n.	Victor Cousin.
H—q—n.	Henrequin.	V—g—r.	Viguier.
Kl—h.	Klaproth.	V—n.	Villemain.
L.	Lefebvre-Cauchy.	W—r.	Weiss.
L—re.	Letronne.	Z.	Anonyme.



BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

W

WINCHESCOMBE. *Voy.* WINSHECOMB.

WINCKELMANN (JEAN), théologien protestant, né en 1551, à Homberg dans la Hesse, d'une famille patricienne, fit ses études à Marpourg, et visita les académies de Heidelberg, de Tubingue, de Strasbourg et de Bâle, où il reçut, en 1581, le grade de docteur. Nommé chapelain de la cour de Cassel, il résigna cet emploi en 1592, pour se livrer à l'enseignement, et fut pourvu d'une chaire vacante à l'académie de Marpourg. Lors de la création de l'université de Giessen (1607), il y passa, sur l'invitation du Landgrave, avec le titre de premier professeur de théologie. Il remplit plusieurs fois les fonctions de recteur de cette académie naissante, et contribua beaucoup à fixer son rang parmi les premières écoles théologiques de l'Allemagne. Celle de Marpourg étant presque abandonnée, on voulut essayer de lui rendre son ancien éclat; et en 1623 Winckelmann fut invité à venir y reprendre sa chaire. Malgré son grand âge, il consentit à se déplacer; mais il ne tarda pas à retourner à Giessen, où il mourut le 3 avril 1626. Il avait été marié quatre fois, et avait eu dix-huit enfants; mais une seule de ses filles lui survécut. Outre des *Oraisons funèbres*, des *Thèses*, et un grand nombre d'écrits polémiques en latin et en allemand, on a de lui des *Commentaires* sur les douze petits prophètes; sur les Évangiles de saint Marc et de saint Luc; sur l'Apocalypse de saint Jean, et enfin, sur les Épîtres de saint Pierre, de saint Jacques, et quelques-unes de saint Paul. Ces Commentaires ont été insérés dans le *Thesaurus evangelicus et apostolicus* de Hunnius, publié par Feustking. On trouvera la liste des autres ouvrages de Winckelmann dans le *Theatrum* de Freher, 427-28; et son portrait, planche XI. W—s.

WINCKELMANN (JEAN-JUSTE), historien, fils du précédent, était né le 20 août 1620 à Giessen. Après avoir fait ses études à l'académie de cette ville, et pris ses degrés en droit, il s'appliqua sans relâche à la recherche des documents historiques, et parcourut l'Allemagne, pour extraire des bibliothèques les matériaux dont il se proposait de faire usage. Honoré des titres de conseiller et d'historio-

graphe des landgraves de Hesse, il obtint l'entrée de leurs archives, et la communication d'une foule de pièces importantes ; mais préoccupé de l'esprit de système, qui était si commun à cette époque, et d'ailleurs dépourvu de toute critique, il ne sut pas en tirer le parti convenable. Aussi ses ouvrages, quoique remplis d'érudition, sont-ils relégués dans la poussière des bibliothèques, et consultés seulement de quelques savants. Cet historien mourut en 1697. On cite de lui : I. *Hortus et arbor philosophiæ sive ars per propriam indagationem, et ex rebus ruralibus aliquid discendi; accessit consilium de ordine studiorum rectè instituendi*, etc., Darmstadt, 1662, in-12. L'auteur y renvoie, p. 121, à deux ouvrages qu'il avait publiés précédemment : *Relationes ex Parnasso de arte reminiscentiæ*, Marpourg, 1648, *Proteus*, Oldenbourg. II. *De principibus Hassiæ et eorum genealogiâ*, Giessen, 1663, in-8°. III. *Arboretum genealogicum heroum europæorum, ostendens quomodo omnes ferè europæi principes ex unicâ Oldenburgicâ familiâ, et quidem à Dieterico Fortunato defluant*, Oldenbourg, 1664, in-fol. Cet ouvrage est précédé d'une dissertation sur l'importance et l'utilité des études généalogiques. IV. *Cæsarologia, sive quartæ monarchiæ descriptio à Jul. Cæsare ad imperium usque Leopoldi*, etc., Leipzig, 1666, in-8°.; ibid., 1728, in-12, fig. C'est un abrégé de l'histoire de l'empire d'Allemagne. On lui reproche d'être trop succinct. Quoique le titre soit latin, l'ouvrage est écrit en allemand. V. *Notitia historico-politica veterum Saxo-Westphalum, finitimarumque regionum, IV libris absoluta*, Oldenbourg, 1667, in-4°., ouvrage rare et recherché, s'il faut en croire les bibliographes allemands. VI. *Relation* (en allem.) *des événements dont le comté d'Oldenbourg a été le théâtre depuis 1603 jusqu'à 1667*, ib., 1671, in-fol. VII. *Histoire* (en allemand) *des principautés de Brunswick et de Lunebourg*, ibid., 1677, in-folio. VIII. *Stemmata ducum brunswicensium*, ib., 1688, in-fol. Ce titre latin cache encore un ouvrage allemand. IX. *Solida declaratio originis Thuringorum* (en allemand), Brême, 1694, in-8°. Winckelmann trouve que les habitants de la Thuringe descendent des Doriens, qui s'étant établis dans la Basse-Allemagne y fondèrent Dordrecht, et donnèrent leur nom à tout le pays voisin. X. *Description des principautés de Hesse et de Hersfeld*, ibid., 1697, in-fol. (allem.). La mort de l'auteur ayant suspendu l'impression, lorsqu'on voulut la reprendre il fut impossible de trouver la suite de son manuscrit. Le libraire, après avoir attendu long-temps, publia l'ouvrage dans l'état qu'il avait été laissé, et reproduisit les cinq premières parties avec un nouveau frontispice, 1711. Comme la sixième partie avait été annoncée, de ce qu'elle ne voyait pas le jour on tira la conclusion qu'elle avait été supprimée par ordre du landgrave de Hesse ; et cette opinion, adoptée par Lenglet-Dufresnoy (*Méthode d'étudier l'histoire*, première édit.), fut confirmée par le témoignage de Vogt (*Cat. libr. rarior.*), et des autres bibliographes allemands. Cependant cette sixième partie ayant été déterrée par Bernhard, archiviste de Hanau, il la fit imprimer, sans aucun empêchement, à Cassel, 1754, in-fol. On trouve une bonne analyse de cet ouvrage dans les *Acta*

eruditor. lipsiens., année 1758, 366-71. Malgré les fables qui le déparent, et de trop fréquentes digressions, il est curieux par les recherches, et mérite encore d'être lu.

W—s.

WINCKELMANN (1) (JEAN ou JEAN-JOACHIM), un des plus illustres antiquaires des temps modernes, était le fils unique d'un pauvre cordonnier de Steindall, ville de la vieille Marche de Brandebourg. Il naquit dans cette ville le 9 décembre 1717, et non, comme l'ont écrit ses premiers historiens, au commencement de janvier 1718. Il reçut au baptême les prénoms de *Jean-Joachim*; mais dans la suite ces noms, résonnant peu harmonieusement à son oreille délicate, lui déplurent au point qu'il omit le dernier dans les titres de tous ses ouvrages, et qu'il aurait peut-être pris le même parti à l'égard du premier, si la forme plus douce ou plus sonore qu'il a dans la langue italienne (*Giovanni*) ne l'en eût détourné. Cette circonstance, en elle-même si frivole, nous semble digne d'être mentionnée, comme une des preuves de l'extrême susceptibilité de Winckelmann sur le beau, en quelque genre et sous quelque forme que s'offrissent à lui les objets destinés à produire l'impression de beauté. Cependant cette susceptibilité ne se développa que graduellement et avec l'âge. Si dès le berceau il eût manié le burin, la palette, et qu'entouré d'artistes il eût à-la-fois contemplé de beaux ouvrages et entendu des conversations instructives sur les arts, il n'eût sans doute pas tardé à montrer à quoi la nature l'avait destiné, et à s'écrier comme le Corrége : *Son pittor anch'io*. Mais il devait se passer bien des années avant que les circonstances le révélassent soit aux autres, soit à lui-même. Dans sa jeunesse, il ne se distingua sensiblement de ses camarades que par sa mémoire, sa persévérance et un amour du travail qui l'attirait également vers toutes les branches de l'instruction. Telle était dès-lors l'aptitude du jeune étudiant que son père, malgré son extrême pauvreté, s'imposa encore des privations et des sacrifices de plus d'un genre, pour subvenir aux dépenses que nécessitait l'éducation primaire de son fils, espérant qu'il pourrait un jour le voir parvenir à une place de diacre ou de pasteur dans l'Église. Malheureusement ces sacrifices, qui ne pouvaient avoir qu'un temps, cessèrent plus tôt que tous deux ne l'avaient redouté. Le père, accablé d'ans et d'infirmités, se trouva obligé de discontinuer ses travaux, pour entrer dans un hôpital où il devait passer le reste de ses jours; et Winckelmann, abandonné à lui-même, serait bientôt entré en apprentissage dans un atelier, s'il n'eût pas trouvé des secours dans la bienveillance du recteur du collége de Steindall. Toppert, c'était le nom de ce respectable vieillard, avait été charmé des dispositions précoces autant que du zèle d'un élève qu'il regardait comme un prodige, et auquel il n'avait guère à reprocher que le peu d'attention que celui-ci apportait aux leçons de théologie. Il adoucit considérablement en sa faveur la sévérité des conditions pécuniaires, et lui accorda une des places de choristes, ce qui, joint au prix des leçons de lecture que le jeune Winc-

(1) On écrit communément Winkelmann, probablement d'après l'orthographe allemande, qui substitue *k* à *ck* et *s* à *ts*. Mais *Winckelmann* signait toujours avec les deux lettres, et affectait d'écrire ainsi son nom, où d'autres s'obstinaient dès-lors à ne point admettre le *c*.

kelmann donnait à des camarades beaucoup plus jeunes, le mit en état de participer au bienfait d'une instruction plus relevée. Par la suite Toppert devint aveugle, et dès-lors sa maison fut ouverte au disciple favori, qui fut le secrétaire, le lecteur et le guide en même temps que le commensal de son bienfaiteur. Il est inutile d'ajouter que, si dans cette nouvelle situation il se comporta à l'égard du vieillard avec une tendresse vraiment filiale, il eut l'avantage, déjà précieux à ses yeux, de puiser sans cesse soit dans l'entretien, soit dans la bibliothèque du recteur de quoi meubler de plus en plus son heureuse mémoire et développer son intelligence. La bibliothèque du collége, administrée antérieurement par Toppert, se trouva naturellement confiée à ses soins. Il usa amplement du privilége qu'il avait de l'explorer dans tous les sens; et en peu de temps les auteurs classiques de Rome et de la Grèce lui devinrent familiers. Il est à remarquer cependant que dès cette première époque il n'affectionna que les véritables modèles. Démosthènes lui plut par sa simplicité concise, énergique et sévère; Cicéron, par l'art exquis avec lequel s'arrondissent les contours harmonieux de ses phrases toujours élégantes et moelleusement cadencées. Mais c'est principalement aux deux patriarches de la littérature grecque, au plus ancien des poètes et au plus ancien des prosateurs, qu'il voua un culte poussé plus tard jusqu'à l'idolâtrie. Les formes si belles et si pures de cette langue ionienne, premier dialecte cultivé par des hommes de génie, et du mètre héroïque qui fut le langage des Homérides, et que l'on croit sentir encore en lisant la prose homérique d'Hérodote, étaient pour lui les symboles de la beauté à laquelle aspirait son intelligence, et qu'il ne put contempler que trente ans plus tard dans les chefs-d'œuvre enfantés par la main des artistes grecs. Une preuve que cette tendance à la contemplation des merveilles de l'art existait déjà en lui, c'est qu'il entraînait souvent ses jeunes camarades dans le voisinage de Steindall, pour y fouiller dans les sablonnières, et que quand il avait trouvé quelque urne ou quelque lampe dont les formes décelaient l'origine vraiment hellénique ou romaine, il rapportait en triomphe, et appendait avec vénération dans la bibliothèque, les fragments souvent mutilés qu'il venait d'arracher à la terre. On a vu et probablement on voit encore à la bibliothèque de Sechausen deux urnes antiques, trophées d'une de ces excursions. Il est même certain que dès le temps de son séjour chez Toppert il puisa dans un recueil alors en vogue (l'*Académie de la noblesse*) des notions sur la vie, les talents et le caractère des principaux peintres; ce qui suppose nécessairement quelque goût pour les arts du dessin ainsi que quelque connaissance de l'art lui-même. Quoi qu'il en soit, à l'étude des langues anciennes qu'il préférait hautement à sa langue maternelle, alors étrangère à cette richesse et à cette flexibilité dont elle fut quelque temps après dotée par d'habiles écrivains, et par Winckelmann lui-même, notre jeune étudiant joignait celle de la philosophie, des antiquités, de la géographie, et principalement de l'histoire ancienne. Arrivé à l'âge de seize ans (1733), il obtint de son protecteur la permission d'aller à

Berlin commencer ce que l'on appelle en Allemagne les cours académiques. Il paraît néanmoins que ce n'était point sa première absence, et qu'antérieurement à ce voyage il avait été à l'école de Saltzwedel, dans la régence de Magdebourg. Mais l'unique document où il soit question de cette circonstance est une lettre du 23 juin 1752, où il n'indique point avec assez de précision à quelle époque elle se rapporte. Recommandé au recteur du gymnase de Kölln, et encouragé par quelques personnes qui prirent intérêt à lui, il revint à son ancien rôle d'instituteur en sous-ordre. Bientôt le recteur d'un autre collége (Baaken) lui confia la surveillance de ses enfants, et en revanche lui offrit chez lui le logement et la table. Ainsi, disciple et maître tour-à-tour, Winckelmann se mit à même d'économiser de petites sommes qu'il envoyait à son père, toujours confiné dans l'hospice de Steindall par ses infirmités. Au bout d'un an, Toppert le rappela dans sa ville natale, et lui fit donner la place de chef des choristes. Le soir, Winckelmann se joignait à ceux des pauvres écoliers que l'on voit en Allemagne chanter dans les rues des cantiques et des motets; et de cette manière il parvenait à grossir les minces tributs que tous les mois sa piété filiale allait remettre à son père. Quatre ans se passèrent encore ainsi. Toujours éloigné de l'oisiveté, sans s'astreindre à aucune méthode et sans suivre un plan d'études que personne d'ailleurs n'aurait été capable de tracer pour une tête si singulièrement et si richement organisée, Winckelmann avait passé en revue, bien superficiellement, il est vrai, presque toutes les sciences humaines. Les bibliothèques de Steindall n'avaient plus rien à lui apprendre; il était urgent qu'il sortît de cette ville pour se rendre à un des foyers de lumière de l'Allemagne. D'ailleurs, l'instant approchait où il lui faudrait choisir un état et se plier à un genre de vie. Lui-même voyait arriver ce moment avec effroi. Quelle était alors sa pensée secrète, son but, son espérance? C'est ce que rien ne peut nous faire deviner. On voit seulement que l'idée seule du ministère évangélique l'épouvantait. Déterminé cependant à ne vivre que pour la science, dédaigneux des honneurs et peu desireux des richesses qu'il ne cherchait pas même quand il lui eût été facile d'en acquérir, comment la vie d'un ministre du culte pouvait-elle lui inspirer tant de terreur? Il faut supposer qu'instinctivement il prévoyait que l'Allemagne n'était point son élément, qu'il ne devait point s'enchaîner à cette contrée par des liens de fer! Une inquiétude vague, mais constante et irrésistible, le portait sans cesse vers un autre but, d'autres sciences, d'autres contrées; ou, ainsi qu'il l'exprime lui-même avec une éloquente naïveté, c'était « comme une démangeaison incertaine » dont on ne peut attraper l'endroit » quand on se gratte. » Ces oscillations d'un génie qui est une énigme pour lui-même, se manifestèrent encore bien plus pendant les deux ans qu'il passa dans l'université de Halle. Nous ne reviendrons point ici sur les détails pénibles et presque toujours les mêmes de sa pauvreté et sur les moyens par lesquels il se soutenait. Mais il est intéressant de voir comment il travaillait. Les cours publics, objet principal des pélerinages académiques, cessèrent bientôt d'attirer son attention. Parmi les

hommes éminents dont se glorifiait l'université, aucun ne sentait, ne pensait, ne disait ce qui eût captivé Winckelmann, ce qui eût fécondé son imagination, éclairé son génie, formulé ses pensées encore confuses et informes. Personne non plus ne se douta que le nouvel élève fût un homme supérieur à ses condisciples. Beaucoup de mémoire et de persévérance, partant beaucoup d'érudition, ne sont point des qualités rares chez nos voisins d'outre Rhin. Ignoré et méconnu, Winckelmann visitait assidument les bibliothèques, et, ainsi que pendant les dernières années de son séjour à Steindall, abordait successivement les sciences les plus éloignées, les plus disparates. Homère même et Hérodote, malgré les grâces de leur harmonie ravissante, malgré la magie d'un style enchanteur et le charme qui respire dans chacune de leurs périodes, cessaient de suffire aux besoins d'un esprit qui rêvait un autre beau. Alors, il passait des fictions riantes de la poésie aux problèmes les plus ardus des mathématiques et de la haute géométrie; approfondissait les données de l'histoire, et par elle arrivait à la jurisprudence féodale, à la politique, au droit civil; passait quelquefois des semaines entières le scalpel à la main ou sur les énormes in-folio des commentateurs d'Hippocrate; jetait même un coup-d'œil sur les Manuels théologiques destinés à former le ministre luthérien; et enfin revenait au tableau plus doux des soupirs d'Andromaque et des larmes de Crésus. On l'a souvent entendu dans la suite parler d'un Commentaire qu'il avait rédigé à cette époque sur l'historien d'Halicarnasse, mais que probablement il perdit dans un de ses déplacements. Le goût des voyages le tourmentait aussi; et chez lui ce n'était point, ainsi que chez tant d'autres, une vaine curiosité ou le desir de voir du pays. Beaucoup plus jeune, il avait très-sérieusement songé à se rendre en Égypte pour y admirer ce qui reste de la grandeur des Pharaons et des fils de Lagus, pour examiner les Pyramides, les obélisques et les sphinx. Plus tard, nous le verrons entreprendre à pied le voyage de Paris. Pour aller à Rome, que ne fit-il pas? Il abjura avant d'y paraître pour la première fois : il fut assassiné en s'y rendant avec une célérité imprudente pour la seconde. Et quel était alors le plus ardent de ses vœux? la vue d'Olympie. Arracher un firman à l'insouciance de la Porte, fouiller le Stade et l'Altis, soustraire à la dégradation et à l'oubli les restes enfouis des statues de Phidias et de Lysippe, tel était le but d'un homme qui ne respirait que pour l'art. Ne nous étonnons donc pas que peu après son arrivée à Halle, il ait, avec quelques camarades, été visiter la superbe galerie de Dresde, lors du mariage de la princesse de Saxe avec le roi des Deux-Siciles. Il est inutile de réfuter l'hypothèse de ceux qui prétendent qu'il ne se rendait à Dresde que pour chercher un emploi. Cette conjecture ne s'appuie sur aucun document; et d'ailleurs comment Winckelmann eût-il espéré obtenir à Dresde, où personne n'avait entendu parler de lui, ce que dans la suite il sollicita vainement, et à Halle et à Göttingue, où l'on connaissait son érudition. Fatigué du régime trop frugal qu'il suivait à l'université (il n'existait qu'aux dépens de ses compatriotes plus riches qui se cotisaient en sa faveur, et ne vivait le plus ordinairement que de pain et d'eau), il fit démau-

der par quelques amis, entre autres par l'illustre Gessner de Göttingue, une place convenable à ses moyens. Nous ignorons à quel poste il prétendait. On peut présumer que son ambition n'envisageait point un but très-élevé. Néanmoins il est sûr que les sollicitations de ses protecteurs ne furent point couronnées de succès, et qu'après un séjour de deux ans à l'université de Halle, Winckelmann se trouva heureux d'entrer en qualité de précepteur chez un bailli du pays d'Halberstadt. Sa patience et sa modération, inaltérables avec les enfants, et généralement avec quiconque était exempt de prétentions ridicules, le rendaient assez propre à s'acquitter d'un emploi qu'on sait n'être ordinairement qu'un esclavage déguisé; mais il n'était pas là dans sa sphère: il lui eût fallu au moins un docte entretien, de bons livres, ou, à défaut de l'un et de l'autre, la liberté de la solitude. Les devoirs de sa place, d'une part, de l'autre les convenances de la société, rendaient à-peu-près impossible l'accomplissement de ce souhait modeste. Aussi à peine les économies de quelques mois l'eurent-elles mis en fonds, que la manie des voyages se réveillant en lui s'empara de nouveau de toutes ses pensées, et qu'il se mit en route à pied pour la capitale de la France. Heureusement il sentit bientôt la folie ou la témérité de son entreprise. Outre l'exiguité des ressources avec lesquelles il s'éloignait de sa patrie, l'ignorance complète des principes de la langue française devait bientôt l'arrêter; et de plus la guerre vint à éclater au moment même où il se dirigeait vers les frontières. Il fut donc obligé de revenir après avoir poussé jusqu'à Gelnhausen, près de Francfort-sur-le-Mein, et il se rendit de nouveau à Halle, où l'on ne tarda pas à lui trouver une place semblable à celle qu'il venait de quitter. C'est encore en qualité de précepteur que nous le voyons entrer auprès des enfants de M. Stollmann, capitaine de cavalerie, en garnison à Osterbourg, et de là chez le grand-bailli Lamprecht, à Heimersleben. Chez ce dernier il fit la connaissance d'un nommé Boysen de Seehausen, qui, comme tous les hommes capables d'apprécier dignement le mérite, fut frappé de sa vaste érudition; aussi quelques mois après, quittant pour un poste plus considérable le co-rectorat de la ville qu'il habitait, Boysen offrit au savant helléniste de le faire agréer pour son successeur. Winckelmann accepta, et fut accepté. Avant d'aller plus loin, il est bon de savoir qu'un co-recteur n'est guère plus qu'un maître d'école, et touche au moins aussi souvent à l'Abécédaire qu'au Cornelius-Népos ou aux Fables de Phèdre. Qui ne croirait d'après cela que les habitants de Seehausen auraient été pénétrés de reconnaissance pour Boysen, qui certes avait bien plus songé aux avantages de la ville qu'à ceux de Winckelmann, en lui assurant sa succession? On lui reprocha au contraire d'avoir songé bien plus aux intérêts de son ami qu'à ceux de la ville. Selon les uns, le nouveau professeur était trop peu communicatif et trop sérieux : selon les autres, ses explications ne convenaient point à son auditoire : tous auraient voulu qu'il prêchât; et, ce qui était plus grave que les reproches et les réflexions des bourgeois de Seehausen, les écoliers diminuaient. Il n'est pas impossible que pendant les premiers temps de son professorat, Winckelmann, encore sans expérience de l'enseigne-

ment public, et surtout d'un enseignement si décidément élémentaire, se soit trouvé autant au-dessous qu'il était réellement au-dessus des fonctions minutieuses auxquelles le sort l'avait condamné. Mais cette espèce d'infériorité ne dut être que de quelques instants; et, effectivement, nous voyons que, dans les dernières années de son séjour à Seehausen, on avouait qu'il s'acquittait de ses devoirs en conscience; qu'il faisait preuve de patience ainsi que d'exacte justice dans le gouvernement de sa classe; qu'enfin, chose rare, les enfants comprenaient, apprenaient quelque chose avec lui. On aurait pu ajouter à ces louanges, qu'il ne cessait jamais de travailler. Il est vrai que la plupart de ces travaux n'avaient qu'un rapport indirect avec les études primaires en vogue dans l'école de Seehausen. Couvrir de notes marginales un Sophocle, un Euripide, un Juvénal, était un luxe d'érudition bien superflu pour le magister qui faisait épeler les Fables d'Ésope, et dont les élèves les plus habiles écrivaient avec orgueil sous sa dictée un thème sur les règles du *que* retranché. Il est même permis de s'étonner qu'au milieu d'occupations aussi insipides, Winckelmann ait pu ne point perdre à jamais cette imagination ardente, rapide, créatrice, que lui avait départie la nature; et qui était si peu en harmonie avec sa tâche journalière. Remarquons de plus que les soins de sa classe l'occupaient douze heures par jour. Mais son infatigable persévérance savait encore trouver du temps. A peine libre de tout souci scolastique, il reprenait ses lectures favorites, méditait, écrivait, faisait des extraits. A minuit, il s'endormait sur une chaise. Réveillé à quatre heures, il rallumait sa lampe et se remettait au travail jusqu'à six heures, instant auquel il retournait près de ses disciples. Décidé quelquefois à abréger encore le temps de son sommeil, il ne fermait les yeux qu'après s'être attaché au pied une sonnette dont le moindre mouvement l'éveillait. Au surplus, c'est là que ses idées commencèrent à se régulariser et à prendre une forme particulière. Il élimina du système de ses études futures le droit, les mathématiques et la médecine, pour se livrer exclusivement à la littérature et aux arts. Il se prononça de même contre la philosophie, et principalement contre les discussions aussi subtiles qu'arides de la métaphysique, alors l'objet d'un engouement universel depuis que Wolf avait fondé sa théorie. Néanmoins Platon ne fut point enveloppé dans cet arrêt de proscription; et ce fut au contraire à cette époque qu'il commença à se nourrir de la lecture de ses dialogues et à le mettre au nombre de ses auteurs favoris. Mais l'harmonieux fondateur de l'académie n'a de métaphysique que les sujets qu'il traite: son style si brillant, si riche, si mélodieux, tout pittoresque et tout poétique, aurait de quoi plaire à l'amateur du beau, lors même que le beau ne serait pas le fond de toutes ses pensées et de tous ses tableaux. Que sera-ce, si l'on songe que cette idée respire dans tous ses écrits, et qu'il semble n'avoir été inspiré que par elle? Mais si Winckelmann négligea l'ontologie et toute la partie des sciences qui a avec elle une étroite parenté, en revanche il étudia l'histoire moderne que jusque-là il n'avait considérée que superficiellement: il apprit aussi les langues française, anglaise et italienne, qui lui furent d'une grande

utilité, et dont la première lui procura le plaisir de lire Voltaire, un des écrivains qu'il goûtait le plus, quoique généralement il n'aimât pas sa manière d'apprécier les grandes choses et de juger le beau. Cependant ces études solitaires ne pouvaient produire de résultats ni pour son bien-être, ni pour sa gloire, tant qu'il resterait enfoui dans la poussière de son co-rectorat : d'autre part, il voyait des hommes bien plus jeunes et bien moins habiles que lui le devancer dans la carrière : son peu d'habitude et d'usage du monde, l'insouciance qu'il mettait à se produire et à flatter ceux qui auraient pu devenir ses protecteurs, ne lui laissaient même pas l'espérance de réussir par l'intermédiaire de ses concitoyens adoptifs. Déterminé à les quitter à quelque prix que ce fût, il résolut de se choisir un Mécène. Le comte de Bunau, auteur d'une histoire estimée de l'empire d'Allemagne, histoire qui venait d'être publiée, et dont l'apparition faisait grand bruit dans le monde littéraire, lui sembla être l'homme qu'il cherchait. Il lui adressa, du fond de sa retraite, une missive respectueuse, où après lui avoir montré avec combien de zèle il s'était *abîmé dans l'étude des belles-lettres*, et s'être plaint de l'ingratitude d'un siècle tout métaphysique, insensible aux beautés de la littérature, il le priait de le placer dans un coin de sa bibliothèque pour copier les anecdotes ou pièces inédites qui devaient figurer dans un supplément, comme preuves de l'histoire de l'empire. Le comte sut démêler dans la lettre, en assez mauvais français, que lui envoyait Winckelmann, un homme digne de sa protection et de son amitié. Il lui répondit aussitôt et lui proposa la place de bibliothécaire-adjoint dans sa terre de Nöthenitz où il faisait ordinairement sa résidence, et où il avait en effet une bibliothèque magnifique, qui dans la suite fut incorporée à celle de Dresde, et contribua à rendre celle-ci une des plus célèbres de l'Europe. Winckelmann se rendit aussitôt à la terre de son nouveau patron, et s'installa, avec la joie la plus vive, au milieu des trésors littéraires que contenait le château. Jusqu'à cette époque, il avait été indécis sur la carrière à laquelle définitivement il se vouerait, et avait reculé devant les ordres sans les repousser pour jamais. Tout changea de face, dès qu'il fut entré dans l'opulente maison qu'il regardait comme le sanctuaire des arts : « Eusébie (2) et les Muses, s'écriait-il dans son transport, se sont disputé la victoire ; enfin les dernières l'emportent ! » On juge bien que, près du comte de Bunau, Winckelmann ne fut point tellement occupé qu'il n'eût le temps de se livrer au travail pour lui-même. Parmi beaucoup d'ouvrages précieux qu'il compulsait avec son ardeur ordinaire, d'immenses et magnifiques collections de gravures dont quelques-unes représentaient des bas-reliefs, des statues et des monuments d'architecture antiques, attirèrent surtout son attention. De la contemplation de celles-ci, il passait à l'observation des ouvrages antiques et modernes de Dresde. Il sentit alors tout le mérite de Pausanias, dont la description de la Grèce, si précieuse pour le géographe, est bien autrement intéressante pour l'antiquaire ; et il l'apprit en quelque sorte par cœur à force de le relire. En même

(2) C'est-à-dire la religion, l'état ecclésiastique. Εὐσέβεια en grec signifie la piété.

temps il se liait avec les hommes distingués qui fréquentaient ou qui visitaient la maison du comte, et s'entretenait avec des artistes versés dans la pratique de leur art. Parmi ces derniers il eut surtout à se louer des talents comme de la complaisance d'OEser qui, pendant près d'un an, lui servit de Cicerone et de Mentor. Hagedorn, Lippert et le célèbre Heyne se lièrent aussi avec lui; et les discussions qu'ils eurent ensemble, sur les classiques et les principes du beau, ne tardèrent pas à faire éclater l'enthousiasme jusqu'alors caché et le goût auparavant incertain de Winckelmann. Dès ce moment il conçut, il posa, peut-être sans le savoir, les principes de l'*Histoire de l'Art*. Enfin, en 1754, le nonce du pape à Dresde, M. Archinto, étant allé visiter la bibliothèque de Nöthenitz, eut occasion de voir et d'entendre Winckelmann. C'est alors que frappé de l'immensité et de la variété de ses connaissances sur les arts, de la justesse de ses jugements, de la délicatesse de son goût, et de la vérité de son admiration pour l'antiquité : « Vous devriez, dit-il, aller à Rome. » Cette phrase, dont sans doute celui même qui la prononçait ignorait l'importance, décida le destin de notre antiquaire : c'était le mot de l'énigme. Dès-lors, ainsi qu'Archimède de son problème, Winckelmann put dire de son talent, de sa vocation : *Je l'ai trouvé!* Dès-lors aussi l'Italie devint le but explicite et clair de tous ses desirs. Il obséda le nonce, qui d'ailleurs lui avait déjà fait entrevoir la perspective d'être bibliothécaire du Vatican. Mais le rusé Italien, voyant combien le protégé du comte de Bunau desirait partir, trainait en longueur, alléguait tantôt un prétexte, tantôt un autre, se retranchait derrière des promesses vagues, lui disant qu'il ne manquerait de rien, qu'on lui trouverait de l'emploi, etc., etc. Cependant Winckelmann avait quitté la terre de Nöthenitz, et pensait sérieusement à prendre un parti. Alors Archinto lui déclare qu'il ne peut se présenter devant Sa Sainteté sans avoir renoncé au protestantisme. Il l'envoie ensuite tout désolé au P. Rauch, confesseur du roi de Pologne; et, peu de jours après, l'abjuration a lieu, sans bruit, au palais du nonce. Il serait difficile de justifier ici l'excessive docilité du catéchumène; car personne ne supposera que sa conversion ait eu pour cause ou une forte conviction de l'insuffisance du protestantisme pour être sauvé, ou une piété exaltée. Si quelqu'un était tenté de le croire, qu'il lise la lettre écrite par notre auteur au comte, peu après cet événement, et principalement cette phrase qui la termine : « Je me jette en esprit aux pieds de votre excellence, n'osant m'y offrir en personne. J'espère que ce cœur plein d'humanité, qui daignait tolérer mes nombreux défauts, portera de moi un jugement charitable. Où est l'homme dont les actions sont toujours sensées? Les Dieux, dit Homère, ne distribuent à l'homme qu'une dose de raison pour chaque jour..... » Il nous semble que ce ton et ces citations homériques n'ont rien qui caractérise un néophyte bien ardent. Néanmoins nous ne nous rangerons point du parti de ceux qui dans le temps l'accusèrent d'hypocrisie, et encore moins lui imputerons-nous un honteux amour du lucre. D'abord, et en thèse générale, l'abjuration d'un protestant ne ressemble nullement à celle d'un catholique, puisque la profession de foi du

premier, selon ses coreligionnaires eux-mêmes, n'est point nécessaire au salut. Ensuite nous sommes bien convaincus que Winckelmann, dont la seule passion vive était le desir de voir l'antique, se laissa facilement éblouir par des argumentations dont le fond se réduisait à ceci : « Voulez-vous voir l'Apollon du Belvédère, la Vénus de Médicis, les Faunes, les Muses, Silène, etc.? abjurez. » Loin de balancer à obéir, il eût obéi de même à tout autre qui lui eût fait, au même prix, une proposition analogue; et, si lors du projet qu'il médita pendant les dernières années de sa vie, il n'eût fallu, pour obtenir du grand-seigneur l'autorisation de faire des fouilles sur les rives de l'Alphée et dans l'Hippodrome d'Olympie, que la soumission de Winckelmann à la loi du prophète, il nous semble certain que, sans calcul et sans se rendre compte à lui-même de son motif, il eût coiffé sa tête du turban des Orientaux. Ne voyons donc ici que de la faiblesse. Winckelmann avait peut-être la monomanie encore plus que l'amour de l'art, ou du moins l'amour de l'art était devenu chez lui une monomanie. Les dernières scènes de sa vie nous en convaincront. Le comte de Bunau, loin de lui faire des reproches, se borna à publier combien il était affligé de le perdre, et à le féliciter sur la carrière qui s'ouvrait devant lui. Un an entier se passa encore avant que notre prosélyte partît pour Rome. Deux causes concoururent à ce délai. D'abord il voulait, avant de quitter l'Allemagne, savoir à fond tout ce qu'il était possible d'apprendre en cette contrée, soit relativement à la théorie, soit relativement à la pratique. Les conversations d'OEser, auprès duquel il demeura presque pendant tout ce temps, lui furent pour cela d'un grand secours. Ensuite il tenait à satisfaire le nonce, qui, en partant pour Vienne, lui avait conseillé de composer quelque ouvrage capable de donner au public une idée de ses talents, et de l'annoncer à Rome. L'avis était sensé; et Winckelmann, en s'y conformant, publia ses *Réflexions sur l'imitation des ouvrages grecs dans la sculpture et dans la peinture*, Dresde et Leipzig, 1756, in-4°. Ce début lui valut de nombreux applaudissements; et dès-lors son nom fut recommandé à la renommée. Bientôt même, comme l'ouvrage n'avait été tiré qu'à un très-petit nombre d'exemplaires, et que beaucoup de lecteurs voulaient se le procurer, il en donna une seconde édition, mais avec des augmentations considérables, pour répondre à une critique qui avait paru presque sur-le-champ, et sous ce titre : *Éclaircissements des Réflexions sur l'imitation des ouvrages grecs dans la peinture et dans la sculpture, et réponse à la lettre critique de ces Réflexions*, Dresde et Leipzig, 1756, in-4°. Nous donnerons plus tard des détails sur cette dernière composition, que pour l'instant il nous suffit de mentionner, comme le premier pas de Winckelmann dans une route nouvelle. Il partit ensuite pour Rome, où il eut l'attention de ne point arriver en même temps que le nonce, de peur de paraître son prosélyte, et pour ne point avoir l'air de mendier hypocritement, sous ses auspices, les bonnes grâces du pape et des cardinaux. Plein de confiance dans les promesses qu'on lui avait faites, dépourvu de toute espèce d'ambition, à moins qu'on ne donne ce nom au desir qu'il avait de

se créer une réputation, ou plutôt de faire revivre celle des artistes anciens, et se contentant pour vivre du plus strict nécessaire, il ne demanda rien aux nombreux amis que ses lettres de recommandation et son mérite lui procurèrent en peu de temps. Présenté à Benoît XIV, au commencement de 1756, il ne sollicita de la munificence du pontife que la communication des manuscrits grecs du Vatican. Sa seule ressource était une pension de cent écus que lui faisait le P. Rauch, ami sincère de son catéchumène; mais cette modique somme, jointe à l'avantage qu'il avait d'être logé gratis au palais de la chancellerie, lui suffisait à Rome. Ainsi établi dans cette ancienne et splendide spoliatrice du monde, il passa un an entier à visiter les monuments de tous les genres, les sculptures échappées à la faux du temps, les bas-reliefs, les pierres gravées, les médailles, les vases et ustensiles rassemblés à grands frais dans les collections du Vatican ou des particuliers. Il fit aussi connaissance avec plusieurs artistes célèbres et avec les amateurs les plus distingués de la capitale de l'Italie. A la tête des premiers il faut placer l'illustre Mengs, avec lequel il contracta une étroite amitié, et dont les leçons contribuèrent quelquefois à éclairer son goût encore timide et peu exercé. Parmi les seconds, nous distinguerons le spirituel cardinal Passionei, qui eut bientôt apprécié le rare talent de Winckelmann, et qui mit à sa disposition toute sa bibliothèque, et un autre cardinal non moins cher aux amis des arts, Alexandre Albani, dont nous aurons souvent à parler dans la suite de cet article. Au milieu de ce cercle d'amis et des modèles que Rome prodiguait à ses regards, le modeste Winckelmann menait la vie la plus délicieuse à son gré. « C'est ici, s'écriait-il, que je devais naître et que je devrais mourir! » Abonné, selon l'usage, pour voir certaines statues, il allait tous les jours visiter l'Apollon ou le Laocoon. Il passait quelquefois des heures entières abîmé devant un bras ou une tête antique. Sans cesse il ajoutait à ses idées et rectifiait ses premières conceptions. « J'éprouve enfin, dit-il dans une de ses lettres, que lorsqu'on ne parle des antiquités que d'après les livres et sans les avoir contemplées, on ne fait que tâtonner : j'ai déjà remarqué plusieurs fautes que j'ai commises; » et ailleurs (*Traité du sentiment du beau*), après avoir expliqué les caractères de l'art et les variétés du beau : « Mais on ne saurait donner une clarté palpable à des choses fondées sur le sentiment, et c'est ici qu'il faut dire : *Allez et voyez!* » Il songea aussi dès cette année à la rédaction d'un traité qui aurait été intitulé : *Du goût des artistes grecs*, et c'est dans le but d'amasser les matériaux de cet ouvrage qu'il visitait perpétuellement les débris de l'antiquité. Cependant ce morceau ne prit jamais une forme décidée, et ses idées s'étendant insensiblement à ce sujet, il finit par le fondre dans son *Histoire de l'Art*. En 1758, il fit deux voyages, l'un à Naples où il fut accueilli avec la plus grande affabilité par le comte de Firmian, ministre impérial, l'autre à Florence, où l'appelait depuis long-temps le savant baron de Stosch. Cet illustre antiquaire était depuis long-temps en correspondance avec Winckelmann, et lui réitérait l'invitation de passer quelques mois à sa maison de Florence. Il venait de

mourir quand Winckelmann se rendit à ses instances, autant pour parcourir la Toscane et prendre connaissance par ses yeux des monuments étrusques que pour voir Florence. Cependant outre les magnifiques musées que cette ville renferme, la galerie seule du comte pouvait fixer l'attention d'un antiquaire. Un seul atlas était estimé 24,000 fr. On y voyait un superbe cabinet de camées, et un autre de pierres gravées. Winckelmann fut chargé d'en faire le *Catalogue* que nous verrons figurer plus bas au nombre de ses ouvrages les plus importants. Revenu à Rome à la fin de l'année 1758, Winckelmann cessa de toucher sa pension que jusque-là lui avait envoyée le P. Rauch, et consentit à entrer au service du cardinal Albani, en qualité de bibliothécaire et d'inspecteur des antiques. En aliénant ainsi son indépendance, Winckelmann ne s'assujétissait pas bien fortement. Tout son travail consistait à se rendre les après-midi à la magnifique villa que le cardinal venait de bâtir dans le voisinage de Rome. Là il méditait, lisait ou causait à son gré avec son patron, n'étant que de temps à autre dans l'obligation de donner aux curieux des explications que presque toujours l'éminence se faisait un plaisir de communiquer de sa bouche. Du reste, il pouvait s'absenter lorsque la fièvre des voyages le reprenait. C'est ainsi qu'il fit encore deux excursions à Naples, l'une dans le carnaval de l'année 1762 avec le comte de Bruhl, l'autre deux ans après. Le but de ces deux pèlerinages était la vue des ruines d'Herculanum, de Stabies et de Pompeia, ruines dont il donna quelque temps après son retour la description dans deux lettres, où, tout en expliquant à sa manière certains monuments, et en s'enthousiasmant sur l'importance des découvertes, il s'exprimait assez cavalièrement sur plusieurs employés et plusieurs antiquaires. Ces saillies, qui presque toujours portaient sur un point vulnérable, et que dans son admiration naïve du beau et de l'antique il laissait échapper sans en apercevoir les conséquences, irritèrent contre lui plusieurs amours-propres, et lui attirèrent des haines qui heureusement ne nuisirent ni à sa position dans le monde, ni à sa réputation. En 1763, il fut nommé président des antiquités à Rome, et ensuite bibliothécaire (*scrittore*) du Vatican; mais il ne garda ce dernier emploi que peu de temps, et finit par le résilier tacitement en ne paraissant plus à la bibliothèque. Plusieurs académies italiennes, et la société des antiquaires de Londres l'admirent au nombre de leurs membres. Enfin une foule d'étrangers de distinction, en arrivant à Rome, avaient recours à lui pour qu'il les dirigeât dans leurs visites et leur interprétât les beautés de l'art qu'il avait si profondément étudiées et qu'il devait si énergiquement décrire. Il eût été difficile de trouver un *Cicerone* ou plus habile ou plus éloquent. La complaisance de Winckelmann était inépuisable, comme son érudition, toutes les fois qu'il avait à conduire de véritables amateurs. Mais lorsqu'il apercevait dans ses nobles auditeurs l'ennui, les symptômes de l'insouciance ou de l'insensibilité en présence des beautés les plus hautes de l'art, il disait sèchement adieu à des spectateurs moins hommes, s'écriait-il, que ces marbres et ces bronzes qui respirent sous leurs yeux. Parmi les premiers, il se plut surtout à vanter deux plénipoten-

tiaires anglais, W. Hamilton et lord Stormont, le prince d'Anhalt-Dessau avec lequel il vécut presque sur le pied de la familiarité, et le prince Achille de Brunswick dont il resta l'ami jusqu'à sa mort. Cependant la composition de ses ouvrages l'occupait presque continuellement, puisque, outre l'*Histoire de l'Art*, et les diverses publications dont il a été question jusqu'ici, c'est dans l'intervalle de 1760 à 1767 qu'il mit au jour tout ce qui figure dans la collection complète de ses OEuvres. Plus heureux dans cette situation qu'il n'avait jamais aspiré à le devenir, on conçoit qu'il devait rester insensible aux propositions que lui firent plus d'une fois les diverses cours d'Allemagne. Vienne, Berlin, Munich, Dresde, Brunswick, Hanovre, essayèrent de l'attirer; mais les offres de tous les princes le trouvèrent inflexible dans sa détermination de passer à Rome le reste de ses jours. Quelques historiens assurent pourtant qu'il prêta l'oreille aux propositions du roi de Prusse, mais que par le conseil du colonel Quintus Icilius (*V.* GUISCHARDT), il demanda le double de ce qui lui avait été offert par le personnage chargé de négocier cette affaire (2000 écus). Frédéric trouva les prétentions de l'antiquaire exorbitantes, et ne répondit que par ces mots : « Mille écus! c'est bien assez » pour un Allemand. » Selon une autre version, Frédéric aurait de prime-abord offert de quinze cents à deux mille écus; mais Winckelmann aurait hésité, et la négociation traînant en longueur aurait fini par être complètement oubliée. Si l'autre récit est plus piquant et plus conforme aux dédains affectés de l'ami de Voltaire pour la prétendue pesanteur germanique, le dernier nous semble plus en harmonie avec le caractère de notre auteur, toujours de plus en plus attaché à l'Italie, et incapable de la quitter sans arrière-pensée ou sans espoir de retour. Tout ce que les sollicitations de ses anciens amis et des nobles protecteurs que ses talents lui avaient créés dans sa terre natale purent lui arracher, se réduisit à la promesse d'une tournée en Allemagne. Encore son but principal était-il de déterminer une souscription pour la fouille d'Olympie. Telle était la forme sous laquelle son imagination fertile en projets lui offrait enfin le voyage en Grèce. « Si le cardinal Stoppani était pape, disait-il, ma chimère serait accomplie. » Mais cette chimère n'était alors rien moins qu'irréalisable. Obtenir un firman de la Porte était facile à une époque où il n'existait entre les cours allemandes et le sérail que des relations amicales. Les frais de fouilles et de transport n'étaient point au-dessus des moyens de quelques patrons généreux, et devaient d'ailleurs être pleinement compensés par les résultats de recherches habilement dirigées. Plein de ces idées, Winckelmann se prépara à partir; mais auparavant il voulut visiter encore une fois les rues souterraines d'Herculanum et le Musée de Portici. Accueilli avec le respect et les prévenances dus à sa réputation, il eut cependant à se plaindre des entraves que lui imposait la bizarre jalousie des antiquaires des Deux-Siciles, entraves qui déjà gênantes lors de ses deux premiers voyages devinrent insupportables pendant ce dernier. Il ne pouvait ni prendre note de ce qu'il voyait ni même s'arrêter devant les morceaux les plus dignes d'admiration. Les chefs du Musée redoutaient qu'il n'écrivît, qu'il ne dé-

créditât leurs explications. « N'importe, dit-il, j'écrirai. » Et il aurait écrit en effet, sans la mort prématurée qui vint interrompre ses travaux. Enfin, l'instant fixé pour son départ arriva. Winckelmann quitta Rome, qu'il ne devait plus revoir, le 10 avril 1768, et s'avança par les Alpes dans les gorges du Tyrol, accompagné du sculpteur romain Cavaceppi. Mais à mesure qu'ils s'éloignaient de la capitale de l'Italie, Winckelmann cédait à une sombre tristesse; et quand ils eurent perdu de vue les dernières limites de l'état de Venise, il resta abîmé dans une profonde mélancolie. Les toits en pointe, les chaumières environnées comme d'une couronne de neige, le ciel brumeux et noir des Alpes Tyroliennes, tout serrait son cœur qui dans d'autres temps n'eût point été insensible au grandiose d'un spectacle, sans doute bien différent de celui que présentent la campagne de Rome et les horizons de la Terre de Labour. Accablé par une espèce de nostalgie, car Rome était devenu sa patrie, aux réflexions esthétiques du sculpteur, aux appels faits à son courage, aux citations de Catulle, il ne répondait que par le sourire du découragement ou par ces mots : *Torniamo a Roma*. Les honneurs qu'il reçut à Munich et à Vienne, partout où il fut présenté, et même à la cour impériale, ne purent triompher de cette disposition, qui bientôt dégénéra si évidemment en maladie, qu'on cessa de l'importuner pour qu'il continuât son voyage. « Je ne puis penser sans attendrissement, dit Cavaceppi dans le Journal qu'il a tenu de son voyage, aux paroles affectueuses de son altesse le prince de Kaunitz, pour dissuader Winckelmann de retourner en Italie... Lorsque nous remarquâmes qu'il persistait dans sa résolution, *et qu'il avait les yeux d'un mort*, nous ne voulûmes point le tourmenter davantage. » D'après son premier plan, il avait dû suivre Cavaceppi à Dresde, à Berlin, à Hanovre : il fut décidé qu'il resterait une quinzaine de jours à Vienne, et qu'ensuite il repartirait pour l'Italie. Tiré de peine par cet arrangement, il commença à renaître, et se livra avec toute l'énergie de son caractère à ses travaux accoutumés. Églises, bibliothèques, cabinets, galeries, il visita, il observa tout en critique curieux et éclairé. Il s'attacha aussi à mettre un ordre nouveau dans les parties de son *Histoire de l'Art*, et à diriger la rédaction d'une traduction française que Toussaint devait en faire sous ses yeux. Cette double occupation l'absorba bientôt tout entier. Il n'avait plus d'autre pensée, après le voyage en Élide, que la seconde édition et la version de l'ouvrage qu'il regardait avec raison comme son plus beau titre aux yeux de la postérité. Telles étaient ses dispositions lorsqu'il partit de Vienne, comblé d'honneurs et de présents, et se remit en route pour l'Italie. Il avait plusieurs fois changé d'idée relativement à son itinéraire, et enfin s'était fixé à celle de gagner Venise par la Carniole. On ignore quel motif l'engagea encore à modifier ce plan, et à prendre par Trieste, pour se rendre par mer à Ancône. A peu de distance de la première de ces villes, il fut accosté par un scélérat, déjà repris de justice et condamné aux fers par les tribunaux de Vienne, qui eurent ensuite l'imprudence de commuer sa peine en un simple bannissement. Ce misérable, nommé François Archangeli, ne tarda point à connaître le

faible de Winckelmann, dont la confiance allait au point de raconter sa vie, ses voyages, ses desseins, sans faire même l'ombre d'une question à son compagnon; et il s'insinua facilement dans sa confiance, tant en affectant un grand amour pour les arts, qu'en lui offrant ses services pour la recherche et la location d'un navire. Winckelmann lui fit voir les médailles dont l'avaient gratifié les cours de Munich et de Schönbrunn. La vue de l'or enflamma la cupidité de l'Italien, qui, quelques jours après, se rendant à l'hôtellerie où l'illustre antiquaire attendait le vaisseau qui devait lui faire passer l'Adriatique, vint prendre congé de lui dans les termes les plus affectueux, puis le pria comme par réminiscence de lui montrer encore une fois ses médailles pour mieux se les imprimer dans la mémoire. Winckelmann, alors occupé à lire Homère et à rédiger quelques documents pour la réimpression de l'Histoire de l'Art, abandonne le livre, court à sa malle, et se met à genoux pour l'ouvrir. Aussitôt Archangeli lui jette au cou un nœud coulant et s'efforce de l'étrangler. Le danger donne des forces à Winckelmann, qui d'une main saisit et tient ferme la corde passée à son cou, tandis que de l'autre il cherche à repousser le meurtrier. Mais la partie était trop inégale. Archangeli, muni d'un grand couteau, le renverse et le perce de cinq coups dans le bas-ventre. Il l'eût achevé sur la place sans l'arrivée d'un enfant avec lequel Winckelmann avait coutume de jouer dans l'auberge, et qui vint en ce moment frapper à la porte. L'assassin, effrayé, prit la fuite sur-le-champ. Les médailles, qui devaient être le prix de son crime, restèrent là; mais les blessures de Winckelmann étaient mortelles: sept heures après, il avait cessé d'exister (8 juin 1768). Sa présence d'esprit se soutint jusqu'à ses derniers moments: il pardonna à son meurtrier (3), reçut les sacrements et dicta ses dernières volontés. Le cardinal Alexandre Albani, son ami et son protecteur, héritait de tout ce qu'il laissait, à l'exception de trois cent cinquante sequins qu'il léguait à son graveur Mogali, et de cent autres qui devaient être remis à l'abbé Pirami. Ainsi périt, à peine âgé de cinquante ans et dans la maturité même de son talent, un des hommes les plus distingués de l'Allemagne, et à coup sûr celui dont les inspirations ont fait naître l'école

(3) François Archangeli, né à Pistoie d'une famille obscure, demeura quelque temps à Vienne, dans une maison riche; mais ayant été soupçonné de vol domestique il fut traduit devant les tribunaux et condamné aux travaux forcés pour quatre ans, et ensuite à un bannissement perpétuel des domaines de l'empire d'Autriche. Trois ans se passèrent ainsi: et à cette époque il trouva des amis qui intercédèrent pour lui; on lui fit grâce d'un an de détention; mais en l'avertissant d'observer sur-le-champ et de ne point rompre son ban. Archangeli se retira à Venise avec sa femme ou sa concubine Ève Rachel. En août, 1767, il se rendit à Trieste malgré son serment, avec l'intention de s'y établir; mais n'ayant point obtenu la place que probablement il y espérait, ou craignant que le gouvernement ne vînt à apprendre sa présence dans cette ville, il revint à Venise, où ses idées changèrent encore. Au mois de mai 1768 il retourna à Trieste où il prit un logement dans une auberge. Nous avons vu comment il fit connaissance avec Winckelmann, et par quelle catastrophe se termina ce déplorable incident. Pendant le trouble et le désordre occasionnés par ce malheur, il eut le temps de quitter Trieste; il réussit même à mettre toute la largeur du territoire vénitien entre lui et les témoins de son crime, et parvint à Pirano, comptant s'embarquer sur le premier vaisseau qui mettrait à la voile, n'importe pour quel port. Mais des exprès avaient été dépêchés de tous côtés, et surtout vers les côtes, avec son signalement. Environné partout de dangers, il crut plus sûr de rentrer dans l'intérieur des terres, et il se dirigeait vers Labiano quand un tambour, qui le prenait pour un déserteur, le fit arrêter. On eut bientôt reconnu que l'on commettait une erreur à son égard; mais l'impossibilité où il était de donner des renseignements sur sa conduite journalière et l'hésitation qu'il montrait à répondre furent cause qu'on le retint. Bientôt il avoua son crime, et fut envoyé, sous bonne garde et chargé de fers, à Trieste, où il fut presque immédiatement jugé et mis à mort le 20 juin, en présence d'une foule innombrable qui s'était réunie pour assister à son exécution.

esthétique moderne, et popularisé l'idée du beau. C'est cette idée qui a présidé à la conception de tous ses ouvrages : c'est elle qui en a tracé la forme, dessiné les détails, arrêté les idées et les préceptes. Depuis le plus vaste et le plus volumineux de ses traités jusqu'au plus mince de ses opuscules, tout se lie, se fond et se coordonne dans une même idée de la beauté, la beauté telle que l'a créée la nature, telle que l'a vue l'imagination grecque. Aussi peut-on dire que tous les écrits de Winckelmann, malgré la diversité de leurs cadres, ne sont que les parties d'un même tout, ou du moins que l'*Histoire de l'Art* est son texte, tandis que ses autres ouvrages sont le commentaire et les pièces justificatives. En effet, c'est dans le premier qu'il faut voir les idées fondamentales de tout son système. Aussi est-ce celui que nous allons analyser avant les autres, et avec le plus de détails. Mais pour bien concevoir quelle révolution ses principes opérèrent dans le goût, il est nécessaire de se reporter à l'état des arts et des lettres à cette époque. Personne n'ignore combien la peinture, la gravure, l'architecture même et la statuaire déchurent pendant le dix-huitième siècle. Mais ce que l'on n'a pas assez examiné, c'est la cause de cette rapide décadence. Cette cause n'est autre que l'influence d'une littérature de jour en jour plus frivole et plus mesquine. Les écrivains contemporains de Louis XIV étaient encore remarquables par la vérité, la grandeur, et n'avaient point complètement rompu avec la nature, quoique trop souvent Racine la vît de l'OEil-de-Bœuf, et Corneille dans les antichambres de l'Escurial. Malheureusement ces défauts mêmes furent ce qui charma davantage. Rien de plus héroïque que les phrases sonores de César, de plus délicieux que les plaintes de Xipharès : *les Romains chez Florus parlent bien autrement* que chez Tacite : on ne se doutait pas des beautés de Britannicus. Or l'esprit humain a des accès de servilisme, tout comme il a quelquefois la frénésie de l'indépendance. Ces accès ont lieu, soit lorsque des beautés réelles plaisent à une classe de la société, soit lorsque les défauts des artistes sont en harmonie avec les mœurs et la physionomie d'un siècle. Ces deux circonstances se trouvèrent réunies sous le règne fastueux, mais en quelque sorte théâtral, de Louis XIV. Aussi fut-il décrété, dans le siècle suivant, que l'on marcherait sur les pas de Corneille, de Racine et des autres grands hommes du grand siècle. C'était le vrai moyen de s'écarter de la nature; car qui ignore qu'aux fautes légères d'une première copie, un copiste ne manque jamais d'ajouter les siennes, et qu'ainsi, après quelques transcriptions de transcriptions, l'original est tout-à-fait méconnaissable ? c'est aussi ce qui arriva : tragédie, comédie, éloquence, philosophie, histoire, tout prit les proportions de l'épigramme et le ton du Bouquet à Cloris. D'ailleurs la grandeur d'apparat avait fait place à une légèreté et à une petitesse de vues mille fois plus éloignées de la vraie grandeur; et au palais de Louis XIV s'était substitué le boudoir de Pompadour. Là et en lieux analogues, il fut bien décidé que Platon, Descartes et Leibnitz étaient des rêve-creux qui devaient faire place à Condillac; qu'Homère était commun, prolixe, fastidieux; que les figures de Raphaël et de Polyclète étaient sans grâce.

D'autre part, les défenseurs fort peu nombreux de l'antiquité étaient fort peu spirituels, et surtout n'avaient aucune influence. Ils défendaient fort gauchement leurs protégés sur qui leurs gais adversaires faisaient pleuvoir le sarcasme. Il y a plus : atteints eux-mêmes et à leur insu de la contagion générale, ils les travestissaient de leur mieux, donnant autant que possible de l'esprit à Homère, de la civilité à Thucydide, et de la décence à Aristophane. Quant à ceux qui s'occupaient d'antiquités proprement dites, ils décrivaient minutieusement une pierre, un vase, une figure, n'essayant pas même de mettre sous forme de lois les principes qui les décidaient à qualifier d'antique la pièce qu'ils examinaient, et ne songeant ni à reconnaître les âges, les costumes, la patrie de ce qu'ils s'imaginaient admirer. Un tel système, si l'on peut appeler système l'absence de tout ordre, de toute méthode, de toute prévision, en un mot, de toute loi, prêtait merveilleusement au ridicule; et l'on sent combien un cercle d'élégants, aussi irrévocablement brouillés avec la nature que consommés dans l'art du persiflage, devait lancer de brocards sur un antiquaire dépourvu d'éloquence, de sensibilité, d'enthousiasme, incapable de pénétrer au-delà de la croûte extérieure d'un monument, et de s'élever à la conception de l'idéal, et débitant l'expression de son admiration comme un acte de foi. Cependant une révolution commençait, du moins dans quelques esprits et en Italie, lorsque Winckelmann languissait dans des postes inférieurs. Les nombreux monuments de tout genre tirés des villes ensevelies sous les laves vomies les premières par le cratère du Vésuve, habituaient les yeux à des formes nouvelles, car elles étaient gracieuses et simples; et l'habitude ne pouvait à la longue manquer de faire naître l'admiration. Quelques bons esprits commençaient à trouver cette simplicité si pure, si une de l'antique préférable à la multiplicité d'ornements et à la recherche des *Ottocentisti*. Mais c'est à Winckelmann qu'il était réservé de rendre universelle cette manière de voir. S'il n'eût, comme ses devanciers ou ses amis, qu'énuméré, décrit, classé de vieux bronzes et des marbres brisés, il eût peut-être influé tardivement et sur quelques intelligences; mais son admiration n'eût point été contagieuse. Heureusement, il prit une autre marche : l'enthousiasme sublime et calme de Platon présida à ses descriptions; ses accents furent ceux d'un poète et d'un prêtre des Muses : on dirait que son style rayonne des feux du soleil de la Grèce : semblable à Rousseau dans son allocution aux mères qui refusaient d'allaiter leurs enfants, au lieu de prouver froidement, il *ordonna* d'admirer. Grâce à cette ivresse, à ce ton d'inspiré, la mode même et l'élégante frivolité du beau monde ne purent arrêter ou désapprouver ce succès. Qu'y avait-il de pédantesque ou de scolastique dans la proclamation majestueuse, éloquente, des principes immuables du beau? dans le tableau de la Grèce peu avant Phidias? dans la description de l'Apollon? Néanmoins, il ne convenait pas à un homme aussi consciencieux, et aussi profondément pénétré des principes qu'il professait, de ne remporter la victoire que par surprise ou par suite d'un frivole engouement. Il aspirait à convaincre autant qu'à vaincre, et voulait que

les lecteurs, captivés d'abord par le charme du style, l'originalité des idées et la grâce des tableaux, retrouvassent ses preuves au besoin, et ne pussent redevenir incrédules. Pour parvenir à ce but, il fallait deux choses : 1°. remonter au pourquoi de la beauté, et en indiquer clairement l'origine et les variétés ; 2°. comparer ensemble ces mêmes variétés et leur contraste ; car rien n'aide mieux à distinguer nettement un objet que la vue de ce qui en diffère. De là l'appréciation des genres, des styles, des écoles, suivant les temps et les lieux. En un mot, de là l'histoire. On voit combien d'objets divers sont fondus dans l'ouvrage de Winckelmann : l'esthétique générale, antérieure à l'art, dont elle régit les procédés et la marche ; l'histoire des réalisations essayées successivement par des générations d'architectes, de peintres, de sculpteurs ; enfin la critique des œuvres fruits de leurs efforts ; critique qui n'est autre chose que l'application de l'esthétique aux réalités produites. Notre illustre historien tâtonna long-temps lui-même avant de bien saisir son idée, et de s'élever, soit à la contemplation pure de l'idéal, soit à la personnalisation complète de l'art ; et sa *Correspondance* fait foi de l'incertitude qui régnait encore dans ses idées. Nous avons remarqué ci-dessus que le traité qu'il avait projeté sur le goût des artistes grecs fut fondu ensuite dans l'Histoire de l'art. On doit voir dans ce fait une preuve de plus du progrès de ses pensées sur le même sujet, et l'agrandissement toujours de plus en plus marqué de son plan primitif. L'ouvrage entier se compose de six livres. Le premier est plus spécialement consacré aux idées générales et comme à une récapitulation anticipée. Les cinq qui suivent nous déroulent l'histoire de l'art chez les principales nations de l'antiquité, savoir : d'abord les Phéniciens, les Égyptiens et les Perses ; ensuite les Étrusques, puis les Grecs, et enfin les Romains, dont la chute entraîna celle de la civilisation et des beaux-arts. Suivons à présent Winckelmann dans quelques détails principaux. L'essence de l'art (*von dem Wesentlichen der Kunst*), tel est le titre et l'objet du premier livre. L'auteur commence par chercher l'origine de l'art. Pris dans son acception la plus générale, il naît d'un besoin. Les arts du dessin eux-mêmes ont cette origine. On s'est imaginé avoir besoin du portrait d'une personne aimée, et voilà la peinture ; de la représentation matérielle d'une divinité, et voilà le début du sculpteur. Quant aux phases de leur existence, ils en ont trois, comme toutes les inventions humaines : le nécessaire, le beau, le superflu ; en d'autres termes, l'origine, l'instant du plus grand éclat et la décadence. Mais l'art a des formes diverses. Laquelle doit-on regarder comme la plus ancienne ? C'est à la sculpture que Winckelmann donne la priorité chronologique, quoique peut-être il n'en ait pas été de même chez tous les peuples, et qu'il soit plus facile d'arrêter avec un charbon les contours d'une silhouette que de dégrossir un bloc de pierre avec l'acier et l'airain. Il est vrai que les premières statues ne furent guère que des masses écarries. Telle est du moins la supposition de Winckelmann. Il trace ensuite le tableau des progrès de la sculpture naissante, montre successivement les artistes détaillant la conformation des figures, faisant paraître la tête, puis l'indication du sexe,

puis les jambes, détachant les bras, et enfin rendant les actions des personnages, et discute, chemin faisant, plusieurs problèmes sur la patrie de la mythologie grecque, sur l'origine de l'art en Grèce, etc. De là il passe, dans un second chapitre, à l'énumération des matières que l'art peut façonner. Beaucoup d'heureuses et intéressantes observations rendent ce morceau digne d'une lecture attentive. Mais c'est principalement dans un troisième et dernier paragraphe que Winckelmann développe à la fois un savoir et une justesse d'esprit admirables. L'influence des climats sur le langage, la façon de penser et le physique de l'homme, tels sont les sujets qu'il embrasse. On est étonné de le voir, étranger aux idées naguère émises par Montesquieu avec un applaudissement général sur les climats méridionaux, attribuer à ceux-ci, non-seulement l'imagination, mais encore la beauté, le courage, la force et le don des belles langues. Le second livre comprend, de même que le précédent, trois sections, dont deux sont consacrées aux Égyptiens. Dans la première de celles-ci, il faut remarquer l'article où il passe en revue les causes qui, à l'entendre, ont subitement arrêté l'essor de l'art dans son origine. Ces causes sont, selon Winckelmann, et physiques et morales. Les unes peuvent se réduire à la configuration médiocrement avantageuse et à la couleur basanée de leur corps. Les autres sont nombreuses et comprennent leur caractère et leurs opinions, les lois, les coutumes et la religion, le peu de considération dont jouissaient des artistes tirés de la dernière classe du peuple, et par suite le manque de science de ces artistes, voués au mépris et presque toujours à la pauvreté. La seconde section, où il traite de la partie mécanique de l'art en Égypte, est aussi curieuse que peu connue, et mérite une lecture attentive. Mais il n'en est pas de même du passage où il s'étend sur les divinités égyptiennes et les momies. Sur l'un et l'autre de ces objets, la grande expédition d'Égypte et des recherches encore plus modernes nous ont fourni dix fois plus de documents que l'on en avait rassemblé dans les siècles antérieurs. La troisième section est très-courte : il n'y est question que des Phéniciens, des Juifs et des Perses, tous peuples dont il ne nous reste aucun monument, et dont le second même tirait ses artistes de l'étranger. Il en vient ensuite aux Étrusques, dont il s'occupe pendant tout le cours du troisième livre; et, après une série de considérations particulières sur la situation politique des habitants, sur leur caractère et sur les révolutions dont leur pays fut le théâtre, il aborde la question de leurs progrès dans l'art, et passe en revue les diverses représentations qu'ils nous ont laissées des dieux, des héros et des personnages inférieurs. Les statues de marbre et de bronze, les bas-reliefs, les pierres gravées, les figurines, les figures ciselées en bronze, les animaux, les peintures trouvées dans les tombeaux étrusques, et les urnes peintes, sont successivement les objets de ses réflexions. Arrivent les distinctions entre les trois styles des artistes étrusques. Des notices extrêmement intéressantes sur les produits de l'art chez les Volsques, les Samnites, les Campaniens, et dans l'île de Sardaigne, terminent ce livre. Le suivant est consacré aux Grecs; et peut être est-ce la plus belle portion de tout le

traité. C'est au moins celle qu'il a travaillée avec le plus de soin et de lenteur, celle dans laquelle il s'abandonne avec le plus d'effusion à son enthousiasme et à son amour de la beauté. Le premier chapitre contient des observations générales sur les circonstances et les causes de la supériorité des Grecs sur tant d'autres nations dans les arts du dessin. Rien de plus suave, de plus harmonieux, de plus homérique, en un mot, que la description de ce climat enchanteur, de ce ciel éternellement pur, de ces plaines éternellement vertes où naquirent, où moururent les Agésandres et les Apelles. Rien de plus noble que le tableau de la constitution politique de ces peuplades qui passèrent si rapidement de l'état sauvage à toute la pompe de la civilisation, et qui brisèrent sur les péninsules sinueuses de leurs rivages la puissance colossale des Achéménides. Libres, riches, maîtres des îles les plus florissantes de la mer Égée, portés par des barques agiles sur les rives opulentes de la Cyrénaïque et de l'Orient, polissant de plus en plus la langue si souple et si mélodieuse de leurs ancêtres, enfin placés dès leur naissance sous l'azur du plus beau ciel, au sein des plus belles contrées de l'hémisphère civilisé, les Grecs bientôt à l'abri des premiers besoins physiques par la fécondité de leur sol ne pouvaient manquer de connaître et de réaliser la Beauté. D'autres causes favorisaient encore cette tendance. La vigueur, l'agilité, l'adresse, qui valaient des prix à l'adolescence dans les combats d'Olympie et de l'Isthme, de Delphes et de Némée, perfectionnaient, surtout dans l'homme, la beauté naturelle chez une des plus admirables variétés de la race caucasienne. Une idolâtrie de bon goût, variée, joyeuse, brillante, fille de l'imagination qu'elle fertilisait et électrisait à son tour, fournissait, et des souvenirs à la mémoire, et des inspirations au génie. Enfin les entrailles de la terre étaient aussi fertiles en beaux marbres, que sa superficie en vins, et en fruits délicieux. De là à l'examen des diverses formes que revêt la beauté la transition est naturelle; mais d'abord Winckelmann traite de la beauté des ensembles. C'est dans ce chapitre où il examine successivement le caractère des divinités tant inférieures que supérieures, c'est là, dis-je, que le philologue doit chercher l'interprétation véritable de presque toutes les épithètes physiques données aux dieux et aux héros par les poètes de l'Ionie et de l'ancienne Grèce. L'expression, les proportions et la composition lui fournissent encore un chapitre non moins riche en aperçus et en descriptions sublimes. Il descend ensuite aux beautés de détail, et y développe dans cette partie la même finesse de tact et la même sagacité que dans le chapitre second. Jusqu'ici cependant il n'a été question que du nu. Il donne enfin un paragraphe aux figures drapées. Parmi les morceaux qui suivent il faut distinguer principalement celui où dessinant à grands traits l'histoire de l'art en Grèce, il y compte quatre époques et quatre styles différents. D'après les formules en quelque sorte générales par lesquelles il débute dans l'introduction de son premier livre, on s'attendrait à n'en trouver que trois. Mais on s'aperçoit bientôt que les deux époques qui tiennent le milieu ne sont autres que les sous-divisions de celle qui dans cette introduction est indiquée comme

la seconde. Quant à la subdivision en elle-même, non-seulement elle est admissible, mais encore c'est une des plus heureuses découvertes de Winckelmann, que la séparation de deux genres réellement distincts malgré leurs points de ressemblance et leur commune perfection. Ainsi l'époque la plus brillante du plus beau siècle des arts se scinde en deux parties, et se caractérise par deux styles, le haut qui, avec plus de grandiose et de sublimité, a quelque chose de sévère et comme d'anguleux; le beau où tout est harmonieusement fondu, où les teintes se dégradent par un affaiblissement insensible, où les formes onduleuses et effacées ne sont que comme une ligne sans brisures, enfin où le grand est plus accessible, et le sublime plus rapproché de la terre. Winckelmann cherche à rendre cette différence sensible par des comparaisons empruntées à la littérature, et met ainsi en regard Démosthènes et Cicéron, Homère et Virgile. Peut-être Eschyle et Sophocle présenteraient plus d'analogie. Chez le premier les héros ont huit pieds de haut; chez le second ils sont les plus grands d'entre nous. Il pouvait aussi, en restant plus près des idées physiques, signaler ces deux caractères dans la beauté de l'homme et celle de la femme. La même distinction se trouve plus bas, enveloppée sous une autre formule, lorsqu'il fait apparaître sur deux plans différents deux Grâces qui ont chacune leur domaine, leur empire à part. L'une se présente avec les traits de la Vénus céleste, l'autre avec ceux de la Vénus vulgaire, et telle que la connaissent les yeux mortels. Fille de l'harmonie, la première est éternelle, permanente et immuable comme les lois de la nature: fille du temps, la seconde est sujette à s'altérer, à périr. Complaisante sans bassesse, celle-ci cherche à plaire; celle-là se suffit à elle-même, et ne fait point d'avances. Les Grecs l'auraient comparée au mode désigné dans la théorie musicale des anciens par la dénomination de mode dorien, tandis qu'ils auraient assimilé sa compagne à la lyre ionienne. Homère connut la première. C'est elle que chante Pindare; c'est à elle que sacrifièrent les artistes du haut style. Elle opéra avec Phidias lorsqu'il conçut Jupiter Olympien; elle traça l'arc imposant des sourcils du maître des dieux; elle couronna la tête de Junon Argiva, déesse nourrie par les Heures. Elle souriait innocemment et furtivement dans la Sosandra de Calamis. Secondé par cette même Grâce, l'auteur de Niobé osa s'élancer dans la région des idées incorporelles: il sut trouver le secret de combiner l'anxiété de la mort avec la plus haute beauté: il sut produire des formes célestes qui, loin d'exciter les desirs des sens, ne font naître qu'une contemplation profonde de la beauté souveraine! C'est partout avec le même entraînement et la même sensibilité qu'il apprécie les beautés échappées aux ciseaux de Pise et d'Athènes, aux pinceaux de Sicyone et de Corinthe. Les intentions les plus secrètes, les plus fugitives de l'artiste, sont saisies et rendues avec un tact exquis. Les cheveux de Cérès ne sont point relevés comme ceux des autres déesses; la mère de Proserpine a toujours devant les yeux la prairie d'Enna, et sa fille entraînée sur le char ravisseur. Nulle veine ne serpente dans les muscles de l'Hercule du Belvédère; ce corps robuste est calme comme celui de l'enfant qui repose dans le

berceau; la sérénité siége sur sa physionomie; sa tête se dirige en haut: c'est Hercule recevant d'Hébé la coupe de l'immortalité, Hercule purifié par le feu du Mont-Œta de tout ce qu'il eut de mortel. Le gladiateur Borghèse n'a d'autres beautés que celles de l'âge fait, sans aucun supplément d'imagination: l'Apollon et l'Hercule sont comme la poésie qui va au-delà des limites du vrai; le gladiateur est comme l'histoire qui expose nettement la vérité, mais avec le plus beau choix des pensées et des expressions. Nous pourrions multiplier à l'infini ces exemples de la finesse et du goût de Winckelmann; mais ceux-ci suffisent pour donner une idée de sa manière. Après avoir passé en revue les diverses parties de l'art, l'auteur en vient enfin à tracer vraiment l'histoire de ses progrès et de sa décadence en Grèce: mais auparavant il s'appesantit sur ce que l'on nomme l'École romaine, et démontre que cette école n'est autre qu'une variété de celle des Grecs. Les maîtres du monde ne daignaient que détruire; quant aux arts qui assurent et qui embellissent la vie, ils les laissaient aux esclaves, aux peuples conquis: ils trouvaient bien plus grand de payer le génie que d'en avoir, et plus commode de parer leurs palais de cent chefs-d'œuvre volés aux alliés, que d'en créer laborieusement un ou deux en toute leur vie. Aussi n'eurent-ils jamais ni peintre, ni sculpteur; et les architectes romains furent-ils eux-mêmes très-rares. Tel est à-peu-près le contenu de l'*Histoire de l'Art*: on voit que c'est en quelque sorte l'Encyclopédie des arts du dessin dans l'antiquité. On voit aussi combien il s'y trouve d'idées neuves mises en avant, d'explications plausibles données et prouvées, de faux jugements rectifiés. Ce n'est pas que Winckelmann ne se trompe quelquefois; mais ses erreurs ont peu d'importance, et le fond de l'ouvrage est resté classique. Il y a plus: saisis du même enthousiasme, des mêmes sentiments que l'auteur, beaucoup de littérateurs et même d'hommes du monde commencèrent à chercher plutôt des beautés que des fautes dans l'antique, et à diriger leurs recherches suivant la méthode et l'esprit de Winckelmann. De là bientôt le goût des investigations impartiales et sévères, l'idée d'un type immuable, éternel, idéal pour les créations littéraires, comme pour les produits des beaux-arts, moins de présomption et de rapidité à proclamer absurde toute une génération d'hommes de génie, enfin l'amour des études solides et consciencieuses. C'est ainsi que la philosophie ancienne, si long-temps dédaignée, a été approfondie avec le même soin que les théories des modernes, et que réhabilitant enfin les noms si ridiculement ridiculisés autrefois de Thalès, d'Empédocle, de Pythagore et de Proclus, nous nous sommes lavés nous-mêmes de la tache honteuse d'ignorance que les étrangers reprochaient avec raison à notre légèreté: c'est ainsi que les règles du Beau, généralisées et portées d'abstractions en abstractions à la forme la plus haute, ont formé l'Esthétique, science qui peut-être serait encore à naître sans Winckelmann. En un mot, Winckelmann créa un grand mouvement, et quoique aujourd'hui il soit possible d'aller plus loin et d'être plus complet, soit dans l'exposé des doctrines, soit dans la relation des faits, on ne fera que marcher sur ses traces et à la lumière du fanal allumé par ses mains. Aussi

l'*Histoire de l'Art* a-t-elle été bientôt traduite et imprimée en langues étrangères. Il ne peut entrer dans notre plan de parler ici de toutes ces versions. Nous nous bornerons à nommer en français celles de Sellius et Robinet, Paris, Vaillant, et Amsterdam, Harewelt, 1766, 2 vol. in-8°.; d'Huber, Leipzig, 1781, 3 vol. in-4°.; de Jansen, Paris, Gide, 1798-1803; 3 vol. in-4°.; et en italien celles de Milan, 1779, 2 vol. in-4°., anonyme, et de Rome, 1783-1784, 3 vol. in-4°., par l'abbé Carlo Fea. Cette dernière ainsi que celle d'Huber sont très-estimées. On doit aussi tenir compte à Jansen du travail qu'a dû lui coûter la sienne. Mais les deux autres, surtout la première, celle qui parut chez Vaillant et Harewelt, ne sont que de misérables rapsodies. Outre la platitude et la barbarie du style, elles fourmillent de contre-sens et de bévues. Aussi Winckelmann se plaignit-il avec amertume de cette profanation, qui fut une des douleurs de sa vie, et songea-t-il faire exécuter sous ses yeux une autre version, pour laquelle il fit choix du moraliste Toussaint. Au reste, cette première traduction était anonyme, et les coupables, quoique bien connus, ne se nommèrent pas. Quant à l'ouvrage même, nous remarquerons ses deux éditions principales, savoir: celle de Dresde, 1764, 2 vol. in-4°., que l'auteur lui-même ne tarda point à déclarer imparfaite, et qu'il s'occupait de refondre quand la mort l'empêcha de terminer son entreprise, et celle de Vienne, 1776, grand in-4°. Celle-ci fut rectifiée d'après les papiers laissés par l'auteur. Mais les éditeurs remplirent du reste leur devoir avec négligence, ne s'occupant ni de coordonner le travail, ni de suppléer les lacunes. Ce n'est que dans l'édition complète de 1809 (*V.* ci-dessous) que l'on a fait disparaître quelques-unes de ces taches, qui cependant n'ont point été effacées entièrement, et qui resteront pour déposer par leur existence de la fin tragique de Winckelmann, qui ne les eût point laissé exister. Il nous reste à parler de ses autres ouvrages qui tous sont de nature à exciter vivement l'intérêt: I. *Réflexions sur l'imitation des ouvrages grecs dans la peinture et la sculpture*, Dresde et Leipzig, 1756, in-4°.; seconde édition considérablement augmentée, ibid., même année et même format, mais sous le titre d'*Éclaircissements des Réflexions sur l'imitation des ouvrages grecs dans la peinture et dans la sculpture; et Réponse à la lettre critique sur ces réflexions*; et plus tard à Frédérickstadt, Hagenmüller, 1758, in-4°. Les additions de cette seconde édition consistent surtout en notes et en citations fort peu utiles au fond de l'ouvrage, mais qui ajoutent aux assertions de l'auteur le cachet de l'authenticité. L'essai de Winckelmann avait été très-bien reçu dès sa première apparition, et lui avait même valu des applaudissements, lorsqu'un anonyme lui reprocha d'avoir omis ses autorités, et sembla par-là douter de son savoir. L'ex-maître d'école de Seehausen ne balança point à lui répondre; et il le fit avec un luxe d'érudition dont son antagoniste dut être content, si toutefois il ne vit pas que la docilité du grand homme était un persiflage. Au reste ces deux ouvrages, quoique connus et remarquables, puisqu'ils sont le début de l'auteur dans la carrière littéraire, n'ont point été complètement traduits en français; mais on en trouve des ex-

traits assez amples dans le *Journal étranger*, janvier 1756. Ces extraits ont pour auteur un M. Wächtler, depuis attaché au service du prince de Kaunitz. II. *Description des pierres gravées du feu baron de Stosch*, etc., Florence, 1760, in-4°., en français ; publié depuis en allemand avec des gravures, d'après les dessins de J.-Ad. Schwickhart, Nuremberg, 1775, in-4°. Cet ouvrage, complément nécessaire de l'*Histoire de l'Art*, et un de ceux que l'auteur cite le plus souvent, n'est point susceptible d'analyse. Il nous suffira de dire que la classification en est parfaite, et les descriptions fort exactes. Winckelmann s'aida en plusieurs endroits des conseils et des lumières du cardinal Alexandre Albani, auquel il crut devoir dédier l'ouvrage. Les exemplaires de ce recueil sont aujourd'hui très-rares dans le commerce. III. *Remarques sur l'architecture des anciens*, etc., Leipzig, 1761, grand in-4°.; traduit en français, par Jansen, Paris, 1783, in-8°. Après un avertissement dans lequel il explique comment, sans avoir pratiqué l'architecture, un antiquaire peut juger des œuvres qu'elle produit, et décrit les ruines de l'ancienne Posidonium ou Pæstum, il divise ce qu'il a résolu de dire en deux chapitres. Le premier, consacré à faire connaître l'essence de l'art, nous apprend quels matériaux employaient les anciens, et de quels procédés ils faisaient usage dans leurs constructions. Les ornements sont l'objet de la seconde section. « Un édifice sans décoration, dit-il, est comme la santé dans l'indigence. La variété est le principe de la décoration, et la monotonie serait désagréable dans les œuvres de l'architecture, comme dans tous les autres produits des beaux-arts. Mais il faut qu'une sage économie préside à la distribution des ornements, en modère la quantité, et en adapte soigneusement la physionomie au but général ou particulier de l'édifice. Cette rare sagesse a été l'apanage des plus habiles architectes de l'antiquité : elle n'a été donnée qu'à peu de modernes, et Michel-Ange luimême mérite le reproche d'avoir frayé la voie aux corrupteurs du goût, en laissant envahir trop de place aux décorations. » IV. *Lettre au comte de Bruhl, sur les antiquités d'Herculanum*, Dresde, 1762, in-4°. Cet opuscule remarquable sous plus d'un rapport, principalement par la hardiesse avec laquelle il substituait ses idées aux explications des antiquaires napolitains, et par la franchise avec laquelle il s'exprimait sur le compte d'un capitaine espagnol qui présidait aux fouilles d'Herculanum, et qui dans le fait traitait les reliques les plus précieuses de l'antiquité en véritable descendant des Vandales, causa à Winckelmann un des plus vifs désagréments qu'il eût éprouvés de sa vie. Il s'égayait, dans un passage, aux dépens des antiquaires qui ont assez peu de goût pour confondre le moderne avec l'antique ; et à cette occasion il nommait le célèbre comte de Caylus, qui naguère avait acheté comme antique une peinture d'un artiste très-moderne, nommé Guerra. Malheureusement, Winckelmann était lui-même dans un cas analogue, et son livre en contenait la preuve irréfragable. Trompé par la ruse d'un peintre qui se disait son ami, et qui, irrité en secret contre lui, avait imité, à s'y méprendre, la manière antique dans plusieurs tableaux qui furent montrés avec grand mys-

tère à Winckelmann, il en inséra une description magnifique dans sa lettre au comte de Bruhl, et peu après dans sa première édition de l'*Histoire de l'Art*. Cette erreur n'eut pas été plus tôt consignée publiquement et de manière à ne s'en pouvoir dédire, que Casanova, c'était le nom du peintre, se vanta hautement de sa supercherie et de la facilité avec laquelle il avait dupé un homme qui s'était imaginé connaître si bien l'antique. Le trait passait les bornes de la plaisanterie; et Winckelmann, outré de dépit, exhala des plaintes amères contre le mystificateur. Pour comble d'infortune, pendant que l'aventure occupait les oisifs de Rome, l'ouvrage se traduisait à Paris, sous les yeux du comte de Caylus, qui, sans doute était au fait de la malice de Casanova, et qui n'était pas fâché de prendre cette petite revanche de la critique railleuse du bibliothécaire de la Villa Albani. Celui-ci écrivit à Paris, et conjura, *au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré*, son ami Wille, de s'opposer à la publication de sa Lettre. Elle parut néanmoins quelques jours après, sous le titre de *Lettre de M. l'abbé Winckelmann, sur les découvertes d'Herculanum, à M. le comte de Bruhl*, Paris, 1764, in-4°. La traduction est d'Huber. Au reste, l'erreur de Winckelmann pourra paraître moins surprenante, si l'on songe que, toujours plein de confiance dans ceux qu'il croyait ses amis, il s'en rapportait aveuglément à ce qu'ils lui disaient, et que, d'autre part, Casanova, doué d'un talent véritable pour la peinture, élève de Mengs, et habitué à entendre Winckelmann raisonner sur les signes caractéristiques de l'antiquité d'un tableau, mit dans son ouvrage tout ce qui pouvait tromper et séduire l'habile antiquaire. C'était Winckelmann lui-même qui, par sa conversation, avait fourni à son ennemi l'arme dont il le frappait. Aussi cette affaire fit-elle moins de tort à sa réputation que de bien à celle de Casanova. V. *De la capacité de sentir le beau dans les ouvrages de l'art*, Dresde, 1763, in-4°., petit traité dédié à Fréd.-Rod. de Berg, gentilhomme livonien. Cet opuscule semble, plus encore que ses autres ouvrages, rédigé sous la dictée de l'enthousiasme. Il divise l'aptitude de l'ame à être impressionnée par le Beau en deux parties, le sentiment et l'instruction. C'est la difficulté de réunir ces deux avantages qui rend si rares les véritables admirateurs de la Beauté. Parmi les idées saillantes qu'offre le premier paragraphe, on remarque surtout celles-ci: que, toutes choses égales d'ailleurs, dans un beau corps habite toujours une belle ame; et que le sentiment du beau se développe plutôt chez celui qui possède la beauté, que chez celui qui en est privé. Il faudrait admettre dans ce cas que la plus grande beauté accompagne toujours la meilleure organisation cérébrale, ce que ni la physiologie ni l'expérience n'ont encore démontré. En revanche, il n'y a qu'à louer dans ses autres observations. Tout ce qu'il ajoute sur la corrélation du sens extérieur et du sens intérieur, sur le coloris et sur quelques peintres qui ont traité moins heureusement cette partie de l'art, est d'une justesse parfaite. Il en est de même de presque tout le second paragraphe, où il indique de quelle manière l'amant de l'art pourra en peu de temps acquérir de l'instruction et du savoir. Nous n'en exceptons que la notice par laquelle il termine ses leçons, et

dans laquelle il passe en revue, en accompagnant toujours sa nomenclature de réflexions critiques, les principaux monuments qu'on voit en France, en Espagne, en Allemagne et en Angleterre. Comme de toutes les collections dont il parle il n'avait examiné par ses yeux que celles de Dresde et de Berlin; cette nomenclature en tout ce qui ne touche pas ces deux villes est souvent insuffisante, et généralement il faut se défier de ses jugements. VI. *Seconde lettre* (*Nachrichten*) *sur les nouvelles découvertes d'Herculanum, à M. Henri Fuessli de Zurich*, Dresde, 1764, in-4°. Ce morceau, dans lequel il s'explique avec un peu plus de réserve que précédemment sur les connaisseurs napolitains, excita pourtant encore bien des murmures à Naples. Il est divisé en trois parties, que l'auteur discute avec sa sagacité ordinaire, les édifices, les figures et les ustensiles. Parmi les secondes, il fit remarquer surtout une magnifique bacchante, qu'on voit le genou appuyé sur une outre, et pourtant dans l'attitude et avec la physionomie d'une danseuse. Cette espèce de danse se désignait dans sa langue mythologique par le mot d'ἀσκωλιάζειν. Cette lettre, ainsi que la précédente, et quelques autres à l'abbé Bianconi, ont été données en français par Jansen, sous le titre de *Recueil de lettres sur les découvertes faites à Herculanum, à Pompeii, à Stabia*, etc., Paris, 1784, in-4°. VII. *Remarques sur l'Histoire de l'Art*, Dresde, 1767, in-4°. Cette espèce de supplément ou de correctif à l'Histoire de l'Art était le brouillon des changements qu'il se proposait de faire dans une seconde édition qui, comme nous l'avons vu ci-dessus, ne put avoir lieu de son vivant. VIII. *Allégorie pour les artistes* (*Versuch einer Allegorie, besonders für die Kunst*), Dresde, 1766, in-4°. Cette composition, dans laquelle Winckelmann a répandu assez d'idées originales et ingénieuses pour faire la fortune de quatre ouvrages du même genre, se recommande de plus par l'excellence de la méthode et la constance avec laquelle il reste fidèle au plan tracé au commencement de l'ouvrage. Il est essentiel de remarquer ici que, par allégorie Winckelmann entend tout ce qui peut être caractérisé et peint par des signes et des images, ce qui étend singulièrement le sens du mot, et le rend synonyme d'*Iconologie*. Au reste, nous ne nous arrêterons pas aux détails de cet ouvrage. On en trouvera une analyse excellente dans la Vie de Winckelmann, par Huber (*V.* ci-dessus), p. CII et suiv. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de citer comme un modèle de grâce et de délicatesse l'image qu'il propose pour symboliser la paix cimentée par un mariage entre deux puissances belligérantes. C'est celle que présentent les vers si gracieux de Pétrone (4) :

Dans le casque du Trisire,
Deux colombes font leur nid;
On voit qu'au dieu de la guerre
Vénus encore sourit.

IX. *Monumenti antichi inediti spiegati ed illustrati da Giovanni Winckelmann*, Rome, 1767, 2 vol. in-fol., avec 208 planches. Cette vaste collection, par laquelle Winckelmann termina la série des publications faites par lui-même, mit le sceau à sa réputation, et le plaça, parmi les savants, encore plus haut

(4) *Militis in galeâ nidum fecêre columbæ :*
Apparet Marti quam sit amica Venus.

que l'Histoire de l'Art ne l'avait placé parmi les grands écrivains et les hommes qui impriment leur génie à tout un siècle. C'est là qu'il étale par milliers les vases, les bas-reliefs de marbre, les pierres gravées, les ouvrages d'ivoire et d'argile, les bronzes, et que par une classification rigoureuse, une argumentation lucide et une série d'hypothèses ou de faits qui, lorsqu'ils restent au-dessous de la certitude, atteignent toujours la plus haute probabilité, il établit les principes des différentes manières, des nations et des âges. Sur chacun des objets précieux qu'il fait passer sous ses yeux, il accumule les recherches les plus exactes, et y joint une explication détaillée du sujet, en en tirant toutes les preuves relatives à la connaissance de l'antiquité. Les principes qui motivent ses jugements sont tous puisés dans son Histoire de l'Art, dont il eut pour but de donner ici, dans la partie historique et didactique du recueil, un extrait raisonné à l'usage des Italiens qui ne pouvaient le lire dans la langue originale, et qui n'en possédaient pas encore une traduction. Aussi eut-il en Italie un succès d'enthousiasme. Les exemplaires italiens sont fort rares en France. On se procure plus facilement la traduction de Fantin Desodoards, intitulée : *Monuments inédits de l'antiquité, expliqués par David Winckelmann, gravés par David et Madem. Sibire, avec des explications françaises*, etc., Paris, 1819, 3 vol. in-4°., fig. au bistre. Il en a paru une version allemande (*Alte Denkmahler der Kunst*, etc.), par C. S. Brunn, Berlin, Schönne, 1780, 1792, 2 vol. (en 5 livraisons) grand in-fol., fig. ; 2e. édit., Berlin, 1804, 2 vol. in-fol., fig. X. *Lettres à M. Bianconi, sur les découvertes d'Herculanum*, etc., posthumes. Ces lettres, la plupart fort courtes, sont au nombre de seize ; et traitent, les trois premières, des manuscrits transportés au Musée royal de Portici ; la quatrième, des maisons des anciens ; particulièrement de celles d'Herculanum ; les deux suivantes, des tableaux et peintures à fresque trouvés dans cette ville souterraine ; la septième, des statues de bronze ; la huitième, des statues de marbre ; la neuvième, des autres antiquités les plus importantes d'Herculanum ; la dixième, de quelques antiques de Pompéii, de Stabia, de Pæstum et de Caserte ; la onzième, du Musée royal de Capo di Monte, à Naples, et de la bibliothèque de Saint-Jean Carbonara ; enfin, les cinq dernières, de plusieurs morceaux antiques trouvés à Rome et dans les environs. Nous avons indiqué ci-dessus (no. v) la traduction française de cette correspondance, qui fut publiée pour la première fois en italien, dans le troisième volume de la traduction de l'*Histoire de l'Art*, par Fea. XI. *Lettres à ses amis*, publiées par Dassdorff, Dresde, 1777, 1780, 2 vol. in-8°. XII. *Lettres à ses amis en Suisse*, Zurich, 1778, in-8°. XIII. *Lettres à un de ses amis intimes* (le baron de Muzell-Stosch), de 1756 à 1768, Berlin, 1781, 2 vol. C'est principalement dans ces trois intéressantes collections qu'il est agréable d'étudier Winckelmann, soit pour suivre les oscillations et les progrès de ses idées, soit pour apprécier son caractère. Dans ces conversations intimes et tendres d'un des hommes les plus sensibles aux charmes de l'amitié, on voit tous les traits de son ame se réfléchir comme dans un miroir. Doux et humble de cœur, étranger à toute

intrigue et à toute ambition, sincère jusqu'à la naïveté; il faut le voir avouer spontanément comment de belles dames lui firent la charité sur le pont de Fulde; il faut l'entendre se féliciter de son bonheur, quand il touche annuellement cent soixante écus romains: « Cette place, qui est considérable, rapporte cent soixante scudis par an; ainsi vous voyez que j'ai de quoi vivre le reste de mes jours, » *Lettre à Franke*, 1763); il faut le suivre au haut de sa petite chambre située au quatrième étage, et où il goûte plus de plaisir qu'un pape, quand il voit la campagne de Rome, les orangers en fleurs et la mer. « On me gâte, dit-il, mais le bon Dieu me devait cela! J'ai trop pâti dans ma jeunesse: jamais je n'oublierai mon métier de maître d'école! » C'est avec la même franchise qu'il rend justice à son mérite, qu'il s'écrie: « Je m'imagine toujours que je verrai mieux ou plus qu'un autre!... Je suis malheureusement un de ceux que les Grecs nomment ὀψιμαθεῖς. Je suis venu trop tard dans le monde et en Italie. » Qu'on ne s'imagine pas non plus que les railleries, souvent excessivement piquantes, qui s'échappaient de sa bouche, fussent lancées dans l'intention d'humilier ou de nuire. S'il tourne le dos à un gentilhomme qui le prie d'être son conducteur à Rome, et qui croit que l'Histoire de l'Art est écrite en latin; s'il bafoue le peintre romain qui, dans la soixante-dixième année de son âge, vient de voir pour la première fois la Villa Borghèse et le tombeau de Cécilia Metella, quoique, grand chasseur, il ait parcouru tous les environs de Rome; si, quand lady Orford, après l'avoir accueilli avec transport, et l'avoir supplié de la conduire en Grèce, se dégoûte tout-à-coup des beaux-arts, et affecte de ne point le connaître, il lui pardonne, vu la mort du beau castrat Belli, pour lequel elle a versé plus de larmes qu'elle n'en versera de sa vie; il ne faut voir dans ces épigrammes ou ce dédain que l'indignation d'un artiste à l'aspect de l'art outragé et du crime de lèse-antiquité. C'est aussi dans ces correspondances naïves que son style toujours moelleux et flexible devient véritablement enchanteur. Modèle dans tous les genres de gracieux, il reproduisait dans l'Histoire de l'Art la sublimité paisible et grave de Platon, haranguant ses disciples sur le promontoire de Sunium. Dans ses opuscules, on croit reconnaître les grâces de ce Xénophon qualifié par ses contemporains d'*Abeille attique*: mais dans ses lettres, c'est la bonhomie patriarcale du vieil Hérodote; et l'on s'attend à chaque moment que, faute de bien connaître ou de se bien rappeler sa syntaxe, il va, à l'exemple de l'historien asiatique, accoupler un singulier avec un pluriel, ou laisser une phrase à moitié chemin. La correspondance de Winckelmann n'a point été traduite dans son entier; mais Jansen nous a donné ses *Lettres familières*, etc., Amsterdam (Paris), 1781, 2 vol. in-8°. Quelques autres écrits de peu d'importance ont été recueillis dans le premier volume de l'édition complète des OEuvres de Winckelmann, par Fernow, etc., Dresde, 1818-1820, 9 tomes en 8 volum., avec 5 cah. de planches. Il est malheureux que les éditeurs de cette belle collection n'aient pu y joindre les manuscrits laissés par l'auteur à plusieurs de ses amis. On sait qu'il avait achevé un *Traité sur l'état des arts et des sciences en Italie*, un *Discours sur*

les avantages de l'élocution verbale pour traiter l'histoire moderne universelle, un *Extrait de Junius sur la peinture des anciens*, et des *Remarques sur les orateurs grecs*. Il est à craindre aujourd'hui que ces trésors ne soient enfouis pour toujours. Dix ans après la mort de Winckelmann, son *Éloge* fut proposé pour sujet de prix par la société des antiquités de Hesse-Cassel; et la médaille fut adjugée au célèbre Heyne de Göttingue, qui peu après fit imprimer son ouvrage, Leipzig, 1778. C'est un des morceaux les plus précieux pour l'histoire de Winckelmann. On peut aussi consulter avec fruit la *Notice biographique et littéraire sur J.-J. Winckelmann*, par Gurlitt, Magdebourg, 1797 (en allem.), un vol. in-4°.; la *Vie* de l'auteur placée à la tête de l'édition de Fernow, et l'article *Winckelmann* de la Biographie allemande d'Hirsching (édit. d'Ernesti, Leipzig, 1815), qui malheureusement ne contient que des détails biographiques. On sera plus satisfait sous le rapport littéraire en lisant le Discours de Charles Morgenstern, Leipzig, 1804, in-4°.: *Winckelmann et son siècle*, par Gœthe, Tubingue, 1805, gr. in-8°.; et un très-beau morceau de Mme. de Staël, dans son ouvrage : *De l'Allemagne*. L'article anglais de Chalmers (*Gen. Biograp. Dictionary*, XXXII, 196) n'est intéressant que par une longue notice sur Archangeli. Rosetti (Dominique), docte littérateur de Trieste, a publié *les huit derniers jours de Winckelmann*, Supplément à la biographie, extrait des actes originaux de la procédure instruite contre son assassin, avec une préface de Bœttiger et un *fac simile* de l'écriture de Winckelmann, Dresde, 1818, in 8°. On a trois portraits de Winckelmann. Le premier, gravé par Folin, d'après un dessin que ce même Casanova, dont il supporta si impatiemment l'artifice, fit en médaillon, dans le goût antique, se trouve placé à la tête du 3e. volume de la *Nouvelle Bibliothèque des belles-lettres et beaux-arts* de Leipzig. Le second est l'ouvrage de la célèbre Angélica Kauffmann. Enfin un troisième a été gravé au burin, à Leipzig, sur un portrait appartenant au comte de Muzell-Stosch, et peint par Maron. C'est à ce dernier que l'on accorde la préférence. En effet, il représente avec une fidélité parfaite la tête de Winckelmann, son front bas, son nez pointu, ses petits yeux noirs, vifs et enfoncés, sa bouche dont les lèvres minces avaient trop d'élévation, mais annonçaient les observations éminemment délicates dont elles devaient être l'organe. L'ensemble expressif et fin de toute sa physionomie plaît davantage à mesure que les yeux s'y attachent, quoique le regard ait quelque chose de défiant et d'interrogateur. Mais cette défiance n'est que celle d'un artiste, et ce regard semble dire : Avez-vous une âme? Êtes-vous digne que l'on vous dévoile Laocoon et Agésandre? est-ce la peine de vous décrire Apollon? P—OT.

WINCKELRIED (ARNOLD DE), surnommé le *Décius des Suisses*, était un simple paysan du canton d'Underwald, qui, par son dévouement détermina la victoire de Sempach, en 1386. Une guerre furieuse s'était rallumée entre les seigneurs et les nobles d'une part, et les bourgeois des villes et les paysans libres de l'autre. Le duc d'Autriche Léopold s'était mis à la tête de la noblesse; il ne parlait que d'écraser l'insolente confédération des Suisses,

et de leur faire expier leur rebellion par des supplices. Cent soixante-sept princes ou seigneurs de l'Helvétie et de la Souabe envoyèrent aux cantons, dans l'espace de quelques semaines, des défis et des déclarations de guerre pleines d'outrages et de menaces. Ceux-ci, quoique réduits, par le refus des secours de Berne, aux forces de sept cantons, se préparèrent courageusement au combat. Le 9 juillet 1386, Léopold avait réuni ses forces sous les murs de Sempach (ville à quelques lieues de Lucerne). C'était une armée de plus de quatre mille hommes d'élite, couverts des armures les plus brillantes. Les confédérés occupaient une hauteur défendue par un bois. Ils n'étaient que quatorze cents combattants, tous à pied, et la plupart mal armés; mais ils portaient les mêmes épées et les mêmes hallebardes avec lesquelles ils avaient vaincu à Morgarten. Ils formèrent un ordre de bataille serré, ayant la forme d'un coin. Ce fut dans cet ordre qu'après avoir imploré à genoux, suivant leur usage, la protection divine, ils marchèrent à l'ennemi. Les cavaliers de Léopold avaient mis pied à terre par ses ordres. Ils formaient une phalange serrée et hérissée de longues piques. Les Suisses firent de grands efforts, pour enfoncer cette phalange. Mais ses boucliers et ses piques semblables à un mur de fer leur opposaient une barrière impénétrable. Déjà leur chef dangereusement blessé laissait échapper la bannière de ses mains, lorsqu'on vit Arnold de Winckelried, homme grand et fort autant qu'intrépide, s'élancer hors des rangs, criant à ses compagnons d'armes : *Ayez soin de ma femme et de mes enfants. Je vais vous ouvrir un passage.* Au même instant il court à l'ennemi, saisit autant de fers de piques que ses bras nerveux en peuvent contenir, et les appuyant sur sa large poitrine, il les entraîne avec lui en tombant. Par cette action héroïque, il assure la victoire à ses compatriotes, qui, passant en foule sur son corps, se jettent dans l'ouverture qu'il leur a faite. Leurs files étroites et serrées y pénètrent avec une force irrésistible. Les premiers rangs des ennemis fatigués et embarrassés de leurs armures sont renversés par ces hommes intrépides; la confusion, l'épouvante s'emparent de leur troupe. Les Suisses en profitent pour faire un horrible carnage. Léopold lui-même, désespéré en voyant la défaite des siens, cherche et trouve la mort, et les confédérés restent victorieux sur le champ de bataille. Un service perpétuel fut fondé par eux, et se célèbre encore aujourd'hui chaque année, pour le repos des âmes de tous ceux qui périrent dans cette journée glorieuse, et principalement de Winckelried. (*Histoire des Suisses*, par Mallet, vol. 1er., chap. 12.) U—I.

WINCKLER (Théophile-Frédéric), archéologue, naquit en 1771 à Strasbourg, et y fit ses études avec succès, sous la direction de Schweighæuser et d'Oberlin. Atteint par la loi de la réquisition, ses camarades le nommèrent leur capitaine. A la prise du fort Vauban, il fut fait prisonnier de guerre avec son bataillon et conduit en Hongrie. Il parvint, malgré la sévérité de ses gardiens, à se procurer quelques livres, avec le secours desquels il apprit le hongrois et le grec moderne. Ces premières connaissances lui facilitèrent les moyens de faire des observations intéressantes sur les pays

qu'il traversait. L'échange des prisonniers de guerre ayant eu lieu, Winckler revint à Strasbourg, et accompagna bientôt après, à Paris, deux jeunes gens dont on lui avait confié l'éducation. Il suivit, ainsi que ses élèves, le cours d'archéologie que Millin venait d'ouvrir, et s'y distingua par son assiduité. Millin, ayant apprécié les talents de Winckler, lui proposa de l'associer à ses travaux. Trois ans après, une place d'employé du cabinet des médailles étant venue à vaquer, Winckler y fut nommé. L'exactitude qu'il apporta dans l'exercice de ses fonctions, sa douceur, sa complaisance, lui méritèrent l'estime de tous les savants. Possédant les langues anciennes et modernes, versé dans l'histoire littéraire et la bibliographie, il s'appliquait avec ardeur à l'histoire des arts, à la numismatique, à la paléographie, etc. Des ouvrages importants ne pouvaient manquer d'être le fruit de ses recherches; mais une apoplexie foudroyante l'enleva le 20 fév. 1807, à l'âge de trente-six ans. Millin, dans lequel il avait trouvé toute la tendresse d'un père, prononça sur sa tombe un discours touchant qui est inséré dans le *Magas. encyclop.* de cette année. Winckler a fourni plusieurs articles à ce journal, entre autres : une *Notice sur les Grecs modernes, sur leur langue et sur quelques ouvrages écrits dans cet idiome* (ann. 1799, VI, 289); et une excellente *Notice* sur le vénérable *J.-J. Oberlin*, son maître et son ami (ann. 1807, II, 72-140). C'est son dernier écrit. On lui doit la traduction du *Voyage à la Chine* par J.-C. Huttner, Paris, 1799, in-18; celle du *Voyage en Suède*, de Lenz; et celle de l'*Essai sur l'histoire des femmes* de Jacobs. Il est l'éditeur du *Répertoire du Vaudeville ou Recueil des meilleures pièces en vaudevilles*, Iéna et Paris, 1800, 2 part. in-8°., enrichi d'un discours préliminaire et de notes historiques et grammaticales. W—s.

WINDECK (Eberhard), né à Maïence, vint de très-bonne heure à la cour de l'empereur Sigismond, qui l'employa, pendant quarante ans, dans les missions les plus importantes. Il écrivit en allemand la Vie de ce prince; et il continua l'histoire d'Allemagne jusqu'à l'an 1442. On loue sa franchise et son exactitude. Mencken, dans ses *Script. rer. german.*, tome I, a publié le travail de Windeck, sous ce titre : *Eberhardi Windeckii historia vitæ imperatoris Sigismundi vernacula, ex vetustissimo et ferè coævo exemplario bibliothecæ ducalis Saxo-Gothanæ, nunc primùm edita, cum codice manuscripto recentiori diligenter collata, revisa et ad justam annorum seriem redacta.* G—y.

WINDELFETS. *Voy.* Widenfeldt.

WINDER (Henri), théologien anglais, de la classe des *dissenters*, naquit, en 1693, à Hutton-John, dans la paroisse de Graystock en Cumberland. Il fut, à l'âge de vingt-deux ans, élu pasteur d'une congrégation à Tunley en Lancashire, et en 1718 fut transféré, au même titre, à Castle-Hey à Liverpool. Il dirigea cette société jusqu'à sa mort, arrivée le 9 août 1752. On lui doit un ouvrage estimé, ayant pour titre : *Histoire critique et chronologique de l'origine, des progrès, du déclin et de la renaissance de la science, principalement religieuse*, en deux périodes : celle de la tradition depuis Adam jusqu'à Moïse, et

celle de l'écriture depuis Moïse jusqu'au Christ. La seconde édition de cet ouvrage fut publiée en 1759, 2 volumes in-4°.; elle est précédée de mémoires sur la vie de l'auteur, par George Benson. L.

WINDHAM, gentilhomme anglais, né à Norfolk vers le commencement du seizième siècle, fut un des premiers commerçants et navigateurs de sa nation. En 1551, il fit voile pour Maroc sur un vaisseau qui lui appartenait, et n'ayant pour objet, du moins ostensible, dans ce premier voyage, que de reconduire dans leur patrie deux princes maures qui se trouvaient en Angleterre. On sait qu'à cette époque les Portugais s'arrogeaient le droit exclusif du commerce d'Afrique; cependant Windham y fit encore deux voyages furtivement : alors il fit part de ses projets à plusieurs personnes riches qui, les ayant goûtés, réunirent des fonds considérables, et armèrent trois vaisseaux dont Windham eut le commandement. Il mit à la voile le 1er. mai 1552 de King's road près de Bristol. Le temps fut si favorable, qu'en quinze jours il arriva sur les côtes de Barbarie, au port de Zafia. Les marchandises furent portées par terre jusqu'à Maroc. Windham passa ensuite dans un autre port, où il se défit du reste de sa cargaison. Peu après le vice-roi vint le visiter avec beaucoup de politesse. Étant passé de là aux Canaries, et son vaisseau, qui faisait une voie d'eau, l'ayant forcé d'y relâcher, les Espagnols témoignèrent beaucoup de mécontentement à la vue des caravelles qui faisaient partie de son escadre. Cependant il les avait achetées des Portugais; mais s'imaginant qu'elles avaient été enlevées à des armateurs de leur nation, les Espagnols tombèrent sur les Anglais qui se défendirent courageusement. Ils firent même le gouverneur prisonnier. Toutefois l'affaire s'éclaircit; les Espagnols convinrent de leur tort, et rendirent quelques Anglais qu'ils échangèrent contre leur gouverneur. Il était temps que ceux-ci se retirassent, car il arrivait dans le même lieu des vaisseaux portugais, par lesquels ils eussent été maltraités, cette nation ne voyant pas sans une extrême jalousie que les Anglais commençaient à s'emparer du commerce de Barbarie. Sur la fin d'octobre Windham arriva à Londres et s'y fit dédommager par les marchands espagnols de la perte qu'il avait essuyée aux Canaries. L'année suivante, l'amour des voyages le remit en mer; il pouvait se flatter d'un grand succès s'il n'eût pas nui lui-même à son entreprise par la hauteur et la violence de son caractère. Il s'était lié d'amitié avec Antoine Anez Pintéado, Portugais disgracié, mais homme d'un grand mérite et d'une expérience consommée dans la marine et le commerce de la Guinée. Ils devaient partager entre eux l'autorité, ou plutôt, réunissant leurs vues et leurs lumières, ils devaient n'avoir qu'un même intérêt, qu'un même esprit; mais à peine eurent-ils dépassé Madère, que Windham, se livrant à toute la dureté et à l'arrogance de son caractère, traita indignement Pintéado, et se sépara de lui, ce dont il se trouva bientôt fort mal, car il fit de très-mauvaises affaires et mourut sur la côte de Guinée, dans la misère, et abandonné de tout le monde. M-LE.

WINDHAM (Joseph), artiste et antiquaire anglais, né en 1739 à Twickenham, fit ses études à l'école d'Éton et au collége du Christ à Cam-

bridge, auquel il fut agrégé. Conduit surtout par son penchant pour l'architecture et la recherche des antiquités, il voyagea ensuite en France, en Italie et en Suisse. Un goût délicat dans les arts du dessin se joignait chez lui à une érudition profonde et variée. Pendant son séjour à Rome, il observa et mesura avec une grande exactitude les restes que cette ville offre encore de l'architecture ancienne, et particulièrement des bains; mais peu jaloux de se créer un nom, il donna les plans de ces objets à M. Ch. Cameron, architecte, qui les fit graver, et les plaça dans son grand ouvrage sur les *Bains des Romains* (1772, in-fol.). Une grande partie du texte de ce livre fut due également à Joseph Windham, qui, devenu membre de la société des *Dilettanti*, rédigea aussi le texte presque entier du second volume des *Antiquités ioniennes*, publiées par cette compagnie savante. Le second volume de l'ouvrage de Stuart sur Athènes a de même profité de ses communications libérales. Malgré sa modestie, son mérite ne put rester toujours ignoré. La société royale de Londres l'appela dans son sein, ainsi que celle des antiquaires, où il fut, pendant trois années, membre du conseil, et dont il refusa la vice-présidence. Le seul écrit qui porte son nom est inséré dans le sixième volume de l'Archéologie: *Observations sur un passage de l'Histoire naturelle de Pline, relatif au temple de Diane à Éphèse*, avec deux planches. L'auteur mourut en janvier 1811. L.

WINDHAM (WILLIAM), ministre d'état anglais, descendait d'une ancienne famille du comté de Norfolk, et naquit à Londres le 3 mai 1750. Il fit des études brillantes à l'université d'Oxford, et voyagea sur le continent. L'amour des sciences et le desir d'explorer le globe le portèrent à s'embarquer, en 1773, pour une expédition destinée à chercher un passage vers le pôle nord; mais il souffrit tellement du mal de mer, qu'il revint en Angleterre, où pendant la guerre d'Amérique il manifesta, jeune encore, la plus vive indignation contre les ministres qui venaient de la provoquer. Devenu ainsi orateur populaire et whig déterminé, il entra en 1782 au parlement, où il siégea dans le parti de l'opposition, à côté de Charles Fox. En 1784, Burke le choisit pour le seconder dans sa motion relative aux représentations à faire au roi sur l'état de la nation. Il se montra encore fort opposé au ministre Pitt, en 1789, dans l'affaire de la régence, où il se prononça pour que l'on accordât des pouvoirs illimités au prince de Galles. En 1791, lors de la mésintelligence qui se manifesta avec la Russie, il contribua par son éloquence au maintien de la paix en conjurant les desseins du ministère. Il s'éleva ensuite contre le bill de la loterie et contre la traite des noirs. Mais le spectacle de la révolution française le fit ensuite changer totalement d'opinion, et il déserta les bancs de l'opposition, avec Burke, pour venir grossir les rangs du parti ministériel devenu le parti national par la défection d'une foule de whigs qui redoutaient l'influence des principes démocratiques. A la fin de 1792, il s'opposa, ainsi que Burke, à la proposition d'une réforme parlementaire, en déclarant que « quelque étrange » que dût paraître sa conduite, les » circonstances étaient telles, qu'il » voterait désormais avec ceux dont

» il avait précédemment réprouvé » les opérations, et contre ceux dont » les opinions avaient été jusqu'alors » en harmonie avec les siennes. » A la séance du 2 février suivant, il répliqua avec beaucoup d'éloquence, à l'occasion de la mort de Louis XVI, au discours de Fox, son ancien ami, qui, improuvant la guerre, demandait qu'on ouvrît des négociations. Il démontra que la France n'était pas dans un état qui permît de négocier avec elle. Fox, à la séance du 18, ayant tenté un dernier effort pour faire adopter ses propositions, Windham lui répondit de nouveau, avec un plein succès. Dans toute cette session, il seconda avec beaucoup d'énergie, de concert avec Burke, le système du principal ministre Pitt, et lorsque le roi ouvrit la session de 1794, il déploya tous ses moyens oratoires, pour repousser les vues et les doctrines des membres de l'opposition, qui se déclaraient les champions de la révolution française. Le 21 janvier, il détruisit l'effet qu'avait pu produire le discours long et fleuri dans lequel Sheridan, passant en revue, avec beaucoup de sévérité, les opérations de la dernière campagne, avait conclu par demander qu'on saisît la première occasion de faire la paix, et avait fait allusion, en parlant des entraves que les Français mettaient au commerce, à ces paroles proférées jadis par Windham lui-même: « Périsse notre commerce, pourvu » que nous conservions notre consti- » tution! » Windham, justifiant la guerre, contesta le principe si souvent allégué qu'une nation n'avait pas le droit de se mêler du gouvernement d'une autre nation. « Qui » osera nier, ajouta-t-il, que les » Français n'aient tenté eux-mêmes, » les premiers, de se mêler du gou- » vernement des autres peuples; et » que deviendrait l'équilibre de l'Eu- » rope, si l'on n'avait pas le droit » de se contrôler mutuellement? » A la séance du 10 mars, où fut traitée l'affaire de Muir et Palmer, condamnés à la déportation, pour délits révolutionnaires, la discussion ayant roulé principalement sur les formes observées dans ce procès, Windham dit qu'il ne s'agissait pas d'examiner si la loi était juste et politique, mais si les sentences rendues étaient légales. Il se plaignit qu'au lieu d'aborder franchement la question, Sheridan ne se fût arrêté qu'à faire des rapprochements avec d'anciennes opinions de quelques membres de la chambre, qui n'avaient aucun rapport à la discussion actuelle; car quelles que pussent avoir été jadis les idées de ces honorables personnages (1) relativement à la réforme parlementaire, une plus longue expérience et l'exemple terrible d'un peuple voisin les avaient suffisamment avertis que ces idées étaient erronées. Dans l'importante discussion qui eut lieu le 28, au sujet des levées de volontaires par souscription, il défendit cette mesure ministérielle, et selon l'expression de l'époque, employée à son égard, il terrassa Fox avec la *massue démosthénique*. Ne craignant pas d'aborder la question au fond, et de plaider la cause de la prérogative royale qu'il regardait comme le palladium de la liberté et de la constitution, il trouva très-déplacé que certaines gens réclamassent le privilége d'être les seuls gardiens, les seuls amis de la constitution, et cita, à ce sujet, le mot d'un Espagnol qui di-

(1) Le duc de Portland et M. Pitt.

sait : *Défendez-moi de mes amis, je me charge de mes ennemis.* « Les Jacobins, en France, ajouta-t-il, ont ainsi commencé par s'appeler les amis de la constitution, et ils l'ont si tendrement aimée, qu'ils l'ont détruite. » Windham avoua qu'en 1782 il était du nombre de ceux qui s'étaient opposés aux souscriptions volontaires : « Si c'est une erreur, dit-il, j'en conviens sans honte, mais je croyais alors la guerre d'Amérique injuste, au lieu que la guerre actuelle me paraît fondée sur l'équité. Je ne me suis point écarté de mes principes ; si quelques-uns de mes amis d'alors me reprochent de m'être éloigné d'eux, je leur dirai avec plus de raison que ce sont eux qui se sont éloignés de moi... » Le 13 mai, il fut nommé membre du comité secret, chargé d'examiner les papiers relatifs aux manœuvres séditieuses récemment découvertes. Pitt ayant proposé un bill pour la suspension de l'acte d'*habeas corpus*, de graves débats s'engagèrent; Windham répondit à Sheridan qui attaquait le bill proposé comme contraire à la constitution. Il établit d'abord que l'état des choses était alarmant, qu'on n'avait que le choix entre deux alternatives également fâcheuses, et que la crise qui agitait le monde prenait sa source dans des circonstances qu'il était tout aussi impossible de prévoir que de prévenir. « Il restera à décider, » dit-il, si l'on est ou si l'on n'est » pas convaincu que le danger est » parvenu à un tel point qu'il soit » nécessaire de fortifier le pouvoir » du gouvernement. Au lieu de s'attacher à cet objet, les membres du » côté opposé ont cru faire de beaux » raisonnements en attaquant le ministre, et en l'accusant d'avoir » abandonné ses anciens principes » sur la réforme parlementaire. Certes je n'aurai pas ici la prétention » de défendre un personnage qui se » défendra lui-même beaucoup mieux » que je ne le ferais ; mais je ne puis » m'empêcher de faire observer que » ce système de réforme qu'il a soutenu était absolument différent de » celui qui est agité aujourd'hui » par les divers clubs dont la conduite a enfin attiré l'attention du » parlement. Mais en admettant que » ces Messieurs aient raison dans cet » argument, voyons un peu ce qu'il » prouve et où il nous mène. Eh bien ! » le pis-aller sera de convenir que le » ministre a approuvé, à tort, il y » a douze ans, une mesure que l'expérience et sa raison l'ont déterminé à abandonner ensuite. Voilà » à quoi se réduit ce grand moyen » d'attaque ! C'est par la même logique que l'on m'a accusé aussi, » moi, d'*inconsistance*. » Passant à la question de la réforme parlementaire : « C'est, dit Windham, un mot » très-beau, très-bien sonnant et bien » fait pour cacher d'autres desseins. » Mais je le demande ici, y a-t-il » quelqu'un dans la chambre qui » croie que si jamais le moindre » pouvoir venait à tomber dans les » mains d'une espèce d'hommes pareille, ils n'adopteraient pas à l'instant la même marche qui a conduit » la France à la destruction de l'ordre, de la religion, de la propriété et du gouvernement ? Voilà » certainement où ils finiraient par » nous mener. J'en appelle à la conscience de tous les membres présents, n'est-il pas temps de prendre les mesures nécessaires pour » réprimer l'audace de ces clubs qui » excitent des émeutes et des insurrections dans diverses parties du » royaume ?... » La sureté publique

» exige qu'à quelque prix que ce soit » on sacrifie tout à l'extinction des » principes jacobins ; et je ne dis pas » seulement la sureté de l'Angleterre, » je dis la sureté de toute l'Europe, » celle même de l'Amérique, en un » mot, celle de tous les pays où il » y a quelque chose à détruire et » quelque chose à piller. Maintenant » je laisse au bon sens de la chambre » à décider si elle ne juge pas plus » dangereux de continuer à laisser » égarer les idées du peuple, en per- » mettant qu'on lui présente conti- » nuellement l'appât du pillage et de » la confusion, que de prendre une » mesure forte, qui par une suppres- » sion momentanée de l'acte d'*ha- » beas corpus* doublera la vigueur et » la stabilité de notre heureuse cons- » titution, en la préservant de la » crise actuelle. » Ce discours prononcé avec chaleur et conviction fit une si grande impression sur la chambre, que Fox crut devoir y répondre par le développement de toute son éloquence. Mais dans ce grand débat, la majorité finit par assurer la victoire à MM. Pitt, Dundas et Windham. Au mois de juillet suivant Pitt ouvrit l'entrée du ministère au duc de Portland, afin de fortifier son administration, et Windham y entra comme membre du conseil privé, ayant le département de la guerre. Dès qu'on le vit ministre on l'accusa de n'avoir déserté le parti *stérile* de l'opposition que pour les *émoluments productifs* de la cour. Aux réélections qui eurent lieu vers cette époque, il se mit sur les rangs comme candidat de la ville de Norwich; il avait pour concurrent un avocat de Londres nommé Mingnay, et son élection fut très-disputée par les efforts du parti qui lui était opposé, parti très-nombreux dans cette ville manufacturière; toutefois une majorité de douze cent trente-six voix contre sept cent sept assura son triomphe. Il ne montra pas moins d'énergie dans le conseil. Convaincu de l'importance du parti royaliste de la Vendée et de la Bretagne qu'on avait trop négligé, il fut d'avis que c'était surtout en France qu'il fallait combattre la révolution, et il appuya fortement un Mémoire que le comte de Puisaye présenta à cette époque au ministère anglais, pour lui faire adopter le plan d'une expédition en Bretagne; et il eut même plusieurs conférences avec ce chef des royalistes français, en présence de ses collègues. Dans de telles dispositions il se trouva naturellement porté à combattre la motion qui fut renouvelée au parlement, pour que le ministère intercédât auprès de l'Autriche, afin d'obtenir la délivrance de M. de Lafayette et de ses compagnons de captivité. Condamnant ouvertement l'intérêt qu'on avait tenté d'inspirer pour le captif d'Olmutz, il prononça la sentence « qu'il ne faut jamais » pardonner à ceux qui commencent » les révolutions. » Le ministère craignant, au printemps de 1795, la lassitude et le découragement des royalistes bretons et vendéens, dont il entretenait les illusions et l'espérance ; se décida enfin sur l'avis de Windham à ordonner l'armement projeté sur les côtes de France. Ce ministre, approuvant les dispositions préliminaires de M. de Puisaye, lui remit deux lettres adressées aux différents chefs de la Bretagne et de la Vendée : rien n'y était omis pour les disposer à faire un effort au moment où l'expédition se présenterait en vue des côtes. On sait par quel concours de circonstances imprévues cette expédition échoua (*Voy.* Som-

BREUIL). Après la catastrophe de Quiberon, Windham eut la franchise de s'accuser lui-même au parlement d'avoir provoqué cette malheureuse entreprise, déclarant que M. Pitt s'y était opposé. Pitt prit la parole, et dit qu'il ne s'agissait pas de savoir quelle avait été dans le conseil l'opinion de chaque ministre; que tous devaient également répondre de ce qui y avait été décidé. Windham continua de favoriser le parti royaliste, et après la première pacification de la Bretagne et de la Vendée, il fit accorder à M. de Puisaye et à quelques-uns de ses compagnons d'armes un établissement dans le Canada. Au mois de juin 1797, lors du conseil tenu, au sujet des conférences de Lille avec le Directoire de France, il se déclara hautement contre la paix, et fut de tous les ministres celui qui parut vouloir le plus franchement le retour de la royauté en France, et la ruine de tout autre gouvernement. Ce fût surtout à l'époque de la seconde coalition, en 1799, qu'il sembla poursuivre ce système avec le plus de ténacité. Le 27 octobre, il témoigna à la chambre des communes son étonnement de ce qu'on approuvait la mesure de convertir la milice en troupes de ligne, quand d'un autre côté on s'opposait à l'emploi de ces forces; il prétendit que l'Angleterre ne devait pas se borner à la défense de ses rivages et aux intérêts de son pays; et il demanda encore à cette occasion que l'on mît à profit les dispositions d'une partie de la nation française pour le rétablissement de la royauté, qu'il regardait désormais comme assurée et comme la *chose la plus avantageuse pour les intérêts de la Grande-Bretagne et pour l'exécution parfaite de ses projets*. Déjà, en effet, soixante mille royalistes étaient en armes dans les quatorze départements de l'Ouest par l'impulsion du cabinet anglais. Mais tout-à-coup la perte de la bataille de Zurich, la honteuse issue de l'expédition de Hollande, et le retour de Buonaparte d'Égypte, en changeant la face des affaires, firent évanouir les projets de contre-révolution dont Windham était le principal mobile. Le 27 juin 1800, il parla pour qu'on tolérât en Angleterre le papisme et les débris de l'Église gallicane, reprochant à ses adversaires de craindre quatre à cinq mille prêtres français plus que les progrès des républicains qui menaçaient de conquérir le monde entier à l'athéisme. Le 18 novembre, il combattit la motion de M. Jones, demandant la remise à la chambre d'une copie de la lettre de l'amiral Keith au général Kleber, en disant que « si l'on faisait un crime aux » ministres d'avoir donné des ins- » tructions qui eussent fait rompre » la convention d'El Arich, en Égyp- » te, il faudrait abandonner toutes » les conquêtes pour ne pas arrêter » les négociations » (*V.* KLÉBER). Il essaya aussi, le 1er décembre, de justifier l'Autriche, accusée d'abandonner les intérêts de l'Angleterre, s'attachant à repousser le reproche que Sheridan faisait aux ministres de n'avoir jamais voulu sincèrement la paix. Il s'éleva de nouveau, le 3 février 1801, contre les propositions de paix avec la France, et assura que tant qu'il ne se serait pas opéré un changement total dans la politique du gouvernement français, une pareille proposition serait dérisoire. Cependant le besoin d'une paix dont toutes les autres puissances donnaient l'exemple se faisant de

plus en plus sentir, le changement de ministère devint inévitable, et le roi George accepta, le 5 février, la démission de Windham, de Pitt et de leurs collègues. La retraite de tels hommes, à une époque si critique, fixa vivement l'attention du parlement, et il y fut question d'une enquête sur la conduite des ministres. Windham défendit, avec toutes les ressources de son talent et toute la chaleur de l'intérêt personnel, le bill d'oubli (*bill of indemnity*) proposé en faveur des hommes publics qui, dans ces temps d'orages, auraient pu commettre des erreurs dans l'arrestation ou la détention de personnes suspectes. Mais les approches de la pacification avec la France semblèrent le raffermir encore dans son opposition; et on le vit repousser très-vivement les assertions de M. Tierney au sujet des concessions à faire à la France pour avoir la paix, en disant que son agrandissement excessif devait au contraire engager l'Europe entière à se liguer contre elle. Depuis cette époque il ne laissa échapper aucune occasion de développer les mêmes principes, et il sonna constamment l'alarme sur les projets ambitieux et les envahissements successifs de Buonaparte. Le 30 octobre 1802, il s'éleva avec beaucoup de force contre les préliminaires de la paix qui venaient d'être conclus; et, loin de se réjouir de cet événement, il représenta l'Angleterre comme couverte d'un crêpe funèbre. Il chercha ensuite à prouver que les arrangements relatifs à l'île de Malte n'étaient, dans la réalité, qu'une cession déguisée de cette île à la France; puis, remontant aux premières causes de la guerre, il dit qu'on avait manqué le but en poursuivant la conquête des colonies; il rappela les expéditions de Toulon et de Quiberon, s'applaudit de les avoir approuvées, et vanta la fermeté de son ami M. Pitt, qui avait réclamé sa part de la responsabilité. Il termina ce discours très-éloquent par un effrayant tableau du triomphe des principes révolutionnaires; et, un peu plus tard, il accusa de nouveau les ministres d'incapacité, répétant que les vues de la France étaient d'enchaîner la Grande-Bretagne, et de la réduire à l'état d'impuissance dont elle avait frappé le continent. Il les attaqua surtout avec la dernière violence, lorsqu'ils proposèrent la prorogation du parlement à une époque où, selon lui, l'ambition démesurée de Buonaparte avait placé l'Angleterre dans un danger sans exemple; et à la rentrée du parlement il se livra aux provocations de guerre les plus vives. En 1803, il continua d'être le chef de la nouvelle opposition, qui se composait du parti Grenville; et, la guerre s'étant rallumée, ses prédictions semblèrent s'accomplir et ses principes triompher. Le 6 juin, il combattit le plan des ministres pour l'organisation de l'armée, et termina ainsi son discours : « Le traité d'Amiens » a détruit toute notre influence sur » le continent, il a fait pour nous » une côte de fer de toute la côte » d'Europe, et il n'y a plus de port, » de hâvre où nous puissions mettre » à l'abri une chaloupe. On me dira » que le continent déteste la France; » mais que lui importe qu'on la » haïsse pourvu qu'on la craigne? » Ne va-t-on pas me dire encore que » je veux me battre pour les Bourbons, pour les royalistes, pour la » monarchie? On ne m'a jamais bien » compris... On ne cesse de parler de » l'immense pouvoir de la république

» française; ne confondons pas le pouvoir et la durée. Personne de nous » ne peut nier que nous souhaitons » tous la fin de ce pouvoir. Je suis » du nombre de ceux qui ne traitent » point avec mépris l'idée d'une invasion. Nous avons affaire à un » ennemi qui ne fait rien à demi. Je » m'en suis entretenu avec des hommes capables de bien juger, et » qui connaissent la guerre : ceux-» là ne parlent pas légèrement d'une » invasion. Mais d'un autre côté » soyons convaincus de la force et » des ressources que nous offre notre pays, et de la confiance qu'il » faut placer dans sa vigueur, si » nous sommes bien dirigés.... » Windham provoqua ainsi la dissolution du ministère Addington, et Pitt reprit en 1804 les rênes du pouvoir, mais ne comprit que très-peu de ses anciens collègues dans la nouvelle administration; Windham s'en trouva exclu. Soit qu'il en eût du ressentiment, soit qu'il désapprouvât les opérations de Pitt, il les attaqua souvent avec amertume. A la mort de ce grand homme, arrivée en janvier 1806, il témoigna son étonnement qu'après les événements désastreux qui avaient marqué les six derniers mois de son ministère, on voulût accorder à sa mémoire des honneurs publics, et il réclama surtout contre la qualification d'*excellent homme d'état*, qu'on lui avait donnée. Toutefois il appuya la proposition de mettre ses dettes à la charge de l'état. L'administration ayant alors été totalement changée, Windham reprit le porte-feuille de la guerre dans le nouveau ministère formé par lord Grenville et Fox. Une des premières mesures proposées par les nouveaux ministres fut un changement dans le système militaire. Le 3 avril, Windham présenta son plan à la chambre des communes. Comme c'était un point dont la décision intéressait le crédit du dernier ministère, l'opposition réunit toutes ses forces pour le combattre; mais il passa dans les deux chambres après des débats très-vifs, et trois autres bills complétèrent le nouveau système. La mort de Fox ayant encore une fois opéré la désorganisation du ministère, Windham quitta ses fonctions et redevint simple membre du parlement, où il se plaça de nouveau sur les bancs de l'opposition. Lors de la rentrée des chambres, en 1808, il se plaignit avec amertume de la conduite du gouvernement à l'égard du Danemark et du Portugal, et il parla aussi avec beaucoup d'éloquence, le 24 février 1809, contre les résultats de l'expédition de la Corogne, qu'il attribua à l'impéritie des ministres. S'il prit moins de part aux discussions intéressantes de la fin de cette session et du commencement de celle de 1810, l'état de sa santé en fut la seule cause. Il mourut le 4 juin 1810, des suites d'une opération chirurgicale, qui avait d'abord semblé être couronnée d'un plein succès. Tous les partis s'accordèrent alors à rendre hommage à son désintéressement, à son courage et surtout à son mépris pour les petits artifices de la politique. On convint généralement que c'était un homme d'état d'un grand talent et d'une sagacité profonde. Comme orateur, il était doué d'une grande facilité d'expression, excellait dans l'argumentation, et maniant avec une rare habileté le sarcasme s'était placé, sous ce dernier rapport, à côté des athlètes les plus redoutables de la chambre. On assure qu'il jugeait sévèrement ses

compatriotes, ou du moins les classes inférieures, qu'il regardait comme inévitablement condamnées à une brutalité sauvage, et qu'il exprimait cette opinion avec l'originalité et la vigueur qui le caractérisaient comme homme d'état et comme moraliste. Th. Amyot a publié, en 1812, les *Discours de W. Windham au parlement*, précédés d'une notice sur sa vie, 3 vol. in-8°. B—P.

WINDHEIM (Chrétien-Ernest de), professeur de philosophie et de langues orientales à l'université d'Erlangen, était né, le 29 octobre 1722, à Wernigerode, d'une famille noble. En 1747, sur la proposition de Mosheim, son maître, il fut nommé professeur de philosophie à Göttingue, et fut appelé plus tard à Erlangen. Il mourut, le 5 novembre 1766, à Tinmemroda dans la principauté de Blankenbourg. L'université d'Erlangen publia un Programme où ses écrits sont indiqués. Les plus remarquables sont : I. *De Paulo gentium apostolo, contra Thom. Morganum*, Halle, 1745, in-8°. II. *Preuve philosophique de la réalité des miracles* (allem.), Helmstædt, 1746. III. *De la dernière fin que Dieu s'est proposée en créant cet univers* (all.), ibid. IV. *Observationes theologico-historicæ ad Benedicti XIV pontificis maximi nuperam ad episcopum Augustanum epistolam, quibus, cùm de aliis rebus, tùm de Sanctis Ecclesiæ romanæ, rituque canonizandi, disseritur*, Helmstædt, 1747. V. *Bibliothèque philosophique de Gottingue* (all.), Göttingue et Erlangen, 1748 à 1757, 9 volum. in-8°. VI. *Examen argumentorum Platonis pro immortalitate animæ humanæ*, Gottingue, 1749. VII. *Recherches historiques sur la vie et le gouvernement de David* (all.), Göttingue, 1749, in-8°. VIII. *Ad orationis aditus de usu scholarum contra Hobbesium*, Erlangen, 1750. IX. *Examen du Traité publié par Middleton sur les miracles de l'Église chrétienne après la mort des apôtres* (all.), Erlangen, 1750, in-4°. X. *Fragmenta historiæ philosophicæ, sive Commentarii philosophorum vitas et dogmata illustrantes*, Erlangen, 1753, in-8°. XI. *Description de l'Orient, de l'Égypte, des îles de l'Archipel, de l'Asie, de la Thrace, de la Grèce et de quelques parties de l'Europe, par Pococke, traduit de l'anglais en allemand*, Erlangen, 1755. XII. *Antiquités chronologiques des plus anciennes monarchies, depuis le commencement du monde, pendant 5000 ans, par Jackson, traduit de l'anglais en all.*, Erlangen, 1756, in-4°. XIII. *De subsidiis et difficultatibus in addiscendis antiquitatibus christianis*, ibid. XIV. *Méthode pour démontrer à fond la vérité, la divinité de la religion chrétienne, et pour la défendre contre les impies et les déistes, à l'usage des leçons académiques* (all.). On peut consulter, sur la vie de ce savant : *Memoria viri dùm viveret generosiss. atque ampliss. C. E. de Windheim*, Erlangen, 1766, in-fol. G-Y.

WINDING. *V.* Vinding.

WINDISCH (Charles-Gotlieb de), né à Presbourg le 28 janvier 1725, fut nommé en 1789 premier magistrat de cette ville, et y mourut le 31 mars 1793, après avoir publié divers ouvrages précieux pour l'histoire et la littérature de la Hongrie ; ils sont tous écrits en allemand. I. *L'Ami de la vertu, feuille hebdomadaire*, Presbourg, 1767 à 1769, 3 vol. in-8°. II.

Feuille hebdomadaire pour les sciences et les arts, Presbourg, 1771 à 1773, 3 vol. in-8°. III. *Description politique, géographique et historique du royaume de Hongrie*, Presbourg, 1772, in-8°. IV. *Histoire abrégée de la Hongrie, depuis les temps les plus éloignés jusqu'à nos jours*, Presbourg, 1778, in-8°., réimprimée en 1784. V. *Géographie du royaume de Hongrie*, Presbourg, 1780, 5 vol. in-8°., réimprimée en 1790. VI. *Magasin de Hongrie, contenant des recherches pour l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle et la littérature de ce royaume*, Presbourg, 1781 à 1788, 4 vol. in-8°. VII. *Nouveau Magasin de Hongrie*, Vienne, 1792, in-8°. G—Y.

WINDUS (JEAN), voyageur anglais, accompagna, en 1720, Charles Stewart, chef d'escadre, chargé par le roi de la Grande-Bretagne d'aller traiter de la paix avec l'empereur de Maroc. On partit d'Angleterre le 24 sept., et l'on mouilla le 20 oct. dans la baie de Gibraltar. Stewart ayant annoncé sa mission au gouverneur de Tetouan, celui-ci lui envoya deux plénipotentiaires avec lesquels les préliminaires furent arrêtés. Alors Stewart fit voile avec son escadre pour Tetouan, où le traité fut signé le 17 janvier 1721. Quand cet acte eut été ratifié par George Ier., Stewart revint à Tetouan, où il débarqua le 6 mai; ensuite il partit pour Mequinez où était l'empereur, et il obtint, le 6 juillet, la première audience du farouche Mouley Ismaël, alors âgé de quatre-vingts ans. La négociation semblait près de se terminer au gré de l'ambassadeur, lorsque des obstacles cachés l'entravèrent. Stewart ayant suivi le conseil que lui donnèrent un Juif, favori de l'empereur, et un de ses plénipotentiaires, d'écrire une lettre à une des reines, en reçut une réponse amicale; et le lendemain, 23 juillet, Mouley Ismaël, en lui accordant sa seconde audience, lui dit qu'il ratifiait le traité et donnait la liberté à tous les Anglais captifs. Stewart partit avec eux le 27, et jouit de la satisfaction d'en ramener deux cent quatre-vingt-seize en Angleterre. A Londres, ils furent conduits processionnellement à l'église cathédrale de Saint-Paul pour rendre grâces à Dieu de leur délivrance. Windus publia, en anglais, la relation de l'ambassade; elle est intitulée: *A journey to Mequinez*, etc. *Voyage à Mequinez, résidence de l'empereur actuel de Fez et de Maroc*, Londres, 1725, in-8°., figures. Les notices de Windus sur la géographie du pays et sur les mœurs des Marocains sont fort curieuses. Il avoue qu'il a profité des manuscrits que lui confia Corbière, envoyé précédemment à Mouley Ismaël. En parlant des caravanes qui vont en Guinée, Windus dit que les lieux avec lesquels elles commercent sont Tombattou, le Niger ou la rivière Noire, et une autre que les Marocains appellent le Nil; ils racontent que le Niger va se jeter dans la mer au sud de la Guinée. On pense aujourd'hui qu'effectivement le Niger ou Dialiba a son embouchure dans le golfe de Guinée; mais l'on attend encore les récits des voyageurs anglais qui doivent confirmer ou détruire cette hypothèse. E—S.

WINÉFRIDE ou WÉNÉFRIDE (1) (SAINTE), naquit, vers le milieu

(1) Ce nom, en anglo-saxon, signifie *donneuse* ou *gagneuse de la paix*; et en breton, *beau visage*; dans le manuscrit de la bibliothèque Cottonienne, la sainte est appelée *Candida W enefreda*. D'autres manuscrits l'appellent *Guenfrede* ou *Guenwrea*.

du septième siècle, dans la partie septentrionale du pays de Galles. Son père, Thewith, un des principaux seigneurs de cette contrée, ayant accueilli un saint religieux appelé Beunon ou Benow, et lui ayant cédé un terrain pour bâtir une église, le pria d'instruire sa fille dans les principes de la religion chrétienne. Quand Beunon instruisait le peuple, Winéfride se mettait à ses pieds, pour écouter avec plus d'attention la parole de Dieu; et elle en paraissait singulièrement touchée. Ayant, avec la permission de ses parents, formé la résolution de se consacrer entièrement à Dieu, elle reçut le voile des mains de saint Beunon; et elle alla vivre, avec quelques autres vierges, dans un petit monastère que son père avait fait bâtir près de la ville devenue depuis si célèbre sous le nom de Holywell. Saint Beunon étant retourné dans un autre monastère qu'il avait bâti à Clunnock, y mourut peu après (2). Sainte Winéfride quitta alors Holywell pour se retirer chez les religieuses de Gutherin dans le Denbighshire, où elle eut pour directeur le saint abbé Élérius (3), qui dans le même lieu gouvernait encore un autre monastère. L'abbesse Théonie étant morte, Winéfride fut choisie pour lui succéder. Cette sainte a le titre de martyre dans tous les calendriers; et les divers monuments qui la concernent sont d'accord sur le genre de sa mort. On y lit que Caradoc ou Cradoc, fils d'Alain, prince du pays, avait conçu pour elle une passion violente, et que, ne pouvant la satisfaire, il coupa la tête à la sainte, qui, pour conserver sa pureté, allait se réfugier dans l'église que saint Beunon avait fait bâtir à Holywell. Robert de Shrewsbury et d'autres auteurs ajoutent que la terre engloutit Caradoc à l'endroit même où il avait commis son crime; que du lieu où la tête de Winéfride tomba sortit une fontaine miraculeuse, que l'on va visiter encore aujourd'hui; que le fond de cette fontaine est semé de pierres et de morceaux de marbre avec des veines rouges; que sur ses bords croît une mousse qui répand une odeur très-agréable; que Winéfride, ressuscitée par les prières de saint Beunon, porta depuis, au cou, un cercle rouge, qui était la marque de son martyre, et qu'elle survécut encore long-temps à saint Beunon. Cette dernière partie du récit ayant donné lieu à des discussions savantes, avant d'examiner les faits nous rapporterons une observation que sans doute on trouvera judicieuse. Des auteurs modernes ont aussi avancé que saint Denis, évêque de Paris, et d'autres martyrs étaient ressuscités ou avaient survécu à leur propre mort, et qu'ils avaient porté leur tête dans les mains; sur quoi Muratori (4) fait la remarque suivante: « Les peintres, pour exprimer le genre de mort que les martyrs avaient souffert, les représentaient avec des cercles rouges autour du cou, ou tenant leur tête dans les mains; com-

(2) Son nom, célèbre dans le treizième siècle, se lit dans le martyrologe anglais. Léland, dans son *Itinéraire*, dit que Guthain, un des princes de North-Wales, avait donné le terrain sur lequel Beunon fonda à Clunnoc-Waur un monastère de religieux blancs.

(3) « Élérius, dit Léland, dans son *Itinéraire*, a été de tous temps en vénération chez les Gallois. On croit qu'il avait fait ses études sur les bords de l'Elwy, où est aujourd'hui la ville de St.-Asaph; il bâtit dans la vallée de Cluide deux monastères qui furent très-fréquentés, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes. Dans celui-ci était la très-noble vierge Guenwréde, qui avait été élevée par Beunon, et à laquelle Caradoc, furieux, fit couper la tête. »

(4) *Praef. in spicil. Ravennatis hist.*, tom. 1er, part. 2, p. 127.

me pour l'offrir à Dieu en sacrifice. Le peuple aura pris à la lettre ce qui n'était qu'une invention religieuse, produite par l'imagination des peintres, et il aura bâti sur cela des histoires que des écrivains crédules auront adoptées sans examen. Ces miracles sont certainement possibles à la toute-puissance divine : qui oserait dire le contraire? Mais ici il s'agit, non de possibilité, mais de faits; et pour les admettre, il faut des preuves capables de convaincre l'homme qui sait réfléchir. » Sans prendre aucun parti sur la mort de Caradoc et sur la résurrection de sainte Winéfride, nous ne ferons que citer quelques faits bien certains : c'est que dans les temps les plus reculés, le pèlerinage de Holywell était extrêmement fréquenté, et qu'on y accourait de toutes parts. L'eau de la fontaine appelée *Sainte-Winéfride* est si abondante, elle sort si régulièrement, qu'après qu'on a vidé le bassin, lequel contient au moins deux cent quarante tonneaux, il est rempli en moins de deux minutes. Le docteur Linden, qui a demeuré longtemps sur les lieux, parlant de cette fontaine (5), dit : « La mousse, de couleur verte, est d'une odeur agréable ; elle s'applique avec succès sur les plaies ulcérées. C'est l'eau qui communique à la mousse cette odeur et cette vertu. D'après l'expérience de plusieurs siècles, la lèpre, la faiblesse de nerfs et d'autres maladies dangereuses, opiniâtres, y ont trouvé leur guérison. » Il existe à la bibliothèque Cottonienne une Vie manuscrite de sainte Winéfride, écrite peu après la conquête de l'Angleterre par les Normands, qui y sont appelés *Français*. Il y est dit que le corps de la sainte reposait encore à Gutherin. Robert, prieur de Shrewsbury, donna, en 1140, une nouvelle Vie de sainte Winéfride (6), remarquable en ce qu'il y est parlé de la translation de ses reliques en 1138. Cet auteur ne rapporte que ce qu'il avait trouvé dans les mémoires tirés des monastères du North-Wales. Une autre Vie de la sainte, qui était venue de la célèbre abbaye de Ramsay, et que Ware a eue entre les mains, ainsi que quelques autres Vies manuscrites, ont été écrites sur d'anciens mémoires, et en partie copiées sur Robert, dont le manuscrit, intitulé *Festivale*, appartient à la riche bibliothèque de Palgrave dans le comté de Suffolk. A ces autorités on ajoute le témoignage et les monuments de toutes les églises du North-Wales, avant la conquête des Normands, où la vie de sainte Winéfride est unanimement attestée. Léland (7) a inséré dans son *Itinéraire* une Vie de sainte Winéfride. Selon l'ancien panégyrique manuscrit dont nous avons parlé, cette sainte mourut le 22 juin. Alford et Cressy placent sa mort vers la fin du septième siècle. En 1138, ses reliques, transférées de Gutherin à Shrewsbury, furent déposées dans l'église de l'abbaye des Bénédictins, que Roger, comte de Montgomery, fit bâtir en 1083. C'est peut-être à cause de cette translation que la fête de la sainte a été renvoyée au 3 novembre. G—y.

WINESALF. *V.* GALFRID.

WINGATE (EDMUND), mathématicien, né dans le comté d'York en 1593, fit ses études classiques à

(5) *On chalybeat Waters, and natural hot Baths*, Londres, 1748.

(6) Cette Vie, traduite du latin en anglais, a paru à Londres, en 1635 et en 1712.

(7) *Itinerary of Great Britain*, Oxford, 1710 et 1744, tom. 5e.

Oxford, et vint étudier la jurisprudence à Grays'inn, à Londres; mais il cultiva plus assidument les mathématiques. Etant en France en 1624, il y publia la règle de proportion, inventée par Gunter, et donna des leçons de langue anglaise à la princesse Henriette-Marie (depuis femme de Charles I[er].) et à ses dames d'honneur. Après son retour en Angleterre, il parut au barreau, et fut élu juge suppléant. Lorsque la guerre civile eut éclaté, il se déclara pour la cause populaire, accepta l'emploi de juge de paix, représenta le comté de Bedford au parlement, et devint un des affidés de Cromwell. Il mourut en 1656. Le docteur Hutton le regarde comme l'auteur anglais qui a écrit avec le plus de clarté sur l'arithmétique. On cite de lui, entre autres ouvrages: I. l'*Usage de la règle de proportion en arithmétique et en géométrie, ainsi que l'usage des logarithmes des nombres, avec ceux des sinus et tangentes* (en français), Paris, 1623, in-12; et (en anglais) Londres, 1626, 1645 et 1658. Dès 1620 on avait imprimé à Lyon la *Description et construction des logarithmes*, par le baron Napier ou Neper. Ainsi Wingate ne fut pas, comme il le prétendait, le premier qui eût introduit les logarithmes en France (*V.* Briggs et Gunter). II. *De l'arithmétique naturelle et artificielle*, ou l'*Arithmétique rendue facile*, Londres, 1630, in-8°., souvent réimprimé. La meilleure édition est de Dodson. III: *Tables des logarithmes des sinus et tangentes de tous les degrés*, etc., *avec leur usage et leur application*, ibid., 1633, in-8°. IV. *Construction et usage des logarithmes; avec la résolution des triangles*, etc. V. *Ludus mathematicus*, ou *Explication de la description, de la construction et de l'usage de la règle numérique de proportion*, ib., 1654, in-8°. VI. L'*Arpenteur de terre*, etc., in-8°. VII. Plusieurs ouvrages de jurisprudence, oubliés maintenant, tels que: *Abrégé de tous les statuts en vigueur depuis la grande charte jusqu'en* 1641, 1655, in 8°.; réimprimé plusieurs fois, et continué jusqu'à 1684. Z.

WINGHEN (Joseph Van), surnommé *le Vieux*, peintre, naquit à Bruxelles en 1544, et se rendit fort jeune en Italie, pour se livrer à la peinture. A peine était-il arrivé à Rome, qu'un des princes de l'Église le prit sous sa protection, le reçut chez lui, et pendant quatre années le mit à portée d'étudier avec fruit les chefs-d'œuvre que cette ville renferme. Les talents de Winghen lui acquirent une réputation qui le devança dans sa patrie, et lorsqu'il fut de retour à Bruxelles, après une absence de plusieurs années, le duc de Parme, gouverneur des Pays-Bas, charmé de la beauté de ses ouvrages, le prit à son service et lui accorda le titre de son premier peintre. Parmi les ouvrages qui prouvent que cette faveur était méritée, on cite la *Cène*, qu'il fit pour le maître-autel des frères de la Charité. Le fond d'architecture avait été peint par Paul de Vries. Le desir de voyager ne put retenir Van Winghen au service du duc de Parme, qui lui permit de le quitter, et qui accorda sa place à Otto Venius. En 1584, il était établi à Francfort-sur-le-Mein, où il peignit un tableau allégorique qui fut généralement admiré. Il y avait représenté l'Allemagne sous la figure d'une femme nue et au désespoir, enchaînée à un rocher, et que

le Temps veut délivrer, après avoir repoussé la Tyrannie, qui, sous la figure d'un homme armé, foule aux pieds la Religion et ses attributs. Quoique ce peintre fût actif et assidu au travail, le nombre de ses tableaux est aujourd'hui peu considérable, la plupart de ceux qu'il avait peints ayant été détruits ou dispersés par la guerre. Plusieurs de ses compositions ont été exécutées en tapisseries, un plus grand nombre encore ont été gravées. C'est ainsi qu'elles sont connues. Parmi ses tableaux encore existants, on cite Apelles et Campaspe, Samson pris par les Philistins dans les bras de Dalila; la Justice prenant l'Innocence sous sa protection, Andromède, etc. Van Winghen mourut à Francfort, en 1603. — *Jérémie* Van Winghen, *le jeune*, fils du précédent, né à Bruxelles, en 1578, fut d'abord son élève, puis celui de François Badeus, à Amsterdam, et se fit de bonne heure une réputation comme coloriste. Il voulut ensuite visiter l'Italie; il parcourut donc les villes les plus célèbres de cette contrée, et s'arrêta particulièrement à Rome. Partout où il eut des travaux à exécuter, ils furent universellement applaudis. Quoique pendant son séjour en Italie il eût fait de la peinture historique le principal objet de ses études, de retour à Francfort, où il s'établit, il se livra presque exclusivement à faire des portraits, genre pour lequel il montra un talent supérieur. Il les terminait avec le plus grand soin, et la vie qu'il savait y répandre ajoutait encore au mérite de la ressemblance. Cet artiste mourut en 1648. P—s.

WINOC (Saint), premier abbé de Wormhouth en Flandre, appartenait à une de ces familles bretonnes qui passèrent en France pour se soustraire à la fureur des Anglo-Saxons. Il était fils d'un roi de cette nation nommé Howel III, et frère des rois Salomon et Judoc. S'étant associé trois jeunes gentilshommes bretons, appelés Quadenoc, Ingenoc et Madoc, il aborda avec eux sur les côtes de la province de Bretagne, et se rendit à Saint-Omer, en visitant les monastères de la France. La régularité qu'ils remarquèrent dans celui de Sithin, appelé depuis saint Bertin, les frappa tellement, qu'ils y prirent l'habit. Bientôt leur abbé, saint Bertin, les désigna pour aller fonder un monastère sur les côtes de la mer. Un gentilhomme appelé Hérémar leur ayant donné la terre de Wormhouth, Winoc y bâtit un hospice près du nouveau monastère dont il fut nommé abbé. Après avoir passé sa vie à servir Dieu et à secourir les pauvres, il mourut le 6 novembre 717. En 920, le comte Baudoin-le-Chauve ayant fortifié le château de Berg, pour défendre ses états contre les incursions des barbares, les reliques de saint Winoc furent transférées en un lieu qui depuis s'est appelé Berg-Saint-Winoc, c'est-à-dire Mont-Saint-Winoc. G—y.

WINSEM ou WINSEMIUS (Pierre Van), historien et poète, tirait son nom d'un village de Frise, berceau de sa famille. Il naquit, vers 1586, à Leuwarde, où son père exerçait les fonctions de recteur des écoles publiques. Ayant achevé ses humanités, il alla continuer ses études à Franeker. Après s'être perfectionné dans la connaissance du grec, et avoir fait ses cours de logique et de physique, il suivit les leçons de la faculté de médecine, et par son application mérita l'estime de tous les professeurs. Cependant ayant en-

freint le réglement qui défendait d'exiger des nouveaux arrivants le paiement de leur bienveuue, il fut exclus, en 1607, de cette académie dont plus tard il devait être recteur. Il fallait que le désordre fût bien grand pour prendre une telle mesure à l'égard d'un élève aussi distingué. De Franeker, Winsem se rendit à Leyde, où il fréquenta les cours de Dau. Heinsius et de Paul Merula pour les belles-lettres, de Pierre Pauw, d'Ever. Vorst et d'Oth. Heurnius pour la médecine. Avant de prendre ses grades, il voulut compléter son instruction par des voyages dans les principaux états de l'Europe; mais, arrivé en Saxe, il se laissa persuader d'abandonner la médecine pour la jurisprudence, et fit son cours de droit dans les académies d'Erfurt et d'Iena. Il visita ensuite plusieurs universités de Suède et de France, et se fit recevoir docteur, en 1611, à la faculté de Caen. De retour à Leuwarde, après une absence de dix ans, il fréquenta le barreau; mais dégoûté bientôt de la profession d'avocat, il prit le parti de se retirer à la campagne, et se livra tout entier à son goût pour la poésie. Les états de Frise, désirant donner une direction utile aux talents de Winsem, lui conférèrent, le 5 décembre 1616, la charge d'historiographe de cette province. En 1636, il fut nommé professeur d'histoire et d'éloquence à l'académie de Franeker; et trois ans après, en ayant été désigné recteur, il ne négligea rien pour y rétablir la discipline. Le 31 octobre 1644, Winsem tomba dans une léthargie dont tous les secours de l'art ne purent le tirer, et il mourut le 11 nov., à l'âge d'environ cinquante-huit ans. Martin de Vitringa, un de ses collègues, prononça son éloge funèbre. C'est à Winsem que l'on doit la publication de l'ouvrage de Popma; *De ordine et usu judiciorum* (V. POPMA, XXXV, 406). Outre des *Thèses*, des *Harangues académiques* et des *Oraisons funèbres*, on a de lui : I. *Le Droit des rois d'Espagne sur les provinces belges* (en latin et en flamand), Franeker, 1621, in-4°. C'est un Mémoire pour l'indépendance des Pays-Bas. II. *Chronique* ou *Histoire de la Frise*, depuis l'an du monde 3635 jusqu'à l'année 1622 (*Chronique of te historiche Geschiednisse Van Vriesland*, etc.), ib., 1622, in-fol., fig., cartes et plans. III. *Vita, res gestæ ac mors Mauritii princip. Auriaci*, ibid., 1625, in-4°. IV. *Historiarum ab excessu Caroli V Cæsar., sive rerum sub Philippo II gestarum libri IV*, Leuwarde et Franeker, 1629-33, in-4°, 2 vol., nouv. éd. augmentée de trois livres, ibid., 1646, in-fol. Cette histoire des Pays-Bas sous le règne de Philippe est très-estimée par les protestants. Paquot, qui semble avoir pris à tâche de la déprécier, convient cependant qu'elle est assez exacte : « quoique » l'auteur ait dissimulé presque tout » ce qui pouvait faire honneur aux » Espagnols, et qu'il ait maltraité » de temps en temps les catholiques » et leur religion » (Voy. *Mém. litt. des Pays-Bas*, II, 300, éd. in-fol.). V. *Amores*, Franeker, 1631, in-16. C'est un recueil de poésies élégiaques dans le genre antique. Il est recherché des amateurs de la poésie latine. VI. *Panegyricus ad Gustavum II, Suecorum regem*, Amsterdam, 1632, in-fol., Leyde, 1637, in-12, poème en vers héroïques, où l'on trouve de l'élégance et de la grandeur dans les

idées, mais peu d'aisance et de clarté. VII. *Sirius caniculæ stella, cum notis quibusd.*, Francker, 1638, in-12. Ce poème est estimé. *V.* Fréd. Bertram, *Parerga Ostfrisica*, et Vriemoet, *Athen. Belgicæ*. Il lui est échappé quelques erreurs que Paquot a relevées dans les *Mémoires littéraires* déjà cités. W—s.

WINSEM ou WINSEMIUS (Ménélas), médecin et botaniste, frère du précédent, était né, vers 1591, à Leuwarde (1). Ayant achevé ses humanités avec succès, il alla continuer ses études à Leyde, et se rendit bientôt fort habile dans l'art de guérir. Après avoir pratiqué quelque temps à Embden, il reçut en 1616 l'invitation de venir professer, à l'académie de Francker, la médecine, l'anatomie et la botanique. Il remplit cette triple chaire avec un zèle infatigable, et mourut, le 15 mai 1639, à l'âge de quarante-huit ans. Son frère lui fit élever, dans l'église de Saint-Martin, un monument décoré d'une épitaphe dans laquelle il l'égale aux premiers médecins de l'antiquité. Elle est rapportée dans le *Dictionn.* d'Éloy, IV, 583, et dans les *Mémoires littéraires des Pays-Bas*, par Paquot, II, 301, éd. in-fol. A des connaissances médicales très-étendues, Ménélas joignait le goût des lettres. On dit qu'il possédait à fond la langue grecque. Outre l'*Oraison funèbre d'Adrien Métius* (*Voy.* ce nom, XXVIII, 467), on connaît de lui un Recueil de Thèses d'anatomie, soutenues sous sa présidence, et qu'il publia sous ce titre : *Compendium anatomicum disputationibus triginta propositum*, Francker, 1625, in-4°. On n'y trouve, dit M. Portal, rien d'original. A peine contiennent-elles la nomenclature des parties ; car on n'y lit aucune description. Les auteurs se sont contentés de puiser dans les anciens, qu'ils n'ont pas toujours bien entendus. Voy. *Hist. de l'anatomie*, v, 622. W—s.

(1) C'est par inadvertance que M. Portal fait naître Ménélas à Francker.

WINSEMIUS. *V.* Winsemius.

WINSHECOMB ou WINCHESCOMB (Jacques), nom justement fameux dans les chroniques anglaises, était, sous le règne de Henri VIII, un riche fabricant de draps dans la ville de Newbury, où il occupait seul jusqu'à cent *métiers*. Lorsqu'en 1513 le roi Henri eut déclaré la guerre à Jacques IV (Stuart), roi d'Écosse, Winchescomb eut la passion de signaler à-la-fois sa loyauté envers son prince, et son amour pour son pays. Des cent chefs de ses cent métiers il forma une compagnie de cent hommes d'armes, qu'il équipa tous à ses frais, s'en établit le capitaine, les conduisit à l'armée royale, et contribua efficacement à la victoire sanglante de Floddenfield, où le roi d'Écosse fut tué, après avoir fait inutilement des prodiges de valeur. Satisfait de la gloire d'avoir eu part à un triomphe si éclatant, le capitaine redevint fabricant, ramena sa petite armée à ses nombreuses manufactures, et, aussi bon citoyen qu'il avait été brave soldat, employa une partie de sa fortune, toujours croissante, à enrichir sa ville natale de constructions utiles et de pieuses fondations. On l'appelait communément *Jacques de Newbury*. La reconnaissance des habitants s'est perpétuée jusqu'à ce jour, de génération en génération. Tant que sa maison a subsisté, ils l'ont montrée à tous ceux qui venaient visiter leur ville, et ils montrent aujourd'hui, avec le même sentiment,

une tour qu'il a fait construire, et une chaire artistement travaillée, dont il a orné une de leurs principales églises. L'académicien français, auteur des *Mémoires sur la vie de Bolingbroke*, nous paraît avoir été injuste, lorsqu'après avoir reconnu que Wincheseomb *avait fait un bien immense à ses concitoyens*, il lui a reproché comme une *faiblesse* d'avoir été aussi *le bienfaiteur de l'Église*. Le reproche serait mérité si le donataire, immodéré dans ses dons, eût privé ses héritiers légitimes d'une partie considérable de sa succession, pour ajouter à la richesse de moines opulents; mais il s'en faut bien que Jacques Winchescomb ait déshérité sa famille des biens qu'il avait acquis par sa noble et patriotique industrie. Son descendant direct, sous le règne de Charles II, était le chevalier-baronnet Henri Winchescomb de Bucklebury dans le comté de Berks. La richesse de ce gentilhomme était si considérable que sa fille, quoique cohéritière avec son frère aîné de la fortune paternelle, fut jugée un parti excellent et très-desirable pour le célèbre lord vicomte de Bolingbroke, alors Henri Saint-Jean. La dot qu'elle lui apporta fut une des dernières ressources de cet illustre personnage, lorsque les incroyables vicissitudes qui ont rempli sa destinée l'eurent précipité, du faîte de la puissance et de la richesse, dans l'abîme de la proscription et de la détresse. L—T—L.

WINSHEMIUS ou DE WINDSHEIM (*VITUS-ORTELIUS*), philologue, naquit, en 1501, dans un bourg de la Franconie, dont il prit le nom, suivant l'usage commun des savants de son siècle. Ayant achevé ses études à l'académie de Wittemberg, il y reçut le grade de docteur dans la faculté de médecine. Mais il fut pourvu, peu de temps après, de la chaire de langue grecque, et, renonçant à la pratique de l'art médical, il se consacra tout entier à l'enseignement littéraire. Winshemius mourut le 3 janv. 1570. Outre une édition augmentée et corrigée de la *Syntaxe latine* de Mélanchthon, Strasbourg, 1538, in-8°., on connaît de ce professeur des traductions latines : 1°. de la *Seconde Harangue* de Démosthènes *contre Aristogiton*, Haguenau, 1527, in-8°.; 2°. des *Tragédies* de Sophocle (en prose), Francfort, 1546, in-8°.; cette version, excessivement médiocre, soit pour le style, soit pour la fidélité ou la netteté de l'interprétation, a cependant été reproduite, faute de mieux, Heidelberg, 1597, in-8°., et avec les notes tant de Joach. Camerarius que de Henri Estienne, Genève, 1603, in-4°.; 3°. des *Idylles* de Théocrite (en vers), Francfort, 1558, in-8°., très-rare; 4°. de l'*Histoire* de Thucydide, Wittemberg, 1569, in-fol.; ibid., 1580, in-8°. Ses autres ouvrages sont une *Préface*, ou introduction à la lecture d'Homère; — des Harangues prononcées à l'académie de Wittemberg : *De studiis linguæ græcæ*; *De dialecticâ*; *Declamatio in quâ recitatur quomodò Guelfus, dux Bavariæ, liberatus sit periculo in obsidione Winsbergensi, cum filio honesto, sed vafro conjugis suæ*; les *Oraisons funèbres* de Melanchthon, de Grég. Pontanus et de Sebald. Numyter. L'édition originale de l'*Oraison funèbre* de Mélanchthon, Wittemberg, 1560, in-4°., est placée parmi les livres rares (Voy. la *Bibl.* de Bauer). Elle a été réimprimée dans différents recueils (Voy. le *Catal.* de Bunau). Les différents opuscules de Winshemius qu'on vient de

citer se trouvent réunis dans le tome v des *Déclamations* de Mélanchthon. — WINSHEMIUS (*Vitus-Ortelius*), fils du précédent, né à Wittemberg en 1521, marcha d'abord sur les traces de son père, fut reçu docteur en droit; parcourut l'Italie, se fit nommer professeur à l'université de Pavie, en 1557, et trois ans après revint à Wittemberg où il remplit une chaire de jurisprudence. Dans la suite il fut fait conseiller aulique du prince Auguste de Saxe, qui l'employa dans plusieurs ambassades. Divers princes d'Allemagne lui donnèrent aussi le titre de conseiller, entre autres le roi de Danemark; et, en 1587, il devint doyen de la cathédrale de Hambourg. Il mourut le 13 nov. 1608, laissant des *Programmata* et un *Discours* latin *sur Albert de Saxe*, imprimés dans les *Déclamations* de Mélanchthon. Il avait aussi donné une édition de la traduction de Thucydide, par son père, avec scolies. W—s.

WINSLOW (ÉDOUARD), gouverneur de la colonie de Plymouth, dans l'Amérique du nord, fut un des premiers Anglais qui s'établirent dans cette contrée, en 1620. Doué de beaucoup de courage et d'activité, il rendit de grands services aux colons dans leurs rapports avec les Indiens. Nommé agent de la colonie auprès de la métropole, il revint en Angleterre, et retourna bientôt à la nouvelle Plymouth, avec le titre de gouverneur. En 1655, il fut du nombre des commissaires que l'on chargea de surveiller une expédition contre les Espagnols dans les Indes occidentales; mais cette expédition essuya un échec près de Saint-Domingue, et Winslow mourut, en passant d'Hispaniola à la Jamaïque, le 8 mai 1655. Il avait publié : I. *Les bonnes nouvelles de la Nouvelle-Angleterre, ou relation des choses remarquables dans cette plantation*, avec une Notice sur les Indiens. Cet ouvrage a été imprimé plusieurs fois. II. *L'Hypocrite démasqué*, ayant trait à la communion des Églises réformées avec les indépendantes. — WINSLOW (*Josué*), fils du précédent, fut gouverneur de Plymouth, depuis 1637 jusqu'à 1680, époque où il mourut, après avoir commandé avec honneur les forces de cette colonie dans différentes expéditions. — WINSLOW (*Jean*), petit-fils du précédent, était capitaine dans la malheureuse expédition de Cuba, en 1740; il devint major-général, fit plusieurs campagnes en cette qualité, notamment dans les guerres contre la France, et mourut à Hingham, en 1774, à l'âge de soixante-onze ans. Z.

WINSLOW (JACQUES-BÉNIGNE), anatomiste, naquit à Odensée dans l'île de Funen, en Danemark, de Pierre Winslow, pasteur luthérien, le 2 avril 1669. Destiné par sa naissance à l'état ecclésiastique, il passa, comme Boerhaave, de l'étude de la théologie à celle de la médecine, dont il apprit, dans sa patrie, les premiers éléments sous Borrich. Il se mit ensuite à voyager (1697) pour se perfectionner, séjourna en Hollande, et de là vint en France, vers le commencement de l'année 16 8. C'était l'époque où l'astre du grand roi commençait à pâlir. Louis XIV paraissait presque entièrement occupé du projet de ramener au sein de l'église catholique les protestants de ses états. La conversion d'un hérétique de quelque importance était alors célébrée comme naguère la conquête d'une province, et rien ne coûtait pour

l'obtenir. C'est dans de telles circonstances que, comme Voltaire l'a dit de Pelisson, Winslow eut le bonheur d'être éclairé et de changer de religion dans un temps où ce changement pouvait le mener aux dignités et à la fortune. Il fit abjuration entre les mains de Bossuet, le 8 octobre 1699. On comprend bien que tous les chemins s'aplanirent devant le nouveau converti, et que sous les auspices de l'illustre évêque de Meaux, qui voulut bien lui servir de parrain, et lui donner ses deux prénoms, Winslow obtint rapidement les avantages que sa profession pouvait lui procurer. La faculté de médecine l'admit à prendre, sans frais, tous ses grades, et l'éloquent prélat, malgré les infirmités qui l'accablaient, ne dédaigna point de se faire transporter aux écoles pour l'entendre soutenir la première de ses thèses. Reçu docteur de la faculté de médecine de Paris, Winslow devint ensuite (1707) membre de l'académie des sciences, interprète de la langue teutonique à la bibliothèque, puis, à la mort d'Hunault, professeur d'anatomie et de physiologie au jardin du Roi, etc. Loin de nous toutefois la pensée que la conversion de Winslow ne fût pas le fruit d'une conviction sincère, ou qu'il ne méritât pas les honneurs et les avantages dont il fut comblé. Bossuet avait ramené dans le sein de l'église un homme d'un mérite éminent, et bientôt son talent justifia ses protecteurs. A leur tête était Duverney, auquel Winslow dut autant qu'à ses goûts peut-être de faire de l'anatomie l'objet spécial de ses études. Ce fut en qualité d'élève de Duverney, et comme anatomiste, que l'académie des sciences l'admit au nombre de ses membres, et de ce moment, 1707, il s'adonna presque exclusivement aux recherches anatomiques, publiant leurs résultats dans une foule d'excellents Mémoires, dont les plus curieux sont relatifs à l'action des muscles. Dans son grand ouvrage qui parut en 1732, sous le titre d'*Exposition anatomique du corps humain*, la myologie est aussi sans contredit ce qu'il y a de meilleur et de plus soigné. Le traité d'anatomie de Winslow fut long-temps classique dans nos écoles, et n'a même été tout-à-fait abandonné qu'à l'époque où la connaissance des rapports de situation qu'ont entre eux nos organes devint l'objet le plus important de la science, principalement dirigée vers l'utilité chirurgicale. On y trouve inséré en entier le travail de Sténon, sur l'anatomie du cerveau. Ce savant danois était le grand-oncle de Winslow; comme lui converti par Bossuet à la foi catholique, il abandonna la médecine pour la théologie, et finit ses jours dans le Nord, où il était devenu évêque *in partibus* (*V.* STÉNON). Bien que Borelli, dans la première partie de son ouvrage *De motu animalium*, eût donné la solution d'une foule de problèmes relatifs à l'action musculaire, la mécanique des mouvements de l'homme fut pour Winslow un champ fécond en découvertes. Le premier il démontra que l'action en apparence la plus simple, le mouvement le moins compliqué exigeait la coopération et le concours d'une multitude de muscles, par la nécessité dans laquelle se trouve celui ou ceux qui produisent le mouvement d'avoir un point fixe d'action. Ainsi, par exemple, un homme couché sur le dos, et étendu sur un plan parfaitement horizontal, ne peut fléchir la tête sans que tous ses muscles

jusqu'à ceux de la plante des pieds ne soient de proche en proche obligés à se contracter. De cette considération importante se déduisent une foule de préceptes relatifs au traitement des maladies, à l'exploration facile et fidèle du bas-ventre, à la réduction des hernies, etc., etc. Au temps de Winslow l'anatomie humaine n'était point, comme de nos jours une science pour ainsi dire vulgaire; et bien qu'indispensable aux médecins, elle était presque entièrement ignorée du plus grand nombre d'entre eux. Plusieurs se rappellent encore ce temps où l'on appelait aux consultations médicales un *médecin anatomiste*, chargé de palper le malade et d'explorer la partie du corps dans laquelle on soupçonnait le siége principal de la maladie; et le respectable M. Portal nous a plusieurs fois raconté qu'à son arrivée à Paris, ce fut surtout à ce genre de talent qu'il dut ses premiers succès. Cette sorte d'application pratique de ses connaissances en anatomie et l'enseignement de cette science occupèrent principalement Winslow durant sa longue carrière, sans l'empêcher toutefois de se livrer avec ardeur à une multiplicité de travaux particuliers dont il nous suffira de signaler les plus importants. Lemery avait expliqué les monstruosités en les attribuant à la confusion de deux germes qui en s'unissant perdaient chacun plus ou moins de leurs parties: Winslow prétendit qu'au contraire les monstres venaient d'un seul germe, primitivement monstrueux; *et voilà la guerre allumée.* La controverse produisit une foule de mémoires et de répliques. La question s'embrouillait de plus en plus. Chacun des contendants persista et mourut dans son opinion, dont il était réservé à notre siècle de démontrer la fausseté. On sait aujourd'hui, et ces vérités résultent d'une multitude de faits judicieusement rapprochés et soigneusement comparés, que la machine humaine, loin d'être constituée d'un seul jet, se compose de parties d'abord séparées, et se forme, pour ainsi dire, pièce à pièce. En outre, le fœtus de l'homme parcourt toute l'échelle de l'animalité avant d'arriver au complément d'organisation qui l'élève au-dessus des embryons et des fœtus des autres espèces; en sorte que les monstres ne sont, pour la plupart, que des individus arrêtés dans leur développement, et présentant des organisations incomplètes, dont on peut trouver les analogues dans les espèces inférieures. C'est ainsi que l'observation attentive des monstruosités ou vices de conformation que les enfants apportent en naissant, a contribué à faire découvrir une des lois les plus importantes de l'organisation, et montré que loin de pouvoir être regardés comme des écarts de la nature, les monstres prouvent au contraire que, dans la production des êtres vivants, elle suit une marche constamment régulière. Winslow, dans sa jeunesse, avait couru deux fois le danger d'être inhumé vivant. C'en était plus qu'il ne fallait sans doute pour fixer son attention sur l'*incertitude des signes de la mort*, dont il fit le sujet d'un ouvrage en deux volumes in-12, publié en l'année 1742, et auquel il avait préludé deux ans auparavant par son *An mortis incertæ signa minùs incerta à chirurgicis quàm ab aliis experimentis?* (Paris, 1740, in-4°.) Cette longue *Dissertation*, c'est le nom que Winslow lui donne, laisse, comme l'ont laissée tous les traités postérieurs relatifs à la matière, la

question indécise, ou plutôt établit que les phénomènes de la putréfaction sont les seuls signes incontestables de la mort réelle. Plus versé dans la connaissance de la structure humaine que tous les médecins de son époque, Winslow se montra le plus timide dans la pratique de la médecine; et bien que l'on ait évidemment exagéré cette timidité, en racontant qu'il n'administra jamais deux onces de manne sans trembler, il est juste d'avouer qu'il ne se livrait qu'avec répugnance à la pratique de la médecine, dominé sans doute par la même pensée qu'un des anatomistes les plus distingués de notre âge, le célèbre Mascagni, lequel s'en est toujours abstenu, parce qu'il la jugeait, disait-il, *troppo pericolosa*. Winslow termina en 1760 sa longue et utile carrière, à l'âge de quatre-vingt onze ans, laissant de son mariage, contracté à quarante ans, un fils mort capitaine de vaisseau, sans postérité, et une fille dont les descendants exercent encore la médecine à Paris, non sans distinction. L'*Exposition anatomique de la structure du corps humain*, Paris, 1732, 1 vol. in-4°., ou quatre tomes in-12, a été fréquemment réimprimée dans le cours du dernier siècle, et traduite en latin (Francfort, 1753, in-8°., Venise, 1758, in-8°.), en italien (Naples, 1746, in-8°.), en anglais (Londres, 1733, in-4°.), et en allemand (Berlin, 1733, in-8°.) Outre ce principal ouvrage, Bruhier publia séparément la *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort*, Paris, 1742, grossie par des additions au point de former deux volumes in-12. Mais le plus grand nombre des travaux de Winslow existe dans la collection des Mémoires de l'académie des sciences, dont il fut l'un des membres les plus laborieux : on y trouve aussi son Éloge prononcé par Grandjean de Fouchy le 12 novembre 1760. R—c—d.

WINSTANLEY (William), biographe anglais, vécut sous les règnes de Charles Ier., Charles II et Jacques II. Il avait d'abord exercé le métier de barbier. Ses écrits ne se distinguent point par un grand mérite; mais on y trouve des faits qu'on chercherait inutilement dans des écrivains d'un ordre supérieur. On a de lui : I. *Vies des poètes*. L'auteur ne s'est pas fait scrupule de prendre, sans l'avouer, les jugements sur les poètes anglais, dans le *Theatrum* de Phillips, et dans d'autres ouvrages. II. *Vies des personnages éminents de l'Angleterre*. La première édition contenait des notices sur les héros de la république; mais les circonstances politiques ayant changé, Winstantley s'empressa de remplacer, pour la seconde édition, ces notices par d'autres, conformes à l'esprit du jour. Aussi les amateurs qui recherchent encore ses ouvrages réunissent-ils les deux éditions de 1660 et 1684, afin d'avoir l'œuvre complète. III. *Raretés historiques*. IV. *Le Martyrologe royal*. V. Des Poésies et quelques Notices détachées. Tous ces écrits furent imprimés dans le format in-8°. L.

WINSTON (Thomas), médecin anglais, né en 1575, étudia son art sous Fabricius d'Aquapendente, Prosper Alpin, Gaspard Bauhin, et reçut le doctorat à Padoue. Il s'établit à Londres vers 1607; fut élu membre du collége des médecins, et professeur de médecine du collége Gresham, en 1615. Cette chaire fut occupée par lui jusqu'en 1642; il vint alors en France, et ne rentra en Angleterre qu'après que les trou-

bles y furent apaisés. Il mourut le 24 oct. 1655. Ses *Leçons d'anatomie*, imprimées en 1659 et 1664, in-8°., furent regardées comme ce qu'il y avait alors de plus complet en ce genre dans la langue anglaise. Z.

WINTER (George-Simon), écuyer et vétérinaire, né, dans le dix-septième siècle, d'une famille originaire du duché de Clèves, consacra sa vie entière à l'étude et à la pratique de son art. De grands seigneurs, des princes même suivirent ses leçons. On est surpris que les biographes allemands, tels que Vogt, Beyer, Freytag, n'en aient fait aucune mention. Il consigna les résultats de son expérience dans plusieurs ouvrages qui sont très-recherchés : I. *Tractatio nova de re equaria, complectens partes tres*, Nuremberg, 1672, in-fol. de 169 pag., fig. L'auteur y traite de la connaissance des chevaux, de leur éducation, et des moyens curatifs à employer dans leurs maladies. Le texte allemand est accompagné de trois traductions, latine, italienne et française. Cet ouvrage a été réimprimé avec des additions, ibid., 1687, et 1703, in-fol. de 223 pag. La première édition ne contient que 34 planches, la seconde et la troisième en renferment 48. L'édition de 1703 n'est pas, comme le dit M. Brunet (*Manuel du libraire*, au mot *Winter*), la même que celle de 1687, avec un nouveau frontispice; c'est réellement une nouvelle réimpression. II. *Nouveau traité de l'art du manège*, Ulm, 1674, in-fol. (all.). III. *Bellerophon, sive Eques peritus, hoc est artis equestris accuratissima institutio*, latin et allemand, Nuremberg, 1678, in-fol. avec 115 planches. L'auteur y traite de l'art de l'équitation, et donne les préceptes les plus propres à former un cavalier. III. *Hippiater expertus; seu medicina equorum absolutissima tribus libris comprehensa*, latin et allemand, ibid., 1678, in-fol., avec fig., et orné du portrait de Winter. C'est un traité complet de l'art vétérinaire. Il y en a deux éditions in-8°., avec pl., Nuremberg, 1757 et 1778. W—s.

WINTER (Nicolas-Simon Van), poète hollandais, né à Amsterdam en 1718, fut élevé dans le goût des lettres et des muses. A portée d'orner son esprit de connaissances étendues et variées, il ne tarda pas à faire preuve lui-même d'heureuses dispositions pour la poésie. Sa première production fut un petit poème intitulé *Caïn et Abel*, en 1743; mais il prit un tout autre essor dans son poème de l'*Amstel*, en six chants, Amsterd., 1755, in-4°. Une imagination riante et féconde, une grande pureté de diction et de style, un rare talent pour le genre descriptif, recommandent cet ouvrage, dont le sujet est le fleuve qui donne son nom à la ville d'Amsterdam. Il eut un succès éclatant, et plaça le nom de Van Winter à côté de celui de Smits (Dideric), qui, en 1736, avait chanté avec beaucoup de talent la *Rotte*, dont l'autre métropole du commerce hollandais, Rotterdam, a emprunté son nom. En 1769, Van Winter donna son poème des *Saisons*, en 4 chants, imité de Thomson, dans lequel il rivalisa honorablement avec son modèle. On doit encore à Van Winter deux tragédies: *Monzongo* ou l'*Esclave royal*, et *Menzikoff*. La première de ces deux productions, très-supérieure à l'autre, est restée au théâtre. Van Winter a publié, en 1793, avec les poésies posthumes de Mme. Van Winter, un

recueil de Poésies mêlées, Fables, etc.; et ces deux époux ont eu aussi leur part à une excellente traduction des *Psaumes* de David, connue sous la rubrique de *Laus Deo, salus populo*, et pour laquelle les poëtes de Bosch, Pater, Hartsen, Roullaud, Meyer et Asschenberg furent leurs collaborateurs.—WINTER (*Lucrèce-Guillelmine* Van), née *Van Merken*, épouse du précédent, vit le jour à Amsterdam, en 1722, et mérite d'être placée au nombre des muses bataves. Elle comptait parmi ses ancêtres Gaspard Barlæus et Gérard Brandt; et elle était proche parente du poëte de Haas (François), qui se plut à la diriger par ses conseils. Richement douée d'esprit, d'imagination, et surtout d'une mémoire qui décuplait pour elle les avantages de ses lectures; enfin vivant dans une société littéraire du meilleur choix, elle réunissait tous les avantages. En 1745, elle publia, sous le voile de l'anonyme, sa tragédie d'*Artémire*, dont le sujet était pris dans Hérodote. Cette pièce, où l'on ne peut méconnaître du talent, donna des espérances. Cependant elle ne l'a pas admise dans son Théâtre. En 1762, parut son poëme intitulé : l'*Utilité des afflictions*, en trois chants, suivi de quelques Héroïdes, etc. La morale religieuse ne pouvait avoir un plus digne organe ni un plus touchant interprète. La considération poétique de l'auteur s'accrut encore, quatre ans après, par son poëme de *David*, en douze chants. S'il ne répond pas à toutes les conditions de l'épopée, il n'en doit pas moins être considéré comme un chef-d'œuvre dans un genre qui en approche. Tous les caractères y sont dessinés de main de maître, et parfaitement soutenus. Les descriptions y sont magnifiques. L'auteur touche la lyre inspirée de son héros d'une manière digne de lui. Aussi le *David* est-il une des productions les plus nationalisées du Parnasse batave. Elle l'est plus, sous certains rapports, que le *Germanicus*, en seize chants, qui parut en 1779. Le choix du sujet peut avoir nui au succès populaire de *Germanicus*, d'ailleurs si riche d'invention et de style, mais dont les beautés, d'un genre plus sévère, n'excitent pas le même intérêt de sentiment. L'ambition de Rome, avide de vengeance et de sang contre les peuples de la Germanie, effarouche plutôt qu'elle n'attache; et le dévouement d'un Claudius Civilis ou d'un Arminius pour la cause de la liberté de leurs concitoyens eût été tout autrement national. Au surplus, on ne peut donner trop d'éloges à *Germanicus*; il mit le sceau à la réputation de son auteur. Il en a paru une traduction française, en prose, à Leyde, in-12. Depuis onze ans, Mlle. Van Merken avait épousé un des grands admirateurs de ses qualités personnelles et de son mérite littéraire, Van Winter, qui lui avait dédié ses *Saisons*. Il donna beaucoup de soins au poëme de *Germanicus*, et mérite, à ce titre, d'en partager le succès. Mme. Van Winter est auteur de tragédies, non traduites, mais originales, comme le *Monzongo* et le *Menzikoff* de son mari. Le théâtre français leur servait de modèle à l'un et à l'autre. Toutes les pièces des deux époux réunies forment deux volumes in-4°., dont le premier contient : 1°. le *Siége de Leyde*, par Mme. Van Winter; 2°. *Jacob Simonsz de Ryk*, par la même; 3°. *Monzongo* ou l'*Esclave royal*, par M. Van Winter : c'est un sujet d'imagination, dont le but est d'inspi-

rer de l'aversion pour la traite des noirs ; la scène est à Vera-Cruz ; 4°. les *Camisards*, par Mme. Van Winter. Le second volume contient : 1°. *Marie de Bourgogne*, *comtesse de Hollande*, par Mme. Van Winter ; 2°. *Menzikoff*, par M. Van Winter : la scène est en Sibérie ; 3°. *Louise d'Arlac*, fille de Dominique de Gourges, par Mme. Van Winter : la scène est dans l'Amérique septentrionale ; 4°. *Sibylle d'Anjou*, femme de Gui de Lusignan, roi de Jérusalem, par la même : la scène est à Jérusalem ; 5°. *Gélonide*, sujet d'imagination, par la même : c'est le triomphe de la tendresse maternelle ; il y a des chœurs ; la scène est à Athènes. Nous avons déjà fait mention des *OEuvres posthumes* de Mme. Van Winter, qui mourut à Leyde le 19 avril 1795, dans la soixante-dix-septième année de son âge. — Un fils du premier mariage de M. Van Winter, *Pierre* Van Winter, cultivait également avec succès la poésie hollandaise. On a de lui une traduction en vers des *Odes d'Horace*, Amsterd., 1804, in-4°. ; une traduction en vers de quelques livres de l'*Énéide* ; une de l'*Essai sur l'homme* de Pope. Nous sommes informés que la société de déclamation théâtrale établie à Amsterdam s'occupe de l'érection d'un monument en l'honneur de M. et de Mme. Wan Winter. M—on.

WINTER (Jean-Guillaume de), vice-amiral, naquit en 1750 au Texel. Destiné par sa famille à servir dans la marine, il y entra dès l'âge de douze ans, et il ne tarda pas à se faire remarquer par son zèle et son courage. De Winter était parvenu au grade de lieutenant de vaisseau, lors de la révolution qui éclata en Hollande en 1787. Il embrassa avec la plus grande ardeur le parti patriotique ; mais la cause stathoudérienne ayant triomphé dans cette lutte, il se vit forcé de se réfugier en France. La révolution y était dans toute sa force ; De Winter, qui en partageait les principes, demanda et obtint du service dans l'armée de terre ; il fit les campagnes de 1792 et 1793, sous les ordres de Dumouriez et de Pichegru ; et parvint bientôt au grade de général de brigade. Lorsque, en 1795, les armées de la république, sous le commandement de Pichegru, envahirent la Hollande, De Winter profita de cette occasion pour rentrer dans sa patrie. Les États-Généraux lui offrirent de reprendre du service dans la marine, avec le grade de contre-amiral, et l'année suivante il fut nommé vice-amiral et commandant de l'armée navale du Texel. Après avoir été long-temps bloqué par des forces supérieures, il parvint enfin à tromper leur surveillance, et il appareilla le 7 octobre 1797, à la tête de vingt-neuf bâtiments de guerre, dont seize vaisseaux de ligne. Le 11 au matin, il eut connaissance de l'armée anglaise aux ordres de l'amiral Duncan, laquelle était forte de vingt vaisseaux de ligne, et d'environ quinze frégates et autres bâtiments légers. L'action s'engagea immédiatement, et elle dura pendant près de trois heures avec un acharnement égal de part et d'autre. Le vaisseau la *Liberté*, de soixante-quatorze, que montait De Winter, fut aux prises avec trois vaisseaux anglais. Après avoir perdu ses trois mâts et plus de la moitié de son équipage, il se vit amariner par une frégate anglaise, qui le conduisit à bord du vaisseau de l'amiral Duncan. Le résultat de cette journée fut, pour la marine hollandaise, la perte de neu-

vaisseaux de ligne pris ou coulés; six cents hommes environ furent tués, et huit cents blessés. L'armée anglaise ne fut guère moins maltraitée; plusieurs de ses vaisseaux furent coulés, et l'on estima ses pertes en hommes à six cents, tant tués que blessés. De Winter, en rendant compte de ce combat aux États-Généraux, ajoutait que « cette journée » était la plus malheureuse de sa vie. » Il fut accueilli en Angleterre avec tous les égards dus au courage malheureux, et ses compatriotes, en déplorant les funestes résultats de cet engagement, rendirent pleine justice aux talents et à la bravoure qu'il y avait déployés. Échangé quelques mois après, De Winter revint dans sa patrie, et le conseil de guerre chargé d'examiner sa conduite dans la journée du 11 octobre déclara qu'il avait glorieusement soutenu l'honneur du pavillon de la république batave. Au mois de juillet 1798, il fut envoyé auprès du gouvernement français comme ministre plénipotentiaire. Il conserva ce poste jusqu'en 1802, époque à laquelle il fut rappelé en Hollande pour y prendre le commandement des forces navales. La régence de Tripoli ayant donné quelques sujets de mécontentement à la république, De Winter, à la tête d'une forte escadre, parcourut pendant quelques mois les côtes de Barbarie, et, après avoir terminé les différents qui existaient entre la Hollande et la régence de Tripoli, il parvint à conclure un traité de paix avec cette dernière. Louis Buonaparte, devenu roi de Hollande, accorda toute sa confiance à l'amiral De Winter; il le créa maréchal du royaume, comte de Huessen, et commandant en chef de ses armées de terre et de mer. Lorsque Napoléon réunit la Hollande à l'empire français, il ne le traita pas avec moins de faveur, et le nomma successivement grand-officier de la Légion-d'Honneur, et inspecteur-général des côtes de la mer du Nord. Au mois de juillet 1811, il lui confia le commandement en chef des forces navales réunies au Texel; mais bientôt De Winter, attaqué d'une maladie grave, suite des fatigues qu'il avait éprouvées, se vit contraint de quitter son armée pour se rendre à Paris, où il mourut le 2 juin 1812. Ses obsèques, faites aux frais du gouvernement, furent environnées d'une grande pompe; M. Marron prononça son oraison funèbre, et ses restes furent déposés au Panthéon, dans les formes du cérémonial usité pour les grands dignitaires de l'empire.

H—Q—N.

WINTERBURGER (Jean), le plus ancien imprimeur de Vienne, naquit à Winterburg, près de Kreutzenach dans le comté de Sponheim. Étant venu dans la capitale de l'Autriche, il y établit une imprimerie, dont il gravait lui-même les caractères. Pendant dix-sept ans, il travailla seul; et plus tard il prit pour aide-compositeur un géomètre de Breslau, appelé Jean Michaelis. De ses presses sont sortis un grand nombre d'ouvrages devenus extraordinairement rares. Les plus remarquables sont : I. *Flacci satyræ*, Vienne, 1492, in-4°. On n'en connaît qu'un seul exemplaire. Avant cet ouvrage, le *Tractatus distinctionum Johannis Meyger* avait déjà paru à Vienne, en 1482, mais sans nom d'auteur; et on ne peut pas assurer qu'il soit de Winterburger. II. *Frederici III imperatoris obitus exequiæque*, Vienne, in-4°., sans date; ce doit être de 1493. III. *Pané-*

gyrique de l'empereur Maximilien I., *en vers hexamètres latins*, Vienne, in-fol., avec planches en bois enluminées, sans date; ce doit être de 1493 ou 1494. IV. *Hieronymi Balbi utriusque juris doctoris necnon poetæ, atque oratoris insignis opusculum epigrammaton feliciter incipit Winterburg in celeberrimâ urbe Wienneñ, anno Domini 1494.* V. *Constitutiones synodales ecclesiæ cathedralis Strigoniensis*, Vienne, 1494, in-fol. VI. *Josephi Gruenpeck pronosticon, sive judicium ex conjunctione Saturni et Jovis*, etc., Vienne, 1496, in-4°. VII. *Lucii Apulei Platonici et Aristotelici philosophi epitome divinum de mundo seu cosmographia, ductu Conradi Celtis impressum*, Vienne, 1497. VIII. *Ausonii sententiæ septem sapientium septenis versibus explicatæ, ejusdem Ausonii ad Drepanum de ludo septem sapientium*, Vienne, 1500, in-4°. IX. *Arbor consanguinitatis, affinitatis necnon spiritualis cognitionis*, Vienne, 1500, in-4°. Ce petit ouvrage, étant indispensable aux tribunaux civils et ecclésiastiques, fut souvent réimprimé. X. *Ausonii Peonii poetæ præclarissimi oratio matutina ad omnipotentem Deum heroïco carmine deducta*, Vienne, 1502, in-4°. Cette édition est très-soignée: on n'en connaît qu'un exemplaire à la bibliothèque impériale de Vienne. XI. *Grammatica nova, cum tractatulo perutili prosodiæ et arti metrorum subservienti*, Vienne, 1502, avec une figure d'homme qui tient un livre, gravée en bois. C'est la première gravure pareille qui ait paru dans les impressions de Winterburger. XII. *Missale olomucense.* On trouve à la fin, en lettres rouges: *J. Winterburg artis impressoriæ studiosissimus et caracterum sculpendorum ingeniosissimus: in floridâ urbe Viennensi austriacâ, anno* 1505. On voit d'après cela qu'il gravait lui-même ses caractères et ses planches en bois. Ce Missel est remarquable par la beauté de l'exécution. XIII. *Tractatus de schachis mysticè interpretatus de moribus per singulos hominum status*, 1505, in-4°. Le lieu de l'impression n'est point indiqué; mais ce sont les caractères de Winterburger, qui se fait d'ailleurs connaître par six vers qu'il adresse au lecteur:

Accipe quod offert hibernâ ex arce Joannes Schacherum munus. . . etc.

Ici, comme dans quelques autres de ses ouvrages, il latinise son lieu natal: *ex arce hibernâ*, Winterburg signifiant en français *château d'hiver*. Ce Traité sur les échecs se trouve à la bibliothèque du duc de Brunswick; composé par Jacques de Cessoles (*V.* ce nom, VII, 588), et traduit dans toutes les langues. XIV. *Missale pataviense*, Vienne, 1506, in-fol. XV. *Missale saltzburgense*, Vienne, 1507, in-fol. Le canon de la messe y est sur parchemin. On y trouve, pag. 258, une Messe de S. Job, *contra morbum gallicum*, et dans un nouveau missel de Passau, de 1507, avec une figure de Jésus-Christ crucifié, gravée en bois. XVI. *Computus novus et ecclesiasticus totius ferè astronomiæ fundamentum pulcherrimum continens*, Vienne, 1508 et 1513, in-4°., fig. XVII. *Opusculum musices perquàm brevissimum, de Gregorianâ et figurativâ atque contrapuncto simplici percommodè tractans, omnibus cantu oblectantibus utile ac necessarium*, Vienne, 1509. C'est un des plus anciens ouvrages qui aient été

imprimés en plain-chant. Il avait été commandé pour la chapelle du duc de Milan. XVIII. *Missale pataviense*, Vienne, 1509. C'était le troisième ouvrage de ce genre que Winterburger imprimait dans six ans. XIX. *Pauli Crosnensis Rutheni artium liberalium magistri, poetæque quàm suavissimi, panegyrici ad divum Ladislaum, Pannoniæ regem victoriosissimum, et sanctum Stanislaum præsulem ac martyrem Poloniæ*, Vienne, 1509. XX. *Psalterium pataviense cum antiphonis, responsoriis hymnisque in notis musicalibus*. XXI. *Almanach novum atque correctum calculatum super anno Domini* 1512. Dans la préface, on donne une leçon très-sévère à un astronome de Cracovie, qui, selon l'imprimeur, avait fait paraître un Almanach plein de fautes. XXII. *Exemplar in modum accentuandi secundùm ritum chori ecclesiæ pataviensis*, Vienne, 1513. Les leçons sur la prononciation, le ton, la prosodie, les pauses, y sont expliquées par des exemples tirés du chant de l'église. XXIII. *Rubrica brevis et utilissima septem distincta normulis quibus orandi, cantandi, anticipandique series ordinatissimè cernitur*, Vienne, 1513, in-4°. C'est ce que l'on appelle aujourd'hui un *directoire* ou *ordo* pour la récitation du bréviaire ou pour la célébration des offices. XXIV. *Description de l'église métropolitaine de S.-Étienne à Vienne* (all.), Vienne, 1514. XXV. *Tabulæ eclipsium magistri Georgii Peurbachii. Tabulæ primi mobilis Johannis de Monte-Regio. Indices præterea monumentorum, quæ clarissimi viri studii Viennensis alumni in astronomiâ et aliis mathematicis disciplinis scripta reliquerunt*, Vienne, 1514, in-fol. Cet ouvrage est le plus remarquable parmi ceux que Winterburger a imprimés. On y trouve : 1°. la biographie des Viennois qui jusque-là s'étaient illustrés par leurs connaissances en astronomie ; 2°. le calcul pour une éclipse de soleil et une de lune, en 1460, par Peurbach (*V.* ce nom, XXXIII, 541) ; 3°. cent quinze tables astronomiques pour calculer les éclipses. XXVI. *Aulularia Plauti comœdia lepidissimè execrabilem seniorum avaritiam ludens*, Vienne, 1515, in-4°. XXVII. *Casus in cenâ Domini et alii casus papales quantùm ad censuras ecclesiasticas, casusque episcopales*, Vienne, 1517 XXVIII. *Antiphonarius ad rectum consuetumque cantandi ritum*, Vienne, 1519, in-fol. Cet Antiphonaire, d'une exécution typographique richement soignée, est la dernière production que nous connaissions de Winterburger. Ce que nous avons cité de lui forme le *berceau* de l'imprimerie à Vienne. Tous ces ouvrages sont extrêmement rares. Mich. Denis, conservateur de la bibliothèque impériale de Vienne, qui les a recherchés avec soin, n'en a souvent découvert qu'un seul exemplaire. On les conserve comme raretés dans les bibliothèques publiques d'Autriche. G—Y.

WINTERFELD (JEAN-CHARLES), l'un des lieutenants du grand Frédéric, naquit dans l'Ukermark, en 1709, d'une famille obscure, et s'engagea comme simple soldat, dès l'âge de quatorze ans, dans un régiment d'infanterie prussien. Sa belle taille et ses autres avantages extérieurs le firent remarquer du roi Frédéric Ier. Il entra dans le corps favori de ce prince que l'on appelait le régiment de *Géants* ; et sa bonne conduite lui

mérita bientôt de l'avancement. Il était adjudant lorsque Frédéric II monta sur le trône, en 1740. Ce prince le fit major ; et dans la première guerre de Silésie, il lui donna le commandement d'un bataillon de grenadiers, à la tête duquel Winterfeld se distingua dans plusieurs occasions. Devenu colonel, il fut envoyé à Pétersbourg pour y rompre les liaisons que la Russie avait alors avec l'Autriche. Cette mission difficile eut un plein succès ; et Winterfeld vint reprendre sa place à l'armée. Il se distingua encore dans plusieurs combats, notamment à Landshut, où il repoussa une attaque meurtrière du général Nadasti. Cet exploit lui valut le grade de général-major; et, ce qui était plus précieux, l'estime et la confiance de son souverain. Dès-lors ce monarque voulut qu'il l'accompagnât partout dans ses campagnes et dans ses voyages. Winterfeld redoubla d'efforts pour le service d'un tel prince; et il lui fut surtout très-utile par son activité, lorsque Frédéric II, à l'ouverture de la guerre de Sept-Ans, fut informé des projets que les cours de Russie, d'Autriche et de Saxe tramaient contre lui (*Voy.* FRÉDÉRIC II, XV, 568). Ce monarque appréeia si bien son zèle dans cette circonstance, qu'il le nomma lieutenant-général d'infanterie (1756). L'époque la plus glorieuse de la carrière de Winterfeld est, sans aucun doute, celle des deux premières campagnes de la guerre de Sept-Ans. Il eut d'abord une grande part à la capitulation que Frédéric II fit subir à l'armée saxonne au camp de Pirna. Ayant ensuite pénétré dans la Bohême, il commanda un corps d'armée à la sanglante bataille de Prague; et il y reçut une blessure grave, marchant à côté du brave Schwerin (*Voy.* ce nom). Frédéric l'envoya ensuite en Silésie. Le 7 septembre 1757, il défendait une position importante avec un corps peu nombreux; obligé de s'en éloigner personnellement pour une conférence avec le duc de Bevern, il fut prévenu que son poste était attaqué par Nadasti. Aussitôt il accourt, et se met à la tête des troupes pour reprendre les positions qu'elles avaient perdues ; mais il est atteint d'un coup de feu, et meurt glorieusement les armes à la main. Frédéric donna de grands regrets à sa mémoire; il en parle avec éloge dans plusieurs endroits de ses écrits, et il lui a fait élever une statue en marbre blanc sur la place Guillaume à Berlin. Winterfeld avait mérité l'estime de ce prince par un dévouement et un courage à toute épreuve. Dépourvu d'instruction, il suppléait à ce qui lui manquait sous ce rapport par beaucoup de sagacité et d'esprit naturel. M—D j.

WINTERTHUR (JEAN DE). *V.* VITODURANUS.

WINTERTON (RALPH), un des philologues les plus distingués de l'Angleterre, naquit dans le comté de Leicester à Lutterworth, et fit ses études au collége du Roi à Cambridge. Pendant cette première époque de sa vie, il eut le malheur de tomber dans des accès de démence ; mais l'art triompha du désordre de ses facultés mentales, et Winterton, rendu à la santé, se livra avec ardeur à l'étude des sciences et des langues. La médecine et le grec l'occupèrent principalement, et il acquit, très-jeune encore, une grande réputation comme helléniste. La chaire de grec de Cambridge étant venue à vaquer par la mort de Downes, il fut un des cinq candidats qui la disputèrent. Cependant

il n'eut pas le bonheur de l'obtenir, et à partir de ce moment il sembla renoncer à solliciter des emplois pour concentrer toute son activité dans l'étude. Il publia d'abord une version en vers grecs du premier livre des Aphorismes d'Hippocrate, Cambridge, 1631, in-4°.; et encouragé par le succès qu'obtint cet essai il publia, les années suivantes, l'ouvrage entier traduit de la même manière. Cependant la poésie de Winterton ne s'élève point au-dessus du médiocre, et il semble bien plus avoir suivi pour modèle la Thériaque de Nicandre que l'Iliade ou l'Odyssée. Mais on sent aisément qu'il faut s'en prendre au sujet autant qu'au manque de génie de la part de l'auteur qui, sans doute, n'aspira à d'autre réputation qu'à celle de savant versificateur. En 1633, sur l'avis du docteur J. Collins, professeur de médecine, il donna, à Cambridge, une édition in-4°. du texte grec, accompagnée de la version en vers latins de Frere, de la sienne en vers grecs, et enfin de la traduction en prose latine de J. Heurnius d'Utrecht. Ce volume curieux se termine par une petite collection d'épigrammes et d'opuscules poétiques composés par les hommes les plus habiles de Cambridge et d'Oxford, mais principalement par les professeurs du collége du Roi. Ces travaux ne l'empêchèrent point de publier dans l'intervalle une traduction des *Méditations* de Gerard, Cambridge, 1631, in-8°., traduction qui fut réimprimée jusqu'à cinq fois, pendant les huit années suivantes; une excellente édition de Denys le Periégète, Cambridge, 1632; seconde édition, Londres, 1668, in-12, et quelques autres écrits importants. Tant de preuves d'activité et d'érudition lui valurent enfin une récompense; et il fut désigné, sans même l'avoir demandé, pour professer pendant quatre ans la médecine au collége du Roi. Mais il n'atteignit point le terme fixé à sa carrière professorale, et mourut le 13 septembre 1636, après avoir rempli deux ans la chaire qui venait de lui être confiée. Outre les publications ci-dessus mentionnées, on doit à Winterton : I. Une édition de la *Chaîne d'or des Aphorismes divins*, par Gerard, Cambridge, 1632, in-8°. II. Une traduction du traité de Drexelius *sur l'Éternité*, Cambridge, 1632. La préface contient plusieurs observations paradoxales, et qui, sans blesser en rien le respect dû à la religion, annoncent une liberté singulière dans l'interprétation des textes saints. III. *Poetæ græci minores*, Cambridge, 1635, in-8°., très-souvent réimprimé. Cette édition est précédée d'observations sur Hésiode. IV. Une traduction anglaise du traité de Jérôme Zanchius sur les *Devoirs imposés par le christianisme* (posthume), Londres, 1659, in-8°. Winterton coopéra aussi à la rédaction de plusieurs ouvrages sortis, à cette époque, de l'université Cantabrigienne; mais nous omettons à dessein des détails minutieux, et qui d'ailleurs n'offrent point de certitude. P—OT.

WINTHROP (Jean), premier gouverneur de la colonie anglaise de Massachusets, naquit, en 1587, dans le comté de Suffolk, fut d'abord destiné au barreau, et s'embarqua, en 1629, avec le titre de gouverneur d'une nouvelle colonie. Il arriva à Salem l'année suivante, puis à Charlestown et à Boston. Il gouverna sa colonie avec beaucoup d'habileté et de prudence jusqu'à l'année 1649, époque de sa mort.

Un journal exact qu'il tint de toutes les circonstances de son administration, et qui a été publié en 1790, in-8°., fut très-utile à son successeur. — WINTHROP (*Jean*), fils du précédent, fut gouverneur du Connecticut. Après avoir voyagé pendant plusieurs années sur le continent avec beaucoup d'utilité pour son instruction, il arriva à Boston en 1635, muni de pouvoirs pour former un établissement au Connecticut. Il envoya dans la même année un grand nombre d'ouvriers, pour établir un fort à Saybrook. Il administra avec beaucoup de sagesse, et fut réélu gouverneur tous les ans jusqu'à sa mort, en 1676. Winthrop avait des connaissances en chimie et en médecine. Il a publié plusieurs *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques*. — WINTHROP (*Jean*), descendant des précédents, naquit en 1714, et se livra dès sa jeunesse à l'étude des sciences mathématiques. Nommé, en 1738, professeur de physique au collége de Harward, il se fit beaucoup de réputation dans cette chaire. En 1761, il s'embarqua pour aller observer à Saint-Jean, en New-Foundland, le passage de Vénus sur le disque du soleil le 6 juin, annoncé par Halley, et il eut le bonheur d'observer un phénomène qui n'avait encore été vu que de l'astronome Horrox, en 1636. Lorsque les dissensions commencèrent avec la métropole, il se montra un des plus ardents défenseurs de l'indépendance, et fut nommé membre du grand conseil. Son élection ayant été annulée par le gouvernement anglais, il fut élu conseiller, lorsque la Grande-Bretagne eut perdu tout son pouvoir, et continua néanmoins de professer jusqu'à sa mort, en 1779. Les connaissances de Winthrop dans les sciences, la morale et la politique, étaient très-étendues. La société royale de Londres a mentionné honorablement, dans le quarante-deuxième volume de ses Transactions, les observations de Winthrop sur le passage de Mercure, en 1740. Ce savant a publié : I. Un *Discours* sur les tremblements de terre, 1755. II. *Réponse* à la Lettre sur les tremblements de terre, 1756. III. Deux *Discours* sur les comètes. IV. Une *Notice* de plusieurs météores ignés, observés dans le nord de l'Amérique. Z.

WINTLE (THOMAS), théologien anglais, né à Gloucester en 1737, fut élevé à Oxford, où il devint associé et gouverneur au collége de Pembroke. L'archevêque Secker lui donna, en 1767, le vicariat de Wittrisham, dans le comté de Kent, et le choisit pour un de ses chapelains. Transféré, en 1774, au rectorat de Brightwell, en Berkshire, il y resta quarante ans, et y mourut le 29 juillet 1814. Wintle joignait des vertus au talent et à l'érudition dont il a fait preuve dans divers écrits : I. *Essai d'une nouvelle traduction de Daniel*, avec une Dissertation préliminaire et des notes critiques, historiques et explicatives, 1792, in-4°. II. *Huit Sermons sur l'utilité, la prédiction et l'accomplissement de la rédemption chrétienne, prêchés pour la fondation de Bampton*, 1794, in-8°. III. *Dissertation sur la vision contenue dans le second chapitre de Zacharie*, 1797, in 8°. IV. *La morale chrétienne*, ou *Discours sur les béatitudes*, etc. Z.

WINTRINGHAM (CLIFTON), médecin anglais, membre de la société royale de Londres, exerçait sa profession à York, où il mourut le 12 mars 1748. Il s'est fait une ré-

putation distinguée par les ouvrages suivants : I. *Tractatus de podagrâ, in quo de ultimis vasis et liquidis et succo nutritio tractatur*, York, 1714, in-8°. La théorie qu'il donne de la goutte est en partie mécanique et en partie humorale. Ainsi il attribue le développement de cette maladie à la viscosité acrimonieuse du fluide nerveux, à la rigidité des fibres et au rétrécissement du diamètre des vaisseaux qui avoisinent les articulations. La difficulté de guérir la goutte tient, selon lui, à ce que la cause prochaine de cette affection élude presque toujours l'action des médicaments les mieux appropriés. II. *Traité des maladies endémiques*; York, 1718, in-8°., en anglais. III. *Commentarium nosologicum, morbos epidemicos et aeris variationes in urbe eboracensi, locisque vicinis, ab anno 1715 ad anni 1725 finem grassantes, complectens*, Londres, 1727, in-8°.; ibid., 1733, in-8°. Ses œuvres ont été réunies et publiées avec de nombreuses additions et corrections faites par son fils, Londres, 1752, 2 vol. in 8°. R—D—N.

WINTRINGHAM (Clifton), fils du précédent, naquit à York, et suivit avec la plus grande distinction la carrière de son père. Après s'être fait connaître par des expériences physiologiques très-importantes, il devint membre de la société royale de Londres, obtint la confiance du duc de Cumberland, en 1749, puis fut nommé médecin en chef des armées anglaises, et en 1762, médecin ordinaire du roi. Il mourut à Londres, le 10 janvier 1794, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Quoique, dans la théorie, il eût associé les mathématiques à la médecine, cependant Wintringham fut un habile praticien, parce qu'il sut faire une heureuse alliance du raisonnement avec les faits observés. Ses ouvrages sont : I. *Recherches expérimentales sur quelques parties de la structure animale*, Londres, 1740, in-8°., en anglais. Dans cet ouvrage remarquable, Wintringham prouva, par ses grandes connaissances en mathématiques, qu'il avait approfondi son compatriote Newton. Il était jeune encore, lorsqu'il entreprit ses expériences sur la force et la densité des tuniques artérielles, en portant, à l'aide d'une machine, de l'air dans ces vaisseaux jusqu'à ce qu'ils crevassent, et déterminant ensuite le degré de ténacité dont ils étaient doués. Il trouva qu'en général les branches des artères opposent plus de résistance que les troncs, et que l'aorte a les membranes les plus faibles; car leur force est à celle des artères rénales, comme mille est à mille quatre-vingt-sept. Les tuniques des artères, qui se rendent aux organes des sécrétions, sont celles qui lui parurent les plus résistantes. Ensuite il établit une comparaison entre les parties solides des vaisseaux et les fluides qu'ils renferment, et acquit la conviction que la masse de ces derniers augmente en proportion de l'épaisseur des parois; car elle est de deux mille trente-sept dans les artères rénales, et seulement de douze cent vingt-neuf dans l'aorte; de sorte que, dans les grosses artères, la moindre quantité du fluide contenu compense la plus grande faiblesse des tuniques. D'après ses expériences aussi, les veines ont des parois plus épaisses, mais plus souples que celles des artères, et elles renferment une plus grande quantité de fluides. La structure et les fonctions de diverses parties de l'œil at-

tirèrent également son attention. II. *Recherches sur la ténuité des vaisseaux du corps humain*, Londres, 1743, in-8°., en anglais. Les calculs de l'auteur sur la ténuité infinie de la fibre primitive offrent des résultats plus curieux que solides. Ainsi, par exemple, il évalua le poids d'un animalcule séminal à la cent quarante mille millionième partie d'un grain, calcula que tous les *stamina* dont l'homme provient, réunis ensemble, ne formeraient pas une masse supérieure à la quatre-vingt douze trillionième partie d'un grain; que le poids total des *stamina* des fibres sensibles s'élève à la quatorze mille huit cent soixante dix-sept trillionième partie d'un grain, et que par conséquent toute la différence qui existe entre les individus, relativement à l'état du corps, dépend de celle des *stamina* primitifs. Cette application des mathématiques à la médecine a toujours été plus nuisible qu'utile à la science, parce qu'il est de l'essence même de la vie de se dérober à toute espèce de calcul rigoureux. III. *De morbis quibusdam commentarii*, Londres, 1782-1791, 2 volumes in-8°., ouvrage de médecine pratique. Wintringham a de plus donné une édition de l'ouvrage du docteur Mead, intitulé *Monita et præcepta medica*, avec des notes et des observations, 1773, 2 vol. in-8°. R-D-N.

WINWOOD (Sir Ralph), ministre anglais, sous le règne de Jacques Ier., naquit vers 1565 à Aynho en Northamptonshire, fit ses études à Oxford, et vint ensuite sur le continent se former à l'école du monde. En 1599, il accompagna, en qualité de secrétaire, sir Henry Neville, ambassadeur en France, et, en l'absence de ce dernier, fut nommé résident à Paris. En 1603, son souverain l'envoya aux états de Hollande; il y reparut en 1607, comme ambassadeur, conjointement avec sir Richard Spencer. Ce fut lui qui, en 1609, prononça dans l'assemblée des états la remontrance du roi Jacques contre l'arminien Courad Vorst (*Voy.* ce nom, XLIX, 527). Les services de Winwood furent récompensés, en 1607, par le titre de chevalier. Devenu secrétaire d'état en 1614, il conserva cet emploi jusqu'à sa mort, arrivée le 27 octobre 1617. Doué de talents et d'intégrité, il était particulièrement versé dans les affaires militaires et commerciales. On a publié à Londres, en 1725, en trois volumes in-fol. : *Mémoires* (Memorials) *sur les affaires d'état sous les règnes de la reine Élisabeth et du roi Jacques Ier.*; *recueillis principalement des papiers originaux de sir Ralph Winwood......*, comprenant aussi les négociations de sir Henry Neville, sir Charles Cornwallis, sir Dudley Carleton, sir Thomas Edmondes, M. Trumble, M. Cottington, et autres, dans les cours de France et d'Espagne, en Hollande, à Venise, etc., où les principales transactions de ces temps sont fidèlement rapportées, et la politique et les intrigues de ces cours complètement dévoilées; le tout disposé suivant l'ordre chronologique, etc., par Edm. Sawyer. Ce sont de précieux documents pour l'histoire de cette époque. L.

WINZENGERODE (le baron de), général russe, né en 1769, dans le Wurtemberg, d'une famille noble, très-répandue en Allemagne, entra jeune encore au service d'Autriche, et fit la guerre contre la France. A la paix il obtint un emploi dans l'armée russe, où il parvint rapidement

aux premiers grades. Devenu aide-de-camp de l'empereur Alexandre, il figura à la cour dans le parti anti-français, qui excitait à la guerre contre Buonaparte. Ses opinions connues autant que ses talents diplomatiques le firent nommer, au mois de juin 1805, ambassadeur extraordinaire auprès du roi de Prusse, avec la mission de déterminer ce prince à prendre part à la coalition projetée contre le nouvel empereur. Il passa ensuite à Vienne, assista aux conférences relatives au plan de campagne, et hâta la conclusion du traité entre l'Angleterre, la Russie et l'Autriche. Les hostilités ayant éclaté peu de temps après, il suivit Alexandre dans le voyage que ce monarque fit en Allemagne et à Berlin, et ne fut pas sans influence sur les premières opérations de l'armée russe. Au mois de novembre de la même année, après le combat d'Hollabrun, en Moravie, il fut chargé de négocier ; en faveur du corps d'armée commandé par Kutusow, un armistice que Napoléon refusa de ratifier, sous prétexte que les pouvoirs du baron de Winzengerode n'étaient pas suffisants. Ce général ne quitta point l'empereur Alexandre, et à la bataille d'Austerlitz il faillit être fait prisonnier. Il prit une part moins active à la guerre de 1806 et de 1807, en Prusse et en Pologne; et néanmoins il suivit le czar à Memel et à Kœnisberg. Mais à la paix de Tilsit Winzengerode parut ne plus jouir de la même faveur auprès de son souverain qui avait adopté un système politique tout différent du sien. Cependant il recouvra plus tard son ancien crédit, et on le vit reparaître de nouveau sur le théâtre des événements pendant la fameuse campagne de 1812. Après la bataille de la Moscowa, il commanda un corps de cavalerie séparé, et fut spécialement chargé d'inquiéter l'armée française dans Moscou. Le corps français du général Delzons s'étant avancé le 29 sept. sur Dimistrow ; pour agrandir le cercle dans lequel la grande armée française était obligée de fourrager, Winzengerode se replia sur Klin avec sa cavalerie. Averti le 12 octobre du départ de Delzons, il se mit à sa poursuite, arriva devant Dimistrow, fit douze lieues sans s'arrêter, et prit quelques maraudeurs et quelques bagages. Dès-lors il épia le moment de la retraite des Français, qu'il jugea inévitable. Le 22 octobre, brûlant d'entrer le premier dans Moscou, et croyant ne plus y trouver qu'un piquet d'arrière-garde, il se met à la tête d'un régiment de Cosaques, et s'avance vers la barrière de Twer, ordonnant à d'autres régiments de le suivre. Une charge rapide l'ayant porté dans la ville, au travers des petits postes qui gardaient encore les avenues, il s'élance vers le Kremlin. Mais à la vue d'un corps réglé qui vient barrer sa marche, ses Cosaques tournent bride et l'abandonnent. Winzengerode se voyant seul avec son aide-de-camp, le jeune comte de Nariskin, déploie son mouchoir et s'annonce comme un parlementaire qui vient sommer le commandant du Kremlin. Mais cette ruse ne trompe point les Français qui les font tous deux prisonniers, et les conduisent au maréchal Mortier qui se mettait en retraite. Ce général les emmène avec lui, en leur déclarant qu'il ne peut avoir égard à une manière aussi inusitée de se présenter en parlementaires. Le 26 octobre, Winzengerode parut devant Napoléon; et voici comment il en fut reçu : « Qui êtes-vous? lui

» dit celui-ci; vous êtes un homme » sans patrie. Vous avez toujours été » mon ennemi personnel. Quand j'ai » fait la guerre aux Autrichiens, je » vous ai trouvé dans leurs rangs. » L'armée autrichienne est devenue » mon alliée; et vous avez demandé » du service en Russie. Vous avez été » l'un des plus ardents fauteurs de la » guerre. Cependant vous êtes né » dans les états de la confédération » du Rhin; vous êtes mon sujet. Vous » n'êtes point un ennemi ordinaire; » vous êtes un rebelle : j'ai le droit » de vous faire juger!.... Pour vous, » comte Nariskin, ajouta-t-il, en » se retournant vers l'aide-de-camp, » je n'ai rien à vous reprocher: vous » êtes Russe; vous faites votre de» voir. Mais comment un homme des » premières familles de Russie a-t-il » pu devenir l'aide-de-camp d'un » étranger mercenaire? Soyez l'aide» de-camp d'un général russe; cet » emploi sera beaucoup plus hono» rable. » Sans les représentations de Berthier et de ses autres conseils, Buonaparte irrité aurait fait traduire Winzengerode devant un conseil de guerre. Quelques jours après, ce général lui écrivit, protestant qu'il n'était point sujet de la confédération, et demandant à être traité comme un prisonnier ordinaire. Loin d'accueillir cette demande, Napoléon ordonna que lui et son aide-de-camp fussent envoyés à Metz avec la plus grande diligence; mais leur escorte ayant été rencontrée à Plechnitsié, le 20 novembre, par un parti russe que commandait le général Czernicheff, il fut délivré, et se rendit en toute diligence auprès de l'empereur Alexandre, qui le nomma général de cavalerie, et le chargea successivement de différentes expéditions. Winzengerode se réunit, en 1813, à l'armée de Blucher, occupa Dresde, et après la bataille de Leipzig, marcha à la délivrance de la Hollande. Ayant opéré sa jonction avec le corps prussien de Bulow, dans les environs de Munster, il reçut les députés d'Amsterdam, qui venaient le supplier de prendre possession d'un pays qui s'échappait des mains des Français. Il envoya aussitôt son avant-garde forcer le passage de l'Yssel; et le 23 novembre elle fit son entrée dans la capitale de la Hollande. Réuni aux Prussiens, Winzengerode passa le Wahal, et força les Français à évacuer le pays. S'étant mis en pleine marche, pour se rapprocher des bords du Rhin, il réunit tous ses détachements, et opéra contre l'armée du duc de Tarente, qui avait son quartier-général à Clèves. Le 12 janvier, il effectue le passage du Rhin près de Dusseldorf, et envoie des partis sur la Meuse jusqu'à Ruremonde. Il s'empare d'Aix-la-Chapelle, et marche en avant, tandis que les Français se replient, par les Ardennes, à Châlons-sur-Marne. N'ayant plus d'ennemis devant lui, il pousse des détachements en Belgique, et porte son avant-garde de Liége à Namur, où il concentre de nouveau ses forces. Il s'y arrête quelques jours, croyant indispensable, avant de s'engager entre la Sambre et la Meuse, de s'emparer de Philipeville que masquait déjà son avant-garde. Au lieu de suivre dans sa retraite le duc de Tarente, il laisse reposer son corps d'armée jusqu'au 5 février 1814, et ce fut alors qu'il adressa aux Français une proclamation bien remarquable par l'éloge qu'il y faisait du général Bernadotte devenu prince royal de Suède. « Un héros français, disait-il, qui a combattu anciennement pour la liberté et la gloire de la France, à qui

la Suède a confié sa destinée, que vos armées connaissent, vient pour acquérir de nouveaux droits à votre reconnaissance, en nous conduisant à la victoire, pour vous donner le bonheur et la paix. » S'étant remis en marche par Sombref, le général Winzengerode se dirigea sur Avesne dont il s'empara; et le 12 il vint occuper, sans résistance, la belle position de Laon, en partit le 14, se réunit, sous Soissons, au général Czernicheff, et fit escalader cette ville: mais bientôt contraint d'abandonner cette conquête il se joignit à l'armée de Blucher qui était en retraite sur Laon. Le 10 mars, pendant la bataille de Laon, sa cavalerie essaya de tourner la droite de Buonaparte, qui, repoussé avec perte, se replia à son tour pour repasser la Marne. Après avoir remplacé Bulow à Laon, Winzengerode dirigea sa cavalerie légère sur l'Aisne, occupa Reims avec son infanterie, revint passer la Marne et ensuite l'Aube, avec quarante-six pièces d'artillerie légère et huit mille chevaux, frayant ainsi le chemin, dans les plaines de la Marne, à l'armée de Blucher qui venait opérer de nouveau sa jonction avec la grande armée. L'avant-garde de Winzengerode se mit la première en communication avec la cavalerie du prince de Schwartzenberg, et il fut aussitôt chargé de suivre, avec sa cavalerie et son artillerie, Napoléon sur Saint-Dizier, avec ordre de prendre toutes les mesures capables de lui persuader qu'il était suivi par la grande armée au moment même où, faisant demi-tour à droite, cette armée marchait sur Paris. Buonaparte, trompé en effet, et croyant apercevoir l'avant-garde du prince de Schwartzenberg, ordonne de la repousser par une vive attaque. Winzengerode, se voyant près d'avoir toute l'armée française sur les bras, s'efforce vainement d'en éviter le choc dans un terrain peu propre à la cavalerie: il est battu le 26 mars, à Saint-Dizier, et perd neuf pièces de canon. Ce fut le dernier avantage qu'obtint Napoléon dans cette mémorable campagne, et cet avantage n'eut d'autre résultat que de lui dessillerles yeux. Lorsqu'il reprit précipitamment la route de Paris, Winzengerode le suivit et s'avança même jusqu'à Montier-en-der. Mais déjà la capitale de la France était au pouvoir des alliés. Winzengerode vint s'y réunir à la grande armée de la coalition; et lorsque le traité du 30 mai fut signé, il se dirigea sur Reims, et rentra en Allemagne. Le retour de Napoléon au 20 mars, ayant nécessité, en 1815, une seconde campagne, Winzengerode franchit l'espace qui sépare les bords du Rhin de ceux de la Sarre, se porta sur Nanci par Haguenau et Lunéville, et se trouva bientôt réuni aux Austro-Russes à Fère-Champenoise. Mais la bataille de Waterloo avait terminé la guerre. Winzengerode vint alors au camp des Vertus, où il prit part aux grandes manœuvres dans les plaines de la Champagne, en présence des trois monarques alliés. Le second traité de Paris ayant pacifié l'Europe, Winzengerode eut bientôt à s'occuper des soins que réclamait sa santé délabrée; il se rendit à Wisbaden, dans l'espoir de la rétablir; mais il y mourut subitement le 17 juin 1818, d'un anévrisme au cœur. Il fut enterré avec de grands honneurs par ordre du grand-duc, dans les états duquel il était mort; et les militaires de toutes les nations, qui s'y trouvaient, se firent un devoir d'assister à ses funérailles. B—P.

WION (1) (ARNOLD), historien de l'ordre de Saint-Benoît, était fils du procureur-fiscal de Douai, et naquit en cette ville le 1er. mai 1554. Ayant achevé ses études, il embrassa la vie religieuse à l'abbaye d'Ardenburg, près de Bruges. Les troubles qui désolaient les Pays-Bas l'engagèrent à se retirer en Italie, et il fut admis, en 1577, dans la congrégation du Mont-Cassin. Il partagea le reste de sa vie entre l'exercice de ses devoirs et l'étude, et mourut dans les premières années du dix-septième siècle. On a de lui : I. *Breve dichiarazione dell' arbore monastico Benedittino, intitolato : legno della vita*, Venise, 1594, in-8°. C'est le plan de l'ouvrage qui suit, avec l'explication des figures dont il est orné. II. *Lignum vitæ, ornamentum et decus ecclesiæ, in quinque libros divisum, in quibus totius SS. religionis D. Benedicti initia, viri dignitate, doctrinâ, sanctitate ac principatu clari describuntur*, ibid., 1595, 2 vol. in-4°. (2). Cet ouvrage est rempli de fables; cependant on assure que D. Mabillon en a profité pour la rédaction de ses *Annales ord. S. Benedicti*. Ch. Steingel en a donné une traduction allemande, Augsbourg, 1607, dont on lui reproche d'avoir retranché tout ce qui concernait l'histoire littéraire (*V.* Vogt, *Cat. libror. rarior.*). On trouve dans le premier volume, après la dédicace, adressée au roi d'Espagne, Philippe II, une dissertation intitulée : *De antiquissimâ et illustrissimâ familiâ romanâ Aniciâ*, etc., où l'auteur cherche à prouver que saint Benoît descend de cette famille, et qu'elle est également la tige de la maison d'Autriche. Il a recueilli dans le même volume (pag. 307) la fameuse *Prophétie* attribuée faussement à saint Malachie (*V.* XXVI, 319), laquelle avait été composée, dit-on, en 1590, pendant le conclave assemblé pour l'élection du successeur d'Urbain VII, par les partisans du cardinal Simoncelli, l'un des prétendants à la tiare, qu'on y désigne par les mots *De antiquitate urbis*, parce qu'il était d'Orviette, en latin *urbs vetus*. Dans le tome II, on trouve le *Martyrologe* de l'ordre de Saint-Benoît, que D. Menard a fait réimprimer avec des notes curieuses (*V.* XXVIII, 264). III. *Vita S. Gerardi è Venetâ familiâ de Sagredo, martyris et Hungarorum apostoli, notationibus illustrata*, ibid., 1597, in-4°. Cette vie est recherchée à cause du commentaire dont elle est accompagnée. Le P. Wion promettait une édition des *OEuvres* de B. Platine; et il a laissé en manuscrit quelques opuscules ascétiques, et une *concordance* de la chronologie des Septante avec celle de la Vulgate, qu'il se proposait de publier à la tête d'une *Chronique universelle*. On trouve une notice sur la vie et les ouvrages du P. Wion dans le tome IV de la *Nuova raccolta Calogerana*. W-s.

WIPPO ou WILPO, né en Bourgogne, était aumônier de l'empereur Henri III, vers l'an 1045. Ses écrits sur l'histoire du temps passent pour les meilleurs de son époque. I. *Vita Conradi Salici* publiée par Pistorius, dans ses *Scriptores rerum germanicarum*, t. III. II. *Panegyricus ad Henricum III*, dans le *Thesaurus* de Basnage, t. III. III. *Sententiæ Conradi ad Hen-*

(1) Et non pas *Wyon*, comme il est écrit par erreur typographique à l'art. MALACHIE.

(2) D. J. François dit qu'il en parut une seconde édition, Reggio, 1629, in-fol. (*Bibl. des écriv. de l'ordre de S. Benoît*, III, 262); mais comme on ne l'a trouvée dans aucun catalogue on n'ose pas en garantir l'existence.

ricum filium, dans la Biblioth. lat. med. ævi de Fabricius, t. 1. Voy. Vossius, de Hist. lat., lib. II. G-Y.

WIPRECHT. Voy. Wigbert.

WIRSUNG, en latin Virsungus, (Christophe), médecin, né à Augsbourg en 1500, étudia tout à-la-fois la médecine et la théologie, ce qui n'était pas alors fort rare. Il fut très-lié avec Conrad Gesner; et dans le même temps qu'il pratiquait son art avec beaucoup de distinction dans sa ville natale, il y remplissait avec le même succès les fonctions de prédicateur évangélique. Il mourut à Heidelberg en 1571. On a de lui: *Nouveau livre de médecine* (all.), Heidelberg, 1568, in-fol.; Neustadt, 1588 et 1597. — Wirsung (*Jean-George*), chirurgien, de la même famille que le précédent, naquit à Augsbourg, et se rendit à Padoue, où il reçut des leçons de Vesling. Ses progrès furent rapides dans l'anatomie; et, le premier, il démontra dans l'homme le canal *pancréatique*, que d'autres anatomistes avaient déjà aperçu dans les animaux. Ce conduit porte encore aujourd'hui son nom dans la science anatomique. Le mérite de Wirsung lui fit des ennemis; un médecin dalmate, qu'il avait réduit au silence dans une discussion publique, s'introduisit dans son cabinet, et le tua d'un coup de pistolet. Z.

WIRTZ ou WIRZ (Jean), artiste suisse, dont la célébrité, selon Fuessli, est loin d'égaler le talent, naquit à Zurich en 1640, et reçut sous les yeux de son père, professeur en théologie, une éducation libérale. Il n'avait pas encore terminé ses études lorsqu'il eut le malheur de perdre un œil. Cet accident ne put l'empêcher de se livrer avec ardeur au dessin; et il y fit, en peu de temps, de grands progrès. Conrad Meyer l'initia aux mystères de la peinture, ainsi qu'à ceux de l'art de graver à l'eau-forte; et Wirz devint bientôt un de ses disciples favoris. Il est malheureux que les circonstances n'aient point permis au génie de ce jeune peintre de se développer. Obligé de se servir de son talent pour vivre, il fit des portraits, et se consacra presque exclusivement à ce genre. Pendant ses instants de loisir, il s'abandonnait aux caprices d'une imagination vagabonde et bizarre, et réalisait sur la toile ou l'acier des conceptions toujours absurdes ou ridicules. Le seul ouvrage qui reste de lui est son *Romæ animale exemplum*, Zurich, 1677, in-8°. C'est une collection de dialogues sur l'Apocalypse, dialogues qui en fait de puérilités, d'extravagances et de singularités, peuvent le disputer aux commentaires les plus bizarres écrits sur la prophétie de l'évangéliste de Pathmos. Zèle aveugle, légendes absurdes, incohérences et barbarismes dans le style, il n'y manque rien de ce qui caractérise trop souvent les interprétations de l'ouvrage le plus obscur de la Bible. Mais les quarante-deux planches qu'il a jointes à son texte sont presque toutes remarquables par l'habileté de la composition, la magnificence ou la grâce des paysages, la dégradation de la lumière et l'expression passionnée des figures, qu'il groupe ou distribue avec un art infini. Tour-à-tour, et souvent à-la-fois, brillant, terrible, gracieux, sombre, pathétique, il semble jouer avec les formes, la lumière, les ombres, les couleurs; et le fantastique de ses compositions a quelque chose qui captive l'œil, et frappe l'imagination, plus que la pureté ou la correction d'un tableau composé selon

les règles du goût, et dont le but serait de représenter les réalités de la vie. Parmi les artistes de l'Italie, Paul Véronèse et Salvator Rosa sont ceux qui peuvent le mieux donner l'idée de la manière de Wirtz; mais il y a dans sa représentation du Jugement dernier quelque chose du grandiose et de la sublimité de Michel-Ange. On a même de la peine à concevoir comment, sans jamais avoir franchi les Alpes, le peintre de Zurich a pu, non-seulement imiter avec autant de fidélité le style de quelques-uns des grands maîtres des écoles italiennes, mais encore reproduire avec une exactitude qui tient du prodige l'aspect des lieux et la physionomie du paysage, les variétés du costume, les détails les plus frivoles de l'architecture et mille particularités non moins minutieuses et non moins fugitives. Wirtz mourut en 1709, dans une petite maison de campagne qu'il possédait près de Zurich. — *Jean* Wirtz, en latin *Wirtzius*, son père, inspecteur des élèves, chanoine, professeur de logique, puis de théologie, à Zurich, où il mourut en 1658, avait laissé dans cette ville la réputation d'un ministre doué de toutes les vertus, d'un bon poète et d'un théologien éclairé. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels il faut distinguer son Ὁσιαμολογία et le *De ementito in fidei dogmatibus Ecclesiæ romanæ doctorum consensu*. P—ot.

WIRTZ (Jean-Conrad), né à Zurich en 1688, fit ses études dans sa patrie et à l'université d'Utrecht. Depuis 1713, il occupa différents emplois ecclésiastiques dans sa ville natale, dont il devint premier pasteur en 1737. Aussi respectable par ses vertus que par ses connaissances, il mérita d'être compté parmi les restaurateurs des lettres et de la théologie à Zurich. Il combattit l'intolérance avec autant de courage et de dignité que de prudence et de modestie, et rendit la paix religieuse à sa patrie. Il mourut en 1769. La plupart des écrits qu'il a publiés sont du genre ascétique. On distingue la collection de ses *Discours synodaux*, Zurich, 1772 à 1775, 4 vol. in-8°, et d'excellents morceaux insérés dans le *Museum helveticum*, dont on ne citera que le *Dialogus de intempestivis disputationibus et catholico controversiarum in causâ religionis judicio*. U—r.

WISCHER (Théodore), peintre, né à Harlem vers 1650, apprit son art dans l'école de Berghem, et profita beaucoup des leçons d'un aussi bon maître. Devancé par sa réputation à Rome, il fut très-bien reçu des meilleurs artistes de cette capitale, où il composa des tableaux estimés, et les vendit fort avantageusement; mais son goût pour la dissipation et l'ivrognerie l'empêcha d'arriver au degré de perfection qu'il pouvait atteindre, et il mourut dans la misère à la fin du dix-septième siècle, après un séjour de plus de vingt-cinq ans en Italie. — Wischer (*Corneille*), de la même famille, fut un des plus habiles graveurs de son siècle, et fit surtout des portraits d'une rare perfection pour la finesse et la pureté du burin. On cite, entre autres celui du poète Vondel (*Voy.* ce nom). Bazan a donné le catalogue de son œuvre. — Wischer (*Jean*), frère du précédent, a aussi gravé avec quelque succès. Z.

WISE (Jean), ministre d'Ipswich en Massachusetts, fit ses études au collége d'Harward, et prit

part, dès l'année 1688, aux premiers actes de rebellion qu'excitèrent dans sa patrie les taxes excessives. Ayant montré beaucoup d'exaspération, il fut emprisonné; et lorsque le calme fut rétabli il intenta une action au chef de justice, qui n'avait pas fait valoir en sa faveur l'acte d'*habeas corpus*. En 1690, il était chapelain dans la malheureuse expédition du Canada, et il s'y distingua par son zèle et son courage. En 1705, quand plusieurs ministres voulurent former des associations dissidentes, à l'exemple de son prédécesseur Ward, Wise fit tous ses efforts pour écarter le danger qui menaçait les Églises de la congrégation, et il composa, à cette occasion, deux ouvrages estimés : I. *Querelle de l'Église épousée*. II. *Défense du gouvernement des Églises* de la Nouvelle-Angleterre, 1718, réimprimée en 1772. Jean Wise mourut en 1725. — WISE (*Jérémie*), ministre de Berwick en Massachusetts, mort en 1756, a publié divers sermons et éloges funèbres. Z.

WISE (FRANCIS), antiquaire anglais, fils d'un mercier, naquit en 1695 à Oxford, et acheva ses études à l'université de cette ville. Admis comme conservateur-adjoint à la bibliothèque Bodley, il y fut à même de satisfaire son goût pour l'histoire littéraire et les antiquités. Il devint, en 1719, membre du collége de la Trinité, où il fut chargé, en 1721, de veiller, comme gouverneur, sur l'éducation de Francis North, depuis comte Guilford. Ce choix fixa en partie sa destinée. Ce seigneur lui donna la petite cure d'Ellesfield près d'Oxford. Wise loua dans le voisinage un terrain de quelques acres, dont il fit un séjour charmant, où des fabriques variées et une imitation heureuse de monuments antiques, comme la tour de Babel, un temple des Druides, une pyramide égyptienne, attestaient le goût et l'industrie du possesseur. Wise avait mis au jour, en 1722, *Asser Menevensis de rebus gestis Alfredi magni*, vol. in-8°., élégamment imprimé et orné de gravures. En 1738, il publia une *Lettre au docteur Mead, concernant quelques antiquités du Berkshire*, où l'on fait voir que le *Cheval blanc était un monument saxon*, in-4°. Un anonyme lui répondit dans un pamphlet très-injurieux, où il donne à entendre que l'auteur de la lettre était mal disposé pour la maison régnante. Cette insinuation chagrina d'autant plus Wise, alors garde des archives, qu'il avait des prétentions à la place de bibliothécaire de la Radcliffe. Il reprit la plume sur le même sujet, et donna en 1742 des *Observations nouvelles sur le Cheval blanc*. Un de ses amis s'attacha également, mais en gardant l'anonyme, à justifier ses principes politiques, ainsi que la justesse de ses conjectures savantes; et la malveillance ne put empêcher que Wise obtînt, en 1748, l'emploi qu'il desirait. La cure de Rotherfield-Greys, dans le comté et le diocèse d'Oxford, lui fut aussi conférée en 1745. Il publia, en 1750, son *Catalogue des monnaies de la bibliothèque bodléienne*, in-fol., où l'on trouve quelques vues de sa maison et de ses jardins à Ellesfield; en 1758, des *Recherches concernant les premiers habitants, les connaissances et la littérature de l'Europe, par un membre de la société des antiquaires*; enfin, en 1764, *Considérations sur l'histoire et la chronologie des temps fabuleux*; ces deux derniers écrits ne portent que

les lettres initiales du nom de l'auteur. Il mourut, fort tourmenté de la goutte, le 6 octobre 1767. Wise avait enrichi la bibliothèque Bodley d'un grand nombre de médailles qui manquaient dans les séries; après sa mort, sa sœur fit présent d'une belle collection du même genre à la bibliothèque Radcliffe. L.

WISEMAN (Richard), chirurgien anglais, fut attaché par sa profession à la famille royale, au temps de la guerre civile de 1640, et accompagna le prince Charles fugitif en France, en Hollande et dans les Pays-Bas. Rentré avec lui en Écosse, il fut fait prisonnier à la bataille de Worcester; mais il recouvra la liberté en 1652, et exerça dès-lors son art dans la capitale. Sa pratique s'accrut considérablement après la restauration, et ses avis jouissaient d'une grande autorité. Il publia, en 1676, *Divers traités chirurgicaux*, en 1 vol. in-fol., réimprimé en 1686, et en 1719, 2 vol. in-8°. Ces traités ont pour sujets les tumeurs, les ulcères, les maladies de l'anus, les écrouelles, les blessures, les plaies faites par des armes à feu, les fractures et luxations, la maladie vénérienne. La description générale de chaque maladie est suivie d'observations écrites avec un ton de sincérité propre à inspirer la confiance, les mauvais succès n'étant pas moins rapportés que les guérisons. Ce livre donne une idée de ce qu'était la chirurgie dans ce temps où l'on recourait aux médicaments et aux applications topiques plus qu'aux opérations. Z.

WISHART ou SFOCARD (1) (George), l'un des premiers et des plus ardents promoteurs des nouvelles doctrines en Écosse, et l'un des premiers que les protestants honorent du titre de martyrs de la réformation, naquit dans les premières années du seizième siècle, et peu de temps avant qu'elle commençât. Il descendait des Pittarows, illustre maison d'Écosse. Il fut de bonne heure imbu des opinions nouvelles, soit qu'il les eût puisées en Allemagne, dans un voyage qu'on prétend qu'il y fit, et où il vit Luther, soit que ce fût à Cambridge, où il passa quelques années, et où elles commençaient à se répandre; mais personne ne les embrassa avec plus d'ardeur. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que, de retour dans sa patrie, en 1544, son premier soin et l'occupation de tout son temps fut de travailler à les propager. Il ne manquait ni d'éloquence ni de savoir. Doué d'ailleurs par la nature d'heureuses qualités, d'une grande douceur de caractère, qui lui attirait la confiance; pieux à sa manière, zélé jusqu'à l'enthousiasme pour la doctrine qu'il avait embrassée, il se mit à la prêcher avec un courage qui allait jusqu'à l'audace. Il mêlait à ses prédications des déclamations continuelles contre l'Église romaine, qu'il accusait de corruption, et contre le clergé catholique, auquel il imputait toute sorte de vices. Ces nouveautés et le talent de l'orateur lui eurent bientôt attiré un auditoire nombreux. On le suivit, on l'écouta, on le crut; et l'erreur fit de rapides progrès. Le cardinal Beaton (2), archevêque de Saint-André et légat du Saint-Siége, dans le diocèse duquel Wishart prêchait, lui fit défendre de continuer. Celui-ci n'en tint compte, et se contenta de quitter le lieu, pour aller dé-

(1) *Hist. eccl.* de Fleury.

(2) L'Histoire ecclésiastique l'appelle Béton et Feller Beaton.

biter ailleurs ses opinions et ses calomnies. Le cardinal ne faisait assurément que ce qu'il devait en cherchant à préserver son troupeau de la corruption. Les protestants prétendent qu'il fut alors résolu d'attenter à la vie de Wishart, et que des tentatives furent faites dans ce dessein. S'il en était ainsi, ce n'est certainement pas là l'esprit de l'Évangile; et ceux qui les auraient ordonnées seraient coupables : mais quoiqu'on cite quelques faits à l'appui de cette accusation, est-elle bien prouvée? Quoi qu'il en soit, le cardinal, dont sans doute on ne niera pas que le devoir était de faire tout son possible pour remédier au mal, employa une mesure plus légale. Il assembla un synode à Édinbourg, pour aviser aux moyens de s'opposer aux progrès de l'hérésie. Pendant qu'on était à délibérer sur un objet aussi important, on apprit que Wishart n'était qu'à quelques milles d'Édinbourg, où il continuait hardiment ses prédications. Le cardinal l'y fit arrêter et amener au synode, où il fut interrogé et sommé de cesser de répandre ses erreurs. Loin d'y paraître disposé, il les soutint, et prétendit qu'il ne prêchait que la parole de Dieu et l'Évangile dans toute sa pureté. Convaincu alors d'hérésie et d'obstination à y persister, il fut livré au magistrat séculier, qui, suivant la jurisprudence du temps, le condamna aux flammes, sentence qui fut exécutée en janvier 1644. Les écrivains protestants reprochent au cardinal Beaton cette exécution, qu'il eut le tort de voir de son palais, et quelques autres exécutions encore, lesquelles eurent lieu dans ces temps désastreux. Elles sont sans doute à déplorer; mais comment ces mêmes écrivains excuseront-ils la vengeance qu'on en tira peu de mois après (le 29 mai de la même année)? « Douze hommes entrèrent à Saint-André, et le lendemain, dès le matin, s'emparèrent de la porte du palais épiscopal, qu'ils trouvèrent ouverte. Ils se rendirent ensuite au logement des officiers, qu'ils firent sortir. Étant ainsi maîtres du palais, ils avancèrent vers l'appartement du cardinal, qui dormait encore. S'étant éveillé au bruit des conjurés, il barricada sa porte; mais aussitôt qu'il les entendit parler d'envoyer chercher du feu, il consentit à capituler, et se rendit, à condition qu'on lui sauverait la vie. Les conjurés lui manquèrent de parole. Dès qu'ils le virent entre leurs mains, ils se jetèrent sur lui comme des furieux, et le massacrèrent. La ville était déjà en rumeur; les amis du cardinal se préparaient à le secourir : mais on leur montra son corps par la même fenêtre où, peu de temps auparavant, il avait paru pour être spectateur du supplice de Sfocard. On ne s'accorde pas sur ce que devinrent les meurtriers (3). » Mais le patient, qui avait aperçu le cardinal à sa fenêtre, avait, au dire des protestants, prédit le sort qui lui était réservé à la même fenêtre, et qu'en effet il éprouva quelque temps après; preuve assez convaincante que la secte, non-seulement n'y était pas étrangère, mais encore qu'elle s'était chargée de l'accomplissement de la prédiction (4). L-Y.

(3) *Hist. eccl.* de Fleury, tom. XXIX, liv. 143, n°. 24.

(4) Le cardinal Beaton se nommait David; il était écossais, et, à ce qu'on croit, appartenait à la maison royale. Il fit ses études à Paris, avec succès, plut au roi d'Écosse Jacques V, qui le jugea capable de grands emplois, et fut envoyé en ambassade près de François Ier., qui le nomma évêque de Mirepoix. Promu à l'archevêché de Saint-André par Jacques V, et élevé ensuite au cardinalat par Paul III, qui l'envoya légat en Écosse, il s'opposa toujours avec zèle à l'hérésie naissante (*Hist. eccl.* de Fleury, *loco citato*).

WISHART ou WISCHEART (George), né en 1602 dans l'East-Lothian, en Écosse, fit ses études à l'université d'Édimbourg, et après y avoir pris ses degrés entra dans les ordres. Ministre d'abord à North-Leith, son refus de souscrire le *covenant* (1) l'en fit expulser. On le mit même en prison. Ayant recouvré sa liberté, il devint chapelain du marquis de Montrose, et l'accompagna à l'armée. Ce marquis fut défait, en 1645, par le général Lisley, et Wishart fut fait prisonnier : il eût été mis à mort avec beaucoup de nobles et autres personnes du parti de Charles, qui éprouvèrent ce sort, si quelques-uns des chefs, parmi les vainqueurs, touchés de sa douceur et de son caractère aimable, ne l'avaient pris sous leur protection. Échappé de ce danger, il crut n'avoir rien de mieux à faire que de quitter l'Écosse. Élisabeth, sœur de Charles Ier. et reine de Bohême, le nomma son chapelain. En 1660, il retourna en Angleterre avec cette princesse, qui venait y visiter Charles II, son neveu, qu'on y avait rappelé, et qui était monté sur le trône. Wishart alors obtint le rectorat de Newcastle : et l'épiscopat ayant été rétabli en Écosse, il fut nommé, le 1er. juin 1662, évêque d'Édimbourg. Parvenu à cette dignité, il eut souvent l'occasion de faire preuve de sa charité bienveillante et du pardon des injures, caractère du vrai chrétien. Il en donna surtout un exemple remarquable à l'égard des presbytériens qui avaient été ses persécuteurs, et qui furent à leur tour emprisonnés pour cause de rebellion ; non-seulement Wishart les assista de tous ses moyens, mais il sollicita même et obtint leur grâce. Il mourut en 1671, et fut inhumé dans l'église de l'abbaye de Holyrood-House, sous une tombe magnifique, accompagnée d'une épitaphe honorable. « C'était, dit M. Keith, un prélat pieux, attaché à son devoir et d'une grande charité envers les prisonniers. Se souvenant qu'il l'avait été lui-même, il prenait rarement ses repas sans avoir envoyé à la prison quelques plats de sa table. » Il a écrit l'histoire de la guerre d'Écosse sous le commandement du marquis de Montrose, de laquelle voici le titre : *De rebus sub imperio serenissimi et potentissimi Caroli Magn.-Britan. regis*, etc., *et sub imperio illustrissimi Montis-Rosarum marchionis*, etc., *anno 1664, et duobus sequentibus, præclarè gestis, commentarius*. Elle fut publiée en 1646 ; et a été plusieurs fois traduite en anglais. En 1720, il en parut une nouvelle édition, avec une seconde partie que Keith dit avoir été trouvée dans les papiers de Wishart. Cet ouvrage est très-estimé. L—y.

WISNIEWSKI (Antoine), prêtre piariste, né à Lenszyce en 1718, mort à Varsovie en 1774, se distingua dans son ordre comme savant et comme professeur. En 1746, il publia ses *Propositiones philosophicæ, ex physicâ recentiorum*, où il se déclara pour les nouvelles découvertes en physique. Le savant prélat Zaluski l'encourageait et lui avait ouvert sa riche bibliothèque. Les jésuites et les dominicains polonais, qui tenaient à la philosophie d'Aristote, s'élevèrent vivement contre Wis-

(1) Le mot *covenant* en histoire ecclésiastique, désigne un contrat ou convention passée entre des Écossais presbytériens, en l'année 1632, pour le maintien de certains articles de la doctrine presbytérienne, contre toute innovation. Le serment exigé pour ce maintien reçut le nom de *covenant*, et ceux qui s'y obligeaient étaient appelés *covenanters* (Encyclopédie anglaise de John Selby-Howard, au mot *Covenant*).

niewski. Le P. Rudzki, jésuite, publia contre lui : *Aristotelica philosophia illustrata*. Le piariste ne répondit point à cet ouvrage, dont l'auteur oubliait toute modération. Ayant été choisi pour accompagner en Italie le jeune prince Lubomirski, Wisniewski passa deux ans avec son élève, à l'université de Turin, où il prit des leçons de physique expérimentale et de mathématiques sous les deux célèbres piaristes Vacca et Beccaria. A Vienne, il écouta les leçons de l'astronome Marinoni, et celles du P. Franz, jésuite et célèbre professeur de mathématiques. Étant retourné à Varsovie, ses supérieurs le chargèrent d'accompagner le jeune comte Loewendhal, qui se rendait à Paris, auprès de son père, nommé maréchal de France. Pendant une année il suivit les cours de Nollet et des autres professeurs de physique et de mathématiques. De Paris, il se rendit à Londres, et revint par la Hollande et l'Allemagne, visitant les bibliothèques, les cabinets, et remportant avec lui une riche collection de livres et d'instruments. Après son retour à Varsovie, il fut nommé professeur de philosophie et de mathématiques au collége des Nobles. En prenant possession de sa chaire, il parla *De la prééminence de la nouvelle philosophie sur l'ancienne*. Ce discours excita le mécontentement des jésuites et des dominicains; mais les religieux des autres ordres, surtout les franciscains, embrassèrent son parti, et l'aidèrent à établir la nouvelle physique sur les ruines du péripatétisme. Dans les séances publiques, le P. Tori, religieux théatin, le soutint vigoureusement contre les dominicains. Comme ses ennemis l'accusaient hautement d'hérésie, le résident de France, Du Perron de Castera, lui accorda sa protection. La douceur, la modération de Wisniewski désarmèrent enfin ses adversaires. *V.* dans Bielski, *Vita et scripta Piaristarum*, la Vie de Wisniewski, de qui nous avons : I. *Histoire de Pologne et de son droit public* (franç.), Varsovie, 1759. II. *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, par Montesquieu, traduit en polonais, Varsovie, à l'imprimerie des piaristes, 1762, in-8°. III. *Grammatica gallica brevis et facilis ad usum scholarum Piarum*, Varsovie, 1775, in-8°. Wisniewski a eu part à la traduction des *Opera posthuma* du P. Sarbiewski, jésuite, publiée à Varsovie, en 1769, ainsi qu'à la traduction d'Horace, qui parut aussi à Varsovie, 1773, 2 vol. in-8°.

G—y.

WISNIOWIZKI (Michel-Jérémie Koributh), fameux général polonais, appartenait à une famille illustre, originaire de la Lithuanie, et portait entre autres titres, celui de Wisniowizka, de Zaloz et de Lubné. Sa première jeunesse s'était passée dans les camps de diverses puissances allemandes, et à combattre, sur les bords du Dniéper, les Tartares qui cherchaient à entamer la Pologne. En 1644, il se joignit avec quelques troupes, levées à ses frais, au général Stanislas Koniekpolzki, dont il devint un des principaux officiers, et contribua puissamment, par l'habileté et l'à-propos de ses manœuvres, au gain de la bataille d'Achmeror. Quatre ans après (1642), aigris de nouveau par la tyrannie des Polonais qui les blessaient dans l'exercice de leurs droits, et attentaient à leur liberté de conscience, les Cosaques Zaporowzki se révoltent encore et

marchent sur la Pologne. Wisniowizki fut un des premiers à s'opposer aux progrès de leur général Bogdam Chmielnizki, et se signala par sa bravoure dans divers combats, dont le résultat fut à peu près égal pour les deux partis, mais qui eurent l'avantage de préserver le sol polonais d'une invasion. Il parut ensuite à la diète de Varsovie, et, après avoir donné sa voix au prince Jean-Casimir, il assista à son couronnement au commencement de l'année 1649. On sait que le nouveau monarque, encore étranger aux sentiments et aux habitudes de la royauté, refusait de marcher contre les Cosaques, qui, disait-il, avaient réellement eu à se plaindre de la Pologne, et dont on n'aurait dû ni contrarier l'opinion religieuse ni brûler les châteaux. Wisniowizki fut un de ceux qui parvinrent à prouver au prince que ces réflexions, au fond très-justes, étaient alors intempestives, et qu'il s'agissait pour l'instant d'arrêter l'ennemi toujours en armes et prêt à franchir la frontière. Jean-Casimir finit par céder et s'avança en personne contre les Barbares. Au reste Wisniowizki n'avait point attendu qu'il se décidât pour prendre une part active aux hostilités, et de concert avec la haute noblesse du royaume, il avait envoyé de l'argent et des troupes pour arrêter l'irruption des Cosaques alors alliés aux Tartares. Lui-même s'étoit trouvé à la plupart des rencontres qui avaient eu lieu, et quoique souvent accablé par la supériorité numérique, il avait toujours héroïquement disputé la victoire. L'arrivée du roi avec son armée fixa enfin l'avantage du côté des Polonais; et deux traités séparés furent conclus avec les Tartares et les hordes de l'Ukraine. Wisniowizki, dont le patriotisme et les talents militaires brillaient depuis huit ans sur tous les champs de bataille de la Pologne et des régions voisines, obtint alors pour récompense la starostie de Przémysl. Mais il ne jouit pas long-temps de sa nouvelle dignité. Les Cosaques ayant repris les armes en 1651, et Jean-Casimir ayant été de nouveau obligé de paraître dans les camps, il le suivit et eut le commandement d'une des ailes de l'armée à la bataille de Berestetzkott, qui se termina par la défaite totale des ennemis. Mais il mourut au mois d'août suivant, au camp devant Pawoloczy, d'une fièvre chaude, qui, probablement, était la suite de ses fatigues ou de ses blessures. Il n'avait alors que trente-six ans. P—OT.

WISSENBACH (Jean-Jacques), savant jurisconsulte, né le 8 octobre 1607, à Frohnshausen, dans le pays de Nassau, fut nommé, en 1634, professeur à l'université de Heidelberg, alla ensuite à Groningue, voyagea en Angleterre et en France; puis, étant revenu en Hollande dans l'année 1640; il obtint aussitôt une chaire de jurisprudence à Franeker. C'est là qu'il mourut le 16 fév. 1665. Ses ouvrages critiques sur la jurisprudence sont très-estimés: I. *Disputationes ad jus civile*, Franeker, 1648, in-4°. II. *Disputationes ad Pandectas*, Franeker, 1661, in-4°. III. *Disputationes ad Institutiones*, ibid., 1666, in-4°. IV. *Prælectiones in Codicem*, ibid., 1701, 2 vol. in-4°. V. *Emblemata Triboniani seu leges à Triboniano interpretatæ et ad novi juris rationem inflexæ*, Franeker, 1642, in-4°, réimprimé avec *J. Wibonis Tribonianus ab emblematibus Wissenbachii liberatus*, Halle, 1736, in-8°. G—Y.

WISSING (William), peintre de portraits, né à Amsterdam, en 1656, reçut les leçons de Dodaens, peintre d'histoire à la Haye. Étant passé en Angleterre, il s'attacha, non sans succès, à saisir la manière de Peter Lely, et eut de la vogue après la mort de cet artiste. Charles II et la reine, le duc de Monmouth, Jacques II, et presque toutes les personnes de la cour voulurent avoir leurs portraits de sa main. Il fut quelque temps en concurrence avec Kneller, dont la réputation croissait chaque jour. Jacques II l'envoya en Hollande pour qu'il peignît le prince et la princesse d'Orange. On prétend que lorsqu'une dame se présentait chez cet artiste pour qu'il fît son portrait, s'il la trouvait trop pâle, il la prenait par la main, et la faisait danser jusqu'à ce que son teint s'animât. Il mourut en 1687, n'ayant que trente-un ans. Z.

WISSOWATZI (André), théologien de la secte des Unitaires, né en 1608 à Philippowie, en Lithuanie, était par sa mère petit-fils de Fauste Socin. Il fit ses études à Leyde, adopta avec beaucoup d'ardeur toutes les opinions de son grand-père, et visita, l'Angleterre et la France. A son retour, il fut établi ministre en Wolhinie. Comme dans son zèle pour les intérêts de sa secte il ne savait garder aucune mesure, il fut obligé de se réfugier d'abord à Przypcovitz, en Hongrie, puis dans le Palatinat, et enfin en Hollande, où il mourut en 1678. On a de lui plusieurs ouvrages polémiques, et des notes sur le Nouveau-Testament que l'on trouve dans la *Bibliotheca Fratrum Polonorum*. L'ouvrage suivant : *Andr. Wissowatii narratio, quomodo in Polonia à Trinitariis reformatis separati sint Christiani Unitarii; accedit historia de Spiritu Belgâ*, a été publié par Sand, auteur socinien, dans sa *Bibliotheca Anti-Trinitariorum*. On trouve dans la même bibliothèque : *Anonymi epistola, exhibens vitæ ac mortis Andreæ Wissowatii, necnon ecclesiarum Unitariorum ejus tempore, brevem historiam*. Wissowatzi a mis en vers polonais les *Psaumes de David*; mais cette traduction est restée manuscrite. G—y.

WISTAR (Gaspar), professeur d'anatomie à l'université de Pensylvanie, fut un de ces hommes rares dont le caractère mérite d'être remarqué, car la nuance qui le distingue est de nature à ne pas se reproduire souvent, même dans le pays où il vécut. Les temps qui le précédèrent n'y offraient pas les chances de le faire éclore, ceux qui suivront doivent offrir d'autres combinaisons, car tout marche avec une extrême rapidité dans ces contrées. Il était né, en 1761, d'une famille honnête de la société *des Amis*, qu'on appelle communément les quakers. La nature particulière de cette société est d'unir à des principes moraux, simples, doux, bienfaisants, un esprit d'enthousiasme qui peut aller très-loin, et parfois produire des fanatiques, quoique jamais il n'ait fait des persécuteurs. C'est dans ces principes que le docteur Wistar fut élevé, et il était sans doute très-sincèrement persuadé de leur vérité, car rien ne fut plus loin de son cœur que la duplicité. L'exactitude de son jugement, les études auxquelles il se livra à Philadelphie, à Londres, à Édinbourg, les observations recueillies dans ses voyages, firent de lui un des hommes les plus éclairés de son siècle. Devenu professeur d'anatomie, et placé à la tête de cette

science dans sa patrie, il voulut que sa méthode d'enseignement fût tout au profit des étudiants; cherchant peu à briller lui-même, quoique son élocution fût claire, et son discours très-nourri de faits et d'idées, il s'arrangea toujours pour que la leçon du jour fût répétée le lendemain par les écoliers sur les questions détachées qu'il leur faisait, avant de leur en donner une nouvelle. L'urbanité du maître était toute occupée de ménager les vanités, et d'encourager le zèle. Wistar distribuait (surtout pour l'ostéologie) des suites d'échantillons des parties à chacune des classes d'étudiants qu'il formait, pour leur inspirer de l'émulation. Il avait fait construire sur une grande échelle des modèles de tous les organes du corps humain. Il commença et poussa très-loin une collection de préparations anatomiques à l'université de Pensylvanie, qui est la grande école de médecine des États-Unis. L'ouvrage qu'il publia quelque temps avant sa mort, intitulé *Système d'anatomie*, fruit de beaucoup d'étude et de travail, a obtenu les suffrages de tous les maîtres de l'art. Comme médecin, il était fort attentif, doux et bienveillant pour les malades. Son système était d'aider la nature. Jamais il ne se livrait à des épreuves hasardeuses. Il fut, dans les dernières années de sa vie, président de la société philosophique de Philadelphie, et ce court intervalle fut marqué par l'établissement d'un comité permanent, chargé de l'histoire naturelle de cette intéressante contrée à toutes les époques. Wistar avait surtout de profondes connaissances dans cette partie; et c'est lui qui le premier a dirigé l'attention de ses compatriotes vers l'étude des différentes espèces d'animaux fossiles de l'Amérique. Le septième volume des *Transactions* de Philadelphie contient ses premières observations à cet égard. Ce savant si doux, si généreux, joignait à ces avantages le ton de la meilleure compagnie sans la moindre affectation. Il donna le premier, en Amérique, l'exemple de réunir périodiquement chez lui et de recevoir avec élégance les hommes de tous les pays qui aimaient les lettres et les sciences. Il mourut à Philadelphie le 23 janvier 1818. Son éloge funèbre fut prononcé dans une des églises de cette ville par le chef de la justice.

C—S—A.

WITASSE. *Voy.* VUITASSE.

WITCHELL (GEORGE), astronome et géomètre anglais, né en 1728, était de la secte des quakers, et exerça l'état d'horloger. La science l'occupa dès son enfance; car on lit dans le *Gentleman's Diary* de 1741, un article sur un point d'astronomie, qu'il écrivit à l'âge de treize ans. Divers journaux scientifiques, qui portent le titre de *Diary*, et le *Gentleman's magazine*, furent fréquemment enrichis de morceaux sortis de sa plume, et la plupart signés G. W. En 1764, il publia une carte représentant très-exactement le passage de l'ombre de la lune sur l'Angleterre dans la grande éclipse solaire du 1er. avril de cette année. L'année suivante, il présenta aux commissaires du bureau des longitudes un plan pour calculer les effets de la réfraction et de la parallaxe, d'après la distance de la lune d'avec le soleil ou une étoile, afin de faciliter la découverte de la longitude en mer. Witchell enseigna long-temps les mathématiques à Londres, avec beaucoup de réputation. En 1767, la société royale l'admit au nombre

de ses membres. Nommé grand-maître de l'école royale de marine à Portsmouth, il y mourut en 1785. Z.

WITENES, duc de Lithuanie, bisaïeul de Vladislas Jagellon, fonda la dynastie des princes de ce nom. Son prédécesseur Troydem n'eut qu'un fils, appelé Raymund, qui avait embrassé la vie religieuse, probablement dans un couvent de Russie, la Lithuanie étant encore païenne à cette époque. Le jeune prince, ayant appris que son père avait été assassiné par un de ses proches parents, sortit de son couvent, combattit la tête des Lithuaniens, tua de sa main le meurtrier de son père, et après avoir mis Witenes, un des premiers seigneurs de la Lithuanie, en possession du duché, il rentra dans son couvent (1283). Pendant trente années, Witenes répandit la terreur parmi ses voisins, surtout parmi les chevaliers Teutoniques et les Polonais. Les Annales de la Pologne citent entre autres une invasion qu'il fit dans la Grande-Pologne : s'étant jeté subitement sur Leneziz, le jour de la Pentecôte, au moment où les habitants étaient à l'église, il mit le feu à la ville, et se retira, emmenant un si grand nombre de prisonniers, que chacun de ses soldats en avait vingt pour sa part (1294). Witenes en voulait surtout aux chevaliers Teutoniques; en revenant d'une expédition qu'il avait entreprise contre eux, il fut assassiné par Gédymin, son propre fils, qui lui succéda en 1315. G—y.

WITERIC. *Voy.* VITERIC.

WITEZ DE ZREDNA (JEAN), chancelier de Hongrie, eut une grande part aux affaires de ce royaume, dans le quinzième siècle. Il était fils d'un pauvre gentilhomme de la Slavonie. Ayant fait de bonnes études à l'université de Bologne, il devint le secrétaire du grand Huniade, et, en 1445, fut proposé aux états par ce prince pour l'évêché de Grand-Waradein. Le monarque représenta que cette ville étant la clef de la Transilvanie, il était de la plus haute importance, que, tandis qu'il serait en présence des Turcs, elle fût occupée par un évêque sur le dévouement duquel il pût compter. La diète promit par acclamation qu'elle appuierait ce choix près du pape; et les bulles furent envoyées à Huniade qui ne cessa d'admettre Witez dans tous ses conseils, et de lui confier les plus importantes négociations. Les états de Hongrie désiraient vivement qu'une réconciliation pût avoir lieu entre George, duc de Servie, et les autres membres de la puissante famille Cilley, afin que Huniade n'eût plus d'autres ennemis à combattre que les Turcs. Pour entrer dans de telles vues, Huniade envoya Witez à Sémendria, où se conclut un arrangement dont la principale condition fut le mariage de Vladislas, fils aîné de Huniade, avec la princesse Élisabeth, fille de George. En 1452, l'empereur Frédéric ayant été forcé de relâcher le jeune roi Vladislas, qu'il retenait comme otage, Witez fut nommé ministre plénipotentiaire pour régler avec Æneas Sylvius, les points litigieux, et surtout pour réclamer la *sainte couronne* de Hongrie, que Frédéric gardait en dépôt. Le jeune roi Vladislas, pour flatter Huniade, nomma Witez chancelier du royaume (1453), et l'année suivante ce prince, se rendant en Bohême et en Moravie, prit le nouveau chancelier avec lui. Le pape ayant envoyé à Vladislas un légat pour proposer une ligue générale

contre les Turcs, Witez fut encore chargé de négocier avec le pontife. En 1454, il fut l'ame de la diète générale que présida le grand Huniade, en l'absence du roi; et il se rendit ensuite à Ratisbonne, pour presser l'empereur Fréderic et les états de l'empire d'accéder à la ligue. Là, il seconda puissamment les efforts de Philippe, duc de Bourgogne, ainsi que ceux du zèle Jean de Capistran, et il fit adopter à la diète (1456) les mesures les plus vigoureuses contre les Turcs. La campagne qui s'ouvrit bientôt fut très-glorieuse; Huniade délivra Belgrade, et repoussa Mohammed jusqu'à Sophia; mais il mourut au milieu de ses triomphes. Witez conserva le même dévouement à ses deux fils. Ces deux jeunes princes ayant été arrêtés, il fut lui-même conduit à Gran pour y être gardé à vue. Mais le roi vint bientôt le délivrer, et l'engagea à négocier avec la mère des jeunes Huniade un arrangement qui fut arrêté le 13 juillet 1458 (*Voy.* VLADISLAS, XLIX, 386). La captivité de Witez avait produit à la cour de Rome une pénible sensation. Le cardinal Æneas Sylvius écrivait au roi Vladislas: « Quand j'eus appris que vous aviez donné l'ordre d'arrêter l'évêque de Waradein, je me hâtai de vous écrire et de vous indiquer les mesures que je croyais commandées par la gloire de votre couronne. Notre Saint-Père vous a aussi écrit plusieurs fois à ce sujet. En ce moment nous apprenons que vous faites mettre ce prélat en liberté. Cette nouvelle a rempli de joie la cour de Rome. Notre Saint-Père et le collège des cardinaux vous donnent à ce sujet les louanges que vous méritez; et moi, qu'une amitié intime lie à ce prélat, je n'oublierai jamais ce que vous venez de faire pour lui. » Le roi Vladislas étant mort presque subitement, et la voix publique demandant que Mathias fût son successeur, Witez se rendit à Prague pour délivrer le jeune prince qui y était retenu captif. Il avait pris avec lui quatre mille ducats, pour ouvrir les portes de la prison. Pendant qu'il négociait, Mathias fut élu roi, et le 16 février 1458 Witez le présenta à la diète rassemblée à Ofen. Signalant ensuite de plus en plus son zèle, il obtint à prix d'argent, que l'empereur rendît la *sainte couronne* de Hongrie, qu'il retenait depuis vingt ans; et il eut l'honneur de rapporter lui-même ce dépôt sacré (19 juillet 1463) à Bude, où Mathias ceignit le précieux diadème aux acclamations de toute la Hongrie (*Voy.* CORVIN, X, 23). De tels services valurent à Witez de nouvelles faveurs; et il employa encore son crédit pour des choses utiles. Ayant fait agréer au jeune roi le plan d'une université qu'il voulait fonder près de Bude, en prenant celle de Bologne pour modèle, des députés furent envoyés au pape Paul II, qui confirma les statuts de ce grand établissement, dont Witez fut nommé chancelier (1465). On appela *Istropolis* la ville destinée à renfermer les nouvelles institutions, et à recevoir les élèves et les maîtres que l'on fit venir des pays étrangers. Witez, qui était passionné pour l'astronomie, appela entre autres savants le célèbre Jean Regiomontanus. Ce plan eut peu de succès; son exécution eût exigé des temps plus tranquilles; mais la Hongrie n'était pas destinée à jouir alors d'un tel bonheur. La cour de Rome, voulant détrôner Podiebrad, roi de Bohême, offrit sa couronne

à Mathias. Witez, qui jusque-là avait dirigé avec tant de sagesse les conseils du jeune roi, se laissa gagner. Depuis ce moment, Mathias, au lieu de marcher sur les traces du grand Huniade, son père, qui avait toujours eu le sabre levé contre les Turcs, tourna toute son ambition vers la Bohême et la Moravie. Les hommes sages virent avec douleur répandre le sang des Hongrois, et prodiguer leurs trésors, pour aller attaquer des frères, pendant que l'ennemi du nom chrétien s'avançait jusque dans le cœur de la Hongrie. Dès-lors Mathias ne vécut plus que dans l'inquiétude, environné de complots et d'hostilités. Witez, qu'il avait nommé archevêque de Gran et primat du royaume, entraîné dans une fausse politique, et ne pouvant fournir au roi tout l'argent que le prince demandait, perdit son crédit et sa faveur. Oubliant alors ce qu'il devait aux Huniade, qui l'avaient tiré de la poussière, il se lia avec les ennemis du monarque. A leur instigation les états de Bohême, après avoir rejeté Mathias, élurent Vladislas, fils aîné de Casimir, roi de Pologne (27 mai 1471). Witez fut arrêté, puis il fit sa paix, fut arrêté de nouveau, mis en liberté; et, le 8 août 1472, il mourut ayant à se reprocher d'avoir souillé par l'ingratitude une carrière glorieuse. Un de ses secrétaires avait recueilli les lettres et instructions écrites au nom du grand Huniade, depuis 1445 jusqu'à 1451. Le manuscrit original, qui se trouve à la bibliothèque impériale de Vienne, a été publié, en 1746, dans le tome II des *Scriptores rerum hungaricarum*, pag. 1 à 106. Cette correspondance, composée de soixante-dix-sept lettres et pièces diplomatiques, ne se rapporte qu'à un très-court espace du ministère que Witez a rempli près de Huniade et près de la diète de Hongrie. Elle jette néanmoins un grand jour sur une époque remarquable de l'histoire de ce royaume.—*Jean* WITEZ, neveu du précédent, remplit des missions importantes à la cour de Rome, et fut nommé archevêque de Veszprim, dont il ouvrit les portes à l'archiduc Maximilien d'Autriche, lorsque ce prince envahit la Hongrie, après la mort de Mathias Corvin. G—Y.

WITEZ (MICHEL DE CSOKONAÏ), né à Debreezin en Hongrie le 17 novembre 1773, y est mort le 28 janvier 1805, après avoir annoncé, pendant une si courte carrière, un talent remarquable pour la poésie nationale. Il excellait surtout dans les compositions lyriques. Ses Idylles et ses chants anacréontiques sont des chefs-d'œuvre; et ils expriment bien les douces modulations de la langue dans laquelle le poète écrivait. On remarque surtout une épopée comique, en 4 chants, publiée sous ce titre: *Dorothée* ou le *Triomphe des dames pendant le temps du carnaval*, Grosswaradin et Waitzen, 1804, in-8°. G—Y.

WITEZOWITCH (PAUL), conseiller à la cour de Vienne, est connu par ses recherches savantes sur les antiquités et l'histoire de la Croatie et des provinces voisines. Né à Zeng ou Segina, il assista, en 1681, comme député de cette ville, à la diète d'OEdenbourg, et, en 1682, il fut député par la même ville à la cour de Vienne, où il publia quelques pièces en vers latins, entre autres: *Nova Musa, sive Pars artificiosa operum poeticorum anni* 1682;—*Sacer chorus Josepho Leopoldi I filio.* Il profita de son séjour à Vienne pour travailler sur l'histoire de son pays

On lui donna accès dans les bibliothèques, archives de la monarchie, et Léopold le renvoya en Croatie, avec la mission d'y rassembler les pièces d'après lesquelles la couronne de Hongrie pouvait établir ses droits sur cette province, et en déterminer les limites. L'empereur donna aux autorités civiles et militaires de la Croatie l'ordre d'assister et de protéger dans ses recherches Witezowitch, qui alors avait déjà germanisé son nom, prenant celui de Paul Ritter, sous lequel il est connu depuis cette époque. Nommé chevalier de l'Éperon d'or, il assista en cette qualité à la diète de Presbourg, tenue, en 1687, pour le couronnement de Joseph Ier. Sur ses instances, les états des trois royaumes qui composent la Hongrie décidèrent, en 1691, qu'une imprimerie serait établie à Agram. Ce savant estimable mourut à Vienne le 17 octobre 1713. Dans le grand nombre de ses ouvrages nous remarquerons : I. *Croatia rediviva regnante Leopoldo magno Cæsare*, Vienne, 1700. II. *Stemmatographia sive Armorum Illyricorum delineatio et descriptio*, Vienne, 1701. III. *Bosnia captiva, sive Regnum et interitus Stephani ultimi Bosniæ regis*, Tirnau, 1712. IV. *Natales D. Ladislao restituti*. V. *Sibylla*, en langue croate, Agram. VI. Witezowitch fit aussi imprimer à Agram une *Chronique croate*, qui a eu plusieurs éditions et deux continuations dont l'une va jusqu'à l'an 1744, et l'autre jusqu'en 1762. Cette publication est la seule où il ait pris son nom croate de *Paul Witezowitch*; dans toutes les autres il prend celui de *Ritter*. Cet ouvrage est divisé en trois parties : la première comprend les événements depuis la création du monde jusqu'à la naissance de J.-C.; la seconde, depuis J.-C. jusqu'à l'an 1744; la troisième va jusqu'en 1762. Quoiqu'il en ait paru trois éditions, il est fort rare et curieux. La bibliothèque impériale de Vienne possède un exemplaire de la troisième, avec des notes manuscrites; on y lit que Ritter avait composé sa Chronique croate, en grande partie, d'après une ancienne Chronique ragusaine ou monténégrine, et que le P. Laurenchich, de la société de Jésus, a soigné cette troisième édition. Paul Ritter ou Witezowitch laissa en mourant des manuscrits précieux qui se trouvent dans les archives du chapitre métropolitain d'Agram. Le comte Szechenyi les a fait transcrire pour la riche bibliothèque qu'il a formée à Bude. On y trouve : 1°. une *Grammaire* et un *Dictionnaire croate*; 2°. les *Annales* de la Servie et de la Croatie, en latin; 3°. des *Dissertations* sur les limites de ces provinces, sur les droits de la couronne de Hongrie; 4°. une *Dissertation* où l'on réfute les prétentions de la république de Venise sur les mêmes provinces; 5°. la collection précieuse des Diplomes qu'il avait transcrits sous le nom de Ritter, dans les archives de la Hongrie et de la monarchie autrichienne.

G—Y.

WITHER (George), poète anglais, né, en 1588, à Bentworth, près Alton dans le Hampshire, termina ses études à l'université d'Oxford, et vint plus tard à Londres, se former à la connaissance des lois, dans le collége de Lincoln's inn. La fréquentation du monde dans un temps de perversité développa le penchant naturel qu'il avait pour la satire. Néanmoins les premiers écrits sortis de sa plume furent d'un carac-

tère bien différent. Il composa, entre autres poëmes, des Élégies sur la mort du prince Henri, en 1612; mais l'année suivante vit paraître ses Satires intitulées: les *Abus mis à nu et fouettés*, écrites avec une liberté excessive, et qui, lues avec un vif empressement, ne manquèrent pas d'attirer à leur auteur les poursuites de la justice. Renfermé pendant trois mois dans la prison de la Marshalsea, il y produisit une suite d'Églogues, publiées en 1615 sous le titre de la *Chasse du berger*, et qui, au jugement de sir Egerton Brydges, son dernier éditeur, offrent un style plein d'images, et respirent une sensibilité touchante, et suffiraient seules pour déceler une vocation poétique. C'est aussi de sa prison que fut datée sa *Satire au roi*, 1614. On imagine qu'un homme qui s'érigeait en censeur des vices de son siècle devait offrir dans sa conduite le modèle des vertus dont il paraissait animé; mais il n'en est pas toujours ainsi. Wither faisait partie, en 1639, comme capitaine de cavalerie, de l'expédition dirigée contre les Écossais; mais dès que la guerre civile éclata, en 1642, il vendit ses biens pour lever à ses frais un régiment de son arme, au service du parlement. Bientôt il fut élevé au rang de major; mais il tomba dans les mains des royalistes; et, si l'on en croit Antoine Wood, il ne dut alors la vie qu'à sir John Denham (*V.* ce nom), qui engagea le roi à ne pas l'envoyer à la potence, « parce que tant que Wither vivrait, disait-il, Denham ne serait pas regardé comme le plus mauvais poète de l'Angleterre. » Wither ne fut donc pas pendu. Il reparut au milieu de son parti. Le long parlement le créa juge de paix pour les comtés de Hamp, de Surrey et d'Essex; et Olivier Cromwell le nomma depuis major-général de la cavalerie et de l'infanterie dans le Surrey. Wither profita de l'occasion pour s'emparer des propriétés des royalistes, ainsi que des biens de l'Église, qui se trouvèrent être à sa convenance. Mais la restauration arriva; et ses spoliations passées le signalèrent comme une des victimes d'une réaction inévitable. Poursuivi par la haine de ses ennemis, suspect au nouveau gouvernement, inquiété pour la publication d'un pamphlet jugé séditieux, et qui avait pour titre *Vox populi*, il fut renfermé d'abord à Newgate, et de là transféré, par ordre du parlement, à la Tour de Londres, pour y être étroitement resserré, privé de l'usage du papier et des plumes; mais étant parvenu à intéresser le concierge en sa faveur, il en obtint les moyens de charmer l'ennui de sa captivité, et écrivit quelques opuscules, qu'il publia par la suite, entre autres de nouvelles satires, genre dont il n'avait pas perdu le goût. La liberté ne lui fut rendue que plus de trois ans après. Il mourut le 2 mai 1667. Ce poète se distingua par une imagination féconde, par la clarté et le naturel du style et par une facilité dont il abusa, et qui nuisit à sa réputation. Dès qu'il eut une fois saisi la plume, il ne cessa guère jusqu'à la fin de sa vie d'entasser tome sur tome, sans se soucier de perfectionner ses ouvrages. Aussi est-il de ces écrivains auxquels on rend un grand service en réduisant leurs œuvres nombreuses à quelques minces volumes. C'est ce qu'ont fait pour Wither Alexander Dalrymple, en donnant, en 1785, un choix de ses *Juvenilia;* mais surtout sir Egerton Brydges, en réimprimant la *Chasse du berger*, Londres, 1814

(à cent exemplaires seulement); *Fidelia*, 1815, et les *Hymnes et Chants de l'Église*, 1815, 3 élégants vol. in-12, enrichis de préfaces et de remarques judicieuses, par ce savant baronnet, qui a, en outre, inséré dans le *Bibliographe*, tomes 1 et 2, une notice étendue sur le poète qui est le sujet de cet article. L.

WITHERING (WILLIAM), médecin et botaniste anglais, né, en 1741, à Willington en Shropshire, dut à son père les premiers éléments de la médecine et de la pharmacie. Il étudia ensuite à l'université d'Édimbourg, et prit le doctorat en 1766. Établi successivement à Stafford et à Birmingham, c'est dans cette dernière ville que sa réputation, comme praticien, commença et s'étendit rapidement. Peu de médecins de province avaient une clientelle aussi nombreuse. Économe du temps, il évitait la grande société, et sut mettre à profit, pour l'avancement de la science, les loisirs que lui laissait l'exercice de son art. En 1776, parut la première édition de son *Arrangement botanique dans la Grande-Bretagne*, avec une *Introduction à l'étude de la botanique*, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage pouvait n'être regardé alors que comme une simple traduction de ce qu'a écrit Linné sur les genres et les espèces de plantes indigènes de la Grande-Bretagne; et Withering avait pu d'ailleurs tirer un grand secours des ouvrages de Ray et de Hudson; mais dans la seconde édition, publiée en 1787, augmentée d'un volume en 1793, et surtout dans la troisième, qui fut imprimée en 1796, en quatre volumes in-8°., le plan primitif fut tellement étendu et perfectionné, que l'ouvrage fut considéré en quelque sorte comme original : c'est une flore nationale très-soignée et très-complète surtout relativement aux usages des plantes en médecine et en économie domestique. L'auteur fit paraître, en 1779, in-8°., un *Mémoire sur la fièvre scarlatine et le mal de gorge* (sore throat) *qui ont régné à Birmingham en* 1778. La chimie et la minéralogie furent aussi des objets de son attention. On lui doit une traduction anglaise de la *Sciagraphia regni mineralis* de Bergmann, sous le titre d'*Éléments de minéralogie*, 1783, in-8°.; et les *Transactions philosophiques* de la société royale de Londres, dont il était membre, ainsi que de la société d'Édinbourg, contiennent quelques articles de lui sur des sujets analogues : en 1773, ses expériences sur différentes espèces de marne trouvées en Staffordshire; 1782, l'analyse de la crapaudine, fossile trouvé en Derbyshire; 1784, expérience sur la *terra ponderosa*; 1798; analyse d'eaux minérales chaudes en Portugal. Dans un *Mémoire sur la gantelée* (fox-gloves), *et quelques-uns de ses usages en médecine*, publié en 1795, il s'est attaché à démontrer par des faits les qualités diurétiques de cette plante dans divers cas d'hydropisie. Si l'on doit à un autre que lui la découverte de ce remède, il en a du moins le premier indiqué les doses et les préparations, et les meilleurs moyens de l'employer avec sureté et efficacité. La constitution du docteur Withering était naturellement délicate. Tourmenté d'une pneumonie chronique, il fit deux fois (1793-95) le voyage du Portugal pour passer l'hiver dans un climat plus doux; il y analysa les eaux minérales appelées les Caldas, et cette analyse fut d'abord insérée dans les Mémoires de l'académie royale des sciences de

Lisbonne, à laquelle il fut agrégé. Le soulagement qu'il éprouva de la bénignité du climat ne fut que passager. Il mourut près de Birmingham le 6 octobre 1799. On a publié, en 1822, ses *Traités divers* (Miscellaneous tracts), précédés d'une notice sur sa vie et son caractère, Londres, 2 vol. in-8°. Ce médecin était doué de beaucoup de tact et de pénétration, et très-réservé dans la prescription des médicaments. Z.

WITHERSPOON (JOHN), théologien distingué, né en 1722 à Yester près d'Édinbourg, descendait directement du fameux réformateur Knox. Après avoir terminé ses études à l'université d'Édinbourg, il fut admis à prêcher, et devint ministre dans la ville de Paisley. Son savoir et ses talents oratoires commencèrent une réputation à laquelle ajoutèrent depuis quelques écrits remarquables. L'Église d'Écosse était alors divisée en deux partis : celui des *Orthodoxes*, ou ceux qui adhéraient strictement aux doctrines contenues dans la *Confession de foi*; et celui des *Modérés*, qui voulaient étendre les droits des seigneurs dans les promotions ecclésiastiques. Les chefs de ce dernier parti étaient Blair, Gérard, Campbell et Robertson, et c'était à des hommes d'un si grand mérite, que Witherspoon, qui figurait dans les rangs opposés, avait à disputer l'ascendant à l'assemblée générale. Ses discours lui acquirent une grande influence, et plus encore la publication des *Caractères ecclésiastiques*, satire piquante, dirigée contre les modérés, qui fut recherchée avec avidité, et continua d'être lue avec plaisir en Écosse, long-temps après la cessation de l'état de choses qui y avait donné lieu. Des offres séduisantes furent faites à l'auteur pour l'engager à venir s'établir à Dublin, à Dundée ou à Rotterdam; il préféra d'aller en Amérique, où la renommée de ses talents l'avait devancé. A peine arrivé à Prince-Town, il y fut nommé président du collège, où il s'attacha à introduire les améliorations que l'éducation et la science avaient éprouvées en Europe. Grâce à son zèle, ce séminaire d'instruction prit un vaste développement. Lorsque la brèche fut ouverte entre la métropole et les colonies, l'opinion de Witherspoon se prononça fortement en faveur de l'indépendance. En 1776 les habitants de New-Jersey le députèrent au congrès, et il s'y fit remarquer pendant sept ans par sa fermeté, comme par son éloquence. Il mourut à Prince-Town le 15 novembre 1794. On a de lui, outre les *Caractères ecclésiastiques*, plusieurs écrits distingués par l'esprit et par l'élégance du style : *Essai sur des sujets importants*, 3 vol. in-8°.; un livre *sur la nature et les effets du théâtre*, qui fit du bruit dans le temps où il parut; des *Sermons*, 2 vol. Le recueil des *OEuvres* de ce théologien a été imprimé en 1802, 4 vol., par les soins du docteur Rodgers. On trouve sous son nom, dans l'*American museum*, 1788, plusieurs opuscules, entre autres des *Lettres sur le mariage et sur l'éducation*. L.

WITHOF (JEAN-HILDEBRAND), philologue, né le 27 juillet 1694, à Lengerich ou Lemgerké, dans le comté de Tecklenbourg, fit ses études à Brême et à Utrecht. Nommé, en 1716, recteur de l'école latine à Bommel, dans le pays de Gueldres, il fut appelé à Duisbourg pour y occuper la chaire d'histoire, d'éloquence et de littérature grecque; et il mourut dans cette ville le 30 fé-

vrier 1769. Suivant les traces du savant Bentley, il corrigea avec beaucoup de succès un grand nombre d'auteurs anciens. On a de lui : I. *Specimen emendationum ad Guntheri Ligurinum*, Duisbourg, 1731, in-4°.; ibid.. 1755. II. *Encœnia critica, sive Lucanus, Arrianus, et Marimianus integritati restituti*, Wesel, 1741, in 4°. III. *Primitium crucium criticarum, præcipuè ex Senecâ Tragico*, Leyde, 1749, in-4°. IV. *De maximè necessariâ criticorum operâ*, dissertation publiée sous le pseudonyme de *Claudius Civilis*, dans les *Observationes miscellaneæ*, 1740, tom. 1er. V. *Remarques critiques sur Horace et autres auteurs romains*, insérées dans l'*Intelligenz-Blatt*, journal allemand qui paraissait à Duisbourg, et publiées par H.-A. Grimm, à Dusseldorf, 1791, 2 vol. in-8°. G—y.

WITHOF (Jean-Philippe-Laurent), fils du précédent, né à Duisbourg le 1er. juin 1725, fit ses études sous les yeux de son père, et quitta les belles-lettres pour se livrer à la médecine. En 1745, il donnait des leçons particulières sur cette science. Envoyé par son père en Hollande, il suivit les leçons des premiers maîtres. Revenu dans sa patrie, en 1750, il y enseigna l'anatomie, la physiologie et la pathologie. La société royale des sciences et celle de la littérature allemande le nommèrent un de leurs membres, et l'université de Duisbourg lui confia la chaire que son père y avait remplie. Il mourut dans cette ville le 3 juillet 1789. Comme médecin il eut de la vogue, et la confiance de quelques maisons souveraines. A l'exemple de Werlhof, de Haller et de quelques autres docteurs célèbres Withof prit une place distinguée parmi les poètes allemands. On a de lui : I. *Poésies*, Brême, 1751, in-8°. II. *La Probité*, poème en trois chants, Halberstadt, 1770. III. *Poésies morales*, Dortmund, 1755, in-8°. IV. *Poésies académiques*, Clèves et Leipzig, 1782 et 1783, 2 vol. in-8°. On a publié des extraits de ses poésies : 1°. Dans la *Théorie de la Poésie*, par C.-H. Schmid; 2°. dans les *Odes des Allemands*; 3°. dans le *Recueil d'Eschenbourg*; 4°. dans l'*Anthologie lyrique de Mathisson*. Après la mort de Withof on a publié ses *Entretiens avec ses enfants*, Duisbourg, 1792 et 1793, 3 vol. in-8°. Dans les *Lettres sur la littérature moderne*, on lit : « Haller, Bodmer, Hagedorn, Wieland, Dusch et quelques autres » de nos poètes ont donné des poésies » morales. Dans ce genre, Withof » s'est le plus approché de Haller. » Sa pensée est énergique, hardie ; mais il est moins égal que Haller, qu'il a surpassé par la vivacité de l'imagination. Un biographe allemand dit que Withof a publié sur l'histoire naturelle et la médecine des dissertations savantes; et effectivement nous trouvons sous son nom dans les catalogues bibliographiques allemands *De castratis commentationes* : mais il est plus connu comme poète et philosophe. Presque l'égal de Haller, il sait resserrer ses idées, il est riche en pensées dont plusieurs ont passé en proverbes. Ses descriptions sont hardies ; mais sa versification est souvent négligée. G—y.

WITIKIND (des deux anciens mots saxons *Wite-Kind*, qui signifient l'*Enfant blanc*) est un des héros les plus célèbres de l'ancienne Germanie. On n'a que des traditions fort incertaines sur son origi-

ne. Quelques chroniques du moyen âge lui donnent pour père un prince Werneking, qui était un des principaux chefs de la nation saxonne. Cette nation puissante habitait le territoire compris entre le Rhin et l'Elbe, et elle s'avançait même au nord jusqu'à l'Oder. Tributaires des Francs saliens dès les premiers siècles de la monarchie, les Saxons trouvaient dans ce tribut même un prétexte continuel de guerre. Ils essayèrent de profiter de l'éloignement de Charlemagne, occupé d'expéditions dans le midi de l'Europe, pour faire une irruption dans la partie septentrionale de ses états. L'empereur accourt, passe le Rhin à Worms, prend et rase la forteresse d'Eresbourg (1), boulevard de la Saxe, et reçoit sur les bords du Weser les supplications, les otages et les serments des vaincus. Son premier soin est de renverser l'idole qui était l'objet principal de la vénération du pays, et que nos historiens français, se copiant les uns les autres, appellent communément *Irminsul* (2). C'est alors (vers 772) que parut un nouvel Hermann, ce Witikind, le seul rival qui se montra digne de Charlemagne par sa valeur et par sa constance. Cet homme, aussi éloquent qu'intrépide, ne cessait d'exhorter les Saxons à la défense de leur pays. Non content de voler d'une peuplade à une autre pour les animer toutes de son esprit, il dirigea sa politique vers les puissances étrangères, et parvint ainsi à attirer les armes de l'empereur en Italie. Mais ce héros, accoutumé à passer rapidement d'une extrémité de ses vastes états à l'autre, reparaît tout-à-coup au milieu des Saxons (774), s'avance cette fois au-delà du Weser; et, après les avoir écrasés de nouveau, cède à leurs protestations de fidélité. Pensant que leur conversion au christianisme était la seule garantie qu'ils pussent lui offrir de leur soumission future, il voulut introduire le baptême parmi ces sauvages belliqueux; mais les Angriens furent à peu près les seuls qui se montrèrent dociles. Deux ans se passèrent ensuite assez tranquillement. Mais en 776 l'amour de l'indépendance excite une nouvelle guerre, les Français sont battus, Eresbourg est repris. Alors l'infatigable Charlemagne revient contre les Saxons avec rapidité. Il les attaque, les défait à Siegenbourg (ville de la victoire) et les extermine à la bataille des sources de la Lippe. Ceux qui ont échappé au massacre demandent à genoux miséricorde et le baptême; et le vainqueur consent à leur laisser la vie au prix d'une abjuration; il élève des forts, s'empare des bourgades principales, désigne la ville de Paderborn pour être le lieu où se rendront les Leudes, les grands de la France, et y convoque les principaux Saxons. Tous lui promirent ce qu'il exigea. Un seul de leurs chefs refusa d'y paraître; cet homme était Witikind. Pendant que ses compatriotes s'humiliaient, il alla porter sa haine et sa douleur à la cour de Sigefroi, roi des Danois ou

(1) Aujourd'hui Stadtberg, entre Cassel et Paderborn.

(2) On est honteux de voir un écrivain tel que Gaillard réduit par l'ignorance de la langue tudesque à chercher quelle divinité grecque ou romaine représentait cette idole. L'étymologie même de ce nom d'*Irminsul*, quelque dénaturé qu'il ait été par les Français, lui eût révélé que cette idole prétendue n'était qu'un monument érigé à la mémoire du célèbre *Hermann*, vainqueur de Varus, transformé en *Arminius* par les Romains : *Hermann-Saule*, c'est-à-dire colonne d'Hermann. Cette colonne, enterrée par ordre de Charlemagne, fut retrouvée sous le règne de Louis-le-Débonnaire, et transportée dans l'église d'Hildesheim. On célèbre encore tous les ans, dans cette ville, la veille du dimanche *Lætare*, la destruction de cette idole prétendue des Saxons.

Normands. Cette époque n'est que trop remarquable : ce fut cette alliance de Witikind avec le chef de ces terribles Normands, ce furent ses continuelles instigations qui, pendant plus d'un siècle, les attirèrent sur les côtes de France. Se croyant désormais maître absolu de la Saxe, Charlemagne porte la guerre au-delà des Pyrénées ; mais au moment même où il essuyait l'échec de Roncevaux, il apprend que les nouveaux chrétiens des pays situés entre le Rhin et le Weser ont derechef secoué son joug, et que Witikind, plus audacieux que jamais, se remet à leur tête. Charles, avec la rapidité de la foudre, passe d'Espagne en Westphalie, et atteint Witikind à Bucholt, sur les bords de la Lippe. Les Saxons, malgré les efforts héroïques de leur chef, sont terrassés et obligés d'implorer cette fois encore la clémence du vainqueur (779). Mais Charlemagne s'éloigne de nouveau, et Witikind médite aussitôt des projets de délivrance. A sa voix éclate une insurrection plus générale et plus violente qu'aucune de celles qui avaient précédé (*V.* Wnyslas). Réprimée presque aussitôt, elle est réorganisée par Witikind. Le comte Théodéric, parent de l'empereur, marche à sa rencontre avec une armée considérable, partagée en trois corps. Le héros saxon profite habilement de cette division, et, déployant contre les Français ce génie qui ne pouvait être vaincu que par celui de Charlemagne, il remporte la victoire la plus complète, au pied du Mont Sinthal, près du Weser (782). Charlemagne ne voulut confier qu'à lui-même le soin de sa vengeance. A son aspect, les Saxons, frappés de terreur, demandent grâce comme s'ils étaient déjà vaincus. Cinq mille périssent massacrés à Verden, et expient ainsi le crime d'avoir été braves à Sinthal. Cette éclatante vengeance ne fit qu'exaspérer les Saxons et les rendre plus dociles aux insinuations de Witikind qui, abandonné de tous les siens, réduit à prendre la fuite, épiait encore le moment de rentrer dans la lice, et ne tarda pas à y reparaître. La fureur qui le transportait aveugla sa prudence : trois fois il osa livrer bataille en plaine aux troupes françaises, mieux disciplinées que les siennes ; et trois fois il éprouva la plus sanglante défaite. Instruit par l'expérience, il se remit sur la défensive, et profita avec habileté des montagnes et des forêts dont le théâtre de la guerre était hérissé. Après plusieurs campagnes où le sang coula par torrents, Charlemagne, convaincu que l'indomptable chef des Saxons ne lui laisserait que des déserts et des ruines, prit enfin la résolution de traiter directement avec Witikind. Il lui envoya des prélats qui vantèrent avec adresse les douceurs de la vie civile, les charmes de la paix, et s'attachèrent surtout à le convaincre de la sainteté du christianisme. La persuasion fit ce que n'avait pu faire la force des armes : Witikind, dépouillant toute haine, ne craignit pas de se fier à la générosité de Charlemagne. Il se rendit auprès de ce prince à Attigny-sur-Aisne, et témoigna le desir sincère d'être baptisé en sa présence, ainsi que plusieurs chefs saxons qui l'accompagnaient (786). C'est alors que Charlemagne lui conféra le titre de duc de Saxe, qui n'impliquait d'ailleurs aucun droit de souveraineté sur le pays. Witikind, étant retourné en Allemagne, se montra scrupuleux observateur des traités

avec la France. Il fut tué en 807, dans un combat contre Gérold, duc de Souabe. Depuis sa conversion, sa vie fut si chrétienne, que quelques chroniques n'ont pas hésité à le mettre au rang des saints. Des généalogistes en font la tige de la troisième race de nos rois. « Sa postérité, dit Étienne Pasquier, commença de s'établir en France, et fut destinée pour la fin et clôture de celle de Charlemagne. » Selon cet auteur, Witikind II, fils du héros saxon, ayant pris au baptême le nom de Robert, fut père de Robert-le-Fort, bisaïeul de Hugues-Capet (3). Sagittarius a publié, en 1679, une Dissertation sur les tombeaux de la famille Witikind, depuis la mort d'Othon-le-Riche. On peut aussi consulter *Annales Witekindi*, ainsi que Crusius et Schurszfleischer qui ont écrit sur Witikind. J.-H. Boecler a donné une savante dissertation intitulée *Le grand Witikind*, 1713, in-8°. On trouve dans la Bibliothèque politique d'Él. Reusner l'indication de toutes les familles qui tirent leur origine de Witikind. S—v—s.

WITIKIND ou WITEKIND, historien, florissait vers le milieu du dixième siècle. Il embrassa très-jeune la règle de saint Benoît, dans l'abbaye de Corvey (*Corbeia Nova*), en Westphalie; profitant des leçons et des exemples de ses maîtres, il se rendit très-habile dans toutes les sciences cultivées à cette époque, et à son tour il enseigna dans cette abbaye la littérature sacrée et profane avec beaucoup de succès. Il y mourut après l'année 973. Witikind avait composé plusieurs ouvrages en vers et en prose; mais il ne nous reste de lui que les *Annales des Saxons*, *Annales de gestis Othonum*, en trois livres, qui se terminent à la mort de l'empereur Othon Ier. Ces Annales, publiées pour la première fois, Bâle, 1532, in-fol., dans un recueil, devenu très-rare, de morceaux historiques de la même époque, furent reproduites par Reinier Reineccius, Francfort, 1575, in-fol. Henri Meibom l'ancien (*V.* ce nom, XXVIII, 139) en donna une édition plus correcte et enrichie de notes et de dissertations, ibid., 1621, in-fol. Le petit-fils de Meibom, nommé, comme son aïeul, Henri, les fit réimprimer en 1660, et les inséra dans son édition des *Scriptor. rerum germanicar.*, Helmstædt, 1688. Dom Bouquet en a donné l'extrait dans son *Recueil des historiens de France*, VIII, 217. Trithème (*Hist. script. eccles.*) loue la piété de Witikind, son érudition, son éloquence et son talent pour la poésie; mais tous ses ouvrages, excepté les *Annales des Saxons*, étaient déjà perdus, puisqu'il avoue que malgré toutes ses recherches il n'en a pu découvrir aucun autre. W—s.

WITIZA. *Voy.* VITIZA.

WITOLD ou WITWALD (ALEXANDRE), grand-duc de Lithuanie, s'est placé, par son courage et ses qualités éminentes, au premier rang des princes de sa maison. Étant du même âge que Vladislas Jagellon, son cousin germain, il fut élevé avec lui; et ces deux princes vécurent dans la plus parfaite intimité. Cependant Kiestuth, père de Witold, avertit celui-ci que Jagellon, oubliant ce qu'il leur devait,

(3) Cette opinion a peu de partisans de nos jours; la plupart de nos érudits pensent, comme l'établit M. de Fortia d'Urban, dans son *Histoire généalogique de la maison de France*, que Robert-le-Fort était d'origine française et descendant de saint Arnould, maire du palais d'Austrasie, et évêque de Metz au commencement du septième siècle.

formait contre eux des trames perfides. Ne s'en tenant pas à cet avertissement, il se mit à la tête de ses troupes en 1382, s'avança sur Wilna, s'empara de cette ville, de Jagellon et de sa correspondance. Par les ordres de son père, Witold accourut; et quoiqu'il eût sous les yeux les preuves de la perfidie de son ami, il vint à bout de le réconcilier avec son père (*V.* JAGELLON). Mais bientôt de nouvelles dissensions s'étant élevées, Kiestuth et Jagellon se trouvèrent en présence, à la tête de leurs troupes. Jagellon, qui craignait l'issue du combat, eut de nouveau recours à la médiation de Witold, qui, plein de confiance dans sa loyauté, n'hésita point à venir le voir dans son camp, et y entraîna même ensuite son père; mais le perfide Jagellon, au mépris de l'honneur et de la parenté, fit conduire Kiestuth dans un cachot, où ce vieillard fut étranglé. Witold fut sévèrement gardé à vue; et il se croyait destiné au même supplice, lorsque son épouse, qui avait seule la permission de le voir, accompagnée de deux de ses femmes, lui fit prendre les habillements de l'une d'elles, et réussit à le sauver. Il se réfugia chez les chevaliers teutoniques, où son épouse le suivit bientôt, Jagellon s'étant laissé toucher par le dévouement de cette princesse. Witold se rendit dans la Samogitie, qui alors appartenait à la Lithuanie. Les habitants le reçurent avec joie, demandant qu'il se mît à leur tête, et qu'il les conduisît contre Jagellon. Les chevaliers lui offrirent des armes et des chevaux: mais il se réconcilia bientôt avec Jagellon, et, toujours confiant, il l'accompagna en 1385 à Cracovie, lorsque ce prince y fit célébrer son mariage avec la reine Hedwige. Cette union avait été formée à son préjudice, pendant son exil. « Par ses hautes qualités, dit » Dlugosz, Witold était incontestablement le premier parmi les princes de la Lithuanie. Jagellon, d'un » esprit borné, était plus propre à » arranger une partie de chasse qu'à » gouverner un grand empire. Mais » il avait la souveraine autorité en » main; et il offrait la Lithuanie aux » Polonais. Ils le préférèrent donc à » Witold, qui par ses exploits mérite d'être mis à côté d'Alexandre » le Macédonien, dont il portait le » nom. » Le 14 février 1386, Witold fut, ainsi que Jagellon, baptisé solennellement à Cracovie, après avoir renoncé au paganisme; et il prit le nom d'Alexandre. Pendant qu'on se livrait à la joie dans cette ville, on y apprit que le grand-maître des chevaliers, au lieu de se rendre à l'invitation que lui avait adressée Jagellon, s'était jeté sur les provinces limitrophes de la Lithuanie. Le roi, qui connaissait la loyauté de Witold, l'envoya pour repousser cette irruption; et l'ennemi se hâta de rentrer dans ses limites. Cependant, ne pouvant s'entendre avec Skirgiellon, frère du roi, qui était chargé d'administrer avec lui la Lithuanie, Witold se retira en Prusse, d'où, pendant cinq ans, il ne cessa d'inquiéter Jagellon. Enfin celui-ci réussit à faire la paix; et Witold étant arrivé, en 1392, à Wilna, Jagellon s'y rendit, accompagné de la reine Hedwige et des grands de la Pologne. Witold fut nommé son lieutenant-général en Lithuanie; et il fut installé à Wilna, aux acclamations du peuple. Pendant les quatre premières années de son administration, après avoir repoussé les chevaliers teutoniques, il reprit les duchés de

Siewiersk, de Novogrod, de Kiow, de Podolie, de Vitepse et de Smolensk. Il pénétra dans la Livonie et dans le duché de Rezan. En 1396, il pria Vassili II (*V.* ce nom), à qui il avait donné en mariage sa fille Sophie, de venir le trouver à Smolensk. Là, pendant qu'en apparence on ne pensait qu'aux fêtes et aux divertissements, on fixa les limites des deux états. Witold avait tellement agrandi ses domaines, que les gouvernements actuels d'Orel, de Kalouga et de Tula lui appartenaient. Possédant Rjev, Velikii-Lucki; s'étendant depuis les frontières de Pskow jusqu'à la Galicie et la Moldavie d'un côté, et de l'autre jusqu'aux bords de l'Oka, de la Soula et du Dnieper, il commandait en maître dans toute la Russie méridionale, tandis que Vassili, relégué dans les tristes contrées du Nord, pouvait, de Mojaïsk, de Borowsk, de Kalouga et d'Alexine, contempler la ligne des frontières lithuaniennes. Witold était trop puissant pour que l'on osât lui proposer d'y faire des changements. Ce prince promit à Vassili protection pour le culte grec dans les provinces qu'il venait de soumettre. On parla aussi à Smolensk de l'expédition que Witold méditait contre les Tartares; et ce fut probablement l'objet principal des conférences. Le fier Toktamisch, vaincu par les lieutenants de Tamerlan, s'était réfugié à Kiow, avec sa femme, ses enfants et ses trésors, implorant le secours de Witold, qui s'empressa de prendre sous sa protection un exilé aussi célèbre, lui promettant de le reconduire à main armée à la Horde, et de le replacer sur le trône de Bati. Déjà il avait fait une excursion jusqu'à Azow, d'où il avait ramené un grand nombre de captifs (1). Ne se proposant rien moins que de renverser le trône de Tamerlan, il députa, en 1399, un de ses généraux à Vassili, pour demander à ce prince de coopérer à l'exécution de son plan. Le grand-duc de Russie envoya son épouse à Witold, qui reçut sa fille à Smolensk avec les témoignages de la plus vive affection. La princesse représenta à son père que la Russie ne pouvait s'exposer en prenant une part visible à cette guerre. Witold, qui le sentait, se rendit à Kiow, pour y rassembler son armée. La reine Hedwige lui fit en vain les représentations les plus pressantes: rien ne put l'arrêter. Jagellon lui confia ses meilleures troupes; et il se trouvait à la tête d'une armée aussi nombreuse que brave, ayant sous ses ordres cinquante princes polonais, russes ou lithuaniens. Le 12 août 1399, il passa la Worskla, et l'action commença. Les Tartares avaient à leur tête Edigée, vieilli sous les drapeaux de Tamerlan. Ils l'emportaient de beaucoup en nombre sur les Lithuaniens. Witold se confiait dans son habileté et surtout dans ses canons et ses arquebuses; mais comme on ne savait alors ni charger promptement les armes à feu, ni les bien diriger, elles lui furent de peu de secours. Les Tartares l'ayant débordé, il fut mis en désordre; et dans cette fatale journée, il ne se retira qu'avec peine, laissant les deux tiers de son armée sur le champ de bataille. Les Tartares s'emparèrent de Kiow, et portèrent la désolation dans les provinces voisines. Witold, s'étant promptement relevé de cette défaite, s'unit plus

(1) Ces Tartares, qui ont conservé leurs mœurs et leur religion mahométane, occupent encore aujourd'hui plusieurs villages dans les environs de Wilna.

étroitement avec Jagellon, qui, en 1401, vint le visiter à Wilna. En 1403, un prince lithuanien avait profité des circonstances pour s'emparer de Smolensk. Witold l'eut bientôt chassé de cette place importante. D'après l'avis de Jagellon, il fit une paix, qu'il croyait durable, avec les chevaliers teutoniques, auxquels il céda la Samogitie. En 1407, des discussions s'élevèrent entre Witold et Vassili II, au sujet de Pskow et de Novogrod; et les explications demandées par le prince lithuanien ne l'ayant point satisfait, il prit un ton si menaçant, que Vassili, effrayé, demanda des secours à la grande Horde. Les deux princes se rencontrèrent sur les bords de la Krapiwna, près de Tula. Vassili ayant fait les premières démarches, on conclut un armistice qui, l'année suivante, fut changé en un traité de paix. Les chevaliers teutoniques menacèrent alors encore une fois la Lithuanie; et l'on courut aux armes de part et d'autre. Le 15 juillet 1410, l'armée polonaise, commandée par Jagellon, et celle de Lithuanie par Witold, se trouvèrent, près de Grunwald, en présence des chevaliers, qui avaient à leur tête leur grand-maître, Ulrich de Juningen. « On voyait, dit Dlugosz, » Alexandre Witold voler tantôt » vers les Polonais, tantôt vers les » Lithuaniens, sans garde, n'ayant » avec lui que quelques officiers, » changeant souvent de chevaux, ré» tablissant les rangs, l'ordre par» tout, et faisant entendre sa voix » d'une armée à l'autre. » L'issue du combat fut terrible pour les chevaliers, qui laissèrent sur le champ de bataille quarante mille hommes, parmi lesquels se trouvait Ulrich, leur général. La paix se fit; et les chevaliers cédèrent la Samogitie. En 1415, l'empereur Sigismond, se rendant au concile de Constance, pria Witold de protéger la Hongrie contre les Turcs. De concert avec Jagellon, le prince lithuanien décida Mahomet à conclure avec la Hongrie une trève de six ans. Dans la même année, il envoya sur le Dniéper une provision considérable de vivres pour l'empereur de Constantinople. La réputation de Witold s'était répandue si loin, qu'en 1419 les Tartares appelés *Trans-Volgenses* ou d'*au-delà du Volga*, étant désunis entre eux, le prirent pour arbitre, et reçurent pour khan celui qu'il fit couronner avec pompe à Wilna. En 1421, il donna pour épouse à Jagellon la princesse Sophie, sa nièce. Les Bohémiens lui offrirent alors la couronne, il la refusa. Son ambition était de se faire couronner roi de Lithuanie. Sachant que la nation polonaise s'y opposerait, il gagua l'empereur Sigismond, qui, sur sa proposition, indiqua pour le mois de janvier 1428 une assemblée à Lusko, ville capitale de la Volhinie. Cette réunion fut remarquable par les personnages qui y assistèrent. On y vit l'empereur Sigismond avec son épouse et les princes de l'empire; Jagellon, roi de Pologne; Éric, roi de Danemark et de Suède; les ambassadeurs de Jean Paléologue, les princes voisins de la Russie, deux khans des Tartares et les grands-maîtres de Prusse et de Livonie. Witold défraya ces hôtes illustres, pendant près de deux mois, avec une magnificence qui les étonna. Chaque jour, on tirait de ses caves sept cents tonneaux d'hydromel et de vin, et de la bière en proportion. Ses cuisines suffisaient à peine pour apprêter, chaque jour, sept cents bœufs et génisses, quatorze cents moutons, cent

buffles, autant d'élans et de sangliers, etc. Les conférences publiques eurent particulièrement pour objet les moyens de repousser les Turcs en Asie. Dans les entrevues particulières, Sigismond fit tous ses efforts pour gagner Jagellon, afin qu'il concourût au couronnement de Witold. Ce prince y était assez porté; mais les sénateurs polonais qui l'entouraient repoussèrent toutes les propositions; ils résistèrent même en face à Witold, qui voulait les gagner; et sur leurs instances, Jagellon quitta la diète sans avoir pris congé de l'empereur. Witold, indigné, se répandit en menaces. La diète polonaise, qui craignait les effets de sa vengeance, députa vers lui, de concert avec le roi, pour lui offrir la couronne de Pologne, après la mort de Jagellon. Il rejeta cette offre; et d'accord avec l'empereur il fixa son couronnement au mois d'octobre 1430. Jagellon se rendit lui-même à Troki, pour tâcher de le fléchir. Il trouva le fier Lithuanien entouré de ses courtisans. Vassili III, son petit-fils, les princes de Tver, de Rezan, d'Odoief, de Mazovie, le khan de Tauride, l'hospodar de Valachie, les ambassadeurs de l'empereur d'Orient, les grands-maîtres de Prusse et de Livonie, s'y étaient rassemblés, invités par Witold à son couronnement. Le grand-duc, octogénaire, étonna encore cette assemblée par l'éclat de sa représentation. Mais les sénateurs polonais s'étant montrés inébranlables, les hôtes augustes se retirèrent l'un après l'autre. Witold, accablé de chagrin, sentit ses forces diminuer. Il mourut le 27 octobre 1430, entre les bras de Jagellon et de sa famille. Ce prince, le plus illustre de son temps parmi les souverains du Nord, et peut-être le premier général de son siècle, était petit de corps. Il savait répandre habilement les trésors qu'il devait à ses victoires et au commerce de ses états. S'étant interdit l'usage du vin et des liqueurs spiritueuses, il était toujours en état de s'occuper des affaires les plus sérieuses; à table, en voyage et à la chasse, il songeait constamment à ses projets. Dans l'expédition qu'il entreprit, en 1426, contre Novogrod, il fit traîner par quarante chevaux un énorme canon de siége, qui d'un seul coup renversa une tour de la ville; mais ayant été ensuite trop fortement chargé, il éclata et fit périr beaucoup de monde, entre autres l'ouvrier allemand qui l'avait fondu. Quoique Witold, par ses conquêtes, eût considérablement resserré l'empire russe, Vassili II l'avait nommé, par son testament, tuteur de ses enfants. G—y.

WITS ou WITSIUS (Hermann), savant théologien protestant, naquit le 12 fév. 1636 (1) à Enchuysen dans la Nord-Hollande. Son père, membre du conseil de cette ville, est auteur de Méditations pieuses ou *Cantiques* en flamand (2). Admis en 1650 à l'académie d'Utrecht, il y fit ses cours de philosophie et de théologie avec succès, et se distingua surtout par ses rapides progrès dans les langues orientales. Il n'avait pas dix-huit ans lorsqu'il prononça publiquement un discours hébreu de sa composition, *sur le Messie des Juifs et celui des Chrétiens*. D'U-

---

(1) Quelques auteurs placent la naissance de Wits en 1626; mais c'est une erreur évidente. Il aurait eu soixante-douze ans à l'époque où il serait venu à Leyde, remplacer Spanheim, admis à la retraite comme trop âgé pour continuer ses fonctions.

(2) Voy. son article dans les *Mémoires littér.* de Paquot, I, 190, édit. in-fol.

étroitement avec Jagellon, qui, en 1401, vint le visiter à Wilna. En 1403, un prince lithuanien avait profité des circonstances pour s'emparer de Smolensk. Witold l'eut bientôt chassé de cette place importante. D'après l'avis de Jagellon, il fit une paix, qu'il croyait durable, avec les chevaliers teutoniques, auxquels il céda la Samogitie. En 1407, des discussions s'élevèrent entre Witold et Vassili II, au sujet de Pskow et de Novogrod; et les explications demandées par le prince lithuanien ne l'ayant point satisfait, il prit un ton si menaçant, que Vassili, effrayé, demanda des secours à la grande Horde. Les deux princes se rencontrèrent sur les bords de la Krapiwna, près de Tula. Vassili ayant fait les premières démarches, on conclut un armistice qui, l'année suivante, fut changé en un traité de paix. Les chevaliers teutoniques menacèrent alors encore une fois la Lithuanie; et l'on courut aux armes de part et d'autre. Le 15 juillet 1410, l'armée polonaise, commandée par Jagellon, et celle de Lithuanie par Witold, se trouvèrent, près de Grunwald, en présence des chevaliers, qui avaient à leur tête leur grand-maître, Ulrich de Juningen. « On voyait, dit Dlugosz, » Alexandre Witold voler tantôt » vers les Polonais, tantôt vers les » Lithuaniens, sans garde, n'ayant » avec lui que quelques officiers, » changeant souvent de chevaux, ré- » tablissant les rangs, l'ordre par- » tout, et faisant entendre sa voix » d'une armée à l'autre. » L'issue du combat fut terrible pour les chevaliers, qui laissèrent sur le champ de bataille quarante mille hommes, parmi lesquels se trouvait Ulrich, leur général. La paix se fit; et les chevaliers cédèrent la Samogitie. En 1415, l'empereur Sigismond, se rendant au concile de Constance, pria Witold de protéger la Hongrie contre les Turcs. De concert avec Jagellon, le prince lithuanien décida Mahomet à conclure avec la Hongrie une trève de six ans. Dans la même année, il envoya sur le Dniéper une provision considérable de vivres pour l'empereur de Constantinople. La réputation de Witold s'était répandue si loin, qu'en 1419 les Tartares appelés *Trans-Volgenses* ou *d'au-delà du Volga*, étant désunis entre eux, le prirent pour arbitre, et reçurent pour khan celui qu'il fit couronner avec pompe à Wilna. En 1421, il donna pour épouse à Jagellon la princesse Sophie, sa nièce. Les Bohémiens lui offrirent alors la couronne, il la refusa. Son ambition était de se faire couronner roi de Lithuanie. Sachant que la nation polonaise s'y opposerait, il gagna l'empereur Sigismond, qui, sur sa proposition, indiqua pour le mois de janvier 1428 une assemblée à Lusko, ville capitale de la Volhinie. Cette réunion fut remarquable par les personnages qui y assistèrent. On y vit l'empereur Sigismond avec son épouse et les princes de l'empire; Jagellon, roi de Pologne; Éric, roi de Danemark et de Suède; les ambassadeurs de Jean Paléologue, les princes voisins de la Russie, deux khans des Tartares et les grands-maîtres de Prusse et de Livonie. Witold défraya ces hôtes illustres, pendant près de deux mois, avec une magnificence qui les étonna. Chaque jour, on tirait de ses caves sept cents tonneaux d'hydromel et de vin, et de la bière en proportion. Ses cuisines suffisaient à peine pour apprêter, chaque jour, sept cents bœufs et génisses, quatorze cents moutons, cent

buffles, autant d'élans et de sangliers, etc. Les conférences publiques eurent particulièrement pour objet les moyens de repousser les Turcs en Asie. Dans les entrevues particulières, Sigismond fit tous ses efforts pour gagner Jagellon, afin qu'il concourût au couronnement de Witold. Ce prince y était assez porté : mais les sénateurs polonais qui l'entouraient repoussèrent toutes les propositions; ils résistèrent même en face à Witold, qui voulait les gagner; et sur leurs instances, Jagellon quitta la diète sans avoir pris congé de l'empereur. Witold, indigné, se répandit en menaces. La diète polonaise, qui craignait les effets de sa vengeance, députa vers lui, de concert avec le roi, pour lui offrir la couronne de Pologne, après la mort de Jagellon. Il rejeta cette offre; et d'accord avec l'empereur il fixa son couronnement au mois d'octobre 1430. Jagellon se rendit lui-même à Troki, pour tâcher de le fléchir. Il trouva le fier Lithuanien entouré de ses courtisans. Vassili III, son petit-fils, les princes de Tver, de Rezan, d'Odoief, de Mazovie, le khan de Tauride, l'hospodar de Valachie, les ambassadeurs de l'empereur d'Orient, les grands-maîtres de Prusse et de Livonie, s'y étaient rassemblés, invités par Witold à son couronnement. Le grand-duc, octogénaire, étonna encore cette assemblée par l'éclat de sa représentation. Mais les sénateurs polonais s'étant montrés inébranlables, les hôtes augustes se retirèrent l'un après l'autre. Witold, accablé de chagrin, sentit ses forces diminuer. Il mourut le 27 octobre 1430, entre les bras de Jagellon et de sa famille. Ce prince, le plus illustre de son temps parmi les souverains du Nord, et peut-être le premier général de son siècle, était petit de corps. Il savait répandre habilement les trésors qu'il devait à ses victoires et au commerce de ses états. S'étant interdit l'usage du vin et des liqueurs spiritueuses, il était toujours en état de s'occuper des affaires les plus sérieuses; à table, en voyage et à la chasse, il songeait constamment à ses projets. Dans l'expédition qu'il entreprit, en 1426, contre Novogrod, il fit traîner par quarante chevaux un énorme canon de siège, qui d'un seul coup renversa une tour de la ville; mais ayant été ensuite trop fortement chargé, il éclata et fit périr beaucoup de monde, entre autres l'ouvrier allemand qui l'avait fondu. Quoique Witold, par ses conquêtes, eût considérablement resserré l'empire russe, Vassili II l'avait nommé, par son testament, tuteur de ses enfants. G—Y.

WITS ou WITSIUS (Hermann), savant théologien protestant, naquit le 12 fév. 1636 (1) à Enchuysen dans la Nord-Hollande. Son père, membre du conseil de cette ville, est auteur de Méditations pieuses ou *Cantiques* en flamand (2). Admis en 1650 à l'académie d'Utrecht, il y fit ses cours de philosophie et de théologie avec succès, et se distingua surtout par ses rapides progrès dans les langues orientales. Il n'avait pas dix-huit ans lorsqu'il prononça publiquement un discours hébreu de sa composition, *sur le Messie des Juifs et celui des Chrétiens*. D'U-

(1) Quelques auteurs placent la naissance de Wits en 1626; mais c'est une erreur évidente. Il aurait eu soixante-douze ans à l'époque où il serait venu à Leyde, remplacer Spanheim, admis à la retraite comme trop âgé pour continuer ses fonctions.

(2) Voy. son article dans les *Mémoires littér.* de Paquot, I, 190, édit. in-fol.

trecht, il se rendit à Groningue pour suivre les leçons du célèbre Samuel Desmarets (*Voy.* ce nom). Ses études achevées, il embrassa la carrière évangélique; et depuis 1657 remplit les fonctions du pastorat, dans différentes églises, jusqu'en 1675, époque à laquelle il fut nommé professeur de théologie à l'académie de Franeker. Il refusa la chaire qui lui fut offerte à Groningue, en 1679; mais, l'année suivante, il remplaça Fr. Burmann à l'académie d'Utrecht. Il accompagna, en qualité de chapelain, les ambassadeurs que les États de Hollande envoyèrent à Jacques II (1685), pour le complimenter sur son avénement au trône d'Angleterre. En 1698, Fréd. Spanheim s'étant démis de sa chaire à l'académie de Leyde, à raison de son grand âge, Wits fut choisi pour lui succéder. Il passa de cette place à celle de recteur du collége théologique, qu'il remplit avec zèle, et mourut le 22 octobre 1708, à l'âge de soixante-douze ans. Wits avait une grande érudition, et écrivait bien en latin et en hollandais. Il penchait pour le coccéianisme; mais il ne se déclara jamais pour aucun des partis qui divisaient alors l'église de Hollande. Ses principaux ouvrages sont : I. *Judæus christianizans circa principia fidei et SS. Trinitatem; sive dissertatio de principiis fidei Judæorum*, etc., Utrecht, 1661, in-12. II. *De œconomiâ fœderum Dei cum hominibus libri IV*, Leuwarde, 1677, in-8°., réimprimé plusieurs fois. III. *Diatribe de septem epistolarum apocalypticarum sensu historico ac prophetico*, Franeker, 1678, in-12. IV. *Exercitationes sacræ in symbolum quod apostolorum dicitur; et in orationem Dominicam*, ibid., 1681, 1689, in 4°.; Amsterdam, 1697, même format; Herborn, 1712. Les dernières éditions ont été revues et corrigées par l'auteur. V. *Ægyptiaca et Δεκάφυλον, sive de Ægyptiorum sacrorum cùm Hebraicis collatione libri três; et de decem tribubus Israëlis liber singularis; accessit diatribe de legione fulminatrice Christianorum sub imperat. M. Aurelio Antonino*, Amsterdam, 1683, ibid., 1696, in-4°. Le but de l'auteur, dans cet ouvrage, est de réfuter le système de Marsham et de Spencer, qui prétendaient trouver dans les rits égyptiens l'origine de ceux des Juifs; Wits s'attache à montrer que ce sont au contraire les Égyptiens qui ont emprunté quelques-unes de leurs cérémonies aux Hébreux. Les *Égyptiaques* ont été réimprimées par Bl. Ugolini, dans le *Thesaur. antiquitat. sacrar.*, I, 740 (3). Le second traité de Wits contient l'histoire des dix tribus d'Israël; et l'auteur rapporte différents textes de l'écriture d'après lesquels les tribus doivent un jour être rassemblées en un seul peuple qui croira en J.-C. La dissertation de Wits sur la légion fulminante a été critiquée vivement par Larroque (*V.* XXIII, 398). VI. *Miscellanea sacra*, Utrecht, 1692-1700, 2 vol. in-4°. Le premier volume a été réimprimé, Leyde, 1695, in-4°. La seconde édition est augmentée de trente dissertations, et d'une préface dans laquelle l'auteur relève quelques erreurs qui lui étaient échappées dans la première. VII. *Exercitationum academicarum, maximâ ex parte historico-critico-theologicarum duodecas*, Utrecht, 1694, in-12. VIII.

(3) On trouve dans le même recueil une dissertation de Wits *De synedriis Hebræorum*, XXVI, 1198.

Meletemata leidensia, Leyde, 1703, in-4°. On doit en outre à Wits plusieurs ouvrages ascétiques en hollandais. Il est l'éditeur de l'ouvrage de Thom. Godwin, *Moïse et Aaron*, Utrecht, 1690, in-8°, augmenté de deux dissertations; des *OEuvres critiques* de Thom. Gataker (*Voy.* ce nom, XVI, 548); de la traduction française du *Christianisme primitif* de G. Cave, avec une préface (*Voy.* CAVE, VII, 451). On peut consulter pour plus de détails les *Mémoires littér.* des Pays-Bas de Paquot, 1, 191 et suiv., édit. in-fol. (4). Les *OEuvres choisies* de Wits ont été publiées à Bâle, 1739, 2 vol. in-4°. On en a le recueil complet, Herborn, 1712-17, 6 vol. in-4°. W—s.

WITSEN (NICOLAS) né à Amsterdam en 1640, joua un rôle important dans la magistrature de cette ville, surtout à l'époque de l'expédition de Guillaume III en Angleterre (1688). L'historien Wagenaar a fait usage des notes tenues par Witsen sur les préparatifs de cette expédition, dont le secret lui avait été confié, et sur les résultats qui en furent les suites immédiates; spécialement sur l'alliance offensive et défensive signée entre l'Angleterre et les États-généraux le 13 sept. 1689. Witsen y figure plutôt comme un négociateur prudent et consciencieux, que comme un homme doué de l'énergie et de la fermeté qu'exigeaient les circonstances (Voy. l'*Histoire de la patrie*, par Wagenaar, tome xv, pag. 425 et suiv.; tome xvi, pag. 21 et suiv.). Il avait des connaissances peu communes en mathématiques et en mécanique, et il en a fait preuve dans son ouvrage sur la *Construction ancienne et moderne des vaisseaux* (en hollandais), 1671, un vol. in-fol. Witsen se rendit encore utile, sous ce rapport, dans le règlement du pilotage, sur lequel il fut essentiellement consulté. On estime beaucoup sa belle *Description de la Tartarie septentrionale et orientale*, Amsterdam, 1692 et 1705, 2 vol. in-fol., ornés de son portrait à l'âge de trente-six ans. Elle a été réimprimée avec une introduction de Pierre Boddaert, Amsterdam, 1785, in-fol. Le dix-huitième volume des *Transactions philosophiques* contient une *Lettre* de Witsen *à Martin Lister, sur les ruines de Persépolis*. Le czar Pierre-le-Grand l'honorait du plus haut degré de considération et de bienveillance. Voltaire, dans son Histoire de cet autocrate, a consacré à Witsen ces lignes honorables: « Pierre-le-Grand s'instruisait » dans la maison du bourgmestre Witsen, citoyen recommandable à jamais par son patriotisme et par l'emploi de ses richesses, qu'il prodiguait en citoyen » du monde; envoyant à grands frais » des hommes habiles chercher ce » qu'il y avait de plus rare dans » toutes les parties de l'univers, et » frêtant des vaisseaux à ses dépens » pour découvrir de nouvelles terres. » Witsen avait formé un riche cabinet d'antiquités et d'objets curieux, sur lequel on peut voir Charles Patin, *Quatre recueils historiques*, Bâle, 1673, in-8°, pag. 202. Un bon nombre d'objets de cette collection a passé dans le cabinet de l'université de Leyde (*Voy.* Sax, *Onomast.*, tome v, pag. 190). M. Scheltema, dans son *Staatkundig Nederland* (Hollande politique), tome II, pag. 508, exprime le désir

(4) La liste que Paquot donne des écrits de Wits s'élève à vingt-sept, mais il admet dans ce nombre les ouvrages dont il n'est que l'éditeur.

de voir paraître sur un homme aussi distingué une notice, que personne ne pourrait mieux faire que lui. — *Corneille* WITSEN, père de Nicolas, et comme lui bourgmestre d'Amsterdam, avait les mêmes goûts littéraires (*V.* Sax, *Onom.*, tome IV, pag. 548). On voit son portrait sur deux médailles dans l'*Histoire métallique des Pays-Bas*, par Van Loon, tome III, pag. 65. M—ON.

WITT (JEAN DE), célèbre ministre hollandais, naquit le 25 septembre 1625, à Dordrecht, où son père exerçait les fonctions de bourgmestre. Député en même temps au conseil des États de Hollande et de Frise, ce citoyen, non moins remarquable par ses lumières et son courage que par son patriotisme et son incorruptible probité, se montra invariablement opposé aux prétentions de la maison d'Orange. Élevé dans ses principes et formé par son exemple, Jean de Witt apprit de bonne heure à redouter les envahissements de la prépondérance militaire; et l'emprisonnement de son père au château de Loevestein, en 1650, ne changea point ses dispositions à cet égard. Le prince d'Orange, Guillaume II, étant mort le 2 octobre 1650, la chance tourna en faveur des ennemis de sa maison, alors réduite à une douairière aussi impuissante qu'orgueilleuse, et à un héritier posthume. Aussi tandis que Corneille, son frère, devenait bourgmestre de Dordrecht, député de cette ville aux États de Hollande et de West-Frise, et inspecteur des digues dans le pays de Putten, Jean était nommé pensionnaire de la ville de Dordrecht; et deux ans plus tard (1652), grand-pensionnaire de Hollande, il exerçait une influence encore plus immédiate et plus directe sur toutes les affaires des Provinces-Unies. Ce ne fut pas cependant sans de grandes difficultés qu'il vint à bout de faire adopter, même momentanément, ses idées et ses plans par la confédération. Ruiner à jamais la puissance de la maison d'Orange et rayer des lois hollandaises l'institution du stathoudérat, telle était la pensée dominante du grand-pensionnaire. La Zélande, remplie des amis et des créatures de l'ancien stathouder, s'opposait vigoureusement à tout ce qui semblait devoir amener ce résultat; et les autres provinces, soit par amour pour la maison d'Orange, soit par une jalousie secrète contre la suprématie des États de Hollande, qui effectivement dominaient toutes les délibérations faites en commun, balançaient à faire cause commune avec les de Witt, ou n'adoptaient leurs idées qu'en les modifiant, comme exagérées. A l'époque où de Witt prit les rênes du gouvernement, les États avaient à soutenir contre l'Angleterre une guerre ruineuse. Les amiraux hollandais avaient éprouvé des échecs terribles. Tromp, un de leurs plus célèbres marins, était mort au milieu d'un combat; enfin la flotte anglaise stationnait sur les côtes de la Hollande, et paralysait tout le commerce de la république. Cependant telles furent, et la rapidité avec laquelle de Witt répara ces malheurs, et l'attitude formidable que recouvra aussitôt la marine hollandaise, grâce à son administration éclairée et à sa vigilance, que les propositions d'accommodement trouvèrent Cromwell accessible. D'ailleurs cet heureux usurpateur, après avoir eu besoin de la guerre, avait besoin de la paix. Un traité négocié par

les soins du grand-pensionnaire, et signé à Westminster (15 avril 1654), remit les choses dans la situation où elles étaient avant la guerre. Seulement la république unie reconnut la supériorité du pavillon anglais dans la Manche. En revanche il fut stipulé que la dynastie des Stuarts ne trouverait point d'appui dans les Provinces-Unies, et qu'on n'élirait pour stathouder ou pour amiral-général aucun prince de la maison d'Orange. Au reste, la clause qui venait d'être adoptée contre les rejetons de Guillaume de Nassau ne fut signée d'abord que par la province de Hollande, et demeura long-temps un article secret du traité. Elle n'en devint pas moins pour Jean de Witt la base de la résolution qu'il vint à bout de faire adopter, en 1667, par l'assemblée générale des États, et qui, sous le nom d'*édit perpétuel*, abolissait le stathoudérat, et en défendait à jamais le rétablissement. Les partisans de la maison d'Orange eux-mêmes durent, jusqu'à un certain point, applaudir à ce réglement, qui au moins leur garantissait que l'autorité souveraine, masquée du nom modeste de *Stathouder*, n'appartiendrait point à d'autres qu'à leur chef. Mais il est facile de voir que l'acte fut principalement dirigé contre l'ambition naissante du jeune Guillaume, dont l'éducation était conduite sous les auspices du grand-pensionnaire, avec les soins les plus éclairés, mais à qui l'influence d'une mère, fille d'un souverain et veuve d'un stathouder, inspirait les idées les plus opposées à l'égalité indispensable dans une république. Aussi jurèrent-ils dès-lors une haine implacable au ministre qui contrariait si opiniâtrément leur parti. Celui-ci s'occupa de son côté à paralyser toutes leurs entreprises, et à assurer autant que possible l'exécution de l'édit qu'il venait d'arracher à l'inexpérience de ses compatriotes. Cependant la guerre s'était rallumée entre les sept Provinces et l'Angleterre; et, malgré la protection que la France accordait aux premières, elle ne continua qu'avec des succès variés, jusqu'à ce que l'habileté du ministre hollandais eût déterminé le roi de Danemark à se déclarer contre l'Angleterre. De Witt donna aussi, dans cette guerre, des preuves particulières de courage et de connaissances profondes dans la marine. L'amiral Opdam avait été battu à Harwich, en 1665, par le duc d'York et le prince Rupert; et à peine Tromp avait ramené les débris de sa flotte vers l'embouchure du Texel. Il s'agissait de la faire parvenir à Anvers; quoique tous les pilotes s'accordassent à déclarer qu'il était impossible d'y réussir, à cause des bas-fonds qui rendaient la navigation extrêmement périlleuse, Jean de Witt monta sur les vaisseaux, et faisant lui-même les fonctions de pilote, dont personne ne voulait se charger, il entra dans le port d'Anvers sans le moindre accident. Deux autres batailles navales eurent lieu l'année suivante. Dans l'une, livrée du 1er. au 4 juin, l'escadre hollandaise, après une action des plus longues et des plus meurtrières dont les fastes de la guerre navale fassent mention, reprit l'avantage; mais elle le perdit de nouveau le 4 août. Comme, grâce aux alliances contractées par de Witt et l'activité déployée par les républicains, les espérances ambitieuses conçues par l'Angleterre ne se réalisaient nullement, Charles II,

plus ami du repos que de la gloire, songea à la paix. Les conférences d'abord tenues à Paris furent ensuite transférées à Breda. De Witt eut l'art de prolonger les préliminaires du traité; et pendant que les plénipotentiaires faisaient valoir de vaines prétentions, il commanda aux amiraux hollandais d'attaquer la flotte anglaise mal entretenue par la négligence du roi Charles, qui, croyant déjà la paix immanquable, avait détourné à son usage une partie des subsides, votés par les chambres, pour faire la guerre. L'éclatant succès qu'obtinrent en plusieurs endroits les descentes des Hollandais hâtèrent la fin des discussions, et les quatre puissances belligérantes (le Danemark, la France, l'Angleterre et la Hollande) signèrent la paix, et se rendirent mutuellement tout ce qu'elles s'étaient pris, en s'en garantissant la possession. Le calme étant ainsi rétabli au dehors, le grand-pensionnaire dirigea son attention vers l'intérieur de l'état. Mais il s'agissait dès-lors de tout autre chose que de se prémunir contre les Orangistes. Il commençait à devenir évident pour les hommes habiles dans la politique, et Jean de Witt était de ce nombre, que la France nourrissait des projets de conquêtes. La célèbre campagne d'hiver pendant laquelle Louis XIV s'empara de la Franche-Comté annonça bientôt encore plus clairement ses projets, et quoique jusqu'alors toutes les démonstrations hostiles portassent ou sur l'Espagne, ou sur la maison d'Autriche, le voisinage d'un monarque trop puissant devait donner ombrage à la Hollande. La puissance maritime des sept provinces n'était qu'un faible obstacle en cette circonstance; d'ailleurs celle de Louis XIV avait augmenté dans une proportion considérable pendant la guerre précédente; et tandis que les forces hollandaises diminuaient par une lutte sérieuse avec l'Angleterre, les Français avaient construit plus de cent navires, et établi une fonderie de canons pour le service maritime. Les finances françaises administrées par Colbert étaient dans l'état le plus brillant; et Louis avait encore exigé que les États lui payassent un subside pour l'entretien de ses troupes. Ces concessions, qui devaient bientôt devenir funestes à la Hollande, étaient sans doute forcées par les circonstances et par les besoins de secours; mais rien n'obligeait de Witt à laisser les frontières presque sans fortifications, et à congédier presque toutes les troupes étrangères, pour épargner quelques dépenses aux États. Il est vrai que cette faute leur fut commune, et que, relativement aux fortifications surtout, les États de chaque province, trop portés à user de l'indépendance qui leur était laissée, furent les vrais coupables. De Witt n'osa, sans doute, faire usage de tous ses moyens d'influence, de peur d'offenser la susceptibilité ombrageuse des États, toujours portés à voir un empiètement de pouvoir dans les propositions faites par la province de Hollande, et peu disposés d'ailleurs à accueillir des mesures dispendieuses, quand la nécessité d'y avoir recours pouvait sembler problématique. Ses ennemis n'auraient point manqué dans cette occasion de joindre leurs clameurs à celles des opposants, et de répéter qu'il était inutile d'abolir la puissance stathoudérienne, si l'on établissait un stathouder sous le nom de grand-pensionnaire. Enfin, et c'est en cela que consiste principalement l'erreur de ce politique

si distingué, il crut l'heure du péril plus éloignée qu'elle ne l'était effectivement; et dans le fait, avec tout autre souverain que Louis XIV à Versailles, ou que Charles II à Saint-James, la France eût mis moins de précipitation à se jeter sur la Hollande. Au reste, il faut avouer que le roi de France put, avec quelque justice, se plaindre de la ligne de conduite suivie par les Hollandais, si cependant on a droit de se plaindre d'une défiance à-la-fois légitime et inoffensive. A peine la Franche-Comté eut été conquise, qu'il fut non pas forcé, mais obligé de la rendre. L'Angleterre, la Hollande et la Suède unies ensemble par la triple alliance, et l'année suivante co-signataires d'un traité particulier à la Haye, se portèrent garants de la première paix d'Aix-la-Chapelle. Cette négociation, qui fut l'ouvrage de William Temple, pour l'Angleterre, et de de Witt pour la Hollande, fut peut-être le chef-d'œuvre de ce ministre. Ne voulant point faire lui-même les premières démarches pour contrarier la France, en quoi que ce fût, il eut l'adresse de se faire demander par l'Angleterre ce qu'il aurait sollicité lui-même. Craignant ensuite avec raison de blesser trop profondément la susceptibilité orgueilleuse d'un allié aussi puissant, aussi ancien que Louis XIV, pour se réunir à un prince versatile et dominé en secret par la France, il profita des paroles mêmes du monarque français, et sembla ne viser qu'à assurer l'adoption des offres faites par ce conquérant. Enfin, se mettant pour le bien public au-dessus des lois, il prit sur lui de faire signer et ratifier par les États-Généraux un traité qui aurait dû être soumis à l'assentiment de toutes les villes de chaque province. L'année suivante (1670), de Witt forma aussi avec l'empereur et l'Espagne une alliance, dont le but unique était de mettre des entraves aux progrès de Louis XIV. Ce dernier n'en fut que plus animé contre les Hollandais; et, comme il ne pouvait songer à les sacrifier à sa vengeance tant qu'ils seraient défendus par de puissants alliés, il ne songea plus qu'à rompre les nœuds de la coalition défensive formée contre son ambition. Le roi de Suède se détacha de la triple alliance, que jamais il n'avait contractée par lui-même, puisqu'il était mineur à l'époque du traité. Bientôt un succès encore plus marqué se fit sentir au cabinet de Saint-James. L'or prodigué aux ministres anglais, une maîtresse française (Mlle. de Querouet, depuis duchesse de Portsmouth) procurée au monarque, firent oublier aux chefs de l'état les promesses les plus sacrées, et les règles les plus simples de la politique. Assuré de la coopération de Charles, Louis déclara brusquement la guerre, et marcha en personne contre les Hollandais (1672). La paix d'Aix-la-Chapelle, en lui accordant les Pays-Bas, avait mis ses provinces immédiatement en contact avec celles de la confédération batave. Les villes frontières attaquées inopinément, et avant d'avoir pris les précautions nécessaires pour résister à un ennemi formidable, tombèrent rapidement au pouvoir des armées françaises. Orsoi, Rees, Wesel, Rheinberg, emportées, donnèrent aux autres le signal d'ouvrir leurs portes: bientôt le passage du Rhin ouvrit la Hollande sans défense; le pays fut comme conquis en moins de trois mois. D'autre part, la flotte hollandaise, commandée par Ruyter, faisait en

pure perte des prodiges de valeur à Soult-Baye, où elle avait à combattre le duc d'York à la tête des Anglais, et le comte d'Estrées, amiral de la flotte française. Pressés de toutes parts, les Hollandais crurent ne pouvoir trouver de salut que dans le rétablissement d'une autorité dictatoriale, et abrogeant leur édit perpétuel, après cinq années d'existence, ils conférèrent le stathoudérat au jeune Guillaume III, que déjà ils avaient nommé capitaine et amiral-général (25 février 1672), malgré les plaintes et les réclamations des de Witt. Quelque temps après cette nomination, quatre assassins se jetèrent sur de Witt, et le laissèrent dans les rues, couvert de blessures. Un seul fut puni, et les autres ne furent pas même recherchés. Vers le même temps, Corneille de Witt, accusé par un aventurier d'avoir voulu attenter aux jours de Guillaume, avait été condamné à un bannissement perpétuel. Mais cette sentence rigoureuse semblait encore trop douce aux implacables ennemis des de Witt. Pendant que Corneille dans sa prison songeait au lieu qu'il allait choisir pour son exil, son accusateur criait dans les rues que les États trahissaient la république; qu'il fallait châtier l'attentat médité contre le stathouder; que le peuple ne devait pas souffrir l'impunité et l'évasion d'un grand criminel. Le reste des Orangistes excitait la multitude, et lui présentait les deux frères comme les auteurs de tous les désastres de la Hollande. On disait que, vendus à Louis XIV, ils avaient licencié les régiments étrangers, autrefois protecteurs des provinces confédérées; démantelé les villes, les forts; travaillé à augmenter la marine, l'artillerie du conquérant; et qu'ils avaient vidé les coffres de l'état pour payer son alliance. Tandis que ces calomnies étaient répétées par la populace, Jean de Witt allait chercher son frère dans la prison, et le faisait monter dans sa voiture, soit pour fuir plus vite, soit pour braver les vociférations du peuple. Selon quelques historiens, tous deux affectaient en cet instant de se mettre au-dessus de l'indignation publique, et lançaient sur les groupes fanatiques qui les environnaient des regards de pitié et de dédain. A la porte de la ville ils trouvèrent le passage fermé: on les força de rétrograder; l'exaspération de la multitude, habilement soulevée, croissait d'instant en instant. La vue de quelque cavalerie et de la garde bourgeoise, envoyées pour défendre les deux frères, précipita la catastrophe. Les plus furieux se jetèrent sur eux, les renversèrent, et les frappèrent jusqu'à ce qu'ils restassent morts sur la place. Selon d'autres, dont la narration moins dramatique nous semble plus conforme à la vérité, les deux de Witt auraient été massacrés dans la prison, où Jean était allé rendre visite à son frère. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'immédiatement après leur mort leurs cadavres furent traînés en triomphe par ceux qui venaient de les égorger, et suspendus à un gibet, la tête en bas; après quoi les chefs de l'émeute les frappèrent encore, et mirent leurs membres en lambeaux. Enfin à minuit, quand la foule fut dissipée, les deux cadavres furent détachés du gibet, par ordre des États-Généraux, et ensevelis à la Haye. Plusieurs médailles furent frappées en leur honneur. L'*Histoire métallique des Pays-Bas* par Van Loon en présente quatre, dont deux sont remarquables par

la beauté de l'exécution. Dans l'une on voit les deux frères en buste, l'un vis-à-vis de l'autre, et revêtus, le premier du costume de guerrier, le second de celui de magistrat. Au-dessous, la légende *Hic armis maximus, ille togâ*, est disposée de manière à ce que *maximus* se trouve entre les deux portraits, tandis que les deux mots qui précèdent correspondent à l'image de Corneille, placée sur la gauche, et que la fin du pentamètre répond à celle de Jean. Au revers, la sédition populaire, dont tous deux furent victimes, est symbolisée par un monstre à sept têtes, qui dévore deux hommes renversés; l'exergue porte : *Nobile par fratrum sævo furor ore trucidat.* Autour se lisent ces deux vers :

Nunc redeunt animis ingentia consulis acta,
Et formidati sceptris oracla ministri.

La seconde médaille représente les deux hommes d'état avec l'inscription : *Illustrissimi fratres Joh. et Corn. de Witt*, et derrière, deux vaisseaux qui périssent du même coup de vent. Le stathouder, à qui il est difficile de ne point imputer l'organisation du tumulte auquel mit fin cette déplorable tragédie, ne s'opposa point à ces tristes témoignages d'amitié et de regret. Il dit lui-même publiquement, à quelques flatteurs qui lui faisaient leur cour en calomniant la mémoire des deux frères, qu'ils avaient été d'excellents magistrats et de vrais républicains. Sans doute un si habile guerrier riait aussi de ceux qui répétaient autour de lui ou qui écrivaient que Jean de Witt n'avait qu'une idée superficielle de la guerre; et que, livré uniquement à la diplomatie ou au gouvernement intérieur, il s'imaginait qu'une armée pouvait se faire en un jour, et qu'il suffisait de commander dans une place pour la bien défendre. Ce ne sont point là les fautes qu'on doit reprocher à ce grand ministre, dont au reste les malheurs résultèrent plutôt de la violence de ses ennemis, jointe à la gravité des circonstances, que d'aucune de ses actions. Peut-être pourtant est-il juste de dire qu'il négligea trop les murmures du peuple et les sermons des prédicateurs séditieux. Peut-être aussi sut-il trop peu céder au temps, et fut-il trop ferme dans ses résolutions. Son obstination à exclure le prince d'Orange de l'administration des affaires fut une des causes de sa perte. S'il eût réussi à abolir pour toujours le stathoudérat, la république eût fini par lui ériger des statues. Du reste, personne n'a nié son courage, son intrépidité, sa patience dans les maux. Peu d'hommes d'état ont réuni à un plus haut degré la vivacité de l'esprit, la solidité du jugement, le don d'une éloquence persuasive, l'habileté pour les négociations et pour les affaires du gouvernement. Il était l'oracle des assemblées de l'état. Il mit un si grand ordre dans les finances, qu'après qu'il se fut démis de sa charge, les États de Hollande le prièrent de leur donner par écrit une idée des opérations qu'il avait suivies. Personne ne connaissait mieux les différents intérêts des princes. Nous avons vu ci-dessus une preuve de son habileté dans la science du pilotage, pour laquelle il paraît qu'il fut le premier homme de son temps. C'est aussi à lui que l'on attribue l'invention des boulets à chaîne. On a de Jean de Witt divers ouvrages, parmi lesquels nous nommerons : I. *Elementa linearum curvarum*, Leyde, 1650. II. *Mémoires de Jean de Witt, grand-pensionnaire de Hollande*,

la Haye, 1667; traduit en français par Mme. de Zoutelandt, ib., 1709, in-12. Les *Mémoires*, publiés antérieurement, mais sans l'aveu de l'auteur et avec des fautes qui les rendent méconnaissables, sous le titre de l'*Intérêt de la Hollande*, 1662, sont divisés en trois parties. Dans la première, il examine successivement les principes de la prospérité et de la décadence des états; puis, faisant l'application de ses théories à la Hollande, il passe en revue les avantages de cette province, tant par rapport à ses productions que relativement à sa situation et aux facilités commerciales. La colonie, la paix, la guerre, les alliances, les formes du gouvernement libre, font l'objet du livre suivant. L'auteur s'y déclare sans ménagement, soit contre les guerres offensives et cette manie des conquêtes qui, dit-il, a toujours été un principe de dissolution et de mort pour les républiques commerçantes, soit contre le stathoudérat, où il ne voit qu'une royauté déguisée et la ruine des franchises qui sont la base des constitutions hollandaises. Dans la troisième partie, il élargit cette discussion; et, au lieu de considérer simplement la compatibilité du système des stathoudériens avec les formes républicaines, il compare la république à la monarchie. III. *Lettres et négociations entre Jean de Witt et les plénipotentiaires des Provinces-Unies aux cours de France, d'Angleterre, de Suède, de Danemark et de Pologne, depuis l'an 1652 jusqu'à* 1669, Amsterdam, 1725, 5 vol. in-12; trad. en français, 1728. La *Vie* de Corneille et de Jean de Witt a été écrite par Mme. de Zoutelandt, Utrecht, 1709, 2 volumes in-12.

P—ot.

WITT (Corneille de), frère du précédent, naquit à Dordrecht le 25 juin 1623, et se livra, dans sa jeunesse, à la jurisprudence, ainsi qu'à l'art militaire. Il servit aussi pendant plusieurs années sur la flotte de la république, et s'y distingua par une valeur à toute épreuve. Cependant, malgré le renom qu'il s'acquit par son intrépidité et ses connaissances dans l'art de la guerre, et malgré l'idée que peut inspirer la légende (*Hic armis maximus, ille toga*) de l'une des deux médailles que nous avons décrites ci-dessus, il ne faut point s'imaginer, ainsi que l'ont écrit quelques biographes, qu'il ait jamais rempli les fonctions d'amiral ou de chef de la flotte, sous quelque titre que ce soit. A l'époque même où il jouit, ainsi que son frère, de la plus haute autorité à laquelle de vrais républicains puissent aspirer dans une république, il ne fut que commissaire politique, en d'autres termes, inspecteur du gouvernement sur les vaisseaux de la confédération. C'est en cette qualité qu'il se trouvait, en 1667, sur la flotte hollandaise qui, pendant les négociations de Bréda, alla, sous les ordres de Ruyter, opérer des descentes dans l'est et le midi de l'Angleterre, et qui brûla plusieurs vaisseaux anglais sur les ondes de la Tamise et à quelques milles de Londres. Il remplissait aussi une mission politique à bord de la flotte lors de la bataille de Soult-Baye (28 mai 1672); et il s'y comporta avec autant de valeur que dans les premiers temps de sa jeunesse. Mais c'est principalement comme magistrat qu'il est célèbre dans les fastes de la Hollande. Bourgmestre de sa ville natale, député par elle aux États de Hollande et de West-Frise, enfin inspecteur des digues

dans le bailliage de Putten, il montra dans l'exercice de chacune de ces charges une vigilance, un désintéressement et une capacité rares. Sa fermeté surtout était admirable; et il n'opposait aux attaques les plus violentes de ses ennemis qu'un front serein et inaltérable. Quoique moins élevé que son frère dans la hiérarchie politique, il joua cependant un des principaux rôles sous son administration, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus au triomphe du parti de Loevestein sur les partisans de la maison d'Orange. La haine que lui portaient ces fauteurs effrénés de l'omnipotence stathoudérienne parut dans tout son jour lors de l'abolition de l'édit perpétuel. Toutes les provinces avaient été soulevées par eux; et les magistrats de Dordrecht avaient signé la révocation. Corneille de Witt, après avoir combattu à Soult-Baye, avait été obligé par une maladie de revenir dans sa ville natale. Les factieux coururent en foule vers sa maison, et voulurent qu'il apposât sa signature à la révocation. Il refusa. En vain ses amis, ses parents, ses domestiques, l'avertissaient qu'il y allait de sa vie, qu'on ne pouvait répondre de cette populace irritée, qui cernait sa demeure. « Croit-on, dit-il, que depuis trente ans je brave les ondes et la mitraille pour craindre la mort dans mon appartement? » Enfin cependant il céda aux instances de sa femme et de ses enfants, qui se prosternèrent à ses pieds, en le suppliant de leur sauver la vie; mais il ajouta à son nom les deux lettres V. C. La foule alors en demanda le sens; et comme il répondit que c'étaient les initiales des mots latins *vi coactus, obéissant à la violence*, le tumulte recommença avec plus de force, jusqu'à ce que des amis grattassent les deux initiales trop véridiques; encore fut-il obligé de se défendre contre des assassins; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que ses domestiques le préservèrent du courroux de la multitude. Peu après un de ces hommes qui font toujours cortége à la tyrannie, un misérable barbier, nommé Tychelaer, noté d'infamie pour divers crimes, alla annoncer aux États que le grand-bailli de Putten, le croyant du parti antistathoudérien, avait essayé de le déterminer à assassiner le prince d'Orange. Quoique cette accusation fût démentie par la contradiction et l'absurdité des preuves, non moins que par le caractère du dénonciateur, et de celui qu'il dénonçait, les juges n'osèrent s'opposer au torrent populaire; et Corneille de Witt, emprisonné à la Haye, le 24 juillet, et conduit ensuite devant les États, se vit, pour prix de ses services, livré aux tortures de la question préparatoire, et déchiré par les plus cruels tourments. On dit que dans cette situation il cita à haute voix la belle strophe d'Horace :

Justum et tenacem propositi virum
Non civium ardor prava jubentium, etc.

Comme on n'alléguait aucune charge décisive contre lui, si ce n'est le témoignage isolé de son accusateur, ses ennemis ne purent faire décréter la sentence de mort; mais il fut dépouillé de ses dignités, ainsi que de tous ses biens, et condamné à un bannissement perpétuel. La haine appela de cette sentence à la rébellion; et nous avons vu dans l'article précédent comment les deux frères périrent, déchirés par les mains de leurs compatriotes. — Witt (*Jean* de), chanoine d'Utrecht, mort à Rome en 1622, était un des plus savants philologues de son temps. Il a pu-

blié une Histoire de Charles VI, écrite en latin par un moine de Saint-Denis, et quelques opuscules de Fulgence, etc. P—OT.

WITTE (Liévin de), peintre, naquit à Gand vers l'an 1510. Il excellait à peindre l'architecture et la perspective. Il finit par peindre l'histoire avec succès, et l'on faisait, de son temps, beaucoup de cas de son tableau représentant la *Femme adultère*. Ses ouvrages sont rares et estimés. Il existe dans l'église de Saint-Jean à Gand plusieurs vitraux fort beaux, peints d'après ses compositions. De Witte avait aussi du talent comme architecte. L'électeur Maximilien de Bavière avait formé le projet de construire le grand palais électoral de Munich, d'après ses propres plans; mais on sait que de Witte y eut la plus grande part, et que la décoration intérieure surtout lui fut spécialement confiée. L'escalier passait pour un chef-d'œuvre d'architecture; mais il faut le chercher aujourd'hui, parce que l'entrée en a été changée. Un des ouvrages qui contribuèrent également à sa réputation, c'est le mausolée de Louis de Bavière, qu'il a élevé dans l'église de Notre-Dame de Bavière, et qui peut soutenir le parallèle avec les plus beaux monuments de ce genre. Cet ouvrage remarquable nous prouve de plus que de Witte n'était pas moins habile sculpteur que peintre. Il mourut à Munich, toujours attaché au service de l'électeur.—*Camille* de Witte, frère de Candito (*Voy.* ce nom), embrassa la carrière militaire, et fut reçu officier dans les gardes de l'électeur de Bavière; cependant il voulut comme son frère cultiver la peinture, et, quoiqu'il n'eût commencé que fort tard à manier le pinceau, il devint un peintre de paysage assez habile.—*Emanuel* de Witte, peintre d'architecture, naquit à Alcmaer en 1607. Son père, assez bon humaniste et mathématicien, tenait une pension; il voulut diriger lui-même l'éducation de son fils, et lui fit faire d'excellentes études. Mais le jeune Emanuel avait un penchant décidé pour la peinture. Il entra chez Van Aelst, qui le conduisit à Delft, et il ne tarda pas à s'y distinguer par plusieurs tableaux d'histoire et de beaux portraits. Il vint ensuite habiter Amsterdam, et quitta le genre qu'il avait cultivé jusqu'alors, pour s'adonner uniquement à la peinture de l'architecture. D'un caractère jaloux, inquiet et peu sociable, il ne pouvait vivre avec personne, et ses meilleurs amis n'étaient point à l'abri de son humeur bizarre. Ses plaisanteries étaient parfois si injurieuses, qu'il était impossible de les supporter, et Lairesse, contre lequel il s'en permit un jour une trop forte, fut obligé de le traiter de manière à lui donner plus de retenue. Sa vie est pleine de traits de ce genre; mais il rachetait ces défauts par la beauté de ses ouvrages. Peu de peintres ont représenté des intérieurs d'église avec autant d'art et une intelligence aussi admirable; et personne ne l'a surpassé dans la manière de saisir les jeux de la lumière, et les différents tons de couleur qu'elle reçoit des objets environnants. Il a peint l'intérieur de la plupart des églises d'Amsterdam, sous des aspects différents. Il y montre tantôt un prédicateur en chaire au milieu d'un nombreux auditoire, tantôt la foule qui entre dans l'église, ou qui en sort. Il tire le plus grand parti des oppositions que lui présentent soit un buffet d'orgue, soit un mausolée; et ses figures bien coloriées, dessinées avec

finesse, et touchées avec esprit et intelligence, ajoutent un nouveau prix au reste de la composition. On regrette un tableau, regardé comme son chef-d'œuvre, et qui représentait la nouvelle église d'Amsterdam, dans laquelle se trouve le tombeau de l'amiral Ruyter. Ce tableau lui avait été commandé par le frère de ce célèbre marin; mais cet amateur mourut avant que le travail fût terminé. Bernard Soomer, gendre de l'amiral, ayant refusé d'en payer le prix convenu, le peintre, dans son dépit, le mit en pièces, au grand regret de tous les amateurs. Malgré la beauté de ses ouvrages, de Witte, toujours malheureux par son caractère, fut assailli dans sa vieillesse par la misère. Repoussé par tous ceux qui le connaissaient, et ne pouvant supporter les justes reproches de son hôte, il jura de ne plus remettre les pieds chez lui: c'était en l'année 1692. Pendant quelque temps, on ignora ce qu'il était devenu; mais après le dégel on trouva son corps près de l'écluse d'Harlem. Une corde qu'il avait au cou fit présumer qu'il avait voulu se pendre, et que la corde avait cassé. Il était alors âgé d'environ quatre-vingt-cinq ans. — *Pierre* de Witte, peintre, naquit à Anvers en 1620. Il jouit, comme paysagiste, d'une réputation méritée. Ses tableaux sont agréablement composés, d'une couleur aimable, d'une touche légère et pleine de goût. On les payait fort cher de son vivant, et depuis sa mort ils n'ont fait qu'augmenter de prix. On ne croit pas qu'il ait jamais quitté son pays. — Son frère, *Gaspard* de Witte, naquit dans la même ville, en 1621. Il se rendit fort jeune en Italie, et y demeura longtemps. A son retour il séjourna en France, où sa réputation l'avait devancé, et où il vit son talent estimé et encouragé. Son succès ne fut pas moins grand dans sa patrie, où il se fixa, après avoir renoncé aux voyages. Il peignait le paysage en petit; et ornait ordinairement sa façade de débris d'architecture, souvenirs de son séjour en Italie. Sa couleur était fine et transparente, et le fini de son pinceau ajoutait même encore au vaporeux avec lequel ils étaient peints. Quelques amateurs préfèrent ses tableaux à ceux de son frère Pierre.

P—s.

WITTE (Pierre de). *Voyez* Candito.

WITTE (Gilles de), célèbre théologien janséniste, naquit à Gand en 1648. Il n'avait pas encore achevé ses cours, lorsqu'il eut une dispute très-vive avec le P. Estrix, sur le mode suivi dans les écoles pour l'enseignement de la théologie; et depuis il ne cessa de faire une guerre opiniâtre aux jésuites, ses premiers maîtres. Étant venu peu de temps après à Paris, il s'y lia d'une manière intime avec Arnauld, et travailla sous sa direction à perfectionner ses connaissances. De retour dans les Pays-Bas, en 1684, il fut nommé doyen et curé de l'église de N.-D. de Malines. Ayant été dénoncé à l'autorité supérieure par trois médecins devant lesquels il avait dit que le pape était soumis aux conciles, il soutint cette opinion dans divers écrits qui tinrent long-temps divisés les théologiens de Hollande. Le nouvel archevêque de Malines, Guillaume de Précipiano, s'étant déclaré contre les jansénistes, de Witte prit à tâche de critiquer toutes les opérations de ce prélat; mais voyant que cette lutte inégale ne pouvait avoir qu'un résultat fâcheux, il donna en 1691 sa démis-

sion de sa cure, et revint à Gand d'où il passa bientôt à Utrecht. Il publia dans cette ville, en 1696, une version flamande du Nouveau-Testament. Martin Steyaert (*V.* ce nom), son compagnon d'études et son ami, ayant critiqué quelques passages de cette version, de Witte lui répondit de la manière la plus brutale; et la mort de son adversaire n'apaisa point son ressentiment. De Witte prit la défense de M. Codde, archevêque d'Utrecht, déposé comme suspect de jansénisme. Il se montra l'un des plus grands adversaires de la bulle *Vineam*; et soutint que ceux qui signaient le *formulaire* s'enrôlaient par là dans l'armée de l'antechrist. L'âge ne ralentit point son ardeur pour les disputes. Il se signala par la vivacité de ses attaques contre la bulle *Unigenitus*, et mourut au milieu des débats qu'elle avait suscités, le 7 avril 1721, à l'âge de soixante-treize ans. Tous les ouvrages de de Witte sont empreints de la passion qui les a dictés, et ne présentent aucun intérêt. Ils ont été publiés pour la plupart sous des noms empruntés, dont Barbier a donné la liste alphabétique dans son *Dictionnaire des Anonymes*, n°. 21131 (1). Les curieux peuvent consulter *l'Idée de la vie et des écrits de M. G. de Witte*, Rome (Amsterd.), 1756, in-12 de 324 pag. (2). On y trouve les titres de cent quarante opuscules de de Witte. L'auteur (Pierre Leclerc), qui nomme de Witte un grand homme, dit qu'il serait utile pour l'Église qu'on fit une nouvelle impression de tous ces écrits qui sont devenus si rares, qu'il a eu beaucoup de peine à trouver ceux dont il rend compte (*Préf.*. 1). Les travaux les plus utiles de de Witte sont sans contredit ses versions flamandes du *Nouveau-Testament*, de la *Bible* et de l'*Imitation de J.-C.*; mais, ses adversaires les ayant fait condamner, les exemplaires en ont presque entièrement disparu. W—s.

WITTICHIUS-WESTHOVIUS, poète latin allemand, naquit à Bosov, petit village de l'évêché de Lubeck, en 1577, et fit ses premières études dans les écoles de sa ville épiscopale. De là il alla à Rostock et à Francfort sur-l'Oder, où il se mit en état de suivre les cours académiques; visita les universités de Leipzig, d'Iéna, d'Altdorf, d'Ingolstadt, de Bâle; parcourut successivement l'Italie, l'Autriche, la Bohême, la Lithuanie, la Courlande et la Prusse, et enfin se rendit à Berghen en Norwége, où son père, autrefois ministre de Boson, avait été envoyé, depuis peu, par le sénat de Lubeck, comme pasteur de l'église allemande: mais il ne resta qu'environ un an dans la maison paternelle; et quittant la Norwége, il alla à Copenhague, pour se livrer à l'étude de la médecine, sous Thomas Finckius; puis à Leipzig, où il publia son premier Recueil de poésies latines. C'étaient de violentes et grossières épigrammes. Le peu d'accueil qu'on leur fit et les vives réclamations auxquelles elles donnèrent lieu l'engagèrent à dire un adieu éternel à la Saxe. Il revint en Danemark, en 1603, et fut nommé presque immédiatement recteur de l'école d'Harlöv dans l'île de Zélande; obtint, quelques an-

(1) De Witte s'est caché sous vingt noms différents : *Ægidius Albanus*, *Urbicus Alethophilus*, *J. Aurelius*, *Avitus Academicus*, *Ægidius Candidus*, *J. Cantor*, *Catholicus Philoctetes*, etc.

(2) On trouve aussi des détails sur de Witte dans un autre ouvrage de P. Leclerc, intitulé : *Le Renversement de la religion et des lois divines et humaines, par toutes les bulles et brefs donnés depuis deux cents ans contre Baius*, etc., Rome, (Amsterd.), 1756, 2 vol. in-12.

nées après, le titre et les priviléges de noble du roi de Danemark, Christian IV, et de l'empereur Mathias, à qui il fut présenté, en 1613, à la diète de Ratisbonne; il se vit ensuite chargé de la direction des études du jeune Christiern, duc de Brunswick, et enfin obtint, en 1619, du monarque régnant (Christiern IV) un canonicat de la cathédrale de Lunden en Schonie. C'est là qu'il mourut, en 1643. Ses principaux ouvrages sont: I. Plusieurs recueils d'*Épigrammes*, savoir: 1°. *Libellus epigrammatum adversùs Conradum Rittershusium et Fridericum Taubmannum pro poetis laureatis.* C'est le Recueil d'épigrammes dont nous avons parlé ci-dessus. Taubmann et Rittershuys ne répondirent point: mais Élie Putschius eut moins de patience; et, prenant la défense des deux professeurs de Leipzig, il reprocha à leur antagoniste une foule de solécismes et de barbarismes, et ne fut pas plus économe d'injures dans sa prose que Westhovius ne l'avait été dans ses vers; 2°. *Epigrammata miscellanea*, 1606; 3°. *Epigrammata ad Christianum* V, *principem Daniæ ac Norwegiæ regem designatum*; 4°. *Epigrammatum libri tres priores*, 1637; *Epigrammatum libri tres posteriores*, 1646. II. Ὠμιλία *poetica*, 1604. III. *Autoschediasma* (improvisation) *poeticum in laudem regiæ Danorum academiæ Hafniensis*, 1604, in-4°. IV. *Isagoge seu introductio ad dialecticam Philippi Melanchthonis*, 1605; *Isagoge seu introductio ad rhetoricam Phil. Melanchthonis*, 1606. V. *Poematum pars prima*, 1606; — *pars secunda*, 1621. VI. *Urbes et oppida Zeelandiæ, insulæ regni danici præstantissimæ, epigrammatis delineata*, 1607. VII. *Isocratis oratio parænetica de legitimo regis officio, carmine heroico reddita*, 1610. VIII. Μελύδρια *de bello per Christianum IV, Danorum regem, adversùs Carolum IX, Sueciæ regem, justè susceptò et prosperè continuato*, 1611. IX. *Emblematum liber divo Mathiæ Romanorum imperatori augustissimo sacratus*, 1613, présenté par l'auteur à l'empereur Mathias, lorsqu'il reçut de lui ses lettres de noblesse. X. *Arbuscula parnassea*, 1619. XI. *Poematum in festum connubiale Christiani V ac Magdalenæ Sibyllæ electoris Saxonici filiæ*, 1634. XII. *Illustres sententiarum flores è Saxonis grammatici libris xvi historiæ danicæ lecti*, 1617. Ces divers ouvrages sont généralement médiocres. On voit que le poète avait plus de mémoire que d'imagination, plus d'érudition que de génie. On excuserait peut-être ces défauts, qui pourtant ne sont guère plus compatibles avec la vivacité de l'épigramme qu'avec l'éclat de la haute poésie; mais l'affectation et le mauvais goût qui règnent dans toutes ses compositions en rendent la lecture insoutenable. On peut en juger par les trois distiques suivants, composés, peu de temps avant sa mort, pour lui servir d'épitaphe:

Munde immunde, vale! hinc ad mundum transeo mundum,
Mundus ego; immundi nam capit æthra nihil.
Ipse suo totum mundavit sanguine Christus;
Est mundandi alius non tibi, munde, modus.
Exul eram decies sex et sex insuper annos;
Nunc cœlo reducem patria læta fovet.

On dirait que l'auteur de tels vers a pris à tâche de justifier la critique un peu vive de Putschius, dont nous sommes obligés de partager ici l'avis, quant à la latinité de Westhovius, latinité qui certes n'a rien de celle d'Horace et d'Ovide, ni même de celle de Stace ou de Martial. Ce-

pendant nous avouerons que, dans le nombre des pièces de Westhovius que nous avons parcourues, quelques épigrammes nous ont paru avoir un tour piquant, et se terminer par des traits ingénieux, et que son épithalame pour le mariage de son élève avec Sibylle de Saxe, ainsi que le soi-disant impromptu à la louange de l'académie de Copenhague, ne sont dépourvus ni de vivacité ni d'élan poétique.

P—ot.

WITTICHIUS (Christophe), savant théologien protestant, était né, le 7 octobre 1625, à Brieg, dans la Basse-Silésie. Son père, vice-surintendant ecclésiastique de cette ville, cultiva ses dispositions pour l'étude avec le plus grand soin. Il fréquenta successivement les académies de Brême, de Groningue et d'Utrecht, et, après avoir terminé ses cours, fut nommé professeur de mathématiques à Herborn (1651), d'où il passa bientôt à Duisbourg. Le gymnase de cette dernière ville ayant été érigé en académie (1655), Wittichius y reçut le doctorat dans les facultés de philosophie et de théologie, et se rendit à Nimègue où il remplit, pendant seize ans, une chaire de théologie avec le plus grand éclat. Son attachement aux principes de Descartes l'engagea dans des disputes très-vives, qui ne firent qu'ajouter à sa réputation. En 1671, il fut appelé à l'académie de Leyde, la première des Pays-Bas, et s'y montra le digne rival des plus illustres professeurs. Il mourut dans cette ville le 19 mai 1687, à l'âge de soixante-deux ans. Gronovius prononça son *Oraison funèbre*. Une médaille frappée en son honneur est figurée dans Van Loon, *Hist. Penningen.*, III, 349, et dans le *Museum Mazzuchellian.*, II, pl. 133. Outre quelques thèses et les éloges d'A. Heydart et de J. Schulting, son collègue, on a de Wittichius : I. *Consideratio theologica de stylo S. Scripturæ*, etc., Leyde, 1656, in-12. II. *Theologia pacifica*, ibid., 1671, in-4°.; nouv. édit. avec un appendix, ibid., 1672, in-4°.; 3°. édit., 1683, in-4°. III. *Exercitationes theologicæ quinque*, ibid., 1682, in-4°. IV. *Causa Spiritûs Sancti victrix*, ibid., 1682, in-8°. V. *Consensus veritatis in scripturâ divinâ et infallibili revelatæ, cum veritate philosophicâ à Cartesio detectâ*, ibid., 1682, in-4°. Cet ouvrage est un des plus importants que Wittichius ait publiés. Aucun docteur protestant n'a su mieux concilier le cartésianisme avec la théologie. VI. *Metalleia, seu Investigatio epistolæ ad Romanos, ab apostolo Paulo exaratæ gr. lat.*, ibid., 1685, in-4°. VII. *Investigatio epistolæ ad Hebræos*, etc., Amsterdam, 1692, in-4°. VIII. *Anti-Spinosa, sive examen ethices Ben. de Spinosâ et commentarius de Deo et ejus attributis*, ibid., 1690, in-4°. Cet ouvrage et le précédent ont été publiés par le frère de Wittichius, avocat à Aix-la-Chapelle. On trouve une notice sur ce célèbre théologien dans le *Dictionnaire* de Bayle. W-s.

WITTOLA (Marc-Antoine), prévôt mitré de Bienko en Hongrie, était né à Kosel en Silésie le 25 avril 1736. Étant devenu curé de Schefferling, dans l'Autriche supérieure, il embrassa avec chaleur les opinions théologiques que l'on favorisait alors dans les états autrichiens, et il traduisit en allemand plusieurs livres français où elles étaient enseignées, surtout les écrits des *Appelants*, et se mit en correspondance avec un des plus ardents de

cette secte, l'abbé de Bellegarde. En mourant, l'abbé de Stock, partisan zélé des nouvelles réformes, désigna Wittola à Marie-Thérèse, comme l'homme le plus propre pour lui succéder; la princesse se contenta de donner à ce dernier la cure de Propstdorf, qui était vacante, et elle l'adjoignit à la commission de censure. Il fut destitué pour avoir approuvé la réimpression du *Prospectus des Annales des Jésuites*, par Gazaignes. Afin de s'insinuer à la cour, Wittola parlait avec enthousiasme des réformes que Joseph II poursuivait avec tant de chaleur; et il publia alors : I. *Lettres d'un curé autrichien sur la tolérance* (all.), Vienne, 1781 et 1782, in-8°. II. *Texte d'un intolérant d'Augsbourg, avec les notes d'un Autrichien tolérant* (allem.), Vienne, 1782, in-8°. En 1784, il commença à publier la *Gazette ecclésiastique*, qui était rédigée dans le même esprit que les *Nouvelles ecclésiastiques*. Cette gazette ayant cessé en 1789, il la reprit en 1790, sous ce titre : *Mémoire des choses les plus récentes sur l'enseignement de la religion et l'histoire de l'Église*, et la continua jusqu'en 1793. Il mourut subitement à Vienne, le 25 nov. 1797. Wittola a traduit les *Actes du concile de Pistoie*, avec les *Pièces* qui y sont relatives; les *Discours* de Fleury *sur l'histoire ecclésiastique*; l'*Abrégé de l'Ancien et du Nouveau Testament*, par Mésenguy ; le *Directeur spirituel pour ceux qui n'en ont point*, par Treuvé; l'*Instruction pastorale*, par Rastignac ; la *Religion chrétienne méditée*, par le P. Jard, et le *Catéchisme* de Bossuet. Les biographes protestants vantent fort le zèle de Wittola ; et, en faisant son éloge, la *Chronique des honnêtes gens* le désigne comme un *ennemi des Jésuites, du monachisme, ainsi que du curialisme des Romains.* G—Y.

WITTWER (Philippe-Louis), né à Nuremberg le 19 mai 1752, y commença avec distinction, en 1776, sa carrière médicale. Sa réputation le conduisit, en 1783, à une chaire de l'université d'Altdorf, que sa santé le força de quitter l'année suivante. Il mourut à Nuremberg, le 20 décembre 1792. Nous avons de lui : I. *Delectus dissertationum medicarum Argentoratensium*, Nuremberg, 1777 à 1781, 4 vol. in-8°. II. *Vie de J.-R. Spielmann, professeur de médecine à Strasbourg*, etc. (allem.), Helmstædt et Leipzig, 1784, in-8°. III. *Archives pour l'histoire de la médecine*, Nuremberg, 1790, 2 vol. in-8°. — Son père, habile médecin et accoucheur à Nuremberg, a publié : *Dissertatio de vomitu*, Altdorf, 1742, in-4°. G—Y.

WITZENDORF (Guillaume), historien et philosophe allemand, né, le 13 janvier 1609, à Medingen dans le comté de Lunebourg, étudia à Wittenberg, où il prit en 1631 le degré de maître-ès-arts; voyagea en Hollande, en Angleterre et en Danemark, et enfin se fixa en Prusse, où il fut successivement professeur de philosophie pratique à Kœnigsberg, surintendant et pasteur à Bardewick et premier pasteur à Rastenbourg. Il mourut le 17 février 1746. On a de lui, entre autres ouvrages intéressants pour l'histoire de l'Allemagne : I. *De Cæsare Romano*. II. *Discursus de statûs et administrationis imperii romani formâ hodiernâ*, etc.; dissertation où Witzendorf soutient contre Jean Linnæus l'opinion de Reinking en faveur de l'omnipo-

tence monarchique de l'empereur. Linnæus répondit par une *Dissertation apologétique*. III. *De arte feliciter rempublicam administrandi*. IV. *De præmiis et pœnis*. V. *Collegium politicum*. Witzendorf a aussi écrit sur la théologie; et l'on distingue, parmi ses publications sur cette matière, une Dissertation *De præcipuis punctis de sanctâ Cœnâ inter Lutheranos et Calvinianos contra Bergium*. P—ot.

WLADIBOY, duc de Bohême, était le second fils de Mieczyslas Ier., et frère cadet de Boleslas Ier., roi de Pologne. Mécontent de l'apanage qui lui était échu après la mort de son père, ce prince alla à Kiow trouver Vladimir-le-Grand, qui, saisissant avec joie cette occasion, entra dans la Chrobatie et la ravagea (992). Ayant été arrêté par une irruption de Pieczyngowiens, le prince russe conclut avec Boleslas un arrangement, dont on ne connaît point les conditions. Ce qui est certain, c'est que Wladiboy, probablement abandonné par les Russes, se réfugia en Bohême, près du duc Boleslas II, son oncle maternel. A son instigation, les Bohémiens entrèrent dans la Silésie supérieure, et s'avancèrent jusqu'à Cracovie, dont ils s'emparèrent après une faible résistance. Ils donnèrent à Wladiboy la partie de la Silésie qu'ils venaient de conquérir, ne se réservant que la ville de Cracovie, que le roi de Pologne reprit peu de temps après. Plus tard, Wladiboy se réconcilia avec son frère, et retourna en Pologne. Boleslas III, duc de Bohême, ayant, par sa cruauté et son avarice, soulevé contre lui toute la nation, les mécontents jetèrent les yeux sur Wladiboy pour le mettre à la place de leur duc. Ils vinrent le trouver en Pologne, et lui représentèrent que tenant de si près à leurs princes par sa mère, Dombrowska (1), il n'aurait qu'à se montrer, et qu'aussitôt toute la nation se mettrait de son parti. Wladiboy pressentit le roi son frère, qui lui accorda facilement la permission qu'il désirait. Le prince polonais étant entré en Bohême (1002), à la tête d'un parti nombreux, mit en fuite Boleslas III, se fit reconnaître duc de Bohême, et afin d'affermir son autorité, il alla trouver à Ratisbonne l'empereur Henri II, qui confirma le choix fait par la nation bohémienne. Le prince reconnaissant prêta foi et hommage à l'empereur. Mais à peine eut-il gouverné la Bohême pendant un an, qu'il fut obligé de s'éloigner et de rentrer en Pologne. Depuis cette époque (1003), il vécut dans l'obscurité. G—y.

WLADIMIR. *Voy.* VLADIMIR.

WLADISLAS. *Voy.* VLADISLAS.

WLASTA. *Voy.* VLASTA.

WNYSLAS, quatrième duc de Bohême, succéda, en 757, à son père Vogen. Pendant les seize premières années de son règne, il ne s'occupa que de l'administration intérieure, et construisit un grand nombre de châteaux, autour desquels se sont élevées des villes aujourd'hui florissantes. Il agrandit et fortifia Prague, que Przemyslas, son aïeul, avait fondé. Par ses soins, les troupeaux qui faisaient la richesse de la Bohême se multiplièrent dans toutes les parties du duché. Il fit frapper des pièces de monnaie que l'on donnait en échange aux peuples de la Germanie et de la Moravie, pour les objets d'industrie qu'ils introdui-

(1) Cette princesse, fille de Boleslas Ier., duc de Bohême, épouse de Mieczyslas Ier., duc de Pologne, est appelée la *Clotilde des Polonais*; parce qu'elle convertit son époux à la foi chrétienne.

saient en Bohême. Ce bonheur intérieur fut tout-à-coup troublé, lorsqu'en 772 Charlemagne, après avoir soumis la Germanie occidentale, s'avança contre les Saxons. Les Slaves Czèches, qui depuis le commencement du cinquième siècle avaient envahi la Bohême, s'étaient réunis aux anciens habitants, Germains d'origine, ainsi que les Lusiziens, et les Wilsiens, également Slaves, établis le long de l'Elbe, jusqu'aux mers du Nord. Tous ces peuples avaient un intérêt commun à se défendre avec les Saxons, qui étaient aussi un mélange de Germains et de Slaves. Il se fit contre Charlemagne une ligue générale. En lisant Éginhard et les autres historiens francs de cette époque, on voit que le soulèvement s'étendit depuis l'embouchure de l'Elbe et du Weser jusqu'au Danube. Wuyslas fut donc l'allié de Witikind (*V.* ce nom). Les Saxons s'étant soumis en 779, Charlemagne leur proposa de se joindre à lui pour forcer les peuples slaves à mettre bas les armes. Au lieu d'obéir à cette invitation, les Saxons réunis aux Slaves se jetèrent sur Geil et Adalgise, lieutenants de Charlemagne; et, après les avoir complètement battus, ils se répandirent dans la Germanie jusqu'aux bords du Rhin. Apprenant que Charles s'avançait lui-même contre eux, ils se retirèrent, chargés de butin, et poussant devant eux les troupeaux de prisonniers qu'ils destinaient à l'esclavage. Witikind se soumit en 786; mais Wnyslas soutint encore son indépendance. En 789, Charlemagne, ayant avec le secours des Saxons et des Frisons vaincu les Slaves établis sur les deux rives de l'Elbe inférieur, voulut aussi pénétrer en Bohême; mais il fut repoussé avec une perte considérable. Il paraît que Wnyslas n'était plus, et que ces derniers événements arrivèrent sous le règne de son fils Crzezomyslas, que son oncle Wratislas, frère de Vnyslas, aida efficacement dans cette dernière lutte soutenue pour la défense de la liberté germanique. Les descendants de ces princes slaves se sont maintenus en Bohême, d'abord comme ducs, ensuite comme rois, jusqu'à la mort de Venceslas V, arrivée en 1306. Alors, leur race étant éteinte, la Bohême est passée entre les mains des princes allemands. G-Y.

WOBESER (Ernest-Guillaume de), littérateur allemand, né en 1727 à Lukenwald dans le pays de Brandebourg, passa dix-huit ans à la cour du prince de Neuwied, qui, pendant la guerre de Sept-Ans, l'employa dans des missions importantes. Il quitta, en 1764, la religion protestante pour entrer dans la communion des Anabaptistes ou Frères Moraves, auxquels depuis cette époque il consacra son activité et ses connaissances dans le maniement des affaires. Il a traduit en vers : I. Les *Odes d'Horace*, Leipzig, 1779, et Görlitz, 1795. II. *L'Iliade d'Homère*, Leipzig, 1781 - 1787. III. Les *Psaumes de David*, Winterthur, 1793. Il a aussi fait paraître le *Recueil de ses poésies*, Francfort, 1758, et Leipzig, 1779. Il était occupé à traduire l'*Enéide*; et il terminait le troisième livre, lorsque la mort le surprit, le 16 décembre 1795, à Herrnhut, chef-lieu de la communion des Frères, dans la Haute-Lusace. G—Y.

WODHULL (Michael), littérateur anglais, né en 1740 à Thenford en Northamptonshire, reçut la première instruction à Twyford en Buckinghamshire, et fit ses études à

l'école de Winchester et à l'université d'Oxford. La mort de son père le rendit de bonne heure possesseur d'une fortune considérable, qui lui permit de se livrer presque uniquement à son goût pour la culture des lettres, ainsi que pour l'acquisition des livres précieux et rares. Il publia, à divers intervalles, des poëmes qui respirent en général des sentiments nobles et élevés, particulièrement l'*Égalité du genre humain*, 1765, qui reparut avec des améliorations, en 1798, in-8°. Mais il est plus généralement connu comme traducteur, en vers anglais, de toutes les tragédies et fragments qui restent d'Euripide. Cette traduction parut pour la première fois en 1782, 4 v. in-8°., et a été réimprimée depuis, en 3 vol. de même format. Le traducteur a donné la préférence au vers blanc, comme étant le mieux adapté au dialogue; et il a rendu presque tous les chœurs dans des odes pindariques. Quel que soit le mérite de ce travail, la traduction du même tragique, par Robert Potter, qui fut imprimée presque en même temps, est plus estimée. Wodhull profita d'un court intervalle de paix pour venir, en 1803, dans la capitale de la France, visiter les grandes bibliothèques qu'elle renferme. Il fut un des Anglais que le chef du gouvernement français retint alors prisonniers. On le mit ensuite en liberté, par égard pour son âge; mais Wodhull ne rentra dans son pays qu'accablé d'infirmités. En 1804, il corrigea et réunit les poésies qu'il avait données au public séparément, et en forma, sous le titre de *Poëmes divers* (*Miscellaneous poems*), un volume in-8°., orné de son portrait, et destiné à ses amis. Outre l'*Égalité du genre humain*, on trouve dans ce volume, entre autres productions, cinq *Odes* et treize *Épîtres* adressées à différents amis. L'auteur n'y a pas admis une *Ode à la critique*, composée dans sa jeunesse, et dirigée contre le mérite littéraire de Thomas Warton; mais celui-ci, pour se donner sans doute le plaisir d'une petite vengeance, a pris soin de conserver cet opuscule peu estimable, en l'insérant dans le recueil intitulé le *Saucisson d'Oxford*. Wodhull est mort dans son lieu natal, le 10 novembre 1816. On a rendu hommage à ses vertus, et surtout à sa bienfaisance sans faste. Après avoir donné un grand nombre de ses livres, il en a encore laissé plus de quatre mille, qui sont, pour la plupart, des premières éditions et des monuments de l'imprimerie naissante. L.

WODROW (Robert), Écossais, fameux par une Histoire ecclésiastique de son temps, naquit en 1679. Il était fils du révérend James Wodrow, professeur de théologie à l'université de Glascow, et l'un des ministres de cette ville, où le jeune Wodrow fit ses cours académiques sous la direction de son père. Après les avoir achevés, il fut nommé bibliothécaire de l'université. Il était né avec le goût des recherches et des études d'érudition. C'était une belle occasion pour satisfaire ce penchant; et il en profita. Ce fut surtout l'histoire et les antiquités de l'église d'Écosse qu'il eut en vue; et pendant les quatre ans qu'il demeura dans ce poste, il trouva le temps de recueillir d'excellents et nombreux matériaux, que par la suite il sut mettre en œuvre. Cependant il ne borna point à cela son travail; et les antiquités celtiques, romaines et britanniques y eurent part. Il rassembla des médailles, des inscriptions, et fut, dit-on,

en Écosse, un des premiers qui y cultivèrent les sciences naturelles. On voit par des lettres de sa main, conservées parmi ses papiers, qu'il était en correspondance avec des savants qui s'occupaient de ces objets; et lui-même laissa une collection de fossiles, de minéraux, de plantes pétrifiées et d'autres curiosités. Il quitta Glascow, en 1703, pour se livrer à la prédication, y obtint des succès, et acquit la réputation d'un des premiers et des plus habiles théologiens de l'Écosse. La même année, la cure d'Eastwood ayant vaqué, il en fut pourvu; humble et mince bénéfice, qu'il conserva toute sa vie, sans porter plus haut son ambition, quoique de Glascow et de Stirling il lui eût été fait des offres très-avantageuses. Mais il était estimé et chéri de ses paroissiens, qui ne l'auraient vu partir qu'avec regret et une peine extrême; de sorte que son inclination s'accordant avec leurs desirs il se refusa à tout changement. Cet homme savant et modeste, à qui, sans l'erreur dans laquelle il avait eu le malheur d'être élevé, on n'aurait aucun reproche à faire, mourut en 1734, âgé seulement de cinquante-cinq ans. Son ouvrage, publié en 1721, a pour titre : *The history of the singular sufferings of the church of Scotland, during the twenty eight years immediately preceding the revolution*, 2 vol. in-fol., c'est-à-dire: *Histoire des souffrances singulières de l'église d'Écosse pendant les vingt-huit ans qui précédèrent immédiatement la révolution.* Cet ouvrage, écrit avec une fidélité qui ne laisse aucun doute, et appuyé, à la fin de chaque volume, de pièces justificatives, n'excita pas d'abord une grande attention, même dans le pays où les événements s'étaient passés, et moins encore en Angleterre, où il demeura presque inconnu, si ce n'est peut-être par l'*Abrégé* qu'en a donné le révérend M. Cruickshancks; mais depuis la publication de l'œuvre historique du célèbre et honorable Charles-James Fox et des écrits de MM. Sommerville et Laing, sa réputation et son prix se sont fort accrus. « Aucun fait historique, dit M. Fox, n'a une certitude plus assurée que ceux qui sont rapportés par Wodrow. Dans tous les cas où il s'est agi de les confronter avec les monuments historiques, on les a trouvés parfaitement exacts. » Wodrow passa les douze dernières années de sa vie à recueillir des *Notes biographiques* sur les auteurs de la réformation d'Écosse, les principaux personnages qui la propagèrent, et sur les théologiens presbytériens les plus renommés. Ces Notes, restées manuscrites, sont conservées dans la bibliothèque publique de Glascow.

L—Y.

WOEHNER (André-George), professeur de langues orientales à l'université de Göttingue, né, le 24 février 1693, dans le comté de Hoya, reçut les premières leçons de grec et d'hébreu de son père, qui, en 1710, le conduisit à l'université d'Helmstadt. Après un an et demi de séjour dans cette école, le jeune Wœhner fut en état de donner, sur la langue grecque et sur les langues orientales, des leçons qui attirèrent un grand concours d'auditeurs. En 1715, il publia sa *Grammaire grecque*, d'après le vœu de J.-Alb. Fabricius, qui, en sa qualité d'inspecteur général des études, l'introduisit dans les écoles du pays de Brunswick. De Helmstadt Wœhner revint à Göttingue, où il publia, en 1735, sa *Grammaire hébraïque*, la première qui ait

paru à cette école si célèbre. En 1739, il obtint la chaire qui faisait l'objet de ses vœux, celle des langues orientales. Voulant donner à ses études toute la perfection possible, il attira dans sa maison, et il y garda pendant six ans, Benjamin Wolf Ginzbourg, médecin de Göttingue. Ce savant Israélite était tellement instruit dans l'histoire et la littérature de sa nation, qu'on l'appelait le *Dictionnaire vivant du Talmud*. En conversant et en étudiant constamment avec lui, Wœhner devint un des premiers orientalistes de l'Allemagne. Il mourut à Göttingue, le 21 février 1762. Nous avons de lui : I. *Grammaire de la langue grecque* (allem.), Wolfenbuttel, 1715 et 1753, in-8°. Au lieu du verbe τύπτω, qui n'est point régulier au parfait, il prit pour paradigme l'ancien verbe εω, *sum*, qu'il trouvait beaucoup plus propre pour servir de base à son tableau. Il chercha à perfectionner la théorie des aoristes, de laquelle Mélanchthon dit :

Hoc opus, hic labor est, secernere tempora.

II. *Syntaxis græca* ou *Particularités de la langue grecque*, Wolfenbuttel, 1716, in-8°. C'était, à proprement parler, la seconde partie de sa Grammaire. III. *Dissertatio philologica in 2 Reg. VIII: 2, quâ David, Moabitarum victor, crudelium numero eximitur*, Göttingue, 1738, in-4°. Cette dissertation, qui n'a rapport qu'à un seul verset de l'Écriture sainte, est intéressante par les détails. L'auteur y explique les rapports des Moabites avec les Israélites, et surtout avec David. Ayant présenté les différentes traductions, il en donne lui même trois, qui justifient également David. La dernière, qui est la meilleure, dit : *Prælio quoque vicit Moabitas, quos in turmas distribuit, supplices sibi factos. Duas quippe turmas descripsit, quas occideret; maximum autem agmen, quod in vita conservaret. Atque ità Moabitæ servi Davidis facti sunt, qui tributa pendere cogerentur.* D'après cette version, David n'aurait fait mourir que les chefs de la rebellion. IV. *De Endorensi præstigiatrice*, Göttingue, 1738, in-4°. Il y est question de la célèbre Pythonisse que Saül alla consulter la veille de la bataille de Gelboé. V. *De prunis, in capite inimici*, ou *Des charbons ardents rassemblés sur la tête de son ennemi*, dans les Prov. 25, et aux Rom. 12, Göttingue, 1738, in-4°. En traitant ce sujet, l'auteur examine les traditions des Juifs et les opinions des rabbins sur le livre des Proverbes. VI. *Sur la réponse de Jésus Christ aux Juifs*, Év. de S. Jean, ch. 8, v. 25. Selon la Vulgate, Jésus répondit : *Principium qui et loquor vobis*. Selon notre auteur, on devrait lire : *Quod in principio locutus sum, hoc et ipsum nunc loquor vobis*. Il prétend que cette explication est la seule qui dissipe l'obscurité de ce passage. VII. *Dissertatio philologica de eruditione judaica*, Göttingue, 1742, in-4°. Dans ce traité, l'auteur a rassemblé les traditions qu'il avait reçues de son maître, Benjamin Wolf, sur la littérature des Juifs. VIII. *De Hebræorum proselytis*, Göttingue, 1743, in-4°. IX. *De valle spectaculorum*, 1742, in-4°. X. *De Melchisedech Christi typo*, 1745, in-4°. XI. *Grammaire de la langue hébraïque, avec tableaux* (allem.), Göttingue, 1735. XII. *Antiquitates Hebræorum, de Israëliticæ gentis origine, fatis, rebus sacris, civilibus et domesticis*,

fide, moribus, ritibus et consuetudinibus antiquioribus, recentioribus, Gottingue, 1743, 2 volum. in-8°. Woehner a donné, dans cet ouvrage, une histoire littéraire des Juifs, bien supérieure à celles qui ont paru jusqu'à présent. G—Y.

WOELFL (Joseph), pianiste et compositeur, naquit à Saltzbourg en 1772, et étudia les éléments de la musique dans sa ville natale, où il eut l'avantage de compter parmi ses maîtres Léopold Mozart et Michel Haydn. Au commencement de 1794, il se mit à voyager, et dirigea sa course vers la Pologne, dont la capitale l'arrêta quelque temps. Il fit un séjour plus long à Vienne, où, en 1795, il donna son premier opéra (le *Hollenberg*), et jeta ainsi les fondements de sa réputation. Il parcourut ensuite l'intérieur de l'Allemagne, s'arrêtant, de temps en temps, dans les villes principales, et y donnant des concerts qui bientôt attirèrent une foule extraordinaire. Il avait ainsi visité Prague, Dresde, Leipzig, Berlin et Hambourg, lorsqu'en 1799 il partit pour l'Angleterre, où il reçut encore un accueil plus distingué, et où son jeu brillant, léger et suave, excita l'enthousiasme. Venu en France deux ans après, 1801, il passa à Paris pour le pianiste le plus extraordinaire de l'Europe, et entendit ses louanges retentir dans toutes les feuilles publiques, ainsi que dans les salons. Néanmoins il revint bientôt à Londres, et c'est là qu'il resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1811. Il n'avait encore que trente-neuf ans, et fut vivement regretté de tous les amis de l'art musical. En effet, quoique la principale partie de sa gloire, et surtout de ses richesses, fût due à la brillante facilité de son exécution, il avait un talent estimé comme compositeur, et a produit un très-grand nombre de morceaux. Cinq seulement ont été destinés au théâtre, ce sont : I. Le *Hollenberg*, opéra, Vienne, 1795. II. La *Belle Laitière*, opéra-comique, Vienne, 1797. III. La *Tête sans homme*, opéra-com., Vienne, 1798. IV. Le *Cheval de Troie*, opéra-com. V. Enfin, l'*Amour romanesque*, opéra-comique, Paris, 1804. La musique de cette bluette fut généralement goûtée ; on s'accorda à y trouver des chants purs, des accompagnements riches et de bon effet, de la science et de la grâce dans les modulations. Le reste des OEuvres de Woelfl ne se compose, à l'exception d'une bonne méthode de piano (*School for the piano-forte*), que de musique de salon ; mais on n'en compte pas moins de cinquante. Les principaux sont des trios, duos, concertos et sonates, parmi lesquels l'œuvre 23 ; (3 grands trios pour le clavecin, violon et violoncelle), l'œuvre 41 (*Non plus ultrà, grande sonate pour P. F.*), et l'œuvre 49 dédiée à Mme. Ferrari, méritent une mention des plus honorables. On entend aussi avec plaisir une foule de variations, riches et élégantes broderies qu'il a jetées sur des chants favoris, tirés d'opéras italiens et allemands, entre autres celle sur deux airs du Labyrinthe et sur l'ariette *La stessa, la stessissima*. P—OT.

WOELFLEIN ou LUPULUS (Henri), hagiographe, né, vers 1470, à Berne, d'une famille honorable, fut recteur du gymnase de Berne, et contribua beaucoup à ranimer en Suisse la culture des lettres, et surtout des langues anciennes. Au nombre de ses disciples, il compta le célèbre Zuingle (*V.* ce nom), dont il devait plus tard partager les erreurs. Un cordelier milanais, cu-

voyé dans le canton de Berne, pour y prêcher les indulgences accordées par le pape Léon X, choisit Woelflein pour interprète, et n'eut qu'à se louer du zèle avec lequel il seconda son pieux trafic. Cependant Woelflein éprouvait déjà des doutes sur l'efficacité réelle des mérites qu'on acquérait à prix d'argent. Un canonicat du chapitre de Berne avait été la récompense de ses services dans l'enseignement. Néanmoins il se déclara l'un des premiers pour la réforme religieuse; et, comme tous les novateurs de la même époque, il passa de la critique des abus à celle des dogmes les plus respectables. S'étant marié en 1524, il fut privé de son canonicat; mais en 1527 il fut nommé secrétaire du consistoire. On ignore l'époque de sa mort; mais on est certain qu'il survécut à Zuingle, puisqu'il composa son *Épitaphe*, en un distique latin chronographique, qu'on trouve dans les *Fragments historiques sur Berne*, I, 334. Ainsi l'on ne peut placer la mort de Woelflein qu'après l'année 1531. On cite de lui: I. la *Vie de l'ermite Nicolas de Flue* (*Voy.* ce nom, XV, 112). Elle est écrite en latin, et fut publiée en 1501. On l'a reproduite par les soins d'Eichhorn, Fribourg, 1608, 1613, et depuis à Constance, en 1631. Cette Vie est dédiée au fameux cardinal Schinner (*V.* ce nom). La préface, adressée aux habitants du canton d'Underwald, a été recueillie dans les *Acta sanctorum* des Bollandistes, mars, III, 427. II. La *Vie de saint Vincent*, patron de Berne, Bâle, 1517, in-8°. On aperçoit déjà dans quelques passages le penchant de l'auteur pour les opinions des réformateurs. W—s.

WOELLNER (Jean-Christophe de), né en 1732 à Dœberitz, village de la Marche électorale, où son père était ministre de la religion, étudia la théologie à l'université de Halle, et entra dans l'état ecclésiastique. On lui donna, en 1755, la cure du village de Gross-Behnitz, aux environs de Berlin. Dans cette place, il acquit toute la confiance de la veuve du général Itzenplitz, dont il éleva le fils; et se chargea de la gestion de ses biens, après avoir renoncé à ses fonctions pastorales. Il épousa en secret la fille de cette veuve. La famille ayant attaqué la légalité de ce mariage contracté sans les formalités ordinaires, Wœllner jugea prudent de transiger avec elle, en renonçant à la succession de sa femme; concession dont il se fit relever dans la suite par le roi. Il se livra dès-lors à l'économie rurale, et se fit remarquer tant par la pratique que par les théories qu'il publia. Son Mémoire sur le partage des biens communaux et sur d'autres objets d'économie publique donna une bonne opinion de ses vues; il fut consulté dans des affaires importantes; le prince Henri, frère du roi de Prusse, l'appela dans son conseil des domaines, et le prince héréditaire de Prusse reçut de lui des leçons d'économie publique, ainsi que des Mémoires sur la plupart des branches de l'administration. Ce fut l'origine de la faveur dont Wœllner jouit dans la suite auprès de ce prince lorsqu'il fut monté sur le trône. Pour arriver à cette faveur, il s'était fait initier dans l'ordre secret des rose-croix, et en propageait avec chaleur les doctrines, moins sans doute par conviction que par calcul. Les rose-croix de Berlin formaient une secte d'un caractère particulier. A leur tête se trouvait Bischoffswerder (*V.* ce nom, IV, 526), homme intrigant,

qui avait toute la confiance du roi. Ils professaient une religion mystique, croyaient ou feignaient de croire à la magie, évoquaient les ombres, cherchaient la pierre philosophale, etc. Dans le public on les accusait d'être des jésuites déguisés, parce qu'ils paraissaient favoriser les dogmes ou du moins les cérémonies de la religion catholique. A peine le prince héréditaire fut-il monté sur le trône, sous le nom de Frédéric-Guillaume, que l'on vit tout l'ascendant que Wœllner avait pris sur lui. Il fut élevé au rang de la noblesse, nommé conseiller des finances, et surintendant des bâtiments. En 1788, le roi le désigna pour être ministre d'état et de justice, et le mit à la place de Zedliz, chef des affaires ecclésiastiques. La Prusse vit bientôt les effets de cette faveur signalée. Wœllner, empressé de se distinguer par des coups d'état, fit d'abord signer par le roi le fameux *édit de religion*, dans lequel on tonnait contre les novateurs en matière de religion, contre les partisans des lumières, et contre la détérioration de la doctrine évangélique et protestante. L'édit enjoignait aux pasteurs et instituteurs de revenir à l'ancienne doctrine, sous peine de destitution et de punitions plus graves encore. Un pareil édit signé par un roi voluptueux et insouciant, et contre-signé par un pasteur intrigant, dut surprendre les sujets du feu roi Fréderic II qui avait laissé au culte la plus grande liberté. La partie éclairée de l'Église protestante n'admet pas de système invariable de dogmes. Il y avait d'ailleurs quelque chose de ridicule dans cette ferveur apparente d'un gouvernement aussi mondain, pour la pureté de la foi. L'édit fut attaqué dans une foule de brochures. L'écrit qui eut le plus de succès fut la lettre d'un vieux pasteur à Wœllner, dans laquelle on exhortait le nouveau ministre à repousser le mysticisme et la superstition, au lieu d'exiger de l'orthodoxie et d'encourager l'hypocrisie. La vivacité des attaques anonymes fournit bientôt un prétexte pour enchaîner la presse; et, loin de se laisser effrayer par le cri public, Wœllner pressa de toutes ses forces l'exécution de l'édit de religion, et l'espèce de réforme qu'il avait imaginée. Un médiocre ouvrage du conseiller Rœnniberg, *Des livres symboliques par rapport au droit public*, qui contenait l'apologie du fameux édit, et qui justifiait par de faibles raisonnements l'intervention du roi dans les matières d'enseignement dogmatique, fut recommandé à tout le clergé. On écrivit contre cette apologie; Wœllner voulut supprimer la réfutation, mais le consistoire n'y trouva de blâmable que quelques expressions. Wœllner arracha au roi une défense d'imprimer la brochure; l'auteur, Villaume, la fit paraître à l'étranger; et le public apprit ainsi la dissidence qui existait à Berlin entre le chef du département ecclésiastique et le consistoire. Un autre auteur, Bahrdt, qui avait mis l'édit de religion en comédie, fut incarcéré. Wœllner fit prescrire ensuite à tout le clergé de se servir d'un catéchisme et d'un autre livre d'instruction religieuse, qui étaient mauvais, et qui, selon l'avis de quelques théologiens, n'enseignaient même pas bien exactement la doctrine luthérienne. Il fallut les refaire ou du moins les corriger. De deux universités prussiennes qui avaient été consultées, pour savoir s'il convenait d'introduire ces instructions religieuses, l'une avait

donné un avis négatif; le consistoire de Berlin avait été de la même opinion; Wœllner n'en persista pas moins dans son projet qui fut attaqué par une foule de nouvelles brochures. Dans quelques-unes on contestait aux souverains protestants le droit de déterminer les dogmes qui doivent être enseignés à leurs coreligionnaires. Une commission qu'il institua pour les examens ecclésiastiques, et qui devait s'enquérir avec soin des opinions religieuses des candidats, provoqua de nouveaux murmures. Il avait mis à la tête de cette espèce d'inquisition un prédicateur médiocre, nommé Hermès, qui exerça ses fonctions avec toute la morgue d'un parvenu. Les pasteurs furent obligés de faire preuve d'orthodoxie; on tira de la poussière des livres surannés pour leur servir de modèles et de guides; on leur prescrivit les textes sur lesquels ils devaient prêcher. Assez de plumes revendiquèrent la liberté religieuse; ce fut en vain; on donna de nouveaux ordres pour arrêter la circulation des ouvrages non approuvés par la censure. Le publiciste prussien Dohm accuse Wœllner d'avoir dirigé un parti qui déjà, du vivant de Frédéric II, s'occupait à détruire son système de gouvernement; c'est à cette haine pour Frédéric, que Dohm attribue la démarche qu'avait faite Wœllner pour se mettre en possession des manuscrits du feu roi. Profitant de son ascendant à la cour, celui-ci demanda ces manuscrits au roi régnant, et les obtint sans peine. Il les vendit au libraire Voss et à l'imprimeur Decker, en chargeant l'académicien de Moulines des soins d'éditeur. Dohm prétend qu'on laissa subsister à dessein, dans les OEuvres posthumes de Frédéric II, les personnalités et les expressions offensantes, afin d'augmenter le nombre de ses ennemis : mais il y avait probablement en cela plus de paresse que d'intention. Le fait est que ni Wœllner ni de Moulines ne se donnèrent la moindre peine pour classer, mettre en ordre et préparer pour le public la masse de papiers qu'ils avaient en leur possession. Les liasses furent remises à l'imprimeur telles qu'on les avait trouvées, sans qu'on s'inquiétât même si les pièces se suivaient. Il en résulta la collection la plus désordonnée qu'on eût jamais vue. Aussi Jean de Müller observe qu'il est permis de douter si c'est un être raisonnable ou le hasard qui a présidé à cette édition. Cependant on avait déjà imprimé quinze volumes quand Wœllner et de Moulines, trouvant, dans le restant des papiers, des passages trop irréligieux et dont la publication ne s'accordait guère avec le fameux édit de religion, ni avec les ordonnances sur la censure, voulurent s'arrêter; mais les libraires insistèrent pour l'impression de tous les papiers sans distinction, attendu qu'ils avaient acheté le tout à deniers comptants. Wœllner y consentit sous la condition que l'on publiât les six volumes restants avec le titre de *Supplément aux OEuvres posthumes*, et en désignant pour le lieu de l'impression *Cologne* à la place de *Berlin*. Moyennant cet expédient tout fut imprimé dans le même désordre que les quinze volumes précédents. Il vint pourtant à Wœllner encore quelques scrupules après l'impression. On supprima les passages trop choquants, et l'on fit des cartons. Dohm assure qu'il s'est répandu néanmoins dans le public beaucoup d'exemplaires qui n'ont

point ces cartons. Les manuscrits devaient être restitués à la bibliothèque royale; Wœllner n'en fit rien; ce ne fut que long temps après qu'on les réclama auprès du libraire; et, sans les vérifier, on les cacheta, et on les déposa aux archives. Pendant que les intrigues dominaient à la cour, et que le roi était livré à ses maîtresses, la guerre de la révolution éclata; Hertzberg cessa de diriger la diplomatie de la Prusse, qui devint dès-lors vacillante: ce règne, peu glorieux, fut enfin terminé en 1797. Le roi actuel, dès son avènement, mit fin à quelques-uns des nombreux abus soufferts par son prédecesseur. Le fameux édit de religion fut révoqué; l'examen des candidats de théologie fut enlevé à l'indigne commission à laquelle Wœllner l'avait confié. On attendait avec impatience que cet homme, généralement haï, se retirât. Ayant recommandé, par une circulaire, aux chefs du clergé de veiller sur les opinions religieuses de leurs subordonnés, il fut vivement réprimandé par le roi; et, comme il ne s'éloigna point à la suite de cette scène humiliante, il fut enfin congédié le 11 mars 1798, à la grande satisfaction des Prussiens. Ses créatures eurent le même sort. Il restait à Wœllner une fortune considérable; il se retira dans une de ses terres à Grossriez, auprès de Beeskow, où il ne survécut que deux ans à sa disgrâce; il mourut le 11 septembre 1800. Son éloge a été prononcé en janvier 1802, par Teller à l'académie des sciences de Berlin. Meusel donne la liste des ouvrages de Wœllner. On remarque dans ce nombre une traduction, avec notes, des *Principes d'agriculture* de Home, et plusieurs Sermons. On a imprimé aussi de lui, mais seulement pour les adeptes, les discours qu'il avait prononcés dans les réunions des rose-croix. Nicolaï a donné des détails sur la part que Wœllner a prise aux opérations secrètes de cet ordre, vol. 56 et 68 de la *Nouvelle Bibliothèque générale d'Allemagne*.

D—G.

WOERIOT ou WOEIRIOT (1) (PIERRE), habile graveur lorrain. Les monogrammatistes et les historiens de la gravure ne donnent sur cet artiste que des renseignements inexacts et incomplets. Christ (*Dict. des monogram.*, 255), Papillon (*Histoire de la gravure en bois*), etc., persuadés que c'était à Woeiriot qu'on devait attribuer les estampes en bois marquées de la double croix de Lorraine, qu'on trouve dans divers ouvrages imprimés depuis 1528, placent sa naissance dans les premières années du seizième siècle. Joubert (*Man. de l'amat. d'estampes*, III, 183) s'est donné plus de latitude que ses devanciers, en la mettant de 1510 à 1525; et cependant il n'a pas mieux rencontré. Le portrait de Woeiriot, qu'on trouve à la tête de l'ouvrage dont on parlera tout-à-l'heure, le représente à l'âge de vingt-quatre ans. Ce portrait est de 1556, ou au plus tôt de l'année précédente. Ainsi Woeiriot était né en 1531 ou 1532. Dans son monogramme, il joint aux initiales de son nom la lettre B. On en a conclu qu'il était de Bar-le-Duc. Mais une estampe de cet artiste, qu'on voit au cabinet du roi, est signée *P. Woeriotius Bozœus*, qui certainement n'a jamais signifié de Bar-le-Duc. Ce n'est donc point dans cette ville, mais à Buzé ou Bouzy, qu'il avait vu le jour. L'éducation de Woeiriot n'a-

(1) Il écrit de cette manière son nom, que les auteurs de l'Histoire de la gravure ont presque tous défiguré.

vait point été négligée, même sous le rapport littéraire. Il possédait le latin et le grec. Il s'appliqua de bonne heure à l'art de ciseler et de graver les métaux; et il y fit de rapides progrès. S'il eût nommé le maître dont il reçut les premières leçons, il est probable que l'on connaîtrait l'artiste lorrain à qui l'on est redevable des jolies estampes qui décorent les ouvrages de Geoff. Tory (*Voyez* ce nom) et plusieurs livres imprimés par les Colines, les Estienne et les plus célèbres typographes de Paris, dans la première moitié du seizième siècle. Woeiriot s'établit à Lyon vers 1555. Quoique bien jeune, il égalait déjà les meilleurs artistes, par la force et la délicatesse de son burin. L'année suivante, il y publia : *Pinax iconicus antiquorum ac variorum in sepulturis rituum ex Lilio Gregorio* (Gyraldio Cynthio) *excerpta*, etc., *Lugduni, apud Clement. Baldinum*, 1556, pet. in-8°. obl., de 32 feuillets non chiffrés. Cet ouvrage est si rare, qu'aucun des auteurs qui l'ont cité ne paraît l'avoir vu. Ce n'est que depuis peu de temps que la bibliothèque du Roi en possède un exemplaire. Indépendamment du frontispice, du portrait de l'auteur et de la marque du libraire, placée sur un feuillet séparé, le volume contient neuf gravures en cuivre, toutes signées P. Woeiriot, dont le nom est surmonté de la croix de Lorraine. Dans la dédicace au duc Charles de Lorraine, Woeiriot compare ce prince à Alexandre, ce qui l'amène naturellement à se comparer lui-même à Lysippe et à Apelle. « C'est, dit-il, leur exemple que je me suis efforcé d'imiter dans l'un et l'autre art qu'ils ont cultivés, non-seulement par la gravure, mais dans tous les ouvrages que j'ai, comme un autre Tubal, exécuté en bronze, en fer, en argent et en or (2). » Il nous apprend ensuite qu'après avoir gravé ses estampes, il les avait imprimées lui-même, et rend compte brièvement de ses procédés; ce qui prouve qu'ils étaient alors encore peu répandus en France (3). Le nom de Woeiriot se lit au bas du portrait de *Jacq. Bornonius*, jurisconsulte, avec la date de 1573 (4). Une autre pièce de ce maître, conservée au cabinet des estampes du roi, est datée de 1576. On lui attribue les gravures qui décorent le *Discours* d'Ant. Le Pois, *sur les médailles*, imprimé en 1579. Woeiriot était alors âgé de cinquante-sept à cinquante-huit ans; mais on ne connaît de lui aucun ouvrage qui soit postérieur à ceux qu'on vient d'indiquer. Outre plusieurs pièces qu'il a gravées d'après ses propres dessins, tels que le *Sacrifice d'Abraham* et *Moïse sauvé des eaux*, il a gravé d'après Raphaël, le Peruzzi et quelques autres peintres d'Italie. Christ, Basan (*Diction. des graveurs*), Huber (*Man. des cu-*

---

(2) *Ego itaque ad illorum exemplum, quorum utramque artem, non modò in graphicis tabulis, sed etiam in omni operâ, ut Tubal ille Hebræus, æris et ferri, argenti et auri studiosè sum conatus æmulari.*

(3) *Tabulas equidem ex ære fudi et expolii: expolitas imaginum lineamentis ad monogrammos usque quam fieri potuit, speciosissimè depinxi; deinde sic delineatas scalpello ac cælo exaravi: denique exaratas prœli tormento et encausti atramento excudi.* Le libraire, dans son avertissement, ajoute encore quelques détails sur cet art, qui méritent d'être recueillis: *Perfecimus tandem, ut æneæ istæ tabulæ elaboratissimo artificio absolutæ, et non ad typographicum prælum, sed ad rotarum volumen excusæ magnis laboribus ac multo temporis ac rei dispendio quàm accuratissimè expressæ.* Le *Pinax* est donc un des premiers essais de la gravure en cuivre qui aient été faits en France. Cette considération seule doit lui donner un grand prix aux yeux des amateurs.

(4) Huber, Joubert, etc., disent que ce portrait est en bois, mais un examen plus attentif fait présumer qu'il est en cuivre. C'est l'opinion de plusieurs connaisseurs, dont le nom paraîtrait une autorité décisive, s'ils nous avaient permis de le révéler.

rieux), les auteurs des *Notices sur les graveurs* (*V.* Baverel, au Suppl.), Joubert, Brulliot (*Dict. des monogram.*), n'ont indiqué qu'un très-petit nombre de morceaux de cet artiste. Il faudrait des recherches longues et difficiles pour parvenir à donner le catalogue complet de son Œuvre. W—s.

WOIDE (Charles-Godefrid), célèbre orientaliste, né en 1725, dans la Grande-Pologne, suivant quelques biographes, ou en Hollande, suivant Chalmers; fit ses études à Francfort-sur-l'Oder et à Leyde. Il fut nommé, à Lissa, ministre de la confession socinienne helvétique. Les *dissenters* anglais l'ayant invité à venir à Londres, vers 1770, il y exerça le ministère à la chapelle hollandaise de la cour. Il fut, plus tard, dans la même ville, prédicateur et aumônier à la chapelle hollandaise du palais de Savoy. Il acquit une connaissance profonde des langues orientales, et fut considéré comme celui des savants de ce temps qui était le plus versé dans la langue copte. La société des antiquaires l'admit dans son sein en 1778. Ce fut dans cette même année qu'il donna ses soins à des éditions, sorties des presses de Clarendon, à Oxford, de la Grammaire égyptienne (*Grammatica ægyptiaca utriusque dialecti*), par Scholtz, et du *Lexicon ægyptiaco-latinum*, par Lacroze (*V.* Lacroze); deux ouvrages que leurs auteurs avaient laissés manuscrits, et que le manque de caractères égyptiens, ou peut-être la crainte d'y perdre les frais d'impression avait fait négliger. L'université d'Oxford pourvut à la dépense nécessaire pour les mettre au jour. Woide fut invité, mais trop tard, à enrichir de quelques additions le Dictionnaire égyptien; et elles ne purent être faites qu'aux trois dernières lettres. Il abrégea la grammaire, et de deux volumes in-4°. la réduisit de manière à pouvoir la placer à la suite du Dictionnaire, en un seul volume de ce format. Woide fut nommé, en 1782, sous-bibliothécaire au musée britannique. L'université de Copenhague lui avait conféré le degré de docteur en théologie. Celle d'Oxford le créa docteur en droit, en 1786. Alors il publia sa précieuse édition du *Novum Testamentum græcum, è codice manuscripto Alexandrino, qui Londini in Bibl. musæi britannici*, etc., *ex prelo Johan. Nichols*; *typis Jacksonianis*, in-fol. C'est sur cette édition que repose la réputation de Woide. Avant de la rendre publique, il avait envoyé le manuscrit autographe à l'académie de Cracovie, qui le conserve précieusement dans sa bibliothèque. L'histoire de ce manuscrit (1), ainsi perpétué, dit Nichols, par un exact *fac simile*, se lit dans la savante préface de l'éditeur; qui fut réimprimée avec des notes de G.-L. Spohn, à Leipzig en 1790, un vol. in-8°. de 476 pages : *Woidii notitia codicis alexandrini*, etc. Ce savant, qui était membre de la société royale depuis 1788, mourut à Londres, au mois de mai 1790; des

(1) Ce manuscrit, qui paraît avoir été écrit en Égypte par une dame nommée Thecla, et d'autres religieuses, après le concile de Nicée, appartenait au patriarche grec d'Alexandrie. Cyrille Lucar l'apporta ensuite à Constantinople, et en fit don au roi d'Angleterre Charles Ier. Patrick Young s'empressa de le conférer avec d'autres manuscrits, et proposa de le faire imprimer en caractères conformes à l'original; mais il n'en fit paraître (1643) qu'un specimen contenant le 1er. chapitre de la Genèse, accompagné de notes. Le *Vetus Testamentum*, d'après le même manuscrit alexandrin, fut publié, en 1707-1720, par J.-E. Grabe (*V.* ce nom). On trouve, sur le matériel de ce manuscrit, quelques détails dans les *Literary anecdotes*, par Nichols, t. IX, p. 10 et suiv.

suites d'une attaque d'apoplexie dont il fut frappé dans le salon de sir Joseph Banks (*V.* ce nom au Supplément). L.

WOKEN (François), savant orientaliste et théologien distingué, né en 1685 à Ravin, en Poméranie, fut nommé en 1721 professeur de philosophie à Leipzig, et en 1727 professeur d'hébreu et de langues orientales à l'université de Wittenberg; où il mourut le 18 février 1734. Il a laissé près de quatre-vingts ouvrages tant en latin qu'en allemand, dont la biographie de Jœcher donne la nomenclature. La plupart sont relatifs à l'explication des livres saints ou à des controverses théologiques; les autres roulent sur les langues orientales, sur la philosophie ou sur des particularités biographiques. Les plus estimés sont: I. *Textus veteris Testamenti ab enallages et hypallages vitio liberatus*, Leipzig, 1726, in-8°. II. *Moses harmonicus, seu Harmonia veteris et novi Testamenti*, Leipzig, 1730, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage offre des vues remarquables, des raisonnements solides et des rapprochements ingénieux. III. *Meletemata antiquaria, philologico-critica*, Wittenberg, 1730, in-4°. IV. *Bibliotheca theologica, philosophica, historica*, Wittenberg, 1732, in-8°. V. *Liber de ellipsibus è textu biblico hebræo sollicitè eliminandis*, ibid., in-4°. VI. *Mémoires pour l'Histoire de la Poméranie* (all.), ibid. G-y et P-ot.

WOLBODON (Saint), évêque de Liége, descendait d'une famille illustre du comté de Flandres. Doué des dispositions les plus rares pour l'étude, il fit de rapides progrès dans les lettres, et ayant embrassé la vie religieuse fut nommé recteur ou écolâtre du chapitre d'Utrecht, dont il devint prieur. Le zèle avec lequel il défendit les droits de son chapitre contre l'empereur Henri II ne l'empêcha pas d'obtenir la bienveillance de ce prince qui le fit, dit-on, son chapelain, et ensuite son chancelier. Ses talents, et plus encore ses vertus, l'élevèrent, en 1018, sur le siége épiscopal de Liége; mais il ne l'occupa que peu de temps, et mourut le 20 avril 1021. Les restes du saint prélat furent inhumés dans l'église Saint-Laurent, où l'on voyait son épitaphe rapportée par divers auteurs. Le nombre des miracles qui s'opéraient chaque jour à son tombeau était si grand, que l'abbé le conjura de n'en plus faire, parce que l'affluence du peuple pourrait troubler la tranquillité du monastère. On conservait dans le trésor de la cathédrale de Liége un *Psautier* écrit de la main du prélat, où il avait intercalé des prières pleines d'onction. La *Vie* de saint Wolbodon, par Reiner, moine de Liége, en 1130, a été insérée dans l'ouvrage de Chapeauville *De gestis episcopor. Leodensium*; dans les *Acta sanctorum ord. S. Benedicti* de Mabillon (*Sec. VI, pars 1*, 174-51), et avec une autre Vie anonyme dans le *Recueil* des Bollandistes, au 21 avril, jour où l'Église honore la mémoire de ce saint prélat. On trouve une courte notice sur Wolbodon dans l'*Histoire littéraire de la France*, VII, 243. W-s.

WOLCOTT (Roger), gouverneur du Connecticut, né à Windsor dans l'Amérique du nord, en 1679, était fils d'un fermier qui eut beaucoup à souffrir des incursions que firent dans sa province les Sauvages indiens, et qui ne put donner à ses enfants qu'une éducation fort incom-

plète. Dès l'âge de vingt ans Roger se livra à des spéculations agricoles, et parvint à force de travail et d'économie à se faire une fortune considérable. En 1711, il fut nommé commissaire des troupes de sa province qui marchèrent contre les Français dans le Canada; et dès-lors il suivit la carrière des armes, où il obtint un avancement rapide. En 1747, il se trouvait comme major-général à la prise de Louisbourg, et fut ensuite membre de l'assemblée et du conseil, puis juge de la cour du comté; et enfin gouverneur de sa province, place qu'il occupa depuis 1751 jusqu'en 1754. Il mourut en 1767. On a de lui: I. *Méditations poétiques*, 1725, avec une préface de Bulkley. II. *Lettre à M. Hobard sur les églises congrégationnelles d'Angleterre*, 1761, in-8°. III. *Récit abrégé de l'agence de Jean Winthrop à la cour de Charles II*, en 1662. (*V.* WINTHROP.) Cet ouvrage, conservé dans la collection de la société historique, contient une relation détaillée de la guerre qui eut lieu, à cette époque, dans les colonies anglaises de l'Amérique. — *Eraste* WOLCOTT, fils du précédent, né en 1723, commanda un régiment de milices dans la guerre de l'indépendance américaine, fut ensuite juge, puis membre du congrès, et mourut en 1793. On lui doit un petit *Traité sur la religion*. — *Olivier* WOLCOTT, frère du précédent, né en 1727, commanda une compagnie de milices dans la guerre contre la France, et se retira bientôt après du service pour s'appliquer à l'étude de la médecine. Mais il fut presque aussitôt détourné de ce projet par la place de haut-shérif du comté de Litchfiel qu'on lui conféra, et qu'il remplit avec distinction pendant quatorze ans. Élu depuis membre du congrès, qui proclama l'indépendance des États-Unis, il fut l'un des plus ardents promoteurs de cette mesure, et fut nommé, en 1796, au gouvernement de Connecticut. Il ne jouit pas long-temps de cette marque de confiance accordée à ses services; car il mourut l'année suivante à l'âge de soixante-dix ans. Une incorruptible intégrité, une inébranlable fermeté, formaient les traits distinctifs de son caractère. Z.

WOLCOTT (JOHN), poète anglais, plus connu sous le nom de *Peter-Pindar*, né en 1738 à Dodbrook, dans le comté de Devon, était fils d'un fermier. Un maître d'école d'une petite ville voisine l'instruisit dans le latin et le grec; et il fut envoyé en France pour achever ses études, puis reçu comme apprenti par son oncle, chirurgien-apothicaire à Fowey en Cornouaille, qui voulait en faire son successeur. Wolcott fit des progrès dans cette profession; mais en même temps il dessinait beaucoup, et s'occupait encore plus de poésie. On dit qu'il aimait à se retirer dans les ruines d'une tour bâtie sur un rocher au bord de la mer, et qu'il s'y livrait tout entier à des inspirations poétiques. Il se rendit à Londres pour se perfectionner dans la chirurgie, et revint ensuite auprès de son oncle qui était l'apothicaire de la famille Trelawney. En 1769, sir William Trelawney ayant été nommé gouverneur de la Jamaïque, Wolcott l'accompagna dans cette colonie, avec le titre de médecin du gouvernement, malgré l'opposition de son oncle qui déplorait vivement l'inconstance de ses goûts. Dans la navigation, sous le beau climat des Canaries, il composa plusieurs pièces

de vers pleines de verve. Arrivé à la Jamaïque, son épicuréisme céda aux influences du climat; il amusait le gouverneur par sa gaîté, exerçait un peu la médecine sous le titre de médecin en chef de l'île, et passait la plus grande partie de son temps dans la joie. Un jour il lui prit fantaisie de remplacer le recteur de la principale paroisse qui venait de mourir, et il monta en chaire avec la permission du gouverneur, qui trouva sans doute plaisant d'entendre prêcher un médecin qui se moquait de tout, et qui aimait trop les joies de ce monde pour songer beaucoup à l'autre. Mais le protecteur de Wolcott vint à mourir, et il fallut bientôt renoncer à la vie voluptueuse des colonies. Il revint vers son oncle, qu'il perdit aussi peu de temps après; il hérita de lui, et alla s'établir comme médecin dans la petite ville de Truro. Là, il composa des satires, dessina de temps en temps des caricatures, mystifia ses voisins, et se fit des querelles avec beaucoup de monde. Ayant perdu un procès contre l'autorité municipale, il abandonna cette petite ville pour Helstan, d'où il se retira à Exeter. Ce fut à Truro que Wolcott composa ses meilleures odes; entre autres celle qu'il adressa à Cambria, montagne de la Cornouaille, et que l'on met à côté des meilleures odes de Collins et même de Gray. Dans cette retraite obscure il aida quelques talents naissants, dont il avait su apprécier le mérite. De ce nombre fut John Opie (*Voy.* OPIE), simple charpentier, qui, grâce à ses encouragements, devint un peintre fameux. Wolcott possédait lui-même un talent fort agréable en peinture, et en même temps il cultivait la musique et composait de jolies romances. Cependant son goût dominant le portait vers la raillerie et la satire; il débuta, en 1778, dans la poésie satirique par une épître ou une pétition aux auteurs des Revues littéraires. Il s'était établi l'année précédente à Londres, et y avait conduit son protégé Opie, qui y eût de grands succès. Il lança alors dans le monde une critique très-amère de l'exposition des tableaux et dessins, sous le titre d'*Odes lyriques, aux académiciens royaux, par Peter-Pindar, parent éloigné du poète de Thèbes*, 1785. Quelques grandes réputations, entre autres celle de Benjamin West, y étaient attaquées sans ménagement. Le succès de cette critique encouragea le poète, et l'année suivante il en fit une seconde; enfin, il devint de plus en plus hardi. Le roi, étant un jour à table, avait aperçu sur son assiette un insecte dégoûtant; aussitôt l'ordre fut donné de raser toutes les têtes des cuisines royales: aucun marmiton, aucun cuisinier ne put se soustraire à cet ordre sévère. Ce fut pour Wolcott le sujet d'un poème burlesque, *The Lousiad*, dans lequel le monarque fut traité un peu lestement. Il paraît que les ministres eurent d'abord l'intention de poursuivre l'auteur; mais ils furent retenus par la crainte du ridicule et par la vérité du fait. Du reste le poète ne les ménagea pas plus que leur maître; Pitt surtout fut poursuivi avec beaucoup d'aigreur, particulièrement dans l'*Élégie* sur la taxe de la poudre à poudrer, et dans son *Épître à un ministre tombant*. La couleur politique des écrits de Wolcott semblait le ranger parmi les ennemis du trône; on dut être fort surpris de voir celui qui avait fait si vertement la leçon aux rois, exprimer son

indignation contre leurs adversaires, lorsqu'il publia en 1791 les *Odes à (Thomas) Paine, auteur des* Droits de l'homme, *sur le projet de célébrer la chute de l'empire français, par une bande de démocrates anglais, le 14 juillet*, 10 pages in-4°. Wolcott composa plus tard une satire intitulée *Églogue urbaine*, contre les biographes qui recueillent les moindres détails de la vie des hommes célèbres, comme Boswell venait de le faire dans la Vie de Johnson. Mais à son tour il fut chansonné par Gifford, auteur du poëme satirique *the Baviad*. Furieux de cette attaque, Wolcott court à la boutique du libraire, et donne des coups de canne à son adversaire qui riposte de la même manière; on finit par mettre Wolcott à la porte. Cette affaire fit grand bruit dans les journaux (1800). On publia même à ce sujet un récit burlesque: *Le combat des Bardes, poëme héroïque en deux chants*, avec une préface et des notes, 1 vol. in-4°. Une autre affaire conduisit le poëte devant la justice. Plus que sexagénaire, Wolcott fut traduit à la cour du banc du roi, comme prévenu d'adultère; mais il fut acquitté, et l'on prétend que le mari, son accusateur, n'avait voulu que se faire donner de l'argent. On raconte qu'ayant été attaqué d'une maladie asthmatique en 1793, il fut pressé par des libraires de leur céder la propriété de ses ouvrages, moyennant une rente viagère de deux cents livres sterling. Le rusé poëte accepta cette proposition, puis il s'en alla dans son pays habiter la campagne. L'air salubre du Devon et de Cornouaille eut une influence si heureuse sur sa santé, qu'il revint parfaitement guéri à Londres, au grand étonnement des libraires, qui moururent tous avant lui. Wolcott alors recommença ses travaux; il fit des vers satiriques sur les événements publics, soigna une nouvelle édition du *Dictionnaire des peintres*, par Pilkington, publia un choix des *Beautés de la poésie anglaise*, ainsi qu'une tragédie anonyme, intitulée: *la Chute du Portugal*, qui n'a pas été jouée. Aiken a gravé à l'aqua-tinta une suite de paysages d'après ses dessins. Ils ont été publiés sous le titre de *Vues pittoresques*. Ayant presque perdu la vue, Wolcott se retira dans une maison isolée, près de Londres, où il composa encore quelques pièces de vers, entre autres le *Prologue* qui devait être prononcé à l'ouverture du théâtre de Drury-Lane, 1812, et une *Épître à l'empereur de la Chine*, au sujet du renvoi de l'ambassadeur anglais, lord Amherst, en 1817. Cette pièce fut son dernier ouvrage; il mourut à Somerston le 13 janvier 1819. Wolcott avait désiré être enterré dans le cimetière de Covent-Garden, près du tombeau de Butler, auteur du poëme d'*Hudibras*. La plupart de ses poésies ont perdu de leur mérite, étant remplies d'allusions qui sont devenues inintelligibles et sans intérêt pour la postérité. Une nouvelle édition de ses *OEuvres* a été donnée en 1816, 4 vol. in-24. On trouve dans l'*Annual biography and obituary* de 1820 une Notice étendue sur le docteur Wolcott. Les Torys ne lui pardonnaient point d'avoir raillé la cour, les ministériels, le clergé; les Whigs n'étaient pas plus contents de lui, et les uns et les autres avaient des reproches fondés à lui faire. D—G.

WOLDECK D'ARNEBOURG (Jean-George), général prussien, naquit en 1712, dans l'Altmarck ou

Vieille-Marche, à Storckow, seigneurie dont il devint propriétaire, après la mort de son père. Il fit ses premières armes dans le régiment des gendarmes, où il était lieutenant en 1738. Le roi, Frédéric-Guillaume, l'envoyait chaque hiver en Silésie et dans les autres contrées de l'empire, pour y lever des recrues. Par son adresse il sut procurer à ce prince des hommes de la taille la plus élevée, tels qu'il les desirait, et obtint ainsi sa faveur en flattant sa passion dominante. Il fit, en 1741, la première campagne de Silésie, et dans une attaque qui eut lieu au mois d'avril 1742, au village de Schorwitz, près d'Olmutz, il se distingua tellement que Frederic II lui envoya l'ordre du Mérite. A la bataille de Sorr, il eut un cheval tué sous lui, et mérita ce jour-là que le roi le nommât sur le champ de bataille capitaine de l'état-major. Il était dans le régiment de Saxe, lorsque la guerre de Sept-Ans éclata, et à la bataille de Lowosits il commanda ce régiment. Sa belle conduite à Rosbach et à Zorndorf lui fit donner le commandement d'une brigade composée de deux régiments de cuirassiers. En 1760, après la bataille de Torgau, il fut nommé colonel, et en 1764, le roi lui ayant donné un régiment qui devait porter son nom, et l'ayant nommé chef de celui des cuirassiers de Schmettau, le fit major-général de cavalerie. Woldeck mourut le 4 janvier 1785.

G—Y.

WOLDEMAR ou WOLMAR, rois de Danemark. *V.* VALDEMAR, XLVII, 282-89.

WOLF (JÉRÔME), naquit, en 1516, d'une famille ancienne et distinguée, dans la principauté d'OEttingen en Souabe. Il fit d'abord de grands progrès dans le grec et le latin, à Nordlingue, puis à Nuremberg; mais la faiblesse de son tempérament bilieux et mélancolique le fit tomber malgré sa jeunesse dans une espèce de misanthropie. Son père, pour le distraire des idées sombres auxquelles il se livrait, le retira de ses études, et le plaça auprès du chancelier, comte d'OEttingen. Il en mérita la confiance par sa probité, sa modestie et son assiduité au travail; mais quelques désagréments qu'il éprouva dans cette place le rejetèrent bientôt dans son humeur noire. La lecture trop sérieuse des poètes grecs et latins lui échauffa la tête, de sorte que son père, désespérant de le voir réussir dans la jurisprudence, l'envoya reprendre ses études à Tubingue. Il passa de là à la cour de l'évêque de Würtzbourg, d'où le bruit que faisaient alors Luther, Mélanchthon et Amerbach, par leurs prédications, l'attira à celle de Wittemberg. Il s'attacha aux sectaires. Mais, son humeur inquiète ne lui permettant de se fixer nulle part, il mena une vie errante, toujours aux prises avec le besoin, et faisant la fonction de maître d'école. On lui confia l'éducation de plusieurs jeunes gens de qualité, avec lesquels il fit le voyage de Paris. Vascosan, Ramus, Turnèbe et les autres savants de France l'accueillirent; mais les invectives de Strazel, professeur royal, contre sa traduction de *Démosthène*, l'obligèrent de quitter cette ville. Il revint à Bâle dans un état pitoyable. Ses amis, mécontents de son inconstance, le reçurent froidement. Il publia dans cette ville, en 1547, une édition de *Zonare*, avec une traduction latine, où il jugea à propos de changer la division de l'auteur, qui est en deux parties, et de la mettre

en trois. Ducange, qui en a donné plus tard une nouvelle édition, a rétabli la division fixée par l'auteur et corrigé la traduction de Wolf. Enfin il trouva un asile à Augsbourg, chez Fugger, qui lui procura la place de principal du collége et celle de bibliothécaire. Il eut beaucoup à combattre contre son inquiétude naturelle, pour se fixer dans cette ville, où il mourut de la pierre en 1581. C'était un honnête homme et d'un savoir profond; mais il avait la tête faible. Il crut à l'astrologie judiciaire, et chercha dans l'influence des astres la cause de ses malheurs, qui ne provenaient que de son caractère inquiet, ombrageux, tout à-la-fois timide et orgueilleux, passant rapidement d'une extrême confiance au plus grand désespoir. Il s'était mis en tête que le diable le poursuivait continuellement, que les magiciens le persécutaient, que ses aliments étaient pleins de vers, d'araignées, etc. Tous ces travers ne l'empêchèrent pas de se rendre très-habile dans le grec, et de composer des ouvrages fort utiles. Les principaux sont : I. Des traductions élégantes et des additions accompagnées de notes savantes, d'*Isocrate*, de *Démosthène*, d'*Épictète*, des *Scolies* de Démophile sur le *Tetrabiblon* de Ptolémée, de *Suidas*, de *Zonare*, de *Nicétas*, de *Léonicus Chalcondylas*, de *Nicéphore Grégoras*, etc., le tout à Bâle, chez Oporin. II. *Nicephori historia byzantina, græcè et latinè*, Bâle, 1562, et Paris, 1702, 2 vol. in-fol. Dans son édition de Grégoras, Boivin a retouché la version de Wolf, et il y a ajouté beaucoup de notes. On reproche au savant traducteur la témérité avec laquelle, dans le texte grec de ses éditions, surtout dans celui de *Démosthène*, il insère des corrections fondées sur ses seules conjectures. III. *De vero et licito astrologiæ usu.* IV. *De expeditâ utriusque linguæ discendæ ratione.* V. Beaucoup de *Notes, scolies, commentaires*, entre autres sur le tableau de Cébès, le songe de Scipion, etc. VI. *Judicium de poetis legendis.* VII. *Elegia in stuporem Germaniæ.* C'est à tort qu'on lui a attribué un catalogue des manuscrits de la bibliothèque d'Augsbourg (*V.* le *Répertoire bibliographique universel* de M. Peignot, page 62).

T—D.

WOLF (Jean), médecin, né à Berg-Zabern, dans le pays de Deux-Ponts, le 10 août 1537, fut professeur à l'université de Marpourg, pratiqua long-temps avec succès, et devint médecin du landgrave de Hesse, qu'il guérit des hémorrhoïdes par un remède dont ce prince lui acheta le secret moyennant la rente viagère d'un bœuf gras tous les ans. Il est probable que ce secret n'était autre chose que l'onguent de linaire. J. Wolf mourut le 1er juillet 1616, après avoir publié plusieurs dissertations latines sur l'hypochondrie, l'épilepsie, l'asthme, le scorbut, le catarrhe, la pleurésie, la fièvre maligne, la fièvre intermittente quarte, toutes dissertations qui virent le jour séparément et à différentes époques. On a encore de ce médecin. I. *De acidis wildungensibus earumque mineris, naturâ, viribus, ac usûs ratione*, Marpourg, 1580, in-4°. II. *Versio latina decem dialogorum Joannis-Bapt. de Gello, de naturæ humanæ fabricâ*, Amberg, 1609, in-12. III. *Exercitationes semeioticæ in Galeni de locis affectis libros sex*, Helmstadt, 1620, in-4°. IV. *De*

aquæ vitæ, juniperinâ epistola, avec les observations médicales de Grég. Horstius, Ulm, 1628, in-4°., p. 411. — On a quelquefois confondu ce médecin avec son frère jumeau *Jean* Wolf, jurisconsulte, qui fut attaché au duc de Deux-Ponts, et devint ensuite conseiller du margrave de Bade. Il mourut à Heilbronn, où il s'était retiré, le 23 mai 1600. On a de lui : I. *Clavis historiarum*. II. *Tabulæ mnemonicæ historiæ universalis*. III. *Lectiones memorabiles et reconditæ, seu opera theologico-historico-politica*, Francfort, 1672, 2 vol. in-fol. On lui doit encore de nouvelles éditions des ouvrages historiques de Rob. Gaguin et d'Alb. Krantz (*Voy.* ces noms). — Wolf (*Gaspard*), né à Zurich vers 1525, étudia la médecine à Montpellier, et y prit ses grades en 1558. Revenu dans sa patrie, il fut nommé professeur de physique à la place de Conrad Gesner son ami, et joignit ensuite à cette place celle de professeur de langue grecque. Il mourut en 1601, ayant composé divers écrits remarquables par l'érudition, entre autres : I. *Viaticum novum de omnium ferè particularium morborum curatione*, Zurich, 1565, in-12, deuxième édition, 1578, in-8°. II. *Volumen Gynæciorum, de mulierum gravidarum, parturientium et aliarum naturâ et morbis*, Bâle, 1566, 1586, in-4°.; Strasbourg, 1597, in-fol. C'est dans cette collection que fut publié pour la première fois le traité de Moschion *sur les maladies des femmes*. III. *Alphabeticum empiricum, sive Dioscoridis et Stephani Atheniensis de remediis expertis liber*, Zurich, 1581, in-8°. IV. *De stirpium collectione tabulæ, tùm generales, tùm per duodecim menses*, Zurich, 1587, in-8°. V. *Tabula generalis diversorum ponderum : virorum illustrium alphabetica enumeratio qui de ponderum et mensurarum doctrinâ scripserunt* (dans le traité *De ponderibus* de *Massaria*). Lié avec Conrad Gesner, Wolf en publia la biographie, avec promesse d'être l'éditeur de l'*Histoire des plantes* de son ami : mais il ne livra au public que la collection des lettres de l'illustre naturaliste. — Wolf (*Jacques*), né à Naumbourg le 30 décembre 1642, fit ses premières études médicales chez son père, qui était apothicaire, alla les terminer à Leipzig, et pratiqua longtemps à Altenbourg, où il laissa des regrets quand il quitta cette ville pour se rendre à Iéna. Il y obtint une chaire de professeur, et mourut, après l'avoir occupée quatre ans, le 25 juillet 1694. Il était de l'académie des curieux de la nature, sous le nom de Socrate. On a de lui différentes Dissertations : I. *De insectis in genere*, Leipzig, 1669, in-4°. II. *De urinæ incontinentiâ*, Iéna, 1678, in-4°. III. *De litteratorum potu, ejusque usu et abusu*, Iéna, 1684, in-4°. IV. *Scrutinium amuletorum medicum*, Leipzig et Iéna, 1690, in-4°., Francfort, 1692, in-4°. avec l'ouvrage de Jules Reichelt, intitulé : *Exercitationes de amuletis*. Son Éloge se trouve dans le Recueil de J.-G. Zeumer. — Wolf (*Jean-Christian*), médecin, né en 1673, fut l'éditeur d'un ouvrage utile, laissé manuscrit par son père, Yves Wolf, qui avait été chirurgien du prince d'Anhalt, sous ce titre : *Observationum chirurgico-medicarum libri duo, cum scholiis et variis interspersis historiis medicis*, Quedlinbourg, 1704, in-8°. Ces Observations roulent sur les plaies,

les tumeurs, les contusions, etc. — Wolf (*Pancrace*), médecin, né à Altdorf en 1674, pratiqua dans différentes villes, et fut professeur à Halle. Son attachement au système de l'école mécanique lui suscita quelques démêlés avec Alberti; il eut aussi des discussions avec Stahl, au sujet de l'or fulminant, et publia, à cette occasion : *Auri fulminantis defensio, purgantis in febribus acutis, propter orgasmum tempestivi, tutissimi*, Halle, 1707, in-4°. On a encore de lui : I. *Hippocratis regulæ de febrium crisibus per abscessus, erysipelata*, etc., Halle, 1704, in-4°. II. *Hippocratis cautela, exemplo Halicarnassensis super venæ sectione intempestivâ in phrenitide et delirio febrili*, Halle, 1706, in-4°. III. *Physica Hippocratica, quâ exponitur humanæ naturæ mecanismus geometrico-chymicus*, Leipzig, 1713, in-8°. IV. Des Dissertations : *De ictero*, *De insomniis*, etc. On ignore quand mourut ce médecin. — Wolf (*Gaspard-Frédéric*), anatomiste, né à Berlin en 1735, professeur de physiologie et d'anatomie à Pétersbourg, où il mourut en 1794, a fait des recherches lumineuses sur le mode de formation du canal intestinal, et son opinion est encore aujourd'hui dominante. Ses écrits sur cet objet, ainsi que sur l'anatomie du cœur, sont insérés dans les *Nova Commentaria Petrop.* On a encore de lui : *Dissertatio sistens theoriam generationis*, Halle, 1759, in-4°. et in-8°.; trad. en allemand, Berlin, 1764, in-8°.
R—d—n.

WOLF (Jean-Laurent), savant danois, était, vers le milieu du 17e. siècle, libraire à Copenhague. Il a publié : I. *Diarium, seu Calendarium ecclesiasticum, politicum et œconomicum perpetuum*, Copenhague, 1648, in-4°. II. *Chronologia, ab ortu Christi ad annum Christi* 1648, Copenhague, 1648 à 1662, in-4°. III. *De exsequiis Christiani V*, Copenhague, 1648, in-4°. IV. *Encomion regni Daniæ*, Copenhague, 1651, in-4°. V. *Norvegia, Islandia et Groenlandia illustrata*, Copenhague, 1651, in-4°. G—y.

WOLF ou WOLFF (Jean-Chrétien, baron de), célèbre philosophe et mathématicien, naquit, le 24 janvier 1679, à Breslaw, où son père exerçait la profession de brasseur. On peut compter Wolff au petit nombre des enfants précoces qui sont devenus ensuite des hommes distingués. Il témoignait, dès sa plus tendre jeunesse, un ardent et insatiable desir de s'instruire, et annonçait en même temps les plus heureuses dispositions. Son père, au milieu de ses travaux, commença à seconder lui-même ces dispositions, en lui enseignant, à l'âge de 8 ans, la langue latine, comme en jouant, et ne négligea rien ensuite, pour lui procurer des maîtres habiles. Il étudia au gymnase de sa ville natale, qui porte le nom de Marie-Madeleine, la philosophie du temps, qui, comme on sait, était un aristotélisme encore tout empreint des traditions scolastiques. Il y excella tellement dans le triste art de la dispute, qu'il était en état de lutter avec ses propres maîtres. Cependant, d'après ce qu'il raconte lui-même, Wolff sentait s'éveiller en lui l'esprit inventif. Il entendit parler des travaux de Descartes, et fut impatient de se procurer les moyens d'étudier une philosophie nouvelle qui répandait alors tant d'éclat. Enflammé d'une généreuse émulation, il conçut l'idée de rendre à la philosophie pratique le

même service que Descartes avait voulu rendre à la philosophie théorique, par l'application des méthodes mathématiques. Cette vue, qui le frappa de si bonne heure, et qui s'empara pleinement de lui, fit l'occupation de sa vie entière. Ce fut dans ce dessein qu'il se livra avec ardeur à l'étude des sciences exactes. Il puisa dans cette étude le goût de l'ordre et de la précision. Il y apprit à penser d'après lui-même, et à se créer des opinions indépendantes. A l'âge de vingt ans, il suivit les cours de l'université d'Iéna, et vint ensuite prendre ses grades à Leipzig. Il y fit quelque séjour, et soutint, en 1701, sur l'application de la méthode mathématique, une thèse qui attira l'attention des savants, et mérita leurs suffrages. Là, il s'aida des conseils et des exemples de Tschirnhausen, géomètre lui-même et philosophe. Burkhard Munken le mit en rapport avec Leibnitz, qui l'encouragea, et avec lequel il eut le bonheur d'entrer en correspondance. Ainsi se forma l'éducation philosophique de Wolff. Il puisa à l'école de Descartes le desir d'une réforme, le sentiment de l'indépendance nécessaire pour l'opérer, et l'idée de la méthode qu'il adopta. Il puisa à l'école de Tschirnhausen le besoin de l'unité systématique, l'exemple de la précision dans le langage, l'exactitude des définitions, la disposition à concilier avec les méthodes *à priori* les instructions de l'expérience, et surtout celles de l'expérience intérieure, dont la conscience est le théâtre. A l'école de Leibnitz, il s'éleva aux sommités des spéculations métaphysiques sur les principes élémentaires des êtres et la coordination générale des phénomènes. Wolff comprit que le moment était venu de donner à l'Allemagne une philosophie nationale, comme, à la même époque, elle sollicitait aussi une littérature indigène. La philosophie scolastique était discréditée : Aristote, trop confondu avec elle, avait vieilli comme elle : le platonisme, peu connu, manquait d'ailleurs d'un caractère didactique. Thomasius était resté dans des régions trop vulgaires: Descartes avait pris un vol trop hardi ; ses succès partiels ne pouvaient être durables : Leibnitz avait posé des bases, mais n'avait point construit un édifice. Wolff osa se présenter pour architecte. Il avait d'abord dirigé ses vues vers le ministère ecclésiastique ; mais l'amour des sciences lui fit préférer la carrière de l'enseignement. Deux Dissertations, l'une sur la mécanique et l'autre sur la langue, furent ses premiers essais après sa thèse. Repoussé d'abord dans quelques démarches pour obtenir une chaire, il se vit, en 1707, appelé à-la-fois à Giessen et à Halle. Il préféra cette dernière ville, et y fut chargé de l'enseignement des mathématiques et de la physique. Ses premiers travaux eurent pour objet la science qu'il était chargé d'exposer; et ce fut alors qu'il exécuta et publia ses Éléments de mathématiques, ainsi que la plupart de ses ouvrages sur le même sujet. Mais il ne tarda point à payer aux sciences philosophiques le tribut qu'elles attendaient de lui. Il leur consacra successivement plusieurs écrits, et ne craignit point d'emprunter la langue nationale; exemple nouveau pour l'Allemagne, mais dont l'influence devait être salutaire, et que le public accueillit avec une juste reconnaissance. Ces ouvrages détachés ne portaient que le titre de *Pensées* sur les forces de l'entendement humain, sur Dieu, le monde et l'ame humaine, etc. :

rédigés sous une forme plus concise et plus simple que son grand corps de philosophie latine, quoiqu'ils aient précédé celui-ci, ils sont cependant plus utiles à consulter encore aujourd'hui, pour faire bien connaître les systèmes de leur auteur, comme dans le temps ils décidèrent de leur succès. Déjà, dans le monde savant, le nom de Wolff se plaçait à la suite de celui de Leibnitz. On l'appelait à Wittenberg, à Leipzig, à Saint-Pétersbourg. Le roi de Prusse lui décernait le titre de conseiller de cour, et augmentait ses honoraires. Les honneurs littéraires s'unissaient aux applaudissements de ses disciples, aux suffrages de l'opinion. Ce triomphe éclatant et rapide ne tarda pas à être troublé par un violent orage. Le piétisme régnait alors parmi les professeurs de théologie: ceux-ci concevaient chaque jour contre la philosophie de leur collègue les préventions les plus fâcheuses; ils lui attribuaient une tendance contraire à la religion et à la morale; ils l'accusaient de substituer l'action des causes mécaniques à l'empire de la Providence, dans le gouvernement de l'univers; ils lui reprochaient d'introduire le fatalisme dans la philosophie, par l'emploi qu'il faisait de l'hypothèse de l'harmonie préétablie. A leur tête était le mystique Joachim Lange, homme exalté dans ses opinions, violent par caractère, personnellement animé, dit-on, contre Wolff, parce que celui-ci, doyen de la faculté de théologie, avait voulu conserver pour adjoint Thümmig, l'un de ses propres disciples, qui était en même temps son ami, et avait repoussé le fils de Lange lui-même, lequel aspirait à ces fonctions, comme étant peu capable de les remplir. La philosophie de Wolff était chaque jour attaquée avec véhémence. Une circonstance se présenta pour lui attirer une persécution de la part de l'autorité, et elle fut avidement saisie. Le monde savant était alors fort préoccupé par les notices que donnaient les missionnaires jésuites sur les mœurs et les opinions des Chinois. Wolff, dans le discours solennel qu'il prononça en quittant le prorectorat académique, traitant de la philosophie de Confucius, fit l'éloge de la doctrine morale léguée par ce sage, et déclara que les principes de cette doctrine étaient en accord avec ceux qu'il avait adoptés lui-même. On cria au scandale, en voyant un professeur chrétien adopter ainsi les maximes d'un peuple privé des lumières de l'Évangile. Il est assez curieux de remarquer que Wolff, en écrivant au ministre de Cocceji, à Berlin, pour réclamer contre l'attaque dont il était l'objet, déclara qu'il avait eu le projet de faire imprimer sa dissertation à Rome, avec l'approbation de l'inquisition. La métaphysique de Wolff fut ouvertement et vivement critiquée par l'un de ses anciens disciples, Strahler, qui paraît avoir été excité par Lange, et influencé aussi par quelque ressentiment personnel. Cette critique, publiée en deux volumes, à Iéna, donna le signal de la guerre qui fut déclarée au professeur de Halle. Lange le dénonça aux ministres du roi de Prusse: il alla jusqu'à prétendre que Wolff renversait les preuves de l'existence de Dieu, jusqu'à voir en lui un complice de Spinosa; il l'accusa de corrompre les mœurs et d'altérer la foi des étudiants de l'université. Les intrigues s'unirent aux déclamations. Quelques officiers alarmèrent le roi, en lui persuadant que la doctrine de Wolff serait dan-

gereuse pour l'armée, en offrant une excuse à la désertion. Un ordre du cabinet enleva au malheureux professeur toutes les fonctions qu'il remplissait, et lui prescrivit de quitter sous deux jours le territoire du royaume. Le 23 nov. 1723, il s'éloigna de cette ville de Halle, où il enseignait depuis seize ans. Son départ plongea dans la douleur son nombreux auditoire. Dès-lors ses adversaires ne gardèrent plus de mesure. Lange et Breithaupt prêchèrent publiquement en chaire contre lui. Frauke, le pieux fondateur de l'hospice des orphelins à Halle, prosterné dans l'église, rendit grâces à Dieu de ce que Wolff avait quitté cette ville. Le savant Buddée fut entraîné malgré lui dans cette lutte passionnée. Le philosophe, persécuté en Prusse, trouva auprès du landgrave de Hesse-Cassel un asile honorable, fut investi par lui du titre de conseiller aulique, et des fonctions de professeur de philosophie à Marbourg. De là, il se défendit à son tour avec une véhémence égale à celle de ses antagonistes. La querelle s'étendit au loin; toute l'Allemagne y prit part en quelque sorte. Aux ennemis personnels de Wolff, à ceux que l'envie avait animés contre lui, aux hommes religieux qu'un zèle mal entendu avait soulevés, se joignirent naturellement tous les ennemis des innovations en fait de doctrine, tous les partisans aveugles des routines de l'enseignement. Wolff eut à son tour pour partisans ceux qui desiraient voir restaurer les sciences philosophiques en Allemagne; sa cause acquit ainsi une haute importance, prit un caractère général, en devenant celle de l'indépendance du philosophe. C'est aussi sous ce point de vue que Wolff luimême la défendit, en s'attachant d'ailleurs à justifier ses opinions contre les inculpations dont elles avaient été l'objet. Les deux partis, et surtout leurs chefs, ne s'épargnèrent réciproquement ni les injures, ni les sarcasmes. Au milieu de ces ardentes querelles, quelques esprits plus calmes et plus justes, en blâmant les mesures prises contre Wolff, en déplorant l'animosité de ses antagonistes, portèrent sur le fond de sa doctrine des jugements plus ou moins sévères. Ce fut à Marbourg qu'il rédigea et publia le corps entier de sa philosophie en latin. Cependant de nouveaux honneurs venaient le consoler des inimitiés et des disgrâces. L'académie des sciences de France, celles de Londres et de Stockholm se l'associèrent; Pierre-le-Grand, le nommant vice-président de celle qu'il venait de fonder à Pétersbourg, l'appela dans sa capitale, et, sur son refus, lui assigna une pension. Le gouvernement prussien, lui-même, regretta d'avoir précipité ses décrets de bannissement; une commission fut instituée pour en examiner les motifs; son rapport fut favorable, la doctrine du philosophe fut reconnue innocente; il lui fut permis de rentrer dans le royaume, et l'on imposa silence à Lange. Fréderic-le-Grand monta sur le trône, et l'un des premiers soins de ce prince, qui lui-même avait étudié et goûté la philosophie de Wolff, fut de réparer les injustices dont il avait été victime, et de le rétablir dans sa chaire de Halle, avec les titres de conseiller privé, de vice-chancelier et de professeur du droit de la nature et des gens. Mais Wolff n'y retrouva plus son auditoire; à peine quelques disciples vinrent-ils encore l'entendre. Il finit par se trouver seul dans sa chaire, pendant que ses écrits étaient entre

les mains de tous les étudiants, et en grande partie précisément aussi par cette cause. L'électeur de Bavière, pendant la vacance du siége impérial, lui décerna le titre de baron de l'empire, faveur peu ordinaire pour les philosophes. Atteint d'attaques de goutte, il supporta la douleur avec calme; mais succombant à un marasme, qui en fut la suite, il mourut le 9 avril 1764, avec les sentiments de la piété chrétienne. Wolff offrit dans son caractère et dans sa vie l'exemple de cette sagesse dont il donna les leçons. Sa vie fut celle d'un homme de bien; son caractère respirait la candeur, la simplicité et le désintéressement: le roi de Suède qui professait pour lui une haute estime, et qui l'avait nommé son conseiller de régence, le pressait souvent de faire connaître ce qu'il pouvait désirer: « Je n'ai besoin de rien, » répondait le philosophe. Il conserva la sérénité et l'égalité d'ame, au milieu de toutes les circonstances de sa vie. Sa conversation était agréable et douce; ses mœurs sans tache. La vanité assez marquée, mais naïve, l'emportement dans les discussions littéraires, qu'on pourrait lui reprocher, étaient, si l'on peut dire ainsi, dans les mœurs des savants de son temps; mais ils ne l'empêchaient point d'avoir une certaine aménité dans ses manières, de montrer de la douceur et même de la générosité envers ses ennemis. Sa passion dominante, ou plutôt sa passion unique était l'amour de la vérité; il la cherchait partout, il aspirait à la répandre, surtout à la rendre utile. Le ministère de la philosophie, à ses yeux, consistait à affermir toutes les doctrines conformes à la raison, propres à servir les intérêts de la religion, de la société et des bonnes mœurs. La perspicacité, l'étendue, la clarté, la suite, la méthode, étaient les traits principaux de son esprit. Quoique le cercle de ses connaissances fût en quelque sorte encyclopédique, elles ne formaient pour lui qu'un seul et même système. Tel était cet homme qui renversa dans les écoles d'Allemagne le vieux empire de la philosophie aristotélique, qui y régna lui-même pendant près d'un siècle, et d'une manière presque absolue, qui obtint ainsi un pouvoir dont Leibnitz n'a pas joui, et qui contribua même en partie à étendre et à perpétuer l'influence de Leibnitz. Le génie de Wolff était cependant fort inférieur à celui de Leibnitz; disons mieux: Wolff ne fut point proprement créateur en philosophie, du moins sous le rapport des doctrines; mais il fut un grand ordonnateur, et peut-être nul homme, dans les temps modernes, n'avait apporté dans l'ensemble et les détails des sciences philosophiques une coordination plus vaste, plus régulière. Il a donné aux sciences une forme didactique qui leur était alors inconnue; et il semblait, par cela même, appelé à présider à l'enseignement. D'ailleurs, s'il a peu inventé, dans un ordre de recherches qui ne laissait peut-être pas une grande carrière à l'invention, il a usé de l'éclectisme le plus large, le plus indépendant; il a également emprunté aux anciens, aux modernes, et aux scolastiques eux-mêmes; il a associé Descartes et Leibnitz; il a puisé partout où il a cru voir le vrai; il a choisi souvent avec discernement, toujours avec liberté; il a combiné avec assez d'art. Cependant, on reconnaît trop souvent, en rapprochant les notions éparses dans l'immense appareil de ses doctrines,



qu'elles se composaient d'éléments hétérogènes, quelquefois incompatibles. On a, en général, considéré sa philosophie comme un développement et une continuation de celle de Leibnitz; elle a même reçu pour ce motif le nom de Leibnitzo-Wolffienne; cependant, quoique Wolff ait en effet développé des idées dont Leibnitz avait jeté les germes, quoiqu'il ait combiné des idées qui se trouvaient éparses chez son prédécesseur, il n'a employé ces éléments que pour une partie de l'immense combinaison qu'il a formée, il les a modifiés en les employant. Ce qu'il y eut de véritablement neuf dans la philosophie de Wolff, ce fut la forme dont il la revêtit; la seule création véritablement propre qui lui appartienne, c'est sa méthode, ou, pour mieux dire, l'application qu'il a voulu faire, à tout l'ensemble de la philosophie, de la méthode des géomètres. Déjà, sans doute, Descartes, Spinosa, Newton, Tschirnhausen, Leibnitz lui-même, avaient tenté ce genre d'application, mais d'une manière seulement partielle: Wolff voulut en faire un emploi bien plus absolu, plus étendu, plus rigoureux. Cette entreprise qui le séduisit, qui l'occupa constamment, à laquelle il attacha sa gloire, reposait sur une idée radicalement fausse, et par cela même ne put être que malheureuse. Loin d'éprouver pour l'exemple de Descartes une émulation aussi mal entendue, il eût dû être averti, par les erreurs de ce philosophe, des dangers d'une application qui l'avait égaré. Pour transporter dans les sciences philosophiques la méthode qui préside à celle du calcul, il faudrait d'abord pouvoir réduire les premières à se renfermer, comme les secondes, dans les spéculations purement rationnelles; il faudrait ensuite transporter dans les premières cette homogénéité qui est propre à toutes les notions de quantité, et qui permet de s'élever aux plus hautes combinaisons, par une suite de transformations constantes, régulières, uniformes dans leurs lois. Mais les sciences philosophiques appartiennent aux connaissances expérimentales autant qu'aux spéculations abstraites, et, même dans leurs parties spéculatives, elles ne comportent point des conditions semblables à celles des mathématiques; leurs éléments sont essentiellement mixtes, comme leurs combinaisons sont variées. En vain, Wolff, pour échapper à cette difficulté, a-t-il essayé de séparer, dans chaque branche de la philosophie, la partie purement rationnelle, de celle qui appartient à l'expérience: la séparation en elle-même est forcée, et contrarie la nature des choses; elle ne peut, dans ses effets, satisfaire aux vues de l'auteur, qu'avec un détriment réel pour la science. Tantôt on voit notre philosophe, en présentant un théorème philosophique qui se justifierait fort bien par lui-même, se croire obligé de l'entourer cependant d'un appareil de démonstration, pour lui assigner sa place dans la grande chaîne, et pour le présenter comme un corollaire de toutes les propositions qui le précèdent: tantôt on le voit faire violence à une vérité philosophique lorsqu'il veut condamner un fait à sortir des propositions précédentes comme un simple corollaire logique. Wolff a encore abusé d'une méthode qui par elle-même était déjà une erreur. On a reproché aussi à cette méthode l'extrême rudesse et l'aridité de ses formes; elle contraint le lecteur à parcourir comme autant de démons-

trations géométriques, par une suite de renvois des propositions qui sont sous ses yeux, à celles qu'il a déjà rencontrées, toutes les vérités qui appartiennent à la connaissance de soi-même, qui s'appliquent aux plus grands intérêts de la vie. Wolff a trouvé le moyen de rendre cette manière de procéder plus fastidieuse encore, par une prolixité sans exemple; il ne vous fait grâce d'aucun développement, et s'obstine à déployer tout l'appareil scientifique pour les vérités les plus simples. Son corps de philosophie latine n'a pas moins de 24 gros volumes in-4°., qui pourraient être réduits à un seul sans rien perdre; il atteste une rare patience dans son auteur; mais il en exige une trop héroïque de la part du lecteur, pour que l'amour même de la vérité puisse rendre capable du dévouement nécessaire à l'étude d'un tel ouvrage. Toutefois on ne peut contester à cette méthode l'avantage de contraindre à déterminer exactement les termes, à suivre constamment une chaîne d'idées, et à procéder rigoureusement du connu à l'inconnu. Elle a quelque chose de grave, de sévère et de solennel. Nous sommes redevables à Wolff lui-même de connaître la marche de ses idées et l'esprit qui a présidé à ses travaux : il a voulu en être l'historien, dans son écrit intitulé *Ratio prælectionum*, et c'est un des plus grands services sans doute, comme les plus rares, que nous puissions demander aux hommes qui ont joué un rôle éminent dans les sciences. Embrassant comme Aristote et comme Bacon le système entier des connaissances philosophiques, Wolff a voulu comme eux les classer; il a préféré la nomenclature du premier à celle du second, mais en la réformant et prétendant la perfectionner. La division générale qu'il a établie est à-peu-près celle qui est encore aujourd'hui suivie dans toute l'Allemagne. Il a banni l'histoire naturelle et la physique, du domaine de la philosophie. La logique et la métaphysique sont à ses yeux les deux principaux objets de la philosophie théorique : « la métaphysique embrasse à son tour l'ontologie, la psychologie, la cosmologie et la théologie naturelle : la philosophie pratique comprend l'éthique, la politique et le droit de la nature et des gens. » On y a joint plus tard l'esthétique, ou la théorie du beau dans les arts. Wolff distingue trois ordres de connaissances : l'un *historique*, l'autre *philosophique*, le troisième *mathématique*. « Le premier comprend les faits qui appartiennent soit au monde matériel, soit aux substances immatérielles, et qui nous sont révélés par les sens ou par la conscience intime. Le second embrasse *la raison* des faits, et paraît à Wolff plus certain que le précédent. Le troisième, enfin, est la connaissance de la *quantité des choses*. » Wolff définit la philosophie : *la science des possibles, en tant qu'ils peuvent être :* elle doit rendre compte, suivant lui, de ce en vertu de quoi ce qui est possible peut se réaliser, et peut se réaliser de préférence à une autre chance également possible. Il définit la science, *l'habitude de démontrer les assertions.* La logique, suivant lui, doit la première occuper le philosophe, comme moyen d'études; cependant la logique, assure-t-il, emprunte ses principes à l'ontologie et à la psychologie; la psychologie à son tour emprunte les siens à la cosmologie et à l'ontologie; les démonstrations en philosophie pratique et en physique

doivent emprunter les leurs à la métaphysique. La psychologie rationnelle, dont Wolff a voulu faire une branche séparée de la psychologie expérimentale ou *empirique*, est caractérisée par lui *la science des choses possibles relativement aux ames*. Wolff ne s'est formé, comme on voit, des rapports qui unissent les diverses sciences, qu'une idée inexacte et incomplète, parce que, dominé toujours par sa pensée primitive, il n'a voulu chercher ces rapports que dans la déduction abstraite des notions scientifiques. Sa logique est essentiellement aristotélique; il a remis en honneur le syllogisme, mais en complétant et perfectionnant les formes qui en régissent les différentes combinaisons. Le *criterium* de la vérité consiste, dit-il, *en ce que le prédicat puisse être déterminé par la notion du sujet*. Le choix d'un tel criterium ne peut répandre une grande lumière sur la logique. Aussi Wolff, en s'efforçant de tracer une méthode pour l'investigation de la vérité, ne peut-il sortir des simples combinaisons artificielles des termes du raisonnement. On conçoit comment en procédant par une telle voie il n'a pu atteindre lui-même à de véritables découvertes. Ses longues dissertations sur la manière de procéder en philosophie, sur l'emploi des hypothèses; sur les inductions à tirer de l'expérience, ne sont que le développement de quelques maximes judicieuses et prudentes, mais banales. Il y avait quelque chose de plus neuf pour son temps dans les vues qu'il présente sur la langue philosophique et sur la liberté de philosopher; celles qui se rapportent à ce dernier sujet pouvaient alors avoir quelque hardiesse; mais toujours elles paraîtront pleines de sagesse et mériteront une sincère estime à leur auteur, comme elles peignent fidèlement son caractère. Wolff a compris dans sa logique des conseils sur la manière d'écrire, de lire et de juger les livres, pour communiquer la vérité, pour évaluer les forces intellectuelles; il a essayé d'appliquer la logique à la pratique habituelle de la vie: c'est une idée qu'il a eue le premier, quoiqu'elle semblât devoir être naturelle; bien exécutée, elle serait fort utile sans doute. La philosophie, en Allemagne, est redevable à Wolff d'un service semblable à celui que Cicéron lui rendit à Rome: il a introduit avec bonheur dans la langue usuelle un grand nombre de termes scientifiques dont elle était dépourvue. Il a fondé la métaphysique entière sur le principe de la *contradiction*; il a même considéré celui de la *raison suffisante* comme appuyé sur le précédent. Leibnitz n'admettait comme réels que les êtres simples; Wolff admet aussi les composés. L'essence d'une chose consiste, à ses yeux, dans sa possibilité intrinsèque, possibilité dont la réalité est l'accomplissement: l'essence du composé est donc dans le simple; d'où il suit qu'il y a des éléments simples, quoiqu'ils échappent à nos sens. Leibnitz accordait à chacun de ses éléments simples une force représentative; Wolff leur refuse ce caractère intellectuel, et ne leur reconnaît qu'une énergie productive. La substance, dit-il, est ce qui renferme en soi la source de ses propres mutations; elle contient donc une force qui opère ces changements, force active qui fait passer le possible à la réalité; chaque mutation contient en elle le principe de celle qui la doit suivre, et tout est lié dans l'univers.

Wolff admet avec Leibnitz une sorte d'harmonie préétablie, de laquelle dérive l'accord des opérations de l'ame avec celles du corps; mais cette harmonie n'est point le simple résultat de la volonté de l'auteur de la nature; elle se fonde sur ce que les mutations qui s'opèrent dans l'âme et dans le corps ont à-la-fois leur fondement dans celles que subit l'univers, lesquelles se réfléchissent à-la-fois dans l'un et dans l'autre. Wolff a banni de la cosmologie le spiritualisme que Leibnitz y avait introduit : l'univers (considéré à part de sa cause première) n'est point à ses yeux un organisme vivant, mais un mécanisme régulier auquel le mouvement est imprimé. Wolff a développé avec un grand soin la démonstration de l'existence de Dieu, déduite de l'être nécessaire, et l'a établie sur le principe de la raison suffisante; il a tâché aussi de compléter la célèbre preuve de Descartes. Il s'est attaché à écarter de l'idée de la Divinité celle de l'ame du monde. Du reste, l'auteur de toutes choses, étant aussi puissant que parfait, lui semble avoir dû créer le meilleur des mondes possibles. La liberté du choix dans les actes de la volonté, telle qu'elle est attestée par la conscience intime, est le point de départ de Wolff, dans la philosophie pratique et dans la morale qui en occupe la première partie. On s'étonne de le voir bientôt après attribuer cependant une telle efficacité aux motifs déterminants, que leurs effets deviennent inévitables; car, « il est impossible, dit-il, qu'on ne » veuille pas le bien, qu'on ne déteste pas le mal, dès qu'on les conçoit clairement; or, ce qui nous » fournit le motif, ajoute-t-il, par lequel nous sommes déterminés à vouloir, nous lie par là même à agir; » car on ne peut agir sans motif. » La liberté se réduit donc à la faculté qu'a l'homme, de pouvoir se déterminer pour ce qui lui paraît le meilleur dans son état présent. Aussi Wolff a-t-il été vivement accusé de détruire, dans les conséquences de sa doctrine, ce même libre arbitre qu'il avait posé en principe. La règle générale de la morale, selon lui, est celle-ci : *Fais ce qui peut rendre véritablement plus parfait ton état et celui des autres, autant qu'il dépend de toi.* Mais en quoi consiste cette perfection? La réponse est loin de satisfaire à l'attente que cette noble définition pouvait faire concevoir : elle consiste, dit-il, dans l'accord de l'état actuel de l'homme avec celui qui précède et celui qui doit suivre. Et il ajoute : « La morale est donc une loi de la nature; la raison apprécie les rapports qui naissent des conséquences de nos actions; elle enseigne donc et promulgue la loi de la nature : l'homme ne peut être raisonnable, sans se conformer à cette loi, et par conséquent sans être bon : l'homme raisonnable est en quelque sorte sa loi à lui-même : il n'a aucun besoin d'être dirigé par la perspective des récompenses ou des peines : une action est donc bonne ou mauvaise en elle-même, indépendamment de toute prescription divine; la morale subsisterait dans toute sa force, même en écartant l'existence de la Divinité; la morale existe pour l'athée lui-même. Toutefois la nature a reçu de son auteur les lois qui la régissent : Dieu est donc, en ce sens, la source première des lois de la morale; en réglant l'enchaînement général des causes et des effets, il a attaché le bonheur à la vertu, comme

le malheur au vice. » Dans ce système le bonheur et le malheur sont, même ici-bas, distribués pour le plus grand avantage de l'homme de bien. Wolff a fait entrer dans son éthique, non-seulement des règles pour la connaissance de soi-même, mais encore pour l'étude des autres hommes; et à cette occasion il a présenté, sur la physiognomique, des aperçus qui ne sont pas sans mérite. Le droit naturel est, dans son point de vue, en quelque sorte identique avec la morale. Il repose sur le même fondement, sur l'obligation de tendre à la perfection individuelle, réciproque et commune: de ce principe résulte la belle et juste conséquence, que chaque droit est corrélatif à un devoir, et même que tout droit repose primitivement sur un devoir. On a reproché à Wolff d'avoir compris dans le domaine du droit naturel des règles qui n'appartiennent qu'à la morale seule, d'avoir trop souvent asservi les principes du droit naturel aux maximes du droit romain: cependant il a contribué certainement à vivifier en Allemagne l'étude de la jurisprudence par un nouvel esprit, à lui assigner un but élevé, à lui donner un caractère vraiment scientifique. La dernière portion de la philosophie pratique, à laquelle il donne le nom de *politique*, embrasse à-la-fois les communautés individuelles ou domestiques, c'est-à-dire qu'elle préside aux rapports des époux, à ceux des parents avec leurs enfants, à tout ce qui appartient à la famille, aux communautés générales ou à la cité, en même temps qu'elle gouverne les lois de la société, les droits du souverain, l'exercice de son autorité, la conduite du gouvernement, et même les règles de la guerre. Il a donné de la sorte à la politique le caractère d'une science. Ainsi conçue, elle n'est encore pour lui que la morale appliquée aux conditions de ces communautés diverses; et souvent il se trouve conduit par là à faire entrer dans le code de la politique des règles de morale privée, et quelquefois même de simples conseils, dont les lois positives ne se sont point occupées. C'est ainsi que notre philosophe traite, par exemple, des circonstances qui contribuent au bonheur de l'union conjugale, et du danger auquel on s'expose en la contractant, danger qu'il considère comme le plus grand que l'homme puisse courir dans sa vie entière. La politique appliquée aux communautés civiles générales, ou à la cité, repose sur cette règle: *Fais tout ce qu'exige le bien commun, et ce qui maintient la sureté commune.* « Le meilleur gouvernement est celui qui tend le mieux à un tel but. » Wolff n'hésite pas à reconnaître ce caractère dans la forme monarchique, quoiqu'il ne s'en dissimule pas les inconvénients. Il refuse aux sujets le droit d'examiner ce qu'exige l'intérêt général, et le réserve au prince: il limite cependant le droit du dernier à procurer ce qu'exige l'intérêt général; il soumet le prince aux lois. Il se demande quelle garantie on peut, dans des monarchies, demander au pouvoir, pour l'observation des lois; il n'en aperçoit pas d'autre, n'en demande pas d'autre que le serment. « Le sujet n'est pas tenu d'obéir aux volontés injustes du prince. Il doit alors subir sans hésiter les peines attachées à la violation de ses ordres. » Mais le sujet peut-il être autorisé, en certains cas, à résister; à refuser son obéissance? C'est ce que Wolff n'a point discuté:

Il ne s'est pas borné à traiter les questions relatives à la constitution des états, à la législation générale, aux devoirs politiques : il a parcouru toute la variété des objets qui appartiennent à l'administration publique, et qui peuvent ou procurer le bien être de la société, ou accroître ses forces : il a examiné les causes de la richesse des nations, les moyens de seconder leur prospérité, sans faire cependant de l'économie politique une science à part. Ses vues sur ce sujet sont en général fort étroites ; elles expriment plutôt ce qui se pratiquait de son temps, que ce qui eût pu tendre à l'améliorer. Mais ici encore l'Allemagne a dû lui savoir gré de soumettre aux investigations de la raison, à une discussion publique et méthodique, des matières qui jusqu'alors étaient en quelque sorte retenues dans le secret des cabinets, et d'avoir imposé le devoir de les considérer dans leur véritable but, l'intérêt général de la société. L'enseignement et les écrits de Wolff ont opéré en Allemagne une véritable révolution ; ils ont donné, pour la première fois, à cette nation éclairée, une philosophie qui lui appartient en propre. Le rôle qu'il a joué était donc trop important pour qu'on pût se dispenser d'offrir ici une idée sommaire de sa doctrine : cette doctrine ne se caractérisant cependant par aucune vue originale ou prédominante, mais seulement par l'enchaînement et la distribution générale de ses principes constitutifs, il était indispensable aussi d'indiquer quelques-uns de ses principes fondamentaux. C'est une sorte d'encyclopédie qui a eu du moins l'avantage de donner l'exemple des nomenclatures philosophiques, d'essayer de grandes classifications, d'en préparer de meilleures, d'étendre et d'élargir le domaine de la science, de multiplier les points de vue, en faisant mieux distinguer les objets par de nombreuses énumérations, et de fournir l'occasion de considérer les questions sous leurs divers rapports, comme dans leur connexion naturelle. A cet égard elle a certainement donné aux sciences morales en Allemagne un heureux essor, et une direction utile. On peut appliquer aux travaux de Wolff dans les sciences exactes ce que nous venons de dire de ses recherches en philosophie : il n'a attaché son nom à aucune découverte positive ; mais on doit convenir qu'il a rendu un vrai service à l'enseignement, par la forme qu'il a donnée à l'exposition de la vérité. Ici, il n'avait point à lutter, dans l'emploi de sa méthode, contre la nature des choses ; au contraire, il était merveilleusement secondé par elle, et il a su bien comprendre ce que la science attendait du professeur. Ses démonstrations étaient coordonnées avec une exactitude, exprimées avec une clarté, qui, en rendant les opérations de l'esprit plus rapides et plus sûres, lui donnaient de nouvelles forces. Son cours de mathématiques était le plus complet qui eût paru jusqu'alors ; il a conservé long-temps cet avantage ; mais on lui a reproché le même excès de diffusion qu'aux autres ouvrages du professeur de Halle. Wolff a eu de zélés partisans qui ont soutenu sa cause dans la grande controverse qui a agité sa vie ; il a eu d'illustres disciples qui ont continué son ouvrage ; il a eu, ce qui était plus heureux encore, des successeurs qui, profitant de ses exemples, s'emparant quelquefois ou de ses cadres, ou de ses définitions, ont su rectifier ses erreurs, ou com-

bler des lacunes qu'il avait laissées. La plupart d'entre eux, les derniers surtout, ont plus ou moins associé Wolff à Leibnitz dans leurs propres considérations. Dans la première classe ont figuré surtout Bulfinger, Hanorvius, Harenberg, Riebow; dans la seconde, Cramer et Glafey, qui appliquèrent sa philosophie à la jurisprudence, Feuerlin, Hagen, Stellwan, Croon, qui s'appliquèrent à justifier ou à étendre l'emploi de la méthode mathématique, Ludovici, Thümmig, Winkler, Baumeister, Ernesti, Schierschmied, Reinbeck, qui commentèrent ses doctrines; dans la troisième classe se signalent principalement Baumgarten, Meyer, Daries, Crenz, Pluquet, Lambert, Mendelshon, Garve, Reimarus, Eberhard, etc. L'école allemande tout entière se rattache à cette grande souche, pendant la seconde moitié du dernier siècle, jusqu'au moment où Kant vient ouvrir une nouvelle carrière à ses méditations. Ludovici (1) et Gottsched (2) ont été les historiens de Wolff. Notre célèbre Mme. Duchâtelet a donné à la France un abrégé de sa philosophie. Cephilosophe a eu aussi des adversaires qui n'étaient point les ennemis de sa personne, et qui, étrangers aux querelles de parti, se sont bornés à discuter et à contredire ses doctrines : quelques-uns, comme André Rudiger, Gundling, Buddée, Crousaz, Crusius, Walsch, Müller, contestèrent ses hypothèses, critiquèrent ses principes; d'autres, comme Poppo, Hismann, Basedow, blâmèrent l'introduction de la méthode mathématique dans les matières philosophiques. Les principaux ouvrages de Wolff, en langue allemande, portent le titre de *Pensées raisonnables sur les forces de l'esprit humain, et leur juste emploi dans la connaissance de la vérité*, Halle, 1712 : ouvrage qui a été traduit en français par Deschamps. — *Sur Dieu, le monde, l'ame humaine*, etc., Francfort et Leipzig, 1719, in-8°. — *Remarques* sur le précédent ouvrage, Francfort et Leipzig, 1724, in-8°. — *Pensées raisonnables sur les opérations de la nature*, Halle, 1723, in-8°. — *Sur le but des états naturels*, Francfort, 1723, in-8°. — *Sur les actions de l'homme dans la recherche de son bonheur*, Halle, 1720. — *Sur le bonheur des hommes, et spécialement sur la société considérée comme un moyen de procurer le bonheur de l'espèce humaine*, ouvrage qui est proprement la seconde partie du précédent, Halle, 1721, in-8°. — *Institutions du droit de la nature et des gens*, etc., Halle, 1754, in-8°; publié aussi en latin, Halle, 1754, in-4°; traduit en français, avec des remarques par Lusac, Leyde, 1772, in-4°. — *Récit de ses propres ouvrages*, Francfort, 1726, in-8°. — *Ecrits philosophiques détachés*, Halle, 1740, in-8°. — Un *Dictionnaire de mathématiques*, in-8°. Son grand corps de philosophie en latin comprend : 1°. *Philosophia rationalis, sive logica methodo scientifica pertractata*, etc., Francfort et Leipzig, 1728, 2 tom., in-4°. — 2°. *Psychologia empirica*, etc., ib., in-4°. — 3°. *Philosophia prima, sive ontologia*, etc., ibid., 1730, in-4°. — 4°. *Cosmologia generalis*, etc., ib., 1731, in-4°. — 5°. *Psychologia rationalis*, etc., ibid., 1734, in-4°. — 6°. *Theologia naturalis*, etc., ib., 1736, 1737, 2 to-

(1) *Vita, fata et scripta Chr. Wolfii, philosophi*, Leipzig et Breslaw, 1730, in-8°.
(2) *Eloge historique de Wolff*, en allemand, Halle, 1755, in-4°.

mes in-4°.—7°. *Philosophia practica universalis*, etc., ibid., 1738, 1739, 2 tomes in-4°.—8°. *Philosophia moralis*, *sive ethica*, etc., Halle, 1732, 4 tomes in-4°. — 9°. *Jus naturæ*, Francfort et Leipzig, 8 tom. in-4°.—10°. *Jus gentium*, etc., Halle, 1752, in-4°. Ces deux derniers ouvrages ont été abrégés par Formey dans un seul résumé, publié en 1758, 3 vol. in-12.—11°. *Specimen physicæ ad theologiam naturalem applicatæ*, in-4°. Hanorvius a achevé la politique de Wolff, sous le titre de *Philosophiæ civilis*, *sive politicæ partes IV*, Halle, 1746, 4 tomes in-4°. Son cours de mathématiques a été publié d'abord en deux, puis en cinq volumes in-4°., Genève, 1731 et 1741, et abrégé ensuite par Pernetti en 3 vol. in-8°. On a un grand nombre d'articles de Wolff dans les *Acta eruditorum*, de Leipzig. D. G—o.

WOLF (JEAN-CHRISTOPHE), théologien et philologue, né le 21 février 1683 à Wernigerode, dans la Haute-Saxe, était fils de J. Wolf, surintendant et conseiller ecclésiastique. Ayant achevé ses humanités au gymnase de Hambourg, il alla continuer ses études à l'académie de Wittemberg, et y reçut le grade de docteur en philosophie, à l'âge de vingt ans. En 1707, il fut nommé co-recteur de l'école de Flensbourg; mais, d'après le conseil de ses patrons, il fit, l'année suivante, un voyage dans les Pays-Bas et en Angleterre, où ses talents précoces lui méritèrent la bienveillance des savants. Pendant son séjour à Oxford, il collationna les manuscrits grecs de la bibliothèque Bodléienne, et en tira des variantes et un grand nombre de fragments inédits. A son retour en Allemagne (1709), il obtint le titre de professeur extraordinaire de philosophie à Wittemberg. L'année suivante, il visita Berlin, et se lia de l'amitié la plus intime avec Lacroze (*V.* ce nom), conservateur de la bibliothèque royale. Il avait le projet de donner une édition augmentée de la *Bibl. vetus et nova* de Kœnig (*Voy.* ce nom); mais la difficulté de se procurer les matériaux nécessaires le força d'y renoncer. Admis, en 1712, à la société royale de Berlin, il reçut en même temps sa nomination à la chaire de langues orientales de l'académie de Hambourg. Il la remplit d'une manière brillante. En 1715, il fut nommé recteur; et à cette place il joignit celle de pasteur de l'église Sainte-Catherine. Les devoirs qu'on venait de lui imposer ne ralentirent point son ardeur pour l'étude, et chaque année de nouveaux ouvrages ajoutaient à sa réputation. En 1724, il fit un second voyage en Hollande, pour examiner les manuscrits hébreux des bibliothèques de Leyde et d'Amsterdam, et en rapporta les matériaux qui lui servirent à compléter plus tard sa *Bibliothèque hébraïque*. Il se rendit, après la mort d'Uffenbach (*V.* ce nom, XLVII, 156), acquéreur de sa précieuse collection de lettres autographes des savants les plus illustres du seizième, du dix-septième et du dix-huitième siècle (1). Il promettait d'en publier les plus importantes; mais l'affaiblissement de sa santé ne lui permit pas de s'occuper de ce travail; et il mourut le 25 juillet 1739, à cinquante-six ans. Il légua sa riche bibliothèque à la ville de Hambourg. Son frère, J.-Chrétien (dont l'art. suit), imita cet exemple. Le sénat

(1) Ce recueil formait 65 vol. in-fol., et 54 in-4°.

de Hambourg a fait placer les bustes en marbre de ces deux savants, dans la principale salle de sa bibliothèque, avec une inscription en vers latins de Godef. Schnitz. Elle est rapportée dans le *Supplém.* à la *Biblioth. litter.* de Jœcher, 95. Outre ses éditions de l'ouvrage de Théophile à Autolycus, Hambourg, 1724, in-8°. (*V.* Théophile, XLV, 330); de l'*Italia et Hispania orientalis* de Colomiès (*V.* ce nom, IX, 311); et des *Lettres* de Libanius (*Voy.* ce nom, XXIV, 431) (2), on a de Wolf: I. Deux *Dissertations de mythica moralia tradendi ratione nov-antiqua*, Wittemberg, 1704, in-4°. II. *Historia lexicorum hebraicorum, quæ tàm à judæis, quàm à christianis ad nostra usque tempora in lucem vel edita vel promissa sunt*, ibid., 1705, in-8°. Cet ouvrage annonçait un critique sage et judicieux. III. *Dissertatio de Zabiis*, ouvrage polémique contre Jean Spencer, ib., 1706, in-4°. IV. *Origenis* φιλοσοφούμενα (le véritable titre porte ce mot en lettres grecques) *recognita et notis illustrata*, Hambourg, 1706, in-8°. Jacques Gronove avait publié ce livre, avec une version latine, dans le tome x du *Thesaur. antiquitat. græcar.* Wolf conserva cette version, mais en la corrigeant. Les notes dont il a d'ailleurs enrichi cet ouvrage en font une véritable histoire de la philosophie ancienne. Il faut joindre à cette édition un *Supplément* de 1716, contenant les variantes des manuscrits de Florence et de Turin, et deux dissertations dans lesquelles Wolf prouve, contre l'opinion d'Hermann, que l'auteur des *Philosophumena* ne peut pas être Didyme d'Alexandrie. V. *Oratio inauguralis de præcocibus eruditis*, ibid., 1707, in-4°. C'est le discours qu'il prononça lors de sa nomination à la place de co-recteur de Flensbourg. J.-H. Von-Seelen l'a réimprimé dans un Recueil de pièces du même genre, Hambourg, 1713, in-4°. VI. *Phædri fabulæ, cum brevibus adnotationib. et vindiciis Gudianis adversùs Jacob. Gronovium*, Hambourg, 1709, in-8°. Cette édition est devenue très-rare. Burmann l'avait cherchée inutilement (*V.* sa *préf. ad Phædrum*). VII. *Dissertatio epistolica quâ Hieroclis in aurea Pythagoræ carmina commentarius nuper in Angliâ editus partim illustratur, partim emendatur*, Leipzig, 1710, in-8°. C'est un examen critique de l'édition d'Hieroclès publiée par Needham (*V.* ce nom). VIII. *Dissertatio de atheismi falsò suspectis*, Wittemb., 1710, in-4°. Wolf y venge un grand nombre de savants du reproche d'athéisme. IX. *Casauboniana*, etc., Hambourg, 1710, in-8°. (*V.* Casaubon, VII, 262). Ce recueil est curieux et plein d'érudition. Wolf y a joint une dissertation sur les *Ana*, dissertation que Mich. Lilienthal a complétée dans les *Selecta historica et litterar.*, 141-77. X. *Dissertatio de carcere eruditorum museo*, ib., 1710; réimprimé en 1718, in-4°. C'est l'histoire des ouvrages qui ont été composés en prison. On y voit figurer Cardan, Campanella, Peucer, etc. XI. *Historia Bogomilorum*, Wittemberg, 1712, in-4°. Les Bogomiles étaient des hérétiques qui parurent dans le onzième et le douzième siècle. Wolf a tiré cet ouvrage en partie de la *Panoplie* d'Eu-

(2) Avant de donner cette belle édition des lettres de Libanius, Wolf avait publié: *Libanii epistolarum adhuc non editarum centuria selecta gr. cum vers. et notis*, Hambourg, 1711, in-8°.

thyme-Zigabene (*V.* ce nom, XIII, 540). XII. *Dissertatio de catenis patrum græcis, iisque potissimùm Mss.*, ibid., 1712, in-4°. XIII. *Bibliotheca hebræa, sive Notitia tùm auctorum hebræorum, tùm scriptorum*, etc., Hambourg et Leipzig, 1715-35, 4 vol. in-4°. C'est un excellent abrégé de la Bibliothèque de Bartolocci, corrigée et augmentée. Le tome premier contient la notice des auteurs hébreux, au nombre de deux mille deux cent trente-un; le second, l'indication bibliographique de tous les ouvrages imprimés ou manuscrits relatifs à l'Ancien-Testament, à la Masore, au Talmud et à la grammaire hébraïque; la bibliothèque judaïque et anti-judaïque; la notice des paraphrases chaldaïques, des livres sur la cabale, et enfin des écrits anonymes des Juifs. Les deux derniers volumes renferment les corrections et les suppléments. J.-Just Von Einem a publié une introduction à l'ouvrage de Wolf, 1737, in-4°.; et J.-Herm. Kœcher l'a continué (*Voy.* Koecher, XXII, 517). XIV. *Notitia Karæorum ex tractatu Mardochæi karæi, recentioris*, etc., ib., 1714, in-4°. On trouve à la suite le traité *De se[illegible] karæorum* de Trigland (*V.* ce nom, XLVI, 522). XV. *Anecdota græca sacra et profana*, ibid., 1722-24, 4 tomes in-8°.; collection très-estimée. Fabricius a donné dans la *Bibl. gr.*, XIII, 783-88, la liste des auteurs dont elle contient des opuscules ou des fragments. XVI. *Curæ philologicæ in Nov. Testamentum*, ibid., 1725-35, 4 tomes in-4°. Ces remarques de Wolf ont été critiquées par Valckenaer et d'autres savants. XVII. *Bibliotheca aprosiana, liber rarissimus et à nonnullis inter ἀνεκδότους numeratus*; *jam ex ling. italic. in lat. conversa cum præfat. et notis*, ibid., 1734, in-8°. Wolf n'a point traduit la première partie de cet ouvrage, qui lui parut inintelligible. On lui reproche en outre de n'avoir pas reproduit dans leur langue les titres des ouvrages, ce qui les rend méconnaissables. Aussi cette traduction n'a-t-elle point diminué le prix de l'original (*V.* Aprosio, II, 341). XVIII. *Conspectus supellectilis epistolicæ et litterariæ manu exaratæ*, ibid., 1736, in-8°. C'est la notice des lettres autographes qu'il avait acquise à la vente d'Uffenbach. On peut consulter pour plus de détails l'ouvrage de Seelen: *Wolfii vita, scripta et merita in Rempublicam litterariam*, Stade, 1717, in-4°.; et la *Bibl. erudítor. præcocium* de Klefeker, 421-29. Le second volume du *Thesaur. epistolicus* de Lacroze contient cent soixante-huit lettres de Wolf, qui méritent toutes d'être lues par les amateurs d'histoire littéraire. Son portrait a été gravé format in-4°. Une médaille frappée en son honneur est figurée dans le *Mus. Mazzuchellian.*, II, pl. 176. W—s.

WOLF (Jean-Chrétien), frère du précédent, avec lequel la plupart des bibliographes l'ont confondu, était né, le 8 avril 1689, à Wernigerode. Ayant achevé ses études avec le plus brillant succès, il voulut, à l'exemple de son frère, visiter la Hollande et l'Angleterre, et, comme lui, s'arrêta quelque temps à Oxford, pour collationner les anciens manuscrits grecs de l'académie, et en recueillir les variantes et les fragments inédits. De retour de son voyage, en 1716, il donna des leçons gratuites de physique, et contribua de tout son pouvoir à ranimer le goût de cette science en Allemagne. Sur l'invitation de

quelques amis, il se rendit, en 1723, à Glückstadt, pour dresser le catalogue de la bibliothèque de Gustave Schrædter (1), riche surtout en livres espagnols. En 1725, il fut nommé professeur de physique et de poésie au gymnase de Hambourg; et, le 24 mai, il prit possession de cette double chaire par un discours qui fut très-applaudi. Doué d'une ardeur infatigable pour l'étude, il cultivait en même temps les sciences et la littérature; et préparait, dans ses loisirs, les ouvrages qui lui assurent une réputation honorable parmi les philologues de son siècle. Il fit, en 1731, un second voyage à Glückstadt, pour inventorier les médailles modernes du cabinet de Schrædter, et il en rédigea le catalogue. Jean Chrétien imita la noble générosité de son frère, en léguant ses livres à la ville de Hambourg; et il joignit à ce don, en 1749, environ douze cents manuscrits qu'il venait d'acquérir des héritiers de Conrad Uffenbach (*V.* ce nom). Il jouit longtemps de l'estime et de la reconnaissance de ses compatriotes, et mourut le 9 février 1770, à l'âge de quatre-vingt-onze ans. On a de lui: I. *Sapphus poetriæ Lesbiæ fragmenta et elogia, cum virorum doctorum notis integris gr. et lat.*, Hambourg, 1733, in-4°. II. *Poetriarum octo, Erinnæ, Myrûs, Myrtidis, Corinnæ, Telesillæ, Nossidis, Anytæ, Elephantidis, fragm. et elogia, gr. lat.*, ib., 1735, in-4°. III. *Mulierum græcarum quæ oratione prosâ usæ sunt fragmenta et elogia gr. lat.*, Göttingue, 1739, in-4°. Le savant éditeur a joint à cet ouvrage une notice de toutes les femmes illustres de l'antiquité, dans laquelle il a fondu presque entièrement l'*Histoire des femmes philosophes* par Ménage (*V.* ce nom). Il promettait de donner, d'après les médailles et les auteurs anciens, les vies des héroïnes, des reines et des impératrices; mais il n'a point exécuté ce projet. IV. *Monumenta typographica quæ artis hujus præstantissimæ originem, laudem et abusum posteris produnt*, etc., Hambourg, 1740, 2 tom. en 4 vol. in-8°. Ce recueil est très-estimé. Il est précédé d'une bibliothèque typographique, contenant la liste de tous les ouvrages relatifs à l'histoire de l'imprimerie; elle est suivie de cinq tables qui donnent: 1°. l'indication des villes regardées comme le berceau de la typographie; 2°. les différentes dates assignées à cette découverte; 3°. les noms des personnes auxquelles on en a fait honneur; et enfin dans les deux dernières, les chiffres renvoient aux pages du recueil dans lesquels il est question des avantages ou des abus de l'imprimerie. Voy. le *Répert. bibliographique universel* de M. Peignot, 340-41. W—s.

WOLF (JEAN-CHRISTOPHE), voyageur allemand, nous apprend lui-même qu'il était né, le 15 août 1730, à Ploebel, petite ville du duché de Mecklenbourg-Schwerin, et que ses parents étaient des bourgeois. Ce qu'il ajoute, qu'ils purent seulement lui faire apprendre à lire et à écrire, donne lieu de présumer qu'ils n'étaient pas riches. Ayant perdu son père à dix ans, Wolf fut obligé d'abandonner l'école, parce que le beau-père que sa mère lui avait donné n'était pas d'humeur à payer

(1) Gustave Schrædter avait rempli pendant plusieurs années les fonctions de chapelain de l'ambassadeur de Danemark en France et en Espagne; il avait rapporté de ses voyages une collection précieuse de livres et de médailles. Il mourut pasteur à Glückstadt.

un gros ou quinze centimes par semaine au maître d'école, et qu'il aimait mieux l'employer à des travaux manuels. Les supplications de l'enfant, pour retourner à l'école, furent inutiles, le beau-père le battit; il lui défendit de parler à sa mère, sa protectrice naturelle; lorsque cette injonction était enfreinte, il cherchait à se venger sur la mère et sur le fils. Au bout de cinq ans de cette cruelle servitude, Wolf obtint enfin la permission d'aller où il voudrait, mais sans recevoir la moindre chose, même de sa mère, car le beau-père avait exigé par serment qu'elle ne lui donnât rien. Arrivé dans une ville éloignée de quarante milles, le directeur d'un établissement d'éducation pour les orphelins, récemment formé, s'intéressa vivement à son sort, et le prit auprès de lui. Un an après, il l'envoya continuer ses études à Berlin, afin qu'il se mît en état de remplir une place de professeur qu'il lui destinait. Le protecteur du gymnase de Graukloster à Berlin prit Wolf en amitié, et lui procura une place de boursier et de chantre, ainsi que des écoliers en ville. Wolf était donc assez à son aise. Une aventure singulière, qui lui valut le reproche d'empiéter sur les fonctions des ecclésiastiques, lui fit prendre la résolution de quitter Berlin : il alla à Hambourg, où il s'embarqua pour Amsterdam. Là il fut mené par le capitaine chez un de ces recruteurs nommés *Zielverkooper* qui faisaient des avances aux jeunes gens, puis les vendaient à la compagnie des Indes. Heureusement, par l'entremise de l'embaucheur auquel il fut adressé, Wolf obtint une place de chapelain à bord d'un vaisseau, et même avant son embarquement le recruteur lui donna encore quelques florins et un coffre bien garni, sauf à être remboursé quand son protégé aurait fait fortune. L'amiral, qui avait conçu de l'amitié pour Wolf, mourut dans la traversée; mais il l'avait recommandé fortement au capitaine qui lui succéda : celui-ci combla Wolf de marques de bonté, et voulut qu'il s'instruisit dans l'art de la navigation. Après avoir relâché au cap de Bonne-Espérance, le navire poursuivit sa route vers les Indes, et, après avoir touché à quelques comptoirs de la côte de Maduré, arriva près de Colombo dans l'île de Ceylan. Wolf y ayant débarqué, avec les soldats destinés pour y faire le service, fut envoyé par le gouverneur à Jaffanapatnam. Il avait alors dix-neuf ans; on l'employa dans les bureaux de l'administration pendant plus d'un an, puis on le congédia. Au bout de neuf mois, on l'y réintégra; le gouverneur, ayant reconnu son zèle et sa capacité, lui accorda toute sa confiance et la direction de ses bureaux; enfin l'assiduité de Wolf lui mérita des places importantes, entre autres celle de secrétaire-d'état de la justice et de l'administration civile. « Mais, dit-il, avec toute ma grandeur, » je n'étais guère qu'un porteur de fardeaux, qui durant presque toutes les » nuits, pendant que les autres pouvaient se livrer au sommeil, était » obligé de travailler. » Après vingt ans de séjour à Ceylan, Wolf quitta cette île, où il fut vivement regretté, et où il avait acquis une grande fortune. Les directeurs de la compagnie des Indes desiraient qu'il y retournât occuper de nouveau le poste qu'il avait si bien rempli; mais Wolf brûlait d'envie de revoir son pays. Il trouva ses parents morts, et fut obligé, par une maladie grave, d'y res-

ter, et de renoncer à tout projet de voyage lointain. Ensuite, il fut nommé bailli. On a de lui en allemand : *Voyage à Ceylan, avec une relation du gouvernement hollandais à Jaffanapatnam*, Berlin et Stettin, 1782, in-8°. L'auteur publia, en 1784, une seconde partie qui contient des suppléments à divers passages de la première. Wolf est un auteur très-digne de foi ; sa relation est amusante, et recommandable par le ton de sincérité qui y règne ; on y trouve des détails curieux sur l'île de Ceylan et sur ses habitants, qui, à l'époque où il les vit, avaient fait des progrès dans la civilisation, et différaient sous ce rapport de ceux que Rob. Knox (*V.* ce nom) avait décrits. Le livre de Wolf fut publié par un de ses amis, qui y ajouta des notes, et dans sa préface passa en revue divers auteurs qui avaient écrit sur Ceylan. La relation de Wolf a été traduite en anglais, Londres, 1784, in-8°., et en français par Langlès, dans un recueil intitulé : *Description du Pegu et de l'île de Ceylan*, etc., Paris, 1793, in-8°. (*V.* Eschels-Kroon). Cette version n'est pas toujours fidèle, et d'ailleurs elle n'est pas complète.

E—s.

WOLF (Ernest-Guillaume), musicien allemand, né en 1735 à Gross-Behringen, village dépendant des domaines de la maison de Wangenheim, montra, dès l'âge de quatre ans, une aptitude extrême pour la musique, et apprit en un jour, non-seulement toutes les notes, mais encore un air de clavecin. A sept ans, il était déjà habile sur l'orgue, et touchait, en se jouant, des pièces très-difficiles. Cependant il fut contrarié dans le desir qu'il avait de se livrer exclusivement à la musique. Son père le destinait à être chasseur du seigneur de Wangenheim. Le seigneur de son côté voulait en faire un tanneur. Le jeune Wolf fut donc appliqué aux principes de la vénerie et à l'art de préparer les cuirs. Cependant, comme il ne faisait dans l'un et dans l'autre que de très-médiocres progrès, on consentit enfin à le laisser suivre sa vocation ; et il fut envoyé à l'école d'Eisenach, avec une petite somme d'argent. Mais on l'avertit de ne plus compter dorénavant sur les bienfaits paternels. Wolf n'avait encore que treize ans. Il prit des leçons d'un habile chanteur d'Eisenach, et fit, en peu de temps, assez de progrès pour être nommé chef des élèves de chant. Ses dispositions et la recommandation de son maître lui concilièrent la bienveillance de plusieurs personnes qui aimaient la musique, et qui lui donnèrent la table avec les moyens de gagner quelque argent. Plus tard il entendit pour la première fois exécuter, dans la chapelle ducale, la *Mort de Jésus*, par Graun. Ce morceau l'électrisa. Il se plaisait, dans ses dernières années, à raconter que pendant l'audition de cette admirable composition il fut comme perdu dans l'enchantement, tant son ame était accessible aux impressions musicales. Il se livra dès-lors, en secret, à la composition, malgré son extrême jeunesse. En même temps, il eut l'avantage de se faire remarquer par sa belle voix de ténor, et obtint dans les chœurs de la chapelle la place de coryphée : de sorte que sans pouvoir être comparé aux célèbres chanteurs des écoles modernes, il plut beaucoup à Gotha, et y trouva de quoi vivre par l'intérêt qu'il inspira aux plus riches des habitants. Wolf était âgé de dix-sept ans lorsque ses camara-

des lui demandèrent, à propos d'une solennité scolastique, un morceau de musique. Le célèbre Émanuel Bach, se trouvant alors à Gotha, fut invité à la réunion; et sans connaître le jeune compositeur, il loua beaucoup son ouvrage. Un suffrage d'un si grand poids rehaussa encore le mérite de Wolf aux yeux de ses amis et de ses protecteurs. On lui donna le conseil d'aller à Iéna, où il se rendit en effet, et dont le séjour fut pour lui utile et lucratif. Il y enseigna les éléments de la musique, reçut lui-même d'excellentes leçons, et finit par être nommé directeur de la musique de la chapelle. Néanmoins cette place ne put le retenir à Iéna; et il alla passer quelque temps à Leipzig et à Naumbourg. C'est dans cette dernière ville qu'il connut un certain comte de Ponikau, qui lui présenta comme très-agréable un voyage en Italie, et qui lui offrit de l'emmener avec lui. On pense bien qu'il eut peu de peine à déterminer Wolf; mais bientôt de prétendus obstacles vinrent se mettre à la traverse, et le pèlerinage musical en Italie se changea en un voyage à Weimar: encore le comte laissa-t-il là son compagnon dès qu'ils furent arrivés. Quelque désagréable que fût cette aventure, elle tourna cependant au profit de Wolf, à qui elle fournit l'occasion de se faire connaître de la duchesse Amalie (*Voy.* ce nom). Cette princesse, si habile à démêler le vrai talent, et si prompte à l'encourager, desira entendre Wolf, et fut tellement satisfaite de son jeu, qu'elle se l'attacha sur-le-champ. Elle lui donna d'abord pour élèves le jeune duc et le prince Constantin, son frère; et ensuite elle lui confia la place de gouverneur des deux enfants: mais Wolf ne resta investi de cette charge que quelque temps. S'étant marié à la fille du célèbre compositeur Benda, maître de chapelle du roi Frédéric II, il se rendit à Berlin avec sa femme, et se fit entendre avec applaudissement. Le prince, depuis roi, Frédéric-Guillaume voulait même que les deux époux fussent attachés à la cour du roi de Prusse. Mais ils s'y refusèrent pour ne point quitter la duchesse Amalie, et ils la rejoignirent à Weimar, où Wolf resta jusqu'à la fin de ses jours malgré les conseils et les offres de ses protecteurs. Il y demeura même après la mort de Bach, quoiqu'il ne tînt qu'à lui d'avoir la place que celui-ci occupait à Hambourg. C'était cependant le poste qui lui eût le mieux convenu. Sa composition sévère, mâle et énergique, son style large et majestueux, quelquefois un peu lourd, tout semblait l'appeler à exécuter et à faire de la musique sacrée dans les plus vastes proportions. Les habitants de Weimar ne lui rendirent pas tout-à-fait justice; et sans nier ses talents, ils l'accusèrent de rester fidèle aux vieux errements de ses devanciers. Wolf lui-même sembla reconnaître l'équité de ce reproche, et tomba dans une espèce de découragement lors de l'apparition de l'*Alceste* par Schweitzer. En vain la duchesse Amalie, avec sa bonté ordinaire, essaya-t-elle de lui procurer des consolations, au point même de prendre de lui des leçons de clavecin. Sa mélancolie, augmentant de jour en jour, le rendit méconnaissable. Il s'adonna en même temps à l'usage des liqueurs fortes, dont il s'était abstenu auparavant, et il altéra ainsi l'excellence de son tempérament. Quatre ans avant sa mort on lui apporta un morceau sacré à mettre en musique: le texte lui en déplut, on ne sait pourquoi: à peine

était-il à l'ouvrage qu'il se plaignait de maux de tête violents : il toussait, crachait le sang, était quelquefois dans des crises d'apoplexie. Enfin, une esquinancie des plus graves le mit au tombeau le 8 décembre 1792. On a de ce musicien un très-grand nombre d'œuvres et quelques ouvrages relatifs à la musique. Ces derniers sont au nombre de quatre, et ont pour titre : I. *Encore un voyage, mais un petit voyage musical dans les mois de juin, de juillet et d'août 1782*, etc., Weimar, 1784. II. *Avant-Propos en guise d'introduction à l'art de toucher le clavecin, sous le titre de Sonatines*, etc., 1785. III. *Institution musicale du ton, des gammes, des tons consonnants et dissonants; des accords qui en résultent*, etc., Dresde, 1788. IV. *Vérités sur la musique, énoncées franchement par un honnête homme de l'Allemagne.* Parmi ses compositions musicales, les amateurs estiment surtout sa *Cantate pour la fête de Pâques* (paroles d'Herder), partition imprimée en 1782. Il avait encore écrit beaucoup de morceaux de musique sacrée, des oratorios pour la Passion, et plusieurs cantates dont les vers appartenaient à Wieland et à Herder. Ses pièces profanes sont bien plus nombreuses. Voici la liste de celles qui sont encore recherchées, ou qui figurent dans les catalogues des marchands de musique. I. *La fête des Roses*, romance pour piano, 1771. II. *La Fille du jardinier*, romance, 1774. III. *Six Sonates* pour le piano, Leipzig, 1775, in-4°. Cet œuvre était aux yeux de Wolf lui-même ce qu'il avait produit de meilleur en musique de salon. Les chants en sont suaves et purs; mais peut-être y sent-on quelque chose de suranné, reproche qui peut s'appliquer avec encore plus de justesse aux accompagnements quelquefois trop nus, et aux passages en modulations qui n'offrent rien de net à l'oreille. Du reste, il faut avoir soin de distinguer ce recueil de plusieurs autres qui se composent aussi de six sonates ou sonatines pour piano, et qui viennent du même auteur, mais qui datent des années 1779, 1781, 1783 (Dessau), 1789 (Leipzig), 1793 (Berlin), et qui d'ailleurs sont toutes dans le format in-folio. IV. Le *Soir dans la forêt*, romance pour piano, 1775. V. *Polyphème*, monodrame à plusieurs parties, 1776. VI. *Iphigénie*, cantate à chanter en parties, 1779. VII. *Séraphine*, cantate, idem, 1783. VIII. *Cérès*, prologue. IX. *Cinquante-une chansons des meilleurs poètes allemands, mises en musique*, Weimar, 1784. X. Beaucoup de Concertos et plusieurs Quintetti, dont nous ne donnerons pas le détail, parce que l'on recherche moins aujourd'hui ce genre de compositions, surtout le premier dont les formes ont le double tort d'être solennelles et trop monotones. Nous ne parlerons pas non plus d'une foule d'autres morceaux pour orchestre ou instruments à vent, tels que symphonies, etc., qui sont restés manuscrits, et qui probablement ne seront jamais gravés. P—OT.

WOLF (Frédéric-Auguste), un des premiers philologues de l'Allemagne, naquit à Hayurode, village près de Nordhausen, le 15 février 1759. Il dut sa première instruction aux soins de son père, chantre et organiste de l'église protestante d'Haynrode, et qui plus tard devint maître de chant à l'école des filles de la ville voisine.

A sept ans, le jeune Wolf fut admis dans la troisième classe du collége de Nordhausen, où le cours entier de l'enseignement était divisé en sept classes. Il manifesta dès-lors ses heureuses dispositions pour l'étude des langues anciennes, et s'adonna en même temps aux langues vivantes dont les littératures lui devinrent familières avant son entrée à l'université. Déjà même à cette époque il avait conçu le projet d'une grammaire comparée des langues anciennes et modernes. De bonne heure il attachait aux connaissances acquises par transmission moins de prix qu'à celles qui sont le fruit de nos propres efforts; et cette disposition, bien digne d'un esprit aussi original et aussi puissant que le sien, était d'ailleurs favorisée par la manière dont l'un de ses maîtres l'avait initié à l'intelligence des principales langues modernes. Répétant sans cesse à ses élèves que cette étude est facile à quiconque connaît déjà les langues de l'antiquité, et ne leur laissant entre les mains le dictionnaire de chaque idiome vulgaire que pendant deux mois, pour en extraire une quantité de mots suffisante, ce maître, nommé Frankenstein, l'avait accoutumé à compter sur ses recherches solitaires, et à marcher avec indépendance dans ses propres voies. Une vive prédilection pour les études philologiques l'empêcha de répondre aux vues de son père, qui, voulant le consacrer à la profession de musicien, lui avait fait apprendre le chant, la composition et plusieurs instruments. Son maître de musique, nommé Schröter, savant organiste, l'intéressait beaucoup en lui apprenant à connaître les écrits des anciens sur l'art musical; mais la partie mathématique de cet art lui était insupportable, et il conserva toujours depuis la même aversion pour les sciences de calcul. A l'âge de dix-neuf ans, il se rendit à l'université de Göttingue, où il prit inscription sous le titre inusité alors de *philologiæ studiosus*, titre qui faillit faire refuser son admission par les supérieurs, entre autres par Heyne; mais le jeune Wolf ne voulut point se départir de cette qualité, et il fut impossible de le décider à s'inscrire pour la faculté de théologie qui impliquait plus ou moins positivement les études philologiques. Gatterer, Schlözer, Michaelis, Feder, Meiners et Heyne, furent les professeurs dont il suivit les cours, mais sans assiduité. Le dernier lui sut mauvais gré du désordre apparent de ses travaux, qui, ainsi que son peu d'exactitude aux leçons, tenait surtout à ce besoin d'étudier par lui-même, et à cette habitude d'indépendance dont nous avons parlé. Heyne jugea donc à propos de l'écarter d'un cours *particulier* (*collegium privatum*) qu'il faisait sur Pindare, comme peu en état de le suivre, malgré ses instances pour être mis à l'épreuve. Ce traitement était d'autant plus rigoureux, que Wolf, étranger à toute dissipation, connu à Göttingue de peu de personnes, et profitant avec ardeur des richesses de la bibliothèque, se livrait sans relâche au travail. Son excessive application alla même jusqu'à lui causer deux dangereuses maladies pendant les deux ans et demi qu'il passa dans cette université. Cet éloignement de Heyne, pour un jeune homme que sa gloire était intéressée à traiter comme son élève, empêcha Wolf de solliciter auprès de lui une place au séminaire philologique, quoique cette ressource convînt fort à sa po-

sition. Il s'en dédommageait péniblement en donnant quelques leçons de grec et de langues modernes, particulièrement d'anglais. C'est pour ce dernier objet qu'il publia, en 1778 (Göttingue), le texte du *Macbeth* de Shakespeare, avec des notes et des éclaircissements. En 1779, il fut appelé au collége d'Ilefeld, en qualité de régent *extraordinaire*. Avant de quitter l'université, il offrit à Heyne, comme une preuve de déférence, de lui soumettre un essai où il avait déposé le germe des idées qu'il développa depuis avec tant de force et d'éclat sur les poèmes d'Homère; mais cet hommage fut repoussé avec peu de ménagement. Pendant son séjour à Ilefeld, Wolf s'annonça au monde savant par une édition du *Banquet* de Platon, Leipzig, 1782, in-8°., dans laquelle il joignit au texte grec une exposition de ce dialogue, une introduction et des notes en allemand. Ce travail, dans lequel Wolf manifestait de si bonne heure une critique savante et spirituelle, large et exacte, grave et agréable en même temps, attira sur lui l'attention du public, et particulièrement celle du ministre prussien Zedlitz. Peu après cette publication, il signala son talent pour l'enseignement, et son immense érudition dans un exercice solennel (*Prolection*), à la suite duquel il fut nommé recteur de l'école d'Osterrode près du Harz. A cette même époque, il se maria, étant âgé de vingt-trois ans, et dès l'année suivante on lui offrit la direction du collége de Gera, qu'il n'accepta point malgré les avantages attachés à cette place, préférant le titre de professeur à l'université de Halle, qui lui était offert d'un autre côté, avec la direction de l'institut pédagogique de cette ville. Ces fonctions lui convenaient davantage par l'influence plus étendue qu'elles lui permirent d'exercer, influence toute pratique dont les effets toujours croissants peuvent difficilement être racontés, mais sont attestés par la reconnaissance et la gloire qui ont consacré son nom dans la mémoire de ses compatriotes. Sa plus haute vocation fut toujours à ses yeux celle de professeur, quoiqu'il réunît comme écrivain critique toutes les qualités qui tiennent du génie, et qui atteignent à la perfection. Ses cours furent peu fréquentés pendant la première année de son enseignement à Halle : il avait cru devoir le prendre sur le pied le plus élevé, et il trouvait peu d'étudiants en état de l'entendre. Dès l'année suivante, il se réduisit à des formes plus élémentaires, et se vit entouré d'un auditoire nombreux. Assisté du ministre Zedlitz, il obtint bientôt l'autorisation de transformer l'institut pédagogique confié à ses soins en un séminaire philologique, c'est-à-dire un établissement d'instruction secondaire en une école normale. Le succès avec lequel il s'appliquait à fortifier les études académiques répandit le plus grand éclat sur l'université de Halle, pendant vingt-trois années qu'il y fut professeur, et il se vit en position durant les dix dernières de reprendre en présence d'une foule attentive le genre d'enseignement qui lors de son début s'était trouvé en disproportion avec la faiblesse des auditeurs. Ce qui caractérisait la manière de ce grand maître, c'est qu'à une érudition toujours vraie, sobre et forte, ennemie de la routine et du pédantisme, il joignait la plus haute intelligence, le sentiment le plus vif du génie de l'antiquité classique,

dont il semblait animé lui-même, et dont il voulait donner la noble empreinte à la vie intellectuelle et morale des hautes écoles. Aussi trouvait-on sans cesse dans ses leçons et dans son commerce privé quelque chose de fier et de généreux qu'annonçaient aussi les avantages extérieurs de sa personne, en même temps qu'un abandon plein de bonté avec lequel il prodiguait ses moments comme les livres de sa bibliothèque aux jeunes gens assez heureux pour lui inspirer quelque intérêt. Pendant ses vingt-trois ans d'exercice à Halle, il offrit la preuve d'une activité peut-être sans exemple parmi les professeurs si laborieux de l'Allemagne, en faisant plus de cinquante cours différents sur des auteurs ou sur des matières diverses, sans compter les soins qu'il donnait au séminaire philologique. Par une singularité plus rare encore, il dédaigna constamment les profits qu'il pouvait s'assurer en publiant des livres à l'aide du travail de ses leçons, et destinés à leur servir de texte. Une édition de la *Théogonie* d'Hésiode, avec des commentaires (1784), résultat de l'un de ses cours, fit seule exception à cette règle que lui avaient imposée sa conscience littéraire et l'originalité toute vivante de sa manière d'enseigner, d'après laquelle il ne voulait donner ni traductions d'auteurs, ni dictées. Il lui arriva même de faire suspendre à la porte de son auditoire les traductions déjà publiées de l'auteur qu'il expliquait, en permettant à ses élèves d'en détacher chacun un morceau. Une entreprise qui lui fut confiée, ainsi qu'il l'avait souvent desiré, par des libraires de Halle, appela ses travaux particuliers sur Homère, et lui fournit l'occasion de rendre à la critique de l'antiquité un de ces éminents services dont le temps ne peut effacer le souvenir, et auxquels il semble même ne pouvoir rien ajouter. Il ne s'agissait d'abord que de diriger une réimpression des OEuvres d'Homère, d'après l'édition de Glascow : et c'est ce que Wolf exécuta avec un soin scrupuleux qui répondit à cette première intention, en donnant, avec la plus grande exactitude typographique, le texte grec tel qu'une critique bien insuffisante l'avait laissé subsister jusqu'alors (Halle, 1784 et 85, in-8°.). Mais il conçut, dès ce moment, le projet de revoir à fond et de restituer ce texte, sinon dans son état primitif, ce qui était impossible, du moins avec de telles améliorations sous le rapport de la langue, du sens littéral et poétique, de la ponctuation et des accents, qu'il pût représenter les meilleures leçons des grands critiques d'Alexandrie. Aucun travail de ce genre n'avait été entrepris d'après une méthode aussi large et aussi laborieuse : Wolf relut jusqu'à trois fois l'immense commentaire d'Eustathe, et les autres scolies, relevant de toutes parts les variantes et les gloses omises par Ernesti et ses devanciers. Il parcourut les scoliastes des divers écrivains grecs, les lexicographes, et autres grammairiens anciens ; il chercha la trace des textes antiques d'Homère chez les prosateurs qui l'ont cité, chez les poètes et particulièrement ceux d'Alexandrie, qui en l'imitant ont indiqué souvent de quelle manière ils lisaient ou entendaient certains passages. En 1788, la publication, faite par Dansse de Villoison, du précieux manuscrit de Venise, lui fournit la matière d'un nouveau travail, et le fit revenir sur tout ce qu'il avait fait jusque-là. Les

scolies de ce manuscrit, qui avaient été inconnues à Eustathe, remplies des traditions et des signes critiques qu'avaient laissés sur la plupart des vers de l'Iliade les Aristarque, les Zénodote, les Aristophane (de Bysance), et d'autres éditeurs célèbres de l'antiquité, offrirent à Wolf une multitude d'émendations nouvelles, et la confirmation d'un grand nombre de ses conjectures (*Voy.* l'art. HOMÈRE, XX, 507). L'édition d'Alter (1789-90 et 94), d'après les mss. de Vienne, ajouta encore à ses travaux et à ses ressources. De là, portant ses regards sur l'histoire tout entière des poèmes homériques, et particulièrement sur leur origine, après s'être convaincu par tant de témoignages des variations continuelles qu'ils ont subies à travers les siècles, par l'infidélité des souvenirs et des copies, par le désordre de l'ensemble et le manque de divisions précises, par l'audace des interpolateurs, l'ignorance ou les subtilités des interprètes, il trouva la raison de cette instabilité des textes, dans la manière dont ces poésies avaient été composées et répandues, puis enfin rédigées en Ionie, en Grèce, et à Alexandrie. Ce fut la matière d'un célèbre traité qu'il publia, en 1795, sous le titre de *Prolegomena ad Homerum*, Halle, in-8°., première partie. Abandonnant avec hardiesse l'ornière des critiques accoutumés à envisager sous le même aspect, et à juger d'après le même esprit Homère et les poètes épiques des siècles civilisés, Wolf se demanda si l'auteur ou les auteurs de l'Iliade et de l'Odyssée avaient su écrire ou s'ils avaient pu faire usage de l'écriture. Des preuves sans nombre le convainquirent de la fausseté de cette hypothèse, et en particulier le silence absolu des deux poèmes sur un art que la Poésie, fille de Mémoire, était alors destinée à suppléer. Quelle était donc la condition d'Homère ou des heureux génies représentés par ce nom qu'aucune circonstance historique n'accompagne? Celle de chantres publics (ἀοιδοί) dépositaires des traditions religieuses, politiques, guerrières des nations grecques à peine sorties de l'enfance : profession révérée à cette époque, et que l'art d'écrire des livres en prose, pratiqué seulement trois siècles plus tard, vers les premières olympiades, devait faire dégénérer et enfin disparaître, mais qui se trouve avec des caractères analogues chez toutes les nations à demi-civilisées, dont le génie et la langue offrent quelque originalité. Ainsi se répandaient de contrée en contrée les plus beaux chants consacrés à la gloire des héros, et de nouveaux épisodes venaient s'y rattacher sans cesse, de manière à former ces immenses cycles épiques que l'antiquité elle-même ne put conserver sous leurs formes natives. La gloire des Homérides entre les diverses familles ou écoles de Rhapsodes fut sans doute de choisir, de conserver et de perfectionner les deux plus belles parties de cet héritage poétique, quelque distance qu'on soit obligé d'ailleurs d'établir entre ces deux parties comme monuments de la culture intellectuelle, politique, industrielle et religieuse des peuples à des époques, ou plus probablement encore dans des contrées différentes. Examinant ensuite la forme et le dessin de l'Iliade et de l'Odyssée, Wolf ne craignit point, malgré tout l'art qu'y ont pu introduire les éditeurs anciens, de leur contester cette unité savante qu'une raison plus moderne a im-

posée au poème épique, mais qu'Aristote, faute de véritables modèles, a si vaguement déterminée dans ses préceptes sur ce genre de composition. Ces importantes discussions sont suivies d'une recherche historique sur les destinées de ces poèmes aux diverses époques de Lycurgue, de Solon, de Platon, d'Alexandre, où il est si peu à présumer qu'ils formassent un corps semblable à celui qu'ils offrent aujourd'hui, et enfin aux époques de Zénodote, d'Aristophane et d'Aristarque, où une critique habile, mais souvent téméraire et systématique, s'en empara pour corriger les détails et ordonner l'ensemble. Telle est la matière de ces admirables *Prolégomènes* dont le style aussi plein, aussi fort, aussi original que la doctrine, révélait non-seulement le plus habile latiniste de son temps, mais encore un grand écrivain. La sensation que ce livre produisit dans le monde littéraire fut vive et diverse. Sans avoir recherché le paradoxe, l'auteur en subit tous les honneurs ou plutôt les inconvénients. Il fut de toutes parts attaqué ou défendu, injurié ou célébré, et souvent sans avoir été bien compris. Quelques lignes d'Is. Casaubon et de l'illustre Bentley étaient les seules autorités respectables qui eussent précédé sa doctrine, et l'on ne manqua pas, comme il l'avait pressenti, d'associer son jugement sur Homère aux impertinentes propositions hasardées par l'abbé d'Aubignac, comparant l'Iliade à un *pot-pourri du Pont-Neuf*. Bien loin pourtant de déprécier la poésie homérique, Wolf, en l'affranchissant des conditions arbitraires et individuelles d'un livre moderne, indiquait aux esprits sérieux la source plus large et plus féconde des grandes poésies nationales dans le génie des peuples à cet âge où les imaginations, naïves et hardies comme le langage, ne savent que revêtir d'harmonieux mensonges l'histoire, la religion, la nature et l'humanité tout entières. En un mot il faisait disparaître en partie le *prodige* de l'Iliade et de l'Odyssée, sans rien ôter à l'admiration qui leur est due. Mais les superstitions littéraires d'un grand nombre de savants, en Allemagne et à l'étranger, se soulevèrent en faveur de la *personne* et des *écrits* du divin poète : des académies provoquèrent le combat par des récompenses ; les feuilles périodiques furent partagées ; la Gazette de Leipzig se déclara en faveur de Wolf (1796, n°. 33), tandis que Heyne, à Göttingue, accueillait, avec un mécontentement équivoque, des idées dont il prétendit, plus tard, avoir eu les premiers soupçons, et dont il fit ensuite son profit dans les derniers *Excursus* de son édition de l'Iliade, tome VIII. Ses prétentions à la priorité sur Wolf, et les plaintes qu'il exprima d'avoir été dérobé par ce dernier, dès l'époque où il le comptait parmi ses élèves, donnèrent lieu à celui-ci de publier des *Lettres à Heyne*, en allemand, dont les trois premières surtout passent pour des modèles de polémique savante et de fine ironie. Voyez aussi Böttiger *sur l'invention du papyrus égyptien et son introduction en Grèce*, dans le *Mercure allemand*, 1796 ; Schneider, *Préface des Argonautiques* d'Orphée ; Hermann, *De emend. rat. gramm. gr.*, pag. 38 et 44. D'une autre part, on peut voir pour l'opinion contraire : Sainte-Croix, *Réfutation d'un paradoxe littéraire de M. Wolf*, 1798, in-8°. ; J.-L. Hug, *sur l'invention de l'écriture alpha-*

bétique, etc., *avec des considérations relatives aux nouvelles recherches sur Homère*, en allem., 1801 ; Cesarotti, *Dissertations* au tome IX, de sa traduction de l'Iliade, Pise, 1802 ; Wassemberg, *Oratio de abusu ingenii, in eâ præsertim sententiâ spectato quæ Iliadem et Odysseam Homero magnam partem abjudicat*, 1797. Mais depuis long-temps l'Allemagne savante s'accorde à reconnaître pour légitime le scepticisme éclairé de Wulf : des critiques philosophes et des philologues s'en sont habilement servis ; et les *Prolégomènes* subsistent comme un rare modèle, qu'on a quelquefois appelé le *Torse*, à cause de la beauté de l'ouvrage et de sa forme incomplète. En effet, par un caprice assez bizarre, l'auteur, qui a survécu trente ans à la publication de ce livre, ne l'a jamais achevé. Sa première partie devait amener l'histoire des poèmes d'Homère jusqu'à la première édition imprimée de Démétrius Chalcondyle, et elle s'arrête avant l'époque de Longin et de Porphyre : la seconde partie devait donner les règles et la méthode d'après lesquelles il préparait sa nouvelle édition d'*Homère*. Cette édition parut en 1804, Leipzig, 4 vol. in-8°., peut-être l'immense succès qu'elle obtint, ainsi que les travaux qu'elle avait exigés, le dispensèrent-ils de songer à rendre compte de ses motifs. Dès l'année 1792, malgré les soins qu'il consacrait à Homère et à ses leçons, Wolf avait donné une édition de la *Harangue de Démosthène contre Leptine* (Halle, in-8°.), précédée d'une dédicace remarquable à Reiz, et d'un discours préliminaire, et suivie de notes relatives aux diverses leçons, ainsi qu'à l'interprétation du texte, en y joignant une réimpression du Discours d'Aristide sur le même sujet, donné pour la première fois par Morelli à Venise. Depuis les plus hautes considérations sur l'éloquence grecque, jusqu'aux moindres nuances de la diction, et aux détails des mœurs et des localités, ce commentaire répond à tous les besoins de la critique avec une telle supériorité, que l'on ne saurait trouver aucun travail du même genre exécuté avec autant de perfection. La simplicité et la pureté de style des grandes époques antiques, si bien caractérisées dans les plus beaux passages des Prolégomènes de ce dernier ouvrage, avec une latinité digne du sujet, devinrent pour Wolf les principaux moyens d'apprécier la légitimité des ouvrages attribués aux classiques du premier ordre. C'est par-là qu'il fut conduit à révoquer en doute l'authenticité de plusieurs discours attribués généralement à Cicéron, renouvelant ainsi un procès littéraire qui avait divisé un demi-siècle auparavant les savants de l'Angleterre et de l'Allemagne, et qui semblait abandonné sinon jugé. On peut consulter sur cette première époque du débat les articles MIDDLETON, TUNSTALL, J.-Math. GESNER, et en particulier MARKLAND, XXVII, 194. Wolf releva la discussion en publiant le texte de *Quatre discours prétendus de Cicéron, Post reditum in senatu ; Ad Quirites post reditum; Pro domo suâ ad pontifices; De Haruspicum responsis;* avec les observations de Markland contraires à l'authenticité de ces discours, les réponses de Gesner et ses propres répliques, Berlin, 1801. Il eût pu s'épargner la peine de traduire en latin le commentaire anglais de Markland, s'il eût su que ce travail avait déjà été fait en Angleterre. Cette publication, dédiée à

notre célèbre Larcher, fut bientôt suivie d'une autre attaque inouïe jusqu'alors contre la foi des écoles cicéroniennes: le *Pro Marcello*, cette oraison pompeuse, étudiée depuis si long-temps comme un modèle de diction et d'éloquence, fut traitée d'apocryphe, et dénoncée par l'illustre critique sur un ton auquel on peut reprocher trop d'audace et une sorte de tyrannie envers l'opinion commune. Dans un commentaire détaillé sur cette harangue, il prétendit prouver que Cicéron n'avait ni pu, ni dû s'exprimer avec autant d'étendue, dans un tel esprit et dans un tel langage; que les expressions, les phrases et les constructions sont souvent à peine latines; que la composition tout entière est *plate et ridicule*, enfin *plus digne du bavard empereur Claude, que de Cicéron*. D'imposants suffrages, entre autres ceux de MM. Schütz et Beck, vinrent appuyer en faveur de ce paradoxe l'autorité de Wolf; néanmoins de nombreux contradicteurs s'élevèrent; enfin de zélés imitateurs ne manquèrent point, qui voulurent porter la serpe sur d'autres branches de la littérature ancienne, et particulièrement sur d'autres écrits de Cicéron. Des esprits prudents prirent l'alarme et annoncèrent un bouleversement général dans l'empire du goût et de la critique, si l'exemple des maîtres continuait à encourager les entreprises d'un téméraire scepticisme, susceptible de se prêter aisément aux caprices et aux prétentions de la médiocrité. Quelques-uns eurent recours au sarcasme; et, à l'imitation d'un pamphlet qui avait été publié en Angleterre contre Markland (*Voy.* ce nom), il parut à Berlin une dissertation ironique, où l'on prétendait prouver que la diatribe contre Cicéron, attribuée généralement à M. Wolf, ne méritait point de lui être imputée, et n'était nullement son ouvrage. Enfin il se forma une opinion moyenne assez propre à tempérer les esprits trop remuants: selon cette doctrine, des interpolations et d'autres altérations nombreuses peuvent sans doute être souvent soupçonnées dans les textes antiques si long-temps livrés, avant l'invention de la presse, à l'arbitraire des interprètes, au bel esprit des rhéteurs, et à l'ignorance des copistes; mais depuis que les progrès de l'instruction et du bon sens ont fait rejeter quelques misérables compilations décorées de grands noms antiques, à la faveur des derniers âges de la décadence, ou d'un frauduleux trafic de manuscrits au quinzième siècle, il ne nous reste plus pour condamner ainsi des ouvrages entiers, ni assez de données historiques ou grammaticales, ni des raisons de goût qui soient péremptoires (1). Néanmoins à ce dernier égard, quoiqu'on puisse trouver les conclusions de Wolf généralement trop absolues, nous osons dire qu'il faut lui savoir gré d'avoir voulu retrancher de l'éloquence romaine, ou d'y avoir blâmé du moins cette redondance et cette contention de style dont les maîtres mêmes ne furent point assez exempts. Après tout, il ne faut pas trop s'étonner qu'après avoir donné de si fortes et de si heureuses impulsions à la science par un salutaire scepticisme, il ait été entraîné trop loin dans son propre

(1) Voyez en faveur de cette doctrine, ainsi que sur l'ensemble de la dispute provoquée par Wolf et sur ses antécédents, les excellentes observations préliminaires qui précèdent chaque partie des *Œuvres de Cicéron* dans la traduction de M. Jos.-Vict. Leclerc, t. XI, p. 61, et tom. XXI, p. 450 (1re. édition in-8°.).

mouvement : et, pour en donner un autre exemple, nous lui avons entendu dire, un an avant sa mort, qu'il préparait sur tel passage d'Homère, dont il ne voulait pas encore donner l'indication, un travail dans lequel il démontrerait non-seulement que ce passage n'est point de l'époque d'Homère, mais encore qu'il n'est pas même grec. Voici l'indication des principaux écrits auxquels donna lieu le paradoxe de Wolf sur Cicéron : *M. T. Cic. Orationem pro Marcello νοθείας suspicione...... liberare conatus est Olaüs Wormius*, Copenhague, 1804, in-8°., réfutation remarquable, surtout pour les détails philologiques, écrite avec beaucoup de mesure et d'élégance. Benj. Weiske, *Commentarius in orat. M. T. Cic. pro Marc.*, avec un *Appendix de orat. quæ vulgò fertur M. T. Cic. pro Ligario*, Leipzig, 1805 et 1819. Weiske admet contre Wolf la légitimité du discours pour Marcellus, et il conteste celle du discours pour Ligarius. F. Kalan, *Comm. exhibens nonnulla ad Wolfianas orationis pro Marc. castigationes*, Francfort-sur-le-Mein, 1804. G.-L. Spalding, *De orat. Marcellianâ disputatio* dans le premier cahier du *Museum antiquitatis studiorum*, Berlin, 1808. A.-L.-W. Jacob, *De orat. quæ inscribitur pro Marc. Ciceroni vel abjudicanda vel adjudicanda, quæstio novaque conjecta*, Berlin, 1812. J.-Leonh. Hug., *De origine orat. Cic. pro Marc.*, Freib., 1809, in-4°. — L'attachement de Wolf pour sa patrie et pour l'école qu'il avait formée à Halle lui avait fait refuser les offres les plus avantageuses venues, en 1796, de Leyde; en 1798, de Copenhague, où on l'appelait à la direction de toutes les hautes écoles; et enfin, en 1805, de Munich. Lorsqu'en 1806 le bras de Napoléon s'appesantit sur la Prusse, la ville de Halle fut occupée militairement, et son université dispersée. Ce fut pour Wolf une époque désastreuse et dont les suites furent aussi funestes à ses travaux qu'à son bonheur personnel. Il s'enfuit à Berlin, laissant derrière lui une bibliothèque précieuse, et d'immenses matériaux manuscrits qui furent saccagés. A son retour, l'absence de ses papiers et de ses livres les plus précieux, parmi ceux qui lui avaient été enlevés, lui fit soupçonner qu'ils n'étaient pas tombés entre les mains de l'ennemi, et n'avaient servi à rien moins qu'à faire des cartouches. Il ne pensait pas, disait-il quelquefois, que les soldats se fussent avisés d'un discernement critique aussi habile. Nous ignorons quel est parmi ses compatriotes le savant auquel se rapportent ces vagues imputations, et nous n'oserions, sur un fait aussi dénué de preuves, hasarder aucune conjecture. Quoi qu'il en soit, depuis cette époque, Wolf sembla renoncer aux grandes entreprises littéraires qu'il avait pu former. Son projet de publier le texte de Platon, qui l'occupait depuis long-temps, subsista quelques années encore, et fut, à son grand déplaisir, contrarié par les publications du célèbre Heindorf, l'un de ses élèves les plus habiles, contre lequel il laissa éclater un mécontentement poussé parfois jusqu'à l'injustice. A Berlin, il se vit quelque temps privé de toute ressource et dans une situation d'autant plus pénible, que son humeur généreuse lui rendait nécessaire une certaine abondance. Une faiblesse que ses ennemis lui reprochèrent, avec trop de malignité peut-être, ce fut

d'avoir retranché le feuillet d'une dédicace au roi de Prusse, en présentant au maréchal Bernadotte la belle édition in-folio des poèmes d'Homère, qu'il avait commencé de publier peu après l'in-8°., et qui ne fut point achevée. Ce qui est certain, c'est qu'il resta fidèle à son prince comme à sa conscience littéraire, refusant les propositions qui lui étaient faites de toutes parts, soit par les universités et les gouvernements étrangers, soit par les libraires avides de ses productions, autant que lui-même en était économe. Le roi de Prusse, éloigné de sa capitale, fit savoir à Wolf l'intention où il était de ne rien épargner pour le conserver à sa patrie. Bientôt d'honorables emplois avec le titre de conseiller-d'état lui permirent d'exercer une utile influence sur les établissements d'instruction publique. En 1808, il contribua puissamment à la détermination qui fut prise de fonder une nouvelle université à Berlin, et l'organisation en fut faite d'après ses conseils. Il y prit rang comme professeur : l'enseignement oral était pour lui un besoin, même de santé, qui le délassait du travail d'écrire. Néanmoins les droits qu'il avait acquis à l'indépendance et au repos le firent autoriser à ne donner qu'autant de leçons qu'il voudrait. L'université de Berlin, qui, depuis la paix générale, est devenue l'une des plus florissantes de l'Allemagne, eut d'abord à se développer dans des circonstances difficiles. Wolf, en y reprenant avec joie ses fonctions de professeur, ne retrouva point cette affluence et ce zèle studieux dont il s'était vu entouré à Halle ; mais quelques années plus tard il vit ses leçons fréquentées par un grand nombre de personnages distingués confondus avec la foule des étudiants. Pendant tout ce temps il ne donna que des morceaux détachés, d'une importance secondaire, quoique la plupart portent l'empreinte de tout son talent. Ce fut d'abord dans le *Museum der Alterthumswissenschaften*, ouvrage périodique qu'il entreprit en société avec le savant Buttmann, mais que la rigueur des temps ne permit pas de continuer ; ensuite dans les *Litterarische Analekten*, autre journal littéraire qu'il publia avec l'assistance de MM. Hermann, Boissonade, Matthiæ, Schneider, Jacobs, etc. Ce précieux journal fut trop tôt interrompu par l'établissement d'une censure à laquelle l'illustre éditeur ne voulut point se soumettre. Dans un écrit très-remarquable, *Darstellung der Alterthumswissenschaft*, il donna le tableau des études sur l'antiquité tel qu'il desirait de le voir réaliser dans les écoles, entrant dans les considérations morales les plus élevées sur ce sujet qu'il affectionnait particulièrement. Aussi, en d'autres temps, cette partie de ses leçons qui se rapportait à la science et à l'esprit des méthodes était-elle suivie avec le plus vif intérêt. Des fragments de traductions en vers d'Horace et d'Aristophane furent aussi le fruit de ses loisirs forcés, et ces essais isolés ont encore paru approcher de la perfection. La comédie des *Nuées*, une partie de celle des *Acharniens*, et la première *Épître* d'Horace, reproduites en vers harmonieux et fidèles, semblables à ceux du texte, avec des observations aussi profondes que spirituelles, sont au nombre des productions les plus singulières du talent de Wolf, qui, en général, fai-

sait peu de cas des traductions, et avait renoncé dans sa jeunesse à de vastes entreprises en ce genre.—Des altérations devenues plus fréquentes dans sa santé l'engagèrent à se rendre, d'après le conseil des médecins, dans le midi de la France. Il arriva de Berlin à Marseille, épuisé par la fatigue d'un voyage de trois mois, que son impatience lui avait fait encore trop hâter, et il fut aussitôt attaqué d'une fluxion de poitrine, dont il mourut le 8 avril 1824, à l'âge de soixante-cinq ans. Il était membre de l'académie des sciences de Berlin, et associé étranger de l'Institut de France. Nous allons reprendre ici la série de ses ouvrages, soit pour en compléter la liste, soit pour y joindre quelques nouvelles désignations. I. *Vermischte Schriften*, etc., mélanges en latin et en allemand, Halle, 1802. La partie latine contient des discours pour des occasions solennelles, et particulièrement une suite d'allocutions en quatre pages, prononcées pour la plupart aux époques des rentrées de cours, et dont chacune, suivant l'usage constamment suivi en Allemagne, offre l'éclaircissement de quelques passages d'un auteur ancien, rarement des questions plus étendues. La partie allemande présente deux morceaux très-piquants, l'un sur la question *si Homère est traduisible*, l'autre sur les faits que les superstitions antiques peuvent ajouter à l'histoire du somnambulisme, etc. II. Les *Histoires d'Hérodien*, en grec, texte soigneusement corrigé, Halle, 1792. III. *Suétone*, édition accompagnée de notes courtes, mais très-estimées, 1802. IV. *L'Hermès* de Harris, avec des remarques, Halle, 1788. V. Les *Variæ lectiones* de M.-Ant. Muret, avec des notes (anonymes), Halle, 1791. VI. Une édition du Traité de Reiz : *De prosodiæ græcæ accentûs inclinatione*, Leipzig, 1791. VII. Quant à l'*Homère* de Wolf, nous rappellerons qu'il ne faut point confondre son édition de 1783 85 avec celle de 1794, fruit de ses plus précieux travaux. On y joint souvent le volume des *Prolégomènes*. Il n'a été publié qu'un volume de la belle édition, petit in-fol., de Leipzig, 1806, laquelle devait avoir cinq volumes. VIII. *Demosthenis orat. adv. Leptinem*, avec les scolies et les commentaires, etc., Halle, 1790. IX. Trois ouvrages de Platon : l'*Euthyphron*, l'*Apologie* et le *Criton*, le texte accompagné d'une traduction nouvelle, en latin, que l'auteur regardait comme l'une de ses meilleures productions en cette langue, Berlin, 1812, in-4°. C'était le début d'une grande entreprise, qu'il eut le regret de ne pouvoir continuer. Il s'était proposé de lutter avec la langue de Térence contre les grâces et l'atticisme du philosophe grec. Ses autres travaux sur Platon sont l'édition du *Banquet*, 1782, et de quelques autres dialogues, sans commentaires, et une dissertation en allemand : *Zu Plato's Phædon*, Berlin, 1811, in-4°. X. Les *Nuées d'Aristophane*, traduites en vers allemands, avec le texte, 1811, in-4°.; une partie des *Acharniens* du même poète, trad. en vers, avec des remarques, 1811, in-4°.; séparément quelques autres pièces du théâtre grec, le texte seul. XI. La première *Satire* d'Horace, avec une traduction en vers et des remarques, 1813, in-4°. XII. *Luciani libelli quidam*, avec des notes, Halle, 1791. XIII. *Geschichte der Rœmischen Literatur* (Histoire de la littérature ro-

maine), à l'usage des cours académiques, Halle, 1787, in-8°. XIV. (avec Ph. Buttmann) *Museum der Alterthumswissenschaften*, Berlin, 1807, deux cahiers. Le même ouvrage, continué en latin, deux cahiers, 1808-11, ibid. XV. *Literarische Analekten*, autre ouvrage périodique, rempli de morceaux très-curieux, dont nous avons désigné les principaux rédacteurs. Wolf, qui s'était chargé de la direction de l'ouvrage, y inséra plusieurs articles étendus, entre autres une *Notice sur Rich. Bentley*, et beaucoup de fragments, écrits avec une négligence piquante, quatre cahiers formant deux vol., Berlin, 1816-19, in-8°. V-G-R.

WOLF (PIERRE-PHILIPPE), historien allemand, né le 28 janvier 1761, à Pfaffenhofen en Bavière, fut d'abord commis d'un libraire à Zurich, puis à Munich, d'où il alla à Leipzig établir une maison de librairie très-considérable (1790). Rappelé en 1807 à Munich, il fut nommé membre de l'académie royale des sciences de Bavière, troisième classe, et mourut dans cette ville le 5 août 1808. Voici ce qu'un biographe protestant dit de lui : « Wolf avait des talents, il a fait des recherches profondes sur l'histoire ; il a observé l'esprit de l'Église catholique et la tendance de sa hiérarchie, surtout dans ces derniers temps. On lui reproche d'avoir par trop de véhémence défiguré ses ouvrages historiques, qui d'ailleurs ont du prix, et d'avoir injustement attaqué l'Église catholique et ses institutions. Malgré ces défauts, ses écrits sur l'histoire peuvent être regardés comme le résultat d'une étude pénible, faite d'après les sources, et ses observations, surtout dans son *Histoire des Jésuites*, ont un ton d'indépendance et de hardiesse qui plaît. » On a de lui, en allemand : I. *Lilienberg, histoire originale*, Francfort, 1784, in-8°. II. *Histoires pour consoler l'homme qui est dans le malheur*, Munich, 1784, in-8°. III. *Mémoires remarquables pour l'histoire de notre siècle philosophique*, 1784, in-8°., sans lieu d'impression. IV. *Vertus et vices dans des histoires et lettres morales....*, 1785, in 8°. V. *Histoire générale des Jésuites, depuis l'origine de leur ordre jusqu'aux temps présents*, Zurich, 1789 à 1792, 4 vol. in-8°.; Brunn, 1792, et Leipzig, 1803. VI. *Histoire de l'Église romano-catholique, sous le gouvernement de Pie VI*, Zurich, 1783 à 1798, 6 vol. in-8°.; ibid., 1793 à 1802, 7 vol. in-8°. Le septième était entièrement neuf. VII. *Histoire de la religion et de l'Église en France*, Zurich, 1802. Cet écrit n'est autre chose que le sixième et le septième vol. de l'ouvrage précédent. VIII. *Sur le rétablissement des Jésuites*, Lucerne, 1799, in-8°. IX. *Projet pour une réforme de l'Église catholique*, Leipzig, 1800, in-8°. X. *Histoire statistique et topographie abrégée du Tyrol*, Munich, 1807, in-8°. XI. *Histoire de Maximilien Ier. et de son époque*, Munich, 1er. et 2e. vol., 1807, 3e., 1809, in-8°. Ce dernier ouvrage n'a point essuyé les critiques sévères que méritent les écrits de Wolf contre la religion catholique qu'il aurait voulu réformer à la manière de Luther et de Calvin. Son *Histoire de Maximilien Ier.* est précieuse pour l'histoire générale du dix-septième siècle. G—Y.

WOLF. *Voy.* WOLFE.

WOLFAERTS (ARTHUR), peintre, né à Anvers, florissait vers le milieu du dix-septième siècle. Il se

fit remarquer parmi les artistes de la Flandre par un esprit ingénieux et plein de noblesse tout-à-la-fois. Il se livra particulièrement à l'histoire, et il a su conserver aux sujets qu'il a tirés de l'Écriture Sainte ou des Actes des Apôtres un caractère d'élévation qui leur est tout-à-fait analogue. Ses compositions sont simples, mais grandes; ses fonds sont ornés d'une riche architecture. Il observe le costume d'une manière scrupuleuse pour le temps et pour son pays, et ses paysages représentent autant qu'il dépend de lui les sites tels que les décrivent les textes sacrés. Ses tableaux allégoriques décèlent également un homme d'esprit, et qui n'était pas étranger à la littérature. Pour se délasser de ses grands travaux, il s'amusait à peindre, dans le genre de Teniers, de petites compositions remarquables par leur gaîté et leur originalité; par un dessin et un coloris pleins de naturel. P—s.

WOLFARD. *Voy.* WOLFHARD.

WOLFART (PIERRE), médecin allemand, naquit à Hanau le 11 juillet 1675, et, après avoir achevé dans sa ville natale ses études grammaticales et littéraires, se rendit à Giessen pour y suivre les cours de médecine. Reçu docteur au bout de quelques années (1696), il revint à Hanau, mais il n'y resta que le temps nécessaire pour faire les préparatifs d'un long voyage. La Hollande, l'Angleterre, la France attirèrent successivement son active curiosité; et partout il examina avec un soin minutieux, avec un jugement sain, avec un génie profond. Aussi rapporta-t-il de ces pèlerinages scientifiques des connaissances non moins solides qu'étendues. Ses compatriotes l'apprécièrent dignement, et outre une clientelle nombreuse et lucrative, Wolfart eut bientôt la chaire de physique et d'anatomie de Hanau (1703). Dans la suite, le landgrave de Hesse-Cassel le nomma son médecin, et l'académie des curieux de la nature l'admit au nombre de ses membres, sous le nom de *Pæonias*. Wolfart mourut le 3 décembre 1726, doyen du collège de médecine d'Hanau. Ses ouvrages, qui consistent la plupart en dissertations ou traités élémentaires, se recommandent par la netteté et la justesse des idées. Nous n'indiquerons que les principaux : I. *Dissertatio de febre hæmoptoica*, Giessen, 1696, in-4°. II. *Clavis philosophiæ experimentalis*, Hanau, 1701, in-4°. III. *Amœnitates Hassiæ inferioris subterraneæ*, Cassel, 1711, in-4°. IV. *Physica curiosa experimentalis*, Cassel, 1712, in-4°. V. *De Thermis Empsensibus*, Cassel, 1715, in-4°. VI. *Historia naturalis Hassiæ inferioris*, Cassel, 1719, in-fol. Ce dernier ouvrage a long-temps été classique à Hanau, à Cassel et à Giessen; mais il est aujourd'hui complètement effacé par les ouvrages modernes. VII. *Description des fontaines salantes de Brabecher* (en allemand), Herborn, 1720, in-8°. VIII. *Pensées sur les sources médicinales voisines de Hof-Geismar* (en allem.), Cassel, 1725, in-8°. Ces deux écrits sont estimables et dénotent un observateur attentif et habile. IX. *De Chinâ-Chinâ*. X. *De Antliâ pneumaticâ*. XI. *Vale Hanovia et salve Casselis*, etc., etc. P—OT.

WOLFE (JACQUES), général anglais, né le 15 janv. 1726 à Westerham, au comté de Kent, était le fils d'un major-général très-distingué, et fut dès sa jeunesse destiné à la carrière des armes. Il se trouva à la bataille de Lawfeld, en 1747, dans

les Pays-Bas, fit toutes les campagnes de cette guerre contre les Français, et parvint successivement au grade de général de brigade. Ce fut en cette qualité qu'il passa en Amérique en 1758, sous les ordres du général Abercromby. Employé dans la même année à l'expédition du Cap Breton, il concourut très-efficacement par ses talents et sa bravoure à la prise de Louisbourg. Nommé major-général, il fut chargé en 1759 du commandement de l'expédition contre le Canada. Il attaqua dans le mois de juillet les retranchements que les Français avaient élevés sur la rivière de Montmorency, et fut repoussé avec perte; mais dans une seconde attaque qu'il dirigea le 13 septembre contre Quebec, après avoir escaladé des rochers et des murs escarpés, il fut blessé trois fois sans vouloir quitter le champ de bataille, et mourut glorieusement dans le moment où ses troupes victorieuses allaient s'emparer de Quebec (*V.* Montcalm, XXIX, 469). Sa mort excita chez les Anglais les regrets les plus vifs. « Ce » général, dit un de leurs historiens, » avait reçu de la nature une » chaleur de sentiment, une vivacité de pénétration, une étendue » de capacité et un amour de la » gloire, qui le rendaient propre à » acquérir toutes les connaissances » militaires. » Son corps, transporté en Angleterre, fut enseveli à Greenwich, dans le même tombeau que son père. Le gouvernement lui fit ériger un cénotaphe à Westminster, ainsi qu'au lieu de sa naissance. Le peintre américain West l'a représenté à ses derniers moments; et ce tableau a été reproduit avec beaucoup de talent dans une estampe du graveur Woollett. On a publié à Londres, en 1827, la *Vie et correspondance du général Wolfe*, 2 vol. in-8°. M—D j.

WOLFE (Charles), poète, né en Irlande vers 1791, composa très-jeune encore des pièces de vers qui portaient un cachet particulier. Simple pasteur de campagne, il vivait très-retiré, et n'attachait point son nom à ses poésies. Ayant fait une pièce de vers pleine de sensibilité sur le général Moore, qui mourut de ses blessures à la Corogne, en 1809 (*Voy.* Moore, XXX, 47), il eut un succès général. Cependant son nom serait resté inconnu si lord Byron, frappé du mérite de cette composition, ne fût parvenu à en découvrir l'auteur, ainsi que le capitaine Medwin le rapporte dans les *Conversations de lord Byron.* Wolfe a composé un assez grand nombre de pièces de vers qui, à la vérité, n'ont pas le même mérite, mais qui toutes sont empreintes de sensibilité; quelques-unes ont une teinte mélancolique pleine de charme. Il avait fait de nouvelles paroles pour un ancien air irlandais, connu dans le pays sous le nom de *Gramachree*; ces paroles étaient une élégie pour la tombe d'une amante. On demanda à Wolfe s'il avait fait allusion à un événement réel; il répondit qu'un jour ayant chanté plusieurs fois le vieil air irlandais, il avait tout-à-coup versé un torrent de larmes, et qu'au milieu de son émotion il avait jeté cette élégie sur le papier. Atteint de phthisie, il fut conduit aux environs de Cork, où il expira le 21 février 1823, dans la trente-deuxième année de son âge. Ses OEuvres ont été recueillies par un de ses parents, John Russel, sous le titre de : *Remains of the late Rev. Charles Wolfe*, Dublin, 1825, 2

vol. in-12. Le premier volume contient ses vers, et une notice sur sa vie par l'éditeur ; et dans le second se trouvent ses sermons. D—G.

WOLFE. *Voy.* TONE au Supplément.

WOLFERSDORF (CHARLES-FRÉDÉRIC DE), général prussien, naquit en 1717 à Zella, près de Schneeberg, dans le duché de Saxe-Gotha, d'une ancienne et illustre famille. Après avoir passé par tous les grades inférieurs, il se trouvait lieutenant-colonel au service de l'électeur de Saxe, lorsque, l'armée de ce prince ayant mis bas les armes devant Pirna, il prit du service dans les troupes prussiennes, et fut nommé colonel du régiment de Haussen, dont il remplit les cadres avec des déserteurs saxons. Mais ces hommes placés contre leur gré sous des drapeaux qu'ils détestaient s'échappèrent en peu de temps. Wolfersdorf que ce bel exemple de dévouement à la patrie toucha moins que les vues de son ambition, resta dans l'armée prussienne. Il fut mis à la tête du régiment de Hesse-Cassel; et le 8 août 1759 il arriva avec ce corps à Torgau, avec ordre de défendre cette place importante jusqu'à la dernière extrémité. Il y trouva tout dans un état déplorable. Cependant ses mesures furent si bien prises, qu'il la défendit plus long-temps que les autres commandants prussiens n'avaient tenu dans les leurs. Après la perte de la bataille de Kunersdorf, à l'instant où le lieutenant-général Fink recevait l'ordre d'évacuer la Saxe et de se réunir à Frédéric, le prince de Deux-Ponts s'était jeté sur la Saxe restée sans défense : surpris avec des forces très-inférieures, les généraux Haussen, Horn et Schmettau capitulèrent et remirent aux Autrichiens les places de Leipzig, de Wittemberg et de Dresde; Wolfersdorf montra plus de fermeté. Le 10 et le 11 août il repoussa si vigoureusement les Autrichiens qui étaient montés à l'assaut, qu'il alla lui-même les attaquer dans leur camp. Ce ne fut que le lendemain, 12, que le prince de Stolberg étant arrivé devant Torgau avec l'armée de l'empire, forte de dix bataillons et de quinze escadrons, et avec un train d'artillerie de siège, Wolfersdorf consentit à rendre la ville. La capitulation fut très honorable : la garnison devait sortir avec tous les honneurs de la guerre, et rejoindre l'armée prussienne. Le 15, Wolfersdorf commença à faire défiler ses troupes. Étant arrivé à la tête du régiment de Hesse-Cassel, il s'arrêta auprès du prince de Stolberg qui, avec les généraux Kleefeld, Laziuski et plusieurs officiers supérieurs, se tenait à l'entrée de la ville. Un bataillon qui était, en grande partie, composé de déserteurs saxons, défilant devant le prince, l'adjudant-général de celui-ci cria très-haut : « Sortez des rangs, vous qui êtes de braves Saxons ou de bons Autrichiens : le prince vous prend sous sa protection. » Ces paroles produisirent l'effet de l'éclair; aussitôt les soldats de tout le bataillon jettent bas les armes et courent se cacher, les uns derrière les palissades, les autres dans les fossés, ou sur les bateaux qui descendaient l'Elbe. Tout autre que Wolfersdorf eût été déconcerté par un événement aussi inattendu ; loin de là il se jette sur les fuyards qui étaient le plus près de lui, en saisit un par le collet, et l'étend mort à ses pieds d'un coup de pistolet. « Faites de même, crie-t-il à ses officiers, je vous l'ordonne » Et s'adressant aux hussards de son escorte :

« Je promets un ducat pour chaque fuyard que vous aurez sabré. » Le prince de Stolberg fit d'inutiles efforts pour apaiser Wolfersdorf qui, loin de l'écouter, fit rappeler les bataillons qui avaient déjà défilé et reconduire l'artillerie sur les fortifications; lui-même, le pistolet à la main, s'approche du prince, l'accuse d'avoir violé la capitulation, et finit en lui disant : « Plus de reddition ! Si vous n'engagez votre honneur, et si vous ne commencez sur-le-champ à exécuter la capitulation à la lettre, je vous ferai entourer vous et votre suite par un de mes bataillons, et je vous fais tous conduire prisonniers dans la place. » Tout fut accordé; on arracha les fuyards qui s'étaient cachés sous le manteau des Croates, et on les rendit; le prince donna en otage un officier de son état-major, et un fort détachement qui fut chargé d'empêcher la désertion. Dans ce tumulte, soixante-huit fuyards furent tués ou sabrés; mais Wolfersdorf ne perdit plus un seul homme, et il arriva le 16 août avec tout son corps à Wittemberg. Les journaux prussiens élevèrent jusqu'aux nues la conduite que le général avait tenue dans cette circonstance; et le célèbre Chodowiecki lui consacra une très-belle gravure. Il est probable que les Saxons virent les choses sous un autre aspect. Quoi qu'il en soit, en arrivant à Wittemberg, Wolfersdorf reçut du roi l'avis de sa défaite à Kunersdorf, et l'ordre de rendre Torgau aux conditions les moins défavorables, afin de marcher sur Wusterhausen, et de couvrir Berlin. Dès le 19 il était à son poste. Le 21, Frédéric lui écrivit de Furstenwald : « Vous vous êtes conduit » à Torgau comme un brave; vous » avez montré du zèle et de la » fermeté; je vous en témoigne toute » ma satisfaction. » Wolfersdorf se distingua ensuite près de Hof, à la montagne du Dragon, et près de Torgau, où il décida la victoire des Prussiens. Près de Maxen, se voyant entouré, il voulut se faire jour l'épée à la main; mais il fut fait prisonnier, et ne revint à son régiment que le 31 juillet 1760. Sous ses ordres cette troupe était devenue un des plus beaux corps de l'armée prussienne. On l'accusa de n'avoir point été délicat sur les moyens de se procurer de beaux hommes, et les plaintes sur sa conduite arbitraire et violente arrivaient souvent jusqu'au roi, qui se contentait de dire : « Que voulez-vous ? c'est encore un de ces Saxons que j'ai gagnés. » En 1763, Wolfersdorf fut nommé major-général, et en 1776 feld-maréchal-lieutenant. Il mourut au mois de mai 1781. C'était un bel homme de guerre, actif, prompt dans ses résolutions, mais sacrifiant tout à son ambition. G-y.

WOLFERUS, écrivain ecclésiastique, était chanoine de la cathédrale de Hildesheim en Saxe, dans le onzième siècle. On a de lui la Vie de saint Godehard qui mourut en 1038, étant évêque de Hildesheim, et celle de Gonther ou Gonthier, l'un des premiers seigneurs de la Thuringe, qui, à la même époque, renonça au monde pour embrasser la vie religieuse dans le monastère d'Altach, et y mourut en 1045. Wolferus, qui était leur contemporain, a donné à ces deux ouvrages une empreinte de piété et d'onction qui touche et entraîne ceux qui les lisent. Ils sont d'ailleurs très-intéressants par un grand nombre de faits qui appartiennent à l'histoire générale de l'Église et de l'empire. Mabillon les a insérés dans ses *Acta ord. S. Bened.*, tome VIII, et

Leibnitz dans ses *Script. Brunsw.*, tome 1er. G—y.

WOLFF. *Voy.* Wolf.

WOLFFHART. *V.* Lycosthènes.

WOLFGANG (Saint), évêque de Ratisbonne, né en Souabe, de l'illustre famille des comtes de Pfulingen, fut envoyé de bonne heure à l'abbaye de Richen-Au, qui était alors une école célèbre de science et de vertu. Wolfgang s'y lia d'une étroite amitié avec le comte Henri, qui l'emmena avec lui à Wurtzbourg, où tous les deux suivirent les leçons d'un grand maître venu d'Italie, appelé Étienne. Henri, élu en 956 archevêque de Trèves, pressa Wolfgang de l'accompagner. Celui-ci y consentit, à condition qu'il n'aurait d'autre emploi que celui de tenir une école pour les enfants. Il se chargea ensuite de diriger une communauté d'ecclésiastiques, avec le titre de doyen. Henri étant mort en 964, Wolfgang passa quelque temps près de Brunon, archevêque de Cologne, et frère de l'empereur Othon Ier. Ayant refusé les avantages que ce prince lui offrait, il alla se cacher dans un monastère, au fond d'une obscure forêt. Sa réputation y attira des disciples, et saint Udalric, étant venu l'y visiter, l'ordonna prêtre, malgré sa résistance. En 972, Wolfgang passa le Danube pour prêcher l'Évangile aux Hongrois. L'évêque de Passau, ayant conçu pour lui la plus haute estime, le recommanda à l'empereur Othon II, pour l'évêché de Ratisbonne. Peu après, Wolfgang conduit par les envoyés du prince dans cette ville épiscopale en fut unanimement élu évêque par le clergé et les fidèles (974). Pendant les vingt années de son épiscopat, il s'occupa surtout de rétablir les règles canoniques dans les chapitres et les maisons religieuses. Il prêchait souvent; ses paroles étaient simples, mais touchantes. S'étant mis en chemin pour aller visiter la Bavière orientale, il tomba malade à Pupping, sur les bords du Danube, et y mourut le 30 octobre 994. Son corps fut transporté à Ratisbonne, et enterré à l'abbaye de Saint-Emmeran, dans laquelle il avait rétabli la discipline monastique. Le pape Léon IX, étant venu à Ratisbonne, en 1052, fit lever le corps de saint Wolfgang, dont les reliques furent enfermées dans une châsse précieuse. L'Église célèbre sa fête le jour même de sa mort. Saint Wolfgang a composé, sur le psaume *Miserere*, une paraphrase que D. Petz a publiée dans son *Thesaurus Anecdotorum*, tome II.—Il ne faut point le confondre avec un autre Wolfgang, bénédictin de Nieder-Altahan, en Bavière, au treizième siècle, et auteur de soixante-douze lettres insérées aussi dans le *Thesaurus* de Petz, ainsi que dans le *Codex diplomaticus* d'Huber. G—y.

WOLFGANG (Guillaume), prince palatin, né le 29 octobre 1578, se mit sur les rangs avec Jean Sigismond, électeur de Brandebourg, pour partager la riche succession du prince de Clèves et de Juliers. Sa mère était fille du dernier duc; afin de réunir tous les droits sur sa tête, il demanda la main d'une fille de l'électeur. Se trouvant à la cour de Brandebourg, les deux princes qui étaient ivres, suivant l'usage de ce siècle, se dirent des injures, et en vinrent même à des voies de fait. Wolfgang, brûlant du desir de se venger, se hâta d'aller à Munich, où il épousa une princesse de Bavière. Cette liaison, les insinuations de son épouse, et les instructions du P. Reiching,

jésuite et prédicateur de la cour, opérèrent un changement dans son cœur, et il rentra dans le sein de l'Église catholique. On a attribué ce changement à la politique, et peut-être y eut-elle quelque part. Quoi qu'il en soit, après la mort de son père, Wolfgang fit dans ses états des changements favorables à la religion qu'il avait embrassée. Pendant la guerre de Trente-Ans, il soutint vivement le parti de la maison d'Autriche. Il mourut le 10 mars 1653, à Dusseldorf, avec la réputation d'un prince sage, actif et bienfaisant. G—Y.

WOLFGANG (GEORGE-ANDRÉ), né en 1631 à Chemnitz en Saxe, est le chef d'une famille d'artistes, qui s'établit à Augsbourg, où le père mourut en 1716, après avoir fait un grand nombre de gravures dans le genre historique. Ses fils, *André-Mathieu* et *Jean-George*, avaient appris la gravure sous lui. Revenant d'Angleterre pour visiter la Hollande, ils furent pris par des pirates algériens. Le père les racheta. Les OEuvres de Jean-George sont beaucoup plus estimées que celles de son frère aîné. On met au premier rang un crucifix d'après Charles Lebrun. Appelé en 1704 par l'électeur de Brandebourg, J.-George Wolfgang s'établit à Berlin, où il mourut en 1748. — Un de ses fils, *George-André*, né à Augsbourg en 1703, fut un excellent peintre de portraits; il travailla en Angleterre, et de là vint à Gotha, où on le nomma peintre de la cour. — *Gustave-André*, fils d'André-Mathieu, né en 1692, travailla pendant vingt ans à Berlin, et mourut à Augsbourg en 1775. Il passe pour un des premiers graveurs de l'Allemagne. G-Y.

WOLFHARD, écrivain ecclésiastique, fut religieux dans l'abbaye de Hasenried, diocèse d'Utrecht, depuis l'an 908 jusqu'en 927. Il écrivit à Adelbode, son évêque, sur les miracles opérés par sainte Walpurge, deux Lettres auxquelles il joignit ensuite la *Vie* de cette sainte. L'ouvrage est divisé en quatre livres. Dans le premier, on trouve des détails curieux pour l'histoire ecclésiastique d'Angleterre et d'Allemagne. Saint Boniface, archevêque de Maïence, chargé de travailler à la conversion des peuples germains, avait invité deux de ses parents, Willibalde et Wunebalde, à venir prendre part à ses travaux. A sa prière, ils se rendirent l'un et l'autre en Thuringe, auprès du saint évêque. Willibalde fut ordonné premier évêque d'Eichstædt; Wunebalde fonda le monastère de Heidenheim. Ils avaient attiré au service de Dieu plusieurs personnes de leur famille, entre autres une sœur, appelée Walpurge, qui établit près de l'abbaye de son frère une communauté de filles qu'elle gouverna jusque vers l'an 763. Wolfhard dédia son ouvrage à Erchambold, évêque d'Eichstædt. Canisius en a fait imprimer les deux premiers livres dans ses *Lection. antiq.*; tous les quatre ont été publiés par Surius, par les Bollandistes et par Mabillon dans les *Acta ordinis S. Bened.*, tome IV. G—Y.

WOLFRAM D'ESCHENBACH. *Voy.* ESCHENBACH.

WOLFTER (PIERRE), né à Manheim en 1758, fut lecteur de la princesse Élisabeth, épouse de Charles Théodore, électeur de Bavière, et professeur d'histoire à l'université de Heidelberg, puis conservateur de la bibliothèque de cette maison, où il mourut le 28 juillet 1805. Wolfter avait étudié avec soin l'histoire du moyen âge et celle de la réforma-

tion. On a de lui : I. *Histoire des empereurs et de l'empire germanique, d'après les monuments et les auteurs contemporains* (allem.), Manheim, 1785, in-8°. II. *Monuments pour l'histoire salique, palatine et franque sur le Rhin, depuis le neuvième jusqu'au douzième siècle* (allem.), Heidelberg, in-8°. III. *De personis imperii romano-germanici ac de juribus Cæsareis*, etc., Heidelberg, 1788, in-4°. IV. *Histoire des révolutions arrivées dans l'empire germanique* (allem.), Zurich, 1789, in-8°. V. *Mémoires pour éclaircir l'histoire d'Allemagne* (allem.), Durkheim, 1792, in-8°. VI. *Histoire critique de l'exarchat et duché de Rome*, Heidelberg, 1792, in-8°. VII. *Histoire de la réformation* (allem.), Rome, Wittenberg et Genève, 1796, in-8°. VIII. *Plan d'une histoire de la réformation*, Heidelberg, 1803, in-8°. IX. *Histoire de Luther et de la réformation qu'il a opérée*, Manheim, 1805, in-8°. G—Y.

WOLKE (Chrétien-Henri), auteur d'ouvrages estimés sur l'éducation, naquit, en 1741, à Jever, où son père faisait le commerce de bestiaux et de cuirs. Il acheva à Göttingue ses études commencées au gymnase de sa ville natale, et enseigna, en 1766, les mathématiques à l'école de Klostergerode dans l'Eichsfeld ; puis il donna des leçons particulières à Leipzig. Étant sur le point de se rendre en Angleterre, pour y chercher une place de précepteur, il fit à Hambourg la connaissance de Basedow, qui travaillait alors à un nouveau système d'éducation et d'instruction en Allemagne. Wolke goûta ses idées de réforme des études, et consentit à y coopérer avec lui. Il concourut aux livres élémentaires projetés par Basedow, adopta une nouvelle orthographe, qui consistait à rejeter toutes les lettres qu'on ne prononce pas, et seconda activement Basedow dans son projet de fonder un grand établissement d'instruction. Il se rendit, en 1771, avec sa femme, à Dessau, et y fonda avec son chef, sous la protection du prince d'Anhalt, une maison d'éducation, trois ans avant que Basedow y ouvrît son fameux Philanthropæum. Sa méthode eut du succès ; et son établissement se maintint pendant une vingtaine d'années. Dans un voyage fait en Russie, il prit la résolution de s'établir à Pétersbourg, où Catherine lui assigna des secours pécuniaires qu'il ne reçut jamais. Il y fonda une maison d'éducation semblable à celle qu'il avait eue à Dessau, et il la dirigea jusqu'en 1801. Cette année, il revint en Allemagne, et vécut, dans diverses villes, des petites pensions qui avaient été la récompense de ses travaux d'instituteur, mais qui dans les temps de guerre furent réduites à une seule, celle du prince d'Anhalt-Dessau. Se trouvant à Dresde lors de la campagne de Napoléon contre la Russie et de l'occupation de la Saxe par les alliés, il fit, à l'âge de soixante-treize ans, les fonctions d'interprète russe au bureau des logements militaires. Il perdit sa femme par le typhus des hôpitaux. Après la guerre, en 1814, il alla s'établir à Berlin, et y fonda la société de la langue allemande. A l'exemple de Campe, Wolke s'était occupé d'épurer sa langue maternelle, en rejetant les mots empruntés de langues étrangères, et en les remplaçant par des mots allemands de son invention. La société qu'il fonda devait avoir pour but de maintenir et

même de pousser plus loin cette épuration, qui, ainsi que sa nouvelle orthographe, n'a point eu de succès. Il mourut, le 11 janvier 1825, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a paru à Aix-la-Chapelle, en 1826, une Notice biographique sur Wolke, par Hasselbach, avec son portrait et un *fac-simile* de son écriture. On peut diviser ses travaux littéraires en deux classes, ceux qui ont trait à l'éducation, et ceux qui concernent la langue allemande. Nous citerons les principaux écrits de l'un et de l'autre genre: I. *Description* des cent planches de l'ouvrage élémentaire, Leipzig, 1782-87, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage élémentaire, sur lequel Basedow fondait son instruction, était une espèce d'encyclopédie d'enfants, qui devait leur apprendre une foule de choses par le moyen de la gravure. Il fut traduit en plusieurs langues. II. *Premières connaissances pour les enfants*, depuis celle des lettres de l'alphabet jusqu'à celle de l'univers, 1783; trad. en français, 1787. III. Le *Livre pour lire et pour penser*, 1785; trad. en français et en russe. IV. *Histoire de la nature et des peuples*, 1801; trad. en russe, tome 1er. Le premier volume avait été bien accueilli par le gouvernement russe; mais, dans le manuscrit des autres volumes, la censure trouva à redire sur ce que l'auteur avait blâmé le culte des images, cher au peuple russe; et en conséquence l'ouvrage fut supprimé sans autre forme de procès. V. *Méthode d'éducation physique, intellectuelle et morale*, Leipzig, 1805. VI. *Communication des connaissances et idées primitives*, ib., 1805. — Voici maintenant ses écrits sur la grammaire : VII. *Poésies dans le dialecte bas-saxon*, 1804. Ce recueil avait pour but de recommander ce dialecte au public, comme étant plus harmonieux que le haut-allemand. VIII. *Instruction sur la grammaire allemande*, pour connaître et réformer au moins cinquante mille mots allemauds, fautivement formés, etc., 1812. Dans cet ouvrage, l'auteur a déposé les fruits de vingt-quatre ans de recherches sur sa langue maternelle. Il y écrit les mots selon son orthographe, et propose les mots de sa composition à la place de ceux qui sont dérivés des langues étrangères. Cet immense travail fut pourtant en quelque sorte perdu, puisque personne n'adopta ses réformes. Dans ses dernières années Wolke travaillait à un *Guide pour les mères, instituteurs et auteurs de livres d'éducation*, dont les premiers volumes ont paru, et qui devait se composer de sept volumes en tout. L'auteur y revient sur sa matière favorite, la réforme de l'orthographe et de la langue allemandes. D—G.

WOLKOFF. *Voy.* VOLKOFF.

WOLKOW (FÉODORE), architecte russe, fit ses premières études à l'académie de Saint-Pétersbourg, et vint les achever à Paris, où Duval l'employa pour la construction du théâtre de la Comédie Française. Étant retourné dans sa patrie, il l'embellit par un grand nombre de constructions, entre autres par les magasins ou dépôts d'eau-de-vie et de sel, par les brasseries de la ville, du côté de Wiborg, par les orangeries, les ailes du palais Tauris, etc. Il avait fait, pour le prince Potemkin, des plans qui n'ont point été exécutés. Ses facultés intellectuelles s'étant affaiblies, il tomba dans une mélancolie qui le conduisit au tombeau, à Pétersbourg, en 1803. G-Y.

WOLLASTON (GUILLAUME), savant prêtre de l'Église anglicane,

né, en 1659, à Coton-Clauford dans le comté de Stafford, d'une famille ancienne, mais peu riche, trouva de grands obstacles pour ses études dans la détresse de ses parents, dans sa timidité naturelle et dans des maux de tête continuels, qui ne s'accommodaient guère du tumulte d'une nombreuse classe d'enfants. Sans patron, sans amis, sans secours d'aucune espèce, il se vit contraint, au sortir de Cambridge, d'accepter la place de sous-maître, et, quatre ans après, celle de second maître dans l'école publique de Birmingham. Une riche succession que son mérite lui valut, en 1688, de la part d'un parent éloigné, le mit dans une situation opulente, sans rien changer à la modération avec laquelle il avait supporté l'adversité. Il se rendit, la même année, à Londres, où il passa le reste de ses jours dans la retraite et l'étude, borné à la société d'un petit nombre d'amis. Les langues savantes, les antiquités, l'histoire ancienne et moderne, l'histoire naturelle, la critique, la philosophie, les mathématiques, furent les objets de ses études. Mais comme il avait principalement pour but la connaissance de la religion, il s'instruisit surtout à fond des antiquités judaïques, des anciens cultes et des opinions modernes. Son principal ouvrage est un *Tableau de la religion naturelle*, qui parut en 1722, et dont il ne fit tirer qu'un petit nombre d'exemplaires pour ses amis. Il profita des critiques dans l'édition corrigée qu'il donna l'année de sa mort. Dix-mille exemplaires de cette édition furent vendus en peu d'années; et il en parut ensuite sept autres. La dernière, qui est de 1750, in-8°., contient une Vie de l'auteur. La ressemblance de son nom avec celui du fameux Wolston, quelques endroits du livre mal compris à la première lecture, son silence sur la révélation, et l'honneur qu'il fait à la raison d'un beau système religieux, mirent d'abord la joie dans le camp ennemi, et provoquèrent les attaques des apologistes de la religion, entre autres de Clarke. Mais une étude plus réfléchie des principes de l'auteur et les hommages qu'il rend à la révélation firent bientôt changer les idées des uns et des autres. L'ouvrage fut généralement estimé, quoiqu'on n'en admît pas tous les principes. On en a donné un abrégé à Londres, en 1738, auquel on a joint une courte *Ébauche* sur la religion révélée, en suivant toujours la méthode de l'auteur. La traduction française de l'ouvrage entier, qui a été publiée à la Haye, 1726, in-4°., a essuyé bien des critiques, parce qu'elle s'écarte souvent de la pensée de l'original, qui est fort obscur en bien des endroits; mais on convient que le traducteur n'a pas mal réussi à débrouiller le chaos des notes. Il y a ajouté d'ailleurs des pièces intéressantes. Il combat son auteur sur certaines idées particulières, et en soutient d'autres qui avaient été critiquées. Cette traduction a été réimprimée en 1756, 3 vol. in-12. Wollaston ayant eu le malheur de se casser un bras, la douleur qu'il en ressentit, jointe aux infirmités auxquelles il était sujet, hâta sa mort, qui arriva le 29 octobre 1724. Quelque temps auparavant, il avait livré aux flammes plusieurs ouvrages commencés sur divers points intéressants de littérature ancienne, parce que l'affaiblissement de sa santé ne lui laissait point l'espoir d'y mettre la dernière main. Il avait publié, en 1690, in-8°., un poème sur les *Mouvements dérai-*

sonnables des hommes pour se procurer les agréments de la vie présente, ou le *But d'une partie de l'Ecclésiaste*, dont il chercha depuis à supprimer tous les exemplaires. Dans la préface l'auteur témoigne le regret de ne s'être pas affranchi du pénible et moderne esclavage de la rime, persuadé que son ouvrage aurait mieux valu s'il n'avait eu à s'occuper que du fond des pensées. Cette préface offre d'ailleurs des réflexions judicieuses sur la poésie et ses différents genres. Wollaston publia en 1703 une *Grammaire latine*, à l'usage de ses enfants. C'était un homme orné de toutes les vertus sociales et religieuses, doux, affable, humain, vivement affecté des misères d'autrui, toujours prêt à les soulager de sa bourse et de ses bons offices. L'amour de la solitude et le goût de la méditation ne l'empêchaient pas d'être gai dans le commerce ordinaire de la vie. Vif, sensible aux mauvais procédés, mais sans fiel et sans ressentiment, il fut bon mari, père tendre, aussi réglé dans ses études que dans sa conduite; modeste, plein de défiance de lui-même, mais libre dans sa manière de penser et de parler, quoique plein de respect pour la religion, dont il défendit les droits avec succès, et dont il remplissait les devoirs avec édification. Il avait refusé une des principales dignités de l'Église. La reine fit placer son buste dans la belle grotte du château de Richemond, où il se voit à côté de ceux de Newton, de Locke, de Clarke, etc. On trouve une notice sur Wollaston dans le tome XLII des *Mémoires* de Niceron. — WOLLASTON (*François*) fit ses études à Cambridge, et partagea son temps entre la théologie et l'astronomie. Il montra du zèle pour les progrès de la science, fut élu membre de la société royale de Londres, et mourut le 31 oct. 1815, âgé de quatre-vingt-quatre ans, dans sa cure de Chisslehurst, au comté de Kent. Ce théologien appuya fortement par ses écrits la réclamation d'une réforme dans la liturgie. On a de lui : I. *Adresse au clergé d'Angleterre et à tous les chrétiens*, 1772, in-8°. II. Des *Observations* astronomiques, insérées dans les *Trans. philos.* de Londres, ann. 1773, 75, 84 (*V.* la *Bibliog. astronom.* de Lalande). III *Fasciculus astronomicus*, *contenant des observations sur la région septentrionale circumpolaire*, 1800, in-4°. IV. *Tableau* (portraiture) *des cieux*, en dix planches, 1811, in-fol. T-D.

WOLLE (CHRISTOPHE), professeur de théologie à Leipzig, où il était né le 24 janvier 1700, y mourut en 1761, après s'être distingué par les connaissances les plus étendues dans les langues orientales. Il en étudia d'abord l'esprit, appliqua à chacune d'elles les règles de la grammaire latine, et d'après cette méthode toute particulière se fit une grammaire pour le grec, une pour l'hébreu, et ainsi pour les autres langues savantes. Ses principaux ouvrages sont : I. *De facultatibus intellectualibus in bonos habitus mutandis*, Leipzig, 1721, in-4°. II. *Regulæ Hermeneuticæ, ad circumspectam Scripturæ sacræ illustrationem, ex auctoribus profanis, utilibus, perspicuis rationum momentis illustratis*, ibid., 1722, in-4°. III. *Judicium emendatæ rationis de interitu mundi ac æternitate pœnarum infernalium, à præcipuis cùm veterum, tùm recentiorum quorumdam philosophorum dubiis vindicatum*, ibid., 1724, in-4°. IV. *De commendatione ani-*

mæ in manum Domini perpetuâ, ad illustranda loca Ps. xxxi, 6; Luc., xxii, 46; 1. Pet., iv, 19, ib. 1726, in-4°.; traduit en allemand, Leipzig, 1728, in-8°. V. *De ignoto Judæorum et Atheniensium Deo, ad illustranda loca Exod., iii, 14; Act., xvii, 23*, ibid., 1727, in-4°. VI. *De singulari facto et fato uxoris Lothi, ad Gen., xxvi, 26*, ibid., 1730; 2ᵉ. édition, 1749. VII. *De usu et abusu Euphemismi sacri*, ibid., 1732, in-4°. VIII. *De abusu Platonico trium hominis partium in explicatione novi Fœderis Whistono aliisque opposita*, ibid., 1732, in-4°. IX. *De honoribus medicorum apud veteres*, ibid., 1732, in-4°. X. *De eo, quod sublime est in his Moseis verbis: γενέσθω φῶς*, etc., *ad Longin*, περὶ ὕψους, ibid., 1735, in-4°. Wolle, donnant les paroles de Longin en grec, latin, français et italien, prétend que ce rhéteur avait lu Moïse, et qu'il penchait pour le christianisme. Il considère les paroles du législateur des Hébreux d'après les principes de la rhétorique et de la philosophie. XI. *Apologia pro verâ divinitate Jesu Christi, ex loco maximè controverso Jo. xvii, 3, ducta*, ibid., 1741, in-4°. XII. *Commentatio theologica de Ecclesiâ virgine, ad 2 Corinth., xi, 1, 2*, Leipzig, 1748, in-4°. Wolle a très-bien présenté dans ce petit ouvrage l'état de la ville et de l'église de Corinthe au milieu du premier siècle. XIII. *Commentatio philologica de Parenthesi sacrâ. Accedunt duæ dissertationes: de usu et abusu αὐξήσεως nominum divinorum sacræ; de loco Dan, Gen. 14, contra Spinosam; cum præfat. C.-F. Bœrneri*, Leipzig, 1726, in-4°. XIV. *Schediasma historico-theologicum de Jesu spirituali, in Angliâ redivivo, ubi de historiâ, usu et abusu allegoriarum patristicarum in exegesi sacrâ contra Thomam Woolstonum ex instituto disseritur*, ibid., 1730, in-4°. L'auteur, qui avait déjà écrit contre Woolston, réfute les objections que l'écrivain anglais avait faites contre la vérité des miracles de Jésus-Christ; il montre combien est ridicule le système de Woolston, qui prétendait avoir démontré, d'après les anciens pères de l'Église, qu'on devait reconnaître deux Jésus-Christ: l'un spirituel, l'autre allégorique. XV. *Examen regularum hermeneuticarum ab Aug. Calmeto commendatarum, cum appendice de genuinâ locutionum sacrarum comparativarum ac superlativarum explanatione*, Leipzig, 1733, in-4°. L'auteur y examine les règles que D. Calmet a exposées dans son *Dictionnaire critique de la Bible*; il développe et confirme par de nouveaux motifs celles qu'il admet; et il discute avec modération celles qu'il rejette. XVI. *Animadversiones in conditorum Bibliothecæ Belgicæ liberius judicium de eo, an novi fœderis sit auctor classicus?* Leipzig, 1733, in-4°. Les *Rédacteurs de la bibliothèque hollandaise* ayant critiqué le texte grec du Nouveau-Testament, sous prétexte qu'il est rempli d'hébraïsmes, et d'après ce motif ayant conseillé à ceux qui veulent se bien instruire dans le grec, de ne point lire le Nouveau-Testament en cette langue; ayant même étendu cet avis jusqu'aux élèves en théologie, Wolle prend la défense du Nouveau-Testament grec; et il soutient que les hébraïsmes sont beaucoup moins nombreux; qu'en cela le texte grec des

évangélistes et des apôtres peut être mis en parallèle avec celui des auteurs classiques grecs. On trouve dans cet ouvrage des détails philologiques intéressants. XVII. *Biblia ex versione Seb. Castellionis; cum dissertatione critica de eo quod pulchrum est in hâc versione*, Leipzig, 1728 et 1735, in-8°. XVIII. *M. Antonini, imperatoris ac philosophi, Libri XII eorum quæ de se ipso ad se ipsum scripsit, ad exemplar Oxoniense recusi. Introductionem ad philosophiam stoicam ex mente Antonini præmisit Buddæus, ejusque vitam recensuit, et criticis observationibus illustravit C. Wolle*, ibid., 1729. XIX. *Propriétés véritables de la langue hébraïque* (all.), Leipzig, 1748, in-8°. Wolle fait voir, par des exemples pris dans le grec et l'hébreu, que ceux qui ne connaissent point la grammaire tombent dans des fautes grossières quand ils veulent expliquer l'Ecriture-Sainte. Comme aux autres interprètes, il donne à D. Calmet une leçon sur la manière dont ce savant a traduit le titre des psaumes. XX. *Epistola critica de Hebraismis Ulpiani, jurisconsulti*, ib., 1739, in-4°. On a encore de Wolle des sermons et des discours publiés à Leipzig en allemand. Il avait fait sur l'Alcoran un *Dictionnaire arabe* qui est resté manuscrit, en 4 vol. in-4°. G—Y.

WOLLEB (JEAN), en latin *Wollebius*, né à Bâle, en 1536, d'une famille obscure, fit ses études à l'académie de sa ville natale, et s'appliqua de bonne heure aux sciences théologiques avec tant de succès, qu'à l'âge de vingt-deux ans il fut admis au doctorat en théologie. On lui confia aussitôt les fonctions de coadjuteur général, que bientôt il quitta pour le pastorat de l'église de Sainte-Élisabeth, puis pour le premier pastorat de la ville. Le sénat académique l'appela ensuite à la chaire du Nouveau-Testament, une des plus honorables de l'académie; il la remplit avec beaucoup d'éclat. On lui offrit plusieurs fois le décanat de la faculté théologique, ainsi que le rectorat de l'université. Il s'était déjà dérobé à ces témoignages flatteurs de l'estime publique, lorsque enfin il fut forcé d'accepter au moins la dernière de ces deux places. Les soins de l'administration ne l'empêchèrent pas d'apporter toujours un soin extrême dans la préparation des cours publics et l'interprétation de l'Écriture. Jamais peut-être l'université n'avait eu à se féliciter d'un gouvernement à-la-fois aussi éclairé et aussi sage. Wolleb mourut dans de grands sentiments de piété le 24 décembre 1626, et fut universellement regretté. Outre des *Dissertations* intéressantes, on doit à Wolleb un *Abrégé de théologie* (*Compendium theologiæ*), chef-d'œuvre parmi les ouvrages de ce genre. Rien n'égale la netteté, la précision, l'excellente méthode avec laquelle l'auteur dispose et expose les détails de la science. Ce Manuel a été long-temps classique dans les écoles de théologie, et les ministres actuels ne dédaignent point de le consulter encore aujourd'hui. Alexandre Ross en a donné une traduction anglaise avec des notes, intitulée: *Wollebius Christian divinity translated, cleared and enlarged;* et Barthélemi de Hartwyss dans son grand *Theatrum Concionum*, 9 vol. in-4°., a suivi l'ordre adopté par Wolleb, et a donné un commentaire sur son ouvrage. P—OT.

WOLLSTONECRAFT. *Voyez* GODWIN, XVII, 576.

WOLMAR ou VOLKMAR (MELCHIOR), jurisconsulte célèbre, surtout par ses connaissances dans la langue grecque, naquit à Rothweil, dans les terres des ducs de Longueville en Suisse, et étudia successivement à Paris, sous Jacques Lefevre d'Etaples, à Bourges, sous Alciat, et en Allemagne à l'université de Tubingue. Le duc Christophe de Wurtemberg, qui l'avait attiré dans cette ville, lui fit, presque immédiatement après sa promotion au doctorat, donner une chaire de jurisprudence que Wolmar remplit avec éclat. Mais l'étude du droit n'empêchait point qu'il ne se livrât aux travaux les plus profonds de la philologie. Passionné pour la langue et la littérature grecques, dont on recommençait à lire les chefs-d'œuvre en Occident, il se voua à l'enseignement des principes, et compta parmi ses auditeurs plusieurs hommes renommés dans la suite. Calvin et Théodore de Bèze étaient du nombre. Le premier, pour lui témoigner sa vénération et sa reconnaissance, lui dédia son Commentaire sur la seconde Épître aux Corinthiens. Le second se plut toujours à lui marquer une extrême déférence, et disait que c'était en partie à la conversation et aux avis de Wolmar, qu'on devait attribuer sa conversion au protestantisme. Comme helléniste, il était si familiarisé avec les beautés, et possédait si bien toutes les ressources de la langue de Démosthène, qu'il disait un jour au duc, son protecteur et son ami, qu'il lui aurait été plus facile de plaider une cause en grec qu'en allemand. Sa lettre à Ambroise Blaurer (*Epistola nuncupatoria*) sur les grammaires grecques alors en usage dans les écoles, et spécialement sur les *Questions* de Démétrius Chalcondylas, contient des vues excellentes, et fait entrevoir des méthodes infiniment supérieures aux errements que l'on suivait de son temps. Wolmar s'y plaint de la multiplicité des règles qui se heurtent et se contredisent, du peu de soin que l'on met à isoler la partie invariable des mots à flexions, enfin du manque de distinction entre le langage poétique et celui des orateurs. En effet, il y a loin d'Homère à Lucien ou à Démosthène; et la différence ne repose point seulement, comme dans les littératures ordinaires, sur la richesse et l'abondance des mots composés, sur l'audace des figures, sur la multiplicité des tours insolites ou des inversions : le secret est qu'il y a deux langues, l'une simple dans sa construction, harmonieuse et presque molle dans sa lexicologie, mais éminemment pittoresque et immensément riche, c'est la langue ionienne, c'est l'idiome des Homérides, d'Hésiode, d'Onomacrite ou d'Orphée; l'autre hardie, mais seulement jusqu'à certains points, elliptique, mais selon certaines formes, nette et claire comme le français, mais comme lui visant à la fixité académique, c'est la langue athénienne. Wolmar recommande de commencer par les écrivains qui ont employé celle-ci. En effet, c'est elle qui est la base véritable du grec, et c'est d'elle qu'il faut partir pour comprendre les dialectes. Vers la fin de sa vie, Wolmar se retira à Eisenach, ou, comme il l'appelle dans ses Œuvres latines, à Isna; et c'est là qu'il mourut d'apoplexie, en 1561, à l'âge de soixante-quatre ans. Sa femme étant morte le même jour, ils furent ensevelis dans le même tombeau, et Théod. de Bèze fit pour tous deux une épitaphe latine qu'on peut voir

dans ses *OEuvres*. Wolmar était d'une probité, d'une douceur et d'une piété exemplaires : ces vertus firent que ses amis ne le nommaient que *Melior* au lieu de Melchior. Malgré sa profonde connaissance de la littérature grecque, ce savant avait très-peu écrit; et, outre l'*Epistola nuncupatoria*, dont il a été parlé plus haut, et qui se trouve à la tête de l'édition de Démétrius Chalcondylas, Bâle, 1546, petit in-8°., il ne nous reste de lui qu'un commentaire sur les deux premiers livres de l'Iliade, Paris, 1523, in-4°. Il paraît qu'à cette époque il était correcteur d'épreuves chez l'imprimeur Gourmont, mais que cette occupation ne l'empêchait point de poursuivre ses travaux de philologie et de jurisprudence. P—OT.

WOLSEY (Thomas), cardinal, archevêque d'York, naquit en 1471 à Ipswich, dans le comté de Suffolk. L'opinion vulgaire en fait le fils d'un boucher; mais c'est une fable qui a pris sa source dans les libelles de ses ennemis. Le testament de son père, que Fiddes nous a conservé, prouve, par les legs considérables qui y sont indiqués, que c'était un riche bourgeois. Thomas Wolsey fit ses études au collége de la Madeleine d'Oxford, avec tant de succès, que, par une distinction extraordinaire, il obtint, à l'âge de quinze ans, les grades de bachelier et de maître-ès-arts, et fut mis à la tête d'une école qui acquit une grande célébrité sous sa direction. Érasme étant venu dans cette ville, ils se lièrent d'une étroite amitié, et travaillèrent de concert à mettre la langue grecque en vogue dans l'université. Après la mort du marquis de Dorset, dont il avait élevé les enfants, et qui l'avait nommé curé de Lymington en Somersetshire, Wolsey s'attacha au chevalier Nanphan, receveur des deniers royaux à Calais, qui, étant hors d'état à cause de son grand âge de remplir ses fonctions, s'en déchargea sur lui. Cette commission mit Wolsey en relation avec la cour, et particulièrement avec Richard Fox, secrétaire-d'état, qui le recommanda au roi Henri VII, comme un homme capable de rendre de grands services. Il avait dit souvent à ses amis, que, s'il pouvait une fois mettre le pied à la cour, il n'y avait pas de degré d'élévation auquel il ne se sentît en état de parvenir; et il ne tarda pas à justifier ce pressentiment. Henri, qui l'avait fixé auprès de sa personne par une place de chapelain, le chargea d'aller traiter, à Bruxelles, avec l'empereur Maximilien, d'une affaire très-délicate, et qui exigeait beaucoup de célérité. Étonné de le voir reparaître à la cour au bout de peu de jours, le roi crut qu'il n'était pas encore parti, et lui en fit des reproches; mais il fut bien surpris lorsque le négociateur lui présenta le traité conclu. « J'avais, lui dit-il, envoyé un » courrier après vous avec de plus » amples instructions.—Sire, repartit Wolsey, je l'ai rencontré à » mon retour; mais j'avais pris sur » moi de remplir ce que je prévoyais » être vos intentions. » Ce succès lui valut la place d'aumônier du roi et le riche doyenné de Lincoln. Sa faveur s'accrut encore à l'avénement de Henri VIII. L'élégance de ses manières, la gaîté de son esprit, sa souplesse et sa complaisance peu scrupuleuse ne tardèrent pas à lui mériter la confiance presque exclusive du nouveau roi. On l'a accusé d'en avoir abusé pour supplanter le comte de Surrey et Fox lui-même,

qui l'avait introduit à la cour. Ce reproche paraît dénué de fondement. Si l'on pouvait s'en rapporter à Polydore Virgile, il faudrait croire qu'il était de toutes les parties de plaisir du jeune monarque, flattant ses goûts et ses passions; qu'il s'appliqua à lui rendre suspects les anciens ministres; qu'il lui insinua, qu'en attendant que l'âge des plaisirs fût passé, il serait à propos de confier les rênes du gouvernement à un ministre qui pût le mettre au fait des affaires, et le former insensiblement à la science du gouvernement, sans trop le distraire d'ailleurs; que ces insinuations présentées avec art eurent tout l'effet qu'il en attendait. On a cependant des preuves authentiques que Henri, à cette époque même, s'occupait sérieusement des affaires de l'état. Ce qu'il y a de plus vrai dans tout cela, c'est que l'adroit ministre avait l'art de diriger son maître, en le laissant dans la persuasion qu'il se conduisait par lui-même; que, s'il insistait sur quelques mesures contraires à celles de Henri, il savait céder à propos, et travaillait à faire réussir ce que voulait le roi avec autant de zèle et d'activité que s'il les eût lui-même suggérées. Entré en 1510 dans le conseil-d'état, il y prit le plus grand ascendant, et parvint avec une rapidité étonnante au plus haut degré d'autorité que puisse ambitionner un homme né dans une condition obscure. Devenu l'arbitre de l'Europe par le rôle qu'il eut l'habileté de faire jouer à l'Angleterre, dans les querelles des puissances continentales, il fut recherché par l'empereur et par le roi de France; et ces princes le prirent souvent pour médiateur dans leurs différends. Regardé comme le pontife de la Grande-Bretagne, par l'extension qu'il donna à ses fonctions de légat, dignité qu'il rendit permanente dans sa personne, il aspira à l'être de toute l'Église. A la mort de Léon X, il envoya le docteur Peace, son secrétaire confidentiel, à Rome, pour lui gagner les suffrages des cardinaux; mais cet agent n'arriva qu'après l'élection d'Adrien VI. Ce pontificat n'ayant duré qu'un an, Wolsey reprit son projet; mais les cardinaux français, qui le regardaient comme le plus dangereux ennemi de leur roi, le firent échouer. On lui allégua que, n'ayant jamais été à Rome, il manquait de l'expérience qu'exigeait cette haute dignité, et que d'ailleurs il fallait un pape résidant en Italie. Persuadé cependant que c'était la faction impériale qui lui avait été le plus nuisible, il en conçut un vif ressentiment contre l'empereur, qui l'avait flatté de faire réussir ses prétentions; et il chercha à s'en venger en ménageant une alliance entre son maître et François Ier., contre Charles-Quint. Wolsey, maître de disposer de tous les bénéfices du royaume, ne s'oublia pas dans cette distribution. En passant sur le siége d'York, il conserva l'administration temporelle de celui de Lincoln. Il posséda en commande l'évêché de Bath, qu'il échangea pour celui de Durham, beaucoup plus riche, et celui-ci pour l'évêché de Winchester, qui l'était encore davantage, et auquel il joignit l'abbaye de Saint-Alban. Il donna les évêchés de Worcester et d'Hereford à des Italiens qui, résidant à Rome, se contentaient d'une pension assez modique, et en laissaient le revenu à celui qui les leur avait procurés. En abandonnant l'administration temporelle de l'évêché de Tournai, lorsque

cette ville retourna aux Français, il se réserva une pension de douze mille francs. Le pape Léon X, pour s'attacher un personnage si puissant, lui accorda une pension de sept mille cinq cents ducats sur les évêchés de Tolède et de Placentia. En le créant légat *à latere*, dignité très-lucrative par elle-même, il lui laissa la faculté d'en étendre les prérogatives au-delà de toute mesure; et Wolsey en abusa pour restreindre la juridiction primatiale de l'archevêque de Cantorbéry. Le même pape lui donna le droit de créer cinquante chevaliers, cinquante comtes palatins, quarante notaires apostoliques, avec les mêmes attributions que les siens propres, de légitimer les bâtards, de conférer des degrés dans toutes les facultés, d'accorder toutes sortes de dispenses, de visiter, de réformer, de supprimer les monastères. Le roi y joignit le pouvoir d'expédier des lettres de naturalisation, de délivrer des congés et d'élire pour les grands bénéfices, de recevoir les serments de fidélité, etc. Comme grand chancelier et légat, il tirait des émoluments considérables des cours qu'il présidait. Enfin, l'empereur lui faisait une pension de dix mille ducats sur le duché de Milan, à laquelle il en joignit une autre de neuf mille couronnes d'or. Par l'accumulation de tant de bénéfices, de pensions et de prérogatives, les revenus de Wolsey égalèrent presque ceux de la couronne. Son train répondait à ses immenses richesses et à l'étendue de son ambition. Sa maison surpassait en faste celle des souverains eux-mêmes. Les principaux emplois en étaient remplis par des comtes, des barons, des chevaliers, des fils des familles les plus distingués du royaume qui voulaient s'avancer par la faveur dont il jouissait. Le duc de Northumberland ne dédaigna pas d'y faire entrer son fils, lord Percy. On y comptait jusqu'à huit cents personnes. Lorsque Wolsey alla en ambassade auprès de François Ier., il avait une escorte de mille chevaux. La magnificence de ses habits, de ses équipages, le luxe de ses livrées, l'éclat de tout ce qui l'entourait éblouissaient tous les yeux. C'est le premier prélat anglais qui ait porté de l'or et de la soie dans ses habits, sur les selles et les housses de ses chevaux. On comptait jusqu'à deux cent quatre-vingts lits de soie dans son magnifique château de Hamptoncourt. Dans les grandes cérémonies, on portait devant lui les insignes de ses dignités. Un homme de qualité marchait en avant, tenant élevé son chapeau de cardinal, et il avait ordre de ne le déposer que dans la chapelle du roi, que sur l'autel. Sa croix de cardinal était de même placée sur une colonne d'argent et portée par un ecclésiastique d'une taille et d'une beauté remarquables, tandis qu'un autre ecclésiastique, distingué par les mêmes formes, l'accompagnait avec sa croix d'archevêque. Il célébrait la messe avec la même pompe que le pape, assisté par des évêques, des abbés, et servi par des gentilshommes en sa qualité de légat *à latere*. Mais Wolsey, parvenu au faîte des grandeurs, touchait au moment de sa chute; et ce fut la fameuse affaire du divorce qui l'amena. Quelques historiens l'accusent d'en avoir fait naître la première idée à Henri VIII, soit dans la vue de procurer à l'Angleterre un héritier de la couronne, soit pour satisfaire son ressentiment contre Charles-Quint, neveu de Catherine d'Aragon. Ce dernier pro-

jet se liant avec l'intérêt de son ambition, il voulait faire épouser à son maître, ou la duchesse d'Alençon, sœur de François Ier., ou la princesse Renée, fille de Louis XII, afin de resserrer l'alliance des deux rois contre l'empereur, de se ménager la protection de la nouvelle reine pour se maintenir en faveur. Lorsque Henri lui eut fait confidence de sa passion pour Anne de Boleyn, il craignit d'être supplanté par une pareille rivale, et le supplia à genoux de renoncer à un projet qui le déshonorerait à cause de la disparité de naissance. Mais quand il vit qu'il n'y avait pas moyen de l'en détacher, il s'occupa sérieusement de faire réussir le divorce : il en ménagea toute l'intrigue à Rome, par ses agents, en dressa tous les actes, et se fit nommer commissaire avec le cardinal Campege, pour faire juger l'affaire en Angleterre, où il prévoyait qu'elle devait souffrir moins de difficultés qu'en Italie. S'étant ensuite aperçu, par les liaisons qui se renouaient entre le pape et l'empereur, et par les lenteurs que Campege, suivant ses instructions secrètes, mettait dans l'instruction du procès, que le divorce ne réussirait pas, il se désista de sa commission, en alléguant que sa qualité d'Anglais, de favori et de ministre du roi, fournirait des moyens d'appel contre le jugement qui interviendrait. Ces raisons ne purent le préserver de la colère de l'amant et des fureurs de l'amante, lorsque l'affaire fut subitement évoquée à Rome contre l'attente de tout le monde. Henri, qui jusque-là avait réussi dans ses projets les plus difficiles par l'habileté de son ministre, le rendit responsable de ce contre-temps. Anne de Boleyn, qui n'ignorait pas que Wolsey avait pensé à lui substituer une princesse étrangère dans le cœur de son amant, n'eut pas de peine à communiquer son animosité au monarque. Enfin la reine et ses partisans, irrités de l'activité avec laquelle il avait d'abord poursuivi l'affaire du divorce, ne lui tinrent aucun compte de son désistement, de sorte que toutes les passions, toutes les cabales se réunirent pour conspirer sa perte. Cependant, comme le roi n'avait aucun motif ostensible pour justifier la disgrâce d'un ministre dont il ne pouvait se dissimuler les talents et les services, il suspendit son ressentiment. Mais enfin le moment était arrivé où Wolsey devait être précipité du faîte des grandeurs avec la même rapidité qu'il y était monté : l'avocat-général l'accusa devant la cour du banc du roi, d'avoir, comme légat, transgressé ses statuts, quoiqu'il eût reçu à cet égard la licence royale, et qu'il y fût autorisé par l'usage immémorial et par la sanction du parlement. Toute défense eût été inutile. Le grand sceau lui fut repris. Le roi s'empara du palais de l'archevêque d'York, lui ordonnant de se retirer à Asher, maison dépendante de son évêché de Winchester ; et tous ces ordres lui furent signifiés par les ducs de Suffolk et de Norfolk, ses deux plus grands ennemis. La nouvelle s'étant répandue qu'il allait être conduit à la Tour, la Tamise se trouva aussitôt couverte de bateaux, et bordée de spectateurs, qui témoignaient leur joie de la disgrâce d'un homme dont on n'avait souffert l'administration qu'avec une extrême impatience. Mais la nouvelle se trouva fausse. Wolsey ne supporta pas son sort avec la dignité d'un grand cœur. La plus petite apparence de retour de la

part du capricieux monarque le transportait d'une joie puérile. Henri lui ayant envoyé Norris, son valet de chambre, qui l'atteignit à Putney, et lui remit un message secret, mais gracieux, pour l'engager à ne pas se livrer au désespoir, le cardinal, qui était à cheval, descendit aussitôt, se prosterna dans la boue, la tête découverte, et exprima sa reconnaissance dans les termes du plus humble courtisan. Quand la chambre haute du parlement eut porté contre lui un bill d'accusation sur quarante chefs, dont les plus importants ne prouvaient que la haine de ses ennemis (1), le roi le fit rejeter à la chambre des communes, sur la motion de Cromwell, qui, du service du cardinal, était passé à celui de Henri. Instruit que son ancien favori était tombé, à Asher, dans une dangereuse maladie, il lui envoya son propre médecin. Il n'y eut pas jusqu'à Anne de Boleyn, qui, pour complaire à son royal amant, ne lui fit porter des tablettes d'or, comme un gage de réconciliation. Enfin, les revenus de l'archevêché d'York lui furent rendus, avec une partie de sa vaisselle et de ses meubles. Cependant ses ennemis ne cessaient de représenter au roi son opposition au divorce, et le refus qu'il avait fait de prononcer la rupture du premier mariage. Leur animosité redoubla lorsque Henri lui permit de se retirer dans la chartreuse de Richemond, ce qui le rapprochait de la cour; et ils finirent par obtenir un ordre qui le relégua dans son diocèse. Ce fut pour lui un coup de la Providence. Il parut être absolument revenu de ses projets d'ambition, et se montra vraiment digne des marques de respect qu'on lui donna sur toute sa route et dans son diocèse. Il y vécut, non plus en ministre dont la politique avait dirigé les intérêts de l'Europe, mais en pasteur tout occupé de ses devoirs, partageant sa modique fortune avec les pauvres, ayant une table frugale, exerçant la plus généreuse hospitalité, s'appliquant à concilier amiablement les différends des familles et de tous ses diocésains. Il faisait régulièrement des visites pastorales, prêchant comme le dernier de ses chapelains. Il s'était concilié l'estime et l'attachement de tous ceux qui avaient recours à lui par sa douceur, ses libéralités et l'esprit de justice qui régnait dans ses conseils et dans ses jugements. Les personnes mêmes qui, au temps de sa prospérité, ne l'avaient vu qu'avec aversion, applaudirent à sa conduite dans l'adversité. Le cardinal, se croyant oublié de ses ennemis, jouissait en paix des douceurs de sa retraite, lorsque le duc de Northumberland, son ancien courtisan, se présenta inopinément à Cawood, et lui signifia l'ordre qu'il avait de l'arrêter et de le conduire à Londres, où l'on devait lui faire son procès pour crime de haute-trahison. Wolsey, sans se troubler, se mit aussitôt en devoir d'obéir, et témoigna le plus grand empressement d'être confronté avec ses accusateurs, très-assuré de les confondre. Il trouva la route couverte de personnes de tout rang et de tout état, accourues pour lui témoigner l'intérêt qu'elles prenaient à ce nouveau genre de persécution. Arrivé

(1) Cet acte d'accusation était composé de quarante-cinq articles, tous fondés sur des choses vagues. Entre autres on l'accusa de parler du roi comme de son égal, et d'avoir mis son nom avant celui du monarque, *Ego et rex meus*, manière de s'exprimer justifiée par l'idiome latin. On lui fit encore un crime capital de ce qu'étant attaqué d'une maladie honteuse, il parlait souvent à l'oreille du roi.

à Sheffield, il y fut attaqué d'une dyssenterie qui le retint quinze jours au lit. S'étant remis en route, il sentit le mal augmenter, s'arrêta à l'abbaye de Leicester, et dit à l'abbé en y entrant qu'il venait laisser ses cendres dans son monastère. Kyngston, lieutenant de la Tour, qui était chargé de sa garde, voulut adoucir ses peines en lui faisant tout espérer de la bonté du roi, qui n'avait cédé qu'à regret à l'importunité de ses ennemis. « Maître Kyngston, lui répliqua-t-il, je supplie Sa Majesté » de se rappeler tout ce qui s'est » passé entre nous; combien de fois » je me suis jeté à ses genoux pour » l'engager à contenir ses passions, » sans pouvoir y parvenir. Si j'avais » servi Dieu avec autant de zèle que » j'ai servi le roi, il ne m'aurait pas » ainsi abandonné dans mes derniers » jours. Mais je reçois la juste ré» compense de tous mes soins pour » ne m'être occupé que de ce qui » pouvait être agréable à mon prin» ce, sans aucun égard pour ce que » je devais à Dieu. » Tels furent les sentiments dans lesquels Wolsey termina sa carrière, le 29 novembre 1530, dans la soixantième année de son âge. Henri versa des pleurs en apprenant sa mort, et il aimait à parler honorablement de sa personne; ce qui prouve que l'humeur du monarque avait plus influé sur la disgrâce du ministre, que l'accusation de trahison. Il est difficile de donner, d'après ses contemporains, une juste idée du caractère de ce fameux ministre; les catholiques lui reprochaient d'avoir été le grand promoteur du divorce; les protestants de s'être montré leur implacable ennemi. Le clergé ne pouvait lui pardonner l'abus qu'il avait fait de sa dignité de légat pour anéantir la juridiction épiscopale; et les moines, l'usurpation de leurs biens. La noblesse le méprisait à cause de l'obscurité de son extraction, et toute la nation le détestait comme l'auteur des taxes énormes sous lesquelles elle gémissait. Il faut cependant convenir que plusieurs des reproches que lui font les historiens trouvent leur excuse dans le caractère violent et capricieux de son maître. S'il abusa de sa faveur; s'il révolta la nation par l'insolence de son faste; s'il irrita la noblesse et les grands par ses hauteurs, il eut aussi des qualités éminentes qui rachetèrent ses défauts. Habile et profond politique, il profita de toutes les circonstances pour augmenter la puissance de son maître, et pour donner une grande influence à l'Angleterre dans les affaires générales de l'Europe. Il tint la balance entre François Ier. et Charles-Quint. Lorsqu'on réfléchit sur les événements malheureux de ce règne, après que les rênes du gouvernement ne furent plus dans ses mains, et que Henri, oubliant ses conseils, eut abandonné le vrai rôle de l'Angleterre, celui de ne prendre aucune part active aux démêlés du continent, de n'ambitionner que le titre d'arbitre, de menacer tour-à-tour celui des deux rivaux qui se disputaient alors la prépondérance; lorsqu'on réfléchit, disons-nous, sur toutes ces choses, on trouve que c'est avec injustice qu'on a révoqué en doute ses talents pour le gouvernement. Son administration fut en général uniforme, soutenue, vigoureuse, tandis qu'après lui tout fut capricieux, inconstant et difficile. On convient qu'il réforma plusieurs abus dans l'Église et dans l'état, qu'il obligea le clergé à mettre plus de régularité dans sa conduite; que dans

l'exercice de sa charge de chancelier, il s'entoura des connaissances et de l'expérience des plus habiles jurisconsultes, et que les sentences qui émanèrent de son tribunal furent généralement justes; qu'afin que les pauvres pussent défendre plus facilement leurs droits, il établit des cours de requêtes, et introduisit dans l'administration de la justice des dispositions qui furent bien accueillies, et fit créer, pour une plus prompte expédition des affaires, quatre cours inférieures qui subsistent encore. Comme tous les grands ministres, il protégea les sciences et les arts. Les deux universités éprouvèrent sa munificence. Celle d'Oxford lui dut la création de sept chaires, et la fondation du collége du Christ. Il en érigea un autre à Ipswich, lieu de sa naissance, et il était sur le point d'en établir un à Londres, pour le droit civil et le droit canon, lorsqu'il fut arrêté dans ce projet par sa disgrâce. On voit par le plan d'études qu'il avait tracé pour le collége d'Ipswich, et qui se trouve dans la grammaire de Lilly, par sa correspondance que Fox nous a conservée, enfin par ses lettres sur l'affaire du divorce, qui se lisent dans Burnet; on voit, disons-nous, que si les grandes affaires qui l'absorbèrent tout entier lui eussent laissé le loisir de s'occuper de travaux littéraires, il aurait obtenu des succès brillants en ce genre. La *Vie du cardinal Wolsey* a été écrite en anglais par George Cavendish, qui fut attaché à sa maison en qualité de gentilhomme introducteur (*gentleman usher*). Ce précieux morceau de biographie vient d'être imprimé pour la seconde fois avec des notes et des éclaircissements par S.-W. Singer, membre de la société des antiquaires, 1827, in-8°., orné de neuf portraits et d'autres gravures. Le docteur Fiddes publia une autre Vie de Wolsey très-étendue, en 1724, in-fol. Elle renferme des pièces curieuses. L'auteur s'y montre constamment l'apologiste du cardinal. M. Galt a donné aussi en anglais *la Vie et l'administration du cardinal Wolsey*, 1812, in-4°.; 1817, in-8°. On a inséré un petit recueil des lettres du cardinal Wolsey, dans le tome III de la *Collectio amplissima* de Martenne et Durand. L'abbé de Longuerue a réfuté quelques-unes des accusations dirigées contre lui, dans de savantes remarques, que l'on trouve au tome VIII des *Mémoires de littérature* du P. Desmolets. On lit, sur cette époque, des détails tout-à-fait neufs dans la nouvelle Histoire d'Angleterre, par M. Lingard. T—D.

WOLSTAN ou *Volstanus*, auteur ecclésiastique, était, dans le dixième siècle, religieux au nouveau monastère de Saint-Pierre à Winchester, avec Landfrid. Ils travaillèrent ensemble à l'Histoire de saint Swithune, qui était mort évêque de Winchester, en 863. Les mémoires authentiques leur ayant manqué, ils se contentèrent de rapporter les miracles opérés par le saint évêque, ainsi que les cérémonies qui avaient eu lieu à la translation de ses reliques, faite en 971. D. Mabillon parle de leur travail, dans ses *Acta ord. S.-Bened.*, t. VI. Wolstan composa seul, sur le même sujet, deux livres en vers, qu'il dédia à Elfégus, évêque de Winchester. L'épître dédicatoire contient des particularités intéressantes sur les deux monastères de Winchester, et a été de même insérée dans les *Acta*, tome VII. Wolstan écrivit aussi, en prose et en vers, la *Vie* de saint

Ethelwold, évêque de Winchester, dont il avait été disciple (*Acta*, tom. VII). Surius et les Bollandistes l'ont publiée, en la plaçant au 1er. août, Malmesbury attribue à Wolstan un ouvrage intitulé *De l'harmonie des tons*, qu'il assure être très-utile. On y trouvait, selon lui, la *science de l'auteur, qui était un homme d'une vie sainte et d'une éloquence pure et châtiée*. Ses écrits font bien connaître toute la sévérité des mœurs et de la discipline du dixième siècle. Quant à son style, il se ressent du temps où il vivait; et ses vers sont encore au-dessous de sa prose. G—Y.

WOLSTEIN (Jean-Gottlieb), vétérinaire, né le 14 mars 1738 à Flinsberg, dans la Basse-Silésie, fut depuis 1777 professeur-directeur de l'hôpital vétérinaire qu'il fonda à Vienne. Arrêté, en 1794, pour des causes politiques, il fut mis en liberté peu de temps après, mais destitué de ses fonctions. Il se rendit en 1795 à Altona, où il exerça jusqu'à sa mort la médecine vétérinaire. On a de lui plusieurs ouvrages allemands, dont le mérite est attesté par le grand nombre d'éditions qu'ils ont eues. I. *Instruction pour les maréchaux ferrants sur les blessures faites au cheval par l'arme blanche*, Vienne, 1778, in-8°., et ibid., 1796, 3e. édition. II. *Observations sur l'épizootie en Autriche, avec des remarques sur le danger qu'il y a de tuer et de vendre les bêtes à cornes dans les temps de mortalité*, ibid., 1781, in-8°., et 1796, 4e. édition. III. *Livres classiques sur l'épizootie, pour les habitants de la campagne*, ibid., 1783, in-8°., et 1796, 5e. édition. IV. *Cinq Livres élémentaires sur la médecine vétérinaire*, ibid., 1784, in-8°., et 1796, 2e. édition. V. *Sur les hernies dans les hommes et dans certaines espèces d'animaux*, ibid., 1784, in-8°., et Marpourg, 1799. VI. *De l'homme, de ses différentes espèces et de la manière de le soigner*, Leipzig, 1784, in-16. VII. *De la manière de soigner les chevaux de cavalerie et ceux qui sont employés aux travaux ordinaires*, Vienne, 1786, 2 vol. in-8°.; ibid., 1788; et Brunswick, 1796. VIII. *Sur les maladies intérieures des poulains, des chevaux de cavalerie et de ceux qui sont employés aux travaux ordinaires*, Vienne, 1787, et Brunswick, 1796, in-8°. IX. *Instruction élémentaire pour les médecins vétérinaires employés à l'armée, sur les blessures que les chevaux reçoivent par l'arme blanche, publiée par ordre de l'empereur*, Vienne, 1788, in-8°.; réimprimée avec une Instruction abrégée pour les maréchaux ferrants, Vienne, 1791, et avec d'autres additions, Brunswick, 1797, in-8°. X. *Réflexions sur la saignée des hommes et des animaux*, Vienne, 1791, in-8°., et Brunswick, 1796. XI. *Livre élémentaire sur l'épizootie des bêtes à cornes, des brebis et des porcs, pour les habitants de la campagne, composé par ordre du gouvernement*, Vienne, 1791, in-8°., et Brunswick, 1796. XII. *Sur les soins que l'on doit donner aux chevaux de l'armée pendant les quartiers d'hiver, après une campagne dure et pénible*, Vienne, 1793, in-4°. XIII. *Préface pour la Méthode de l'art vétérinaire, par Lafosse, traduite par Knobloch*, Prague, 1787, in-8°. XIV. *Préface pour les Principes de l'anatomie des chevaux, par Tœgel*, Vienne, 1791, in-8°. XV. *Instruction pour les habitants de la campagne sur les marques et*

causes de l'épizootie parmi les bêtes à cornes, Hambourg, 1799, in-8°. G—Y.

WOLTAER (Jean-Chrétien), professeur de jurisprudence à l'université de Halle, naquit le 27 juin 1744 à Werder, dans la Moyenne-Marche de Brandebourg, et mourut dans les premières années de notre siècle. Il a publié sur les différentes branches du droit public et particulier un grand nombre d'ouvrages en allemand ou en latin : I. *De successione agnatorum in feudo paterno*, Halle, 1772, in-4°. II. *De feudis Marchicis allodificatis censuali qualitati haud obnoxiis*, ibid., in-4°. III. *De feudo alienabili*, ibid., in-4°. IV. *Primæ lineæ usûs practici distinctionum feudalium, cum animadversionibus*, Rostoch, 1775, in-8°. V. *De viâ petendæ restitutionis in integrum prætoriæ secundùm doctrinam Romanorum, præcipuè quadriennali, hodiè verò perpetuâ*, Halle, 1776, in-4°. VI. *Observationes, quæ ad jus civile et Brandenburgicum pertinent*, ibid., 1777 à 1779, in-8°. VII. *De conditionum indole atque naturâ*, ibid., 1777, in-4°. VIII. *Flores ad jus querelæ de inofficioso testamento sparsi*, ibid., 1788, in-4°. IX. *Principes de jurisprudence pour ceux qui ne sont point initiés à la science* (all.), ibid., 1785, in-8°. X. *J. Gott. Heineccii Elementa juris civilis secundùm ordinem institutionum Justiniani commodâ auditoribus methodo adornata, iterùm relegit, polivit et prælectionibus academicis magis adaptavit*, ibid., 1785, in-8°. XI. *Preuves que l'on ne peut imputer aux professeurs en droit dans les académies la chute de la véritable science du droit* (all.), ibid., 1789, in-8°. XII. *Schmidii Principia jurisprudentiæ ecclesiasticæ, pontificiorum, methodo systematicâ adornata et passim suppleta, in auditorii sui usum recensuit*, ibid., 1789, in-8°. XIII. *Bibliothèque de jurisprudence de Halle* (all.), Thorn, 1793 à 1794, in-8°. XIV. *Commentarii juris Justinianei novissimi ex ipsis fontibus deducti*, Halle, 1796, in-8°. XV. *Introduction au droit public pour les états prussiens* (all.), ibid., 1796, in-8°. XVI. *De juribus armatis*, ibid., 1782, in-8°. XVII. *De fidejussore fidejussoris nec non differentiis inter fidejussorem succidaneum ac indemnitatis*, ibid., 1800, in-8°. Le même auteur a publié dans les *Annonces de Halle* un grand nombre de résolutions sur des cas difficiles du droit public et particulier. G—Y.

WOLTERSDORF (Ernest-Gabriel), professeur à Bunzlau, depuis à Breslau, naquit dans la première de ces villes vers l'an 1750, et mourut au commencement du dix-neuvième siècle. Il a publié plusieurs ouvrages classiques sur la langue française, dont il donnait des leçons : I. *Lectures choisies en français* (all.), Bunzlau, 1785 et 1794, in-8°. II. *Sur les devoirs publics qu'ont à remplir les maîtres dévoués à l'instruction de la jeunesse* (all.), Breslau, 1786, in-4°. III. *Manuel de la langue française* (all.), Breslau, 1791, et Zullichau, 1792, 2 vol. in-8°. IV. *Recueil des Synonymes français*, Leipzig, 1793, in-8°. V. *Vues de la nature, prises dans les ouvrages les plus recherchés*, avec gravures (all.), Breslau et Leipzig, 1795. VI. *Tableau des souverains de la Silésie* (all.), Breslau, 1795, in-folio. G—Y.

WOLTERUS (HENRI), chanoine de Saint-Anschaire, à Brême, vivait vers le milieu du quinzième siècle. Il a écrit en latin une *Chronique de Brême*, qui finit en 1463. Meibomius (Henri) l'a insérée dans le tome II de ses *Scriptores rerum germanicarum*, Leyde, 1688, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage contient l'histoire des archevêques et de la ville de Brême. On y trouve des faits importants de l'histoire générale, tant ecclésiastique que politique, du temps, principalement touchant la croisade qui eut lieu en 1111.
G—Y.

WOLTMAN (CHARLES-LOUIS DE), né en 1770 à Oldenbourg, reçut de son père les premières leçons de littérature et d'histoire. A l'âge de quinze ans il lisait Homère, Ossian, Klopstock, et pénétré de ces modèles il composa des poésies très-supérieures à son âge. Envoyé en 1790 à Göttingue, pour y faire son droit, il s'occupa presque exclusivement de travaux historiques; et, persuadé qu'en enseignant il aurait occasion de s'instruire encore, il rechercha et obtint une chaire à Göttingue, d'où il fut appelé à Iéna. Dans l'une et l'autre de ces universités il montra une grande activité, comme professeur et comme écrivain. Il composa aussi quelques écrits, travailla à des journaux littéraires, et, en 1800, il commença à Berlin un journal d'histoire et de politique. En 1799, il entra dans la carrière diplomatique, fut nommé conseiller de légation du prince de Hesse-Hombourg, et plus tard conseiller-d'état. D'abord admirateur passionné de Buonaparte, quand il vit l'Allemagne opprimée, il se déclara hautement contre le conquérant, et seconda de tout son pouvoir le baron de Stein dans les projets que ce ministre d'état forma pour délivrer son pays. En 1813, après la bataille de Lutzen, Woltman, redoutant la vengeance du vainqueur, s'enfuit à Prague, où il mourut, en 1817, n'étant âgé que de quarante-sept ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Histoire primitive du genre humain*. II. *Histoire de la paix de Westphalie*, 1re. partie, Leipzig; 1808, in-8o.; 2e. partie, ibid., 1809, in-8o. III. *Wallenstein* (dans le *Calendrier historique pour l'année vulgaire* 1803, 1802, in-12). IV. *Jean de Müller*. V. *Histoire de France*. VI. *Histoire de la réformation considérée sous le point de vue de son influence politique*, 1803. VII. *Histoire de Bohême*. VIII. Des *Traductions de Tacite et de Salluste*. On lui a reproché d'avoir usé d'une sévérité excessive dans sa *Critique sur l'Histoire de Jean de Müller*. Mais on doit remarquer en sa faveur qu'il n'attaque que ce qu'il y a de véritablement vicieux dans cet écrivain, et que dans ses compositions historiques il a évité complètement ce qui dépare les ouvrages du savant généalogiste et chronologiste de la Suisse. Après la mort de Becker, il refit l'*Histoire générale du Monde* que ce savant avait publiée, et il en prépara une quatrième édition que la mort l'empêcha de terminer. Dans ses *Mémoires du baron de S—A*, il a représenté, sous des noms supposés, les hommes qui, à cette époque remarquable, exerçaient de l'influence sur les affaires publiques. Sous le rapport du style, ces *Mémoires* passent pour un des ouvrages du temps, où la prose allemande a atteint son plus haut degré de perfection. Dans sa *Littérature alle-*

mande, jugée par un écrivain allemand, Woltman fait parler un de ses compatriotes, qui, élevé en Italie et connaissant les auteurs classiques de cette contrée, revient en Allemagne pour en étudier la littérature et pour la comparer avec celle des Italiens. « Après avoir lu et relu, dit celui que Woltman met en scène, je m'arrêtai à la *Messiade ;* j'y découvris une langue harmonieuse, pleine de noblesse, capable de rendre la pensée avec toutes ses profondeurs, pouvant en énergie rivaliser avec celle des Grecs, qu'elle surpasse même, quand elle a des sentiments élevés à exprimer... Qu'y a-t-il de plus frappant que ces groupes de morts qui ressuscitent, et que le poète nous montre dans la gloire de l'immortalité ! Lisez dans ce poème la résurrection de J.-C., contemplez les apôtres placés autour de leur maître qui a triomphé du tombeau, de la mort, et montrez-moi dans l'antiquité profane, un tableau qui ait cette force d'expression, et cette magie d'entraînement. » Nous ne mentionnerons pas ici plusieurs ouvrages de moindre importance, composés la plupart en communauté avec sa femme. On a publié, au profit de celle-ci, les *Œuvres réunies de Woltman*, Leipzig, 1823, 24 et 25, 17 vol. in-8°. Dans le deuxième volume, la *Critique de l'Histoire de Jean de Müller* paraît dépouillée de toute aigreur et de toute personnalité. G—Y.

WOLZOGEN (JEAN-LOUIS), né en Autriche, dans l'année 1596, d'une famille ancienne, quitta la religion catholique pour entrer dans l'Église réformée. Tracassé pour ce changement, il se rendit en Pologne ; il y embrassa la secte des sociniens, et se montra zélé partisan de leur doctrine. Après avoir visité les *Frères* en différentes contrées, il mourut près de Breslau en Silésie, en 1658. On a de lui : I. *Explication des deux opinions opposées sur la nature et l'essence d'un seul Dieu tout-puissant*. II. *Explication des passages de l'Ancien et du Nouveau Testament qu'on a coutume d'alléguer pour prouver qu'il y a trois personnes en Dieu*. Ces ouvrages et quelques autres, composés en allemand par Wolzogen, ont été traduits en latin par Stegmann, et insérés dans la *Biblioth. Fratrum Polonorum*. Voy. l'*Histoire du socinianisme*, par le P. Anastase Guichard, pag. 430-32, et l'*Historia bibl. Fabricianæ*. G-Y.

WOLZOGEN (LOUIS VAN), en latin *Wolzogenius*, savant hollandais, né en 1632 à Amersford, appartenait comme le précédent à l'ancienne et illustre famille des barons de Neuhaus. Après avoir commencé ses études sous son père, qui était aussi religieux qu'instruit, et dont Vossius parle avec éloge dans ses lettres (*Epist.* CCXLI), il alla dans les universités, et y fut admis de bonne heure au ministère évangélique. Mais avant d'accepter aucun emploi, et de débuter dans la carrière de la prédication, il voulut visiter les écoles étrangères, et entendre les principaux professeurs. La France l'attira d'abord, et il s'y perfectionna tellement dans la connaissance de la langue, qu'il parvint à l'écrire avec autant de facilité que s'il eût passé sa vie à Paris. Il se rendit ensuite à Genève, parcourut attentivement la Suisse et l'Allemagne, et fut de retour dans sa patrie vers 1661. On lui confia aussitôt la direction de l'église wallone de Groningue, que peu après il quitta pour celle de Middelbourg. Mais, les habitants ayant

refusé de l'admettre à prêcher, se rendit à Utrecht, où il rempli simultanément les fonctions de ministre de l'église wallone, et de professeur extraordinaire de l'histoire ecclésiastique (1664-1670). Il obtint ensuite la chaire d'histoire sainte. Mais il abandonna cette place presque immédiatement après sa nomination, et se rendit à Amsterdam, où on lui assurait à des conditions plus avantageuses les places qu'il occupait à Utrecht. Vainement alors les administrateurs de cette ville lui offrirent pour le retenir l'emploi de syndic. Il partit pour Amsterdam, et y resta jusqu'à sa mort, arrivée le 13 novembre 1690, et non 1692, comme le dit le P. Lelong, dans sa *Bibliothèque sacrée*. La modestie de Wolzogen égalait sa piété et ses talents; et il avait constamment refusé le syndicat ou le proconsulat que lui déféraient les habitants d'Amsterdam. Parmi ses ouvrages, il faut placer au premier rang sa fameuse réfutation du *De philosophiâ Scripturæ interprete* de Meyer. Cet écrit polémique, intitulé : *De Scripturarum interprete contra exercitatorem paradoxum*, Utrecht, 1668, in-12, semble principalement dirigé contre le spinosisme dont Mayer avait adopté les idées, et tenté de glisser les doctrines dans l'interprétation de l'Écriture. Mais, si elle satisfit les adversaires du panthéisme, elle effaroucha quelques-uns de ceux qu'épouvantait le nom de Socin. On crut entrevoir dans la contexture du livre quelque chose d'analogue aux principes des *Fratres Poloni*; et plusieurs écrivains, parmi lesquels nous nommerons Jean Van der Waeyen, Vögelsang, Jacq. Labadie, Colemann et Brown, firent paraître des réfutations. Il est probable que le nom de l'auteur ne contribuait pas peu à faire naître ou à développer les craintes de ces hommes religieux, craintes que cependant le synode de l'église wallone déclara n'être qu'une terreur panique. En effet, ayant évoqué à lui cette affaire, il déclara, après un long examen, que la foi de Louis de Wolzogen était pure; et le plus virulent de ses accusateurs, Labadie, fut réprimandé et condamné à faire une rétractation. On peut voir, dans le *Trajectum eruditum* de Gasp. Burmann, in-4°., pag. 457 et suiv., la notice des ouvrages publiés à cette occasion contre le prédicateur de l'église wallone, et dont le nombre ne s'élève pas à moins de vingt-cinq. Les autres écrits de Van Wolzogen sont : I. *Oratio de sole justitiæ*, Utrecht, 1664, in-4°. II. *Fides orthodoxa, sive Adversùs Johannem de Labadie Censura Censuræ adversùs libellum de interprete Scripturarum*, Utrecht, 1668, in-4°. III. *Apologie pour le synode de Naerden*, Utrecht, 1669, in-4°. (en français), contre Labadie, qui avait été déposé par cette assemblée. IV. *Orator sacer, sive de ratione concionandi*, Utrecht, 1671, in-8°. Ce traité d'éloquence sacrée ne s'élève guère au-dessus de la médiocrité reprochée aux ouvrages didactiques du temps. L'auteur s'occupe plus des formes techniques et matérielles du discours que de l'éloquence. D'ailleurs, il parle pour les sermonnaires protestants, généralement avares de ce qui pourrait sembler un appel aux passions. Cependant Wolzogen s'étend assez longuement sur cette partie. Mais, par une singularité ridicule, il prend pour base de ses préceptes les principes de Descartes. On approuve davantage ce qu'il dit sur

l'explication des textes, d'une part, et de l'autre sur la prononciation et sur le geste. Mais ici il suit pas à pas Érasme et le P. Cressol, ou, ce qui revient au même, Cicéron et Quintilien. Les rhéteurs et les prédicateurs contemporains de Wolzogen n'étaient pas encore imbus de cette maxime, *d'autres temps, d'autres mœurs*, et l'on n'osait pas dire que l'homme d'état, le consul tonnant au Forum Romanum ou au sénat, contre les sicaires enrégimentés de Catilina, ou contre Antoine aspirant à l'héritage de César, devait avoir un autre geste, un autre accent que l'humble ministre d'une religion de paix, commentant le Décalogue ou l'Apocalypse. V. *Dissertatio critico-theologica de correctione scribarum in octodecim Scripturæ dictionibus adhibitâ, quas alii à Judæis corruptas, alii mutatas aut aliter scriptas, aliterque lectas, alii mendas manuensium incuriâ illapsas, alii plures, alii pauciores esse putant*, Harderwick, 1689, in-4°. VI. Une traduction en français du *Dictionnaire de la langue sainte*, par Leigh (*V.* ce nom), Amsterdam, 1703, in-8°. VII. *Explication de la Prière que l'on nomme Confession des péchés*, posthume comme le précédent, Amsterdam, 1700, in-8°., etc., etc. La vie de ce théologien se trouve dans l'Éloge funèbre que lui consacra son ami Ysarn (*Lud. Wolzogenii Apologia parentalis*, Amsterdam, 1693, in-8°.), et dans les *Lettres sur la vie et les ouvrages de Louis de Wolzogen*, Amsterdam, 1692, in-12. P-OT.

WOLZOGUE. *Voy.* WOLZOGEN.

WOMOCK (LAURENT), prélat anglican, né à Norfolk en 1612, était fils de Laurent Womock, recteur de Lopham et de Fersfield, dans ce comté. En 1629, il fut admis, en qualité de pensionnaire, au collége de *Corpus-Christi*, dans l'université de Cambridge, et au mois d'octobre suivant, élu boursier de la fondation de sir Nicolas Bacon. Il prit le degré de bachelier ès arts en 1632, fut ordonné diacre le 21 septembre 1634, et promu au grade de maître-ès arts en 1639. En 1642, il succéda à son père dans le rectorat de Lopham, mais il en fut expulsé par le comité de recherches de Norfolk à l'examen qui se fit alors de ceux des ministres que, dans les principes révolutionnaires, on appelait *scandaleux*, parce qu'ils ne les partageaient pas. Il fut même emprisonné quelque temps après, à cause de ses opinions religieuses, et de son attachement au roi Charles Ier. A la restauration, en 1660, et lorsque Charles II fut monté sur le trône, Womock fut à-la-fois nommé à l'archidiaconat de Suffolk, et à une prébende d'Ely. Deux ans après, il fut présenté au rectorat d'Horningsheath dans le comté de Suffolk, et en 1663 à celui de Boxford, dans le même comté. Enfin, mais trop tard et sur la fin de sa vie (le 11 novembre 1683), il fut nommé à l'évêché de Saint-David; nomination qui, vu le peu de temps qu'il eut à jouir de ce bénéfice, loin d'être avantageuse à sa famille, lui fut préjudiciable. Il mourut le 12 mars 1685, âgé de soixante-treize ans, et fut inhumé près des restes de sa fille unique, dans l'aile sud de l'église de Sainte-Marguerite à Westminster. Sur un pilier voisin on lit une inscription consacrée à sa mémoire. Homme d'esprit et de savoir, aimant les livres, et possesseur d'une nombreuse et belle bibliothèque, Womock se distinguait par un atta-

chement inviolable à la constitution religieuse et civile de son pays; incapable de capituler avec les principes, et cordialement opposé à ceux des non-conformistes, il prit une part fort active aux controverses de son temps; et il s'y était fait la réputation d'un redoutable antagoniste. Outre ses sermons, il a publié plusieurs écrits dans le genre polémique. Les principaux sont : I. Beaten oyle for the lamps of the Sanctuary, c'est-à-dire, *Huile préparée pour les lampes du sanctuaire*, en défense de la liturgie, Londres, 1641, in-4°. II. *Examination of Tilenus*, etc. Londres, 1658, in-8°. III. *Arcana dogmatum anti-remonstrantium*, 1659, contre Baxter, Hickman et les calvinistes. IV. *The result of false principles*; dialogues, 1661, in-4°. sans nom d'auteur. V. Uniformity re-asserted, *Défense de l'uniformité*, 1661. VI. The solemn league and covenant arraigned and condemned, c'est-à-dire le *covenant* (serment des non-conformistes) *cité en jugement et condamné*, Londres, 1661, in-4°. VII. Two letters containing a farther justification of the church of England, ou *Lettres contenant une nouvelle et dernière justification de l'Église d'Angleterre*, Londres, 1682. VIII. *Suffragium protestantium*, etc., 1683, in-8°. L—Y.

WOOD (Antoine), savant antiquaire et biographe, naquit à Oxford le 17 décembre 1632; il était fils de Thomas Wood, bachelier ès-arts et en droit civil. Après avoir terminé ses études, il reçut ses degrés avec distinction (1652 et 1655). Voulant rester étranger aux disputes théologiques qui désolaient alors l'Angleterre, il résolut de s'occuper uniquement de recherches d'antiquités, et forma le projet d'écrire l'histoire de l'université d'Oxford. Il avait rédigé cet ouvrage en anglais; l'université lui en acheta le manuscrit en 1669, et J. Fell, évêque d'Oxford, chargea Christ. Wase et Peers de le traduire en latin, et se permit d'y faire beaucoup de retranchements et d'additions, à l'insu de l'auteur, qui se plaignit amèrement d'un tel procédé. Wood entreprit ensuite de donner, sous le titre d'*Academiæ Oxonienses*, les vies des personnages illustres sortis de cette école, depuis sa fondation, en 1500, jusqu'en 1690. Un passage injurieux à la famille du comte de Clarendon, chancelier de l'université, l'engagea dans un procès fâcheux avec ce seigneur, et il le perdit (1). Dans le même temps, son premier ouvrage était vivement critiqué par Burnet, évêque de Salisbury. Wood répondit par une *Défense de l'histoire de l'université d'Oxford*, etc. (en anglais), Londres, 1693, in-4°. On dit que sur la fin de sa vie, ce savant penchait pour le catholicisme; mais il mourut dans la communion anglicane, le 29 novembre 1695 (2), dans sa soixante-troisième année. Par son testament, il légua sa bibliothèque et ses manuscrits à l'université d'Oxford. La veille de sa mort il avait remis à Mart. Tanner, son ami, la continuation des *Athenæ Oxonienses*, formant 2 vol. in-fol., le laissant maître d'en disposer comme il le jugerait convenable. Les deux principaux ouvrages de Wood sont : I. *Historia et antiquitates universitatis Oxoniensis*, Oxford, 1674-75, 2 part. in-fol. Le texte anglais, resté

(1) Les pièces de ce procès ont été recueillies dans les *Curious miscellanies*, Londres, 1714.

(2) On trouve dans *Chaufepié* une lettre intéressante sur les derniers moments de Wood.

long-temps inédit (3), a été publié par M. Gutsch, 1786, supplément, 1790, 2 vol. in-4°. II. *Athenæ Oxonienses, an exact history of all the writers and bishops*, etc., Londres, 1691-92, in-fol. Le comte de Clarendon ayant obtenu la suppression du second volume, qui fut brûlé publiquement, cette première édition est devenue fort rare; mais le passage supprimé se retrouve dans la réimpression publiée par Tanner, avec des additions jusqu'à l'année 1695, Londres, 1721, in-fol. Cette édition, regardée long-temps comme la meilleure, vient d'être surpassée par celle qu'a donnée M. Bliss, avec une continuation jusqu'à l'année 1800, Londres, 1813-19, 4 vol. in-4°. C'est une excellente histoire littéraire de l'Angleterre; et les biographes en ont beaucoup profité. Cependant il faut être en garde contre sa partialité. III. *Life of Ant. Wood*. Cette Vie, que l'auteur avait laissée en manuscrit, fut publiée par Th. Hearne, avec l'ouvrage de Th. Caius (*V.* ce nom): *Vindiciæ antiquitat. academiæ oxoniensis*, 1730; elle a été reproduite depuis avec les *Vies de J. Leland et de Th. Hearne*, Oxford, 1772, 2 vol. in-8°. Le *Dictionnaire* de Chaufepié contient une bonne notice sur Wood. Son portrait a été gravé plusieurs fois. D'Israeli lui a consacré un article dans ses *Calamities of authors*. Wood était probe et désintéressé. Ses compatriotes lui reprochent d'avoir trop écouté ses préventions en faveur du catholicisme, ce qui l'a exposé à diverses attaques de la part des ennemis de la doctrine romaine. Son style est commun et trivial. W—s.

(3) L'original anglais avait paru dès 1668, in-4°, suivant Jugler, *Bibl. litt. Struvian.*, II, 1228. Il faut que cette première édition soit très-rare, puisqu'elle n'a pas été connue des bibliographes anglais.

WOOD (Jean), navigateur anglais, partit de Deptford, le 26 septembre 1669, en qualité de contremaître avec Narborough (*V.* ce nom), pour reconnaître le détroit de Magellan, et ne cessa de faire partie de cette expédition jusqu'à son retour dans les ports d'Angleterre, à la fin de l'année 1671. Sa relation fut imprimée dans le recueil qui parut en anglais, sous ce titre : *Recueil de voyages originaux contenant*, 1°. *celui du capitaine Cowley autour du monde*; 2°. *celui du capitaine Sharp à travers l'isthme de Darien, puis dans la mer du Sud*; 3°. *celui du capitaine Wood au détroit de Magellan*, etc., avec plusieurs cartes et dessins, publié par le capitaine Guillaume Hacke, Londres, 1699, in-8°. Le journal de Wood offre les mêmes particularités que celui de Narborough; mais quoiqu'on y trouve moins de déterminations nautiques que dans celui-ci, son habileté et son exactitude sont si généralement reconnues que les renseignements qu'il fournit ont été employés sur les meilleures cartes. La traduction française du recueil de Hacke se trouve à la suite de celles des voyages de Dampier. On en voit des extraits dans l'*Histoire des navigations aux terres Australes*, par Debrosses, tom. II, et dans l'*Histoire des voyages*, par Prévost, tom. XI. Ce dernier dit que l'on ignore en quelle année le voyage de Wood a eu lieu, puisque sa relation ne donne que la date du jour du départ; mais cette omission vient du traducteur français. Prévost n'a pas remarqué que le nom des bâtiments et d'autres détails indiquaient que le voyage de Wood

était le même que celui de Narborough, dont son livre renferme également un extrait dans le même volume. Du reste l'inadvertance de Prevost était bien pardonnable, puisque Wood ne nomme pas une seule fois Narborough; il se contente de dire : *le capitaine;* tandis que ce dernier nomme souvent Wood. Le nom de John Wood fut donné à une baie du détroit de Magellan, à l'ouest du cap Froward. En 1746, le P. Quiroga, missionnaire espagnol qui parcourait la terre Magellanique, rencontra près de la baie Saint-Julien un poteau avec cette inscription : JOHN WOOD. Le zèle que ce navigateur avait montré dans l'expédition de Narborough engagea le gouvernement à lui confier la conduite de celle qui fut entreprise, en 1676, pour trouver le passage au nord-est. Wood était plein d'espoir de réussir dans sa tentative. Le roi donna le navire le *Speedwell*, et une compagnie, à la tête de laquelle était son frère le duc d'York, arma à ses frais la flûte le *Prosperous*, que commanda le capitaine Flawes. Le 28 mai, on partit de la rade du Nore à l'embouchure de la Tamise; le 18 juin, on était par 70°. de lat. N. Le lendemain on découvrit des îles à l'ouest du cap Nord; on fit route au N.-E., et le 22, sous 75°. 59' de lat., on découvrit des glaces qui s'étendaient de l'O.-N.-O. à l'E.-S.-E. Le 26, on eut connaissance de la terre de l'E. au S.-E. Elle était éloignée de 15 lieues, haute et couverte de neige. On était constamment entouré de neiges, et l'on éprouvait un froid piquant. Le 27, Wood essaya inutilement de faire passer son navire entre la glace et la côte de la Nouvelle-Zemble. Le 29, le *Speedwell* toucha sur des rochers cachés sous les eaux, et ne bougea plus. Wood fit embarquer une partie de son équipage dans la chaloupe qui aborda heureusement à terre; mais la péniche qui la suivait chavira, et tout ce qu'elle portait fut perdu. Wood, malgré les instances de son monde, sortit le dernier du bord. Le lendemain le vaisseau se brisa entièrement. Wood était résolu d'agrandir la chaloupe pour s'y embarquer avec une partie de ses gens, lorsque, le temps jusqu'alors brumeux s'étant éclairci, il aperçut le *Prosperous*. Flawes vint aussitôt à son secours. « Avant de m'embarquer sur son navire, dit Wood, » j'écrivis une relation succincte de » notre voyage et de notre naufrage; » je l'enfermai dans une bouteille de » verre, et je la suspendis à un poteau, dans le retranchement où » nous avions été menacés de trouver notre tombeau. La crainte » d'être surpris par de nouvelles » brumes nous y fit laisser tout ce » que nous avions sauvé du vaisseau.... » Les Anglais reprirent, le 9 juillet, la route d'Angleterre; le 23 août, ils étaient de retour au mouillage du Nore. Le second voyage de Wood se trouve, ainsi que celui de Narborough, dans le recueil anglais, intitulé : *An account of several late voyages and discoveries to the South and North; towards the streights of Magellan, etc.; Also towards Nova Zembla, Greenland or Spitzberg, Groynland or Engrondland, etc.*, Londres, 1694, in-8°., avec cartes. Ce volume offre la relation du voyage de Wood, ainsi que des raisons et des arguments sur lesquels ce navigateur fonde la démonstration de la probabilité du passage au nord-est; son journal, celui de Flawes, enfin le récit du naufrage et

des observations sur la Nouvelle-Zemble. Wood donna des noms à divers points de cette terre de désolation. La traduction française de ces divers morceaux est contenue dans le tome II du *Recueil des voyages au nord*. *L'Histoire des voyages* de Prévost, et d'autres ouvrages du même genre renferment des extraits de la seconde expédition de Wood. Le Mémoire qui précède son journal annonce un homme bien instruit de l'histoire de la navigation. Ses raisonnements sont d'autant plus curieux à lire, qu'ils ont été en partie reproduits de nos jours, et qu'on les a allégués pour entreprendre au nord des voyages dont l'issue n'a pas répondu aux espérances qu'on s'en était formées. Wood mourut dans les premières années du dix-huitième siècle. — WOOD (*Benjamin*), autre navigateur, partit des ports d'Angleterre en 1596, et périt en mer par des maladies, ainsi que la plus grande partie de son équipage, dont quatre hommes seulement abordèrent à la petite île d'Utias, près de Porto-Rico, où trois furent massacrés par les Espagnols, qui s'emparèrent des richesses qu'ils avaient sauvées avec eux. Un seul matelot, échappé à ce naufrage, revint en Angleterre. E—s.

WOOD (ROBERT), célèbre archéologue anglais, était né vers 1717, au château de Riverstown, près Trim, dans le comté de Meath, d'une famille honorable, et qui a produit une foule d'hommes de mérite. Après avoir achevé ses études à l'université d'Oxford, d'une manière brillante, il s'attacha particulièrement à se perfectionner dans la langue et la littérature grecques. Il fit ensuite plusieurs voyages en Italie, et acquit par la fréquentation des artistes et des savants, ainsi que par l'examen des monuments, une connaissance approfondie de l'antiquité. Wood était trop instruit de tout ce qui concerne l'état ancien de la Grèce, pour ne pas desirer de vérifier par lui-même les descriptions que les voyageurs ont données de cette belle contrée. En 1742, il était sur le vaisseau le *Chatam*, à la pointe de l'île de Chio ; mais c'est tout ce qu'on sait de sa première excursion dans les îles de la Grèce. Peu de temps après, il forma le projet de visiter, Homère à la main, tous les lieux dont il est question dans l'Iliade et l'Odyssée ; il s'associa pour ce voyage Dawkins et Bouverie, deux de ses amis les plus intimes, et qui partageaient son enthousiasme pour l'antiquité ; et tous les trois s'y préparèrent par une lecture attentive des poètes et des historiens grecs. Au printemps de l'année 1750, ils s'embarquèrent à Naples, sur un vaisseau qu'ils avaient fait venir de Londres, emportant les livres qui leur étaient nécessaires, des instruments de mathématiques, des présents pour les Turcs, et emmenant avec eux Borra, très-habile dessinateur italien. Après avoir exploré les îles de l'Archipel, ainsi que les côtes de l'Europe et de l'Asie, recueillant partout des manuscrits, des inscriptions et des médailles, ils s'avancèrent dans l'Asie mineure, et pénétrèrent jusque dans la Syrie, pour reconnaître l'emplacement de Palmyre et en examiner les ruines. Bouverie mourut dans le désert, épuisé de fatigues. Parvenus au terme de leur voyage, Wood et Dawkins se trouvèrent dédommagés amplement de tous les dangers qu'ils avaient courus, par l'importance et la beauté des monuments

qui s'offrirent à leur curiosité. De retour à Londres, en 1751, Wood s'empressa de faire connaître le résultat d'un voyage entrepris uniquement dans l'intérêt de la science, en publiant successivement les *Ruines de Palmyre* et celles de *Balbeck*, deux ouvrages qui le placent au rang des premiers archéologues. Il s'occupait de rédiger ses observations sur l'Iliade, lorsqu'il fut revêtu de la place de secrétaire d'état. Le zèle avec lequel il en remplissait les devoirs ne lui permettait plus de continuer ses travaux d'érudition; cependant, encouragé par lord Granville (*V.* ce nom), qui lui répétait sans cesse que malgré les occupations du ministère il donnait bien des moments à la littérature, il acheva son *Essai sur le génie d'Homère.* Dans la préface, il témoigne le regret de n'avoir pas eu pour ce dernier écrit les conseils de Dawkins. Wood survécut peu à la publication de cet ouvrage, et mourut en 1775. Il était membre de la société royale des antiquaires de Londres. Nous allons maintenant donner quelques détails sur ses ouvrages que nous n'avons encore pu qu'indiquer : I. *Les Ruines de Palmyre, autrement dite Tedmor au désert ;* avec les réflexions de l'abbé Barthélemy sur l'alphabet et sur la langue dont on se servait autrefois à Palmyre, Londres, 1753, in-fol., avec cinquante-sept planches très-bien exécutées. L'ouvrage fut imprimé, en même temps, en anglais et en français. Le texte français a été reproduit en 1819, Paris, Firm. Didot, in-4°., fig. Les descriptions de Wood sont d'une rare exactitude ; il a mesuré lui même, avec la plus grande précision, tous les monuments qu'il a découverts ; et sous ce rapport cet ouvrage n'intéresse pas moins les architectes que les antiquaires. II. *Les Ruines de Balbeck, autrement dite Héliopolis dans la Cœlé-Syrie*, angl.-français, Londres, 1757, grand in-fol., avec quarante sept planches Cet ouvrage a le même genre de mérite que le précédent. L'abbé Barthélemy a rendu compte de l'un et de l'autre dans deux articles du *Journal des savants* (1), dont il est inutile de présenter ici l'analyse, puisqu'ils ont été recueillis dans l'édition de ses *OEuvres diverses.* Cassas, dans son *Voyage pittoresque en Syrie*, a publié quelques monuments négligés par Wood, et combattu plusieurs fois son opinion. III. *Essai sur le génie original d'Homère ;* avec l'état actuel de la Troade comparé à son état ancien (*Essay on the original genius and writings of Homer*), Londres, 1769, in-4°. Cette première édition n'a, dit-on, été tirée qu'à sept exemplaires (2), ibid., 1775, grand in-4°., fig., traduit en italien, en allemand, en espagnol et en français. La traduction française par Démeunier, Paris, 1777, in-8°., est ornée d'une carte de l'ancienne Troade, qui manque dans les contrefaçons. Dans la première partie de cet ouvrage, l'auteur traite de la patrie d'Homère, de ses voyages, de sa mythologie, et enfin des mœurs et de la géographie de l'Iliade et de l'Odyssée. On y trouve une foule d'aperçus nouveaux, et de remarques également fines et judicieuses. Dans la seconde, il compare l'état actuel de la plaine de Troie avec les écrits d'Homère ; mais oubliant ce qu'il a dit de l'exactitude de ce grand poète dans les moindres détails, il le trouve en défaut précisé-

(1) *Avril 1754 et juin 1760.*

(2) Voy. *John. Nichols anecdot. of W. Bowyer*, Londres, 1782, pag. 416.

ment dans les lieux qu'il avait dû observer et décrire avec le plus de soin. Ce n'est point Homère, comme on le pense bien, c'est Wood qui s'est trompé. La cause de sa méprise vient de ce qu'il n'a point connu la source du Scamandre, ainsi que l'a démontré M. Lechevalier (*Voy.* ce nom, *Biographie des hommes vivants*), dans son *Voyage à la Troade*. Wood a laissé plusieurs manuscrits, entre autres un Recueil d'inscriptions, qu'après sa mort, l'abbé Barthélemy tenta d'acquérir, et que l'on conserve au *Muséum* de Londres. — WOOD (*William*), théologien anglais, né près de Northampton, vers 1745, mort le 1er. avril 1808, était ministre d'une congrégation de *dissenters* dans la ville de Leeds. Il est auteur de plusieurs *Sermons* détachés, d'un volume de *Sermons sur la vie sociale*, 1775, in-8°., et de quelques pamphlets politiques. W—s.

WOODES-ROGERS. *V.* ROGERS.

WOODESON (RICHARD), auteur anglais, habile instituteur, compta parmi ses élèves des sujets qui se sont distingués dans la littérature. Il fut professeur de droit à l'université d'Oxford, et a publié : *Éléments de jurisprudence*, 1783, in-4°.; *Tableau systématique de la loi d'Angleterre*, 1792, 1793, 3 vol. in-8°.; *Courte défense des droits de la législature anglaise*, en réponse au pamphlet (de M. Reeve) intitulé : *Reflexions sur le gouvernement anglais*, 1799, in-8°. Woodeson mourut le 22 octobre 1822. Z.

WOODFORD (SAMUEL), ministre anglican et poète, fils de Robert Woodford, gentilhomme du comté de Northampton, naquit à Londres le 15 avril 1636, entra au collége Wadham, dans l'université d'Oxford, en 1653, fut admis trois ans après au grade de maître-ès-arts, et s'appliqua ensuite à la jurisprudence dans le collége d'Inner-Temple, où il fut compagnon de chambre du poète Flatman. Après la restauration il se maria, et vécut successivement à Aldbrook et à Bensted, dans le comté de Hamp. Plus tard il se voua à la carrière ecclésiastique, reçut les ordres de l'évêque Morley, et, après avoir passé plusieurs années dans le rectorat de Hartley-Maudet, il obtint la prébende de Chichester en 1676, et celle de Winchester en 1680. C'est là qu'il mourut en 1700. Il était membre de la société royale de Londres, depuis 1664. Les poésies de Woodford sont tombées dans un oubli qu'elles semblent ne pas mériter. Sa paraphrase des psaumes en vers lyriques et en cinq livres prouve de la facilité et de l'art dans la manière de versifier. Flatman, son ami, a loué cet ouvrage, et même il a composé à cette occasion une ode pindarique qui fait honneur à tous les deux. On a aussi de Woodford un volume qui contient : 1°. *la Paraphrase en vers de plusieurs cantiques*; 2°. la *Légende de l'amour*, poème en trois chants; 3°. *Ode à sa muse*; 4°. *Paraphrase sur quelques hymnes choisis de l'Ancien et du Nouveau Testament*; 5°. *diverses Compositions*, les unes originales, les autres traduites du grec, du latin et de l'italien. De plus, il avait publié, en 1660, un poème sur le retour de Charles II. P-OT.

WOODHEAD (ABRAHAM), né à Meltham, dans le comté d'York, fut envoyé, en 1624, à l'âge de seize ans, à l'université d'Oxford, et y prit le degré de maître-ès-arts, puis obtint ensuite une place d'associé. Il

s'engagea dans les ordres, et passa sur le continent vers 1641. Arrivé à Rome, le duc de Buckingham le logea chez lui, pour qu'il lui apprît les mathématiques. A son retour en Angleterre, le même duc lui donna un logement dans son hôtel à Londres. Il s'attacha ensuite à la famille de lord Capel. Lorsque les visiteurs chargés, en 1648, par le parlement, de faire sortir des deux universités tous ceux qui étaient soupçonnés de catholicisme se rendirent à Oxford, Woodhead perdit sa place d'associé, qu'il ne recouvra qu'en 1660, à l'époque de la restauration. Mais, comme il fallait se conformer extérieurement aux pratiques du culte anglican, sa répugnance l'obligea de demander la permission de voyager, en conservant les émoluments de sa place, qui étaient de vingt livres sterling. Au lieu de s'expatrier, il alla se confiner à Hoxton, dans les environs de Londres, où il se livra à l'instruction de quelques enfants de familles catholiques, et s'occupa de la composition de divers ouvrages. Il s'y était si bien caché, qu'on ne chercha point à l'inquiéter pendant les troubles du pays. C'est dans cette retraite qu'il mourut, le 4 mai 1678, à l'âge de soixante-dix ans. Woodhead se mesura successivement dans l'arène théologique avec Heylyn, Stillingfleet, l'archevêque Wake, Smalridge, Tully, Hooper, Hainington, Aldrich et Whitby. Aussi était-il reconnu pour un des plus habiles controversistes de son temps. C'est le témoignage que lui rendent les protestants, aussi bien que les catholiques. La controverse entre les deux Églises est exposée dans ses ouvrages avec plus de clarté et de précision que dans la plupart des autres. On y voit qu'il était profondément versé dans la connaissance des anciens Pères et des théologiens modernes. Ses ouvrages sont : I. *Courte relation de l'ancien gouvernement de l'Église*, Londres, 1684, in-4°. II. *Exposition raisonnable de la doctrine catholique*, pour servir de guide dans les controverses de religion, 1666, 1667; réimprimée avec des additions, en 1673, in-4°., sous les initiales R. H. III. *De la nécessité d'un guide pour diriger les chrétiens dans la foi*, 1675, in-4°. IV. *Exercices touchant la résolution de la foi*, 1674, in-4°. V. *Considérations sur l'idée que le docteur Stillingfleet donne de la foi des protestants*, Paris, 1671, in-8°. VI. *Considérations sur le concile de Trente*, 1671 et 87, in-8°. VII. *Les Pratiques de dévotion de l'Église romaine et sa doctrine sur la pénitence et les indulgences, vengées de la fausse idée qu'en donne le docteur Stillingfleet*, 1672, in-8°. VIII. *Discours sur l'esprit et l'origine de la réformation de Luther, et sur le célibat ecclésiastique*, Oxford, 1687, in-4°. IX. *Discours sur l'Eucharistie*, Oxford, 1688. X. *De la foi nécessaire au salut*, ibid., 1688, in-4°. XI. *Motifs pour mener une vie sainte*, ibid. XII. *Traduction des Confessions de saint Augustin et de la Vie du saint par Possidius*, 1679, in-8°. XIII. *Vie de sainte Thérèse*, avec différents écrits spirituels de la sainte, 1669, in-4°. On a encore de lui divers autres ouvrages imprimés et quelques-uns restés manuscrits ; mais ils sont dans un état si informe, que l'on essaierait vainement de les comprendre. T-D.

WOODHOUSE (Jacques), chimiste célèbre, né dans l'Amérique du Nord en 1770, fit ses études à l'université de Pensylvanie de la manière

la plus brillante, et après avoir fait divers voyages, pour acquérir des connaissances, devint, en 1792, professeur de chimie à la même université. Sa dissertation inaugurale, qui a été imprimée dans la même année, eut pour sujet l'*Analyse des végétaux astringents*. On a de lui : I. *Le Manuel du jeune Chimiste, avec le Laboratoire portatif*, 1797, in-8°. II. *Réponse* aux Observations du docteur Priestley, sur la doctrine du phlogistique et la décomposition de l'eau, insérée dans le IV[e]. volume des *Transactions de la société philosophique* d'Amérique. III. Une édition de la *Chimie* de Chaptal, trad. en anglais, avec des notes, 2 vol. in-8°., 1807. Woodhouse mourut en 1809. Z.

WOODVILLE (William), mort en 1805, médecin de l'hôpital pour la petite-vérole, qui est situé dans le quartier de Pancras à Londres, a beaucoup contribué, par son zèle et par ses écrits, à propager en Europe le bienfait de la vaccine. On a de lui : I. *Histoire de l'inoculation de la petite-vérole dans la Grande-Bretagne*, 1796, in-8°. II. *Botanique médicale*, 1790, 3 vol. in-4°., ouvrage estimé pour le fond comme pour le style, et dans lequel on trouve une histoire de la botanique, et la description des plantes médicinales, avec l'exposé de leur usage et de leurs propriétés. Z.

WOODWARD (Jean), médecin et naturaliste anglais, naquit le 1[er]. mai 1665 dans le comté de Derby. Quoiqu'il fût de bonne famille, et que dès son adolescence il eût fait des progrès remarquables dans les langues grecque et latine, ses parents qui le destinaient au commerce, le mirent en apprentissage chez un tisserand de Londres. Woodward avait alors seize ans. La carrière dans laquelle on le faisait débuter était totalement opposée à son amour pour la lecture et pour les sciences auxquelles, malgré ses nouvelles occupations, il voua la plus grande partie de son temps. Son aptitude et sa persévérance le firent connaître de quelques personnes recommandables, particulièrement du docteur Barwick qui le prit en amitié, et le retira chez lui où il le garda huit ans. Pendant ce temps, Woodward apprit à fond l'anatomie et la médecine. Il s'appliqua aussi à la philosophie, à la physique et aux sciences naturelles. Ayant été invité avec le docteur à se rendre dans une maison de campagne de Glocester, à Sherborne, il commença à s'y familiariser avec la science qui fut dans la suite l'objet principal de ses méditations et la base de sa célébrité. Tout le pays aux environs de Sherborne est semé de minéraux, et des carrières y sont ouvertes de tous côtés. Woodward résolut d'y descendre et d'examiner en détail les diverses espèces minéralogiques qu'elles contiennent. Il fut frappé surtout du grand nombre de coquillages et de débris marins que l'on y trouve enterrés dans le sable. Attiré par l'attrait de la nouveauté, autant que par l'importance présumée de cette branche de l'histoire naturelle, il résolut de parcourir l'Angleterre, pour y recueillir des données sur ces traces fossiles ensevelies depuis des siècles dans les entrailles de la terre. Carrières, mines, cavernes, tout fut successivement l'objet des longues investigations de notre jeune voyageur, qui crut pourtant devoir associer à ce genre de recherches l'étude approfondie de la botanique et des diverses branches de la zoologie. Toutes ses observations furent

soigneusement consignées dans des notes. Il songea ensuite à se rendre dans les pays étrangers, pour y recueillir de nouveaux faits. On sait que la France, l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie, présentent en foule des débris de coquillages, de zoophytes, et même de poissons. Mais la guerre qui venait d'éclater, et qui embrasait le continent, l'empêcha d'effectuer ce dessein; il se contenta d'écrire à chacun de ceux qu'il connaissait en pays étranger de rassembler, à mesure qu'ils se présenteraient, tous les détails, tous les renseignements relatifs aux fossiles. Un gentilhomme qui avait long-temps voyagé dans presque toutes les contrées de l'Europe, et qui avait toujours observé avec intérêt ces vestiges d'une antiquité reculée, lui fournit une ample quantité de matériaux. Le projet de Woodward était d'écrire une histoire universelle de la terre; se croyant assez pourvu de faits pour jeter les bases d'une théorie, il commença par publier son *Essai sur l'histoire naturelle de la terre, et des corps qu'elle contient, spécialement des minéraux, ainsi que sur celle de la mer, des rivières et des sources*, etc., etc., Londres, 1695, 1 vol. in-4°. La hardiesse et la nouveauté des idées de l'auteur donnèrent en peu de temps une grande vogue à cet ouvrage, qui n'est cependant qu'un roman géologique comme tant d'autres. Woodward est parti de l'idée d'un déluge universel, à laquelle il subordonne tout son système. Conduit par cette idée, il pense que lorsque Dieu créa la terre, il plaça dans le centre une quantité prodigieuse d'eaux qui communiquaient par des conduits souterrains à la mer et à différentes parties de la terre; que lors du déluge ces eaux sortirent de l'abîme pour inonder la terre qui s'y trouva dissoute, et à laquelle se mêlèrent des milliers de coquillages, de zoophytes et de productions marines dont on trouve partout des vestiges ou des empreintes; et qu'ensuite, ces eaux étant rentrées dans leur réceptacle, la terre reprit sa consistance, et tout rentra dans l'ordre accoutumé. Cette hypothèse appuyée d'arguments ingénieux et d'observations curieuses (car quel système ne s'étaie sur quelques appuis de ce genre?) n'était au fond pas plus admissible que la théorie de Burnet, et elle était beaucoup moins judicieuse que les idées de Whiston sur le déluge. Aussi vit-on de toutes parts des réfutations générales ou partielles protester coutre le succès de l'ouvrage. Celles du docteur Lister et de Robinson (*Observations on the natural history of the world of matter and the world of life*) attirèrent une réponse de Harris, en 1697; le docteur Arbuthnot fit paraître aussi un *Examen impartial* de la doctrine de Woodward, et conclut en disant que son hypothèse, quoique faible et sujette à beaucoup d'objections, ne devait point cependant être rejetée. Mais son adversaire le plus redoutable fut Élie Camerarius, professeur de médecine à l'académie de Tubingue. Quoique ami du paradoxe et de la nouveauté, cet habile écrivain n'adopta en aucun point le système du géologue anglais, et il fit paraître à Tubingue, en 1712, plusieurs dissertations latines, où il détruisait complètement, et par des raisons péremptoires l'édifice si laborieusement élevé par Woodward. Jusqu'ici l'auteur de l'*Essai* s'était dispensé d'entrer dans la lice: mais, croyant devoir répondre à l'attaque du médecin de Tubingue; il

fit paraître, en 1714, une édition latine de l'écrit qui donnait lieu à tant de contestations, sous le titre de *J. Woodwardi... etc., naturalis Historia telluris illustrata et aucta; unà cum ejusdem defensione præsertim contra nuperas objectiones D. El. Camerarii*, etc., Oxford, in-8°. La traduction était l'ouvrage de J.-J. Scheuchzer, qui l'avait déjà donnée dix ans auparavant sous celui de *Geographia physica*, Zurich, 1704 (1). Buffon, qui, dans sa Théorie de la Terre, a admis un système absolument contraire à celui de Woodward (l'hypothèse du feu central), a donné dans cet ouvrage un résumé très-net des idées de ce savant, et en a démontré l'insuffisance d'après les objections de Camerarius. Au milieu de tout le mouvement qu'avait inspiré l'apparition de l'Essai, Woodward ne négligeait point sa profession. D'ailleurs il avait été nommé professeur au collége de Gresham (1692), membre de la société royale de Londres (1693) et associé du collége de médecine de Cambridge (1702). Ces places, non moins que le soin d'une brillante clientelle, lui faisaient une loi de s'appliquer avec ardeur à la science médicale. Aussi voyons-nous figurer dans la liste de ses ouvrages plusieurs écrits relatifs à la médecine. On sait d'ailleurs qu'il était considéré par ses confrères comme un des membres les plus habiles de la faculté, et qu'il était souvent appelé pour les consultations les plus difficiles. Cependant la collection des matériaux pour l'*Histoire de la Terre* était toujours sa principale occupation; il avait rédigé beaucoup de notes qui devaient en faire partie, et probablement il n'aurait pas tardé à prendre la plume pour la rédaction définitive de l'ouvrage, si l'affaiblissement de plus en plus marqué de sa santé ne lui eût interdit tout travail suivi. Il végéta ainsi plusieurs années, en proie à des infirmités prématurées, jusqu'à ce qu'il expirât le 25 avril 1722. Il fut enterré dans l'abbaye de Westminster, où on lui a élevé un monument. Il avait légué à l'académie de Cambridge ses deux cabinets de fossiles anglais, et ordonné que sur le prix de la vente de ses livres et de son muséum d'antiquités, on prélevât une somme suffisante à l'achat d'un fonds de terre de cent cinquante livres sterling de rente, destinées tant aux honoraires d'un professeur qui ferait annuellement quatre leçons sur sa théorie de la terre qu'aux nouvelles éditions de cet ouvrage. Le docteur Woodward n'avait pas moins de générosité et d'humanité que de talents. On lit dans l'*Analytical Review* (mai 1787, p. 93) qu'un poète comique, ayant résolu de traduire ce naturaliste sur la scène, chargea un acteur célèbre par son talent mimique de s'introduire chez lui et d'étudier ses manières, et ses ridicules pour les contrefaire. Le mime alla en effet chez le docteur, et lui débita un long catalogue de maladies imaginaires, et de désagréments domestiques, dont il se disait affligé; Woodward l'écouta avec intérêt, et, après les prescriptions d'usage, il refusa la guinée que voulait lui donner le prétendu malade. Cet homme fut tellement ému, qu'à son retour chez celui qui l'avait envoyé, il déclara qu'il ne

(1) Cet ouvrage a été traduit en français, par Nogues, sous le titre de *Géographie physique ou Essai sur l'histoire naturelle de la terre*, Paris, 1735, in-4°.; et en allemand, Erfurt, 1745, in-8°. Les *Réponses* de Woodward aux observations de Camerarius ont été traduites en français par Niceron.

consentirait jamais à prendre part à une mystification du genre de celle que l'auteur s'était proposé de faire subir au docteur. Outre la *Théorie de la terre*, on doit à Woodward plusieurs écrits estimés, savoir : I. *Courte instruction pour faire des observations dans toutes les parties de l'univers, ainsi que sur l'art de recueillir, de conserver et d'envoyer les objets d'histoire naturelle.* II. *Quelques pensées et expériences concernant la végétation* (insérées dans les *Transactions philosophiques de* 1699, n°. 253). III. *Lettre à l'abbé Bignon, sur un bouclier antique* (insérée par Ward dans son appendice à la *Vie des professeurs de Gresham*). IV. *Compte rendu* (*An account of*, etc.) *de quelques urnes antiques, et autres antiquités découvertes dernièrement à Bishopsgate*, etc., *avec de courtes réflexions sur l'état ancien et présent de Londres, dans une lettre à Wren*, etc., Londres, 1707, in-8°.; 2e. édit., 1715; 3e. édit., Oxford, 1723, sous le titre de *Remarques sur l'ancien et le nouvel état de Londres, à l'occasion de quelques vases, médailles et autres antiquités*, etc. Cette brochure est surtout remarquable par la réfutation du commentaire de M. Gale, sur l'Itinéraire d'Antonin, relatif à la ville de Londres. V. *État de la médecine et des maladies*, etc., Londres, 1718, in-8°. ; traduit en latin, Zurich, 1720, in-4°. Cet écrit fut publié à l'occasion d'une discussion que Woodward avait eue dès l'année précédente avec les docteurs Freind et Mead. Ces deux praticiens, faisant valoir l'autorité d'Hippocrate et de quelques autres médecins, voulaient purger dans la petite-vérole. Woodward, supposant que cette méthode pouvait entraîner de fâcheuses conséquences, crut qu'il était de son devoir de l'examiner de plus près, et d'exposer au public les raisons qui l'engageaient à la désapprouver. Les deux partis apportèrent dans cette contestation une chaleur qui fit rire à leurs dépens. Mais Woodward n'eut d'autre tort que de mettre dans la discussion une vivacité excusable, tandis que Mead, écrivant trente ans après son *Traité de la petite-vérole*, a eu celui de se permettre contre son antagoniste mort des personnalités injurieuses. VI. *Traité sur la bile*, Oxford, 1717, in-8°. L'auteur y expose des idées singulières sur la bile, qu'il regarde comme la cause principale de l'accomplissement régulier de toutes les fonctions animales dans l'état de santé. Le docteur Byfielde, ennemi personnel de l'auteur, adressa alors à Woodward une lettre dans laquelle, après avoir donné une analyse ridicule de cette doctrine, il le comble de louanges extraordinaires. Un extrait de cette lettre ayant été inséré dans le *Journal des savants* donna lieu à une réclamation intitulée : *Mémoire envoyé d'Angleterre, concernant les ouvrages de M. Woodward.* VII. *Classification des fossiles de toutes especes, rangés d'après leurs relations et leurs affinités* (*Fossils of all kinds, digested into a method*, etc.), Londres, 1728, in-8°., posthume. VIII. *Catalogue des fossiles du cabinet de M. Woodward*, etc., Londres, 1729, 2 vol. in-8°. Les fragments qu'il avait rédigés pour l'*Histoire générale de la Terre* furent anéantis d'après ses ordres : il avait encore laissé plusieurs autres manuscrits qui n'ont point été publiés. Les principaux sont une *Lettre*



sur l'origine des nations; autre Lettre sur l'origine des Américains; de la sagesse des anciens Égyptiens; deux *Discours sur la peste; Collection de faits relatifs à la médecine; des médicaux observés et rapportés à lui-même; Discours sur les grandes choses opérées par la société royale, tant pour l'honneur que pour l'avantage de la nation.*—*Ézéchias* WOODWARD, théologien anglais, ami et fougueux partisan de Cromwell qui le nomma vicaire à Bray, se rendit fameux par sa violence et son fanatisme; il persécuta les anabaptistes et les quakers, chassa un certain nombre d'habitants de la commune, et établit un conventicule privé dans sa maison. Il mourut à Uxbridge, dans le comté de Middlesex, le 29 mars 1675, laissant un commentaire sur les livres des Rois, un traité sur le baptême des enfants, et deux autres ouvrages intitulés, l'un *Vestibulum*, l'autre *Investigatio causarum miseriæ nostræ.* Tous ces écrits sont en latin.—Il ne faut point le confondre avec un autre WOODWARD (*Humphry*), jésuite, qui mourut le 30 novembre 1587, à Maylaud, n'étant encore âgé que de trente-cinq ans, et qui laissa un *Commentaire* estimé *sur les Psaumes.* P—OT.

WOOLHOUSE (JEAN-THOMAS), médecin-oculiste anglais, né, vers le milieu du dix-septième siècle, d'une famille noble, fit ses études médicales à Londres, et parcourut de bonne heure différentes contrées de l'Europe, pour apprendre et pour pratiquer son art. Il opéra partout des cures remarquables, et revenu dans sa patrie il n'y obtint pas moins de succès. Le roi Jacques II le nomma son médecin-oculiste, et il porta le titre de médecin du roi jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1730. Woolhouse a inventé plusieurs instruments utiles; et publié quelques écrits que l'on peut encore consulter, savoir: I. *Catalogue d'instruments pour les opérations manuelles des yeux*, 1696, in-8°. C'est une description de divers instruments, dont plusieurs sont de l'invention de Woolhouse, et peuvent être considérés comme des découvertes importantes. II. *Expériences des différentes opérations manuelles que le sieur de Woolhouse, gentilhomme et oculiste du roi d'Angleterre, a faites aux yeux*, 1711, in-12. III. *Observations critiques sur le livre anglais de P. Kennedy*, intitulé *Ophthalmographia.* IV. *Avis de M. de Woolhouse sur une nouvelle aiguille à cataracte qu'il a inventée, et par le moyen de laquelle il abat facilement toute cataracte adhérente du côté de la tempe*, 1720, in-8°. V. *Mémoire communiqué* (inséré dans le Journal des savants en 1720), sur la quantité d'humeur aqueuse, contenue dans chacune des deux chambres comprises entre la cornée et le cristallin. Ce Mémoire est principalement destiné à combattre les opinions du docteur Heister, qui eut de nombreuses disputes avec Woolhouse, et qui supposait une plus grande quantité de liquide entre la cornée et l'uvée. Dans deux lettres adressées au père Lebrun de l'Oratoire, et dans plusieurs articles qui furent insérés au Mercure de France depuis le mois d'octobre 1708, jusqu'au mois d'avril 1709, Woolhouse donna une idée du système des anciens, et surtout de celui d'Hippocrate sur le glaucome et la cataracte. Saint-Yves fut aussi un des adversaires de Woolhouse; et, dans son *Traité des maladies des yeux*,

ce docteur qualifia de *faux rapports* les expériences alléguées par l'oculiste anglais. Woolhouse a concouru avec Palfin à une traduction flamande du *Traité des maladies de l'œil*, de Maîtrejean (*V.* ce nom), imprimée à Leyde en 1714, in-4°, et qu'il a enrichie de nombreuses additions. Le Cerf, médecin de Francfort, a traduit en latin et publié en un vol. in-8°. tous les écrits de Woolhouse; et il y a joint une notice de plus de quarante opérations manuelles pratiquées par cet oculiste. Z.

WOOLLETT (William), graveur anglais, né le 27 août 1735, à Maidstone dans le comté de Kent, était fils d'un artisan. Ayant été mis dans une école de son pays natal, il s'y amusait à tracer sur l'ardoise les traits de ses condisciples et ceux des amis de son père. Un graveur, nommé Tinney, vit un échantillon de son savoir-faire, en conçut des espérances; et le reçut dans son atelier. Là William fit des progrès rapides, et porta l'art de graver, particulièrement le paysage, à une grande perfection. Il n'eut guère moins de succès en traitant les sujets historiques et le portrait. On a regardé comme un grand avantage pour le peintre Wilson d'avoir rencontré un graveur aussi habile, et qui a su saisir et rendre, avec le burin, le feu même de ses idées. On cite surtout les estampes de *Niobé* et de son pendant *Phaéton*; *Céladon et Amélie*; *Céyx et Alcyone*, et *la Pêche*, toutes d'après les meilleurs tableaux de Richard Wilson; le *Portrait de Rubens*, d'après Van Dick; la mort du général Wolfe (*Voy.* ce nom), et la *Bataille de la Boyne*; d'après Benjamin West. Les bonnes épreuves de ces estampes se vendent à de très-hauts prix, et figurent dans les collections dont le goût a dicté le choix. Ce graveur, aussi modeste qu'habile, mourut à Londres le 23 mai 1785. Un monument élégant a été érigé à sa mémoire dans le cloître de l'abbaye de Westminster. Strutt, dans son Dictionnaire des graveurs, a fait le plus grand éloge de son talent et de son caractère. Z.

WOOLSTON (Thomas), né en 1669 à Northampton, fit ses études dans l'université de Cambridge, où, la modicité de sa fortune ne lui permettant pas d'aller au-delà du degré de bachelier, il se livra au ministère de la chaire évangélique. Ses talents, sa vie sobre et retirée, sa piété exemplaire, sa charité envers les pauvres prévinrent singulièrement en sa faveur. Il joignait à toutes ces qualités une belle imagination et un savoir très-étendu. Mais tous ces avantages perdirent de leur mérite par son goût pour les interprétations allégoriques de l'Écriture, qu'il poussa depuis jusqu'à l'extravagance. Il manifesta ce goût pour la première fois, et d'une manière assez sensible, dans son *Rajeunissement de l'ancienne apologie de la religion chrétienne contre les Juifs et les Gentils*. Là, il prétend prouver qu'il n'y a que des athées, des déistes et des apostats qui puissent s'attacher au sens littéral et historique; que Moïse n'est qu'un personnage allégorique, et toute son histoire qu'un type de celle de Jésus-Christ; enfin, que les miracles de l'Évangile comme ceux du Pentateuque ne sont que de pures allégories. Cet ouvrage, tout bizarre qu'il était, n'eut point de suites fâcheuses pour l'auteur, parce que jusque-là il avait montré un grand zèle pour la reli-

gion, et qu'il en publia, presque dans le même temps, un autre pour démontrer la mission de Jésus-Christ. Mais il ne tarda pas à se rendre suspect par ses *Origenis Adamantii Epistolæ duæ*, et par un Recueil d'autres *Lettres*, où il se proposait de délivrer l'Écriture sainte et les saints Pères de ce qu'il appelait les minuties de la lettre, et de prouver que les quakers approchent plus que toutes les autres sectes des principes et de la pratique des premiers chrétiens. Ces deux ouvrages furent suivis d'un troisième, où l'auteur prétendait que les prêtres mercenaires sont les adorateurs de la bête de l'Apocalypse et les ministres de l'Ante-Christ. Enfin, il déchira entièrement le voile dans le *Modérateur entre un incrédule et un apostat*, où il établit que, pris à la lettre, les miracles ne prouvent point que Jésus-Christ soit le Messie; système qu'il développa encore plus amplement dans les années 1727, 28 et 29, par les six fameux *Discours sur les miracles de Jésus-Christ*, qui les réduisaient à de simples allégories. Jamais on n'avait rien vu de si indécent et de si grossier sur un sujet aussi respectable: jamais on n'avait proféré autant de blasphèmes contre Jésus-Christ. Tout ce système roule sur ces trois points: que les miracles du Nouveau-Testament sont très-douteux en eux-mêmes; que le récit des évangélistes n'offre que des absurdités, si l'on s'en tient au sens littéral; que toute l'antiquité a formellement rejeté ce sens, et qu'elle s'est attachée au sens allégorique. Avant que Woolston eut publié ces discours, on n'avait pas paru très-alarmé de ses paradoxes, soit qu'on le regardât comme un fou, dont les extravagances offraient une réfutation suffisante de ses erreurs; soit qu'on jugeât qu'un système aussi absurde ne pouvait faire de fâcheuses impressions. Mais la chaleur qu'il mit dans ce dernier ouvrage, et le fiel qu'il y versait sur le clergé, n'annoncèrent que trop que son véritable but était de saper la religion par un de ses principaux fondements. Ces inquiétudes s'accrurent par le concours des libres-penseurs chez son libraire, pour acheter à un très-haut prix ses pamphlets, dont on faisait même des pacotilles pour l'Amérique; ce qui, au rapport de Voltaire, en augmenta le débit jusqu'à trente mille exemplaires. Les plus habiles théologiens s'empressèrent d'opposer une digue à ce torrent d'impiétés. On vit paraître, en assez peu de temps, au-delà de soixante écrits, plus ou moins considérables, contre le nouveau système: le docteur Gibson, évêque de Londres, auquel il avait dédié le premier de ces discours, y opposa une instruction pastorale qui eut le plus grand succès. Le docteur Pearce, depuis évêque de Bangor, et plusieurs autres entreprirent de discuter à fond l'ensemble du système; mais, de tous les apologistes qui se signalèrent dans cette controverse, celui dont l'ouvrage, vraiment original, fixa le plus l'attention du public, fut Thomas Sherlock, par ses *Témoins de la résurrection de Jésus-Christ, examinés et jugés selon les règles du barreau.* Woolston fut contraint d'avouer que ses principales difficultés y étaient pleinement résolues; et il se trouva hors d'état d'y répondre. Toutes ces contradictions ne firent qu'accroître son déchaînement contre le clergé, sans aucun égard pour les vertus, les talents et le rang des personnes. C'est dans ses diatri-

bes que Voltaire a fait une ample récolte pour les nombreux écrits dont il a inondé la France, pendant la dernière moitié de sa longue carrière. L'orage qui s'était élevé contre Woolston ne se termina pas par de simples réfutations de ses erreurs. L'université de Cambridge le raya de la liste de ses membres, et le priva des émoluments de sa place au collége de Sidney. Le procureur-général de la couronne le dénonça au banc du roi, où il fut condamné à vingt-cinq livres sterling d'amende pour chacun des six discours, et à tenir prison pendant un an, au bout duquel il ne pourrait être mis en liberté qu'en fournissant deux cautions de mille livres sterling, ou quatre cautions de cinq cents livres chacune. Personne n'ayant voulu répondre pour lui, il resta en prison jusqu'à sa mort, arrivée le 21 janvier 1731. Son dernier soupir fut plus tranquille que ne l'avait été toute sa vie. « Voici le terme où tout homme » doit arriver, dit-il à sa garde; je » supporterai cette épreuve, non-» seulement avec patience, mais en-» core sans répugnance. » Il expira en prononçant ces dernières paroles, après s'être fermé les yeux et les lèvres avec ses doigts, afin, dit-il, *de mourir plus décemment*. C'est principalement à ses fameux discours contre les miracles, que Woolston a dû sa grande renommée parmi les philosophes incrédules. Voltaire, en recueillant ce qu'ils contiennent de plus propre à décrier ceux du Nouveau-Testament, s'est appliqué à leur donner un travestissement burlesque, qui enchérit sur les impiétés de l'auteur anglais. Tout en paraissant blâmer le ton grossier et le style indécent de ce maniaque, il en annonce l'ouvrage comme plein de vigueur, et laisse apercevoir une secrète complaisance à remettre sous les yeux des lecteurs français les phrases, les expressions, les traits licencieux et satiriques qui découlent avec abondance de l'imagination extravagante du philosophe anglais. On trouve de plus amples détails sur la personne, les ouvrages et les systèmes de Woolston dans le second tome de l'*Histoire du philosophisme anglais*, par l'auteur de cet article.

T—D.

WOOLTON (John), évêque anglican, né, en 1535, à Wigan en Lancashire, était neveu du célèbre doyen Nowell. Il étudiait au collége de Brasen-nose, dans l'université d'Oxford, lorsque la persécution religieuse l'obligea d'aller, en 1555, joindre en Allemagne son oncle qui s'y était réfugié; mais l'avènement d'Élisabeth au trône l'ayant ramené dans sa patrie, il y fut nommé chanoine d'Exeter, et plus tard curé de Spaxton, dans le diocèse de Wells. Ses connaissances théologiques et le zèle qu'il manifestait en chaire lui valurent de l'avancement dans sa carrière, tandis que son dévouement pendant la peste qui ravagea Exeter lui gagna les cœurs de ses concitoyens. Il fut élu, en 1575, gardien du collége de Manchester, et, en 1579, fut sacré évêque d'Exeter. Ce prélat, plein d'activité, dictait encore à un secrétaire deux heures avant sa mort. S'appliquant le mot de Vespasien, il disait qu'un évêque doit mourir debout; et ce fut en effet ainsi qu'il expira, en 1594. La vigilance qu'il exerçait dans son diocèse l'avait exposé à l'animosité de ceux qui étaient intéressés au maintien des abus, et ce sentiment se manifesta par une suite d'accusations qui se trouvent consignées dans

l'appendix de la vie de l'archevêque Parker, par Strype, mais l'évêque d'Exeter se justifia complètement. Il est auteur de quelques traités de théologie publiés dans les années 1576 et 1577, entre autres : *le Manuel du Chrétien; de la Conscience; l'Immortalité de l'ame; la Forteresse des fidèles.* L'une de ses filles épousa l'évêque Godwin, à qui l'on doit quelques ouvrages historiques et biographiques. L.

WORCESTER (le marquis DE). *V.* NEWCOMEN.

WORGAN (JOHN DAWES), poète anglais, a laissé quelques productions qui annonçaient un talent distingué, mais qui n'eut pas le temps de mûrir, et doit être ainsi considéré comme un des esprits les plus précoces de l'Angleterre. Le célèbre docteur Jenner, inventeur de la vaccine, dans la maison duquel il demeurait, en qualité de gouverneur particulier de ses enfants, avait de bonne heure démêlé ses heureuses dispositions, mais avait en même temps prévu sa fin prématurée, suite d'un développement trop rapide des facultés de l'esprit. Worgan mourut au mois de juin 1809, n'étant âgé que de dix-neuf ans. On a publié, après sa mort, un *Choix de ses poésies* (Select poems), 1812, en un volume in-8°., qui a eu plusieurs éditions. Z.

WORLIDGE (THOMAS), peintre anglais, né en 1700 à Peterborough, dans le comté de Northampton, et mort à Hammersmith le 23 sept. 1766, mérita par ses talents le surnom de Rembrandt anglais. Sa mère, restée veuve avec une fortune considérable, lui fit apprendre le dessin et la peinture sous Grimaldi, et ensuite sous Louis Boitard, qui le conduisit même en Hollande et en Flandre. Malgré les leçons et les encouragements de ces maîtres habiles, Worlidge ne voulut point s'adonner aux genres les plus élevés de la peinture; et peut-être eut-il raison. La plus grande partie de sa vie se passa à peindre la miniature. Il fit ensuite divers essais, tous également infructueux, pour l'exécuter à l'huile. On estime beaucoup ses copies et ses têtes à la mine de plomb. Cependant il faut avouer que, si quelques-unes méritent d'être distinguées, d'autres sont très-médiocres. C'est surtout à son talent, comme graveur, que Worlidge doit sa réputation. On a de lui une infinité de gravures à l'eau-forte, et dans le goût de Rembrandt. Les plus recherchées sont celles qu'il a réunies sous le titre de *Collection choisie de dessins tirés des pierres précieuses antiques, pour la plupart dans la possession de la grande et petite noblesse du royaume, gravées à la manière de P. Rembrandt*, Londres, 1768, 2 vol. petit in-fol. Cet ouvrage par lequel Worlidge mit fin à sa carrière, est magnifiquement exécuté, et se compose de cent quatre-vingts planches, non compris le portrait qui est à la tête du premier volume, la *Méduse* placée vis-à-vis du tome II., et la dernière figure qui représente *Hercule étouffant un lion.* Quoique portant le millésime de 1768, cette collection n'a réellement paru telle que nous venons de l'annoncer qu'après 1780, et par conséquent, quinze ans après la mort de l'auteur. Un certain nombre d'exemplaires avaient été tirés auparavant, mais sur petit format et sans texte, de sorte que, malgré la supériorité des épreuves, cette première masse d'exemplaires est moins recherchée. Quelques amateurs cependant ont augmenté la valeur de la collection, en y joignant le texte

qui parut douze ans après l'apparition de l'ouvrage. On doit concevoir d'après cela pourquoi le libraire, ayant à cœur de faire passer le tirage de 1780 pour l'édition originale, fit antidater les nouveaux exemplaires qu'il livrait au public. Plusieurs artistes anglais ont cherché à contrefaire la manière de Worlidge, et y ont si bien réussi que les amateurs ont peine à distinguer des estampes contrefaites celles qui appartiennent véritablement à ce maître.

P—ot.

WORM (Olaus), en latin *Wormius*, savant danois, né, le 13 mai 1588, dans la ville d'Arhus en Jutland, étudia d'abord les langues grecque et latine à Lunebourg, d'où il partit, en 1605, après un séjour de six ans, pour visiter les universités de Marpourg, de Giessen, de Strasbourg, de Bâle et de Padoue. Il s'y livra principalement à la médecine, fréquenta les leçons de Zwinger, de Bauhin et de Plater; se fit connaître d'Acquapendente, et partout se fit remarquer par la vivacité de son esprit et son infatigable amour du travail. Se dirigeant ensuite vers la route du Danemark, il passa par Montpellier, fit un séjour de quelques mois à Paris, où il se lia avec Casanbon et Riolan; parcourut la Hollande, et enfin arriva à Copenhague. Il n'y resta que peu de temps, et retourna à Marpourg, d'où il passa à Bâle, pour prendre le bonnet de docteur dans la faculté de médecine, puis en Angleterre. Revenu dans la capitale du Danemark en 1613, il occupa successivement, dans le collége de cette ville, la chaire de langue grecque, celle de physique et enfin celle de médecine, dans laquelle il ne se distingua pas moins, par l'éclat de son enseignement, que le célèbre Gaspard Bartholin, son prédécesseur. Peu de temps après, il devint chanoine de Lunden et médecin du roi Christiern V. On lui doit la découverte des petits os qui se développent quelquefois accidentellement le long de la suture lambdoïde, et qui, pour cette raison, ont retenu le nom d'*os wormiens*. Worm n'était pas moins versé dans la jurisprudence et l'histoire que dans la médecine. Il était surtout très-profond dans la connaissance des antiquités danoises; et il en avait formé un cabinet extrêmement curieux. Il exerçait les fonctions de recteur de l'académie de Copenhague, lorsqu'il mourut le 7 septembre 1654. On a de lui un grand nombre d'ouvrages très-estimés, et presque tous de la plus haute importance pour l'histoire politique, ecclésiastique et littéraire du Danemark. Voici les titres des principaux : I. *Selecta controversiarum medicarum centuria*, Bâle, 1611, in-4°. II. *Quæstionum Hesiodicarum Heptades duæ*, Copenhague, 1616, in-4°. III. *Quæstionum miscellanearum decas*, Copenhague, 1622, in-4°. IV. *Historia Norwegica*, Copenhague, 1623, in-4°. V. *Commentaria in libros Aristotelis de mundo*, Rostoch, 1625, in-8°. VI. *Institutionum medicarum epitome*, Copenhague, 1640, in-4°. VII. *Regum Daniæ series duplex, et limitum inter Daniam et Sueciam descriptio*, Copenhague, 1642. VIII. *Danicorum monumentorum lib. VI, è spissis antiquitatum tenebris eruti*, Copenhague, 1643, in-fol. IX. *Fasti Danici, universam tempora computandi rationem antiquitùs in Daniâ et vicinis regionibus observatam exhibentes* (en trois livres), Copenhague, 1643, in-fol. X. *Spe-*

cimen lexici runici, Copenhague, 1650, in-fol. XI. *Runica, seu Danica litteratura antiquissima, Gothica dicta, cum dissertatione de prisca Danorum poesi*, Copenhague, 1652. XII. *Historia animalis quod in Norwegiâ quandoque è nubibus decidit et sata et gramina depascitur*, Copenhague, 1653, in-4°. Linné a éclairci cette histoire dans les Actes de Stockholm et les Transactions philosophiques. XIII. *De renum officio in re medica et venerea*, 1670, in-8°, avec la dissertation de Th. Bartholin, *De usu flagrorum*. Nous joindrons à cette nomenclature, d'une part, les deux opuscules intitulés : *Talskoi, seu monumentum stroense in Scaniâ*, Copenhague, 1628, in-4°.; et *Monumentum trigvaldense*, Copenhague, 1636, in-4°., et de l'autre, le *Musæum Wormianum*, Leyde, 1655, in-fol., fig.; description précieuse des choses rares, soit naturelles, soit artificielles, danoises et étrangères, qu'il avait rassemblées dans son cabinet. Cet ouvrage, dont toutes les données utiles ont depuis long-temps passé dans l'histoire, l'archéologie et la science ethnographique, et qui a été publié par le fils de l'auteur, semble avoir perdu de son prix, et ne figure maintenant que dans les bibliothèques de quelques curieux ou des antiquaires de profession. Voyez, pour plus de détails, l'*Éloge* de Worm, dans Thom. Bartholin, *Cista medica*; Moller, *Hypomnemat. ad Barthol.*, pag. 355 et suiv., et Alb. Bartholin, *Tractat. de scriptis Danorum*. R-D-N et P-OT.

WORM (GUILLAUME), fils du précédent, naquit, le 11 septembre 1633, à Copenhague, où il fit ses études médicales, sous la direction de son père et de Thomas Bartholin. Il alla les achever à Leyde, et voyagea ensuite dans les Pays-Bas, en Angleterre, en France, en Italie, et reçut le bonnet de docteur à Padoue, en 1657. Il accompagna, plus tard, le célèbre Pierre de Castro à Mantoue, et reçut de lui de très-utiles leçons. Revenu dans sa patrie, il y exerça la médecine avec beaucoup de distinction, et fut nommé successivement professeur de physique expérimentale, historiographe du roi et président du tribunal suprême de justice. Ce fut lui qui publia le Catalogue des monuments rassemblés dans le cabinet de son père (*V.* l'art. précédent). Il mourut en 1704. On a de lui deux Lettres en latin *sur les vaisseaux lymphatiques et le réservoir du chyle*, qu'il écrivit de Leyde, en 1653 et 1654, à T. Bartholin, et qui ont été publiées dans la *seconde centurie* de celui-ci. Z.

WORONZOW (MICHEL-LARIONOWITCH, comte DE), grand-chancelier de l'empire russe, naquit à Pétersbourg, en 1710, d'une ancienne et illustre famille. Un de ses ancêtres, Alexandre Weljaminowitch, s'était fait remarquer, dans le dix-septième siècle, par des actions d'éclat, en combattant les kalmoucks. Larion Woronzow, major-général, qui mourut en 1750, était père de Michel. Celui-ci fut un des favoris de l'impératrice Élisabeth, qui le nomma, en 1744, vice-chancelier de l'empire, et le combla de toutes sortes de bienfaits. Woronzow dirigeait toutes les grandes affaires dans le département de l'intérieur et dans celui des relations étrangères. Son crédit augmenta encore sous Pierre III, par l'influence de sa nièce, maîtresse de ce prince. Il se trouvait à Oranienbaum, lorsque la conjuration ourdie par Catherine

éclata à Pétersbourg; et il eut le courage de demander à l'empereur l'ordre de se rendre auprès de cette princesse, afin de la faire rentrer dans le devoir par des représentations. Cet ordre lui fut bientôt donné; mais, comme on le pense, ses discours n'eurent aucun effet auprès de Catherine, dès-lors trop avancée pour reculer dans son entreprise. Voyant bientôt que toutes les probabilités étaient en faveur des ennemis de Pierre, et sentant combien sa position était fausse, le chancelier se jeta aux pieds de celle qui allait devenir souveraine, et lui prêta serment, en disant : « Je vous servirai » au conseil; mais je vous suis inu» tile au combat. Ma présence pour» rait même y déplaire à vos amis. » Pour ne pas leur faire ombrage, » je supplie votre majesté de me » laisser dans ma maison sous la » garde d'un officier. » Catherine y consentit; et Woronzow se trouva dès-lors sinon au-dessus des reproches de trahison et d'hypocrisie, du moins à l'abri des vengeances du parti de l'impératrice et des soupçons de l'empereur. Bien plus, lorsque la révolution fut achevée, et que le trône fut assuré à Catherine, il rentra dans ses fonctions de chancelier, et parut même jouir de quelque faveur. Mais ayant voulu faire des représentations à l'impératrice sur le projet qu'elle avait formé d'épouser Orloff, il vit cette princesse se refroidir à son égard, et prévint une disgrâce absolue en demandant sa retraite. Ce ministre ne manquait ni de courage, ni d'habileté; il mourut à Pétersbourg le 15 février 1767. — WORONZOW (le comte *Alexandre*), neveu du précédent, était fils d'un sénateur, et fut ministre ou président du département du commerce sous Catherine II. Il signa, en cette qualité, plusieurs traités avec l'Angleterre et les différentes puissances du Nord, en 1792 et 1793, et fut ensuite ministre de Russie à Londres. Rappelé, sous le règne de Paul Ier., il vécut dans la retraite, et ne rentra en crédit que sous Alexandre, qui le nomma ministre des affaires étrangères et chancelier de l'empire, dignité que le comte Woronzow conserva jusqu'à sa mort, arrivée en déc. 1805. C'était un homme instruit et d'une grande habileté, mais fort irascible, et ne sachant pas toujours garder la mesure qu'exigent les affaires de la diplomatie. — WORONZOW (*Élisabeth Romanowna*), sœur du précédent, et de la princesse Daschkoff, fut maîtresse de Pierre III, lorsqu'il n'était encore que grand-duc, et devint comtesse et favorite en titre, lorsque ce prince fut monté sur le trône. L'empereur même se proposait de répudier Catherine pour épouser son amante; et l'on ne peut douter que cette promesse, imprudemment divulguée, n'ait précipité la catastrophe qui termina la puissance et la vie de ce malheureux prince (*V.* PIERRE III, XXXIV, 361). A cette terrible époque, la comtesse Woronzow ne sut donner aucun bon avis à son timide amant; et, tandis que sa sœur cadette dirigeait par ses conseils et son exemple le triomphe de Catherine, les soldats la dépouillèrent de son cordon, qui fut à l'instant même donné à la princesse Daschkoff (*V.* CATHERINE II, VII, 384). Exilée par l'impératrice à quelques lieues de Moscou, elle fut bientôt rappelée, et mariée à l'amiral Palenski. Dès ce moment, elle se conduisit avec beaucoup de sagesse; et plus tard sa fille devint dame d'honneur de Catherine II. M-D j.

WORSLEY (John), auteur anglais, se distingua particulièrement comme helléniste. On a de lui une *Traduction du Nouveau-Testament*, accompagnée de notes, 1770, in-8°. Il était chef d'une maison d'éducation établie à Hertford, et que, après lui, son fils, également nommé John Worsley, continua de diriger pendant trente ans. Celui-ci publia, en 1770, in-8°, une *Grammaire de la langue latine*, estimée pour la simplicité et la clarté des explications, et un *Paradigme des verbes français*. Il mourut en 1807, âgé de soixante-dix ans. Z.

WORSLEY (Sir Richard), historien anglais, né dans l'île de Wight en 1751, mourut en 1805, après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans des négociations diplomatiques. On a de lui deux ouvrages estimés : I. *Histoire de l'île de Wight*, Londres, 1781, in-4°, fig. II. *Museum Worsleyanum* ou *Collection de bas-reliefs antiques, de bustes, de statues, de pierres précieuses gravées, avec les vues de plusieurs places du Levant, prises sur les lieux dans les années* 1785, 86 et 87, Londres (de l'impress. de Bulmer), 1794-1803, 2 vol. gr. in-fol. Ce recueil, dont le titre indique suffisamment le contenu ou l'objet, n'est pas seulement recommandable par son mérite réel, il se distingue de plus parmi toutes les collections de ce genre, par la magnificence avec laquelle il est exécuté, et qui en fait un des chefs-d'œuvre de l'art typographique et de la chalcographie réunis. Les pierres gravées de Marlborough, seul ouvrage digne de lui servir de pendant, ne peuvent pourtant pas lui être comparées pour le fini et le précieux de l'exécution. On peut ajouter à cela que le livre est d'une extrême rareté, n'ayant été tiré, suivant une lettre de l'auteur, qu'à cinquante exemplaires (à deux cents ou deux cent cinquante selon quelques bibliographes). La dépense totale de l'impression fut de vingt-sept mille livres sterling (plus de six cent mille francs). Le texte est en anglais et en français. Mais il ne se trouve pas dans une partie des exemplaires du second volume. L'auteur annonçait en outre un Appendix qui devait contenir un catalogue descriptif des marbres, pierres gravées, peintures et dessins non figurés dans l'ouvrage. La partie la plus essentielle de sa collection est la réunion de cent cinquante gravures dont les dessins ont été exécutés par d'habiles artistes anglais et italiens. Les plans des villes du Levant sont aussi très-beaux. On peut consulter sur le *Museum Worsleyanum* M. Dibdin, *Bibliomania*, pag. 712, et M. Savage (*Librarian*, tom. 1) qui en donne une description très-détaillée. P—ot.

WORTHINGTON (Thomas), naquit vers le milieu du seizième siècle, à Blainscongh, dans le comté de Lancastre, d'une famille noble et ancienne. Son père était catholique; mais, dominé par la crainte, ou entraîné par l'effervescence du temps, il assistait aux cérémonies de la religion anglicane, conformément aux ordonnances de la reine Élisabeth. Le jeune Worthington commença ses études à l'université d'Oxford, dont il se détacha ensuite par aversion pour les principes hétérodoxes qu'on y enseignait. Il se rendit, en 1573, à Douai, au collége des Anglais, fondé par le cardinal Alan (*Voy.* ce nom), où il reçut le grade de bachelier en théologie; puis à

Reims, où il fut élevé au sacerdoce. Alors ses supérieurs le renvoyèrent dans sa patrie, pour y travailler au rétablissement de la religion. Le retour de Worthington alarma son père, qui, effrayé par les édits sévères publiés contre ceux qui recélaient des prêtres catholiques, épiait toutes ses démarches, dans l'intention, s'il était découvert, de le remettre lui-même entre les mains des magistrats. Worthington, par sa prudence, évita cet imminent danger; il procura même un asile, dans des maisons sûres, à Edm. Campian (*Voy.* ce nom), et parvint ainsi à le soustraire pendant quelque temps aux recherches dont il était l'objet. Après le supplice de ce missionnaire, Worthington resta encore deux ans en Angleterre, et il eut le bonheur de ramener à la communion romaine quatre de ses neveux, avec lesquels il se préparait à passer en France, lorsqu'un jeune homme, à qui il avait rendu des services, le dénonça, et le fit arrêter à Islington, en 1584. On le conduisit, chargé de chaînes, à la Tour de Londres, où, sur l'accusation de sortilége, on le tint au secret pendant plus de deux mois. Enfin, après une dure captivité, il fut condamné à la déportation, avec plusieurs autres catholiques. En 1588 Worthington fut reçu docteur en théologie à Trèves; mais il quitta bientôt cette ville pour aller donner des leçons aux élèves du séminaire anglais de Reims. Plus tard, le cardinal Alan le fit nommer premier aumônier dans l'armée de Philippe II, roi d'Espagne, emploi qu'il exerça de manière à s'attirer le respect et l'affection des militaires. Il profitait de ses moments de loisir pour composer des ouvrages théologiques, et succéda au docteur Baret dans la place de président du collége de Douai. Étant allé à Rome, il en revint avec le titre de protonotaire apostolique, et fut ensuite nommé assistant de l'archiprêtre d'Angleterre, c'est-à-dire adjoint au commissaire du Saint-Siége dans ce pays. Déjà avancé en âge, il sollicita et obtint d'être admis dans l'institut des jésuites; mais il mourut dans le comté de Derby, vers 1626, avant d'avoir fait profession. Un article lui est cependant consacré dans la *Biblioth. Soc. Jesu.* Voy. aussi Pits, *De illust. Angliæ scriptor.*, pag. 808; et Marracci, *Biblioth. mariana*, II, 421. On a de Worthington : I. Une *Épître* latine à son frère. II. *De mysteriis Rosarii*, Anvers, 1610. III. Une traduction de l'anglais en latin des *Motifs* du docteur Rich. Bristow (*Voy.* ce nom), Arras, 1606; Douai, 1608, in-4°. IV. *Catalogus martyrum in Anglià ab anno 1570 usque ad annum 1612, cum narratione de origine seminariorum anglorum*. V. *L'ancre de la doctrine chrétienne*, en anglais. VI. Une version anglaise de l'Ancien-Testament, avec des *notes*. VII. Un *Traité* contre Whyte, où sont rétablis les passages des Saints Pères altérés par ce docteur calviniste, 1615; in-4°., en anglais. P—RT.

WORTHINGTON (John), théologien anglican, né à Manchester en 1618, fit ses études au collége Émanuel de Cambridge, où il fut agrégé. Richard Sterne, qui fut depuis archevêque d'York, ayant été dépouillé, dans ces temps de trouble et de suspicion, du principalat du collége de Jésus, Worthington reçut l'offre de cette place, que son penchant pour la retraite lui rendait peu desirable; et il ne l'accepta que pour la remettre à son prédécesseur, aus-

sitôt que la restauration fut arrivée. Il desservit successivement plusieurs cures, entre autres celle de Saint-Bene't-Fink, dépendant de l'église de Windsor, où il montra du dévouement à ses devoirs pendant la peste de 1665. Il mourut, le 26 novembre 1671, à Hackney, où il avait l'emploi de lecteur en théologie. Son goût pour divers genres de connaissances l'avait mis en correspondance avec le savant Samuel Hartlib. L'évêque Fowler a publié à Londres, en 1704, in-8°., les *Mélanges* du docteur John Worthington; et le fils de ce dernier a donné, en 1725, Londres, in-8°., ses *Discours choisis*. Plusieurs de ses Lettres ont été imprimées dans le *Register and chronicle* de l'évêque Kennet. L.

WORTHINGTON (WILLIAM), théologien anglais, né en 1703, dans le comté de Merioneth, fit ses études au collége de Jésus, de l'université d'Oxford, auquel il fut par la suite agrégé. Il fut quelque temps maître d'étude à l'école d'Oswestry, où son éducation avait commencé. Ses qualités morales et son vaste savoir lui méritèrent l'estime et la bienveillance de Hare, alors évêque de Saint-Asaph, qui lui conféra le vicariat de Llanyblodwell, dans le comté de Salop, et plus tard le transféra de là dans une autre cure du comté de Denbigh. Ce prélat, instruit de sa libéralité imprévoyante qui lui laissait à peine de quoi subsister, lui donna un canonicat dans son église, et une sinécure, afin qu'il pût satisfaire son noble penchant, sans s'imposer de rudes privations. L'archevêque Drummond, dont il avait été chapelain pendant plusieurs années, lui donna aussi une prébende dans la cathédrale d'York. Ce théologien, qui mourut le 6 octobre 1778, vivement regretté, est auteur d'un grand nombre d'écrits, entre lesquels nous citerons les suivants : I. *Essai sur la rédemption du genre humain*, suivi d'une *Dissertation sur l'objet et l'argumentation du livre de Job*, Londres, 1743, in-8°. II. *Le sens historique de la relation de la chute* (de l'homme), *par Moïse, démontré et justifié*, in-8°. III. *Les preuves du christianisme déduites des faits et du témoignage des sens, dans tous les siècles de l'Église, jusqu'au temps présent* : en une suite de discours prononcés d'après la fondation de Robert Boyle, etc., 1769, 2 vol. in-8°. IV. *Théorie sacrée* (the scriptural theory) *de la terre dans toutes ses révolutions, et dans toutes les périodes de son existence, depuis la création jusqu'au renouvellement final de toutes choses* : suite de l'*Essai sur la Rédemption*, 1773, in-8°. V. *Irenicum*, ou *considérations sur l'importance de l'unité dans l'Église du Christ, pour apaiser nos malheureuses divisions*, 1775, in-8°. VI. *Recherche impartiale au sujet des démoniaques de l'Évangile*, suivi d'un *Essai sur la démonologie de l'Écriture*, 1777, in-8°. Cette vive attaque contre l'opinion soutenue par Hugh Farmer dans son Essai sur les démoniaques donna lieu à une réponse non moins vive, à laquelle Worthington répliqua par une *Nouvelle recherche au sujet des démoniaques de l'Évangile*, qui ne parut qu'après la mort de l'auteur, en 1779. L.

WOTTON (ÉDOUARD), en latin *Ododunus*, médecin et naturaliste, naquit en 1492 à Oxford, où son père occupait un emploi dans l'université. Dès qu'il eut achevé ses études

classiques, il se rendit en Italie, dont les écoles jouissaient alors d'une grande célébrité; et, après avoir fréquenté les cours de l'académie de Padoue, il y reçut, vers 1520, le laurier doctoral. A son retour dans sa patrie, il fut pourvu de la chaire de langue grecque; et, en 1525, il se fit agréger au collége de médecine. Ses talents l'ayant fait connaître promptement, le roi Henri VIII le nomma son premier médecin, ce qui l'obligea de s'établir à Londres. Wotton avait contracté, dans ses voyages, une étroite amitié avec George Agricola (*Voy.* ce nom, I, 311); et, à son exemple, il employait ses loisirs aux recherches d'histoire naturelle. La lecture de ses ouvrages et de ceux de Jean Ruel lui fit naître l'idée de réunir ses observations; mais Agricola s'étant occupé de la minéralogie, et Ruel des plantes, Wotton crut devoir se borner à la partie zoologique. Il confia son manuscrit à J. Mason, ambassadeur d'Angleterre en France, qui le fit imprimer par Vascosan en 1552. C'est un petit in-folio assez mince, intitulé : *De differentiis animalium libri decem*; les opinions des anciens et des modernes y sont classées et conciliées avec autant de justesse qu'on pouvait le faire à une époque où l'on ignorait les principes de l'anatomie comparée, et où l'on était loin de trouver soit dans des musées, soit dans les relations graves et circonstanciées, les moyens d'établir une nomenclature, et surtout une synonymie. La liste des auteurs cités par Wotton ne forme pas moins de neuf colonnes. C'est de cet ouvrage que Thom. Moufet a extrait ce qui concerne les insectes pour le refondre dans son *Minimorum animalium theatrum* (Londres, 1634, in-fol.), à la tête duquel on lit : *Ab Ed. Wottone..... inchoatum*. Wotton mourut à Londres le 5 octobre 1555, à l'âge de soixante-trois ans, laissant un fils qui s'est acquis une grande réputation dans la pratique de l'art médical. W—s.

WOTTON (Henri), homme d'état et littérateur anglais, naquit le 30 mars 1568 à Boughton-Hall, dans le comté de Kent, d'une ancienne famille. Il fit ses études à l'école de Winchester et à l'université d'Oxford, où il se distingua par la rapidité de ses progrès. Pendant qu'il faisait son cours de philosophie, il composa une tragédie intitulée *Tancrède*, qui fut représentée par ses condisciples, et que ses maîtres honorèrent de leurs suffrages. A l'âge de vingt ans il reçut le degré de maître-ès-arts, et fit à cette occasion trois leçons sur la structure de l'œil, que ses auditeurs accueillirent par des applaudissements unanimes. Ayant achevé ses études, il visita la France, l'Allemagne et l'Italie pour perfectionner ses connaissances par la fréquentation des savants. De retour en Angleterre après une absence de neuf ans, il fut choisi pour secrétaire par le fameux Robert, comte d'Essex (*V.* ce nom). Mais, ce seigneur ayant été accusé de haute trahison, Wotton jugea prudent de quitter une seconde fois l'Angleterre, et vint chercher un asile à Florence. S'étant fait connaître du grand-duc, ce prince le chargea d'une mission secrète auprès de Jacques VI, roi d'Écosse. Il s'agissait d'avertir ce monarque d'un complot formé contre sa vie. Jacques étant parvenu, peu de temps après, au trône d'Angleterre, se souvint du service que lui avait rendu Wotton; il le créa chevalier, le nomma son

ambassadeur à Venise, et le chargea en Italie, en Hollande, en Savoie et en Allemagne, de diverses négociations qu'il eut le bonheur de terminer à la satisfaction de son souverain. Dans un voyage qu'il fit à Augsbourg, un ami l'ayant prié d'écrire une pensée sur son album, Wotton y mit celle-ci: *Un ambassadeur est un honnête homme envoyé dans un autre pays, avec la commission de mentir pour le bien de l'état.* Quelques années après, l'album tomba dans les mains de Scioppius (*V.* ce nom), l'un des plus violents ennemis du roi Jacques, et il saisit avec empressement cette occasion de faire suspecter la bonne foi de ce prince, en soutenant que cette maxime était la règle de sa conduite. En vain Wotton écrivit pour expliquer ce badinage; le roi, ne pouvant lui pardonner d'avoir compromis son caractère, cessa de l'employer, et lui refusa la place de secrétaire d'état, qu'il demandait comme une retraite due à ses longs services. En 1623, Wotton fut nommé prévôt du collége d'Eton, et il en remplit les devoirs avec beaucoup de zèle, encourageant de son crédit et de sa bourse les jeunes gens qui montraient le plus de dispositions, et leur donnant l'exemple de l'application à l'étude. Il mourut dans ce collége au mois de décembre 1639, à soixante-onze ans. Par son testament il ordonna qu'on mît sur son tombeau l'inscription suivante: *Hic jacet hujus sententiæ primus auctor: DISPUTANDI PRURITUS ECCLESIÆ SCABIES; nomen aliàs quære.* Wotton était un savant distingué et un homme d'esprit; cependant quoiqu'il ait beaucoup écrit, il n'a laissé aucun ouvrage digne de lui survivre. On en trouvera les titres détaillés dans le *Dictionnaire* de Chaufepié, qui lui a consacré un bon article; les principaux sont: *Éléments d'architecture*, dont il existe une traduction latine; *Parallèle entre Robert, comte d'Essex, et George, duc de Buckingham*; des *Poésies*, etc. Ils ont été recueillis sous le titre de *Reliquiæ Wottonianæ*, Londres, 1651, 1654, 1672, 1685, in-8°. La quatrième édition est précédée d'une Vie de l'auteur par Isaac Walton (*V.* ce nom). Outre les opuscules déjà cités, on y remarque les *deux Lettres* que Wotton écrivit à Scioppius et au savant Marc Welser (*V.* ce nom), au sujet de la maxime qu'on a rapportée, et dont l'influence sur sa destinée est si remarquable. Sir Egerton Brydges a inséré une Vie de Wotton dans le 2ᵉ vol. du *Bibliographe*. W—s.

WOTTON (GUILLAUME), savant philologue et critique anglais, naquit, en 1666, à Wrentham, dans le comté de Suffolk. Son père, qui remplissait les fonctions de pasteur, cultiva ses heureuses dispositions avec le plus grand soin. Il fut admis à dix ans au collége de Sainte-Catherine de Cambridge, et il y fit des progrès si rapides dans les langues et la littérature ancienne, qu'il reçut le grade de bachelier-ès-arts n'étant âgé que de douze ans et cinq mois. Invité par le docteur Burnet à venir à Londres, il y fut introduit dans la société des savants qui l'accueillirent avec empressement. L'évêque de Saint-Asaph, Lloyd, l'emmena dans son diocèse, et charmé de plus en plus des talents de son jeune protégé se chargea de sa fortune. Par le crédit de ce prélat, il fut nommé en 1691 membre du collége Saint-Jean de Cambridge; et dès qu'on lui eut conféré le grade de

bachelier en théologie : il obtint un riche bénéfice. Peu de temps après, le comte de Nottingham, alors secrétaire-d'état, le choisit pour son chapelain, et lui donna successivement plusieurs cures à sa nomination. En 1707, Wotton fut créé docteur en théologie, et, par une faveur honorable, dispensé de soutenir les thèses d'usage. Les divers bénéfices dont il jouissait semblaient devoir le mettre à l'abri des coups imprévus de la fortune. Cependant le mauvais état de ses affaires l'obligea de se retirer en 1714 dans le pays de Galles, pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers. Quoique privé de ressources, il trouva moyen d'adoucir l'ennui de cette retraite forcée, en composant divers écrits pleins d'érudition. Il revint en 1722 dans la province de Sussex, et il mourut le 13 février 1726 à Buxted, où il fut enterré avec une épitaphe honorable (1). Outre les Vies de Burnet et de Stanley, insérées dans plusieurs recueils (2), et quelques opuscules sans importance, on a de lui : I. *Deux extraits* du livre d'Ang. Scilla, *sur les corps marins*, dans les *Transact. philosoph.*, ann. 1695. II. *Reflections upon ancient and modern learning*, Londres, 1694, in-8°. C'est un des ouvrages les plus intéressants qui aient paru dans la fameuse querelle de la prééminence des anciens et des modernes (*V.* PERRAULT). Wotton tient un juste milieu entre les détracteurs et les fanatiques admirateurs des anciens. La troisième édition (1705, in-8°.) est augmentée d'une *Réponse* aux objections du chevalier Temple (*Voy.* ce nom), et de *Remarques* sur le Conte du Tonneau, du docteur Swift (*V.* ce nom). III. *History of Rome*, c'est-à-dire, Histoire romaine, depuis la mort d'Antonin-le-Pieux jusqu'à celle d'Alexandre Sévère, ibid., 1705, in-8°. Elle est très-estimée. L'auteur a fait servir ses connaissances dans la numismatique à l'éclaircissement de plusieurs faits encore obscurs, et dont il fixe l'époque avec précision. IV. *Linguarum veterum septentrional. thesauri conspectus brevis*, ibid., 1708, in-8°., rare et recherché (*V.* HICKES, XX, 361). V. *Mémoire sur la cathédrale de Saint-David* (angl.), 1717. — *Mémoire sur la cathédrale de Landaff* (angl.), 1719, in-8°. (*Voy.* Browne WILLIS, L, 594). VI. *Mélanges sur les traditions et les usages des Scribes et des Pharisiens* (angl.), 1718, 2 vol. in-8°. VII. *Dissertation sur la confusion des langues à Babel* (angl.), Londres, 1730, in-8°. Il en avait paru une traduction latine très-défectueuse à la suite de l'*Oratio dominica* de Chamberlayne (3). VIII. *Cyfreithjeu Hyvel Dda ac eraill* ou *Leges Wallicæ ecclesiasticæ et civiles Hæli Boni* (gallois et latin), *cum notis*, Londres, 1730, 2 vol. in-fol., recueil important pour l'histoire du pays de Galles, et très-estimé. On trouve dans le *Dictionnaire* de Chaufepié une notice détaillée sur Wotton. W—s.

(1) Elle est rapportée dans le *Dict.* de Chaufepié, rem. I.

(2) La *Notice* sur Stanley fut traduite en latin, et publiée par Heumann, à la suite des *Elogia Gallorum* de Scévole de Sainte-Marthe.

(3) Plusieurs auteurs (D. Chaudon et ses copistes) disent que Wotton avait conçu le projet *singulier* de traduire l'*Oraison dominicale* dans toutes les langues connues. On ne voit pas ce qu'a de *singulier* un projet exécuté par Chamberlayne et Marcel (*V.* ces noms). Il prouve seulement que Wotton possédait au moins les éléments de toutes les langues parlées.

WOU HÉOU ou **WOU HOUANG HÉOU**, impératrice de la Chine, naquit à Thaï yuan dans le Chan si. Wou szû hou, son père, fut depuis commandant des troupes de King tchéou, ville du Hou kouang. Le nom de Wou héou était *Tchao*, ou *Wou tchao*, en le réunissant, selon l'usage chinois, à celui de sa famille. Elle montra, dès son enfance, un esprit subtil, une mémoire très-heureuse et une facilité de parler peu commune; se livra de bonne heure à l'étude, et fit des progrès étonnants. Elle vécut ainsi jusqu'à l'âge de quatorze ans dans la maison paternelle, uniquement occupée du soin de cultiver son esprit. Sa réputation parvint bientôt jusqu'à l'empereur *Tai tsoung*, de la dynastie de Thang. Ce prince, désolé de la mort de l'impératrice Tchhang sun chi, arrivée en 636 de J.-C., fit venir Wou tchao à la cour, et l'admit dans le palais, comme *Thsai jin*, ou dame de compagnie, afin de jouir de sa conversation. Il est difficile de dire si elle était véritablement sa maîtresse; mais il est certain que pendant treize ans qu'elle resta avec lui, elle n'en eut point d'enfant. L'héritier du trône, qui avait souvent vu Wou tchao dans le palais de son père, en devint éperdument amoureux, sans cependant oser lui déclarer ses sentiments. Après la mort de Thai tsoung (649), toutes les princesses et les dames de la cour se retirèrent, suivant l'usage, dans le couvent de *Kan yé szu* pour y passer le reste de leurs jours. Le deuil de l'empereur fini, Kao tsoung, son successeur, étant allé à ce couvent pour y honorer la mémoire de son père, y revit l'objet de sa passion, et ne put s'empêcher de la laisser éclater par ses soupirs. L'impératrice *Wang houang héou* qui l'accompagnait s'en aperçut; elle n'avait point eu d'enfant de l'empereur, et la princesse Chou feï ayant donné une fille à celui-ci, elle en avait conçu une si grande jalousie, qu'elle résolut de se servir de *Wou tchao* pour perdre sa rivale. De retour au palais, elle envoya à Wou tchao une coëffure de faux cheveux, pour suppléer à ceux qu'on lui avait coupés en entrant dans le couvent, et elle la fit venir au palais, sous prétexte de la prendre à son service. Kao tsoung, qui la voyait journellement, ne put résister à la violence de son amour; il la mit au nombre de ses femmes, et lui donna le titre de Tchao i. D'abord cette nouvelle favorite parut entièrement dévouée aux intérêts de l'impératrice; son premier soin fut de supplanter Chou feï; elle y réussit facilement à l'aide de l'impératrice, qui ne s'apercevait pas qu'elle avait creusé l'abîme dans lequel elle était près de tomber. Aussitôt que Wou tchao se crut sans concurrente, par la disgrâce de la seule femme qui pût lui faire ombrage, elle imagina de devenir impératrice. Dix mois après son entrée dans le palais, elle accoucha d'une fille, qu'elle sacrifia à son ambition; elle l'étouffa, et fit tomber le soupçon de ce meurtre sur l'épouse légitime de l'empereur. Ce prince, irrité, résolut de répudier l'impératrice, qu'il croyait coupable; mais il ne put exécuter qu'une année après, en 655, ce projet, vivement combattu par les grands de sa cour. Il conféra en même temps à Wou tchao le titre de *houang héou*, ou d'impératrice. Cette femme perverse signala son avénement à cette dignité par le meurtre de ses deux rivales, pour lesquelles l'empereur n'avait cependant pas perdu

toute tendresse. Non contente de partager le trône, la nouvelle impératrice, que nous appellerons dorénavant Wou héou, voulut y placer son fils, au préjudice d'un autre fils de l'empereur, déjà désigné successeur et reconnu comme tel par tout l'empire. Elle réussit encore dans ce projet, mais ce ne fut pas sans de grandes difficultés, et qu'après avoir fait couler le sang de tous ceux qui avaient osé résister à son ambition. Wou héou s'étant ainsi entièrement emparée de l'esprit de l'empereur, qui n'était doué ni du génie, ni des grandes qualités de son père, gouverna la Chine en souveraine absolue, jusqu'à la mort de son époux, arrivée en 683. Elle déposa bientôt son propre fils, Tchoung tsoung, qui avait succédé à Kao tsoung, et monta sur le trône, sous le titre de *Houang thaï héou*, ou de la grande impératrice Auguste. Cette usurpation excita plusieurs révoltes, qui furent toutes apaisées. L'impératrice savait gouverner, et sa sévérité, qu'on pourrait qualifier de cruauté, tenait les mécontents en respect. En 688, elle osa offrir le grand sacrifice au ciel, ce qui était sans exemple dans les fastes de la Chine. Elle remplaça à cette occasion le rituel des Thang par celui de l'ancienne dynastie de Tcheou, et l'année suivante elle abolit entièrement le nom de Thang, en donnant celui de *Tchéou* à la nouvelle dynastie qu'elle prétendait avoir fondée. Ce ne fut pas seulement dans l'intérieur que cette princesse affermit sa puissance; elle gouverna avec le même succès les provinces extérieures de l'empire. Du temps de son époux, les Tubétains, devenus très-puissants, s'étaient emparés de plusieurs contrées de l'Asie centrale. En 692, ils étaient maîtres de *Koueï thsu* (Koutché), de *Khotan*, de *Chou le* (Kachghar) et de *Souï yé*, ville située au nord des monts Célestes, sur les rives du Tsoui. Le gouverneur chinois de *Si tcheou* (Tousfan) demanda à l'impératrice la permission de les chasser de ces contrées. Elle lui envoya une armée considérable, avec laquelle il battit les Tubétains, et rentra en possession des quatre royaumes ou gouvernements militaires de l'intérieur de l'Asie. Le gouvernement général des pays occidentaux fut établi à Koutché, et les princes feudataires qui avaient abandonné le parti des Chinois se virent forcés de rentrer dans l'obéissance. Dans l'Orient l'impératrice eut bientôt d'autres guerres à soutenir contre les Khitans. Ces peuples furent repoussés à l'aide des Thou khine ou Turcs; cependant ces derniers ne cessèrent pas de faire leurs incursions accoutumées dans les provinces septentrionales de l'empire. Houang thaï héou avait conçu le projet de désigner comme prince héréditaire de l'empire un de ses deux neveux, pour lesquels elle avait beaucoup de tendresse, mais elle en fut détournée par les représentations de son premier ministre, et par l'influence d'un autre neveu. Vaincue par les sages avis de ce dernier, elle envoya chercher son fils Tchoung tsoung, qu'elle avait exilé de la cour, et elle le déclara prince héréditaire, quoique, d'après les lois de l'état, il fût déjà empereur. Elle s'occupa ensuite de la sureté de sa famille. Ayant conduit Tchoung tsoung et tous les siens à la salle des Ancêtres, elle leur fit jurer, en présence des tablettes représentant leurs aïeux, qu'ils n'attenteraient jamais, sous aucun prétexte, à la vie des personnes de la famille de *Ou*; qu'ils les laisse-

raient jouir tranquillement de leurs dignités et de leurs biens, et qu'ils les défendraient contre quiconque voudrait les opprimer. Elle fit graver ce serment sur une table de fer, qui fut placée dans la salle, afin qu'elle le rappelât à l'empereur et à sa famille, toutes les fois qu'ils y viendraient honorer la mémoire de leurs ancêtres. Bien qu'avancée en âge, Houang thaï héou ne paraissait pas disposée à remettre les rênes du gouvernement à son fils, malgré les vœux bien prononcés des grands et du peuple. Enfin une révolution du palais hâta cet événement. En 705, Tchhang kian tchi, un des grands de l'empire, auquel s'étaient réunis plusieurs autres des premiers dignitaires, se mit, avec le consentement du prince héréditaire, à la tête de six cents hommes, força les portes du palais, et y introduisit Tchoung tsoung. Cette troupe pénétra jusqu'aux appartements de l'impératrice; et en présence de cette princesse égorgea ses deux favoris, qui étaient accourus au bruit. Houang thaï héou, regardant alors son fils avec cet air de fierté qu'elle avait coutume de prendre, quand elle intimait ses ordres, lui ordonna de sortir du palais, et de faire retirer tous ceux qui y étaient venus avec lui. Mais elle apprit alors que son pouvoir venait de finir. Les grands de son empire, qui étaient présents, l'invitèrent à remettre entre les mains de Tchoung tsoung les rênes du gouvernement. Se voyant dans l'impuissance de résister, elle conduisit son fils à la salle du Trône, et lui remit les sceaux de l'empire. Elle se retira ensuite dans le palais de Thoung yang kouen, et se fit donner le titre honorifique de *Tse thian ta ching houang ti*, c'est-à-dire *le grand et saint empereur Auguste, imitant le ciel*. Le dépit de se voir éloignée des affaires la conduisit bientôt au tombeau; elle mourut âgée de quatre-vingt-deux ans, au commencement de l'hiver de la même année (705), qui avait vu s'évanouir sa toute-puissance. On ne peut nier que cette femme extraordinaire ne fût douée de talents supérieurs, et d'une fermeté de caractère, qui lui assurent un rang distingué parmi les monarques les plus illustres de la Chine; mais les moyens qui la firent monter sur le trône, et la cruauté qu'elle y déploya, sont une tâche que rien ne peut effacer. Elle avait conçu le vain projet de changer quelques caractères de l'écriture chinoise, et en composa plusieurs qui sont remarquables par leur bizarrerie. Ce nouveau genre d'écriture ne fut pas adopté; mais on a conservé une partie de ces caractères dans les dictionnaires, comme un objet de simple curiosité.

Kl—h.

WOUTERS (François), peintre, naquit à Lierre en 1614, et fut élève de Rubens. Il ne tarda pas à faire, sous cet habile maître, les progrès les plus remarquables; mais il ne se borna pas à peindre l'histoire : il s'adonna aussi au paysage, et n'y montra pas de moins rares dispositions. Il enrichissait ordinairement ses compositions de petites figures prises de la fable, telles que Vénus et Adonis, des nymphes et des satyres, dans lesquelles on reconnaissait l'esprit et le goût de son maître. Ses tableaux en grand n'avaient pas le même mérite. La couleur en est ordinairement lourde, et tombe dans le jaune. Dans ses petits tableaux, au contraire, le dessin est correct et le coloris agréable. Ses paysages sont d'un très-bon ton de couleur. Il excellait surtout à

peindre des forêts, et à y faire des percées à perte de vue. Sa réputation se répandit avec ses ouvrages. L'empereur Ferdinand II l'appela près de lui, et lui donna le titre de son peintre. En 1637, il passa en Angleterre, avec la permission de ce prince, à la suite de son ambassadeur. La mort de l'empereur, arrivée quelque temps après, et lorsqu'il commençait à réussir parfaitement à Londres, l'obligea de chercher un autre protecteur. Le prince de Galles le prit à son service, le nomma son peintre, et lui donna l'emploi de son premier valet de chambre. Mais le desir de revoir son pays l'emporta sur toutes ces faveurs et sur les richesses que lui promettait son talent. Il revint à Lierre; et de là il se fixa à Anvers, où, en 1648, il fut nommé directeur de l'académie, place alors fort recherchée, et qu'il remplit avec distinction. En 1659, il fut atteint, par une main qui est restée inconnue, d'un coup de pistolet, dont il mourut, âgé de quarante-cinq ans seulement. P—s.

WOUTERS (CORNÉLIE). *Voyez* WASSE.

WOU WANG, premier empereur de la dynastie chinoise des Tcheou, naquit l'an 1169 avant notre ère. Il était fils de Wen wang, qu'on regarde comme le fondateur de cette dynastie. Il portait le nom de *Fa* ou de *Ki fa*, avant de succéder à son père, qui mourut en 1135 (*V.* WEN-WANG). Il reçut alors le titre de *si pe* ou prince de l'Occident, que celui-ci avait porté, parce que ses états, qui formaient le royaume de Tcheou, se trouvaient dans la partie occidentale de l'empire. A la mort de Wen wang, le pays de Tcheou était dans l'état le plus florissant; et, par les accroissements que lui avait procurés le gouvernement de ce prince, il comprenait les deux tiers du territoire chinois. En 1128, l'épouse de Fa lui donna un fils, qui reçut le nom de Soung. Alors la plupart des grands, qui s'étaient éloignés du tyran Chéou sin, dernier empereur de la dynastie des Chang, sollicitèrent vivement le si pe de prendre les armes contre ce monstre qui, avec sa maîtresse Ta ki, souillait le trône des crimes les plus atroces. Ces représentations réitérées et d'autres circonstances firent tant d'impression sur Fa, qu'il passa, en 1122, le Houang ho, et réunit plus de huit cents princes et grands de l'empire à Meng tsin, dans la province actuelle de Ho nan. L'empereur Chéou sin, instruit de la révolte du si pe, leva une armée formidable, à la tête de laquelle il marcha contre lui, et le rencontra dans la plaine de Mou yé. A peine les deux armées en étaient venues aux mains, que les troupes de Chéou sin lâchèrent le pied, et furent entièrement culbutées. Le carnage fut horrible; et cette bataille décida du sort de l'empire. *Le si pe*, disent les auteurs chinois, *n'eut besoin de se revêtir qu'une seule fois de sa cuirasse pour rendre le repos à la Chine.* Chéou sin se réfugia dans son palais de Lin thaï, où, après s'être paré de ses bijoux les plus précieux, il fit mettre le feu à l'édifice, afin de ne pas tomber vivant entre les mains du vainqueur. Son fils Wou keng, chargé de chaînes et monté sur un char, son cercueil à ses côtés, alla se présenter au si pe, qui avait déjà pris le titre de *Wou wang* ou roi victorieux. Ce prince reçut Wou keng avec bonté, ordonna qu'on lui ôtât ses chaînes, et qu'on brûlât son cercueil. L'impératrice Ta ki, unique source de tout le désordre et de l'extinction de la dynastie des Chang,

eut l'impudence de se parer magnifiquement, et de se mettre en marche pour faire sa soumission à Wou wang, qu'elle espérait captiver par ses charmes; mais les officiers envoyés pour éteindre le feu du palais la firent saisir et entraîner; et Wou wang ordonna de la faire périr. Après la mort de Chéou sin, le nouvel empereur de Tchéou se rendit d'abord à Po, dans la partie orientale de la province de Ho nan. Il assigna à ceux des descendants de l'ancien empereur Houang-ti le pays de Kie dans le Ho nan, à titre de souveraineté. Il donna à un descendant de Yao le pays de Thsou dans le Hou kouang, et à l'un des descendants de Chun la principauté de Tchin, qui faisait aussi partie du Ho nan actuel. Enfin il statua que le pays de Ki servirait d'apanage aux descendants du grand empereur Yu; et la principauté de Soung à la famille de Tchhing thang. Wou wang alla ensuite visiter le tombeau de l'illustre Pi kan, à qui le barbare Chéou sin avait fait arracher le cœur, pour le punir des avis sages que ce ministre lui avait donnés. Le nouvel empereur lui fit rendre de grands honneurs funéraires, en présence de toute la cour. Il délivra ensuite de sa prison Khi tsu, autre ministre de Chéou sin, et le nomma roi de la Corée, en l'exhortant à remplir ses devoirs envers son nouveau suzerain, comme avaient fait ses ancêtres sous Tchhing thang et les autres monarques de la dynastie des Chang. Après avoir ainsi réglé les affaires, Wou wang passa le Houang ho, et se transporta vers l'Occident. Il renvoya tous les chevaux qui lui étaient inutiles, et les fit conduire à la montagne Houa chan dans la partie sud-est du Chen si. Les bœufs et les autres bêtes de somme qu'on employait durant la guerre à traîner les bagages furent renvoyés à Thao lin. Les cuirasses et les chars armés furent enfermés dans des magasins; les lances et les boucliers enveloppés de peaux de tigre. Toutes ces réformes n'eurent pour objet que d'annoncer au peuple que la guerre était terminée, et qu'il pouvait désormais jouir des avantages précieux de la paix. Ceux d'entre ses officiers qui s'étaient le plus signalés par leur valeur et leur fidélité furent faits souverains. Il érigea des principautés en faveur de ses frères et de tous ceux qui s'étaient distingués dans l'administration. Il licencia ses troupes, à la charge seulement de s'exercer de temps en temps dans l'art de tirer des flèches. Dans le même temps, il établit de nouvelles cérémonies et de nouvelles marques de distinction. Il promulgua un nouveau rituel pour le culte des ancêtres. Enfin il transporta à Foung, aujourd'hui Tchhang ngan hian, dans le Chen si, la capitale de l'empire, qui était auparavant dans la province de Ho nan. Ce prince heureux et bienfaisant avait rendu le bonheur à la Chine; mais il commit une grande faute politique en détruisant l'ancienne forme de la monarchie pure, et en lui substituant une espèce de système féodal. Par le partage qu'il fit du pays entre ses généraux et les grands, il n'en garda pour sa famille qu'une partie proportionnellement peu considérable. Cette division de l'empire en tant de petits royaumes portait en elle un germe de destruction pour la puissance impériale. Tant que les successeurs de Wou wang furent assez forts pour maintenir dans l'obéissance les petits rois leurs vassaux, leur gouvernement conserva

une espèce d'unité; mais depuis le huitième siècle, l'autorité de ces monarques alla toujours en décroissant, et fut ruinée peu-à-peu par une vingtaine de petits princes, qui se firent entre eux des guerres continuelles, et qui préparèrent ainsi la ruine absolue de la dynastie de Tcheou. Cette catastrophe aurait certainement eu lieu beaucoup plus tôt, si la Chine avait eu à cette époque des voisins aussi formidables que ceux qui l'ont menacée du côté du nord et de l'ouest, depuis le second siècle avant notre ère. Wou wang, en montant sur le trône, choisit pour premier ministre son frère Tcheou koung, qui se servit de son crédit et de ses lumières pour faire fleurir l'état. Il rétablit et perfectionna les cérémonies et la musique, fit un nouveau code de lois, adoucit de plus en plus les mœurs du peuple, et n'oublia rien pour lui procurer l'abondance et la félicité. C'est à ses efforts que la dynastie des Tcheou fut redevable de tout son lustre. Wou wang ne jouit pas longtemps de tant de bienfaits; il mourut en 1116, sept ans après avoir ceint le diadème impérial. Son fils Tchhing wang lui succéda. A cette époque, la Chine était d'une étendue moins considérable que de nos jours; car elle n'allait pas beaucoup au-delà du grand Kiang, et ne comprenait, au sud de ce fleuve, que le Tché kiang, une partie du Kiang si, une plus grande portion du Houkouang et le nord du Szu tchhouan.

Kl—h:

WOUWERMANS (Philippe), peintre, naquit à Harlem en 1620, et reçut des leçons de son père Paul Wouwermans, peintre d'histoire moderne, et de Wynout, qui se hâta de rectifier les principes que son élève avait reçus dans l'école paternelle. Le jeune Wouwermans se mit alors à prendre la nature pour modèle, et ne fit plus rien sans la consulter avec un soin scrupuleux. C'est par ce moyen qu'il acquit cette belle manière que l'on admire dans tous ses ouvrages, et particulièrement dans les derniers. Il eut la plus grande peine à se faire connaître. A l'époque où il débuta, Bamboche avait la vogue, et l'on préférait la verve et l'éclat de ses ouvrages au style plus sage et plus vrai de Wouwermans. Ce dernier d'ailleurs, plein de timidité, nuisait lui-même à sa propre réputation par un excès de modestie. Il se contentait du prix modique que les marchands lui donnaient de ses ouvrages pour les aller revendre ensuite fort cher à l'étranger. De Witte, entre autres, sut tirer avantage de ce commerce. Mais l'humeur difficile de Bamboche fit en faveur de Wouwermans ce que le mérite de ce dernier n'avait pu faire jusqu'alors. Bamboche avait demandé deux cents florins d'un de ses tableaux à de Witte qui refusa, et chargea Wouwermans de peindre le même sujet; ce qu'il fit avec une si grande supériorité, que ses ouvrages commencèrent dès-lors à être recherchés de toutes parts, et enlevés aussitôt que finis. Cette vogue, malheureusement pour lui, il ne l'obtint que vers la fin de sa carrière, et lorsqu'elle ne pouvait plus guère contribuer à sa fortune. Jusqu'à ce moment, livré à des brocanteurs peu délicats qui profitaient de ce qu'il y avait de gênant dans sa position, il travaillait sans relâche pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa nombreuse famille; et, cependant, quelle que fût sa détresse, elle ne l'empêcha jamais de terminer tous ses ouvrages avec le même soin

que si on les lui avait payés fort cher. C'est cette nécessité de travailler sans relâche qui l'empêcha de quitter sa ville natale; et de profiter de l'avantage de voyager. Quelque temps avant sa mort il fit jeter au feu un coffre rempli de ses dessins et de ses études, en disant : « J'ai été si mal récompensé de mes » travaux que je veux, si je puis, » empêcher que mon fils, séduit par » la vue d'un de ces dessins, em» brasse une carrière aussi misérable » et aussi incertaine que celle que » j'ai suivie. » En voyant le fini de tous les ouvrages échappés au pinceau gracieux et pur de ce maître, on a peine à concevoir comment il a pu trouver le temps d'en exécuter un nombre si considérable. Ils ne sont pas moins remarquables par la variété des sujets. Ce sont des chasses, des marchés aux chevaux, des attaques de cavalerie, de simples paysages, d'autres enrichis d'architecture, de fontaines, de beaux jardins, etc. Cette diversité toujours sensible chez lui renouvelle sans cesse la surprise de celui qui contemple ses tableaux. Quant à la vérité, on peut dire qu'aucun peintre ne l'a surpassé en ce genre; ses chevaux sont dessinés avec une exactitude et une fidélité admirables; il est vrai que leur caractère est toujours le même; ce sont toujours des chevaux flamands, dont les formes sont un peu lourdes; mais cette espèce de monotonie est bien rachetée par l'excellence de la couleur, la magie d'un pinceau gras et pâteux qui sait tout adoucir sans rien ôter à la force; sa touche est ferme, quoique pleine de passion; ses oppositions sont larges, et ses différents plans se dégradent avec la plus parfaite intelligence. Ses lointains, ses ciels, ses arbres, ses plantes sont une imitation exacte et parfaite de la nature. C'est avec un art exquis, ou pour mieux dire c'est sans jamais déceler l'art qu'il ménage ses lumières; et l'œil passe d'un ton à un autre sans brusquerie, et sans presque s'en apercevoir. Cette dernière qualité se fait surtout remarquer dans ses derniers ouvrages; ceux de sa première manière, quoique également vaporeux, offrent des oppositions un peu trop tranchées qui nuisent à l'harmonie de l'ensemble. Son œuvre gravé est très-considérable. On y recherche de préférence les morceaux dus au burin de Jean Wischer et de Dunker. On en a aussi un très-beau recueil gravé par Jean Moyreau, Lebas, Beaumont, Cochin, Laurent, etc., Paris, 1737-80, grand in-fol., Wouwermans lui-même a gravé à l'eau-forte une seule pièce représentant un paysage au milieu duquel se voit un cheval, etc. Cette pièce d'un effet très-piquant est rendue avec une si rare intelligence, que l'on regrette qu'il n'en ait pas produit un plus grand nombre. Il mourut à Harlem, le 19 mai 1668, à l'âge de quarante-huit ans, ne laissant qu'un seul fils qui se fit chartreux. Ses deux frères, Pierre et Jean, furent ses élèves, et se distinguèrent comme peintres. Pierre peignit dans le goût de Philippe, mais il ne l'égala point. Cependant il dessinait bien la figure et les chevaux; sa couleur était bonne et vigoureuse; et quelques-uns de ses tableaux ressemblent à ceux de la première manière de son frère, et peuvent figurer avec eux. Jean, le plus jeune des trois, peignait le paysage avec succès. Sa couleur est chaude et variée, sa touche libre et facile; le peu de tableaux qu'il a faits

sont fort estimés. Sa mort prématurée, arrivée en 1666, l'empêcha de produire un plus grand nombre d'ouvrages, et d'acquérir une réputation plus étendue. P—s.

WOWER (1) ou DE WOWEREN (JEAN), savant littérateur, était fils d'un gentilhomme d'Anvers qui s'était retiré à Hambourg, pour cause de religion, et il naquit en cette ville le 10 mars 1574. Ayant fait ses humanités avec succès sous la conduite de Werner Rolewinck, très-habile instituteur, et passé deux ans aux écoles de Marpourg, il fut envoyé, en 1592, à l'académie de Leyde, et il y resta cinq ans entiers, dont trois comme auditeur des cours publics, et deux comme précepteur particulier. Il y vécut dans l'intimité de Jos. Scaliger, de Gruter et d'autres savants distingués. Jaloux de perfectionner ses connaissances, il vint ensuite à Paris, où il s'acquit la bienveillance de Dupuy, de Bongars et de Pithou, dont il compare, dans son enthousiasme, la bibliothèque à celle d'Alexandrie (*Epist.* 17). Après avoir épuisé toutes les ressources que la France pouvait alors lui présenter pour son instruction, il se rendit en Italie, où il reçut un accueil non moins favorable. Ayant obtenu du pape la permission d'examiner les manuscrits du Vatican, il y fit une abondante moisson de notes et de documents précieux. Dans le même temps il recueillait des inscriptions pour Gruter, et il dessinait ou faisait dessiner la colonne Antonine, qu'il se proposait de publier avec une explication; mais Scaliger, auquel il avait adressé son dessin pour le faire graver, n'ayant point trouvé d'artiste qui voulût s'en charger, ce projet resta sans exécution. Les bontés dont l'honorait le souverain pontife servirent de prétexte à ses ennemis, pour répandre le bruit qu'il avait abandonné le protestantisme; mais il s'en défendit dans une lettre à Baudius (*Ep.* 40), tout en déclarant qu'il trouvait que les chefs de la réforme étaient allés beaucoup trop loin. Il revint en Allemagne (1602), rapportant une foule de manuscrits, et des habitudes de luxe que sans doute on n'y connaissait pas; car Gerh. Elmenhorst ne peut assez témoigner la surprise et l'admiration que lui a fait éprouver une si rare magnificence (2). Wower accepta la charge de conseiller du comte d'Ost-Frise, et fut envoyé par ce prince à la Haye, pour la pacification d'Embden, et ensuite à la cour de Jean-Adolphe, duc de Holstein. Dès la première entrevue, il gagna tellement ses bonnes grâces, que le duc de Holstein lui fit promettre d'entrer à son service, aussitôt qu'il le pourrait. Dans un voyage qu'il fit à Paris, en 1608, le cardinal de Joyeuse tenta de se l'attacher par les offres les plus honorables; mais il avait pris des engagements avec le duc de Holstein, et il se hâta de retourner près de ce prince, qui le nomma gouverneur de Gottorp. Attaqué d'une maladie de la vessie, il souffrit pendant les deux dernières années de sa vie des douleurs inexprimables, et y succomba le 30 mars 1612, à l'âge de trente-huit ans. Son maître le fit enterrer avec pompe dans la principale église de Ker-

(1) Et non pas *Wouwer*, comme on lit dans les dictionnaires historiques.

(2) *Deus bone*, s'écrie Elmenhorst, *quàm magnificè se gerit! holoserico indutus est pallio, et quando in publicum prodit, undique à servulis stipatur. Omnia tam splendida et magnifica, ut fatigeris admirando.* Voy. le *Sylloge epistolar.* de Burmann, II, 306.

wick. Wower joignait à beaucoup d'érudition une grande vivacité d'esprit, de l'ardeur pour le travail, et des qualités brillantes; mais, sans rappeler son amour pour le faste, on lui reproche avec raison de la vanité et du goût pour la flatterie. On a la preuve de ce dernier défaut par son testament, dans lequel il lègue une somme de soixante écus à chacun de ceux qui feront son panégyrique. S'il eut des amis, il eut aussi des ennemis, dont le plus acharné fut son compatriote Fréd. Lindebrog (*V.* ce nom, XXIV, 508), qui ne cessa jamais de le harceler, quoique Wower eût tout fait pour obtenir la paix. Ce fut Lindebrog qui le premier accusa Wower de s'être approprié les travaux de Casaubon et de J. Gulielmus (*V.* WILHELM); et ces accusations, quoique dénuées de toute vraisemblance, ont trouvé jusque dans le dix-huitième siècle des personnes prêtes à les accueillir. Outre des notes fort estimées sur *Pétrone*, sur l'*Octavius* de Minutius Félix, et le traité de Julius Firmicus *De erroribus profanar. religionum;* sur *Apulée*, précédées d'une dissertation sur la vie et les ouvrages de cet auteur, recueillies dans l'édition *ad usum Delphini*, et enfin un travail sur *Sidoine Apollinaire* (3), on a de Wower : I. *De polymathiâ Tractatio integri operis de studiis veterum* ἀποσπασμάτιον, Bâle, 1603; Hambourg, 1604, in-4°.; Leipzig, 1665, in-8°. (4), avec une préface de Thomasius, dans laquelle il justifie complètement Wower d'avoir dérobé cet ouvrage à Casaubon. J.-G. Vossius s'en est beaucoup servi dans son traité *De arte grammaticâ*. Le traité *De studiis veterum*, dont celui-ci n'est qu'un extrait, n'a jamais été publié. II. *Panegyricus Christiano IV, Daniæ regi, dictus*, etc., Hambourg, 1603, in-8°., et dans un recueil de *Harangues*, Hanau, 1613, in-8°. III. *Commentatio de cognitione veterum novi orbis*, Francfort, 1603, in-8°. IV. *Dies æstiva, sive de umbrâ Pægnion*, ib., 1610, in-8°., réimprimé avec une déclamation de J. Douza sur le même sujet, Oxford, 1636, in-12. Lindebrog accusa Wower d'avoir dérobé cet ouvrage à J. Gulielmus. V. *Syntagma de græcâ et latinâ Bibliorum interpretatione*, Hambourg, 1618, in-8°.; ouvrage posthume publié par Ger. Elmenhorst, qui l'a fait précéder d'une vie de l'auteur et de la liste de ses ouvrages, tant imprimés que manuscrits; réimprimé avec la savante dissertation de Brian Walton *De linguis orientalibus*, Deventer, 1658, in-12. VI. *Epistolarum centuriæ II*, ibid., 1619 (5), in-8°.; ces lettres méritent d'être lues, à raison des détails curieux qu'elles contiennent et qu'on chercherait vainement ailleurs. On trouve plusieurs lettres de Wower dans le *Recueil* de celles de Baudius; les *Epistolæ Gudianæ* en renferment trois à Kirchmann et une à Lindebrog, 274-77. Bayle a consacré dans son *Dictionnaire* un article à ce savant, et le P. Niceron une Notice dans les *Mémoires des hommes illustres*, VI, 55-65. W-s.

WOWER ou VAN WOWEREN en latin *Woweriūs* (JEAN), ju-

(3) Les notes sur *Tertullien*, qu'a publiées Wower, sont extraites d'un exemplaire de la bibliothèque du Vatican, lequel avait appartenu, dit-on, à Fl. Orsini ou à P. Chacon. Il promettait un commentaire entier sur ce père, mais il n'a point paru.

(4) Le traité *De polymathiâ* a été recueilli par Gronovius, dans le *Thesaur. antiquit. græcar.*, x, 985.

(5) On lit sur le frontispice 1609; mais c'est par l'omission d'un chiffre.

risconsulte, était de la même famille que le précédent, avec lequel on l'a souvent confondu. Il naquit, en 1576 (1), à Anvers. Après avoir fait ses humanités, il fut envoyé par ses parents à l'académie de Louvain, où il se distingua par ses progrès dans la philosophie et les lettres. Juste Lipse, son maître, conçut pour lui la tendresse d'un père, et ne cessa de lui donner des preuves de son affection. Ayant terminé ses études (2), il employa trois ans à visiter la France, l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne. De retour, en 1602, dans sa ville natale, il fut pourvu d'une charge de membre du conseil. Lipse, avec lequel il avait continué d'entretenir une correspondance suivie, l'institua l'un de ses exécuteurs testamentaires, et lui confia ses manuscrits. Deux ans auparavant, il lui avait adressé l'épitaphe qu'il voulait que l'on mît sur son tombeau. C'est à cette occasion que Lipse écrivait à Wower : « Si mon nom me survit, votre amitié pour moi ne sera pas moins connue de la postérité que celle d'Atticus pour Cicéron ou de Lucile pour Sénèque. Plût à Dieu qu'il fût possible de donner une part dans sa renommée comme dans sa fortune (1604) ! » Wower, admis au conseil des finances et de la guerre, mérita l'estime de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas. Chargé d'une mission à la cour d'Espagne, il fut honoré par le roi Philippe IV du titre de chevalier. Il mourut, le 23 septembre 1635, à cinquante-neuf ans (3). Outre des éditions de *Tacite* et de *Sénèque*, avec les notes de Lipse, et de deux *Centuries de Lettres* de son maître, on a de Wower : I. *Eucharisticon claro et incomp. viro J. Lipsio, doctori suo*, Anvers, 1606, in-4°. Cet opuscule est une preuve de la reconnaissance de l'auteur. II. *Assertio Lipsiani Donarii adversùs Delatorum suggillationes*, ibid., 1607, in-4°. Lipse avait légué sa robe fourrée à N.-D. de Hall ; et la singularité de ce don fournit aux protestants beaucoup de railleries. Wower entreprit de justifier son maître (4). III. *Panegyricus serenissimis Alberto et Isabellæ, Belgarum principibus*, ibid., 1609, in-8°. IV. *Vita B. Simonis sacerdot. Valentini*, ibid., 1612 ou 1614, in-8°. V. *Claud. Mamerti de statu animæ, lib. III ad manuscriptos exarati*. VI. *De consolatione, ad P.-P. Rubenium lugentem Philippi fratris mortem*, ib., 1615, in-4°., et dans les OEuvres posthumes de Phil. Rubens (*Voy.* ce nom, XXXIX, 243). On trouve une Notice sur Wower dans les *Mémoires* du P. Niceron, VI, 65-68. W—s.

WRANGEL (HERMANN), général suédois, né en 1587, entra fort jeune au service, et commença sous Charles IX à se distinguer dans les guerres contre la Pologne, la Russie et le Danemark. Pris en 1607 à la bataille de Kockenhusen, il n'en fut après sa délivrance que plus ardent à combattre. Sa conduite au siége d'Ivanogrod (1609) lui fit confier le commandement de cette place aussitôt qu'elle fut tombée entre les

(1) En 1578, suivant Sax. *Onomastic.*, IV, 277. Mais Valère André, Fr. Swert et Foppens s'accordent à fixer la naissance de Wower au 28 mai 1576.

(2) Le certificat que lui délivra Lipse est imprimé dans le recueil de ses *OEuvres*.

(3) Et non pas 69, comme le dit le P. Niceron, par inadvertance.

(4) Le *Catalogue de Bunau* porte que cet opuscule fut réimprimé dans les *OEuvres* de Lipse, I, 148 et suiv. Ce n'est pas du moins dans l'édit. d'Anvers, 1637, la seule qu'on ait pu consulter.

mains des Suédois. Gustave-Adolphe, lui ayant donné, en 1621, le bâton de maréchal, vint à l'armée que Wrangel commandait contre la Pologne. La campagne fut heureuse; et en 1629 les Polonais se virent forcés de conclure un armistice. Wrangel suivit Gustave en Allemagne; et après la mort de ce prince il fut employé dans les affaires publiques, surtout dans les négociations de la paix qui fut conclue avec la Pologne, en 1635. L'année suivante, Oxenstiern lui donna le commandement d'un corps d'armée en Poméranie. Après qu'il se fut emparé de plusieurs places, Wrangel vint au secours du général Banier, qui était pressé par les Autrichiens et les Saxons. Cependant l'ennemi ayant fait des progrès en Poméranie, Wrangel eut avec Banier de vives discussions qui engagèrent la reine Christine à le rappeler. Cette princesse lui confia le gouvernement général de la Livonie, qu'il administra jusqu'à sa mort, arrivée en 1644. G—Y.

WRANGEL (Charles-Gustave), général suédois, fils du précédent, était né le 13 décembre 1613, à Skokloster dans l'Upland, sur le lac Mœlar, à peu de distance d'Upsal. Dès sa plus tendre jeunesse, il suivit son père, nommé gouverneur d'Elbing; et souvent il accompagna comme volontaire, sans que son père en sût rien, les partis envoyés contre l'ennemi. Après la conclusion de l'armistice, il alla voyager dans les pays étrangers, afin d'en apprendre les langues. Il séjourna une année entière en Hollande, où il s'instruisit dans la navigation et dans la construction des vaisseaux. Il venait d'arriver à Paris, en 1629, lorsque Gustave-Adolphe le rappela en Suède, ainsi que d'autres jeunes gens qu'il voulait employer dans la guerre d'Allemagne. Ce monarque le nomma gentilhomme de sa chambre, et peu de temps après, officier de ses gardes. Wrangel eut par là de fréquentes occasions de s'approcher de la personne de Gustave-Adolphe. A la bataille de Lutzen, il avait été envoyé par ce prince pour porter des ordres à l'aile gauche. A son retour, il le trouva étendu sans vie; et après avoir donné les plus vifs regrets à une si grande perte, il concourut, avec beaucoup de talent et de valeur, à assurer le triomphe des Suédois. Il servit ensuite avec une grande distinction sous les ordres de Banier, fut expédié en Suède (1636), en ramena des renforts considérables, et fit essuyer de grandes pertes à l'ennemi près de Memmingen (1637). Parvenu au grade de colonel, il fut atteint, à Torgau, d'un coup de feu à la tête, tomba de cheval, eut le bras cassé d'un coup de fusil, et manqua d'être fait prisonnier. Il fut envoyé de nouveau en Suède, en revint avec des troupes fraîches, fut récompensé par le grade de major-général d'infanterie, et eut, en cette qualité, une grande part à la victoire de Chemnitz. Par une ruse de guerre il s'empara, sans perte, du château de Fetschen; prit à la pointe de l'épée Heldrungen et Resdingen, et fit beaucoup de prisonniers. Après la mort de Banier (1641), Wrangel fut du nombre des généraux qui participèrent au commandement en chef, en attendant l'arrivée d'un nouveau général. A Wolfenbuttel, il fut obligé de soutenir, presque seul avec son infanterie, pendant cinq heures, les efforts de l'infanterie autrichienne et bavaroise; et il réussit à les repousser. Il accompagna ensuite Torstenson dans toute sa carrière victo-

rieuse, et lui rendit plusieurs services très-importants. A son retour d'une troisième mission en Suède, il contribua beaucoup à la victoire de Leipzig. Dans la campagne suivante, il coopéra très-activement aux avantages remportés en Danemark. Bientôt il se distingua également sur mer. En 1644, l'amiral suédois Clas Flemming, après une action sanglante contre les Danois, ayant été bloqué par leur flotte, à Christianpriis, aujourd'hui Fredriesort, dans le Slesvig, sur la frontière du Holstein, Torstenson lui dépêcha Wrangel, pour se concerter sur ce qu'il y avait à faire. Ce fut au milieu du feu le plus vif que Wrangel s'acquitta de sa commission; et Flemming, blessé à mort, lui remit le commandement. Secondé par un vent favorable, il traversa sans beaucoup de perte l'escadre ennemie, et fit voile avec la sienne pour Stockholm. Ce n'était pas assez pour lui de l'avoir sauvée, lorsque chacun la regardait comme perdue : ayant obtenu de la régence la permission de remettre en mer, au mois de septembre, il se joignit à l'escadre hollandaise de Louis de Geer, et rencontra la flotte danoise sous l'île de Femern. Le combat fut sanglant : quelques vaisseaux danois furent pris par les Suédois; d'autres furent détruits. Le nombre des prisonniers fut considérable. Wrangel se rendit maître de Femern, et alla hiverner à Wismar. Dès que la saison le permit, il s'empara de Bornholm, en 1645, et aurait également enlevé toutes les îles danoises, si le traité de Brœmsebro n'eût ramené la paix. A cette époque, Torstenson, forcé par ses infirmités de renoncer au commandement de l'armée suédoise en Allemagne, fut remplacé par Wrangel, qui arriva en Silésie suivi de renforts considérables. Ayant pris les avis de Torstenson, il pénétra en Bohême, et enleva Friedland et Leutmeritz. L'approche des armées autrichienne et bavaroise combinées, qui lui étaient de beaucoup supérieures, le décida à se replier sur le Weser, afin de se rapprocher de Turenne. Il y prit plusieurs places, s'avança dans la Hesse, et se retrancha près de Hamelbourg, où l'ennemi le suivit de près. Celui-ci fit la même manœuvre : il y eut beaucoup de combats sanglants; chaque parti cherchait à couper les vivres à l'autre : Wrangel y réussit mieux que ses antagonistes; car ceux-ci, après avoir perdu plus de quatre mille hommes par la faim, furent forcés de se retirer près de Francfort-sur-le-Mein. Wrangel, élevé aux dignités de feld-maréchal et de sénateur, eut alors le commandement suprême des armées suédoises en Allemagne. Il se réunit à Turenne, et poursuivit l'ennemi qui s'était arrêté derrière la Nidda (*Voy.* TURENNE); força le passage de cette rivière, défit les troupes qui lui étaient opposées, enleva des magasins, et contraignit les Autrichiens à se retirer à la hâte. Ayant ensuite passé le Danube et le Leck, conjointement avec Turenne, il entra en Bavière, et y leva de fortes contributions. Il assiégea inutilement Augsbourg, et n'ayant pu forcer l'ennemi à recevoir la bataille, il mena ses troupes dans leurs quartiers d'hiver en Souabe. Cependant dès qu'il apprit que les alliés commençaient à faire des manœuvres en Bavière, il s'y porta et mit en déroute une de leurs divisions à Rain. Il s'empara ensuite du passage important de Klaussen près de Bregentz, qui lui ouvrait l'entrée de la

Suisse et de l'Italie, et prit le château de Meinau sur le lac de Constance. Ces succès décidèrent l'électeur de Bavière à se séparer de l'Autriche, et à consentir à un armistice. Après avoir fait un peu reposer ses troupes, Wrangel marcha vers la Silésie pour se joindre aux Suédois qui s'y trouavient, puis il fondit, en 1647, sur la Bohême, où il fit plusieurs conquêtes, entre autres celle d'Égra. L'empereur Ferdinand III, s'étant avancé contre lui à la tête de son armée, fut surpris dans son camp; Wrangel pénétra jusqu'à son quartier-général, et fut sur le point de le faire prisonnier. Les Autrichiens ayant encore éprouvé des revers à Triebel et à Tœpel se retirèrent; mais l'électeur de Bavière, qui avait dénoncé l'armistice, joignit toutes ses troupes à celles de l'empereur. Alors Wrangel, menacé d'être enveloppé, se replia dans la Thuringe et sur le Weser. Cherchant à combiner ses opérations avec celles de l'armée française, il tint la campagne avec avantage, et contribua aux succès de Turenne en Hesse et en Franconie. Ce fut surtout à Simmershausen qu'il se distingua, en 1648. Toute la Bavière tomba au pouvoir des Suédois et des Français; l'électeur chercha un refuge dans le pays de Saltzbourg. Le prince palatin Charles-Gustave, depuis roi de Suède, étant venu prendre le commandement général de l'armée suédoise, Wrangel conserva celui du nord de l'Allemagne pendant le reste de la guerre. Enfin, la paix de Westphalie mit fin à ses exploits, et il retourna dans sa patrie, où son souverain le récompensa par le titre de comte et par des dons de terres en Suède, en Allemagne et en Finlande. Lorsque Charles-Gustave, monté sur le trône, après l'abdication de Christine, eut entrepris une expédition contre la Pologne, il confia le commandement de sa flotte à Wrangel, qui, après avoir débarqué l'armée, bloqua le port de Dantzig. Le roi l'appela auprès de lui à Thorn, et l'envoya avec dix mille hommes en Pomérélie pour en chasser Czarneski, général des Polonais, qui en avait quinze mille. Wrangel l'atteignit près de Guesne, et le mit en fuite. A la bataille de Varsovie, en 1656, il commandait l'aile gauche, avec l'électeur de Brandebourg, et il y déploya autant de valeur que de talent. Les Danois ayant manifesté des dispositions hostiles, il se rendit en Poméranie, puis dans le duché de Brême, d'où il chassa entièrement l'ennemi. Il marcha ensuite sur le Jutland, et emporta d'assaut le fort de Fredriksudde, en 1657. Les suites de cet avantage qui avait peu coûté aux Suédois furent très-importantes. Le roi fut tellement satisfait des services de Wrangel, qu'il le nomma amiral du royaume; et, lorsque ce prince se rendit dans l'île de Fionie, le nouvel amiral commanda son avant-garde: il attaqua l'armée danoise rangée en bataille sur le rivage, et la culbuta entièrement. Charles-Gustave étant campé devant Copenhague, Wrangel alla assiéger le château de Cronenbourg, qu'il prit en moins de trois semaines de siége. En 1658, dans le combat naval du Sund contre les Hollandais venus au secours des Danois, il combattit l'amiral Opdam, jusqu'à ce que son vaisseau, entièrement désemparé et couvert de morts, fût obligé de faire côte. Dans l'année suivante, l'assaut donné à Copenhague ayant échoué, Wrangel résolut de se rendre maître des autres îles danoises, et quelques difficultés qu'il

éprouvât, il prit celles de Langeland, d'Alsen et de Fionie. Les troupes impériales, polonaises et brandebourgeoises, commandées par le grand-électeur Frédéric-Guillaume, essayèrent inutilement de le déloger. Les ennemis étant allés en Poméranie, Wrangel les y suivit, et les força de lever le siége de Wolgast. Après la paix de 1660, il fut nommé maréchal du royaume, commandant-général des troupes, et président du collége de la guerre. Charles-Gustave l'avait choisi pour un des régents et tuteurs de son fils Charles XI encore mineur. Des troubles s'étant élevés, en 1665, dans le duché de Brême, Wrangel alla rétablir l'ordre dans ce pays. En 1674, quoique vieux et infirme, il fut encore chargé du commandement de l'armée en Poméranie; mais sa faiblesse extrême l'obligeait presque toujours de garder le lit; on ne peut donc le rendre responsable des défaites que les Suédois éprouvèrent à Havelberg et à Fehrbellin dans le Brandebourg, les 12 et 18 juin 1675, puisqu'il était à une grande distance de l'armée. Ses infirmités augmentant chaque jour, il déposa le commandement, et se retira dans sa terre de Spiker, située dans l'île de Rugen. Il y vivait paisiblement, lorsqu'il apprit que des vaisseaux ennemis venaient de se montrer: aussitôt son ardeur martiale se ranime, et il veut aller les reconnaître. Cet effort lui coûta la vie; il mourut en juillet 1676, avec la réputation d'un des plus grands généraux de la Suède. Son corps fut apporté dans ce royaume, et déposé dans l'église de Skokloster, dont il avait fait bâtir le château. E—s.

WRANITZKY (Paul), directeur de la musique des deux théâtres de la cour impériale de Vienne, naquit en Bohême vers le milieu du dix-huitième siècle, et se forma, comme compositeur, à l'école du célèbre Joseph Haydn. Il commença à se faire connaître, en 1786, par deux symphonies, qui eurent le plus grand succès; et, depuis cette époque, il ne cessa de publier des pièces qui furent accueillies par les connaisseurs, quoique l'auteur soit resté au-dessous des grands maîtres, notamment de Haydn et de Mozart. Pour le chant, il composa *Oberon*, opéra emprunté du poëme de Wieland, et qui, pendant le couronnement de l'empereur, à Francfort, eut vingt-quatre représentations en six semaines. Il en parut un extrait pour le forté-piano, en 1793. Les compositions de Wranitzky ont été publiées à Paris et à Offenbach. G—y.

WRATISLAS Ier., duc de Bohême, né en 887, était fils de Borzivoï, premier duc chrétien; il épousa en 906 Drahomire, princesse païenne, et succéda, en 915 à son frère Zbignée Ier., qui n'avait régné que cinq ans. Il mourut lui-même en 920, très-regretté de ses sujets, qu'il avait gouvernés paternellement, malgré les efforts de Drahomire, qui employait toute son influence pour empêcher le bien. Wratislas Ier. laissa deux fils, saint Vencèslas et Boleslas, qui lui succédèrent. Il fut enterré dans l'église de Saint-George, dont il est le fondateur, et où l'on voit son tombeau, sur lequel il est représenté avec les insignes de la dignité ducale, tenant des deux mains le plan de l'église de Saint-George. Sous ses pieds on lit l'inscription suivante: *Hic jacet Beatus Wratislaus, pater S. Wenceslai, fundator h. ecclesiæ.* G—y.

WRATISLAS II, premier roi de Bohême, succéda, en 1061, à son frère Zbiguée II, qui était mort sans enfants. D'après les dernières dispositions du duc Brzétislas, leur père, les frères cadets avaient eu la Moravie pour apanage. Zbignée, méprisant les volontés de son père, les en avait chassés avec violence. Wratislas se réfugia en Hongrie, et, sa première épouse étant morte par suite des mauvais traitements que Zbignée lui avait fait éprouver, il épousa en secondes noces la princesse Adélaïde, sœur du roi de Hongrie. Après avoir été rétabli dans son apanage, qui était le comté d'Olmutz, il en jouit paisiblement, jusqu'à la mort de son frère; alors il fut élu duc de Bohême, par le suffrage unanime de la nation. Ayant pris en main le gouvernement, il se hâta de remplir les dernières volontés de son père, et céda à ses frères Othon et Conrad la Moravie, sous la condition qu'ils le reconnaîtraient pour seigneur suzerain. Le dernier des frères, Jaromir, qui, d'après les ordres du père, était destiné à l'état ecclésiastique, faisait ses études à Liége. Quand il eut appris ce qui se passait en Bohême, il se rendit en toute hâte à Prague, et somma d'un ton très-impérieux son frère Wratislas de lui donner un apanage. Ce prince fit observer que cette prétention était contraire aux dispositions de leur père; et comme ses représentations n'étaient point écoutées, il fit ordonner diacre Jaromir, quoique celui-ci protestât hautement contre cette violence. Peu après, le jeune prince, ayant déposé l'habit ecclésiastique, et ayant pris le casque, se réfugia près de Boleslas, roi de Pologne. Sévère, évêque de Prague, étant mort en 1065, les princes Othon et Conrad rappelèrent de Pologne leur frère Jaromir, lui firent reprendre l'habit ecclésiastique, et vinrent avec lui trouver Wratislas, qu'ils prièrent de donner à son frère l'évêché vacant. Le prince, sans y avoir égard, nomma évêque un ecclésiastique saxon, très-instruit. Ce choix indigna la noblesse bohémienne. Un comte, appelé Kojata, osa, en présence de Wratislas, exciter les princes à s'opposer à l'élection de cet étranger, et à prendre les armes pour défendre leurs prétendus droits. La noblesse ayant pris parti pour Jaromir, Wratislas céda. Son jeune frère fut nommé évêque et installé. Kojata et un autre noble furent sacrifiés à cet arrangement de famille; et ils prirent la fuite, pour se soustraire à la punition qu'ils méritaient. Wratislas envoya Jaromir avec une suite nombreuse, à Maïence, pour y recevoir l'investiture des mains de l'empereur Henri IV, et la consécration épiscopale de celles de l'archevêque de Maïence. Les cérémonies étant terminées, les nobles bohémiens repassèrent le Rhin avec le nouvel évêque. Un d'entre eux se trouvant sur le bord du bateau, Jaromir le poussa avec violence dans le fleuve, en lui disant : « Wilhelm, » je te baptise. » Ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'on le retira. Quand il fut rentré dans le bateau, l'inquiétude fit place à l'indignation; et tout ce qui était à bord aurait mis la main sur l'évêque, si l'on n'avait été retenu par le respect que l'on croyait devoir au frère du souverain. Instruit de ce qui s'était passé, Wratislas reprocha vivement à ses frères l'imprudence irréligieuse qu'ils avaient commise, en le forçant à nommer un sujet qui ne pouvait que déshonorer l'épiscopat. Wratislas avait épousé, en troisièmes noces, Swien-

tochna, princesse de Pologne (*V.* ce nom). En 1067, il se jeta sur les frontières de la Pologne, qu'il dévasta. Le roi Boleslas accourut; et les Bohémiens se retirèrent. Les annalistes qui racontent les faits ne font point connaître les causes qui armèrent les deux beaux-frères l'un contre l'autre. Wratislas avait prié le pape Alexandre II de vouloir bien lui donner un bonnet ducal, pour le porter dans les grandes cérémonies. Le pontife envoya à Prague, Jean, évêque de Tusculum, avec le bonnet. En 1073, Grégoire VII étant monté sur la chaire de saint Pierre, l'empereur Henri IV, pressé de tous côtés par les prétentions de ce pontife, demanda des secours aux princes qui reconnaissaient la suzeraineté de l'empire germanique. Afin de gagner Wratislas, il lui accorda Meissen, ville capitale de la Lusace, à laquelle Boleslas, roi de Pologne, prétendait avoir droit. Wratislas soutint le parti de Henri, et il l'aurait fait d'une manière plus efficace, si son frère Jaromir ne l'avait placé dans une position extrêmement difficile à l'égard de la cour de Rome. Ce prince, si indigne de l'épiscopat, voulant réunir l'évêché d'Olmutz à celui de Prague, se rendit à Olmutz. Là étant à table chez l'évêque, il saisit ce vieillard vénérable par les cheveux, et lui mettant le pied sur la tête, il voulut le forcer à abdiquer en sa faveur. Wratislas indigné envoya à Rome pour rendre compte de ce qui venait de se passer. Deux légats, venus à Prague de la part du pape, citèrent Jaromir à comparaître devant eux. L'évêque prétendit qu'il n'était justiciable que de son métropolitain, l'archevêque de Maïence; et il refusa de comparaître. Les légats le déclarèrent alors déchu de la dignité épiscopale. Le chapitre de Prague, prenant fait et cause pour son évêque, couvrit les autels de deuil, comme cela se pratique le vendredi-saint, en déclarant qu'il n'obéirait point aux légats du pape. Ceux-ci furent reçus avec respect par Wratislas, à qui Grégoire VII adressa deux brefs, dans l'un desquels il lui disait d'exécuter ce qui avait été décidé par ses légats. Jaromir en appela à Rome; l'archevêque de Maïence ayant pris son parti contre les légats, Grégoire VII évoqua l'affaire par-devant lui. Jaromir comparut à Rome en 1074; il sut intéresser à sa cause la fameuse Mathilde, et fut renvoyé en Bohême, avec ordre à Wratislas de le rétablir dans tous ses droits. Jaromir rentra à Prague en triomphe, bravant le duc son frère, et se faisant gloire des calomnies par lesquelles il avait cherché à le noircir dans l'esprit du pape. Sur les plaintes de Wratislas, cet indigne prélat fut de nouveau cité devant la cour de Rome; et ce fut alors qu'il quitta Prague, pour s'attacher à l'empereur d'Allemagne. Wratislas, n'ayant plus rien à craindre dans l'intérieur du duché, se déclara hautement pour l'empereur Henri, qui, en récompense, lui confirma la possession de la Lusace. Le duc de Bohême parut, en 1075, à la diète de Goslar, et il appuya vivement Henri qui proposait son fils pour son successeur. On pense que c'est la première fois que les princes de Bohême ont paru, comme électeurs, aux diètes de l'empire germanique. En 1080, Wratislas s'adressa à Grégoire VII, pour le prier de vouloir bien permettre qu'en Bohême on expliquât l'Écriture sainte et que l'on célébrât l'office divin en langue

slave. Il appuyait sa demande, sur ce que la plupart des prêtres de la Bohême, ignorant la langue latine, ne parlaient que le slavon. Le pape saisit cette occasion pour reprocher à Wratislas les relations qu'il entretenait avec l'empereur Henri. « Nous » ne savons, dit le pape, si nous » devons vous accorder notre béné- » diction apostolique; car vous n'en » êtes point digne, puisque vous com- » muniquez avec des excommuniés. » Vous nous demandez la permission » de faire célébrer l'office dans vos » états en langue slave. Nous vous » le défendons expressément, en vous » ordonnant de résister de toutes » vos forces à la vaine témérité de » ceux qui vous ont imprudemment » porté à nous faire cette deman- » de. » Lorsque Wratislas reçut cette lettre, il combattait avec Henri à Fladenheim en Thuringe (1080) où il eut le bonheur de compter parmi ses trophées la *Lance royale* (1) de Rodolphe, élu empereur par le parti de Grégoire. Henri, voulant marquer sa reconnaissance à Wratislas, lui donna, pour lui et ses successeurs, la permission de faire porter cette lance devant lui, dans les grandes solennités. A cette bataille, le prince bohémien avait eu occasion d'admirer la valeur de Wibert ou Wigbert; ce fut ce brave général qui, par ses instances, décida Wratislas à demander à l'empereur le titre de roi. Ayant obtenu le consentement du prince, il alla trouver l'empereur, à qui il promit quatre mille marcs d'argent, avec un corps de cavalerie commandé par Borziwoï, fils aîné de Wratislas. Henri accepta la proposition, et Borziwoï, dirigé par Wigbert, fit quatre campagnes en Italie, sous les ordres de l'empereur. Pendant que son fils combattait au dehors, Wratislas marcha, en 1082, vers le Danube, pour attaquer Léopold, margrave d'Autriche. Étant près de l'ennemi, il fit prier Léopold de lui préparer un repas digne de lui, et d'assister au tournoi qu'il voulait lui donner. Léopold répondit sur le même ton. On se rencontra à Mauerberg ou Meilberg, et Léopold fut complètement battu. En 1084, Borziwoï et Wigbert revinrent à Prague; le jeune prince, prenant celui-ci par la main, dit à Wratislas: « Mon père, l'empereur vous recom- » mande ce brave général, et moi, » je vous prie de vouloir bien, en » récompense de ses services, lui » donner votre fille Judith en ma- » riage. » Cette demande fut accordée. A la diète de Maïence, en 1086, l'empereur Henri ayant fait avancer Wratislas au milieu des princes, et l'ayant proclamé, à haute voix, roi de Bohême, chargea l'archevêque de Trèves de se rendre à Prague, pour donner l'onction royale, avec la couronne, à Wratislas et à la princesse Swientochna. L'évêque d'Olmutz étant mort, l'empereur joignit cet évêché à celui de Prague, en faveur de Jaromir. Cette faveur, dont le prélat était si peu digne, ne fit que le rendre plus insolent. Il gardait si peu de mesure, qu'étant invité par le roi, son frère, à venir à la cour, il dédaigna de comparaître, et ne vint point à l'église, quand il sut que le roi devait assister à l'office. Pour punir son frère, le monarque érigea dans le château de Prague, appelé Wissehrad, un chapitre, dont les chanoines officiaient avec les ornements pontificaux; et il donna au prévôt de cette église, avec plu-

(1) *Lancea regalis ou dominica*, que l'on mettait entre les mains de l'empereur, à son couronnement.

sieurs autres prérogatives, le titre et les fonctions de chancelier du royaume. On bâtit un temple magnifique dans ce château qui domine la ville; et, quand on en jeta les fondements, le roi voulut, en l'honneur des douze apôtres, porter sur ses épaules douze paniers de terre. Les habitants de la Lusace ayant commis des ravages sur les frontières de la Bohême, le roi envoya son fils, Brzétislas, pour les punir. Ce jeune prince provoqua maladroitement les Saxons; ceux-ci l'attaquèrent; il les repoussa, après un combat très-sanglant. L'empereur, mécontent, en fit des reproches au père, qui eut beaucoup de peine à l'apaiser. De nouveaux malheurs vinrent troubler la paix de la famille régnante. Othon, marquis d'Olmutz, avait laissé en mourant deux fils, Swientopelk et Othon, auxquels il donna Jaromir pour tuteur. Le roi voulut disposer du marquisat qui était un fief dépendant de la couronne, Jaromir s'y opposa, et mit ses deux neveux en possession d'Olmutz et de ses dépendances. Sentant qu'il avait trop entrepris, il se décida à aller à Rome, pour porter plainte contre son frère; mais il mourut en chemin. Wratislas se hâta de séparer les deux églises d'Olmutz et de Prague, et ayant chassé d'Olmutz ses deux neveux, et donné le marquisat à Brzétislas, son fils, il se rendit avec lui devant la ville de Brunn, pour y assiéger Conrad, son frère, qui avait pris parti contre lui en faveur de Jaromir. Cependant il se laissa fléchir par les larmes de l'épouse de Conrad, qui vint se jeter à ses pieds, et, pardonnant à son frère, il lui permit de venir le trouver. Pendant le siége, un général qui était en grande faveur auprès du roi, ayant dit en sa présence un mot qui déplut à Brzétislas, ce jeune prince le fit assassiner. Craignant la colère de son père, il quitta le camp, et attira à lui trois mille hommes de l'armée, avec lesquels il osa marcher sur la ville de Prague. Le roi, à qui il était si facile de punir cette témérité, fut apaisé par les prières de Conrad, et se contenta d'exiler son fils, qui se réfugia près du roi de Hongrie. Wratislas, voyant approcher ses derniers moments, convoqua les grands du royaume, et désigna Conrad, son frère, pour son successeur, en lui recommandant d'avoir soin de ses fils Boleslas, Borziwoï, Vladislas et Sobieslas; il ne parla point de Brzétislas. Ce prince mourut le 14 janvier 1092, et il fut enterré dans l'église de Wissehrad. Son frère fut aussitôt proclamé souverain de la Bohême. Ses successeurs, pendant soixante ans, ne prirent point le titre de roi, le regardant comme une prérogative conférée à la personne de Wratislas. G—Y.

WRAY (Daniel), savant anglais, né à Londres en 1701, fit ses études à la Chartreuse (*Charterhouse*); puis au collége de la Reine de l'université de Cambridge, et voyagea ensuite en Italie. Ses connaissances étendues et variées le firent admettre à la société royale, en 1729, et deux ans après dans celle des antiquaires. Il fut membre de plusieurs autres sociétés savantes, et conservateur du musée britannique. En 1745, M. Yorke, qui fut depuis comte de Hardwicke, lui donna un emploi près de lui à l'échiquier (la trésorerie). Daniel Wray mourut le 29 décembre 1783. Il fut un des auteurs des *Lettres athéniennes*, publiées par le comte de Hardwicke (*Voyez* ce nom). Le premier vo-

lume de l'*Archæologia* contient des *Notes sur les murailles de l'ancienne Rome*, communiquées par lui, en 1756, et des *Extraits de ses Lettres écrites de Rome*, *relativement à la découverte d'une belle statue de Vénus*, *qui y fut déterrée en* 1761. La bibliothèque de Wray fut donnée par sa veuve à la maison où il avait reçu sa première instruction. Z.

WREN (MATHIEU), célèbre évêque d'Ély, naquit à Londres, dans la paroisse de Saint-Petercheap, le 23 déc. 1585, d'une famille noble originaire du Danemark, mais dont l'établissement principal était à Winchester. Distingué avantageusement dès son adolescence, il fut emmené à l'université de Cambridge, par Andrews, qui fut dans la suite choisi pour chef du collége de Pembroke-Hall, et l'y fit admettre en 1601. Wren s'y livra principalement à l'étude du grec pendant ses premières années, y continua ses cours de philosophie, et fut promu au ministère ecclésiastique en février 1610. Mais il n'exerça point encore les fonctions évangéliques, et occupa quatre ans une des chaires de l'université Cantabrigienne. Enfin, après avoir soutenu une thèse de philosophie en présence du roi Jacques Ier., il fut nommé (1615) chapelain de l'évêque Andrews, puis recteur de Feversham, dans le comté de Kent. Six ans après, il devint chapelain particulier du prince de Galles, depuis Charles Ier., et le suivit en cette qualité à la cour d'Espagne, où le jeune héritier de la couronne d'Angleterre alla en 1623. A son retour dans sa patrie, il eut avec les évêques Andrews, Neile et Laud une conférence sur les sentiments de son maître, relativement à la religion anglicane. Wren, qui avait étudié à fond le caractère du prince, répondit, à ce qu'il paraît, avec beaucoup de justesse; car le vieil Andrews, qui jusque-là était resté silencieux, termina l'entretien, après une heure de discussion, par ces mots : « Eh bien! docteur, je vous le prophétise, et malheureusement je suis un prophète de vérité, vous verrez, pour moi je serai alors dans la tombe, vous verrez ainsi que monseigneur de Durham (Neile) et monseigneur de St.-David (Laud) votre maître perdre en même temps la couronne et la vie, pour avoir renoncé à protéger son église. » Cependant la protection du prince de Galles aplanissait pour Wren le chemin des dignités ecclésiastiques. Recteur de Bingham dans le comté de Nottingham en 1624, il obtint, en même temps que cette cure, un canonicat dans l'église de Winchester. L'année suivante il fut promu au principalat du collége de Peterhouse, à Cambridge, emploi dont il s'acquitta avec non moins de zèle que de désintéressement et de succès. Il mit en ordre les archives et la bibliothèque du collége, augmenta considérablement les bâtiments, et contribua généreusement pour faire élever une chapelle magnifique, dont la première pierre était posée depuis long-temps, et qu'il eut le plaisir de voir achever en 1632. Cependant il avançait rapidement dans la carrière des honneurs. Depuis quatre ans déjà il jouissait du titre de doyen de Windsor et de Wolverhampton. Il remplissait en même temps l'emploi de vice-chancelier, et Jacques Ier. le fit secrétaire de l'ordre de la Jarretière. Wren écrivit à cette occasion un commentaire latin sur les statuts de Henri VIII, concernant cet ordre célèbre. Ces commentaires ont été insérés par Anstis dans son *Registre*

de l'ordre de la Jarretière. Ashmole, auteur d'une compilation du même genre (*Institution de l'ordre de la Jarretière*), donne de grands éloges à l'ouvrage de Wren, et regrette de ne pas en avoir eu connaissance avant que le sien fût publié. La considération et le crédit de Wren augmentaient tous les jours. Au mois d'avril 1629, il devint membre de la chambre Étoilée. En 1633, il suivit Charles Ier. pendant son voyage en Écosse, et fut un de ceux qui composèrent la liturgie octroyée ou imposée à cette contrée. En revenant, il fut nommé prédicateur du cabinet de sa majesté, et reçut en même temps le bonnet de docteur en théologie à l'université de Cambridge. Enfin, en 1634, après avoir encore obtenu un bénéfice dans la cathédrale de Westminster, il fut promu au siége épiscopal d'Hereford, qu'il quitta au bout d'un an pour celui de Norwich. Est-il vrai que dans ce poste éminent, et qui, à cette époque, conférait tant de puissance, Wren se soit conduit à l'égard des puritains de son diocèse avec une partialité, une intolérance révoltantes? est-il vrai que d'habiles fabricants de porcelaines, alors uniques possesseurs d'un secret à l'aide duquel ils préparaient en Angleterre une pâte plus belle que celle de la Saxe, aient été contraints par ses violences à quitter le sol natal, et à aller chercher une patrie en Allemagne? Ses apologistes ont dit que les Allemands, inquiets de la rivalité dont les menaçait la production des nouvelles porcelaines anglaises, obtinrent à force d'or et de promesses avantageuses que les manufacturiers du comté de Norwich transporteraient leurs établissements en Allemagne. Mais admît-on cette explication, il ne faut pas en conclure formellement que l'évêque se soit toujours contenu dans les bornes de la modération et d'une sage tolérance. Ce qu'il y a d'avéré, c'est qu'il devint l'objet de la haine des puritains; et soit qu'on redoutât en lui un fidèle serviteur de Charles Ier., soit que réellement les clameurs du parti opposé à la cour et à la hiérarchie de l'église anglicane le désignassent comme une des victimes, il ne tarda pas à être accablé par l'irrésistible puissance des anarchistes, qui chaque jour acquéraient de la force au parlement, parmi le peuple et dans l'armée. Il y avait quatre ans que la mort de Juxon lui laissait à remplir le décanat de la chapelle du roi, et depuis deux années il joignait à ce titre de doyen celui d'évêque d'Ély, lorsqu'un message de la chambre des communes à la chambre des pairs informa leurs seigneuries que le nouvel évêque scandalisait les fidèles par ses efforts pour ranimer le papisme, qu'il avait trempé dans plusieurs complots, et qu'en ce moment même, sentant combien sa liberté était compromise, il ne songeait qu'à s'enfuir sur le continent. Les pétitionnaires terminaient en demandant sa mise en accusation, et préalablement une forte caution. La chambre haute borna cette caution à dix mille liv. sterling (250000 fr.). Wren fut ensuite traduit à la barre de la chambre, pour répondre à une accusation rédigée en vingt-quatre chapitres, et dont le résultat était que l'évêque d'Ély était coupable de crimes de haute-trahison et de malversations. Il n'y allait pas moins que de sa vie; et la partialité connue des juges, presque tous prévenus défavorablement, ne pouvait que faire augurer le plus triste dénouement. Wren ne perdit point courage,

et il prononça devant ses juges une apologie remplie d'esprit et de chaleur. On se borna à le punir par une détention temporaire, dont cependant le terme ne fut point fixé, et il fut enfermé à la Tour. Il y passa dix-huit ans, sans consentir à entrer en négociation avec Cromwell qui lui offrit la liberté à condition qu'il accepterait ses faveurs, et reconnaîtrait son autorité. Wren se refusa constamment à toutes les propositions du protecteur, et se consola des ennuis de sa captivité par la composition de plusieurs opuscules. Enfin, Cromwell mourut, et la démission de Richard ayant rendu à Charles II la puissance si long-temps gardée par Olivier, le prélat sortit de la Tour et fut réintégré dans son évêché d'Ély (1660), où il ne s'occupa plus, jusqu'à sa mort, que d'affaires ecclésiastiques. Il mourut le 24 avril 1667, à Londres, et fut enseveli dans la chapelle de Pembroke-Hall, qu'il avait fait élever à Cambridge. Parmi les ouvrages publiés par ce prélat, on estime surtout : I. Deux *Sermons*, le premier imprimé en 1627, le second, en 1662. II. *Increpatio Bar Jesu, sive polemicæ assertiones locorum aliquot Sacræ Scripturæ ab imposturis perversionum in Catechesi Racoviana*, Lond., 1660, inséré dans le neuvième volume des *Critici sacri*. III. *L'abandon du covenant d'Écosse*, Lond., 1661, in-4°. IV. *Epistolæ variæ ad viros doctissimos* ; la plus grande partie de ces Lettres sont adressées à Gérard Vossius. Richardson parle avec éloge de plusieurs de ses manuscrits dans son traité *De præsulibus Angliæ*. — *Mathieu* Wren, fils du précédent, fut député au parlement, secrétaire de lord Clarendon, puis du duc d'York. Il a publié : I. *Considérations sur la République d'Océana de M. Harrington*, Londres, 1657, in-8°. II. La *Monarchie justifiée* ou *Examen du gouvernement monarchique et démocratique, pour servir de défense aux considérations sur l'Océana*, etc.

P—ot.

WREN (Christophe), architecte anglais, neveu du prélat dont l'article précède, naquit en 1632 à East-Knoyle, dans le comté de Wilts. Les renseignements que nous possédons sur la vie et les ouvrages de Christ. Wren, et sur ses premières années, ne nous apprennent point quel avait été son maître dans l'art de l'architecture, ni même s'il en eut un. On peut présumer, d'après la diversité d'études et de sciences auxquelles sa jeunesse avait été livrée, qu'il dut uniquement à l'étude des mathématiques d'être initié aux connaissances de cette partie de l'art de bâtir, qui est soumise aux lois du calcul, connaissances auxquelles le génie ne supplée pas toujours, mais qui réciproquement ne sauraient remplacer le génie dans les grandes entreprises de l'architecture. Lorsqu'en ce genre l'étude et la nature auront réuni chez le même homme, et avec une juste combinaison, les dons du savoir et ceux de l'imagination, il devra naître de là, si les circonstances sont favorables, un grand architecte. Christophe Wren fut un de ces rares exemples, et les besoins de son siècle concoururent à développer en lui les heureuses dispositions, qui n'attendaient qu'une occasion propre à les faire briller. Son père, doyen de Windsor, était d'une ancienne famille originaire de Danemark, qui s'était établie en Angleterre, dans le diocèse de Durham. Dès l'âge le plus tendre, le jeune Wren an-

nonça une grande aptitude aux sciences, surtout aux mathématiques, et on l'admit, comme gentilhomme-pensionnaire au collége de Wadham, à Oxford. Il n'avait que treize ans, lorsqu'il construisit une machine pour représenter le cours des astres, et fit divers instruments d'astronomie, mieux divisés ou plus commodément suspendus que ceux qui existaient alors. A seize ans, il avait déjà fait des découvertes dans l'astronomie, la gnomonique, la statique, la mécanique. Il communiqua, en 1658, à Wallis, divers Mémoires que ce mathématicien inséra dans son traité de la *Cycloïde*; et, à peine âgé de vingt-cinq ans, il professait ces sciences à Oxford, au collége de Gresham. Bientôt il fut créé docteur en droit civil; et il obtint en 1663 une chaire à l'université de cette ville, ainsi qu'une place à la société royale de Londres, qui venait d'être établie. Il fut chargé dans le même temps de faire des dessins pour la réparation de l'église Saint-Paul. S'étant livré à l'étude de l'anatomie, il exécuta en 1664 les dessins qui furent gravés pour l'*Anatomie du cerveau* de Willis. Le docteur Sprat a donné, dans l'*Histoire de la société royale*, le détail des principales découvertes que Wren avait faites à cette époque dans la philosophie et les mathématiques. Jusque-là, on le voit, rien n'annonçait qu'il dût être un des premiers architectes et de son pays et de son siècle. Vers 1665, il fit un voyage à Paris, dans la vue, dit-on, d'examiner l'état des arts, qui commençaient à y refleurir sous les auspices d'un nouveau règne. Un grand événement le rappela promptement dans sa patrie; ce fut le terrible incendie qui consuma la plus grande partie de la ville de Londres, en 1666. Ce malheur et le besoin non-seulement de le réparer, mais de le faire servir à l'amélioration, comme à l'embellissement de cette capitale, éveillèrent le génie de Wren, et lui révélèrent des talents, dont le principe avait jusqu'alors sommeillé en lui. Il imagina un plan général de reconstruction de cette grande cité. On peut dire de toutes les grandes villes, excepté d'un fort-petit nombre, qu'elles ne furent et ne sont autre chose, qu'un agrégat fortuit et successif de constructions ajoutées les unes aux autres, sans aucun dessein, sans aucune prévision de l'avenir. C'est souvent lorsqu'il n'y a plus de remède à leurs irrégularités, qu'on cherche les moyens toujours lents d'en redresser les rues, et d'en symétriser les aspects. Wren crut qu'il fallait saisir l'occasion du malheur arrivé, pour soumettre la réédification de Londres à un système d'ensemble, qu'en vain on attendrait des volontés particulières. Son plan présenta de longues et larges rues, coupées à angle droit, des projets d'églises et de monuments publics, dans de belles positions. De nombreux portiques variés, selon les quartiers, servaient de points de vue, en divers lieux, aux rues principales. Jamais programme plus vraiment idéal ne fut conçu pour un but moins imaginaire. Il a été gravé en 1724, et l'on peut juger, encore aujourd'hui, de l'impression qu'il dut faire à l'époque où il fut présenté au parlement. Il y devint le sujet d'une longue discussion. Deux opinions opposées s'y combattirent. Les uns appuyèrent le projet de Wren; les autres soutinrent qu'il fallait rebâtir sur l'ancien plan. Un troisième parti, comme cela arrive souvent, se plaça au milieu des deux,

et fit prévaloir son opinion. On prit une portion du nouveau plan, on en conserva une de l'ancien, et Londres manqua pour toujours l'occasion d'être le chef-d'œuvre de toutes les villes. Cependant ce qu'on adopta du projet de Wren, quant à la largeur des rues, à la grandeur des places, et à une construction en matériaux plus solides (l'ancienne était toute de bois), n'a pas laissé de rendre cette ville une des plus remarquables de l'Europe, sinon pour l'architecture, du moins pour la régularité, l'alignement, la disposition des rues et des places. Si Londres perdit l'avantage que lui eût procuré l'adoption du grand projet de Wren, elle y gagna toujours d'apprendre qu'elle avait, en lui, un homme né pour les grandes choses. Lorsque la nature produit de pareils hommes, il semble que la société ne manque pas non plus de faire naître le besoin d'ouvrages qui soient à leur niveau. On remarque que les grandes entreprises et les grands artistes se sont toujours rencontrés, et dans cette coïncidence, on ne saurait dire de quel côté est le premier moteur. Jean Denham, architecte du roi, étant mort en 1668, Wren lui succéda, fut fait chevalier en 1674, et eut dès-lors la direction d'un grand nombre d'édifices publics. Cependant Londres était à peine sorti de ses cendres, et déjà on projetait d'y élever un monument qui devait présager la grandeur future de cette ville. Il ne s'agissait pas moins que de rivaliser avec la vaste basilique de Saint-Pierre de Rome. Christophe Wren fut chargé de cette noble entreprise, et dès 1675 il jeta les fondements de Saint-Paul. On croit que, dans un premier modèle qu'il composa, il avait voulu se rapprocher des plans et du style des temples de l'antiquité. Mais l'Angleterre avait subi pendant plusieurs siècles, comme tout le nord de l'Europe, les habitudes du genre gothique. Les constructeurs des églises de ce genre, libres des sujétions d'une ordonnance régulière, et par conséquent de tout rapport de proportion entre les plans et les élévations, s'étaient plu à chercher la beauté et à la placer uniquement dans la grandeur linéaire, c'est-à-dire dans la longueur et la procérité des intérieurs. Wren adopta donc pour plan la disposition du plus grand nombre de ces églises, qui ordinairement se composent de deux parties d'une longueur égale, le chœur et la nef, que divisent (ainsi qu'on les appelle) les deux bras de la croisée. La longueur de Saint-Paul, qui est de quatre cent cinquante pieds français, offre dans le milieu de cet espace une coupole de quatre-vingt-dix-huit pieds français de diamètre, et de deux cent huit pieds de hauteur. Un rang de bas-côtés règne dans toute la longueur de l'église, qui se termine au bout du chœur par une apside (ou rond-point), et qui commence en avant de la nef, par un grand et spacieux vestibule. L'ordonnance intérieure est en arcades, dont les pieds-droits reçoivent des pilastres corinthiens, avec un entablement fort régulier. Au-dessus de cet entablement règne un attique continu, sur lequel s'élève la voûte avec les fenêtres qui éclairent l'intérieur. La coupole a été fort ingénieusement construite dans une forme pyramidale, que les yeux ne sauraient découvrir, et qui a singulièrement épargné l'effort de toute poussée latérale. La critique d'un semblable monument comporterait de nombreuses et importantes considérations, que l'on ne

saurait même effleurer ici; nous nous bornerons, en peu de mots, à une seule, celle qui est à la portée du plus grand nombre, nous voulons parler de l'impression générale ou de l'effet de cette architecture tant au dedans qu'au dehors. S'il s'agit de l'impression que le spectateur reçoit de l'aspect intérieur, nous nous permettrons de dire qu'il est généralement médiocre. On n'y est véritablement frappé d'aucune sorte de grandeur, d'aucun caractère bien prononcé, soit de force, soit de sévérité, soit d'élégance et de richesse. Les sens et l'esprit y voudraient ou plus de simplicité, ou plus de variété. Quelque chose de nu, de pauvre et de froid s'y fait sentir. En un mot, on entre dans Saint-Paul sans étonnement, on en sort sans admiration. Quant au mérite et à l'effet de l'architecture, l'extérieur nous paraît l'emporter sur l'intérieur. Nous le disons d'abord de la coupole, dont la forme, la courbe et la décoration sont fort belles, dont l'ensemble, bien qu'on puisse le trouver découpé par la saillie de la colonnade qui l'environne, ne laisse pas de produire un tout harmonieux. Pour ce qui est de la masse extérieure de l'église proprement dite, il est possible de blâmer dans son ajustement l'application des deux ordres de pilastres, l'un au-dessus de l'autre. Le goût scrupuleux de ceux qui mettent, avant tout autre mérite, celui de l'unité, regrette que deux ordres qui, dans cette position, signifient deux étages, se trouvent au dehors d'un édifice qui intérieurement n'a point d'étage. Cependant le parti général de toute cette masse, abstraction faite du rapport qu'on vient d'indiquer, est d'un style sage, d'une bonne composition et d'une exécution aussi pure que précieuse. On aime à y remarquer, à l'extrémité de chaque croisée, les petits avant-corps circulaires en colonnes qui leur servent de portiques. Malheureusement pour cette église, comme à l'égard de beaucoup d'autres, ce qu'on peut le moins y louer, c'est son frontispice avec les deux clochers, composition banale, sans effet et sans grandeur, mais résultat en quelque sorte nécessaire de la sujétion imposée par la hauteur de l'édifice. Le manque d'espace a frustré ce monument d'une place suffisante, pour qu'on puisse en embrasser convenablement l'ensemble. Le lieu qu'il occupe étant dans la Cité, le quartier de Londres le plus resserré, Wren ne put pas remédier à cet inconvénient. L'église de Saint-Paul, construite toute en pierre de Portland, a eu le grand avantage d'avoir été par lui commencée, conduite et terminée en trente-cinq ans, c'est-à-dire par un seul et même architecte, et, ce qu'on a observé encore, par un seul et même entrepreneur, circonstance très-rare dans les grands édifices, et à laquelle celui-ci doit certainement de n'offrir aucune de ces disparates de manière et de goût, résultats naturels des modifications que ne manquent presque jamais d'introduire dans la conduite d'un ouvrage les architectes qui s'y succèdent. Comme église, à part les critiques qu'on en peut faire (et quel édifice en est exempt?), Saint-Paul se place, sous plus d'un motif, mais surtout pour l'importance et la grandeur, au second rang, c'est-à dire immédiatement après Saint-Pierre de Rome. Wren, en même temps, élevait un autre monument qui dans son genre, du moins pour la hauteur, ne devait point avoir de rival. C'est cette

colonne qu'on appelle à Londres du nom seul de *Monument*, et que l'on construisit en pierre, à l'endroit même où avait commencé l'incendie dont on a parlé, pour perpétuer le souvenir de ce mémorable fléau. Sa hauteur est de cent quatre-vingt-huit pieds (français), en y comprenant le piédestal et le couronnement. On prétend, dans plus d'un écrit, que cette colonne est de l'ordre toscan. Outre que nous ignorons ce qui peut caractériser dans une colonne ce prétendu ordre, d'invention tout-à-fait arbitraire, nous pensons qu'une colonne monumentale, par conséquent isolée, et indépendante de toutes les autres parties constitutives d'un *ordre*, ne saurait être assujétie aux proportions et au caractère qui le distinguent. Ce n'est guère alors que par son chapiteau et par sa base que la colonne de Londres peut être caractérisée, et il nous semble que ces deux objets, ainsi que les cannelures, doivent la distinguer comme appartenant à l'ordre dorique des modernes. Elle pose sur un piédestal haut de trente-sept à trente-huit pieds et de dix-neuf pieds six pouces en quarré. La face principale est ornée d'un bas-relief en marbre, où la sculpture a représenté d'un côté la destruction des maisons par le feu, et de l'autre leur réédification. Diverses figures allégoriques enrichissent cette composition, au milieu de laquelle on voit le roi Charles II à qui l'on présente le plan de la reconstruction de la ville. Aux quatre angles du socle en forme de congé, qui termine par en haut le piédestal, sont sculptés quatre salamandres, emblèmes du feu. Le fût de la colonne a quatorze pieds de diamètre. Le tailloir qui termine le chapiteau supporte un corps circulaire, que surmonte un grand vase de bronze, d'où sortent des flammes. L'intérieur de la colonne renferme un escalier en bois, composé de trois cent quarante-cinq marches de neuf à dix pouces de large sur cinq à six pouces de haut. Généralement l'exécution de l'ouvrage est large, correcte et de bon goût. Il ne manque encore à l'effet qu'on devrait recevoir de son ensemble qu'une place en rapport avec la dimension d'un monument aussi colossal. Un des plus remarquables édifices d'Oxford est encore dû au génie de Wren, c'est celui qu'on appelle le *Théâtre*, nom qu'on lui a donné parce que d'un côté sa forme extérieure est circulaire, et aussi à cause de l'usage qu'on en fait pour les exercices littéraires de l'université, et pour les réunions d'assemblées destinées au soutien des actes publics, quelquefois pour l'exécution des concerts. Il fut commencé en 1664, et achevé en 1669, aux dépens de Gilbert Sheldon, archevêque de Cantorbéry, chancelier de l'université d'Oxford. Ce bâtiment qui peut contenir, tant sur ses degrés que dans ses tribunes, quatre mille personnes, formerait un ovale régulier, si le côté qui regarde la bibliothèque Bodléienne, n'avait été fait en ligne droite. Sur cette dernière face, il présente, à rez-de-chaussée, un beau frontispice avec colonnes et pilastres d'ordre corinthien. De semblables pilastres, au nombre de quatre, supportent un fronton dans l'étage supérieur. La partie circulaire dont on a parlé est en arcades au rez-de-chaussée, avec fenêtres quarrées au-dessus. Une enceinte circulaire sert aussi de clôture à ce côté de l'édifice, et y produit une fort heureuse décoration. Sur un petit mur à hauteur d'appui, et bâti dans

le même plan, c'est-à-dire, circulairement, s'élèvent quatorze grands termes, que surmontent des bustes de philosophes d'une proportion colossale. Ces termes quadrangulaires sont engagés par leur partie inférieure dans le petit mur d'appui, sur lequel sont scellées des grilles qui s'étendent d'un terme à l'autre, et s'y appuient. Parmi les monuments de Wren, qui ont acquis de la célébrité, on se plaît encore aujourd'hui à vanter comme une de ses productions les plus recommandables du côté de l'art et du goût, quoique l'œuvre soit d'une médiocre importance, l'église de Saint-Étienne de Wallbrook. Cet édifice mérite effectivement d'être cité, à Londres surtout, où, excepté l'église gothique de Westminster et celle de Saint-Paul, presque toutes les autres, quant à l'étendue, ne seraient ailleurs que de simples chapelles. Celle de Saint-Étienne se fait remarquer par l'élégance de sa nef à deux étages de colonnes et de pilastres d'ordre corinthien qui portent une voûte. La nef est accompagnée de bas-côtés. Il y a une croisée au centre de laquelle s'élève une petite coupole dont la hauteur, en y comprenant celle de la lanterne, est de cinquante-huit pieds; l'élévation de la tour, y compris sa balustrade, est de soixante-dix pieds. Si l'on donne à cette église la part d'éloges qui lui est due, il faut toutefois faire remarquer l'admiration exagérée avec laquelle d'Argenville, sur la foi sans doute du petit-fils de Christophe Wren, avance qu'il n'y a pas en Italie un édifice moderne qu'on puisse lui comparer, pour le goût et les belles proportions. Une autre église de Wren est citée parmi les plus remarquables de Londres, mais particulièrement pour sa tour qui est la plus haute de la ville : elle a plus de deux cents pieds français d'élévation, et se compose de plusieurs étages diversement ornés d'architecture, qui se terminent par une flèche très-allongée, avec une grosse boule de bronze, portant un dragon de même métal doré, d'environ dix pieds de long. On peut s'étonner qu'il n'ait point été fait de recueil gravé des édifices que cet architecte, dans le cours d'une longue vie, paraît avoir construits en divers lieux de l'Angleterre. On en est réduit à de simples mentions de son biographe, mentions insuffisantes pour faire juger de la valeur d'ouvrages qui, s'ils se sont conservés, ont dû éprouver plus d'un changement. Pour ne rien omettre cependant de ce qui peut donner quelque idée de la féconde activité de Wren, nous citerons parmi les nombreux travaux qui remplirent sa carrière : I. La *Douane du port de Londres*, ornée de deux ordres d'architecture. L'inférieur est en colonnes toscanes. L'étage supérieur a des pilastres ioniques, qui supportent des frontons. Du côté du couchant, la façade, de cinquante-sept pieds français de long, offre des galeries en arcades, soutenues par des colonnes. La longueur totale de l'édifice est de cent quatre-vingts pieds français. II. Le *Palais royal de Winchester*. Il est bâti sur la croupe d'une montagne extrêmement escarpée, et n'a point de jardin. Le roi Charles II avait choisi cet emplacement pour la beauté de sa situation; et il voulait qu'il fût terminé dans l'espace d'une année. S'il eût été achevé, il aurait égalé les plus beaux palais de l'Europe. Du côté de la ville, il présente deux ailes de bâtiments, séparés par une vaste cour. Un grand escalier

conduit à une salle des Gardes, qu'accompagnent seize pièces, tant à droite qu'à gauche. On rejette sur l'incommodité de l'emplacement, ou sur la précipitation de l'exécution, le plus grand nombre des défauts qu'on reproche à cet ensemble. III. Le *Palais épiscopal de Winchester*. On le regarde comme une des meilleures productions de Wren. IV. La *Façade de l'appartement du roi à Hampton-Court*. C'est celle qui donne sur le parterre et sur la Tamise. Elle a trois cents pieds de longueur. L'entrée du grand escalier, qui conduit à l'appartement du roi, est sous un portique d'environ quatre-vingt-dix pieds de longueur, formé par une colonnade ionique. V. Le *Mausolée de la reine Marie à Westminster*. Il a été exécuté sur les dessins de Wren. VI. L'*Hôpital de Chelsea*, fondé pour les invalides de terre par Charles II. C'est un des édifices de Londres dont on admire également et la masse extérieure et la distribution interne. L'hôpital de Greenwich, pour les invalides de mer, fut commencé en 1699 par Inigo Jones. Wren passe pour avoir coopéré à son achèvement sans aucun émolument. Ce ne fut pas le seul ouvrage où, mû par l'amour du bien public, il consacra gratuitement ses veilles, et donna des preuves de son désintéressement. Nul architecte peut-être ne porta plus loin cette qualité; et cependant il lui arriva une fois d'encourir le soupçon de cupidité. Tandis qu'il poussait avec la plus grande activité les travaux de Saint-Paul, on répandit le bruit qu'ayant de trop forts appointements, il traînait l'ouvrage en longueur par ce seul motif. Un acte du parlement, daté de la neuvième année du règne de Guillaume, ordonna la suspension, par moitié, de ses honoraires, jusqu'à ce que l'église fût achevée. Ces honoraires toutefois ne se montaient qu'à deux cents livres sterling par an. Il supporta patiemment cette injustice, et ne répondit à la calomnie que par le silence. Chargé d'innombrables travaux, occupé du soin de la construction des cinquante une paroisses de Londres, car il était non-seulement le premier, mais peut-être, dans toute l'acception du mot, le seul architecte de son pays, Wren réunissait au talent et à la science de son art le caractère le plus propre au rôle qu'il était appelé à jouer. La nature l'avait doué d'une humeur égale et d'une tranquillité d'ame qu'aucun événement ne pouvait altérer. Aussi était-il un de ces hommes que rien ne peut détourner de leur but, dont rien ne peut déranger, ni retarder, ni accélérer la marche. On croit voir que sa valeur ne fut pas justement appréciée de son vivant; et cela fut peut-être dû aussi, de sa part, à une modestie qui allait jusqu'à la timidité. C'est une espèce de tort pour un grand talent, aux yeux de la multitude, c'est-à-dire des ignorants, que cette méfiance qu'il a de lui-même et ce dédain de la louange, qu'il cherche plus à mériter qu'à obtenir. La médiocrité qui se vante l'emportera toujours en renommée, éphémère à la vérité, sur le vrai mérite, qui ne veut de la gloire qu'après le succès. Soit indifférence pour les hommages contemporains, soit amour de la retraite, soit caprice de la fortune, qui aime à changer de favoris, Wren se survécut en quelque sorte à lui-même. Après avoir employé plus de cinquante ans dans les travaux les plus pénibles et les plus honorables, il passa les derniers temps de sa longue

vie oublié de son pays, et comme travaillant à s'oublier lui-même. On ignore les raisons qui le firent priver, en 1718, à l'âge de quatre-vingt-six ans, de la charge de directeur-général des bâtiments du roi. Il prit alors le parti de se retirer à la campagne, où il ne s'occupa plus que de lecture. Wren avait épousé la fille du chevalier Thomas Coghill de Bleckington dans le comté d'Oxford, et il en eut un fils, nommé Christophe, comme lui. Devenu veuf, peu de temps après, il épousa, en secondes noces, Jeanne, fille de lord Fitz Williams. Il fut trois fois député au parlement. La société royale l'avait appelé à la présidence en 1680. Il fut nommé en 1683 architecte et commissaire du collége de Chelsea; en 1684, contrôleur des bâtiments du château de Windsor; en 1698, inspecteur-général et commissaire pour la réparation de l'abbaye de Westminster. Malgré les pronostics d'un tempérament faible, et qui semblait, dans sa jeunesse, disposé à la consomption, un régime de vie sage et réglé le conduisit jusqu'à l'âge de quatre vingt-onze ans. Il fut enterré sous le dôme de Saint-Paul, privilége exclusif qui lui fut accordé, ainsi qu'à sa famille. L'épitaphe qu'on lit sur sa pierre sépulcrale remplace bien honorablement, pour lui, le luxe d'un mausolée :

Subtus conditur — Hujus ecclesiæ conditor
— Christophorus Wren
— Qui vixit annos ultra nonaginta
— Non sibi sed bono publico.
— Lector si monumentum requiris
Circumspice.

Obiit 25 feb. anno 1723, ætatis 91.

Wren ne fit rien imprimer lui-même; mais quelques-uns de ses ouvrages ont été publiés par d'autres : I. *Relation de l'origine et des progrès de la manière de faire passer les liqueurs dans les vaisseaux du corps animal.* Cette fusion ne diffère point de l'injection qui se fait dans les abcès, les ulcères et fistules. II. *Lex naturæ de collisione corporum.* III. *Descriptio machinæ ad terendas lentes hyperbolicas.* IV. Une *Description* de l'église cathédrale de Salisbury. Tous ces ouvrages ont été insérés dans les *Transactions philosophiques*. James Elmes, architecte anglais, a publié en 1823 des *Mémoires sur la vie et les ouvrages de sir Christophe Wren*, 1 vol. in-4°. Une vaste collection de ses plans et dessins a été achetée par le collége d'All-Souls, d'Oxford, et déposée dans la bibliothèque, où l'on voit aussi son buste. — Son fils, *Christophe* Wren, membre du parlement, mort en 1747, âgé de soixante-douze ans, a publié : *Numismatum antiquorum sylloge, populis græcis, municipiis et coloniis romanis cusorum*, etc., 1708, in-4°. Il avait recueilli sur sa famille des details biographiques, qui ont été publiés en 1750, in-fol., avec des portraits, sous le titre de *Parentalia*. Q-Q.

WRIGHT (Thomas), natif d'York, après avoir professé la théologie avec beaucoup de réputation, en Italie, en Espagne et en Flandres, fut appelé, en 1569, à Douai, pour y occuper une chaire de l'université dans la même faculté. Étant passé, en 1577, en qualité de missionnaire, dans le Yorkshire, il y fut arrêté et emprisonné dans le château d'York, où il eut plusieurs conférences avec le doyen Hutton et autres controversistes anglicans. On le transféra ensuite de prison en prison, jusqu'en 1585, époque à laquelle on l'embarqua à Hull, pour le transporter sur le continent. Wright devint vice-président du collége anglais de Reims, puis doyen du cha-

pitre de Courtrai. Dans un voyage qu'il fit à Anvers, en 1622, le fameux Marc-Antoine de Dominis, attaqué d'une maladie mortelle, le fit appeler, et renouvela entre ses mains sa rétractation, qu'il avait adressée quelque temps auparavant au nonce du pape, à Bruxelles. On a de Wright : I. *De possibilitate præsentiæ realis*. II. *De dispositione ad eucharistiam recipiendam*. III. *De passionibus animæ*. IV. *De articulis religionis protestantium*. V. *Academia protestantium, seu anatomia cœnæ Joannis Calvini*. VI. *Davidis Threni ; seu de damnis peccati*. VII. *De beatitudine*. T—D.

WRIGHT (GUILLAUME), de la même province que le précédent, entra chez les jésuites à Rome, en 1581, et professa ensuite la philosophie et la théologie à Vienne et à Gratz. Revenu en Angleterre au bout de vingt-huit ans d'absence, il y fut mis en prison, et obtint sa liberté, après avoir échappé à la peste qui emporta tous ceux qui étaient détenus. Wright mourut de la pierre, le 18 janvier 1639, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, après dix ans de souffrances cruelles. Il est auteur de plusieurs traités de controverse, entre autres d'un ouvrage où il prouve que, même suivant le témoignage de vingt-quatre savants théologiens protestants, des catholiques peuvent être sauvés. On lui doit de plus diverses traductions de Jacques Gordon, de Becan, de Lessius, etc., et d'un petit traité de la Pénitence, souvent réimprimé. T—D.

WRIGHT (ÉDOUARD), un des mathématiciens les plus distingués de l'Angleterre, naquit à Garveston, dans le comté de Norfolk, vers 1560, devint un des membres du collége de Caius, dans l'université de Cambridge, et mourut à Londres en 1618 ou 1620. On a sur lui peu de détails biographiques ; seulement on sait que ses inventions et ses ouvrages fixèrent l'attention de la compagnie des Indes orientales, qui le nomma son lecteur de mathématiques, et que dans la suite il fut chargé, par la reine Élisabeth, de suivre le comte de Cumberland dans ses expéditions maritimes. A son retour il fut nommé gouverneur du prince Henri. Parmi les ouvrages que l'on doit à Édouard Wright, nous signalerons : I. *Correction des erreurs qui se commettent dans la navigation*, 1599, en anglais. Ce traité, célèbre à juste titre, se distinguait par les idées les plus heureuses, les plus nettes et les plus justes sur la division du méridien, sur la manière d'en construire les tables, et sur les usages auxquels on peut appliquer cette division dans la navigation. L'auteur en publia, en 1610, une seconde édition augmentée. Parmi les nombreuses améliorations qui donnent à celle-ci une supériorité incontestable sur la première, il faut mettre au premier rang l'indication du procédé à suivre pour déterminer la grandeur de la terre, et des réflexions sur la nécessité de prendre pour base de l'unité de mesure une longueur en rapport avec le méridien terrestre. On remarque aussi dans cet ouvrage des tables de latitudes correspondantes aux divisions du méridien, divisions dont le calcul était poussé jusqu'aux minutes (*Voyez* Henri BRIGGS); un instrument à l'aide duquel les variations du compas, la hauteur du soleil et le temps du jour étaient déterminés en même temps à chaque endroit, pourvu que la latitude en fût connue; la correction des erreurs dues à l'excen-

tricité de l'œil dans les observations par l'alidade; la correction de toutes les tables de la déclinaison et de la place des étoiles et du soleil, d'après les observations que lui-même avait faites en 1594, 95, 96 et 97, à l'aide d'un quadrant de six pieds; enfin un quadrant pour prendre les hauteurs en mer. Cette deuxième édition était dédiée au prince Henri, son élève. II. *Relation d'une expédition maritime faite par le comte de Cumberland*, avec une carte dressée par Wright lui-même. III. Une traduction du Traité des *Logarithmes* de lord Napier, son ami. Mais ce qui recommande surtout le nom de Wright à la postérité, c'est son habileté dans la mécanique, c'est son esprit d'invention. Outre les instruments dont nous venons de parler à l'occasion de son premier ouvrage, c'est à lui que l'on doit véritablement la machine hydraulique, à l'aide de laquelle les eaux de la petite rivière de Ware sont portées de cette ville à Londres par un canal : il avait lui-même commencé cette entreprise, quand il s'en vit dépossédé par les intrigues de quelques hommes qui n'avaient point l'honneur de l'invention. Wright avait aussi composé, pour l'instruction du prince Henri, une sphère magnifique dans laquelle on voyait non-seulement le mouvement qui emporte les étoiles avec le ciel tout entier d'occident en orient, mais encore le mouvement de rotation du soleil sur lui-même, le cours de la lune et des planètes, et jusqu'à la possibilité des éclipses, pendant une période de 17100 ans. Cet ouvrage, endommagé pendant les guerres civiles qui suivirent, fut retrouvé en 1646, par sir Jonas Moore, qui le fit restaurer à ses dépens, et qui le plaça dans sa bibliothèque, parmi beaucoup d'autres instruments mathématiques et de curiosités (*Voy*. Montucla, *Histoire des mathématiques*, II, 651, 2e. édit.). P—ot.

WRIGHT (Abraham), théologien anglican, fils d'un teinturier de Londres, naquit le 23 décembre 1611, et passa de l'école des marchands tailleurs au collége Saint-John de l'université d'Oxford (1629) auquel il fut agrégé en l'année 1632. Distingué entre ses condisciples par son goût en littérature, par une éloquence naturelle, et par des manières gracieuses, il fut chargé d'adresser un compliment à la famille royale, lorsqu'elle fut reçue au collége Saint-John par l'archevêque Laud, et il remplit ensuite, avec talent, un rôle dans une comédie, l'*Hôpital de l'Amour*, qui fut jouée en présence de leurs Majestés. Après qu'il eut reçu la prêtrise, en 1637, ses succès dans la chaire le firent appeler fréquemment à prêcher dans les principales églises de la capitale. Juxon, évêque de Londres, lui fit conférer, en 1645, le vicariat d'Okeham dans le comté de Rutland; mais la répugnance de Wright à adopter le covenant lui fit perdre le fruit des bonnes intentions de son protecteur, et ce bénéfice fut donné à un non-conformiste. Des scrupules analogues empêchèrent plus tard (1655) qu'il ne se mît en possession du rectorat de Saint-Olave, à Londres, dont les paroissiens l'avaient choisi pour leur ministre. Mais, quoiqu'il ne pût se résoudre à prêter serment de fidélité à la république, il n'en remplit pas moins ses devoirs de prêtre, suivant les formes de l'Église d'Angleterre, non sans s'exposer à quelque péril. Lorsque la restauration eut été consommée, il rentra dans la cure

d'Okcham, qui lui fut remise par celui que l'on en avait gratifié à son exclusion, et ce fut là qu'il mourut le 9 mai 1690. On a de lui: I. *Deliciæ deliciarum, sive epigrammatum ex optimis quibusque hujus novissimi sæculi poetis in amplissimâ illâ Bibl. Bodleianâ, et penè omninò alibi exstantibus Anthologia in unam corollam connexa*, Oxford, 1637, in-12. II. *Cinq sermons en cinq styles différents*, Londres, 1656, in-8°. C'est un choix fait dans les ouvrages de quelques prédicateurs renommés de ce temps, les évêques Hall et Andrews, Cartwright, etc. III. *Commentaire pratique ou exposition sur le livre des Psaumes*, Londres, 1661, in-fol. IV. *Commentaire pratique sur le Pentateuque*, ibid., in-fol. V. *Parnassus biceps*, ou *Choix de différents morceaux de poésie composés par les meilleurs littérateurs qui fussent dans les deux universités, avant leur dissolution*, 1656, in-8°. — Wright (*James*), fils du précédent, né en 1644, suivit la carrière du barreau. Il est particulièrement connu comme un des plus anciens historiens du théâtre anglais. Il mourut en 1715. Voici les titres de ses principaux écrits : I. *Histoire et antiquités du comté de Rutland*, Londres, 1684, in-fol., suivi d'additions, en 1687 et en 1714; ouvrage incomplet, mais qui suppose beaucoup de recherches et de travail. II. *Monasticon anglicanum*, etc., abrégé du *Monasticon* de Dugdale, en anglais, 1693, in-fol. III. *Conversations à la campagne, propos recueillis pendant un séjour à la campagne, l'été dernier, sur divers sujets, principalement sur les comédies modernes, les traductions en vers, la peinture et les peintres, la poésie et les poètes*, 1694, in-12. IV. Trois *Poèmes sur la cathédrale de Saint-Paul* : 1°. ses *Ruines*; 2°. sa *Réédification*; 3°. le *Chœur*, 1697, in-fol. V. *Historia histrionica : Mémoire historique sur le théâtre anglais, où l'on voit l'usage ancien, les progrès et la perfection des représentations dramatiques chez cette nation*, en un dialogue, Londres, 1709, in-8°. Cet écrit précieux est devenu extrêmement rare, et a été réimprimé, sur la recommandation de Warburton, en tête des *Anciennes pièces* (*Old plays*) recueillies par Dodsley. — Wright (*Samuel*), théologien non-conformiste, né le 30 janvier 1682, fut à la tête d'une congrégation de sa secte dans la capitale, et se distingua dans la chaire, par son éloquence. Herring, qui fut depuis archevêque venait, dans sa jeunesse, se former aux prédications de Wright, et le regardait comme un modèle de débit oratoire. On a de lui environ quarante Sermons, imprimés séparément, et un livre intitulé : *Traité sur la nouvelle naissance ou la renaissance, sans laquelle il est impossible d'entrer dans le royaume de Dieu*. Ce livre eut quinze éditions avant la mort de son auteur, laquelle eut lieu à Newington-Green, le 3 avril 1746. Z.

WRIGHT (Joseph), peintre anglais, communément appelé *Wright de Derby*, était fils d'un *attorney* ou procureur de première classe, et naquit à Derby en 1734. Il manifesta de bonne heure du penchant pour la mécanique, et cette habitude d'observation attentive qui mène souvent à la perfection dans les beaux-arts. Envoyé à Londres, en 1751, il y travailla sous les yeux d'Hudson, le peintre de portraits le plus renommé

de ce temps, et, avant d'avoir quitté cet atelier, avait déjà produit des portraits et des tableaux historiques qui ne sont pas indignes des productions de son âge mûr. Son talent se perfectionna beaucoup durant son séjour en Italie, d'où il revint en 1775, pour s'établir à Bath, puis dans sa ville natale. Il s'était marié deux années auparavant. L'impulsion de son génie, trop circonscrit dans le genre du portrait, où il avait néanmoins des succès éclatants, le conduisit de nouveau en Italie, afin d'y faire une étude plus approfondie des monuments de l'art qu'offre cette contrée. Admirateur enthousiaste des ouvrages de Michel-Ange, il fit des dessins, remarquables par leur exactitude, des peintures de la chapelle Sixtine. Le spectacle d'une mémorable éruption du Vésuve, dont il fut témoin, lui fournit l'occasion de signaler le rare talent qu'il avait pour rendre les effets extraordinaires de la lumière, et plusieurs tableaux qu'il exécuta de cette grande convulsion de la nature sont regardés comme des chefs-d'œuvre. L'un d'eux passa dans le cabinet de l'impératrice de Russie. L'académie royale de peinture élut Joseph Wright un de ses associés, en 1782; mais, offensé de ce qu'un autre artiste avait été nommé académicien avant lui, il déchira le diplôme de son association. Il exposa publiquement à Londres, en 1785, vingt-quatre de ses tableaux. Cet artiste modeste, que son attachement pour les lieux qui l'avaient vu naître retint presque constamment loin du grand monde et de la capitale, n'eut cependant pas sujet de se plaindre de la fortune; elle vint le chercher dans sa retraite. Les productions de son pinceau étaient si bien appréciées, qu'elles ne sortaient de ses mains que pour entrer immédiatement dans les cabinets des riches amateurs, et qu'on en rencontrait difficilement dans le commerce. Plus de cent cinquante figurent dans les collections particulières de la Grande-Bretagne. Parmi ses premiers essais on cite la *Forge*, la *Pompe à air*, et des *Portraits* qui ne sont inférieurs qu'à ceux de Reynolds. On remarque, entre ses meilleures compositions, *Edwin*; la *Destruction des batteries flottantes devant Gibraltar*; deux tableaux représentant *Héro et Léandre*, *La dame* (Lady), personnage de la comédie de Comus, par Milton, la *Veuve indienne*, l'*Ami de l'étude* (the student) *à la tombe de Virgile*, et le *Soldat mort*, que Heath a reproduit dans une belle estampe. Les paysages de Wright ne sont pas moins estimés. Ce fut le genre qu'il traita le plus fréquemment dans les derniers temps de sa vie. On y admire l'élégance du dessin, la judicieuse distribution de la lumière et de l'ombre, la vérité et la délicatesse du coloris. Là son style est très-varié : tantôt étonnant et sublime, tantôt calme et touchant. Il réussissait parfaitement à retracer le ciel de l'Italie, ainsi que les montagnes pittoresques du Westmoreland et du Cumberland. Dans la peinture des clairs de lune, des effets de lumière, des incendies, on le considérait comme n'ayant point de rival. Le dernier tableau qu'il exécuta, et qui offre une *Vue de la colline d'Ullswater*, est placé par ses compatriotes au même rang que les productions les plus estimées de Richard Wilson, et même de Claude Lorrain. Dans ce genre si attrayant, le talent de Joseph Wright

semblait grandir encore chaque jour; mais une application excessive avait usé les ressorts de son existence. Il mourut de langueur, le 29 d'août 1797. Z.

WRIGHT (John Wesley), capitaine dans la marine anglaise, est moins connu par ses exploits que par sa mort déplorable, qui donna lieu à d'affreuses conjectures. L'auteur de cet article s'étant trouvé à portée de faire, au sujet du capitaine Wright, l'enquête historique la plus complète à laquelle on puisse arriver, garantit l'exactitude des faits qu'il rapporte, et l'impartialité des éclaircissements qui les accompagnent. John Wesley Wright naquit le 14 juin 1769, à Corke, en Irlande. Son père, payeur-général à Minorque pendant l'occupation anglaise, le fit élever avec soin sous ses yeux. Le jeune Wright excella de bonne heure dans la musique et dans la langue française. A dix ans, il fut placé par le colonel James Murray, comme enseigne volontaire, dans le soixante-unième régiment. Il n'y resta qu'une année, entra dans la marine, et fut également placé comme volontaire auprès du capitaine Curtis (depuis sir Roger), qui alors commandait à Minorque la frégate la *Brillante*. Employé pendant le siége de Gibraltar, comme aide-de-camp de son capitaine, Wright se distingua en combattant contre les batteries flottantes à bord des chaloupes canonnières; et, dans une circonstance importante, il contribua à sauver la vie à tout un équipage. Lorsque la paix fut rétablie, il continua pendant deux ans ses études à l'académie de George Barker, à Wandsworth. L'état de paix ne lui offrant aucune chance d'avancement dans la marine, et son père l'engageant à s'adonner au commerce, il entra chez un riche négociant de la cité, et mérita sa confiance par son intelligence et son assiduité. Il reçut de lui la mission d'aller à Saint-Pétersbourg, à l'effet d'y suivre les affaires de son négoce. Il arriva dans cette capitale en 1790, et y résida cinq ans, pendant lesquels il acquit une parfaite connaissance de la langue russe, visita Moscou et d'autres villes de l'empire. Il revint en Angleterre, après avoir rempli sa mission à l'entière satisfaction de ses commettants. Tout en se livrant au mouvement de sa nouvelle profession, il avait conservé le même goût pour la marine, et depuis le renouvellement de la guerre contre la France, il nourrissait l'idée de reprendre son service. Une seule considération le retenait: il n'aurait pas voulu rentrer dans cette carrière comme garde-marine. Pendant son séjour à Saint-Pétersbourg, il avait entendu vanter les exploits de sir Sidney-Smith, qui avait combattu sur la flottille de Suède, dans la guerre de Finlande, et qui, rentré depuis dans la marine britannique, commandait la frégate le *Diamant*. Ayant su que cet officier cherchait un secrétaire, il se présenta de lui-même, et fut accueilli; Sidney-Smith, dont il était devenu l'ami, le fit, à son insu, porter sur les registres de la marine, comme simple garde, dans la vue de lui faire reprendre son tour d'avancement. Wright entra aussitôt en activité et en croisière à bord de la frégate le *Diamant*, sur la côte de Normandie. Sidney-Smith avait des instructions particulières. Ayant découvert, dans la rade du Havre, le 17 avril 1796, un lougre armé, appelé le *Vengeur*, il alla l'attaquer à l'abordage avec des bateaux plats

emmenant avec lui Wright, et en tout cinquante-deux hommes. Mais l'un des câbles du *Vengeur* ayant été coupé par les Français, le lougre gagna la côte, et les embarcations anglaises se trouvèrent entraînées par le courant dans la Seine, près du Havre, et bientôt entourées. Là toute résistance devenant inutile, Wright et Sidney-Smith furent forcés de se rendre prisonniers. En vertu d'un ordre émané du Directoire exécutif, on les transféra tous deux au Temple, à Paris, comme prisonniers d'état : ils y furent détenus dans la même tour, mais séparés et au secret. Le gouvernement français leur fit subir ce traitement inusité, sous prétexte qu'ils avaient voulu incendier, de concert, le port du Havre. Wright était enfermé depuis près de huit mois au secret, et privé de toute communication, lorsqu'au mois de décembre seulement il fut interrogé par le juge de paix de la place Vendôme. Il lui déclara avec fermeté qu'il ne répondrait à aucune question qui pourrait avoir le moindre rapport au service de son pays (1). « Mais n'aviez-vous pas le dessein, » lui dit le juge de paix, de brûler » la ville et l'arsenal du Havre? — » On n'a besoin que de bombes pour » brûler le Havre, répondit Wright, » qui cita l'exemple de l'amiral Rodney ; il est injurieux, d'ailleurs, » ajouta-t-il, d'accuser d'un projet » d'incendie l'homme même à la » modération duquel le Havre a dû » son existence pendant plus d'un an. » Mon ami est parmi les hommes » un des plus humains que je connaisse ; l'incendie des villes n'entre » point dans ses projets, et ne se » concilie point avec les ordres généraux de son escadre, réitérés à » tous commandants de détachement, » approchant la côte ennemie, de ne » jamais tirer sur les habitations ou » les personnes non armées. Je ne » crois pas qu'on puisse citer un » exemple de contravention à ces » ordres. Nous savons remplir notre » devoir en détruisant votre marine » et votre commerce jusque sous » vos batteries ; et je m'enorgueillis » d'avoir partagé les travaux et les » dangers de sir Sidney-Smith. » Alors on lui présenta une lettre écrite par cet officier à Louis de Frotté, chef royaliste de Normandie, auquel il promettait un rendez-vous sur le rivage, et des secours en faveur du roi et des honnêtes gens : la suscription sur l'enveloppe était de l'écriture de Wright. On lui présenta de plus une lettre chiffrée. « Je m'en » réfère, dit-il, à ma réponse con» cernant l'incompétence du gouver» nement français à m'interroger sur » les faits de mon service, et les » opérations de l'escadre. » Cette dernière circonstance formait le véritable grief qui leur avait attiré la dureté d'un pareil traitement. Le Directoire n'y apporta quelque adoucissement qu'après un an de détention ; les deux prisonniers purent alors communiquer entre eux, et eurent la faculté de voir leurs amis. Ils en profitèrent pour concerter leur évasion, et l'effectuèrent ensemble au mois d'oct. 1798, au moyen de faux ordres du ministre de la guerre, qui furent présentés courageusement au geolier de la prison par des hommes déguisés en militaires (*V* PHÉLIPPEAUX, XXXIV, 21) (2). A son ar-

(1) Tout ceci est tiré de l'interrogatoire même que l'auteur de cet article a eu sous les yeux.

(2) On croit aujourd'hui que le Directoire ou du moins un de ses membres (Barras), qui était prévenu, facilita cette évasion.

rivée à Londres, Wright reçut le grade de lieutenant, et suivit en cette qualité Sidney-Smith à bord du vaisseau de ligne le *Tigre*, qui fit voile d'abord pour Minorque et de là pour Constantinople, où Sidney-Smith alla s'entendre avec le Divan, afin de s'opposer aux progrès de Buonaparte en Égypte. Étant parti de Constantinople, le 19 février 1799, il alla toucher à Rhodes pour concerter ses opérations navales avec Assan Bey, gouverneur othoman de cette île; et, arrivé à la hauteur d'Alexandrie, il prit, le 7 mars, le commandement de la croisière dans les mers du Levant. C'était au moment où Buonaparte faisait une irruption en Syrie. Le lieutenant Wright fut aussitôt dépêché à Djezzar, pacha gouverneur d'Acre, à l'effet de tout disposer pour la défense de la ville à laquelle il prit une part active pendant toute la durée du siége. Il y commanda les marins pionniers, reçut deux balles dans le bras droit, le 7 avril, n'en entra pas moins dans la mine pour s'assurer de sa direction, et pour examiner les mineurs qui travaillaient à faire sauter la tour principale. Ses forces se trouvèrent tellement affaiblies par ses blessures, qu'il put à peine sortir de la tranchée avec le secours du colonel Douglas. Après la levée du siége, il fut élevé au grade de capitaine de corvette, et envoyé pour se rétablir à Beruly, cap dans le pays des Druses. Pendant la négociation d'El-Arych, le commodore Sidney-Smith l'envoya à plusieurs reprises au camp de Kléber, où il eut des relations avec Rapp et Savary, alors aides-de-camp du général Desaix. Savary étant même venu à son tour au camp des Turcs, par des motifs de curiosité, Wright et Sidney-Smith le mirent à couvert des insultes d'une troupe de janissaires. A peine le commodore eut-il appris que son gouvernement se refusait à ratifier le traité, qu'il envoya Wright à Kléber, pour l'en avertir. L'officier anglais arriva au moment où Kléber, en exécution du traité, allait remettre au grand-visir les clefs de la citadelle du Caire. La ratification ayant été accordée plus tard, Wright fut dépêché alors auprès du général Menou, qui, après l'assassinat de Kléber, avait pris le commandement de l'armée d'Égypte. Traversant le désert pour rejoindre Menou, il apprit que ce général refusait à son tour d'exécuter le traité. Il n'en continua pas moins sa route; mais il ne put réussir à persuader Menou, qui le reçut froidement, et le fit rétrograder. De retour en Angleterre, après l'évacuation de l'Égypte par l'armée française, Wright se rendit à Paris peu après la paix d'Amiens. Mais il n'y fit pas un long séjour, et à la rupture il reçut, avec le commandement de la corvette *il Vincejo*, qui avait été prise sur les Espagnols, la mission de stationner à la hauteur de la côte de France, et d'entretenir des relations avec les royalistes de l'intérieur. Il y opéra plusieurs débarquements nocturnes, vers la fin de l'été de 1803, ainsi que dans les premiers mois de 1804, époque où il prit sa station sur la côte du Morbihan. Ses signaux ayant été communiqués à la police de Buonaparte par des complices de George, on s'en servit pour l'attirer à l'île d'Houat. Là plusieurs embarcations armées se mirent inopinément à sa poursuite, profitèrent d'un temps calme, et s'emparèrent de sa corvette, le 17 mai 1804, après une défense opiniâtre. Il fut conduit d'abord à Port-

Nava.o, puis à Aurai, où des ordres arrivèrent bientôt de le diriger, avec ses officiers, dans l'intérieur, et d'abord à Vannes, en présence du préfet Julien. Wright l'avait connu en Égypte, et l'avait traité généreusement, lorsqu'on l'avait amené blessé à bord du *Tigre*, à la hauteur de Saint-Jean d'Acre. Oubliant ce service, Julien le traita sans ménagement, et le dirigea sur Paris, accompagné d'un gendarme. Wright fut conduit, en arrivant, devant le juge instructeur Thuriot, et confronté, le 20 mai (3), avec Querelle, Russillon et Troche, les trois délateurs dans le procès de Moreau et de George. Ils attestèrent le reconnaître comme chargé d'opérer les débarquements sur la côte. Mais Wright déclara avec fermeté qu'il n'avait aucun compte à rendre de sa conduite au gouvernement français. Sur la menace qu'il serait désavoué par son propre gouvernement, il répondit n'avoir jamais rien fait, en sa qualité de capitaine de vaisseau, sans y être autorisé par des ordres précis, refusant néanmoins d'entrer dans aucun détail, « Ne voulant » pas, dit-il, après avoir rempli son » devoir être exposé à se voir accusé » de trahison. » On le confina au Temple dans une des tourelles supérieures de cette prison d'état avec deux soldats placés dans son cachot pour le garder à vue. Appelé comme témoin au procès de George et de Pichegru, il refusa de rien témoigner, et en se retirant reçut, malgré les soins de la police, des applaudissements du public auditeur. On parut alors avoir pour lui quelques égards : on lui donna une chambre, et on le laissa même jouir de la société de son neveu, âgé de quatorze ans, fait prisonnier avec lui. Le préfet Julien avait écrit que, si on les questionnait *convenablement*, ils feraient des révélations importantes. On les soumit tous les deux à différents interrogatoires, dans des cellules particulières, sans aucune communication avec les autres prisonniers. Pendant vingt-six jours que dura cette espèce d'épreuve, on les laissa au pain et à l'eau pour toute nourriture. Ils étaient interrogés pendant la nuit par des agents de police accompagnés de gendarmes. Ce fut dans le cours de ces interrogatoires secrets qu'on employa contre le malheureux Wright, pour l'obliger enfin à rompre le silence, le moyen violent de lui serrer fortement les pouces avec ce qu'on nomme les *poucettes*, et ce que Fouché appelait gaîment *la petite question*, en assurant à ses familiers que Wright avait parlé, ce qui était une fausseté insigne. Tous les moyens furent employés inutilement, même les voies de la douceur, pour vaincre ce courageux silence. Le procès terminé, on lui permit de loger avec son neveu dans une chambre plus commode, et de voir de temps en temps ceux de ses officiers faits prisonniers avec lui, et qui étaient également détenus au Temple. On lui dit même que le gouvernement français le laisserait retourner dans sa patrie, s'il consentait à révéler tout ce qu'il savait des projets formés contre la sureté de Buonaparte. A cela il répondit qu'il se regarderait comme rebelle à son Dieu et à son roi, s'il avait la moindre communication avec des êtres capables de se conduire comme ils l'avaient fait à son égard. Au mois de juillet tous ses officiers furent mis en liberté, et ils obtinrent,

(3) 30 floréal an XII. L'auteur de cet article a eu en communication les pièces originales qui au besoin pourraient être rendues publiques.

par l'entremise du geolier, d'avoir avant leur départ une entrevue avec leur capitaine. Il leur parut gai, quoiqu'il fût agité du pressentiment secret du sort qui l'attendait. En prenant congé de M. Laumont, chirurgien de sa corvette, il lui dit, d'un air pénétré : « J'espère que nous nous » verrons dans des circonstances plus » heureuses; mais à tout événement, » quoi qu'il puisse arriver dans ma » condition présente, démentez d'a- » vance tous les bruits qui pourraient » circuler sur mon compte; je me » conduirai, croyez-moi, en chré- » tien et en officier anglais. » Après cette séparation, la captivité du capitaine, loin d'être adoucie, devint plus dure. Cependant on s'occupait beaucoup de son sort en Angleterre et même à la chambre des communes. A la séance du 30 juillet 1804, Windham se leva pour demander des renseignements sur la situation des prisonniers de guerre en France, et particulièrement sur celle du capitaine Wright. Il dit que les derniers rapports au sujet de ce brave officier avaient appris qu'il avait refusé de répondre à des questions non autorisées par le droit des gens, et qu'alors on lui avait fait entendre clairement qu'on aurait recours aux dernières extrémités s'il ne répondait pas de la manière qu'on attendait de lui ; ce que l'on avait commencé à exécuter en le renfermant dans la prison du Temple. Windham, avant d'émettre aucune proposition à ce sujet, déclara qu'il désirait savoir si le gouvernement de S. M. avait fait quelques démarches pour obtenir la liberté de cet officier, ou si l'honorable *gentleman* qui siégeait en face pourrait donner quelque information dans le cas où il en serait parvenu à la connaissance des ministres. M. Hurgess Bouine, secrétaire de la trésorerie, à qui s'adressait cette interpellation, dit qu'il était très-affligé de ne pouvoir donner l'information que l'on desirait ; et qu'il n'avait rien à communiquer à ce sujet. Ce fut alors que le ministère anglais sollicita l'échange du capitaine Wright par l'intermédiaire de l'ambassadeur d'Espagne. Le ministre des affaires étrangères Talleyrand répondit que le capitaine Wright *était un homme affreux* (4) ; qu'on ne daignerait pas le traiter comme prisonnier de guerre, persuadé qu'aucun officier français ne consentirait à être échangé contre lui. Il proposait néanmoins de l'envoyer dans quelque port neutre, où il serait mis à la disposition du gouvernement britannique. On croit qu'au moment même où ces propositions fallacieuses étaient faites, le capitaine Wright avait cessé d'exister. On n'en fut instruit dans le public que par le paragraphe suivant inséré dans la *Gazette de France* du 29 octobre 1805, et répété par les autres journaux. « Le capitaine Wright » de la marine anglaise, détenu au » Temple, qui avait débarqué sur la » côte de Tréport Georges et ses » complices, s'est tué dans sa pri- » son, après avoir lu dans le *Moni- » teur* la nouvelle de la destruction » de l'armée autrichienne. » On ne crut pas généralement à cette mort volontaire, et encore moins au motif qui y aurait donné lieu ; et l'on pensa qu'elle remontait aux mêmes causes qui avaient amené la catastrophe du duc d'Enghien et la mort problématique de Pichegru ; le bruit s'accrédita même que c'étaient encore

(4) Expression qui ne venait pas, dit-on, du ministre, mais qui lui avait été dictée par Buonaparte.

des mameloucks de la garde qui avaient reçu l'ordre secret de couper la gorge au capitaine Wright dans sa prison. Le public parut d'autant plus touché de la destinée de ce malheureux officier, qu'on n'avait pu lui imputer d'autre tort que d'avoir obéi aux ordres de son gouvernement. Ce point délicat d'histoire contemporaine ne pouvait être abordé ni éclairci sous le régime impérial. Ce n'est qu'après la chute de Buonaparte qu'il est devenu le sujet d'une controverse assez vive. Enfin, au mois de septembre 1815, l'avocat Henoult déclara, dans une lettre publique qui fut répandue dans toute l'Europe, qu'il allait rétablir les faits sous leur vrai jour. « J'étais, » dit-il, prisonnier au Temple quand » cet assassinat politique eut lieu. » La veille du jour où le capitaine » Wright fut trouvé la gorge coupée, Savary, à cette époque général et aide-de-camp de Napoléon, dont on l'appelait *le bras droit*, vint faire avec quelques » soldats une inspection rigoureuse » de cette terrible prison; inspection » dont il était chargé spécialement, » et indépendamment de Fouché, mi» nistre de la police. *Retirez-vous* » *dans vos chambres*, fut l'ordre » que Savary donna aux prisonniers. On fit des perquisitions dans » celle du capitaine comme dans les » autres. L'objet de cette enquête » était de découvrir une prétendue » correspondance avec l'Angleterre, » dont on ne trouva aucune preuve. » Le jour suivant, une nouvelle per» quisition eut lieu, mais seulement » dans la chambre du capitaine » Wright: elle était faite par trois » officiers de police que deux soldats » escortaient. Sans doute ces vexa» tions irritèrent au plus haut point » ce brave officier, et nous l'enten» dîmes crier de toutes ses forces, et » appeler la vengeance du ciel sur » Buonaparte et sur la cruelle tyran» nie de sa police. Vers minuit des » assassins entrèrent dans sa cham» bre, et lui coupèrent la gorge avec » un rasoir; on supposa que c'étaient » les mêmes qui avaient étranglé » Pichegru. » Une aussi grave accusation a donné lieu de la part de M. le duc de Rovigo (Savary), qui était alors au pouvoir des Anglais dans l'île de Malte, à une réfutation (5) fondée d'abord sur ce que Fouché seul avait l'inspection supérieure du Temple, et enfin sur la preuve de l'*alibi*; c'est-à-dire sur ce que lui, Savary, ayant suivi Napoléon en Allemagne, en 1805, avait assisté à la bataille d'Austerlitz, et avait été chargé d'une mission auprès de l'empereur Alexandre avant et après la bataille, avait même été vu le 28 ou 29 novembre auprès de ce monarque par l'ambassadeur d'Angleterre lord Leveson-Gower. Mais ces objections ne se trouvent-elles pas affaiblies devant l'examen sévère de l'histoire? En supposant la réalité de cet assassinat politique, il n'a pu être commis sans la volonté expresse de Napoléon, et même sans un ordre secret de sa part; or, l'agent qui en aurait été porteur ne se serait nullement trouvé en conflit avec Fouché qui, en sa qualité de ministre de la police générale, et dépositaire de tous les secrets d'état, eût été obligé d'y prêter les mains. Dans ce cas l'accès du Temple, à toute heure, ne pouvait être interdit à un aide-de-camp de

(5) Reproduite sous la forme d'une brochure en 1825, sous le titre de *Mémoire du duc de Rovigo, sur la mort de Pichegru, du capitaine Wright, de M. Bathurst, et sur quelques autres circonstances de sa vie.*

Napoléon, chargé d'ailleurs de sa police secrète. L'alibi n'est pas non plus prouvé assez victorieusement. Le duc de Rovigo l'établit sur sa présence à Austerlitz, lors de la mort du capitaine Wright. Mais cette mort ne coïncide nullement avec la date de la bataille livrée le 2 décembre 1805. Elle se rapporte à la capitulation de Mack à Ulm qui eut lieu le 20 octobre, et fut annoncée par le *Moniteur* du 24, après la lecture duquel, selon la Gazette de France, déjà citée (et tous les journaux alors étaient officiels), le capitaine Wright se serait tué. Sa mort, annoncée le 29 par la Gazette, avait eu lieu dans la nuit du 27 au 28 octobre; par conséquent plus d'un mois s'écoula jusqu'à la bataille d'Austerlitz. Ainsi une mission secrète pour Paris, donnée à Ulm ou ailleurs, aurait pu être remplie en huit ou dix jours au plus, et un aide-de-camp actif, accoutumé à exécuter rapidement les ordres de Napoléon, aurait pu assister ensuite aisément à la bataille d'Austerlitz. D'un autre côté, il y a aussi lieu de s'étonner que le duc de Rovigo, en rapportant la lettre de l'avocat Henoult pour la réfuter, en ait supprimé le P. S. conçu en ces termes: « Je » vous donnerai de plus amples ren» seignements sur ces meurtres d'é» tat. » Henoult tint parole et publia, peu de jours après, à Liége, sous la date du 5 octobre, une seconde Lettre qui n'a pas été réfutée, et qui contient de terribles inductions sur le genre de mort du capitaine: « Le capitaine Wright, y est-il dit, » était emprisonné étroitement dans » un de ces donjons, que dans le » langage de la tyrannie on appelle » *secret*, et qui présente à l'ima» gination tout ce qu'il y a de plus » terrible. Il ne voyait pas une ame, » excepté un individu, le porte-clef, » qui le visitait trois fois par jour. » Son *secret* était situé dans un petit » carré détaché, où était aussi ren» fermé un vieux jésuite d'environ » quatre-vingts ans; homme de qua» lité et d'érudition qu'il honorait de » son estime et de sa confiance. Le » capitaine, ainsi qu'on l'a déjà éta» bli, eut le cou coupé avec un ra» soir, entre minuit et minuit et demi. » Vers sept heures du matin, le porte» clef de cet infortuné officier éveilla » tout le Temple par ses cris répétés » à diverses reprises: *Le capitaine* » *anglais s'est tué*. Le geolier se » rendit sur les lieux, et permit aux » prisonniers d'entrer dans la cham» bre du mort. J'entrai à mon tour, » ainsi que cent vingt-huit de mes » compagnons d'infortune. Le capi» taine était étendu sur son lit, cou» vert de sang, et le fatal rasoir était » sur le parquet. On voyait sur sa table » de nuit un *Moniteur* de la veille, qui » contenait les détails d'une victoire » signalée remportée par les Français. » Vous voyez, dirent les porte-clefs, » qui sans doute étaient endoctri» nés par Savary, que notre victoi» re a poussé le capitaine anglais à » un acte de désespoir. Personne ne » dit mot, et pas un des spectateurs, » pas même les porte-clefs, n'ajou» tèrent foi à cette fable. Le public » se ressouviendra particulièrement » qu'il avait été fait une défense sé» vère de procurer les papiers pu» blics au capitaine Wright; qu'il » n'avait point de rasoir, le barbier » du Temple le rasant deux fois la » semaine, accompagné et inspecté » par l'un des geoliers. Ces faits no» toires sont à la connaissance de » tous les prisonniers. Saisi d'hor» reur à cet affreux spectacle, je me » rendis dans l'appartement du jé-

» suite, situé au côté opposé, à quel-
» ques pas de distance de celui du
» capitaine. — Quels crimes se com-
» mettent dans cette prison, dit-il,
» en élevant les mains et les yeux
» vers le ciel ! — Oui, mon père, ré-
» pliquai-je, ils sont énormes et ex-
» cèdent toute mesure. Étant aussi
» près du lieu de la scène, vous avez
» probablement entendu tout ce qui
» s'est passé. Pour moi, j'en ai en-
» tendu une bonne partie, ou plutôt
» j'ai vu les antécédents de cette ca-
» tastrophe. — Quels étaient-ils ? —
» Je vais vous les rapporter. M'é-
» tant éveillé vers minuit, car le
» sommeil est léger dans les prisons
» d'état, j'ai entendu très-distincte-
» ment s'ouvrir et ensuite se fermer
» la porte du guichet ; j'ai entendu
» aussi quelques hommes qui mar-
» chaient dans la cour ; j'ai cru en-
» tendre, de plus, ouvrir et fermer
» la porte qui conduit à la tour. J'a-
» voue que je fus saisi d'alarme ; car
» c'est ordinairement vers cette heu-
» re que les geoliers venaient *extrai-*
» *re* quelque infortuné, pour le con-
» duire devant une commission mi-
» litaire secrète : de là il était fusillé.
» Mes craintes n'étaient pas dérai-
» sonnables ; car beaucoup d'indivi-
» dus avaient péri de cette manière
» pendant la nuit. Elles cessèrent ce-
» pendant quand je m'aperçus que
» les hommes que j'avais enten-
» dus ne venaient pas de mon côté.
» Emporté alors par ma curiosité,
» je mis la tête à la feuêtre grillée
» de ma chambre. Les assassins re-
» vinrent lentement, vers minuit et
» demi ; mais la nuit était sombre :
» il me fut impossible de les compter.
» Le guichet fut ouvert et fermé de
» nouveau. Le jésuite, à son tour,
» me dit que vers la même heure il
» avait entendu ouvrir la porte de
» son carré ; trois ou quatre hom-
» mes, marchant sur leurs mains et
» sur leurs pieds, à ce qu'il lui sem-
» bla, ouvrirent et fermèrent la por-
» te du capitaine. Quelques minutes
» après, il l'entendit rouvrir et re-
» fermer de nouveau. Enfin il enten-
» dit aussi fermer la porte du carré.
» Quant à la mutilation (6) de ce
» brave officier, que le journal de
» Gand a rapportée, et que la Ga-
» zette générale des Pays-Bas a ré-
» pétée, sur son autorité, ce n'est
» qu'une pure fiction, qui sera reje-
» tée par tous les écrivains judi-
» cieux. J'ai vu, ainsi que les pri-
» sonniers du Temple, le corps mort
» nu ; et il n'y avait point de muti-
» lation, excepté au cou, où l'on
» voyait une profonde incision, de
» quatre pouces environ. Un procès-
» verbal du prétendu suicide fut
» dressé et envoyé à Londres, avec
» le *Moniteur*, aussi faux que le pro-
» cès-verbal. » On a vu que Wright avait un pressentiment du sort qui l'attendait ; ce qu'on explique par la persuasion où il était, et qu'il ne dissimulait point, que Buonaparte lui avait voué une haine mortelle. Aux renseignements qui précèdent, l'auteur de cet article croit devoir ajouter ceux qu'il tient directement de sir Sidney-Smith, qui représente le capitaine Wright, dont il était l'ami, comme doué des plus hautes qualités, et comme très-regrettable pour ses vertus militaires. Selon l'amiral, les premières personnes qui entrèrent dans la chambre de Wright, le jour de sa mort, le virent avec le drap sur le menton, ce qui, d'après son genre de mort, leur parut un indice qu'il ne

(6) On avait dit qu'on l'avait livré à de cruelles tortures, et qu'on lui avait coupé le bras gauche et la jambe droite.

s'était pas tué lui-même. L'amiral tient encore du prince de Polignac, alors renfermé au Temple, qu'on n'avait aperçu la veille aucune altération dans l'humeur ni dans les traits du capitaine. Sir Sidney-Smith, étant parvenu à se procurer les papiers de son ami, qu'il a rendus à sa famille, y a trouvé son Journal écrit de sa main très-exactement, et conduit jusqu'à la veille même de son trépas, et rien n'y annonce le projet d'un suicide. B—P.

WRISBERG (Henri-Auguste), habile anatomiste, naquit le 20 juin 1739 à Saint-Andréasberg, dans le Harz. Envoyé, dès l'âge de dix-huit ans, à l'université de Göttingue, il y fit d'excellentes études, et se distingua surtout par un rare talent dans l'art de disséquer. Après avoir reçu le titre de docteur en 1763, il entreprit l'année suivante, en France et dans les Pays-Bas, un voyage, au retour duquel il obtint une chaire, où il enseigna successivement l'art des accouchements et l'anatomie. Il resta professeur jusqu'à sa mort, arrivée le 29 mars 1808. Wrisberg a publié des écrits assez nombreux, qui tous ont eu un succès mérité. Voici les titres des principaux: I. *Programma de respiratione primâ, nervo phrenico et calore animali*, Göttingue, 1763, in-4°. II. *Descriptio anatomica embryonis, observationibus illustrata*, ibid., 1764, in-4°. III. *Satura observationum de animalculis infusoriis*, ibid., 1765, in-8°. IV. *Programma de quibusdam momentis insitionem variolarum spectantibus*, ibid., 1765, in-4°. V. *Mémoires pour servir à l'histoire de la variole*, ibid., 1770, in-4°., en allemand. VI. *Observationes anatomicæ de quinto pare nervorum encephali*, ibid., 1777, in 4°. VII. *De prœternaturali et raro intestini recti cum vesicâ urinariâ coalitu, et indè pendente ani defectu*, ibid., 1778, in-4°. VIII. *De testiculorum ex abdomine in scrotum descensu*, ibid., 1778, in-4°. IX. *Observationum anatomicarum de nervis viscerum abdominalium particula* I, *quæ de ganglio plexuque seminali agit*, ibid., 1780, in-4°. X. *Experimenta et observationes anatomicæ de utero gravido, tubis, ovariis et corpore luteo quorumdam animalium, cum iisdem partibus in homine collatis*, ibid., 1782, in-8°. XI. *Observationes anatomico-obstetriciæ de structurâ ovi et secundinarum humanarum in partu maturo et perfecto collectæ*, ibid., 1783, in-8°. XII. *Commentatio anatomica de nervis brachii*, ibid., 1785, in-4°. XIII. *Sylloge commentationum anatomicarum*, ibid., 1786, in-4°. XIV. *Commentatio de uteri mox post partum resectione non lethali*, ibid., 1787, in-4°. XV. *Commentationum medici, physiologici, anatomici et obstetricii argumenti, volumen* I, ibid., 1800, in-8°. XVI. *De systemate vasorum absorbente, morboso vicissim et sanante*, ibid., 1789, in-8°. XVII. *Observationes anatomicæ de corde testudinis marinæ, mydas dictæ, collectæ et cum corde humano collatæ*, ibid., 1800, in-4°. XVIII. *Observationum anatomico-nevrologicarum de nervis viscerum abdominalium, particula* III; *de nervis systematis cœliaci, sectio* II; *de nervis hepaticis et splenicis, quæ est observationum de ganglio plexuque semilunari continuatio* II, ibid., 1800, in-4°. Quoique tous ces ouvrages aient été publiés à part, les moins étendus avaient d'abord été insérés

dans les Actes de la Société royale de Gottingue, qui en contiennent encore un grand nombre d'autres. Le tome 1er. du *Journal de chirurgie* de Loder renferme aussi un Mémoire très-important de Wrisberg, sur la manière dont se développent les hernies, et principalement les congéniales. R—D—N.

WUCHERER (JEAN-FRÉDÉRIC), docteur en théologie de l'université d'Iéna, né à Meinungen en 1682, et mort le 6 février 1737, à Weimar, où il était conseiller de l'église luthérienne, est auteur de plusieurs ouvrages très-estimés, et dans lesquels il fait preuve non-seulement d'une grande érudition théologique, mais encore de connaissances aussi profondes que justes et variées sur la physique, l'anatomie et la physiologie. Voici les titres des plus importants: I. *Delineatio physicæ divinæ*, Iéna, 1721, in-4°. II. *Institutiones philosophiæ naturalis eclecticæ*, ibid., 1725, in-8°. III. *Vindiciæ æternæ divinitatis Jesu Christi adversùs Whiston*, ibid., 1732, in-4°. IV. *Præcognita theologiæ dogmaticæ capitibus sex comprehensa*, Iéna, 1739, in-4°. V. *Fundamenta quibus via ad theologiam dogmaticam superstruitur methodo demonstrativa*, Leipzig, 1743, in-4°. VI. *Historia creationis quatenùs illa capite primo Geneseos continetur, observationibus physicis illustrata*, Iéna, 1753, in-4°. VII. *Disputationes de defectu theologiæ platonicæ*. VIII. *De atheo ex structurâ τοῦ Εγκεφάλου convincendo*. IX. *De Arii.... morte miserâ.* Tous ces ouvrages se recommandent par la solidité et souvent par l'originalité de l'argumentation, la finesse des rapprochements, l'immensité et la variété des faits que l'auteur y a consignés. On recherche surtout ses *Vindiciæ æternæ*, réfutation péremptoire en dix discours académiques des idées de Whiston sur la Trinité et le *Discours sur la mort d'Arius* qui sert comme d'introduction aux *Vindiciæ*. P—OT.

WUÉNÉRIC ou WÉNÉRIC, auteur ecclésiastique, fut grand-écolâtre de l'église métropolitaine de Trèves, et depuis évêque de Verceil, dans le onzième siècle. Ayant pris part aux discussions qui s'élevèrent de son temps entre Grégoire VII et Henri IV, empereur d'Allemagne, il écrivit sur ce sujet, qui agitait tout l'Occident, un traité intitulé : *De la division de l'empire et du sacerdoce.* Il ne s'y répand point, comme d'autres écrivains du temps, en injures contre le souverain pontife ; il lui parle, au contraire, comme à son supérieur et à son père. S'il rapporte les faux bruits que l'on répandit contre les mœurs et le gouvernement de Grégoire, ce n'est qu'en lui témoignant sa douleur et en le priant de lui fournir les moyens de fermer la bouche à la calomnie. Trithème et Sigebert de Gemblours parlent de ce traité, et D. Martenne, l'ayant trouvé manuscrit dans la bibliothèque de Gemblours, l'a publié dans ses *Anecdota*, tome 1er. Il note, et cette observation est faite de même par les deux autres, que le copiste a eu soin d'avertir que le traité est de Wuénéric, écolâtre de Trèves, quoiqu'il l'ait fait paraître et qu'il y parle sous le nom de Thierri, évêque de Verdun. Wuénéric réduit à cinq points les reproches qu'il adresse ou plutôt que l'on adresse à Grégoire : selon certains bruits, les mœurs du pontife n'étaient point pures ; son décret contre les clercs concubinaires était trop sévère ; il

avait outre-passé les limites du pouvoir pontifical, en déposant l'empereur Henri; il prodiguait les censures et excommuniait pour des causes trop légères; enfin il prétendait sans raison séparer les sujets de leur souverain, et les relever du serment de fidélité qu'ils lui avaient fait. Ce n'est qu'après un éloge du pontife qu'il rapporte les accusations formées contre lui par ses adversaires. Ce traité fut probablement publié après le concile de Worms tenu en 1076. G—Y.

WUIEK ou WIEKI (Jacques de), jésuite polonais, né en Mazovie vers l'an 1540, et mort à Cracovie en 1597, se distingua dans la société par son zèle et ses connaissances théologiques. Nous avons de lui en polonais : I. *Postille catholique*, en deux parties, Cracovie, 1573, in-fol. II. *Postille catholique, troisième partie, contenant des sermons pour les fêtes de la Sainte Vierge, des apôtres, des martyrs, et d'autres saints, avec la passion de notre Sauveur, tirée des quatre Évangiles*, Cracovie, 1575, in-fol. L'auteur appelait cet ouvrage sa *Grande Postille;* comme elle était destinée principalement aux érudits, et que son prix d'ailleurs ne la rendait accessible qu'aux personnes riches, il fit paraître la suivante pour les ecclésiastiques moins instruits et moins bien partagés des dons de la fortune. III. *Petite Postille catholique, c'est-à-dire Courts Sermons, tirés des saints Évangiles pour chaque jour de dimanche et de fête pendant l'année, selon la doctrine de la véritable Église universelle*, Posen, 1582, in-fol. On y trouve à la fin : *la Passion* ou *Histoire des souffrances de Notre Seigneur Jésus-Christ, divisée en sept parties*. Le P. Alegambe, qui dans sa *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu* a écrit la Vie du P. Wuiek, lui attribue encore les ouvrages suivants, dont les trois premiers sont en latin, les trois autres en polonais : IV. *Defensio sacrosancti sacrificii missæ adversùs Franc. Stancarum*. V. *De purgatorio liber*. VI. *De deitate sive divinitate Christi Domini nostri et Spiritûs sancti, contra nostri temporis Arianos*. VII. *Vie et doctrine de notre Sauveur, tirées des quatre Évangélistes*. VIII. *Sentiments de quelques Catholiques, sur la confession que les hérétiques sacramentaires ont publiée à Sendomir*. IX. *Analyse des assertions que Jac. Niemoiewski a avancées contre les Jésuites de Posen*, Posen, 1580, in-8°. X. *Petites heures de l'office de la Sainte Vierge*. Le P. Wuiek s'est surtout fait remarquer par sa traduction de la Sainte Bible en polonais. Avant lui on n'avait qu'une traduction très-imparfaite imprimée à Cracovie, 1561. D'après les vœux du primat Karnkowski, archevêque de Gnesne, et d'après les ordres des papes Grégoire XIII et Clément VIII, le P. Wuiek fut chargé par ses supérieurs de travailler à une version plus exacte. Il publia d'abord : le *Nouveau-Testament de Jésus-Christ en polonais*, Cracovie, 1593, in-4°., réimprimé en 1594, 1617 et en 1647, à Breslau, à l'imprimerie de la société de Jésus, in-8°. La version de toute la Bible étant terminée, il fit paraître : *Biblia, c'est-à-dire, les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, traduits en polonais selon l'ancienne version latine, reçue dans l'Église universelle, conférée avec le texte hébreu, avec le grec et avec la tradition catholique dans les passages*

difficiles, pour la défense de la sainte foi contre les hérésies de nos temps, Cracovie, 1599, in-fol. Cette version est précieuse par son exactitude, par les sommaires qui sont en tête de chaque chapitre, et par les notes que l'on trouve en marge et au bas des pages. Les Jésuites de Breslau la firent paraître, en 1740, à leur imprimerie, avec le texte latin, en 2 vol. in-4°. On en a donné récemment une nouvelle édition sous ce titre : *Biblia sacra latino-polonica vulgatæ editionis auctoritate Sixti V et Clementis VIII, pont. max. recognita, summariis et notis theologicis, historicis et chronologicis illustrata secundùm exemplar latinum R. P. Thomæ Aqu. Erchardi Ord. S. Bened.; polonicum verò R. P. Jacobi Wuieki S. J. theologi reimpressa*, Breslau, 1806, 2 vol. in-4°. En annonçant cette traduction de la Bible, le continuateur de Fleury dit, *Hist. ecclés.*, XXVI, p. 100 : « C'est une sage précaution d'opposer l'Écriture sainte fidèlement traduite, aux magnifiques promesses que font les hérétiques de ne proposer à croire que ce qui se trouve évidemment dans la parole de Dieu. En tournant ce moyen contre eux-mêmes, on en fait voir l'absurdité, et il n'y a rien qui serve davantage à la conversion des hérétiques, que de leur mettre en main une traduction de l'Écriture approuvée. On en trouve une preuve dans ce que rapporte Possevin, de la Bible traduite en polonais par les Sociniens, à laquelle Jacques Wuiek, célèbre et savant jésuite, opposa une autre traduction de toute la Bible en la même langue. » « Comme le dessein des » unitaires, en publiant ces versions » polonaises (dit Possevin), était de » semer leurs erreurs dans la Pologne, Jacques Wuiek, jésuite de » ce pays-là, eut ordre du pape » Grégoire XIII, de travailler à » une traduction de toute l'Écriture » en cette langue, pour l'opposer à » celle des antitrinitaires : il la fit » sur l'ancienne édition latine; elle » fut ensuite imprimée à Cracovie la » dernière année de ce siècle, avec » l'approbation de Clément VIII; » et cette nouvelle version fut très- » utile pour éteindre les erreurs des » nouveaux Ariens, qui se répandaient dans ce royaume. » L'archevêque de Gnesne, primat de Pologne, fit les frais de l'impression. Les jésuites, après avoir dit dans le catalogue des auteurs de la société que Wuiek, en publiant la traduction des Épîtres et Évangiles, avait fait tomber des mains, en peu de temps, les traductions des hérétiques, ajoutent judicieusement que par ce moyen il « rendit inutiles les artifi- » ces des hérétiques, à qui rien n'est » plus ordinaire que d'empoisonner » les saintes Écritures, qui sont les » fontaines communes et publiques » de l'Église, et de les corrompre » par des versions mauvaises, afin » que ceux qui puiseront dans ces » sources n'en puissent boire sans » s'empoisonner eux-mêmes. Emser » se proposa ce même but en oppo- » sant une version fidèle du Nouveau- » Testament à celle de Luther cor- » rompue et altérée en tant d'en- » droits. » Dans la *Bibliotheca fratrum polonorum*, Amsterdam, 1656, vol. VI, tome second qui contient les *OEuvres de Socin*, on trouve l'*Antiwuiekus* ou *Responsio ad libellum Jac. Wuieki, editum de divinitate filii Dei et Spiritûs sancti*, 1592, pag. 531. Cet *Antiwuiekus* est en polonais; la version latine parut en 1595. On y attaque

surtout Bellarmin, que Wuiek, d'après ces Sociniens, n'a fait que copier. G—y.

WULFADE, archevêque de Bourges, était, en 849, chanoine et économe de l'église métropolitaine de Reims; et en cette qualité il assista au concile qui fut assemblé à Querci contre Gotescalc; mais ayant été ordonné par l'archevêque Ebbon, il lui fut défendu, après la déposition de ce prélat, d'exercer les fonctions ecclésiastiques; et cette interdiction fut confirmée, en 853, par le concile de Soissons, ce qui n'empêcha pas le roi Charles-le-Chauve de lui confier l'éducation de son fils Carloman, et de l'employer dans des affaires importantes. Pour reconnaître ses services le prince lui donna, en 856, l'abbaye de Rebais, et peu après celle de Saint-Médard à Soissons. En 866, Charles-le-Chauve, ayant jeté les yeux sur lui pour le siége archiépiscopal de Bourges, représenta aux évêques de la province que, dans cette place éminente, il avait besoin d'un homme habile et fidèle, qui pût suppléer à l'incapacité de son fils Charles, roi d'Aquitaine, dont l'esprit était affaibli par une blessure à la tête. Les évêques obéirent; et Wulfade fut unanimement élu. Mais il fallait auparavant le relever de son interdiction; Hincmar s'y étant refusé, le roi écrivit au pape pour le prier de permettre que Wulfade fût ordonné évêque, et qu'il eût provisoirement l'administration de Bourges. Nicolas Ier. refusa également, en disant qu'il attendrait la décision du concile qui était convoqué à Soissons. Hincmar, qui présidait ce concile, exposa qu'après sa déposition Wulfade avait promis par serment de ne plus aspirer à aucune fonction ecclésiastique; que cependant il avait voulu se faire ordonner évêque de Langres, et qu'il s'était lui-même approprié les revenus de cette église. Malgré ces griefs il opina pour que l'on se prêtât aux desirs du roi, et que l'on écrivît en conséquence au pape. Le concile suivit cet avis. Sans attendre la réponse de Rome, Charles enjoignit à son fils Carloman de conduire Wulfade à Bourges, et de le faire ordonner évêque, ce qui fut exécuté. Après la mort de Nicolas Ier., Wulfade se hâta d'envoyer à Rome, pour gagner Adrien II. Ce pontife écrivit aux évêques de France une lettre très-avantageuse pour Wulfade, et il lui fit remettre le pallium. Ce prélat assista aux conciles de Troyes, de Verberie, de Paris, de Douai, et mourut le 1er. avril 876. Nous avons de lui une *Instruction pastorale*, adressée au clergé et au peuple de son diocèse. Il y indique aux ecclésiastiques, aux juges laïques et aux personnes mariées les devoirs qu'ils ont à remplir devant Dieu et devant les hommes. Selon lui, on ne doit point compter au nombre des chrétiens ceux qui ne communient point trois fois l'an, à Noël, à Pâques et à la Pentecôte. Les femmes, celles même du rang le plus élevé, doivent allaiter leurs enfants, et ne point les donner à des nourrices. Mabillon a inséré cette *Instruction* dans ses *Analecta*. G—y.

WULFEN (François-Xavier, baron de), naturaliste, naquit, en 1728, à Belgrade, où son père était commandant, avec le grade de lieutenant-général. Ses parents le destinaient à l'état militaire; mais après avoir terminé ses études il obtint d'eux la permission d'entrer dans la société de Jésus. Il enseigna la philosophie à Laybach, et fut envoyé en 1763 à Klagenfurt, pour y occuper la chai-

re de physique et celle de mathématiques. Après la dissolution de son ordre, il se livra exclusivement à l'étude des sciences, et surtout à celle de l'histoire naturelle. Il mourut à Klagenfurt le 17 mars 1805. Afin d'étendre ses connaissances dans l'histoire naturelle, il avait fait des voyages pénibles. Il connaissait toutes les montagnes et toutes les vallées des Alpes; et, sa réputation s'étant étendue au loin, les sociétés de Stockholm, de Berlin, d'Erlangen, d'Iéna et de Ratisbonne s'étaient empressées de l'appeler dans leur sein. Il a publié: I. *Description de quelques plantes de la Carinthie* (all.), dans les *Miscellanea austriaca* de Jacquin, 1780 à 1781, 2 vol. II. *Mémoire sur les mines de plomb de la Carinthie* (all.), Vienne, 1785, in-fol., avec 21 planches; traduit en latin par Jos. Eyerel, ibid., 1791, gr. in-4°., figures coloriées. III. *Descriptiones quorumdam capensium insectorum*, Erlangen, 1786, in-4°., avec gravures; Nuremberg, 1790, et Erlangen, 1793 à 1799, 4 livraisons, avec 32 gravures enluminées. IV. *Mémoire sur le marbre à coquillage de la Carinthie* (all.), Nuremberg, 1790, avec gravures; Erlangen, 1793 à 1799, en 4 livraisons; traduites en latin, ib., 1794, in-4°. V. *Plantæ rariores descriptæ*, Leipzig, 1803, in-4°. VI. *Cryptogama aquatica*, ibid., 1803, in-4°. Rœmer a inséré ces deux ouvrages dans ses *Archives pour la botanique*. VII. *Mémoires sur l'histoire naturelle*, insérés dans les *Miscellanea austriaca* et dans les *Collectanea ad botanicam spectantia*. VIII. *Descriptiones zoologicæ ad Adriatici littora maris concinnatæ*, dans les *Nov. Act. acad. nat. cur.*, tome VIII, p. 235 à 359. Wulfen avait rassemblé de riches matériaux pour une *Flora Norica*; il les légua, ainsi que son herbier, à un de ses amis. Aux talents littéraires les plus distingués il joignait un caractère noble et bienfaisant. Il était le père des pauvres, mettant son bonheur à visiter les malades dans les hôpitaux, les malheureux dans leurs cabanes, enfin à consoler, à assister tous ceux qui souffraient. G—Y.

WULFFER (Jean), célèbre orientaliste, né, le 7 juin 1651, à Nuremberg, visita l'Italie, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la France, et étant revenu dans sa ville natale y remplit les fonctions de ministre évangélique et de bibliothécaire, depuis l'an 1682 jusqu'à sa mort, qui arriva le 3 septembre 1724. On a de lui: I. *Schekalim, hoc est, tractatus talmudicus de modo annuâque consuetudine siclum mense Adar offerendi*, etc., *latinitate et perpetuis commentariis è doctissimis rabbinorum scriptis illustratus*, Altdorf, 1680, in-4°. II. *Theriaca judaica ad examen revocata, seu scripta amœbæa Sam.-Frid. Brenzii, conversi Judæi et Sal. Zebi, Apellæ astutissimi, à viris doctis hucusque desiderata, nunc primùm versione latinâ justisque animadversionibus aucta*, etc., Nuremberg, 1680, in-4°.; ibid., 1715, in-12 (*V.* Brenzius). III. *De majoribus Oceani insulis earumque origine*, ibid., 1691, in-8°. L'académie de Berlin avait nommé Wülffer un de ses membres. G—Y.

WULFHAD (Saint), fils de l'heptarque Wulfère, fut baptisé secrètement vers l'an 670, ainsi que son frère Ruffin, par saint Chad, évêque de Lichtfield. Les deux frères étant un jour en prière, leur père, qui était resté païen,

les fit massacrer. La reine Emmelinde, leur mère, les fit enterrer, et les Saxons, selon leur coutume, élevèrent un monceau de pierres sur leur tombeau; Wulfère s'étant converti, la reine fit bâtir sur le tombeau des deux martyrs une église, autour de laquelle s'élevèrent dans le Staffordshire un prieuré, et la petite ville appelée *Stone*, ce qui en langue anglo-saxone signifie *pierres* ou *tas de pierres*. La fête de ces deux saints se célèbre dans l'église d'Angleterre le 24 juillet. Voyez l'*Itinéraire* de Leland. G—y.

WULFIN, surnommé Boèce, qui florissait sous le règne de Louis-le-Débonnaire, dirigea avec gloire la célèbre école d'Orléans. Comme il avait du goût pour la poésie, ses élèves à qui il l'inspirait, quand il les en trouvait capables, présentaient quelquefois leurs compositions en vers à l'évêque Théodulphe qui, en leur donnant des marques de son approbation, en rapportait la gloire à leur maître. Ce prélat, dans un de ses poèmes, loue Wulfin et ses vers (1). Un anonyme cité par le P. Sirmond répondait en vers à Wulfin, en louant le talent que ce maître avait pour la poésie (2). Florus, diacre de Lyon, lui adressa aussi un de ses poèmes (3). Il ne nous reste de Wulfin que la *Vie de saint Junien, abbé de Mairé*, que D. Mabillon a publiée (4), d'après un manuscrit qu'il avait découvert dans l'abbaye de Noaillé. Le P. Labbe l'avait aussi insérée dans sa *Nova Bibliotheca*, tome II. Wulfin paraît avoir vécu jusque vers le milieu du neuvième siècle. G-y.

(1) *Theodulphi carmina*, liv. II, ch. 13.
(2) Ibid.
(3) Mabillon, *Ann.*, liv. v.
(4) *Act. ord. S. Bened.*, tom. 1er.

WULFRAN (Saint), archevêque de Sens et apôtre de la Frise, était fils d'un officier des troupes du roi Dagobert. Ayant passé quelques années à la cour de Clotaire III et de sainte Bathilde, sa mère, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut élevé, en 682, sur le siége de Sens. Après avoir gouverné avec zèle son diocèse pendant quelques années, il résolut d'aller dans la Frise, pour s'associer aux travaux apostoliques des missionnaires anglais, qui y prêchaient la foi. Avant de partir, il alla faire une retraite spirituelle dans le monastère de Fontenelle ou de Saint-Vandrille en Normandie, auquel il avait donné sa terre de Maurilly. Sa prédication dans la Frise eut les plus heureux résultats, et il eut la consolation de donner le baptême à un grand nombre d'idolâtres, parmi lesquels se trouvait le fils du roi Radbod. Le père de ce jeune prince, s'étant fait instruire, était même entré dans le baptistère avec d'autres catéchumènes: mais il résolut de différer. Plus tard il fit inviter saint Wulfran à venir le trouver de nouveau; mais il mourut avant l'arrivée du saint apôtre. Wulfran termina sa carrière dans le monastère de Saint-Vandrille, le 20 mars 720. La ville d'Abbeville, où ses reliques ont été transférées, l'a choisi pour son patron. Sa vie a été écrite quelques années après sa mort, par un religieux de Saint-Vandrille, et publiée par Mabillon. G—y.

WULSTAN (Saint), évêque de Worcester, naquit à Iceutum, dans le comté de Warwick, au commencement du onzième siècle. Son père et sa mère s'étant séparés d'un consentement mutuel pour embrasser l'état monastique, il se mit sous la conduite de l'évêque de Worcester,

qui l'éleva au sacerdoce. Peu après il entra dans la grande abbaye de Worcester, où il fut chargé d'instruire les enfants. Ayant successivement rempli les fonctions de grand-chantre, de trésorier et de prieur, il fut élu évêque de Worcester en 1062, et remplit à la satisfaction publique tous les devoirs de l'épiscopat; quoique d'autres parussent l'emporter sur lui en savoir et en doctrine, il avait pour la prédication évangélique un talent distingué. Le Psautier était son principal livre de prière, et, les ecclésiastiques n'ayant pas encore de bréviaire rédigé dans les formes actuelles, il récitait le Psautier, même dans ses voyages. Le changement de politique qui survint dans sa patrie pensa l'éloigner de son église. Guillaume-le-Conquérant s'était emparé de l'Angleterre, et afin de mieux assurer sa conquête il dépouilla le clergé et la noblesse, pour donner aux Normands qui l'avaient suivi les premières places de l'Église et de l'état. Un synode était assemblé à Westminster, sous la présidence de Lanfranc, archevêque de Cantorbéry. On y fit comparaître Wulstan, pour lui demander sa crosse et son anneau, en alléguant sa simplicité et son incapacité dans les affaires. « Il est bien vrai, dit le » saint évêque, que l'épiscopat est » au-dessus de mes forces; mais ce » fardeau m'ayant été imposé par » le roi Édouard, de concert avec » le Saint-Siége apostolique, c'est à » lui que je dois remettre ma cros- » se. » Se retirant aussitôt, il alla dans l'église de Westminster, où Édouard était enterré, enfoncer sa crosse dans le tombeau de ce prince. Guillaume, frappé de tant de fermeté, rendit ses bonnes grâces au saint évêque, pour lequel il eut depuis ce temps là plus haute vénération. Lanfranc le laissa paisible possesseur de son évêché, en le priant même de visiter pour lui le diocèse de Chester. Quand des Anglais ou des Saxons se plaignaient au saint évêque de l'oppression sous laquelle ils gémissaient, il leur répondait : « C'est » un fléau que Dieu vous envoie, pour » vous punir de vos péchés; souffrez- » le doucement avec patience. » Il mourut en 1095, âgé de quatre-vingt-sept ans, et fut canonisé en 1203. On a trois Vies de ce saint, l'une par Guillaume de Malmesbury, dans Wharton, tome II; l'autre par Florent de Worcester; la troisième dans Capgrave. G—Y.

WUNDERLICH (Jean), savant jurisconsulte, naquit à Hambourg le 18 février 1708. Après avoir enseigné la jurisprudence à Iéna et à Rinteln, il vint occuper, en 1761, une chaire de philosophie dans sa ville natale, où il mourut le 10 juin 1778. Parmi ses ouvrages, on remarque : I. *Commentatio de L. Volusio Mæciano jurisconsulto, itemque jurisconsulto Volusiano*, Hambourg, 1749, in-4°. II. *Liber singularis de usu inscriptionum romanarum veterum in jure*, Quedlinbourg, 1750, in-4°. III. *Gens Aureliana illustrata*, Iéna, 1753, in-4°. IV. *Commentatio de veterum popinis*, Iéna, 1756, in-4°. V. *Principes sur lesquels s'appuie l'histoire du droit romain* (all.), Iéna, 1756, in-8°. VI. *Sur le droit du change et de la banque* (all.), ibid., 1756, in-8°. VII. *Specimen additamentorum ad Brissonio-Heineccianum opus de verborum significatione*, ibid. VIII. *Commentatio de pupillaribus*, Iéna, 1756, in-8°. IX. *Guil. de Hertoghe opuscula juridica, collegit*,

recensuit et illustravit, Hambourg, 1768. X. *Additamentorum ad Barn. Brissonii opus de verborum, quæ ad jus civile pertinent, significatione volumen*, ibid., 1778, in-fol. Ce dernier ouvrage, auquel l'auteur avait travaillé pendant trente ans, est aussi utile qu'important pour la jurisprudence. G—Y.

WUNDERLICH (Jean-George), surintendant du diocèse de Wunsiedel dans la principauté de Bayreuth, né le 8 octobre 1734, et mort le 6 juin 1802, dans cette principauté, s'est rendu recommandable par ses recherches sur l'histoire du margraviat de Brandebourg. Nous avons de lui : I. *Explication de la parabole de ceux qui ont travaillé à la vigne du père de famille et de leur récompense, en S. Math., chap.* 20 (all.), Erlangen, 1764, in-4°. II. *De formulis concordiæ in terris Burgraviatûs Norici ab ecclesiæ doctoribus subnotatis*, Bayreuth, 1783, in-4°. III. *Mémoire sur la constitution ecclésiastique de Wunsiedel, à l'époque de la réformation, d'après un document de l'an* 1528 (all.), Erlangen, 1784, in-8°. IV. *Mémoires sur l'histoire ecclésiastique du cercle de Franconie*. V. *Sur l'Ahornberg ou montagne des Ornes, et sur la Marche de Rehau* (all.), dans le *Journal de Bayreuth*, 1766 à 1769. G—Y.

WUNDT (Daniel-Louis), professeur de théologie à l'université de Heidelberg, naquit à Kreutznach le 12 novembre 1741. Après avoir étudié à Heidelberg, où son père était professeur de théologie, il alla fréquenter les écoles de Lausanne, de Genève et de Zurich. En 1788, il fut nommé à la seconde chaire de théologie de l'université de Heidelberg, et il obtint la première en 1797, avec une place dans le consistoire. Il mourut le 19 février 1805. Moins théologien qu'historien, Wundt consacra la plus grande partie de son temps à l'histoire, et surtout à celle du Palatinat. Ses ouvrages les plus remarquables, écrits en allemand, sont : I. *Instruction chrétienne pour les enfants qui se préparent à la cène*, Heidelberg, 1782, in-8°. II. *Sermons*, ibid., 1782, in-8°. III. *Histoire de la Vie et du gouvernement de Charles-Louis, électeur palatin*, Genève, 1786, in-8°. IV. *Leçons sur l'histoire du peuple juif, et explication des livres historiques de l'Ancien-Testament*, Heidelberg, 1788, in-8°. V. *Magasin pour l'histoire ecclésiastique et littéraire de l'électorat palatin*, Heidelberg, 1789 à 1793, 3 vol. in-8°. VI. *Magasin pour l'histoire du Palatinat*, ibid., 1793, 2 vol. VII. *Abrégé de l'histoire ecclésiastique du Palatinat, depuis la fondation du christianisme, sur les bords du Rhin et du Necker, jusqu'à la mort de l'électeur Charles-Philippe ou jusqu'à l'année* 1742, Heidelberg, 1796, in-8°. VIII. *Sur les biens qui appartiennent à l'Église protestante*, ibid., 1801, in-8°. Wundt est encore auteur d'ouvrages anonymes sur l'histoire et la géographie du Palatinat, et il a fourni sur le même sujet plusieurs articles aux journaux littéraires protestants. — Wundt (*Frédéric-Pierre*), frère du précédent, professeur d'histoire, à l'université de Heidelberg, né à Kreutznach le 16 août 1748, fut nommé, en 1779, professeur d'histoire à l'école supérieure de Kaisers-Lautern, qui fut transférée, en 1786, à Heidelberg. Il mourut dans cette ville le 13 mars 1808. On a de lui, en allemand, des

écrits précieux pour ceux qui veulent étudier l'histoire, la statistique et la topographie du Palatinat : I. *Sur Othon V le Grand, comte palatin de Wittelsbach, fondateur de la maison palatine de Bavière*, Manheim et Lautern, 1779, in-4°. II. *Bibliothèque topographique du Palatinat*, Spire, 1785 à 1802, 3 vol. in-8°. III. *Histoire de l'université de Heidelberg, en particulier, et Notices sur la restauration de cette école sous l'électeur Othon-Henri, en 1558, d'après un manuscrit*, Manheim, 1786. IV. *Services que Charles-Théodore a rendus à l'histoire du Palatinat du Rhin*, Manheim, 1794, in-8°. V. *Description de Sinsheim sous ses rapports économiques*, Lautern, 1779. VI. *Influence que les réfugiés français ont eue sur l'agriculture et le commercé dans le Palatinat*, Lautern, 1780. VII. *Description des grands bailliages de Veldens, de Ladenbourg, de Boxberg, de Bretten et de Bacharach*, Lautern et Heidelberg, 1782 à 1788. VIII. *Description du grand bailliage d'Umstadt, possédé en commun par l'électeur palatin et le landgrave de Hesse-Darmstadt*, Heidelberg, 1790. IX. *Topographie statistique du grand bailliage d'Oppenheim dans le Palatinat*, Heidelberg, 1791. X. *Questions à adresser aux baillis et curés du Palatinat, pour faire une statistique exacte de l'électorat.* XI. *Plan pour l'histoire générale du Palatinat du Rhin*, Manheim, 1798, in-8°. XII. *Le comté-palatin de Bade, sous ses rapports géographiques, statistiques et topographiques*, Carlsruhe, 1804, in-8°. XIII. *Histoire et description de la ville de Heidelberg*, Manheim, 1805, in-8°. G—Y.

WUNSCH (JEAN-JACQUES DE), général prussien, naquit, en 1717, dans le pays de Wurtemberg. Il fit, de 1737 à 1739, dans les troupes autrichiennes, les campagnes contre les Turcs, et se trouva aux batailles de Banjaluka, de Kornia, de Méadia, de Kruzka et de Panzowa. Après la paix de Belgrade, il entra au service de Bavière (1742), comme premier lieutenant dans les hussards de Frangipani. La paix ayant été conclue entre l'Autriche et la Bavière, ce régiment, qui avait passé au service de Hollande, était au mois de janvier 1746 à Bruxelles, lorsque les Français vinrent faire le siége de cette ville. Wunsch sortit pendant la nuit, et vint rejoindre les alliés près de Mons. Il prit part ensuite aux batailles de Rocoux et de Lawfeld. Quand la guerre de Sept-Ans éclata, il entra dans un corps franc au service de Prusse ; et il assista, en 1757, aux batailles de Breslau et de Leuthen. Frédéric II, l'ayant nommé lieutenant-colonel, le chargea de lever un corps franc, à la tête duquel Wunsch se distingua tellement, qu'en 1759 il fut nommé colonel d'un régiment formé de plusieurs corps francs. Il concourut, à la tête de ce corps, à chasser de Saalfeld le général Brown ; et lorsque le prince Henri pénétra en Bohême, il forma son avant-garde, à la tête de cinq bataillons et de cinq escadrons, enleva les redoutes de Nollendorf, après avoir fait essuyer aux Autrichiens une grande perte, et revint joindre l'armée en Saxe. Le prince Henri étant entré dans la Franconie, Wunsch commanda encore l'avant-garde, sous les ordres du général Knobloch. Il s'avança jusqu'à Bamberg, et détruisit tous les magasins des Autrichiens.

Nommé, en 1759, colonel de cavalerie, il fut envoyé par le prince Henri, pour faire une reconnaissance en Bohême. Le roi fut tellement satisfait de sa conduite, que deux jours avant la bataille de Kunersdorf, l'ayant nommé major-général, il l'envoya, avec trois bataillons et deux régiments de hussards, pour s'emparer de Francfort-sur-l'Oder. Wunsch fit mettre bas les armes à la garnison; mais le roi, ayant perdu la bataille de Kunersdorf, le rappela près de lui. Après qu'il eut joint l'armée à Reitweim, il fut détaché vers Furstenwald, pour arrêter les cosaques qui se répandaient dans la contrée. De là il reçut ordre de s'emparer de Wittemberg et de Torgau. Après avoir pris et mis en sureté ces deux places, il se dirigea à marches forcées sur Dresde, pour dégager cette ville importante. Quoiqu'il eût appris en chemin qu'elle avait capitulé, il continua sa marche; il renversa le corps de Vehla, et le poursuivit jusqu'aux portes de Dresde. Malheureusement la capitulation était signée; il se retira sur Torgau, et jeta dans cette place un renfort de trois bataillons et trois escadrons. Attaqué par le général Saint-André, qui avait avec lui huit bataillons et huit escadrons, il le mit en fuite, lui enleva son artillerie, et fit mille prisonniers. Après cet exploit, il opéra sa jonction avec Finck, qu'il quitta près d'Eilenbourg, pour se diriger sur Leipzig. Le 13 septembre, il força le comte Hohenlohe à se rendre prisonnier de guerre avec la garnison, et vint occuper un camp retranché près de Siebeneichen. Attaqué à l'improviste, le 21 septembre, il repoussa deux fois l'ennemi, et vint faire l'arrière-garde du corps commandé par le général Finck. Quoiqu'il eût à se défendre contre des forces supérieures, commandées par les généraux Brentano et Buckow, il ne se laissa point entamer. S'étant réuni, près de Schilda, au général Rebentisch, il marcha vers Torgau, où se trouvait le prince Henri. Finck ayant reçu l'ordre de marcher contre le général Daun, qui avait passé l'Elbe, Wunsch, en faisant une forte reconnaissance vers l'aile droite de l'ennemi, fit prisonnier l'adjudant du duc d'Aremberg, dont les dépêches étaient de grande importance, parce qu'elles faisaient connaître le plan de l'ennemi. De là il marcha, avec six bataillons et un régiment de dragons, sur Wittemberg, pour se réunir au général Rebentisch, et prendre le commandement des deux corps. Le 29 octobre, il tomba sur le général Brentano, à qui il enleva ses bagages, sept chariots de munitions et deux mille hommes. Cette victoire lui valut l'ordre du Mérite militaire. Mais bientôt après, il fut enveloppé dans les malheurs du général Finck (*V.* Finck, au Supplément), et fait prisonnier près de Maxen. Il avait opiné, dans le conseil de guerre, pour qu'on se fît jour l'épée à la main. Le roi fut informé de cette circonstance; et Wunsch ne reparut plus devant le conseil de guerre. Entièrement disculpé, il reçut, en 1763, le régiment de Finck, et fut nommé lieutenant-général en 1771. Lorsque la guerre de la succession de Bavière éclata, en 1778, il fut dirigé sur la Silésie, avec la garnison de Berlin, s'empara du comté de Glatz, et entra en Bohême. Il était chargé d'entretenir les communications entre la grande armée et la forteresse de Glatz, et devait aussi couvrir le grand parc, les magasins et la bou-

langerie. Quand la paix fut signée, on le chargea de l'échange des prisonniers. Le roi Frédéric-Guillaume II, qui avait pour Wunsch la même bienveillance que Frédéric II, le nomma, en 1787, général de cavalerie et chevalier de l'ordre de l'Aigle-Noir. Ce général mourut à Prenzlow, le 18 octobre 1788. G—y.

WUNSCH (Chrétien-Ernest), professeur de mathématiques et de physique à l'université de Francfort-sur-l'Oder, naquit à Hohenstein, dans le pays de Schœnberg, vers 1730, et mourut dans les premières années du dix-neuvième siècle. On a de lui quelques ouvrages estimés et des traductions du français : I. *Recueil pris dans les observations sur la nature et les arts, par l'abbé Rozier*, traduit en allemand, Leipzig, 1775 et 1776, 2 vol. in-8°. II. *De valetudine vernâ*, ibid., in-4°. III. *Initia novæ doctrinæ de naturâ soni*, ib., in-4°. IV. *Histoire de l'astronomie ancienne jusqu'à la fondation de l'école d'Alexandrie, par Bailly*, traduite en allemand, Leipzig, 1776 et 1777, 2 volum. in-8°. V. *Visûs phænomena quædam*, ibid., 1776, in-4°. VI. *De auris humanæ proprietatibus et vitiis quibusdam*, ib., 1777, in-4°. VII. *Entretiens cosmologiques pour la jeunesse* (all.): premier volume, des *Corps célestes*, ibid., 1778, 2e. édit., 1791; 2e. vol., des *Phénomènes qui ont lieu sur notre globe céleste*, ibid., 1779, 2e. édit., 1794; 3e. volume, *sur l'homme*, ibid., 1780, in-8°. VIII. *Lettres sur les productions de la nature* (all.): 1er. volume, des *Minéraux*, ibid., 1781; 2e., du *règne végétal*, ibid., 1786, in-8°. IX. *Nouvelle théorie de l'atmosphère et de la mesure des élévations par le moyen du baromètre* (all.), Leipzig, 1782, in-8°. X. *Réflexions sur l'origine des langues, sur la constitution civile, sur les arts, sur les religions et les sciences* (all.), 1782, in-8°. XI. *Histoire naturelle des minéraux, par Buffon*, traduite en allemand, avec des additions, Francfort et Leipzig, 1784, in-8°. XII. *Essai et observations sur les différentes couleurs de la lumière* (all.), Leipzig, 1792, avec gravures. XIII. *Entretiens sur l'homme* (all.): 1er. volume, de sa *culture intellectuelle*, de sa *figure* et de sa *conformation extérieure*, ib., 1796, avec gravures; 2e. vol., de la *Naissance*, du *développement* et de la *mort du corps humain*, ib., 1798, in-8°. XIV. *Sur les fabriques de Saxe* (all.), dans le *Journal de Berlin*, 1784. G—y.

WUNSCHWITZ (Mathias-Godefroi, baron de), général des armées impériales, né à Prague, au mois de février 1632, descendait d'une famille noble, originaire de la Misnie, mais médiocrement partagée du côté de la fortune. Le jeune Wunschwitz entra de bonne heure au service, et se rendit utile pendant la guerre. Mais ce fut surtout comme conseiller qu'il s'acquit des droits à la reconnaissance de Léopold Ier., qui le récompensa en lui conférant pour lui et pour ses descendants le titre de baron d'empire (20 août 1671). Wunschwitz était extrêmement instruit non-seulement dans la jurisprudence et la politique, mais encore dans la philologie et les sciences théologiques. Il a laissé plusieurs manuscrits relatifs à l'histoire politique de l'Allemagne; mais aucun n'a vu le jour. — *Godefroi-Daniel*, baron de Wunschwitz, seigneur de Ronsperg, de Wasserau et de Bernstein, etc., fils du précédent, naquit

le 14 mai 1673. Élevé sous les yeux de son père, il était déjà parvenu à un degré remarquable d'instruction, lorsqu'il se mit à parcourir l'Europe. L'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Hollande, l'Espagne et l'Italie l'attirèrent successivement et le retinrent six ans entiers. Il y apprit à fond les différentes langues, et revint dans sa patrie avec une ample collection de tableaux, de médailles, d'antiquités et de manuscrits précieux. Quoique la plus grande partie de son temps fût consacrée à des études solitaires, il accepta cependant, et il remplit long-temps avec honneur la place de commissaire inspecteur-général du cercle de Beraun en Bohême. Le baron de Wunschwitz mourut à Prague le 25 juin 1741, laissant plusieurs manuscrits, qui, comme ceux de son père, sont restés inédits. Cependant ces derniers surtout sont extrêmement remarquables; et plusieurs personnes, qui les ont compulsés, assurent que comme antiquaire, historien et généalogiste, l'auteur s'y montre un savant du premier ordre. — *Jean-Antoine-Caietan* de Wunschwitz, l'aîné des fils du précédent, marcha sur les traces de son père, et acquit, comme généalogiste, une haute réputation.

P—OT.

WURDTWEIN (Étienne-Alexandre), évêque suffragant de l'électeur de Maïence, né, en 1719, à Amorbach, vint à Heidelberg, en 1738, pour y étudier la philosophie et la théologie. Après avoir rempli, dans le diocèse de Maïence, différentes fonctions ecclésiastiques, il fut nommé successivement chanoine d'une collégiale, conseiller ecclésiastique, fiscal, official du diocèse, doyen du chapitre métropolitain, et en 1783, évêque suffragant. Il remplit ces diverses fonctions jusqu'au moment de sa mort, arrivée, le 11 avril 1796, à Ladenbourg, où il s'était réfugié par suite des événements de la guerre. Il passait dans les archives du chapitre et de l'église métropolitaine toutes les heures qu'il pouvait dérober à ses fonctions; et c'est à cette ardeur pour l'étude que nous devons la publication d'un grand nombre de monuments importants pour l'histoire: I. *Concilia Moguntina, queis disciplina ecclesiæ Moguntinæ sæculi XIV, XV et XVI, præcipuè verò obscura concordatorum Germaniæ historia illustratur*, Manheim, 1766, in-4°. II. *Historia diplomatica abbatiæ Ilbenstadiensis*, Manheim, 1766, in-4°. III. *Diœcesis Moguntina in archidiaconatus distincta, commentationibus diplomaticis illustrata commentat. I-X*, Manheim, 1768 à 1776, in-8°. IV. *Médailles de Maïence du moyen âge et des derniers temps* (all.), ibid., 1769, in-4°. V. *Subsidia diplomatica ad selecta juris ecclesiastici germanici et historiarum capita elucidanda*, Heidelberg, 1772 à 1780, 13 vol. in-8°. VI. *Nova subsidia diplomatica*, Heidelberg, 1782-1789, 14 vol. in-8°. VII. Différentes brochures sur la connaissance des diplomes et des anciens monuments. VIII. *Bibliotheca Moguntina, libris sæculo primo typographico Moguntiæ impressis instructa, hinc indè addita inventæ typographiæ historia*, Augsbourg, 1787, in-4°. IX. *Chronicon diplomaticum monasterii Schœnau in sylvâ Odonianâ ordinis Cisterciensis*, Manheim, 1793, in-8°. X. *Monasticon palatinum*, Manheim, 6 vol. in-8°. Ce dernier ouvrage est un recueil de diplomes qui ont rapport à l'histoire des anciens monastères

du Palatinat; le précédent avait rapport à la même histoire. XI. *Monasticon Wormatiense.* C'est le dernier travail littéraire de Wurdtwein, qui en mourant le laissa prêt à être donné à l'impression. Il avait recueilli les diplomes et documents relatifs aux anciens établissements ecclésiastiques dans le diocèse de Worms. G—y.

WURFFBAIN (Jean-Sigismond), voyageur allemand, né le 20 août 1613 à Nuremberg, passa, dans sa jeunesse, quelques années en Hollande. La guerre ayant détruit en Allemagne toute espèce de commerce et d'industrie, et personne n'ayant plus le courage de faire de nouvelles entreprises, Wurffbain résolut, avec le consentement de ses parents, d'aller dans les Indes orientales. Il partit comme simple soldat, en 1632 ; mais ses services lui valurent, en 1635, la place d'aide-marchand en chef; et quelques années après, il devint sous-marchand. Il fut envoyé, en cette qualité, à Surate, puis, en 1638, à Moca, où il ranima le commerce des Hollandais, qui y était beaucoup déchu. En 1642, il partit pour Cambaye avec des marchandises précieuses, surtout de la joaillerie, et les vendit très-bien. Pour le récompenser, on le nomma marchand en chef, distinction qu'aucun Allemand n'avait encore obtenue. En 1645, il revint en Europe sur un navire dont le commandement lui fut confié. L'année suivante, il revit sa ville natale. Il y établit une maison de commerce, devint adjoint du tribunal de la banque, et mourut le 2 août 1661. Déjà Léonard Wurffbain, son père, homme docte, à qui l'on doit des écrits sur les généalogies, avait fait imprimer un extrait des Lettres de son fils, sous le titre de *Voyage aux Indes orientales*, Nuremberg, 1646, in-4°.; mais ce dernier peu satisfait de ce livre, parce qu'il s'y était glissé beaucoup de fautes, acheta tous les exemplaires, afin de les anéantir. Cependant il a été réimprimé presque en totalité dans l'*Epistolische Schatzkammer* de Martin Zeiller, Ulm, 1700, in-fol. Après la mort de Jean-Sigismond, son fils Jean-Paul Wurffbain publia, d'après son journal, écrit en hollandais et en allemand, le voyage qui est intitulé en allemand: *Services de J.-S. Wurffbain dans les Indes orientales pendant quatorze ans, comme militaire et marchand en chef, décrits dans le journal exact qu'il a tenu, et où l'on trouve plusieurs événements remarquables, des relations véridiques de contrées lointaines, des descriptions agréables de leurs habitants, des notices précises sur les végétaux et les animaux étrangers, et plusieurs renseignements utiles pour les affaires commerciales, publié à la demande réitérée du public, par J.-P. W. D.*, Sulzbach, 1686, in-4°., fig. Le fils de Wurffbain aurait dû ne pas toucher au journal de son père : cela valait mieux que de le faire parler à la troisième personne. Cependant il a respecté le texte. Du reste, ce livre est aujourd'hui de peu d'intérêt. L'auteur n'était pas assez instruit pour voyager avec fruit dans les pays lointains. Son ouvrage n'offre de curieux que les renseignements sur l'état du commerce de cette époque et la mention de quelques îles qui manquent dans nos livres et sur nos cartes de géographie. Les remarques sur les animaux et les plantes ont été ajoutées par l'éditeur, qui les a extraites des meilleurs ouvrages du temps. Les figures sont très-médio-

cres et copiées d'autres livres. Wurffbain avait assisté, comme commandant, à l'exécution de l'ordre donné par la compagnie des Indes de détruire et d'extirper tous les muscadiers qui croissaient dans les îles voisines de Banda. Il avait rencontré à Surate Mandelslo, voyageur renommé. — *Jean-Paul* Wurffbain a publié *Salamandrologia*, Nuremberg, 1683, in-4°., fig., et plusieurs Mémoires d'histoire naturelle et de médecine, dans les *Éphémérides des curieux de la nature*. E—s.

WURMB (Frédéric-Louis de), premier ministre de l'électeur de Saxe, né en 1728, est mort le 18 janvier 1800, après avoir servi son prince pendant cinquante-deux ans. Ayant long-temps étudié la constitution de son pays, il a publié ses méditations sur cet objet, dans un ouvrage qui fit une vive sensation, et qu'on lit encore aujourd'hui avec intérêt, sous ce titre : le *Tombeau de Léonidas, dédié aux Saxons qui aiment leur patrie* (all.), Dresde, 1798, in-8°., et réimprimé en 1799. Il y expose avec franchise les principes de la constitution saxonne, ses défauts et les moyens d'y apporter remède. G—y.

WURMBRAND (Jean-Guillaume, comte de), ministre autrichien, naquit le 18 février 1670. Il perdit sa place en 1740, après la mort de Charles VI, et rentra dans ses fonctions en 1745, après l'élection de l'empereur François Ier., à laquelle il avait pris une part très-active, comme député du royaume de Bohême. Il mourut, le 17 décembre 1756, avec le titre de ministre d'état pour les affaires de l'empire. Il s'est rendu recommandable par ses recherches sur l'histoire de l'Autriche, et a publié : I. *Collectanea genealogico-historica ex archivo statuum Austriæ inferioris*, Vienne, 1705, in-fol.; réimprimé, ibid., 1751, in-fol. II. *Commentatio de hæreditariis provinciarum austriacarum officialibus*, Leipzig, 1737, in-4°., 2e. édition. G—y.

WURMSER (Dagobert-Sigismond, comte de), général autrichien, naquit en Alsace d'une noble et riche famille, le 22 septembre 1724, et fit ses premières armes au service de France. Son éclatante bravoure, dans les campagnes de 1745, 46 et 47, lui valut un brevet de capitaine de cavalerie. Son père ayant pris, vers 1750, le parti de renoncer à sa patrie, pour se fixer dans les états autrichiens, le jeune Sigismond l'y suivit, et reçut à la cour de Vienne l'accueil le plus flatteur. Il obtint de l'impératrice Marie-Thérèse la clef de chambellan, et, ce qui convenait encore mieux à ses goûts, un escadron de hussards avec lequel il fit la guerre de Sept-Ans contre les Prussiens. La part qu'il prit aux batailles de Prague, de Lissa, d'Hochkirchen et de Lignitz, lui mérita successivement les grades de major, de colonel, de général-major, et la croix de Marie-Thérèse. Bon, loyal, généreux, il était l'idole des officiers et des soldats. Après le combat de Gorlitz, on lui dit qu'un lieutenant sans fortune, et qui s'était distingué, venait de perdre son cheval ; aussitôt il fait choisir le meilleur de son écurie, et le lui envoie avec ces mots : « J'ai » juré que ce cheval appartiendrait » au plus brave, et j'espère, Mon» sieur, que vous me ferez l'hon» neur de l'accepter. » En 1773, il devint colonel propriétaire d'un régiment de hussards de son nom, et à l'époque de la guerre de 1778 il

fut nommé lieutenant-général. Il pénétra dans le comté de Glatz, à la tête d'un corps de douze mille hommes, surprit, le 18 janvier 1779, les Prussiens à Cubelschwerd, et leur fit douze cents prisonniers. La paix de Teschen mit un terme à ses succès, et le collier de commandeur de Marie-Thérèse fut le prix de ses exploits pendant cette courte campagne. Commandant-général de la Galicie en 1787, il s'y fit aimer des habitants si peu disposés d'ailleurs à subir le joug de l'Autriche; et l'empereur Joseph lui conféra le grade de *feldzeugmeister* (général d'infanterie). En 1789, il ne fut pas employé contre les Turcs; mais, au mois de février 1793, il eut l'ordre de rassembler un corps d'armée dans le Brisgaw : le 3 mars, il se dirigea sur la Ketsch, entre Manheim et Spire; il attaqua l'arrière-garde de Custine, et la poursuivit jusqu'à Landau (*Voy.* Custine), qu'il somma vainement de se rendre. Il se réunit au corps de Condé à Spire, et, pour couvrir le siége de Maïence, ayant opéré sa jonction avec l'armée prussienne d'observation commandée par le duc de Brunswick, il établit ses lignes de Germesheim à Edikoffen; il s'y maintint tout le mois de juillet, malgré de vives et continuelles attaques; mais l'aile droite, formée des Prussiens, fut entamée. Maïence ayant capitulé, Wurmser se porte en avant; il parvient à chasser l'ennemi des environs de Landau, attaque brusquement le poste de Jocknum dont il réussit à s'emparer, ainsi que de Bienwald, et s'avance jusqu'au pied des Vosges. De fausses attaques et des combats insignifiants se succédèrent jusqu'au 13 octobre. Ce jour-là, de concert avec le duc de Brunswick, Wurmser se jette sur les lignes de Weissembourg, qu'il emporte après une faible résistance. Les Français se retirent en désordre vers la Haute-Alsace. Le général autrichien occupe Haguenau, prend Drunheim, bloque, bombarde et contraint le Fort-Louis à capituler le 14 nov., s'établit sur la Sarre, puis étend sa gauche jusqu'à Wantznau sous Strasbourg. Cependant sa droite échoue contre le pont de Saverne qui la gênait beaucoup. D'un autre côté, les Prussiens ayant manqué l'attaque de Bitche et négligé de prendre Landau qu'ils attaquèrent trop tard, Wurmser se trouva pour ainsi dire livré à ses propres forces. Harcelé sans cesse par Pichegru, mal secondé par ses lieutenants, il se vit bientôt contraint à se retirer dans les lignes qu'il avait établies sur le Motter. Le point de Frischweiler, défendu par le contingent palatin, ayant été forcé le 22 décembre, sa retraite précipitée ne fut plus qu'une déroute; les débris de son armée ne se rallièrent qu'après avoir repassé le Rhin. En janvier 1794, Wurmser se rendit à Vienne où son souverain, par de nombreux témoignages d'estime, le vengea de l'injustice de ses ennemis; et six mois plus tard il lui rendit le commandement de l'armée du Haut-Rhin, où le hasard fit découvrir au général autrichien la correspondance que le prince de Condé entretenait depuis long-temps avec Pichegru. Wurmser s'empressa d'en instruire le cabinet de Vienne; mais il profita peu de cette circonstance avantageuse (*V.* Pichegru, tome XXXIV, et Condé au Supplément): il battit pourtant les Français, le 28 et le 29 octobre, sur les bords du Necker, et même il entra dans Manheim, dont la citadelle, au bout de quelques

jours de bombardement, lui ouvrit ses portes. La grande croix de Marie-Thérèse lui fut envoyée le 1er. janvier 1796 : les hostilités ne recommencèrent qu'au mois de mai de cette année. Wurmser, attaqué par le général Moreau, le 15 juin, abandonna Rebach et Franckenthal. Renonçant à l'offensive en Alsace et sur le Rhin, l'Autriche lui donna l'ordre d'aller en toute hâte diriger ses armées d'Italie, et d'y conduire trente mille hommes de ses meilleures troupes. Une campagne malheureuse, mais qui ne fut pas sans gloire, attendait le héros septuagénaire dans cette contrée où Beaulieu venait d'éprouver échecs sur échecs. Dès le 29 juillet, Wurmser s'était mis en marche vers Mantoue; il culbuta les premiers postes français sur les deux bords du lac de Garda, mais le général en chef Buonaparte, ayant quitté le siége de Mantoue pour se précipiter à l'improviste sur son adversaire, le battit complètement à Lonato le 3 août, à Castiglione le 5, puis à Roveredo, et le 8 au débouché des gorges de la Brenta (*Voy.* Buonaparte au Supplément). Le général autrichien toutefois, ne désespérant pas de la fortune, fit une tentative sur Vérone; mais, repoussé par le général Kilmaine, il longea l'Adige avec un corps de cinq mille fantassins et de quinze mille chevaux; réussit à donner le change à deux divisions françaises qui croyaient le cerner, et, par une marche non moins savante que pénible, il parvint à se faire jour jusque dans Mantoue. Cette place fut cernée de nouveau; de fréquentes et vigoureuses sorties en signalèrent la défense. Mais les victoires remportées sur Alvinzy, le manque de vivres et les maladies forcèrent Wurmser à capituler le 2 février 1797. Le général Buonaparte se fit un devoir de le traiter avec générosité, et le laissa libre de sa personne, ajoutant : « Qu'il honorait son grand âge, son » mérite, et qu'il ne voulait pas » l'exposer à devenir la victime des » intrigants, qui sans doute essaie» raient de le perdre à Vienne. » Plein de reconnaissance pour de tels procédés, Wurmser, instruit d'un projet d'empoisonnement tramé, dans la Romagne, contre le général français, eut la générosité de l'en informer. Il partit ensuite pour Vienne, et l'empereur lui confia le commandement général de la Hongrie, avec un traitement de quatorze mille florins; mais il ne put se rendre à son poste; il mourut à Vienne, dans le mois de juin 1797, d'une maladie dont il avait pris le germe à Mantoue. Il était à la veille d'obtenir le bâton de feld-maréchal. C'est par erreur que les *Biographies* françaises et le *Mémorial de Sainte-Hélène* l'en ont gratifié. C'était un homme excellent et doué de l'ame la plus élevée. Zélé catholique, il remplissait ses devoirs religieux avec une grande exactitude; mais il voulait, pour les protestants qui servaient dans les armées autrichiennes, la liberté de culte la plus illimitée. Il n'a laissé d'héritier qu'un neveu de son nom; il ne s'était jamais marié.

St—t.

WURSTEISEN (Christian), en latin *Wurstisius* et *Urstisius* (1), historien de la ville de Bâle, y naquit, en 1544, d'une famille patricienne. Doué d'une ardeur infatigable pour l'étude, il fit de rapides progrès dans les lettres et

(1) Wursteisen, suivant l'usage des savants de son temps, a traduit son nom en grec par celui d'*Allassideros*.

les sciences. A dix-huit ans, il fut reçu docteur en philosophie; et, deux ans après, les curateurs de l'académie lui conférent la chaire de mathématiques, qu'il remplit d'une manière brillante. L'un des premiers, il se déclara pour le système de Copernic, et il contribua beaucoup à lui faire des partisans en Italie (*V.* Montucla, *Hist. des Mathém.*, I, 638). Dans les loisirs que lui laissait sa place, il cultivait avec un égal succès l'histoire et la théologie. En 1585, il joignit à la chaire de mathématiques celle d'explication de l'Ancien-Testament; l'année suivante, il fut revêtu de la charge de secrétaire-d'état, et de chancelier de la ville de Bâle. Wursteisen ne devait jouir que quelques instants de tous ces honneurs. Une mort prématurée l'enleva le 30 mars 1588, à l'âge de quarante-quatre ans. Valérie Murer, sa veuve, dont il avait eu sept enfants, lui consacra une épitaphe, qui a été recueillie dans les *Monument. Basil.*, 38 (édit. de 1761, in-4°.). On a de Wursteisen: I. *Doctrina arithmeticæ*, Bâle, 1565, in-8°. II. *Quæstiones in Purbachii Theoricas planetarum*, ibid., 1568, in-8°. Le P. Riccioli trouve cet ouvrage savant (Voy. *Almagest. nov.*, 32); il a été réimprimé avec les Théoriques de Purbach, en 1573 et 1596. III. *Chronicon majus* (en allemand), 1580, in-fol. Cette histoire est fort estimée. Dan. Bruckner en a donné la continuation jusqu'à l'année 1600, Bâle, 1765; et elle a été réimprimée, en 1778, avec une nouvelle continuation jusqu'en 1630. IV. *Epitome historiæ Basiliensis, præter totius Rauricæ descriptionem, urbis antiquitates et episcoporum catalogum complectens*, ibid., 1577, in-8°., réimprimé, en 1752, par les soins de J.-H. Brucker; traduit en allemand, et enrichi de divers suppléments et additions, par Jac.-Chr. Beck, 1757. V. *Germaniæ historici illustres ab imperatore Henrico IV usque ad annum* 1400, Francfort, 1585, 2 tom. in-fol.; reproduits en 1670. Cette collection est très-rare. Wursteisen a laissé quelques ouvrages manuscrits qui sont conservés par ses descendants, et parmi lesquels on distingue ses *Rhapsodiæ rerum variarum, imprimis verò Basiliensium*, etc. Voy. les *Athenæ Rauricæ*, 34-35; le *Florilegium librorum rariorum* de Dan. Gerdes, page 362; la *Bibliothèque* de l'histoire de Suisse par Haller, tom. IV, nos. 257 et 743-749, et la *Vie* d'Urstitius par J.-Chr. Iselin, dans le *Museum Helveticum*, VII, 429-52.

W—s.

WURTEMBERG (ÉMERIC III DE) est le premier comte de Wurtemberg, dont l'histoire fasse une mention authentique. Cependant les généalogistes allemands, et, à leur exemple, presque tous ceux qui se sont occupés de la descendance des princes de Wurtemberg, s'accordent à faire remonter son origine à un Émeric I, parent ou plutôt allié du roi franc Chlot-Wich par sa femme Clotilde, maire (*major domûs*) de son palais et général dans les armées marwingiennes. Il assista avec le monarque barbare aux batailles de Tolbiac et de Waiblingen, contribua puissamment, par son intrépidité, à la déroute des All-Manns, et reçut en récompense les terres où furent bâtis dans la suite les châteaux de Wurtemberg et de Beutelsbach, avec le titre de gouverneur des pays circonvoisins. C'est même à lui que l'on attribue généralement la fonda-

tion de la seconde de ces résidences. Parmi ses premiers descendants figurent Émeric II, maire du palais d'Austrasie, sous le roi Dagobert Ier., fondateur de l'église seigneuriale de Beutelsbach, où furent long-temps enterrés les comtes de Wurtemberg, et Albert Ier., un des plus vaillants généraux de Pepin-le-Bref. Ce dernier fut encore chargé de plusieurs dignités importantes. On ignore s'il survécut long-temps à l'usurpation de la race des Héristall, sur les enfants dégénérés de Chlot-Wich; mais on sait qu'il fut témoin et sans doute complice de cette révolution. Éberhard Ier., son fils, succéda à tous ses emplois sous Pepin et sous Charlemagne; rendit de grands services au dernier pendant les six guerres de Saxe, et principalement dans la campagne de 775; conclut, au nom de l'empereur, un traité de paix et d'alliance à Ratisbonne, avec le duc de Bavière, Tassillon II, et reçut en récompense, avec le titre de comte et une augmentation de territoire, la main d'une des filles de Charles. Il mourut en 811, et fut enterré à Saint-Denis, où l'on a cru trouver sculptées, sur les pierres funéraires, les armoiries de la maison de Wurtemberg. Ulric Ier., son arrière-petit-fils, succéda, à ce qu'il paraît, à son frère aîné Éberhard III, vers l'an 920, et joignit au double titre de comte de Wurtemberg et de comte palatin de Paris le majorat du palais de Charles-le-Simple. Il se rendit ensuite en Italie auprès de Béranger, à la fortune duquel il s'était attaché, et dont il était regardé comme un des plus habiles capitaines. Mais la tyrannie qu'affectait ce vieux souverain lui déplut, et il s'unit avec ses ennemis, lorsqu'ils lui opposèrent un cinquième compétiteur dans la personne de Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane. Les historiens le font mourir dans une rencontre aux environs de Bresse; mais ils diffèrent sur la date de cet événement, qu'ils placent les uns en 923, les autres en 931. Cette incertitude, d'autant plus étonnante que la mort de Béranger se trouve entre les deux époques contestées, empêche de fixer avec exactitude en quel temps Émeric III commença à porter le nom de comte de Wurtemberg. Ce dernier était neveu d'Ulric, et fils aîné d'Éberhard III. Général actif et habile, il se distingua, comme ses ancêtres, par son courage et ses talents, dans les guerres que l'Allemagne eut à soutenir contre les Hongrois, leva, à ses frais, un corps de quatre mille Souabes avec lesquels il combattit à la journée de Mersebourg, et fut proclamé, par Henri l'Oiseleur, un des héros de la campagne. Ce prince lui donna en outre le comté de Groningue, et lui permit de prendre le titre de baron (Freyherr) de Beutelsbach. Émeric vivait encore en 938. — Conrad II, bis-arrière-petit-fils du précédent, n'obtint d'abord qu'une modique partie de l'héritage de son père Albert II, et eut de la peine à se garantir des embûches que lui dressaient ses quatre frères. Mais bientôt ses exploits et sa fidélité à la cause de l'empereur Henri IV l'élevèrent au premier rang dans la faveur de ce monarque, qui le combla d'honneurs et de marques d'attachement. Conrad agrandit considérablement ses domaines, réunit dans sa maison les trois comtés de Wurtemberg, de Löwenstein et de Beutelsbach, devint le seigneur le plus riche et le plus puissant de toute la Souabe, et fut, selon quelques écrivains, le premier de sa famille à qui l'empire accorda la qualification et les préro-

gatives de prince. Il gouverna ses sujets avec beaucoup de sagesse, et mourut en 1121, dans un âge très-avancé, laissant quatre fils, dont l'un, Henri II, continua la branche régnante de Wurtemberg. — ÉBERHARD V, bis-arrière-petit-fils de Conrad, succéda avec son frère Ulric, à son père Henri III de Wurtemberg, en 1226, et tous deux eurent pour tuteur le comte Hartmann II de Groningue, leur cousin, qui, dans la gestion des biens de ses jeunes parents, songea bien moins aux intérêts de ses pupilles qu'aux siens propres, et se rendit coupable de plus d'une infidélité. Cependant Ulric mourut avant d'avoir atteint sa majorité, et Éberhard resta seul héritier des domaines de Wurtemberg. Devenu en état de les gouverner, il ôta au comte Hartmann toute participation aux affaires; puis il chercha à consolider son autorité par de nouvelles acquisitions, et continua d'augmenter la puissance de sa famille, tant par des alliances, que par la guerre. Son mariage avec la duchesse Agnès de Zahringen, comtesse douairière d'Urach, porta cette seigneurie dans sa maison. Il mourut en 1253, au commencement du grand interrègne. Il eut pour successeur son fils, Ulric V, ou Ulric Ier., dont l'article suit.—ULRIC Ier. (ou, selon ceux qui mettent au nombre des princes régnants de Wurtemberg tous les aïeux de celui-ci, Ulric V), surnommé vulgairement *au gros pouce* (mit dem Daumen) ou selon quelques-uns le *fondateur*, s'intitula le premier comte par la grâce de Dieu, et fut reconnu à la cour impériale, dans la diète et les réglements, prince immédiat de l'Empire. C'est de cette époque que date la véritable existence politique du comté de Wurtemberg. Le duché de Souabe avait échappé aux mains défaillantes des Hohenstauffen, dont le dernier rejeton, l'infortuné Conradin, alla périr à Naples sur un échafaud. Avant ce tragique événement, Ulric avait obtenu du jeune prince les titres de bailli de la ville d'Ulm, et de grand-maréchal de Souabe; et Richard d'Angleterre, pendant le cours de sa puissance éphémère, et à une de ces courtes apparitions qu'il faisait de temps à autre au milieu du chaos de la monarchie germanique, lui avait accordé l'inféodation du comté d'Urach. Ulric ne se distingua pas moins par la douceur et la sagesse de son gouvernement intérieur, que par son habileté et son adresse dans ses relations avec les autres parties de l'empire. Il mourut le 25 février 1265. Il avait épousé une Polonaise, Agnès, duchesse de Lignitz, issue du sang royal des Piast, et en avait eu deux fils, Ulric et Éberhard. — ÉBERHARD Ier. (ou Éberhard IV), surnommé l'*Illustre*, à cause de la haute naissance de sa mère, était encore fort jeune lorsqu'il succéda à son père Ulric Ier.; conjointement avec son frère Ulric II (autrement Ulric VI). Il entreprit de tirer vengeance du comte de Groningue, et, malgré la réputation de bravoure dont ce prince jouissait à juste titre, il lui déclara la guerre, força ses châteaux, s'empara de sa personne, et l'enferma dans les prisons d'Asperg. Il fit aussi la guerre à plusieurs princes de l'empire, et même à Rodolphe de Hapsbourg, ainsi qu'à deux de ses successeurs, Adolphe de Nassau et Henri de Luxembourg; mais les succès furent partagés, surtout pendant la troisième de ces guerres; deux fois le célèbre Conrad de

Weinsberg mit tout à feu et à sang dans le Wurtemberg; et Éberhard, auquel il avait disputé la couronne impériale à la diète de Francfort, eut à trembler pour l'intégrité de ses domaines; il avait trouvé un moyen plus assuré de les agrandir dans son économie et son esprit d'ordre, qui lui permirent d'amasser des sommes considérables avec lesquelles il acheta un grand nombre de villes, de bourgs, de forts, de châteaux, de seigneuries et de prérogatives domaniales. Éberhard survécut douze ans à son compétiteur, et mourut le 5 juin 1325, après un règne de plus de soixante ans. Il eut pour successeur Ulric III (ou VIII).—Éberhard II (ou VII), surnommé le *Querelleur*, succéda, en 1344, à son père Ulric III, à l'âge de trente-un ans, et régna près d'un demi-siècle. Ulric IV, son frère, partagea avec lui le gouvernement jusqu'en 1366, époque à laquelle il mourut sans postérité. Ce fut alors surtout qu'Éberhard se rendit illustre et redoutable par ses exploits. Sa réputation militaire rassemblait autour de lui les plus braves guerriers et l'élite de la noblesse allemande; c'était l'époque à laquelle la ligue anséatique commençait à prendre un grand développement, et à compter parmi les puissances. L'activité égoïste de Charles IV, et bientôt l'indolence non moins funeste de Venceslas, répandirent dans toute l'Allemagne des principes d'indépendance dont généralement les villes libres ou impériales étaient le foyer, et dont les princes se déclaraient les antagonistes. Éberhard se dévoua à la cause des premiers et devint la terreur de toutes les villes anséatiques. La Souabe et la Franconie ayant songé à former avec la Suisse, qui venait de conquérir sa liberté, une fédération républicaine, il anéantit leurs projets et leurs espérances à la bataille de Doffingen. Il fut aussi chargé de plusieurs commissions militaires à exécuter contre l'électeur palatin, et contre les villes d'Augsbourg et d'Essling, et revint triomphant de chacune de ces expéditions. Une fois seulement il fut vaincu à Reutlingen (1377); mais il prit bien sa revanche à la sanglante bataille de Weil, où il écrasa l'armée combinée des villes impériales. Cependant cette victoire lui coûta cher, et il eut la douleur de perdre dans le combat son fils unique, Ulric, qui donnait les plus belles espérances. Quoique perpétuellement occupé de guerres soit pour lui, soit pour les empereurs d'Allemagne, Éberhard suivit les traces de son aïeul, en ne cessant d'acheter des forts, des villes et des domaines. Le Wurtemberg devenait, de jour en jour, tant par son étendue que par le caractère de ses possesseurs, une des principautés les plus importantes du corps féodal germanique. Venceslas donna au comte en récompense de ses services vingt-quatre villes impériales de la Souabe; Sophie de Wurtemberg, sa fille, épousa le prince Louis de Lorraine, et son fils Ulric, marié à Élisabeth de Bavière, était gendre de l'empereur Louis V. Éberhard II mourut, âgé de quatre-vingts ans, le 15 mars 1393, et laissa le trône à Éberhard III, le Débonnaire (*der Milde*), son petit-fils, qui mérita par sa justice, son amour pour les sciences et sa piété, les surnoms de *Numa* et de *Salomon de son siècle*. Cependant le commencement de son règne fut troublé par la révolte de ses nobles. Mais le pacifique suzerain leur montra, à la bataille de Heisheim, qu'il savait aussi manier l'épée, et les con-

traignit de rentrer dans le devoir. Il ajouta beaucoup à ses états héréditaires, appela auprès de lui les plus sages conseillers, devint, par sa réputation d'équité, l'arbitre de ses voisins qui eurent recours à lui dans leurs contestations, et rendit sa cour une des plus brillantes de l'Allemagne. Lors de la déposition de Venceslas, en 1401, plusieurs électeurs le portèrent à la candidature de la couronne impériale; mais il fit lui-même peu d'efforts pour seconder cette proposition qui ne réussit pas. Il fut un des princes allemands qui se rendirent, en 1414, au concile de Constance, et mourut trois ans après, le 13 mai 1417.— ULRIC V (ou XI), dit le *Bien-Aimé*, deuxième fils d'Éberhard IV, et petit-fils d'Éberhard III, était en bas-âge à la mort de son frère, en 1444, et sembla d'abord devoir rester sans apanage. Cependant la grandeur de l'héritage paternel et les sollicitations de sa mère Henriette de Montbeliard, qui avait apporté dans la maison de Wurtemberg le comté de ce nom, en décidèrent autrement. Louis Ier., son frère aîné, consentit à partager son patrimoine, et lui laissa la liberté de choisir. Ulric se détermina pour le Bas-Wurtemberg, laissa à son frère, avec le reste de ce pays, le comté de Montbeliard, et fixa sa résidence à Stuttgard. Alors la maison de Wurtemberg se divisa en deux branches; celle de Stuttgard et celle d'Urach ou Aurach. Mais celle-ci s'arrêta dès la seconde génération, tandis que l'autre devint ducale, et donna naissance à plusieurs rameaux secondaires. Ulric possédait la plupart des qualités qui peuvent rendre un peuple heureux, et qui concilient à un prince l'amour de ses sujets. Il s'appliqua surtout à faire fleurir dans sa principauté, les arts et la paix, encouragea le commerce, réforma plusieurs abus, et embellit sa capitale. C'est à lui surtout que Stuttgard fut redevable de son accroissement de grandeur et de puissance. C'est aussi Ulric qui donna le premier aux députés des villes et de la bourgeoisie entrée dans les états. Malheureusement les guerres civiles, qui faisaient de l'Allemagne le théâtre des tragédies les plus compliquées comme les plus sanglantes, ne pouvaient permettre à un seul des vassaux de l'empire la tranquillité et la paix. L'électeur palatin Frédéric s'étant déclaré le champion de Thierri, archevêque de Maïence, déposé par le pape, et vigoureusement attaqué par l'évêque de Metz et le margrave de Bade, l'inepte et bizarre successeur des Venceslas, des Sigismond, des Albert d'Autriche, Frédéric IV, arracha le paisible Ulric au soin de ses états pour l'envoyer faire la guerre sur les bords du Rhin. On sait comment se termina cette expédition: le puissant électeur pulvérisa ses ennemis à la bataille de Seickenheim (1462), qui lui valut le surnom de *Victorieux*; et, tandis que le roi des Romains s'occupait de calculs astrologiques et de pierre philosophale, les trois princes confédérés tombaient au pouvoir de l'armée palatine triomphante. Cependant la captivité d'Ulric ne fut pas de longue durée; et, quoique le vainqueur, mis au ban de l'empire, ne s'inquiétât pas beaucoup d'une sentence que personne ne se présentait pour exécuter, il rendit la liberté au comte moyennant une somme de cent mille florins. Dans la suite Ulric alla en Bavière avec l'armée impériale dans laquelle il avait le titre de porte-guidon de l'empire.

Frédéric lui offrit même de le nommer duc; mais il refusa, prétendant que comme prince, il était au-dessus de la dignité ducale, et que cette élévation prétendue ne servirait qu'à le rabaisser dans l'opinion de ses sujets et de l'Allemagne. Nous verrons que ses successeurs ne pensèrent pas de même. Ulric mourut le 1er. septembre 1480, laissant d'Élisabeth de Bavière, sa seconde femme, deux fils qui succédèrent à ses états et à ceux de son frère Louis. P—OT.

WURTEMBERG (ÉBERHARD Ier., selon d'autres ÉBERHARD IV ou ÉBERHARD IX, duc DE), le premier qui ait porté ce titre, naquit à Stuttgard, le 11 décembre 1445, de Louis Ier. et de Mathilde de Bavière; mais comme il n'était que le deuxième fruit de ce mariage, il ne succéda pas immédiatement à son père. Cependant Louis II, son frère, étant mort en 1459, après avoir porté sept ans le titre de comte, Éberhard en fut investi, quoiqu'il entrât à peine dans l'adolescence, et gouverna sous la tutelle de sa mère. La douceur, la justice et le bon ordre de son administration le rendirent l'idole de ses sujets. On disait en Allemagne qu'Éberhard pouvait dormir en sureté dans la plus épaisse forêt de ses domaines et sur les genoux de son ennemi le plus acharné. Onze ans après son avénement, il alla, selon un usage qui n'était pas encore tombé en désuétude, visiter la Palestine, et fut créé, à Jérusalem, chevalier du Saint-Sépulcre. Il eut aussi le titre de porte-guidon de l'armée impériale; mais il ne fit point la guerre. Les progrès des études scientifiques et littéraires, qui alors commençaient à se ranimer, l'occupèrent plus utilement. Disciple, pendant sa première jeunesse, du célèbre André Nauclerus, il avait puisé dans ses relations avec ce savant le goût des lettres qui ne l'abandonna jamais. Il appela dans ses états les philologues, les théologiens et les jurisconsultes les plus illustres, et fonda, en 1477, l'université de Tubingue. L'état de la religion fixa aussi son attention : les doctrines de Wiclef, de Jean Huss, et des fanatiques, leurs successeurs, avaient déjà porté leur fruit : et le mouvement intellectuel, créé par la fuite de la littérature constantinopolitaine dans l'Occident, donnait de violentes secousses aux dogmes. Loin d'être en tout favorable aux principes de l'Église romaine, Éberhard se distinguait parmi les princes qui demandaient une réforme totale; et, en attendant l'instant de cette grande révolution, il sécularisa, de sa pleine autorité, plusieurs monastères. Il fit de plus divers réglements pour l'administration de ses domaines, et du consentement de la branche collatérale de Stuttgard, établit dans sa famille le droit de primogéniture. Ces institutions et ces travaux répandirent dans toute la Germanie le nom d'Éberhard, et lui procurèrent une grande influence. Il s'en servit en 1488, pour mettre un terme à la captivité de l'empereur Maximilien qu'avaient arrêté ou plutôt cerné dans Bruges les Flamands irrités de sa profusion et de l'augmentation continuelle des impôts. Celui-ci le récompensa en le faisant déclarer à la diète de Worms, le 21 juillet 1495, duc de Wurtemberg et de Teck. Éberhard mourut sept mois après cette déclaration, le 24 février 1496, sans laisser de postérité. Éberhard II (ou V ou X), fils d'Ulric le Bien-Aimé, et son cousin, lui succéda. P—OT.

WURTEMBERG (ULRIC, et selon quelques-uns ULRIC II ou même

XII, duc DE), fils aîné de Henri Ier., coadjuteur de Maïence, et comte de Montbéliard, mort fou en 1519, et d'Élisabeth de Bitsch, comtesse de Deux-Ponts, naquit le 5 février 1487. Il n'était encore âgé que de onze ans lorsque les états de Wurtemberg, mécontents de la prodigalité et de la nonchalance d'Éberhard II, son oncle, forcèrent celui-ci d'abdiquer en faveur de son neveu. Une administration organisée d'avance devait gouverner sous son nom, et gouverna effectivement pendant trois années consécutives (1498-1501). Au bout de ce temps, Ulric déjà distingué par son habileté dans les exercices militaires, et même, s'il faut en croire aveuglément le diplome impérial, aussi remarquable par la maturité de son jugement que par la vivacité de son esprit, obtint de la bienveillance de l'empereur une émancipation prématurée, et reçut l'investiture des domaines de son oncle. Trois ans après, il épousa Sabine de Bavière, nièce de Maximilien et sœur d'Albert-le-Sage. L'empereur et les ducs de Bavière étaient alors en guerre avec l'électeur palatin, Philippe l'Ingénu, relativement à la succession de George, duc de Bavière-Landshut, mort sans postérité en 1453. Philippe voulait en assurer la possession à ses petits-fils ; mais bientôt il vit les troupes impériales avec de nombreux alliés envahir et dévaster son électorat ; lui-même, bloqué dans Heidelberg, fut obligé de se rendre ; et les états de la maison palatine démembrés en partie, devinrent le prix ou l'indemnité de ses vainqueurs. Ulric, qui s'était signalé dans cette guerre, enrichit sa famille du comté de Lœwenstein et des villes de Neuenstall, de Weinsberg, de Meckmuhl, etc., et de plus se fit rembourser en partie par l'électeur dépouillé les frais de la guerre. Maximilien lui confia ensuite le commandement de l'armée qu'il envoya contre la république de Venise, lorsqu'il mit le doge et le sénat au ban de l'empire pour lui avoir refusé le passage. Peu après, les hostilités dix fois reprises et dix fois suspendues avec la France ayant recommencé avec plus de vigueur, Ulric marcha encore à la tête des forces impériales, entama la Bourgogne et mit le siége devant Dijon, que son intrépidité et sa persévérance ne purent néanmoins contraindre à se rendre (1513). Deux ans après, il se trouva à Vienne, avec un cortége considérable à la conférence des rois Sigismond Ier. de Pologne, et Ladislas de Hongrie, avec l'empereur, conférence dans laquelle on stipula, outre les mariages des princes autrichiens avec les filles des deux monarques, la réversibilité des trois couronnes de Pologne, de Bohême et de Hongrie, à l'Autriche en cas de déshérence. Pendant qu'au dehors la maison de Wurtemberg prenait ainsi des accroissements considérables, et parvenait au plus haut degré de prospérité, l'intérieur présentait un spectacle affligeant. Aux talents de l'homme de guerre Ulric joignait les défauts que l'on reproche trop souvent aux conquérants. Des tournois, des chasses brillantes absorbaient une partie de ses revenus ; les frais des guerres qu'il soutenait exigeaient à chaque instant d'onéreuses dépenses : bientôt ses dettes furent énormes ; les impôts augmentèrent. On murmura ; les paysans se soulevèrent à Schorndorff et dans la vallée du Rems ; et bientôt peut-être l'esprit de révolte aurait armé toute la population, si

les états du pays, rassemblés à Tubingue, n'eussent mis un terme au désordre en faisant signer au duc un traité par lequel il diminuait les impôts et pardonnait aux agitateurs. A peine Ulric eut-il vu la tranquillité rétablie, qu'il se hâta de la troubler de nouveau. Des dissipations, des prodigalités continuelles décréditèrent son gouvernement. Des dissensions domestiques se joignirent à ces ferments de discorde et achevèrent la ruine du prince. Un comte Jean de Hutten passait pour être le favori de sa femme : il le poignarda de sa main. La famille porta ses plaintes aux pieds de l'empereur, et Sabine, irritée, pressa en secret ses parents de tirer vengeance d'un prince dont la jalousie déshonorait son épouse. Maximilien cita le duc ; et, comme il refusait de comparaître, il le mit au ban de l'empire. La mort de cet empereur, arrivée peu de temps après, l'empêcha de pousser plus loin la vengeance et de mettre ses menaces à exécution. L'affaire aurait peut-être été oubliée ou plutôt négligée au milieu de la confusion d'une diète électorale et des mouvements qui la suivent, si Ulric n'eût imprudemment voulu venger la mort d'un de ses domestiques assassiné à Reutlingen. Il fit marcher des troupes sur cette ville. Aussitôt tout fut en armes ; et, dans cette conflagration universelle, les Wurtembergeois ayant invoqué le secours ou la médiation des états de Souabe, dont le duc de Bavière était le chef, ceux-ci se réunirent, de l'aveu du nouvel empereur (Charles-Quint), et non-seulement ils délivrèrent Reutlingen, mais ils pénétrèrent dans le Wurtemberg, qu'ils traversèrent en tous sens, sans trouver de résistance ; car les Suisses, avec lesquels Ulric avait fait alliance, refusèrent de le secourir dans cette cause, et de prendre les armes contre les Souabes. Comme tous les alliés occupants, ils dévastèrent le pays qu'ils venaient pacifier ; et Ulric n'eut d'autre parti à prendre que celui d'abandonner ses états et de fuir. Il resta ainsi quinze ans entiers en exil, tantôt dans la Hesse, tantôt en Saxe ou dans le duché de Brunswick. Pendant ce temps, la ligue de Souabe, embarrassée de sa conquête et redoutant l'ambition de Charles-Quint, lui vendit le duché deux cent vingt mille florins, à condition qu'il en investirait son frère Ferdinand. Les troubles qui bientôt divisèrent l'Allemagne, la guerre des paysans, et le progrès des innovations de Luther, facilitèrent les démarches d'Ulric pour reprendre le Wurtemberg. Ayant reçu des secours de François Ier, à la cour duquel il venait de faire un séjour, et s'étant ligué avec le landgrave de Hesse, Philippe-le-Magnanime, il remporta, le 13 mai 1534, la victoire décisive de Lauffen qui lui rouvrit le chemin de sa capitale. Ses sujets, déjà lassés d'une domination étrangère, et deux fois accablés de tous les maux de la guerre, le reçurent avec joie ; et l'empereur, assez fortement occupé ailleurs par la France, l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas et Luther, consentit, par le traité de Cadam, à rendre au duc vainqueur ses domaines héréditaires, à condition néanmoins que le Wurtemberg, au lieu d'être regardé comme un fief immédiat de l'empire, relèverait de l'Autriche, et, dans le cas d'extinction de la famille ducale, reviendrait à la maison de Lorraine. Cette clause humiliante subsista soixante-cinq ans, jusqu'à ce qu'enfin l'accord de Prague, consenti en 1599 par l'empe-

reur Rodolphe II en faveur du duc Frédéric Ier., substituât à la vavassalité du traité de Cadam la vassalité pure et simple, telle qu'elle existait auparavant. A peine Ulric fut-il redevenu libre possesseur de ses états, qu'il chercha à y établir le protestantisme dont il avait sucé les principes aux cours de Hesse et de Saxe, et qui d'ailleurs lui fournissait un moyen facile de payer ses dettes en s'emparant des biens ecclésiastiques. L'année suivante (1535), il prit part, ainsi que toutes les villes de la Souabe, à la célèbre ligue de Smalkalde; mais l'absence de plan, et la trahison de Maurice de Saxe, ayant fait échouer l'entreprise des confédérés luthériens, Ulric vit le Wurtemberg livré à la férocité du terrible duc d'Albe, et n'obtint la paix qu'en payant à l'empereur une forte contribution. Le reste de son règne n'offre rien de mémorable. Il mourut, le 6 novembre 1550, à Tubingue, ne laissant de Sabine de Bavière, sa femme, qu'un fils qui fut son successeur. — CHRISTOPHE, dit le *Pacifique*, quatrième duc régnant de Wurtemberg, naquit le 12 mai 1515, quatre ans avant l'exil de son père, et passa ses premières années auprès de ses oncles en Bavière, puis à Inspruck, où l'archiduc Ferdinand, alors possesseur du Wurtemberg, lui fit donner l'éducation qui convenait à un simple particulier. Charles-Quint l'appela ensuite à Vienne, et lui témoigna cette bienveillance polie qu'il savait si bien feindre à l'égard de ceux qu'il dépouillait. Mais la fidélité de Tifferu, précepteur du jeune prince, déjoua les plans de l'artificieux empereur, qui déjà le faisait enlever et conduire en Espagne, où il aurait été jeté dans un monastère. Christophe se sauva en Bavière, et quelque temps après, à la cour de France, où il se trouva avec son père, et où il se concilia les bonnes grâces et l'estime de François Ier. Aussi revint-il à Paris, après la bataille de Lauffen, qui rendit le Wurtemberg à son légitime possesseur (1534), et reçut-il du roi l'ordre de lever et de conduire en Italie deux mille lansquenets, pour renforcer l'armée aux ordres du marquis d'Humières. Il assista aussi, en 1539, à l'entrevue du pape Paul III, de Charles-Quint et de François Ier., à Nice. Mais la jalousie des courtisans, qui ne pouvaient pardonner à un étranger l'accueil favorable qu'il recevait de leur maître, et les désagréments dont elle fut pour lui l'origine, le déterminèrent à quitter le service du roi de France; et il retourna en Allemagne, où son père lui confia, en 1542, l'administration du comté de Montbéliard. Huit ans après, il hérita de tous les domaines de son père; et comme presque tous ses prédécesseurs il les augmenta considérablement. Mais son vrai titre de gloire est d'avoir rendu ses sujets heureux au milieu des circonstances les plus difficiles. Il se maintint en paix avec ses voisins, favorisa les lettres, donna de l'extension au commerce, bâtit, en 1553, l'ancien château de Stuttgard, et releva les murailles de cette ville, en 1567. La sagesse connue de son gouvernement lui procura la considération dans tous les partis. En France, pendant la minorité orageuse de Charles IX, il fut recherché également par la reine Catherine de Médicis, par les princes de Guise et le prince de Condé, dont les factions préparaient les guerres civiles qui bientôt ensanglantèrent toutes les provinces. On alla même jusqu'à lui offrir l'administration du royau-

me; mais il eut la sagesse de la refuser, et se contenta de conseiller la réconciliation et la tolérance aux parties belligérantes. En Allemagne, il exerça, par ses ambassadeurs, une grande influence sur la conclusion du traité de Passau (1552), avant-coureur de la loi organique d'Augsbourg, qui fit de la liberté de conscience une des constitutions de l'empire. Du reste, il propagea le luthéranisme, fit observer à la lettre la formule de l'*Interim* dans toute l'étendue de ses domaines, et envoya des députés au concile de Trente, pour faire le tableau de son administration, relativement aux affaires religieuses. Il ne dédaigna pas de descendre lui-même dans la lice théologique, et vint, en 1561, au colloque de Poissy, conférer avec le cardinal de Lorraine. En 1564, il présida en personne, avec l'électeur palatin Frédéric III, le colloque de Maulbron. D'ailleurs, non moins zélé pour la religion évangélique que les catholiques eux-mêmes, il songea à la conversion des infidèles; et son missionnaire Truber alla prêcher la foi jusque dans la Turquie et le Levant. Enfin le Wurtemberg lui doit un code de lois raisonné, qui lui mérita le titre de législateur de son pays. Ce prince si sage mourut universellement regretté, le 28 décembre 1568, et laissa la couronne à son fils Louis-le-Pieux. Les auteurs attribuent sa mort à un poison qui lui avait été donné en Italie pendant qu'il y faisait la guerre avec les troupes françaises, poison dont les médecins avaient pallié ou suspendu, mais non amorti l'effet. — EBERHARD III (ou VII), huitième duc régnant de Wurtemberg, naquit le 16 décembre 1614. Il appartenait à la première branche de Montbéliard, qui, lorsque Louis-le-Pieux mourut sans postérité, succéda au trône ducal dans la personne de Frédéric Ier. Celui-ci était l'aïeul paternel d'Eberhard, qui commença à régner après la mort de son père Jean-Frédéric, en 1628, n'étant encore âgé que de quatorze ans. Son oncle, Louis-Frédéric Ier. de Montbéliard, administra cinq ans pendant sa minorité. En 1633, Eberhard prit part à la grande coalition des princes luthériens contre la maison impériale d'Autriche, et s'allia avec la Suède. Mais la bataille de Nordlingue, où il avait un corps de troupes de six mille hommes, porta le coup le plus funeste à sa puissance. Incapable d'opposer de la résistance aux Impériaux, il se dirigea vers Strasbourg, pour y attendre des temps plus heureux, et laissa ses états à la merci des vainqueurs, qui s'y conduisirent de la manière la plus révoltante. En moins de cinq ans, le Wurtemberg perdit ainsi plus de cinquante mille familles et quarante-huit millions de florins. Effrayé de cette dépopulation et de ces pertes énormes, le duc songea enfin à faire sa paix avec Ferdinand; mais celui-ci ne l'accorda qu'à des conditions très-onéreuses (1638). Elles furent adoucies lors de la paix générale de Westphalie, en 1648. Eberhard ne s'occupa plus alors que de cicatriser les plaies publiques; et il y réussit tellement par son économie et par la douceur de son administration vraiment paternelle, qu'en peu de temps le Wurtemberg, si long-temps en proie aux envahisseurs, devint le pays le plus riche et le plus florissant de la confédération allemande. Les écoles détruites ou dévastées se rouvrirent; l'université de Tubingue se remplit de disciples de toutes les

contrées de l'Allemagne; l'industrie prit un essor inconnu. Le Wurtemberg exerça plus que jamais sur les affaires du cercle de Souabe la plus grande influence. L'Espagne et la France entretinrent à la cour du prince-duc des légations permanentes; et le roi Frédéric III de Danemark lui envoya la décoration de l'ordre de l'Éléphant. Éberhard III mourut le 2 juillet 1674. Guillaume-Louis, son fils, lui succéda. — Éberhard-Louis, fils de Guillaume-Louis et de Madeleine-Sibylle de Hesse-Darmstadt, et par conséquent petit-fils du précédent, naquit le 18 septembre 1676. Il avait à peine neuf mois lorsque la mort inattendue de son père mit la couronne ducale sur sa tête. Le soin des affaires publiques fut dévolu, pendant sa minorité, à son oncle, Frédéric-Charles de Wurtemberg-Wurtemberg, qui gouverna en son nom avec beaucoup d'équité et de gloire jusqu'en 1693. Lorsque la guerre eut été déclarée par la France à l'Allemagne, il se mit à la tête de l'armée de Wurtemberg, et opposa une vigoureuse résistance à l'impétuosité victorieuse des Français. Il eut cependant le malheur de perdre, en 1692, la bataille de Sforzheim contre le maréchal de Lorges. Mais sa réputation militaire eut moins à souffrir de cet échec, qu'il ne pouvait éviter, que les malheureux habitants du Wurtemberg, qui voyaient encore une fois leurs campagnes devenues le théâtre de la guerre. Malgré les suites ruineuses de cet événement, et quoiqu'il vît les vainqueurs incendier ses châteaux et les piller, écraser le pays de contributions, et détruire tous les produits du sol ou de l'industrie, Éberhard resta fidèle à la cause de l'empereur, prit part à toutes les affaires, et fit toutes les campagnes jusqu'à la paix de Riswick, en 1697. La guerre ayant de nouveau embrasé l'Europe, à l'occasion du testament de Charles II, il prit les armes pour la défense des prétentions de la maison d'Autriche, et reçut, dès le commencement de la campagne, le titre de lieutenant-général feld-maréchal et de général de cavalerie. Comme tel, il joua un rôle dans la plupart des affaires importantes de cette guerre si féconde en événements, se trouva, tant en 1702 qu'en 1704, au siége et à la prise de Landau, contribua puissamment au gain de la bataille de Schellenbourg, en 1703, et se signala dans plusieurs rencontres par des prodiges de valeur. Il courut même à diverses reprises le danger de perdre la vie, et son exemple seul put empêcher le désordre de se mettre dans les rangs de ses soldats. Cette intrépidité lui valut les félicitations écrites et verbales de l'empereur. Il ne se distingua pas moins par sa générosité que par sa bravoure, en fournissant un contingent d'hommes et de numéraire proportionnellement plus fort qu'aucun des princes allemands, et en permettant aux alliés de traverser le Wurtemberg avec leurs troupes pour se porter à la-fois sur le Rhin et sur le Danube, et prendre ainsi la position la plus convenable pour résister à l'armée française. Dans la suite il quitta ce point du théâtre de la guerre, n'y laissant qu'une partie de ses forces, et se dirigea vers les Pays-Bas et la Flandre avec environ cinq mille hommes. Il assista ainsi aux siéges des villes de Tournai, de Mons, de Douai, de Béthune, d'Aire, de Saint-Venant, de Bouchain et du Quesnoy, qui toutes tombèrent au pouvoir des Impériaux, combattit avec sa valeur or-

dinaire à l'affaire de Mons, et mit le comble à sa gloire par le talent militaire et le courage qu'il déploya à la sanglante journée de Malplaquet, en 1709. Les deux années suivantes il commanda en chef du côté de la Souabe, et rendit de grands services à la cause impériale, jusqu'à la conclusion de la paix générale à Rastadt. Ses talents avaient eu à se déployer non-seulement contre l'ennemi extérieur, mais encore contre les Impériaux mêmes. Les paysans de la Souabe et des cercles voisins s'étant révoltés vers la fin de 1705, il fut encore chargé de ramener les rebelles au devoir, ce qu'il fit avec un plein succès. Aussi Léopold et ensuite Joseph Ier. le comblèrent-ils de témoignages de leur estime et de leur reconnaissance. Il fut stipulé, en 1710, au congrès de Gertruydenberg, que, pour l'indemniser des pertes de toute espèce que les Wurtembergeois avaient souffertes pendant les années 1702, 1703, 1704 et 1707, il lui serait compté une somme de quinze millions. Dans la suite l'empereur Charles VI l'employa encore dans ses armées, en Hongrie contre les Turcs, et en Italie contre l'Espagne. Mais enfin toutes les discordes ayant définitivement cessé en Europe, Éberhard-Louis revint dans ses états, et put s'occuper à loisir du soin d'affermir sa puissance, et de procurer le bonheur à ses peuples. Il rendit le Necker navigable, éleva à Stuttgard un hôpital pour les enfants trouvés et le dota richement, embellit sa capitale, fit bâtir le magnifique château de Louisbourg auquel il donna son nom, institua le grand ordre de chasse de Saint-Hubert, se fit restituer par l'empereur plusieurs emplois ou prérogatives que ses ancêtres avaient négligés depuis plus d'un siècle, et dont il semblait difficile d'obtenir l'investiture qui fut même refusée plusieurs fois sous prétexte que les réclamations venaient trop tard; et enfin en dépit des protestations et des efforts des enfants légitimes et naturels du dernier comte, il réincorpora aux domaines héréditaires le comté de Montbéliard (1723), passé depuis cent quinze ans dans la deuxième branche de ce nom. Il faut convenir que son administration accordait quelque chose à l'ambition et au luxe. Éberhard semblait avoir choisi pour modèle le grand ennemi de la maison d'Autriche, celui contre lequel il avait combattu si long-temps, Louis XIV: il avait l'ostentation de ce monarque, son amour pour la guerre et son penchant pour les plaisirs. Ses liaisons avec la fameuse comtesse de Wurben, et la jalousie d'Élisabeth de Bade-Dourlach, sa femme, moins pacifique que Marie-Thérèse, troublèrent la paix intérieure de sa maison, et fournirent plus d'une fois des aliments à la malignité du public et des faiseurs de libelles. Éberhard-Louis mourut le 21 octobre 1733. — Charles-Alexandre, fils du précédent, onzième duc de Wurtemberg, naquit le 24 janvier 1684. Des études sérieuses au collége de Tubingue commencèrent l'éducation d'un prince qui devait tirer sa gloire de ses talents militaires; mais il les discontinua de bonne heure, pour aller assister, en 1695 et 1696, aux campagnes de l'armée impériale dans les Pays-Bas; il prit part ensuite à celles d'Allemagne (1697), de Hongrie (1698) et de Holstein (1699), et eut dans toutes ces circonstances l'avantage d'apprendre la théorie et la pratique de la guerre sous les plus fameux tacticiens de l'Allemagne. Tels étaient le margrave Louis-Guillaume

de Bade-Bade, le prince Eugène, le duc Ferdinand-Guillaume de Wurtemberg; et enfin son père. Le jeune Charles-Alexandre se montra digne des leçons de ces grands maîtres, et quoique encore dans l'âge de l'adolescence il se signala d'une manière particulière à la prise d'Ébernbourg, en 1697, et l'année suivante à l'action de Temeswar. Quand la guerre de la succession d'Espagne agita de nouveau le corps germanique, il passa en Bavière avec son père, et fit preuve d'une intrépidité extraordinaire aux deux siéges de Landau (1702 et 1704). Il prit aussi une part active à la bataille de Schellenbourg, ainsi qu'au siége d'Inguldstadt et à la prise d'Ulm. Jusque-là il avait servi en qualité de colonel, mais à partir de cette époque, il fut décoré du titre de général. Eugène étant repassé en Italie pour y combattre le duc de Vendôme, Charles-Alexandre le suivit, et assista, en 1705, aux combats de Cassano et de Treviglio, coopéra aux manœuvres qui firent lever le siége de Turin, et amenèrent avec la déroute totale des Français la conquête du duché de Milan et la prise de Mantoue (1706). L'année suivante les armées impériales entamèrent la Provence; le jeune prince se couvrit de gloire dans cette campagne, et avança jusqu'à Toulon. Il accompagna plus tard Eugène du côté des Pays-Bas, vit Lille, Gand, Tournai et Mons ouvrir leurs portes et livrer leurs murailles aux aigles germaniques, commanda une division à la bataille de Malplaquet, et continua encore trois ans de prendre part à toutes les opérations militaires. Il redescendit ensuite, à l'exemple de son père, vers le midi de l'Allemagne, reçut le titre de gouverneur de Landau, et défendit cette place contre le maréchal de Villars, avec un talent, un courage et une vigueur qui le mirent à côte des plus illustres capitaines contemporains (1713). Nommé après la paix de Rastadt général-feld-maréchal d'empire, il reçut, en 1716, l'ordre de se rendre en Hongrie avec son père et le prince Eugène, pour s'opposer aux progrès des Turcs. La manière dont Charles-Alexandre exécuta les ordres du prince de Savoie acheva de déceler en lui un homme capable de commander en chef, et si la bataille de Péterwaradin, la prise de Belgrade et de Temeswar, la conquête de tout le cours du Danube entre la Transylvanie et la Servie, ajoutèrent surtout à la gloire du généralissime, l'habileté du jeune prince obtint aussi les suffrages les plus honorables comme les plus flatteurs. L'empereur le nomma la même année (1718) gouverneur de Belgrade, puis (1719) commandant-général du royaume de Servie, et président de l'administration qui gouvernait cette belle contrée, conseiller secret en activité du cabinet impérial (1720), et chevalier de l'ordre de la Toison-d'Or. Le reste de sa vie n'offre rien de mémorable. Devenu par la mort de son père, en 1733, possesseur du trône ducal, il n'eut guères le temps de se signaler par de nouveaux faits d'armes, quoique Charles VI l'eût élevé presque aussitôt (14 janvier 1734) à la place de lieutenant-général-feld-maréchal de l'empire et du cercle de Souabe, et qu'en cette qualité le commandement en chef de l'armée du Rhin lui eût été dévolu immédiatement après la mort du prince Eugène. Ses exploits se bornèrent à faire rendre par les Français les

deux places de Philipsbourg et de Kehl. Il ne survécut lui-même qu'un an au grand général qui avait été son ami et son maître, et expira subitement, le 12 mars 1737, au château de Louisbourg. Il est à noter que ce prince avait embrassé la religion catholique; mais il fut forcé en plusieurs circonstances, soit avant, soit après son accession au trône, soit devant les états de la Souabe, soit devant l'assemblée des théologiens, de jurer solennellement que jamais il ne chercherait à porter atteinte à la suprématie de l'église luthérienne, dont la majorité de ses sujets faisait partie. On a remarqué aussi que, bien qu'il soit mort à Louisbourg, Charles-Alexandre n'avait jamais voulu faire de cette maison de plaisance sa résidence habituelle, et qu'il était revenu siéger dans sa capitale; n'imaginant point que le Wurtemberg dût avoir son Versailles ou son Escurial. P—OT.

WURTEMBERG (Frédéric de), premier roi de Wurtemberg. *Voy.* Frédéric, au Supplément.

WURTEMBERG (Ulric de), troisième fils de Frédéric Ier., et de Sibylle d'Anhalt, eut pour frères Jean-Frédéric Ier. et Louis-Frédéric Ier., et tandis que ceux-ci formaient les branches dites seconde de Stuttgard et seconde de Valois, lui-même devenait tige de celle de Wurtemberg-Newemberg. Ulric est principalement connu dans l'histoire par la supériorité des talents militaires qui semblent avoir longtemps été héréditaires dans la maison de Wurtemberg. Né le 15 mai 1617, il suivit de très-bonne heure la carrière des armes, et il comptait déjà plusieurs années de service à l'âge où l'on quitte à peine les bancs de l'école. L'Italie, la Bavière, la France, l'Espagne, le virent successivement commander, et quelque rang qu'il occupât dans la hiérarchie militaire, se montrer l'égal des guerriers les plus braves et les plus expérimentés. Il se trouvait commandant de l'armée impériale lorsque les Français, sous les ordres de Turenne, opérèrent dans la Hesse leur jonction avec Wrangel et les troupes suédoises. Dans cette conjoncture critique, Ulric sauva l'empire par la tactique savante qu'il opposa à l'impétuosité des colonnes franco-suédoises, et par l'art avec lequel, après avoir opéré sa retraite, il plaça son camp dans une position inexpugnable. Dans cette même année 1648, il lui arriva de tenir tête avec cinq bataillons à plusieurs régiments, et de soutenir pendant plusieurs heures le feu de l'artillerie ennemie. Le traité de Munster rendit la paix à l'Allemagne: mais l'Espagne refusait encore de poser les armes; les troubles de la Fronde agitaient la France, et les princes du sang royal cherchaient l'appui de l'étranger. Ulric était, en 1650, dans les Pays Bas avec Turenne, sous lequel il commandait la cavalerie, et il vint au secours du prince de Condé, alors détenu à Vincennes (*Voy.* Turenne). En 1652, il combattit avec le duc de Lorraine, et l'année suivante il se rendit au camp d'Arras, où il donna les idées les plus sages sur la manière d'attaquer la France. Mais on ne le voit plus paraître dans les dernières années de la guerre qui, en effet, avait cessé d'intéresser l'Allemagne en paix avec la France et l'Europe depuis le traité de Westphalie. Ulric mourut âgé de cinquante-quatre ans, le 4 décembre 1671, à la cour de Stuttgard, ne

laissant, de deux mariages qu'il avait contractés, qu'une princesse qui mourut en France sans avoir été mariée.
P—ot.

WURTZ (Félix), habile chirurgien, né à Zurich, exerça son art à Bâle, dans le seizième siècle, avec la plus grande distinction. Sujet à d'horribles douleurs de tête, il ne s'en débarrassa qu'en se faisant ouvrir l'artère temporale, opération qui, tombée depuis long-temps en désuétude, lui avait été conseillée par Conrad Gesner, son contemporain et son ami. Elle eut un succès complet. On ignore l'époque de la mort de Würtz. Il ne publia rien de son vivant. Son ouvrage intitulé *Pratique de chirurgie*, écrit en allemand, a été mis au jour par son frère Rodolphe, et la première édition a paru à Bâle en 1576, in-8°. Les autres éditions, au nombre de huit ou dix, ont été imprimées, les unes à Bâle, les autres à Breslau, à Wolfenbuttel, à Stettin. Ce traité a été traduit en français, par François Sauvin, Paris, 1672, in-12. Il renferme cinq livres, dont trois sur les plaies, un sur les substances médicamenteuses; le dernier est consacré aux maladies des enfants. L'auteur condamne l'emploi des tentes de charpie dans le traitement des blessures; il blâme également la cautérisation dont on abusait de son temps pour se rendre maître des hémorragies; il s'élève contre l'indiscrète curiosité des chirurgiens qui, avec leur sonde, exploraient souvent sans nécessité le fond des plaies: enfin, il rapporte l'histoire d'un grand nombre de faits chirurgicaux importants.
R—d—n.

WURTZ (Paul, baron de), général du XVIIe. siècle, né à Husum, dans le duché de Sleswig, appartenait à une famille d'obscure extraction, et ne dut qu'à lui-même son avancement. Engagé de bonne heure dans la milice, il se distingua d'abord parmi les troupes impériales; mais ensuite il changea de parti, et eut le bonheur de se distinguer également dans l'armée suédoise, sous les yeux de Gustave-Adolphe, qui l'éleva successivement aux premiers grades. Sa prudence et sa bravoure tant en Poméranie qu'en Pologne, légitimèrent la confiance du monarque, et bientôt il mit le comble à sa gloire par la défense de Stettin, où il sut se maintenir si habilement contre les forces de l'électeur de Brandebourg, qu'il le contraignit d'en lever le siége. Würtz fut fait baron, et sans doute il n'eût point tardé à obtenir le titre de feld-maréchal, dernier terme de son ambition, si la ligue protestante n'eût perdu son chef et son appui par la mort de Gustave. Würtz perdait de plus un protecteur et un ami. Mécontent de se voir négligé, il quitta le service, et se retira à Hambourg pour y passer en paix le reste de sa vie. Mais les offres du roi de Danemark le tirèrent de sa retraite, et il consentit à recevoir avec le rang de général-feld-maréchal, le gouvernement du Holstein. Dans la suite il résilia ces deux charges pour prendre du service dans l'armée des Provinces-Unies, qui lui conservèrent son grade, et de plus mirent à sa disposition toutes leurs forces de terre. On sent que cette nomination dut le faire entrer dans le parti anti-orangiste, et en effet, il fut un de ceux qui se déclarèrent avec le plus de force contre les prétentions du jeune Guillaume III, auquel cependant il eut le chagrin de voir confier la plus haute autorité militaire avec le titre de capitaine et amiral-général. Sur

ces entrefaites, Louis XIV entrait en Hollande. L'extrême bravoure de Würtz ne put empêcher ce monarque de franchir le Rhin à Tolhuys, et de prendre les villes les plus fortes. En même temps, il se voyait presque continuellement traversé ou humilié par le stathouder. Incapable de résister à tant de dégoûts, il revint à Hambourg, et de là envoya sa démission aux États, qui l'acceptèrent (1674). Le baron de Würtz mourut deux ans après, le 24 mai 1676. C'est de lui que Boileau a dit (Épître IV) :

Ah! grand roi, quel héros, quel Hector que ce Würtz!
Sans ce terrible nom, mal né pour les oreilles,
Que j'allais à tes yeux étaler de merveilles!

P—OT.

WURTZ (George-Christophe), médecin, né à Strasbourg, en 1756, dans la religion protestante, fut élevé au sein d'une famille distinguée par ses vertus philanthropiques. Après avoir achevé ses cours de philosophie et de médecine dans sa ville natale, il se livra aux études scientifiques qui en sont la base. Ses observations relatives aux sciences naturelles, et aux méthodes employées jusqu'alors, lui firent produire un Essai de mappe-monde des substances médicales, rangées selon l'affinité reconnue de leurs propriétés, sous le titre de *Conamen mappæ generalis medicamentorum simplicium secundùm affinitates virium naturalium, novâ methodo geographicâ dispositorum*, Strasbourg, 1778, in-4°. Cette carte n'est ni une table systématique où les rapports plus ou moins généraux des substances diverses sont désignés par des lettres ou par des nombres comme dans Junker; ni un arbre généalogique, dont les ramifications sont figurées par des lignes ou des rayons comme dans Buffon; ni enfin un tableau synoptique d'affinités chimiques des corps comme dans Geoffroy. La méthode nouvelle d'affinité dispose les noms des médicaments et de leurs qualités relatives par genres, espèces et degrés, dans diverses régions, suivant que les composés participent plus ou moins de la terre, de l'eau, de l'air, ou du feu, ce qu'on nommait alors le phlogistique. Cette *Mappa generalis* le fit connaître des savants les plus célèbres en Allemagne et en France. Il en reçut le plus honorable accueil, dans les voyages qu'il fit pour connaître l'état de la science médicale dans les différents pays, et visiter les établissements qui pouvaient en favoriser les progrès. A Berlin, il fut agrégé au nombre des membres de la société des *Scrutateurs de la nature*. Pendant son séjour à Leipzig, il y publia, en 1779, un petit traité allemand sur les eaux de Carlsbad, sous le titre de *Reise*, etc. (Voyage d'un médecin étranger, de Prague à Carlsbad). Les hôpitaux de la ville de Vienne lui ayant paru dignes de remarque par leurs écoles de médecine clinique, il s'occupa d'appeler l'attention des Français sur ces établissements. S'étant rendu ensuite à Paris, où il fut nommé secrétaire-général du Musée, qui comptait parmi ses membres les Lavoisier, les Vicq-d'Azyr, etc., il communiqua ses vues à la société royale de médecine, qui les accueillit et qui l'admit au rang de ses correspondants. Depuis la publication de son plan pour la formation des *écoles de médecine pratique à l'instar de celles de Vienne* (Strasbourg et Paris, 1784, in-8°.), ces écoles ont été établies et organisées de même dans les hôpitaux français. Rien de ce qui se rapportait à l'étude de la nature et

de l'homme n'étant étranger à notre observateur, une nouvelle carrière médicale parut s'offrir à lui. Les cours dispendieux de la doctrine du mesmérisme ne coûtaient point trop à son zèle pour la science. Il publia même le *Prospectus d'un cours de magnétisme animal réduit à des principes simples de physique et de chimie*, Strasbourg, 1787, in-8°. Il y discute, avec une sage critique, le système et ses procédés, et cherche, en admettant un fluide, à le ramener au magnétisme minéral, sans prétendre faire de ses effets médicaux une panacée. Les sociétés maçoniques à l'époque de la révolution s'étaient extrêmement multipliées. Son *Discours sur les moyens de rendre la franche-maçonnerie plus utile à l'humanité* (Paris, 1790, in-8°.) eut pour objet d'en diriger les travaux vers un but moral pratique, l'harmonie et l'unité fraternelle de tous les membres de l'association. Mais dans la période d'anarchie révolutionnaire, le docteur Würtz se voua principalement à l'art de guérir par l'application souvent gratuite de remèdes populaires, qui étaient le résultat de son expérience et qui en même temps portaient peu d'ombrage. Un petit traité contenant des *Observations sur les maladies provenant d'une âcreté ou d'une dégénérescence du sang ou de la lymphe*, avec l'indication *des Propriétés d'un remède* connu sous le nom de *Dépuratif général*, eut plusieurs éditions successives. Une autre brochure concernant une *Teinture confortative nerveuse*, éprouvée dans les maladies atoniques, eut aussi du succès. Le docteur Würtz se tourna de nouveau vers l'amélioration morale, lorsque l'ordre fut rétabli. En 1811, il adressa au Consistoire de l'église luthérienne un *Mémoire sur une institution pieuse*, qui a pour but de former à-la-fois le caractère, l'esprit et le cœur, en distinguant, comme il l'avait fait pour la *franche maçonnerie*, les différentes facultés qui, mises en harmonie entre elles, concourent au bien-être physique, moral et intellectuel de l'homme. Enfin, lorsqu'après le retour des Bourbons il fut question d'indemniser les anciens colons expulsés de Saint-Domingue, il publia, en 1820, un *Mémoire sur le moyen de réparer les torts faits au commerce de la France par l'insurrection survenue dans cette île*; et, en 1822, un second Mémoire plus étendu, servant de suite au premier. Il y répond victorieusement aux objections contre son projet de dédommager les colons par l'établissement facile à former à leur profit dans la partie haute et saine de la Guiane française, en s'occupant également d'assainir et de rendre à la culture les parties basses et stagnantes, de manière à faire rivaliser cet établissement, en peu d'années, avec la colonie hollandaise de Surinam. Le détail de ce projet, qui paraît avoir fixé l'attention du ministre de la marine, doit être lu dans l'ouvrage même; l'auteur y a joint, par appendice, des observations sur le trafic des nègres, dont il attribue le déplorable sort, non exclusivement à la traite, mais aux cruels traitements que leur font éprouver leurs propres compatriotes. Le dernier écrit du même auteur est un *Mémoire sur la conservation des grains*, qu'il lut, peu de temps avant sa mort, à la société d'agriculture de Seine-et-Oise, dont il était membre. Il mourut à Versailles le 9 septembre 1823. L'*Éloge funèbre* du docteur Würtz, pronon-

cé sur sa tombe, à Groslai, par le pasteur Boissard, a été imprimé. M. Fremy, secrétaire de la société d'agriculture du département de Seine-et-Oise, et l'*Annuaire nécrologique* de 1824, ont payé un juste tribut à la mémoire de ce savant ami de l'humanité. G—ce.

WURTZ (Jean Wendel), né en Allemagne, vers 1760, dans la religion catholique, vint de bonne heure à Lyon, et y fut nommé vicaire dans l'église de Saint-Nizier. Pieux et charitable, il remplit les devoirs de cette place de la manière la plus édifiante; mais les malheurs de la révolution le jetèrent dans une exaltation funeste. Sans cesse occupé de ces malheurs, il en chercha l'origine dans des causes surnaturelles, et publia l'*Apocalypse ou les Précurseurs de l'antechrist, histoire prophétique des plus fameux impies qui ont paru depuis l'établissement de l'Église jusqu'à l'an* 1816, *ou la révolution française prédite par saint Jean l'évangéliste, suivie d'une dissertation sur l'arrivée et le règne futur de l'antechrist*, Lyon, 1816, in-8°. (annoncé comme une cinquième édition; mais on ignore si les autres ont paru). On y remarquait le passage suivant: « N'est-ce pas alors (1682) que l'on » érigea les quatre piliers, qui ser- » virent depuis à supporter tous les » échafaudages des ennemis de l'É- » glise? » Ce passage et quelques autres firent accuser l'auteur d'ultramontanisme, et un procès lui fut intenté sur la dénonciation de M. Dupin. Les grands-vicaires de Lyon lui retirèrent ses pouvoirs, et il fut obligé de s'éloigner. Après une absence de quelques années, Würtz revint à Lyon; mais, toujours tourmenté par les dangers qu'il croyait voir dans les doctrines de l'Église gallicane, il fit paraître sous son nom une *Lettre à M. l'abbé de La Mennais*, in-8°, dans laquelle il prodiguait sans mesure toutes sortes de louanges à cet écrivain. Cette lettre ayant paru dans le moment où un procès se suivait devant les tribunaux contre les journaux *le Constitutionnel* et *le Courrier*, elle fut annoncée comme une preuve des progrès que l'ultramontanisme faisait parmi les ecclésiastiques français, et le ministère public eut ordre de la poursuivre. On fit des recherches chez les libraires que l'on croyait chargés de la vendre, et l'auteur fut interrogé par le juge d'instruction. Le 18 janvier 1826, le tribunal de police correctionnelle de Lyon renvoya l'abbé Würtz de la plainte, et annula la saisie de sa brochure, vu qu'il n'était point constant qu'il eût attaqué la religion de l'état, ni la souveraineté temporelle du roi, ni qu'il eût provoqué à désobéir à la déclaration de 1682; que certaines phrases peu mesurées de son écrit annonçaient, il est vrai, de l'exagération dans les idées, mais qu'elles pouvaient s'excuser par l'état de maladie, dans lequel l'auteur languissait depuis long temps. L'abbé Würtz fut vivement affecté de l'éclat qu'eut cette affaire. Il se retira à Colonges, près de Lyon, où il mourut le 1er octobre 1826. On a encore de lui: *Superstitions et prestiges des philosophes, ou les Démonolâtres du siècle des lumières*, Lyon, 1817, in-12. L'auteur prétend établir dans cette brochure que le démon opère les phénomènes du magnétisme; qu'il a produit les prétendus miracles du diacre Pâris, les visions de Cagliostro; qu'il agit dans les ventriloques, dans les francs-maçons, etc. (*V. l'Ami de la Religion*, n°. 1288). G-y.

WURZBURG (Conrad de), un des Minnesingers du treizième siècle, s'exerça dans les différents genres de poésie, et se distiugua dans quelques-uns d'une manière remarquable. On connaît peu de circonstances de sa vie; mais on le regarde comme un des premiers poètes de l'époque appelée des *Empereurs Souabes*. On a conservé de lui: I. Dans le Recueil publié par Manessen, Zurich, 1758, in-4°., et dans le manuscrit de Colmar, plusieurs pièces, des fables et des chants. II. *Quatre-vingt-neuf strophes* dans le Recueil de Iéna. III. Le *Départ d'Eggen*, dont on ne connaît que quelques passages publiés par Goldast. IV. *Poème de saint Alexis*. V. Les *Poires*, roman. VI. La *Guerre de Troie*, roman. VII. L'*Enclume d'or*, à la louange de la vierge Marie. Tous ces poèmes se trouvent en manuscrit dans la bibliothèque impériale de Vienne, dans celle des Iohannites à Strasbourg, et Oberlin en a inséré des passages dans sa dissertation: *De Conrado Herbipolitâ*. VIII. *Engelhart et Engeldrut*, poème épique, qui, vers la fin du seizième siècle, a été publié, par un anonyme, en langue allemande de cette époque. On le trouve à la bibliothèque de Wolfenbuttel, sous ce titre: *Belle Histoire d'Engelhart de Bourgogne, de Dietherich, duc de Brabant, son compagnon de voyage, et d'Engeldrut, fille du roi de Danemark, ce qui leur est arrivé, quelles peines et privations ils ont souffertes, ouvrage très-joyeux à lire*, Francfort, 1573, in-8°. La préface est en vers, comme tout l'ouvrage. L'auteur y expose le but moral de son poème; il se propose de relever la fidélité et la constance dans l'amitié, vertus qui, selon lui, devenaient, de jour en jour, plus rares. Bourkard Waldis, dans le seizième siècle, a retouché d'autres poèmes des Minnesingers, et probablement c'est lui qui est l'auteur de cet *Engelhart* retouché. Cette publication est sans doute aussi cause que l'original de Conrad s'est perdu. IX. *Contes*, en manuscrit dans les bibliothèques de Vienne et de Strasbourg. X. L'*Empereur Othon-le-Barbu* ou *avec la Barbe*, conte qui se trouve dans la bibliothèque du Vatican. *Voy.* le *Recueil d'anciennes poésies allemandes*, par Adelung. XI. Les *Niebelungen*, la *Vengeance de la reine Chriemhilde*, et la *Complainte*. Ces trois poèmes épiques forment un tout qui paraît infiniment au-dessus des productions épiques ou héroïques de cette époque. Sifrit ou Sieges, roi des Pays-Bas et des Niebelungen ou de la Norwége, reçoit en récompense pour ses services de Gunthar, roi de Bourgogne, sa sœur Chriemhilde, princesse d'une rare beauté; mais Brunhilt ou Brunehaud, épouse de Gunthar, mécontente de cette cession, suborne Hagène, qui prend Sifrit en traître, le met à mort et emporte son sabre. Chriemhilde jure qu'elle se vengera; ayant enlevé à Hagène le sabre de son époux, elle coupe la tête à ce meurtrier; mais Hildebrant surprend cette princesse et la coupe en morceaux. Il paraît que Conrad avait sous les yeux l'original composé dans le dixième siècle, et qu'il ne fit que le traduire dans son dialecte souabe. Le poème des *Niebelungen* se trouve en manuscrit dans la bibliothèque de Strasbourg, dans celle de Saint-Gall et dans celle des Jésuites à Munich. Il fut publié d'abord par Bodmer, dans son *Recueil*, Zurich, 1757, et par Müller dans son *Recueil*,

Berlin, 1784. Les *Niebelungen*, la *Vengeance de Chriemhilde* et la *Complainte* ont servi de modèle et de texte à un grand nombre de compositions modernes; elles attestent le prix que l'Allemagne attache au poëme original de Courad de Wurzburg. G—T.

WURZELBAU (JEAN-PHILIPPE DE), célèbre astronome, membre de l'académie des sciences de Paris et de celle de Berlin, naquit à Nuremberg le 28 sept. 1651. Après avoir terminé ses études, il s'attacha à André Alexandre, qui donnait à Nuremberg des leçons particulières de mathématiques; et en 1684 et 1685 il fut en état de publier les observations qu'il avait faites sur les éclipses de lune arrivées dans ces deux années. Sa réputation se répandit. En 1687, la société royale des sciences de Londres le nomma son correspondant. A cette époque, il résolut de quitter les affaires de commerce, auxquelles il avait pris part d'après le vœu de sa famille; et il se livra entièrement à l'étude des mathématiques et de l'astronomie. Les savants ayant parlé de lui à l'empereur Léopold Ier., ce prince lui accorda des encouragements; et en 1692 il lui envoya des lettres de noblesse. C'est alors qu'il commença à travailler à ses *Tabulæ lunares horoccio-flamsteedianæ*. L'académie royale des sciences de Paris, ayant reçu, en 1699, une nouvelle organisation, désigna Wurzelbau pour son correspondant; et en 1706 il fut nommé membre de la société royale des sciences de Berlin. Il correspondait avec les plus célèbres mathématiciens de l'Europe, entre autres avec Tschirnhausen, Leibnitz, Cassini, Lahire, Rœmer, Hévélius, etc. Tschirnhausen l'engagea à venir s'établir à Dresde, où on lui offrait une place très-avantageuse: il refusa. Ses travaux astronomiques consistent en instruments de toute grandeur, qu'il inventa ou qu'il perfectionna. Depuis la comète qui parut en 1680, il ne cessa d'observer les satellites de Jupiter, les taches du soleil et les autres phénomènes célestes. Il établit son observatoire dans sa maison sur le *Spitzenberg*, où, avant lui, Bernard Walter avait observé jusqu'en 1503. Il y avait des télescopes de la plus grande dimension, avec des pendules et d'autres instruments astronomiques. En mourant, le 21 mars 1725, il laissa manuscrit, un riche Recueil d'observations sur les éclipses du soleil et de la lune, sur les satellites de Jupiter, sur le passage des planètes derrière la lune, sur les taches du soleil et les méridiens, dont il avait observé près de six mille. Le baron de Zach, étant à Nuremberg, au mois de juillet 1807, acheta la bibliothèque de Wurzelbau, où se trouvaient, entre autres, la *Machina cœlestis Hevelii*, en deux tomes, et les autres *Heveliana* que notre astronome avait achetés, en 1688, de la veuve de Hévélius. Dans les *Eimmartianis* qui, en 1786, ont été transportés dans la bibliothèque des Jésuites de Polotez en Russie, se trouvent plusieurs manuscrits de Wurzelbau, dont Nopitsch parle dans le *Dictionnaire des savants de Nuremberg*. On a encore de lui: *Uranica noricæ basis astronomicæ, sive rationes motûs annui ex observationibus in solenni hoc nostro et sæculo abhinc tertio Norimbergæ sub eodem meridiano habitis quam plurimis deductæ et ampliter demonstratæ*, 1728, in-fol. « Cet ouvrage, disent les auteurs du Journal des savants, n'est pas exempt

» de mélanges étrangers. On y trouve jusqu'à des odes et des rébus; » mais ces défauts n'intéressent en » rien le fond du livre, où l'on reconnaît le travail assidu, l'exactitude et la pénétration de l'auteur. » MM. Hévelius et Cassini ont témoigné, par leurs lettres, en faire » beaucoup de cas. L'auteur s'est » attaché pendant trente-six ans à » vérifier les observations faites pendant trois siècles. Il a déterminé » la latitude de Nuremberg, l'obliquité de l'écliptique et des réfractions. Il a donné des tables nombreuses, exactes et commodes pour » les calculs qui concernent le soleil.»

G—Y.

WUTGENAU (Godefrid-Ernest, baron de), général d'artillerie au service d'Autriche, naquit le 31 août 1673, en Silésie, à Biela, seigneurie qui appartenait à son père. Il fut élevé avec soin; son inclination guerrière le portait vers l'étude des mathématiques et de l'architecture. Après avoir passé quelques années à la cour d'un prince de Saxe, il entra au service, lorsque la guerre de la succession d'Espagne éclata. Il en fit toutes les campagnes en Italie et dans les Pays-Bas, et il eut le bonheur de servir sous le prince héréditaire de Hesse-Cassel, qui fut depuis roi de Suède. S'étant formé à une si bonne école, il fut nommé adjudant-général du prince qui avait su l'apprécier. Wutgenau assista au siége de Pizzighitone, à la prise de Casal et à l'irruption que l'armée autrichienne fit en Provence, en 1707. A la recommandation du prince héréditaire, le landgrave de Hesse-Cassel le nomma gouverneur du jeune prince George, avec rang de lieutenant-colonel dans le régiment de son élève, et il fit avec ce corps toutes les campagnes des Pays-Bas. La paix étant conclue entre la France et l'empereur, les puissances alliées du nord déclarèrent la guerre au roi de Suède, et pénétrèrent dans la Poméranie. Le jeune prince George voulut faire cette campagne, et Wutgenau assista avec lui à la prise de Stralsund. Cette guerre finit assez promptement, et Wutgenau, qui visita la France et l'Italie, eut occasion de connaître à Paris le chevalier de Folard, de s'entretenir avec lui, et de se perfectionner par ses entretiens dans la théorie de l'art militaire. A son retour, l'Autriche ayant pris à sa solde le régiment du prince Maximilien de Hesse, Wutgenau en fut nommé colonel-commandant. Il assista d'abord, en cette qualité, au siége de Belgrade, où il reçut un coup de feu à la tête. Il n'était pas encore guéri de cette blessure lorsque, les Turcs ayant voulu attaquer l'armée autrichienne dans son camp, le prince Eugène résolut de les prévenir, et marcha lui-même pour les surprendre. Wutgenau, quelque affaibli qu'il fût, voulut paraître à la tête de son régiment, et il concourut puissamment à la victoire que les Autrichiens remportèrent. Après la paix qui eut lieu, en 1718, le régiment de Hesse eut ordre de se rendre en Lombardie, puis en Sicile. Le 20 juin 1719, il se battit avec les Espagnols, près de Francavilla. Wutgenau, qui commandait peu de temps après devant Messine, reçut au bras gauche deux coups de feu, dont il ressentit les suites jusqu'à sa mort. Après avoir pris cette place, il enleva toutes celles que les Espagnols tenaient encore en Sicile, et en 1720 il les força d'évacuer l'île. La paix mit fin à cette campagne,

et le régiment de Hesse revint en Allemagne. Wutgenau fut très-bien accueilli à Cassel, et, en 1724, le landgrave qui l'avait nommé major-général l'envoya avec une mission secrète en Russie. A son retour il obtint un régiment d'infanterie, et quelques années plus tard, à la recommandation du prince Eugène, il entra au service de l'Autriche, avec le rang de major-général. En 1730, il fut chargé de commander le corps d'armée que l'empereur fit passer en Italie pour occuper le duché de Parme; et en 1733 il fut envoyé en Silésie pour couvrir les frontières de cette province, et observer les mouvements de la Pologne, où l'on s'occupait de l'élection d'un nouveau roi. Au mois de novembre Wutgenau fut nommé gouverneur de Philipsbourg, avec le rang de feld-maréchal-lieutenant. Sachant que cette place était menacée, il prit des mesures pour sa défense. Le maréchal de Berwick arriva en effet devant ses murs le 23 mai 1734, et aussitôt deux bataillons suisses montèrent à l'assaut, pour s'emparer de la *Redoute du Rhin*: ils furent d'abord repoussés; mais Wutgenau n'ayant que quatre cents hommes pour occuper ce poste important, il les fit rentrer dans la place à l'exception de trente hommes qui furent faits prisonniers. Bientôt les Français commencèrent le bombardement, et en moins de vingt-quatre heures ils avaient lancé deux mille bombes. Déjà ils s'étaient tellement avancés vers la tête du chemin couvert, que l'on pouvait les y atteindre avec la baïonnette. Le commandant fit des sorties que la faiblesse de sa garnison rendit presque nulles; cependant il parvint à déloger en un instant l'ennemi du chemin couvert; et c'est dans ces circonstances que le maréchal de Berwick fut atteint d'un coup de canon (*Voy.* Berwick); mais le prince Eugène ne put secourir la place, et Wutgenau se vit contraint de capituler. Il sortit avec les honneurs de la guerre, et se rendit à Maïence à la tête de sa garnison qui, quoique composée presque entièrement de nouvelles recrues, avait fait une défense très-honorable. L'empereur lui écrivit pour lui témoigner sa satisfaction, et lui donna le régiment de Ligneville. La diète de l'empire lui fit un riche présent en argent, et il fut nommé commandant de Maïence, puis gouverneur de Mantoue, avec rang de feld-maréchal-lieutenant. En arrivant dans cette place, en février 1735, il la trouva menacée par les Espagnols, et dans le plus mauvais état de défense. Les mesures énergiques qu'il sut prendre firent renoncer les Espagnols au projet de l'attaquer. L'Autriche étant alors menacée d'une guerre avec la Turquie, et l'empereur voulant être bien instruit de l'état où se trouvaient les places fortes de la Hongrie, nomma Wutgenau (20 juin 1736), inspecteur-général de toutes ses fortifications, soit dans les états héréditaires, soit dans l'empire germanique. Après avoir terminé son inspection, ce général était en chemin pour retourner à Vienne, lorsqu'une indisposition subite et violente le força de s'arrêter dans un village près de Stuhl-Weissenbourg. Le lendemain il se fit transporter jusqu'à Raab, d'où il fit connaître à son souverain combien il regrettait de ne pouvoir continuer sa route. Aussitôt le prince lui envoya un de ses médecins, et chargea le baron de Seckendorf de lui remettre une petite pharmacie en argent, avec un billet où il lui disait:

« Je prends une part bien vive à » l'incommodité qui vous est sur- » venue. Tâchez de guérir prompte- » ment, et venez me voir, j'ai be- » soin d'avoir un entretien particu- » lier avec vous. » Mais Wutgenau sentait ses forces diminuer de jour en jour, et son épouse, qu'il avait fait venir en toute hâte de la Silésie, n'eut que le temps de lui faire ses adieux; il expira dans ses bras, le 23 décembre 1736. L'empereur fut très-affligé de sa mort, et il ordonna au commandant de Raab de lui rendre de grands honneurs funéraires. G—y.

WYATT ou WYAT (sir Thomas), courtisan et poète anglais, naquit en 1503, à Allington-Castle, dans le comté de Kent. Henri Wyatt, son père, avait joué un rôle dans la guerre civile qui ensanglanta l'Angleterre, sous le nom des deux Roses. La vivacité avec laquelle il s'était déclaré en faveur de la branche lancastérienne des Plantagenets l'avait rendu suspect aux agents de Richard III, et il avait été jeté dans un des cachots de la Tour de Londres, pendant le règne éphémère de l'usurpateur. Peut-être eût-il perdu la vie avec la liberté sans la révolution armée qui mit fin à la tyrannie de Richard. La catastrophe de Bosworth fut le signal du salut pour tous les détenus que la politique avait chargés de chaînes (1486). Wyatt, délivré un des premiers, eut l'art de se faire remarquer du vainqueur, et fut amplement indemnisé de quelques mois de prison par la reconnaissance du monarque, qui, après l'avoir nommé chef ou intendant du trésor, le fit asseoir parmi les membres du conseil-privé, et plus tard lui confia le commandement de l'avant-garde anglaise pendant les guerres de France. Ce fut en cette qualité que le père de notre auteur se trouva à la mémorable journée des Éperons. Pendant ce temps, Thomas Wyatt étudiait les langues anciennes dans les universités anglaises. Oxford et Cambridge revendiquent l'honneur d'avoir compté notre jeune courtisan au nombre de leurs disciples, et appuient leurs prétentions, la première, de l'autorité d'Antoine Wood (*Athen. Oxon.*); la seconde, de celle de Carter. Quelque décision qu'on admette sur un point si problématique, et peut-être la justice veut-elle qu'ici l'on adopte également les prétentions des deux villes rivales, il est certain que Wyatt, immédiatement après avoir quitté les bancs, se mit, selon l'usage dès-lors établi en Angleterre, à parcourir les pays étrangers. Il en revint doué de toutes les grâces et de l'aisance qui décèlent l'homme né pour le monde. Le nom de son père lui ouvrit l'entrée de la cour : ses saillies et ses bons mots firent le reste. Bientôt il devint un des favoris du vieux prince, qui, cédant lui-même à l'amabilité du courtisan, le rapprochait continuellement de sa personne, et semblait rechercher sa conversation. Il lui confia même le secret de diverses négociations, et finit par l'employer dans plusieurs ambassades. Il l'éleva de plus au rang de chevalier, ce qui le plaçait près des lords. Sa faveur s'accrut encore sous le règne de Henri VIII, dont le caractère despotique et altier ne repoussait nullement la plaisanterie, et sur qui une repartie, un mot spirituel pouvait souvent exercer une influence à laquelle aurait vainement prétendu l'argumentation la plus solide, parée de tous les charmes de l'éloquence. Cette influence fut quelquefois, à ce qu'il paraît, le

partage de Wyatt. De graves auteurs racontent que ses bons mots précipitèrent la consommation du schisme anglican, et plus tard la ruine du fameux cardinal Wolsey. On peut regretter qu'ils n'aient pas pris la peine de nous en rapporter quelques-uns, ou plutôt qu'ils n'aient pas fait un choix judicieux en les consignant dans leurs ouvrages. Au reste, de quelque faveur qu'ait joui Wyatt pendant les premières années du règne de Henri, il lui arriva, comme à presque tous les favoris de ce prince ombrageux et hautain, de déplaire, et même d'être obligé de quitter le palais du roi pour la Tour de Londres. Selon les uns, il aurait offensé la reine Anne de Boulen, que cependant il avait contribué à porter sur le trône. D'autres veulent au contraire qu'il ait été soupçonné d'être avec elle bien mieux qu'il ne convenait à Henri VIII. Mais il est probable que ces deux opinions sont également hasardées. On voit, par un discours que Wyatt lui-même prononça devant les juges, qu'il fut accusé d'entretenir une correspondance secrète avec le cardinal Pool, et d'avoir laissé échapper de sa plume des expressions peu respectueuses pour la majesté royale. Ces incriminations ridicules étaient, selon l'auteur, le résultat d'une intrigue de cour et de la jalousie de l'évêque de Londres, Bonner. Wyatt repoussa avec beaucoup d'esprit, de force et d'aisance, les calomnies de ses ennemis. Mais le roi était prévenu, et la sentence portée d'avance. Il fut deux fois emprisonné et condamné à payer une amende. Heureusement, ses amis intercédèrent en sa faveur, et prouvèrent son innocence. Henri lui rendit ses bonnes grâces, et pour lui donner un témoignage public de sa confiance, l'envoya comme ambassadeur à la cour impériale. Wyatt partit sur-le-champ. Mais la précipitation qu'il mit à se rendre vers le port où il devait s'embarquer, au milieu des chaleurs de l'été, lui devint fatale; il fut attaqué d'une fièvre maligne, et expira peu de temps après à Shirebourne dans le comté de Dorset, en 1541. Il n'avait encore que trente-huit ans. C'est principalement comme poète que Wyatt a droit à quelque célébrité. Ami intime du comte de Surrey, il contribua ainsi que lui à rendre la langue de ses compatriotes un peu moins rude et moins sauvage. Sa versification a quelque chose de l'harmonie et de la grâce italiennes : cependant il s'en faut de beaucoup qu'il atteigne à la mélodieuse souplesse de Dryden et de Pope. De plus on doit remarquer que trop souvent la phrase de Wyatt n'est poétique, disons mieux, ne forme un vers, qu'aux dépens de la clarté ; et ici l'obscurité ne résulte pas de l'emploi des mots, des tours exclusivement réservés à la poésie. L'imitation des poètes italiens introduisit aussi dans ses vers les *concetti* et les puérilités à la mode au-delà des Alpes. On voit d'ailleurs que Wyatt s'était trompé dans le choix de ses sujets, qui roulent presque perpétuellement sur l'amour, et qui étaient peu en harmonie avec l'humeur caustique et badine qui était le fonds de son caractère. Ses sonnets, calqués sur ceux de Pétrarque, sont froids, pédantesques, vides de sentiment et de passion; ils ressemblent à leur modèle comme une momie à un personnage vivant. Surrey l'emporte de beaucoup sur lui à cet égard. En revanche, Wyatt reprend la supériorité dans la satire. C'est avec une fidélité à-la-fois spi-

rituelle et poétique qu'il décrit les travers et les vices de son temps; et il est permis de croire que s'il s'était exclusivement consacré à ce genre, il serait encore loué sans restriction par la postérité, malgré les graves changements que trois siècles ont dû apporter dans la langue, les idées et les mœurs de ses compatriotes. Ce qui nous reste des poésies de Wyatt a été publié conjointement avec celles de Surrey, en 1557, in-4°., etc. (*Voyez* SURREY, XLIV, 232). Ses œuvres ont été réimprimées avec celles de son ami, par G.-Fr. Nott, 1812, 2 vol. in-4°. Les auteurs de la *Revue d'Édinbourg*, en annonçant cette édition, l'ont jugée peu nécessaire, surtout à l'égard de Wyatt, qui selon eux manquait absolument de feu poétique. Il avait composé aussi une paraphrase des psaumes en vers anglais. Surrey donne de grandes louanges à cette composition. Mais le peu qui en a été publié dans la dernière édition de la collection des *Poètes anglais* nous donne lieu de ne point regretter la perte des autres. L'*Éloge* de Wyatt, par Surrey, se trouve dans les œuvres de ce dernier, et fait autant d'honneur au panégyriste qu'à l'ami qu'il regrette. Léland publia vers le même temps un recueil de pièces en vers latins élégiaques sur la mort de notre poète, sous le titre de *Næniæ in mortem Thomæ Viati, equitis incomparabilis, Joanne Lelando Antiquario auctore*, un vol. in-4°. P—OT.

WYATT (THOMAS), fils du précédent, se distingua dans les troupes anglaises par son intrépidité. Il était capitaine, lorsque l'avénement de Marie au trône excita tant de mécontentements et d'intrigues dans le royaume. Cependant un premier soulèvement avait été étouffé, et l'Angleterre était tranquille, quand l'annonce du mariage de la reine avec le roi d'Espagne Philippe II servit de prétexte aux séditieux pour organiser de nouveaux bouleversements. Le duc de Suffolk était encore l'âme de cette conspiration; mais Wyatt en fut le bras, et seul, des agents qui furent mis en avant par le véritable chef, il obtint quelques succès. Quatre gentilshommes, sir Pierre Croft, sir Pierre Carew, Gibbs et Champernham, devaient combiner leurs mouvements avec le sien, et agir dans le Devonshire, le comté de Cornouailles et la principauté de Galles, tandis que Wyatt soulèverait le comté de Kent. Nous examinerons plus tard quel était le but de cette insurrection. Ce qu'il y a de certain, c'est que le comte de Devonshire (Courteney), soit que définitivement on lui eût promis la main d'Élisabeth, soit que les conspirateurs ne lui eussent donné que des espérances, soit enfin qu'il s'engageât sans motifs d'ambition parmi les mécontents, devait y figurer, et que l'on comptait principalement sur lui pour faire prendre les armes aux habitants du comté de Devon. Mais rien ne s'exécuta conformément au plan qu'on avait arrêté. Le complot, ourdi à cause de l'union de la souveraine d'Angleterre avec le fils du monarque des Espagnes, ne devait éclater que le jour de la cérémonie nuptiale. Carew se déclara inopinément avec ses deux amis Champernham et Gibbs: Courteney qui devait se joindre à eux balança; et le peuple, que sa présence aurait entraîné dans le parti des rebelles, resta muet. En vain de pompeuses proclamations étaient distribuées; en vain des adres-

ses étaient proposées à la signature des habitants d'Exéter. A peine quelques hommes perdus de dettes se joignirent à eux, et peu après ils furent tous arrêtés ou forcés de chercher un asile en France. D'autre part Croft, dont tous les pas étaient surveillés, ne fut pas plutôt arrivé dans ses terres voisines des douze comtés de Galles, qu'il fut saisi dans son lit. Enfin le duc de Suffolk lui-même ne put, ni par son influence ni par ses largesses, déterminer le peuple des villes à le suivre : un léger engagement dans les environs de Coventry acheva de le convaincre qu'il fallait se réserver pour des temps plus heureux ; et bientôt un de ses tenanciers nommé Underwood le livra aux soldats qui le cherchaient. Wyatt seul parvint à donner à la rébellion une apparence formidable ; et quoique forcé d'agir avant le temps, par la précipitation de ses complices, il déploya tant d'habileté, et mit tant de secret dans l'organisation du mouvement qu'il projetait, que ses ennemis ne lui refusèrent pas des louanges dues à la vigilance et à l'activité même, quand elles sont si mal employées. A peine ce nouveau chef eut-il tiré l'épée, qu'il vit quinze cents hommes d'élite autour de lui. Cinq mille autres, non moins déterminés, étaient encore dans leurs foyers, mais se tenaient prêts à voler au premier signal sous ses étendards. Le vieux château ruiné de Rochester lui servit de demeure pendant ses premières opérations ; un complice secret, nommé Winter, commandait une escadre de cinq voiles sur la Tamise, et lui fournissait des munitions et de l'artillerie : en même temps il érigeait des batteries pour défendre le passage du pont et la rive opposée du fleuve. Néanmoins la fortune sembla d'abord se déclarer contre son entreprise. Un détachement qu'il avait envoyé vers Knevet fut battu au-dessous de cette ville, par sir Robert Southwell. Lord Abergavenny défit de même un renfort considérable qu'amenait à Rochester un conspirateur nommé Isley. Le shérif et les habitants de Cantorbéry refusèrent de lui ouvrir leurs portes. Enfin, malgré les assurances qu'il renouvelait sans cesse, et de la coopération des Français, et des progrès de l'insurrection sur les autres points du royaume, le nombre de ses partisans décroissait de jour en jour; et peut-être ses forces se fussent-elles dissipées sans coup férir, si la cour les eût abandonnées à elles-mêmes. Mais des troupes royalistes étaient déjà en marche sous la conduite du duc de Norfolk. Quoique inférieures en nombre, le chef les mena aussitôt vers les murs où était renfermé l'ennemi ; et, après avoir à haute voix, mais vainement, offert le pardon au nom de la reine, il leur commanda de forcer le passage du pont. Tout à coup un officier appelé Bret, qui, à la tête de cinq cents habitants de Londres, s'était volontairement adjoint au duc, fit faire halte à sa colonne, et levant son épée, déclara qu'ennemi implacable des étrangers il allait verser son sang pour la cause du brave capitaine Wyatt. Tous ceux qu'il avait sous son commandement le suivirent; et Wyatt lui-même, passant le pont à la tête de sa cavalerie, rejoignit ses nouveaux partisans. Norfolk et ses principaux officiers, craignant une défection générale, commencèrent à opérer leur retraite vers Gravesend. Mais ils eurent encore à regretter beaucoup de transfuges ; et ils virent sept pièces

d'artillerie, qu'ils avaient amenées avec eux, tomber au pouvoir des rebelles. Ce succès imprévu ouvrit les yeux aux ministres, et leur prouva que les conspirateurs s'étaient ménagé des intelligences jusque dans le cœur de la ville. On prit aussitôt des mesures pour préserver la Cité et surtout la Tour; les ponts furent rompus dans un rayon de quinze milles, et l'on s'assura des bateliers de la rive opposée; une récompense de cent livres sterling par an, en biens-fonds, fut offerte à celui qui arrêterait Wyatt. En même temps les ministres, effrayés de ses progrès, lui envoyaient un message, et le priaient de faire connaître toute l'étendue de ses demandes. Cet aveu de faiblesse redoubla la confiance des révoltés, et le chef osa répondre qu'il voulait que la reine remît entre ses mains la garde de sa personne, que le conseil-d'état fût cassé et recomposé à son gré, enfin qu'on lui confiât le gouvernement de la Tour. Tandis que tout s'indignait et tremblait dans le palais, et que les ambassadeurs espagnols, craignant pour leur vie, se réfugiaient dans des bateaux marchands, Wyatt s'emparait du faubourg de Southwark. Mais la populace qu'il s'attendait à voir affluer dans son camp, resta spectatrice indifférente des événements. La cour alors reprit courage; les renforts qu'elle demandait de tous côtés arrivèrent, et Wyatt, dont l'armée avait compté jusqu'à quinze mille hommes, en eut bientôt perdu plus de la moitié. Le feu des canons de la Tour le força d'abandonner Southwark, et il perdit encore du monde dans cette retraite. C'est alors que résolu à porter un coup décisif ou à périr victime de son audacieuse entreprise, et comptant sur l'assistance de quelques-uns des réformateurs de la Cité, il forma le dessein de surprendre Ludgate, une heure avant le lever du soleil. En conséquence, il dirigea sa marche vers Kingston, passa la Tamise à la nage, et fit rétablir le pont qui avait été démoli en partie. Le gros des rebelles passa ensuite; mais bientôt des retards inattendus semblèrent rendre l'entreprise inexécutable; et le nombre des insurgés diminua encore. Pour comble de malheur, des transfuges allèrent informer la reine du coup tramé par Wyatt. Tous les royalistes disponibles furent immédiatement appelés par la cour, et le lendemain à quatre heures du matin dix mille hommes d'infanterie, quinze cents chevaux, de puissantes batteries de canon couronnaient les hauteurs opposées à St.-James. Cet appareil formidable déconcerta le chef des rebelles. Mais il sentait que la retraite serait sa destruction complète, et qu'une aveugle intrépidité pouvait seule donner encore quelques chances de réussite. Saisissant un étendard, il se précipita comme pour charger la cavalerie. Celle-ci s'ouvrit, soit par la violence du choc, soit que l'ordre en eût été donné d'avance, et laissa passer environ cinq cents hommes, puis se refermant tout-à-coup, elle sépara ainsi en deux corps la masse des insurgés. Ceux qui étaient éloignés de leur chef n'apportèrent qu'une faible résistance, et furent faits prisonniers à l'exception d'une centaine qui restèrent sur le champ de bataille. Wyatt et ses compagnons avancèrent jusqu'aux portes du palais de Ludgate; lui-même, laissant ses amis à quelque distance, s'approcha jusqu'à l'entrée, et demanda à être admis devant la reine. Refusé, il revint sur ses pas, et trouvant le

combat engagé, il y prit part jusqu'à ce qu'il n'eût plus autour de lui que quarante compagnons. Alors, un héraut d'armes l'ayant invité à épargner le sang de ses amis et à se rendre prisonnier, il jeta son épée et se remit entre les mains de sir Maurice Berkely, espérant qu'il serait traité non point en rebelle, mais en prisonnier de guerre. Il ne fut pas longtemps à s'apercevoir de son erreur. Marie, qui lors de la première conspiration tramée contre elle n'avait sévi qu'à l'égard de trois conjurés, avait adopté depuis les principes sévères de Philippe, et elle crut devoir déployer en cette circonstance la plus grande rigueur. Ce fut même vainement que, dans l'espoir de sauver sa vie, il laissa échapper des aveux qui furent autant de charges d'accusation contre Élisabeth, toujours en butte aux soupçons et à la jalousie de sa sœur. Déjà le duc de Suffolk avait déclaré qu'en levant l'étendard de la rebellion, son but était de faire monter sur le trône la fille d'Anne de Boulen, en la mariant à Courteney : Wyatt avoua qu'il avait à diverses reprises écrit à cette princesse, et lorsqu'il fut confronté avec Courteney, il soutint que ce dernier avait été l'instigateur de cette levée de boucliers, et que s'il se trouvait pour l'instant dans les rangs des défenseurs de Marie, c'était grâce à une apostasie sinon plus criminelle, au moins plus honteuse que sa révolte. Cette facilité à nommer les complices ou les auteurs de l'entreprise rabaissa Wyatt dans l'esprit de ses adversaires, qui jusqu'alors avaient conçu la plus haute idée de sa fermeté et de son courage, et n'adoucit ni la sévérité des juges, ni l'indignation de la reine. Condamné à périr par la main du bourreau, il marcha au supplice le 11 avril 1554. Selon quelques historiens, il se rétracta sur l'échafaud, et proclama l'innocence d'Élisabeth. Mais cette dernière circonstance est une hypothèse gratuite à très-peu de chose près, puisqu'elle n'a d'autre base parmi les documents contemporains que l'affirmation de l'ambassadeur français Noailles. Entraînés par leur zèle pour la religion anglicane, presque tous les écrivains anglais se sont efforcés de laver Élisabeth du reproche d'avoir trempé dans une conspiration dont le but était sinon de faire périr, du moins de faire descendre du trône sa sœur aînée. Que tel fut le dessein des rebelles, c'est ce que démontrent les proclamations de Wyatt, proclamations dont l'idée dominante est celle-ci ; que Marie en prenant possession du diadème de Henri VIII, avait promis de ne point rétablir le catholicisme, de ne point épouser de prince étranger; qu'ayant violé ses promesses, elle était par le fait même déchue du trône. Quant à la connivence, et peut-être à la complicité d'Élisabeth, non-seulement lord Russel, un des conjurés, avouait lui avoir porté une lettre de Wyatt, mais une autre lettre par lui adressée à la princesse avait été interceptée (25 janv.) quelques jours avant que la conspiration éclatât, et fut dans la suite reconnue par Wyatt. Trois lettres confidentielles de l'ambassadeur français à sa cour expliquaient avec non moins de clarté tout ce qui se machinait dans l'ombre : enfin la conduite même d'Élisabeth, son éloignement de la métropole, le soin qu'elle avait de remplir sa maison de soldats, tout semble être d'accord pour faire croire à la réalité d'un dessein qui ne devait que trop flatter un esprit

ambitieux et dominateur. A tout cela qu'oppose-t-on? l'insuffisance des aveux de Wyatt? mais, comme on voit, nous ne faisons point entrer ces aveux en ligne de compte; l'acquittement d'Élisabeth par le conseil de sa sœur? mais Gardiner, au courage et à l'intégrité de qui elle dut la vie, se bornait à faire voir qu'elle ne s'était compromise par aucune démarche active, et qu'on ne pouvait juridiquement lui appliquer la lettre de la loi; le témoignage même de l'accusée? mais jamais Élisabeth n'a passé pour pécher par excès de sincérité; et, si l'on veut examiner scrupuleusement ses paroles, on sentira qu'il y a bien des aveux sous ces dénégations. Au reste, cette question est décidée depuis que le docteur Lingard, dans l'Histoire du règne de Marie, a consigné les résultats des Mémoires de Noailles et de Renard. Il ne nous reste pour achever l'esquisse complète de la conjuration de Wyatt qu'à fixer les yeux des lecteurs, d'une part, sur la coopération secrète du plénipotentiaire français, dont l'hôtel était le rendez-vous des conspirateurs et le centre de tous leurs conciliabules; de l'autre, sur la fin tragique de Jeanne Grey et de son époux, que Marie fit décapiter quatre jours après l'action de Templebar. Marie victorieuse leur avait accordé la vie après son triomphe, et les gardait comme gages de la fidélité du duc de Suffolk. Ce gage était racheté par la rebellion du duc; et c'est ainsi que le complot de Wyatt devint funeste, non-seulement à ceux qui y participaient, mais encore à ceux qui en avaient ignoré l'existence.

P—ot.

WYATT (Jacques), un des plus célèbres architectes modernes, naquit à Burton, dans le comté de Stafford, vers l'année 1743, et fit ses premières études dans sa ville natale où il resta jusqu'à l'âge de quatorze ans. A cette époque, lord Bagot, ambassadeur de la Grande-Bretagne près de Sa Sainteté, étant parti pour l'Italie, Wyatt eut le bonheur d'être compris dans la suite de ce diplomate. Arrivé dans l'ancienne capitale du monde, le goût qu'il avait déjà montré dans l'humble cité de Burton, pour les beautés de l'architecture, se développa à la vue des chefs-d'œuvre de l'antiquité et des belles imitations des modernes. Riche d'enthousiasme, d'imagination et de patience, il étudia avec le soin le plus minutieux ces admirables monuments, et se pénétra des idées, du génie, du caractère des artistes qui les ont créés. On l'a entendu raconter, dans la suite, que pendant son séjour à Rome il avait souvent grimpé jusque sur le sommet de la coupole de Saint-Pierre, et qu'il mesurait de ses mains la hauteur de ce gigantesque édifice. De Rome, Wyatt se rendit à Venise, où, sous la tutelle du célèbre Viscentini, il joignit à l'étude de l'architecture celle de la peinture, ou du moins des principes de cet art. Revenu en Angleterre, à vingt ans, il se trouva capable de prendre place parmi les maîtres les plus habiles à un âge où beaucoup ne peuvent même pas siéger sur le banc des écoles. Il ne lui manquait qu'un grand ouvrage à exécuter. Le plan du Panthéon de Londres, Oxford-Street, fixa sur lui l'attention publique, et le plaça parmi les premiers architectes anglais. Rien n'égale ce bel édifice pour la grandeur et l'harmonie de l'ensemble, pour la profusion et la sévérité des ornements. De toutes les parties de l'Angleterre et bientôt de l'Eu-

rope, on adressa des demandes, des propositions à Wyatt. L'impératrice de Russie le fit engager par son ambassadeur à quitter Londres pour Pétersbourg : ses appointements en Russie devaient être portés à la somme qu'il fixerait lui-même. Quelque avantageuses que fussent ces conditions, Wyatt refusa d'y souscrire. Il était d'ailleurs sans cesse et lucrativement employé tant par le gouvernement que par les particuliers. A la mort de sir William Chambers, il fut nommé à sa place inspecteur-général des bâtiments; et peu de temps après, Benjamin West ayant été obligé, par suite d'une contestation, de résigner la présidence de l'académie royale, Wyatt fut élu pour le remplacer. Il refusa néanmoins les fonctions honorables qu'on lui imposait, et ne les accepta enfin que sur l'ordre formel du roi : encore les rendit-il à West l'année suivante. Parmi les nombreux édifices élevés ou restaurés par Wyatt, les plus remarquables sont le palais de Kew, l'abbaye de Fonthill, l'église d'Hanworth, le palais des lords, la chapelle de Henri VII, le château de Windsor, Bulstrode, Doddington-Hall, etc., etc. Dans tous, on remarque un goût pur et correct, en même temps qu'un style grandiose, large et harmonieux. Il est heureux surtout dans les compositions où il a suivi les règles de l'architecture grecque : celles où il s'est abandonné à ses propres inspirations, celles où il a essayé d'imiter le genre gothique sont loin d'être également admirées par les connaisseurs. Peut-être est-ce la faute du genre plus que celle de l'artiste. Tant de travaux, la plupart magnifiquement récompensés, auraient dû, au bout d'une carrière de quarante-huit ans, donner à Wyatt la fortune d'un prince; malheureusement son économie n'égalait point ses talents. Il mourut le 5 septembre 1813, âgé de soixante-dix ans, sur la route de Londres, où il se rendait dans la voiture d'un de ses amis. Une autre voiture ayant accroché celle-ci, la violence du choc donna, à ce que l'on suppose, une commotion violente au cerveau de notre architecte, et il expira sur-le-champ. L'aîné de ses fils exerce encore l'architecture à Londres avec succès. P—ot.

WYCHERLEY. *V.* Wicherley.

WYCK (Thomas), surnommé le *Vieux*, peintre et graveur à l'eau-forte, naquit à Harlem en 1616. Il excellait à représenter des ports de mer remplis de vaisseaux et fournis de tous les objets qui appartiennent à la marine. Il peignit avec un égal succès des foires, des places publiques, des tréteaux de charlatans, de faiseurs de tours et de bateleurs. Ses intérieurs de laboratoires de chimistes sont traités avec un soin et une exactitude rares. Rien, jusqu'aux moindres détails, n'est négligé par lui. Son dessin est correct, sa couleur chaude et bien empâtée, son pinceau facile, quoique soigné. Il fit en Italie un séjour de quelques années, qui fut profitable pour son talent. A Naples particulièrement, il peignit la plupart des ports de ce royaume, et enrichit ses tableaux, remarquables par leur vérité, d'une multitude de figures touchées avec beaucoup d'esprit et coloriées suivant l'usage du pays. Dans presque tous ses ouvrages, on voit un Turc habillé en rouge et coiffé d'un turban blanc. Il tâcha d'imiter la manière de Bamboche; et ses tableaux jouissaient d'une si grande estime, que, même de son vivant, on les payait des prix

exorbitants. Il a gravé à l'eau-forte, d'une pointe ferme et légère, divers petits sujets qui ne sont pas moins recherchés que ses tableaux. Il se trouvait dans la collection de Marotte quatorze eaux-fortes de Wyck, qui, à la vente de son cabinet d'estampes, ont été payés plus de trois cents francs. Les plus remarquables sont : I. Une *Femme assise à terre, avec un bâton entre les jambes*, pièce en cuivre, d'un pouce de diamètre. II. Un *Cavalier au galop*, de même dimension. III. Deux *Cavaliers qui font en courant le coup de pistolet*, de trois pouces de large sur un de haut. IV, V et VI. Trois *Familles de villageois*, dans un paysage orné de ruines, mais dont les personnages et les fonds sont différents. VII. *Femme assise, filant sa quenouille, et ayant son mari accroupi par terre auprès d'elle*, etc. Wyck, à son retour d'Italie, s'était fixé à Utrecht ; il mourut de la peste qui ravagea cette ville en 1686. — Son fils Wyck (*Jean*) naquit à Utrecht vers 1645. Élevé par son père, ses premiers tableaux le placèrent au rang des maîtres. Il peignit de préférence des chasses au cerf, au sanglier, etc. Ses tableaux flattent agréablement les yeux, par la noblesse de la composition, le mouvement, l'air de fête qu'il a su y répandre : ce sont des femmes en amazones, des chasseurs habillés magnifiquement, qui se livrent aux plaisirs de la chasse. Il a dessiné avec talent les animaux, et surtout les chevaux. Sa couleur est brillante ; son paysage est varié, ses arbres d'un choix heureux, ses ciels et ses lointains légers et vaporeux. Appelé à Londres sur sa réputation, il la soutint par de nouveaux ouvrages. Ce fut lui que Kneller choisit pour peindre le cheval de bataille sur lequel était monté le duc de Schomberg, dont il était chargé de faire le portrait. Ce tableau a été gravé par Smith. Jean Wyck demeura plusieurs années à Londres ou dans les villages des environs, toujours occupé. Ses principaux ouvrages, pendant ce séjour, sont : I. La *Bataille de la Boyne entre Guillaume III et Jacques II*. II. Le *Siége de Namur*. Il paraissait avoir pris Wouwermans pour modèle. Ses compositions en petit sont plus estimées que celles en grand, sous le rapport du pinceau et de la couleur. Il mourut à Londres en 1702. P-s.

WYDRA (Stanislas), jésuite et professeur de mathématiques à l'université de Prague, naquit à Koënigsgrætz le 13 novembre 1741, et mourut à Prague le 3 déc. 1804. Nous avons de lui : I. *Elementa calculi differentialis et integralis, meletema de regulis arithmeticorum*, Prague, 1773, in-8°. II. *Annotationes in regulas arithmeticorum, quas regula aurea ingreditur*, ibid., 1773, in-8°. III. *Supplementum tractatûs de sectionibus conicis*, ibid., 1775, in-8°. IV. *Historia matheseos in Bohemiâ et Moraviâ cultæ*, ibid., 1778, in-8°. V. *Vita Josephi Stepling*, ibid., 1779. VI. *Oratio ad monumentum à Mariâ-Theresiâ-Augustâ, Josepho Stepling in bibliothecâ Clementinâ erectum rituque solemni dedicatum*, ibid., 1780, et réimprimé la même année, in-8°. VII. *Oratio funebris, dùm alma sodalitas latina major Beatæ Mariæ Virginis ab archangelo salutatæ Pragæ piis suorum manibus parentaret*, ibid., 1780, in-8°. VIII. *Vie de Bohuslaw Aloys Baldin, de la société de Jésus, de Kœnigsgrætz, publiée*

le 29 *décembre* 1788 (all.), ibid., in-8°. IX. *Sur les masses d'or que l'on a découvertes en* 1771, *à Podmokl* (all.), Prague, 1777, in-8°. Le même auteur a publié, depuis l'an 1773 jusqu'à sa mort, plusieurs Dissertations sous ce titre: *Tentamina ex mathesi purâ et applicatâ*, Prague, in-8°. G—y.

WYERMANN ou WEYERMANN (JACQUES CAMPO), peintre fameux par ses aventures, naquit à Bréda en 1679. Sa mère, Élisabeth de Saint-Mourel, appelée vulgairement *Lys Sint-Mourel*, avait servi dans les armées avec distinction; et, après avoir assisté à plusieurs batailles, elle avait eu son congé comme sergent. Elle en portait encore l'habit et la canne. Son fils, à l'âge de dix-huit ans, était excellent peintre en paysage, mais extrêmement débauché. Sa mère, l'ayant un jour surpris avec une personne de mauvaise vie, les mit à la porte tous les deux à coups de canne. Le jeune Wyermann se rendit à Anvers, pour se perfectionner dans la peinture. De là il alla à Lille avec une jeune personne qu'il avait séduite. Ayant résolu de l'abandonner, il écrivit au père, pour lui faire connaître où il retrouverait sa fille. A Paris il fréquenta les maisons de jeu; et après des aventures honteuses il se rendit en Italie. S'étant arrêté dans un petit endroit, à peu de distance de Lyon, il se trouva obligé de partager son lit avec un autre voyageur, et coucha, assurent ses biographes, avec Cartouche, qui, ayant pris confiance dans son caractère, lui proposa d'entrer dans sa bande. Le peintre refusa; et Cartouche, en le quittant, lui donna une bourse pleine de louis et deux balles de plomb qu'il devait montrer s'il venait à être attaqué par la bande. De nouvelles aventures l'attendaient à Rome. Il y trouva Van Dyk; et, comme compatriotes, ils passèrent quatre mois dans le même logement. Mais un enlèvement et d'autres tours forcèrent bientôt Wyermann, qui avait pris le nom de *Campo*, à quitter les états de l'Église. Il se rendit en Allemagne; et partout il donna de nouvelles preuves qu'il n'oubliait ni les conseils ni les leçons de Cartouche. Il s'occupait en même temps de travaux littéraires. Il commença à la Haye à travailler à sa *Biographie des peintres*, à son *Voyage en Brabant* et à quelques autres petits ouvrages qui eurent du succès, parce qu'il savait manier adroitement la satire. Il s'enfuit à Londres avec une riche veuve, qu'il abandonna quand il eut dépensé ce qu'elle avait emporté. Étant revenu en Hollande, il commença à publier son *Amsterdamer Harmans*, journal dans le genre du *Spectateur anglais*, qui eut du succès. Ses biographes disent que Pierre-le-Grand, pendant son séjour en Hollande, vint le visiter, qu'il lui proposa de le suivre en Russie, lui offrant la place d'historiographe, avec le titre de conseiller-d'état, et que Wyermann refusa, disant que sa liberté lui était trop chère pour la vendre. Cependant le journaliste n'épargnait pas plus ses amis que ses ennemis; ayant attaqué d'une manière grossière la Compagnie des Indes Occidentales, il fut tout-à-coup arrêté et condamné pour la vie aux travaux forcés dans la prison de la Haye, appelée la *Cour de Hollande* (1739). Il y mourut en 1747. Parmi ses écrits, nous citerons ses *Lebensbeschreibungen der Niederlandschen Kunstschilders*, ou *Vies des artistes des Pays-Bas*, la Haye, 1729, 3 vol. in-4°. Voyez *Aventu-*

res singulières de Jacques Campo Wyermann (holl.), la Haye, 1756, et en all., Francfort et Leipzig, 1764, in-8°. G—y.

WYKEHAM (William ou Guillaume de), chancelier d'Angleterre, et fondateur du collége Neuf à Oxford, mérite la célébrité autant par la part qu'il prit aux affaires de son temps, que par ses vertus, sa munificence et son amour pour les lettres. Il naquit, en 1324, dans le Hampshire, au village de Wykeham. Le nom du lieu de sa naissance était-il aussi celui de sa famille? c'est ce qui nous semble très-peu probable. Son père et sa mère ne se trouvent désignés dans les documents historiques que par les prénoms de Jean et de Sibylle. Quelques écrivains ont voulu que le nom de ses parents fût *Long* ou *Perrot*, mais sans apporter rien qui ressemble à des preuves. Quoi qu'il en soit, sa famille n'était pas dépourvue d'illustration. Mais diverses circonstances l'avaient réduite à une telle pauvreté, que le père de Wykeham ne put lui donner d'éducation. Heureusement un protecteur riche s'intéressa à l'enfant dont il sut apprécier les dispositions. Ce seigneur, appelé Nicolas Uvedale, lord du manoir de Wykeham et gouverneur du château de Winchester, envoya l'enfant à l'école de cette ville, et l'y garda jusqu'à ce qu'il eût achevé ses cours. Wykeham apprit ainsi tout ce que l'on savait de son temps en grammaire, en mathématiques, en philosophie, en théologie et en jurisprudence. C'est donc à tort que quelques modernes, se copiant les uns les autres, ont parlé de l'ignorance de Wykeham comme d'un fait hors de doute. Cette assertion répandue dans le temps par quelques hommes jaloux de la réputation du célèbre chancelier, ou opposés à sa manière de voir, n'a pu être si légèrement adoptée que par des compilateurs sans critique. Il est vrai que, lancé de bonne heure au milieu des affaires et des intérêts politiques, Wykeham ne put suivre, avec le soin que l'on y mettait alors, toutes les controverses qui avaient lieu entre les disciples d'Occam et de Duns Scot. Mais comment penser que, quoique étranger à l'érudition scolastique du temps, le fondateur d'un collége, l'appréciateur éclairé des services que rendent les lettres et les sciences, n'en ait point connu les principes? Wykeham était encore jeune lorsqu'il sortit du collége de Winchester, et qu'il entra en qualité de secrétaire au service de son patron. Il fit alors connaissance avec lord Edyngdon, évêque de Winchester, et soit par la recommandation de ce prélat, soit par celle d'Uvedale, il parvint à se faire distinguer du roi d'Angleterre Édouard III. Quoiqu'il n'eût guère alors que vingt-trois ans, il fut presque aussitôt attaché à la cour. On ne sait dans quel poste il débuta; mais en considérant le goût du roi pour les beaux monuments d'architecture, et celui dont Wykeham commença, dès une époque très-peu postérieure, à donner des preuves, on a lieu de penser que sa place était relative aux bâtiments que faisait élever le monarque. En 1356, il fut nommé intendant de toutes les constructions royales. C'est d'après son avis qu'Édouard fit abattre la plus grande partie du château; et c'est d'après ses plans que la portion détruite fut rebâtie à-peu-près comme on la voit actuellement. Un autre grand ouvrage de notre architecte fut le château-fort

de Quenborough: et quoique dans ces constructions, en quelque sorte militaires, l'artiste ne pût librement déployer ce génie élevé, sévère et grave, qu'il fit paraître depuis dans les bâtiments de Winchester et d'Oxford, on ne peut pas refuser des éloges à son talent. Il n'est point étonnant que sous le règne d'un souverain aussi zélé pour l'architecture, Wykeham se soit élevé à une haute faveur, et enfin qu'il ait pris place parmi les hommes d'état et les grands. Pour y parvenir cependant il fut obligé de prendre l'habit ecclésiastique; car Édouard, peu maître chez lui, ne disposait guère que des dignités de l'Église. On a soupçonné toutefois que l'habile archevêque était déjà dans les ordres, parce que, dans tous les documents déposés aux archives d'Angleterre, et où se trouve le nom de Wykeham, ce nom est accompagné de la qualification de *Clericus*. Mais qui peut dire que *Clericus* n'est pas une traduction un peu plate du nom même de la dignité dont Wykeham était revêtu (*clerk of the king's works*, etc.)? Quoi qu'il en soit, le prêtre, intendant des constructions royales fut nommé, en 1357, recteur de Pulham, dans le comté de Norfolk; et, comme la cour de Rome élevait contre son installation des difficultés qui semblaient devoir se prolonger indéfiniment, le roi lui fit payer une somme de deux cents liv. sterl., don considérable à cette époque, et qui surpassait de beaucoup les revenus du bénéfice dont la possession était contestée par le souverain pontife. Non content de ce premier bienfait, Édouard conféra bientôt à son favori la cure de Flixton dans l'église de Litchfield, cure que celui-ci échangea l'année suivante contre une autre plus avantageuse. Il fut chargé ensuite de l'intendance et de l'inspection générale des châteaux de Windsor, Leeds, Douvres et Hadlam, des manoirs du vieux et du nouveau Windsor, de Wichemer, etc. En 1360, il fut nommé doyen de la chapelle libre royale ou collégiale de Saint-Martin-le-Grand, à Londres. Enfin, l'opiniâtreté pontificale ayant cédé aux desirs bien prononcés d'Édouard, Wykeham prit tranquillement possession du rectorat de Pulham. Les années suivantes lui apportèrent encore de nouveaux bénéfices, dont le revenu lui donnait annuellement 842 liv. sterl. (21050 fr.). Mais l'heureux dignitaire faisait un noble usage des faveurs de la fortune, et ne recevait d'une main que pour donner de l'autre. Pendant qu'il était doyen de la collégiale de Saint-Martin-le-Grand, il fit bâtir à ses dépens le cloître de la maison du chapitre, et le corps de l'église. Son avancement civil ne fut pas moins rapide. Chargé d'abord du sceau privé (1364), il devint successivement secrétaire du roi, chef du conseil-privé, gouverneur du grand-conseil, et enfin chancelier d'Angleterre. Remarquons cependant qu'à l'exception de la dernière, toutes ces dignités ont semblé à quelques historiens n'être que des qualifications données à Wykeham, par la voix publique ou par les courtisans pour indiquer sa puissance et son crédit auprès de son maître. Mais cette conjecture nous semble bien légère et peu vraisemblable; car encore est-il plus naturel de supposer quelques antécédents à un chancelier, que de le croire porté brusquement et sans débuts préliminaires à une des places les plus éminentes et les plus difficiles de l'administration. Au reste,

lorsque cette nomination fut portée à Wykeham, il y avait déjà quelque temps qu'il avait succédé à son vieil ami Edyngdon, en qualité d'évêque de Winchester; et il avait reçu de la cour de Rome les bulles les plus honorables et les plus flatteuses. Son apparition dans le parlement fut remarquée par la nouveauté et la sévérité du ton qu'il y adopta. Jusque-là les prélats avaient apporté à la tribune quelque chose de la verbosité et de la bonhomie de la chaire. Wykeham parlant d'affaires d'état ne fut qu'homme d'état; et peut-être est-il juste de dire que c'est à lui qu'on dut le premier modèle du style parlementaire. Cependant son administration lui attira des ennemis; et en 1371, le parlement ayant adressé une requête au roi pour l'engager à retirer à tous les hommes d'église les dignités civiles dont ils étaient revêtus, Wykeham envoya sa démission, qu'Édouard accepta à regret, en obtempérant aux ordres que ses chambres lui donnaient sous forme de suppliques. Retiré dans son diocèse, Wykeham réforma les abus, visita les églises, les couvents, et s'appliqua à rétablir la sévérité de la discipline antique. Il s'occupa en même temps de l'établissement d'une maison d'éducation; après avoir mûrement réfléchi à la forme qu'il donnerait à son institution, il se détermina à bâtir, d'une part un collége à Oxford, et de l'autre, à Winchester, une école destinée à lui servir de pépinière. Il avait déjà fait beaucoup d'achats dans la première de ces villes, et l'école de Winchester, sans posséder encore tous ses bâtiments, commençait à être en activité sous Richard de Herton, lorsque les intrigues de ses ennemis, favorisés par le duc de Lancastre, vinrent entraver l'exécution de ses plans. C'était le temps où Édouard, confiné à Etham, par le regret d'avoir perdu le prince Noir, abandonnait totalement aux mains de Jean de Gand les rênes de l'état. Ce prince, docile aux suggestions d'Alix Pierce, venait de faire mettre en prison Pierre de la Mere, et de dépouiller du bâton de maréchal le comte de March, pour avoir osé parler de cette femme en plein parlement avec plus de franchise que de prudence. Wykeham, coupable du même crime, fut dénoncé sous des prétextes frivoles. L'acte d'accusation dressé contre lui roulait sur huit chefs principaux; mais sept furent écartés par ses collègues; et ce fut seulement en considération du huitième que les pairs décrétèrent premièrement que Wykeham cesserait de faire partie du parlement et de paraître à la cour; secondement, que l'on saisirait tout son temporel. Une mesure aussi violente ne pouvait rester inaperçue et sans réclamation. Aussi, dès la séance suivante, l'évêque de Londres (Guillaume Courtney) déclara-t-il qu'il votait contre tout subside accordé à la cour (et l'on sait combien à cette époque les troubles civils et les prodigalités des princes rendaient les subsides urgents) jusqu'à ce qu'on eut fait satisfaction au clergé offensé tout entier par la conduite que l'on venait de tenir à l'égard de l'évêque de Winchester. Ce discours hardi trouva des approbateurs dans la chambre, et fut appuyé par l'archevêque de Cantorbéry et d'autres membres, avec tant d'énergie, que les partisans de la faction lancastérienne se virent obligés de céder au vœu de la majorité, et d'admettre dans leur sein celui qu'ils venaient de faire exclure. On sent qu'après cet échec ils ne

purent pas non plus maintenir long-temps la saisie de son temporel. D'ailleurs, l'opinion se déclarait contre eux hors des chambres, bien plus énergiquement encore, car chacun savait à quel usage l'évêque consacrait la plus grande partie des revenus épiscopaux. Cependant en le remettant en possession de ses biens, on ajouta à la sentence de décharge cette clause désagréable, qu'il équiperait trois vaisseaux de guerre pour le service du roi, ou qu'il en paierait la valeur présumée au trésor. Édouard III mourut le 21 juin 1377, et avec lui finit la toute-puissance du parti de Lancastre qui, dès l'avènement du jeune roi, vit ses antagonistes plus capables de lui disputer la victoire. Un de leurs premiers triomphes fut de faire complètement acquitter et réhabiliter Wykeham. Néanmoins celui-ci eut besoin d'appeler à son aide toute sa circonspection pendant la minorité de Richard II. Mais à peine ce jeune prince fut-il arrivé à l'âge de gouverner par lui-même, qu'il changea le ministère qui jusqu'alors avait gouverné en son nom. Wykeham fit partie de la nouvelle administration en qualité de chancelier, comme sous le règne précédent. Sa réintégration fut accueillie avec joie; et, par son intégrité et sa modération, il se montra digne de la confiance de son souverain, au milieu des circonstances orageuses qui devaient amener bientôt la ruine de la branche d'York. Il ne put néanmoins, malgré ses conseils et ses remontrances, éclairer l'inexpérience ou l'insouciance du monarque sur les malheurs que tôt ou tard devaient produire ses prodigalités insensées, sa mollesse, son faste et son éloignement des affaires. On sait qu'en 1390 les ministres, effrayés de la force avec laquelle l'opinion populaire, si puissante dans un pays presque en proie à l'anarchie, se manifestait contre la cour, et peut-être redoutant pour eux-mêmes la responsabilité de ce qui se passait, vinrent se présenter devant la chambre des communes, offrant leur démission et invitant les membres à faire l'examen de leur conduite. Ce contrôle eut lieu en effet, et les ministres, congédiés avec éloge de la chambre, furent invités à reprendre le timon des affaires. Wykeham consentit à rentrer dans ses fonctions; mais il n'y resta que peu de temps. L'année suivante, il se démit une seconde fois et retourna dans sa ville épiscopale de Winchester, où il ne s'occupa plus que de faire fleurir la piété parmi les habitants, et d'assurer la supériorité du collége qu'il venait enfin d'élever à Oxford. Cet édifice projeté si long-temps, était achevé depuis cinq ans. Les économies considérables que Wykeham avait faites sur les émoluments de ses places, et sur les revenus de son évêché, l'avaient mis à même de conduire l'entreprise avec la plus grande célérité. Une particularité digne de remarque, c'est qu'il ne fut pas seulement fondateur dans l'acception vulgaire du mot. Législateur, il conçut, il rédigea lui-même les statuts de l'établissement: architecte, il en dessina, il en surveilla les constructions. Approuvé par un acte royal du 20 novembre 1379, et commencé le 5 mars 1380, le collége avait été livré à l'enseignement le 14 août 1386, et portait le nom de *Sainte-Marie*, qui fut dans la suite changé en celui de *Collége-Neuf*. On peut voir dans l'*Histoire d'Oxford*, par Chalmers, tous les détails relatifs à la fondation de cette école célèbre, ainsi

que les statuts que lui donna le pieux évêque de Winchester. Wykeham vécut encore assez long-temps pour voir prospérer les deux établissements qu'il avait créés. Enfin il mourut en 1404, dans sa quatre-vingtième année, et fut enterré dans la cathédrale de Winchester. Le docteur Lowth a écrit la *Vie* de cet illustre prélat, sur lequel on peut consulter aussi l'*Histoire de Winchester*, par Milner.

P—OT.

WYMPNA. *Voy.* WIMPINA.

WYNANTS (JEAN), paysagiste de l'école hollandaise, naquit à Harlem en 1600. Ses ouvrages sont très-recherchés; mais on connaît peu les détails de sa vie. En Hollande même les hommes qui se livrent le plus à l'étude des beaux-arts ignorent l'époque et le lieu de sa mort. Ils savent seulement que la débauche avait usé sa santé, et qu'il fut enlevé à ses amis long-temps avant que l'âge eût affaibli son talent. Ce qu'on raconte de son caractère et du tour de son esprit nous fait, au surplus, supposer que les approches du terme fatal ne durent pas l'épouvanter. Sa gaîté naturelle n'était presque jamais en défaut, et la tradition du pays rapporte, comme une particularité curieuse, le récit d'un siége burlesque dont il avait tracé et exécuté le plan de la manière la plus originale. C'était au sortir d'un dîner joyeux: la place-forte consistant en murs de gazon, s'élevait sur un monticule entouré d'eau. Les combattants avaient pour artillerie des seringues. Ils manœuvrèrent si habilement de part et d'autre, et la résistance du fort fut si opiniâtre qu'il ne fallut pas moins de deux heures aux assaillants pour contraindre la garnison à capituler. Les paysages de Wynants sont d'un goût tout particulier, et qui les fait aisément reconnaître. Ce peintre se bornait à l'imitation exacte des sites qu'il avait sous les yeux, mais il avait le talent d'en faire un choix piquant, et il excellait surtout à peindre les chemins sablonneux, les cailloutages entremêlés de mousse, les *accidents* que présente l'écorce raboteuse des troncs d'arbre. Enfin, on ne peut rien imaginer de plus fini et de plus spirituellement touché que les plantes dont il a orné les devants de ses tableaux. Mais il ignorait absolument l'art de peindre les figures. La plupart de celles qu'on trouve dans ses compositions sont de ses élèves, Philippe Wouvermans et Adrien Vanden Velde. Lingelback, Ostade et Van Thulden lui ont aussi prêté leurs pinceaux. Wynants gardait à cet égard le plus grand secret. Plus d'une fois, pressé de terminer ses paysages sous les yeux des hommes riches qui les lui avaient commandés, il se trouva dans un extrême embarras, n'osant entreprendre des figures qu'il aurait manquées, et ne se sentant pas d'ailleurs assez de courage pour avouer son incapacité. On lui a reproché cette faiblesse avec d'autant plus de rigueur, qu'il ne se piquait pas d'indulgence envers les autres peintres de son pays. Le Musée royal possède quatre tableaux de ce maître : I. Un paysage sur le devant duquel il a représenté un homme à cheval, tenant un panier. II. La vue d'un chemin qui sépare un bois d'une rivière. III. Une ferme. IV. Un cavalier allant à la chasse au vol.

F. P—T.

WYNANTZ (le comte GODWIN DE), né à Bruxelles, en 1661, d'une ancienne famille des Pays-Bas, fit ses études dans cette ville, et se livra dès sa jeunesse à l'étude du droit et de la politique. Devenu membre du

conseil souverain de Brabant, il se fit remarquer par son zèle et ses connaissances, et fut distingué par l'empereur Charles VI, qui le nomma un de ses conseillers privés. Le comte de Wynantz vint alors à Vienne, et il mourut dans cette capitale, en 1632, après avoir rendu de grands services à son souverain, par ses lumières et son dévouement. On a de lui une collection utile et très-estimée, qu'il a accompagnée de notes et d'observations très-judicieuses, sous ce titre : *Supremæ Curiæ Brabantiæ decisiones recentiores*, Bruxelles, 1744, in-fol., et 2 vol. in-8°. Z.

WYNDHAM. *Voy.* WINDHAM.

WYNNE (EDWARD), jurisconsulte anglais, né en 1734, était petit-fils d'Owen Wynne, qui fut sous-secrétaire d'état de Charles II et de Jacques II. Ses moments furent partagés entre les occupations du barreau, et la rédaction de quelques écrits qui se rattachent à sa profession, et dans lesquels l'élégance du style est unie à la profondeur et à la science. Il mourut à Chelsea, le 26 décembre 1784, non moins estimé pour ses vertus que pour ses talents. On a imprimé de lui : I. *Mélanges contenant quelques écrits de jurisprudence*, 1765, in-8°. II. *Eunomus*, ou *Dialogues concernant les lois et la constitution d'Angleterre*, avec un essai sur le *Dialogue*, 1774, 4 vol. in-8°., réimprimés en 1785, après la mort de l'auteur. Suivant Bridgman, dans sa *Bibliographie légale*, ce livre serait plus estimé, s'il était mieux connu; mais ayant été composé avant et publié après les Commentaires de Blackstone, son mérite a été obscurci, sans être totalement éclipsé, par le mérite supérieur de ce dernier ouvrage. On en fait cas néanmoins comme ayant éclairci les principes des lois et de la constitution anglaises, et tracé un tableau instructif et judicieux des diverses branches entre lesquelles se divise la pratique du droit, et comme ayant recommandé avec beaucoup de talent une méthode libérale et plus étendue pour l'étude de cette science, en montrant sa connexion nécessaire avec les autres branches de la littérature. —WYNNE (*John Huddlestone*), littérateur anglais, né en 1743, dans le midi du pays de Galles, vint exercer à Londres la profession d'imprimeur; mais, s'en étant bientôt dégoûté, il sollicita et obtint un grade dans un régiment qui s'embarqua peu de temps après. Son caractère difficile éloigna de lui tous les autres officiers, et se voyant délaissé il crut devoir retourner en Angleterre. Il y épousa une jeune femme, dont la dot fut promptement dissipée; ce fut alors qu'il recourut à sa plume pour subvenir aux besoins de sa famille. Ses premiers essais en littérature ne furent heureux ni dans le choix des sujets, ni dans le produit; et leur auteur en recueillit à peine de quoi subsister. Mais il s'attacha ensuite à un genre plus relevé, et publia successivement : I. *Histoire générale de l'empire britannique en Amérique, comprenant tous les pays de l'Amérique septentrionale et des Indes occidentales cédés par la paix de Paris*, 1770, 2 vol. in-8°. II. *Histoire générale d'Irlande, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, 1772, 2 vol. in-8°. Le sujet de ce dernier ouvrage, plus que le mérite de l'exécution, lui procura quelque succès. On y reconnut, ainsi que dans ses autres productions, des traces d'un talent naturel, mais

qui n'avait été ni suffisamment cultivé ni bien dirigé. On cite encore de Wynne: la *Prostituée*, poème, 1771, in-4°.; *Choix d'emblèmes physiques, historiques, fabuleux*, etc., en vers et en prose, pour l'amélioration de la jeunesse, 1772, in-12; *Les fleurs, fables destinées au sexe féminin*; *Evelina*, poème; *les Quatre Saisons*, poème, 1773; *l'Enfant du hasard*, roman, 1787. Wynne mourut le 2 décembre 1788. Passant sa vie dans la pauvreté, il repoussait quelquefois avec indignation les dons de la bienfaisance, s'il ne les avait pas sollicités. — Son oncle, *Richard* Wynne, mort en 1799, à quatre-vingt-un ans, recteur d'Ayot Saint-Laurent, près Welwyn en Hertfordshire, avait publié, en 1764, le *Nouveau-Testament*, soigneusement conféré avec le texte grec, et corrigé, divisé et imprimé suivant les divers sujets traités par les écrivains inspirés, avec la division ordinaire à la marge; accompagné de notes critiques et explicatives, 2 vol. in-8°. Z.

WYNPERSSE (Jacques Triens Vanden), médecin, né à Groningue le 17 novembre 1761, était fils d'un professeur à l'université de Leyde, auteur de plusieurs livres élémentaires très-estimés. Le jeune Wynpersse fit ses premières études sous les yeux de son père, et se voua de bonne heure aux sciences médicales, surtout à l'anatomie. Reçu docteur en 1783, il composa une dissertation inaugurale, intitulée : *De Ankilosi*; et dès l'année suivante il publia une traduction latine de l'ouvrage anglais du docteur Hewson sur les vaisseaux lymphatiques, Leyde, 3 vol. in-8°. (*V.* Hewson). Il concourut ensuite pour différents prix académiques, fut couronné en 1786, à Amsterdam, pour un Mémoire sur la jaunisse, et en 1787, à Paris, par la société royale de médecine qui l'admit au nombre de ses membres correspondants, pour un Mémoire sur la maladie appelée muguet, millet ou blanchet. Wynpersse se livrait en même temps avec beaucoup de succès à la pratique médicale, et tout annonçait pour lui une brillante carrière, lorsqu'une mort prématurée vint le frapper, à peine âgé de vingt-huit ans, le 6 avril 1788. Il avait déjà formé un très-riche cabinet anatomique dont l'université de Göttingue fit l'acquisition. La société provinciale d'Utrecht couronna trois mois après sa mort un Mémoire *sur la Coqueluche*, qu'il lui avait envoyé. Z.

WYNTON, WYNTOWN, ou WINTON (Andrew), ancien chroniqueur écossais, né vraisemblablement sous le règne de David II, roi d'Écosse, au quatorzième siècle, fut chanoine régulier de Saint-Andrew, et prieur du monastère de Saint-Serf, situé dans l'île de Lochleven au comté de Kinross. On ne connaît pas plus la date de sa mort que celle de sa naissance; mais l'époque de quelques événements mentionnés dans son livre autorise à étendre son existence au moins jusqu'à l'an 1420. La *Chronique originale d'Écosse* par Wynton, joint au mérite de l'exactitude et de la sincérité l'avantage, rare dans les chroniques antérieures au dix-septième siècle, d'être écrite dans la langue du pays, en vers faciles, et souvent d'un style animé. L'auteur avait eu la connaissance immédiate d'un grand nombre des faits qu'il rapporte, ou les tenait de ceux qui en avaient été témoins. Il fut contemporain de Barbour (*V.* ce nom),

au mérite duquel il se plait à rendre hommage; il le fut aussi de Fordun, auquel il survécut, et auquel il n'est pas inférieur dans les qualités essentielles de l'historien. L'ouvrage de Wynton resta long-temps manuscrit: et ce n'est qu'en 1795 que David Macpherson donna, de la portion qui se rattache plus particulièrement aux affaires d'Ecosse, une très-belle édition en deux volumes in-8°., ajoutant au texte, un glossaire, des notes savantes, et d'autres accessoires utiles. A défaut de documents plus anciens, qui ont péri depuis long-temps, ce livre peut être considéré comme une relation originale des transactions et des événements d'un âge éloigné. L.

WYON. *Voy.* WION.

WYRWICZ (CHARLES), jésuite polonais, né en 1716, était, en 1766, recteur du collége des Nobles à Varsovie, et, en 1787, abbé commendataire de Habdow. Il mourut à Varsovie en 1793. Nous avons de lui plusieurs ouvrages savants sur la géographie et l'histoire des peuples du Nord, entre autres: I. *Histoire des révolutions russes, par B. Lacombe, traduite en polonais avec des observations.* II. *Chronologie des monarques russes, depuis 879 jusqu'à l'an 1762, servant de suite à la chronique de Stryikowski (V. ce nom)*, Varsovie, 1766. III. *Abrégé raisonné de l'Histoire universelle sacrée et profane, à l'usage des pensionnaires du collége des Nobles de Varsovie de la compagnie de Jésus*, de l'imprimerie royale, 1766 à 1771, 2 vol. in-8°. L'auteur publia le même ouvrage en polonais sous ce titre: *Histoire universelle abrégée*, Varsovie, à l'imprimerie de la cour (1787), tome 1er., comprenant l'Histoire du peuple de Dieu; la suite n'a point paru. IV. *Géographie des états actuellement existants, avec la description de leur gouvernement, de leurs lois, de leur commerce, de leurs manufactures, de leurs mœurs, usages, etc., ouvrage destiné à l'instruction des jeunes gens* (polonais), Varsovie, 1768, tome 1er., in-8°. Cet ouvrage classique se recommande par son exactitude, par la clarté et l'élégance du style. Le second tome n'a point paru, et la vente du premier fut même prohibée, à la réquisition d'un ministre qui sans doute était celui de la Russie. L'auteur, ayant fondu les deux tomes ensemble, publia une seconde édition, également à Varsovie, à l'imprimerie des Jésuites, 1773, in-8°. V. *Observations sur le Pamientnik*, ou *Mémorial politique et historique, journal publié en polonais* depuis 1782, Varsovie, 1783 à 1785, 3 petits vol. in-8°. La critique sévère du P. Wyrwicz n'empêcha point le succès de ce journal qui, ayant cessé en 1793, fut repris depuis, et se continue aujourd'hui sous un autre titre. G—Y.

WYSS (BERNARD), citoyen de Zurich, vivait dans le quinzième et le seizième siècle, si, comme il le rapporte, il avait neuf ans en 1472. Il a laissé tant sur les événements contemporains que sur quelques-uns de ceux qui l'avaient précédé, un manuscrit curieux intitulé: *Précis de quelques faits mémorables arrivés depuis le comte Rodolphe de Habsbourg*, etc. (Kurtzer Auszug etlicher denkwirdiger Sachen so sid Graf Rudolf von Habsburg beschehen sind) jusqu'en 1519, in-4°., dans la bibliothèque de Zurich; continué jusqu'à 1700, et considérablement augmenté, par Ulrich Brennwald, dia-

ere. La partie de l'ouvrage composée par Wyss est une véritable chronique scandaleuse de Zurich; mais elle a le mérite de faire connaître avec le plus grand détail, et sans doute avec la plus grande fidélité, beaucoup de faits relatifs aux habitudes et aux mœurs des Suisses du moyen âge. On ne peut néanmoins douter que beaucoup de fables ne soient mêlées aux anecdotes souvent piquantes que contient son recueil. Il se plaît à donner des détails astronomiques, et narre avec beaucoup de précision tout ce qui a rapport aux comètes et aux éclipses. Les derniers historiens de la Suisse ont eu souvent recours à cet ouvrage. — Outre Bernard, trois autres personnages suisses, du nom de Wyss, nous ont laissé des manuscrits relatifs à l'histoire de leur pays. Ce sont : 1°. Nicolas Wyss, de Ratisbonne, citoyen de Bade, et en 1513 bourgeois de Zurich, tué en 1531 à la bataille de Cappeler, et auteur d'une Chronique qui contient beaucoup de renseignements sur l'origine du luthéranisme (Fuessli y a amplement puisé pour la rédaction de ses *Beytræge*); 2°. Hans-Henri Wyss, dont on a une *Histoire de la ville et du canton de Zurich*, 3 vol. mss. (on n'en a imprimé qu'un morceau, intitulé *Description de la bataille de Sempach*, Zurich, 1783, in-8°.); 3°. Félix Wyss, né en 1596 à Zurich, poète lauréat en 1616, diacre de Weningen en 1618, professeur de théologie dans sa ville natale en 1638. Il y mourut en 1666, laissant, outre des Sermons, une Analyse du catéchisme et d'autres ouvrages latins, notamment un morceau en vers hexamètres sur les héros produits par la ville de Zurich (Πολεμογραφία *Tigurina*, etc., 1665). Gaspard Wyss, son frère, fut auteur d'une *Dicteriologia græca*, et d'une traduction allemande des *Meditationes præparatoriæ ad sanctam cœnam* du ministre protestant Drelincourt. P—ot.

WYTFLIET (Corneille), historien et géographe, né à Louvain vers le milieu du XVIe. siècle, exerça pendant plusieurs années l'emploi de secrétaire du roi au sénat de Brabant. On a de lui : *Descriptionis ptolemaicæ argumentum; sive occidentis notitia, brevi commentario illustrata*, Louvain, 1598, in-fol., avec cartes; seconde édition augmentée, Douai, 1603; Arnheim, 1615, in-fol., avec cartes. Ptolémée n'ayant pu faire la description de l'Amérique qui n'était pas connue de son temps, Wytfliet voulut donner un supplément à cet ancien géographe, et afin que son travail fût plus utile au public, il y ajouta une notice détaillée sur les pays nouveaux. Ce livre contient la relation de la découverte et de la conquête des divers pays de l'Amérique, et des détails curieux, mais très-succincts, sur leurs habitants et leurs productions. Les cartes sont dressées d'après l'idée qu'on se faisait alors de la forme de ces contrées. Cet ouvrage fut traduit en français sous ce titre : *Histoire universelle des Indes occidentales, où il est traité de leur découverte, description et conquête faite tant par les Castillans que les Portugais, ensemble de leurs mœurs, religion, gouvernement et lois*, Douai, 1607, in-fol., carte. On trouve souvent à la suite, dans un même volume : *Histoire universelle des Indes orientales, divisée en deux livres, faite en latin*, par Antoine Magin : *la suite de l'Histoire des Indes orientales : De la conversion des Indiens : aucunes*

épitres notables du pays du Japon: Discours de la conversion des Indiens occidentaux, ibid. E—s.

WYTTENBACH (Daniel), savant philologue de l'école hollandaise du dix-huitième siècle, naquit à Berne, le 7 août 1746, de parents issus l'un et l'autre de familles patriciennes. Son père, ayant le même prénom, professeur à l'académie de sa ville natale, théologien distingué par ses vertus et son savoir, marchait avec honneur sur les traces d'ancêtres de pieuse et docte mémoire, célèbres dans l'histoire de la réformation helvétique, dont le plus illustre, Thomas Wyttenbach, natif de Bienne, avait enseigné la théologie à Bâle, au commencement du seizième siècle, et compté au nombre de ses disciples Ulrich Zwingle et Léon Judas. Son fils Daniel, destiné à la même carrière, fréquenta l'école publique, et se fit d'abord moins remarquer par son application que par sa vivacité et par son goût pour les combats que se livrait la jeunesse bernoise, divisée en partis ennemis, jeux stratégiques, qui étaient quelquefois pour les parents une source d'inquiétude, par l'acharnement qu'y mettaient les combattants et les blessures auxquelles ces expéditions guerrières, parfois plus que simulées, exposaient les enfants les plus ardents. Le jeune Wyttenbach paraît s'y être signalé par son zèle et son dévouement à la petite troupe d'écoliers dont il était un des chefs les plus entreprenants. La différente manière dont il fut repris par ses parents, après un danger imminent qu'il avait couru dans l'intérêt de son parti, laissa une profonde impression dans son souvenir. La sévérité avec laquelle il fut traité à cette occasion, par son père, ne servit qu'à le révolter, tandis que les tendres et touchantes représentations de sa mère l'émurent jusqu'au fond de l'ame, et y firent germer des sentiments qui réprimèrent plus efficacement sa témérité que le châtiment rigoureux infligé par la main paternelle, sentiments dont il se plaisait à retracer l'origine et l'influence sur sa conduite. La méthode vicieuse de l'instruction élémentaire qu'il recevait au gymnase de Berne était corrigée par les entretiens de son père, qui, à la promenade et dans leurs courses alpestres, l'exerçait à la construction de courtes phrases latines. Wyttenbach aimait à se rappeler que les conseils exprimés en latin par son père, pour lui recommander la frugalité, l'application, le renoncement aux jouissances sensuelles, qui amollissent l'enfant pour faire de l'homme une proie plus facile de la corruption, le frappaient davantage, et lui présentaient un plus grand caractère de vérité et d'utilité que lorsqu'ils étaient répétés en allemand. A l'âge de dix ans, Dan. Wyttenbach changea de séjour et d'instituteurs, son père ayant accepté la place de professeur à l'université de Marbourg, dans le landgraviat de Hesse-Cassel. Là, comme à Berne, on ne se contenta pas de l'envoyer dans les écoles publiques; son père lui donna pour précepteur particulier Jacques Jæger, jeune savant plein de mérite, dont Wyttenbach a toujours loué le zèle et les connaissances, mais qui, par une fausse méthode, retarda les progrès de son disciple. Au lieu d'exercer sa mémoire et de lui faire apprendre tout simplement par cœur les conjugaisons grecques, il se perdait en raisonnements analytiques, pour expliquer à l'enfant la formation des temps du verbe, manie dont beaucoup d'ins-

tituteurs furent saisis dans le dernier siècle. Ils s'étaient imaginé que la saine philosophie leur prescrivait de cultiver surtout la raison de leurs élèves, et contrariaient ainsi la marche que la nature suit dans le développement des facultés de l'enfant, en attachant facilité et plaisir aux exercices qui occupent la mémoire ; et mettent en jeu l'imagination, tandis que les forces intellectuelles d'un ordre supérieur se refusent encore au travail qu'on veut leur imposer. Le père de Wyttenbach, homme plein de sens, vint à son secours et, le délivrant de cet enseignement prématurément rationel, lui assura la pleine jouissance des fruits qu'il recueillait d'ailleurs de la capacité de son instituteur et de son goût pour les écrivains de l'antiquité. A quatorze ans, il fut admis aux cours de l'université, nommément aux leçons de Coing, sur la philosophie ; de Spangenberg, sur les mathématiques ; de Schrœder, sur les littératures grecque et hébraïque, et de Geiger, sur l'histoire et le style latin. Aucun de ces professeurs ne manquait d'instruction et de talent ; mais Spangenberg surtout laissa dans le souvenir de Wyttenbach de profondes impressions de vénération et de gratitude. C'était un homme d'une piété douce et fervente, et qui, quoique mathématicien rigoureux, se laissait fréquemment entraîner à des digressions sur la sagesse du géomètre souverain, qui a si merveilleusement assorti les nombres, poids et mesures aux besoins de ses créatures et à l'accomplissement de ses plans adorables. Wyttenbach aimait à se rappeler le sourire de joie intérieure qui brillait sur les lèvres de l'excellent professeur, quand, après avoir achevé la démonstration d'une proposition, remarquable par son importance et sa liaison avec un ordre supérieur d'idées, il se retournait du tableau vers ses auditeurs, comme tout resplendissant des rayons de la vérité divine, et conviant leurs jeunes cœurs au partage des sentiments délicieux qui inondaient son ame. Wyttenbach faisait des progrès proportionnés à son ardeur et à ses heureuses dispositions, lorsqu'un livre de piété, qu'il avait trouvé dans la bibliothèque de sa mère, et dont le titre avait piqué sa curiosité, vint interrompre le cours de ses études par le trouble inexprimable où il le jeta : c'était l'ouvrage de J. Bunyan, intitulé : le *Pèlerinage du chrétien vers une éternité bienheureuse*. Comparant le tableau des dispositions que l'auteur exige du fidèle avec l'état de son ame, il se crut menacé de la damnation éternelle, et tomba dans un découragement voisin du désespoir. Vainement ses parents, ses sœurs, ses amis, cherchaient à pénétrer les causes du changement qui s'était opéré dans toute sa personne, et de la taciturnité qui avait succédé chez lui à des habitudes très-communicatives. Pendant neuf mois il garda un silence obstiné. Enfin sa mère réussit, par de tendres sollicitations, à lui arracher son secret ; et son père, aidé de son respectable collègue Spangenberg, qui avait toute la confiance du jeune homme, parvint à ramener le calme dans son esprit, et à lui rendre la force de reprendre ses travaux avec son ancien zèle. Le biographe de Wyttenbach, M. Mahne, nous a conservé la substance des conversations qui produisirent ce bon résultat ; mais, bien qu'elles soient pleines de sens et de justes reproches, fondés sur le mystère qu'il avait fait à ses pa-

rents et à ses maîtres de la lecture de Bunyan et des effets qu'elle avait eus sur son esprit, on est fâché de ne pas voir dans ces entretiens l'impression qu'elle avait produite sur les sentiments du jeune homme, appréciée avec plus de discernement, et la part faite, dans les intérêts d'un aveuir sans bornes, à ce qu'elle contenait de salutaire, comme à ce qu'elle pouvait entraîner de nuisible et d'exagéré. Allant au plus pressé, ils s'attachèrent uniquement à combattre les terreurs superstitieuses dout Wyttenbach avait été frappé, et à lui recommander une application redoublée à l'étude de la philosophie et des belles-lettres, comme propre à guérir plus promptement les blessures que lui avait faites une doctrine mal comprise. Il n'est pas douteux que la tournure que prit cet épisode dans le cours de ses travaux académiques n'ait contribué à le dégoûter de la théologie, à l'enseignement de laquelle son père eût desiré qu'il se consacrât. Par déférence pour ce vœu, il suivit pendant quelque temps les leçons des professeurs de cette faculté; mais c'est à regret qu'il leur donnait les heures qu'il aurait préféré employer à la lecture des auteurs grecs. Ce goût devint si prédominant, et son éloignement pour la carrière à laquelle il était destiné s'accrut de jour en jour tellement, que son père, venant au-devant de ses desirs, finit par l'encourager à se donner tout entier à la branche de philologie qui s'était si puissamment emparée de lui. Cet acte de paternelle indulgence lui ouvrit sa véritable carrière, à l'âge de dix-huit ans. Il faut l'entendre lui-même, retraçant, à une époque où ses travaux lui avaient acquis une renommée impérissable (Préface de la Chrestomathie grecque historique, p. XXXI), le souvenir de ses premiers tâtonnements dans le genre de littérature où il s'est illustré : « J'avais, » dit-il, en s'adressant à la jeunesse batave, « dix-huit ans; j'étais, pour l'intelligence des auteurs grecs, tout au plus au degré que la plupart d'entre vous atteignez après avoir assisté quatre mois à mes leçons. Me voilà maître de mon temps, et reprenant en main des livres que j'avais déjà lus : l'*écrit de Plutarque sur l'éducation*, travail laborieux sans plaisir; *Hérodien*, un peu d'attrait, mais rien qui me satisfît. Le hasard me fait ouvrir les *Memorabilia* de Xénophon, dans l'édition d'Ernesti; magie irrésistible, dont je n'ai pu me rendre compte que beaucoup plus tard. » Après avoir lu et relu les Œuvres de Xénophon, il prit la résolution de lire tous les écrivains classiques dans l'ordre chronologique, et de laisser de côté tout autre genre d'études philologiques, jusqu'à ce qu'il eût accompli cette tâche. Ainsi les circonstances et son propre mouvement le firent, dès l'entrée de la carrière qu'il s'était choisie, marcher vers les sommités du domaine de l'érudition et de la saine critique, d'un pas ferme, directement et par la même voie que les grands maîtres qui en tiennent le sceptre, Hemsterhuys, Ruhnkenius et Valckenaer, ont indiquée comme la seule qui puisse mener au but sûrement. On sait combien, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, ils déploraient les habitudes et les besoins, contraires aux intérêts de l'enseignement, qui ont donné aux lettres latines la priorité de temps et la primauté d'importance dans la série des études scolaires. La lecture de Démosthène et

de Platon, qui succéda à celle de Xénophon, et la recherche des secours nécessaires à leur intelligence, lui ayant fait connaître les travaux des meilleurs humanistes, entre autres les notes de Ruhnkenius sur le Lexique de Timée; ce chef-d'œuvre de la philologie grecque lui donna le plus vif desir de se mettre sous la direction d'un si habile critique. Pour se rendre digne d'en être accueilli, et prenant pour modèle le soin avec lequel Ruhnkenius retrace les citations et les imitations de Platon, se reproduisant dans tout le cours des siècles littéraires de la Grèce, il fit imprimer à Göttingue, où il s'était rendu, afin de s'aider des conseils de Heyne, un écrit intitulé: *Epistola critica ad vir. cel. Davidem Ruhnkenium, super nonnullis locis Juliani imp., cui accesserunt animadversiones in Eunapium et Aristænetum*, Göttingue, 1769, in-8°.; réimprimé, en 1802, par les soins du savant M. Schæfer. Cet essai était un coup de maître, et fut jugé tel, non-seulement par Ruhnkenius, mais par le plus grand helléniste des temps modernes, Valckenaer. Wyttenbach, sûr d'un bon accueil de la part de ces deux illustres disciples d'Hemsterhuys, qui étaient devenus les objets de sa plus haute admiration, échangea le séjour de Göttingue contre celui de Leyde, dans l'intention de profiter de l'enseignement et des conseils de guides si éclairés. S'il fallait une preuve de plus que, sans enthousiasme, on ne s'élève dans aucun genre au-dessus de la médiocrité, on n'aurait qu'à lire ce que le biographe de Wyttenbach raconte, d'après son maître, des émotions qui l'agitèrent lorsqu'il arriva à Leyde. Il lui sembla qu'il était entré dans Athènes, qu'il avait en face le temple de Minerve. L'ouvrier, le portefaix, le matelot qu'il rencontrait lui paraissait un être sacré, honoré du commerce des Muses. A chaque mouvement il s'imaginait poser le pied sur l'empreinte du pas d'un des héros de l'érudition classique, de Scaliger, de Gronov, de Hemsterhuys, et surtout des duumvirs dont la renommée l'avait conduit dans les murs de Leyde. Il a décrit lui-même, dans sa Vie de Ruhnkenius, le charme qu'il trouva dans ses relations avec ces deux savants, et principalement avec Ruhnkenius, qui ne tarda pas à lui procurer l'offre de la place de professeur de philosophie et de littérature dans le collége des Remontrants à Amsterdam, et le détermina, en l'acceptant, à se fixer en Hollande. Dans ce poste, dont il prit possession solennelle en prononçant un discours *De conjunctione philosophiæ cum elegantioribus litteris*, il se concilia bientôt l'estime du public d'Amsterdam, non moins que l'affection des jeunes gens qui fréquentaient ses leçons, et dont le nombre augmenta de manière à faire à la fois l'éloge du maître et du bon esprit des habitants d'une ville commerçante, vouée en apparence à tout autre culte qu'à celui des Muses. Le zèle et le talent de Wyttenbach étaient bien propres à nourrir le goût des Hollandais pour la littérature ancienne: mais il serait injuste de le rapporter entièrement à son enseignement. Soit que les étroites bornes de leur patrie, en rapetissant le théâtre de toute gloire littéraire indigène, aient fait transporter aux hommes de talent leur domicile intellectuel au sein de l'antiquité; soit que l'ascendant de quelques grands philologues, attirés dans les universités bataves par des institutions favorables à la liberté et

par la munificence de magistrats, amis des lettres, ait imprimé aux esprits cette direction particulière; soit enfin que la nécessité de faire preuve de connaissances solides dans les langues anciennes pour obtenir des places honorables dans l'ordre civil, aussi bien que dans le ministère sacré, ait là plus qu'ailleurs favorisé ce genre de savoir : il est hors de doute que, depuis la fin du seizième siècle, la Hollande a été le sol classique des lettres grecques et latines, et que ses humanistes leur ont rendu à eux seuls plus de services que ceux de tous les autres pays. C'est la gloire de Wyttenbach de s'être placé, dans l'opinion des juges compétents, à côté de Grotius, de J.-F. Gronovius, d'Hemsterhuys, de Schultens, de Valckenaer, de Wesseling, de tous ceux qui tiennent le premier rang entre les philologues. Sachant que pour élever un monument durable, il ne faut point gaspiller son temps et son travail, et préférant la culture soigneuse d'un coin du vaste champ de l'érudition à des recherches trop variées, et partant incomplètes, il résolut de consacrer sa vie a une édition critique des OEuvres de Plutarque. Afin de constater son aptitude à cette difficile entreprise, et d'offrir des garanties aux érudits qui voudraient, par des collations de manuscrits et des conseils, l'aider dans son exécution, il publia à Leyde, en 1772, comme échantillon, le traité *De serâ Numinis vindictâ* (in-8°., de 148 pages), accompagné d'un commentaire qui l'éleva, jeune encore, au rang des maîtres. Après avoir donné à l'étude de Plutarque, pendant quatre ans, tout le temps que ses fonctions académiques lui laissaient, et après avoir arrêté les points principaux sur lesquels devaient porter désormais ses recherches pour rendre sa récension digne d'un pareil écrivain, il résolut de visiter les principales bibliothèques de l'Europe et d'en examiner les manuscrits. Il commença par le voyage de Paris, où il fut accueilli avec distinction par les amis des lettres, et se lia étroitement avec Larcher, Sainte-Croix et Villoison. Dans plusieurs de ses écrits, il fait, avec reconnaissance, l'éloge des encouragements qu'il trouva dans la société des savants parisiens, et des soins aussi tendres qu'habiles qu'il reçut du docteur Lorry dans une maladie grave, soins qui le rendirent assez promptement à ses occupations et à ses amis d'Amsterdam, parmi lesquels il a célébré dans ses ouvrages, par des dédicaces ou les mentions les plus honorables, Jérôme de Bosch, éditeur de l'Anthologie de Grotius, et auteur d'un poème latin de l'Égalité des hommes, dédié à Wyttenbach, Pierre Fontein, Mathias Temminck et Constantin Cras. En 1779, les magistrats d'Amsterdam, pour conserver plus sûrement un professeur qui répandait tant de lustre sur les établissements littéraires de cette ville, et que plusieurs princes d'Allemagne, ainsi que sa patrie, le canton de Berne, tâchaient d'attirer par des offres avantageuses, créèrent dans une institution florissante, appelée l'*Illustre Athénée*, une chaire de professeur de philosophie dont il prit possession le 25 octobre 1779, par un discours, modèle comme tout ce qui est sorti de sa plume, d'une latinité élégante et pure : *De Philosophiâ, auctore Cicerone, laudatarum artium omnium procreatrice et quasi parente*. Les travaux auxquels il se livra pour satisfaire aux devoirs

de cette place, donnèrent naissance à plusieurs écrits, marqués au coin de la plus saine philosophie et d'une grande connaissance de ses vicissitudes. L'histoire de la science y marche constamment de front avec son exposition didactique. Le principal de ces écrits est un traité de logique publié à Amsterdam, en 1781, in-8°. de 275 pag., et deux fois réimprimé à Halle, par les soins du célèbre J.-A. Éberhard, et de J.-G.-E. Maas, sous ce titre : *Præcepta philosophiæ logicæ*, 1794 et 1821. C'est à cette même époque que se rapportent deux Mémoires couronnés par les administrateurs des fondations Stolpienne et Teylerienne, l'un sur la question : *Num solâ rationis vi, et quibus argumentis, demonstrari potest, non esse plures unâ Deos ? Et fuerunt-ne unquam populi aut philosophi, qui hujus veritatis cognitionem sine revelationis divinæ, ad ipsos propagatæ ; auxilio habuerint ?* l'autre sur cette autre question : *Quæ fuit veterum philosophorum, indè à Thalete et Pythagorâ usque ad Senecam, sententia de vitâ et statu animorum post mortem corporis ?* Cinq leçons sur le dernier sujet ont été trouvées dans les papiers de Wyttenbach, et imprimées à Gand, en 1824 (in-8°. de 143 pag.), avec les notes de M. Mahne, qui a publié, en 1826, les cahiers dont Wyttenbach se servait dans ses leçons de métaphysique : *D. Wyttenbachii brevis descriptio institutionum metaphysicarum ;* Gand (grand in-8°. de 216 pages). La même époque vit paraître les septième et huitième parties de la *Bibliothèque critique*, commencée en 1777, et pour laquelle Wyttenbach s'était associé David Ruhnkenius, H.-A. Schultens, van Santen et d'autres philologues estimés. Ce journal dont la dernière partie, la douzième, est de 1807, acquit bientôt une réputation européenne, et survivra à la plupart des livres qui y sont analysés. Tous les procédés de la critique verbale y sont appliqués avec un talent et dans un langage qui en font une lecture beaucoup plus utile et agréable que ne peut l'être l'étude d'un ouvrage méthodique sur les principes de cet art. On y trouve des morceaux dont aucun humaniste ne peut se passer, tels que les notes sur la première harangue de Julien (dans les première et deuxième parties du vol. 3), des jugements très-développés sur l'Appien de M. Schweighæuser, le Cicéron d'Ernesti et de Heusinger, les *Lectiones Andocideæ* de Sluiter, le Longin de Toup, l'Épictète de Heyne, les Analectes de Brunck, le Phalaris de Lennep, l'hymne *in Cererem* de Ruhnkenius, le Libanius de Reiske, les ouvrages de Tiedeman et de Meiners, relatifs à l'histoire de la philosophie grecque, les éditions des tragiques grecs de Brunck, Musgrave, etc. Quelquefois l'éditeur s'y élève à des considérations générales, tantôt historiques ; tantôt philosophiques, et toujours du plus grand intérêt. La douzième partie de cette Revue philologique est précédée d'une Lettre adressée au baron F.-G. van Lynden, l'un de ses meilleurs élèves, dans laquelle il combat les principes du système de Kant, en latin d'une pureté cicéronienne, et avec un enjouement que la matière semblait ne pas comporter. Les personnes qui se plaignent encore de l'obscurité impénétrable de cette doctrine, pourront y voir exposée, dans le langage le plus élégant de l'ancienne Rome, la ténébreuse théorie du temps et de l'espace, et des ca-

tégories de l'entendement, et les opérations attribuées par le philosophe de Kœnigsberg aux facultés cognitives, très-plaisamment comparées aux procédés des pâtissières qui vendent dans les rues d'Amsterdam certains gâteaux qu'elles font sous les yeux des acheteurs. Les amis d'une critique saine et savante, ayant vu avec beaucoup de peine la fin de ce Journal, Wyttenbach en fit paraître la continuation, mais à des intervalles irréguliers, comme les livraisons de la Bibliothèque critique, sous le titre de *Philomathie;* il n'en a malheureusement paru que trois de 1808-1818, à Amsterdam. La troisième contient (pag. 29-109) de précieuses corrections de son travail sur le Phédon. En 1785, lorsque Valckenaer mourut, les curateurs de l'université de Leyde offrirent sa place à Wyttenbach. Succéder à Valckenaer dans sa chaire, était recevoir le sceptre de la littérature grecque; c'était le terme de la plus haute ambition d'un helléniste (1). Wyttenbach fit le sacrifice de cette glorieuse vocation à sa reconnaissance pour les administrateurs de l'athénée d'Amsterdam, qui venaient de le nommer, à la place de Tollius, récemment attaché à l'éducation du roi actuel des Pays-Bas, professeur d'histoire, d'éloquence, d'antiquités, de lettres grecques et latines. Des attraits particuliers le retinrent d'ailleurs à Amsterdam : il y avait trouvé une seconde patrie dans ses institutions, dans la gravité et la popularité de ses magistrats, la simplicité de mœurs, les habitudes casanières des habitants, et la jouissance de la plus complète liberté civile. Ajoutons à cela le libre choix des matières pour ses cours académiques dans les limites de ses attributions, sans aucune surveillance à exercer ou à subir. Il poursuivit donc le paisible cours de ses leçons qu'il rouvrit le 18 avril par un admirable discours *De vi et efficaciâ historiæ ad virtutis studium*, et qui rassemblèrent de plus en plus autour de sa chaire l'élite de la jeunesse batave. Quant à ses travaux littéraires, il continua de donner tout son loisir, d'abord et avant tout, à Plutarque, ensuite à sa Bibliothèque critique, et incidemment à des publications que lui commandait l'intérêt de ses disciples ou celui de la branche de savoir dont il était un des principaux ornements. Parmi ces dernières, nous devons signaler un choix de morceaux pris dans les meilleurs historiens grecs, imprimé quatre fois, d'abord en 1793 (in-8°, de 452 pages), puis en 1807 avec un supplément de notes (460 pages) : *Selecta principum Græciæ Historicorum*. Cette chrestomathie est surtout remarquable par une préface qui offre d'excellents conseils pour l'étude du grec, et par le modèle d'une leçon sur la première phrase du morceau tiré d'Hérodote, qui ouvre le recueil. Ceux qui ne savent pas encore ce que c'est qu'une explication grammaticale et littéraire du passage d'un auteur grec, donnée, selon la méthode suivie dans l'école hollandaise, depuis l'immortel Hemsterhuys, ne peuvent s'en faire une plus juste idée qu'en étudiant le commencement des notes de Wyttenbach auquel il a conservé tout exprès la forme d'une leçon scolaire.

(1) Nous nous servons ici d'une expression très-impropre, par laquelle on s'obstine aujourd'hui à désigner un philologue qui s'occupe plus particulièrement de la langue des hellènes, tandis que dans l'antiquité elle n'a jamais signifié autre chose qu'un juif, devenu étranger à la langue de sa patrie, et se servant du jargon répandu dans l'Orient depuis les conquêtes d'Alexandre.

En 1795, la démission de Luzac, dictée par l'occupation française de la Hollande, avait de nouveau rendu vacante la chaire de Valckenaer : elle fut encore offerte à Wyttenbach qui la refusa sur les motifs que nous avons indiqués, et qui devenaient chaque jour plus décisifs par les agréments de sa position à Amsterdam. Mais le sacrifice de ces avantages auquel un traitement doublé et les vives sollicitations de son maître Ruhnkenius vivant n'avaient pu le déterminer, l'intérêt de la famille de cet ancien ami l'obtint de Wyttenbach, après sa mort, arrivée en 1799. Les curateurs de l'université ayant déclaré qu'un arrangement qui devait adoucir le sort de la veuve de Ruhnkenius et de ses deux filles, laissées sans ressources par le décès de ce professeur, n'aurait lieu que dans le cas où Wyttenbach accepterait la place à laquelle il avait déjà été appelé à deux reprises, il n'hésita plus, et, dans un âge déjà avancé, il rompit toutes les douces habitudes qui lui rendaient le séjour d'Amsterdam si cher, et céda aux vœux de l'université de Leyde, pour assurer l'existence de la famille de son ami. Il y fut appelé à titre de professeur d'éloquence, d'histoire, de philosophie, d'antiquités, d'humanités, de lettres grecques et latines, et aussi en qualité de bibliothécaire. Ses premiers travaux, dans cette nouvelle position, furent des hommages rendus à la mémoire de son illustre ami. Son discours d'ouverture traita *de adolescentia Davidis Ruhnkenii, in exemplum proposita adolescentibus batavis bonarum artium studiosis*. Au commencement de l'année suivante parut : *Vita Ruhnkenii* (in-8°. de 295 p.), qui aurait suffi pour assigner à son auteur un haut rang parmi les philologues, et le premier parmi les latinistes ses contemporains. Peut-être moins parfaite de diction et de goût que l'Éloge de Hemsterhuys par Ruhnkenius, elle est plus piquante par la naïveté du style, plus instructive par la variété des matières que l'auteur rattache au principal objet de son écri., et qui en font une véritable histoire littéraire de son temps et de celui de Ruhnkenius. Le nom de Wyttenbach et l'attrait de ses cours ranimèrent l'université qui avait enfin réussi à se l'attacher, et réveillèrent le goût des langues anciennes d'une manière d'autant plus remarquable, que les temps orageux, pendant lesquels il consacra à la jeunesse batave des forces affaiblies par l'âge et le travail, étaient singulièrement propres à porter le découragement dans les esprits. Cependant, à aucune autre époque, même sous l'influence des Scaliger, des Heinsius, des Perizonius, des Burmann, nous ne voyons sortir de l'auditoire d'un professeur d'humanités des élèves plus nombreux et plus solidement instruits, reflétant tous, pour ainsi dire, la grâce de diction, la pureté de goût et l'excellente critique de leur maître. Jamais aussi un maître n'avait su captiver ses élèves par des procédés plus attachants, et par des preuves d'un intérêt plus tendre et plus éclairé. Pour en avoir quelque idée, il faut lire les articles de la Bibliothèque critique et de la Philomathie qu'il a consacrés à l'annonce de leurs écrits ; nommément de ceux de MM. van Lynden, Nieuwland, Scholten, Janus Bake, G.-L. Mahne, etc., etc. ; la lettre adressée à M. van Hensde, aujourd'hui professeur à Utrecht, imprimée en tête du *Specimen Pla-*

tonicum, que cet habile critique a publié en 1803, et les fragments de lettres insérés par M. Mahne dans sa Vie de Wyttenbach, mais surtout l'éloge d'un de ses plus chers disciples, de G.-L. Wassenaer, mort à la fleur de l'âge, en 1812, éloge que le maître prononça à la reprise de ses cours, le 12 sept., et qu'on trouve dans la troisième partie de la Philomathie. Nous devons, aux soins que Wyttenbach prenait de varier le sujet de ses leçons, des notes sur plusieurs des traités philosophiques de Cicéron, sur les Vies des sophistes par Eunape, et l'édition du *Phédon de Platon*, imprimé en 1810 (in-8°. de 366 pag.), avec un savant commentaire. Malgré l'importance et l'utilité de ces soins, son Plutarque formait toujours comme la base de sa vie littéraire, et l'occupait dans tous les moments que ne lui enlevaient pas les fonctions académiques et les ménagements que lui imposait la faiblesse de sa vue augmentée par la correction des épreuves de son Phédon. Ses travaux sur Plutarque avaient été retardés par une foule d'incidents, et surtout par l'interruption de communications faciles et sûres avec son imprimeur à Oxford, et enfin arrêtés par le désastre de Leyde, en 1807, que causa l'explosion d'un bateau chargé de poudre. Quelques moments avant ce malheureux événement, il venait de rédiger une des notes relatives au traité de l'EI Delphique (le 28e. dans la série des OEuvres morales, adoptée par Henri Estienne), note se rapportant à la page 392 du Plutarque, in-fol. de 1624, de Paris, qui correspond à la page 604 du tome II de l'édition de Wyttenbach, et il avait quitté sa bibliothèque où ses papiers, et les ouvrages auxquels il avait à recourir plus fréquemment, se trouvaient étalés sur un grand nombre de tables et de pupitres. Sa vie fut sauvée, mais le coup de foudre qui ensevelit cent cinquante personnes sous les ruines de leurs habitations, et fit périr deux des professeurs les plus distingués de l'université, Kluit et Luzac, dispersa les livres et les manuscrits de Wyttenbach dans les rues environnantes, et l'obligea de transporter son domicile à la campagne, sa maison ébranlée ne lui offrant plus un asile sûr. Tant de contre-temps et d'interruptions forcées, surtout le chagrin que lui causa l'incertitude du sort d'une partie de son travail sur Plutarque qui resta plus de deux ans oublié dans un navire chargé à Hambourg pour l'Angleterre, enfin la perte d'un de ses yeux, suivie bientôt d'un tel affaiblissement de l'autre, qu'il ne pouvait plus réunir ni déchiffrer ses anciennes notes, encore moins se livrer à des recherches nouvelles, et que sa main ne traçait plus que des caractères informes, ont privé le monde savant des trois quarts du commentaire qui devait accompagner l'excellente édition critique des OEuvres morales de Plutarque, publiée à Oxford, 1795-1802, en v tomes de trois formats, grand et petit in-8°. et in-4°., avec la version latine de Xylander, améliorée par Wyttenbach, et des notes critiques, contenant les variantes recueillies par l'éditeur et ses corrections conjecturales du texte. La partie achevée du commentaire, véritable trésor d'érudition, mais peut-être surchargée de digressions, forme le VIe. tome qui contient le commencement des *Animadversiones*, en 1222 pages (*è Typographia Clarendoniana*, 1810) et s'arrête à la fin du 1er. tome du

texte grec (pag. 974), ne s'étendant en conséquence que sur les dix-huit premiers traités moraux, entre les quatre-vingt-six attribués à Plutarque. On trouve une annonce et des rectifications pour la Préface générale, pag. 1-46 de la troisième partie du IIIe. vol. de la Bibl. critique, de la main même de Wyttenbach. Le texte grec a été réimprimé par les soins de M. Schæfer à Leipzig, et à Tubingue par ceux de M. Hutten; les *Animadversiones*, en 1821, en 2 vol. Tel qu'il est, ce travail est un immense service rendu à la littérature grecque, puisqu'il rétablit le texte de quelques-uns des plus importants écrits qui nous restent de l'antiquité dans sa forme primitive, autant qu'il est donné à la sagacité et au savoir humains d'approcher d'une restauration aussi difficile. Afin de se procurer plus de ressources pour l'interprétation de Plutarque, et aussi pour aider ses disciples dans leurs recherches sur Platon, qu'il s'était constamment attaché à leur faire admirer et étudier, il donna, vers la fin de sa laborieuse carrière, beaucoup de temps à l'étude des commentateurs inédits de Platon, *Olympiodore*, *Hermias* et *Proclus*, à *Plotin*, même à *Eunapius*, dont le mauvais goût et l'esprit d'emprunt avaient d'ailleurs si peu d'analogie avec le jugement droit et sain de son annotateur. Plusieurs de ses leçons restèrent consacrées à Cicéron, surtout à ses œuvres philosophiques: le cours dans lequel, en 1808, il expliqua le traité *De finibus*, fut suivi par plus de cent auditeurs. Le résultat de ses travaux, fruit d'efforts qu'on peut considérer comme les derniers rayons de ses yeux presque éteints jetés sur les endroits difficiles de ces écrivains, se trouve dispersé dans les éditions qu'en ont données les savants auxquels Wyttenbach abandonna, et pour lesquels il rédigea même expressément ses notes, apportant à ces généreux soins une main affaiblie et une vue mourante, mais qui répandait encore sur les pages obscures de ces auteurs une clarté qu'on eût vainement demandée à des facultés moins éminentes et moins exercées que les siennes. C'est ainsi qu'il enrichit les excellentes dissertations de ses élèves, J. Bake (*de Posidonii Rhodii reliquiis doctrinæ* (1808), Théod. Netscher (*de Ciceronis oratione pro Archiâ poetâ*), etc., de précieux suppléments, et qu'il fournit des notes aussi savantes qu'utiles à deux critiques distingués, à M. Creuzer, pour ses éditions du traité de *Plotin sur le Beau* (Heidelberg, 1814), et de celui de *Cicéron sur la nature des Dieux* (ibid., 1818), et à M. Boissonade pour son édition d'*Eunape*, qui n'a vu le jour qu'après la mort de Wyttenbach, sous ce titre: *Eunapii Sardiani vitas sophistarum et fragmenta historiarum recensuit notisque illustravit J.-F. Boissonade; accedit annotatio Danielis Wyttenbachii*, Amsterdam, 1822, 2 vol. in-8°. (*Voy.* sur le mérite des deux commentateurs les intéressants articles de M. Cousin, insérés dans le Journal des savants, novembre et décembre, 1826, janvier et février, 1827). Le commentaire de Wyttenbach s'arrête à la page 91 de l'édition de M. Boissonade. M. Mahne qui nous fait espérer d'autres leçons de son maître sur différentes branches de la philosophie et de son histoire parle (pag. 242 de la Vie de Wyttenbach) de notes sur Eunapius et sur la Vie de Plotin par Porphyre, encore inédites. Quoique l'état des

yeux de Wyttenbach et sa main tremblante ne lui permissent plus d'écrire, il conserva ses facultés intellectuelles jusqu'au commencement de janvier 1820, où une attaque d'apoplexie le priva de la parole et du mouvement. Il s'éteignit le 17 de ce mois, tendrement soigné par sa nièce, femme très-distinguée par son esprit et ses qualités morales, qui, depuis long-temps, faisait tout le charme de son existence par son attachement, et qu'il avait épousée, en 1817, pour lui assurer sa fortune (2). Il fut, selon son desir, enterré à l'entrée du jardin de la maison de campagne où il avait passé les dernières années de sa vie, près des lieux qu'avaient habités Descartes et Boerhaave. Il avait été nommé membre de l'ordre de la Réunion, institué par Napoléon en 1812; de celui du Lion belgique, fondé par le roi des Pays-Bas, et de plusieurs sociétés savantes; en 1802, de la société latine d'Iéna; en 1808, de l'Institut batave; en 1811, de la société des sciences de Göttingue, et, en 1814, de l'académie royale des inscriptions. Mais sa véritable gloire, il la chercha toujours dans ses bienfaisants rapports avec la jeunesse hollandaise dont il ranima singulièrement le goût pour les études classiques, et qu'il préserva de ce découragement et de cette apathie funeste, que pendant un si long laps de temps auraient si facilement pu produire l'incertitude de l'avenir, l'anéantissement de toute existence nationale sous l'empire français, la prédominance des intérêts militaires, l'abolition des académies, naguère si florissantes, de Francker, de Harderwick et d'Utrecht, et l'épouvantail de l'université impériale, menaçant toutes les institutions de son impitoyable uniformité et de son niveau destructeur.—Rien n'est aussi propre à donner une juste idée du mérite et des talents de Wyttenbach, que de suivre la carrière littéraire des plus distingués entre ses élèves, et de voir la pureté de son goût, l'élégance de son style latin et la loyauté de sa critique se réfléchir et se perpétuer dans leurs productions. Humanistes, théologiens, jurisconsultes, médecins, quel que soit l'état qu'ils aient embrassé, leurs écrits respirent tous cette simplicité gracieuse, cette sobriété d'ornements, cette lucidité et cette harmonieuse tournure de phrase qui charment l'esprit et l'oreille dans les ouvrages de leur maître, et qui les reposent délicieusement quand ils ont été fatigués et déchirés par les centons pénibles et le langage barbare de philologues qui oublient que, pour se rendre intelligible, il faut penser dans la langue dans laquelle on écrit. Wyttenbach alliait la grâce de Xénophon à l'abondance cicéronienne. Avec un peu plus de concision et des nombres plus périodiques, il aurait, comme latiniste, égalé Facciolati et Ruhnkenius, qui cependant sont encore, pour la rondeur et le rythme, évidemment au-dessous de Marc-Antoine Muret. Wyttenbach avait coutume de dire que la lecture des discours de Muret, ex-

(2) Une femme promue au grade de docteur-ès-sciences, est chose si étrangère aux usages français qu'on nous permettra de citer ici les termes dans lesquels la faculté de philosophie de Marbourg a conféré le doctorat à Mme. Wyttenbach, le 28 juillet 1827, le jour même où l'université célébrait la fête séculaire de sa fondation. « *Auctoritate Guilelmi II, Electoris Hassiæ, promotor rite constitutus, C. A. L. Creuser, Joannæ Wyttenbach, genere Gallien, D. Wyttenbachii viduæ immortali viro dignæ, ob doctrinæ elegantiam scriptis probatam antiquæ urbanitatis odorem spirantibus, jura et ornamenta doctoris philosophiæ artiumque liberalium magistri, ex philosophorum ordinis decreto, hoc ipso die sæculari tribuit.* »

posant en parfait latin antique des idées toutes modernes, lui avait formé l'oreille et ouvert l'esprit pour l'appréciation et l'intelligence de Cicéron, qu'il n'avait d'abord ni goûté, ni bien compris. Je crois devoir indiquer ici ceux des écrits des disciples de Wyttenbach, dont je n'ai pas eu occasion de parler, auxquels il a lui-même donné naissance par ses leçons ou ses encouragements, et qui sont en partie enrichis de notes inédites fournies par lui. *B. P. van Wesele Scholten De philosophiæ ciceronianæ loco, qui est de divinâ naturâ*, 1783. *P. Nieuwland De Musonio Rufo, philosopho stoico* (même année). *G. L. Mahne De Aristoxeno, philosopho peripatetico*, 1793. (C'est à l'auteur de cette excellente dissertation, aujourd'hui professeur à Gand, un des plus anciens et fidèles disciples de Wyttenbach, que nous devons les meilleurs renseignements sur la vie et les travaux de son maître. Le vol. de 255 pag. in-8°., intitulé: *Vita Danielis Wyttenbachii, auctore Guil. Leon. Mahne*, Gand, 1823, est le digne pendant de la biographie de Ruhnkenius par Wyttenbach: il renferme plusieurs lettres inédites, où l'on trouve toujours l'esprit le plus élégant et le plus judicieux uni au plus aimable abandon.) *F. G. van Lynden De Panætio, philosopho stoico*, 1802, 119 pag. *Bernard van Laar De Romanorum ponderibus et mensuris*, 1808. *L. C. Luzac* (petit-fils de Valckenaer) *De Hortensio oratore, Ciceronis æmulo* (1808). *G. Th. Baumhaueri specimen juridicum de lege VIII. C. « Si certum petatur. » Cui accedunt tria capita observationum in Ciceronis librum secundum academicarum quæstionum*, 1812. *Abrahami Willet editio Protreptici Galeniani*, 1812. Il manquerait un trait essentiel au tableau des services rendus par Wyttenbach à la littérature classique et à la philosophie des langues, si l'on ne rappelait le soin qu'il prit de faire servir la théorie de Hemsterhuys, sur la formation et la structure du grec, à la solution des difficultés que présente la grammaire de cet idiome. Il se croyait d'autant moins dispensé de cette tâche que, de son vivant, aucun exposé satisfaisant de cette théorie, véritable clef du sanctuaire de la langue grecque, n'avait été offert aux philologues. L'*Etymologicum* de Lennep, publié par Everard Scheidius et jugé dans la Bibliothèque critique avec des ménagements qu'imposaient à Wyttenbach ses relations personnelles, et les bonnes intentions de l'éditeur, n'en avait donné qu'une idée imparfaite, et, sous plus d'un rapport, la caricature. Les critiques allemands, même les plus instruits, tels que Primisser et G. Hermann (*De emendandâ ratione græcæ grammaticæ*, Leipzig, 1801), ne paraissaient la connaître que par cet exposé plus qu'incomplet. Cependant les philologues hollandais savaient par expérience de quel secours dans l'étude du grec était l'analogie, pressentie par Scaliger et Casaubon, plus clairement aperçue par le grand A. Schultens, et ramenée à quelques principes lumineux par Tib. Hemsterhuys. Ceux qui avaient suivi les travaux des grammairiens philosophes n'ignoraient pas avec quel succès la méthode de Hemsterhuys avait été appliquée à l'examen d'autres langues, quel nouveau jour elle avait jeté sur les origines du latin, et combien les

analyses les plus ingénieuses d'autres idiômes, telles que celles de l'anglais par Horne Tooke, des dialectes germaniques par Ten Kate, Fulda, Grimm et Rask, du sanscrit par Bopp, etc., sont loin encore de l'évidence et de la fécondité des vues de Hemsterhuys sur la formation du grec, lorsque l'on compare leurs principes, tant en eux-mêmes que dans leur utilité pratique, avec la simplicité des développements que l'école hollandaise donne au système d'analogie d'après lequel elle explique la structure de la langue hellénique, et surtout avec l'heureux parti qu'en ont tiré dans leurs leçons, mais rarement dans leurs écrits imprimés, Valckenaer et Wyttenbach. Ce dernier, préoccupé du tort que la maladresse et la précipitation de quelques lexicologues de l'école hollandaise avaient fait à cette admirable méthode, et craignant d'aggraver ce tort par un travail disproportionné avec l'étendue d'une pareille tâche, absorbé d'ailleurs par ses devoirs académiques et tant d'occupations littéraires obligées, s'est contenté, comme ses devanciers, de mettre à profit les ressources qu'offre l'analogie découverte par Hemsterhuys, pour initier ses élèves dans les secrets de la belle langue dont il leur facilitait l'acquisition, et pour leur en faire presque toucher au doigt les éléments, ainsi que la composition, et apprécier l'extrême simplicité et les merveilleuses richesses. Quoi qu'il en soit, se voyant, après la mort de Valckenaer et de Ruhnkenius, principal dépositaire d'une doctrine qui n'était encore ni assez connue ni suffisamment expliquée dans des écrits qui lui rendissent pleine justice, et se sentant appelé, dans l'intérêt de la branche de littérature qui lui était confiée, à conserver la tradition de l'enseignement de ses illustres prédécesseurs, Wyttenbach mit beaucoup de soins à remplir cette partie de sa tâche, et profita de toutes les occasions qui se présentaient naturellement, pour expliquer les vrais principes de leur méthode, et en faire voir la justesse et la fécondité. Ceux qui veulent s'en former une idée peuvent consulter le commencement des notes sur les *Selecta principum Græciæ historicorum.* Pour montrer quelle importance il attachait à la conservation et au développement des idées de Hemsterhuys sur l'analogie de la langue grecque, nous transcrivons ici ce qu'il dit dans sa Philomathie (p. 3, p. 285), à l'occasion des leçons de Valckenaer, sur quelques livres du Nouveau-Testament, publiées par Ev. Wassenbergh, en 1815-17 : « *In his scholis, Valckenarius illud hereditarium Hemsterhusianæ disciplinæ et peculiare Batavorum bonum, Analogiæ scientiam, propagavit.* » — On s'étonnera peut-être que, dans la notice sur un homme distingué par sa naissance et son ascendant sur la jeunesse, et occupant une place honorable dans un pays qui lui offrit le spectacle de plusieurs révolutions politiques, accompagnées de métamorphoses aussi nombreuses que subites dans les personnes et dans les choses ; de l'abolition et du rétablissement du stathoudérat en 1787 ; de l'invasion française en 1794 ; de la fusion des sept provinces en un seul état en 1795 ; de plusieurs phases de ce nouveau régime républicain, se succédant en peu d'années ; d'un royaume improvisé en 1807, et de l'incorporation de ce royaume dans un vaste empire en 1810 ; du rétablissement de l'indé-

pendance nationale en 1813, et de la restauration du pouvoir de la maison d'Orange en 1814, sous des formes monarchiques; on s'étonnera, disons-nous, que, dans l'exposé des travaux d'un homme célèbre qui a traversé des temps si orageux, il n'ait pas été fait la moindre mention des rapports de cet homme éminent avec les affaires publiques dans un pays d'une étendue si bornée. Quelques personnes accuseront Wyttenbach d'avoir enfreint la loi de Solon, qui ne permettait pas à un citoyen de rester neutre dans les troubles civils: il leur aurait répondu que cette loi ne regardait les Athéniens que comme membres de l'autorité souveraine, et qu'elle était moins obligatoire pour ceux qui ne siégent pas dans les conseils suprêmes des princes et des peuples. Nous nous bornerons à dire que Wyttenbach fut loin d'être spectateur indifférent des épreuves par lesquelles passa dans un si court intervalle sa patrie adoptive. Nous le voyons, dans les fragments de discours et de lettres que ses amis ont publiés, s'affliger profondément de l'intervention étrangère dans les affaires du pays, et saluer avec transport le retour de la liberté (*Voy.* dans sa Vie, par M. Mahne, les pages 143-145, 154, 202, 203, 209, 216, spécialement, 226 et suiv., la lettre à son ami F.-G. Bœrs), mais surtout déplorer l'influence que ces bouleversements exerçaient sur le paisible cours et la solidité des études. Aussi se crut-il, dans les discordes civiles, appelé à redoubler d'efforts pour conserver le feu sacré des sciences et des lettres, et comme, dans un vaisseau tourmenté par la tempête, l'équipage se partage les soins de diverse nature qui doivent concourir au salut de tous, Wyttenbach pensait que sa tâche était particulièrement de veiller à la part du dépôt de la civilisation qui lui était confiée, convaincu qu'il ménageait à son pays un des plus sûrs moyens de restauration et de prospérité, s'il réussissait à maintenir et à nourrir le zèle de la jeunesse batave pour les lettres, en dépit de ce que le présent lui opposait d'obstacles et de circonstances décourageantes. Nous avons vu que son dévouement fut couronné d'un succès inespéré, succès qu'il dut en partie à la prudence, à la modération et au généreux désintéressement qu'il montra dans toutes les conjonctures critiques. Pour se faire une idée de l'esprit mâle et sage, également éloigné de servilité et d'humeur, avec lequel il se conduisit et parla à ses nombreux auditeurs, dans ces moments difficiles, on peut lire l'allocution prononcée à l'ouverture de ses cours, après l'occupation d'Amsterdam par les troupes prussiennes, allocution que M. Mahne a insérée dans sa biographie (p. 143 et suiv.), et le discours qu'il adressa, le 18 sept. 1810, aux étudiants de l'université de Leyde, à l'époque de la réunion de la Hollande à l'empire français: *Protrepticon instaurandis scholis et discipulis ad litterarum studium confirmandis dictum*, exhortation pleine de mesure, de dignité et de force, bien propre à relever le courage abattu de ceux de ses auditeurs qui ne croyaient plus avoir de patrie, et qui songeaient à abandonner des études désormais inutiles. Ce discours est, de même que tous ceux dont nous avons parlé, compris dans le recueil publié à Leyde en 1821: *D. Wyttenbachii opuscula varii argumenti, oratoria, historica, critica, nunc pri-*

mùm conjunctim edita (2 tomes gr. in-8°.). Pour être placé au même rang que les Bentley, les Valckenaer, les Porson, il n'a manqué à Wyttenbach qu'un sentiment plus vif des beautés poétiques, et plus d'habitude de porter son attention sur les modulations rhythmiques et les richesses métriques de la belle langue qu'il avait, soit par goût, soit par suite de la direction particulière de ses travaux, principalement étudiée dans les prosateurs. Ce n'est pas à dire qu'il ait négligé les poètes de l'antiquité. Non-seulement il les avait tous lus, mais ce qu'ils offrent d'instructif pour l'histoire de la langue, des opinions et des institutions helléniques, se présentait à son esprit lorsqu'il en avait besoin pour éclaircir une question de philologie ou de doctrine philosophique, et jeter un nouveau jour sur le sens des auteurs qui ont été plus spécialement l'objet de ses travaux. Indépendamment de ce que lui doit Plutarque, pour les œuvres morales duquel il est désormais ce que Hemsterhuys est pour une partie de Lucien, Valckenaer pour Hérodote, Wesseling pour Diodore, Reimarus pour Dion Cassius, etc., le terme que la critique dépassera difficilement, Wyttenbach commence une nouvelle ère dans l'exposition des systèmes des philosophes grecs. Avant lui, et encore de nos jours, les historiens de la philosophie, ceux même qui alliaient une grande connaissance de la langue à la profondeur des vues, rapportaient, à leur insu, les idées de ces philosophes, plus ou moins sensiblement au type de Descartes, Bacon, Leibnitz, etc., et nous avons eu ainsi des Platons, des Aristotes, des Pythagores, des Zénons, costumés comme l'étaient les Achilles, les Hectors et les Hellènes de nos anciens théâtres, vêtus en chevaliers du moyen âge, ou en seigneurs et dames de la cour de France. Wyttenbach s'était fait contemporain de Xénophon, de Platon, de Démosthène; il vivait dans l'Agora et sur les bords de l'Ilissus. Dans cette atmosphère que des études heureusement spéciales et à-peu-près exclusives avaient créée autour de lui, il recevait de la lecture de leurs livres l'impression même qu'en avaient reçue leurs propres concitoyens. C'est ainsi qu'il s'est mis en état de reproduire l'image fidèle de ces auteurs, et le trait sincère de leur physionomie. Sa gloire immortelle est surtout d'avoir ranimé l'étude de Platon, et su inspirer à ses nombreux élèves son enthousiasme pour le plus grand des écrivains de l'antiquité. Les élèves de Wyttenbach ont à leur tour transmis cette admiration à leurs disciples, et nous lui devons plusieurs écrits remarquables sur les œuvres de ce philosophe, et sur des points importants de sa doctrine, tels que J. L. Gl^mi. *de Geer, Diatribe in Politices platonicæ principia* (1810, 191 p.); Gl^mi. *Groen van Prinsterer Platonica prosopographia* (1823, 237 pag.), et surtout les excellents *Initia philosophiæ platonicæ, auctore Ph. Gl^mo. van Heusde* (*Pars prior*, 1827, 201 pag.). Dans la préface, en forme de lettre adressée au célèbre Creuzer, M. van Heusde s'est attaché à caractériser le talent de son maître Wyttenbach, et à montrer l'heureuse influence qu'il a exercée sur la jeunesse batave, et que M. van Heusde compare à celle que Cicéron eut sur la noblesse romaine. Cette préface (pag. 1-43), écrite dans la belle latinité de l'école de Wyttenbach, est digne d'être méditée par

tous les amis de la littérature ancienne. Son savant auteur fait voir que l'élégance du style de Wyttenbach tient à ce qu'il pensait en grec en même temps qu'en latin, et qu'il moulait habituellement les expressions latines sur les formes grecques, comme firent les auteurs romains du beau siècle qui tous avaient ces formes présentes à leur esprit, et qui modifièrent leur idiôme dur et pauvre sur le modèle de la langue des Hellènes. Ce que M. van Heusde dit de l'accueil que Wyttenbach faisait aux jeunes gens studieux; des encouragements et des directions qu'il leur donnait dans des conversations particulières; du soin que prenaient ses disciples de se loger dans les maisonnettes, et même dans les huttes aux environs de l'habitation champêtre où Wyttenbach allait passer les vacances, pour être à portée de ces entretiens socratiques, auxquels il les admettait le soir; enfin ce qu'il dit des réunions qu'ils formaient, pour lire Platon en commun et s'entr'aider dans cette lecture, fait chérir la mémoire de cet humaniste, vénérer son caractère, et mieux apprécier l'étendue des services qu'il a rendus à la philologie. Il en résulte que, si, par l'universalité et la profondeur des connaissances, il n'a pas égalé les Casaubon et les Hemsterhuys, il leur a été supérieur par l'empire qu'il s'est acquis sur ses disciples, et l'ardeur qu'il leur a inspirée pour l'étude des plus grands écrivains de l'antiquité, surtout de celui qu'elle a appelé le Dieu des philosophes, et qui prépare si bien les esprits à recevoir avec plus de reconnaissance et avec plus de soumission les enseignements véritablement divins de l'Évangile. S—r.

WZABECZ (Venceslas-Joachim), professeur de chirurgie à Bruchsal et à l'université de Prague, était né, en 1740, à Bœhmischbrod en Bohème. Il fut d'abord attaché au service de l'évêque de Spire, en qualité de chirurgien; puis devint professeur de chirurgie à l'université de Prague, et médecin du cercle de Kaurzim. Il mourut à Prague le 13 décembre 1804. On a de lui, en allemand: I. *Observations adressées à nos chirurgiens*, Bruchsal, 1779, in-8°. II. *Principes d'anatomie et de chirurgie*, ibid., 1779, in-4°. III. *Principes pour la pathologie chirurgicale, et pour les opérations*, ibid., 1780, in-8°. IV. *Principes pour la chirurgie pratique*, ibid., 1781, in-8°. V. *Reflexions sur une opération chirurgicale faite à la partie supérieure du bras*, Fribourg, 1782, in-8°. G—y.

WZESLAW. *Voy.* Vzeslas.

WZÉWOLOD. *V.* Vszewolod.

X

XACCA. *Voy.* Bouddha.

XACCA (Érasme), littérateur sicilien, était né en 1643, dans la petite ville d'Area. Doué d'une ardeur extraordinaire pour l'étude, il suivit les cours de philosophie, de médecine, de jurisprudence et de théologie, et reçut le laurier doctoral dans ces quatre facultés. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu d'un canonicat de la collégiale de sa patrie, et employa ses

loisirs à la culture des lettres. Il composait avec une égale facilité des vers en latin et en italien. Ses talents lui méritèrent d'illustres protecteurs. Il obtint l'abbaye de Sainte-Colombe, et fut fait commissaire du saint office en Sicile. A différentes époques, il reçut des commissions honorables. On ignore l'époque de sa mort; mais Mongitore nous apprend dans la *Bibl. sicula*, que Xacca vivait encore en 1708. Cet écrivain est connu surtout par son poème intitulé : *Breve narrazione dell' incendio del monte Etna seu Mongibello, avvenuto nell' anno* 1669, etc., Naples, 1671, in-8°. On cite encore de lui : un poème latin *sur les fièvres*; — une courte exposition sur les *Psaumes* de David, et sur le *Cantique des Cantiques*; — une *Traduction* en vers latins hexamètres de la *Jérusalem délivrée* du Tasse. Ces trois ouvrages étaient terminés en 1708; mais il est probable qu'ils sont restés manuscrits. *Voy.* la *Biblioth. sicula*.

W—s.

XAINTONGE. Deux sœurs de ce nom furent les fondatrices de deux congrégations religieuses sous la règle de saint Augustin. Elles étaient filles de Jean-Baptiste de Xaintonge, conseiller au parlement de Dijon et commissaire aux requêtes du palais, et de Marie Cossard. L'aînée, Anne de Xaintonge, naquit à Dijon en 1567. Elle mena pendant plusieurs années une vie très-retirée. Édifiée du bien qu'elle entendait dire des Ursulines, elle voulut les imiter, et commença par faire des catéchismes dans les églises; enfin elle prit la résolution d'assembler une société de filles, pour instruire les personnes de son sexe, à l'instar des PP. de la compagnie de Jésus, dont l'institut est voué à l'enseignement des hommes. Elle se rendit à Dole, qui était alors sous la domination du roi d'Espagne; et, malgré des obstacles de divers genres, elle y forma un établissement, avec l'autorisation de l'évêque de Lausanne, suffragant de Besançon, et qui gouvernait ce dernier diocèse pendant la vacance du siége. Le parlement de Dole, qui avait fait d'abord quelques difficultés, donna son consentement le 16 juin 1606. Alors la pieuse fondatrice dressa des règles; mais la plus puissante fut l'exemple des vertus qu'elle offrit pendant vingt-sept ans. Elle eut la consolation de voir six maisons de sa congrégation établies à Vesoul, à Besançon, à Arbois, à Saint-Hippolyte et à Porentrui. La fin de cet institut, qui ne lie pas irrévocablement les sujets, quoiqu'on y fasse vœu de stabilité, est d'instruire les jeunes personnes, obligation si essentielle, qu'aucune charge n'en peut dispenser même les anciennes religieuses. Elles ne portent point l'habit monastique et ne gardent point la clôture. Le noviciat est de trois ans (1). Les Ursulines de la mère de Xaintonge, établies aussi en Suisse, y portaient un costume un peu plus monastique. Le 6 mai 1648, Innocent X donna un bref d'approbation à la maison de Besançon pour les statuts et ordonnances; et depuis on a décidé à Rome qu'il suffisait pour tout l'institut. Anne de Xaintonge mourut d'apoplexie à Dole, le 8 juin 1621. — *Françoise* DE XAINTONGE marcha sur les traces de sa sœur. Quand ses parents pensaient à la marier, elle entendit parler

(1) On voit par l'exposé de cet institut monastique qu'il est basé sur le modèle de la compagnie de Jésus. La mère de Xaintonge avait tiré ses règles de celles de saint Ignace, et cherchait pour son institut la direction des jésuites, autant qu'il était possible.

des Carmelites qui s'établissaient à Paris. Elle desira en établir aussi à Dijon, et fut secondée par une de ses parentes qui leur fournit un couvent. Françoise de Xaintonge se proposait d'y faire profession; mais sa mère ne voulut jamais y consentir. La pieuse fille alla chercher quelque consolation auprès de sa sœur, fondatrice des Ursulines à Dole, où elle prit du goût pour la manière de vivre de ces religieuses, et conçut l'idée d'en former un établissement à Dijon. A son retour, elle communiqua son projet et son zèle à une amie, qui résolut aussi d'embrasser ce genre de vie. Quelques autres filles se joignirent à elles; et quoiqu'elles véeussent séparément, elles se réunissaient chez la sœur de Xaintonge, pour conférer sur leurs bonnes œuvres. Cette circonstance leur attira tant de contradictions, qu'elles crurent devoir vivre en communauté, et qu'elles louèrent une maison où elles entrèrent la nuit de Noël 1605, après avoir entendu la messe dans l'église de la compagnie de Jésus. Ainsi commença la congrégation des Ursulines, dite de Dijon, et qui a beaucoup de rapport avec celles de Mme. de Sainte-Beuve, à Paris, et de Sainte-Angelle, en Italie. Le costume est à-peu-près le même; mais on n'y fait qu'une année de noviciat. Cet institut a établi diverses colonies, et a été approuvé par une bulle de Paul V, le 23 mai 1619. Aux trois vœux de religion, elles ajoutent celui de l'instruction de la jeunesse, et suivent la règle de saint Augustin. Étant allée faire un établissement à Troyes, Françoise de Xaintonge y mourut le 4 novembre 1639. On peut consulter, sur ces vertueuses fondatrices, les *Chroniques des Ursulines*, Hélyot, tome IV; le *Catalogue* de Ph. Buonanni, et surtout la Vie d'Anne de Xaintonge, par le jésuite Grosez. B—c—e.

XAINTRAILLES (Jean Poton, seigneur de Xaintrailles ou Saintrailles, ou Sainte-Treille), était un simple gentilhomme de Gascogne. Dans les querelles du duc Jean de Bourgogne et du parti d'Orléans, qui avait pris pour chef le jeune Dauphin depuis Charles VII, Xaintrailles combattait contre les Bourguignons. Au commencement de 1419, il était avec Pierre de Xaintrailles, dont sans doute il était parent, dans le château de Couci; Pierre de Xaintrailles ayant été surpris et égorgé par la trahison de sa chambrière, les gendarmes de la garnison n'eurent que le temps de se retirer. *Lors ils firent deux capitaines de deux gentilshommes Étienne de Vignoles dit Lahire et Poton de Xaintrailles.* Dès-lors il ne se passa guère aucun fait d'armes où ces deux noms ne fussent mêlés. La même constance dans la cause du Dauphin, le même courage, la même activité, les mêmes ressources d'esprit signalèrent Xaintrailles et Lahire. Au milieu du découragement général, lorsque le Dauphin, devenu roi, n'était pour les Anglais que le roi de Bourges, lorsqu'il était abandonné de tous les grands seigneurs, et s'abandonnait presque lui-même dans sa propre insouciance, Xaintrailles et Lahire ne cessèrent pas un instant de faire bonne et forte guerre aux anciens ennemis de la France et aux Bourguignons. Ils n'étaient point les chefs d'une armée régulière et disciplinée, opérant sur un plan concerté avec ensemble, recevant les ordres et les ressources d'un gouvernement. Les choses ne se passaient pas ainsi au commencement du quinzième siècle, surtout parmi

tant de calamités et de désordres. Xaintrailles était non pas un général, mais un vaillant chef de bande, ou, comme on disait alors, de compagnie. *Ils n'étaient lors*, dit une chronique, *que quarante lances, lesquelles n'épargnaient ni leurs corps, ni leurs chevaux : c'étaient pour la plupart des Gascons qui sont bons chevaucheurs et hardis.* Avec de tels compagnons, Xaintrailles ayant pour lieu de retraite quelque château-fort courait la campagne, détroussait les compagnies ennemies, arrêtait les convois, et s'en allait piller les villes du parti contraire. Ce fut ainsi qu'il acquit la renommee non-seulement de bravoure, mais de grande habileté dans le métier des armes. Le comte de Dammartin et les autres capitaines de la génération suivante se glorifiaient d'avoir fait leurs premières armes sous Xaintrailles et Lahire, et ils citaient avec complaisance leurs mots, leurs préceptes, leurs ruses, les bons tours qu'ils jouaient aux Anglais. Le nom de Xaintrailles n'était pas moins célèbre chez les ennemis, et, à la bataille de Mons en Vimeu (1421), où le Sire de Vilain sauva le duc de Bourgogne et fit de si vaillants exploits, sa plus grande gloire fut d'avoir vu reculer, devant sa hache, Xaintrailles qui fut fait prisonnier ce jour-là. Dans les rares moments de loisir que lui laissaient de telles guerres, il savait aussi se faire honneur dans les tournois. En 1423, il combattit dans une joûte solennelle avec Lionel de Vendôme, devant le duc de Bourgogne et le comte de Richemont. Il fut de nouveau fait prisonnier à Grevant. Racheté à grand prix par le roi, qui pourtant n'avait guère d'argent, il se laissa encore prendre dans une sortie au siége de Guise. A la bataille de Vernéuil, Lahire et lui commandaient la cavalerie des Lombards. L'année suivante, la guerre ayant éclaté entre le duc de Brabant et le duc de Glocester, on vit Xaintrailles aller combattre les Anglais sous la bannière bourguignonne, mais, sans engagement, et dans l'intervalle de ses entreprises accoutumées. Le bon accueil qu'il avait reçu du duc de Bourgogne le fit choisir pour ambassadeur par les habitants d'Orléans, lorsque, pressés par les Anglais, ils essayèrent d'obtenir des conditions plus douces par l'intervention de ce prince. Sa négociation échoua. C'était le moment où tout semblait perdu pour le roi, et où il était si pauvre et si abandonné que

Un jour que Lahire et Poton
Le vinrent voir ; pour festoiement,
N'avait qu'une queue de mouton
Et deux poulets tant seulement.

Mais en ce moment apparut la Pucelle, et dès-lors la fortune changea. Xaintrailles la seconda devant Orléans et à Patai, commanda l'avant-garde lorsqu'on entreprit le voyage de Reims, et assista au sacre du roi. En 1430, il était de la garnison de Clermont, et il envoya défier Pierre de Bauffremont sire de Charni, le plus fameux joûteur des Bourguignons. Le duc de Bourgogne présida à ce pompeux tournoi, où cinq chevaliers français combattirent contre cinq chevaliers de Bourgogne. Peu après, Xaintrailles alla s'enfermer dans Compiègne, pressé par les Anglais; en fit lever le siége, et ensuite remporta à Germigni un avantage qui fut un des plus complets dans une guerre où l'on donnait peu de grandes batailles. Cependant les Anglais avaient fait périr la Pucelle; Xaintrailles, qui avait vu quelle confiance elle avait rendue aux soldats, quelle ardeur elle avait ins-

pirée à tout le royaume, quelle terreur elle avait répandue parmi les Anglais, imagina de renouveler ces prodiges. Il trouva un jeune berger qui avait des visions, et qui moutrait des stigmates sur ses mains comme saint François; il l'emmena avec lui et tâcha de le mettre en crédit. Ce n'était pas à dire pour cela que la mission de Jeanne d'Arc eût été une fable inventée par la politique. De si grands effets ne se calculent point et ne s'arrangent point d'avance; ils sortent naturellement de la disposition des esprits. Xaintrailles, les autres chefs, les courtisans, les seigneurs avaient bien pu douter, et railler parfois entre eux des visions et des miracles de la Pucelle, sans toutefois avoir contre de telles merveilles l'assurance qu'on montrerait aujourd'hui; mais il ne dépendait de personne de susciter par artifice un caractère, un courage, une ame, une noblesse, un dévouement semblables. Il y a beaucoup de degrés et de nuances entre les visionnaires; le mélange de la raison avec le désordre partiel de l'intelligence n'est pas toujours dans les mêmes proportions. Guillaume le Pastourel ne produisit nul effet, et la première fois que Xaintrailles le mena au combat, il fut fait prisonnier avec son prophète. Plus heureux en 1435, il gagna avec Lahire le combat de Gerberoi sur le comte d'Arondel qui y fut tué. Lorsque les conférences d'Arras furent commencées, et qu'on eut enfin l'espoir d'obtenir la paix du duc de Bourgogne en le détachant de l'alliance des Anglais, il fut difficile de faire comprendre cette combinaison politique à Xaintrailles, et surtout à Lahire. A la tête de leurs compagnies, et sans nul souci des ordres du roi, ils continuèrent à guerroyer sur les frontières de Picardie, au risque de troubler les négociations. Après la paix, quand presque tous les chefs de compagnies des deux partis devinrent de véritables brigands sous le nom d'écorcheurs, de routiers, de tondeurs, et continuèrent à ravager le royaume pour leur propre compte, Xaintrailles se comporta plus honorablement; sans obéir bien exactement au roi, sans imposer une discipline trop sévère à ses gens, il combattit les Anglais, défendit le royaume et ne le dévasta point. Il était avec le roi, lorsque ce prince montra une vaillance chevaleresque au siége de Montereau; et à son entrée solennelle dans la ville de Paris, soumise après vingt ans de guerre, Xaintrailles portait le casque du roi, comme écuyer de France. Deux ans après, quand les efforts du roi et de ses conseillers, pour mettre quelque bon ordre dans le royaume et faire cesser les désordres des gens de guerre, eurent excité la sédition de la Praguerie, Xaintrailles demeura fidèle au roi. En 1450, le royaume commença à recueillir les glorieux fruits d'un meilleur gouvernement, et il fut possible de chasser les Anglais de la Normandie et de la Guienne. Jamais conquête ne fut plus prompte: la valeur et l'expérience de tant de capitaines, l'esprit guerrier de la nation, la fin des discordes, l'ordre établi même dans les finances, triomphèrent facilement des Anglais, dont la puissance était au contraire minée par leurs troubles intérieurs. Xaintrailles était de l'armée qui entra en Guienne, sous les ordres de Jean de Blois comte de Penthièvre, et se montra aussi glorieusement que de coutume. Le roi n'avait point laissé tant de ser-

vices sans récompenses. Xaintrailles était bailli de Berri, capitaine de la tour de Bourges, de Falaise et de Château-Thierri. Après la conquête de la Guienne, il reçut encore la ville et seigneurie de Tonneins, la ville et la seigneurie de Saint-Macaire; puis on le fit sénéchal du Bordelais et du Limousin, et enfin maréchal de France, en 1454. Il survécut peu à Charles VII, et mourut à Bordeaux, en 1461. Les registres du parlement en faisant mention de sa mort, l'appellent *un des plus vaillants capitaines du royaume de France, qui fut cause avec Étienne de Vignoles dit Lahire, de chasser les Anglais de France*. C'était consigner la voix publique qui avait toujours associé leur nom au salut du royaume. Xaintrailles avait épousé Catherine Brachet, dame de Salignac, et ne laissa point d'enfants. Son frère, Jean Amadour, avait été tué au siége de Creil. Sa sœur, Colette de Xaintrailles, avait épousé Jean de La Cassaigne, dont elle eut un fils nommé Nandonnet, que Xaintrailles aima beaucoup, et qui se distingua dans diverses guerres. A.

XANTHIPPE, fils d'Ariphron, général athénien, était contemporain de Miltiade et de Thémistocle, dont il eut peut-être le tort de se montrer jaloux. On ne sait si c'est lui qui se rendit l'écho de la calomnie, en accusant Miltiade, après qu'il eut échoué devant Paros (*Voy.* MILTIADE, XXIX, 59). Les Athéniens ayant ôté le commandement à Thémistocle choisirent Xanthippe pour le remplacer. Il contribua beaucoup à la victoire signalée, remportée sur la flotte des Perses près de Mycale (*Voy.* LÉOTYCHIDES, XXIV, 203). Il parcourut ensuite les côtes de la Chersonèse; s'étant emparé de la ville de Sestos, il ternit l'éclat de sa victoire en faisant mettre à mort le gouverneur Artayctès, sous prétexte qu'il avait profané le temple de Protésilas à Éléonte. Le malheureux Artayctès offrit, en vain, des sommes considérables pour racheter sa vie; il périt sur une croix, après avoir vu lapider son fils. Xanthippe avait épousé Agariste, petite-fille de Clisthènes, tyran de Sicyone (Voy. *sa généalogie* dans Hérodote, VI, 131). Son plus beau titre de gloire est d'être le père de Périclès (*V.* ce nom). On voyait encore au temps de Pausanias, dans la citadelle d'Athènes, la statue de Xanthippe à côté de celle d'Anacréon (*Voyage en Grèce*, I, 25). W—s.

XANTHIPPE, général lacédémonien. *Voy.* RÉGULUS, XXXVII, 261.

XANTHIPPE. Dans l'article consacré à SOCRATE (tom. XLII, pag. 543 et 550) nous avons rapporté les deux seules traditions relatives à la femme de Socrate, qui soient dignes d'attention, son humeur difficile et sa conduite au jour de la mort de son mari. Bien que Xanthippe ait trouvé des apologistes qui ont contesté la vérité de tous les récits défavorables qui la concernent dans les écrivains de l'antiquité, postérieurs au siècle où elle vécut, on ne peut douter que son caractère violent et querelleur n'ait mis la patience de Socrate à une épreuve dure et continuelle. Dans le Banquet de Xénophon (ch. 2, § 10, p. 124, éd. Bach.) Antisthène en parle comme d'une chose connue de tous les amis de ce sage; et la manière dont Socrate répond à l'incartade de son disciple, qui lui reprochait le peu de soins qu'il avait pris d'adoucir ce caractère, ne laisse aucun doute sur

l'opinion qu'avaient d'elle ses amis les plus intimes. « J'ai, dit-il, choisi Xanthippe, pour me donner des habitudes de modération et d'indulgence ; convaincu qu'en vivant bien avec elle je m'accoutumerais à supporter tous les autres hommes et à me plaire dans leur société. » Ce récit de Xénophon est d'autant plus digne de confiance, qu'ailleurs il a mis dans la bouche de son maître l'éloge de Xanthippe, comme mère de famille, ayant donné à ses enfants les marques de la plus vive sollicitude dans toutes les circonstances où ses soins leur avaient été nécessaires (*Memor.*, l. 2, c. 2, v. 9, 10, 2100, éd. Schneider). Le passage du Banquet et les détails de la conversation de Lamproclès avec son père, rapportés par Xénophon (*Mem.*, loc. cit.) et relatifs à l'état d'extrême irritation dans lequel l'humeur de Xanthippe avait jeté son fils aîné, ces deux textes authentiques suffiraient seuls pour renverser tout l'échafaudage de citations et de raisonnements par lesquels un savant professeur de Göttingue, Chr.-Aug. Heumann (*Act. philos.*, t. 1, p. 103 et suiv.), s'est efforcé de rétablir la réputation de Xanthippe. Mais ce qu'il a fort bien prouvé, c'est le peu de créance que méritent la plupart des traits d'emportement et d'aigreur, que des auteurs d'un âge postérieur racontent d'elle, et qui traînent dans toutes les compilations d'anecdotes et de mots plaisants. Tels sont ceux de l'eau sale jetée sur Socrate, à la suite d'une bordée d'injures, et comparée par lui à la pluie après le tonnerre ; de la table renversée par Xanthippe dans un accès de colère, à la vue d'Euthydème, que Socrate avait invité à souper sans la prévenir ; du gâteau envoyé par Alcibiade et foulé aux pieds par Xanthippe ; d'un manteau qu'elle aurait arraché à son mari en pleine rue, d'autres contes de même valeur, qu'on nous permettra de ne pas répéter dans un ouvrage de la nature de celui-ci. On voit de reste que le nom de Xanthippe devint un titre sous lequel on enregistra toutes les historiettes qui couraient sur des femmes acariâtres et méchantes. Aussi arrive-t-il au grave Plutarque d'attribuer, dans un de ses Traités moraux (*De animi tranquill.*, ch. XI, p. 921 du tome 2 des œuvres morales, édit. Wyttenbach), à la femme de Pittacus, l'acte de fureur, inspiré par l'aspect de convives inattendus, qu'il avait ailleurs (*De cohibendâ irâ*, ch. XIII, ibid., pag. 882) raconté de la femme de Socrate. On est affligé de voir les pères de l'église se faire les échos des calomnies que les philosophes péripatéticiens, Aristoxène, Jérôme de Rhodes et Satyrus, avaient, par haine de secte, répandues contre le maître de Platon. Sur l'autorité de Porphyre, autre calomniateur de Socrate, saint Jérôme (*Adv. Jovinian.*, liv. 1, p. 190 du tom. IV de l'édit. de Paris) et Théodoret, évêque de Cyr (*Curat. græc. adfect. s. ad græc. infidel.*, serm. XI, pag. 174 (10), éd. Sylburg), nous représentent Xanthippe et Myrto, ses prétendues épouses simultanées, en venant, en sa présence, des invectives aux coups, et finissant par tourner toutes les deux leurs efforts contre leur mari, pour se venger de ses éclats de rire, excités par leurs querelles, et du plaisir qu'il témoignait à en être spectateur impassible. Rien ne saurait jeter plus de discrédit sur les contes dans lesquels figure Xanthippe, que d'en trouver un aussi ab-

surde accolé à la fable de la bigamie de Socrate, et de voir cette fable même adoptée par un si grand nombre d'auteurs anciens. Discutant avec une rare sagacité tous les passages qui s'y rapportent, Jean Luzac a montré dans ses *Lectiones atticæ* (Leyde, 1809, in-4°. de 318 pag.), que son origine se rattache au *Traité de la noblesse*, faussement attribué à Aristote, où, d'après une correction très-probable, Socrate est dit avoir épousé Myrto, fille d'Aristide, parce qu'il la présumait animée de sentiments dignes de sa naissance (*Voy.* le *Florileg.* de Stobée, qui nous a conservé deux fragments de ce traité, serm. 84 et 86); mais où il n'est fait aucune mention de Xanthippe, comme ayant été femme de Socrate en même temps. Athénée affirme (l. 13, pag. 555, éd. de Casaub.) que cette assertion du Pseudo-Aristote a donné aux Péripatéticiens occasion d'accréditer la prétendue bigamie de Socrate, niée, ajoute-t-il, par le stoïcien Panætius de Rhodes, qui a été cité aussi par Plutarque (*Vie d'Aristide*, p. 326 du vol. 2 de l'édit. de Londres, 1723, in-4°.); comme en ayant pleinement démontré la fausseté. Le texte du traité pseudonyme ne dit pas même, selon la leçon reçue, que Socrate eût épousé Myrto, mais simplement que sa descendance d'un homme de bien lui fit concevoir une idée favorable de son caractère. L'opinion qu'il s'en était formée peut l'avoir porté, comme quelques écrivains assurent, à la prendre chez lui pour la tirer de l'état d'indigence où elle était tombée. Mais c'est là tout ce qu'ils nous autorisent à admettre, un asile accordé à la fille d'Aristide. A l'époque de la mort de Socrate, elle devait être tellement avancée en âge, qu'il est impossible de supposer qu'elle ait eu de lui Sophronisque et Ménexène, que Diogène de Laërte et d'autres prétendent avoir été fils de Myrto, et dont Xanthippe tenait le plus jeune sur ses bras, lorsque les amis de Socrate entrèrent dans sa prison le jour de sa mort (*Phædon*, ch. 3, p. 7, édit. de Wyttenb.). Aussi les diffamateurs de ce sage, afin de pouvoir s'appuyer du Traité de la noblesse, en changèrent le texte, pour lui faire dire que Myrto n'était que petite-fille d'Aristide; mais le *Florilegium* de Stobée nous offre la leçon primitive qui renverse leur principal appui. Luzac fait voir ensuite qu'ils ne s'étayent pas plus solidement d'une loi d'après laquelle, pour réparer les pertes que la population d'Athènes avait souffertes par les guerres du Péloponnèse, les enfants, nés d'une étrangère et d'un Athénien déjà marié avec une citoyenne, auraient été admis à la jouissance des droits politiques, en dérogation à la législation établie. Bien que l'autorité de Jérôme de Rhodes, sur laquelle seule se fonde l'existence de ce plébiscite, soit fort suspecte, il est évident qu'il n'eût pas rendu la bigamie de Socrate légitime, puisque Xanthippe et Myrto étaient l'une et l'autre citoyennes, et que la loi temporaire dont il s'agit ne parle que des fils qu'une étrangère aurait donnés à un Athénien, ayant déjà contracté union légale avec une concitoyenne. Après avoir démontré la faiblesse des preuves auxquelles ont eu recours les inventeurs de la fable des deux femmes que Socrate aurait eues en même temps et en légitime mariage, Luzac développe, avec autant d'érudition que de logique, les nombreuses contradictions et les absurdités qu'en-

traîne cette supposition, ainsi que les arguments indirects qui complètent l'évidence de la démonstration, tels que l'aversion des Athéniens pour la polygamie, les circonstances de la mort de Socrate, qui n'offrent pas trace de Myrto, le silence et de ses amis, et d'Aristophane et de ses autres détracteurs, qui n'eussent pas manqué de tirer parti des scènes que nous retracent les compilateurs d'anecdotes, si elles avaient eu le moindre fondement. Cette dernière considération est propre en même temps à augmenter notre méfiance à l'égard des traditions qui concernent Xanthippe en particulier, et des traits de bizarrerie ou de violence qu'on a mis sur son compte. On s'est plu à répéter tout ce que son humeur fâcheuse et emportée avait fait souffrir de contrariétés à Socrate, et l'on a passé sous silence ce qui la montre sous un jour plus avantageux. Meiners a raison de dire (*Hist. des sciences chez les Grecs*, vol. 2, p. 520) qu'avec le peu d'attention que Socrate paraît avoir donnée à ses intérêts domestiques, la mère de ses enfants a dû posséder, à un degré peu commun, les qualités d'une bonne ménagère, l'économie, l'activité et la prudence, pour que sa très-modique fortune ait pu suffire à l'éducation de ses fils et à l'entretien de sa maison. D'autres traits, rapportés par les disciples de Socrate ou par des écrivains parfaitement instruits de ce qui concernait sa famille, tel que l'auteur pseudonyme des lettres attribuées à Xénophon et à Eschine, dans la collection publiée par Leo Allatius, font beaucoup d'honneur à la mémoire de Xanthippe, et montrent au moins que l'exemple de Socrate n'avait point été sans influence sur les sentiments de la compagne de sa vie. Platon peint en peu de mots pleins d'énergie (1) l'excès de sa douleur dans la matinée du jour où périt Socrate; et le passage suivant d'une lettre d'Eschine à Xanthippe, contenu dans le recueil que nous venons d'indiquer (2), prouve que cette affliction ne fut pas celle d'un jour. « Cesse enfin, ô bonne Xanthippe, de verser des larmes; il ne te servira à rien de nourrir obstinément ta tristesse; tâche de te conserver à tes enfants. — Prends courage, et n'abandonne aucun des biens que Socrate t'a laissés. — Apollodore et Dion te louent de ne vouloir rien accepter des dons qui t'ont été offerts : tu as fait une digne réponse en déclarant que tu te croyais assez riche. Tant que moi et tes autres amis serons en état de t'aider, tu ne manqueras de rien. » Il n'est, à la vérité, plus permis, après les recherches de Bentley, de soutenir l'authenticité du recueil où l'on trouve cette lettre; mais on ne saurait contester aux auteurs de cette correspondance socratique une grande connaissance des temps de Socrate et de la position de sa famille. M. Guil. Groen Van Prinsterer qui, dans un savant ouvrage (*Platonica Prosopographia*, Leyde, 1823, 237 pag.), a passé en revue les personnages nommés dans les Dialogues de Platon, et qui a réuni tous les renseignements qui peuvent les faire connaître, pense que la manière dont il est parlé de Xanthippe dans le Phédon n'annonce pas beaucoup de considération pour elle de la part de Platon. J'avoue que je ne puis voir dans ses expressions aucun indice

(1) *Phædon*, ch. 3, et les notes de Wyttenbach, pages 121 et 326.

(2) *Epist. Socr.*, XXI, pag. 46.

d'une opinion défavorable à la veuve de Socrate, et la condition des femmes chez les Grecs, dont M. G. Van Prinsterer rappelle lui-même (*l. cit.*, p. 52) l'infériorité relativement au rang qu'elles tiennent dans notre ordre social, expliquerait suffisamment ce qu'on pourrait apercevoir de déprisant et de sec dans les termes dont Platon se sert, si tant est qu'ils offrent une nuance de blâme ou de manque de considération pour Xanthippe, ce qui est au moins douteux. Quoi qu'il en soit, le désespoir de Xanthippe, lorsqu'elle perdit Socrate, et la crainte, manifestée, quelque temps après, par ses amis, qu'elle ne succombât à sa douleur, témoignent d'un attachement véritable et d'un juste sentiment de l'excellence de celui qui lui était enlevé. Si l'on objecte qu'une aussi déchirante scène que celle de la fin de Socrate devait remuer le cœur le plus insensible, et que la vivacité de la douleur de Xanthippe, dans un pareil moment, ne donne pas le droit d'en conclure qu'elle appréciât à sa valeur l'homme qui lui était uni, nous citerons une anecdote conservée par Élien, qui nous semble du moins prouver que Xanthippe se plaisait à rendre justice aux vertus dont elle avait eu si long-temps le spectacle sous les yeux. « Xanthippe, dit cet écrivain exact et instruit (*Var. hist.*, l. IX, ch. 7, p. 110 de l'édition de M. Coraï), attestait que dans toutes les révolutions qu'Athènes subit de son temps, elle n'avait jamais aperçu le moindre changement d'expression dans les traits de Socrate, constamment empreints de calme, de contentement et de bienveillance. Il sortait de la maison et y rentrait, disait-elle, toujours serein et supérieur à toute crainte, jugeant les hommes et les choses avec une équité et une modération qui ne se démentirent jamais. » Selon Valère-Maxime (l. VII, ch. 2, p. 447 de l'édition de Kapp), ce n'est pas à Apollodore (*Voy.* SOCRATE, XLII, 549), mais à Xanthippe se lamentant de l'injustice des Athéniens, que Socrate, tenant déjà la coupe fatale à la main, adressa un des mots qui caractérisent le mieux l'élévation de son ame; cette version, au surplus, est inconciliable avec le récit du Phédon. S—R.

XANTHUS DE LYDIE, un des plus anciens historiens de la Grèce. L'époque précise à laquelle il a vécu, a paru difficile à déterminer : toute la difficulté tient à une expression équivoque du lexicographe Suidas, mais dont le vrai sens peut être fixé avec certitude. Selon cet auteur, Xanthus de Lydie *florissait* (γεγονὼς, expression qu'il emploie le plus souvent en ce sens), *au temps de la prise de Sardes*. Cette désignation est bien vague; car, dans l'intervalle de temps où doit avoir vécu cet historien, la ville de Sardes fut prise deux fois, la première par les Perses, sous la conduite de Cyrus, en 545 avant Jésus-Christ; la seconde, en 503, lorsque les villes ioniennes entreprirent de recouvrer leur liberté, en secouant le joug des Perses. Or, quand même on s'arrêterait à cette dernière époque, l'assertion de Suidas serait bien difficile à concilier avec les témoignages fort graves de Denys d'Halicarnasse et de Strabon. En effet, le premier de ces auteurs distingue Xanthus de Lydie des plus anciens historiens, tels qu'Eugéon de Samos, Déjocus de Proconèse, Eudème de Paros, Démoclès de Phigalie, Hécatée de Milet, Charon de Lampsaque. Il le place parmi ceux qui ont

immédiatement précédé l'époque de Thucydide, et furent de peu de temps antérieurs à la guerre du Péloponnèse (*De Thucyd. jud.*, p. 138, Sylb.). Ceci ne peut guère s'appliquer à un auteur qui, ayant fleuri vers 503, a dû naître vers 540, ou environ soixante-dix ans avant Thucydide. D'un autre côté, Strabon (*lib.* 1, p. 49, éd. de Cas.), cite Xanthus de Lydie pour un fait qui se rapporte au règne d'Artaxerce : les traducteurs français de ce géographe ont regardé la date assignée à ce fait comme contradictoire avec ce que nous savons de l'époque de Xanthus (*Traduct. franc. de Strabon*, 1, p. 113, n°. 2). Mais leur scrupule paraît peu fondé. Sans aucun doute, il s'agit ici d'Artaxerce Ier. ou *Longue-Main*, qui monta sur le trône en 464 avant Jésus-Christ ; dans ce dernier cas même, Xanthus a dû vivre au moins jusqu'à l'an 460 ou 455, époque qui s'accorde fort bien avec ce qu'a dit l'historien Denys d'Halicarnasse. M. Fr. Creuzer a proposé de lever la difficulté, en lisant la *prise d'Athènes*, au lieu de la *prise de Sardes*, dans le passage de Suidas ; ce qui rapprocherait d'environ vingt-cinq ans la naissance de Xanthus. Mais cette correction est un peu forcée. Sans rien changer au texte, il n'y a simplement qu'à donner à l'expression équivoque γεγονὼς le sens de *qui naquit*, au lieu de *qui fleurit* ; et l'on peut citer bien des passages où, dans le même Suidas, les mots γεγονὼς et γέγονε ont évidemment cette signification (Voy. Sturz, *ad Pherecyd. fragm.*, pag. 56). Tout s'explique alors. Xanthus, né à l'époque de la *prise de Sardes*, en 503, n'avait que *sept ans* à la naissance d'Hellanicus de Lesbos, *dix-neuf* à celle d'Hérodote, *trente-deux* à celle de Thucydide, et *trente-sept* à l'avénement d'Artaxerce Longue-Main. Ainsi il était contemporain d'Hellanicus et d'Hérodote, quoique un peu plus âgé que tous les deux ; ce qui suffit pour expliquer le passage où Éphore disait de lui que ses histoires *avaient* servi à Hérodote (Ephor., *ap.* Athen., XII, p. 515, E.). Né en 503, il n'aurait eu qu'environ soixante-onze ans au commencement de la guerre du Péloponnèse : il a pu voir ce commencement. C'est donc avec raison que Denys d'Halicarnasse l'a rangé parmi les historiens qui ont précédé immédiatement cette guerre. Ainsi tous les auteurs anciens qui ont parlé de Xanthus sont conciliés entre eux, et son époque est définitivement fixée. — Suidas assure que cet historien était de Sardes ; mais Strabon avoue qu'il ignore si Xanthus, qui était bien certainement de Lydie, avait pris naissance à Sardes même (Strab., XIII, p. 628, Cas.). Il faut en conclure que, du temps de Strabon, Xanthus passait pour être de Sardes, mais que le fait était regardé comme douteux. — Xanthus est auteur d'un ouvrage, maintenant perdu, qui ne nous est connu que par quelques citations des anciens. Il avait pour titre : les *Lydiaques* ; et il était divisé en quatre livres. Cet ouvrage comprenait, outre l'histoire de Lydie depuis l'époque héroïque jusqu'au temps de l'historien, la description de cette contrée et le détail de toutes les particularités, relatives à sa géographie physique. Il était rédigé à la manière d'Hérodote, mais borné à une seule contrée ; et c'est peut-être en ce sens qu'Éphore a dit qu'Hérodote *s'était servi* de l'ouvrage de Xanthus ; ces expressions d'Éphore

manquent de clarté ; et de très-habiles critiques ont pensé qu'elles signifient seulement que cet ouvrage a donné l'idée et a été l'occasion de celui d'Hérodote (conf. Wessel., *Præf. ad Herod.*; Creuzer, *Hist. græc. antiq. fragm.*, p. 142); ce sens me paraît un peu restreint. Elles peuvent très-bien signifier aussi que Xanthus avait suggéré à Hérodote l'*idée* et le *plan* de son ouvrage ; en sorte que celui-ci aurait appliqué à l'histoire générale de son temps la méthode que Xanthus avait suivie pour l'Histoire de Lydie. On voit par un passage d'Athénée (*à l'endroit déjà cité*) qu'un écrivain, Artémon de Cassandrée, attribuait les *Lydiaques* à Dionysius Scytobrachion; mais Ephore, Strabon et Denys d'Halicarnasse, pour ne parler que des plus anciens, ne doutaient point que Xanthus n'en fût l'auteur ; et leur opinion a un tout autre poids que celle d'un écrivain obscur. C'est donc fort inutilement qu'un savant italien, M. Bruni, a pris la peine de la réfuter dans un Mémoire spécial (*Nuova collezione d'opuscoli litterar.*, Bologne, 1824). Du reste, cet ouvrage de Xanthus avait été abrégé par un certain Ménippe, dont parle Diogène de Laërte (VI, 101). Clément d'Alexandrie attribue à Xanthus de Lydie un ouvrage intitulé les *Magiques* (*Strom.*, III, p. 515); et il paraît que Diogène de Laërte l'avait eu sous les yeux (*Prœm.*, § 2). Mais le sujet même de cet ouvrage annonce un auteur d'une époque plus récente que celle de notre Xanthus. Il était vraisemblablement d'un autre écrivain de ce nom, sans doute le même qu'un certain Xanthus de Lydie, dont Clément d'Alexandrie cite l'opinion relativement à l'époque du poète Leschès, qui aurait vécu, selon ce Xanthus, *vers la dix-huitième olympiade* (*Strom.*, I, pag. 398, Pott.). Or, nous savons par le témoignage de Polybe (*Histor.*, XII, 12) que Timée fut le premier historien qui se servit de l'ère des olympiades. Ce Xanthus est donc nécessairement postérieur à Alexandre. On a cru que c'est l'Athénien Xanthus, contemporain de Théophraste (Jonsius, *Script. hist. philos.*, I, 19); et l'on a pensé en conséquence que l'épithète *lydien* qui accompagne son nom dans Clément d'Alexandrie, est une erreur due, soit à cet écrivain, soit à ses copistes. Cette conjecture a de la probabilité. Tous les fragments de Xanthus de Lydie ont été recueillis avec soin et commentés avec beaucoup d'érudition par Frédéric Creuzer, dans l'ouvrage ayant pour titre : *Historicorum græcorum antiquissimorum fragmenta*, etc., Heidelberg, 1806, in-8°. — XANTHUS, poète lyrique, antérieur à Stésichore, et dont ce dernier, au témoignage d'Athénée, avait emprunté beaucoup de sujets, en les dénaturant, entre autres, l'*Orestéide* (Athén., XII, p. 513, A.; Élien, *Hist. Var.*, IV, 26). On ignore quel pays lui avait donné naissance. Il n'en reste aucun fragment. L—NE.

XAUPI (l'abbé JOSEPH), littérateur, naquit le 16 mars 1688, à Perpignan, d'une famille noble. Ayant achevé ses études, il embrassa l'état ecclésiastique, et se fit recevoir docteur en Sorbonne. Nommé chanoine de la cathédrale de Perpignan, il prit la défense des droits de son chapitre contre les prétentions de quelques autres églises, et publia plusieurs Mémoires qui lui méritèrent l'estime de ses confrères. La culture des lettres charmait ses loisirs ; il s'appliqua particulièrement à l'étude de

l'espagnol et du catalan, et fit plusieurs voyages à Barcelone et dans les villes voisines pour visiter les bibliothèques et les archives, d'où il tira de nombreux documents. Il s'établit ensuite à Paris, où il devait trouver des ressources d'un autre genre pour les travaux qu'il méditait. Admis dans le cercle littéraire de M[me]. Doublet (*V.* ce nom), il devint un des coopérateurs des *Nouvelles à la main*, qui donnèrent naissance aux *Mémoires de Bachaumont* (*V.* ce nom). Il possédait l'abbaye de Saint-André de Jare; dont les revenus joints à sa fortune personnelle lui permettaient de satisfaire son penchant pour la bienfaisance. Parvenu à l'âge le plus avancé, l'abbé Xaupi conservait toutes ses facultés; il montait en carrosse lorsqu'il se cassa la cuisse en tombant; et il mourut des suites de cet accident, le 7 déc. 1778, à l'âge de quatre-vingt-onze ans. On se flattait de trouver dans ses manuscrits des documents précieux pour l'histoire contemporaine (Voy. *Mémoires de Bachaumont*, XII, 221). Outre une *Oraison funèbre de Louis XIV*; des *Mémoires* pour son chapitre, et des *Compliments* ou des *Discours* au nom de la faculté de théologie de Paris, on a de l'abbé Xaupi : I. *Dissertation sur l'édifice de l'église primatiale de Saint-André de Bordeaux. — Dissertation sur l'élection à l'archevêché de Bordeaux, faite par le chapitre de cette église, en 1529, en faveur de Gabriel de Gramont, depuis cardinal*, Bordeaux, 1751, in-4°. L'auteur avait adressé ces deux pièces à l'académie de Bordeaux, dont il était associé correspondant (1). II. *Recherches historiques sur la noblesse des citoyens honorés de Perpignan et de Barcelone, connus sous le nom de citoyens nobles*, Paris, 1763, in-12; ouvrage instructif et plein de recherches savantes. L'auteur y a joint deux dissertations : l'une sur la clause de transmission aux descendants dans les anoblissements; la seconde sur la juridiction universelle du conseil de Roussillon. Ce volume est terminé par un inventaire des pièces dont l'auteur s'est servi, et par des notices sur les écrivains qu'il a consultés, dont plusieurs avaient échappé jusqu'alors aux recherches des bibliographes. C'était un travail immense, et qui exigeait les recherches les plus laborieuses; il fallait pour l'entreprendre joindre à l'étude du droit féodal et de l'histoire du moyen âge, la connaissance des auteurs qui ont écrit sur la noblesse, l'intelligence des langues catalane et espagnole, celle des lois et des usages de la principauté de Catalogne. Ces difficultés n'arrêtèrent point l'abbé Xaupi (*V.* les *Mémoires de Trévoux*, 1764, p. 987-1013). Son ouvrage ayant été attaqué par la corporation des avocats de Perpignan, Xaupi le reproduisit en 1776, et y ajouta deux autres volumes; l'un contient des additions aux recherches historiques, et l'autre l'inventaire des pièces justificatives avec une table des matières pour les deux volumes. En 1777, parut un *Mémoire* pour l'ordre des avocats de Perpignan, *contenant l'entière réfutation des recherches de M. l'abbé Xaupi, sur la prétendue noblesse des bourgeois majeurs de Perpignan et de Barcelone*, par

(1) Cette seconde dissertation est indiquée dans les *Dictionnaires*, sous ce titre : *Dissertation sur le prétendu épiscopat de Gabriel de Gramont, en 1529*, mais l'épiscopat de Gabriel de Gramont est très-réel; c'est ce que l'auteur a prouvé sans réplique (*V.* GRAMONT, XVIII, 280).

François Tossa, bâtonnier de l'ordre, et professeur-doyen de la faculté des droits de Perpignan. III. *Consultation avec le docteur Billette, en faveur des curés de Cahors, contre le chapitre de l'église cathédrale de cette ville.* Ces curés lui avaient adressé un Mémoire dans lequel ils élevaient certaines prétentions qui choquaient le chapitre de Cahors. Ils envoyèrent ce Mémoire à l'abbé Xaupi, qui de concert avec Billette y répondit par une consultation favorable. Les chanoines ayant adressé les mêmes questions au docteur Riballier, syndic de la faculté de théologie, lui et le docteur Legrand, après avoir examiné les deux Mémoires, trouvèrent les prétentions des curés exagérées. Il en fut référé à la Sorbonne qui jugea en faveur de la dernière consultation. Xaupi se désista, quoique deux canonistes, tenus alors pour fort célèbres, Piales et l'abbé Mey, eussent décidé en sa faveur (*Voy.* RIBALLIER, XXXVII, 493). On a le portrait de l'abbé Xaupi, in-fol., d'après un dessin de Carmontelle.

L—Y et W—S.

XAUPI. *Voy.* CHAUPI, au Supplément.

XAUREGUI (JEAN). *V.* JAUREGUI, XXI, 419.

XAVIER (Saint FRANÇOIS), surnommé l'*Apôtre des Indes*, et l'un des premiers disciples de saint Ignace de Loyola, naquit le 7 avril 1506, de Jean Jysse, gentilhomme de Navarre, et de Marie Azpilcueta, dans le château de Xavier, au pied des Pyrénées. Il était, par sa mère, neveu du fameux docteur Navarre (*V.* NAVARRE, XXX, 610), et le dernier des enfants d'une famille nombreuse, qui presque tous embrassèrent l'état militaire. Quant à François, ses parents, lui voyant du goût pour l'étude, favorisèrent cette inclination. Il fit ses humanités dans son pays. Après les avoir terminées, il vint à Paris faire ses cours au collége de Sainte-Barbe. Il y passa maître ès-arts, et il enseignait la philosophie au collége de Beauvais, lorsqu'Ignace de Loyola se rendit dans le même collége pour recommencer ses études, et s'y trouva avec Xavier, compagnon de chambre, *ejusdem cubiculi socius*. Ignace était déjà occupé de son projet d'un institut destiné à porter la foi chez les infidèles. Il se lia d'abord avec Pierre Le Fèvre ou *Favre* (1), homme pauvre et vertueux, qui exerçait dans le collége les fonctions de répétiteur, et qu'il jugea propre à seconder ses vues. Il essaya aussi de gagner Xavier, mais celui-ci, à qui sa naissance et les succès qu'il avait eus dans ses études laissaient l'espoir de s'avancer dans les dignités ecclésiastiques, ne céda pas si facilement. Cependant l'exemple de Le Fèvre, qu'il estimait et aimait tendrement, le toucha, et il se rendit. Ces conquêtes ne tardèrent pas à être suivies de quelques autres. Trois Espagnols, Laynez, docteur d'Alcala, et profond théologien; Salmeron, qui n'avait encore que dix-huit ans; Nicolas-Alphonse, surnommé Bobadilla, qui avait enseigné la philosophie à Valladolid, et Rodriguez, Portugais envoyé à Paris par son souverain pour s'y perfectionner dans les études, tous jeunes, ardents, et d'une piété exemplaire, s'associèrent à Ignace et à ses desseins. Les voyant bien décidés, il crut utile d'assurer leur résolution par un acte solennel, qui ne leur permît plus de revenir

(1) C'est le nom sous lequel Le Fèvre est désigné dans la Biographie universelle (*Voy.* FAVRE, XIV, 223).

sur leurs pas. Le jour de l'Assomption, de l'année 1534, il les conduisit dans l'église de l'abbaye de Montmartre; et là, dans la chapelle souterraine, tous d'un commun accord prononcèrent le vœu de pauvreté et de chasteté, auquel ils joignirent celui de faire le voyage de la Terre-Sainte, et de s'y dévouer à la conversion des infidèles, ou, s'ils ne pouvaient pas y pénétrer, d'aller se jeter aux pieds du pape, et de lui offrir leurs services, pour telle œuvre de charité *à laquelle il jugerait à propos de les employer.* Le Fèvre *depuis peu ordonné prêtre, leur dit la messe, à laquelle tous communièrent* (*Voy.* IGNACE, XXI, 188 et suiv.). Plusieurs n'ayant pas encore achevé leurs études, il fut convenu que pendant un voyage qu'Ignace avait à faire en Espagne, ils les continueraient, et qu'au plus tard au commencement de l'année 1537, on se réunirait à Venise. Tous furent fidèles au rendez-vous, et s'y trouvèrent à la fin de 1536. Leur nombre même s'était augmenté de trois. Xavier alla se loger à l'hôpital des Incurables, où il se dévoua au service des malades. Ignace, étant de retour, envoya ses compagnons vers le pape Paul III, qui les reçut avec bonté, et permit à ceux qui n'étaient pas encore engagés dans les ordres, de les recevoir où ils voudraient. Xavier s'y disposa, et après avoir été ordonné prêtre, se prépara à dire sa première messe par une dure retraite et de grandes austérités. Il la célébra à Vicence, où il alla rejoindre Ignace, qui l'envoya à Bologne avec Bobadilla. Quelque temps après, il fut appelé à Rome, où il prêcha dans l'église de Saint-Laurent *in Damaso.* L'institut commençait à prendre quelque développement, lorsque Jean III, roi de Portugal, qui voulait favoriser la propagation de l'Évangile dans ses états de l'Inde, fit demander à Ignace quelques-uns de ses missionnaires. Xavier se dévoua à cette œuvre. Il se rendit à Lisbonne, et le 8 avril 1541 il s'embarqua avec le gouverneur des Indes pour cette destination. Il aborda vers la fin d'août au port de Mozambique, où il passa l'hiver, et arriva heureusement en 1542 à Goa, siége du gouvernement. Il s'y logea à l'hôpital, et, après avoir salué l'évêque et pris ses ordres, il commença sa mission. Il parcourait les rues la sonnette à la main, pour avertir les pères et les mères d'envoyer leurs enfants et leurs esclaves au catéchisme. Il prêchait assidûment, attaquant les vices et travaillant à la réformation des mœurs. Il existait à la côte de la Pêcherie de nouveaux chrétiens, alors sans secours spirituels. Xavier s'empressa d'aller les visiter, et traduisit pour eux le catéchisme dans la langue du pays. Il fit détruire les temples des idoles qui se trouvaient encore sur la côte, et construire à leur place des églises. De là il passa dans le royaume de Travancor, où, en neuf mois, il baptisa de sa main dix mille idolâtres. Le zélé missionnaire se transporta ensuite à Meliapour, appelée aussi la ville de Saint-Thomas, parce qu'une tradition rapporte que ce saint y fut martyrisé. Il y fit quelques conversions éclatantes, visita le tombeau où avaient reposé les restes du saint apôtre, et se mit en route pour Malacca, où il arriva le 25 novembre 1545. Selon sa coutume, il alla se loger à l'hôpital, où ses soins pour les malades et sa douceur lui concilièrent tous les esprits. Ses prédica-

tions ne furent pas infructueuses. Il eut la consolation de convertir non-seulement un grand nombre d'idolâtres, mais encore des juifs et des mahométans. Ayant reçu de nouveaux missionnaires, envoyés par saint Ignace, il partit le 1er. février pour les îles de Banda. En route, il convertit l'équipage, et après six semaines de navigation il prit terre à Amboine, d'où continuant à se diriger vers Macassar il arriva à Ternate, la principale des Moluques, où sept villages chrétiens manquaient absolument de prêtres, le seul qui y fût étant décédé peu de temps auparavant; Xavier crut se devoir à ce troupeau abandonné. Il y ranima la foi, réforma quelques désordres qui s'y étaient introduits, et y administra les sacrements. De Ternate, il passa en mai 1546 aux îles du More, habitées par un peuple encore barbare. Il parvint cependant à apprivoiser ces sauvages, et il en baptisa plus de vingt-cinq mille. Il revint ensuite à Ternate, où il établit quelques missionnaires, s'arrêta à Amboine, dont il confirma les habitants dans la foi, et arriva, en 1547, à Malacca. En passant à Ceylan il y convertit le roi de Candi et un grand nombre de ses sujets. De Cochin, il écrivit à Rome pour avoir du secours; et au commencement de mars 1548 il fut de retour à Goa. Déjà un collége et un séminaire de la compagnie de Jésus y étaient établis; il y fut reçu comme le père commun, y régla les affaires de la chrétienté des Indes, distribua dans les provinces du continent et des îles ceux de ses confrères nouvellement arrivés qui étaient sans emploi, et marqua la place de ceux qu'on attendait. Son projet, quoiqu'on lui fit envisager les dangers de ce voyage, était de repartir pour le Japon l'année suivante. Il avait eu occasion de convertir quelques Japonais, entre autres un nommé Auger, homme assez considérable de Canguxima, ville du royaume de Saxuma au Japon. Xavier s'en fit accompagner, et y arriva en 1549. Auger alla trouver le roi de Saxuma, dont il était connu. S'étant assuré de dispositions favorables de sa part, il lui présenta Xavier que ce prince reçut assez bien, mais sans vouloir entendre parler de religion. Voyant qu'il ne recueillait aucun fruit dans ce lieu, où dominaient les bonzes, prêtres du pays, Xavier s'achemina vers Firanda, autre ville du Japon. Il y obtint la permission de prêcher, et y opéra de nombreuses conversions. Encouragé par ce succès, il prit le chemin de Meaco, capitale de l'empire. Il fallait traverser le royaume de Nangara, dont Amanguchi est la capitale. Le bruit des prédications de Xavier y était parvenu, et l'on y desirait l'entendre. Il n'y fit pourtant que très-peu de conversions. Il se remit en route pour Meaco, où il ne fut pas plus heureux. Il ne lui avait pas été possible d'apprendre la langue de cette contrée, comme on le voit dans les Lettres qu'il écrivit alors en Europe. « Je » n'entends point ce peuple, disait-» il, il ne m'entend point. » Xavier attribua aussi le peu de succès de sa mission, dans cette circonstance, à la simplicité de son costume, qui n'était que celui d'un pélerin, et dans l'intérêt de la religion il résolut d'adopter un autre système. Il reprit alors le chemin d'Amanguchi, et se présenta au roi dans un appareil imposant. Il se vêtit d'un habit de riche étoffe, prit quelques valets à sa suite, et parut devant le monarque, muni de lettres du vice-roi des Indes, et de l'évêque

de Goa, mais surtout de riches présents. Cet innocent artifice lui réussit très-bien. Il obtint du roi non-seulement la permission de prêcher, mais encore un édit qui permettait à qui le voudrait d'embrasser la religion du père Xavier. Il laissa dans ce lieu plus de trois mille chrétiens, si attachés à leur nouvelle croyance que vingt-cinq ans après, on trouva qu'ils l'avaient conservée dans son intégrité, « quoiqu'ils fussent sans maîtres et sans guides, et même inquiétés par de mauvais princes. » Plus tard d'autres missionnaires obtinrent dans cette contrée des succès encore plus grands. Il restait à Xavier une tâche bien importante, c'était d'aller évangéliser la Chine; il en avait un extrême desir, mais il y avait peine de mort pour tout étranger qui s'y introduirait sans en avoir la permission. Il fit en sorte qu'une ambassade à la suite de laquelle il se mettrait y fût envoyée. On la confia à Jacques Pereyra, homme pieux, riche et ami de Xavier, qui voulut bien y employer une partie de sa fortune. On arriva en peu de jours à Malacca. Xavier y fut reçu avec joie; mais don Alvarez qui en était gouverneur, et qui avait contre Pereyra quelque sujet de mécontentement, ne permit pas à la légation d'aller plus loin. Ni prières, ni menaces, ni même une excommunication qu'on lança contre lui, ne le firent changer d'avis. Xavier, qui ne voulait pas renoncer à son dessein, fut obligé de partir seul, sur un vaisseau portugais qui faisait voile pour l'île de Sancian, à vingt-cinq lieues de la terre ferme, vis-à-vis de Canton. Quelque risque qu'il y eût à mettre le pied sur le sol chinois, Xavier y était décidé, et il avait déjà pris quelques mesures pour cette périlleuse entreprise, lorsqu'il tomba malade. Après de longues souffrances, il mourut dans cette île le 2 décembre 1552, n'étant âgé que de quarante-quatre ans, dont il avait passé dix et demi dans ses laborieuses missions. On l'enterra sur le rivage après avoir mis beaucoup de chaux dans son cercueil pour consumer les chairs; mais lorsqu'on le déterra, vers le milieu de février de l'année suivante, on les trouva aussi fraîches que s'il eût été vivant; on rapporte même qu'une odeur suave s'exhalait de tout son corps. Il fut mis dans cet état sur le vaisseau, et transporté d'abord à Meaco, où Pereyra, qui s'y trouvait encore, lui fit faire de magnifiques obsèques. Quelques mois après on l'envoya à Goa, où il fut déposé dans la grande chapelle de l'église de Saint-Paul. Des miracles, dit-on, se firent à son tombeau. Ses historiens, surtout le P. Bouhours, en rapportent de nombreux et d'éclatants qu'il fit dans le cours de ses missions, et qui durent contribuer beaucoup à leur succès. Un des plus remarquables a été le sujet d'un tableau capital, fait par le Poussin, pour le noviciat des jésuites de Paris, et qui est aujourd'hui au Musée du Louvre (2). Xavier fut béatifié par Paul V, en 1619, et canonisé par Grégoire XV, en 1622. On a de lui : I. Cinq

(2) La renaissance d'une jeune fille, opérée au Japon, y est représentée; elle produit l'impression la plus vive sur les assistants; et la puissance du Christ qui apparaît au saint ne permet point de douter de la vérité de ce miracle. C'est là sans doute un trait de génie du peintre : l'école de Vouet seule, loin de l'admirer, fit éclater sa jalousie. Vouet n'était point mort à cette époque (en 1641)! Il mourut même, non en 1648, comme nous l'avions dit à l'article du *Poussin*, mais en 1649, comme l'attestent les registres, que nous avons consultés, de Saint-Jean en Grève. G-CE.

livres d'*Épîtres*, Paris, 1631, in-8°. II. Un *Catéchisme*. III. Des *Opuscules*. Le P. Bartoli, jésuite, a écrit en italien la Vie de saint François Xavier, laquelle a été traduite en latin par le P. Jannin, 1709. Celle du P. Bouhours, Paris, 1621, in-4°., est la plus estimée (*Voy.* Bouhours). Enfin Gaspard Xuarès a publié : *Vida iconologica del apostol de las Indias S. Francisco Xavier*, Rome, 1798, in-8°. Le P. François Oudin, jésuite, a composé un petit Office de ce saint, dont les hymnes passent pour un chef-d'œuvre de poésie latine. L—y.

XAVIER (Jérôme), de la même famille que le précédent, mais non son frère, comme le dit un supplément du Dictionnaire de Ladvocat, était né dans la Navarre et sujet du roi d'Espagne. Il entra chez les Jésuites à Alcala, le 7 mai 1568, et commença par y être employé dans l'enseignement. Animé pour la conversion des infidèles, du même zèle dont son illustre parent avait donné tant de preuves, il demanda à ses supérieurs, et en obtint la permission d'aller dans les Indes se consacrer au même ministère. Il se rendit à Goa en 1571, et s'y lia à la société par les quatre vœux. Il fut chargé de divers emplois, d'abord du soin des novices, et ensuite des fonctions de supérieur; il fut même pendant quelque temps recteur de la maison professe de Goa. Cette fonction ne suffisant point à son zèle, il résolut d'aller porter la foi au Mogol, et fut le premier missionnaire, après Rodolphe Aquaviva, qui pénétra dans cette contrée. Il y courut souvent de grands dangers, et faillit être lapidé à Lahore, où il fit néanmoins de nombreuses conversions, et baptisa quatre proches parents du roi. Il y avait à la cour du monarque un Arménien qui jouissait, près de lui, d'une grande faveur. Sa femme étant morte, il voulut épouser sa belle-sœur. Le P. Xavier crut devoir s'opposer fortement à cet inceste spirituel. L'Arménien s'en plaignit au roi qui supporta impatiemment le refus. Son mécontentement néanmoins n'eut pas d'autres suites. Le P. Xavier continua de paraître à la cour, et même de suivre le roi partout où il se transportait. Il retourna à Goa en 1617, et y mourut le 17 juin de la même année. Philippe III, roi d'Espagne, instruit de ses travaux apostoliques, voulut les récompenser, en le nommant à l'archevêché d'Angamalé. Prévenu par la mort, le P. Xavier ne jouit point de cette grâce. Il a laissé des écrits en latin et en persan. On a de lui : I. *Traité des mystères du christianisme sous le titre de* Fons vitæ; *contre le mahométisme*, 1600. II. *Abrégé du même ouvrage*. III. *De la vie, des miracles, et de la doctrine de notre Sauveur Jésus-Christ*. IV. *Vie des apôtres*. V. *Histoires et faits des SS. martyrs*. VI. *Directoire des rois pour le gouvernement de leurs états*. VII. En persan, *Histoire de Jésus-Christ* et *Histoire de saint Pierre*. Ces deux derniers ouvrages furent traduits du persan en latin, par Louis de Dieu, protestant, professeur et principal du collége Wallon de Leyde, et imprimés chez les Elzevirs. Le traducteur y a joint des *Notes critiques*, où il s'égaie, non sans quelque malignité, aux dépens du P. Xavier, au sujet de quelques faits apocryphes puisés dans des sources peu sûres. A raison de ces faits et de ces *notes*, le livre a été mis à l'*index* en vertu de trois décrets des années 1641 et 1642. Le P. Xavier

a aussi laissé des Lettres touchant ses missions. L—Y.

XÉNOCLÈS, fils de Carcinus, poète tragique grec, sur lequel on a très-peu de renseignements, était d'Athènes, et florissait sous le règne de Philippe de Macédoine. Dans la quatre-vingt-onzième olympiade, dit Élien (*Hist. divers.*, livre II, 8), où Exénète d'Agrigente fut vainqueur à la course, Xénoclès remporta le prix de la *Tétralogie* sur Euripide (*V.* XIII, 519 (1)), si souvent malheureux dans ces luttes littéraires. Les quatre pièces présentées par Xénoclès étaient *Œdipe*, *Lycaon*, les *Bacchantes*, et *Athamas*, drame satirique. On n'en connaît plus que les titres; mais il ne paraît pas qu'on doive regretter beaucoup la perte de ces pièces, puisqu'Élien accuse d'ignorance ou de prévarication les juges qui n'avaient pas rougi de les préférer à celles d'Euripide : *Alexandre* ou *Pâris*, *Palamède*, les *Troyens*, et *Sisyphe*. Aristophane, dans la comédie des *Grenouilles*, fait dire à Hercule (vers 86) : Où est donc Xénoclès? à quoi Bacchus répond : Par Jupiter, qu'il périsse! L'ancien Scholiaste remarque sur ce passage que Xénoclès est critiqué comme un mauvais poète, et surtout obscur par le fréquent usage des allégories (*trad.* d'Élien par M. Dacier, pag. 49). Cependant, suivant Lor. Crasso, Démosthène cite Xénoclès comme un poète estimable (*Storia de' poeti greci*); mais on doit remarquer qu'il y eut deux poètes du nom de Xénoclès, et que nous ne savons pas si c'est du même que parlent Aristophane et Démosthène. W—s.

(1) *Loc. cit.*, notre poète est mal nommé *Xénocrate*, par une faute d'impression.

XÉNOCRATE, fils d'Agathénor, fut un des plus illustres philosophes de l'ancienne Grèce. Il naquit à Chalcédoine, vers l'an 406 avant J.-C., et fut de bonne heure le disciple et l'admirateur de Platon, pour lequel il eut toujours le même respect et le même attachement. Il l'accompagna dans son voyage de Sicile; et comme Denys le tyran menaçait un jour Platon, en lui disant que *quelqu'un lui couperait la tête : Personne*, répondit Xénocrate, *ne le fera avant d'avoir coupé la mienne!* Il étudia sous Platon en même temps qu'Aristote, mais non pas avec les mêmes succès; car il était d'un esprit lent et d'une conception dure, au lieu qu'Aristote avait l'esprit vif et pénétrant; ce qui faisait dire à Platon *que le premier avait besoin d'éperon, et l'autre de bride;* et Xénocrate disait lui-même à ce sujet qu'il ressemblait aux vases qui, ayant le goulot étroit, reçoivent difficilement, mais retiennent bien mieux. Un jour on vint dire à Platon que Xénocrate avait mal parlé de lui. « Je ne le crois pas, » répondit-il. On insista; il ne céda point. On offrit des preuves : « Non, répliqua-t-il; il est impossible que je ne sois pas aimé de quelqu'un que j'aime si tendrement. » Si Xénocrate était inférieur à Aristote du côté de l'esprit, il le surpassait beaucoup dans la pratique de la philosophie morale. Il était grave, sobre, austère, et d'un caractère si sérieux et si éloigné de la politesse des Athéniens, que Platon l'exhortait souvent *à sacrifier aux grâces*. Il y a cependant de la grâce et de la bonté dans ce mot qu'on lui attribue. Un moineau, poursuivi par un épervier, se réfugia dans sa robe; il l'y retint, le sauva, et lui rendit ensuite la liberté, en disant : « Il ne

« faut pas trahir un suppliant. » Il souffrait très-patiemment les réprimandes de Platon ; et lorsqu'on l'excitait à se défendre : *Il ne me traite ainsi*, répondait-il, *que pour mon profit*. On le loue surtout pour sa chasteté. Il avait acquis un tel empire sur ses passions, que Phryné, la plus belle courtisane de la Grèce, ayant gagé de le faire succomber, n'en put jamais venir à bout, quoiqu'elle fût allée le trouver, et qu'elle eût employé tous les moyens imaginables. Comme on se moquait d'elle, en voulant l'obliger de payer la gageure, elle répondit *qu'elle n'avait point perdu, parce qu'elle avait parié de faire succomber un homme, et non point une statue*. Xénocrate fit paraître en tout la même tempérance. Il n'aima ni les plaisirs, ni les richesses, ni les louanges. Il était d'une si grande sobriété, qu'il se vit quelquefois obligé de jeter ses provisions, parce qu'elles étaient moisies et trop vieilles ; ce qui faisait dire aux Grecs, proverbialement, *le fromage de Xénocrate*, lorsqu'ils voulaient faire entendre qu'une chose durait long-temps. Il remplaça dans l'académie d'Athènes, Speusippe, successeur de Platon, 339 avant J.-C., et il fut le chef de l'académie pendant vingt-cinq ans. Il voulait que ses disciples sussent les mathématiques avant de venir à ses leçons ; et il renvoya un jeune homme qui ne les savait pas, en disant *qu'il n'avait point la clef de la philosophie*. Il s'acquit une si grande réputation de franchise et de probité, qu'il fut le seul que les magistrats d'Athènes dispensèrent de confirmer son témoignage par le serment. Polémon, jeune homme riche, mais si dissolu, que sa femme l'avait accusé en justice, à cause de ses mœurs infâmes, ayant un jour bu outre mesure, et courant par les rues avec ses compagnons de débauche, entra dans l'école de Xénocrate à dessein de s'en moquer et de l'insulter. Tous les auditeurs s'indignèrent de cette insolence ; mais Xénocrate, sans se troubler, tourna aussitôt son discours sur la tempérance, et parla de cette vertu avec tant de force, de dignité et de noblesse, qu'il fit naître tout-à-coup dans l'ame du débauché la résolution de renoncer aux voluptés, et de s'attacher à la sagesse. Polémon devint, dès ce moment, un disciple de la vertu ; il ne but plus que de l'eau, et succéda, dans la suite, à Xénocrate dans la chaire de philosophie. Cette conversion fit grand bruit, et elle ajouta beaucoup au respect que le philosophe s'était acquis. Dès-lors, quand il passait dans les rues, la jeunesse débauchée s'éloignait pour éviter sa rencontre. Alexandre-le-Grand lui envoya cinquante talents, somme considérable pour ce temps-là. Mais les députés de ce prince étant arrivés à Athènes avec ce trésor, Xénocrate les invita à manger, et ne leur fit servir que son repas ordinaire. Le lendemain, comme ces députés lui demandaient à qui il voulait que les cinquante talents fussent comptés : *Le souper d'hier*, leur répondit-il, *ne vous a-t-il point fait comprendre que je n'ai pas besoin d'argent ?* voulant marquer par-là qu'il se contentait de peu, et que l'argent est nécessaire aux rois et non pas aux philosophes. Les députés lui firent néanmoins de si vives instances, qu'il prit une petite partie de la somme, de peur de montrer du mépris pour celui qui l'offrait. « Ainsi, dit Valère Maxime, un grand roi voulut acheter l'amitié d'un philosophe;

et le philosophe refusa de vendre son amitié au grand roi. » Les Athéniens, qui l'avaient envoyé en ambassade vers Philippe, roi de Macédoine, l'envoyèrent encore, longtemps après, vers Antipater; et il fut chargé, ainsi que Phocion, de traiter avec le prince qui menaçait d'envahir l'Attique; mais il ne put en obtenir que des conditions fort dures, ce qui lui fit dire en présence d'Antipater, que pour des esclaves, il traitait les Athéniens assez doucement, mais que pour un peuple libre, il se montrait barbare. La conduite qu'il tint, la probité et le courage qu'il montra dans cette ambassade, lui firent encore une grande réputation. On s'étonne que les Athéniens aient pu laisser traiter un philosophe de ce mérite aussi indignement par les fermiers et les receveurs de leurs impôts; car, quoiqu'ils les eussent une fois condamnés à l'amende pour avoir voulu mener Xénocrate en prison, faute de payer un certain impôt mis sur les étrangers, il est constant que ces mêmes collecteurs ou receveurs le vendirent une autre fois, parce qu'il n'avait pas de quoi payer. Mais Démétrius de Phalère ne put souffrir une action si odieuse; il acheta Xénocrate, le mit sur-le-champ en liberté, et paya la dette aux Athéniens. Quelques jours après, ayant rencontré le fils de son libérateur, ce philosophe lui dit : « Votre » père est payé avec usure du bien » qu'il m'a fait, car je suis cause » qu'il est loué de tout le monde. » On attribue aussi à l'orateur Lycurgue l'action de Démétrius. Xénocrate mourut vers l'an 314 avant J.-C., à l'âge d'environ quatre-vingt-dix ans, pour s'être heurté de nuit à un vase de cuivre. Considéré comme philosophe, Xénocrate, ainsi que Speusippe, son prédécesseur, ne fit faire que peu de progrès à la science, et s'occupa moins de modifier ou de développer ses théories platoniciennes, que de les concilier avec le pythagorisme. Aussi entendit-il la doctrine du philosophe de Samos dans le sens des dernières modifications qu'on lui avait fait subir, et regarda-t-il l'unité comme le principe actif, et le duel comme le principe passif, seul sens dans lequel les deux systèmes puissent se rapprocher. Plutarque rapporte un grand nombre de ses maximes et de ses paroles remarquables, entre autres : *on s'est souvent repenti d'avoir trop parlé, mais jamais de s'être tu : — les véritables philosophes sont les seuls qui font de bon gré et de leur propre mouvement ce que les autres ne font que par la crainte des lois : — c'est un aussi grand péché de jeter les yeux sur la maison de son prochain, que d'y mettre le pied : — il faut mettre des lames de fer aux oreilles des enfants pour les rendre sourds aux propos corrupteurs, plutôt que d'en mettre aux athlètes pour les garantir des coups*, etc. Xénocrate, dit-on, ne reconnaissait point d'autre divinité que le ciel et les sept planètes, ce qui faisait huit dieux. Cicéron, dans son livre 1er: *de la Nature des dieux*, réfute très-bien un tel système; mais il n'est guère probable que l'école de Platon se fût déjà autant éloignée de ses doctrines. Plutarque a loué Xénocrate de ce que la pesanteur de son esprit ne lui fit pas perdre courage dans le cours de ses études, et il le cite pour exemple, afin d'encourager les esprits qui ont peu de facilité. Il avait composé, à la prière d'Alexandre,

un traité de l'*Art de régner ; six livres de la Nature ; six de la Philosophie ; un autre des Richesses*, etc. Mais ces ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. On trouve, sous son nom, un Traité *de la mort*, dans le Jamblique d'Alde, 1497, in-fol. M. Denis Van den Wynpersse a publié à Leyde, en 1822, une *Dissertation sur Xénocrate*, in-8°. — Pline fait mention de deux autres Xénocrate, dont l'un avait écrit sur la *Toreutique*, et l'autre, habile peintre et sculpteur, avait composé un traité de la peinture. On trouve aussi un Xénocrate parmi les poètes de l'*Anthologie*. M—D j.

XÉNOCRATE, médecin grec, vivait vers le milieu du premier siècle de l'ère vulgaire. Il était né à Aphrodise. Plusieurs villes portaient ce nom ; et on ne peut aujourd'hui déterminer précisément celle à laquelle il appartenait. Il avait composé un ouvrage, qui ne nous est pas parvenu, sur l'utilité médicale des animaux. Galien l'accuse d'ignorance et de superstition ; et il est difficile d'être d'un autre avis quand on lit les étranges recettes que Galien, au commencement de son dixième livre sur l'efficacité des remèdes simples, a extraites du Traité de Xénocrate. Toutefois il faut dire qu'à côté de ces indications puériles et absurdes, Xénocrate avait placé des prescriptions sages et rationnelles. Oribase nous a conservé de cet ouvrage un fragment qui le prouve ; et il nous reste encore une autre preuve du bon sens et de l'expérience de Xénocrate, dans son Traité *De la nourriture tirée des poissons*. Ce livre, dont nous devons aussi la conservation à Oribase, a été assez souvent imprimé. La première édition fut donnée, en 1559, par Conrad Gesner ; mais elle était incomplète des deux tiers. Fabricius, aidé d'un bon manuscrit, le réimprima en entier, dans le tome IX de sa Bibliothèque grecque. Le nouvel éditeur de Fabricius ne l'a pas conservé, jugeant avec raison que cette réimpression était rendue inutile par les éditions que Franz avait publiées à Leipzig, en 1774 et 1779, et par celle de Gaëtan d'Aneora (Naples, 1794). La meilleure édition est celle du docteur Coray (Paris, 1814) ; elle forme le tome troisième des *Hors-d'œuvres* de sa *Bibliothèque grecque*. Xénocrate se trouve aussi dans le recueil d'Oribase, publié à Moscou, par M. Matthæi. B—ss.

XÉNOPHANE, fondateur de l'école d'Élée, naquit, de l'aveu de tous les auteurs, à Colophon, colonie Ionienne de l'Asie mineure. Les uns le disent fils de Dexins ou Dexiuus, les autres d'Orthomène ; cette dernière opinion a pour elle les meilleurs et les plus nombreux témoignages, et elle a généralement prévalu. Quant à la date précise de sa naissance, parmi bien des contradictions apparentes ou réelles, nous trouvons pourtant trois auteurs qui, malgré la différence d'écoles et d'époques, sont unanimes à cet égard. Sotion, au rapport de Diogène de Laërte, fait Xénophane contemporain d'Anaximandre, ce qui placerait à-peu-près sa naissance vers la quarantième olympiade ; or, Sotion, qui vivait près de deux siècles avant notre ère, qui avait voué toute sa vie à l'étude de l'histoire des premiers âges de la philosophie grecque, et qui était entouré, à Alexandrie, des plus riches documents historiques, est une autorité grave. Apollodore, qui était, comme Sotion, très-versé dans l'histoire de la philosophie, et vivait comme lui à Alexandrie, un siècle

plus tard, fait aussi naître Xénophane, selon saint Clément d'Alexandrie, à la quarantième olympiade. Enfin, deux siècles avant notre ère, Sextus, qui s'est beaucoup occupé du fondateur de l'école d'Élée et nous en a conservé de précieux fragments, met sans hésiter sa naissance à la même époque. Voilà donc trois auteurs dignes de confiance, qui, s'accordant sur ce point, forment une autorité imposante. De plus, il ne faut pas oublier que Xénophane a vécu très-long-temps. Lucien le fait vivre quatre-vingt-onze ans, et encore est-ce trop peu; car Diogène nous a conservé des vers dans lesquels Xénophane nous apprend lui-même quel était son âge au moment où il les composait; et cet âge est celui de quatre-vingt-douze ans. Et comme rien ne prouve que Xénophane soit mort immédiatement après avoir fait ces vers, on peut très-bien, avec Censorinus, le faire vivre un siècle entier, un peu plus ou un peu moins. Or, en partant de la date de la quarantième olympiade, avec Sotion, Apollodore et Sextus, et en nous donnant un siècle entier d'après Xénophane lui-même, nous avons assez d'espace pour y placer tous les récits des auteurs et résoudre leurs contradictions apparentes. En effet, un homme né à la quarantième olympiade, et qui a vécu à-peu-près un siècle, a dû voir la soixante-cinquième olympiade. Par conséquent il a très-bien pu venir à la soixante-unième olympiade, comme l'attestent tous les auteurs, lui, Ionien d'origine, s'établir à Élée, dans une colonie Phocéenne de la Grande-Grèce, colonie récemment fondée, dont les habitants échappés aux désastres de toutes les autres colonies de l'Asie mineure, restés seuls libres, à force de courage et de dévouement au milieu de la commune servitude, offraient un asile et une patrie à tous ceux de leurs compatriotes qui fuyaient le joug des Perses. Il a pu, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, c'est-à-dire, à la soixante-troisième olympiade, composer les vers rapportés par Diogène. Et quand ce même Diogène dit que Xénophane fleurit vers la soixantième olympiade, rien de plus facile à admettre, en prenant la quarantième pour date de sa naissance; car dans ce cas, il aurait fleuri à l'âge de quatre-vingts ans, ce qui devait être en effet la plus belle époque de son talent et de sa gloire, à l'en croire lui-même. Apollodore, dans le passage cité par St. Clément, après avoir dit que Xénophane naquit vers la quarantième olympiade, ajoute qu'il prolongea sa vie jusqu'au temps de Darius et de Cyrus; et le faux Origène dit à-peu-près la même chose. Rien encore de plus facile à concevoir; car Cyrus était dans toute sa puissance vers la cinquante-huitième olympiade; et Darius étant monté sur le trône à la fin de la soixante-quatrième, Xénophane a pu voir les commencements de son règne. D'ailleurs le faux Origène ne fait mention que de Cyrus. Cependant on fait dire à Eusèbe que Xénophane est né dans la cinquante-sixième olympiade; et sur cette base on élève un long échafaudage chronologique que nous renverserons d'un seul mot: Eusèbe n'a pas dit que Xénophane naquit, mais qu'il fleurit à la cinquante-sixième olympiade, *clarus habetur*, ce qui est tout différent, et si différent que l'autorité d'Eusèbe est alors pour nous, et détruit l'opinion même que jusqu'ici elle paraissait appuyer. On cite encore des vers de Xénophane,

rapportés par Athénée, où il parle de l'invasion des Perses; et de ces vers on tire la nécessité de le faire aller jusqu'à la bataille de Marathon et même au-delà, c'est-à-dire jusqu'à la soixante-quinzième olympiade. Mais nous contestons le seus que l'on veut donner aux vers de Xénophane. Selon nous, ces vers ne font pas allusion à l'invasion du continent de la Grèce, mais bien à celle des côtes de l'Asie mineure, qui eut taut d'influence sur la destinée de sa première et de sa seconde patrie et sur l'histoire entière de sa vie: — *Voici ce qu'il faut dire auprès du feu pendant l'hiver, — Couché mollement et bien repu, — En buvant du vin délicieux, et en mangeant des pois chiches: — Qui es-tu? d'où es-tu? quel âge as-tu, mon cher? — Quel âge avais-tu quand le Mède arriva?* — Tels sont les vers de Xénophane que nous a conservés Athénée. On y reconnaît un Ionien de cœur et d'habitude, qui, s'adressant à un habitant de la nouvelle colonie, relève le charme de la sécurité presente du souvenir de l'infortune passée, et tranquille à Élée, s'entretient des désastres de Phocée avec un homme qui a grandi depuis ces malheurs, et dont il mesure l'âge actuel sur celui qu'il pouvait avoir quand le Mède arriva. Quelle pouvait être l'invasion du Mède qui importât si fort à un homme d'Élée, sinon celle qui le regardait, c'est-à-dire, l'expedition contre les colonies grecques de l'Asie mineure, et particulièrement contre Phocée, la mère-patrie d'Élée? Hérodote, qui raconte cette expédition, la défense désespérée de Phocée, la fuite nocturne des Phocéens, leurs aventures en Corse et en Sardaigne, et leur défaite par les Carthaginois, qui les força de se jeter sur les côtes de l'Italie et d'y fixer leurs pénates, Hérodote ajoute qu'Harpagus, général de Cyrus et chef de l'expédition, quoiqu'il commandât les Perses, était Mède de nation. Il n'est donc pas impossible que l'expression : le *Mède arriva*, désigne tout simplement cet Harpagus, auteur des maux de Phocée et d'Élée. Mais il est plus probable que c'est une expression générale qui designe les Perses eux-mêmes, que l'on appelait alors Mèdes, témoin l'expression de *guerre médique* et les expressions latines dérivées de celle-là. Or, nous convenons bien que les Grecs du continent devaient appeler invasion médique celle qui fut suivie de la bataille de Marathon et de Salamine; mais ce n'est point ici un Grec du continent qui parle à un Grec du continent : c'est un Grec de l'Asie mineure qui parle à des Grecs de l'Asie mineure, pour lesquels le Perse ou le Mède ne peut être que celui qui les attaqua et leur enleva leur patrie; événement terrible et mémorable, par lequel il était naturel que les hommes echappés à ce grand desastre, une fois tranquilles à Élée, comptassent les années de leurs enfants. Les vers de Xénophane, faits à Élée, et adressés à un Éléate, ne peuvent donc désigner que l'invasion des Perses dans l'Asie mineure, et nullement la guerre médique proprement dite, celle qu'appellent ainsi les historiens et les poètes du continent. Cette interprétation, qui nous semble incontestable, résout les difficultés que l'on pourrait tirer contre nous des vers de Xénophane cités par Athénée; et par là tombe le seul argument plausible sur lequel repose, avec la fausse autorité d'Eusèbe, tout l'édifice chronologique de Casaubon, de Bayle, de Dodwell, de Feuerlin, de Brucker

et de Harles. Nous avons vu que les témoignages en apparence les plus opposés, bien examinés, se concilient et concourent au même résultat. Ce résultat, si bien appuyé, ne peut plus être ébranlé par la seule autorité de Timée, qui, selon St. Clément d'Alexandrie, fait naître Xénophane au temps de Hiéron, tyran de Sicile, et du poète Épicharme. Nous ne dissimulerons pas qu'il y a dans les Apophthegmes de Plutarque une anecdote qui se rapporte à l'opinion de Timée. Xénophane, dans Plutarque, se plaignant à Hiéron de ne pouvoir nourrir deux serviteurs, celui-ci lui répondit : « Homère, que tu déchires, en nourrit, après sa mort, plus de dix mille. » Nous trouvons aussi dans la métaphysique d'Aristote un passage duquel il résulterait qu'Épicharme avait dit de Xénophane : « Il a l'air d'avoir raison, mais » il a tort. » D'abord il ne suit nullement de ce passage d'Aristote qu'Épicharme ait connu Xénophane, mais seulement qu'Épicharme a vécu dans un temps où la gloire de Xénophane remplissait encore assez la Grèce, pour qu'Épicharme mît de l'intérêt à lui lancer quelques traits satiriques. Pour l'opinion de Timée, elle est si étrange qu'elle se détruit elle-même. En effet, Hiéron et Epicharme sont à-peu-près de la soixante-quinzième olympiade. Ajoutez un siècle pour la durée de la vie de Xénophane, et vous le faites aller jusqu'à Périclès et Socrate, ce qui n'a pas besoin d'être réfuté. Aussi, nul critique n'a-t-il adopté l'opinion de Timée, mais elle a eu du moins cette autorité, de faire méconnaître celle que nous avons exposée, et qui a pour elle l'accord et l'unanimité de tous les autres témoignages; en sorte que, comme terme moyen, la plupart des critiques ont pris la fausse date d'Eusèbe. Quant aux historiens de la philosophie, ils sont en général trop négligents des questions de chronologie, pour s'être embarrassés de celle-là. Mais les questions de chronologie, en apparence indifférentes, tiennent intimement à l'histoire approfondie des écoles, puisque bien résolues elles montrent les rapports que les écoles ont pu avoir entre elles, les emprunts qu'elles ont pu se faire réciproquement, et leurs liens historiques qui renferment tant d'autres liens. — La date de la naissance de Xénophane, ainsi fixée, on s'oriente assez bien dans le reste de son histoire et de sa vie. Né à Colophon, à la quarantième olympiade (617 ans avant notre ère), tous les auteurs attestent qu'il quitta sa patrie, mais on ne sait trop à quelle époque, ce qui est sans importance, ni s'il la quitta volontairement ou malgré lui. Il n'est pas impossible que Xénophane, comme Pythagore, ait fui lui-même le spectacle de la servitude et de la corruption de son pays. Cependant, il est plus probable qu'il fut exilé, l'expression de Diogène de Laërte, répétée par tous les auteurs, supposant une perte que l'on n'a pas faite volontairement, et qui nous est imposée par le sort. Le même Diogène nous apprend qu'après avoir quitté sa patrie, Xénophane vécut en Sicile, à Zancle et à Catane. Plus tard, et déjà vieux, il vint s'établir dans la colonie nouvelle d'Élée, sur les côtes de l'Italie, et l'établissement de cette colonie ayant eu lieu dans l'olympiade soixante-une (536 avant J.-C.), d'après notre calcul, Xénophane ne devait pas avoir moins de quatre-vingts ans, lorsqu'il se fixa à Élée. Il eut des enfants qui mouru-

rent avant lui. Démétrius de Phalère, dans son traité de la vieillesse, et le stoïcien Panœtius, dans son traité de la tranquillité, rapportent tous deux, selon Diogène de Laërte, qu'il ensevelit ses fils de ses propres mains, comme le firent Anaxagoras et les pythagoriciens Parménisços et Orestadès, selon Phavorinus dans le premier livre de ses commentaires. Brucker voit dans ce fait une preuve de la pauvreté de Xénophane; mais Casaubon remarque fort bien que c'est une preuve de force morale, une pratique pythagoricienne, et que c'est pour cela que Philostrate prétend qu'Apollonius de Tyane, le second Pythagore, ensevelit lui-même son père. L'anecdote racontée par Plutarque, réduite à sa juste valeur, prouve d'ailleurs assez bien quelle était la pauvreté de Xénophane. Il paraît qu'il vivait du métier de rhapsode, comme Homère et Hésiode; c'est ainsi du moins que nous entendons la phrase tant controversée de Diogène. Il est même probable qu'en sa qualité de rhapsode il alla chanter ses vers dans les cours de la Sicile; car outre l'anecdote de Plutarque, qui le met en rapport avec un poète de cour et un prince, Diogène nous a conservé un mot de Xénophane, qui atteste une certaine expérience des grands et des princes: « Il faut ne pas approcher des tyrans, ou le faire avec une extrême douceur. » Enfin, Timon, qui n'était pas facile en ce genre, loue sa bonne foi et son indépendance, et l'absout entièrement du reproche d'entêtement dogmatique qu'il fait à tous les philosophes. — On a souvent agité la question de savoir si Xénophane avait eu des maîtres, et quels avaient été ces maîtres. Selon Diogène, il n'en eut aucun; selon d'autres, il prit des leçons de Boton l'Athénien; et même quelques auteurs pensent qu'il étudia sous Archelaüs. Lucien appuie cette dernière opinion. L'Athénien Boton est parfaitement inconnu. Pour Archelaüs, il s'agit de savoir si l'on adopte sur la date de la naissance de Xénophane l'opinion de Timée ou celle de Sotion, d'Apollodore et de Sextus. Dans l'opinion de Timée, Xénophane aurait très-bien pu entendre Archelaüs, un des maîtres de Socrate, car il aurait été le contemporain de ce dernier. Mais dans notre calcul, la chose est absolument impossible. Diogène déclare qu'il s'écarta de Thalès et de Pythagore, et qu'il critiqua sévèrement Épiménide. Il connaissait donc leurs systèmes s'il les rejeta. Il est en effet presque impossible qu'un homme né six cent dix-sept ans avant Jésus-Christ, et qui vécut un siècle entier sur les côtes de l'Asie mineure, en Sicile et dans la Grande-Grèce, n'ait pas connu les philosophes dont la gloire remplissait et cette époque et ces contrées. Si, avec son caractère indépendant et sa vie errante, Xénophane n'eut pas de maîtres, à proprement parler, il s'instruisit à la grande école de son siècle, et de tous les systèmes répandus dans ce siècle. Quant à ses rapports directs avec l'institut pythagorique dont parlent plusieurs modernes, nous ne trouvons dans l'antiquité aucun passage où il en soit fait mention, si ce n'est peut-être celui que nous avons déjà cité, où Diogène dit qu'il enterra ses enfants de ses propres mains. Mais si c'était là en effet une coutume pythagoricienne, elle était aussi pratiquée comme un exercice moral par des philosophes d'une école différente, et Diogène au mê-

me endroit raconte la même chose d'Anaxagoras. Xénophane connut donc toutes les doctrines contemporaines, mais il ne s'asservit à aucune, et fonda lui-même une doctrine qui suppose l'existence et la connaissance préalable de deux autres, en participe et s'en éloigne également. En effet, nous verrons plus tard que le système de Xénophane tient du pythagorisme, et qu'il résume en même temps toute la philosophie Ionienne antérieure et contemporaine, et représente merveilleusement la destinée de cet homme de Colophon, qui, après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans l'Ionie, vint achever sa carrière en Italie, et joindre à l'empirisme et aux habitudes de son premier pays quelque chose de l'esprit idéaliste de sa patrie adoptive. Quand on voit ainsi le rapport de la doctrine d'un philosophe avec les circonstances fondamentales de sa vie, on n'est plus tenté de mépriser la biographie : au lieu de la négliger, il faut la féconder et l'agrandir en la mettant au service de l'histoire. Dates, lieux, événements, tout contient des idées pour qui sait les reconnaître, quelles que soient leurs formes ; rien n'est indifférent, car rien n'est arbitraire ; tout est à sa place, tout se rapporte au rôle assigné à chaque philosophe et à chaque système. Que ce soit là notre excuse pour les détails, trop étendus peut-être, où nous sommes entrés sur la chronologie et la biographie de Xénophane. — On sait qu'il avait fait plusieurs ouvrages, tous en vers, mais ils ont péri avec tant d'autres monuments de la même époque. Quelques débris ont à peine échappé au naufrage, et l'on ne connaît pas même avec précision les titres des écrits auxquels ils appartiennent. On avait cru long-temps, sur la foi de Strabon, d'Eustathe et du scholiaste d'Aristophane, que Xénophane avait composé des *Silles ;* mais maintenant il est démontré que les silles qu'on lui avait attribués sont de Timon, le fameux sillographe, qui dans un ouvrage divisé en trois livres, où il faisait la satire des philosophes de son temps et des temps antérieurs, avait imaginé, au second et au troisième livre, un dialogue entre Xénophane et lui. Il y interrogeait Xénophane, qui lui répondait. On conçoit quels silles âcres et mordants Timon avait dû mettre dans la bouche de Xénophane. Plus tard, ces vers, détachés du corps de l'ouvrage, auront été mis sur le compte du personnage qui les débitait, ce qui aura trompé Strabon, Eustathe et le scholiaste d'Aristophane. Telle est l'hypothèse de Stanley, d'abord combattue et ensuite adoptée par Fabricius, et généralement admise. Quant aux iambes contre Homère et Hésiode, que Diogène prête à Xénophane, nul autre auteur ancien n'en dit un mot, et la phrase de Diogène est visiblement corrompue ; mais, faute de documents, toute tentative pour la rectifier serait arbitraire et superflue, et il est impossible sur une autorité aussi douteuse d'asseoir aucune opinion critique pour ou contre l'existence d'iambes de Xénophane contre Homère et Hésiode. Nous ne voudrions pas non plus admettre sans aucune réserve, d'après un seul passage du seul Athénée, que Xénophane eût composé des *Parodies*. Nous nous contentons de rapporter ici qu'Athénée fait mention d'un fragment de Parodies, qu'il lui attribue. Diogène de Laërte dit positivement

qu'il écrivit près de deux mille vers sur la fondation de Colophon et sur celle d'Élée. Il n'en reste pas un seul. Mais différents auteurs s'accordent à attribuer à Xénophane des *Élégies*. Athénée en cite même plusieurs fragments assez étendus, et qui paraissent tout-à-fait authentiques. Leur naïveté, le mélange de rudesse antique et de grâce naissante, le goût de la liberté et du plaisir, le mépris des exercices du corps, la critique des fictions mythologiques, et l'éloge ingénu de lui-même, y caractérisent parfaitement Xénophane et son siècle, et l'esprit de l'Ionie déjà mêlé de légères teintes pythagoriciennes. Mais ce n'est là que la partie littéraire pour ainsi dire des ouvrages de Xénophane: celui qui contenait son système philosophique, et qui a immortalisé son nom, était un poème en vers hexamètres, intitulé : *De la Nature*. On reconnaît ici cette première époque de la philosophie grecque, où la pensée trop faible pour se prendre elle-même pour objet de ses recherches, absorbée dans la contemplation du monde extérieur, essayait de se rendre compte de ce grand phénomène, à l'existence duquel la sienne propre paraissait attachée. C'était là tellement la matière nécessaire du travail philosophique de cette époque, que, dans les ouvrages qu'elle produisait, l'identité du sujet amenait celle du titre. La plupart sont intitulés : *De la Nature*, comme celui de Xénophane. Et même, comme, avant Xénophane, nous ne rencontrons aucun ouvrage qui porte ce titre devenu depuis si commun, nous sommes tentés de le regarder comme le premier qui ait mis dans le monde et dans la circulation des idées, toutefois sans l'écrire, une composition régulière sur ce sujet et sous ce titre. Cette composition non écrite, condamnée à exister un moment dans la mémoire et à périr, a péri en effet, sauf un petit nombre de fragments arrachés à l'incertitude et à la fragilité de la tradition, très-postérieurement il est vrai, mais sans qu'on ait aucune raison de suspecter leur authenticité. En même temps les auteurs attribuent à Xénophane, sans citer ses propres paroles, des opinions qui se rapportent fort bien à ces fragments, de sorte que sur le même point l'autorité des fragments appuie celle des témoignages, lesquels de leur côté ajoutent à celle des fragments. Quelquefois aussi les fragments tombent sur des points où manquaient les témoignages ; quelquefois ce sont les témoignages qui suppléent à l'absence de tout monument. Ainsi la critique, tout en regrettant de ne pas avoir plus de matériaux, peut cependant en recueillir un assez grand nombre, pour rétablir, sans le secours d'aucune hypothèse, et reconstruire à-peu-près l'ensemble du système de Xénophane. C'est ce que nous allons essayer de faire avec le soin et l'étendue que réclament l'importance de ce système, l'influence qu'il a exercée sur l'école d'Élée et par l'école d'Élée sur la philosophie grecque tout entière, et la haute admiration ou les attaques violentes dont il a été l'objet à toutes les grandes époques de l'histoire de la philosophie. — Nous croyons pouvoir tirer le système de Xénophane des fragments qui nous en restent et des témoignages des auteurs. Mais quelle était la place relative de ces fragments, et le plan du poème sur la Nature, et dans quel ordre Xénophane y développait-il ses idées? C'est ce qu'il nous paraît à-peu-près impossible de dé-

terminer aujourd'hui. Forcés donc de renoncer à retrouver et à reproduire l'ordre de l'ouvrage original, condamnés à une exposition arbitraire, nous choisirons celle qui a l'avantage de mettre le mieux en lumière le vrai caractère du système de Xénophane. Or, selon nous, ce système n'a pas l'unité qu'on lui prête généralement. Nous avons vu que Xénophane est un Ionien, qui, après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans l'Ionie ou tout près de l'Ionie, est allé vers l'âge de quatre-vingts ans s'établir dans un pays habité en grande partie par les Doriens, et soumis à leur influence. De même la philosophie de Xénophane a en quelque sorte deux parties, l'une ionienne, l'autre dorienne et pythagoricienne. C'est un mélange de deux philosophies qui se rencontrent sans se fondre véritablement, de sorte que, malgré leur accord momentané, il est évident que l'avenir doit les séparer et faire prévaloir l'une ou l'autre. Or, à Élée, dans la Grande-Grèce, au milieu des établissements de Pythagore, ce qui devait prévaloir était l'élément pythagoricien. De là Parménide, Mélisse et Zénon. Mais il faut bien se garder d'attribuer à Xénophane le système simple et un de ses successeurs; il faut lui laisser le système mixte et complexe qui le caractérise et constitue son originalité. — La partie du système de Xénophane qui porte l'empreinte de l'esprit ionien est et devait être sa partie cosmologique et physique. Mais qu'est-ce que l'esprit ionien? le sensualisme en toutes choses; l'amour du plaisir dans la vie; en politique, des goûts démocratiques et des mœurs serviles; dans l'art, la prédominance de la grâce; dans la religion, l'anthropomorphisme, et dans la philosophie, qui est l'expression la plus générale de l'esprit d'un peuple, un empirisme plus ou moins ingénieux, une curiosité assez hardie, mais toujours dans le cercle et sous la direction de la sensibilité. Or, qu'enseignent les sens? ce qui paraît, non ce qui est. Que peuvent donc enseigner les sens sur l'ordre du monde? le système des apparences. L'apparence pour l'homme est que lui-même, et avec lui cette terre qu'il habite, est le centre de toutes choses. Selon l'apparence encore, la terre, étant solide et immobile, doit être infinie dans sa partie inférieure. Au contraire, le soleil, la lune et tous les astres se meuvent, et tournent autour de la terre, non pas au-dessous de sa base, qui semble infinie, mais autour de son sommet et de sa surface; de manière que le ciel entier n'est qu'un appendice de la terre. Voilà ce que disent les sens et l'apparence; c'est là le fond de la cosmologie ionienne et de celle de Xénophane. Il est si vrai que Xénophane fait mouvoir le soleil et tous les astres, que même, selon lui, le soleil, la lune et les astres en général ne sont que des nuages enflammés, dans un mouvement perpétuel. Selon lui, c'est la condensation des nuages qui donne aux astres l'apparence de la consistance; c'est le plus ou moins d'inflammation des nuages qui fait le plus ou moins de lumière des astres, détermine leur lever et leur coucher: les éclipses ne sont que des extinctions momentanées de nuages. Les auteurs où nous puisons ces résultats sont, il est vrai, très-postérieurs; mais leur unanimité leur donne une autorité irrésistible. Ce sont: Plutarque, *De Plac. Phil.*, II, 13; Galien, XIII; Stobée, *Ecl.*

Phys., I, 25; édit. Heeren, p. 512, et Achilles Tatius, sur Aratus, chap. 11. Nous nous contenterons de rapporter le passage de ce dernier auteur : *Xénophane dit que les astres sont composés de nuages enflammés; qu'ils s'éteignent et se rallument comme des charbons; que lorsqu'ils s'allument, nous nous figurons qu'ils se lèvent, et qu'ils se couchent lorsqu'ils s'éteignent.* Enfin Stobée, *Ecl.*, p. 500, en parlant des comètes, dit que Xénophane regarde *tout cela comme des assemblages et des mouvements de nuages enflammés.* Nous croyons que par-là Stobée fait plutôt allusion à l'opinion connue de Xénophane sur les astres, qu'il ne signale son opinion sur les comètes en particulier. Du moins nous ne retrouvons ailleurs aucune trace d'une opinion quelconque de Xénophane sur les comètes. Si les astres sont des nuages enflammés, il suit qu'ils brillent d'un éclat qui leur est propre, et que par conséquent la lune n'emprunte pas sa lumière au soleil. Xénophane s'écartait en cela du système déjà bien plus profond de Thalès, pour suivre celui d'un autre Ionien, Anaximandre, système en harmonie avec son opinion sur la nature de la substance de la lune et des astres, et plus conforme à l'apparence immédiate. Les astres réduits à des nuages, reste à savoir d'où viennent les nuages qui forment les astres. Plutarque, *Plac. Phil.*, II, 20; Galien, et peut-être Stobée, *Ecl.*, I, 26, sur l'autorité de Théophraste, attribuent à Xénophane l'opinion que les feux dont se composent les astres viennent d'exhalaisons humides, c'est-à-dire, des exhalaisons qui s'échappent de la terre et de l'eau. Voilà donc, en dernière analyse, le ciel entier établi, non plus seulement comme un appendice, mais comme une émanation de la terre, laquelle est à-la-fois le centre et le principe de l'univers. La cosmologie de Xénophane se résout ainsi dans sa géologie. On n'est pas d'accord sur la doctrine des éléments qu'il avait adoptée. Les uns lui font admettre quatre éléments, les autres deux, d'autres un seul. Toutes ces contradictions ne sont qu'apparentes. Selon lui, la terre venait de l'eau; et dans ce sens, l'eau était le principe de toutes choses; mais une fois que la terre est sortie de l'eau et constituée, c'est la terre qui produit tout ce qui est, tout ce que nous pouvons connaître : dans ce sens la terre aussi est le principe des choses. De cette manière voilà deux principes liés ensemble et également nécessaires. Il y a plus; comme il paraît d'après Plutarque et Galien que pour constituer la terre, la durcir et lui donner de la solidité, Xénophane admettait l'intervention nécessaire de l'air et du feu, c'est de là probablement que sera venue l'opinion de Diogène de Laërte que Xénophane admet quatre éléments. Quant à la forme et aux bornes de la terre, Xénophane comme pour tout le reste n'allait pas plus loin que l'apparence et le jugement grossier des sens. De ce que l'œil croit apercevoir la fin de la terre au bout de l'horizon, Xénophane concluait que la surface de la terre est finie; et, de ce que la terre semble stable et immobile, il concluait qu'elle est infinie dans sa partie inférieure. Sur ce point nous avons les témoignages les plus positifs d'auteurs graves, dont l'autorité est ici décisive. Aristote, *de Cœlo*, II, 13, lui attribue l'infinité de la partie inférieure de la terre. Simplicius, en commentant ce pas-

sage, affirme que Xénophane inventa cette hypothèse pour expliquer la fixité de la terre. C'est ainsi que l'interprète encore George Pachymère, page 118. *Propter quietem et stabilitatem id quod deorsùm vergit in terrâ, infinitum esse ait.* Voyez aussi Plutarque, *de Placit philos.*, III, 9, II, et Galien, XXI. Quand Plutarque, dans Eusèbe, *Præp. evang.*, page 23, et Origène, édit. Wolf, page 98, font dire à Xénophane τὴν γῆν ἄπειρον εἶναι, il faut entendre et suppléer τὴν κάτω γῆν. Achilles Tatius sur Aratus, édit. Junt., page 84, rapporte deux vers où Xénophane s'explique nettement à cet égard : — *La borne de la terre par en haut se voit à vos pieds, — Elle est tout près de vous; mais par en bas elle s'enfonce dans l'infini.* Aussi Achilles Tatius conclut-il de ce passage que Xénophane ne croyait pas la terre suspendue dans l'air, et Cosmas remarque très-bien que, puisqu'il pose la partie inférieure de là terre comme infinie, il ne peut admettre qu'elle soit une sphère. Cette conclusion nécessaire, tirée par Cosmas, est très-importante, et nous prions le lecteur de s'en bien souvenir. Si la base de la terre est infinie, il suit que la terre ne peut être environnée d'air par tous les côtés, il suit donc que l'air ne peut être infini. Cependant l'auteur et le commentateur du traité *de Cœlo* prêtent à Xénophane l'opinion que l'air est infini, opinion appuyée par l'auteur de l'ouvrage sur Xénophane, Zénon et Gorgias, lequel dit expressément que Xénophane admet l'infinité de la terre et de l'air, et cite un vers d'Empédocle contre l'infinité de la terre et de l'air, qui ne peut guère être dirigé que contre Xénophane. Voilà donc deux infinis, ce qui semble contradictoire. Mais en effet, il n'y a pas contradiction, si l'on suppose que l'infinité de la terre ne s'applique qu'à la base de la terre, et que l'infinité de l'air ne s'applique qu'à la partie supérieure de l'espace ; de sorte que la terre serait une espèce de cône dont la base se perdrait dans l'infini, tandis que le sommet serait environné de l'air infini dans lequel s'agiteraient les astres, le soleil, la lune, émanations de la terre qui lui serviraient pour ainsi dire de couronne. On dira que deux infinis sont une étrange métaphysique : c'est celle des yeux et des sens, celle de l'enfance de la raison humaine. Tâchons de nous faire une idée claire du système de Xénophane. Il paraît avoir admis que le fond de notre terre est ferme et se déroule dans une étendue sans bornes en régions et en mondes infinis et innombrables. Ainsi au-dessous de la terre pas de changements ; la surface seule est sujette à des révolutions. Mais cette surface est naturellement couverte d'eau ; de là la terre et l'eau comme éléments de toutes choses. L'eau se retire et revient ; voilà le principe des révolutions, le principe de tous les changements des formes extérieures de la terre. Mais sans air et sans feu pas de durcissement possible de la surface de la terre. L'air et le feu sont donc nécessaires pour la constitution de la terre habitable ; voilà donc deux nouveaux principes, et en tout quatre principes, comme le veut Diogène de Laërte. Sans admettre l'infinité de l'air dans toutes les dimensions, et sans le faire circuler autour de la terre, on peut admettre son infinité en hauteur au-dessus de la terre et autour de son sommet,

infinité dans le sein de laquelle seront les astres, le soleil, la lune ou même plusieurs lunes; considérées comme des vapeurs terrestres. On voit alors tout le reste suivre de la manière la plus simple: tous les êtres, plantes et animaux, sortant du limon de la terre, l'homme exposé sans cesse à voir le fruit de ses travaux détruit par le retour de la mer sur cette terre qu'il possède à peine, devant tout au temps et au travail, faisant des dieux à son image, et les prêtres et les poètes consacrant et répandant dans leur intérêt ces délires de l'imagination. C'est là ce qu'on peut tirer des fragments de Xénophane, que nous allons mettre successivement sous les yeux du lecteur. On connaît le vers où il représente le soleil comme échauffant et fécondant la terre. Voilà le principe de la production. Au milieu de tous les êtres l'homme se distingue à peine de l'animal, son ame n'est qu'un souffle de feu: Xénophane n'a pas d'autre psychologie. Il était impossible qu'un philosophe qui tirait toutes choses de la terre et de l'eau, admît l'opinion populaire que les dieux ont doté l'homme à sa naissance des plus riches trésors en tout genre qu'il a dissipés peu-à-peu. L'hypothèse que l'homme est né parfait, et que l'âge d'or est le commencement des choses, devait paraître à Xénophane une extravagance des poètes, et il devait se prononcer fortement pour l'opinion opposée qui fait naître l'homme faible et dépourvu, et considère la civilisation, l'ordre, le bonheur, et l'intelligence comme des conquêtes lentes et progressives du travail et du temps. C'est ce qu'expriment ces vers depuis imités et répétés tant de fois: — *Non, les dieux n'ont pas tout donné aux mortels dans l'origine*; — *C'est l'homme qui avec le temps et le travail a amélioré sa destinée.* La guerre que Xénophane a faite à la mythologie résulte nécessairement de tout ce qui précède. Si le mouvement naturel de l'ame est de se projeter pour ainsi dire hors d'elle-même et de transporter les qualités du sujet de la pensée à ses objets, aussitôt que l'expérience arrive et aborde directement le monde extérieur, elle le dépouille des caractères qu'une induction irréfléchie lui avait prêtés, et remplace la mythologie et l'anthropomorphisme par des explications physiques. Ainsi bientôt: — *Ce qu'on appelle Iris est un simple nuage* — *Qui présente à l'œil une apparence rouge et verte.* Les Dioscures, ces fils de Jupiter qui président à la navigation, se réduisent à des nuages que le mouvement fait étinceler au-dessus des vaisseaux, comme des astres. On ne peut pas se prononcer plus fortement contre l'anthropomorphisme que Xénophane ne le fait dans les vers suivants: — *Ce sont les hommes qui semblent avoir produit les dieux*, — *Et leur avoir donné leurs sentiments, leur voix et leur air*; et encore: *Si les bœufs ou les lions avaient des mains,* — *S'ils savaient peindre avec ces mains et faire des ouvrages comme les hommes*: — *Les chevaux se serviraient des chevaux et les bœufs des bœufs,* — *Pour représenter leurs idées des dieux, et ils leur donneraient des corps* — *Tels que ceux qu'ils ont eux-mêmes.* L'adversaire de l'anthropomorphisme et de la mythologie devait être celui d'Hésiode et d'Homère. Cela suffit pour expliquer les critiques sévères qu'il en fit, et dont plus tard peut-

être, on n'aura pas compris l'intention purement philosophique : — *Homère et Hésiode*, dit-il, *ont attribué aux dieux, — Tout ce qui est déshonorant parmi les hommes : — Le vol, l'adultère, la trahison.* Aulu-Gelle prétend que Xénophane préférait Hésiode à Homère ; il n'en dit pas la raison, mais il est probable que c'était parce que la mythologie d'Hésiode a un caractère plus philosophique que celle d'Homère, et n'est pas aussi anthropomorphique. Il nous semble impossible de méconnaître dans ces fragments, sur chaque point comme dans l'ensemble, le caractère de l'esprit ionien, et une tendance absolument opposée à la philosophie pythagoricienne. Selon les pythagoriciens le soleil est au centre du monde et immobile, et la terre tourne autour de lui ; elle est si loin d'être infinie par aucun côté, qu'elle est sphérique. Les éléments du monde sont des nombres dont les combinaisons toutes mathématiques constituent l'ordre universel. La physique pythagoricienne est entièrement mathématique, et par conséquent idéale. Au contraire chez Xénophane tout est matériel. Comme les Ioniens, il s'arrête à l'apparence sensible ; au lieu de remonter à ses principes intellectuels, il part de cette apparence et il n'en sort pas. Le point de départ, la route et le but, la méthode et les résultats, chez lui tout est emprunté aux sens et à la matière, tout est profondément ionien. Et non-seulement l'esprit général de son système physique rappelle le pays où il naquit, et passa les trois quarts de sa vie, mais toutes les parties de ce système attestent qu'il connaissait les doctrines diverses qui depuis Thalès, avaient successivement paru dans l'Ionie. On retrouve dans sa physique l'eau de Thalès, l'air d'Anaximène, le feu d'Héraclite ; car son long âge a très-bien pu lui faire connaître ce philosophe. Sa psychologie, si opposée à celle de Pythagore, est tout ionienne. Quant à son antipathie pour l'anthropomorphisme et la mythologie, elle lui est commune avec les Ioniens et les pythagoriciens, l'idéalisme et le matérialisme, se réunissant contre l'idolâtrie. En cela donc Xénophane reproduit encore et rappelle les idées de son pays ; et en même temps, dans toutes ses attaques contre la mythologie, il y a quelque chose de grave et de religieux, qui fait sentir que son système entier ne se réduit point à la cosmologie et à la physique ioniennes, et qu'un souffle pythagoricien a passé par-là. — Nous demandons, par exemple, s'il serait possible de trouver dans quelque philosophe ionien, avant Anaxagoras, des vers qui ressemblassent le moins du monde à ceux-ci : — *Un seul dieu, supérieur aux dieux et aux hommes, — Et qui ne ressemble aux mortels ni par la figure ni par l'esprit.* Saint Clément, qui nous a conservé ces vers, les caractérise fort bien en disant que Xénophane y enseigne l'unité et la spiritualité de Dieu. Où trouverait-on aussi dans un philosophe ionien, avant Anaxagoras, ce vers : *Sans connaître la fatigue, il dirige tout par la puissance de l'intelligence.* Ces deux fragments précieux séparent déjà leur auteur des philosophes ioniens. Mais des témoignages bien plus précis et plus étendus ne laissent aucun doute à cet égard, et nous avons ici un avantage que nous n'avons pas toujours eu pour la physique de Xénophane, c'est de mar-

cher sur un sol plus ferme, et appuyés sur des autorités d'un tout autre poids. Précédemment nous étions réduits, la plupart du temps, à des renseignements puisés dans les écrivains d'un âge inférieur et dépourvus de critique; ici nous avons toujours pour guides Aristote et Simplicius, et encore avec ce singulier avantage que ces deux excellents esprits ne nous rapportent pas seulement les opinions de Xénophane, mais la manière dont il les établissait; non seulement la lettre, mais l'esprit de ces opinions. Or, on y voit à découvert le plus pur et le plus noble théisme, c'est-à-dire une doctrine qui ne se trouvait alors que chez les pythagoriciens de la Grande-Grèce. Et ce qui est de la plus haute importance, Aristote et Simplicius, en reproduisant l'argumentation de Xénophane, nous apprennent par-là que s'il avait profité de l'esprit nouveau qu'il rencontra sur les côtes de l'Italie, il resta fidèle à l'esprit de liberté qui caractérisait les Ioniens. En effet, au lieu de poser simplement des dogmes, comme aurait fait un pythagoricien ordinaire, s'il eût même osé enfreindre le secret prescrit aux membres de l'institut pythagorique, au lieu de prononcer des sentences et presque des oracles, et de parler par symboles, Xénophane raisonna. Les Ioniens l'avaient fait en physique; mais la plus haute difficulté est de donner à la pensée une direction régulière alors même qu'elle s'élance hors du monde, et de porter l'ordre et la lumière là où tout semble simple pressentiment, intuition immédiate et révélation. On peut dire que Xénophane a l'honneur des premiers essais de dialectique. Aristote dans son livre sur Xénophane, Simplicius dans son commentaire sur la physique d'Aristote, et Théophraste dans Bessarion; nous ont conservé le corps de l'argumentation par laquelle Xénophane démontrait que Dieu n'a pas eu de commencement et n'a pas pu naître. Il est impossible de ne pas éprouver une impression profonde et presque solennelle en présence de cette argumentation; quand on se dit que c'est là peut-être la première fois que, dans la Grèce au moins, l'esprit humain a tenté de se rendre compte de sa foi, et de convertir ses croyances en théories. Il est curieux d'assister à la naissance de la philosophie religieuse: la voilà ici au maillot, pour ainsi dire; elle ne fait encore que bégayer sur ces redoutables problèmes; mais c'est le devoir de l'ami de l'humanité d'écouter avec attention et de recueillir avec soin les demi-mots qui lui échappent, et de saluer avec respect la première apparition du raisonnement. Voici l'argumentation de Xénophane, telle qu'Aristote et Simplicius nous l'ont conservée. Aristote, ch. 3: « Il est impossible d'appliquer à Dieu l'idée de naissance, » car tout ce qui naît doit naître nécessairement ou de quelque chose » de semblable, ou de quelque chose » de dissemblable. Or ici l'un et l'autre est impossible, car le semblable n'a pas d'action sur le semblable, et ne peut pas plus le produire » qu'en être produit. . . . D'un autre » côté le dissemblable ne peut naître » du dissemblable: car, si le plus » fort naissait du plus faible, ou le » plus grand du plus petit, ou le » meilleur du pire, ou bien tout au » contraire le pire du meilleur, l'être » sortirait du non-être, ou le non- » être sortirait de l'être, ce qui est » impossible. Il faut donc que Dieu

» soit éternel. » Il importe de lire la même argumentation abrégée dans Simplicius, de la lire réduite encore dans Bessarion; il ne faut pas même négliger le passage de Plutarque dans Eusèbe, passage qui, au milieu d'erreurs graves, contient d'heureux éclaircissements au morceau d'Aristote, et où Plutarque reconnaît positivement que Xénophane a pris ici un chemin qui lui est propre; et en effet Diogène assure que Xénophane le premier démontra que tout ce qui naît périt. C'est ici qu'on voit poindre à son aurore le principe qui doit un jour devenir si célèbre : l'être ne peut sortir du non-être, le non-être ne peut rien produire, c'est-à-dire, rien ne se fait de rien. Voilà la première expression peut-être du principe de la causalité. Xénophane n'a point inventé ce principe; il est inhérent à l'esprit humain qui le possédait, s'en servait et l'appliquait, ou plutôt était dominé et gouverné par lui dans toutes ses démarches, mais à son insu; car ce qui échappe le plus à l'intelligence est précisément ce qui lui est le plus intime. Tirer ce principe des profondeurs et des ténèbres, où il agit spontanément et se développe d'une manière concrète, vivante et animée, le dégager à la lumière de la réflexion, et le transformer en une loi et en une formule abstraite et générale, dont l'esprit acquiert la conscience, et qu'il examine en quelque sorte comme un objet extérieur : telle est la gloire de la philosophie. La conclusion de cette argumentation dans Aristote est, « que puisque Dieu ne » peut pas naître, il ne peut périr, tout ce qui est né périssant » nécessairement, tandis que ce qui » n'est pas né, c'est-à-dire, ce qui » ne devient pas un être par le moyen » d'un autre, mais ce qui est un être » en soi-même, est éternel. » Ce n'est plus là seulement le principe de causalité; c'est la conception distincte de l'accident et de la substance, de l'être phénoménal et de l'être en soi, et l'attribution de la notion de corruptibilité à l'un, et de la notion d'incorruptibilité et d'éternité à l'autre, c'est-à-dire le principe de la substance avec tout son cortége. Voici une autre argumentation où Xénophane déduit l'unité de Dieu de sa toute-puissance et de sa toute-bonté. Sans doute, avant lui, les notions de l'unité, de la bonté et de la puissance de Dieu ne manquaient point aux hommes, et on les avait même exprimées avec toute la force et l'éclat du sentiment; mais personne, que nous sachions, n'avait essayé de trouver le rapport qui unit ces idées entre elles, de manière à en faire la matière d'un raisonnement, et à en construire la théorie qu'Aristote nous a conservée. « Si Dieu est ce qu'il y a de plus » puissant, Xénophane dit qu'il doit » être un; car s'il était deux ou plusieurs, il ne serait pas ce qu'il y a » de plus puissant et de meilleur. Ces » différents dieux étant égaux entre » eux, seraient chacun ce qu'il y a » de plus puissant et de meilleur; » car ce qui constitue un Dieu, c'est » d'être le plus puissant, et non d'être surpassé en puissance, de sorte » que si Dieu n'est pas ce qu'il y a » de plus puissant, il n'est pas par » cela même. Si l'on suppose qu'il y » en a plusieurs, ou il y a entre eux » des inférieurs et des supérieurs, et » alors il n'y a pas de Dieu, car la » nature de Dieu est de ne rien admettre de plus puissant que soi; ou » ils sont égaux entre eux, et alors » Dieu perd sa nature, qui est d'être ce qu'il y a de plus puissant;

» car l'égal n'est ni meilleur ni pire » que son égal ; de sorte que s'il y a » un Dieu, et s'il est tel que doit » être un Dieu, il faut que Dieu soit » un; car si l'on admet plusieurs » Dieux, Dieu ne pourra pas tout ce » qu'il voudra. » Il faut voir dans Simplicius tout ce raisonnement abrégé : « Xénophane conclut l'unité de » Dieu de sa toute-puissance; car » s'il y a plusieurs Dieux, dit-il, il » faudrait nécessairement que tous » eussent également la suprême puis» sance, car la toute-puissance et la » toute-bonté est le caractère essen» tiel de la Divinité. » Il faut voir aussi dans Bessarion l'extrait de Théophraste. C'est là la première tentative qui ait été faite de porter la dialectique jusque dans les qualités essentielles de Dieu, de soumettre ces qualités à une dépendance réciproque, et d'en former une théorie. Et cette théorie est restée dans la philosophie non-seulement comme un exemple respectable des premiers efforts de la raison, mais comme un modèle que l'on a depuis sans cesse imité en le surpassant, et comme la source de tous les raisonnements du même genre. Voilà donc dès l'origine de la philosophie grecque, Dieu conçu et établi comme souverainement puissant, souverainement bon, et par cela même comme essentiellement un; ce n'est plus seulement la cause et la substance de toutes choses, comme nous l'avions vu précédemment, c'est la cause et la substance sous un point de vue plus intellectuel, c'est la sagesse et la bonté, c'est déjà un Dieu moral. Or, où Xénophane aurait-il trouvé le plus faible germe de cette doctrine dans ses devanciers ou dans ses contemporains de l'Ionie avant Anaxagoras? Au contraire, l'esprit qui pouvait l'y conduire était dans les pythagoriciens de la Grande-Grèce. Il faut donc supposer que cette doctrine n'a aucun antécédent historique, ou la rapporter à sa cause la plus probable, le voisinage de l'école de Pythagore. La présence de deux esprits opposés, dans la physique et la théologie de Xénophane, est évidente, et elle atteste deux sortes d'antécédents, à travers lesquels il a passé, et dont il forme le point de réunion. Mais comment a-t-il allié les contraires? Comment la physique ionienne se mêle-t-elle dans Xénophane à la théologie pythagoricienne, et quel tout résulte de cette combinaison? C'est ce qu'il s'agit de reconnaître, car c'est précisément cette combinaison qui caractérise la doctrine propre de Xénophane, lui donne une physionomie particulière et lui assigne un rôle original dans l'histoire de la philosophie de cette époque. — L'école ionienne et l'école pythagoricienne ont introduit dans la philosophie grecque les deux éléments fondamentaux de toute philosophie, savoir : la physique et la théologie. Voilà donc la philosophie en possession des deux idées sur lesquelles elle roule, l'idée du monde et celle de Dieu. Les deux termes extrêmes, et pour ainsi dire les deux pôles de toute spéculation étant donnés, il ne reste plus qu'à trouver leur rapport. Or, la solution qui se présente d'abord à l'esprit humain préoccupé qu'il est nécessairement de l'idée de l'unité, c'est d'absorber l'un des deux termes dans l'autre, d'identifier le monde avec Dieu ou Dieu avec le monde, et par-là de trancher le nœud au lieu de le résoudre. Ces deux solutions exclusives sont toutes deux bien naturelles. Il est na-

turel, quand on a le sentiment de la vie et de cette existence si variée et si grande dont nous faisons partie, quand on considère l'étendue de ce monde visible et en même temps l'harmonie qui y règne et la beauté qui y reluit de toutes parts, de s'arrêter là où s'arrêtent les sens et l'imagination, de supposer que les êtres dont se compose ce monde sont les seuls qui existent, que ce grand tout si harmonique et si un est le vrai sujet et la dernière application de l'idée de l'unité, qu'en un mot ce tout est Dieu. Exprimez ce résultat en langue grecque, et voilà le panthéisme. Le panthéisme est la conception du tout comme Dieu unique. D'un autre côté, lorsque l'on découvre que l'apparente unité du tout n'est qu'une harmonie et non une unité absolue, une harmonie qui admet une variété infinie, laquelle ressemble fort à une guerre et à une révolution constituée, il n'est pas moins naturel de détacher de ce monde l'idée de l'unité, qui est indestructible en nous, et ainsi détachée du modèle imparfait de ce monde visible, de la rapporter à un être invisible placé au-dessus et en dehors de ce monde, type sacré de l'unité absolue, au-delà duquel il n'y a plus rien à concevoir et à chercher. Or, une fois parvenu à l'unité absolue, il n'est plus aisé d'en sortir, et de comprendre comment l'unité absolue étant donnée comme principe, il est possible d'arriver à la pluralité comme conséquence; car l'unité absolue exclut toute pluralité. Il ne reste donc plus, relativement à cette conséquence, qu'à la nier ou tout au moins à la mépriser, et à regarder la pluralité de ce monde visible comme une ombre mensongère de l'unité absolue qui seule existe, une chute à peine compréhensible, une négation et un mal dont il faut se séparer pour tendre sans cesse au seul être véritable, à l'unité absolue, à Dieu. Voilà le système opposé au panthéisme. Appelez-le comme il vous plaira, ce n'est pas autre chose que l'idée d'unité appliquée exclusivement à Dieu, comme le panthéisme est la même idée appliquée exclusivement au monde. Or, encore une fois, ces deux solutions exclusives du problème fondamental sont aussi naturelles l'une que l'autre, et cela est si vrai, qu'elles reviennent sans cesse à toutes les grandes époques de l'histoire de la philosophie, avec les modifications que le progrès des temps leur apporte, mais au fond toujours les mêmes, et que l'on peut dire avec vérité que l'histoire de leur lutte perpétuelle et de la domination alternative de l'une ou de l'autre a été jusqu'ici l'histoire même de la philosophie. C'est parce que ces deux solutions tiennent au fond même de la pensée qu'elle les reproduit sans cesse dans une impuissance égale de se séparer de l'une ou de l'autre, et de s'en contenter. En effet, l'une ou l'autre prise isolément ne suffit point à l'esprit humain, et ces deux points de vue opposés, si naturels, et par conséquent si durables et si vivaces, exclusifs qu'ils sont l'un de l'autre, sont par cela même également défectueux et insuffisants. Un cri s'élève contre le panthéisme. Tout l'esprit du monde ne peut absoudre cette doctrine, et réconcilier avec elle le genre humain. On a beau faire, si l'on est conséquent, on n'aboutit avec elle qu'à une espèce d'âme du monde, comme principe des choses, à la fatalité comme loi unique, à la confusion du bien et du mal, c'est-à-dire, à leur destruction

dans le sein d'une unité vague et abstraite, sans sujet fixe; car l'unité absolue n'est certainement dans aucune des parties de ce monde prise séparément; comment donc serait-elle dans leur ensemble? Comme nul effort ne peut tirer l'absolu et le nécessaire du relatif et du contingent, de même de la pluralité, ajoutée autant de fois qu'on voudra à elle-même, nulle généralisation ne tirera l'unité, mais seulement la totalité. Au fond, le panthéisme roule sur la confusion de ces deux idées si profondément distinctes. D'une autre part, l'unité sans pluralité n'est pas plus réelle que la pluralité sans unité n'est vraie. Une unité absolue qui ne sort pas d'elle-même ou ne projette qu'une ombre, a beau accabler de sa grandeur et ravir de son charme mystérieux, elle n'éclaire point l'esprit, et elle est hautement contredite par celles de nos facultés qui sont en rapport avec ce monde et nous attestent sa réalité, et par toutes nos facultés actives et morales, qui seraient une dérision et accuseraient leur auteur, si le théâtre où l'obligation de s'exercer leur est imposée n'était qu'une illusion et un piége. Un Dieu sans monde est tout aussi faux qu'un monde sans Dieu: une cause sans effets qui la manifestent, ou une série indéfinie d'effets sans une cause première; une substance qui ne se développerait jamais, ou un riche développement de phénomènes sans une substance qui les soutienne; la réalité empruntée seulement au visible ou à l'invisible: d'une et d'autre part égale erreur et égal danger, égal oubli de la nature humaine, égal oubli d'un des côtés essentiels de la pensée et des choses. Entre ces deux abîmes, il y a long-temps que le bon sens du genre humain fait sa route; il y a long-temps que, loin des écoles et des systèmes, le genre humain croit avec une égale certitude à Dieu et au monde. Il croit au monde comme à un effet réel, certain, ferme et durable, qu'il rapporte à une cause, non pas à une cause impuissante et contradictoire à elle-même, qui, délaissant son effet, le détruirait par cela même, mais à une cause digne de ce nom, qui, produisant et reproduisant sans cesse, dépose, sans les épuiser jamais, sa force et sa beauté dans son ouvrage; il y croit comme à un ensemble de phénomènes, qui cesserait d'être à l'instant où la substance éternelle cesserait de les soutenir; il y croit comme à la manifestation visible d'un principe caché qui lui parle sous ce voile, et qu'il adore dans la nature et dans sa conscience. Voilà ce que croit en masse le genre humain. L'honneur de la vraie philosophie serait de recueillir cette croyance universelle, et d'en donner une explication légitime. Mais faute de s'appuyer sur le genre humain, et de prendre pour guide le sens commun, la philosophie, s'égarant jusqu'ici à droite ou à gauche, est tombée tour-à-tour dans l'une ou l'autre extrémité de systèmes également vrais sous un rapport, également faux sous un autre, et tous vicieux au même titre, parce qu'ils sont également exclusifs et incomplets. C'est là l'éternel écueil de la philosophie. Ces deux tendances exclusives sont représentées en grand dans l'histoire de l'humanité, par l'Orient et par la Grèce, et particulièrement en Grèce par la philosophie de la race ionienne et par celle de la race dorienne. La tendance panthéiste est évidente dans la philosophie ionien-

ne, qui, disciple des sens et de l'apparence, s'occupe de ce monde, mais ne croit qu'à lui, et ne cherche rien au-delà, prenant tour-à-tour pour principe des choses l'eau, la terre, l'air ou le feu séparés ou réunis, mais ne s'élevant jamais à un principe invisible et idéal. Au contraire, la philosophie pythagoricienne idéalise tout, et part de principes invisibles. Xénophane, Ionien et Italien à-la-fois, qui participa de ces deux philosophies, les combinat-il de manière à les fondre ensemble, et à les tempérer l'une par l'autre dans le sein d'un sage éclectisme, qui, s'élevant en esprit jusqu'au Dieu un et invisible, aurait su le reconnaître aussi dans la vie et la variété de ce monde, et admettre le tout, non pas comme Dieu, mais comme divin? Xénophane releva-t-il le panthéisme en le rattachant au théisme, comme l'effet à la cause, et vivifiat-il le théisme en en tirant le panthéisme, comme du sein de la cause sort et se développe la série indéfinie des effets? Devança-t-il ainsi l'ordre des temps et son siècle? Non: personne ne devance son siècle; chacun fait son rôle; et Xénophane n'a pas dérobé à Platon celui qui avait été assigné à ce grand homme, à son siècle et à Athènes. Mais Xénophane, précisément parce qu'il fut l'homme et le philosophe de sa situation et de son temps, ne devait pas tomber et n'est tombé en effet ni dans l'une ni dans l'autre des deux tendances exclusives qui se combattaient alors; mais, ayant participé de l'une et de l'autre, il en fit une combinaison qui le sépare à-la-fois et le rapproche des pythagoriciens et des Ioniens, mêla les deux esprits de ses deux patries, et sans garder une mesure parfaite entre l'un et l'autre, les admit assez tous les deux pour qu'il soit injuste de l'accuser d'une tendance exclusive prononcée, et surtout de panthéisme. Cependant l'accusation de panthéisme pèse depuis des siècles sur Xénophane. Examinons cette accusation. Pour qu'on eût le droit de l'accuser de panthéisme, il faudrait de deux choses l'une, ou nier tout ce que nous avons rapporté de son théisme, sa démonstration de l'éternité de Dieu, et de son unité tirée de sa puissance et de sa bonté suprême, c'est-à-dire nier ce qu'il y a précisément de plus authentique et de plus certain dans les anciens témoignages; ou prétendre que ce qu'Aristote et Simplicius font dire à Xénophane sur Dieu, qu'il est éternel, un, tout-puissant et tout bon, il l'a dit du monde et de l'ensemble des choses visibles. C'est ce qu'on a prétendu. Faute de bien entendre les passages d'Aristote, et attribuant à Xénophane une opinion exclusive pour le comprendre plus aisément, car rien n'est plus clair et plus précis que l'exclusif, des écrivains postérieurs, dépourvus de critique, ont fait dire du monde et du tout à Xénophane ce qu'Aristote et Simplicius lui font dire de Dieu et de l'unité. Plutarque, *de Plac. phil.*, II, 4: « Selon Xénophane le monde n'a » pas eu de commencement, il est éter- » nel et incorruptible. » Stobée, *Ecl. Phys.*, éd. Heeren, p. 416, lui prête la même opinion. Théodoret, *de Affect. cur.*, IV: « Le tout est un, il est » sphérique. » Origène, p. 95: « Le » tout n'a pas été produit et ne peut » être détruit, il est immuable, un » et en dehors du changement. » Plutarque, dans la *Prép. Ev.* d'Eusèbe: « Le tout est un et toujours égal

» à lui-même. » Si ces témoignages étaient certains, ils contiendraient l'identité de Dieu et du monde, c'est-à-dire le plus mauvais panthéisme. Mais il n'en est rien, et il est prouvé au contraire par l'autorité d'Aristote que Xénophane n'attribue l'éternité et l'unité qu'à Dieu, à celui auquel il attribue en même temps la suprême puissance et la suprême bonté. En règle générale, on ne saurait admettre avec trop de réserve les assertions non motivées, courtes et obscures des écrivains des siècles inférieurs, ni accorder trop de confiance à Aristote qui non-seulement rapporte les opinions de Xénophane, mais en développe et en commente les motifs. Il y a plus, les idées de Xénophane sur le monde, telles que nous les avons rapportées en traitant de sa physique, et la plupart du temps, d'après Stobée, Théodoret, le faux Plutarque et le faux Origène, sont absolument incompatibles avec celles que ces mêmes écrivains lui attribuent maintenant. Par exemple, une des choses qui ont paru le mieux démontrer le panthéisme de Xénophane est sa célèbre assimilation de Dieu à une sphère; mais c'est précisément de cette expression bien comprise que l'on peut déduire avec le plus de certitude la distinction de Dieu et du monde. Si Xénophane eût admis en physique que le monde est une sphère, dire ensuite que Dieu est sphérique, serait une confession évidente de panthéisme; mais nous avons vu que, loin d'admettre la forme sphérique de la terre, il prétend le contraire, et que le contraire résulte nécessairement de son système entier sur la terre, dont il pose la partie inférieure comme infinie, ce qui détruit toute sphéricité possible, ainsi que plusieurs auteurs, et entre autres Cosmas, l'ont très-bien remarqué. Si donc le monde ne peut être sphérique, dire que Dieu l'est, ce n'est pas les confondre. L'épithète de sphérique est tout simplement une locution grecque qui désigne la parfaite égalité et l'unité absolue qui ne conviennent qu'à Dieu, et dont une sphère peut donner quelque image. Il n'est pas étonnant que Xénophane, poète aussi bien que philosophe, écrivant en vers, et peu capable encore de trouver les expressions métaphysiques qui répondaient à ses idées, ait emprunté à la langue de l'imagination l'expression qui pouvait le mieux rendre sa pensée pour lui-même et la faire entendre aux autres, et représenter à l'entendement encore enveloppé dans les sens celui qui est un, égal et semblable à lui-même. Voilà bien ce que disent les plus anciens auteurs. Aristote, *ibid.* : « Dieu en tant qu'absolument semblable à lui-même est sphérique, » car il n'est pas semblable à lui-» même par un côté et dissemblable » par un autre, il est absolument » semblable et identique. » Cicéron, *Acad.*, *iv*, 37 : « *Unum idem Deum, neque natum unquam, et sempiternum, conglobata figura.* » Il est évident que dans ces deux passages l'expression dont nous nous occupons n'est là que comme une comparaison et une métaphore, et qu'elle témoigne d'un théisme sévère. Sextus Empiricus commence déjà à dépraver l'expression de Xénophane, et à la rattacher indirectement à un point de vue panthéiste. *Hypot. I.* : « Dieu habite dans le tout; il est sphérique. » *Hypot. III* : « Dieu est une sphère impassible. » Diogène lui fait dire d'une manière plus vicieuse encore et même absurde : « L'essence de Dieu

est sphérique. » Et Théodoret, déjà cité : « Le tout est un; il est sphérique. » Sans poursuivre plus longtemps ces citations, nous croyons avoir suffisamment démontré que la conclusion que l'on a voulu tirer de cette expression est : 1°. en contradiction manifeste avec le système physique de Xénophane, qui fait du tout et du monde non une sphère, mais un cône dont la base est infinie et le sommet couronné par les astres; 2°. en contradiction avec l'interprétation des auteurs les plus dignes de confiance. Ce même Aristote, auquel on revient toujours comme au guide le plus sûr dans les anciens systèmes philosophiques, nous a conservé de Xénophane une opinion qui montre assez bien l'état de son esprit, le desir de ne point identifier Dieu avec le monde, et cependant de n'en pas faire une abstraction. Or, l'Ionien dans Xénophane est toujours un peu porté à regarder comme une abstraction et comme n'existant pas ce qui n'a pas d'existence visible et appréciable. L'idée d'un être infini, et qui serait en dehors du mouvement, lui paraissait une idée purement négative, qu'il craignait d'appliquer à Dieu, en même temps qu'il lui répugnait, comme pythagoricien, d'en faire un être fini, mobile et uniquement doué des qualités de ce monde. « Dieu est éternel, un et » sphérique, il n'est ni infini ni fini, » car être infini c'est n'être pas, c'est » n'avoir ni milieu, ni commence- » ment, ni fin, ni aucune autre par- » tie, c'est ainsi qu'est l'infini; or, » l'être ne peut pas être comme le » non-être. D'un autre côté, pour qu'il » fût fini, il faudrait qu'il fût plu- » sieurs; or, l'unité n'admet pas » plus la pluralité que la non-exis- » tence : l'unité n'a rien qui la li- » mite. » Simplicius dans son commentaire dit exactement la même chose, ainsi que Théophraste dans Bessarion. Cette opinion était trop délicate et trop complexe pour ne pas s'altérer en passant des mains d'Aristote dans celles des critiques postérieurs. Comme il est plus aisé de comprendre le système qui fait de Dieu un être fini ou un être infini, les critiques se sont partagé l'opinion de Xénophane; et ils lui font dire, les uns que Dieu est fini, les autres qu'il est infini. Ainsi il paraît qu'Alexandre d'Aphrodise, trompé par l'expression de *sphérique*, faisait dire à Xénophane que Dieu est fini. Origène et Galien le répètent ainsi que Jean Philopon et ce même Simplicius que nous avons vu tout-à-l'heure commenter si exactement Aristote sur l'unité de Xénophane. D'un autre côté d'autres critiques, se jetant à l'extrémité opposée, ont prétendu qu'il fait de Dieu tout ce qui est infini. C'est ce que dit Cicéron, *de Nat. Deor., I*, 2, et ce que répète Minucius Félix. Simplicius nous rapporte que Nicolas de Damas prête à Xénophane l'opinion que le principe des choses est infini et immuable. Mais il est impossible de savoir si Nicolas de Damas parle ici de Dieu ou de la terre, dont en effet Xénophane faisait la base immuable et infinie. Enfin Théophraste dans Bessarion dit que Xénophane prétend dans un sens que Dieu n'est ni fini, ni infini, et que dans un autre il est fini et même sphérique. Les mêmes raisons qui faisaient rejeter à Xénophane l'idée de fini et d'infini, appliquée à l'unité, lui firent aussi séparer de l'unité la mobilité et l'immobilité. Aristote (*ibid.*) lui fait dire que Dieu, en tant qu'un, n'est ni mobile ni immobile; que

l'immobilité est une non-existence; que d'un autre côté le changement suppose la relativité et la divisibilité; et que l'unité ne tombe ni sous l'une ni sous l'autre de ces deux suppositions d'une immobilité abstraite qui est une négation d'existence, ou d'une mobilité destructive de l'unité. Simplicius dans son commentaire développe très-clairement cette idée. Cependant Cicéron, Galien et Philopon attribuent à Xénophane l'opinion contraire, et Simplicius nous en a conservé deux vers qui semblent bien admettre l'immobilité du premier principe : — *Il reste toujours en lui-même sans aucun changement; — Il ne se transporte pas d'un lieu à l'autre, car il est identique à lui-même.* Quoi qu'il en soit de ce point particulier, il ne reste pas moins incontestable que c'est le mélange indécis de théisme et de panthéisme qui caractérise le système de Xénophane. Veut-on y trouver le théisme? qu'on se rappelle tous les passages que nous avons cités, et de plus cette phrase de Diogène de Laërte : « Dieu est toute intelligence » et toute sagesse; » et cette autre du même auteur : « Toute pluralité est » inférieure à l'intelligence. » D'un autre côté veut-on trouver le panthéisme dans Xénophane? Outre les passages d'Aristote sur la non-infinité et la non-immutabilité de Dieu, et les assertions des écrivains d'un âge postérieur, on n'a qu'à prendre ces expressions de Sextus, *Hypot.* : « Dieu habite dans le tout; » enfin le vers célèbre qui semble bien faire du Dieu de Xénophane l'ame du monde du panthéisme : « *Il est toute » vision, toute intelligence, toute » ouïe.* » Mais il serait profondément injuste de qualifier de panthéisme le système total de Xénophane, car ce serait le caractériser par une seule de ses parties. Sachons voir le passé comme il a été; ne prêtons pas à un philosophe du sixième siècle avant l'ère chrétienne les combinaisons savantes et les systèmes précis des philosophes des siècles suivants et des temps modernes. Encore une fois, Xénophane est un homme de l'Ionie et de la Grande-Grèce, qui comme les Ioniens a philosophé sur la nature, et s'est principalement occupé du monde extérieur, mais qui, n'étant pas resté étranger aux spéculations pythagoriciennes, sût voir dans ce monde de l'intelligence, de l'harmonie et de l'unité, et appela Dieu cette unité telle qu'il la voyait et la sentait, c'est-à-dire en rapport intime avec le monde, ne niant pas qu'elle n'en soit essentiellement distincte, mais ne l'affirmant pas non plus. C'est cette indécision qui constitue le système de Xénophane, et ici nous sommes heureux de pouvoir nous appuyer sur l'autorité d'un passage de la Métaphysique, où Aristote résume avec sa justesse et sa profondeur ordinaires l'opinion du fondateur de l'école d'Élée. Aristote, dans ce qui précède et suit ce passage, divise et subdivise tous les points de vue possibles de la question de l'unité, les rapporte aux différents personnages de l'école d'Élée, et termine ainsi : « Xénophane qui le premier parla de » l'unité, car Parménide passe » pour son disciple, n'a pas eu » de système précis; il ne paraît pas » s'être prononcé sur la nature de » cette unité (si elle était matérielle » ou spirituelle), mais en contemplant l'ensemble du monde, il a dit » que l'unité est Dieu. » *Mét.*, édi-

tion Brandis, I, pag. 18. Tel est le jugement auquel, selon nous, il faut s'arrêter. En essayant de donner plus de précision au système de Xénophane, on le fausse. Xénophane eut donc le premier l'idée de l'unité, mais plutôt par intuition que par réflexion, et sans s'être posé à lui-même et sans avoir résolu toutes les questions que renferme celle de l'unité des choses, sans aucune subtilité, et sans grande méthode, comme le dit Aristote au même endroit. La nature entière lui parut pleine d'harmonie et d'unité, et il appela cette unité Dieu, mettant à-la-fois la philosophie sur la route d'un théisme absolu, ou d'un absolu panthéisme. On sait ce qu'ont fait Parménide et l'école d'Élée. Sans doute Xénophane est le maître de Parménide et le fondateur de l'école d'Élée; mais celui qui commence n'est point celui qui finit. Le premier qui met une idée dans le monde, non-seulement n'en voit pas l'accomplissement, mais n'en connaît pas la portée; cette idée même est toujours indécise à sa naissance. N'attribuons donc pas à Xénophane l'œuvre de Parménide; mais en même temps convenons que le germe du système de Parménide est dans Xénophane, non dans la partie ionienne de ce système, mais dans sa partie pythagoricienne. Et cela est si vrai, que l'unité qui pouvait être dans son successeur matérielle ou spirituelle, selon la prédominance de l'élément ionien ou pythagoricien, a été spirituelle et exclusivement spirituelle dans Parménide; que pouvant devenir entre ses mains celle du monde ou celle de Dieu, elle est devenue l'unité divine, unité solitaire et retirée en elle-même, devant laquelle le monde disparaît et n'est plus qu'une apparence insignifiante. Le monde, le tout est si peu l'unité et le Dieu de Parménide, que, selon Parménide, en partant de l'unité, on ne peut arriver au tout et au monde. Loin d'être panthéiste, Parménide distingue tellement la totalité de l'unité, le τὸ πᾶν du τὸ ἕν, qu'il nie la totalité et le τὸ πᾶν, et s'enfonce dans l'abîme d'une unité absolue qui seule existe, unité sans nombre, existence sans contenu et sans réalité, qui n'est plus qu'une abstraction sublime, et ressemble au néant de l'existence. Xénophane n'était pas allé jusqu'à cette extrémité; mais il faut avouer que l'idée de l'unité implantée par lui dans le sol spiritualiste d'Élée, devait y produire ce qu'elle a produit. Qu'on juge maintenant de la folie de ceux qui, répétant, sans aucune critique historique ni philosophique, des assertions fondées sur des textes indignes de foi de mauvais écrivains du Bas-Empire, ont peu-à-peu composé à Xénophane une réputation de panthéisme, aujourd'hui si bien établie et si bien accréditée auprès de la foule philosophique, qu'en attaquant ce préjugé ridicule, et en substituant ici l'autorité d'Aristote à celle de Théodoret, du faux Plutarque et du faux Origène, c'est nous qui passerons pour téméraires et aurons l'air d'avancer un paradoxe. — Une accusation encore plus mal fondée et plus étrange que celle de panthéisme a été portée et renouvelée sans cesse contre Xénophane, l'accusation du scepticisme universel. Chose admirable, tous les historiens s'accordent à lui attribuer l'invention du scepticisme universel, en même temps qu'ils exposent tout au long son système sur l'unité absolue, et l'accusent de panthéisme, entassant ainsi pêle-

mêle trois contradictions. Il est trop bizarre en vérité de commencer par prêter à un homme un dogmatisme outré, pour finir par lui reprocher d'avoir introduit dans la philosophie la doctrine de l'incompréhensibilité de toutes choses. Cet étrange préjugé repose, en dernière analyse, sur quelques vers de Xénophane contre la mythologie, que Sextus rapporte, et dont il généralise arbitrairement la conclusion dans un sens sceptique, au profit de son école. Une fois cette interprétation de Sextus mise en avant, elle a passé, détachée des vers qui eussent pu la rectifier, de l'ouvrage même de Sextus dans ceux d'écrivains postérieurs, historiens officiels, mais très-peu sûrs, des systèmes philosophiques, où pourtant il a paru plus commode aux historiens modernes d'aller chercher des opinions toutes faites que de s'en former à eux-mêmes par l'étude approfondie d'écrivains d'un accès plus difficile, mais d'une autorité tout autrement grave, comme Platon, et surtout Aristote. Or, ici Aristote, qui a si souvent parlé de Xénophane, ne dit pas un mot de son prétendu scepticisme universel. Platon n'en parle pas davantage; et il faut reléguer cette opinion parmi les nombreux malentendus qui remplissent encore l'histoire de la philosophie. En résumé, nous trouvons que Xénophane, né 617 ans avant notre ère, et dont la vie remplit tout un siècle, Ionien de naissance, est resté Ionien dans une grande partie de ses idées, et qu'arrivé, dans sa vieillesse, au milieu des colonies de la Grande-Grèce, il y puisa quelque chose de pythagoricien, qui, se combinant avec ses autres idées, en composa ce système si bien caractérisé par Aristote, comme un système indécis, où le théisme et le panthéisme coexistent, avec une prédominance assez marquée de l'élément pythagoricien et théiste, qui, peu-à-peu s'accroissant et se développant, finit par absorber l'élément panthéiste et ionien dans l'unité absolue et l'idéalisme exclusif de l'école d'Élée. Il ne faut pas oublier non plus un des meilleurs titres de gloire de Xénophane. Il commença la dialectique, et fonda cet art de raisonner que l'école d'Élée, fidèle à Xénophane, a porté depuis si loin.—Aristote est le seul philosophe de l'antiquité qui ait consacré un livre particulier à l'école d'Élée. C'est du moins à lui que l'on attribue le livre sur *Xénophane, Zénon et Gorgias.* Ce livre est précieux en ce que, non-seulement il rapporte toute la métaphysique et la théologie de Xénophane, mais aussi l'argumentation par laquelle ce dernier essaya de démontrer et de lier entre elles les grandes vérités qu'il exposait, et en ce qu'il donne des arguments de Xénophane une critique qui contribue beaucoup à les mettre en lumière. Malheureusement cet écrit est si corrompu que les efforts des critiques les plus habiles sont loin de l'avoir entièrement éclairci. Les travaux les plus distingués dont il a été l'objet sont ceux de Fülleborn : *Commentatio quâ liber de Xenophane, Zenone et Gorgiâ passim illustratur*, Halle, 1789; celui de Spalding : *Commentarius in primam partem libelli de Xen., Z. et G., præmissis vindiciis philosophorum megaricorum*, Berlin, 1793; et celui de M. Brandis, dans son excellent écrit : *Commentationum eleaticarum pars prima*, Altona, 1813. Il faut lire avec une extrême précaution Diogène de Laërte, le faux Plutarque, le faux Origène, Galien, Théodoret,

etc., auteurs sans critique comme sans intelligence; le meilleur, de beaucoup, est encore Diogène. Sextus est précieux pour les fragments qu'il nous a conservés. Simplicius éclaircit, en l'abrégeant, l'ouvrage d'Aristote. Chez les modernes, toutes les histoires de la philosophie où Xénophane trouve sa place, présentent en général ces deux défauts: 1°. de ne point le séparer assez de Parménide et de l'école d'Élée; 2°. de trop rapporter au monde ce que Xénophane ne dit que de l'unité et de Dieu. Parmi les écrivains qui se sont occupés spécialement de ce philosophe, il faut compter: Walther, *Eroefnete Eleatische Graeber*, 2e. éd., 1724; Fœverlin, *Diss. historico-philos. de Xenophane*, Altdorf, 1729, in-4°.; Tiedemann, *Xenophanis decreta, nov. Biblioth. philol. et crit.*, vol. 1, fasc. 2; — Fülleborn, *Beitrage zur Geschichte der Philosophie*; le 7e. cahier contient une collection, mais incomplète, des fragments de Xénophane, et le 1er. cahier, un essai sur sa philosophie; — Buhle, *Commentat. de ortu et progressu pantheismi à Xenophane Colophonio, primo ejus auctore, usque ad Spinosam*, Gött., 1790, in-4°., et aussi dans les Mémoires de l'académie de Gött., tome x; — Brandis, *Comment. Eleat. pars prima*, 1813.

V. C—N.

XÉNOPHILE, sculpteur grec, qui, de concert avec Straton, fit un Esculape cité par Pausanias, comme étant de son temps, à Argos, la statue la plus remarquable de cette divinité. La figure du dieu en marbre blanc était accompagnée de celle d'Hygie, qui était debout, et des figures assises de Xénophile et Straton, auteurs de cet ouvrage. Cet ensemble de figures, selon M. Quatremère de Quincy, qui en a restitué une légère idée en gravure dans son Jupiter Olympien, *planche* XIX, n°. 6, devait être une de ces nombreuses compositions qui, sous le nom de trônes, ornaient les sanctuaires de presque tous les grands temples, et dont l'auteur cité a recueilli les notions, en redonnant, par la critique et le dessin, une sorte d'existence à cette partie si brillante, et jusqu'ici méconnue de l'art des Grecs et de leur luxe religieux. Quant à la composition renfermée dans le temple d'Esculape à Argos, le même critique élève quelque doute sur la dénomination des deux figures assises, que Pausanias donne comme ayant représenté en réalité les sculpteurs Xénophile et Straton, qui auraient placé là eux-mêmes leur propre image. Il soupçonne que Pausanias aura fort bien pu ne rapporter qu'une de ces traditions populaires, dont il y a beaucoup d'exemples. Il aura suffi que les sculpteurs, comme cela est souvent arrivé, aient introduit dans le visage de ces statues quelques traits de leur propre physionomie, pour faire naître et perpétuer l'opinion qu'elles étaient érigées en leur honneur. M. Quatremère de Quincy soupçonne qu'elles ont dû représenter deux personnages mystiques, dont peut-être on ne disait pas le nom à tout le monde, et qui auraient pu être Machaon et Podalyre, les deux fils d'Esculape. Toutefois ce n'est encore là qu'une conjecture.

L—s—E.

XÉNOPHILE, historien dont on ignore la patrie et l'époque, n'est cité qu'une seule fois, dans l'antiquité, comme auteur d'une *Histoire de Lydie*. Voy. *Anonym. de mulierib. quæ bello clar.*, dans la *Bibliothek der acten litter. und kunst*, VIe. part., *inéd.*, p. 20.

Z.

XÉNOPHON, historien, philosophe et général athénien, était fils de Gryllus, et vit le jour à Erchie, bourgade ou dème de la tribu Égéide. Nous possédons probablement tous les ouvrages qu'il avait composés, ou, du moins, qui furent publiés de son temps; et nous pouvons nous faire une idée exacte de ses talents et de son caractère; mais les diverses circonstances de sa vie ne nous sont connues que très-imparfaitement. Il ne nous reste en effet qu'une seule biographie de Xénophon, celle de Diogène de Laërte, rédigée, comme toutes celles de ce compilateur, sans méthode ni critique; elle a d'ailleurs fort peu d'étendue, et laisse des lacunes considérables dans plusieurs parties importantes de la vie de ce grand homme. Quelques renseignements, épars dans les autres auteurs anciens et dans les écrits de Xénophon lui-même, sont insuffisants pour remplir ces lacunes; en sorte qu'il est à-peu-près impossible d'écrire, d'une manière suivie, sa biographie, sans avoir recours à des conjectures plus ou moins probables, pour classer certains faits de sa vie, ou déterminer la date de ses divers ouvrages. Cette notice, rédigée d'après les sources originales, contiendra, du moins, tous les faits positifs que l'antiquité fournit, et les principales inductions que peut faire naître une étude approfondie de ses ouvrages. — Dès les premiers pas, le biographe de Xénophon se trouve arrêté. Avant d'aborder l'exposé des événements de la vie de ce grand écrivain, il est obligé d'en fixer les termes extrêmes, parce que les renseignements à cet égard sont en contradiction, soit les uns avec les autres, soit avec ses écrits. L'époque de sa naissance n'est établie par aucun texte; mais on pourrait la conclure de celle de sa mort, fixée par Stésiclès d'Athènes (1) à la première année de la 105e. olympiade (360 avant J.-C.); combinée avec la durée de sa vie, que Lucien estime à plus de quatre-vingt-dix ans (2); sa naissance se trouverait donc ainsi portée à l'année 451 ou 450 avant J.-C. Mais l'assertion de Stésiclès est combattue et détruite par une autorité irréfragable, celle de Xénophon lui-même, qui, dans les Helléniques, fait mention de l'assassinat d'Alexandre, tyran de Phères (3); événement qui eut lieu la 4e. année de la 105e. olympiade (357 av. J.-C.). En outre, plusieurs détails du traité des revenus de l'Attique se rapportent à l'année suivante (4). Ainsi, il a vécu au moins jusqu'à l'an 356; mais il a pu difficilement dépasser le terme de 355 ou 354. En effet, Diogène de Laërte (5) et Strabon (6) rapportent que Socrate lui sauva la vie à la bataille de Délium, en l'année 424. Or, on sait que les jeunes Athéniens, enrôlés à dix-huit ans pour garder les frontières de l'Attique, ne sortaient de leur pays qu'à vingt ans révolus. Xénophon avait donc au moins vingt ans en 424; ce qui porte sa naissance à 445 ou 444, et sa mort à 355 ou 354. Cette anecdote, il est vrai, serait fort suspecte si l'on s'en rapportait à l'assertion d'un certain Démocharis, cité par Athénée (7), qui prétend que Socrate n'a jamais porté les armes, et que Platon a eu tort de lui attribuer une

(1) *Ap.* Diog. Laërt., II, 56.
(2) *In Macrob.*, § 21.
(3) VI, 4, 35.
(4) Boeckh, *Staatshaush. der Athen.*, I, p. 144.
(5) II, 22, 23.
(6) IX, p. 403.
(7) V, p. 215, C, D.

participation à trois expéditions guerrières, celles de Potidée, d'Amphipolis et de Délium. Mais on n'hésitera pas, je pense, entre cette assertion d'un inconnu et le témoignage formel de Platon, qui n'avait nul intérêt de mentir, et qui d'ailleurs n'aurait certainement trompé personne à Athènes. Quant à l'affaire de Délium, la seule qui se rapporte à notre sujet, Hérodicus (8) et Cicéron (9) attestent aussi la part que Socrate y avait prise. Il nous paraît donc impossible de ne point admettre l'anecdote, d'autant plus qu'elle se trouve en harmonie avec le fait conclu du texte même de Xénophon, et de celui de Lucien. Hutchinson, Schneider et d'autres critiques ont déjà répondu à des objections qu'on peut tirer de deux textes de l'Anabase. Dans l'un, Phalinus (10) traite Xénophon de *jeune homme* (νεανίσκος), bien qu'il dût avoir alors quarante-trois ou quarante-quatre ans; mais on a prouvé que νεανίσκος, comme *adolescens* en latin, a été quelquefois appliqué à des hommes qui avaient passé quarante ans. On peut ajouter que Xénophon, dont les anciens vantent l'extrême beauté (11), pouvait bien paraître avoir quelques années de moins que son âge. Dans l'autre texte (12), Xénophon dit qu'il ne s'excusera pas sur son âge, pour refuser les fonctions de chef; mais cela ne signifie autre chose, sinon qu'il était plus jeune que d'autres, qui avaient, en conséquence, plus de droits au commandement. D'ailleurs, quand Seuthès, roi de Thrace, pour l'engager à le secourir, offre de lui donner sa fille, ou d'épouser la sienne, s'il en a une (13), il nous montre bien que Xénophon paraissait d'âge à avoir une fille nubile; ce qui suppose environ quarante ans. Rien ne s'oppose donc à ce que nous regardions comme fixées définitivement la naissance de notre auteur à 445, et sa mort à 355 avant J.-C. Ces deux termes extrêmes établis, il faut maintenant essayer d'en remplir l'intervalle. — On ne sait rien ni des parents de Xénophon, ni des circonstances de sa première jeunesse. Il devait avoir atteint l'âge de quinze ou seize ans, lorsqu'il fit la connaissance de Socrate. Ce philosophe, rencontrant ce jeune homme, fut frappé de sa beauté modeste (14); il lui barra le passage avec son bâton, et lui demanda où l'on pourrait acheter les choses nécessaires à la vie : au marché, répondit Xénophon. Socrate lui demanda de nouveau : où peut-on apprendre à devenir honnête homme? Le jeune Athénien hésitait à répondre : « Suis-moi, lui dit So-

(8) *Ap.* Athen., V, p. 215, F.

(9) *Div.*, I, 54. — Ajoutez Simplicius (*in Epict.*, p. 153, A, Heins.; 246, Schw.).

(10) *Anab.*, II, 1, 13.

(11) Laert., II, 48. L'auteur d'une des lettres, supposées écrites par le philosophe Chion d'Héraclée, disciple de Platon (*Ep.* III, 6 Orell.), parle de la beauté et de la grâce des traits de Xénophon, auquel il donne l'épithète de κομήτης, le *chevelu*. Cette lettre, d'un néoplatonicien du 4e. siècle, n'a pas grande autorité; cependant, rien n'empêche de croire que cet auteur n'ait donné ces indications d'après quelque portrait de Xénophon. Nous n'en connaissons pas d'authentiques; et il n'est peut-être pas inutile d'avertir que ceux qu'on voit en tête de quelques éditions ou traductions de cet auteur sont des images de pure fantaisie. Winckelmann (*Mon. ined.*, n°. 171; *Hist. de l'Art*, II, part. 2, p. 336) avait cru reconnaître un portrait de Xénophon (représenté au moment où il apprend la mort de son fils) dans une belle tête couronnée d'olivier, jadis à la villa Albani, maintenant au Musée royal (n°. 560), Mais Visconti (*Museo Pio Clement.*, VI, pl. 13, p. 22) a prouvé que cette tête est celle d'Hercule, vainqueur aux jeux olympiques (Voy. encore *Ant. du Mus. Napol.*, par T. Piroli, II, pl. 337 et *Icon. grecque*, I, p. 237).

(12) *Anab.*, III, 1, 25.

(13) *Anab.*, VII, 2, 8.

(14) Αἰδήμων καὶ εὐειδέστατος εἰς ὑπερβολήν. Laert., II, 48.

» crate, et tu l'apprendras. » Dès ce moment, il devint son disciple (15). Sans garantir absolument cette anecdote, on peut dire au moins qu'elle est parfaitement dans le caractère et les habitudes de Socrate. D'ailleurs comme il en résulte qu'il connaissait ce jeune homme depuis plusieurs années, lors de la bataille de Délium, elle explique tout naturellement pourquoi il se trouvait à ses côtés, et put lui sauver la vie. Il semble que Xénophon dans quelque autre engagement, dont l'histoire n'a point parlé, tomba au pouvoir des Béotiens qui le retinrent prisonnier; car, selon Philostrate (16), il reçut des leçons de Prodicus de Céos, *pendant qu'il était prisonnier en Béotie*. Il serait difficile de trouver une autre époque pour rendre compte de ce fait, en le supposant exact, que celle de la guerre des Athéniens et des Béotiens. On ignore absolument ce qu'a fait Xénophon, depuis cette bataille jusqu'à son départ pour l'armée de Cyrus, espace de vingt-trois ans. Mais on ne saurait douter qu'il n'ait servi dans une des expéditions de la guerre du Péloponnèse. Outre qu'on ne concevrait pas qu'un homme de son âge et de sa force eût été laissé dans l'inaction, l'expérience consommée qu'il montra lors de la retraite des Dix-Mille suppose une habitude de la guerre qu'il n'a pu acquérir que dans plusieurs campagnes. Il est également impossible que, dans cet intervalle qui se termine à sa quarante-troisième ou quarante-quatrième année, il n'ait pas écrit quelqu'un de ses ouvrages, sous les yeux et par les conseils de son maître. Je placerais, par exemple, à cette époque, la rédaction du *Banquet*, dont le but a été de faire ressortir dans un dialogue animé, où les leçons graves de la morale se mêlent à une aimable plaisanterie, les vrais principes de Socrate sur l'amour. Plusieurs savants ont cru, d'après Athénée, que notre auteur avait composé le *Banquet* pour l'opposer au dialogue de Platon qui porte le même titre. Dans ce cas, on serait obligé d'en rapporter la composition à une époque bien plus récente; car le Banquet de Platon, selon la remarque de Wolf (17), a été composé après la troisième année de la 98e. olympiade (386 avant J.-C.). Mais une comparaison attentive des deux ouvrages montre que celui de Platon est d'une date postérieure à l'autre (18). Quelques savants ont regardé le Banquet comme un des ouvrages que Xénophon avait écrits à son retour d'Asie, pour défendre les doctrines de son maître. Cette opinion est fort soutenable. Toutefois, comme rien, dans ce dialogue, ne sent l'apologie, je ne vois pas ce qui empêcherait d'en placer la composition avant la mort de Socrate. En effet, la conversation rapportée dans ce Banquet eut lieu, d'après l'auteur lui-même, à l'occasion de la victoire d'Autolycus qui avait remporté le prix du Pancrace (19): or, selon Athénée (20), ce prix fut gagné sous l'archontat d'Aristion, la quatrième année de la 89e. olympiade, ou 421 avant J.-C. Le début de l'ouvrage me semble annoncer une composition rédigée peu de temps après la scène qui s'y trouve racontée, et, en quel-

(15) Laert., II, 48.
(16) *Vit. Soph.*, I, 12.

(17) *Præfat. Symp.*, p. LV.
(18) Boeckh, *De simultate quæ Platoni cum Xenoph. intercess. fertur*, p. 8.
(19) I, 2.
(20) V, p. 216, D.

24..

que sorte, dans toute la fraîcheur de la première impression. Dans ce cas, l'auteur n'aurait eu que vingt-quatre à vingt-cinq ans, lorsqu'il aurait commencé la composition de ce dialogue, quatre ou cinq ans après la bataille de Délium. Ce serait là son premier ouvrage, écrit sous les yeux mêmes de Socrate, mais dont il revit sans doute plus tard le style et les détails. — C'est entre 406 et 401 qu'il dut prendre les leçons d'Isocrate, dont il fut le disciple, selon Photius (21). Isocrate, né en 436, était plus jeune que son disciple de dix à onze ans : mais il fut connu de bonne heure pour un écrivain habile ; et rien n'empêche qu'à l'âge d'une trentaine d'années il ait pu avoir un auditeur tel que Xénophon. Ce n'est pas la seule fois qu'en Grèce le maître s'est trouvé plus jeune que le disciple. Peut être l'*Hiéron* est-il l'ouvrage de notre auteur où l'on trouve le plus de cet artifice de la parole, qu'on devait puiser dans l'école d'Isocrate; et je ne sais si cet excellent ouvrage ne se ressent pas plus qu'aucun autre de l'influence immédiate de ce rhéteur. On peut encore essayer de rattacher la composition de ce morceau à une circonstance qu'Athénée seul nous a conservée. L'*Hiéron* est, comme on sait, un dialogue entre Hiéron, tyran de Syracuse, et le poète Simonide de Céos : le premier y montre tous les dangers du pouvoir suprême, et tous ses inconvénients, comparés avec la tranquillité et le bonheur dont jouissent les simples particuliers : le second indique au tyran les moyens de bien gouverner et de rendre le peuple heureux, en l'étant lui-même. Il est bien possible que le choix d'un tel sujet se rattache au voyage que l'auteur a dû faire en Sicile, puisque Athénée rapporte un mot de *Xénophon, fils de Gryllus*, à la table de Denys le Tyran (22). C'est, il est vrai, la seule trace qui existe d'un tel voyage; mais, comme il n'a rien que de très-vraisemblable à cette époque où tant d'Athéniens visitaient Syracuse, nous n'avons réellement aucun motif de le rejeter. Athénée nomme *Denys le Tyran*, sans autre désignation : cela peut s'appliquer également bien aux deux Denys : on croira difficilement toutefois qu'il s'agisse de Denys le jeune, qui n'a succédé à son père qu'en 367 ; car Xénophon avait alors soixante dix-sept à soixante-dix-huit ans ; or, ce n'est pas à près de quatre-vingts ans qu'on entreprend un voyage de ce genre, à moins d'une nécessité absolue : et la suite des événements nous montrera qu'elle n'a pas dû exister. Denys l'ancien a régné de 406 à 367 ; dans le cours de ces 39 années, il n'y a guère que deux intervalles qui conviennent à ce voyage, celui de 405 à 401, année du départ de Xénophon pour l'Asie ; et celui de 399 à 394, qui comprend l'espace entre son retour d'Asie et son départ pour aller rejoindre Agésilas. Il est assez difficile de se décider entre l'un et l'autre : je penche néanmoins pour le premier ; mais quelque opinion qu'on adopte à cet égard, il me paraît assez probable que la rédaction de l'Hiéron doit se rattacher à ce voyage. Xénophon, de retour de Syracuse, l'ame encore toute remplie du spectacle des inquiétudes de Denys, et des moyens violents qu'il employait pour maintenir son autorité naissante, a pu con-

(21) P. 486, 37, éd. Bekk.

(22) x, p. 427-428.

cevoir l'idée de ce dialogue, l'un des plus parfaits écrits qui soient sortis de sa plume, sous le rapport de la diction et de l'enchaînement des pensées. Dans cette hypothèse, l'Hiéron aurait été composé entre 404 et 401, sous les yeux et peut-être par les conseils même de Socrate. L'auteur était alors âgé de quarante ans. Son talent devait avoir acquis toute sa maturité. — C'est également entre l'année 403 et celle de son départ pour l'armée de Cyrus qu'il a dû publier l'histoire de Thucydide. Diogène de Laërte rapporte en effet qu'il *mit au jour l'ouvrage encore inconnu de Thucydide, lorsqu'il ne tenait qu'à lui de le supprimer ou de se l'attribuer* (23). Ce fait a été généralement révoqué en doute, d'après des raisons très-plausibles fondées sur l'opinion de Dodwell, relative à l'époque de la mort de Thucydide, qu'il fixe à l'an 391. D'après cette opinion, en effet, il était impossible de comprendre comment l'historien, revenu de l'exil en 404 ou 403, au plus tard, n'aurait pas, dans l'espace de treize ans, terminé son ouvrage, et n'en aurait pas répandu assez la connaissance, pour qu'il ne fût plus au pouvoir de personne de l'anéantir ou de se l'approprier? D'ailleurs, en l'an 391, Xénophon était en exil à Scillonte. Comment aurait-il *seul* connu l'histoire de Thucydide? comment serait-elle parvenue secrètement en sa possession? voilà bien des difficultés. Dodwell, qui veut accorder l'anecdote avec son système, suppose que le manuscrit fut apporté à Xénophon par sa femme et ses enfants, lorsqu'ils vinrent le rejoindre à Scillonte. C'est là une supposition tout-à-fait gratuite. L'anecdote est donc réellement inconciliable avec l'époque de la mort de Thucydide, fixée à l'an 391; mais si cette époque elle-même est fausse, l'anecdote pourrait bien être véritable. Assurément la gloire de Xénophon n'a rien à gagner ni à perdre à ce que le fait soit vrai ou faux. Qui pourrait songer à lui faire un mérite de ne s'être pas approprié l'ouvrage d'un autre? Mais comme ce point se rattache à une question d'histoire littéraire assez curieuse, il est bon de s'y arrêter un moment pour établir : 1°. que Thucydide est mort à Athènes peu de temps après son retour de l'exil; 2°. qu'il a laissé son ouvrage imparfait; 3°. que Xénophon était encore à Athènes à cette époque, et conséquemment qu'il a pu être son éditeur. — Aucun auteur ancien n'a donné l'époque de la mort de Thucydide; on pourrait la conclure de l'année 471, fixée pour sa naissance d'après Pamphila, si l'on savait combien d'années il a vécu. Son biographe, Marcellin, lui donne, il est vrai, *environ cinquante années de vie;* mais cela est impossible : ou l'auteur se trompe grossièrement, ou son texte est altéré. Dans l'un et l'autre cas, il n'y a rien à en conclure. Dodwell a donc essayé, par un autre moyen, sinon de déterminer l'année précise de la mort de Thucydide, du moins d'obtenir la preuve qu'il a dépassé l'année 395; ce qui rendrait assez probable qu'il a poussé sa carrière jusqu'en 391. Cet historien (24), à l'occasion de l'éruption de l'Etna, qui ravagea Catane, la sixième année de la guerre du Péloponnèse (en 426), rappelle qu'il y a eu trois éruptions de ce volcan depuis l'arrivée des Grecs en Si-

(23) II, 57.

(24) III, 116.

cile. Dodwell a pensé que la troisième, dont voulait parler Thucydide, est celle qui eut lieu, selon Diodore, la première année de la quatre-vingt-seizième olympiade (en 395), d'où il résulterait déjà que Thucydide aurait vécu au-delà de cette année. Mais, quoique son opinion ait été adoptée par plusieurs habiles critiques (25), il est certain cependant que ce savant a mal compris le texte de l'historien. La troisième éruption est bien celle de l'an 426. La seconde avait eu lieu cinquante ans auparavant, selon Thucydide. Quant à la première, il l'indique sans en donner la date, probablement parce qu'il l'ignorait. L'historien veut dire que depuis l'arrivée des Grecs jusqu'à la sixième année de la guerre du Péloponnèse, il y avait eu trois éruptions de l'Etna, dont celle de cette année était la troisième. C'est ce qu'avaient déjà compris d'Orville (26), Heyne (27), Voss (28) et Mannert (29), et ce qu'a très-bien expliqué tout récemment le dernier éditeur de Thucydide, M. Goeller (30). Dodwell s'appuie d'un autre fait, qui n'est pas mieux fondé. Dans un passage du biographe Marcellin, il est dit que Thucydide *n'a point eu de réputation tant qu'a vécu Archélaüs.* Dodwell prend cet Archélaüs pour le roi de Macédoine, mort en 398; et de là une preuve que Thucydide a vécu plusieurs années après l'an 400. Mais Visconti a déjà observé (31) que ce nom d'Archélaüs, qui n'est accompagné d'aucune indication quelconque, ne fait nul sens en cet endroit; qu'il a été évidemment transposé de la ligne précédente; qu'il faut le retrancher; et que la phrase du biographe signifie tout simplement que Thucydide *n'a point eu de réputation de son vivant* (comme historien); ce qui a dû naturellement arriver, s'il est vrai que son ouvrage n'ait été publié qu'après sa mort. Il ne reste donc réellement aucune preuve qu'il ait vécu au-delà de l'année 400. Au contraire, des indications positives, et surtout l'état dans lequel son ouvrage s'est trouvé à sa mort, montrent qu'il n'a pas même été jusqu'à ce terme. Thucydide, qui avait employé les vingt années de son exil (32) à en rassembler les matériaux, déclare, à la vérité, dans le cinquième livre, qu'il a écrit *l'histoire de la guerre du Péloponnèse, jusqu'à la prise d'Athènes, dans une durée de vingt-sept ans* (33). Mais le temps passé γέγραφε (34) ne fait pas nécessairement entendre qu'il avait *achevé* son ouvrage. En se mettant à la place d'un auteur qui rédige en paix un ouvrage avancé, on conçoit que l'expression peut ne se rapporter qu'à l'intention formelle où Thucydide était de le terminer, quand il écrivait ces mots, et à son espérance de toucher bientôt le terme de ses longs efforts. Il parlait comme *fait* d'un livre qu'il *faisait* encore. Ce

(25) Entre autres, M. Gossellin, *sur Strabon*, I, 109, et l'auteur du savant article Thucydide, dans la *Biographie universelle.*

(26) *Sicula*, p. 241.

(27) *Ad Æneid*, III, *Exc.*, XV.

(28) *Weltkunde*, XI, I.

(29) *Geogr. der Alten*, IX, part. 2, p. 295.

(30) *In Act Monac.*, II, 248, et in Thucyd., p. 9-10.

(31) *Iconogr. grecque*, I, 230.

(32) Il est presque indubitable que Thucydide, pendant son exil, parcourut le théâtre des divers événements qu'il avait à décrire. Quand on lit sa description du siége de Syracuse, il est bien difficile de croire qu'il n'avait pas acquis une connaissance personnelle des lieux. Par là s'explique l'assertion erronée de Timée, qui prétendait que Thucydide avait son tombeau en Italie (Ap. Marcell., § 33. — Cf. *Gœtting. gel. Anzeigen*, 1822, II, p. 1047).

(33) V, 26. — (34) Cf. I, I-V, 20, *passim.*

passage a été écrit, après la vingt-septième année de la guerre, lorsque Thucydide, dans le feu de la composition, se croyait sûr d'atteindre le but. Or, il est certain que son espérance a été trompée, et que son histoire n'a jamais été terminée, puisque le huitième et dernier livre, comme on sait, finit à la 21e. année de la guerre, en 411. Mais, dira-t-on, ce livre était peut-être suivi de plusieurs autres. Tout prouve le contraire. Je n'insiste pas ici sur l'opinion des anciens eux-mêmes, qui regardent le huitième livre comme indigne des précédents, ni sur celle des meilleurs critiques modernes, qui reconnaissent dans ce livre un morceau inachevé, où l'auteur n'a pas eu le temps de répandre la vie et le mouvement qui animent le reste de son ouvrage; d'où il résulte que, loin d'avoir pu achever entièrement son histoire, il n'aurait pas même eu le temps de terminer ce huitième livre. Sans insister sur ce point, une preuve indubitable que Thucydide, ainsi que le disent d'ailleurs formellement Diodore de Sicile (35) et Denys d'Halicarnasse (36), n'avait point rédigé son ouvrage au-delà de la 21e. année de la guerre, c'est que les Helléniques de Xénophon commencent tout juste où finit le huitième livre; il n'y a ni lacune ni solution de continuité. Le μετὰ δὲ ταῦτα (après cela), qui forme le début si brusque (ou, comme les anciens disaient, *acéphale*) des Helléniques, se rapporte précisément au fait qui termine ce livre de Thucydide. Il est donc certain que Xénophon n'a connu de cet ouvrage que ce que nous en connaissons nous-mêmes; ce qui équivaut à dire que Thucydide n'en avait pas rédigé davantage, à moins d'admettre, comme on a été tenté de le faire (37), que Xénophon aurait supprimé le reste; supposition étrange, et que je rappelle ici uniquement pour montrer toute la force de l'argument qui se tire du début des Helléniques. Si l'on rapproche maintenant ce fait incontestable des paroles de Thucydide, citées plus haut, on sera naturellement conduit à dire que Thucydide, revenu de l'exil, en 403, après l'expiration de la 27e. année de la guerre, continua de rédiger son histoire, dont tous les matériaux avaient été rassemblés et la rédaction commencée pendant les vingt années de son bannissement: de plus, que cette rédaction était déjà fort avancée lorsqu'il a écrit ces paroles. Dès-lors l'auteur, marchant avec confiance au but, et se croyant sûr de l'atteindre, puisque l'achèvement de l'ouvrage ne pouvait lui demander plus d'un an ou deux, a dû s'exprimer comme il l'a fait. Ceci suppose que la mort vint, peu de temps après son retour de l'exil, l'arrêter au moment où il se croyait près de terminer son ouvrage. Concevrait-on que s'il avait encore vécu treize ans, il n'eût pas plus avancé son Histoire, et l'eût laissée dans un état si imparfait? Or, tous les auteurs qui ont parlé de la mort de Thucydide s'accordent à dire qu'il mourut assassiné; ils varient seulement sur le lieu de sa mort. Selon Plutarque, ce fut en Thrace (38); selon Pausanias, ce fut en revenant de l'exil (39). Zopyre et Cratippus, cités par Marcellin, disaient qu'il avait été tué à Athènes, après

(35) XIII, 42.
(36) *Ep. ad Pomp.*, p. 130.

(37) Gail, *Philologue*, III, 301-310.
(38) *In Cimone*, § 4.
(39) I, 23, 11.

son retour (40). On peut deviner d'où proviennent ces contradictions. Thucydide, revenu dans sa patrie, dut être appelé en Thrace pour des intérêts de famille, puisqu'il y avait ses biens; et ce fut sans doute en revenant une seconde fois à Athènes qu'il fut assassiné. De là l'opinion qu'il était mort en revenant d'exil, ou même qu'il avait péri en Thrace. Il semble pourtant que le témoignage de Pausanias, qui avait vu son tombeau, et que celui de Zopyre et de Cratippus, qui étaient ses contemporains (41), ne permettent pas de douter qu'il ne soit mort à Athènes, et n'y ait été enterré. Mais, dans tout cela, rien qui indique combien de temps il a vécu après son exil. Seulement tout semble se réunir pour annoncer que sa mort violente suivit de près l'époque de son retour ; résultat auquel on est d'ailleurs invinciblement conduit par l'examen de toutes les autres circonstances. Il suffit de voir dans quel état Thucydide a laissé son ouvrage pour trouver bien difficile qu'il ait poussé sa carrière au-delà de l'an 402; et comme il faut bien que quelqu'un ait publié ce qu'il avait achevé de son Histoire, puisqu'à coup sûr il ne l'a pas publié lui-même, quelle raison de rejeter le récit de Diogène de Laërte, lorsqu'on est certain qu'en 402 Xénophon était encore à Athènes? Rien n'empêche de croire que l'ouvrage de Thucydide, non terminé, lui fut confié par l'auteur lui-même, en mourant, ou par ses héritiers. Ainsi, le dire de Diogène de Laërte, loin d'être invraisemblable, se coordonne au contraire parfaitement avec les circonstances de la vie des deux historiens et avec l'état d'imperfection où était restée l'histoire de la guerre du Péloponnèse. Il n'y a donc plus aucun motif d'enlever à Xénophon l'honneur d'avoir été le premier éditeur de Thucydide. — Ce fut immédiatement après avoir rendu ce service signalé aux lettres qu'il dut partir pour la cour de Cyrus le jeune, en 401. Il raconte lui-même les motifs qui l'y déterminèrent (42). Un Béotien, nommé Proxène, autrefois disciple de Gorgias de Léontium, alors attaché à la personne de Cyrus, lui avait écrit pour l'engager à quitter son pays, en lui promettant l'amitié de ce prince. Xénophon consulta Socrate sur ce voyage. Celui-ci, craignant que son ami ne se rendît suspect aux Athéniens en se liant avec Cyrus, qui avait paru empressé à aider les Lacédémoniens dans leur guerre contre Athènes, lui conseilla d'aller à Delphes, consulter Apollon. Xénophon, résolu d'avance, ne demanda pas au Dieu s'il devait ou non entreprendre le voyage, mais à quelle divinité il devait sacrifier, pour qu'il fût honorable et avantageux : et c'est un reproche que lui fit Socrate. Le philosophe finit cependant par lui conseiller de partir, après avoir fait ce que le Dieu lui avait prescrit. Xénophon s'embarqua, et trouva Proxène à Sardes; son ami le présenta à Cyrus qui l'accueillit fort bien, l'engagea à rester auprès de lui, lui promettant de le renvoyer, quand la guerre qu'il préparait, disait-il, contre les Pisidiens, serait terminée. Xénophon, croyant que l'expédition n'avait pas d'autre but, consentit à

(40) § 32, 33. Dans le second passage, M. Poppo corrige avec raison la leçon ἐν Θράκῃ, contradictoire avec ce qui précède.

(41) Selon Denys d'Halicarnasse (*de Thucyd. idiom.*, p. 143, l. 41), Cratippus était contemporain et continuateur de Thucydide (cf. Plut., *de Glor. Ath.*, p. 345); or on voit, par un passage de Marcellin (§ 33), que ce Cratippus avait cité Zopyre.

(42) *Anab.*, III, 1.

en faire partie, de même que Proxène qui fut trompé également; car, de tous les Grecs, Cléarque seul était dans le secret des intentions de Cyrus. La bataille de Cunaxa, la victoire d'Artaxerce, la mort de Cyrus, le massacre de Cléarque et des vingt-quatre autres chefs de l'armée grecque, dont Tissapherne s'était rendu maître par trahison (*V.* Cléarque, IX, 4), sont des événements trop connus pour que nous devions y insister ici. Ce ne fut qu'après cette dernière catastrophe qui compromit si gravement le salut de l'armée, que Xénophon commença à jouer un rôle important dans la retraite des Grecs; et, quoiqu'il se soit nommé trois fois dans les deux premiers livres, pour des mots ou des actions de peu d'importance (43), et toujours comme s'il s'agissait d'une personne différente de celle de l'auteur, ce n'est qu'au commencement du troisième livre qu'il se met en scène, et s'annonce lui-même en ces termes: « Il y avait à l'armée un » Athénien, nommé Xénophon, qui » ne la suivait ni comme général, ni » comme lochage, ni comme soldat.» L'armée était plongée dans le découragement et le désespoir, lorsque Xénophon, tourmenté de cette situation pénible, alla trouver les lochages (ou chefs de bataillon) du corps de Proxène, auxquels il communiqua ses idées sur le moyen de sauver l'armée: ensuite, il parla avec tant de force et de raison dans l'assemblée formée par ceux d'entre les chefs qui restaient encore, qu'on le choisit, avec quatre autres, pour remplacer les généraux que l'armée avait perdus. Dès ce moment, il devint l'ame de toutes ces belles opérations militaires qui, en moins de huit mois, ramenèrent les Grecs, à travers tant de difficultés et d'obstacles, depuis les bords du Tigre jusqu'à ceux du Pont-Euxin. C'est dans cette retraite, à jamais mémorable, qu'il déploya une fermeté, un sang-froid, un courage, toujours réglé par la raison, qui le placent au rang des plus grands capitaines. Arrivé à Chrysopolis, en face de Byzance, il cherchait les moyens de se rendre dans sa patrie, lorsqu'il fut sollicité par Seuthès, roi de Thrace, de lui amener ses troupes pour le rétablir sur le trône. Xénophon, dont l'armée était dénuée de tout, y consentit; mais après que Seuthès eut obtenu le service qu'il désirait, il ne voulut pas donner la somme dont il était convenu. A force de négociations pourtant, le général grec en obtint une partie. Ce fut alors que Thymbron, chargé par les Lacédémoniens de faire la guerre aux satrapes Pharnabaze et Tissapherne, envoya solliciter les troupes, sous la conduite de Xénophon, de venir le joindre pour l'aider dans cette guerre, moyennant une forte solde. Xénophon se disposait à retourner dans sa patrie; mais les Grecs le prièrent de ne les point abandonner encore, et de ne les quitter que lorsqu'il aurait remis lui-même l'armée à Thymbron (44) qui était en Ionie. Il y consentit. Depuis cette époque (399), jusqu'au moment où il alla rejoindre Agésilas en Asie (395 ou 394), il s'écoula quatre ou cinq ans; aucun texte ne nous apprend ce qu'il a fait dans cet intervalle: mais heureusement diverses inductions probables nous amènent à pouvoir le remplir en partie. On doit croi-

(43) I, 8, 11. — II, 1, 10; 5, 13.

(44) *Anab.*, V, 7.

re, en effet, qu'après avoir remis son armée à Thymbron, il exécuta son dessein de retourner à Athènes, d'où il n'était pas encore banni, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même (45). Arrivé dans sa patrie, en 399, il n'y trouva plus son maître que les Athéniens avaient fait mourir. Du vivant de Socrate, *il avait pris des notes* (46) sur tout ce que ce philosophe disait de remarquable. Il dut alors rédiger ces notes. On peut donc, avec vraisemblance, reporter à cette époque la composition de plusieurs des ouvrages qui ont pour objet la justification de son maître, par exemple les *Dits mémorables* et l'*Apologie*, si toutefois cet ouvrage est réellement de lui; ce qui est fort douteux. Dans le premier de ces écrits, on aperçoit le besoin de justifier Socrate des accusations de ses ennemis. Quelques écrivains anciens ont dit que les Athéniens s'étaient bientôt repentis de leur iniquité, qu'ils avaient rendu de grands honneurs à la mémoire de Socrate, et accablé ses accusateurs de leur indignation. S'il est difficile de rejeter le témoignage de ces auteurs, il est à présumer du moins, d'après le silence des disciples de Socrate, que ce repentir fut tardif: par là même, s'expliquent tant d'efforts de ces disciples pour ramener l'opinion à l'égard de leur maître. Croit-on, par exemple, que Platon et Xénophon eussent pris tant de peine pour le justifier, s'ils n'avaient pas eu à combattre des préventions toujours subsistantes? Le ton apologétique qui règne dans les *Mémorables* de notre auteur, et dans plusieurs écrits de Platon, me semble, à lui seul, une preuve de la nécessité où ils se trouvaient de défendre leur maître, en faisant mieux connaître sa doctrine, sa méthode d'enseigner les jeunes gens, qui avait donné lieu à tant de calomnies, son caractère, son désintéressement, toutes ses vertus enfin. Pour moi, je pense que ces écrits des disciples de Socrate ont dû beaucoup contribuer à inspirer aux Athéniens les vifs regrets qu'ils éprouvèrent. S'il en est ainsi, on a une époque très-probable pour la rédaction de plusieurs dialogues de Platon, et, en particulier, pour divers écrits socratiques de Xénophon, qui doivent dater du moment de son retour. Je rapporte au même temps la rédaction de l'*Économique*. Plusieurs critiques modernes croient que cet écrit faisait originairement partie des *Mémorables*, dont il formait, selon eux, le cinquième livre: opinion assez vraisemblable. Dans tous les cas, il est certain, d'une part, que cet ouvrage fut écrit à Athènes, comme les Mémorables; et, de l'autre, que l'auteur était de retour de l'expédition d'Asie, puisqu'il met, dans la bouche de Socrate, l'éloge de Cyrus le jeune, et la mention de sa mort (47). Au même temps, appartient la rédaction du *Maître de la cavalerie*, traité composé certainement à Athènes, comme le prouvent plusieurs passages (c. 2 et 3), et l'ensemble même du morceau. Ce traité ne me paraît être que le développement d'une conversation

(45) *Anab.*, v, 7 fin.

(46) Voilà le vrai sens du mot ὑπομνηματισάμενος dont se sert Diogène de Laërte (II, 48). Une fausse interprétation de ce mot a fait croire souvent qu'il désigne une *écriture en notes*, espèce de *tachygraphie*, analogue à celle de Tiron, dont on a attribué la connaissance et même l'invention à notre auteur (*Voy.* l'art. TIRON). Cette opinion n'a aucun fondement.

(47) *Œconomic.*, IV, 16, 25. Socrate étoit mort avant Cyrus; c'est un genre d'anachronisme dont les exemples sont très-fréquents dans Platon (*Voy.* mon *Mémoire sur les Dialogues socratiques*, dans le *Journal des savants*, ann. 1820, p. 673-683).

que l'auteur attribue ailleurs à son maître (48), et des conseils que le philosophe donne à un jeune homme récemment nommé hipparque. Xénophon ne pouvait guère résister au desir d'étendre ces conseils, que Socrate indique en termes généraux, et de faire part à ses concitoyens de l'expérience qu'il avait acquise, lors de la retraite des Dix-Mille, dans les grandes manœuvres de la cavalerie. On doit remarquer qu'un des préceptes qu'il donne, celui de proposer des prix pour les manœuvres et exercices (49), fut mis en pratique par Agésilas, dans son expédition d'Asie (50), probablement d'après les avis de Xénophon lui-même (51). — Diogène de Laërte (52) et Hégésandre, cité par Athénée (53), ont parlé d'une espèce de jalousie entre Xénophon et Platon. Si elle a existé réellement, elle a pu naître vers cette époque et à l'occasion même des écrits relatifs à Socrate. Il faut convenir avec M. Boeckh, que les faits cités par Athénée et d'autres auteurs anciens, en preuve de cette prétendue jalousie, ne sont pas fort concluants; mais il en reste une impossible à nier, c'est que Platon n'a cité nulle part son condisciple dans tous ses ouvrages; et que celui-ci n'a cité Platon qu'une seule fois, et à propos d'un fait très-insignifiant (54). Que ce silence ne soit pas un indice certain de jalousie, cela est possible; mais on conviendra du moins qu'il annonce fort peu de bienveillance mutuelle. Que d'occasions les deux condisciples auraient eues, s'ils avaient voulu les saisir, de se donner quelque marque d'un souvenir honorable! Il n'est pas besoin d'une grande connaissance du cœur humain, pour deviner que ces deux écrivains, d'un talent et d'un esprit si différents, devaient avoir peu de penchant l'un pour l'autre. Or, il est rare que le défaut de sympathie entre deux hommes qui se rencontrent dans la même carrière n'engendre que l'indifférence, et leur permette de s'apprécier mutuellement à leur juste valeur. Platon, si supérieur à son condisciple, comme penseur et comme écrivain, était sans doute fort enclin à traiter de faiblesse ce calme de raison, cette sagesse de pensée et de style, cette modération en tout, qui distinguent le talent et le caractère de Xénophon; et celui-ci éprouvait peut-être, à l'égard de son condisciple, cet éloignement secret et involontaire que nous sentons presque toujours pour ceux dont nous nous croyons mal appréciés. — Il est à présumer encore que ce fut dans cet in-

(48) *Mem.*, III, 3.

(49) *Hipparch.*, I, 26. — (50) *Hellen.*, III, 4, 16.

(51) Courier place la rédaction de cet opuscule beaucoup plus tard, lors de la première invasion de la Laconie par les Thébains, c'est-à-dire vers 368 (*du Comm. de la Caval.*, p. 28); il se fonde sur un passage où Xénophon semble établir un parallèle entre les Athéniens et les Béotiens, comme si l'on craignait une invasion de la part de ces derniers. Mais ce passage ne prouve rien pour quiconque se souvient de la conversation de Socrate et du fils de Périclès, dans les Mémorables, où l'espèce de parallèle entre les forces des Béotiens et celles des Athéniens revient avec bien plus de détails (III, 5, 3 seq.); ce qui ne se rapporte qu'aux affaires de Lébadée et de Délium. Depuis lors, les Béotiens furent toujours un sujet d'inquiétude pour les Athéniens dont ils touchaient les frontières; et c'est pour cela que Xénophon, soit dans les Mémorables, soit dans l'Hipparchique, les prend pour terme de comparaison. L'allusion que Courier croit trouver (VIII, 10) à une faute d'Iphicrate (en 372) est fort douteuse, puisque cette faute a pu être commise par d'autres que ce général. L'allusion aux bannis de Thespies et de Platées (IX, 7) est encore plus incertaine; quant au passage où il est dit que la cavalerie lacédémonienne se fit remarquer lorsqu'on y eut joint des corps étrangers, il ne prouve pas que l'écrit soit postérieur à l'expédition d'Agésilas en Asie; du moins, je ne vois rien qui nous oblige de croire que les Lacédémoniens n'eurent pas, avant cette époque, de cavalerie étrangère dans leur armée. La circonstance que cet opuscule a été écrit à Athènes me paraît s'arranger difficilement avec toute autre époque que celle que j'ai choisie.

(52) II, 57; — III, 34. (53) *Ap. Ath.*, XI, 507, B.

(54) *Mem.*, III, 6, 1.

tervalle que Xénophon se maria (55); du moins, cette époque cadre fort bien avec l'âge que devaient avoir ses fils, Gryllus et Diodore, dans les diverses circonstances où il en est fait mention, et dont nous parlerons plus bas. Ces deux fils étaient surnommés *Dioscures* (56). Cette dénomination se rapporte-t-elle à leur attachement mutuel? ou ferait-elle entendre qu'ils étaient jumeaux? ou bien que, comme Castor et Pollux, ils étaient habiles dans l'équitation, les jeux de la palestre? Je l'ignore. C'est à la même époque, et peut-être lors de quelque voyage à Sparte, que Xénophon dut connaître Agésilas, dont il resta toute sa vie l'ami et l'admirateur (57). Lorsque ce prince partit pour son expédition d'Asie, en 395 (*V.* AGÉSILAS, I, 287), il fit promettre sans doute à son ami de le venir joindre. Ce dernier ne tarda pas à remplir sa promesse, et partit en 394. Selon Diogène de Laërte, il mit à la solde d'Agésilas les troupes grecques qui avaient servi Cyrus le jeune. C'est une inadvertance (58). Le biographe a confondu Agésilas et Thymbron; car les troupes que Xénophon avait amenées à ce dernier passèrent à Dercyllidas son successeur (59), et ensuite se retrouvèrent naturellement sous le commandement du roi de Sparte (60), dans l'armée duquel elles formaient un corps distinct, dont il est fait une mention spéciale lors de la bataille de Coronée (61). Quoi qu'il en soit, ce fut, je pense, cette démarche de Xénophon qui motiva son bannissement. Déjà, les Athéniens avaient été mécontents de lui voir prendre parti dans l'armée de Cyrus; mais cette preuve manifeste d'un attachement si vif pour un Lacédémonien dut les irriter davantage encore, et les décider à le bannir d'une patrie qu'il quittait toujours pour suivre des étrangers. Diogène de Laërte place en effet à cette époque son exil (62), pour cause de *laconisme*, c'est-à-dire, d'attachement à Lacédémone. Pausanias, à la vérité, dit qu'il fut banni pour être entré dans l'armée de Cyrus. S'il en était ainsi, ce bannissement aurait suivi de près son départ. Or, Xénophon nous apprend lui-même que lorsqu'il remit ses troupes à Thymbron, deux ans après, Athènes ne l'avait point encore banni (63). Le récit de Diogène de Laërte mérite donc ici la préférence. Xénophon resta auprès d'Agésilas, tant que dura l'expédition d'Asie; et quand l'or du grand roi, en excitant une coalition contre Lacédémone, eut forcé cette république à rappeler l'armée d'Agésilas, il continua de le suivre. Disposé à s'associer à tous ses périls, et dans l'incertitude du sort qui l'attendait au milieu des combats, il déposa, dans les mains du Mégabyze (64) du temple de Diane

(55) Diogène de Laërte, d'après Démétrius de Magnésie (II, 52), se sert du mot γύναιον, en parlant de la femme de Xénophon : εἶπετο δὲ αὐτῷ γύναιον, ὄνομα Φιλησία. Ce diminutif, comme le *mulierculu* des Latins, semblerait plus propre à désigner une concubine, une maîtresse, qu'une femme légitime. Mais comme Suidas dit formellement qu'il eut de cette Philésie ses fils Gryllus et Diodore, on ne doit pas s'attacher trop rigoureusement à l'expression de Démétrius : peut-être n'a-t-il voulu dire autre chose, sinon que Philésie était une très-jeune femme.

(56) Laërt., II, 52. — (57) Cic., *de orat.*, III, 34.

(58) Brucker (I, 572) ne s'en est pas aperçu.

(59) *Hellen.*, III, I, 8. — (60) *Ead.*, III, 4, 20.

(61) Pseudo-Xenoph., *Encom. Ages.*, II, II.

(62) II, 54. — (63) *Anab.*, VII, 7 fin.

(64) Les commentateurs sont incertains si le mot *Mégabyze* est employé par Xénophon comme nom propre ou comme un nom commun aux prêtres de Diane à Éphèse, selon Hésychius et Thomas Magister; M. Sturz est de ce dernier avis. Cependant il me paraît que notre auteur a pris ce mot pour un nom propre, soit qu'il faille lire *Mégabaze*, soit que l'on conserve la leçon *Mégabyze*. Si c'était un

à Éphèse, la portion du butin qu'il avait fait vœu de consacrer à cette déesse; et lui recommanda d'accomplir son vœu, s'il venait à succomber. Il se trouva en personne à la bataille de Coronée, et combattit aux côtés d'Agésilas : c'est Plutarque qui nous l'apprend (65). En songeant que les Athéniens faisaient partie de l'armée ennemie, on aimerait à croire que Plutarque s'est trompé, et que Xénophon ne prit aucune part à un combat où il se trouvait dans la nécessité de porter les armes contre ses concitoyens; mais il détruit lui-même la possibilité de toute interprétation bienveillante. Il dit, dans l'Anabase, qu'il laissa son dépôt à Éphèse, *pensant qu'il allait courir des dangers à Coronée avec Agésilas* (66). Certainement, lorsque Xénophon confia son dépôt au Mégabyze, il ignorait où l'armée d'Agésilas serait obligée de combattre en Grèce. Il n'était sûr que d'une chose, c'est qu'elle livrerait des combats, et qu'il était résolu à y prendre part. La mention de Coronée est ici une *prolepse;* mais la phrase, écrite long-temps après la bataille, montre clairement qu'il y prit part, et qu'il dut même y courir des dangers. Les Athéniens qui étaient dans l'armée des Thébains n'ignorèrent sans doute pas que leur compatriote se trouvait au nombre de leurs ennemis : et de là très-probablement l'extrême retard qu'éprouva son rappel de l'exil. Son bannissement, qui dura près de trente années, prouve assez la gravité des torts qui lui furent attribués dans sa patrie. Après la bataille de Coronée, il accompagna Agésilas à Sparte (67) : il ne tarda pas à se rendre à Scilloute en Élide, ville située sur la route de Sparte à Olympie, et éloignée de vingt stades seulement de ce lieu célèbre. Cette retraite doit être de l'an 392 environ. Sa femme Philésie et ses enfants vinrent l'y joindre (68); mais, sur les conseils d'Agésilas (69), il envoya ses fils à Sparte, *pour y apprendre la plus belle des sciences*, disait le roi de Lacédémone, *celle de commander et d'obéir.* Selon notre calcul, ces enfants devaient alors avoir sept et huit ans, et leur père cinquante-deux à cinquante-trois ans. A cette époque, il renonça, pour toujours, à la carrière militaire qui lui avait valu la gloire et l'exil; il se renferma dans la vie paisible et indépendante d'un homme qui ne desire plus rien. Déjà les Lacédémoniens lui avaient accordé le droit de *proxénie.* En reconnaissance de l'attachement qu'il leur avait montré, et peut-être aussi en considération des motifs de son bannissement, ils lui firent présent à Scillonte d'une maison et de terres considérables (70), et le Spartiate Philopidas lui envoya des esclaves pris à Dardanus, en lui disant d'en disposer comme il voudrait. Selon Pausanias (71), qui paraît rapporter la tradi-

nom appellatif, Xénophon aurait mis l'article devant, et, au moins la seconde fois qu'il en parle, il aurait dit : ἀφικνεῖται ὁ μεγάβυζος εἰς Ὀλυμπίαν, et non pas ἀφικνεῖται Μεγάβυζος, comme porte son texte : l'absence de l'article serait une faute de langue intolérable, si Μεγάβυζος était ici un synonyme de ἱερεύς. Diogène de Laerte me paraît avoir entendu de même les passages de notre auteur.

(65) *In Ages.*, § 18.

(66) *Anab.*, v, 3, 7.

(67) Plut., *in Ages.*, § 20.

(68) Laert., II, 52.

(69) Plutarch., *Ages.*, § 20. — Simson, trompé par l'ambiguité du texte et de la version latine, a cru y voir qu'Agésilas avait chargé Xénophon de l'éducation de ses enfants (*Ad ann.* 3610, p. 803).

(70) Dinarch., *ap.* Diogen. Laërt., II, 52, 53.

(71) V, 6, 4; Siebelis.

tion conservée chez les Éléens, ils lui donnèrent *la ville de Scillonte*; ceci n'est pas fort vraisemblable. On voit, par le texte même de notre auteur, que les Lacédémoniens avaient envoyé une colonie dans cette ville; or, le moyen de croire qu'ils lui eussent *donné* cette colonie? Tout au plus, pensera-t-on qu'ils lui en avaient confié la direction et le gouvernement. Au reste, Xénophon, qui a raconté en détail son établissement à Scillonte (72), ne dit rien de pareil. Combien de temps lui fut-il permis de jouir de cette paisible retraite? En fut-il chassé? ou bien y termina-t-il ses jours? Ce sont là autant de questions assez difficiles à résoudre, parce que les textes anciens ne sont pas d'accord entre eux. L'examen de ces textes fournit cependant des motifs pour préférer les uns aux autres, et se décider sur les faits qu'ils énoncent. D'après le même Pausanias, les Exégètes Éléens disaient qu'il avait été cité au tribunal olympique pour avoir accepté ce don des Lacédémoniens (73); mais que, les Éléens lui ayant pardonné, il continua d'y vivre en paix; ils prétendaient même qu'il était mort parmi eux, et l'on montrait un tombeau qu'on disait être le sien. Ceci est tout-à-fait contradictoire avec ce que rapporte Diogène de Laërte. Selon ce biographe : « les Éléens marchèrent » contre Scillonte; comme les La» cédémoniens tardaient à arriver, ils » ravagèrent le pays et s'en empa» rèrent; les fils de Xénophon se » sauvèrent à Lepréum avec quelques » esclaves: Xénophon lui-même se » rendit d'abord à Élis, de là à » Lepréum pour retrouver ses fils; » et enfin à Corinthe, où il s'éta» blit (74), et où il mourut, selon » Démétrius de Magnésie (75). » Il me semble difficile qu'un récit aussi détaillé ne soit pas vrai : et je ne doute point, quant à moi, que les Éléens, honteux de leur conduite envers ce grand homme, n'aient plus tard cherché à déguiser leurs torts, en accréditant la tradition qu'ils lui avaient pardonné, et lui avaient permis de demeurer à Scillonte, où il finit ses jours, et où l'on montrait même son prétendu tombeau. Nous nous attacherons en conséquence au dire de son biographe. Il est impossible au juste de savoir combien de temps il demeura à Scillonte; on peut croire cependant que les Éléens profitèrent du moment où les Lacédémoniens étaient le plus occupés dans leurs guerres contre les Thébains; et, dans ce cas, on pourrait placer cet événement à l'époque de

(72) *Anab.*, v, 3 fin.

(73) Paus., v, 6, 4. Il n'est pas vrai cependant que, par arrêt de ce tribunal, Xénophon se soit vu *exclu des jeux olympiques*, pour avoir accepté ce don, comme le dit M. Pouqueville (*Voyage en Grèce*, t. v, pag. 430, not., 2e édit.), citant Épictète (*Enchirid.*, c. 31) qui n'en parle pas. Il ne l'est pas davantage que Xénophon *ait été proclamé aux jeux olympiques*, pour avoir sauvé les Grecs, comme l'assurent Larcher (*Table chron. d'Hérod.*, t. VII, p. 680) et d'autres, d'après lui. Ces deux faits contradictoires sont fondés sur un *même* passage de Simplicius, dans son commentaire sur Épictète. Simplicius vient de dire que Xénophon a sauvé les dix-mille et les a ramenés en Grèce; immédiatement après, on lisait, dans toutes les éditions et manuscrits, un seul excepté, les mots : καὶ τῶν ὀλυμπίων ἐξεκηρύχθη (et il fut exclu des jeux olympiques), qui paraissaient devoir naturellement se rapporter à Xénophon; mais il y avait réellement, en cet endroit, une lacune occasionnée par la perte d'un feuillet: M. Schweighæuser fils trouva ce passage dans le manuscrit de Paris, et le fit imprimer à part, avant que son père l'insérât dans son édition de Simplicius. Ces mots se trouvent maintenant séparés par *trois pages* de texte du passage où Xénophon est mentionné et n'ont plus aucun rapport avec lui (*V.* l'édition de M. Schweighæuser, t. 4, p. 246-250, et les notes t. II, p. 349). Quoique cette erreur soit détruite sans retour, nous avons dû rappeler sur quel fondement elle repose, puisque des ouvrages récents la reproduisent encore.

(74) II, 53.

(75) II, 56.

l'expédition d'Épaminondas en Laconie, c'est-à-dire vers l'an 368. Xénophon aurait donc passé près de vingt-quatre ans dans cette retraite, d'où il aurait été chassé à l'âge d'environ soixante-dix-sept ans. Dans l'Anabase, il trace un charmant tableau de son séjour à Scillonte, et de la vie qu'il y menait. Jouissant de beaucoup d'aisance et de liberté, il put se livrer en paix à tous ses goûts : son temps fut partagé entre l'étude et les plaisirs de la chasse qu'il aimait passionnément. Sa situation aisée lui permettait en outre de recevoir et de traiter honorablement ses amis et ceux que sa réputation attirait à Scillonte, surtout à l'époque de la célébration des jeux olympiques. C'est là qu'il composa ses *Histoires*, dit Diogène de Laërte ; par-là il faut entendre l'*Anabase*, les *Helléniques* et la *Cyropédie*. Le premier ouvrage fut certainement rédigé à Scillonte ; mais il ne termina les deux derniers qu'après son établissement à Corinthe, comme on le verra plus bas. Je rapporte à la même époque de sa vie la composition de plusieurs autres ouvrages. Tels sont les *Cynégétiques* qui renferment tant de précieuses observations sur les habitudes des chiens de chasse, et des différentes espèces de gibier, et sur les moyens de les chasser avec le plus d'avantage. Sa passion extrême pour cet exercice se montre dans le magnifique éloge qu'il en fait au dernier chapitre. Si les deux traités des républiques de Sparte et d'Athènes sont de lui, comme je le pense, c'est encore dans sa retraite de Scillonte qu'il dut les écrire, peut-être pour l'instruction de ses fils. Un autre fruit de sa retraite fut le petit ouvrage sur l'*Équitation* : ce traité, qui a peu de rapport à l'art militaire, est évidemment postérieur à l'*Hipparchique*, puisque celui-ci est cité vers la fin ; il a été composé hors d'Athènes (76), et n'a pu l'être qu'après le bannissement de l'auteur. Xénophon y parle de sa *longue* habitude du cheval (77) ; il veut, dit-il, enseigner l'art de gouverner les chevaux à *ses jeunes amis*. Je crois qu'il désigne par-là les jeunes gens qui venaient le visiter dans sa retraite, et prendre part, avec ses deux fils, aux plaisirs de la chasse. On a vu, plus haut, qu'après son expulsion de Scillonte, il se rendit d'abord à Élis : ce fut sans doute pour plaider sa cause, et se faire restituer au moins le terrain consacré à Diane qu'il avait acheté de ses propres deniers. Mais il faut que ses représentations aient eu peu de succès, puisqu'il revint à Lepréum retrouver ses fils qu'il emmena à Corinthe, où il se fixa, et où il finit ses jours, quoique les Athéniens l'eussent rappelé de l'exil. Ister, cité par Diogène de Laërte, disait que Xénophon avait été banni par un décret d'Eubulus, et rappelé par un autre décret du même (78). Il y a ici quelque confusion. Eubulus eut difficilement assez de crédit à Athènes, pour faire exiler ou rappeler un citoyen avant la 102e. ou la 103e. (79) olympiade ; et Xénophon fut exilé peu après son départ pour aller retrouver Agésilas, en 394, la troisième année de la 96e. olympiade. Or, il est à remarquer que, précisé-

(76) Je crois pouvoir conclure ce fait de la phrase : « c'est Simon qui a érigé le cheval d'airain, dans » l'Eleusinium à *Athènes* (*Proœm.*). » Si Xenophon eût écrit à Athènes, il aurait dit simplement : dans l'*Eleusinium*, l'addition était inutile. Ainsi, dans l'Hipparchique, quand il cite des particularités de la topographie d'Athènes, il n'ajoute jamais le mot Ἀθήνησι.

(77) 1, 2.

(78) Laert., II, § 59 ; — Cf. Siebelis, *ad Phanod. fragm.*, p. 55.

(79) Boeckh, *Staatshaushaltung der Ath.*, II, p. 144.

ment cette année 394 (80), l'archonte éponyme à Athènes s'appelait *Eubulide*, selon Diodore (81), et *Eubulus*, selon Lysias (82); ce qui revient au même, puisqu'il arrivait souvent chez les Athéniens qu'un double nom primitif et patronymique était donné au même individu (83). Ister avait dit, sans doute, que Xénophon fut exilé par un décret de l'archonte *Eubulus*, et rappelé par un décret de l'orateur *Eubulus*, et Diogène de Laërte aura cru par inadvertance qu'il s'agissait du même personnage. Par ce qui vient d'être dit, on voit que Xénophon ne dut pas être rappelé de l'exil avant la 102e. ou la 103e. olympiade. Je pense que son rappel dut suivre de peu de temps son expulsion de Scillonte : il est vraisemblable qu'apprenant le malheur que venait d'éprouver cet homme illustre, sa patrie consentit enfin à révoquer l'arrêt de son bannissement : je placerais cet événement, vers la première année de la 103e. olympiade. Il est certain du moins que son rappel a précédé la bataille de Mantinée (troisième année de la 104e.); car apprenant qu'Athènes avait pris le parti de Sparte dans la guerre contre Thèbes, il saisit cette occasion unique de voir ses fils combattre sous les drapeaux athéniens en faveur de sa chère Lacédémone; tous deux il les envoya à Athènes, où ils furent enrôlés dans le corps d'Athéniens qui combattit à Mantinée (84), ce qui suppose qu'alors leur père n'était plus banni. Il avait quatre-vingts ans, et son exil en avait duré environ trente, ou dix de plus que celui de Thucydide. Ce long bannissement montre combien était grave aux yeux des Athéniens l'accusation de *laconisme* qu'il avait encourue. A l'époque de la bataille de Mantinée, il n'était pas encore revenu à Athènes; on ignore s'il y retourna jamais; du moins est-on sûr qu'il ne vint pas s'y fixer. Devons-nous en chercher la cause dans le ressentiment d'une si longue disgrâce? ou bien faut-il l'attribuer à la difficulté qu'éprouve toujours un vieillard à quitter le lieu où il a pris ses habitudes? Ce dernier motif est probablement le véritable; car, bien loin de conserver, sur ses vieux jours, aucun ressentiment contre sa patrie, il lui consacra le tribut de son expérience dans le petit écrit sur les revenus de l'Attique, qui respire le patriotisme le plus vif et le plus éclairé. Or, cet écrit n'a pas été terminé avant la première année de la 106e. olympiade (85), c'est-à-dire, qu'il a été achevé peut-être l'année même de la mort de son auteur. Xénophon passa donc le reste de ses jours à Corinthe. C'est là qu'il apprit que son fils Gryllus avait perdu la vie en combattant à Mantinée, après avoir, disait-on, blessé à mort Épaminondas. On rapporte que lorsque cette funeste nouvelle arriva, Xénophon, la couronne sur la tête, célébrait un sacrifice. Il ôta sa couronne; mais apprenant que son fils était mort vaillamment, il la remit sans verser de larmes, et se contenta de dire : « Je savais bien que j'avais pour fils un mortel », mot qui a été attribué tantôt à Solon, et tantôt à Anaxagoras (86). Malgré cette rési-

(80) Corsini, *Fast. Att.*, II, p. 286.
(81) IX, 85.
(82) p. 154; 28, Steph.; — p. 632, Reiske.
(83) Hemst., ad Lucian. *Timon.* § 44. — *Ad Aristoph.*, *Plut.* p. 325, Lips.
(84) Laert., II, 54.
(85) Boeckh, *Staatshaushalt.*, etc., II, p. 166.
(86) Laert., II, 13. — Cic. *Tusc. Quæst.*, III, 13.

gnation à la volonté des Dieux, sa douleur fut profonde; on en juge du moins par le grand nombre d'éloges et d'épitaphes qui furent composés en l'honneur de Gryllus, *pour complaire à Xénophon* (87), c'est-à-dire, pour charmer sa douleur par le tableau des regrets universels qui suivaient son fils dans la tombe (88). Hermippe, cité par Diogène de Laërte, disait que *Socrate* fut un de ceux qui composèrent l'éloge de Gryllus; mais *Socrate* était mort depuis *trente-huit ans*. Diogène ou ses copistes auront confondu les noms. Sans doute qu'au lieu de *Socrate* Hermippe avait écrit *Isocrate*. Rien de plus croyable, en effet, que ce rhéteur ait donné cette preuve d'attachement à un disciple et à un ami dans la douleur. Le grand âge de Xénophon, les fatigues et les chagrins qu'il avait éprouvés, n'éteignirent point l'activité de son esprit: car c'est à Corinthe qu'il termina la Cyropédie (s'il est vrai, comme je le pense, que l'épilogue de cet ouvrage soit de lui), puisqu'on y trouve rappelé un fait qui se rapporte à l'an 361 (*V*. plus bas, p. 390); et les *Helléniques*, ouvrage auquel il travaillait encore en l'année 357. Ce fut à-peu-près à la même époque, ou même un an plus tard, qu'il rédigea son traité des revenus de l'Attique, son dernier et peut-être un de ses meilleurs ouvrages Schneider conjecture qu'il le composa en faveur et sur la demande d'Eubulus, qui l'avait rappelé: cette conjecture paraît fort vraisemblable, quand on rapproche les principes qui y sont développés, de la conduite administrative d'Eubulus (89). Quoi qu'il en soit, l'auteur y montre le patriotisme le plus vrai; et il exprime, dans les termes les plus touchants, ses vœux pour la prospérité d'Athènes: « Avant de » descendre dans la tombe, que je » voie, du moins, ma patrie tran» quille et florissante (90). » On dirait qu'il a voulu, par cet écrit, défendre d'avance sa mémoire du reproche de *Laconomanie*, que sa conduite et ses autres écrits lui avaient si justement attiré; ou, tout au moins, prouver que son admiration pour les institutions et les grands hommes de Sparte n'avait jamais étouffé dans son cœur l'amour de la patrie. (*Voy*. ci-après, p. 386, le tableau de la vie de Xénophon, d'après les faits et les inductions réunis dans cette notice. — J'ai dit, en commençant, que nous possédons très-probablement tout ce que Xénophon avait composé ou du moins livré au public. Cependant, selon Diogène de Laërte, il aurait laissé *environ quarante livres* (βιβλία); or, les ouvrages qui nous restent, ne sont qu'au nombre de quinze, en comptant tout ce qui porte son nom: 1°. quatre *HISTORIQUES*, l'*Anabase*, ou Expédition des Dix-Mille, les *Helléniques* et la *Cyropédie*, si toutefois on peut ranger ce livre parmi les histoires et la *Vie d'Agésilas*; 2°. trois *DIDACTIQUES*, l'*Hipparchique* ou le Maître de la cavalerie, l'*Équitation*, les *Cynégétiques*; 3°. trois *POLITIQUES*, les *Républiques* de Sparte et d'Athènes, et les *Revenus de l'At-*

(87) Aristot., *ap*. Laërt. II, 54.

(88) Dans le tableau de la bataille de Mantinée, qu'on voyait au Céramique, Euphranor avait représenté Gryllus au moment où il frappe Épaminondas (*Paus*, I, 3, 9; IX, 15). Cette scène paraîtrait avoir été la principale du tableau.

(89) Boeckh, *Staatshaushaltung*, etc., t. II, p.

(90) VI, 1.

OLYMPIADES.	ANNÉES avant l'ère vulg.	ÉVÉNEMENTS.	AGE.
LXXXIII, 4.	445. . .	Naissance de Xénophon.	
LXXXVII, 3. . .	430. . .	Il fait connaissance avec Socrate. . . .	15
LXXXVIII, 2. . . .	427. . .	Est enrôlé parmi les περίπολοι. . . .	18
LXXXIX, 1.	424. . .	Se trouve à la bataille de Délium. . .	21
XC, 1.	420. . .	Compose le Banquet.	25
XCIII, 3.-XCIV, 4.	406-401.	Prend des leçons d'Isocrate. Voyage en Sicile. Compose l'Hiéron. Se marie. Publie l'ouvrage de Thucydide. Écrit les deux premiers livres des Helléniques.	39-44
XCIV, 4..	401. . . .	Part pour l'armée de Cyrus.	44
XCV, 2.	399. . .	Révient à Athènes.	46
XCV, 2.-XCVI, 3.	399-394.	Composeles Mémorables, l'Économique, le Maître de la cavalerie. Commence la Cyropédie et l'Anabase.	46-51
	394. . .	Part pour rejoindre Agésilas. Banni d'Athènes sous Eubulus ou Eubulide.	
XCVI, 4..	393. . .	Revient en Grèce. Bataille de Coronée. Suit Agésilas à Lacédémone.. .	52
XCVII, 1..	392. . .	Se retire à Scillonte, où il reste 24 ans.	53
		Envoie ses fils à Sparte. Rédige l'Anabase et la Cyropédie. Continue les Helléniques. Écrit les Républiques de Sparte et d'Athènes, les Cynégétiques, l'Équitation..	
CIII, 1.	368. . .	Xénophon expulsé de Scillonte. Se retire à Lepréum, puis à Corinthe. .	77
CIII, 2..	367. . .	Rappelé par un décret d'Eubulus. . . .	78
CIV, 3..	362. . .	Mort de Gryllus, à la bat. de Mantinée.	83
CV, 1.	360.. . .	Achève la Cyropédie.	85
CV, 4.	357. . .	Achève les Helléniques..	88
CVI, 1..	356. . .	Compose le traité des finances des Athéniens..	89
CVI, 2 ou 3.	355 ou 354	Sa mort.	90

tique; 4°. cinq *Philosophiques ou Moraux*, les *Dits Mémorables de Socrate*, l'*Économique*, le *Banquet* et l'*Hiéron*, l'*Apologie de Socrate* (91). Je ne parle pas des cinq lettres, ou fragments de lettres, qui lui sont attribuées, parce que ces productions ne lui appartiennent certainement point. On pourrait donc croire (et en effet on l'a cru) qu'il s'est perdu près des deux tiers des ouvrages de notre auteur, si la liste qu'en donne ensuite Diogène de Laërte ne contenait pas les seuls que nous possédions encore. Il s'ensuit que, par *livres* (βιϐλία), le biographe a voulu parler, non d'ouvrages distincts, mais des *livres* ou *divisions* de tous les ouvrages de l'auteur. Les Helléniques sont divisées en huit livres, ainsi que la Cyropédie : l'Anabase en a sept, et les Mémorables en ont quatre : en comptant ces quatre ouvrages pour vingt-sept βιϐλία, on en trouve trente-huit pour toutes les œuvres de Xénophon. Cela est bien près de quarante : et la petite différence s'explique facilement, puisque Diogène de Laërte ajoute que tout le monde n'admettait pas les mêmes divisions.—Il est deux de ces ouvrages que l'antiquité elle-même n'a pas reconnus unanimement pour être de Xénophon; ce sont les traités sur la République de Sparte et d'Athènes, qui étaient attribués à un autre auteur, par le grammairien Démétrius de Magnésie (92), l'ami d'Atticus (93). Plusieurs critiques modernes ont partagé cette opinion, entre autres Schneider; mais les arguments qu'ils ont employés sont loin d'être péremptoires (94), comme l'a montré M. Boeckh. Sous le rapport du style et des principes, ils n'offrent rien de contradictoire avec les autres écrits de l'auteur : l'un respire une grande admiration pour Lacédémone, et une sorte de prédilection en faveur de l'art militaire; l'autre, une haine contre le gouvernement démocratique, et un éloignement pour la constitution d'Athènes (95), également conformes aux goûts et au caractère du disciple de Socrate. Enfin l'authenticité de l'un d'eux (*la République de Sparte*) était reconnue par Plutarque (96), et, à ce qu'il paraît, par Polybe (97); or, les deux ouvrages sont évidemment de la même main. Quel motif reste-t-il donc, au fond, pour partager les doutes de Démétrius de Magnésie?—Un autre ouvrage que les anciens ne lui ont point contesté, l'éloge d'Agésilas, l'a été par les modernes: Valckenaer d'abord (98), ensuite Wyttenbach (99), et bien d'autres critiques, ont regardé cet ouvrage comme indigne de Xénophon; et, malgré les efforts de M. Weiske (100), pour combattre leur sentiment, il est bien difficile de ne pas reconnaître avec eux, comme peu digne de ce grand maître, cet éloge, espèce de *pasticcio*, composé, en grande partie, de lambeaux copiés textuelle-

(91) Outre ces ouvrages, Suidas cite une vie des Philosophes; mais il est prouvé que ce lexicographe a conclu l'existence de ces ouvrages d'une phrase de Diogène de Laërte qu'il a mal comprise.

(92) Laert., II, 57.

(93) Cic., *Attic.*, IV, 11; VIII, 16.

(94) Boeckh, *Staatshaushalt. der Ath.*, I, 48, 341.

(95) *Rep. Ath.*, II, 20; III, 1.

(96) *In Lycurg.*, § 1.

(97) VI, 45, 1. Polybe nomme Xénophon parmi ceux qui ont comparé la constitution de Crète à celle de Sparte. Rien de tel n'existe dans le traité de Xénophon. Polybe cite à faux, parce qu'il cite de mémoire : mais cette erreur elle-même montre qu'il regardait le traité du gouvernement de Sparte comme appartenant à notre auteur.

(98) *Ad* Herodot., III, 134; IX, 27. — *Ad* Xenoph., *Mem.*, III, 3, 9; — *Diatrib. in Eurip. trag. dep.*, p. 266 B.

(99) *Ad* Julian. Orat., I, p. 161, 190, éd. Schael. — *Ad* Plutarchi *op. mor.*, p. 31, C.

(100) *Xenoph. Scripta*, t. IV, p. 405-421.

ment des Helléniques et de ses autres ouvrages. Valckenaer et Schneider ont élevé les mêmes doutes sur l'*Apologie de Socrate*, morceau, à vrai dire, extrêmement faible, et qui tient mal ce que le titre promet. Mais un doute plus important, et qui vient des anciens eux-mêmes, porte sur le principal ouvrage de Xénophon, pour ne pas dire son chef-d'œuvre, l'*Histoire de la retraite des Dix-Mille*. Suidas l'attribue formellement à Thémistogène de Syracuse. Cette opinion est fondée sur un passage des Helléniques, où l'auteur s'exprime ainsi : « Quant » aux moyens qu'employa Cyrus » pour avoir une armée et la con» duire dans l'intérieur de l'Asie, » contre son frère; quant au récit de » la bataille, de sa mort et de la re» traite des Grecs jusqu'au Pont» Euxin (101); c'est ce qu'a écrit » Thémistogène le Syracusain. » Ce passage a paru suffisant à Ussérius, à Kuster et à Dodwell, pour établir que l'Anabase n'est pas de Xénophon. Peut-on douter, disent-ils, que, s'il eût rédigé, comme ce Thémistogène l'avait fait, l'Histoire de la retraite des Dix-Mille, il eût renvoyé à cet auteur pour en connaître les détails? Tout au moins aurait-il dû dire : « *C'est ce que j'ai écrit dans un autre ouvrage, ainsi que Thémistogène.* » Cet argument est très-fort et a entraîné d'autres critiques habiles. Pour l'affaiblir, Schneider et M. Weiske répondent que Xénophon, ayant sans doute écrit l'Anabase après les Helléniques, a dû citer l'ouvrage de Thémistogène, puisqu'il n'avait pas encore composé le sien. Mais tout prouve au contraire que les Helléniques sont un de ses derniers écrits, puisqu'il y travaillait encore en 357, c'est-à-dire dans la 88e. année de son âge; tandis que l'Anabase a été écrit et achevé pendant le séjour de l'auteur à Scillonte, comme le prouve l'épisode du ve. livre (plus haut, p. 383). Ce fait certain réduit à rien la réponse des deux critiques; et la difficulté reste dans toute sa force. Cependant, à n'examiner que l'ouvrage en lui-même, il est presque impossible de douter qu'il ne soit de Xénophon. Indépendamment d'une foule d'indications diverses, relevées par Morus et M. Weiske, quel autre que lui se serait étendu avec tant de complaisance sur les moindres actions de Xénophon, l'aurait montré toujours en scène, aurait rapporté fidèlement toutes ses paroles les plus insignifiantes, et ses discours même les plus longs, aurait enfin pris à tâche de nous mettre dans la confidence de ses pensées les plus secrètes? Ce sont là des caractères qui ne sauraient nous tromper sur le véritable auteur du livre. Mais, comment donc expliquer ce que Xénophon dit de Thémistogène? On peut indiquer deux solutions. La première, qu'on n'a pas trouvé très probable, est donnée par Plutarque; il dit que Xénophon a mis son ouvrage sur le compte de Thémistogène, afin qu'on eût plus de confiance à ce qu'il y disait de lui-même (102). Il s'ensuivrait que cet historien aurait d'abord fait paraître son ouvrage sous un nom supposé, et que son propre nom n'y aurait été mis que plus tard; c'est en effet ce que dit le scholiaste cité par Kuster (103). L'autre solution que je propose con-

(101) III, 1, 1.

(102) *De glor. Athen.*, p. 345, E. — Cf. *Biblioth. Crit. nov.*, II, 288, Leyde, 1826.

(103) *Ad Suid.*, voce Ξενοφ.

siste à admettre 1°. qu'en effet il a existé un ouvrage de Thémistogène qui comprenait l'Histoire de la retraite des Dix-Mille seulement jusqu'au Pont-Euxin; 2°. que Xénophon a composé et publié les Helléniques en deux fois. Dans mon hypothèse, notre historien aurait d'abord publié le *complément de l'ouvrage de Thucydide*, c'est-à-dire, l'histoire de la guerre du Péloponnèse, jusqu'à la prise d'Athènes, et l'aurait poussée jusqu'à l'an 399, époque de son retour à Athènes, ce qui comprend les deux premiers livres, et le premier paragraphe du troisième, où se trouve le passage sur Thémistogène. Cette partie, commencée avant qu'il allât joindre Cyrus, aurait été achevée, soit dans l'intervalle entre son retour d'Asie et son départ pour l'armée d'Agésilas, soit dans les premiers temps de sa retraite à Scillonte, époque à laquelle, n'ayant sans doute pas encore composé l'Anabase, il a dû citer l'ouvrage déjà publié et connu de Thémistogène. Le reste des Helléniques aurait été composé plus tard, et publié peut-être seulement après sa mort par son fils Diodore ou son petit-fils Gryllus. — Une autre question qui a été agitée parmi les critiques est de savoir si la *Cyropédie* est une *histoire* ou un *roman politique*. Plusieurs auteurs anciens eux-mêmes ont été de cette dernière opinion. Cicéron le dit formellement : *Scripta non ad historiæ fidem, sed ad effigiem justi imperii* (104), et Ausone plus clairement ... *Xenophon Attice, .. tu qui ad Cyri virtutes exsequendas votum potiùs quàm historiam commodasti, cùm diceres, non qualis esset, sed qualis esse deberet* (105). Denys d'Halicarnasse (106) a été du même avis, ainsi que plusieurs historiens, puisque ni Diodore de Sicile, ni Trogue Pompée n'ont suivi Xénophon dans le récit de la mort de Cyrus. Cette opinion a été adoptée par Érasme, Vossius, Louis Vives, Scaliger, Calvisius, Simson, Fraguier, Desvignoles, Fréret, Larcher, Sainte-Croix, Weisko, etc.; tous s'accordent à ne voir dans la Cyropédie qu'un traité politique, dont l'auteur a eu en vue d'exposer les moyens de former des citoyens justes et courageux, et de mettre en action un général également sage et habile dans l'art de la guerre. Quelques vérités historiques s'y trouvent mêlées, mais plus ou moins altérées : la plupart des personnages, tous peut-être, Cyrus et ses parents exceptés, sont d'invention; les faits qu'on leur attribue sont ou fictifs (107), ou arrangés; et les usages qu'il prête aux Perses sont empruntés le plus souvent à la Grèce, et surtout à Lacédémone. Voyez la note que j'ai insérée dans la nouvelle édition de Rollin (t. 11, p. 98), et qui n'est que le résumé des opinions de tous les critiques. Comme ouvrage historique, la Cyropédie est donc d'une autorité d'autant plus faible, qu'il est plus difficile de distinguer le petit nombre de faits réels qui peuvent s'y trouver; mais, considérée comme ouvrage politique, elle est peut-être le plus parfait de tous ceux de Xénophon, et celui auquel il paraît avoir donné le plus de soin. Il a dû y travailler long-temps, et ne le publier que fort tard, puisque, dans l'épilogue, il est question d'événe-

(104) I. Quint. Fr., 1, 8.
(105) In Grat. act., p. 728.

(106) Epist. ad Pomp., p. 46.
(107) Comme lorsque Xénophon attribue à Cyrus la conquête de l'Égypte.

ments qui tombent à l'an 361 avant notre ère. Cet épilogue a pour objet de montrer que les Perses avaient, sous tous les rapports, beaucoup dégénéré depuis la mort de Cyrus. Il a été cité, comme étant de Xénophon, par Athénée et d'autres auteurs, ce qui n'a pas empêché des critiques modernes tels que Valckenaer, David Schulz (108), Schneider, Heindorff, etc., de le regarder comme une addition de quelque faussaire; mais on ne voit pas pourquoi (109) ce morceau ne serait pas de Xénophon lui-même; il ne me semble pas impossible qu'il ait voulu aller au-devant de l'objection tirée du contraste entre le tableau qu'il avait tracé des mœurs et des vertus des Perses sous le règne de Cyrus, et l'état où ils se montraient aux Grecs.— Les deux seuls ouvrages vraiment historiques de notre auteur sont donc l'*Anabase* et les *Helléniques*. Le premier de ces ouvrages est divisé en sept livres; et il contient toute l'histoire de l'expédition des Grecs à la suite de Cyrus, et de leur retraite après sa mort, jusqu'au moment où Xénophon eut amené ses troupes à Thymbron, ce qui comprend un intervalle de deux ans. On peut le diviser en deux parties: la première comprend la marche de l'armée de Cyrus, la bataille de Cunaxa, et la retraite des Grecs à travers la Babylonie, l'Assyrie et l'Arménie, jusqu'à leur arrivée à Cotyore sur les bords du Pont-Euxin; intervalle de quinze mois, qui forme le sujet des quatre premiers livres; la seconde partie se termine à la jonction des troupes avec l'armée de Thymbron, et comprend un intervalle d'environ huit mois. Ces deux parties de l'ouvrage ne sont ni d'un égal intérêt, ni peut-être d'un égal mérite: la seconde est naturellement moins attachante que la première, où l'intérêt croît à chaque page, en faveur de cette armée qui se fraie une route à travers les obstacles de tout genre qui entravent sa marche et compromettent son existence : on peut ajouter aussi qu'outre la moindre importance des faits, la narration, dans la 2e. partie, se traîne davantage sur des détails d'un médiocre intérêt. Ce n'en est pas moins, dans son ensemble, un morceau à-peu-près achevé, qui (110) renferme de curieux détails sur la géographie des contrées que l'armée avait parcourues; et des précieux documents pour l'art militaire. Les *Helléniques*, comme on l'a vu, font suite à l'histoire de Thucydide. Cet ouvrage comprend un intervalle de quarante-huit ans, qui se termine à la bataille de Mantinée, la troisième année de la 104e. olympiade; ce qui n'empêche pas que l'auteur n'y intercale la mention de l'assassinat d'Alexandre, tyran de Phères, qui eut lieu la 4e. année de la 105e. Xénophon, comme Thucydide, divise le temps en *saisons;* si l'on trouve en quelques endroits l'indication d'olympiades, d'archontes et d'éphores, ce sont des interpolations évidentes, comme l'ont prouvé Marsham, Dodwell et Schneider (111). Les Helléniques sont un ouvrage de beaucoup inférieur à l'Anabase. Les

(108) *De Cyrop. epilogo Xenophonti abjudicando*, etc., Halle, 1806.

(109) Cf. Fr. Aug. Bornemann, *Epilog. der Cyropædie*, u. s. w., Leipzig, 1819.

(110) Le major Rennell et le lieutenant-colonel Leake ont cependant trouvé des erreurs, soit dans l'évaluation de certaines distances, soit dans la position de certains lieux; il faut les attribuer à ce que l'ouvrage a été rédigé long-temps après l'événement, sur des notes dans lesquelles il a pu s'introduire quelque confusion.

(111) *Ad Hellen.*, 1, 2, 1.—Cf. Ideler. *Handbuch der math. und techn. Chronol.*, 1, p. 372.

événements y sont présentés avec ordre ; la narration en est rapide, mais presque partout (112) sèche, dénuée de couleur et de développement, rarement mêlée, comme dans Thucydide, de ces réflexions qui éclairent sur les causes et les conséquences des événements, de ces vues profondes qui annoncent dans l'historien la faculté de généraliser les faits, talent que Thucydide possédait à un si haut degré. D'ailleurs Xénophon, tout entier à ses affections, et uniquement occupé de reproduire ses impressions propres, met souvent une disproportion choquante entre l'importance des événements et l'étendue de la place qu'il leur consacre (113). C'est ainsi que la paix d'Antalcidas, événement qui changea les rapports essentiels de la confédération hellénique, est racontée avec une brièveté excessive. Il en est de même de quelques-unes des batailles les plus décisives, comme celles de Leuctres, des Arginuses et d'Ægos Potamos, quoique celle-ci ait eu la plus grande influence sur la destinée d'Athènes. Enfin on en peut dire autant des actions des généraux les plus renommés de son temps, tels qu'Épaminondas, Pélopidas, Alcibiade, Conon, Iphicrate, Timothée. On a dit, pour excuser l'historien, que son ouvrage était moins une histoire que des *Mémoires*. Cette excuse est peu valable. Par là on expliquerait bien la sécheresse et la nudité de son récit, mais non ce défaut choquant entre l'étendue de la narration et l'importance des faits. D'ailleurs les anciens auteurs, entre autres Diodore et Polybe, citent cet ouvrage comme une véritable histoire, comme une continuation de Thucydide ; et en effet, il est bien peu probable que l'auteur, continuant l'ouvrage de cet historien, ait eu l'intention de faire autre chose qu'une histoire, comme son prédécesseur. Dira-t-on qu'il n'a pas eu le temps de l'achever? Cette supposition n'est pas non plus admissible, quand on songe que l'auteur a travaillé à cet ouvrage pendant son exil à Scillonte et après son établissement à Corinthe, et n'a cessé de l'avoir sous les yeux presque jusqu'à sa mort. — Lucien, parlant de Xénophon comme historien, l'appelle par excellence, *δίκαιος συγγραφεύς* (114). Cette épithète *δίκαιος* donne ici l'idée d'une sincérité de caractère et d'une rectitude de jugement dont le résultat, chez l'historien, doit être l'impartialité. Xénophon mérite cet éloge dans l'Anabase, que Lucien paraît, en cet endroit, avoir spécialement en vue. Tout ce qu'on pourrait trouver, c'est qu'en deux circonstances il ne s'est pas tenu assez en garde contre ses affections. Ainsi, dans ses portraits de Cyrus le jeune et de Cléarque, il ne les montre que du beau côté, et ne met aucune ombre au tableau, tandis qu'il résulte clairement de son propre ouvrage qu'on peut reprocher à Cyrus une ambition excessive, de la dissimulation et de l'ingratitude ; à Cléarque de l'orgueil, de l'égoïsme et de la dureté (115). Du reste, rien n'égale le ton de candeur qui règne dans cet écrit, où l'auteur, presque toujours en scène, dès le troisième livre, ne laisse pas un instant naître

(112) Il faut excepter l'épisode de la condamnation des généraux qui avaient combattu aux Arginuses ; il est touchant et dramatique.

(113) Frid. Creuzer, *die historische Kunst*, p. 294, ff.

(114) *De Conscr. Hist.*, § 39.

(115) Manso, *Sparta*, III, 2 th., p. 7.

l'idée qu'il a pu altérer le moindre fait à son avantage. Il faut convenir qu'en lisant les *Helléniques*, on se sent à-peu-près obligé de faire beaucoup de restrictions à l'éloge de Lucien. On y voit percer, plus qu'en aucun autre de ses ouvrages, cette *laconomanie* qu'il avait manifestée par sa conduite. Selon l'observation du savant auteur de l'article Socrate (XLII, 545), Xénophon, de même que son condisciple Platon, hérita des opinions anti-démocratiques de son maître. De là, un penchant marqué pour les institutions et les hommes de Sparte, penchant que développèrent encore l'étroite amitié qui l'unit à Agésilas et son admiration profonde pour les vertus rigides de ce grand homme. Cette disposition égara plus d'une fois son jugement, et lui fit taire, sinon altérer, la vérité à l'avantage des Lacédémoniens, et en général des objets de ses affections particulières; les exemples assez nombreux que les Helléniques présentent (116) mettent le fait hors de doute, et forcent au moins d'avouer qu'il avait quelque difficulté à se défendre d'une certaine illusion sur les défauts ou les torts de ses amis; ce qui fait certainement l'éloge de son cœur, mais ce qui ne prouve ni une grande supériorité de raison, ni une grande force de caractère. Ajoutons que son attachement presque sans bornes à la religion populaire, sa confiance explicite aux songes et à tous les genres de pronostics, qui sont un trait caractéristique si remarquable dans un disciple de Socrate, limitent sa vue, et rétrécissent pour lui le champ de l'observation historique. Au lieu de réfléchir profondément, comme Thucydide, à l'enchaînement des causes et des effets, il a recours à l'intervention immédiate des Dieux, et trouve ainsi, sans aucune peine, une solution commode, que son prédécesseur aurait laborieusement cherchée dans les passions, les talents, les défauts ou les qualités des hommes. Quant à son style, les anciens en vantent unanimement la grâce et la douceur. Cicéron (117) le trouve *plus doux que le miel* (*melle dulcior*); on dirait que les *muses elles-mêmes ont parlé par sa bouche* (118). Selon Quintilien, les *Grâces semblent avoir pétri son langage* (119), *et la persuasion s'être assise sur ses lèvres* (120). On le surnomma en conséquence l'*Abeille attique*. Ces éloges des anciens, dans leur forme hyperbolique, attestent le cas qu'ils faisaient de son style. Denys d'Halicarnasse lui accorde *toute la douceur possible;* mais il prétend qu'il n'a pas toute la *beauté* désirable (121). Si le critique entend par là que ce style n'a ni la profondeur ni le nerf de celui de Thucydide, dans les ouvrages historiques, ni l'élévation, la variété et l'entraînement de celui de Platon, dans les ouvrages philosophiques, il a pleinement raison; car ce qui distingue ce style, c'est une clarté parfaite, une grande simplicité, la grâce et l'abandon; c'est-à-dire, les qualités mêmes du caractère de l'auteur. Xénophon, en effet, de quelque côté qu'on le consi-

(116) Manso, *Sparta*, III, *sw. th.*, p. 9-14.

(117) *Orat.*, § 9.

(118) *Id.*, § 19.

(119) *Inst. Orat.*, X, 1, 81.

(120) *Id. Ib.*, ce qu'on avait dit de Périclès, et ce qui le fut de bien d'autres ensuite (Cf. Boisson., *in Eunap.*, 229, 287).

(121) Ἡδέως μὲν, ὡς ἔνι μάλιστα, οὐ μὴν καλῶς γε, ἐφ' ὅσον ἔδει. *De Comp. verb.*, p. 115, éd. Sch.

dère, ne présente aucune faculté transcendante; une réunion très-rare de facultés diverses, à un degré ordinaire, et dans un parfait équilibre entre elles, voilà son caractère distinctif. Il n'a été doué ni de la puissance de réflexion, ni de cette activité intérieure qui entraînait Platon à s'élever sans cesse aux spéculations les plus sublimes, ni de cet esprit d'observation qui révélait à Thucydide les causes les plus secrètes des événements, et lui faisait pénétrer les intentions les plus cachées des principaux acteurs du grand événement dont il avait entrepris l'histoire. Ce qu'il a possédé, par-dessus tout, c'est le talent d'exposer et de narrer. Aussi, quoique Xénophon ait écrit sur l'histoire et la philosophie, si l'on disait qu'il ne fut, à proprement parler, ni historien ni philosophe, ce paradoxe pourrait bien n'être pas très-loin de la vérité. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne s'était point formé, par ses méditations propres, une opinion à lui sur une branche quelconque de la science philosophique : ses ouvrages en ce genre sont d'admirables *narrations*, des conversations aimables, une *exposition* claire, une défense noble et simple des opinions de son maître; plutôt que des traités de philosophie, composés pour obéir à ce besoin impérieux de répandre au dehors les créations ou les combinaisons de la pensée. Dans ces ouvrages, il s'attache pas à pas aux idées de Socrate; on dirait souvent qu'il reproduit jusqu'à ses paroles : à peine y supposerait-on d'autre mérite que celui d'une rédaction pleine de grâce et de charme. Ce n'est point un penseur profond qui prend de loin et de haut le parti d'approfondir, comme Platon, les grandes questions de la morale et de la philosophie, ou de reproduire, comme Thucydide, le tableau complet d'une époque historique : c'est un homme essentiellement pratique, mêlé aux hommes et aux choses de son temps; et qui, lorsque l'occasion l'y conduit, se met à *raconter* les événements dont il a été témoin, et les impressions qu'il a reçues, ou *rédige* les observations qu'il a faites sur les chevaux, la chasse, l'agriculture, l'éducation, le gouvernement, les finances. Tous ses ouvrages ont plus ou moins ce caractère. C'est ce qui a fait croire aux anciens eux-mêmes qu'il a dû reproduire, avec plus de fidélité que Platon, les opinions de son maître; et cela est très-probablement vrai, en ce sens qu'il n'y ajoute rien; mais en donne-t-il une idée complète? On peut en douter : du moins, le Socrate de Xénophon ne nous représente qu'imparfaitement l'homme qui a eu une si grande influence sur l'esprit de ses contemporains; et il serait possible que Platon, dans la partie dramatique du Phédon, dans le Criton et l'Apologie surtout, nous donnât, de cette grande figure de l'antiquité, un portrait plus ressemblant, quoique peint avec plus de largeur et de liberté.—Quant à ses ouvrages historiques ils ne sont pas non plus le résultat d'un plan formé long-temps d'avance : il ne prend pas, comme Thucydide, la résolution de consacrer vingt années de sa vie à recueillir les matériaux d'une histoire, à interroger tous ceux qui en ont eu connaissance, à voyager exprès sur le théâtre des événements pour en bien connaître les détails et pour en mieux pénétrer les causes. Ces ouvrages sont amenés, en quelque sorte, par des circonstances fortuites. Ainsi, acteur principal dans la mer-

veilleuse retraite des Grecs, il éprouve, à son retour, le besoin de raconter un événement dont personne ne devait connaître mieux que lui les détails, et n'était plus intéressé à présenter une narration complète, puisqu'elle devait être un tableau de ses talents stratégiques. Appelé par la confiance de Thucydide ou de ses héritiers à faire connaître l'ouvrage incomplet de cet historien, il est naturellement amené à l'idée de continuer cet ouvrage jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse, c'est-à-dire jusqu'au point où Thucydide voulait pousser son histoire, partie qu'il rédigea sans doute en premier lieu, comme nous l'avons déjà dit; puis il ajouta successivement dans sa retraite à Scillonte et à Corinthe le reste de l'histoire de son temps, jusqu'à la bataille de Mantinée. — On trouvera, dans la Bibliothèque grecque de Fabricius, et dans le tom. VII du Xénophon de M. Gail, le catalogue de toutes les éditions et traductions complètes ou partielles des OEuvres de Xénophon; nous devons nous contenter d'indiquer ici les principales (*V*. PERROT). Les Helléniques sont le premier ouvrage qui ait paru en grec : il fut imprimé, par Alde, en 1503, sous le titre de *Paralipomènes*, faisant suite au Thucydide (1502). La première édition des œuvres est due à Ph. Giunta (Florence, 1516); mais elle n'est pas complète, puisqu'il y manque l'*Agésilas*, l'*Apologie*, les *Revenus*, et une partie de la *République d'Athènes*. Dans la seconde édition, en 1525, donnée par André d'Asola, il ne manque que l'Apologie. La première édition entièrement complète est celle de 1540, à Halle en Souabe, avec une préface de Ph. Mélanchthon. En 1545, parut à Bâle, par les soins de Nic. Brylinger, la première édition grecque-latine. Ces diverses éditions furent effacées par celles d'Henri Estienne, 1561 et 1581, toutes grecques; mais à la dernière, qui est la meilleure, se joint la version latine, imprimée à part. Le texte de ces éditions, le meilleur qu'on eût jusqu'alors possédé, fut établi par ce grand helléniste sur les éditions antérieures et sur quelques manuscrits, et épuré, dans une foule de détails, par une critique fine et ingénieuse. Ce texte fut reproduit dans les trois éditions de Jean Loewenklau, plus connu sous le nom de Leunclave ou Leunclavius, Bâle, 1569 et 1572; Francfort, 1594, accompagnées de la version latine. L'éditeur, par l'envie et la prétention de faire plus et mieux qu'Henri Estienne, a donné, dans ses notes, une foule de conjectures futiles ou inadmissibles, annoncées d'un ton tranchant qui ne les rend pas meilleures. L'édition de Loewenklau, de 1594, fut réimprimée à Paris en 1625. Depuis, il ne parut plus de nouvelle édition critique de Xénophon, avant celle de d'Ed. Wels (Oxford, 1703, 5 vol. in-8°.), qui a plutôt altéré qu'amélioré le texte, en y introduisant avec trop de légèreté tantôt des corrections d'Henri Estienne, tantôt des conjectures de Loewenklau. Cette édition fut réimprimée par les soins de Thième, Leipzig, 1763, 4 vol. in-8°.; mais cet éditeur mit de plus à profit le travail d'Hutchinson sur la Cyropédie et l'Anabase. L'édition de Benj. Weiske (6 vol. in-8°., Leipzig, 1798-1804) est remarquable par les dissertations historiques et littéraires qui l'accompagnent. Le texte n'est pas le fruit d'une nouvelle récension. La plus volumineuse de toutes les éditions de Xéno-

phon est celle que M. Gail a publiée, sous le titre d'*OEuvres complètes de Xénophon, traduites en français, accompagnées du texte, de la version latine, et de notes critiques*, 6 vol. in-4°., de 1797 à 1804; plus un septième volume en trois parties, dont l'une (1808) contient les variantes des manuscrits; l'autre (1814), les notices des manuscrits, et des observations littéraires et critiques; la 3e, un atlas de cartes et plans. M. Gail a adopté l'ancien texte, et ne s'est point servi, pour l'améliorer, de sa collection des variantes; c'est un soin qu'il a laissé aux éditeurs futurs. Ses observations littéraires et critiques, où il discute un certain nombre de passages difficiles, sont plus utiles à l'intelligence de Xénophon qu'à l'amélioration du texte. La division en paragraphes, si commode pour les recherches, n'a été malheureusement adoptée que dans le dernier volume, contenant les Mémorables, les Cynégétiques et l'Économique. La version latine est celle de Loewenklau, corrigée en quelques endroits. Quant à la version française, elle n'est nouvelle qu'en partie : l'auteur avoue n'avoir fait que reproduire celles de la Cyropédie, des Mémorables et de l'Anabase de MM. Dacier, Levêque et Larcher, sauf quelques légers changements, dont il exprime ainsi le motif : « J'étais tenté de copier ces trois » versions; mais, le libraire de l'un » de ces traités m'ayant annoncé » des prétentions, pour éviter toute » discussion, je fis des changements » (122). » Il y a des tables alphabétiques des matières à chaque volume, excepté au premier qui n'a qu'une table des chapitres, très-insuffisante. On aurait desiré une table générale à la fin de l'ouvrage. Cette édition pèche par le défaut de plan et d'ensemble : et elle est loin d'être d'une utilité proportionnée à son étendue, à sa beauté et à tout ce qu'elle a dû coûter de peines et d'argent. Zeune, professeur à Wittemberg, donna successivement les divers traités de Xénophon, de 1778 à 1785, en 5 vol. in-8°. La mort l'empêcha de publier les Helléniques. Ces éditions se distinguent plutôt par les notes qui les accompagnent que par la critique verbale. Schneider se chargea de revoir ces éditions, et il a publié les Helléniques en 1791; les Mémorables en 1790 et 1801; la Cyropédie en 1800; l'Économique, l'Agésilas, etc., en 1805; l'Anabase en 1806; et les *Opuscula politica* en 1815. Les commentaires de ces éditions sont très-estimés et méritent de l'être. Au nombre des éditions qui donnent une nouvelle récension du texte, il faut distinguer surtout celle du *Maître de la cavalerie*, et *de l'Équitation*, par P.-L. Courier. L'emploi des Mss. pour la constitution du texte est un modèle, et montre tout ce qu'il reste à faire pour avoir un texte de Xénophon aussi épuré que possible. Il faut encore citer, sous ce rapport, l'édition de la Cyropédie par M. Ern. Poppo, Leipzig, 1821; celles de l'Anabase par L. Dindorff, Leipzig, 1824; Frédéric Jacobs, ibid., 1825; et M. Ern. Poppo, ib., 1827 (123). — Diogène de Laërte (124) compte encore six personnages qui ont porté le nom de Xénophon : le premier est un Athénien, frère de Nicostrate ou Pithostrate, qui avait

(122) T. VII, 2e part., 2e sect., p. 12, no. 2.

(123) On a de M. Fortia d'Urban, une *Vie de Xénophon*, 1795, in-8°.

(124) II, 59.

composé entre autres ouvrages historiques, les vies d'Épaminondas et de Pélopidas; et un poëme épique intitulé *Théséïde*, qui a été cité par Plutarque dans la vie de Thésée (125). — Le second avait écrit une vie d'Annibal : on n'en sait pas davantage. — Le troisième était un thaumaturge, dont parle Athenée (126): il faisait jaillir du feu à volonté, et opérait divers autres prodiges de magie blanche, qui étonnaient beaucoup les Athéniens. — Le quatrième était un excellent sculpteur de Paros : ce n'est cependant pas le sculpteur du même nom dont parle Pausanias, puisque celui-ci était Athénien (127) (*Voy.* l'article qui suit). — Le cinquième est un poëte de l'ancienne comédie. — Enfin, le sixième est un médecin de Cos, le même dont parle Tacite (128). Selon cet historien, il était de la famille des Asclepiades : « Reçu » dans le palais des Césars, sous le » règne de Claude, il jouit d'une » faveur si distinguée, qu'un sénatus-» consulte, sollicité par l'empereur » lui-même, déclara la patrie du » médecin, exempte à perpétuité de » tout impôt. » Un si grand bienfait n'empêcha pas que Xénophon ne contribuât à la mort de Claude, à l'instigation d'Agrippine; il lui mit, dans le gosier, comme pour le faire vomir, une plume enduite d'un poison très-subtil. Voir dans le cabinet de Vienne (129) une médaille. — Outre les six personnages que cite Diogène de Laërte, Suidas nous fait connaître encore un Xénophon d'Antioche qui avait écrit des *Babylonica* : un Xénophon de Cypre, auteur des *Cypriaques* : ces deux ouvrages paraissent avoir été un recueil d'histoires amoureuses. Il faut ajouter Xénophon de Lampsaque, auteur d'un Périple, que citent Pline et Solin : on en ignore absolument l'époque : on peut présumer, d'après les citations de Pline, que ce Périple embrassait les côtes septentrionales de l'Europe.

L—NE.

XÉNOPHON, sculpteur athénien, a dû vivre vers la 120e. olympiade, puisqu'il a travaillé, de concert avec Céphisodore ou Céphisodote, fils de Praxitèle (*Voy.* CÉPHISODORE), au trône de Jupiter à Mégalopolis; le dieu y était représenté assis, ayant à sa droite la ville de Mégalopolis personnifiée, et à sa gauche Diane. Le monument était en marbre pentélique. Un ouvrage, plus célèbre encore, était la statue de la Fortune à Thèbes. La Fortune portait dans ses bras le dieu Plutus enfant; mais Xénophon n'avait exécuté que la tête et les bras de la déesse; le reste était l'ouvrage de Callistonicus, thébain. On en conclut avec apparence de raison, que cette statue appartenait à la sculpture polychrome, et qu'elle était composée de matières diverses. L—S—E.

XÉNOPHON d'*Éphèse*, ou comme on l'appelle vulgairement Xénophon *le Jeune*, un des neuf romanciers grecs dont les ouvrages ont été publiés, ne nous est absolument connu que par ses *Éphésiaques* ou *Amours d'Habrocome et d'Anthia*. Long-temps ignoré des modernes, il paraît qu'il n'eut aussi qu'une très-médiocre célébrité chez les anciens; car, à l'exception de Suidas, aucun auteur ne fait mention de lui, pas même Photius, qui dans sa Bibliothèque a enregistré tant d'écri-

(125) § 27. — *Cf.* Heyn. *Ad Apollod.*, III, 16. 1. — Herren. *de font. vit. parall.* Plut., p. 12.
(126) I, 19, E.
(127) VIII, 30 *fin.* — IX, 16, *in.*
(128) *Annal.*, XII, 61, 67.
(129) Visconti, *Iconogr. grecque*, I, 281-283.

vains médiocres. Il est vrai que ni l'élégante pastorale de Longus, ni les anecdotes de Parthenius ne semblent être parvenues à la connaissance de ce savant patriarche de Constantinople, et que vingt autres lacunes non moins importantes prouvent combien son travail est loin d'être complet. Quant à la notice de Suidas, elle est d'une brièveté qui décèle l'ignorance complète du lexicographe. Il se borne à nous apprendre que Xénophon d'Éphèse, *historien* (tel est le titre que l'on donnait en Grèce aux auteurs de romans), composa outre les Éphésiaques, un traité sur la ville d'Éphèse, et quelques autres ouvrages. Encore la première partie de ce paragraphe contient elle une erreur palpable. Selon Suidas, les Éphésiaques se composent de dix livres, et l'ouvrage que nous possédons n'en a que cinq. Peut-être va-t-on s'écrier que nous prenons des fragments pour l'ouvrage entier, et que de deux choses l'une, ou le roman n'est point fini, ou il s'y trouve des lacunes considérables. Mais il suffit de parcourir les Éphésiaques, pour s'assurer que ni l'une ni l'autre de ces hypothèses n'est admissible. On pourrait tout au plus supposer, et cette conjecture, que personne n'a encore risquée, ne manque pas de vraisemblance; on pourrait, dis-je, supposer qu'un continuateur anonyme ait ajouté à l'histoire d'Abrocome et d'Anthia cinq autres livres d'aventures qui auront couru sous le titre d'Ἐρωτικὰ νέα, et que dans la suite on se sera habitué à croire l'ouvrage en dix livres. Cette explication est plus naturelle à coup sûr que l'idée de ceux qui croient que Suidas aura réuni sous le chiffre 10 la totalité des ouvrages de notre auteur, ou que les copistes se sont trompés en laissant échapper un *iota* (signe numéral de la dixaine) pour un *epsilon*. Ne pourrait-on pas aussi soupçonner que l'erreur de Suidas a pour cause la ressemblance des noms de quelques autres romanciers? En effet, il résulte de plusieurs documents anciens que deux Xénophons, l'un d'Antioche, et l'autre de l'île de Cypre, avaient composé le premier des *Babyloniques*, et le second des *Cypriaques* (*Voy.* l'article précédent à la fin). Il serait possible que l'une de ces histoires ou même que toutes les deux se composassent de dix livres, et que Suidas, avec cette précipitation, qui a introduit dans son lexique tant d'inexactitudes et de faussetés de tout genre, ait transporté à l'écrivain d'Éphèse, ce qui ne convenait qu'à ceux de Cypre ou d'Antioche. Au reste, cette question n'est que d'un faible intérêt : les Éphésiaques existent dans un état d'intégrité à peu de chose près parfait; et elles ne contiennent que cinq livres. Il serait plus curieux d'approfondir le problème indiqué par Paciaudi, qui, dans ses Prolégomènes de l'édition de Longus, donnée par Bodoni, Parme, 1786, frappé de l'homonymie des trois romanciers cités plus haut, prétend que le nom de Xénophon n'est autre chose qu'un pseudonyme placé par chaque auteur en tête de son livre, pour lui procurer des acheteurs. Le baron de Locella ne repousse point cette supposition; et il nous semble que légèrement modifiée, elle aurait pour elle tous les caractères de la probabilité. Voici comment un des trois Xénophons, le plus ancien, l'Éphésien par exemple, n'aurait choisi le nom sous lequel son ouvrage nous est parvenu qu'en pensant à l'auteur de la Cyropédie et du Banquet. Mais

bientôt ses Éphésiaques auraient été lues pour elles-mêmes, et l'écrivain devenu une des notabilités littéraires d'une époque pauvre en chefs-d'œuvre, loin d'avoir besoin de spéculer sur une erreur de noms, aurait été utile aux gens curieux de reproduire des spéculations de ce genre. De cette manière les prosateurs érotiques d'Antioche et de l'île de Cypre, pour donner de la vogue à leurs compositions, auraient emprunté le nom du romancier d'Éphèse, et non celui d'un historien, philosophe, général et homme d'état. Il resterait maintenant à fixer l'époque, ou, comme on le dit en termes d'école, l'âge de Xénophon. Cette tâche difficile ne peut être accomplie que par l'inspection attentive des détails historiques, géographiques ou archéologiques de son livre, qui se réfèrent décidément à un siècle plutôt qu'à un autre. Malheureusement ces détails sont si peu nombreux dans les Éphésiaques, que Salvini désespérait d'en jamais pouvoir tirer une conclusion. Aussi les autres savants, en différant de lui, ont-ils néanmoins longtemps varié sur ce point. Fabricius, dans sa Bibliothèque, suppose Xénophon plus ancien qu'Héliodore, mais sans dire sur quels arguments il se fonde. Dorville, au contraire (dans sa Préface à la tête de Chariton), le fait plus jeune qu'Héliodore, Achille Tatius et Longus. Paciaudi, dans ses Prolégomènes déjà indiqués, le porte jusqu'à la fin du cinquième siècle de l'ère chrétienne. Nous ne parlons ici ni de Burmann, qui se borne à dire que le style des Éphésiaques a quelque chose de l'atticisme de Lucien, ni du Marseillais Jourdan, qui croit l'auteur très-peu postérieur à Sénèque, à cause des pointes semées dans son récit. Nous verrons plus tard ce qu'il faut penser de cette appréciation littéraire de l'ouvrage, et par conséquent de la conjecture qui l'accompagne. Profitons de cette occasion pour libérer Salvini d'une absurdité dont le gratifie de son chef le même Jourdan, fort riche en ce genre : à entendre ce bel-esprit provençal, Salvini place son Xénophon sous Jules-César. *Impudentissimum mendacium !* s'écrie Locella en citant cette assertion : et en effet Salvini était trop consciencieux dans son travail pour ne point remarquer qu'on parle à diverses reprises dans les Éphésiaques du préfet d'Égypte, et trop habile pour ignorer que l'Égypte ne devint une préfecture romaine qu'après l'extinction de la dynastie des Lagides dans la personne de Cléopâtre, l'an 31 avant Jésus-Christ. D'autre part il est question en deux endroits de l'ouvrage du préfet de la paix en Cilicie, périphrase qui ne peut désigner que l'*Irénarque* de cette contrée. Or, il est aujourd'hui démontré par une dissertation ex-professo de Schwartz que l'Irénarchie ne fut instituée que sous le règne d'Adrien, c'est-à-dire de l'an 117 à l'an 138 de notre ère. Il est donc désormais impossible d'admettre que Xénophon ait vécu antérieurement à cette époque, et probablement on ne risquerait rien en le reculant d'un demi-siècle, puisqu'en nommant les Irénarques, il parle de leur magistrature comme d'une institution ancienne, et en quelque sorte universellement connue au moins en Asie. Maintenant, ne peut-on avancer encore plus vers les siècles postérieurs, et voir, par exemple, dans notre romancier un contemporain de Dioclétien ou de Julien ? Plusieurs raisons s'y opposent. D'abord l'auteur emploie toujours des noms géo-

graphiques qui au commencement du quatrième siècle, avaient disparu de la langue usuelle comme de celle du gouvernement. Ainsi Héraclée en Thrace est Perinthe; Césarée de Cappadoce s'appelle encore Mazaca; enfin, et ceci est formel, Byzance n'est jamais nommée Constantinople, et d'ailleurs il n'en est parlé que comme d'une ville ordinaire. Le choix du supplice de la croix pour faire périr Habrocome à Alexandrie, prouve non moins victorieusement que la composition des Éphésiaques précéda l'an 311, puisque à cette époque Constantin, vainqueur de Maxence et catéchumène, abolit un genre de mort dont le Sauveur avait sanctifié l'ignominie. Nous rétrograderons encore plus, si nous songeons au ton avec lequel l'auteur parle de l'oracle d'Apollon à Claros, oracle dont les anciens cessent totalement de faire mention depuis le troisième siècle, et qui probablement cessa alors d'exister faute de dupes. Autre particularité: le célèbre temple de Diane à Éphèse fut brûlé et pillé en 262, par les ordres de Gallien, et l'histoire nous atteste qu'il ne se releva pas de cette dévastation. Cependant Xénophon parle des cérémonies et du temple comme si les uns existaient, et comme si l'autre était debout; c'est même dans une des processions en l'honneur de la protectrice d'Éphèse, qu'Habrocome et Anthia se rencontrent et conçoivent l'un pour l'autre un amour qui est la base ou le nœud de l'ouvrage. De ces rapprochements dus généralement à la sagacité de Casperius (*Specimen Dissertationum de Xenophonte Ephesiaco*, 1740, quoique sans date), il résulte que le romancier éphésien vécut entre les années 117 et 262 de l'ère chrétienne. Nous croyons que l'on peut arriver à une plus grande précision chronologique. Déjà ci-dessus par une remarque qui nous est propre, nous avons rapproché la publication de l'ouvrage de la fin du second livre d'une cinquantaine d'années, pour donner quelque ancienneté à l'Irénarchie, ce qui place l'auteur vers 167, et en fait un contemporain de Marc-Aurèle et de Commode. Nous n'oserions le renvoyer beaucoup plus loin parce qu'après l'assassinat du dernier de ces princes (31 décembre 192), ce que l'on peut appeler l'anarchie militaire commença: en moins de trois mois, Pertinax passa du trône aux Gémonies: Didius acheta et ne put payer l'empire qui lui fut arraché avec la vie: trois armées créèrent alors trois empereurs: ce fut en Asie qu'eut lieu la lutte de Sévère et de Pescennius, et cette lutte terminée enfin aux plaines d'Issus, après avoir, pendant près de deux ans, rempli l'Asie de sang et de larmes, ne fut que le prélude de vingt guerres civiles dont l'Orient fut le théâtre, surtout dans la première partie du troisième siècle. Comment le spectateur de tant de désastres, de tant de scènes de désolation et de carnage, ne nous retracerait-il que les tableaux de l'opulence, de l'industrie et de la paix? Comment, voulant nous peindre ses personnages en proie à tous les malheurs, ne profiterait-il pas des ressources que lui présenteraient en foule des guerres, et surtout des guerres civiles? Comment pour faire enlever son héroïne serait-il obligé d'avoir recours à des corsaires? Tout s'explique dès qu'on suppose les Éphésiaques publiées long-temps avant que ces tristes résultats de l'ambition eussent ensanglanté l'Orient. Nos conjectures arri-

veront à la certitude, si l'on songe plus spécialement à la manière dont l'auteur présente Byzance. Chez lui c'est une cité libre, riche, florissante, populeuse, brillante parmi les villes de province par son commerce et sa grandeur, et gouvernée par ses propres magistrats. Telle fut Byzance en effet, depuis les temps de Mithridate jusqu'à l'avènement de Sévère. Mais lors des troubles qui s'élevèrent pour la succession de Didius, non-seulement Byzance, ainsi que le reste de l'Orient, se déclara pour l'antagoniste de Sévère; elle tint contre l'armée victorieuse, trois ans après que toutes les provinces avaient reconnu sa loi. Enfin pourtant, il fallut se rendre; mais la ville rebelle vit ses murailles rasées, ses maisons réduites en cendres, ses habitants vendus, et ses priviléges, ses franchises à jamais anéantis. Quelques édifices seulement furent conservés à la sollicitation de Caracalla, et formèrent une misérable bourgade, jusqu'au temps où Dioclétien alla habiter Nicomédie. C'est donc dans un espace d'environ vingt-cinq ans, de 167 à 192, que nous placerons la publication du roman qui nous occupe. Quant au style de l'auteur, quoique cette considération ne soit point à dédaigner pour établir l'âge d'une composition, néanmoins elle prête trop à l'arbitraire pour que l'on appuie sur elle seule une décision. D'abord on peut ne point tomber d'accord, soit sur le caractère général de la diction, soit sur ses nuances. Ensuite, combien de fois, dans cette période de décadence, qui comprend, pour la Grèce, tous les siècles écoulés d'Auguste à Justinien, les auteurs les plus élégants se sont-ils proposé pour modèles les écrivains qui les avaient précédés, et ont-ils reproduit, sinon leur génie, du moins leurs formes de style! Quant à notre romancier, nous ne voyons pas qu'il ait été attaqué de cette manie épidémique; et rien en lui ne décèle l'imitation servile d'un grand homme préférablement à tous les autres. Généralement son style est pur, simple, élégant, dénué de toute affectation et d'enflure. C'est donc à tort que le traducteur français, Jourdan, croit y trouver quelque chose qui ressemble aux *concetti* de Sénèque, et que Leclerc, trop prompt à croire sur parole, prétend (*Bibliothèq. ancienne et moderne*, vol. 26, pag. 436) que les Éphésiaques sont souvent écrites avec un peu d'enflure. Burmann, meilleur juge en cette matière, reconnaît au contraire que rien n'est plus sévère et plus simple que la diction de cet ouvrage. Hemsterhuys, Abresch, Locella et les plus savants comme les plus judicieux hellénistes se sont rangés de cet avis, et comparent le style de notre Xénophon, tantôt à celui de Lucien, tantôt à celui de Longus. Cocchi seul ne lui décerne que des louanges médiocres sous ce rapport. Mais cette réserve indique ici la conscience que ce traducteur avait de son peu d'aptitude à prononcer sur des matières aussi délicates, et non le peu de mérite du romancier. Outre ces éloges, on peut donner à Xénophon celui de faire marcher l'action avec rapidité, de ne point multiplier à l'infini les ressorts et les incidents, enfin de rester constamment vraisemblable et d'accord avec la nature. Ses narrations mériteraient d'être citées dans les cours de rhétorique des plus sévères professeurs, comme des modèles de concision et de vivacité. Enfin il retrace avec assez de bonheur et de fidélité

le costume de son époque et de son pays. Quant aux fautes de géographie dont on l'a accusé, nous nous bornerons à remarquer qu'en ce genre, les Grecs et les Romains ont presque tous rivalisé à qui saurait le mieux transposer les lieux, et estropier les noms. Au reste, ces fautes doivent être en partie attribuées aux copistes; et il est peu douteux que s'il nous restait plus d'un manuscrit de Xénophon, cet écrivain serait bientôt reconnu innocent de la plupart d'entre elles. Il n'existe des Éphésiaques qu'un seul exemplaire manuscrit. Ce manuscrit, enseveli avec tant d'autres trésors littéraires dans la fameuse bibliothèque des moines de Sainte-Marie, à Florence, et par conséquent très-rarement feuilleté, avait été probablement sous les yeux d'Ange Politien, qui en a traduit et inséré un passage dans ses *Miscellanea*, ch. 51 (*Voy.* Gruter, *Thesaurus criticus*, tome 1, p. 63), en louant l'élégance et la pureté du style. On doit même penser qu'il avait lu l'ouvrage entier; car le caractère de Jules, dans les stances qui font partie de la collection dite *Stanze di diversi poeti illustri*, par Lodov. Dolce, Venise, 1553, in-12, semble une imitation de celui d'Habrocome. Ce manuscrit dans la suite passa sous les yeux du P. Bernard de Montfaucon, qui dans son *Diarium italicum*, en fait une mention assez détaillée. Selon lui, l'antiquité de cet exemplaire remonte au treizième siècle, comme l'indiquent et la forme carrée et la teinte jaune pâle des caractères, presque totalement rouillés de vétusté. L'écriture en est d'une finesse extraordinaire. Aussi le volume se compose-t-il de vingt-trois opuscules différents, la plupart relatifs aux affaires théologiques ou à l'histoire Byzantine, et les cinq livres des Éphésiaques n'occupent-ils que dix-huit pages, du feuillet 9 au 17e. C'est donc à tort que Vossius (*De historicis græcis et latinis*), Grotius (*Not. in Nov. Testam.*, II, p. 281, *ad Epist. ad Ephes.*, *cap.* IV, *vs.* 29), et Huet (*Origine des romans*, p. 101 et suiv.), s'accordaient à dire que le roman de Xénophon n'existait plus. Cependant Salvini fit paraître la première traduction italienne (Londres, 1723), rédigée sur une copie grecque, primitivement transcrite par lui à la bibliothèque de Sainte-Marie, ou plutôt sur une transcription de cette copie, au reste peu exacte, et déparée en quelques endroits par des lacunes. Davenant, chargé d'affaires d'Angleterre en Toscane, ayant acquis à Florence plusieurs manuscrits précieux, se fit céder aussi la copie autographe de Salvini, qui d'ailleurs paraît avoir été faite à sa sollicitation, et il la porta à Londres, où il la livra à un philologue italien, Antoine Cocchi ou Cocchius, qui fit paraître l'édition *princeps* dans cette ville, 1726, in-4°., avec une version latine, vantée dans le temps, quoique ne s'élevant que fort peu au-dessus du médiocre. Les autres éditions des Éphésiaques sont: 1°. celle de Fr. Buonsignori, Lucques, 1781, in-4°.; elle contient, outre le texte grec de l'*editio princeps*, les versions latine, italienne et française de Cocchius, de Salvini et de Jourdan: fort jolie, si on la considère typographiquement, elle n'a aucune importance sous les rapports critiques ou littéraires. 2°. Celle de Polyzoïs, indiquée par les initiales Π. Κ. (Πολυζώης Κόντου), Vienne en Autriche, 1793, in-8°. Outre les fautes dont elle fourmille, on

y remarque à chaque instant des interpolations ridicules. Après d'aussi audacieuses modifications, on ne doit pas être étonné que l'éditeur se permette de semblables interpolations dans la version italienne de Salvini, qu'il a jointe à son texte. 3°. Celle du baron de Locella, Vienne, 1796, in-4°. Cette dernière réunit toutes les qualités : excellente traduction latine, texte habilement et soigneusement rectifié, même dans la partie si minutieuse de la ponctuation, notes philologiques, historiques, exégétiques, les unes de Burmann, Abresch, Alberti, Hemsterhuys, les autres de lui-même ; index et notice aussi savante que détaillée, soit sur l'auteur, soit sur ses interprètes, telles sont les diverses parties d'un travail qui annonce dans Locella un éditeur consciencieux et habile. C'est ici le lieu de rappeler une anecdote célèbre dans l'histoire de la critique conjecturale. Les corrections et même les suppléments proposés par Hemsterhuys, pour remplir les lacunes laissées par l'*editio princeps*, conjectures qui se trouvent rapportées dans les *Observationes miscellaneæ Batavæ* (vol. I-VI), ont été reconnus être presque identiques avec le manuscrit, collationné postérieurement à Florence avec plus d'exactitude. Ajoutons que le texte des Éphésiaques se retrouve aussi dans la collection des *Scriptores erotici græci*. Quant aux traductions, il en existe deux en allemand (*Anthia und Abrokomes aus dem Griechischen des Xenophon's von Ephesus*, Leipzig, 1775, in-8°.; et *Etwas von Ephesus, oder Geschichte eines jungen Ehepaars; übersetzt durch H****, Hanau, 1777, in-8°.); une en anglais, par Rooke, Londres, 1727, in-8°., et deux en français ; l'une par un anonyme, Paris (la Haye), 1736, petit in-12 ; l'autre par un Marseillais appelé Jourdan (nom qui au reste est caché, sur le titre, par l'initiale J), Paris, 1748, in-12. Celle-ci fourmille de fautes, de contre-sens et de phrases à prétention. La première, quoique la simplicité du style dégénère quelquefois en platitude, est moins mauvaise. Elle s'attache d'ailleurs au texte grec avec plus de fidélité. Jourdan, qui en l'appréciant dans sa préface, déclare que le traducteur est un de ces Allemands qui vont apprendre le français en Hollande, aurait fort bien pu aller à son école pour apprendre le grec. Nous avons parlé ci-dessus de la traduction italienne de Salvini, qui l'emporte de beaucoup sur toutes celles-ci, par l'extrême fidélité, par l'élégance et la hardiesse. On en trouve des exemplaires avec un frontispice dont le millésime est Florence, 1723 ; mais qui n'est probablement qu'un rafraîchissement de l'édition de Londres. Elle a été imprimée dans la collection des *Romanzieri Greci*, Florence, 1792, in-12, tome Ier., et séparément par A.-A. Renouard, Paris, 1800. La préface annonce qu'elle a été revue par le célèbre Visconti, qui l'a corrigée dans plus de deux cents endroits, en sorte qu'elle peut passer pour une traduction nouvelle, et souvent même servir de commentaire. P—OT.

XERCÈS Ier., cinquième roi de Perse, succéda, en l'an 485 avant J.-C., à son père Darius qui, se préparant à partir pour une seconde expédition contre la Grèce, l'avait désigné pour son successeur, le préférant à Artabaze, son fils aîné, parce que celui-ci était né avant son avénement au trône, et que Xercès, petit-

fils de Cyrus par sa mère Atossa, était venu au monde lorsque Darius était déjà roi (*Voy.* Darius, X, 549). Dès qu'il fut monté sur le trône, Xercès s'occupa de réduire l'Égypte. Il se rendit lui-même dans cette contrée, et après l'avoir soumise à sa puissance, dans une seule campagne, il y laissa pour gouverneur son frère Achémène. Il fit ensuite un voyage à Babylone pour y voir le tombeau de Bélus. On lit dans Élien que, l'ayant fait ouvrir, il vit d'un côté le cadavre de cet ancien roi, dans un cercueil qui était presque plein d'huile, et de l'autre côté une inscription qui menaçait des plus grands malheurs celui qui ne remplirait pas l'espace vide. Xercès le tenta vainement, et, comme ses malheurs en Grèce survinrent peu de temps après, on ne manqua pas de les attribuer à la colère de Bélus. Il résolut ensuite de poursuivre l'entreprise de son père contre la Grèce, et de venger les injures qu'il avait reçues des Spartiates (1). Après avoir continué pendant plusieurs années les préparatifs de guerre commencés par Darius, Xercès assembla un conseil, et y montra la nécessité de rétablir l'honneur du nom persan, si malheureusement compromis aux champs de Marathon. Il finit en disant : « Je traverserai les mers, » je raserai les villes coupables ; » j'emmènerai les citoyens captifs » dans les fers. » Cette résolution ne trouva de contradicteur dans le conseil que l'oncle du roi Artaban, qui, en la désapprouvant hautement, s'attira de sanglants reproches. Tous les autres furent entraînés par Mardonius qui, le premier, applaudit à la proposition du monarque. La guerre étant résolue, Xercès ne songea plus qu'aux immenses préparatifs de l'expédition. Des courriers partirent de Suze pour toutes les parties de l'empire ; et ils y portèrent l'ordre de faire de nombreuses levées et d'immenses approvisionnements. En même temps le grand roi chercha partout des alliés. Enfin il forma une ligue générale ; et l'on vit l'Asie, l'Europe et l'Afrique se réunir pour marcher contre un coin de terre aussi petit, aussi peu considérable que la Grèce. Les Carthaginois signèrent un traité d'alliance avec Xercès, et lui amenèrent des Gaulois, des Italiens, qu'ils avaient pris à leur solde ; les Macédoniens même lui envoyèrent des troupes ; la Phénicie et l'Égypte lui fournirent des vaisseaux ; enfin il réunit un million d'hommes dans les plaines de Doriscus (2). Avant de quitter l'Asie, Xercès voulut se donner la satisfaction de contempler toutes ses troupes ; et il monta pour cela sur un édifice construit dans cette intention. Un tel spectacle, loin de le

(1) Les Spartiates, ayant fait périr les hérauts que Darius leur avait envoyés pour demander la terre et l'eau en signe d'hommage, s'imaginèrent que cette violation du droit des gens avait attiré sur eux la colère de Talthybius, héraut d'Agamemnon, qui avait un temple à Sparte. Croyant voir cette colère se manifester par différents signes, ils pensèrent que le seul moyen d'apaiser Talthybius était d'envoyer deux d'entre eux au successeur de Darius. En conséquence, ils demandèrent dans l'assemblée du peuple s'il s'y trouvait deux personnes qui voulussent se dévouer à la mort pour le salut de l'état. Bulis et Sperthiès, qui, par leur naissance et leur fortune, tenaient le premier rang de la république, se présentèrent alors pour aller auprès de Xercès, et expier par leur mort le crime commis envers son père. Ils se rendirent à Suze auprès de ce prince, qui les renvoya en disant qu'un crime ne s'expiait pas par un autre crime. On crut que la colère de Talthybius s'était apaisée à l'égard des Lacédémoniens ; mais qu'elle s'était appesantie sur la famille de ceux qui s'étaient dévoués, parce que les deux fils de Bulis et de Sperthiès, étant partis de Sparte pour aller en ambassade auprès du roi de Perse, furent pris à leur passage dans la Thrace, par Sitalcès, qui les livra aux Athéniens, et que ceux-ci les firent mourir.

(2) Ctésias fait monter les forces de Xercès à huit cent mille hommes et à mille voiles. Hérodote les porte à 783 mille hommes et à douze cents voiles.

charmer, lui fit verser des larmes, quand il vint à penser que de tant de milliers d'hommes il n'en resterait pas un seul dans moins d'un siècle. A l'approche de forces si formidables, plusieurs provinces de la Grèce se rangèrent du côté des Perses; et l'on vit la Béotie, l'Argolide, la Thessalie et plusieurs îles de la mer Égée joindre leurs efforts à ceux des ennemis de leur patrie. Xercès établit alors sur l'Hellespont un immense pont de bateaux; mais, lorsque l'armée fut passée, une tempête le renversa en un instant, et le grand roi furieux fit châtier la mer par trois cents coups de fouet donnés gravement aux flots révoltés. Il perça ensuite l'isthme du Mont-Athos, et ses innombrables cohortes pénétrèrent dans l'Attique au printemps de l'an 480 avant J.-C. On voyait à leur tête les rois de Tyr, de Sidon et de Cilicie, la reine Artémise et les guerriers les plus célèbres de cette époque. Tout d'abord céda à l'impulsion d'un si grand effort; les Thermopyles furent franchies (*Voy.* Léonidas), et les remparts de Thèbes, de Platée et de Thespies tombèrent devant le vainqueur. Cependant tant de nations différentes de caractère, de mœurs et de langage, ne pouvaient marcher long-temps sous les mêmes bannières; et le grand roi, bientôt effrayé des obstacles qu'il avait rencontrés sur la mer et aux Thermopyles, autant que de l'aspect véritablement imposant que lui offrait la Grèce assistant tranquillement aux jeux olympiques en sa présence, commençait à faire de sérieuses réflexions sur les suites de son entreprise. Il réunit dans un conseil les chefs de son armée, et leur exposa sans déguisement ses craintes et ses espérances. Le roi de Sidon opina pour une attaque immédiate de la flotte athénienne; la reine d'Halicarnasse pensa au contraire qu'en traînant la guerre en longueur les Grecs succomberaient infailliblement; mais ce dernier avis fut rejeté, et l'on se prépara au combat. Ne doutant pas de la victoire, Xercès se fit placer sur un trône élevé; envoya des troupes dans les îles voisines, afin qu'aucun des Grecs ne pût se sauver de la destruction générale; et donna le signal du combat. Son frère Ariabignez qui avait le commandement général des galères, s'étant maladroitement engagé dans un détroit, ne put offrir aux Grecs qu'un front très-resserré, et perdit ainsi tout l'avantage du nombre. Les Athéniens attaquèrent les Phéniciens avec impétuosité, et le premier choc fut très-violent. Ariabignez s'étant élancé sur une galère ennemie, y demeura percé de coups. Dès-lors la confusion fut générale dans les flottes alliées; leur nombre ne servit qu'à l'augmenter, et bientôt cette multitude prit honteusement la fuite (*Voy.* Thémistocle). Après cette défaite le grand roi repassa en Asie, fugitif sur une petite barque, et il laissa les débris de son armée sous le commandement de Mardonius, son cousin, qui fut complètement battu l'année suivante à Platée (*Voy.* Mardonius), au moment même où le reste de la flotte persanne subissait une nouvelle défaite près de Mycale. Ces revers abattirent singulièrement le courage et l'orgueil de Xercès, et il ne songea plus qu'à s'en dédommager dans la débauche et les plaisirs de toute espèce. On prétend que ce fut alors qu'il rendit un édit par lequel il promettait une très-grande récompense à celui qui inventerait un plaisir nouveau. Le voyant ainsi

plongé dans les délices, son capitaine des gardes, Artaban, conçut l'idée de s'emparer du trône, et conspira contre lui. Ayant fait part de son projet à l'eunuque Mithridate, son parent, qui avait toute la confiance de Xercès, il s'introduisit pendant la nuit dans la chambre de ce prince et le tua (an 464 avant J.-C.). Il courut aussitôt après à Artaxercès, fils de Xercès, lui dit que Darius, son frère aîné, venait de tuer leur père, et lui conseilla de venger ce parricide. Artaxercès le crut, alla sur-le-champ avec ses gardes attaquer Darius qui ne s'y attendait pas, et le fit mourir. Artaban, voyant que tous ses projets réussissaient, pensa qu'il lui serait très-facile de se défaire d'Artaxercès, et ayant rassemblé ses fils, il fondit sur ce prince, et lui porta un coup d'épée; mais la blessure étant légère, Artaxercès se défendit, et tua Artaban. (*V.* Artaxercès, II, 5). Ctésias ne raconte pas ce fait absolument de la même manière : il dit qu'Artaxercès étant sur le trône par les intrigues d'Artaban, ce dernier conspira contre lui, et communiqua son projet à Mégabyse qui le dénonça, et qu'Artaxercès fit mourir Artaban. Plusieurs poètes tragiques, entre autres Crébillon, Métastase, Lemierre, et plus récemment M. Delrieu, ont mis cet événement sur la scène. L'expédition contre l'indépendance de la Grèce a fourni à Eschyle le sujet d'une tragédie intitulée *les Perses*, et dans laquelle il présente le grand roi revenant à Persépolis seul et un carquois vide à la main. Comme ce poète n'a fait que des trilogies héroïques, on ne peut douter qu'il n'ait trouvé la matière de deux tragédies dans cet événement capital pour les Grecs, et le titre *les Salaminiens* (οἱ Σαλαμίνιοι), qu'on retrouve dans le catalogue de ses pièces, est probablement un de ces deux ouvrages. C—r.

XERCÈS II, roi de Perse, était fils d'Artaxercès Longue-Main, et par conséquent petit-fils du précédent. Il succéda à son père en l'année 425 ans avant J.-C. Un an après il fut assassiné par son frère Secundian ou Sogdian, qui s'empara du trône. — Xercès, roi d'Arsamosate, ville capitale de la Grande-Arménie, ne doit l'honneur d'être connu de la postérité qu'à une médaille qui d'un côté offre la tête d'un prince, et de l'autre une victoire avec cette légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΞΕΡΞΟΥ, *regis Xercis*, du roi Xercès. C—r.

XÉRÈS (François), historien espagnol, suivit Pizarre à la conquête du Pérou, et remplit près de lui l'emploi de secrétaire. Il adressa par ses ordres à l'empereur Charles-Quint le récit détaillé de cette grande expédition. L'ouvrage de Xérès parut à Salamanque, en 1547, in-fol., sous ce titre : *Conquista del Piru : Verdadera relacion de la conquista del Piru y provincia del Cuzco llamada la Nueva Castilla*, etc. On le trouve quelquefois à la suite de l'*Histoire naturelle des Indes*, par Oviedo (*Voy.* ce nom, XXXII, 311); il a été traduit en italien, et inséré par Ramusio dans le troisième volume de son *Recueil des Voyages*. Malgré la partialité de Xérès pour le conquérant du Pérou, cette histoire est très-importante, l'auteur ayant été témoin oculaire de tous les faits qu'il rapporte, et ayant pris une part active à la guerre qui décida du sort de ce beau pays. — *Ferdinand Perez de* Xerès a traduit *Hérodien* en espagnol sur la version latine de Politien, 1542, in-fol. W—s.

XI-HOAM-TI ou XIUS. *Voyez* Tsin-Chi-Houang-Ti.

XIMENÈS (Don Roderic), archevêque de Tolède et cardinal, était issu d'une famille noble de la Navarre, dans les dernières années du douzième siècle. Il fit ses premières études dans la Castille, puis à Paris; revint dans sa patrie, et fut reçu novice dans le couvent de Saint-François à Tolède. Il s'éleva ensuite par son mérite et ses vertus à la dignité d'archevêque de cette ville, et à celle de cardinal. Inviolablement attaché à la famille royale de Castille, et très-zélé pour les intérêts de la religion, il fit souvent la guerre contre les Infidèles, et selon l'usage de ces temps-là, il combattit en personne à plusieurs batailles, notamment à celle de Talaraea. Dans les circonstances les plus difficiles, il fut l'ame et le conseil de son souverain; et l'Espagne lui dut en grande partie l'expulsion des Maures. Ces importantes occupations ne l'empêchaient pas de se livrer avec beaucoup d'exactitude à l'administration de son diocèse. Dans toutes les occasions il se montra fort jaloux des droits de son siége. L'archevêque de Tarragone l'ayant excommunié, parce que, en sa qualité de primat d'Espagne, Ximenès avait marché la croix levée, dans le territoire de sa métropole, celui-ci se rendit à Lyon, auprès du pape Innocent IX, qui y tenait un concile, pour se plaindre de cet affront. Le pontife l'accueillit avec beaucoup d'égards, et prononça en sa faveur une décision qui ne le satisfit cependant pas entièrement. Ximenès tomba malade, en retournant en Espagne, et il mourut sur le Rhône, le 9 août 1247, dans un bateau où il s'était embarqué. Ses restes furent transportés au monastère des Bernardins à Huerta sur les frontières de l'Aragon, où l'on voit encore son tombeau avec l'épitaphe dont voici la traduction : *La Navarre est ma mère ; la Castille ma nourrice ; Paris mon école ; Tolède ma demeure ; Huerta ma sépulture ; le ciel mon repos.* On a de Roderic Ximenès une *Histoire d'Espagne* en neuf livres, qui se trouve dans le recueil des historiens de ce royaume, avec des remarques du P. André Schott. Cet ouvrage finit à la vingt-sixième année du règne de saint Ferdinand, roi de Castille. C'est un monument précieux ; mais on doit se défier en le consultant du zèle patriotique et religieux de l'auteur. Ximenès a encore donné une Histoire des Ostrogoths, une Histoire des Huns et des Vandales, une Histoire des Arabes, de 770 à 1150 ; et enfin une Histoire de Rome, depuis Janus jusqu'à l'an de la république 708. Tous ces ouvrages ont été publiés par André Schott, à la suite de l'Histoire d'Espagne de Roderic, dans le tome II de l'*Hispania illustrata*. L'Histoire des Arabes a été publiée par Th. Erpenius, à la suite de l'*Historia saracenica d'Elmacin*, Leyde, 1625, in-fol. et in-4°. — Ximenès (*François*), né à Gironne, à la fin du treizième siècle, fut évêque d'Elvas, et fit imprimer un ouvrage remarquable sous ce titre : *De vitâ angelicâ*. M—d j.

XIMENÈS de CISNEROS (François), archevêque de Tolède, cardinal et régent d'Espagne pendant la minorité et l'absence de Charles-Quint, naquit dans une petite ville de la Castille en 1437. La noblesse de sa famille est contestée ; et la jalousie excitée par son élévation lui fit souvent un reproche de l'obscurité de sa naissance. Cependant il appartenait, par sa mère, à une ancienne et honorable maison ; mais une place de

receveur des décimes était la seule ressource qu'eût son père pour élever une nombreuse famille. Destiné d'abord à succéder à cet emploi, Ximenès eût été enseveli dans la même obscurité, si son caractère ne se fût déclaré par son aversion pour l'état auquel il semblait appelé, et surtout par un noble desir d'apprendre, qui le conduisit à l'université de Salamanque, la plus savante qu'il y eût alors en Espagne. A l'étude de la philosophie et de la théologie, du droit civil et du droit canon, il joignit celle des langues orientales. Après avoir reçu les ordres sacrés, il professa quelque temps le droit; et, lorsque ses ressources pécuniaires lui permirent d'entreprendre un voyage à Rome, il partit plein d'espoir pour une fortune que lui révélait son génie, mais qui devait se faire acheter par bien des traverses. Dépouillé d'abord par des voleurs, il dut à un ancien condisciple les moyens d'achever son voyage et de subsister jusqu'à ce qu'il pût lui-même pourvoir à ses besoins, en plaidant les causes des Espagnols devant les tribunaux ecclésiastiques de Rome. La réputation qu'il acquit dans cet emploi lui valut du pape Sixte IV une bulle d'expectative pour le premier bénéfice vacant dans le diocèse de Tolède. Rappelé en Castille par la mort de son père, Ximenès saisit bientôt l'occasion que lui offrit la vacance de l'archiprêtré d'Uceda pour s'en mettre en possession, en vertu de la bulle qui lui avait été donnée. L'archevêque, qui déjà en avait disposé, refusa son consentement; mais le jeune ecclésiastique, fort de son bon droit et de son caractère, entreprit la lutte. Il fut enfermé dans la tour d'Uceda, où l'on raconte qu'un vieux prêtre, depuis long-temps prisonnier, lui prédit qu'un jour il serait archevêque de Tolède. Mais loin de ces rêves de fortune, il fallait, pour arriver à la possession du bénéfice qui lui était dû, supporter des épreuves qui eussent certainement lassé tout autre courage. Ce fut après six années d'inutiles persécutions que l'archevêque se vit enfin obligé de céder; mais Cisneros permuta aussitôt cet archiprêtré, pour devenir grand-vicaire de Siguença, sous le cardinal Gonzalès de Mendoza, dont la réputation l'attirait. L'estime et la confiance de ce prélat mirent les talents de Ximenès dans un très-grand jour; et sa fortune paraissait déjà s'avancer, lorsqu'il l'arrêta lui-même, en résignant ses bénéfices à l'un de ses frères, pour faire profession chez les Cordeliers de Tolède. Mais il ne pouvait échapper à la célébrité; on accourait à ses sermons; on voulait se ranger sous sa direction. Pour se soustraire à ces empressements, il se retira dans le couvent du Castagnar, situé au milieu des bois. Là une cabane de feuillage fut souvent le lieu de ses méditations; et dans sa plus haute fortune, on l'a entendu regretter sa solitude de Castagnar. Ximenès était déjà âgé de cinquante-six ans lorsque, sur la proposition du cardinal de Mendoza, alors archevêque de Tolède, la reine Isabelle de Castille le choisit pour confesseur. Ses refus modestes ne cédèrent qu'à de longues instances, et surtout à la condition de ne pas demeurer à la cour; ce qui ne put empêcher que la confiance d'une princesse si digne d'apprécier le mérite ne l'appelât à la connaissance de toutes les affaires, à tel point, qu'il n'y en eut aucune qui, avant d'être portée au conseil, n'eût été d'abord soumise à son avis. Ce crédit, que tous

les soins de Ximenès ne pouvaient entièrement cacher, détermina les cordeliers à le choisir pour provincial. On le vit alors entreprendre à pied la visite de toutes les maisons de l'ordre. Suivant la règle de Saint-François il mendiait sa subsistance ; mais le jeune frère qui l'accompagnait lui reprochait, dit-on, le peu de succès qu'il avait en ce genre, l'assurant avec gaîté que, pour peu qu'il s'y obstinât, ils mourraient de faim tous les deux. Cet abaissement chrétien ne diminuait en rien l'air de supériorité, dont la nature avait fait comme le signe des grandes qualités de Ximenès. Sa démarche et le son de sa voix imposaient autant que l'austérité de son caractère et la grandeur de ses talents. Témoin du relâchement qui s'était introduit dans les maisons de son ordre, il conçut dès ce moment le projet d'une réforme. On dit qu'à la vue de la côte d'Afrique il forma aussi le pieux dessein de porter l'Évangile aux peuples barbares qui habitent cette contrée : mais il en fut détourné par les prédictions d'une de ces dévotes que les Espagnols nomment des béates, qui lui annonça qu'il était appelé à servir plus utilement la religion en Espagne. Le cardinal de Mendoza, qui avait toujours conservé pour Ximenès la plus haute estime, le désigna en mourant pour son successeur au siége de Tolède. De ce moment la reine Isabelle destina à l'humble disciple de saint François cette première dignité de l'église d'Espagne, alors ambitionnée par le roi Ferdinaud pour un de ses fils naturels ; mais pressentant les difficultés qu'opposerait la modestie de Ximenès, la princesse garda ses intentions secrètes jusqu'à l'arrivée des bulles du pape ; précaution qui ne surmonta pas entièrement la résistance qu'elle avait prévue, et qui ne céda enfin qu'à un ordre du chef de l'Église. Il fallut recourir à la même autorité pour faire renoncer l'humble religieux à la stricte observation des austérités de son ordre. Près des magnifiques appartements qui lui étaient destinés, Ximenès occupait une cellule ; il couchait sur la dure, et, faisant porter aux malades les mets qui lui étaient servis, il se nourrissait des aliments les plus grossiers. Alexandre VI, plus sensible aux pompes de l'église que touché de ses humilités, exigea, sur la demande de la reine de Castille, que l'archevêque de Tolède prît une manière de vivre plus convenable à sa haute dignité ; et le prélat, dont la vertu combattait sans doute avec effort, se soumit au faste qui lui était imposé. Il le porta même plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs : mais, dit-on, sans renoncer dans le secret aux privations que lui prescrivaient ses vœux. Partagé entre les affaires de l'état, le soin de son église et celui de son ordre, le vaste génie de Ximenès avait à lutter contre les oppositions des intérêts particuliers, qu'il voulait dans toutes les occasions sacrifier à ses grandes vues de bien public, et à son amour pour la justice. Les abus introduits dans la perception de l'impôt doublaient le fardeau pour les peuples, sans que le trésor en retirât plus d'avantage. La plus grande difficulté n'était pas dans le choix d'un mode plus équitable : il fallait surmonter des préjugés, froisser des intérêts, vaincre les résistances du conseil et des grands. Ximenès eut besoin d'adresse et de persévérance ; mais enfin il réussit, et la reconnaissance publique, les bénédictions du peuple furent la récompense d'un changement si utile.

Ses projets de réforme pour les cordeliers, long-temps mûris dans le secret, avaient cependant été pénétrés; et l'ordre effrayé cherchait tous les moyens de les éluder. Le général appelé d'Italie vint inutilement en Espagne, plus inutilement encore il tenta d'abaisser dans l'esprit de la reine un crédit trop solidement établi pour être ébranlé. L'activité, la pénétration de l'archevêque, la persévérance de sa volonté, le pouvoir dont il jouissait furent à peine suffisants pour combattre, tant à Rome qu'en Espagne, les efforts de l'ordre. L'animosité fut portée à un tel point, qu'un de ses frères, engagé comme lui parmi les franciscains, non content de l'avoir déchiré dans un libelle, et sans reconnaissance pour le pardon généreux qu'il en avait reçu, attenta à ses jours dans un accès de fureur. Mais l'archevêque, secouru à temps, arrêta toutes les procédures; il voulut que les rigueurs du cloître fussent la seule punition du coupable, qui même par la suite obtint une pension du frère dont il avait été l'assassin. Depuis trois ans Ximenès était archevêque de Tolède, et la reine dont la confiance le retenait toujours auprès d'elle, ne lui avait point encore laissé la liberté d'aller prendre possession de ce siége. Il y était attendu par des honneurs qui ne parurent pas l'étonner, et dont il se montra vraiment digne par toutes les choses grandes et utiles qui signalèrent sa présence. La visite qu'il fit de toutes les églises de son diocèse lui donna de fréquentes occasions de développer son amour pour l'ordre et la justice, la grandeur de ses vues et celle de sa charité. Partout il rétablissait, réédifiait, dotait. La cathédrale de Tolède lui dut un accroissement considérable; le gouvernement ecclésiastique et même la justice, qui se rendait au nom de l'évêque, furent puissamment réformés, des synodes diocésains établis, et les plus sages réglements donnés à toutes les parties de l'administration. Après avoir richement doté l'université d'Alcala, l'archevêque y appela les hommes les plus habiles de l'Europe, pour les charger d'une entreprise dont l'idée, conçue dès sa jeunesse, avait été le motif d'une grande partie de ses études. C'était une Bible *Polyglotte*, c'est-à-dire, en plusieurs langues. Lui-même s'adjoignit à ce travail. Les textes hébreu et chaldaïque, la version des Septante, les travaux de saint Jérôme et d'autres anciens auteurs, y étaient réunis. Ce monument, le plus complet qui eût été élevé jusqu'alors, devint le type et le modèle des Bibles polyglottes qui ont été publiées depuis. Rien de ce qui pouvait contribuer à la gloire de la religion, et maintenir l'autorité des anciennes traditions, n'échappait aux soins de Ximenès. L'ancien rituel des églises d'Espagne, connu sous le nom de Mosarabique, parce que, depuis l'adoption des rites romains, il n'était resté en usage que dans les églises soumises à la domination des Maures, ce vieux monument de l'uniformité des principes de l'Église depuis un temps si reculé allait périr de vétusté avec les anciens manuscrits qui en étaient dépositaires; l'archevêque en fit publier une édition très-soignée, dont les exemplaires furent déposés non-seulement dans les églises d'Espagne, mais encore au Vatican et dans toutes les grandes bibliothèques de l'Europe. Il voulut aussi que des chapelains établis à cet effet conservassent à perpétuité ces rites antiques dans une des chapelles de la cathé-

drale de Tolède. Entre plusieurs monastères fondés par le même prélat, celui d'Alcala, auquel par reconnaissance il donna le nom de la reine Isabelle, mérite une mention particulière. Il était destiné à l'éducation gratuite des filles de la noblesse pauvre. Les principes de leur institution devaient être dirigés vers les devoirs de famille et de société. Un fonds considérable, qui fut depuis fort augmenté par la munificence des rois d'Espagne, était destiné à doter ces jeunes personnes. Il est impossible de méconnaître dans cette belle institution le modèle de celle de Saint-Cyr, si honorable pour la mémoire de Mme. de Maintenon, et pour le règne de Louis-le-Grand. Mais ces travaux, si dignes d'employer la vie d'un prélat et les revenus de son archevêché, ne suffisaient pas à l'activité d'un zèle qui semblait s'étendre avec les circonstances. Le royaume de Grenade, nouvellement conquis par les armes de Ferdinand, n'était pas encore converti à la foi; des ferments de révolte s'y manifestaient. La présence des souverains, accompagnés d'une cour nombreuse et militaire, contint les esprits: c'était un moyen conseillé par Ximenès, qui, mettant à profit cette circonstance favorable, travaillait durant ce temps, avec une infatigable ardeur, à la conversion de ce peuple infidèle. Secondé par l'archevêque de Grenade, employant tour-à-tour la persuasion, les égards, les promesses ou la contrainte, il gagna d'abord les alfaquis ou prêtres. Il fit pour le peuple des prédications, à la suite desquelles on le vit en un seul jour baptiser par aspersion trois ou quatre mille personnes. Mais après le départ de la cour, son esprit naturellement impérieux et décisif lui suggérant de frapper un dernier coup, il fit brûler publiquement tous les exemplaires du Coran, que de gré ou de force il avait pu se procurer. Une exécution si hardie amena un soulèvement dont Ximenès, malgré la fermeté de son courage, eût été probablement victime, sans le secours d'un prince maure, qui avait été nouvellement contraint d'embrasser la foi, et qui pourtant resta fidèle. A peine délivré, le prélat ne craignit point de venir à la cour, où il savait qu'il était vivement accusé; il y reparut sous le rôle d'intercesseur, et en rapporta une amnistie absolue pour tous ceux qui recevraient le baptême. Étrange mode de conversion, auquel les deux archevêques joignirent avec un zèle vraiment apostolique des instructions et des soins qui purent rendre sincères une partie de ces conversions forcées! Cette concession faite aux mœurs du temps ne pouvait néanmoins porter Ximenès jusqu'à méconnaître tous les droits de l'humanité, alors si cruellement violés en Amérique par les Espagnols. Quelques religieux arrivés de ce pays exposaient les souffrances des peuples indigènes, et en annonçaient déjà la prochaine destruction. L'archevêque obtint que des commissaires fussent envoyés sur les lieux. Il eut soin de les choisir; et ces hommes sans autre force que la délégation royale, et la justice de la cause qu'ils venaient défendre, arrêtèrent le mal, du moins pour un temps. La condamnation du gouverneur d'Hispaniola, qu'ils renvoyèrent chargé de chaînes, mit en évidence que, sous le ministère d'un homme équitable, il n'est point de rang qui puisse soustraire un coupable au châtiment. La mort de la reine Isabelle, arrivée en 1504, bien loin de

diminuer le crédit de Ximenès, l'accrut de l'importance que chaque parti mettait à se l'attacher. La grande prépondérance qu'il avait acquise le rendit comme arbitre entre le roi Ferdinand et l'archiduc Philippe, époux de l'infante Jeanne, héritière de la couronne de Castille. Choisi par les deux princes pour médiateur, le prélat chercha tous les moyens de se concilier, et, ce qui est fort rare, il conserva la confiance de l'un et de l'autre parti. Mais à peine deux ans s'étaient-ils écoulés, lorsque la mort de l'archiduc et l'état malheureux où la douleur plongea sa veuve ouvrirent un nouveau champ aux ambitions, aux intrigues des partis, et aussi une nouvelle direction à la politique de Ximenès. L'empereur Maximilien, et le roi d'Aragon, tous deux aïeuls du jeune Charles d'Autriche, prétendaient avoir des droits égaux à la régence de la Castille. La crainte d'une domination étrangère, et sans doute une juste prévention nationale l'emportèrent dans l'esprit du ministre sur les sujets de plainte que lui avait souvent donnés Ferdinand; il se déclara ouvertement pour lui. Mais ce prince était haï de la noblesse castillane, il en était craint, parce qu'elle avait toujours soutenu contre lui l'indépendance du pouvoir de la reine, et en dernier lieu les justes droits de l'archiduc Philippe. Il ne fallait pas moins que l'habileté de Ximenès et le crédit qu'il avait sur le clergé et sur le peuple, pour surmonter tant de difficultés. Il en vint à bout; et Ferdinand, qui se trouvait alors dans le royaume de Naples, confirma toutes les promesses que l'archevêque avait faites en son nom; lui envoya les pouvoirs les plus étendus pour gouverner en son absence, et avant de quitter l'Italie obtint pour lui le chapeau et le titre de cardinal d'Espagne. Mais l'exercice de toute cette puissance demandait des forces qui manquaient au prélat. A cette époque les rois d'Espagne n'entretenaient point d'armée permanente: ils ne pouvaient que difficilement réunir des troupes sans le concours de la noblesse, et c'était contre les empiètements de cette même noblesse que le ministre avait à soutenir les droits du prince. Son génie fertile en ressources lui suggéra l'idée d'opposer les villes aux seigneurs. Il donna aux communes le pouvoir de lever des troupes, et par ce coup hardi sa politique commença l'affranchissement du trône. En 1509, la perte d'une armée presque entièrement détruite par les Maures sur la côte d'Afrique, le préjudice que leur établissement d'Oran portait au commerce espagnol, et plus que tout cela sans doute l'espoir de propager la foi chrétienne, firent concevoir à Ximenès l'idée d'une expédition que, sur le refus de Ferdinand, il offrit de diriger et de solder lui-même, à la seule condition du remboursement des frais, lorsque la conquête serait assurée. On vit alors une armée rassemblée sous les drapeaux d'un prêtre septuagénaire. Il est vrai qu'un chef habilement choisi, Pierre Navarre, avait sous ses ordres la direction de l'entreprise. Mais ce guerrier secrètement blessé de l'autorité que s'était réservée le cardinal, traversa ses plans par tous les moyens que la mauvaise volonté et l'intrigue peuvent mettre en usage. Ce fut par ses intrigues qu'au moment de l'embarquement l'armée se révolta: mais Ximenès, sans paraître s'en étonner, fit, à la vue des troupes, transporter sur les vaisseaux l'argent destiné à la solde; et l'on vit aussitôt y

courir ceux qui un instant auparavant refusaient d'y monter. La forte volonté du prélat assura ensuite le succès de l'entreprise, en précipitant l'attaque. Oran, surprise avant l'arrivée des secours, fut rapidement enlevée, la ville saccagée, et les habitants presque entièrement massacrés. A la vue de tant d'horreurs, on assure que Ximenès reprocha à Pierre Navarre d'avoir si peu ménagé des hommes qu'il venait pour convertir. Il n'y avait rien là qu'il n'eût dû prévoir; mais à cette époque, les plus affreuses barbaries étaient trop souvent exercées par les Espagnols, au nom d'une religion de paix. Le caractère ambitieux et difficile de Pierre Navarre avait été plusieurs fois obligé de plier sous la fermeté impérieuse d'un vieillard, d'un prêtre, qu'une volonté inflexible et l'amour des soldats rendaient tout-puissant. Il est probable cependant que ces difficultés empêchèrent le cardinal de pousser plus loin une entreprise si étrangère au sacerdoce. Il revint en Espagne à l'instant où Ferdinand, toujours plein de duplicité, écrivait à Navarre de retenir le *bonhomme en Afrique, afin d'user sa personne et son argent*. De grands honneurs attendaient Ximenès dans sa patrie. Il entra en triomphe dans Alcala, se faisant précéder par des esclaves et des chameaux chargés des richesses enlevées à Oran, et dont il offrit ensuite au roi tout ce qu'il ne réserva pas pour les églises et les bibliothèques. Ce noble usage de la victoire ne l'empêcha pas cependant de poursuivre le remboursement des avances qu'il avait faites, avec une fermeté et une persévérance qui confondirent tous les artifices par lesquels Ferdinand espérait éluder l'exécution de ses promesses. Mais la probité sévère de Ximenès ne lui permettait d'employer les biens de l'Église qu'à des objets d'utilité publique. Les sommes qui lui rentrèrent furent destinées à l'établissement de greniers d'abondance, qui, remplis à ses frais, durent à l'avenir préserver son diocèse de tous les maux qu'entraînent les chertés et les disettes. Lorsque le roi d'Aragon mourut, en 1516, il nomma, par son testament, le cardinal d'Espagne régent du royaume de Castille pendant l'absence de son petit-fils Charles d'Autriche. Le jeune prince était alors âgé de seize ans. Il confirma les pouvoirs du ministre; mais impatient de porter le titre de roi, il désira que les états de Castille le lui donnassent conjointement avec la reine sa mère, qu'une sombre mélancolie mettait hors d'état de prendre les rênes du gouvernement. Les grands du royaume n'étaient point disposés à cette condescendance. Ximenès, dont les représentations avaient été sans effet sur le jeune prince, craignit que l'opposition ne le disposât défavorablement, et voyant que la discussion traînait en longueur, il fit proclamer Charles avant qu'elle fût fermée. Tant que dura son pouvoir, il s'attacha toujours à abaisser l'orgueil de cette puissante féodalité, dangereuse rivale des trônes, dont elle était pourtant l'appui. Ce système, qui fut aussi, plus tard, en France, celui de Richelieu, semble lui avoir été enseigné par un ministre qui avec autant de hauteur, mais plus de droiture, autant de force, mais plus de clémence, prépara le règne de Charles-Quint, comme le prélat français celui de Louis XIV. Mais sans développer ici un parallèle, certainement honorable aux vertus de Ximenès, et qui a fait d'ailleurs le sujet d'un ouvrage où

les faits, constamment en rapport, laissent au lecteur toute la liberté du jugement; il suffit de montrer le régent de Castille réprimant les hautes prétentions, confondant les intrigues, maintenant tout par la seule force de son caractère, et saisissant l'instant où les députations de la noblesse l'accusaient auprès du prince, pour demander un accroissement presque illimité du pouvoir qu'il exerçait avec tant de plénitude et de hauteur. Jean d'Albret, qui avait cru le temps d'une régence plus favorable pour recouvrer la Navarre que lui avaient enlevée les armes de Ferdinand, fut défait dès l'ouverture de la campagne. Les Génois, alarmés pour leur commerce, désavouèrent d'indiscrètes entreprises; les habitants de Malaga révoltés rentrèrent dans le devoir; et les grands, obligés de plier, posèrent les armes qu'ils avaient déjà prises. A tant de titres à la reconnaissance publique et à celle du prince, Ximenès en joignit un encore, qui lui attira les bénédictions du peuple; la reine Jeanne, que l'oubli de tous et la négligence du roi, son père, avaient laissée tomber dans une sorte d'abrutissement, fut enfin rendue par ses soins à une vie plus honorable. Chièvre, qui de gouverneur de Charles-Quint était devenu son ministre dans les Pays-Bas, cherchait à profiter du caractère de Ximenès pour rejeter tout l'odieux des actes de répression et de sévérité sur un rival qu'il se proposait bien de supplanter. Le cardinal sentait mieux que personne la nécessité des réformes; mais il ne voulut pourtant accepter ce ministère de rigueur qu'à la condition d'y joindre une entière liberté sur les dédommagements et les grâces à accorder. Dès-lors les mesures furent prises avec tant de sagesse, et leur exécution fut accompagnée de tant de ménagements, que sans exciter trop de murmures, il parvint à faire rentrer dans le domaine royal tout ce qui en avait été aliéné. Les pensions aussi furent restreintes, beaucoup d'abus redressés, une grande partie des administrateurs changés; enfin les ordres religieux militaires, si forts de leur union et du crédit de leurs membres, se virent obligés de restituer à la couronne les droits qu'ils avaient usurpés. Mais de si grands succès éveillaient de plus en plus l'envie; Charles-Quint, excité par un conseil soupçonneux et jaloux, voulut adjoindre à Ximenès le doyen de Louvain, son ancien précepteur, qui dans la suite fut pape sous le nom d'Adrien VI, et successivement deux hommes habiles, le seigneur de la Chaux (*V.* Poupet, XXXV, 555) et le hollandais Amerstofs. Les uns et les autres furent reçus avec de grands honneurs, introduits par le cardinal lui-même dans le conseil, mais, ainsi que tous ceux qui en faisaient partie, ils restèrent spectateurs d'une autorité qu'ils venaient partager et surveiller. Leurs efforts pour secouer un joug, qui était appuyé par une véritable supériorité, sur la confiance du peuple, et l'éloignement des Espagnols pour toute domination étrangère, furent toujours inutiles. Une fois en se hâtant de signer des dépêches, ils crurent forcer Ximenès à placer son nom au-dessous des leurs. Mais l'impérieux prélat ordonna froidement de déchirer l'expédition, en fit faire une autre qu'il signa seul, et depuis il en usa toujours de même. Cette hauteur de caractère bien propre à faire des ennemis au cardinal, ne l'était pas moins aussi à lui attacher ceux dont il prenait la défense.

Le clergé castillan lui dut l'exemption d'un décime imposé par Léon X, mais dont le prétexte, en sa qualité de régent, ne lui parut pas assez fondé pour qu'il l'admît. Cependant comme chef suprême de l'inquisition, il soutenait en même temps les droits de ce tribunal terrible, près d'un jeune prince ébranlé par les plaintes des Juifs et des Maures. Sa sévérité inflexible voulait la justice; mais, non content de soutenir les droits du trône et ceux du peuple, il se croyait chargé selon l'esprit du temps de venger encore ceux de la Divinité. D'après les relevés de Llorente, plus de cinquante mille condamnations furent prononcées pendant les onze années que Ximenès exerça les fonctions de grand-inquisiteur, et deux mille cinq cents victimes périrent dans les flammes. Cependant le même auteur dont les témoignages favorables ne doivent pas être suspects, assure que de concert avec le cardinal de Mendoza et l'évêque de Grenade, Ximenès s'était opposé à l'établissement de l'inquisition en Espagne. Il convient encore qu'en étant devenu le chef il destitua plusieurs inquisiteurs qui avaient abusé de leur pouvoir; qu'il protégea l'innocence et fit des règlements pleins de sagesse pour ralentir l'activité du tribunal, et diminuer le nombre de ses victimes. Le même Llorente attribue à Ximenès un manuscrit conservé dans la bibliothèque des études royales de Saint-Isidore à Madrid. L'ouvrage dédié au prince des Asturies, Charles d'Autriche, est intitulé *du Gouvernement des princes*. On y traite, sous une forme allégorique, des différentes parties de l'administration; les abus de l'inquisition, et particulièrement le secret de ses procédures, y sont discutés avec beaucoup de sagesse; et de grandes réformes y sont proposées. Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier que cette ame forte et hautaine ne fût touchée de l'amour du bien; on peut croire même qu'elle s'ouvrait à la pitié, témoin la grâce qu'il accorda à quatre jeunes seigneurs, qu'il avait réduits par la force, et qu'il s'attacha par la reconnaissance. Mais le parti flamand apportait des obstacles à tous ses desseins; les trésors de la Castille, transportés à Gand, devenaient la proie des courtisans du jeune prince; et Ximenès, adressant de continuelles réclamations, était l'objet contre lequel se dirigeaient tous les efforts de la malveillance et de l'intrigue. En vain pressait-il le roi de venir en Espagne; la Flandre, à la veille de n'être plus qu'une province de cette vaste monarchie, retardait par tous les moyens le départ du souverain. Les intérêts de l'infant Ferdinand, jeune frère de Charles, et qui né en Espagne y était toujours demeuré, servaient sourdement de prétexte aux intrigues des grands; Germaine de Foix, veuve en secondes noces du roi d'Aragon, se montrait disposée à se joindre à ce parti. Le cardinal, dont la prudence ne s'endormait point, avait plusieurs fois déjoué toutes ces menées. Il crut nécessaire de changer les officiers qui composaient la maison du jeune prince: ses vives réclamations, les plaintes de la cour, les menaces, tout fut sans effet sur une détermination que la sûreté de la couronne avait seule dictée. Quelques seigneurs lui demandant raison de ces actes d'autorité, Ximenès les conduisit sur un balcon, leur montra des détachements de sa garde, et après avoir ordonné une décharge d'artillerie: « Voilà, dit-

il, la dernière raison des rois (*Hæc est ultima ratio regum*). » Puis, remuant avec la main son cordon de l'ordre de Saint-François : « Cela me suffit, ajouta-t-il, pour mettre à la raison des sujets rebelles. » Mais celui qui devait jouir du fruit de tant de travaux, prévenu sans cesse par tout ce qui l'entourait, et peut-être atteint d'une secrète jalousie de pouvoir, ne vit jamais un homme dont on avait trop de raisons de craindre l'ascendant. Déjà attaqué d'un mal dont la source était attribuée au poison, Ximenès, qui semblait ne survivre que pour montrer jusqu'à quel point une ame forte peut être indépendante des souffrances du corps, s'était mis en route pour aller au-devant du roi ; enfin, débarqué en Espagne, arrêté par la maladie, il insistait dans ses dépêches pour que les seigneurs flamands fussent renvoyés dans leur pays avant la tenue des états ; et cet avis décida sa disgrâce. On ne voulut point attendre que la mort éteignît ce flambeau ; il jetait un trop grand jour sur les intérêts du prince. Charles-Quint fit écrire à Ximenès qu'il était temps qu'il allât prendre dans son diocèse le repos dont il avait besoin. On dit que, blessé de tant d'ingratitude, et d'autant plus que la lettre était écrite de la main d'un ami qui lui devait son élévation, le cardinal mourut peu d'heures après l'avoir reçue. D'autres assurent qu'étant déjà à l'extrémité il ne put l'ouvrir, et n'en connut jamais le contenu. Ximenès termina sa carrière le 8 nov. 1517 à l'âge de quatre vingt-un ans. Son extérieur était noble, la sagesse et l'élévation se montraient dans tout son ensemble. « Il s'expliquait nettement et en peu de mots, dit Fléchier, ne sortant jamais du sujet » dont on lui parlait, et soit qu'il » fût joyeux de quelque grande prospérité, soit qu'il fût obligé de menacer et d'être en colère, il était » toujours également précis et ménagé dans ses paroles. » Il a laissé à douter, dit le même écrivain, s'il avait le plus excellé dans la pénétration à saisir les affaires, ou dans le courage à les entreprendre ; dans la fermeté à les soutenir ou dans la sagesse et le bonheur à les achever. On dit qu'au lit de mort Ximenès se rendait le témoignage de n'avoir par passion vexé ni favorisé personne, de n'avoir surtout rien détourné des trésors de l'église pour des objets étrangers au bien public, ou pour l'élévation de sa famille, à laquelle dans la vérité il ne procura que des établissements très-modérés. Habitué de bonne heure à se vaincre lui-même, il est peu d'hommes sur qui la passion paraisse avoir eu moins de prise. Dans un différend très-vif qu'il eut avec le duc de l'Infantado, le chapelain de ce seigneur vint de sa part accabler le cardinal des injures et des menaces les plus outrageantes : Ximenès, après avoir demandé à cet homme avec beaucoup de sang-froid, s'il n'avait rien à ajouter, lui dit de retourner vers son maître, qu'il trouverait bien honteux de la commission qu'il lui avait donnée, et, peu après, le duc passa en effet de l'emportement à la plus entière soumission. Dans tout ce qui n'attaquait pas la foi, Ximenès épargna toujours le sang. Il écrivait à Charles-Quint, qu'il fallait regarder les crimes des grands, lorsqu'ils en témoignaient du repentir, comme des occasions d'exercer sa clémence ; que ceux qui pouvaient troubler l'état pouvaient aussi le servir, et que l'orgueil étant le principe de leur

faute il suffisait que l'humiliation en fût le châtiment. Dans sa plus haute fortune, le régent de Castille suivit toujours la règle de Saint-François, sans que l'importance des affaires lui fit rien retrancher aux heures destinées à la méditation et à la prière. On raconte qu'un cordelier lui ayant reproché le luxe de ses habits, pour toute réponse, il lui montra que dessous il portait un cilice. On donne aussi pour preuve de sa simplicité, dans ses voyages, la réponse d'un muletier, qui, voulant s'excuser de l'avoir fait attendre, dit qu'il ne pouvait pas être aussitôt prêt que Monseigneur, dont toute la toilette consistait à secouer sa robe, et à resserrer la corde qui l'attachait. L'histoire du cardinal Ximenès fut écrite en espagnol, par Gomez de Castro, à une époque où toutes les particularités pouvaient encore être recueillies des personnes qui avaient vécu avec lui. Cet ouvrage, véritable monument de la reconnaissance de l'université d'Alcala, dont l'auteur faisait lui-même partie, pourrait être taxé de partialité, si les faits consacrés par l'histoire ne parlaient ouvertement; tous les témoignages sont uniformes, et ni le ressentiment des intérêts blessés, ni les préventions de la philosophie n'ont pu jamais reprocher à Ximenès qu'une hauteur trop superbe, une sévérité qui est la suite ordinaire de l'austérité des mœurs, et, dit-on, quelque penchant à des superstitions qui, chez un tel homme, prouvent à un point très-remarquable l'influence de l'éducation et celle du siècle. Deux écrivains français, Fléchier et Marsollier, publièrent, à peu de distance l'un de l'autre, l'histoire de cet habile ministre. Tous deux puisent aux mêmes sources, et s'éloignent peu dans l'ordre des faits. Cependant la supériorité du style ne distingue pas seulement l'éloquent évêque de Nîmes : chez lui le principal personnage est dessiné d'une manière plus ferme; ses lettres, ses propres expressions souvent citées semblent l'offrir lui-même au jugement du lecteur, et le faire mieux connaître. Robertson, dans l'histoire de Charles-Quint, trace avec habileté le caractère et la vie de ce grand homme d'état. Il est à remarquer que la dissidence des opinions religieuses ne l'empêche pas de rendre aux vertus qui accompagnèrent de si rares talents le même témoignage que Fléchier. Leibnitz a fait de Ximenès le plus magnifique éloge, en disant que, si les grands hommes pouvaient s'acheter, l'Espagne n'aurait pas payé trop cher, par le sacrifice d'un de ses royaumes, le bonheur d'avoir un pareil ministre. M—s—n.

XIMENÈS (Pierre), né à Middelbourg, de parents portugais, en 1514, fit ses études à l'université de Salamanque, sous la protection de l'évêque de cette ville qui était son parent, et voyagea ensuite pour son instruction en Italie et en France. Il séjourna quelque temps à Paris, et se rendit à Louvain, puis à Liége, où il se livra avec beaucoup de succès à l'étude des langues et de la théologie. Ce fut dans cette dernière ville que, voulant réfuter les fausses doctrines qui agitaient alors toute l'Europe, il commença son excellent traité intitulé : *Demonstratio catholicæ veritatis*. Il acheva cet ouvrage à Cologne, où les troubles des Pays-Bas l'avaient obligé de se réfugier, et l'ayant fait imprimer il l'envoya à Liévin Torrentius, évêque d'Anvers. Cet habile théologien mourut en 1595. — Ximenès (*Joseph-*

Albert), espagnol, né, en 1719, d'une famille noble, se fit carme en 1734, et fut professeur de théologie. Il se distingua par ses talents pour la prédication; devint théologien du nonce en Espagne, et après avoir rempli différents emplois dans son ordre, en fut nommé prieur-général en 1768, et mourut dans ces fonctions en 1774. On lui doit les deux derniers volumes du *Bullaire des Carmes*, in-fol., où il a inséré les brefs et les bulles qui concernent cet ordre. Z.

XIMENÈS (Jacques), poète espagnol, né vers le milieu du seizième siècle, à Arcos de la Frontera dans l'Andalousie, fit imprimer, en 1579, à Alcala de Henarès, un poème héroïque en langue espagnole, sur les expéditions de *l'invincible cavalier le Cid ruy Dias de Bivar* ou *Vibar*, vol. in-4°., dédié au duc d'Albe, sous qui l'auteur avait fait la guerre des Pays-Bas. Suivant Baillet et Rapin, cet ouvrage est une très-mauvaise imitation de poème épique. Jacques Ximenès a encore fait imprimer, en 1669, un volume de Sonnets, qui sont également oubliés. — Ximenès (*François*), peintre, naquit à Saragosse en 1598; apprit les principes de la peinture en Espagne, et se rendit à Rome, pour étudier les ouvrages des grands maîtres de l'art. C'est là qu'en appropriant à son talent ce que chacun avait de plus remarquable, il parvint à se faire une manière qui était pour ainsi dire l'extrait des différents genres qu'il avait étudiés. De retour dans sa patrie, Ximenès mit en pratique les grandes leçons qu'il avait été puiser en Italie. Les plus beaux monuments de Saragosse furent enrichis de ses ouvrages. Il est facile de reconnaître, en voyant ses tableaux, à quelle école il s'est formé; ils ont tout l'appareil des grandes machines italiennes, et la simplicité des compositions espagnoles. Il y a quelque analogie entre ses tableaux et ceux de Lebrun; tous deux peignent avec une espèce de magnificence qui leur est particulière. On voit dans la chapelle de Saint-Pierre de Saragosse trois compositions de Ximenès, dont chacune a plus de quarante pieds; elles sont si bien remplies par le sujet qu'elles représentent, que la grandeur du cadre ne s'y fait sentir que par l'admiration qu'inspire le pinceau qui a su l'animer de tant de vie, d'éclat et de noblesse. Les petits tableaux de Ximenès ne sont pas moins estimés en Espagne, que ses grands ouvrages d'apparat. Ce peintre mourut à Saragosse en 1666. A—s.

XIMENÈS DE CARMONA (François), médecin espagnol, né vers la fin du seizième siècle à Cordoue, acheva ses études à l'université de Salamanque, et après y avoir reçu le degré de docteur fut pourvu de la chaire d'anatomie qu'il remplit avec distinction. Il pratiqua depuis la médecine à Séville avec beaucoup de succès. On lui doit un ouvrage très-curieux, intitulé: *Tratado de la grande excelencia de la agua y de sus maravillas, virtudes, calidades, y eleccion; y del buen uso de enfricar con nieve*, Séville, 1616, in-4°. C'est le sujet traité par Macquart (*V.* ce nom, XXVI, 76), dans le *Manuel sur les propriétés de l'eau dans l'art de guérir*; mais le médecin français n'a pas pu profiter des remarques du docteur espagnol, puisqu'il n'a point connu son ouvrage. La plupart des biographes attribuent encore à Ximenès de Carmona: *Quatro libros*

de la naturaleza de las plantas y animales que estan recebidos en el uso de la medecina en la Nueva España, Mexico, 1615, in-4°. C'est une traduction du latin de Fr. Hernandez (*Voy.* ce nom, XX, 268) : le traducteur est le père *François* Ximenès, cordelier et missionnaire au Mexique, où il mourut vers 1620, laissant en manuscrit une *Grammaire* et un *Dictionnaire* de la langue des naturels du pays. Les mêmes biographes ont encore confondu le médecin de Cordoue, avec un autre de ses homonymes *François* Ximenès Guillen, médecin à Séville vers la fin du seizième siècle. On doit à celui-ci une dissertation intitulée : *Quid sit per sapientiam mori apud Plinium*, in-4°., et quelques autres opuscules en réponse à son confrère Jean de Lema.—Ximenès (*Jérôme*), médecin, était né dans le seizième siècle à Épila, bourg de l'Aragon, et pratiqua son art avec succès à Saragosse. Il est auteur des deux ouvrages suivants : *Institutionum medicarum libri IV*, Tolède, 1583, in-fol.; Épila, 1596, in-4°. *Quæstiones medicæ*, Epila, in-fol. W-s.

XIMENÈS (Léonard), célèbre géomètre et astronome, naquit le 27 décembre 1716, à Trapani, dans la Sicile, de parents nobles, originaires d'Espagne. Dès sa plus tendre enfance, il montra des dispositions étonnantes pour l'étude, et en même temps un grand éloignement pour les vanités du monde. A quinze ans, il embrassa la règle de saint Ignace; mais après avoir terminé son noviciat, et professé quelque temps la rhétorique et la philosophie, il sollicita de ses supérieurs la permission de passer en Italie, où il devait trouver toutes les ressources nécessaires pour perfectionner ses connaissances et en acquérir de nouvelles. Chargé d'abord d'enseigner les belles-lettres à Florence et à Sienne, il alla ensuite à Rome faire son cours de théologie au collége de la Sapience. Il venait de l'achever, lorsque le marquis Vinc. Riccardi, gentilhomme florentin, ayant demandé au provincial des Jésuites un sujet pour enseigner les mathématiques à ses enfants, on lui accorda le P. Ximenès. Dans ce nouveau poste, il sut profiter de ses loisirs pour se livrer avec ardeur à l'étude des sciences; et, aidé des conseils de quelques-uns de ses confrères, il fit de rapides progrès dans la géographie et les hautes mathématiques. Quelques opuscules qu'il publia vers le même temps, l'ayant fait connaître de la manière la plus avantageuse, il obtint, avec le titre de mathématicien de l'empereur, la chaire de géographie à l'académie de Florence. Les ravages causés par le débordement du Pô et du Reno, sujets continuels de contestations entre les divers états de la Basse-Italie, fournirent bientôt au P. Ximenès l'occasion de signaler ses talents pour l'hydraulique. Il fut choisi par l'empereur pour régler les difficultés qui s'étaient élevées entre la Toscane et la république de Lucques, dont le commissaire était le P. Boscovich (*V.* ce nom); et il s'acquitta de cette tâche avec tant de zèle; les moyens qu'il indiqua pour prévenir de nouveaux débordements furent jugés si supérieurs à tous ceux qu'on avait employés jusqu'alors, que depuis on n'agita dans l'Italie aucune question d'hydraulique sans la lui soumettre. Il n'est pas en Italie un seul état qui n'ait eu recours aux lumières du P. Ximenès, et qui n'ait pu s'applaudir d'avoir suivi ses conseils. Il fut consulté par la cour de Rome sur les

moyens de dessécher les marais Pontins, et de régulariser le cours des fleuves dans le Bolonais; par les Vénitiens, au sujet des dégâts causés par la Brenta; par les Lucquois, sur le lac Sextus ou Bientina; par les Génois, sur des aqueducs à construire, des routes à percer, et d'autres objets importants. Mais les travaux qu'il a fait exécuter en Toscane suffisent pour lui assurer une réputation immortelle. Il serait trop long de rappeler ici tous les plans et les projets dressés par le P. Ximenès, tous les travaux entrepris sous sa direction, et achevés par les ordres du grand-duc Léopold. Il suffira de citer le *Val de la Chiusa*, la *Maremme de Sienne*, et la route de *Pistoie*. Les obstacles sans nombre qu'il rencontra dans l'exécution de ces beaux ouvrages ne servirent qu'à montrer la puissance et le triomphe de l'art. Le seul pont de Sestajone, jeté sur des précipices horribles, entre des montagnes désertes, égale les plus superbes monuments des Grecs et des Romains. Quoique occupé presque sans relâche par les travaux dont on vient de parler, le P. Ximenès trouva cependant le loisir de faire une foule d'observations astronomiques importantes, et de publier un grand nombre d'écrits très-estimés. Il était fréquemment consulté par les savants ainsi que par les académies qui s'étaient empressées de se l'associer; et telle était son activité presque incroyable, qu'il ne laissa jamais aucune lettre sans réponse. Il consacra les traitements qu'il recevait de ses divers emplois, et les revenus de son patrimoine, à décorer la ville de Florence d'un des plus beaux monuments qu'elle possède pour les sciences. C'est l'observatoire de *San Giovannino*, fameux surtout par son grand cadran mural, et par le gnomon de Paul Toscanelli (*Voy.* ce nom, XLVI, 303), que le P. Ximenès y rétablit; il y joignit une bibliothèque choisie, et un grand nombre d'instruments de mathématiques. Enfin, après une vie dont tout le cours avait été rempli par la pratique des vertus chrétiennes, et par l'exercice des plus nobles talents, il mourut d'apoplexie, à Florence, le 3 mai 1786, à l'âge de soixante-dix ans. Par son testament, il fonda deux chaires, l'une d'astronomie et l'autre d'hydraulique, qui devaient être remplies par deux religieux Piaristes auxquels il léguait sa bibliothèque et son cabinet, sous la condition de les remettre aux Jésuites, s'ils étaient rétablis en Toscane. Il laissa tous ses manuscrits au sénateur J.-B. Nelli, qui possédait déjà ceux de Galilée et de plusieurs autres savants dont la Toscane s'honore à juste titre. Le P. Ximenès s'était composé cette épitaphe :

Qui didici astrorumque vias, undasque fluentes,
Hoc cinis exiguus nunc jaceo in tumulo;
Parte tamen meliore mei super astra vocatus
Gratulor æterni Numinis ore frui.

A beaucoup d'érudition, il joignait le talent de mettre ses découvertes à la portée des intelligences les plus vulgaires. Toujours clair, précis et méthodique, il parlait avec éloquence et captivait l'attention de ses auditeurs. Placé dans un poste important, il ne pouvait manquer d'envieux, mais il compta parmi ses amis les hommes les plus distingués de son temps. Son noble désintéressement, sa prodigieuse activité, la constance avec laquelle il poursuivit l'exécution des projets qu'il avait conçus pour l'utilité publique, lui assurent une place parmi les plus grands hommes de l'Italie au dix-huitième siècle. Il était associé des

académies des sciences de Paris et de Pétersbourg, et membre de celles de Vérone et de Sienne. Ses ouvrages sont : I. *Osservazione dell' aurora boreale del dì 3 febbrajo 1750, a cui s'aggiugne lo scioglimento d'un nuovo problema per calcolarne le distanze, secondo l'ipotesi del Mayer*, etc. — *Osservazione dell' aurora boreale comparsa la notte del dì 26 agosto 1756*. Ces deux observations ont été publiées dans la première Décade des *Symbol. Litterar.* de Gori. II. *Notizia de' tempi, de' principali fenomeni del cielo nuovamente calcolati*, etc., Florence, 1751, in-8°. Cet ouvrage, fait sur le plan des *Éphémérides*, a été continué pour les années 1752 et 1753. III. *Primi elementi della geometria piana*, Venise, 1751, in-8°. IV. *Dissertazione meccanica di due stromenti che posson servire alla giusta stima del viaggio marittimo, e della velocità dell' acque e de' venti*, Florence, 1752. V. *Dissertatio de maris æstu, ac præsertim de viribus lunæ solisque mare moventibus*, ibid., 1755, in-4°. de 58 pag. VI. *Del vecchio e nuovo gnomone fiorentino, e delle osservazioni astronomiche*, etc., *fatte nel verificarne la construzione lib. IV*, ibid., 1757, grand in-4°., fig. Cet ouvrage, précédé d'une histoire de l'astronomie en Toscane, et rempli d'observations curieuses sur l'astronomie, la physique et l'architecture, acquit à Ximenès une grande réputation. VII. *Osservazione del passagio di Venere sotto il disco solare, accaduto la matina del dì 6 giugno 1761*, ibid., in-4°. de 8 p. VIII. *Dissertazione intorno alle osservazioni solstiziali del 1775*, Livourne, 1776, in-4°. de 137 pag. Dans cet ouvrage il a corrigé et perfectionné son traité *Del vecchio gnomone*, auquel on doit le réunir. « L'auteur, dit Lalande, trouve la diminution séculaire de l'obliquité de l'écliptique d'environ 35″ au lieu de 50″ que supposaient la plupart des astronomes ; et je crois que son résultat est plus vraisemblable. » *Bibliog. astronomiq.*, 551. IX. *Nuove sperienze idrauliche fatte ne' canali e ne' fiumi per verificarne le principali leggi e fenomeni dell' acque correnti*, Sienne, 1780, in-4°. Cet ouvrage est très-estimé. X. *Ristretto dell' osservazione dell' ecclissi solare del dì 17 octobre 1781*, Rome, in-4°. de 8 pag., inséré dans le *Journal des savants*, mars 1782, 185. XI. *Teoria e pratica delle resistenze de' solidi ne' loro attriti*, Pise et Florence, 1782, 2 vol. in-4°. XII. *Raccolta di perizie ed opuscoli idraulici*, etc., Florence, 1781-86, 2 vol. in-4°. Ce grand ouvrage, enrichi d'un grand nombre de planches, devait former six volumes dont le dernier aurait contenu un dictionnaire hydraulique ; mais l'auteur n'a pas donné suite à ce projet. On trouve encore divers opuscules de Ximenès dans les journaux scientifiques, et dans les Mémoires des académies dont il était membre, principalement de Vérone et de Sienne. Les ouvrages que l'on peut consulter sur ce grand mathématicien sont : 1°. son *Éloge* par l'abbé Louis Brenna, dans le *Giornale di Pisa*, LXIV, 91 ; 2°. un autre *Éloge* par Palcani dans les *Memorie della società ital.*, Vérone, 1790 ; réimprimé séparément, Bologne, 1791 ; el *Nuov. Dizion. istorico*, Bassano, 1796, et enfin le *Supplem. Bibl. soc. Jesu*, par le P. Caballero, 284-86. W—s.

XIMENÈS (AUGUSTIN - MARIE, marquis DE), mort en 1817, doyen des colonels et des poètes français, naquit à Paris, le 26 février 1726, d'une ancienne famille originaire d'Espagne. Joseph, comte de Ximenès (1), son aïeul, entra au service de France en 1657, et mourut lieutenant-général des armées du roi, en 1706. Il eut deux fils, dont l'aîné fut tué à Oudenarde, en 1708, à la tête de son régiment : le plus jeune, Augustin, marquis de Ximenès, se distingua à Oudenarde, à Malplaquet, à Denain, fut nommé maréchal de camp en 1734, fit, comme marécbal-général-des-logis, les campagnes de 1733, 1734 et 1735 à l'armée du Rhin, et mourut en 1746, à Volin en Bohême. Le fils de ce brave officier, Augustin-Marie, suivit d'abord, comme ses aïeux, la carrière des armes; il se distingua à Fontenoi, sous les yeux du maréchal de Saxe, dont il était aide-de-camp, et parvint au grade de mestre-de-camp; mais dès que la mort de son père lui permit de se livrer à ses goûts d'indépendance, il quitta le service sans avoir obtenu la croix de Saint-Louis, et devint un poète médiocre, un habitué de coulisses, de cafés et d'académies : c'était un triste lot pour un homme qui avait la perspective assurée de devenir officier-général. Il n'était cependant doué d'aucun des avantages qui constituent l'homme à bonnes fortunes : il avait au contraire en partage les désagréments de la laideur et de la malpropreté portés au dernier point. C'est à Ximenès, indécis sur la manière dont il ferait mourir un de ses héros tragiques, que le comte de Thiars dit en se bouchant le nez : « Je le sais bien, moi : » vous l'empoisonnerez. » Ximenès avait la manie du jeu des échecs, comme celle des vers; et c'est ainsi qu'avec de la naissance, de la fortune, avec une véritable instruction et un goût littéraire très-pur, il ne fut jamais qu'un personnage ridicule. Après s'être ruiné avec des comédiennes, il voulut réparer les brèches de sa fortune par un mariage d'argent. Il se mésallia et n'eut pas l'esprit de s'enrichir (avril 1768). Celle qu'il épousa était la fille d'un Lyonnais, nommé Jourdan, auteur de quelques romans peu connus. La marquise de Ximenès se prétendait parente de M. Berthier de Sauvigny, qui n'était pas au reste d'une extraction bien relevée. Avant ce mariage, Ximenès avait songé à profiter de l'affection que lui témoignait Voltaire, pour épouser Mme. Denis, la nièce de ce grand poète, dont il convoitait la succession; mais elle eut le bon esprit d'échapper à ce péril! Les liaisons de Ximenès avec Mlle. Clairon, qui finit par se moquer de lui, le couvrirent d'un nouveau ridicule; et si l'on en croit Voltaire (Lettre à d'Argental), le marquis eut trois rendez-vous avec l'actrice, *perdit partie, revanche et le tout.* Ses relations avec l'auteur de la *Henriade* ne laissaient pas cependant de lui donner quelque relief. Par une espèce d'adoption très-honorable, Voltaire fit insérer plusieurs fois dans ses éditions des vers du marquis; et les éloges qu'il lui prodigua furent quelquefois mérités. En 1750, Ximenès présenta au concours de l'académie un discours où l'on trouve ces vers, que Voltaire lui-même n'aurait pas désavoués :

Il est des rois sans force et nés dans l'indolence,
Que la mollesse endort, que l'intérêt encense.

(1) On prononce, Chimènes.

Fantômes élevés sur un trône avili,
Ils passent comme un songe, et tombent dans l'oubli.

Sous ces règnes de deuil, le mérite inutile
Languit, découragé, dans un obscur asile;
Et des hommes divins y vivent méconnus,
Mais laissent en mourant un nom qui ne meurt plus.

Illustres malheureux! vos ombres consolées
Abandonnent aux rois l'orgueil des mausolées;
La mort y foule aux pieds le faste qui les suit :
Votre empire commence où leur règne finit.

« Je conserve votre poème, qui mé» ritait le prix, écrivait Voltaire à » Ximenès; c'est le sort des Xime» nès d'être vengés de l'académie par » le public (2). » En 1752, le marquis osa briguer les palmes dramatiques. Sa tragédie d'*Épicharis*, donnée sur le Théâtre-Français, n'eut qu'une représentation. Le comte du Luc, ami de l'auteur, mais qui perdait rarement l'occasion d'un bon mot, applaudissait de toute sa force au milieu des huées générales. Quelqu'un lui en témoignant sa surprise : « *Moi, Messieurs*, dit-il, *je suis très-content, je n'en attendais pas tant du marquis.* » Voltaire cependant n'avait pas conçu une si mauvaise idée de cette tragédie, dans laquelle il trouvait de beaux vers. Avant cette malencontreuse épreuve, Ximenès avait déclaré que si sa pièce réussissait il n'en ferait point d'autre; mais que si elle n'obtenait pas de succès il tâcherait de mieux faire une seconde fois. Il donna donc, dès l'année suivante, *Don Carlos*, tragédie, qui, sans être meilleure que la première, eut plus de succès. Le style a du naturel, mais il est sans force. On en peut juger par cette faible imitation d'un des plus beaux vers de Virgile : *Haud ignara mali, miseris succurrere disco* :

Les cœurs des malheureux n'en sont que plus sensibles.

(2) Allusion à la Chimène du Cid.

Don Carlos fut joué sur le théâtre de Lyon en 1761. *Amalazonte*, représentée au théâtre de la cour en 1754, avait suivi de près *Don Carlos*. Ximenès fit cette troisième fois encore moins bien que la seconde. Les épigrammes et les bons mots ne tarissaient ni sur l'auteur, ni sur ses tragédies. On fit au sujet de la première et de la dernière cette épigramme imitée de Boileau :

Après Épicharis
Les ris ;
Après Amalazonte
La honte.

Ces différentes pièces ont été imprimées; et quelques scènes peuvent se lire avec plaisir. La versification est de la bonne école. Malheureusement l'auteur, qui avait bien lu nos grands poètes, consultait trop sa mémoire en composant. Un jour qu'il lisait une de ses tragédies à l'abbé de Voisenon, celui-ci, copiant une des plaisanteries de Piron, se levait à tout instant pour faire une profonde révérence. *A qui diable en avez-vous, avec toutes vos salutations?* lui dit à la fin le poète impatienté. — *Encore faut-il être poli*, repartit l'abbé, *et saluer les gens de sa connaissance quand ils passent.* Aguerri contre les traits de la satire, Ximenès se prêtait de bonne grâce à la raillerie; mais il ne laissait pas, quand il voulait s'en donner la peine, de repousser les agressions avec d'heureuses reparties. On lui avait un jour emprunté sa petite maison pour une partie de plaisir : on craignit qu'il ne voulût en être; et l'on cherchait différentes tournures pour lui donner à entendre qu'il fallait faire les choses au mieux et n'y pas venir. Après avoir joui quelque temps de l'embarras avec lequel on lui faisait ces insinuations, il dit enfin : *Soyez tranquilles, Messieurs, j'use de ma petite maison*

comme de ma petite loge à l'Opéra; je n'y vais que quand les bons acteurs jouent. Il serait trop long et assurément fort peu intéressant de suivre Ximenès dans la foule d'intrigues dramatiques et de querelles littéraires auxquelles il prit part dans sa longue carrière. Ceux qui sont curieux de ce genre d'anecdotes peuvent consulter surtout les *Mémoires de Bachaumont*. La correspondance de Voltaire nous apprend qu'avant que d'Argental fût chargé de ce soin, Ximenès voulut aussi se mêler de protéger les productions de ce grand poète, bien que celui-ci ne l'en priât nullement. Lors des obstacles qu'éprouva la représentation des *Guèbres*, il se porta d'office l'avocat de cette tragédie auprès de l'autorité. Ses démarches indiscrètes déplurent; et Voltaire fut obligé de les désavouer. « S'il était permis de vous parler sérieusement, écrivait-il au duc » de Richelieu, je vous dirais que je » n'ai jamais chargé M. de Ximenès » de vous parler des Guèbres ni de » vous les présenter. Il a pris tout cela » sous son bonnet, qui ne vaut pas » celui du cardinal de Ximenès, dont » il prétend pourtant descendre en » ligne droite. Je lui suis très-obligé » d'aimer les Guèbres; mais je ne » l'ai assurément chargé de rien. » Ximenès n'avait pas été ainsi désavoué lorsque, se faisant l'instrument des animosités de Voltaire, il s'était déchaîné contre J.-J. Rousseau, dans quatre Lettres en prose sur la *Nouvelle Héloïse* (1761). Le patriarche de Ferney lui en sut au contraire un gré infini. « Il (Rousseau) ne mé» rite pas le mépris dont M. de Xi» menès daigne l'accabler » (Lettre à Damilaville, 1761). — « M. le » marquis de Ximenès, ajoutait-il » dans une autre lettre au même, a » daigné s'abaisser jusqu'à couvrir » de ridicule son ennuyeux et imper» tinent roman. » On a peine à concevoir aujourd'hui le langage injurieux de Voltaire envers Rousseau qui, malgré les torts qu'on peut lui reprocher, n'en est pas moins un grand écrivain. L'auteur d'*Épicharis* était destiné à survivre de près d'un demi-siècle à l'espèce de célébrité que lui avaient value ses tragédies et quelques pièces de vers assez bien tournées, dont le principal mérite était celui de la circonstance. Lui-même porta un coup mortel à sa petite renommée littéraire, en réunissant dans un volume, sous le titre d'*OEuvres*, toutes les études, tous les essais poétiques de sa jeunesse (1772). On y trouve quelques héroïdes et plusieurs morceaux de l'Iliade traduits en vers alexandrins. Vingt ans après, Ximenès donna un nouveau recueil de ses poésies, sous le titre de *Codicille d'un vieillard* (1792); et sa renommée poétique n'y gagna pas davantage. Il vivait alors dans l'obscurité, fréquentant toujours, mais seulement encore comme amateur de l'art, car il était très-pauvre, les actrices et les beaux-esprits du dernier ordre; passant ses journées à jouer aux échecs au café de la Régence, et ses soirées au balcon dans les foyers des spectacles, où il avait ses entrées. De temps en temps il publiait quelques articles dans le Journal de Paris; et ses petits vers étaient toujours au service de la circonstance. Il se montra partisan de la révolution, mais avec désintéressement et sans fanatisme. Il ne prit aucune part aux événements, et ne remplit aucune fonction publique. Au temps de Robespierre, il n'échappa

à la persécution qu'en prenant la qualité de *doyen des poètes sans-culottes*. Il fut aussi le poète des théophilantropes. Quand le pouvoir de Napoléon remplaça les gouvernements révolutionnaires, la muse septuagénaire de Ximenès lui inspira quelques vers bien louangeurs, qui lui valurent une pension. Il en fut de même au rétablissement des Bourbons, en 1814. Du reste, ces variations étaient sans conséquence. En politique il était toujours de l'avis de tout le monde. Après la restauration, il fut décoré de la croix de Saint-Louis (1816). Il avait alors quatre-vingt-onze ans; ce qui fit dire que, le jour de sa réception, il était à-la-fois le plus jeune et le plus vieux des chevaliers de cet ordre. Il était en outre alors le doyen des chevaliers de Malte. Le 11 mai de l'année suivante, il fit des vers sur le soixante-douzième anniversaire de la bataille de Fontenoi, et mourut vingt jours après, dans la quatre-vingt-douzième année de son âge, après avoir reçu les secours de la religion. On a du marquis de Ximenès, outre les tragédies dont on vient de parler : I. *Essai de quelques genres divers de poésie*, 17.., in-8°. II. *Les Lettres ont autant contribué à la gloire de Louis XIV qu'il avait contribué à leurs progrès*, poème, 1750. III. *Ode sur l'inoculation*, 1756. IV. *César au sénat romain*, poème, 1759. V. *Lettres portugaises, en vers* (publiées sous le nom de Mlle. Dol***), Lisbonne (Paris), 1759; réimprimées à Francfort-sur-le-Mein, en 1760, à la suite des *Quatre parties du jour* de l'abbé de Bernis. C'est une imitation en vers de la première et de la quatrième des fameuses Lettres d'une religieuse portugaise à un officier français (*V.* Guilleragues, Subligny). VI. Poème sur l'*Amour des lettres*, 1771. VII. *Discours* en vers, à la louange de Voltaire, suivi de quelques autres Poésies, et précédé d'une Lettre à l'auteur, 1784, in-8°. VIII. *Mon Testament, en vers et en prose*, Bouillon et Paris, 1787. Les opuscules de Ximenès en prose sont, outre les Lettres sur la Nouvelle Héloïse, 1°. *Lettre sur Oreste*, 1748; 2°. *Lettre à J.-J. Rousseau sur l'effet moral du théâtre*, 1758; 3°. *De l'influence de Boileau sur son siècle*, 1786. Il y avait quelque mérite à faire l'éloge de Boileau, à cette époque, où, suivant l'exemple de Marmontel, tant d'écrivains se faisaient un jeu de dénigrer le législateur du Parnasse. Aussi le chevalier de Cubières adressa à Ximenès une lettre dirigée contre Boileau, et qui est un monument de délire et d'audace. Ximenès prétendait savoir tous les vers de la langue française, et surtout des pièces de théâtre. Sa mémoire en effet était prodigieuse. Mme. Denis, pour l'embarrasser, composa sur-le-champ un vers, et lui demanda dans quelle pièce il se trouvait : *Dans la Chercheuse d'esprit*, lui dit Ximenès. Il avait eu, en 1772, le desir d'être de l'académie française; et il se consola facilement de n'avoir pas réussi. Palissot, dans ses *Mémoires littéraires*, cite, à cette occasion, des vers très-piquants que Ximenès fit sur sa mésaventure. On lui a attribué faussement le *Voyage autour de ma chambre* de M. de Mestre (*V.* de Mestre, au Supplément). D-r-r.

XIMENO (Vicente), savant biographe, était né vers la fin du dix-septième siècle, à Valence, capitale du royaume de ce nom, d'une famille honorable. Ayant achevé ses

études avec succès, il embrassa l'état ecclésiastique, se fit recevoir docteur en théologie, et fut pourvu d'un bénéfice de la cathédrale, qui lui donnait rang parmi les chanoines. Son goût pour les lettres et pour les recherches d'histoire lui valut, avec l'amitié de ses compatriotes les plus distingués, tels que Gregor. Majano et le P. Buriel, une place à l'académie de Valence. Le P. Jos. Rodriguez, religieux trinitaire, avait laissé une Bibliothèque de Valence (*Bibliotheca valentina*), dont l'impression était commencée lorsqu'il mourut en 1703. Depuis cette époque, ses confrères refusaient obstinément de faire paraître un ouvrage qui devait ajouter à l'illustration du pays. D. Vicente, cédant aux instances de ses amis, résolut de dédommager les savants de la privation que leur imposait le caprice de quelques moines, en publiant une histoire littéraire du royaume de Valence. Il employa quatorze ans à visiter les archives des chapitres et des abbayes, pour recueillir les matériaux qui lui étaient nécessaires, et, aidé des recherches du P. Rodriguez, il fit paraître enfin son travail sous ce titre : *Escritores del regno de Valencia, chronologicamente ordenados desde el anno 1238 de la christiana conquista de la misma ciudad hasta el de 1747*, Valence, 1747-49, 2 vol. in-fol. En tête du premier volume est une dissertation sur l'état des lettres dans le royaume de Valence, sous les Romains, les Goths et les Maures. Vient ensuite la notice chronologique des écrivains depuis la conquête de ce royaume sur les Arabes, par Jayme ou Jacques, roi d'Aragon, dit le Conquérant (*V.* ce nom, XXI, 422). Parmi leurs ouvrages, l'auteur a soin de distinguer les manuscrits de ceux qui sont imprimés, dont il indique les différentes éditions, le nombre de volumes et le format. Plusieurs points d'histoire littéraire y sont discutés avec beaucoup d'érudition, et une critique judicieuse. Les *Escritores de Valencia* forment une histoire complète de la littérature de ce royaume, et méritent d'être placés dans les cabinets des curieux à côté de la *Bibl. hispana* de Nicol. Antonio (*Voy.* ce nom), dont ils sont le complément nécessaire et presque indispensable. Cet ouvrage est assez rare en France. On en trouve deux extraits intéressants dans les *Mémoires de Trévoux*, 1750. II, 830-57, et 1040-57. W—s.

XIPHILIN (JEAN), patriarche de Constantinople, était d'une illustre famille de Trébizonde. Sa naissance l'appelait à siéger un jour parmi les sénateurs; mais désabusé promptement des vanités du monde, il embrassa la vie monastique, et se retira dans une des solitudes du mont Olympe, résolu d'y passer le reste de ses jours entre la prière et l'étude. Cependant après la mort de Lichude, en 1066, il fut élu son successeur sur le siége de Constantinople. Forcé de céder aux vœux du peuple et du clergé, il gouverna pendant douze ans l'Eglise d'Orient avec beaucoup de zèle, et mourut en 1078. Quelques courtisans lui ayant persuadé qu'on pensait à mettre son frère sur le trône, il consentit à supprimer la promesse qu'avait signée la princesse Eudoxie de ne pas se remarier (*V.* EUDOXIE, XIII, 473); mais c'est la seule faiblesse que lui reproche l'histoire; et il serait facile de l'excuser. On a de ce prélat : *Oratio in crucem seu in tertiam jejuniorum hebdomadem*; le P. Gretzer l'a pu-

bliée en grec et en latin, dans son recueil *De cruce*, II, 1449; — *Decreta duo de sponsalibus*, dans le *Jus græco-roman.* de Leunclavius, III, 211; — *Decretum de nuptiis prohibitis*, ibid., IV, 266. Trois *Constitutions* sur des matières ecclésiastiques. La première, en date du 26 avril 1066, faite dans un concile auquel assistèrent vingt-huit métropolitains ou archevêques, contient un réglement canonique sur les fiançailles. D'après cette constitution, les fiançailles, légitimement contractées, produisent, quand même elles n'ont point été suivies du mariage, le même effet que l'empêchement d'affinité; de sorte que les parents des fiancés sont inhabiles à contracter mariage entre eux. Ce réglement, qui n'est point connu dans l'Église romaine, fut confirmé, en 1080, par une bulle d'or de l'empereur Nicéphore Botoniate. La seconde constitution de Xiphilin confirme la précédente. Dans la troisième, qui est du 16 février 1070, le patriarche dit : « Voyant que plusieurs ecclésiastiques et religieux plaident les causes d'autrui devant les tribunaux ecclésiastiques, cet usage étant contraire aux lois de l'Église, nous ordonnons qu'à l'avenir, il sera défendu aux religieux et ecclésiastiques de plaider devant un tribunal, quel qu'il soit; car la plaidoirie est évidemment une action mercenaire, que nous ne laisserons point impunie. Notre ordonnance sera lue aux juges séculiers, afin qu'ils n'admettent aucun ecclésiastique à plaider devant eux. La bibliothèque du Vatican possède un recueil manuscrit des *Homélies* de Xiphilin, pour tous les dimanches de l'année. Voy. Cave, *Script. ecclesiast. Histor. litter.*, I, 146. G-Y et W-S.

XIPHILIN (Jean), neveu du précédent (1), avec lequel on l'a souvent confondu, vivait sous le règne de l'empereur Michel Ducas. C'est à lui qu'on doit l'*Abrégé de Dion Cassius*, que la perte d'une grande partie de l'ouvrage de cet historien rend très-précieux. Cet abrégé commence au trente-cinquième livre de Dion, et contient la suite de l'histoire romaine depuis les guerres de César et de Pompée jusqu'à la mort d'Alexandre Sévère. Xiphilin n'a guère fait que retrancher de l'original les digressions qui lui paraissaient embarrasser la marche des événements. Il conserve d'ailleurs les expressions mêmes de son auteur, comme on peut en juger par la comparaison de son travail avec les livres qui nous restent de Dion. Ainsi les éloges ou les critiques qu'on a faits de son style doivent se rapporter à Dion, dont il n'est que le copiste. On a reproché très-injustement à Jean Xiphilin d'avoir, quoique chrétien, transcrit tous les prodiges que rapporte son auteur (2); mais il a pris soin lui-même de repousser ce reproche, qu'il ne pouvait cependant pas prévoir. Toutes les histoires anciennes sont remplies du récit des merveilles qui précédèrent la bataille de Philippes, où fut décidé le sort de la liberté romaine. Dans un temps où les croyances religieuses étaient dans toute leur force, personne n'aurait osé penser qu'un si grand événement avait pu s'accom-

(1) Voy. son *Abrégé*, liv. 53.

(2) « Cet abrégé, dit *Chaudon*, est assez bien fait; mais le style manque de pureté et d'élégance; et l'abréviateur, quoique chrétien, copie tous les prodiges que rapporte son auteur. Il semble même qu'il donne la préférence à ces puérilités : ce qui ne donne pas une grande idée de la justesse de son esprit. » Le lecteur est à même d'apprécier le jugement de Chaudon, copié suivant l'usage par tous les *Dictionnaires* qui se sont succédé depuis cinquante ans.

plir sans l'intervention de la Divinité. Xiphilin déclare qu'il ne répétera point le récit de ces merveilles. « Je laisse, dit-il, à ceux qui sont curieux de pareils faits le soin de les recueillir. Quant à moi, je pense que Dion aurait dû ne s'y pas tant arrêter, et suivre en cela l'exemple de Polybe ». (Voy. liv. 47). L'*Abrégé* de Xiphilin fut imprimé pour la première fois, à Paris, par Rob. Estienne, 1551, in-4°., avec la traduction latine de Guill. Blanc d'Alby. Cette édition est rare et recherchée. On fait aussi beaucoup de cas de celle de H. Estienne, 1592, in-fol., avec les corrections d'Estienne lui-même et de Xylander. Fabricius a donné dans la *Bibl. græca*, la liste des éditions de Dion et de Xiphilin. Freytag a décrit les plus estimées avec son exactitude ordinaire dans l'*Apparat. litterar.*, II, 1310-23. L'*Abrégé* de Xiphilin a été traduit dans les principales langues de l'Europe; il l'a été en français par Bois-Guillebert (*V.* ce nom, V, 20), Paris, 1674, 2 vol. in-12: et par le président Cousin, ibidem, 1678, in-4°., et 1686, 2 volumes in-12. Cette dernière édition est plus rare et plus recherchée que celle in-4°. (Voy. le *Manuel du libraire* de M. Brunet). W—s.

XISTE, pape. *V.* SIXTE.

XIUS, empereur de la Chine. *V.* THSIN-CHI-HOUANG-TI.

XUARÈS ou SUARÈS (RODERIC), célèbre jurisconsulte espagnol, florissait dans le quinzième siècle, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle. Il avait fait ses études d'une manière brillante à l'université de Salamanque, sa ville natale. Cependant il ne voulut prendre aucun autre degré que le baccalauréat, disant qu'il valait mieux être le premier bachelier des Espagnes que le dernier des licenciés ou des docteurs. Ayant choisi sa résidence à Valladolid, il s'acquit une grande réputation par son savoir et par le talent qu'il déploya dans la défense des causes dont il était chargé. Devenu membre de l'audience royale de cette ville, il apporta dans l'exercice de ses fonctions beaucoup de zèle et d'intégrité. Il paraît que sur la fin de sa vie, Xuarès revint habiter Salamanque, puisqu'on sait que Ferdinand l'en nomma décurion. Les jurisconsultes espagnols les plus distingués, tels qu'Ant. Quesada, Did. Covaruvias, Gasp. de Baëza, citent toujours Xuarès avec éloge, et s'appuient fréquemment de son opinion. On a de lui : I. *Allegationes et consilia XXVIII*, Medina del Campo, 1555; Madrid, 1579, in-fol. II. *Repetitiones sive lecturæ in quasdam leges fori legum*, Salamanque, 1556. III. Divers *Opuscules* de droit. Ses ouvrages ont été recueillis et imprimés avec des notes de Did. Valdes, Valladolid, 1590, Francfort, 1594, Douai, 1614, in-fol. Voy. la *Bibliothec. hispan. nov.* d'Antonio, II, 271-72. W—s.

XUARÈS (GASPARD), botaniste, né, le 9 juillet 1731, à San-Iago del Estero, dans le Tucuman, province du Paraguay, entra jeune dans l'ordre des Jésuites, et professa plusieurs années la philosophie et la théologie dans divers colléges. Après la suppression de l'institut, il partagea le sort de ses confrères, qui furent amenés en Europe et transportés en Italie. Il s'établit aux environs de Rome, et partagea son temps entre la culture des lettres et celle de la botanique, science pour laquelle il avait toujours senti du penchant. Quelques écrits dans lesquels il ren-

dait compte des plantes qu'il avait observées dans ses excursions le firent connaître avantageusement des naturalistes; et l'on peut conjecturer qu'il aurait poussé plus loin ses travaux en ce genre si les événements de la guerre ne l'eussent forcé de les interrompre. Le P. Xuarès mourut à Rome le 3 janvier 1804. On a de lui : I. Trois opuscules intitulés : *Osservazioni filologiche sopra alcune plante esotiche, fatte nel* 1788, 1789 et 1790, Rome, 1789-92, in-4°. II. *Elogio de la señora Maria-Josephe Bustos Americana*, ibid., 1797, in-8°. III. *Vida iconologica del apostol de las Indias S. Francisco Xavier*, ibid., 1798, in-8°. Il a laissé manuscrites l'*Histoire de la province de Buenos-Ayres*, et des *Dissertations* sur le droit de la nature, le droit des gens et le droit de la paix et de la guerre. Voy. Caballero : *Bibl. soc. Jesu supplement.*, 286. W—s.

XYLANDER (GUILLAUME HOLTZMANN (1), connu sous le nom de), l'un des plus savants hommes du seizième siècle, naquit le 26 décembre 1532, à Augsbourg, de parents très-pauvres. Les dispositions étonnantes qu'il annonça de bonne heure pour l'étude, auraient été perdues si Wolf.Rolinger, patricien d'Augsbourg, ne se fût chargé de l'instruire, en attendant qu'il pût être admis dans les écoles publiques. Ses progrès dans les langues et la littérature anciennes surpassèrent encore l'attente de ses maîtres. A l'âge de seize ans, il traduisit vers pour vers le poème de *Tryphiodore* (*V.* ce nom), et cet essai fut imprimé à son insu par Oporin (Voy. l'*Epitome Bibl. Gesneri*, éd. de Fries, 315). Plus tard il alla perfectionner ses connaissances à Tubingue et à Bâle; et se rendit très-habile dans l'histoire, la théologie, la philosophie et les mathématiques. En 1558, n'étant âgé que de vingt-six ans, il fut choisi pour succéder à Jacq. Micyllus (*V.* ce nom, XXVIII, 600) dans la chaire de la langue grecque à l'académie de Heidelberg. Il venait de se faire connaître des savants par une traduction latine de l'*Histoire* de Dion Cassius (*V.* ce nom). Elle lui valut de la part des libraires des propositions qu'il aurait dû rejeter dans l'intérêt de sa gloire, puisque son traitement comme professeur le mettait à l'abri du besoin. Doué d'une facilité prodigieuse, il traduisit en peu d'années un grand nombre d'ouvrages; et quoique ses versions se ressentent nécessairement de la précipitation avec laquelle il les a faites, elles n'en ont pas moins obtenu le suffrage des philologues qui se sont bornés à les retoucher. Xylander fut honoré de l'estime de l'électeur Palatin Frédéric III, qui le nomma secrétaire des assemblées convoquées à l'abbaye de Maulbrun, pour statuer sur des points controversés parmi les protestants. Les gratifications qu'il reçut de ce prince ainsi que du duc de Würtemberg, et le produit de ses ouvrages, auraient dû l'enrichir; cependant il passa sa vie dans la misère; mais ce fut sa faute, si, comme le dit Scaliger, il s'enivrait tous les jours (2). Épuisé par l'excès du travail, et par l'abus des liqueurs fortes, il mourut le 10 fé-

(1) Deux mots allemands qui signifient *homme de bois*, et que, suivant l'usage des savants de l'époque, il a traduit en grec par *Xylander*. Ce nom s'est conservé en Allemagne jusqu'à nos jours. Un M. de Xylander, lieutenant-général bavarois, publiait en février 1820, avec M. d'Aretin, le 1er. cahier d'un journal d'opérations militaires, en allemand, Munich, Thienemann, in-8°.

(2) *Quoties erat ebrius*, Scaligerana.

vrier 1576, à l'âge de quarante-trois ans. De Thou, Is. Wossius, Huet, Wyttenbach, etc., parlent de Xylander avec éloge. Outre des éditions de la version latine d'*Euripide* par Mélanchthon; de *Théocrite* avec des scolies grecques et des notes, Bâle, 1558, in-8°.; d'Étienne de Byzance, *de urbibus*, 1568, in fol., et d'*Horace*, avec des notes, 1575, in-8°., on doit à Xylander des versions latines : I. De l'ouvrage de Psellus : *De quatuor disciplinis mathematicis opusculum*, avec des notes, Bâle, 1556, in-8°. II. De l'*Histoire* de Dion Cassius, ibid.; 1558, in-fol., avec la traduction corrigée de l'*Abrégé* de Xylander, par Guill. Leblanc, accompagnée de notes courtes, mais utiles. III. Des *Réflexions* de Marc Aurèle, Zurich, 1558, in-8°.; Lyon, 1559, in-12, gr. et lat.; Bâle, 1568, in-8°.; à cette édition revue et corrigée, Xylander a joint des traductions d'Antonius Libéralis, de Phlégon et d'Antigone Carystius, *de mirabilibus*. IV. Des *Vies* et des *OEuvres morales* de Plutarque, Bâle, 1561-70, 2 vol. in-fol. V. De la *Chronique* de Cedrenus, avec le texte grec, ibid., 1565, in-fol. VI. De *Strabon*, avec le texte grec, ibid., 1571, in-fol. VII. De *Diophante*, gr. et lat., ibid., 1575, in-fol. (*V.* Diophante, XI, 406). Cette version lui valut du duc de Würtemberg un présent de cinquante écus. On doit savoir gré de ce travail à Xylander, dit Montucla, quoique vicieux en plusieurs endroits, tant par le mauvais état du manuscrit (3) que par la difficulté de la matière et la hâte avec laquelle son indigence l'obligeait de travailler (*Hist. des mathémat.*, 1, 566). C'est à Xylander qu'on est redevable de la première traduction allemande des six premiers livres d'*Euclide*, Bâle, 1572; il a traduit dans la même langue l'*Histoire* de Polybe et le *Nouveau-Testament*. Enfin ses ouvrages sont : I. *De philosophiâ et ejus partibus carmen, et nonnulla aliâ carmina diversi argumenti*, Bâle, 1556, in-8°., à la suite de la trad. de Psellus, citée plus haut. II. *Schediasma de astronomico horologio Argentoratensi*, Strasbourg, 1575, in-4°. III. *Institutiones aphoristicæ Logicæ Aristotelis, ità scriptæ, ut adolescentibus proponi commodè, eorumque ad Aristotelea percipienda acuere ingenium et memoriam juvare possint*, etc., Heidelberg, 1577, in-4°. (4). IV. Une trad. en vers du poème de *Tryphiodore*, différente de celle dont on a parlé, imprimée à la suite de *Diodore de Sicile*, Bâle, 1578, in-fol. Il avait entrepris un *Dictionnaire géographique* que sa mort prématurée l'empêcha de terminer. On a recueilli quelques pièces de Xylander dans les *Deliciæ poetar. germanor.*, VI, 1139. Outre les auteurs cités dans le cours de cet article, on peut consulter Melch. Adam, *Vitæ philosophor.*; Freher, *Theatrum viror. doct.*, 1471; les *Éloges des hommes illustres* de Teissier; le *Dict.* de Bayle, et les *Mémoires* de Niceron, XIX, 397-408. Le portrait de Xylander est gravé dans la *Bibl. chalcogr.*, tome IV, de J.-J. Boissard. (*Voy.* Xipuilin). W—s.

XYSTE, que quelques savants ont confondu avec le pape S. Xiste ou Sixte Ier, est auteur d'une Liturgie imprimée en syriaque, dans le Missel des Maronites, en 1594,

(3) Il tenait ce manuscrit d'André Dudith.

(4) Cet ouvrage n'a pas été connu de Niceron.

et, en latin, dans le premier tome des *Liturgies orientales*, par Renaudot. On pense qu'il avait le caractère épiscopal, les évêques, chez les Syriens, ayant seuls le droit de composer et de publier des liturgies. On attribue au même Xyste des Discours ascétiques, qui n'ont point été rendus publics. Voy. *Assemani bibliotheca orientalis*, tome 1er., et *Catalogus librorum chaldæorum, auctore Hebediesus metropolitâ Sobensi*, publié par Abraham Echellensis, Rome, 1653, in-8°. G—y.

Y

YACOUB IBN-LEÏTS ou LAÏTH, surnommé AL-SOFFAR (*le chaudronnier* ou *l'ouvrier en cuivre*), à cause de la profession de son père, qui fut aussi la sienne, suivant plusieurs auteurs, a été, dans la Perse orientale, le fondateur de la dynastie des *Soffarides*, l'une des premières qui sapèrent les fondements de l'empire des khalifes abbassides. Leïts et ses trois fils, Yacoub, Amrou et Aly, habitaient un village du Seïstan, province que sa position et son éloignement de Baghdad rendaient depuis long-temps le foyer des révoltes. Sobre et ennemi des plaisirs, Yacoub trouvait dans ses économies un moyen de satisfaire sa générosité envers ses camarades. Mais appelé par instinct à de plus hautes destinées, il rougissait de son obscurité : il endurcissait son corps aux exercices les plus violents, et s'habituait à braver les plus grands périls. Son caractère ne se dément it pas un instant, et le conduisit enfin au but qu'il s'était proposé. Ses discours et son exemple ayant déterminé ses frères et ses compagnons à embrasser un état plus convenable à des gens de cœur, et qui n'est point réputé infâme chez les orientaux, il en fit des brigands, se mit à leur tête, et attaqua les caravanes. Mais plus stimulé par l'amour de la gloire que par l'intérêt, il laissait aux voyageurs une partie de leurs bagages, distribuait le reste à sa troupe, et ne gardait rien pour lui. Vers ce temps-là, Salih, fils de Nasr, Arabe d'une illustre naissance et d'une grande réputation, vivait à Bost, ville du Seïstan, et méditait d'enlever cette province aux Thahérides, qui gouvernaient, au nom des khalifes, toute la partie orientale de l'empire musulman. Le pillage de sa maison parut à Yacoub une entreprise digne de lui. Il y pénètre de nuit, enlève les objets les plus précieux ; mais, en se retirant, il fait un faux pas, croit avoir laissé tomber quelque bijou, cherche dans l'obscurité ce qui a pu le faire trébucher, et trouve un morceau de sel. Saisi de respect pour cette matière, que les musulmans regardent comme le symbole de l'hospitalité, il jette son butin, et s'éloigne au plus vite d'une maison qui lui semble sacrée. Cette aventure devint l'origine de sa fortune. Salih, soupçonnant la vérité, voulut en entendre le récit de la bouche même du fils de Leïts. Ce mélange d'audace, de religion, de bravoure et de franchise, lui plut dans un chef de voleurs. Il l'attacha à son service, et lui donna le commandement des

troupes avec lesquelles il s'empara du Seïstan, l'an 237 de l'hég. (852 de J.-C.). Mais Salih périt bientôt dans une bataille contre Thaher II, émir du Khoraçan, ou survécut peu à sa défaite. Yacoub continua de servir Darham, son frère, qui lui avait succédé, et il reprit le Seïstan, qui était rentré sous l'obéissance des Thahérides. Darham, prince faible et sans capacité, s'étant démis du pouvoir suprême, ou ayant été fait prisonnier par les troupes du khalife, Yacoub lui succéda par les suffrages de l'armée, que ses largesses avaient gagnée (1). Aussitôt que Yacoub fut maître du Seïstan, l'an 248 (862), il fit sur Herat une tentative dans laquelle il échoua complètement; mais pour réparer son imprudence il s'appliqua à fortifier ses états, à étouffer tous les germes de troubles et de discordes, et à se concilier, par sa douceur et son équité, l'affection de tous ses sujets. Pour consolider et sanctionner son usurpation, il lui fallait encore l'adhésion de l'émir du Khoraçan, et le diplôme du khalife. Il ne put les obtenir que par la force. La circonstance était favorable: les milices turkes, véritables gardes prétoriennes, ensanglantaient le trône des Abbassides, dont l'empire perdait chaque jour de ses anciennes limites, par suite des révoltes qui éclataient dans les provinces les plus reculées. Yacoub entre dans le Khoraçan, l'an 253 (867), s'empare de Herat, de Fouscheng, et ne les rend à l'indolent Mohammed, fils de Thaher, qu'en le forçant à renoncer au Seïstan. Tranquille de ce côté, il envahit le Kerman, deux ans après, bat et fait prisonniers successivement le lieutenant du gouverneur de Chiraz, et ce gouverneur lui-même. Cette double victoire lui soumet toute la province de Farsistan, et lui ouvre les portes de Chiraz, sa capitale. Mais ne voulant qu'effrayer le khalife, sans rompre avec lui, il lui envoie des présents aussi riches que curieux, accompagnés d'une lettre remplie de protestations d'obéissance et de respect; puis sans attendre le succès de sa démarche, il évacue ses conquêtes, et retourne dans ses états, emmenant avec lui ses deux prisonniers comme otages. Bientôt il obtint du khalife Motamed la cession authentique du Seïstan. Après avoir déjoué une conspiration tramée par les parents de Darham, et par quelques familles puissantes, qui s'indignaient d'obéir à un homme d'aussi basse extraction, Yacoub fit une nouvelle invasion dans le Farsistan, l'an 257 (871), afin d'arracher encore quelques concessions au khalife. En effet, Mowafek, frère et lieutenant-général de ce prince, pour éloigner le fils de Leïts, lui abandonna Balkh et ses dépendances, à condition qu'il irait sans retard en prendre possession. Yacoub s'y rendit aussitôt, réunit à ses états cette partie du Khoraçan, y recruta son armée, porta la guerre chez les princes idolâtres de Kaboul et de Rokhadje, et les ayant vaincus, fit charger de chaînes le premier, et mettre à mort le second, qui poussait l'orgueil jusqu'à se faire adorer sur un trône d'or. Il rétablit l'islamisme dans ces contrées; et les idoles, qu'il ravit à la vénération des peuples, accompagnèrent les magnifiques présents dont sa politique of-

(1) Les auteurs orientaux ne s'accordent pas sur ces faits; les uns attribuent à Leïts ce que nous venons de rapporter de son fils Yacoub, les autres ne faisant aucune mention de Salih, ou ne le plaçant qu'après Darham.

frit encore l'hommage au khalife. A peine de retour de cette brillante et fructueuse expédition, Yacoub tourna ses armes contre l'émir thahéride, qui avait refusé de lui livrer les émigrés du Seïstan (*V.* Mohammed Ben Thaher, XXIX, 234). Maître de Herat, pour la seconde fois, il marche sur Nichabour. Au lieu de combattre ou d'apaiser ce superbe ennemi, Mohammed lui envoie demander stupidement de quel droit il envahit le Khoraçan. « Voilà mes titres, » répond fièrement Yacoub, en tirant son épée. Cependant à l'approche des enseignes soffarides, Mohammed montre de l'énergie et du courage; mais ses troupes désertent, ses courtisans le trahissent, et les habitants, pour échapper aux horribles suites d'un assaut, implorent la clémence du vainqueur. Mohammed, arrêté dans sa fuite, est conduit à son ennemi, qui le retient prisonnier, et met fin, en 259 (873) à la dynastie des Thahérides. Yacoub signala son entrée dans Nichabour, par un grand acte de justice : il fit mourir tous les traîtres, et combla de faveurs Ibrahim, le seul qui fût resté fidèle à son maître. Les réfugiés seïstaniens avaient trouvé un asile auprès du prince alide Haçan, fils de Zeïd, souverain du Thabaristan. Yacoub, les ayant réclamés en vain, court à la vengeance. Il entre dans les états de ce prince en 260 (874), taille en pièces son armée, s'empare de Sari et d'Amoul, et se dispose à poursuivre Haçan, jusque dans le Deylem; mais des pluies qui tombèrent pendant quarante jours, inondant tout le plat pays, firent déborder les nombreux torrents dont il est entrecoupé, et forcèrent Yacoub de retourner dans le Khoraçan, après avoir perdu quarante mille hommes, emportés par les flots ou par l'insalubrité du climat. Malgré le mauvais résultat de cette expédition, il se fit un mérite auprès du khalife, d'avoir combattu un prince hérétique, et demanda l'investiture de toutes les provinces dont il s'était emparé. Mais Motamed, aux yeux de qui le fils de Leïts était un rebelle, un ennemi bien plus redoutable encore que Haçan, ne lui tint point compte de ce prétendu zèle. Ravi de son désastre, et le croyant abattu pour long-temps, il dépêcha partout des ordres de fulminer contre lui des malédictions dans toutes les mosquées, et excita ses voisins à lui faire la guerre. Yacoub perdit en effet Balkh, Termed, le Djouzdjan et quelques autres de ses dernières conquêtes, en 261 (875). Ces revers ne le rendirent que plus implacable dans sa haine contre le khalife. Le Farsistan venait de tomber au pouvoir d'un autre ambitieux qui n'avait lutté avec avantage contre les forces abbassides, qu'en épuisant les siennes. Yacoub l'attaqua, le vainquit, le tua dans une bataille, s'empara de ses trésors, et subjugua le Farsistan et l'Ahwaz. Enflé de ses prospérités, il ne met plus de bornes à ses prétentions, et marche sur Baghdad. Le khalife essaie en vain de le fléchir, en lui envoyant la patente d'investiture du Khoraçan, du Farsistan et du Thabaristan. Ce prince et son frère Mowafek se décident enfin à défendre la capitale, et s'avancent contre le rebelle, qui vient à leur rencontre, le 9 redjeb 262 (9 avril 876), dans les environs de Waseth. La fortune abandonna Yacoub dans cette journée. Sa valeur, son expérience, ses efforts ne purent résister aux talents, aux savantes manœuvres de Mowafek. Percé de trois flèches, dont une l'avait atteint

à la gorge, il fut obligé de fuir avec les débris de son armée, et d'abandonner son camp aux vainqueurs. Les ravages commis par les Zendjes, dans l'Irak, firent une diversion favorable aux projets du fils de Leïts, empêchèrent qu'il ne fût poursuivi, et lui laissèrent les moyens de réparer ses pertes, et de rentrer, dès l'année suivante, dans l'Ahwaz, évacué par ces barbares, avec lesquels il avait vraisemblablement contracté alliance. A la tête d'une armée formidable qui semble menacer et Baghdad et la famille des Abbassides d'une entière destruction, il arrive enfin à Djondischabour. C'est là que la Providence avait fixé le terme de ses jours. Une colique inflammatoire causée par l'excès de ses fatigues, plus encore que par les ardeurs d'un soleil brûlant, le force de s'arrêter. En vain les hommes de l'art prescrivent les remèdes propres à calmer le feu de ses entrailles. Yacoub, infatué du préjugé de la prédestination, s'y refuse obstinément. Sur ces entrefaites, arrivent des ambassadeurs du khalife. Au bruit de l'approche du conquérant soffaride, Motamed, entouré d'ennemis, avait pris le parti d'entrer en négociation avec celui qui lui paraissait le plus redoutable. Il lui envoyait donc une lettre pleine de témoignages de bienveillance et de considération, avec un diplôme qui lui conférait la souveraineté de toutes les provinces qu'il avait conquises, en exigeant seulement qu'il s'éloignât de l'Irak. Le fils de Leïts, loin d'être touché de cette démarche humiliante dont il connaissait le peu de sincérité, demeure inébranlable dans sa résolution; et, pour ôter au khalife tout espoir de paix et de réconciliation, il fait introduire ses ambassadeurs. Il était couché, ayant devant lui son épée avec des oignons et un pain d'orge et de son. « Voici, » leur dit-il, ma dernière réponse : » le mal qui me dévore peut seul dé» livrer votre maître de la terreur » que mon nom lui inspire. Qu'il » tremble, si je recouvre la santé; » cette épée terminera nos querelles, » et assurera ma vengeance. Mais si » je succombe dans la lutte, alors » j'irai dans le désert, où, reprenant » la frugalité de mon premier mé» tier, ce pain noir et ces oignons » suffiront à ma subsistance. » Avant que les ambassadeurs fussent de retour à Baghdad, Yacoub expira au mois de chawal 265 (juin 879). Il avait régné dix ans dans le Seïstan, et six dans le Khoraçan. Son frère, Amrou, lui succéda (*V.* Amrou, II, 63, et Khalaf, XXII, 342). Tous les historiens orientaux font l'éloge de Yacoub. Il posséda éminemment toutes les qualités nécessaires à un conquérant, à un fondateur de dynastie, et plusieurs des vertus qui caractérisent les bons rois. L'équité et la modération présidaient à ses jugements. Il n'abusa jamais de la victoire, et se montra humain à l'égard des vaincus. Doué d'une grandeur d'ame peu commune chez les hommes de basse origine, il ne se laissa jamais abattre par les revers; et son zèle pour la propagation de l'islamisme ne l'empêchait pas d'être tolérant en matière de religion. Il n'avait ni conseillers ni ministres, et ne communiquait à personne ses secrets ni ses projets, tant pour ses affaires particulières que pour celles de l'état. Il couchait seul dans sa tente, où l'on ne voyait d'autres meubles que ses armes et son tapis. Persuadé que les nombreux équipages embarrassent une armée, il voulait, par son exemple, accoutumer

ses officiers à se contenter en campagne du strict nécessaire. Ce prince, si simple sur sa personne, était magnifique dans son état militaire. Il avait une cavalerie excellente, dont les chevaux lui appartenaient et étaient nourris à ses dépens. Sa garde se composait de deux mille cavaliers d'élite, divisés en deux brigades, et distingués par leur masse d'arme; les uns la portaient d'or massif, et les autres d'argent. Sévère pour le maintien de la discipline militaire, il plaçait sa tente sur une éminence ou sur un échafaudage, d'où il voyait aisément tout ce qui se passait dans son camp. On ne peut reprocher à Yacoub que son ingratitude envers la famille de ses bienfaiteurs, sa conduite peu généreuse envers les princes thahérides, un orgueil excessif et une ambition démesurée qui nuisirent à l'affermissement et à la durée de sa puissance. Nul doute qu'il n'eût changé la face de l'empire musulman, si la mort ne l'avait pas surpris au moment où il allait opérer cette grande révolution.

A—T.

YACOUB Ier. AL-MANSOUR, roi de Maroc (V. MANSOUR, XXVI, 525).

YACOUB II AL-MANSOUR-BILLAH (ABOU YOUSOUF), cinquième prince de la famille des Merinides en Afrique, et premier roi de Maroc de cette dynastie, dont on peut le regarder comme le fondateur, succéda à son frère Abou-Bekr, l'an 656 de l'hégire (1258 de J.-C), et fut proclamé roi de Fez, à l'âge de quarante-huit ans. Beau et bien fait, il était affable, juste, pieux et libéral. Heureux dans toutes ses entreprises, il ne fut jamais vaincu. Il commença son règne par des actes de bienfaisance, fonda un hospice pour les malades et les fous, et assigna des pensions aux indigents, aux aveugles et aux orphelins. Ayant appris en l'an 658 (1260) que les chrétiens avaient surpris la ville de Salé, dont ils avaient massacré ou réduit en esclavage la plus grande partie des habitants, il marcha avec tant de diligence, qu'il les attaqua sans leur laisser le temps de s'y fortifier, et leur enleva cette conquête qu'ils n'avaient occupée que vingt-quatre jours. Yacoub fit construire une forte muraille du côté du fleuve, pour garantir cette ville d'une seconde invasion, et, afin d'accélérer les travaux, il encouragea les ouvriers en portant lui-même des pierres. La même année, il conclut la paix avec Omar al-Mourteda, roi de Maroc, et la rivière Ommer-Rabia fut fixée pour limite de leurs états. Mais, en 659, Omar recommença les hostilités. Il fit d'immenses préparatifs, et dépeupla sa capitale pour lever une armée formidable; cependant, quoiqu'il eût parmi ses troupes un corps d'auxiliaires portugais, elles furent totalement défaites. L'année suivante, Yacoub marcha sur Maroc, dans le dessein d'en former le siége; mais, ayant perdu un de ses fils dans une bataille que lui livra Omar, il retourna à Fez. En 662 (1264), il envoya un corps de trois mille hommes faire la guerre aux chrétiens d'Espagne. Ce furent les premières troupes merinides qui se montrèrent dans la Péninsule. Le roi de Maroc ayant conçu des soupçons sur la fidélité d'Abou Dabbous, son général, celui-ci se réfugia auprès du roi de Fez, et en obtint des secours par le moyen desquels il fit la guerre à son maître, le détrôna et le fit périr en 665 (1266). L'usurpateur avait promis à

Yacoub de lui céder la moitié des états dont il devait s'emparer. Mais, loin de tenir sa promesse, il renvoya l'ambassadeur de ce prince avec une réponse hautaine et menaçante. Le roi de Fez, indigné, allait tirer une vengeance éclatante de ce prince ingrat et perfide, lorsqu'il fut rappelé dans ses états par une diversion qu'y opéra Yaghmourasseu, roi de Telmesen, allié du roi de Maroc. Yacoub repoussa ce nouvel ennemi, le vainquit, mit ses provinces au pillage, revint, avec toutes ses forces, tomber sur Abou Dabbous, qui, en montant sur le trône, avait pris le titre d'*Al-Wathek-Billah*, et ravagea impunément ses états. Mais, voyant que le roi de Maroc, pour arrêter ces dévastations, s'était mis à la tête d'une armée, il feignit de fuir, et lorsqu'il eut attiré Wathek loin de sa capitale il fit volte-face, et l'attaqua vigoureusement. Après un combat sanglant, le roi de Maroc fut vaincu; étant tombé de cheval en fuyant, il fut tué, et l'on porta sa tête à Yacoub qui la fit exposer à Fez. Cet événement qui arriva le 9 moharrem 668 (8 septembre 1269) mit fin à la dynastie des Al-Mohades, fondée par Mohammed al Mahdy ben Toumert, et devenue si puissante sous ses trois premiers successeurs (*V.* Toumert, Abd-el Moumen, Mansour, XXVI, 525, et Yousouf II, ci-après). Le vainqueur se rendit à Maroc, et y fut reconnu souverain de toute la Mauritanie. Il traita ses nouveaux sujets avec justice et bienveillance, et affermit sa domination par les soins qu'il prit de détruire les brigands et les petits tyrans qui, sous les faibles princes de la dernière race, avaient troublé la tranquillité de l'état et produit l'anarchie. Sollicité par le roi de Grenade, Yacoub se préparait à passer en Espagne, mais il fut retenu en Afrique, par une guerre qu'il fit malgré lui au roi de Telmesen. Après en avoir triomphé, il revint à son premier dessein; mais pour traverser le détroit, il fallait être maître de Tanger et de Ceuta qui formaient, depuis quelques années, un petit état. Il prit d'assaut l'une de ces places, en 672 (1273), et reçut les soumissions et le tribut du prince qui résidait dans l'autre. La ville et l'état de Sedjelmesse, anciennes dépendances du royaume de Maroc, étaient un motif de guerre contre le roi de Telmesen qui les avait enlevés aux Al-Mohades. Yacoub en fit la conquête en 673, et ayant conclu la paix avec Yaghmourassen il se rendit aux vœux de Mohammed II, roi de Grenade, qui, pour le déterminer, lui avait cédé Tarifa et Algeziras. Ce fut le 21 safar 674 (16 août 1275) que le monarque africain s'embarqua avec une armée de cinquante mille fantassins et de dix-sept mille cavaliers. Un de ses fils l'avait précédé, depuis trois mois, à la tête d'un corps de cavalerie. Yacoub, ayant réconcilié le roi de Grenade et le wali de Malaga, et concerté avec eux le plan de campagne, s'avança dans les plaines de l'Andalousie, et porta le ravage jusqu'aux bords du Guadalquivir. Son arrivée avait répandu l'épouvante en Espagne. Avant que les princes chrétiens eussent réuni leurs forces, le gouverneur d'Andalousie, don Nuño de Lara, eut la témérité de se mesurer avec l'armée africaine, près d'Écija, le 15 rabi 1er. 674 (8 septembre 1275). Il périt sur le champ de bataille avec la plupart des siens. Leurs têtes, au nombre de dix-huit mille, furent empilées, par ordre du vainqueur, en forme de pyramide, du haut de

laquelle les Muezzins appelèrent les musulmans à la prière. Le roi de Maroc envoya dans tous ses états la relation de cette mémorable journée, et emmena à Algeziras un immense butin et une foule de captifs des deux sexes; mais ayant échoué devant Écija et Séville, ne pouvant faire subsister son armée dans un pays dont il avait détruit les récoltes, et craignant que la flotte chrétienne n'empêchât son retour en Afrique, il conclut une trève de deux ans avec Alphonse X, roi de Castille, et abandonna l'Espagne, après un séjour de six mois. Quelques révoltes, et surtout la fondation de la nouvelle ville de Fez, dont il accéléra les travaux par sa présence, et la construction d'un château et d'une mosquée à Mékinez, l'occupèrent en Afrique. Il revint en Espagne; mais à l'exception d'une victoire qu'il remporta le 12 rabi 1er. 676 (13 août 1277), sur les Castillans, près de Séville, et de la prise d'Alcala, de Guadaïra, de Zahra et de quelques châteaux, ses hostilités ne furent en général qu'une suite continuelle de dévastations. Elles déterminèrent cependant Alphonse à demander la paix, qui fut conclue avec le roi de Grenade; Yacoub la ratifia seulement comme auxiliaire. Après avoir pris possession de Malaga que lui céda le wali, ennemi du roi de Grenade, ce prince retourna en Afrique; mais il y apprit bientôt que le gouverneur qu'il avait laissé dans cette place venait de la vendre au roi de Grenade, et qu'Alphonse ayant rompu la trève assiégeait Algeziras par terre et par mer. Retenu dans les environs de Maroc, par le serment qu'il avait fait de ne point en partir, qu'il n'eût châtié ou soumis un rebelle qui troublait cette contrée, il chargea son fils Yousouf de secourir Algeziras. Yousouf se rendit à Tanger, et y rassembla une flotte de soixante vaisseaux, auxquels se joignirent douze navires équipés par le roi de Grenade. Il aborda à Gibraltar, et ayant attaqué la flotte chrétienne, le 12 rabi 1er. 678 (23 juillet 1279), il remporta une victoire complète. L'infant don Pèdre qui commandait l'armée de terre, épuisée par les maladies, leva le siége en abandonnant ses tentes, ses machines et ses munitions. Algeziras fut ainsi délivré d'un blocus qui durait depuis un an. Le prince Yousouf y fit bâtir la ville actuelle sur l'emplacement qu'avait occupé le camp des chrétiens. Il accorda au roi de Castille une trève que son père refusa de ratifier. Le roi de Maroc se retira même à Sous, pour ne pas recevoir les ambassadeurs castillans que son fils lui amenait. Comme sa mésintelligence avec le roi de Grenade était favorable aux chrétiens, il invita ce prince à lui rendre Malaga, et à resserrer les nœuds de leur ancienne amitié. Loin de répondre à ces avances, Mohammed fit alliance avec le roi de Telmesen, et l'engagea à tomber sur les états de Maroc. Yacoub employa vainement encore les voies de la conciliation envers Yaghmourassen. Forcé de combattre, il le vainquit sur les bords du Tafnet, en 680 (1281), et le poursuivit jusqu'aux portes de la capitale; mais il s'en retourna sans en former le siége. L'infant don Sanche s'était révolté contre son père. Alphonse, abandonné de tous les potentats de l'Europe, implora le secours du roi de Maroc. Yacoub se rendit à Algeziras, l'année suivante, et s'avança jusqu'à Zahra, où il eut une entrevue avec le roi de Castille qui lui offrit sa

couronne en gage. Il traita ce prince avec les plus grands égards, lui donna cent mille dinars, et se joignit à lui pour assiéger Cordoue, où don Sanche s'était renfermé; mais ils levèrent le siége à l'approche du roi de Grenade, allié de l'infant. Au total, les exploits du monarque africain, pendant cette campagne et la suivante, se bornèrent à des dégâts affreux dans l'Andalousie et dans une partie de la Castille, et à la prise de quelques bicoques. Il enleva aussi quelques places à Mohammed, avec lequel il ne tarda pas à s'accommoder. Il en résulta de la froideur entre Yacoub et Alphonse qui mourut avec le regret d'avoir appelé un si dangereux auxiliaire. Sanche, son successeur, ayant grossièrement refusé la paix que le roi de Maroc lui fit offrir, celui ci reparut en Espagne en 684 (1285), et assiégea vainement Xerès. Mais ses ravages forcèrent enfin le roi de Castille à demander la paix. Yacoub mourut dans son palais d'Algeziras, le 22 moharrem 685 (20 mars 1286), âgé d'environ soixante-dix-sept ans, après en avoir régné vingt-trois comme roi de Fez, et dix-neuf comme roi de Maroc. Ce prince fut le plus puissant de sa race; quoiqu'il passât sa vie à la tête des armées, il protégea les lettres, et fonda des académies et des colléges. Il eut pour successeur son fils Yousouf IV. A—T.

YAGHMOURASSEN (ABOU-YAHIA BEN ZEÏAN), fondateur de la dynastie des Zeïanides et du royaume de Telmesen (Tremecen) en Afrique, appartenait à la puissante tribu des Zenates, et faisait remonter sa généalogie jusqu'à Aly, gendre de Mahomet. Profitant de la décadence de la dynastie des Al-Mohades en Afrique et en Espagne, et de la faiblesse des derniers rois de cette famille, il se révolta contre eux, et leur enleva Telmesen, Alger, Budjie, etc., dont il forma un état indépendant. Dédaignant le titre de roi, il prit, en raison de son illustre origine, celui de khalife : mais il ne fut reconnu pour tel que dans ses états; et cette qualité ne lui donna aucune suprématie religieuse dans les autres pays musulmans. Ce fut vers l'an 642 de l'hégire (1244 de J.-C.) qu'il se rendit indépendant. Il eut d'abord à lutter contre un autre ambitieux, Abou Hafs, fondateur de la dynastie des Hafsides et du royaume de Tunis, et il fut sur le point de succomber; mais un intérêt commun les unit bientôt; et ils vécurent depuis en paix. Trois ans plus tard, Yaghmourassen fut attaqué par le roi de Maroc, Abou'l Haçan Aly al Saïd, qui le força d'abandonner sa capitale, et de se renfermer dans la forteresse de Tagerart, avec sa famille et ses trésors. Il y fut bientôt assiégé; mais Al Saïd, s'étant imprudemment avancé, avec son vezir, pour reconnaître les fortifications de la place, fut surpris et tué, le 29 safar 646 (23 juin 1248), par les avant-postes du roi de Telmesen, qui le fit ensevelir honorablement. L'armée marocaine, privée de son souverain, décampa aussitôt, laissant ses tentes, ses armes, ses munitions et ses trésors au pouvoir de Yaghmourassen. Parmi le butin que fit le vainqueur, se trouva un exemplaire du Coran, écrit de la main du khalife Osman, le troisième des successeurs de Mahomet. L'ambition de Yaghmourassen lui fit perdre, dès l'année suivante, le prix d'une victoire si facile. Il osa attaquer Aboubekr, quatrième roi de la dynastie des Merinides, établie à Moquinez et à Fez; mais il fut com-

plètement défait près de Woudjda et du fleuve Elsly, et abandouna au vainqueur un immense butin. L'an 655 (1257), il voulut enlever Sedjelmesse au roi de Maroc ; mais il fut en concurrence avec le roi de Fez, qui, plus heureux que lui, le battit, et s'empara de cette ville. Elle tomba cependant, en 662, au pouvoir du roi de Telmesen, qui la posséda onze ans. Yaghmourassen, ayant plus à redouter de la puissance naissante des Merinides, rois de Fez, que de la puissance expirante des Al-Mohades, fit la paix avec le dernier roi de Maroc de cette famille, et entreprit de le soutenir contre les forces de Yacoub, roi de Fez. Il envoya faire le dégât dans les états de celui-ci ; mais il eut bientôt sur les bras le prince merinide, perdit sur les bords du Telag une troisième bataille, dans laquelle Omar, son fils aîné, fut tué, le 12 djoumadi 1er. 666 (29 janv. 1268), et regagna sa capitale dans un dénuement absolu. Deux ans après, Yacoub, ayant établi à Maroc la domination des Merinides sur les ruines de celle des Al-Mohades, devint pour Yaghmourassen un voisin redoutable ; mais, sollicité de porter secours aux Musulmans d'Espagne, il envoya proposer la paix au roi de Telmesen, qui répondit qu'il ne cesserait de faire la guerre aux Merinides, jusqu'à ce qu'il eût vengé la mort de son fils. Les deux armées se rencontrèrent en redjeb 670 (février 1272) dans les environs de Woudjda. Yaghmourassen y essuya une quatrième défaite, d'autant plus cruelle, qu'il y perdit encore un de ses fils. Toujours malheureux dans ses guerres avec Yacoub, il se vit enlever Sedjelmesse, en 673, et consentit à faire la paix, et à prendre part à la guerre de religion contre les Chrétiens d'Espagne. Il ne paraît pas cependant qu'il ait fourni son contingent de troupes : mais il entretenait des relations intimes avec le roi de Grenade ; et, lorsqu'il apprit que celui-ci était brouillé avec le roi de Maroc, il fit alliance avec lui, contre son éternel ennemi. Yacoub eut vainement recours aux négociations pour amener ce prince à une politique plus conforme à l'esprit de l'islamisme. Il fallut encore le combattre ; et Yaghmourassen, suivant sa coutume, perdit une cinquième bataille, sur les rives du Tafuet, en 680 (1281). Il mourut, l'année suivante, dans un âge fort avancé, après avoir régné environ quarante ans. Ce prince, que les auteurs orientaux dépeignent comme incomparable pour les talents militaires et politiques et pour la bravoure, s'était trouvé, dit-on, à soixante-deux combats. Jamais abattu par les revers et toujours prêt à les réparer, il conserva le royaume qu'il avait formé, et le transmit à son fils Omar, qui éprouva de plus grands malheurs. Le tumulte des armes n'empêcha pas Yaghmourassen de cultiver les lettres et d'attirer à sa cour un grand nombre de savants et de poètes. Le royaume de Telmesen, affaibli par ses guerres continuelles avec les rois de Maroc, qui le conquirent plusieurs fois, n'a pu jouer un rôle important dans l'histoire. Diminué dans ses limites par les fameux pirates Oroutch et Khaïr-eddin Barberousse, qui de ses debris formèrent le royaume d'Alger en 920 (1514), il fut enfin détruit par un de leurs successeurs, ainsi que la dynastie des Zeïanides, en 958 (1560), malgré les secours de Charles-Quint et de Philippe II, après avoir duré plus de trois cents ans. A—T.

YAHIA AL-BARMEKI (Abou-Aly), personnage aussi illustre par sa naissance que par son mérite, appartenait à la famille des Barmekides, vulgairement nommés *Barmecides* dans les romans et au théâtre. Feu Jourdain, qui a fourni aux premiers volumes de cette Biographie plusieurs articles orientaux, n'en a donné aucun qui fût relatif à quelque personnage de la race de Barmek. Il a renvoyé tout ce qu'il avait à en dire à l'article de Yahia, où il aurait donné un abrégé de l'histoire des Barmekides, d'après un travail plus étendu qu'il se proposait d'insérer dans les *Mines de l'Orient*. La cessation de cette importante collection et la mort de Jourdain ont empêché la publication d'un ouvrage qui, bien qu'annoncé long-temps à l'avance, était peut-être à peine commencé, ou n'existait même que dans la pensée et dans les extraits de cet orientaliste. Quoique nous ignorions ce qu'est devenu le travail de Jourdain, et que nous n'ayions pas eu l'occasion de nous livrer aux mêmes recherches, nous allons tâcher de le suppléer de manière à satisfaire la curiosité des lecteurs, en donnant une notice sur les Barmekides, d'après ce que nous en avons trouvé dans d'Herbelot, Abou'lfeda, Elmakin, Abou'lfaradj, et surtout dans la *Chrestomathie arabe* de M. Silvestre de Sacy.—La famille de Barmek était une des plus illustres de la Perse, et quelques auteurs pensent qu'elle descendait des anciens rois du pays. Ce qui paraît plus certain, c'est que les Barmekides étaient originaires de la ville de Balkh, où ils avaient occupé le vezirat et les charges les plus importantes. Suivant d'autres, ils avaient fondé dans cette ville une superbe mosquée nommée *Neu-Bahar*, sur le modèle du temple de la Mekke. Comme l'administration de cette mosquée était un droit que s'étaient réservé les fondateurs, celui d'entre eux qui était revêtu de cette charge portait, dit-on, le nom de Barmek, comme qui dirait intendant de la Mekke, et par suite le nom de Barmek resta à cette famille. Cette étymologie est, il faut l'avouer, très-peu vraisemblable. On en trouve encore une autre dans d'Herbelot, mais elle ne mérite guère plus de croyance. Le plus ancien Barmekide dont les auteurs musulmans fassent mention paraît avoir été un certain Djâfar, qui vint à Damas où tenait sa cour le khalife ommeyade Soleiman, fils d'Abd'el-Melek. Mais ce Djâfar ne figure que dans une histoire romanesque, rapportée en abrégé par d'Herbelot, et dont le texte arabe se trouve en entier aux manuscrits de la Bibliothèque du roi, avec une traduction française, par un jeune de langue, sous ce titre : *Histoire de Soliman et de Muslim*, n°. 82 des traductions in-4°. Pour s'en tenir à ce qui appartient réellement à l'histoire, on doit commencer celle des Barmekides à Khaled fils de Barmek, qui, s'étant attaché à la fortune des Abbassides, dont l'élévation avait commencé dans le Khoraçan, devint, suivant l'historien El-Makin, vezir d'Abou'l Abbas Al-Saffah, premier khalife de cette maison, et le fut encore du khalife Abou-Djâfar al-Mansour, suivant Fakhr-eddin Razi. Abou'lfeda nous apprend seulement que Khaled était un illustre Persan, qui, lorsque le khalife Al-Mansour fonda Baghdad, dissuada ce prince d'embellir cette ville aux dépens de Mad-aïn, ancienne résidence des Khosroès. Man-

sour désapprouva ce conseil, et reprocha même à Khaled d'avoir plus à cœur la gloire de ses ancêtres que celle de son souverain actuel. Mais lorsqu'après avoir commencé la démolition du palais de Mad-aïn, le khalife fit suspendre ce travail, parce que les frais surpassaient la valeur des matériaux (*V.* MANSOUR, XXVI, 514), Khaled lui conseilla de continuer, de peur qu'on ne dît qu'Al Mansour n'avait pas été assez puissant pour détruire les monuments de ces anciens monarques. Le khalife ne suivit point encore ce conseil, et laissa subsister les restes de la capitale des Sassanides; mais il ne sut point mauvais gré à Khaled de sa hardiesse, car il lui donna le gouvernement de Mossoul, l'an de l'hégire 148 (de J.-C. 765), année remarquable par la naissance du célèbre Haroun Al-Raschid, l'un des petits-fils du khalife, et de Fadhl, l'un des petits-fils de Khaled. Comme il n'y avait que sept jours de différence pour l'âge des deux enfants, les mères leur présentaient mutuellement la mamelle; ce qui prouve que déjà la famille des Barmekides était en grande faveur à la cour des Abbassides. L'an 161 (778), le khalife Mahdy confia l'éducation de son fils Haroun au sage Khaled, qui mourut probablement peu d'années après. Yahia, fils de Khaled, est représenté par tous les écrivains musulmans comme un personnage doué de toutes les vertus, de tous les talents civils et militaires. D'abord secrétaire du prince Haroun, il contribua beaucoup à lui assurer le khalifat, en dissuadant fortement le khalife Hady, son frère, du projet de déshériter ce prince des droits que lui donnait le testament de Mahdy, et de faire reconnaître son propre fils, encore enfant, pour son successeur. Ce fut Yahia qui anonça la mort de Hady à Haroun; et celui-ci, étant monté sur le trône, l'an 170 (786), donna la charge de vezir à son fidèle secrétaire. Yahia se montra digne de ce poste éminent. A la sagesse, à l'éloquence, aux lumières, il joignait le rare talent de se faire craindre, aimer et respecter, en employant à-propos la fermeté, la douceur, et surtout la libéralité, qualité héréditaire et tellement prédominante dans la famille des Barmekides, qu'elle était passée en proverbe, et que les exemples qu'on en cite surpassent toute croyance (1). Yahia pourvut à la sureté des frontières, maintint la tranquillité dans l'intérieur, remplit le trésor public, fit fleurir l'agriculture et l'industrie dans les provinces, protégea les lettres et les arts, dirigea toutes les affaires de l'empire, porta au plus haut point l'éclat du trône, et eut la principale part aux actes du règne heureux et brillant de Haroun Al-Raschid. Il eût quatre fils: Fadhl, Djâfar, Mohammed et Mousa, qui ne dégénérèrent pas de la vertu de leur père et de leur aïeul (2). Fadhl fut le plus généreux de tous les hommes, s'il faut en juger par les traits qu'en rapportent les auteurs extraits et traduits par d'Herbelot et M. de Sacy. Ses libéralités étaient excessives; les revenus d'un

(1) Nous n'en rapporterons qu'un trait, le moins étonnant et le plus court: Yahia ne montait jamais à cheval sans être muni de bourses qui contenaient chacune 100 pièces d'argent, et il les distribuait aux personnes qui s'offraient à sa rencontre.

(2) Une note de l'édition d'Aboul'feda, donnée par Adler, avec la traduction de Reiske, fait regretter que l'histoire n'ait pas transmis plus de détails sur Khaled, père de Yahia. On y voit qu'il surpassa son fils et ses petits-fils dans les vertus qui distinguaient particulièrement chacun d'eux. Il fut plus habile et plus prudent que Yahia; plus libéral que Fadhl; il eut un style plus élégant que Djâfar; plus de douceur que Mohammed, et plus de courage que Mousa.

prince auraient eu peine à y suffire. Il donnait des maisons, des terres, des millions, comme un autre aurait donné un diamant. Mais ce qui augmentait le prix de ses largesses, c'est qu'il y mettait autant de délicatesse et d'esprit que de magnificence. Il semblait se faire un jeu de causer les surprises les plus agréables à ceux dont il était le bienfaiteur. Avec une qualité si précieuse et qui supplée à tant d'autres, Fadhl n'était pas exempt de défauts : il avait de l'orgueil et l'humeur fâcheuse et difficile. Aussi, quoiqu'il fût le frère de lait du khalife Haroun Al-Raschid, ce prince avait plus de penchant pour le fils puîné de Yahia. En effet Djâfar ne se distinguait pas moins par son humeur douce et facile et par ses manières nobles et agréables, que par son éloquence, son esprit et son jugement. Il était le compagnon, l'ami, le confident de son maître; et c'est comme tel qu'il est si souvent représenté dans les *Mille et une nuits* (car le *Giafar* de Galland n'est autre que Djâfar). Le khalife lui avait confié l'éducation de son fils aîné, qui fut le célèbre Al-Mamoun. On trouve chez les auteurs orientaux plus d'anecdotes que de faits historiques sur la famille des Barmékides. On voit cependant que vers l'an 172 (788); Fadhl devait épouser la fille du khan des Turks Khozars, et que cette princesse étant morte à Berdaâ en Arménie, tandis qu'elle venait en Perse trouver son futur époux, les gens de sa suite publièrent à la cour du khan qu'elle avait été assassinée; ce qui dans la suite occasionna une invasion des Turks dans l'empire musulman. Il paraît que Fadhl était dès-lors gouverneur de Reï, de l'Irak Adjem, du Djordjan et du Thabaristân. L'an 176 (792), un prince de la maison d'Aly, Yahia, fils d'Abdallah, ayant, en sa qualité de descendant du prophète des musulmans, renouvelé les prétentions de sa famille, se fit proclamer khalife dans le Deylem. Fadhl marcha contre lui, par ordre de Haroun Al-Raschid, avec une armée de cinquante mille hommes; mais, au lieu de recourir aux armes, il envoya de riches présents au prince alide, avec une lettre remplie de témoignages de bienveillance et de politesse, par laquelle il l'engageait à se soumettre, et lui promettait de le prendre sous sa sauvegarde. Il lui envoya même, à sa demande, un sauf-conduit écrit de la propre main du khalife, et signé d'un grand nombre de témoins, choisis parmi les personnages les plus importants de la cour et de la capitale. Yahia licencia ses troupes, et se rendit auprès de Fadhl, qui le conduisit à Baghdad, et le présenta au khalife. Haroun accueillit d'abord favorablement son infortuné rival; mais dans la suite il le fit charger de chaînes, et donna à Djâfar la commission de le faire périr. Si Fadhl fut indigné de ce qu'un serment solennel avait été violé par le khalife, celui-ci ne fut pas moins courroucé de l'inexécution de l'ordre qu'il avait prescrit à Djâfar. Mais ces motifs réciproques de refroidissement entre les Barmékides et leur souverain n'éclatèrent que plusieurs années après. Fadhl était le lieutenant de son père Yahia ; aussi le nommait-on *le petit vezir*. Mais le monarque ayant demandé à Yahia de donner à Djâfar un département dans l'administration, le vezir lui confia la surintendance du palais du khalife, et depuis ce temps, Djâfar fut aussi appelé *le petit vezir*. Plus tard, Haroun chargea Yahia de retirer à

Fadhl le ministère du sceau, pour le donner à Djâfar. Le vezir écrivit donc à son fils aîné en ces termes : « Le prince des croyants t'ordonne d'ôter ton anneau de la main droite, pour le mettre à la main gauche. » Fadhl comprit le sens de ces paroles, et répondit : « J'obéis à l'ordre du khalife. Je ne crois pas être privé d'une faveur quand elle passe à mon frère, et je ne pense pas avoir perdu une place quand il en est investi. » On ne cite qu'une expédition militaire de Djâfar ; ce fut lorsqu'en l'année 180 (796) il conduisit une armée en Syrie, où il parvint à comprimer des factions qui déchiraient cette province depuis quelques années. Le crédit de ce personnage à la cour du khalife était tel, qu'un jour, dans une partie de débauche, ayant promis à un particulier, qui appartenait à la famille des Abbassides, de payer ses dettes, qui montaient à un million de drachmes, et de procurer à son fils le gouvernement d'Égypte et la main d'une fille du khalife, il remplit aussitôt la première partie de sa promesse, et obtint, dès le lendemain, du monarque, la ratification des deux autres points. Les Barmékides étaient parvenus au faîte de la gloire et de la puissance, lorsque la fortune les abandonna tout-à-coup. Mais leur chute était préméditée, comme on peut en juger par une anecdote que nous empruntons de l'ouvrage précité de M. de Sacy, et qui est rapportée par Bakhtischou, médecin de Haroun Al-Raschid. « J'entrai, un jour, dit-il, dans l'appartement du khalife, dont le palais, à Baghdad, n'était séparé de celui des Barmékides que par la largeur du Tigre. Il remarquait la foule qui se pressait à la porte de Yahia, fils de Khaled, et la multitude de chevaux qui y étaient arrêtés : « Que Dieu récompense Yahia, dit-il; en se chargeant seul de tout l'embarras des affaires, il m'a soulagé de ce soin, et m'a laissé le temps de me livrer aux plaisirs. » Quelque temps après, je me trouvai encore chez ce prince, qui regardant par les fenêtres de son palais, et observant la même affluence d'hommes et de chevaux que la première fois, devant celui des Barmékides, laissa échapper ces mots, qui me parurent le pronostic de leur disgrâce : « Yahia s'est emparé de toutes les affaires; il me les a toutes enlevées; c'est lui qui exerce le khalifat, et je n'en ai que le nom. » On attribue plusieurs motifs à la catastrophe de cette famille. La haine de ses envieux qui ne cessaient de la desservir et de la calomnier; le soupçon plus ou moins fondé que les Barmékides favorisaient et pratiquaient secrètement le Zendikisme, secte qui avait quelques rapports avec la religion des mages qu'avaient suivie leurs ancêtres; l'ombrage que portaient au khalife leur puissance et leurs richesses; enfin le tort impardonnable que leur donnait à ses yeux la supériorité de leurs talents. A ces causes générales se joignirent deux griefs personnels à Djâfar, et qui lui attirèrent un traitement plus cruel qu'à son père et à ses frères. Loin de faire périr le prince alide Yahia, il l'avait traité avec beaucoup d'égards, et lui avait rendu la liberté. Le khalife, informé de sa désobéissance par des malveillants, lui demanda ce qu'était devenu son prisonnier. Djâfar répondit qu'il était toujours renfermé. « En ferais-tu serment sur ma vie? demanda Raschid. Non, certes, dit Djâfar, devinant qu'il était trahi : je l'ai laissé aller, parce qu'il n'était point coupable. » Le khalife

feignit d'approuver la conduite de son favori; mais à peine fut-il sorti, qu'il s'écria : « Que Dieu m'extermine, si je n'ai ta vie. » Quoique Djâfar, dans cette circonstance, eût consulté les lois de l'honneur et la foi due aux serments, sa désobéissance à son souverain ne pouvait manquer de lui attirer une disgrâce éclatante. Mais s'il en faut croire l'opinion la plus commune, le grief qui servit de prétexte à l'arrêt de sa mort, et à la proscription de toute sa famille, a répandu le plus grand intérêt sur la mémoire des Barmekides, et souillé la gloire d'un monarque qu'on s'était trop hâté de surnommer *Raschid* (le juste). Dans le temps où les Barmekides étaient le plus en faveur, ce khalife avait une sœur nommée Abbassa, qui partageait avec Djâfar toutes ses affections. Ne pouvant se passer un instant de la société des deux êtres qui lui étaient les plus chers au monde, et les mœurs de l'Orient ne permettant pas qu'il réunît auprès de lui deux personnes d'un sexe différent, Haroun fit épouser la princesse à Djâfar, pour qu'elle pût décemment se montrer devant lui sans voile; mais il avait préalablement exigé de lui la promesse qu'il n'userait jamais avec elle des droits du mariage. Djâfar promit tout; il ne connaissait pas l'épouse qui lui était destinée. Il la vit, et l'amour, la jeunesse, la nature lui firent oublier son serment. La princesse devint enceinte, et mit au monde deux jumeaux, qui furent élevés secrètement en Arabie. Le khalife pénétra ce mystère, soit par le moyen d'une esclave qui trahit le secret d'Abbassa, soit dans le pèlerinage qu'il fit à la Mekke, l'an 186 (802). En revenant, il dissimula ses projets de vengeance, et ne cessa pendant toute la route d'envoyer des présents à son favori. Ce fut à Anbar, sur l'Euphrate, qu'arriva le dénouement de ce terrible drame. Le 1er. safar 187 (29 janvier 803), Djâfar passait la soirée à boire avec le médecin Bakhtischou, et un poète aveugle qui le divertissait par ses chants, lorsque l'eunuque Mesrour, son ennemi, entra brusquement sans se faire annoncer, et lui demanda sa tête de la part du khalife. Djâfar, croyant que cet ordre avait été donné dans un moment de colère ou de débauche, se flattait de fléchir son maître. Il obtint qu'avant de remplir sa commission, Mesrour le conduirait à l'entrée du lieu où se trouvait le khalife, auquel il annoncerait que son ordre était exécuté. Il espérait que ce court délai, et la nouvelle supposée de la mort de son ami, feraient naître le repentir dans le cœur du monarque irrité. Mais son attente fut déçue. Haroun réitéra l'ordre, et l'eunuque alla aussitôt couper la tête de Djâfar, la présenta au khalife, sur un bouclier, et lui apporta ensuite le corps enveloppé dans un cuir. La tête et le tronc furent envoyés à Baghdad, et exposés au haut d'un pal, sur les deux ponts principaux de cette capitale. Ils en furent retirés, au bout de deux ans, pour être brûlés, et l'on remarqua que les funérailles du malheureux favori n'avaient coûté que quelques pièces de monnaie, tandis que peu de temps avant sa disgrâce, il avait reçu du prince un habillement d'honneur, qui valait quatre cent mille dinars. Djâfar n'était âgé que de trente-sept ans quand il périt (3). La vengean-

(3) Ebn-Khaldoun, historien distingué par une critique très-rare chez les écrivains orientaux, n'hésite point à traiter de fable l'aventure de Djâfar et d'Abbassa. S. D. S—Y.

ce de Haroun s'étendit sur toute la famille des Barmekides. Des ordres furent expédiés tant à Baghdad que dans les autres parties de l'empire, pour les arrêter et confisquer leurs biens. Quelques auteurs ajoutent qu'ils furent exterminés; mais il ne faut pas prendre ce fait à la lettre, car il est certain que Yahia et ses fils, Fadhl, Mohammed et Mousâ, furent envoyés prisonniers à Racca en Mésopotamie, où ils finirent tristement leurs jours, le premier, l'an 191 (807), à soixante-dix ans, et le second, deux ans après, à l'âge de quarante-cinq ans. La mère de Fadhl, qui avait allaité Haroun, n'avait pu obtenir de lui la liberté de son fils et de son époux; il n'y eut d'excepté de la proscription que la branche de Mohammed, fils de Khaled, qui, n'ayant pas égalé en crédit et en faveur la branche de Yahia, n'avait eu ni les mêmes torts ni des ennemis aussi puissants. Il paraît aussi que quelques rejetons de Yahia échappèrent à la catastrophe générale. Le poète Demeschki, se trouvant un jour au bain, y chantait des vers qu'il avait composés autrefois pour la naissance d'un fils de Fadhl, et en récompense desquels il avait reçu dix mille dinars. Tout-à-coup le garçon qui le servait s'évanouit. Il s'ensuivit une explication, et le poète apprit que ce jeune homme était ce même fils de Fadhl. Il voulut lui faire donation de ses biens, mais il ne put parvenir seulement à lui faire accepter la plus faible marque de reconnaissance. « A Dieu ne plaise, dit le jeune Barmekide, que je reprenne ce que mon père vous a donné. » Les opinions varient sur le sort qu'éprouva Abbassa, épouse du malheureux Djâfar. Chassée du palais, selon les uns, elle traîna une existence misérable avec ses enfants; suivant d'autres, ils moururent en prison, ou furent précipités dans un puits, que le khalife fit combler immédiatement. Mais cette dernière version, quoique la plus répandue, est la moins vraisemblable. La gloire et le souvenir des Barmekides survécurent à leur disgrâce. Leur mérite, leurs rares qualités brillèrent avec plus d'éclat qu'au temps de leur puissance, et ils ont trouvé presque autant d'historiens que les conquérants et les monarques de l'Orient. Soit honte, soit remords, Haroun Al-Raschid avait défendu, sous peine de mort, de publier leurs louanges, et de prononcer leur nom; mais il ne put faire taire la reconnaissance des peuples. Deux hommes furent arrêtés, l'un chantant une complainte sur la chute de Yahia et de ses fils, qui l'avaient comblé de bienfaits; l'autre racontant leurs belles actions et faisant leur éloge. Le khalife, ému malgré lui, ne put s'empêcher de pardonner au premier, et de récompenser le second, qui osa lui rappeler les obligations qu'il avait lui-même aux Barmekides, et les services qu'ils avaient rendus à l'état. Ce dernier, en recevant une assiette d'or que lui donnait le khalife, s'écria : « Voilà encore un présent que je reçois des Barmekides. » Les malheurs de cette famille, ainsi que les amours de Djâfar et de la sœur du khalife, sont le sujet d'un roman de M[lle]. Fauque, intitulé *Abbassaï*, histoire orientale, 1752, in-12. Labarpe a donné, au Théâtre-Français, une tragédie représentée et imprimée en 1778, sous ce titre : *Les Barmecides*. Mais les faits connus ne forment que l'avant-scène; le reste est de l'invention de l'auteur. Contre toute vraisemblance, il y ressuscite Djâfar, qu'il nomme *Barmecide*, et il le fait paraître pour

arrêter et découvrir une conspiration tramée par son fils contre le khalife, qu'il suppose mal-à-propos appartenir à la race d'Aly, et qui pardonne comme Auguste. M. de Hammer a aussi composé en allemand une tragédie dont le sujet est la chute des Barmekides. A—T.

YAHIA AL-MOTALY, seizième roi de Cordoue, et troisième khalife de la dynastie des Hamoudides, était fils d'Aly ben Hamoud, qui se prétendant issu du prophète des musulmans, par les Édrissides, anciens rois de Fez, et héritier, par la disparition et le choix de Hescham II, du trône de Cordoue, usurpé successivement par deux princes ommeyades (*Voy.* MAHDY, XXVI, 155, et SOLEIMAN, XLIII, 11), avait quitté son gouvernement de Ceuta, l'an 405 de l'hég. (1015 de J.-C.), pris Malaga, vaincu et tué Soleiman, en 407 (1016), et usurpé la couronne avec le titre de khalife, qui lui furent disputés par Abd-el-Rahman IV, de la race des Ommeyades. Aly ayant été assassiné dans le bain par ses esclaves, en 408 (1018), Yahia partit de Ceuta, avec toutes ses forces, s'empara de Malaga, et marcha sur Cordoue, où son oncle Cacem, gouverneur d'Algeziras, avait été reconnu souverain. Après plusieurs combats sans résultats décisifs entre l'oncle et le neveu, celui-ci resta maître de Cordoue, en 412 (1021), fournit des troupes à Cacem pour faire la guerre au parti d'Abd-el-Rahman, et convint de partager l'Espagne avec lui. Mais, au mépris de ce traité, Yahia s'attribua la souveraineté sans partage, et déclara que son oncle n'y avait aucun droit : cette déclaration fut signée par tous les cheikhs, les khatibs et les généraux de Cordoue, qui préféraient la douceur et l'affabilité du neveu au gouvernement tyrannique de son oncle. Cacem, qui venait de conduire à Ceuta le corps de son frère Aly, ayant appris à Malaga la perfidie de son neveu, négligea la guerre contre Abd-el-Rahman, et réunit tous ses efforts contre Yahia. Celui-ci, privé d'une partie de ses troupes, et ne pouvant opposer qu'une faible résistance à son oncle, se replia sur Algeziras, à la fin de 413 (février 1023). Cacem rentra dans Cordoue; mais, irrité de ne voir sur son passage que la populace, il se vengea de ce froid accueil par de nouvelles cruautés qui le rendirent plus odieux. Une conspiration excitée par les premiers citoyens ayant éclaté contre lui, il parvint à sortir de Cordoue, à travers mille périls, au commencement de l'an 414 (avril 1023), et se retira à Xerez, où l'alcaïde le livra aux troupes de Yahia qui le fit renfermer dans une étroite prison. Yahia se maintint dans la souveraineté de Malaga, d'Algeziras, de Tanger, de Ceuta, etc., qu'il gouverna avec autant d'équité que de modération, jusqu'à la fin de l'année suivante : cédant alors aux vœux de ses partisans, plus qu'à son ambition, il alla reprendre possession du royaume de Cordoue, livré à l'anarchie, depuis la mort tragique des deux princes ommeyades, Abd-el-Rahman V, et Mohammed III, qui avaient régné successivement après Cacem. Yahia y fut reçu au bruit universel des acclamations et des applaudissements. Ses vertus et ses talents faisaient espérer un règne fortuné; mais ayant marché contre le wali de Séville, Aboul Cacem Mohammed ben-Abad, qui refusait de lui rendre hommage, il donna,

près de Ronda, dans une embuscade où il périt le 7 moharrem 417 (28 février 1026). Il eut pour successeur Hescham III, le dernier des princes ommeyades, après l'expulsion duquel le trône de Cordoue fut occupé par deux princes d'une autre famille, avant d'être conquis par le troisième roi de Séville, l'an 452 (1060). Mais les Hamoudides, issus de Yahia, régnèrent à Malaga et à Algeziras, jusqu'en 472 (1079). Le dernier d'entre eux fut dépouillé par le roi de Séville, et se retira en Afrique.

A—T.

YAHIA AL-DHAFER-BILLAH, roi de Tolède et ensuite de Valence, était fils ou petit-fils d'Yahia Ier. al-Mamoun, qui, l'ayant désigné pour son successeur, l'avait mis sous la protection d'Alphonse VI, roi de Léon et de Castille (*V.* MAMOUN, XXVI, 439). Mais comme Yahia Ier. était mort à Séville ou à Cordoue, dont il avait fait la conquête, et que son petit-fils était probablement auprès de lui, les habitants de Tolède, craignant que le nouveau souverain ne choisît une de ces deux villes pour sa résidence, reconnurent pour roi son frère ou son oncle Hescham al-Cader-Billah, qui prit possession du trône l'an 469 de l'hég. (1077 de J.-C.), et s'y maintint sans doute au moyen de quelques concessions qu'il fit au roi de Castille. Les auteurs chrétiens le représentent comme un prince juste, sage et habile; mais les historiens arabes qui ne le nomment pas, donnent lieu de croire qu'il était ce roi voluptueux et efféminé que les habitants de Tolède chassèrent de leur ville, en 472 (1080), après avoir massacré une partie de ses ministres et de ses gardes. Ce fut probablement alors que Yahia monta sur le trône; mais il ne put s'y maintenir. La haine de Motamed ben-Abad, roi de Séville, contre les Dzoulnounides se réveilla lorsqu'il vit l'héritier de leur puissance menacé par les Castillans, qui le regardaient comme un usurpateur, comme un tyran, parce qu'il n'était pas leur créature, et qu'il refusait d'être leur vassal. Les ambassades, les intrigues, les présents du roi de Séville étouffèrent aisément dans le cœur de l'ambitieux Alphonse la voix de la reconnaissance qu'il avait jurée à l'aïeul du roi de Tolède. Il déclara la guerre à ce dernier, se ligua avec Motamed son ennemi, et dès l'année 474 (1081), fit deux excursions par an sur les terres de Yahia, les dévasta pendant trois ans, et mit ensuite le siége devant la capitale, tandis que son allié attaquait les provinces du midi. Si Yahia eût été un monstre avide, impudique et cruel, comme le dépeignent les historiens espagnols; si ses sujets, pour en être délivrés, se fussent adressés en même temps aux rois de Castille et de Séville, ils n'auraient pas manqué de se soulever contre leur tyran, dès la première apparition des troupes étrangères sur leur territoire. Leur dévouement, leur fidélité, leur résistance contre les efforts des Castillans, démentent les calomnies qui ont flétri la mémoire de ce prince. Abandonné par les autres dynastes musulmans de la péninsule, excepté par le roi de Badajoz, la famine qui ravageait Tolède le força de capituler, le 27 moharrem 478 (25 mai 1085). Il stipula que les musulmans qui voudraient y demeurer conserveraient leurs biens, leurs juges, leurs mosquées et l'exercice public de leur culte. Il en sortit avec sa famille, ses trésors, ses sujets les plus distingués;

et ayant obtenu des secours d'Alphonse, dont il s'était reconnu tributaire, il se retira à Valence, et se mit en possession, dès la même année, du trône de cette ville, que son père avait conquise. Plus sensible à la perte de la couronne que le Castillan lui avait enlevée, que reconnaissant d'en avoir obtenu une autre par la protection de ce prince, il entra dans la coalition des princes musulmans de la péninsule, envoya des députés à la junte de Cordoue, et donna son adhésion à la funeste délibération dont le résultat fut de recourir au roi de Maroc, fondateur de la dynastie des Al-Moravides (*V.* Yousouf ben Taschfyn). L'année suivante, il amena ses troupes au camp de ce monarque, et assista à la bataille de Zalaka; mais démêlant les intentions de ce dangereux auxiliaire, il retourna dans ses états, et resserra son alliance avec le roi de Castille. En effet, Yousouf, ayant réduit les royaumes de Grenade, de Séville, d'Almérie et de Murcie, envoya des troupes qui soumirent Denia, Schatibah et Mourviedro, dont les princes s'étaient aussi ligués avec les Castillans, pour résister aux Al-Moravides. Réunis sous les drapeaux du Cid, qui commandait les chrétiens, ils s'enfermèrent dans Valence, où Yahia fut bientôt assiégé par les Africains. Abandonné de ses alliés, ce prince continua de se défendre vigoureusement; mais les portes de la ville ayant été ouvertes aux assiégeants par le cadhi Ahmed ben Djahâf al-Moafery, le roi périt glorieusement, en combattant à la tête de sa garde, en 485 (1092), après avoir régné sept ans à Valence. Il fut le dernier prince de sa race. A—t.

YAHIA (Abou-Zakharia Ben Aly Ben-Ghania), fameux capitaine maure, que les historiens espagnols ne désignent que sous le nom de *Ben Gama*, était allié à la famille souveraine des Al-Moravides qui régnait sur les deux Mauritanies et sur la plus grande partie de l'Espagne (*Voy.* Yousouf ben Taschfyn). Il était walî ou gouverneur de Lérida, l'an 528 de l'hég. (1134 de J.-C.), lorsqu'ayant intercepté les convois destinés à l'armée d'Alphonse Ier., roi d'Aragon, qui assiégeait Fraga, il remporta, le 7 juillet, une victoire complète sur ce prince qui périt sur le champ de bataille, suivant les auteurs arabes, ou cinquante jours après, suivant les historiens espagnols. Un tel exploit valut à Yahia ben-Ghania le gouvernement de Cordoue, après qu'Aly, roi de Maroc, eut rappelé son fils Taschfyn en Afrique; et lorsque ce dernier eut succédé à son père l'an 537 (1143), il chargea Yahia du commandement général de toutes les forces des Al-Moravides en Espagne. Mais les revers que Taschfyn éprouva en Afrique (*Voy.* Taschfyn) rendirent la position de son lieutenant très-pénible dans la péninsule. Les Maures d'Espagne ne supportaient qu'en frémissant le joug odieux des princes Al-Moravides. Aussitôt qu'ils apprirent les succès obtenus sur leurs tyrans en Afrique, par les Al-Mohades (*V.* Abd-el-Moumen), ils prirent les armes de toutes parts. La première révolte éclata dans l'Al-Garb, au mois de safar 539 (août 1144). Yahia marcha contre les rebelles qui menaçaient la ville, les tailla en pièces et les força de repasser la Guadiana; mais tandis qu'il assiégeait Niebla, depuis trois mois, il apprit que les Cordouans avaient assassiné leur cadhi et s'étaient donné un roi (mars 1145). Il leva le

siége, et marchait pour les réduire, lorsqu'il reçut successivement la nouvelle que Valence, Malaga, Alicante, Murcie, etc., avaient suivi l'exemple de Cordoue. Désespérant alors d'apaiser les troubles de l'Al-Garb, et même de conserver l'Espagne aux Al-Moravides, il manda à son frère Mohammed d'abandonner Séville, d'en emmener les troupes et les vaisseaux disponibles, et d'aller se fortifier dans les îles Baléares. Le départ de Mohammed fit alors tomber Séville au pouvoir d'un autre rebelle. La mort du roi de Maroc, arrivée sur ces entrefaites, affaiblit encore le parti des Al-Moravides en Espagne. Son cousin Aly ben Aboubekr, chassé de Grenade par les habitants, fut tué en défendant la citadelle où il s'était réfugié. Abd-allah, neveu d'Yâhia ben-Ghania, forcé d'abandonner Valence, s'était retiré à Schatibah, où il résista quelque temps aux révoltés. Mais, réduit à capituler, il se rendit à Almerie, où il se maintint encore, et s'embarqua dans la suite pour aller trouver son père Mohammed à Maiorque. Cependant Yahia, par sa valeur et son habileté, soutenait les débris de la puissance des Al-Moravides. Il parcourait les provinces, rappelait les peuples à la concorde, à l'obéissance envers leurs légitimes souverains, employait la force et la ruse à défaut de la persuasion, et excitait la rivalité entre les divers ambitieux qui s'étaient érigés en souverains (*Voyez* Seif-Eddaulah XLI, 487). Mais ces divisions, utiles à son parti, favorisèrent les entreprises des Al-Mohades, ses ennemis. Abd-el-Moumen, leur chef, maître des Mauritanies, envoya des troupes en Espagne, et soumit Algeziras, Xerez et Séville, l'an 541 (1146-7). Dans le même temps, Yahia, avec le secours d'Alphonse-Raimond, roi de Castille, recouvrait Andujar, Baeça et Cordoue; mais il paya chèrement ce service en cédant à son auxiliaire la seconde de ces places, et en l'aidant l'année suivante à s'emparer d'Almerie. Ayant affaibli son armée pour envoyer des renforts aux habitants de Ceuta, révoltés contre Abd-el-Moumen, il fut assiégé dans Cordoue par les Al-Mohades; après une longue et inutile résistance, il en sortit et laissa un de ses lieutenants qui ne tarda pas à capituler. Yahia, retiré à Grenade, continua de lutter contre les Al-Mohades, avec des succès balancés, jusqu'à ce que ceux-ci, maîtres de toute l'Andalousie, allèrent l'attaquer dans son dernier asile. Soutenu par un corps de chrétiens, il risqua encore une bataille à la fin de décembre 1148, ou au commencement de janvier 1149; mais il y fut blessé mortellement et expira trois jours après à Grenade. Avec lui s'anéantit la puissance des Al-Moravides en Espagne. Les historiens espagnols disent qu'il fut massacré à Jaen par les siens, pour avoir usé de perfidie envers Alphonse, auquel il avait promis de livrer cette place. A—t.

YAKOUT (Schéhab-eddin Abou-Abd-allah) était Grec d'origine et de naissance. Fait captif, et enlevé de son pays dans un âge encore tendre, il fut conduit à Bagdad, et acheté par un négociant nommé Asker, natif de Hamah, mais qui avait fixé sa résidence et le centre de ses affaires dans la capitale de l'empire des khalifes. A raison de ces circonstances, on a donné à Yakout les surnoms de *Roumi*, *Hamawi* et *Bagdadi* qui indiquent son origine, la patrie du maître par qui il fut

affranchi, et le lieu de sa résidence. Asker eut soin de son éducation, et lui fit entreprendre divers voyages dans l'intérêt de son commerce. Plus tard Yakout, ayant obtenu sa liberté, gagna sa vie à copier des livres; mais il ne tarda pas à rentrer comme associé ou commis intéressé dans les affaires, au service d'Asker. Celui-ci étant mort, Yakout rendit compte, des fonds qu'Asker lui avait confiés, à sa veuve et à ses enfants: et, de la somme qui lui resta après la liquidation de leurs droits respectifs, il forma un capital avec lequel il se mit à faire le commerce, et particulièrement le commerce de livres. Il changea son nom de *Yakout*, l'un de ceux qui ne sont portés que par des esclaves ou des affranchis, en celui de *Yakoub;* mais il est demeuré connu sous celui de *Yakout*. Une mauvaise affaire qu'il s'attira à Damas, en tenant des propos injurieux à la mémoire d'Ali, l'obligea de quitter cette ville, et de changer souvent de domicile; et après avoir résidé successivement à Alep, à Mosul, à Arbelles, puis dans le Khoraçan, à Mérou et à Nisa, il se trouvait dans le Kharizme, en l'année 616 de l'hég. (1219-20), lors de l'invasion des Tartares. Fuyant devant l'armée dévastatrice de ces conquérants, et dans un dénuement extrême, il revint habiter Mosul, puis Sandjar, et enfin un faubourg d'Alep, où il demeura jusqu'à sa mort, arrivée en 626 (1228-9): il était né en 574 (1178-9) ou 575 (1179-80). Yakout a composé un assez grand nombre d'ouvrages qui prouvent sa vaste érudition. Le premier, qui forme quatre gros volumes et qui est intitulé: *Irschad elalibba ila marifet elodéba*, est une histoire littéraire qui embrasse tous les personnages qui se sont distingués dans les diverses parties des sciences grammaticales, les historiens, les généalogistes, les hommes célèbres par la beauté de leur écriture, etc. Le second est une histoire des poètes anciens et modernes: le troisième et le quatrième sont, comme l'indiquent leurs titres: *Moadjem elschoara* et *Moadjem elodéba*, deux dictionnaires historiques, l'un des poètes, l'autre des hommes de lettres. Le cinquième et le sixième sont des dictionnaires géographiques: le premier, qui porte le titre de *Moadjem alboldan*, jouit d'une grande célébrité; les exemplaires en sont rares en Europe, et l'on rendrait, en le publiant, un service éminent à la littérature de l'Orient; le second, qui est extrait de celui-là, est intitulé: *Kitab elmoschtaric wadhan, elmokhtelif sakan*, ou Dictionnaire des homonymes géographiques, c'est-à-dire, des noms qui sont communs à divers lieux: c'est un livre indispensable à ceux qui s'occupent d'histoire ou de littérature arabe. Il est plus connu que le précédent, sur lequel il faut consulter principalement M. Fræhn, dans l'ouvrage qu'il a publié, en allemand, à Pétersbourg, en 1823, sous ce titre: *Ibn Foszlan's und anderer Araber Berichte über die Russen œlterer Zeit*. Yakout a encore composé quelques autres ouvrages, notamment une preface ou des prolégomènes pour le *Kitab elagani* ou *Recueil de chansons* d'Abou'lfaradj Ali Isfahani. La vie de Yakout, écrite par Ebn-Khalcan, dans sa Biographie des hommes illustres, a été publiée et traduite par M. Hamaker, professeur à Leyde, dans le volume intitulé: *Specimen Catalogi codicum*,

mss. orient. biblioth. Academiæ Lugduno-Batavæ. Elle est d'autant plus intéressante que le biographe y a inséré en entier une lettre de Yakout, dans laquelle il raconte une grande partie des événements d'une vie fort agitée. Le grand Dictionnaire géographique de Yakout a été abrégé, sous le titre de *Kitab merasid elittilá ala asma elamkinet ouelbiká* : on ignore quel est l'auteur de cet abrégé, livre très-utile, et dont la publication, moins dispendieuse que celle de l'ouvrage original de Yakout, serait favorablement accueillie par tous ceux qui mettent quelque intérêt aux progrès de la littérature orientale. La bibliothèque du roi possède un exemplaire de cet abrégé.

S. D. S—Y.

YAKOUT (Emin-eddin-Abou'l-dorr), fils d'Abd-allah, et surnommé *Méliki*, parce qu'il avait été au service du sulthan de Perse Abou'l-fath Mélieschah, et *Mausili*, en raison de ce qu'il établit sa résidence à Mosul, se rendit célèbre dans le sixième siècle de l'hégire par la beauté de son écriture : il avait pris pour modèle le célèbre Ebn-albawwab, mais il le surpassa encore. Il fit plusieurs copies du Dictionnaire arabe de Djewahari, intitulé *Sihah*, en un seul volume. Ebn-Khilcan, qui assure avoir vu quelques-uns de ces exemplaires, dit qu'ils se vendaient au prix de cent pièces d'or. Yacout acquit une grande célébrité, et forma beaucoup d'élèves : on venait de contrées fort éloignées pour prendre des leçons de lui. Il parvint à un âge très-avancé, et son écriture éprouva, par l'effet des années, une grande altération. Il mourut en 618 (1221-2). S. D. S—Y.

YAKOUT (Mohedddhib-eddin Abou'ldorr), *Roumi*, avait été esclave d'un négociant. Il cultiva avec soin la littérature, et surtout la poésie ; et, quand il y eut obtenu des succès, il prit le nom d'*Abd-alrahman*. Il résidait dans le collége fondé par Nizam-elmoulc à Bagdad. On a de lui des poésies, principalement dans le genre érotique, qui étaient très-connues dans l'Irak, en Syrie, et dans les contrées orientales de l'empire musulman. Il fut trouvé mort dans sa chambre à Bagdad, en 622 (1225). On dit que ses poésies ont été réunies, et qu'on en a formé un recueil. S. D. S—Y.

YALDEN (Thomas), poète anglais, naquit à Exéter en 1671. Après avoir reçu l'instruction première dans une école qui dépendait du collége de la Madeleine, à Oxford, il fut admis comme élève de seconde classe, dans ce même collége, sous la direction spéciale du docteur Pullen, qui a laissé une réputation honorable, dans cette célèbre université. Le jeune Yalden avait alors neuf ans : l'année suivante il passa au grade d'*étudiant*, et ne tarda pas à se faire remarquer par une aventure où le hasard le servit au-delà de ses vœux. Son tour était venu de prononcer la *Déclamation* d'usage : le docteur *Hough*, qui présidait la séance, jugea la composition supérieure aux forces du jeune orateur. Il ne témoigna rien de ses soupçons ; mais l'occasion se présenta bientôt de les éclaircir. Ayant surpris Yalden à la bibliothèque du collége, dans un moment où le réglement le défendait, il lui imposa pour punition un nouveau sujet de composition ; et pour mieux s'assurer qu'elle serait bien son ouvrage, il le laissa seul, et enfermé sous la clef. Par un hasard heureux, Yalden avait fait, peu de jours auparavant, des lectu-

res analogues au sujet proposé; aussi s'en tira-t-il avec autant de facilité que de succès: le président, agréablement surpris, lui fit l'aveu de ses premiers soupçons, et lui voua dès cet instant même une bienveillance qui ne se démentit plus. Devenu *agrégé* en 1700, Yalden entra dans les ordres l'année suivante; et un petit bénéfice dans le comté de Warwick, joint au revenu de l'agrégation, et de son cours particulier de *Philosophie morale*, lui assura une existence très-honorable. Il fut l'ami de Congrève, d'Addison, de Hopking, d'Atterbury, de Sacheverell et de beaucoup d'autres savants. Yalden embrassa d'abord la cause des Stuarts; mais, la voyant définitivement perdue, il changea d'opinion, devint le partisan de Guillaume, et composa, en l'honneur de ce prince, une Ode pour célébrer la prise de Namur; puis une autre sur la mort du duc de Glocester (1701). Il obtint alors une prébende, et fut nommé à la chaire de philosophie morale de l'université d'Oxford. Lorsque la reine Anne monta sur le trône, il célébra l'avénement de cette princesse dans une pièce de vers, et son zèle fut récompensé par le rectorat de Chalton, et celui de Cleanville dans le Hertfordshire. Il obtint encore les prébendes de Déans, de Hains, et de Pendles dans le Devonshire. Depuis l'an 1698 il avait succédé à Atterbury, dans la place d'aumônier de l'hôpital de Bridwell, et il jouissait paisiblement de tant de bénéfices accumulés sur sa tête, lorsqu'il fut accusé d'avoir pris part à la conjuration d'Atterbury (*Voy.* ATTERBURY, II, 623), et mis en prison (1723). Il subit un interrogatoire très-sévère, et dans lequel on lui présenta sa correspondance avec Kelly, secrétaire d'Atterbury, qu'il reconnut, mais dont il s'excusa, disant que rien n'y annonçait l'intention de trahir son souverain. On ne trouva chez lui aucun écrit qui pût le compromettre, si ce n'est les mots suivants: *Doctrine de la résignation parfaite*. Les juges qui désiraient le trouver coupable, l'ayant interrogé sur ces expressions, il répondit qu'il avait honte de s'expliquer sur une pareille demande, et ne put indiquer que fort imparfaitement dans quel sens il avait autrefois écrit ce peu de mots insignifiants sous le règne de la reine Anne. Comme rien d'ailleurs ne prouvait qu'il fût coupable, on le mit en liberté. Il vécut ensuite dans la retraite, privé de ses bénéfices, et mourut le 16 juillet 1736. Parmi ses poésies on loue l'*Hymne à la lumière*. C'est la contre-partie de celui que Cowley avait adressé *aux ténèbres*. Le grand critique Samuel Johnson y trouvait de l'imagination, de la vigueur dans l'expression, et une rare propriété dans les termes. Quant aux autres pièces de Yalden, elles sont déparées par des taches qui semblent plutôt des négligences de paresse que des omissions d'enthousiasme. L'auteur est surtout trop peu scrupuleux pour la rime. Samuel Johnson et Anderson ont inséré un choix de ses *OEuvres* dans leurs *Recueils*. A—D—R.

YANEZ DE LA BARBUDA (Dom MARTIN) (1), capitaine portugais, doit la place qu'il tient dans l'histoire à sa folle et malheureuse entreprise contre les Maures de Grenade. Né d'une des premières familles du Portugal, il embrassa, jeune, la profession des armes, signala sa

(1) Ce capitaine est nommé, dans les Dictionnaires, *Yvan-Beruda*.

valeur dans différentes rencontres, et parvint à la dignité de *clavero* (grand-trésorier) de l'ordre d'Aviz. Après la mort du roi Ferdinand (1383), le grand-maître d'Aviz s'étant fait déclarer régent de Portugal, Yañez resta fidèle à la reine, et suivit cette princesse, obligée de chercher un asile en Castille. Tous les biens qu'il possédait en Portugal furent confisqués, et il se serait trouvé réduit à l'état le plus déplorable, si le roi de Castille ne l'eût fait élire grand-maître de l'ordre d'Alcantara. Dans la guerre contre les Portugais, Yañez eut de nombreuses occasions de signaler son courage; il assista à la bataille d'Aljubarota; mais tous ses efforts ne purent décider la victoire (*Voy.* JEAN Ier., XXI, 457). Les Portugais, maîtres des principales places de la Castille, dictèrent les conditions de la paix. Le repos ne s'accordait pas avec le caractère aventureux et entreprenant d'Yañez. Dans le voisinage d'Alcantara vivait un ermite nommé Jean Sago. Ce personnage, que le peuple vénérait comme un saint, vint trouver Yañez et lui persuada qu'avec une poignée d'hommes il pourrait conquérir le royaume de Grenade, et expulser les Maures de l'Espagne. Yañez, séduit par les promesses de l'ermite, envoya un cartel au roi de Grenade; et, dans le cas où il ne lui conviendrait pas de l'accepter, lui proposa de faire combattre vingt, trente, et même cent chrétiens contre le double de Maures, à la condition que la religion des vainqueurs serait déclarée la seule véritable. Le roi maure retint prisonnier l'envoyé d'Yañez, et ne répondit point à son défi. Indigné de cette double infraction aux lois de la chevalerie, le grand-maître d'Alcantara fit un appel à l'honneur castillan, et bientôt il vit se ranger autour de lui six mille hommes animés du desir d'exterminer les Maures. Le roi de Castille, instruit des préparatifs d'Yañez, le conjure de renoncer à des projets qui peuvent ramener le fléau de la guerre dans ses états. Emporté par son enthousiasme chevaleresque et religieux, il méconnaît la voix de son souverain, et s'avance sur les frontières du royaume de Grenade, accompagné de l'ermite, premier moteur de l'expédition, et portant une croix au bout d'une lance. La tour de Leguada, dont il veut s'emparer, oppose une résistance inattendue. Tandis qu'il fait des préparatifs pour une nouvelle attaque, les Maures, plus nombreux et mieux armés que les soldats d'Yañez, fondent sur eux à l'improviste, et les taillent en pièces. Abandonné de la plus grande partie des siens, le grand-maître d'Alcantara continua de se défendre, et, après avoir fait des prodiges de valeur, tomba percé de coups sur les corps de ses ennemis qui lui formaient un rempart. Cette bataille mémorable eut lieu le 26 avril 1374 : les restes de ce capitaine, réclamés par les chrétiens, furent ensevelis avec pompe dans l'église de N.-D. d'Alcantara. Son tombeau était décoré de l'épitaphe suivante, qu'il avait, dit-on, composée lui-même :

Hic situs est Martinus Yvanicus,
In omni periculo experti timoris anima (2).

On raconte qu'un seigneur castillan ayant rapporté cette épitaphe à Charles-Quint, ce prince lui dit : « Il faut que ce grand-maître n'ait jamais essayé de moucher un flambeau

(2) C'est-à-dire : Ci-gît Martin Yvan, dont le cœur n'éprouva jamais de crainte dans le danger.

avec les doigts. » *Voyez* Mariana, *Hist. d'Espagne*, liv. XIX. W—s.

YANG-TI, empereur de la Chine, était fils d'Owen-ti, fondateur de la dynastie des Soui. Il succéda l'an 605 à son père, dont on le soupçonna d'avoir avancé la mort. Il obligea son frère aîné, Yang-wang, de s'étrangler lui-même, cassa les ministres qui s'étaient montrés opposés à ses vues ambitieuses, et les exila dans des provinces éloignées. Après avoir rendu les honneurs funèbres à son père, il visita Lo-yang où il avait le dessein de transporter sa cour; et, ayant déterminé le lieu et le plan du palais qu'il voulait y faire construire, chargea son frère Yang-sou de la surveillance des travaux. Ce palais, qui surpassait en magnificence tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, n'était point achevé, lorsque l'empereur ordonna de creuser des canaux pour faciliter le transport des marchandises dans l'intérieur de l'empire. Profitant des richesses immenses que son père avait accumulées, il bâtit quarante palais au voisinage de Lo-yang, et établit à l'ouest de cette ville un jardin de deux cents *ly* de tour. Ce jardin, le plus vaste qui jamais ait existé, renfermait deux lacs dont un très-grand, et plusieurs collines de cent pieds de hauteur, toutes ornées de bâtiments et de salles ouvertes qui communiquaient par des galeries. L'empereur parcourait à cheval ces lieux enchanteurs, suivi de mille femmes qui chantaient et jouaient de divers instruments. Dans un voyage qu'il fit à Kiang-tou, sur l'eau, il montait une barque dans l'intérieur de laquelle on avait pratiqué, outre une salle d'audience et des logements pour les eunuques de service, cent vingt chambres, toutes enrichies d'or et de pierreries. La barque impériale était entourée d'un si grand nombre de nacelles de toutes les grandeurs, que l'on comptait plus de quatre-vingt mille bateliers, dont l'uniforme réglé par l'empereur consistait en un très-beau brocard, orné de dragons et de fleurs. Yang-ti, malgré son goût excessif pour les plaisirs, aspirait à la réputation d'un conquérant. Il agrandit son empire de plusieurs provinces; mais il échoua dans toutes ses entreprises pour s'emparer du royaume de Corée. Non moins jaloux de la gloire que donnent les lettres aux princes qui les protègent, il fit venir à sa cour les hommes les plus instruits, et leur enjoignit de composer des ouvrages, chacun dans le genre qu'il avait cultivé le plus particulièrement. Ayant voulu visiter les provinces septentrionales de l'empire, il s'avança près de la grande muraille. Investi par le khan des Tartares, il se réfugia dans un fort, et ne dut son salut qu'à l'adresse d'une princesse chinoise, femme du khan, qui, pour obliger son mari à se retirer, lui fit donner de faux avis sur des troubles imaginaires dans ses états. Le luxe de Yang-ti ne se soutenait que par l'accroissement des impôts. Ils étaient devenus si onéreux que le peuple ne pouvait plus les payer. Dans la seule année 616 il éclata jusqu'à six révoltes. Li-chi-min, plus connu sous le nom de Thaï-tsoung (*V.* ce nom, XLV, 231), réussit à s'emparer du pouvoir. Il fit déclarer son père empereur, laissant à Yang-ti le titre aussi fastueux qu'inutile de *suprême empereur*. Retiré dans son palais à Kiang-tou, Yang-ti continua de s'y livrer à ses goûts efféminés, se montrant insensible aux maux qui désolaient l'empire. Un de ses officiers, indigné de servir un prince

si méprisable, l'étrangla l'an 617. L'histoire impartiale, en flétrissant les vices de Yang-ti, ne doit point oublier qu'il rendit un service immense à la Chine, en faisant creuser des canaux dont plusieurs subsistent encore. Son règne est mémorable par les rapports nouveaux que la Chine eut alors avec quelques pays étrangers, et notamment avec les îles Lieou-Khieou, dont on place la découverte à l'an 610. Trois ans auparavant, dans la vue de servir le goût que l'empereur montrait pour les relations des pays lointains, on dressa une carte de l'Asie centrale, depuis Chu-tcheou jusqu'à la mer Caspienne, accompagnée d'une description en trois livres, qui sont un témoignage remarquable des progrès que les Chinois avaient faits dès-lors dans l'étude de la géographie. *V.* Mailla, *Hist. de la Chine*, v, 502-53. W-s.

YAO, l'un des premiers empereurs de la Chine. C'est au règne de ce prince que commence le *Chou-king*; mais il ne faut pas en conclure, comme l'ont fait quelques savants, qu'avant lui l'histoire de la Chine ne présente qu'un ramas confus de fables et de traditions obscures. Yao était fils de Ti-ko et de Kian-ti, sa deuxième épouse. Dans sa jeunesse il porta le nom de Y-ki. Après la mort de Ti-ko (l'an 2366 avant l'ère chr.) Tché ou Ti-tchi, son fils aîné, fut choisi pour lui succéder. Le prince Y-ki, alors âgé de treize ans, reçut en apanage le pays de Tao, ensuite celui de Tang. Les vices grossiers de Ti-tchi l'ayant fait déclarer indigne du trône, Y-ki fut élu à sa place (2357 avant l'ère chr.). A son avènement, il changea son nom contre celui de Yao, établit sa résidence à Ping-yang dans le Ki-tcheou, et prit le *feu* pour symbole de son règne. Un de ses premiers soins fut d'encourager l'étude de l'astronomie et l'observation des phénomènes célestes. Il avait à sa cour quatre astronomes, deux du nom de *Hi*, qui étaient frères, et deux du nom de *Ho*, également frères. Il les envoya aux quatre extrémités de son empire, pour en déterminer l'étendue et les limites. A leur retour, il les chargea de dresser un nouveau calendrier, ou du moins de rectifier les erreurs que la négligence avait laissées s'introduire dans celui de Hoang-ti (*Voy.* ce nom, XX, 426). Yao, persuadé que le devoir d'un prince est de veiller sans cesse au bonheur de ses sujets, visita toutes les provinces, pour recueillir les plaintes des malheureux, et pour remédier aux abus. Les pauvres étaient l'objet constant de sa sollicitude. « Si le peuple, disait-il souvent, a froid, c'est moi qui en suis cause. A-t-il faim? c'est ma faute. Tombe-t-il dans quelque crime? je dois m'en regarder comme l'auteur. » Les vertus de Yao étendirent au loin sa réputation, et l'on vit des princes étrangers venir à sa cour lui demander des conseils sur l'art si difficile de régner. C'est à la soixante-unième année du règne de ce grand prince (2298 av. l'ère chr.) que se rapporte la fameuse inondation de la Chine qu'on ne doit pas confondre, comme l'ont fait plusieurs savants, avec le déluge universel (1). Elle est décrite dans le *Chou-king* en ces termes : « Les eaux » baignent le pied des montagnes, » couvrent entièrement les collines, et

(1) M. de Fortia d'Urban a prouvé, dans ses Mémoires sur l'ancienne histoire du globe, que ce déluge est le même que celui d'Ogigès; et ce fait vient d'être démontré par la découverte d'un monument de ce déluge et d'un ancien manuscrit grec qui en donne l'histoire. Z.

» semblent vouloir s'élever jusqu'au » ciel. » Yao prescrivit sur-le-champ les mesures nécessaires pour procurer l'écoulement des eaux, et pour réparer les dégâts qu'elles auraient occasionnés. D'après l'avis de son conseil, il désigna Pé-kouen pour dresser les plans d'assainissement, et diriger les ouvriers chargés de leur exécution. Pé-kouen, quoique habile et actif, se vit forcé d'avouer, au bout de neuf ans, qu'un si grand travail était au-dessus de ses talents. L'empereur avait un fils nommé Tan-tchou; mais ne lui trouvant pas les qualités convenables pour assurer le bonheur des peuples, il avait invité ses ministres à lui désigner quelqu'un qui pût gouverner l'empire après lui. L'affaiblissement de ses forces lui faisant éprouver de plus en plus le besoin du repos, il pria de nouveau ses ministres de lui désigner celui qu'ils croiraient le plus capable de l'aider à supporter le poids du gouvernement. Alors on lui proposa Chun (*Voy.* ce nom, VIII, 509). Le respect que Chun avait toujours eu pour ses parents, malgré l'injustice de leur conduite à son égard, décida le choix de l'empereur. Il lui donna ses deux filles en mariage, l'établit inspecteur-général des travaux publics, et le chargea de faire observer parmi le peuple les cinq devoirs de la vie civile. La manière dont Chun s'acquitta de ses emplois lui valut toute la confiance de l'empereur qui le nomma son premier ministre, et finit par l'associer au trône (2285 avant l'ère chr.) Yao vécut encore vingt-huit ans entouré des hommages de ses sujets. Il mourut l'an 2258 (avant l'ère chr.), âgé de cent quinze ans; il en avait régné quatre-vingt-dix-neuf. Les peuples le pleurèrent comme un père, et portèrent son deuil pendant trois ans. Son nom est resté en vénération à la Chine, et son exemple est un de ceux qui sont offerts à ses successeurs. On attribue à ce grand prince l'invention de la musique *Ta-tchoung* réservée pour les fêtes religieuses et pour célébrer le mérite des grands hommes. Voyez les *Mémoires des missionnaires sur les Chinois*, III, 16-18; et l'*Histoire de la Chine*, par le P. de Mailla, I, 44-85. W-s.

YART (Antoine), littérateur estimable, naquit à Rouen le 15 décembre 1710, et fut destiné par ses parents à l'état ecclésiastique. Ayant achevé ses cours de théologie, il reçut les ordres sacrés, et fut pourvu de la cure de Saint-Martin du Vivier, qu'il échangea, dans la suite, pour celle du Saussay dans le Vexin. La culture des lettres charmait ses loisirs; il faisait de petites pièces de vers très-agréables, ou composait des dissertations dont il enrichissait les journaux. L'un des fondateurs de l'académie de Rouen (1744), il en devint l'un des membres les plus laborieux. Mais la réputation de l'abbé Yart n'avait point franchi les bornes de sa province, lorsqu'il publia : *Idée de la poésie anglaise*, ou traduction des meilleurs poètes anglais qui n'ont point encore paru dans notre langue, Paris, 1749-56, 8 vol. in-12. C'est un recueil de traductions en prose de différents poèmes, précédés de discours historiques et littéraires sur chaque auteur et chaque ouvrage. Tous les genres de poésies y sont rassemblés au hasard et sans aucun ordre. Le traducteur, qu'on a souvent accusé d'infidélité, se montre plus fidèle à l'expression du poète qu'à sa pensée, et il en rend plutôt le sens que la grâce. Malgré ces défauts, l'ouvrage eut un

grand succès, parce que c'était le seul dans lequel un Français pût prendre une teinture des beautés poétiques de nos voisins ; mais la *Poétique anglaise* de Hennet rend inutile l'ouvrage de l'abbé Yart dans lequel on trouve cependant quelques morceaux intéressants, entre autres une *Dissertation sur la fable*. On attribue à l'abbé Yart un opuscule, très-rare : *Mémoire ecclésiastique et politique, concernant la translation des fêtes aux dimanches ; en faveur de la population*, Philadelphie (Rouen), 1765, in-12 de 122 pag. Après en avoir cité plusieurs passages dans ses *Mémoires biographiques* (II, 447 et suiv.), M. Guilbert (1) ajoute : « On ne saurait plaider avec plus d'esprit, de raison et de philosophie la cause de la religion et des mœurs. » L'abbé Yart eut pour amis les hommes les plus distingués de sa province, tels que Fontenelle, l'abbé du Resnel, Cideville, etc. Il mourut au Saussay, en 1791, dans un âge avancé. Il avait exercé quelque temps les fonctions de censeur royal. Comme poète il a réussi surtout dans la fable et dans l'épigramme ; sa fable du *Chat et la souris*, imprimée dans divers recueils, est un petit chef-d'œuvre. Parmi ses épigrammes on cite celles qu'il fit sur l'*Histoire secrète* de Dubois, et sur le *Paradis perdu* de Mme. du Boccage. On a rapporté la première à l'art. SERVIEZ (XLII, 128). La seconde n'est pas moins piquante :

> Sur cet écrit, charmante du Boccage,
> Veux-tu savoir quel est mon sentiment ?
> Je compte pour perdus, en lisant ton ouvrage,
> Le Paradis, mon temps, ta peine et mon argent.

On trouvera la liste des différents opuscules de l'abbé Yart, avec l'extrait de son éloge par Haillet de Couronne, dans le *Précis des travaux de l'académie de Rouen*, v, 331-34. Outre des Odes, des Épîtres, un Éloge de Marc-Aurèle, des Remarques sur Perse et Juvénal, etc., on citera de lui des *Observations* sur le sentiment et l'intérêt qui doivent entrer dans les tragédies, *Mercure*, décembre 1742. — Sur la comédie, *ibid.*, mai 1743 — Sur le *Huetiana*, mars 1744. — Sur l'usage de la critique, septembre, même année. W—s.

YBERVILLE (LEMOYNE D'), fils de Charles Lemoyne de Longueil, gentilhomme de Normandie, qui s'était établi au Canada en 1640, naquit à Montréal en 1662. Il entra dans la marine dès l'âge de quatorze ans, et fit plusieurs voyages longs et périlleux. En 1686, il fut chargé de construire des forts dans la baie d'Hudson, où il courut de grands dangers ; mais son entreprise eut un plein succès, et il fut nommé gouverneur du fort qu'il avait établi. En 1688, les Anglais envoyèrent trois bâtiments avec cent vingt hommes d'équipages pour surprendre d'Yberville, et s'emparer du fort dont la garnison n'était que de quatorze hommes. Non-seulement il leur résista, mais il les tua ou les fit tous prisonniers et se rendit maître de leurs bâtiments. L'année suivante il prit à l'abordage, avec une chaloupe armée de neuf hommes, un bâtiment anglais qui venait attaquer un de ses forts. En 1690, il fut nommé commandant général de tous les postes que les Français possédaient sur la baie d'Hudson, et de tous les bâtiments qui navigueraient dans cette baie. Les Français avaient établi, en 1681, sur les côtes de la baie d'Hud-

(1) L'ouvrage de M. V. Guilbert est intitulé : *Mémoires biographiques et littéraires sur les hommes qui se sont fait remarquer dans le département de la Seine-Inférieure*, Paris, 1812, 2 vol. in-8°.

son, le fort Bourbon. Deux ans après, il fut livré par trahison aux Anglais, qui lui donnèrent le nom de fort Nelson, et en firent un fort régulier avec quatre bastions et des fossés pleins d'eau, et une nombreuse garnison. En 1694, d'Yberville eut ordre de l'attaquer avec les équipages de deux frégates, et s'en empara après un combat meurtrier, dans lequel il perdit un de ses frères. En 1696, il enleva avec trois cents hommes déterminés les établissements que les Anglais avaient formés dans l'île de Terre-Neuve, et après des prodiges de valeur il prit un fort, et fit dix-huit cents prisonniers. En son absence les Anglais avaient repris le fort Bourbon; on le chargea de l'attaquer, en 1697, avec quatre bâtiments que l'un de ses frères lui avait amenés de France. Une tempête ayant dispersé sa division, il se trouva seul avec le *Pélican* de quarante-six canons qu'il montait, et soutint contre trois bâtiments anglais, pendant quatre heures, un des combats les plus terribles dont la mer ait été le théâtre. Le pont du *Pélican* fut couvert de morts; mais l'un des vaisseaux anglais fut coulé, l'autre pris, et le troisième mis en fuite. A la suite de ce combat, le *Pélican* qui se trouvait dans l'état le plus déplorable fit naufrage; d'Yberville perdit encore plusieurs hommes par le froid et la fatigue; il sortit le dernier de son bâtiment, fut rejoint peu de temps après par son frère Sérigny, qui avait aussi beaucoup souffert; et, malgré l'état de dénuement dans lequel ils se trouvaient, ils osèrent attaquer le fort Bourbon qui avait une garnison quadruple de leurs forces, et qui aurait pu résister à une armée. Ce fut Sérigny qui par son courage et son grand caractère en obtint la reddition, le 11 septembre 1697. En 1698, d'Yberville partit de Rochefort avec deux frégates et un transport, pour aller reconnaître l'embouchure du Mississipi que Lasalle n'avait pas pu trouver en 1684. Il y entra heureusement, remonta le fleuve jusqu'à plus de cent lieues, construisit un fort sur ses rives, et, dans les années suivantes, il établit la première colonie à la Louisiane, et en fut nommé gouverneur. Le 7 mars 1706, d'Yberville arriva à la Martinique avec une division de six bâtiments. Il y prit onze cents matelots, et plusieurs flibustiers, et le 2 avril suivant, il s'empara de l'île de Nièves. Les Anglais s'étaient retirés dans une excellente position; mais, après une attaque très-vive, d'Yberville les força de capituler; toute la garnison fut faite prisonnière; on lui remit sept mille nègres et trente bâtiments, dont quelques-uns étaient armés en guerre et les autres chargés de marchandises. La perte de l'ennemi fut estimée à plus de quatre millions. Après un tel succès, d'Yberville s'occupait à rassembler des forces pour conquérir la Jamaïque, lorsqu'il fut atteint d'une maladie dont il mourut à la Havane, le 9 juillet 1706. Ce brave officier avait été secondé dans la plupart de ses expéditions par plusieurs de ses frères. L'un d'eux, Lemoyne de Bienville, qui commandait une batterie dans le fameux combat du *Pélican*, avait rempli des missions importantes auprès des sauvages de l'Amérique; et c'est lui qui fonda la colonie de la Nouvelle-Orléans, en 1717. Il fut gouverneur général de la Louisiane pendant plus de vingt ans. Il a publié, sur les nations sauvages de cette colonie, un

Mémoire qui a été inséré dans les Mémoires de Trévoux. Lemoyne de Sérigny qui avait partagé la gloire de son frère d'Yberville, en s'emparant du fort Bourbon, fut aussi gouverneur de la Louisiane, et devint capitaine de vaisseau, en 1720, après s'être distingué dans plusieurs combats. En 1700, Louis XIV, voulant récompenser les services de cette famille, érigea pour elle en baronnie la terre de Longueil en Canada. La branche de Sérigny s'est fixée en France, et elle a continué ses services dans la marine. Z.

YDELEZ (Étienne), prêtre, né vers 1540, à Port-Lesné, bailliage de Quingey, se dévoua au service des pauvres malades, et fut pourvu de l'emploi de chapelain ordinaire des pestiférés de la cité impériale de Besançon. Il se rendait dans les différentes villes où ses soins devenaient nécessaires; et il nous apprend qu'en 1581 il était à l'hôpital Saint-Laurent de Lyon, remplissant les fonctions de serviteur des affligés. On ignore l'époque de sa mort. Il est auteur d'un opuscule très-rare, intitulé: *Des secrets souverains et vrais remèdes contre la peste, livres deux*, Lyon, Stratius, 1581, in-8°. de 137 pages. C'est un recueil de recettes vulgaires. L'auteur définit la peste une vapeur produite par l'horrible conjonction des planètes, comme de Mars et de Saturne, ou par tremblement de terre. Il conseille (p. 62) à toutes personnes qui se trouvent dans une ville infectée, de manger, avant de sortir, une rôtie trempée en bon vin, et saupoudrée de gentiane. C'est là, dit-il, de quoi je me suis évité la peste régnant à Dole en 1580, et m'en suis bien trouvé. Mais de tous les remèdes qu'il indique, le meilleur à son avis est l'urine : prise intérieurement, dit-il (p. 67), elle a telle vertu, qu'elle ne permet jamais aucun poison à l'entour des parties nobles du corps: car c'est la maîtresse-garde d'icelles. Brief, elle réussit contre toutes les maladies du corps. Ydelez en avait fait lui-même l'épreuve, ayant été atteint de la fièvre pestilentielle, et non pas empoisonné par ses ennemis, comme le dit le *Dict. universel*. W—s.

YEARSLEY (mistriss Anna), Anglaise, était fille d'une laitière demeurant à Clifton, près de Bristol. On pense aisément que son éducation fut négligée. Cependant son frère lui ayant enseigné à lire et à écrire, elle nourrissait son esprit par la lecture de quelques livres, heureusement bien choisis. Les Nuits d'Young, le Paradis perdu, la Lettre d'Héloïse, par Pope, quelques drames de Shakespeare, une traduction des Géorgiques, composèrent d'abord, avec la Bible, tout le fonds de sa littérature. Mariée de bonne heure, elle eut, en sept années, six enfants. Elle était enceinte d'un septième, et par l'effet de malheurs multipliés, se trouvait presque dénuée de moyens d'existence, lorsqu'un homme bienfaisant vint alléger son infortune. Mais ce secours inespéré devint fatal à sa mère, qui, infirme, épuisée par des privations, ne put soutenir la joie qu'elle ressentit en ce moment. Anna continua d'aller vendre du lait de porte en porte dans les rues de Bristol. Dans ses instants de loisir, elle exhalait en vers incorrects, mais pleins de poésie, le sentiment de ses peines. Anna Yearsley avait alors vingt-huit ans; elle ne connaissait pas une règle de la grammaire, et n'avait jamais ouvert un dictionnaire. Miss Hanna More, auteur de plu-

sieurs ouvrages estimés, vit quelques fragments des poèmes de la laitière, et fut frappée de ce talent inculte. Elle l'engagea à réunir pour l'impression les divers morceaux qu'elle avait composés; et, par des démarches auprès de ses amis et de ses opulentes connaissances, obtint, pour le recueil projeté, au-delà de mille souscriptions. Un premier volume, in-4°., parut, en 1785, sous le titre de *Poèmes sur divers sujets, par Anna Yearsley, laitière de Bristol*, précédés d'une lettre de miss More à mistriss Montague, auteur de l'*Essai sur Shakespeare*. On y trouve de l'originalité dans la pensée et dans l'expression, un style fertile en images; quelquefois de l'obscurité, mais, ce qui est remarquable, un goût constamment pur. La couleur des pensées se ressentait de la situation de l'auteur et de la perte douloureuse qu'elle venait d'éprouver. Elle revient fréquemment sur ce triste sujet. Un second volume de ses poésies parut en 1787. On lit, dans la préface, qu'elle eut à se justifier du reproche d'ingratitude envers ses bienfaiteurs; elle le repousse avec la vivacité d'un bon cœur et l'énergie d'un poète offensé. L'année suivante vit paraître son *Poème sur l'inhumanité du commerce des esclaves*, où son indignation s'exprime sans ménagement. En 1791, son talent s'essaya dans un nouveau genre de littérature, en produisant une tragédie intitulée le *Comte Godwin*, drame historique. C'était une double singularité qu'une tragédie sans amour, écrite par une femme née dans la plus humble classe. Elle fut représentée sur le théâtre de Bristol, avec quelque succès. On y reconnut une imitation de Shakespeare quelquefois assez heureuse. Miss Yearsley a publié depuis quelques autres écrits, notamment les *Augustes captifs*, fragment d'histoire secrète, copié d'après un ancien manuscrit, 1795, 2 vol. in-12 (tiré de l'histoire du Masque de fer); la *Lyre champêtre*, recueil de poésies, 1796, in-4°.; *Poésies*, 1796, 3 vol. Elle mourut à Melkham, le 8 mai 1806. L.

YEBRA (Melchior de), religieux de l'ordre des frères mineurs de Castille, mort vers la fin du seizième siècle, se distingua par sa piété, et composa un ouvrage estimé, de morale religieuse, en espagnol, sous ce titre : *Refugium infirmorum, en el qual se contienen muchos avisos espirituales para socorro de los afligidos enfermos, y para ajudar a bien morir a los que estan a lo ultimo de su vida*, imprimé après la mort de l'auteur, Madrid, 1596, in-8°. V—g—r.

YELIU-THSOU-THSAI, surnommé Tsin-khing, célèbre ministre au service des premiers princes de la famille de Tchingkis-khan, descendait, à la huitième génération, de Thou-yo, prince de la race des Khitans ou Liao, dans le pays qu'on nomme Liao toung; il était fils d'un ministre, vice-chancelier des rois de Kin, ou de la dynastie d'*Or*, et il naquit le 20 de la 1re. lune, en 1190, dans le pays de Yan. Son père était âgé de soixante ans, quand un fils lui fut donné; et comme il jugea, d'après certains présages, que ce fils rendrait un jour d'importants services à des princes étrangers, il lui fit prendre le nom de Thsou-thsaï et le surnom de Tsin-king, par une double allusion à un passage de la chronique de Tso-khieou-ming, qui rappelait une circonstance de la même nature. Thsou-thsaï perdit son père à l'âge de trois ans; mais sa mère Yang-chi

pourvut si bien à son éducation, qu'il surpassa bientôt les jeunes gens plus âgés que lui, par la connaissance qu'il acquit de toutes sortes de livres, et notamment de ceux qui traitaient d'astronomie, de géographie, du calendrier et de l'arithmetique. Ces études le conduisirent à penser que la marche des planètes était mieux connue dans les pays occidentaux qu'à la Chine, et il composa en conséquence, sous le nom de *Mathapa*, des tables conformes au système des Tartares musulmans. Vers l'an 1213, il obtint un premier emploi, qu'il quitta ensuite pour la charge de gouverneur de Yan-king (Peking). Lorsque Tchingkis-khan se fut emparé de cette ville, il appela à lui les princes de la famille des Khitans, entre autres Thsou-thsaï. Quand celui-ci lui fut présenté, le conquérant, frappé de sa taille avantageuse, de sa belle barbe, et de sa voix sonore, lui dit : « Les Kin étaient ennemis » des Khitans, et c'est vous que je » suis venu venger. » — « Mon pè» re, mes aïeux et moi-même, ré» pondit Thsou-thsaï, nous avons » toujours été au service des Kin : » peut-on être l'ennemi de son prin» ce et de son père ? » Tchingkis goûta sa réponse, et le retint parmi les gens de sa suite. En 1219, à la 6e. lune, en été, Tchingkis partit pour aller conquérir le pays des Tartares musulmans ou le Kharisme. Le jour même où se célébrait le sacrifice du départ, il tomba de la neige jusqu'à une épaisseur de trois pieds. Tchingkis parut irrésolu, et consulta Thsou-thsaï : « Cette pré» dominance de l'influence du dieu » des eaux sur la température habi» tuelle de l'été est, dit-il, un gage » assuré de la victoire. » L'année suivante, en hiver, il y eut un grand bruit de tonnerre, et on interrogea de nouveau Thsou-thsaï : il répondit que ce phénomène présageait la mort du roi de Kharizme : ces deux prédictions furent également vérifiées par l'événement. Il y avait à la cour un Tangutain qui avait gagné les bonnes grâces de l'empereur par son habileté dans l'art de fabriquer des arcs. Cet homme, fier de la faveur dont il jouissait, demandait souvent à quoi, chez une nation toute guerrière, pouvait être bon un lettré comme Yeliu. « On a besoin d'ou» vriers pour fabriquer des arcs, ré» pliqua Thsou-thsaï; mais s'il s'a» git du gouvernement des empires, » comment se passerait-on des ou» vriers qui en connaissent le manie» ment? » L'empereur apprit cette réponse, l'approuva beaucoup, et de ce moment il employa plus que jamais celui qui l'avait faite. Les Mongols, depuis le commencement de leur puissance, n'avaient pas encore songé à se donner une astronomie. Des gens venus de l'occident présentèrent à Tchingkis un calendrier, d'après lequel il devait y avoir, à la 5e. lune, la nuit de l'opposition, une éclipse de lune : « Il n'y en aura » pas, dit Thsou-thsaï, » et effectivement l'éclipse annoncée n'eut pas lieu. L'année suivante, à la 10e. lune, Thsou-thsaï prédit une éclipse de lune : les astronomes occidentaux assurèrent qu'il n'y en aurait pas, et cependant au temps fixé la lune fut éclipsée de huit dixièmes. Ce fut, selon quelques historiens, au retour de l'expédition d'occident, que Thsou-thsaï composa les tables de l'an 1210, qu'il offrit à l'empereur. D'autres récits jettent des doutes sur la réalité des prédictions d'éclipses faites par Thsou-thsaï; en donnant à entendre que puisque jusque-là il s'était servi des

tables composées sous les Kin pour le climat du nord de la Chine, lui qui se trouvait alors dans la ville de Thsinssekan, en Boukharie, ne pouvait annoncer le moment des éclipses, sans tenir compte de la distance des lieux et de la différence en heures qui y correspond. En 1222, à la 8e. lune, une longue traînée de lumière se montra du côté de l'occident : « Les Joutchi vont changer de » maître, » dit Thsou-thsaï; et effectivement, leur prince Siouan-tsoung ne tarda pas à mourir. Toutes les fois que Tchingkis entreprenait une expédition, il avait soin de consulter Thsou-thsaï, et lui-même, pratiquant un ancien usage mongol, employait les présages tirés d'une omoplate de mouton torréfiée, pour contrôler les opérations de Thsou-thsaï, avant d'en faire la règle de sa conduite. L'an 1224, Tchingkis porta ses armes jusque chez les Hindous orientaux. Comme ses troupes étaient arrêtées au défilé de la Porte de Fer, il y vit un animal semblable à un cerf, avec une queue de cheval, le corps vert et la tête armée d'une corne unique, animal merveilleux, doué de la faculté d'imiter la voix humaine, et qui cria aux gardes de l'empereur : « Que votre maître se » retire au plus vite ! » Tchingkis, étonné de ce prodige, consulta Thsou-thsaï, qui lui répondit : « Cet ani- » mal merveilleux se nomme Kio- » touan ; il entend les langues de tou- » tes les parties du monde. Il aime » les êtres vivants, et il a horreur du » carnage. Son apparition a pour » objet d'avertir V. M. Vous êtes, » prince, le fils aîné du ciel, mais » les peuples sont aussi vos enfants, » et ils attendent de vous les senti- » ments que le ciel inspire pour leur » salut... » L'empereur, sur cet avis, fit rentrer son armée. Deux ans après cette expédition, l'armée mongole fut attaquée par une violente épidémie. Les généraux n'avaient pensé qu'à amasser de l'or et des étoffes. Thsou-thsaï lui seul s'était borné à recueillir des livres; et, entre autres productions naturelles, une certaine quantité de rhubarbe, drogue dont il connaissait la propriété. Il en fit usage en cette occasion, et le nombre de ceux qui durent la santé à la rhubarbe fut de plus de dix mille. Jusqu'à cette époque, Tchingkis qui avait passé sa vie dans les camps, tout entier à ses expéditions dans les contrées occidentales, n'avait pas eu le temps de songer à établir dans chaque district des magistrats et des juges : la vie et la mort avaient dépendu du caprice et des passions des hommes puissants. Il y avait à Yanking un général d'un caractère cruel et sanguinaire, qui avait jonché de cadavres tous les lieux publics. A cette nouvelle, Thsou-thsaï ne put retenir ses larmes; il alla trouver l'empereur, et, à force de représentations, il obtint de lui qu'à l'avenir le pouvoir ne serait exercé que par ceux qui auraient reçu une patente; que les coupables attendraient en prison le sort qu'ils auraient mérité, et que ceux qui enfreindraient ces dispositions seraient punis de mort. Par là, dit un auteur chinois, le vent du carnage commença à s'arrêter. On voyait alors dans le pays de Yan un grand nombre de brigands, qui, même avant la nuit, enlevaient les bœufs et les chars, marquaient les maisons opulentes qu'ils avaient intention de piller, et faisaient périr ceux qui leur résistaient. Thsou-thsaï, s'étant fait donner leurs noms, reconnut que c'étaient des parents du dernier gouverneur, ou des gens dans sa dé-

pendance. Il les fit arrêter tous, et ordonna que les plus cruels eussent la tête tranchée sur la place publique. De cet instant, les peuples de Yan commencèrent à goûter quelque repos. En 1229, Ogodaï, fils de Tchingkis, succéda à son père. Le jour fixé pour son couronnement était le 22 de la 8e. lune. Les princes, assemblés dans cette circonstance, n'avaient pas pris leur dernière détermination : Touli, autre fils de Tchingkis, alors chargé du commandement, consulta Thsou-thsaï : « Tout n'est pas encore prêt, lui dit» il. Ne conviendrait-il pas de remet» tre la cérémonie à un autre jour? » — Passé celui-ci, répondit le mi» nistre fidèle, il n'y aura plus de » jour heureux pour la faire. » Et, sur-le-champ, il prit sa place à côté d'Ogodaï, en l'engageant à monter sur le trône à l'instant même. Puis, s'adressant à Tchakhataï, qu'on avait un instant pensé à élever à l'empire : « Prince, lui dit-il, vous êtes » l'aîné, mais en même temps vous » êtes sujet. Voici le moment de se » prosterner devant l'empereur. Don» nez l'exemple, et personne n'osera » refuser de le suivre. » Tchakhataï se rendit à cet avis, et dans le même moment, tous les princes, les dignitaires, les courtisans se prosternèrent devant la tente impériale. C'est dans cette occasion importante, et, comme on voit, par l'influence de Yeliu-thsou-thsaï, que prit son origine une cérémonie qui fût depuis répétée au couronnement des empereurs mongols, et qui attirait un concours immense d'étrangers, parmi lesquels on sait qu'il s'est trouvé quelquefois jusqu'à des Européens envoyés par les princes d'occident. A l'époque de l'avénement d'Ogodaï, les peuples étaient livrés à toutes sortes de désordres, et l'empire n'avait pas de lois pour les réprimer. Thsou-thsaï fut le premier qui réclama des réglements pour remédier à ces maux. Il voulut que les habitants eussent des magistrats pour protéger leurs personnes et leurs biens, et qu'il fût institué des officiers pour veiller à la conservation des richesses de l'état; que ceux qui, sans mission du gouvernement, se permettraient des actes d'autorité, ou qui dissiperaient les revenus publics, fussent punis; que tout Mongol, Tartare, Tibetain ou autre, dont les terres cultivées n'auraient pas payé le tribut, encourût un châtiment; que tout officier pris en malversation fût puni de mort. Ces réglements portaient sur dix-huit chefs principaux; ils furent tous adoptés par l'empereur. Au moment où Tchingkis était revenu de son expédition d'occident, Yeliu-thsou-thsaï avait eu occasion de rendre aux peuples de la Chine un service encore plus important. Les greniers se trouvaient vides : on n'avait pas un boisseau de grain, ni une pièce d'étoffe. Il fut alors représenté dans le conseil que les Chinois n'étaient d'aucune utilité pour le service de l'état, et qu'en exterminant toute la population des provinces conquises, on ferait de ces pays d'excellents pâturages, qui seraient du plus grand secours. Thsou-thsaï seul peut-être pouvait faire rejeter cette épouvantable proposition. Il fit remarquer à l'empereur qu'en s'avançant vers le midi de la Chine ses armées auraient besoin d'une infinité de choses qu'il serait aisé de se procurer, si l'on voulait asseoir sur une base équitable les contributions territoriales et les taxes commerciales, l'impôt sur le sel, le fer, le vin, le vinaigre, le produit des monta-

gnes et des lacs ; que de cette manière on pourrait retirer par an cinq cent mille onces d'argent, quatre-vingt mille pièces d'étoffes, plus de quarante mille quintaux de grain, en un mot, tout ce qui serait nécessaire à l'entretien des troupes. « Comment, ajouta-t-il, peut-on dire qu'une telle population ne soit d'aucune utilité pour le service de l'état ? » La philosophie aurait pu fournir des raisons plus éloquentes contre un projet d'une barbarie extravagante : mais il était difficile d'en trouver de plus propres à faire impression sur l'esprit des Mongols; et, si l'on pouvait estimer numériquement les services rendus à l'humanité, on devrait peut-être accorder à Yeliu-thsou-thsaï la gloire d'avoir sauvé la vie au plus grand nombre d'hommes; car il ne faut pas oublier qu'il s'agissait du massacre de plusieurs millions de Chinois; et ce que les Mongols firent ailleurs prouve qu'ils étaient gens à l'entreprendre et à en venir à bout. La province de Yan-king dut son salut à son gouverneur; et depuis ce temps elle fut, ainsi que dix autres provinces, administrée selon les principes d'ordre et d'équité qu'il avait su inspirer aux conquérants, et par des lettrés qu'il avait recommandés. En 1231, à l'automne, ces provinces avaient fourni exactement leur contingent de grains. L'or et les étoffes avaient été rangés dans les salles du palais. L'empereur fut satisfait de ce résultat, et dit à Thsou-thsaï : « C'est vous qui sans sortir d'auprès de moi, savez amasser ainsi des trésors d'argent monayé et d'étoffes. » A cette occasion, il le créa vice-chancelier, avec ordre d'examiner le premier toutes les affaires, de quelque importance qu'elles fussent. Tchin-haï et Nian-ho-tchoung-chan furent nommés ministres d'état pour l'assister. Mais les hommes puissants et les courtisans en crédit ne purent se plier aux règles qu'il avait établies; et il y eut un certain Hiantepou qui, nourrissant un vieux ressentiment contre Thsou-thsaï, l'accusa auprès des princes d'user de partialité en faveur des siens, et de méditer quelque trahison, demandant qu'il fût puni de mort. Les princes transmirent cette dénonciation à l'empereur, qui n'en tint aucun compte; et Hiantepou fut blâmé généralement. L'empereur voulait que Thsou-thsaï le mît lui-même en jugement. « Cet homme, dit le ministre, est un présomptueux, qui accueille toutes sortes de calomnies. Nous avons aujourd'hui beaucoup d'affaires des contrées du midi : il sera temps de nous occuper de lui quelque autre jour. » Ogodaï ne put s'empêcher de louer la générosité de son ministre et l'indifférence qu'il montrait pour ses ennemis personnels. Un seigneur, nommé Khosse-bonga, avait proposé de rassembler des ouvriers en or et en argent, des laboureurs des contrées occidentales, et notamment des familles de gens qui sussent planter la vigne. L'empereur, goûtant ce projet, avait assigné, près d'une de ses capitales, un lieu où l'on avait transporté plus de dix mille familles. Mais Thsou-thsaï fut d'une autre opinion. « Ceux que les anciens empereurs, dit-il, appelaient à eux étaient des hommes simples, et non de ces étrangers qu'il faut à tout prix satisfaire. D'ailleurs il n'est pas bon de commencer de ces sortes d'entreprises qu'on est ensuite obligé de laisser tomber. » Ogodaï, partant pour la conquête de la Chine, et prêt à passer le fleuve Jaune,

annonça, par une proclamation, que ceux des habitants fugitifs qui viendraient se soumettre auraient la vie sauve. Thsou-thsaï proposa de faire faire quelques centaines de bannières, qu'on distribuerait à ces troupes de fugitifs, afin qu'ils pussent retourner en sureté dans leur lieu natal. Au commencement, quand les Mongols attaquaient une ville, un seul coup de flèche décidait de la vie des habitants; car lorsque la ville était prise, on ne manquait pas de les mettre tous à mort. La ville de Pian (Khaï-foung) étant sur le point de succomber, le général Soupoutaï, qui en faisait le siége, annonça à la cour que depuis bien des jours les assiégés résistaient à son armée, et qu'il se proposait de les exterminer tous. A cette nouvelle, Thsou-thsaï se rendit en hâte à la cour, et représenta que la férocité du général se faisait voir dans une pareille résolution. « Ce qu'on cherche depuis dix ans par taut de » combats, ajouta-t-il, ce pays qu'on » veut conquérir, c'est le peuple qui » l'habite qui en fait le prix. Si on » obtient le pays sans le peuple, » quelle utilité en pourra-t-on retirer? » L'empereur hésitait à lui accorder sa demande; mais il insista : « Que d'habiles artisans de toute » espèce, s'écria-t-il, que de riches» ses accumulées dans les maisons » de cette ville, que de trésors vont » périr, si vous n'en sauvez les ha» bitants! » Ogodaï se rendit à la fin à ces représentations : on pardonna aux assiégés; et le nombre de ceux qui furent sauvés de cette manière est porté à un million quatre cent soixante-dix mille familles, nombre énorme, et qui pourrait sembler incroyable, si l'on ne savait que la terreur inspirée par les Mongols avait engagé la plupart des habitants du Ho-nan à se réfugier dans la vaste enceinte de Khaï-foung. Le nombre des prisonniers qui furent faits dans cette expédition du Ho-nan était très-considérable; mais on comptait dix-huit corps de troupes de cette province qui avaient pris la fuite. Ogodaï ordonna de poursuivre ces fugitifs, et, toutes les fois qu'on les pourrait prendre, de les faire mourir, eux, leurs familles et ceux qui leur auraient donné asile. De cette manière beaucoup de fugitifs furent réduits à mourir de faim sur les routes. Touché de tant de calamités, Thsou-thsaï alla trouver l'empereur, et lui représenta que puisque le Honan était maintenant soumis, les habitants étaient devenus ses enfants. « Où peuvent-ils fuir? ajouta-t-il, et » que sert, pour un seul homme fait » prisonnier, d'en mettre à mort des » dixaines et des centaines? » L'empereur se rendit à ces raisons, et retira son décret. La chute de la *dynastie d'Or* venait d'être consommée; et il n'y avait plus qu'une vingtaine de districts qui résistassent encore. Thsou-thsaï soutint que la crainte seule avait peuplé ces districts de fugitifs qui redoutaient la mort, et qu'ils se soumettraient à l'instant si on leur promettait de ne pas les exterminer. Ogodaï suivit le conseil de son ministre, et on vit immédiatement les bons effets. Un dénombrement général des habitants de la Chine septentrionale fut ordonné en 1234. Tous les ministres étaient d'avis qu'il devait être fait par individus. Thsou-thsaï s'y opposa, et prouva qu'il valait mieux le faire par familles, afin que les impôts ne souffrissent pas de déficit, si le chef de famille était du nombre des fugitifs; mais sa véritable raison pour insister sur ce point était que

par un brigandage fort commun alors, les généraux et tous les hommes en place enlevaient et faisaient esclaves les habitants des districts voisins. En établissant un état de toutes les familles et du nombre des membres qui les composaient, un tel abus devenait impossible, ou s'il se reproduisait, ceux qui en seraient reconnus coupables devaient être punis de mort. A la même époque, le conseil suprême proposa d'envoyer de préférence les troupes turques contre le Kiang-nan, et de faire servir les troupes chinoises dans les expéditions en Tartarie. Thsou-thsaï combattit cette proposition. Il démontra que la Chine et les contrées d'Occident étaient séparées par une si grande distance, qu'elles n'avaient rien à démêler ensemble; que les hommes et les chevaux ne pourraient supporter une aussi grande fatigue, non plus que la différence des eaux, des productions, des climats, qui leur causerait des maladies mortelles, et qu'il valait mieux employer chaque peuple aux entreprises pour lesquelles il était comme destiné par la nature. On tint une grande assemblée de tous les princes, au printemps de l'an 1236. L'empereur, au milieu du festin, prenant un vase à vin, le donna à Thsou-thsaï, en disant : « Sans ce » ministre, la Chine ne serait pas à » nous; mais aujourd'hui même on » m'a proposé de créer un papier- » monnaie. — Du temps de Tchang- » tsoung, de la dynastie d'Or, reprit » Thsou-thsaï, on a commencé à » mettre du papier en circulation, » concurremment avec la monnaie. » Il y avait alors un ministre qui ga- » gna beaucoup dans l'émission de » ce papier; et le surnom de *Sei-* » *gneur-Billet* lui en est resté. Les » choses en vinrent au point que » pour dix mille billets on ne pou- » vait acheter qu'un gâteau. Le peu- » ple souffrit beaucoup, et l'état fut » ruiné. C'est un exemple qu'il faut » avoir devant les yeux. Si l'on frap- » pe maintenant du papier-monnaie, » il ne faut pas en émettre pour plus » de cent mille onces d'argent. » Ces conseils judicieux furent suivis; et il ne tarda pas à s'offrir une autre occasion, non moins importante, d'en profiter. L'empereur avait formé le projet de partager les terres de l'empire entre les princes de sa famille et les autres grands personnages de sa cour. L'habile ministre s'opposa à ce projet, qui eût fait naître en Chine une nouvelle féodalité. Il représenta que ces partages de terres et de ceux qui les cultivent ne pouvaient que produire toutes sortes de mécontentements, et qu'il était bien plus convenable de faire des largesses en or et en effets. — « Ma parole est en- » gagée : que puis-je faire? dit Ogo- » daï. — Que V. M. ordonne qu'on lui » présente l'état des revenus d'une » année, et qu'elle les distribue. Vous » épargnerez au peuple toutes sortes » d'exactions et d'abus de pouvoir. » L'empereur adopta ce plan et régla dès-lors que toutes les terres de l'empire et les tributs qu'elles paieraient seraient partagés en trois classes. Les conseillers du monarque ne manquèrent pas de trouver que ces impositions étaient trop légères. « La loi » doit être économe, dit Thsou-thsaï : » l'avarice n'y pourvoira que trop. » Ces impositions sont trop pesantes, » si leur produit doit enrichir les » hommes avides. » Un grand, nommé Touhouan, avait proposé à l'empereur de réunir dans son palais les filles des principales maisons de la Chine; et le décret avait été rendu. Thsou-thsaï osa l'intercepter et l'em-

pêcher d'avoir son exécution; puis, s'adressant à l'empereur irrité : « Déjà, dit-il, vous avez fait choix de » vingt-huit jeunes filles : ce nombre » n'est-il pas suffisant? J'ai craint, si » vous vouliez aller plus loin, que cette » mesure n'excitât des mécontentements et n'amenât même des troubles : tel a été le motif de ma conduite. » L'empereur s'arrêta long-temps à réfléchir, et finit par approuver le procédé de son ministre ; mais il voulut au moins qu'on rassemblât toutes les cavales qui pourraient appartenir aux peuples soumis. Thsou-thsaï objectait que la Chine n'était pas un pays riche en chevaux. Le décret ne laissa pas d'être rendu, malgré son opposition, au grand préjudice des habitants de l'empire. Il y avait long-temps que les affaires étaient en souffrance, et Thsou-thsaï voulant en hâter l'expédition fit à ce sujet des remontrances à Ogodaï. « Quand on veut fabriquer des vases, » on réunit d'habiles artisans, lui dit-il un jour. Pour la conduite des affaires, il n'y a que les lettrés qu'on » en puisse charger. Si l'on n'emploie pas ces sortes de gens, nous ne » viendrons pas à bout en dix ans de » celles qui sont déjà accumulées. » — « Eh bien ! dit l'empereur, qui » vous empêche d'appeler ces hommes aux emplois ? » Ainsi fut arrêtée, sur la proposition d'un ministre lettré lui-même, une mesure qui faisait rentrer les vaincus dans le droit de prendre part aux fonctions publiques, et qui, par l'ascendant inévitable du talent et des lumières, devait un jour détruire tous les effets de la conquête. Thsou-thsaï fit bientôt l'essai de son nouveau système de gouvernement. Il chargea plusieurs lettrés de parcourir les provinces et d'y établir des examens réguliers sur le sens des livres classiques, et sur l'art de composer en prose et en vers. Ceux mêmes qui avaient été faits prisonniers et réduits en esclavage furent admis aux examens, et il fut défendu à leurs maîtres, sous peine de mort, de les empêcher de s'y présenter. Il y eut à cette occasion quatre mille trente lettrés qui furent pourvus d'emplois, et qui recouvrèrent en même temps leurs biens et leurs familles. Un quart de ceux qui avaient été réduits à la condition d'esclaves fut rendu à la liberté. Les premières places auxquelles on nomma des lettrés, furent celles de magistrats et de juges des départements et des districts. Le nombre des voleurs qui infestaient les provinces était alors si considérable, que les relations commerciales étaient presque entièrement interrompues. Un ancien usage voulait que si les voleurs n'étaient pas arrêtés dans le courant de l'année, la valeur des objets dérobés fût payée par les habitants du lieu où le crime avait été commis. En pareil cas, on avait recours à mille expédients pour trouver de l'argent, et les magistrats locaux s'adressaient ordinairement aux Tartares musulmans qui leur en prêtaient; mais l'année révolue, la somme qu'on leur devait était doublée par les intérêts. Un an après, la dette égalait le capital et les arrérages échus. Bientôt on était contraint de vendre le bétail des pauvres gens; leurs femmes, et eux-mêmes étaient réduits à l'esclavage. Des familles étaient dispersées, des maisons ruinées par ces dettes usuraires. Thsou-thsaï demanda à l'empereur que les intérêts fussent mis à un taux convenable, et que les sommes dues aux musulmans fussent remboursées par le trésor public. Ce que l'état

eut à payer dans cette occasion s'éleva à 760,000 onces d'argent. D'autres abus vinrent ensuite appeler son attention. Les commandants et officiers des provinces s'étaient partout arrogé le droit de fabriquer, selon leurs caprices, des étalons de poids et de mesures, et des sceaux. Ils levaient aussi des chevaux de poste, et ils dépassaient, à cet égard, toute espèce de règle et de modération. Le ministre demanda d'abord que l'on astreignît les marchands à n'employer que des sceaux et des poids fondus dans les ateliers de la chancellerie : ensuite les officiers du gouvernement, et même les gens de la cour, et les princes du sang, qui vexaient le peuple, en exigeant arbitrairement des chevaux, des provisions, et en recourant aux mauvais traitements pour peu qu'on tardât à les satisfaire, furent obligés de se munir d'une patente qui constatât leur mission et réglât leur droit. Les abus furent diminués, et le peuple commença à respirer. Deux religieux s'étant pris de querelle, le plus âgé accusa l'autre à faux d'être un déserteur déguisé. Celui-ci, qui se nommait Kitchoungkoueï eut la cruauté de tuer son adversaire. Thsou-thsaï fit faire le procès au coupable. L'empereur vit ce procédé de mauvais œil, et fit arrêter son ministre; mais, revenant bientôt à de meilleurs sentiments, il lui accorda sa grâce. Thsou-thsaï la refusa et ne voulait pas sortir de prison : « Vous m'a» vez nommé votre chancelier pour » administrer les affaires de l'état, » dit-il à Ogodaï. Vous m'avez fait » arrêter : j'étais donc coupable. » Vous me rendez la liberté : je suis » donc innocent. Il vous est aisé de » faire de moi un jouet ; mais com» ment puis-je diriger les affaires de » l'empire ? » — « Il m'échappe » mille paroles en un jour, reprit » l'empereur, en lui adressant des » consolations pleines de bonté. Vous » êtes innocent, et vous devez être » rétabli dans votre rang. » Thsou-thsaï se prosterna pour remercier l'empereur. Il ne s'en attacha que plus fortement aux maximes qu'il s'était faites de récompenser et de punir avec équité, de régler les appointements et les gratifications sur les services rendus, d'observer la plus stricte justice dans les examens et dans les promotions qui en étaient la suite, d'honorer par-dessus tous les artisans ceux qui se livrent à l'agriculture, de tenir un ordre parfait dans les impôts, d'avoir tout prêts les moyens de faire des distributions de grains selon les besoins. En 1238, une grande famine ravagea l'empire. Thsou-thsaï fut d'avis de modérer les contributions de cette année : les administrateurs craignaient qu'elles ne fussent plus suffisantes pour le service de l'état ; mais le ministre fit voir que les caisses et les greniers étaient remplis pour plus de dix ans. Jusqu'à cette époque la population de l'empire avait été évaluée à un million quatre cent mille familles payant le tribut ; mais sur ce nombre il y en avait un dixième en fuite, et, les redevances continuant d'être fixées sur la même base, les peuples souffraient beaucoup. Le ministre obtint que le nombre d'hommes entre lesquels l'impôt était réparti serait diminué de trois cent cinquante mille. L'intendant en chef des revenus publics en Chine était un nommé Liu-tchin ; son adjoint ou lieutenant était Licoutseu. Le premier disparut avec la caisse. « Ministre, dit Ogodaï, vous » vantiez l'école de Confucius et les

» vertus qu'elle met en pratique. » Sont-ce là les hommes qu'elle produit? » — « Le saint homme (Confucius) a fondé son enseignement sur » la connaissance des vertus et des devoirs, et il n'est pas de souverain » dont le pouvoir ne repose aussi sur » cette base. Ces vertus sont dans » l'empire ce que sont au ciel le soleil » et la lune. Que signifient les torts » d'un particulier qui manque aux » lois de tous les temps et de tous les » pays? Et notre gouvernement est-» il donc le seul où de semblables » fautes puissent être commises? » Ce discours satisfit l'empereur. Quelque temps après, il y eut à Yan-king une compagnie d'hommes opulents qui offrirent de se charger du recouvrement des impôts pour une somme d'un million d'onces d'argent. Ces sortes de fermes avaient déjà été établies en Chine vers l'an 970. Thsou-thsaï s'opposa à cette spéculation qu'il jugea aussi contraire aux intérêts du prince qu'onéreuse pour les sujets, et qui lui semblait une calamité pour l'état. Il supplia l'empereur d'y renoncer. Sa maxime favorite était qu'il valait mieux écarter un malheur qu'obtenir un gain; qu'il valait mieux expédier une affaire que d'y donner occasion. « Je suis, » disait-il, de l'avis de Phantchao : » la paix avant tout. J'y ai toujours » travaillé, et si l'on a un jour quel-» que reproche à me faire, ce ne » sera pas d'avoir professé une » vaine maxime. » Ogodaï aimait le vin : un jour qu'il était à boire avec ses courtisans, Thsou-thsaï, qui l'avait plusieurs fois repris inutilement, lui apporta un vase de fer, dont le vin avait rongé le bord : « Si le vin » a la force de corroder ainsi le fer, » dit-il, jugez de ce qu'il peut pro-» duire sur les entrailles. » Ogodaï fut frappé de cette leçon, et depuis lors, dans les repas qu'il faisait avec ses courtisans, il se borna à prendre trois coupes de vin. Les revenus de la partie de la Chine soumise aux Mongols avaient d'abord été fixés par Thsou-thsaï à cinq cent mille onces d'argent par an. Après la soumission du Ho-nan, ils s'accrurent jusqu'à un million d'onces. Un ministre d'Ogodaï, turc et musulman, nommé Abderrahman, proposa de les affermer pour deux millions deux cent mille onces. Thsou-thsaï ne cessa de s'opposer à ce projet. Les efforts qu'il fit pour en dissuader Ogodaï, lui altérèrent le teint et la voix. Ses paroles étaient entrecoupées par des sanglots : « Êtes-vous prêt à combattre? lui » demanda l'empereur, et allez-vous » pleurer pour la cause du peuple? » Thsou-thsaï, voyant ses avis rejetés, fit un soupir : « La misère du peuple » va dater de ce moment! » s'écria-t-il. L'an 1241, l'empereur tomba malade. Il avait perdu le pouls et la voix. La sixième impératrice Tourakina, de la tribu de Naïmatchin, ignorant l'état des affaires, fit venir Yélu-thsou-thsaï pour le consulter. « Il suffisait aux anciens d'un mot » pour dissiper tous les doutes, ré-» pondit-il; mais maintenant on tient » les innocents dans les fers : la pre-» mière chose serait de publier une » amnistie générale dans tout l'em-» pire. » L'impératrice parut très-empressée d'adopter cet avis, mais le ministre lui représenta que la chose ne pouvait avoir lieu sans un décret de l'empereur. « Si l'empereur se » trouve mieux demain, ajouta-t-il, » vous pouvez lui en parler, et sans » doute il y consentira volontiers. » Ogodaï se remit effectivement de cette maladie, et à la onzième lune, il voulut aller à la chasse. Thsou-thsaï

tâcha de mettre obstacle à ce projet, mais il ne put y faire renoncer l'empereur. Ce prince chassa durant cinq jours, et mourut sur la route. L'impératrice consulta de nouveau le ministre, sur ce qu'il y avait à faire dans ces circonstances. Thsou-thsaï répondit avec fermeté que des étrangers n'avaient point à s'immiscer dans les affaires de l'état; qu'il existait un testament du défunt empereur, et qu'il fallait s'y conformer. Mais l'impératrice, que ce testament éloignait du trône, n'en voulut point entendre parler, et elle se fit proclamer régente à Kara-Koroum. Abderrahman, par d'immenses libéralités, sut se faire livrer le timon de l'empire; l'impératrice lui remit les sceaux, son blanc-seing, et une autorité absolue sur les officiers de tout grade. « L'empire, dit Yeliu-thsou-» thsaï, était la propriété du défunt » empereur, V. M. s'en empare, et va » tout bouleverser. Il m'est impossi-» ble de continuer à exécuter ses or-» dres. » On rendit un décret portant que lorsqu'Abderrahman aurait fait un rapport sur une affaire, le greffier qui négligerait d'en tenir note sur les registres aurait la main coupée. « Le » défunt empereur, disait à cette oc-» casion Thsou-thsaï, m'avait con-» fié toutes les affaires de l'empire, » et il n'était nullement besoin de » greffier. Dès qu'une chose a été » jugée raisonnable, il est tout sim-» ple qu'elle soit exécutée. Celui qui y » manquerait s'exposerait à la mort. » Que signifie de plus la disposition » nouvelle ? » L'impératrice goûtait peu les représentations sans fin de Yeliu-thsou-thsaï; et comme celui-ci s'en apercevait: « Voilà » trente ans, s'écriait-il, que je suis » chargé de toute l'administration, » et je n'ai point de faute à me re-» procher à l'égard du pays. L'im-» pératrice veut-elle me donner la » mort pour prix de mon innocen-» ce? » Cependant la régente, quoiqu'elle eût du ressentiment de la conduite du ministre à l'époque de la mort d'Ogodaï, lui marquait beaucoup de respect et de déférence. Mais à la cinquième lune de l'an 1244, la tristesse que l'état des affaires avait inspirée à Yeliu-thsou-thsaï le conduisit au tombeau. Il était alors âgé de cinquante-cinq ans. L'impératrice l'honora de ses regrets, et fit de grands sacrifices pour ses funérailles. Son tombeau est situé sur le mont Young, dans le département de Chun-thian; au-devant du tombeau on éleva une chapelle qui est maintenant en ruines. Il ne manqua pas de calomniateurs qui prétendirent qu'après avoir si long-temps administré l'empire, la moitié des revenus de l'état était entrée dans sa maison. La régente ordonna d'y faire des perquisitions, et tout ce qu'on trouva dans ses trésors, ce furent une dixaine de luths dont il aimait à jouer, plusieurs livres anciens et modernes, des peintures, quelques morceaux de jaspe, et un millier de volumes qu'il avait composés sur différentes matières. Près d'un siècle après la mort de ce grand ministre (en 1330), l'empereur, par un usage très-commun à la Chine, lui décerna solennellement le titre de roi de Kouang-ning, avec un surnom qui rappelait les nobles qualités de son esprit et la droiture de son caractère. Le fils de Yeliu-thsou-thsaï, nommé Yeliu-tchu, lui succéda dans sa charge de vice-chancelier, et son petit-fils Yeliu-thouhousse se distingua sous les règnes de Khoubilaï et de ses successeurs. Il mourut durant le règne de Yesun-timour (en

1327), laissant des travaux sur l'histoire des Mongols, et quelques poésies. — La vie de Yeliu-thsou-thsaï occupe ici beaucoup d'espace; mais on doit reconnaître qu'elle embrasse une des époques les plus intéressantes de l'histoire orientale, celle des premières conquêtes des Mongols en Chine, et qu'elle jette un jour tout nouveau sur les événements qui s'y rapportent. Les circonstances dans lesquelles vécut Yeliu-thsou-thsaï, les belles qualités dont la nature et l'éducation l'avaient pourvu, ont fait de lui l'un des plus grands ministres dont l'Asie orientale se glorifie. Tartare d'origine, et devenu Chinois par la culture de son esprit, il fut l'intermédiaire naturel entre la race des opprimés et celle des oppresseurs; il se trouva placé près de Tchingkis et de son successeur, comme une providence protectrice des peuples vaincus, et sa vie se consuma tout entière à plaider auprès de la barbarie triomphante, la cause des lois, du bon ordre, de la civilisation et de l'humanité. On ne saurait compter les millions d'hommes qui lui durent la vie et la liberté. Il remplaça le joug de la force par celui de la raison; la puissance du glaive par celle des institutions; le pillage par un système régulier d'impôts; la brutale autorité des conquérants tartares par l'influence lente, mais irrésistible des lettrés de la Chine; il organisa la partie orientale de cet empire gigantesque qui menaçait alors d'envahir le monde entier, et prépara de loin la révolution, qui, en renvoyant les Mongols dans leurs déserts, devait affranchir la Chine d'une domination étrangère, et lui rendre un gouvernement fondé sur la base des mœurs naturelles et des traditions nationales. Un autre motif fera excuser l'étendue de la notice qu'on a consacrée à Yeliu-thsou-thsaï. Sa vie se trouve ici telle qu'elle a été écrite par l'historien chinois, qui a composé les Annales de la dynastie de Tchingkis-khan. On ne s'est permis qu'un très-petit nombre de suppressions, et un nombre moins considérable encore d'additions indispensables pour l'intelligence de plusieurs passages. On a cru que ce morceau fidèlement traduit du chinois pourrait, sous un double rapport, intéresser les lecteurs, et qu'un échantillon de la *Biographie* de la Chine ne serait pas jugé déplacé dans un ouvrage de la nature de celui-ci.

A. R.—T.

YELVERTON (Henri), habile jurisconsulte anglais, né, en 1566, à Islington, passa de l'université d'Oxford au collège de Gray's Inn, pour y étudier le droit. Il fut nommé, en 1613, solliciteur-général, et obtint la distinction de la chevalerie, par le crédit de Carr, comte de Somerset, favori de Jacques Ier. En 1616, il devint attorney-général. Mais, ayant eu l'imprudence d'offenser le second favori du roi, le duc de Buckingham, il fut cité devant la chambre Étoilée, comme s'étant rendu coupable d'illégalités dans l'exercice de ses fonctions, et par une sentence de cette cour, fut privé de sa place, condamné à l'emprisonnement et à une amende considérable. Cité ensuite devant les lords, il prononça un discours qui blessa non-seulement le favori, mais le souverain même. Une nouvelle condamnation lui imposa le paiement de quinze mille marcs. Yelverton, réconcilié depuis avec Buckingham, acquit ses bonnes grâces, au point que ce fut par le crédit de ce seigneur

dont l'inimitié lui avait coûté si cher, qu'il fut nommé un des juges de la cour du banc du roi, et ensuite de celle des plaids-communs. Il mourut en possession de ce dernier emploi, le 24 janvier 1630. On a de lui : I. *Rapports de cas particuliers à la cour du banc du roi, depuis la quarante-quatrième année du règne d'Élisabeth jusqu'à la dixième de Jacques Ier.*, publiés originairement en français, par sir W. Wylde, 1661 et 1674 ; traduits en anglais et publiés ainsi en 1735, in-fol. II. Les *Droits du peuple concernant les impôts*, Londres, 1679. III. Plusieurs Discours prononcés dans le parlement; un, entre autres, imprimé dans le recueil de Rushworth. L.

YEOU-WANG, empereur de la Chine, descendait de Ye-wang (*V.* ci-dessus), et monta sur le trône l'an 781 avant l'ère chrétienne. D'un caractère faible et indolent, livré dès son enfance aux plaisirs grossiers, il n'avait aucune des qualités qui distinguent les souverains. A l'exemple des grands, le peuple supportait avec impatience un joug avilissant. Les habitants du pays de Pao, dévoués dans tous les temps à la dynastie, se révoltèrent eux-mêmes; mais, ayant reconnu leur faute, pour apaiser l'empereur ils lui présentèrent une jeune fille d'une rare beauté. Yeou-wang, touché de ses charmes, lui donna le nom de *Pao-sse*; et à sa considération il fit grâce aux rebelles. L'année suivante, *Pao-sse* mit au monde un fils, dont la naissance combla de joie l'empereur. En vain les lettrés essayèrent de faire rougir ce prince d'une conduite si peu propre à lui ramener l'estime de ses sujets. Aveuglé par sa passion, Yeou-wang chassa du palais l'impératrice; son fils légitime fut forcé d'aller demander un asile au prince de Chin; et il déclara son successeur celui qu'il avait eu de *Pao-sse*. Cette femme était si sérieuse, que l'empereur ne parvenait à la dérider qu'avec beaucoup de peine. Lorsque des troubles éclataient, c'était la coutume d'allumer des feux, de proche en proche, sur toutes les montagnes. A ce signal, les princes tributaires se hâtaient de rassembler leurs troupes, et les amenaient à la cour. Un jour l'empereur imagina d'allumer les feux. Les princes mirent leurs troupes sur pied, et vinrent à la cour. En les voyant arriver l'un après l'autre, *Pao-sse* se mit à rire de toutes ses forces. Enchanté d'avoir trouvé ce moyen d'égayer sa concubine, Yeou-wang l'employait de temps en temps ; mais les princes se lassèrent d'être les jouets d'une femme détestée de tout l'empire, et ils finirent par ne plus répondre aux signaux accoutumés. La famine vint se joindre à tous les sujets de mécontentement. Yeou-wang craignant que son fils légitime ne profitât de cette circonstance pour réclamer ses droits, somma le prince de Chin de le lui renvoyer ; il eut la honte d'éprouver un refus. Irrité de cette résistance inattendue à ses volontés, il se mit aussitôt en campagne ; mais le prince de Chin, ayant appelé les Tartares à son secours, se trouva bientôt à la tête d'une armée nombreuse et aguerrie. Dans ce pressant danger, Yeou-wang donna l'ordre d'allumer les feux ; mais les princes tributaires, dont il s'était si souvent moqué, ne bougèrent pas de leurs pays. Cependant les deux armées se rencontrèrent : celle de Yeou-wang fut défaite complètement : l'empereur et *Pao-sse* tombèrent au pouvoir du vainqueur, qui les fit mourir tous deux l'an 771 avant l'ère chrétienne. Yeou-

wang eut pour successeur son fils légitime, qui prit, en montant sur le trône, le nom de *Ping-Wang*. Voy. l'*Hist. de la Chine*, par Mailla, II, 45-50. W—s.

YEPEZ (Dom ANTOINE D'), savant bénédictin espagnol, florissait à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. Il appartenait à la congrégation de Valladolid, fameuse en Espagne, et s'y était distingué par ses études et son érudition. Il y gouverna plusieurs monastères, tantôt comme prieur, et plusieurs fois en qualité d'abbé; car, en général, en Espagne cette dignité n'est que triennale et point titulaire; de sorte que les abbés, après avoir cessé de l'être, et avoir achevé le temps prescrit où ils doivent vaquer, peuvent être réélus encore plusieurs fois: c'est ce qui arriva à dom d'Yepez, qui enfin fut élu supérieur-général de sa congrégation. Mabillon, dont en cette matière le jugement est d'un si grand poids, rend un témoignage avantageux du profond savoir de dom d'Yepez et de sa personne. Ce religieux mourut en 1621. On a de lui sept volumes des *Chroniques de l'ordre de saint Benoît*, dont les deux premiers parurent, en 1609, le troisième à Pampelune, en 1610, le quatrième à Valladolid, en 1613, le cinquième et le sixième, en 1615. Le septième ne fut imprimé qu'après la mort de dom d'Yepez, par les soins de dom Jérôme Marthon, abbé de Saint-Benoît de Valladolid. Quoique ces chroniques n'aillent que jusqu'au douzième siècle, et qu'elles soient en langue espagnole, elles sont fort estimées. Dom Thomas Weiss, bénédictin de l'abbaye de Neresheim, congrégation du Saint-Esprit au diocèse d'Augsbourg, en traduisit une partie et la fit imprimer à Cologne en 1652 et 1653. Dom Olivier de la congrégation de Valladolid, et dom Valgrave, de celle des missions d'Angleterre, en entreprirent une traduction française. Le premier, prévenu par la mort, ne put en traduire que deux volumes; l'autre ne fut guère plus heureux, et ne put achever. C'était à dom Martin Rhetelois, supérieur-général de la congrégation de Saint-Vannes, qu'il était réservé de donner une traduction entière de ce grand ouvrage. Non-seulement il l'acheva, mais encore il l'augmenta considérablement, en y faisant entrer ce qui concerne les monastères de France, de la Lorraine et du Barrois, et en y ajoutant l'histoire de la congrégation de Saint-Vannes, et celle des autres qui en sont issues, telles que les congrégations de Saint-Maur en France, de Saint-Placide en Flandre, et la réforme de Cluny. Cette traduction forme sept volumes in-fol. Dom Gabriel Bucelin, religieux de l'abbaye de Weingart en Souabe, a donné un abrégé de ces chroniques. On a encore de dom Antoine d'Yepez la relation d'un voyage littéraire en Catalogne, et un catalogue des auteurs qui ont écrit en faveur de l'immaculée Conception. L—Y.

YEPEZ (Le P. DIEGO D'), religieux hiéronimite, né à Yepez près de Tolède, en 1559, fit ses études à Siguença, avec beaucoup de succès. Estimé dans sa congrégation par son savoir et son zèle pour la discipline régulière, il y obtint les distinctions auxquelles un grand mérite donne droit. Il fut successivement prieur des couvents de Jaën, de Zamora, de Tolède et de Grenade. Il se conduisit dans ces différents postes avec une sagesse qui augmenta encore sa ré-

putation. Philippe II, roi d'Espagne, le fit nommer prieur du fameux monastère de l'Escurial, et lui confia la direction de sa conscience. Le P. Diego d'Yepez jouit de la même faveur et remplit les mêmes fonctions près du fils de Philippe II. Ce prince, après la mort de son père, étant monté sur le trône, promut d'Yepez à l'évêché de Tarragone. Celui-ci mourut dans cette ville le 20 mai 1613. On a de lui en espagnol : I. *Histoire particulière de la persécution d'Angleterre, depuis l'an* 1570, Madrid, 1599, in-4°. II. *Mémoire sur la mort de Philippe II, écrit par l'ordre de Philippe III, son fils*, Milan, 1607, in-8°. III. *Vie de sainte Thérèse de Jésus*, Madrid, 1587, 1615, in-4°., traduite en français par le P. Cyprien de la nativité de la Vierge, Paris, 1643, in-4°. L—Y.

YEREGUI (JOSEPH DE), pieux et savant ecclésiastique espagnol, était né, en 1734, à Vergara, dans le Guipuscoa, d'une des premières familles de cette province. Ayant commencé ses études à Malaga, il vint les continuer à l'académie de Madrid, et se rendit ensuite à Paris, où il suivit les cours de physique de l'abbé Nollet (*V.* ce nom), et se perfectionna dans les mathématiques. De retour en Espagne, il fut ordonné prêtre, et se voua tout entier à catéchiser les enfants, et à répandre l'instruction parmi le peuple des campagnes. Il fonda dans son voisinage plusieurs écoles élémentaires qu'il dirigeait lui-même, et consacra ses revenus à fournir aux élèves, soit des livres, soit les autres objets dont ils avaient besoin. Ni sa modestie, ni les vertus dont il offrait le touchant exemple ne purent le mettre à l'abri de l'envie. Accusé de distribuer des ouvrages contraires aux doctrines de l'Église catholique, il fut obligé de quitter l'asile qu'il s'était choisi, et vint, en 1785, habiter Madrid, se flattant d'y pouvoir continuer, sans obstacle, sous les yeux de ses supérieurs, l'exercice des actes de bienfaisance dont il avait contracté la douce habitude. Les talents de Yeregui le firent bientôt connaître du roi Charles III ; et ce bon prince s'empressa de lui donner une marque bien grande de son estime, en le nommant précepteur des infants. Tant que le roi vécut, Yeregui n'eut rien à redouter de ses ennemis ; mais après sa mort il fut éloigné de la cour, et en 1792, traduit à l'inquisition comme janséniste. Cinq mois après son arrestation, un jugement solennel le déclara pur dans sa doctrine et dans sa conduite; et le roi Charles IV le nomma son conseiller au tribunal qui venait de proclamer son innocence. Yeregui se servit de tout l'ascendant que lui donnaient ses lumières, et la faveur du gouvernement, pour contenir le zèle trop ardent de ses collègues, et diminuer l'influence d'un tribunal dont il jugeait la suppression nécessaire au bonheur de l'Espagne. L'affaiblissement de sa santé l'ayant conduit, en 1803, à Bagnères, il y fit imprimer : ***Idea del catecismo nacional formado sobre las sagradas escrituras, conciliors y padres de la iglesia***, in-8°. de XXXII, 231 pag. Ce volume est très-rare, l'auteur n'en ayant fait tirer qu'un petit nombre d'exemplaires pour les adresser aux évêques espagnols, et à quelques théologiens instruits, en les priant de l'aider à perfectionner son travail. « Dans les années, dit-il, que j'ai consacrées à l'enseignement des enfants, j'ai eu l'occasion de lire

et d'examiner les catéchismes les plus récents. J'ai reconnu que si quelques-uns sont dignes d'estime pour le desir que montrent les auteurs d'étendre le royaume de Jésus-Christ, il en est plusieurs, et spécialement ceux qui sont le plus répandus en Espagne, qui renferment des principes opposés à l'ancienne et constante doctrine de l'Église. » Après avoir recueilli les observations des hommes les plus éclairés sur cette matière, Yeregui se disposait enfin à publier son ouvrage, lorsqu'il mourut en 1805, à l'âge de soixante-onze ans. On conserve dans un cabinet particulier, à Paris, plusieurs *Mémoires* de Yeregui sur son procès à l'inquisition, sur l'origine et les usages de ce tribunal, ainsi que sur les modifications qu'il conviendrait d'apporter à son pouvoir. Llorente en a pu prendre connaissance; mais il ne paraît pas qu'il en ait fait usage pour son *Histoire de l'inquisition* (*V.* LLORENTE, au Supplément). W—s.

YERMAK. *Voy.* IERMAK.

YE-WANG, empereur de la Chine, était fils de Ye-wang, prince d'un génie fort médiocre, qui mourut l'an 909 avant l'ère chrétienne, laissant ses enfants trop jeunes pour faire respecter leurs droits. Hiao-wang, aidé d'un parti puissant, enleva sans peine le sceptre à ses neveux. Après sa mort (894 avant J.-C.), les grands, qui avaient souffert impatiemment son usurpation, reconnurent Ye-wang légitime héritier de l'empire. L'état de contrainte dans lequel ce prince avait été retenu par son oncle l'avait rendu si timide, qu'il parut à ses officiers moins leur maître qu'un de leurs serviteurs. Le jour de la cérémonie du couronnement, les grands étant venus lui présenter leurs hommages, il descendit de son trône pour leur rendre le salut. Cette infraction à l'étiquette parut aux plus sages un signe certain qu'il ne saurait pas faire respecter son pouvoir. En effet, la faiblesse de Ye-wang dut encourager l'ambition des grands, et devint ainsi la première cause des troubles et des divisions qui ne tardèrent pas à éclater. Ce fut le prince de Tchin, Hioung-kiu, qui donna le signal de la révolte en s'emparant des pays de Young et de Yang-youan. A son exemple d'autres princes étendirent les états que leur avaient assignés les anciens empereurs, en récompense de grands services. Pendant ce temps Ye-wang, tranquille dans son palais, ne songea pas même à prendre quelques mesures pour arrêter ces désordres. Il mourut l'an 879 avant l'ère chrétienne, à l'âge de soixante ans, dont il avait passé seize sur le trône, sans gloire et sans honneur. Son fils Li-wang lui succéda. (Voy. l'*Histoire de la Chine*, par le P. de Mailla, tome II, 15-18). W—s.

YEZDEDJERD. *V.* IEZDEDJERD.

YEZID Ier., second khalife ommeyade, fut inauguré à Damas, l'an 60 de l'hégire (680 de Jésus-Christ), après la mort de son père Moawyah qui l'avait associé à sa puissance (*Voy.* MOAWYAH Ier.). Il fut reconnu en Perse, en Syrie, en Égypte, en Mésopotamie, et dans les autres parties de l'empire musulman. Mais la Mekke, Médine, et quelques autres villes de l'Arabie et de l'Irak, refusèrent de se soumettre. Un parti puissant y soutenait les droits de Houcein, fils d'Aly; toutefois, parmi ceux qui se disaient les partisans du petit-fils de Mahomet, deux ambitieux, Abd-allah fils de Zobéir, et Abd-allah, fils d'Omar, travaillaient secrètement pour

leur propre grandeur. L'activité d'Obeid-allah, gouverneur de Koufah, et l'inconstance des habitants de cette ville firent triompher Yezid du vertueux et brave Houcein qui périt l'an 61 (680) au combat de Kerbelah (*Voy.* Hocein et Obéid-allah ben Zïad). Lorsque Yezid reçut la tête de Houcein, il ne put retenir ses larmes, et s'écria : « O! » malheureux Houcein, je ne t'aurais » pas fait périr, si je t'avais eu en » mon pouvoir. Que Dieu maudisse » le barbare Obeid-allah » (1). Il traita avec respect les femmes et les sœurs de ce prince, quoiqu'elles l'accablassent de reproches, et épargna même les deux plus jeunes fils de son rival, qui avaient survécu seuls au désastre de leur famille. Il eut d'autant plus de mérite à rejeter les conseils qu'on lui donnait de les faire périr, que la haine de ces enfants se manifestait à toute heure. Sa conduite généreuse, à leur égard, ne se démentit pas. Il les fit conduire tous à Médine avec une escorte, après les avoir comblés de présents, et leur avoir prodigué tous les secours capables d'adoucir leur infortune (*V.* Zein-alabeddyn). Cette année, les lieutenants du khalife subjuguèrent Bokhara et le Khowarazm ou Kharizme (*Voy.* Mahleb). La mort de Houcein n'éteignit point le feu des révoltes. Les habitants de la Mekke et de Médine secouèrent entièrement le joug des Ommeyades, en 681, et ne pouvant mettre à leur tête aucun des deux enfants de Houcein, à cause de leur jeunesse, ils proclamèrent khalife Abd-allah fils de Zobéir (*Voy.* ce nom, I, 51). Yezid envoya l'année suivante une armée qui assiégea Médine, sans qu'Abd-allah, qui songeait à soumettre le reste de l'Arabie, se mît en devoir de secourir la ville qui l'avait élu. Après trois mois d'une vigoureuse résistance, Médine fut prise et saccagée sans respect pour le tombeau du prophète : les habitants furent tous ou massacrés ou réduits en esclavage. Il n'y eut d'épargné que la famille d'Aly. Après cette conquête, Moslem ibn-Okbah, général de l'armée syrienne, marchait sur la Mekke lorsqu'il mourut en 683. Hassin ibn-Nomaïr, qui lui succéda dans le commandement, assiégea cette ville qu'Abd-allah défendit pendant quarante jours. Une partie du temple de la Caabah fut renversée, et la Mekke aurait subi le sort de Médine, si la nouvelle de la mort de Yezid n'avait pas obligé l'armée syrienne de retourner à Damas. Ce khalife mourut dans les environs de Hemesse, le 15 rabi 1er., 64 (décembre 683), à l'âge de trente-neuf ans, après en avoir régné trois et demi. Le nom de Yezid est en horreur à un grand nombre de musulmans, surtout aux Chyites ou sectateurs d'Aly, parce qu'il fut le principal auteur de la mort de Houcein et de plusieurs autres descendants de Mahomet; parce qu'on le soupçonna d'avoir avancé les jours de Haçan, fils aîné et successeur d'Aly; parce qu'il fut le premier khalife qui ait bu publiquement du vin, et que sous son règne les deux villes saintes furent profanées et presque détruites. A ces reproches, qu'on peut soupçonner d'être dictés par l'esprit de parti et les préjugés religieux, les auteurs orientaux en ajoutent d'autres qui donnent une idée peu avantageuse de Yezid, et qui prouvent que ce prince, peu digne de succéder par droit d'hérédité à son père, ne

(1) Ce n'est point Yezid qui insulta la tête de Houcein, comme on l'a dit à l'article de ce dernier, mais Obeid allah.

se soutint sur le trône que par l'attachement des Syriens pour la maison des Ommeyades. On l'accuse d'avarice, de mollesse, de débauches; d'avoir vécu au milieu de ses baladins, de ses chanteuses et de ses chiens; d'avoir introduit l'usage des eunuques, et même d'avoir entretenu un commerce incestueux avec sa sœur. Au reste, il aimait la poésie et la cultivait avec succès. Son fils Moawyah II lui succéda. A—T.

YEZID II (Abou Khaled), neuvième khalife ommeyade, petit-fils du précédent, par sa mère, était le troisième fils d'Abd-el-Melek. Il succéda, l'an 101 de l'hégire (720 de J.-C.), à son cousin Omar II, auquel il ne ressemblait guère, et dont on le soupçonna d'avoir avancé la mort (*V.* Omar II). Il révoqua la plupart des gouverneurs de provinces, nommés par ses prédécesseurs, ce qui occasionna dans l'empire musulman des troubles qui furent aisément apaisés. Il n'en fut pas de même de la révolte de Yezid Ibn Mahleb, qui ne put être étouffée que par la mort de ce fameux rebelle, et par les talents de Moslemah, frère du khalife, et de son neveu Abbas, fils de Walid Ier. (*V.* Moslemah.). Yezid persécuta les chrétiens; publia un édit pour la destruction de leurs images; défendit qu'ils fussent admis en témoignage contre les musulmans, et ordonna que la déposition d'un musulman aurait autant de poids que celle de deux chrétiens. Ce fut d'ailleurs un prince indolent, adonné aux plaisirs, esclave de ses passions; qui dissipa les trésors de l'état pour ses concubines, et dont le court règne ne fut remarquable que par les victoires que Moslemah remporta sur les Turcs. Yezid était beau et bien fait. Sa mort prouve qu'il était doué d'une grande sensibilité. Ayant perdu une de ses esclaves, qui fut étouffée par un grain de raisin qu'il lui avait jeté dans la bouche, en jouant avec elle, il tomba dans un tel désespoir, qu'il refusa, pendant plusieurs jours, de la laisser enterrer. Lorsqu'on l'eut mise au tombeau, il l'en fit retirer pour la voir encore, ne lui survécut que peu de jours, et voulut être inhumé avec elle. Il mourut le 25 chaban 105 (février 724), âgé de trente-sept ans, après en avoir régné un peu plus de quatre. Ce prince avait ordonné l'année précédente, par un édit, de tuer les chiens, les pigeons, les coqs blancs, et tous les animaux de cette couleur, qui était celle que la maison d'Ommeyah avait adoptée. Son frère Hescham lui succéda. — Yezid III, neveu des précédents, et fils de Walid Ier., fut le 12e. khalife de la race des Ommeyades, et succéda, l'an 126 de l'hég. (744 de J.-C.), à son cousin Walid II, qu'il avait fait assassiner. Malgré son crime et son usurpation que les vices et l'impiété de son prédécesseur semblaient rendre excusables; malgré son orgueil d'être issu par sa mère des rois de Perse Sassanides, Yezid est représenté comme un prince doux, juste et vertueux. Il aimait le faste, et prenait le nom de Khosrou, à cause de son origine maternelle; mais on lui donna le surnom d'*Al-Nakes* (celui qui retranche), parce que le mauvais état des finances l'obligea de diminuer la solde des troupes. La mort de Walid causa de grands troubles dans l'empire. Les Hemesseniens prirent les armes pour la venger, et battirent les troupes du nouveau khalife. Les peuples de la Palestine massacrèrent leur gouverneur. Mais la révolte la plus dan-

gereuse fut celle de Merwan, fils de Mohammed, prince du sang des Ommeyades, et gouverneur de l'Arménie. Yezid l'assoupit pour un temps, en faisant des concessions à son parent; mais elle recommença plus tard avec plus de force, et le schisme qu'elle occasionna parmi les musulmans accéléra la ruine des Ommeyades (*V.* MERWAN II). Yezid avait à peine régné six mois, lorsqu'il mourut de la peste à Damas, le 18 dzoulhadjah 126 (30 sept. 744), âgé de quarante à quarante-six ans. Il avait fait reconnaître pour ses successeurs au khalifat, son frère Ibrahim et son neveu Abd-el-Aziz, fils de Hedjadj. Mais le second ne régna pas, et le premier, au bout de deux mois, contraint de résigner le khalifat à Merwan II, a si peu marqué dans l'histoire, que les auteurs varient sur l'époque et le genre de sa mort. Le corps de Yezid III fut exhumé et pendu par ordre de Merwan. A—T.

YEZID IBN MAHLEB, digne fils d'un grand homme (*V.* MAHLEB), et non moins célèbre par ses malheurs que par ses exploits, succéda à son père, l'an de l'hégire 83 (de J.-C. 702), dans le gouvernement du Khoraçan. Quoiqu'il ne fût réellement que le lieutenant du fameux Hedjadj, dans cette province, il hésita à combattre le rebelle Abd-el-Rahman Ibn Al-Aschat et lui envoya de nombreux et riches présents; mais à la suite de ces procédés généreux, redoutant quelque perfidie, il lui livra bataille, le vainquit, et déshonora même son triomphe en envoyant à Hedjadj la tête d'un des principaux partisans d'Abd-el-Rahman, et deux autres chefs de cette révolte enchaînés. Ce service ne put justifier dans l'esprit du soupçonneux Hedjadj l'hésitation qu'avait d'abord montrée Yezid; il lui donna pour successeur Kotaïbah, l'an 85, le rappela auprès de lui, et l'ayant fait, plus tard, entourer de gardes dans une tente voisine de la sienne, il le condamna à payer six millions d'aspres, et lui extorqua la moitié de cette somme. Comme Yezid était dans l'impossibilité d'acquitter le reste, Hedjadj le fit mettre à la torture, et inventant chaque jour quelque supplice nouveau, il poussa le raffinement de la cruauté jusqu'à ordonner au bourreau de gratter, avec un peigne de fer, une blessure mal cicatrisée que ce général avait reçue au bas de la jambe. Aux cris terribles du malheureux Yezid, sa sœur, femme de Hedjadj, accourut et accabla son barbare époux de si violents reproches, qu'il la répudia. Enfin Yezid parvint à se dérober aux tourments qu'il endurait depuis si longtemps; il enivra ses gardes, sortit du camp, déguisé par une barbe blanche et le costume d'un cuisinier, monta sur un cheval qu'un de ses frères lui avait procuré, gagna la Syrie, et trouva un asile auprès de Soleïman, frère du khalife Walid Ier. Il y fut poursuivi par la haine de son implacable ennemi. Hedjadj écrivit au khalife pour lui dénoncer les concussions de Yezid, et lui découvrir sa retraite. Walid ayant réclamé ce malheureux, Soleïman répondit à son frère que la famille d'Yezid, alliée dès long-temps à celle d'Ommeyah par les nœuds du sang et de l'amitié, avait rendu de grands services à l'islamisme, et n'avait jamais encouru le reproche de malversation; que Yezid lui-même était faussement accusé par Hedjadj, et qu'en attendant qu'il pût faire entendre sa justification, il espérait que le khalife

lui permettrait de mettre ses jours en sureté. Walid accueillit mal les représentations de son frère, et lui intima l'ordre d'envoyer à Damas Yezid enchaîné. Celui-ci, craignant de compromettre les jours de son ami par une plus longue résistance, était déterminé à céder à une dure nécessité; mais Soleïman poussa la générosité jusqu'à l'héroïsme: il chargea de la même chaîne Yezid et son propre fils, les embrassa et leur remit pour le khalife une lettre ainsi conçue: « Je vous envoie Yezid et votre » neveu Ayoub: tous deux sont vos » esclaves. Si vous ne me les ren- » voyez pas, ne trouvez point mau- » vais que j'aille les rejoindre, et » que la même chaîne serve pour » trois. » Le khalife s'émut à la lecture de cette lettre, et à la vue de son neveu dans la posture d'un criminel: il agréa les excuses de Yezid, brisa ses fers, lui pardonna quand même il aurait eu quelques torts, le combla de caresses et de présents, ainsi que le fils de Soleïman, et les renvoya tous deux auprès de ce prince. La mort de Walid ayant laissé le khalifat à son frère Soleïman, l'an 96, Yezid, qui s'était flatté d'être rétabli dans le gouvernement du Khoraçan, parut peu satisfait de n'avoir obtenu que celui de l'Irak. Il eut recours à la ruse, et fit persuader indirectement au khalife que Yezid Ibn Mahleb était le seul général en état de gouverner et de défendre les frontières orientales de l'empire, le seul digne de succéder à Kotaïbah (*Voy.* ce nom), dans ce poste non moins important que périlleux. Yezid justifia le choix du khalife par ses exploits; mais en même temps il réalisa en partie les soupçons de Hedjadj. En quittant l'Irak, il laissa des lieutenants à Bassora et à Koufah, et chargea un de ses fils d'en percevoir les revenus. Il se fit précéder dans le Khoraçan par un autre de ses fils qui, dès son arrivée à Merou, procura à son père des sommes considérables, en faisant mettre à la torture tous les dépositaires des trésors de Kotaïbah. L'an 97, Yezid envoya des troupes sur divers points pour continuer les conquêtes de son prédécesseur; mais il se réserva la plus difficile: le Kourkian ou Djordjan et le Thabaristan, situés sur le bord méridional de la mer Caspienne, avaient résisté à toute la puissance des monarques sassanides de Perse. Assiégée par les Arabes, sous le khalifat d'Osman, la ville de Kourkian s'était rachetée à force d'argent. Yezid entra dans cette contrée, vainquit le roi Saouli, mais lui laissa ses états, après en avoir enlevé des richesses immenses, et se contenta d'y conserver un faible corps d'observation. Il pénétra ensuite dans le Thabaristan, et remporta sur le roi Esfched ou Akhschid, une victoire long-temps disputée. Tandis que les habitants embarrassaient sa marche en faisant rouler du haut de leurs montagnes des arbres et des rochers, il fut obligé de retourner dans le Djordjan, où les musulmans avaient été égorgés. Feignant toutefois d'accorder la paix au roi, il lui extorqua d'énormes contributions. Alors il parut devant la capitale, et jura d'y répandre autant de sang qu'il en faudrait pour faire tourner un moulin, et de manger du pain fait avec la farine que produirait cet horrible moyen. La place fut emportée; et Yezid put tenir son serment, car le ruisseau qui la traversait et sur lequel était un moulin, fut grossi du sang des habitants. Le vainqueur fit démolir le château, emmena douze

mille esclaves, et informa le khalife de cette conquête et du riche butin qu'il y avait trouvé; mais comme il n'envoya point la note détaillée de ce butin, ses envieux le rendirent suspect à Soléiman lui-même, qui manda à son frère Moslemah (*Voy.* ce nom) de lever le siége de Constantinople, et d'aller arrêter ce général. La mort de Soléiman empêcha l'exécution de cet ordre; mais le nouveau khalife (*Voy.* Omar II), circonvenu comme son prédécesseur, priva Yezid du gouvernement de l'Irak, et le rappela du Khoraçan, l'an 99 (717). Yezid, arrêté à Bassora, par le gouverneur qui lui avait succédé, fut envoyé, chargé de fers, au khalife qui le somma de remettre au trésor public tout l'argent qu'on l'accusait d'avoir détourné à son profit. N'ayant pu fournir toute la somme qu'on exigeait de lui, il fut mis en prison. En vain son fils Mahleb, qui avait commandé dans le Khoraçan, jusqu'à l'arrivée du nouveau gouverneur, accourut à Damas pour justifier son père, et réclamer sa liberté; il mourut de chagrin de n'avoir pu l'obtenir. Omar loua le courage et la tendresse filiale de Mahleb; mais les préventions que lui avaient inspirées les ennemis de Yezid subsistaient toujours. La fortune sembla se lasser un moment de persécuter ce grand capitaine. Il vit rompre ses fers l'an 101 (720), peu de jours avant la mort d'Omar II, soit par adresse ou par hasard, soit par un bienfait de ce vertueux khalife qui voulut le dérober à la haine de son successeur présomptif, Yezid II (*V.* ce nom). En effet, aussitôt que celui-ci eut pris possession du khalifat, il donna ordre aux gouverneurs de Koufah, de Bassora et du Khoraçan d'arrêter Yezid Ibn Mahleb et tous ses parents. Moins inquiet de l'orage qui le menaçait, que du sort de trois de ses frères incarcérés à Bassora, Yezid réclama leur liberté, promettant de se retirer avec eux dans un désert, loin des affaires du monde. N'ayant point reçu de réponse, il marche sur Bassora, défait, avec les gens seuls de sa maison, un corps de troupes réglées, entre dans la ville aux acclamations des habitants, s'empare du château, délivre ses frères, et fait prisonnier le gouverneur. Mais dans le même temps deux de ses fils furent arrêtés à Koufah, et moururent dans les fers. Yezid, n'ayant plus rien à ménager, se déclara souverain à Bassora, et fut reconnu comme tel par les peuples de l'Ahwaz, du Farsistan, du Kerman et de tous les pays jusqu'à l'Indus. Il rassembla une nombreuse armée et marcha contre celle que commandait Moslemah, frère du khalife. La rencontre eut lieu sur les bords de l'Euphrate, près des ruines de Babylone. La bataille fut terrible. Les troupes de Yezid, d'abord victorieuses, commencèrent à plier. Placé aux premiers rangs, il appelait à grands cris Moslemah et le défiait au combat singulier pour ménager le sang des musulmans. Mais les amis du prince l'empêchèrent de se mesurer avec ce vaillant champion. Yezid, voyant que sa cause était perdue sans ressource, se précipita dans les bataillons ennemis, et y trouva une mort glorieuse. Il était âgé d'environ cinquante ans. Presque tous ses parents, au nombre de trois cents, furent faits prisonniers et envoyés au khalife qui leur fit trancher la tête. Plusieurs autres avaient péri dans le combat. Moawyah, que son père Yezid avait laissé à Waset, ayant appris le désastre de sa fa-

mille, usa de représailles sur le gouverneur de Bassora, sur son fils et plusieurs autres officiers du khalife, s'empara des trésors de cette ville, et se retira dans le Kerman avec les parents qui lui restaient. Poursuivi par les troupes khalifales, il périt dans un dernier combat, sur les frontières de l'Indoustan, et tout ce qui existait encore de la famille de Mahleb, fut mis à mort ou vendu comme esclave. Ainsi fut anéantie cette race illustre dont le plus grand crime, le seul tort peut-être, fut d'avoir par sa puissance, ses richesses et sa gloire militaire, porté ombrage à la maison des Ommeyades, qui, privée de ces nobles soutiens, marcha dès ce moment à une décadence rapide. A—T.

YEZID (Muley-Mohammed-Maudy-al-), empereur de Maroc, de la race des chérifs, aujourd'hui régnante, et le second des fils de Sidi-Mohammed, naquit vers l'an 1750, et eut pour mère la fille d'un renégat anglais. Il donna de bonne heure des soupçons à son père qui l'obligea d'aller à la Mekke, en 1778. De retour de ce pélerinage forcé, il éveilla encore la défiance du roi, et prit le parti de se retirer à Tunis. Mais le grand âge de Sidi-Mohammed donnant à Muley Yezid l'espérance de monter bientôt sur le trône, quoiqu'il sût bien que l'intention de son père n'était pas de l'y appeler, il revint secrètement dans le royaume, en 1789, et se cacha pendant un an dans un sanctuaire près de Tétuan, sans troupes et sans suite, ne voulant ni faire la guerre au vieux monarque, ni lui donner de l'ombrage, mais seulement attendre en sûreté le moment de lui succéder. Sidi-Mohammed eut vainement recours aux négociations, aux promesses, aux menaces pour tirer Yezid de son asile; il envoya Muley Hachem, un autre de ses fils, avec un corps de six mille hommes pour l'en arracher. Mais la résistance fanatique des gardiens du sanctuaire intimida le jeune prince qui n'osa pas exécuter les ordres de son père. Sidi-Mohammed chargea un de ses généraux de cerner le sanctuaire, et partit pour terminer lui-même cette entreprise. Sa mort dissipa les craintes de Yezid, et réalisa ses espérances. Quoiqu'il eût plusieurs frères, qu'il fût le plus pauvre de tous, et que son titre d'aîné ne lui donnât aucun droit au trône, les ministres qui se trouvaient auprès du monarque défunt informèrent Yezid de la mort de ce prince, et le firent proclamer à Rabat et à Salé, le même jour 11 avril 1790. Un des premiers actes de son règne fut de convoquer à Tétuan les consuls des puissances européennes: il les menaça de les chasser, et de déclarer la guerre à leurs souverains, excepté à l'Angleterre. Il se radoucit bientôt, et leur fit annoncer qu'il maintiendrait la paix à condition qu'on lui enverrait des ambassadeurs et des présents, en sus du tribut ordinaire; il partit peu de jours après pour Mekinès, où il reçut le consul de France auquel il ne fit grâce que du dernier article dont le gouvernement français était exempt sous le règne du monarque précédent. Yezid d'ailleurs parut vouloir prendre pour modèle son bisaïeul, Muley Ismaël (*Voy.* ce nom), plutôt que son père. Orgueilleux, entêté, cruel et fanatique, il débuta par faire massacrer plusieurs juifs à Tétuan, à Laraseh, à Alcassar, par les noirs qui mirent leurs maisons au pillage. Ceux de Rabat et de Salé furent taxés à de fortes

contributions. Ce prince avait pris la couronne sans opposition. Ses frères, qui commandaient à Maroc, à Fez et dans diverses autres provinces, s'étaient soumis à son autorité; Muley Abd-el-rahman, son frère aîné, disgracié depuis longtemps, et exilé dans la province de Fez, après lui avoir écrit d'abord une lettre menaçante, avait fini par le reconnaître pour son souverain. Yezid n'avait qu'à se montrer dans la capitale et dans les parties méridionales de son empire pour affermir sa domination. Son ignorance et son obstination l'engagèrent dans une entreprise absurde et dispendieuse qui le conduisit à sa perte. Voulant se venger de la cour de Madrid qui, disait-il, avait fait signer à son père des traités honteux et funestes à l'empire de Maroc, il manifesta le desir de reprendre Ceuta; et malgré l'exactitude de Charles IV, à remplir les devoirs d'étiquette, à payer entièrement le bled que le feu roi de Maroc avait fourni à l'Espagne; malgré ses soins et ses efforts pour prévenir une rupture, il eut à peine le temps de la différer jusqu'à ce que ses consuls et ses missionnaires fussent en sûreté. Leur évasion subite, et la perte de trois bâtiments, l'un jeté à la côte, les autres pris par les frégates espagnoles, mirent Yezid en fureur. Déjà il avait livré au supplice le premier ministre de son père, et avait fait clouer sa main droite à un poteau devant la maison consulaire. Il livra depuis cette maison au pillage, et fit attacher à la porte la tête du gouverneur de Tanger qu'il avait tué de sa main, comme coupable d'intelligence avec ses ennemis, et celles de deux officiers mis à mort par son ordre sous le même prétexte. Alors il déclara la guerre à l'Espagne, et dès le lendemain, 25 septembre, il ordonna le siége de Ceuta. Le feu commença le 4 octobre; mais malgré les renforts que l'armée marocaine recevait journellement, les travaux furent mal conduits, et les hostilités furent encore suspendues par des négociations. Un envoyé de Maroc arriva à Madrid en janvier 1791. Charles IV restitua les deux bâtiments maures, et obtint la délivrance de ses consuls de Mogador, de Larasch, et de quelques missionnaires que le roi de Maroc retenait dans les fers. Les prétentions du monarque africain qui s'opiniâtrait à demander la restitution de Ceuta, de Melilla, de Peñon-de-Velez et d'Alhucemas, ses tentatives contre ces places, et sa mauvaise foi, déterminèrent le roi d'Espagne à lui déclarer la guerre, le 19 août. Le siége de Ceuta recommença le même jour, mais avec aussi peu de succès pour les Maures. Cependant l'empire était près d'échapper à Muley-Yezid; des révoltes éclataient sur plusieurs points dans les provinces méridionales. Muley Abd-el-rahman avait été proclamé roi à Tarudan. Ces mouvements obligèrent le monarque à s'éloigner de Ceuta avec la plus grande partie de son armée, le 18 septembre, et à demander une trève: mais informé que l'inconduite et les exactions de son compétiteur avaient affaibli son parti, et se croyant sûr de triompher de tous les obstacles, il fit égorger quatre prisonniers espagnols, dont il envoya les pieds et les têtes dans les places maritimes, et il reparut devant Ceuta, vers le milieu d'octobre. Cependant un rival plus redoutable, Muley Hachem, se révolte à Maroc, et fait soulever les provinces méridionales. Yezid se dé-

termine enfin, le 7 novembre, à renoncer entièrement à son entreprise contre Ceuta; il décampe, et envoie un Italien pour négocier avec la cour de Madrid. La mort de Yezid empêcha la conclusion du traité; mais la guerre avec l'Espagne fut terminée. Ce prince, ayant marché contre son frère, fut blessé mortellement dans une bataille, à la fin de l'année 1791, et périt des suites de ses blessures, après un règne d'environ vingt mois. Celui de Muley Hachem ne fit que passer. Plusieurs de ses frères prirent les armes contre lui, et Sidi Soleïman le plus habile et le plus estimable de tous, ayant triomphé de ses compétiteurs, monta, en 1792, sur le trône de Maroc, qu'il a occupé plus de trente ans. A—T.

YGLÉSIAS (Don JOSEPH DE), poète espagnol, né à Salamanque en 1753, fit ses études à l'université de cette ville, et se livra dès-lors à son goût pour la poésie. Ses premiers essais furent des pièces de vers d'un genre libre, et dont le ton contrastait singulièrement avec la figure rébarbative de l'auteur, peut-être encore davantage avec l'état ecclésiastique qu'il embrassa plus tard. Mais dès qu'il fut entré dans les ordres, sans renoncer à faire des vers, Yglésias ne traita plus que des sujets graves et sévères, genre auquel il paraît que la nature ne l'avait pas destiné, puisque ses premières compositions sont de beaucoup supérieures aux dernières. Ami et quelquefois rival de Melendez, il lutta contre ce célèbre poète (*V.* MÉLENDEZ), en composant la *Fleur du Zurguen* et la *Rose d'avril*. Yglésias mourut à Salamanque en 1791. M. Maury lui a consacré une notice dans son *Espagne poétique*, 2 vol. in-8°., Paris, 1827; et il a donné dans le même ouvrage la traduction en vers français de quelques-unes de ses poésies. Z.

Y HIANG, célèbre astronome chinois, vivait dans la première moitié du huitième siècle de notre ère. Son nom de famille était *Tchang*; il descendait des princes de Thang. S'étant fait bonze, il vécut dans la retraite à la montagne Soung chan dans le Ho nan. En 721, une éclipse calculée, selon la méthode alors reçue par les astronomes de la cour, n'arriva pas au temps qu'ils avaient déterminé. L'empereur fit venir Y hiang, qui passait pour très-habile en astronomie, et le chargea de la réforme du calendrier, et de la confection d'une sphère mobile. Y hiang exécuta ces ordres à la satisfaction du prince; et prit toutes les mesures pour s'assurer d'une bonne méthode, qu'il appliqua ensuite aux figures et aux nombres du livre Y king, qui est le premier classique des Chinois, et qui contient les célèbres *Koua*, ou trigrammes et hexagrammes de Fou hi. C'est sur ces figures et ces nombres que s'appuie en Chine tout ce qui a rapport aux mathématiques et à la philosophie; il ne faut donc pas être étonné que Y hiang s'en servit pour l'explication des théorèmes astronomiques. Il choisit le principal koua de l'Y king, nommé *Ta yan*, pour le mettre à la tête de son ouvrage, qui, pour cette raison, est connu sous le titre de l'*Astronomie de Ta yan*. Y hiang, voulant déterminer d'une manière précise la situation des principaux lieux de l'empire, fit faire des gnomons, des sphères, des astrolabes, des quarts de cercle et autres instruments d'observation. Il envoya des mathématiciens dans le Nord et dans le Midi, et les chargea d'observer tous les jours, où cela se-

rait possible, la hauteur méridienne du soleil par le gnomon de huit pieds, et la hauteur de l'étoile polaire. Il fit aussi prendre la distance précise de quelques places du Nord et du Midi. On choisit pour cela les vastes plaines de la province de Ho nan, qui s'étendent au nord et au sud du Houang ho. Le but de Y hiang était de savoir précisément le nom des *li*, qui sur la terre répondent à un degré de latitude. L'histoire ne dit pas quelles mesures cet habile astronome prit pour déterminer la différence des lieux d'est à l'ouest, et en général il n'est pas aisé de décider si, jusqu'à l'arrivée des Jésuites, les Chinois ont su la proportion des distances de l'est à l'ouest, à mesure qu'on va du nord au sud. Y hiang envoya aussi des gens habiles dans la capitale du royaume d'Anam, ou de la Cochinchine, et d'autres au nord jusque dans le pays des *Thie li*, situé dans la Sibérie méridionale, avec ordre de marquer exactement la durée des jours et des nuits, et d'observer les différentes étoiles, qui ne sauraient être vues sur l'horizon de *Tchhang ngan*, ou Si ngan fou dans le Chen si, alors capitale de la Chine. Les astronomies chinoises n'avaient jusqu'à lui parlé que des astres, qui sont visibles sur l'horizon de 34 à 40° de latitude: on commença alors à parler de Canope et des autres étoiles qui sont au sud de celle-là. Y hiang examinant les mesures qu'on avait prises dans le Ho nan, conclut que 351 *li* (1) et 80 pas répondaient sur la terre à un degré de latitude. Comparant les observations faites dans les différentes provinces avec les siennes, il s'assura que l'étoile polaire était éloignée du pôle de 3 degrés; mais on ne sait pas quelle étoile de la petite ourse il supposait être la plus voisine du pôle. Y hiang eut grand soin d'examiner les anciennes éclipses, mais il calcula mal celle qui est rapportée dans le Chou king. Il fit observer dans toutes les provinces de l'empire les éclipses; et il ne manqua pas de se servir de ces observations pour découvrir le changement que causaient au temps et aux phases, la différence des lieux du nord au sud, et de l'est à l'ouest, et la différence des lieux du soleil et de la lune dans les éclipses. Y hiang avait beaucoup d'érudition; il était parfaitement au fait des différentes parties de la littérature chinoise. Il s'occupa d'établir un nouveau système de chronologie, selon lequel il plaça le règne de Yao à 2988 ans solaires, avant l'an 724 de notre ère. Supposant que les fixes avançaient d'un degré en quatre-vingt-trois ans, il en concluait que depuis Yao à son temps les fixes avaient avancé de près de 36 degrés. Il s'est évidemment trompé sur ce dernier point. Nous ne possédons plus tous ses travaux astronomiques. Les catalogues qu'il fit de la grandeur des jours, de la différence des méridiens pour le calcul des éclipses, des déclinaisons du soleil, de la grandeur des ombres méridiennes du gnomon, des latitudes de la lune et autres, sont perdus. Il rédigea également d'amples catalogues de longitudes terrestres, et de la latitude et de la longitude d'un très-grand nombre d'étoiles dont il avait mis la position dans des cartes célestes, qui ne nous sont point parvenues. Ce que nous avons encore de ses observations démontre qu'elles étaient passablement exactes. Il place, par exem-

(1) C'est-à-dire des *li*, tels qu'ils étaient usités de son temps.

ple le *Sirius* par 40° chinois de latitude australe, c'est-à-dire par 39° 25' 30" 12"'. Ce n'est pas un petit éloge pour Y hiang d'avoir pu, en 725, mieux observer, à la Chine, la latitude du Sirius, que les astronomes des autres pays ses contemporains, et même que ceux qui lui furent postérieurs de plusieurs siècles. Dans le temps où il jouissait du plus grand crédit à la cour, il eut un chagrin auquel il ne s'attendait guère. Il avait donné comme sûr le calcul de deux éclipses de soleil, en 725 et en 726, recommandant de les observer dans tout l'empire. Déjà tout était préparé pour les cérémonies qui ont lieu en Chine à cette occasion; le ciel fut presque partout serein, mais le soleil ne montra aucun vestige d'éclipse. Y hiang dissimula sa mortification; et, tandis qu'il travaillait à rectifier les principes et les éléments qui lui avaient fait faire un faux calcul, il publia un écrit où il prétendit prouver que son calcul était juste; mais que le ciel avait changé les règles ordinaires du mouvement qui produit les éclipses. Pour prouver ce paradoxe, il cita plusieurs autorités et plusieurs exemples; et c'est à cette occasion qu'il dit que du temps des Tsin on avait vu le Sirius éclipsé par la planète Vénus. Le Sirius, ajoute-t-il, est par 40 degrés de latitude, et la Vénus ne peut, selon les règles communes, avoir cette latitude; ainsi le ciel doit avoir changé le cours de cette planète au temps des Tsin. Depuis cette circonstance fâcheuse, Y hiang travailla avec beaucoup d'ardeur à un cours d'astronomie; il en avait déjà rédigé une grande partie, lorsqu'il mourut, âgé de quarante-cinq ans, en 727. Après sa mort l'empereur Hiuan Tsoung nomma des mathématiciens pour mettre en ordre ses écrits. L'ouvrage étant achevé, on en fit le rapport à ce prince, qui l'approuva, et le fit publier en 729, sous le titre de l'*Astronomie de Ta yan*. Il ne nous reste qu'un extrait de ce livre. Kl—h.

YKHSCHID ou AKHSCHID (Abou-bekr Mohammed Al-), fondateur de la dynastie des Ykhschidides, qui a régné sur l'Égypte et une partie de la Syrie, naquit à Baghdad, l'an 268 de l'hégire (882 de J.-C.). Il était Turk d'origine; et comme son père Thagadj, d'abord esclave des khalifes, puis gouverneur de Damas, sous les derniers princes Thoulounides, prétendait descendre des rois de Ferganah, le titre d'*Ykhschid*, que ceux-ci avaient adopté, devint le nom distinctif d'Abou-bekr Mohammed et des princes de sa race. Après la chute des Thoulounides (*V.* Khomarouyah), l'Égypte et la Syrie rentrèrent sous la domination des khalifes abbassides; mais ce fut pour peu d'années. La tyrannie des gouverneurs amovibles, envoyés dans ces provinces par la cour de Baghdad, faisait soupirer les peuples pour un gouvernement stable et indépendant, dont ils avaient trop peu goûté les avantages. Ykhschid, après avoir rempli diverses fonctions en Égypte, sous ces lieutenants des khalifes, puis commandé à Ramla, l'an 316, et ensuite à Damas, où il ne put rester qu'un mois, fut enfin nommé par le khalife Rady-Billah, l'an 323 de l'hégire (935 de J.-C.), gouverneur de l'Égypte. Il fit la guerre à son prédécesseur Ahmed qui, forcé de se retirer auprès du khalife fathimide, à Kairowan en Afrique, suscita contre son heureux rival la puissance formidable qui devait plus tard détrui-

re celle des Ykhschidides (*V.* Moezz-Ledin-allah). Ykhschid, pour cette fois, conjura l'orage, en mettant l'Égypte à l'abri d'une invasion. A l'exemple des divers usurpateurs qui démembraient alors l'empire musulman (*V.* Samani, Imad-eddaulah, Mardawidj, Abou-Thaher et Naser-eddaulah), le gouverneur de l'Égypte s'en arrogea la souveraineté. Il obligea même le faible Rady, en 324 (936), à lui en envoyer la patente et les insignes, et à lui abandonner de plus la Syrie. Mais quatre ans après, Ibn-Raïek, à qui le khalife avait cédé quelques places dans la Mésopotamie, pour l'indemniser de la perte de la charge d'émir-al-omrah, envahit la Syrie, chassa de Damas le lieutenant d'Ykhschid, et marcha vers l'Égypte, qu'il espérait conquérir aussi facilement. Ykhschid, l'ayant rencontré à El-Arisch, le vainquit complétement, et envoya des troupes à sa poursuite; mais son frère, qui les commandait, fut battu à son tour, près de Damas, et périt dans la mêlée. Cet événement, qui devait rendre implacable la haine des deux rivaux, amena au contraire leur réconciliation. Ibn-Raïek ordonna à son fils d'aller complimenter Ykhschid sur la mort de son frère; de l'assurer qu'il n'y avait eu aucune part, et de s'offrir comme victime expiatoire, si ce prince l'exigeait. Ykhschid, touché de ce procédé, ne se montra pas moins généreux. Loin de recourir à une vengeance inutile, il combla de présents et d'honneurs le fils d'Ibn-Raïek, fit la paix avec ce dernier; et lui laissant la Syrie presque entière, il s'obligea même de lui payer un tribut annuel pour les seuls districts qu'il garda, depuis Ramla jusqu'à l'Égypte. L'an 330 (942), Ibn-Raïek ayant été assassiné par ordre de l'émir de Moussoul, Naser-eddaulah, qui devint alors émir al-omrah, Ykhschid entra aussitôt en Syrie, et y fut reconnu souverain. L'an 332, il se rendit à Rakka sur les bords de l'Euphrate, pour y conférer avec le khalife Mottaky, auquel il avait offert un asile et des secours contre les tyrans qui l'opprimaient (*V.* Mottaky); mais le khalife, n'ayant pas même suivi ses conseils, fut la victime de sa faiblesse et de son obstination. L'année suivante, Ykhschid eut sur les bras un ennemi plus redoutable qu'Ibn-Raïek: ce fut le prince hamadanide Aly Seif-eddaulah, frère de l'émir de Moussoul (*V.* Seif-eddaulah, XLI, 485). Malgré les talents et la bravoure du souverain de l'Égypte, et de Kafour, son lieutenant, la guerre lui fut peu avantageuse. Il avait déjà perdu la moitié de la Syrie; et ayant traversé l'Euphrate, il se disposait à aller en personne attaquer les états de son ennemi en Mésopotamie, lorsque Seif-eddaulah, arrivé à Maubedj, ne se trouva séparé que par le fleuve de l'armée égyptienne, qui était campée à Rakka. Des négociations furent entamées entre les deux princes; et se terminèrent par un traité qui établit un partage de la Syrie, que l'on divisa par un fossé. Halep et la partie nord furent cédées à Seif-eddaulah; Damas et la partie sud restèrent à Ykhschid. Ce dernier, de retour à Damas, y mourut la même année, 22 dzoulhadjah 334 (24 juillet 946), après un règne de onze ans, et fut enterré à Jérusalem. Ce prince avait de grandes qualités; mais il était superstitieux et si défiant, qu'il ne passait jamais une nuit entière dans le même appartement ou sous la même tente, et qu'on ignorait toujours le lieu où il dormait. Avec ce caractère, il n'est

pas difficile de croire que la lecture d'un billet anonyme qu'il avait trouvé dans son palais, avant de quitter l'Égypte pour la dernière fois, ait pu troubler son imagination, et hâter sa mort. Ykhschid avait pourtant une garde de huit mille hommes, dont mille étaient tous les jours de service auprès de sa personne; et son armée montait à quatre cent mille soldats. Il persécuta les chrétiens, et leur extorqua des sommes considérables. Il ne laissa pour successeurs que des enfants en bas âge, sous la tutelle de Kafour, qui sans dépouiller ses pupilles, usa glorieusement du pouvoir suprême, et le posséda seul après leur mort (*V.* KAFOUR). A-T.

Y-KIUN. *V.* WAN-LY.

YLDEGOUZ ou YLDEKHOUZ (SCHAMS-EDDYN) (1), fondateur de la dynastie des Atabeks de l'Adzerbaïdjan, était un esclave originaire du Kaptchak, d'où il fut amené fort jeune en Perse. Élevé auprès du vezir du sulthan Mahmoud, de la race des Seldjoukides, il passa au service de ce prince, après la mort duquel il s'attacha, l'an de l'hég. 525 (1131 de J.-C.), à son frère Mas'oud, qui, en montant sur le trône, l'an 529 (1134), combla de faveurs Yldegouz, l'éleva au rang d'émir, et lui donna en fief le pays d'Arran (l'Arménie), ainsi qu'une grande partie de l'Adzerbaïdjan. Le mariage d'Yldegouz avec la veuve du sulthan Thoghroul II, frère de Mas'oud, augmenta considérablement sa puissance et son crédit. Sous le titre modeste d'*atabek* (père du prince) (2), il devint maître, dès l'an 548 (1153), d'Hamadan, d'Ispahan, de Reï, d'une armée de cinquante mille hommes de cavalerie, et ne laissa plus aux Seldjoukides, dans les pays dont il était souverain, que le droit d'être nommés dans la Khothbah. Ce fut surtout lorsqu'en 555 (1160) il eut placé sur le trône Melik Arslan ou Arslan Chah, fils de sa femme, qu'il gouverna les restes de l'empire des Seldjoukides, avec une autorité absolue, quoiqu'il ne cessât pas d'être en apparence le vassal du sulthan. La situation de ses états, voisins de la Géorgie, l'obligeait d'entretenir des armées nombreuses pour défendre ses frontières. L'an 1162, il marcha contre le roi George III, qui avait pénétré dans l'Arménie jusqu'à Tovin; et, pour venger les ravages que ce prince avait commis, il prit et brûla la forteresse de Mrean et la ville d'Aschnag, en fit massacrer les habitants, et arriva dans la plaine de Gaga, province de Konkarie, où il fut battu par les Géorgiens. Les historiens arméniens et musulmans ne parlent point de cette défaite, qui probablement ne fut pas aussi complète que le disent les Géorgiens, puisque dès le commencement de l'année suivante, de l'aveu de ceux-ci, Yldegouz reprit l'offensive, et dévasta pendant quatre ans les frontières de la Géorgie; et que, suivant les autres historiens, il triompha du roi de Géorgie, l'obligea de se retirer dans les montagnes, et lui accorda la paix moyennant la cession de la ville d'Ani. Il eut ensuite une guerre à soutenir contre Ynaudj, émir de Reï, le vainquit, et le réduisit à se renfermer dans un château, où il le fit assassiner, l'an 564 (1168); mais

(1) Ce nom s'écrit encore Eldigouz, Ildeghiz, Ildekouz, Ildaoouz et Ildecas.

(2) Outre cette dynastie d'Atabeks, il s'en forma d'autres dans le même temps, tels que les Atabeks de Moussoul, du Farsistan, etc., vassaux puissants et redoutables de l'empire des Seldjoukides (*Voy.* ZENGHY et SALGAR).

au lieu de la récompense qu'il avait promise aux agents de ce crime, il les menaça de les punir, et les força de sortir de ses états. Yldegouz, ayant perdu la princesse son épouse, ne lui survécut qu'un mois, et mourut à Hamadan, l'an 568 (1172), laissant deux fils, qui tour-à-tour succédèrent à sa puissance (*V.* PEHLEVAN MOHAMMED et KIZIL-ARSLAN). Il avait joui pendant treize ans d'une autorité si absolue, qu'on l'avait surnommé le *grand atabek*. A—T.

YMBISE ou IMBISE (JEAN D'), bourgeois de Gand, est devenu fameux par le rôle qu'il a joué dans les troubles des Pays-Bas. Esprit inquiet et turbulent, avide de pouvoir et d'argent, il n'avait que les qualités d'un intrigant subalterne, et périt, comme tant d'autres, victime de ses coupables excès. Élu consul ou bourgmestre de Gand, il s'était occupé de réparer les fortifications de cette ville, et l'avait mise à l'abri des insultes auxquelles, dans ces temps malheureux, les plus grandes villes se trouvaient exposées. Ce service important le rendit l'idole des Gantais. Il profita de son influence sur la populace pour la soulever, en 1578, contre le clergé dont les richesses étaient l'objet de l'envie de tous les artisans de troubles. On interdit l'exercice du culte catholique; les prêtres furent chassés, et leurs biens devinrent la proie d'Ymbise et de ses partisans. Sous le prétexte de repousser l'agression des troupes wallonnes, les Gantais prirent les armes, et se rendirent coupables de désordres plus grands que ceux qu'ils avaient prétendu réprimer. Le prince d'Orange accourut dans cette ville pour la pacifier. On convint d'y rétablir le culte catholique et de restituer ses biens au clergé; mais le prince n'osa demander ni la punition des auteurs de la sédition, ni la liberté des malheureux qu'ils retenaient en prison. Après son départ, les Wallons ayant reparu sur le territoire de Gand, d'Ymbise fit annuler la décision prise à l'égard du culte catholique (9 mars 1579). Les prêtres furent éloignés de nouveau de la ville, et les églises, ainsi que les couvents, livrées au pillage. Les plus sages d'entre les protestants blâmèrent des mesures qui pouvaient amener de terribles représailles. D'Ymbise leur enjoignit de quitter la ville; la populace, ameutée sur leur passage, les accabla d'injures; plusieurs coururent risque de la vie. Au nombre des bannis, on comptait le brave La Noue, qui était venu offrir ses services aux Gantais contre les Wallons (*V.* LA NOUE, XXXI, 411). Les supplices et les assassinats se succédèrent huit jours durant, sans que personne osât tenter d'y mettre un terme. D'Ymbise se décide enfin à faire entrer des troupes à Gand. Il dépose les anciens magistrats pour les remplacer par ses créatures, et se déclare lui-même chef du conseil. Averti que le prince d'Orange revenait à Gand, il excite les habitants à lui fermer leurs portes. Lors de l'entrée du prince, il quitta la ville, mais il y rentra, dès qu'il fut assuré de l'oubli du passé. Cependant ayant vu ses partisans éloignés des places, il craignit qu'on n'ordonnât d'instruire son procès, et s'enfuit en Allemagne. D'Ymbise détestait également le prince d'Orange et les Espagnols. Il aspirait à rendre la ville de Gand indépendante, pour y commander en maître. Tous les moyens pour arriver à ce but lui paraissaient justifiés, s'ils étaient couronnés de succès. Il gagna la confiance

des généraux espagnols, et favorisa les progrès de leurs armes dans les villes de Flandre où il avait conservé quelque crédit. Les Gantais, alarmés par la menace d'un siége, rappelèrent d'Ymbise en 1583, et le rétablirent dans la charge de bourgmestre. Afin de cacher ses liaisons avec les Espagnols, il fit arrêter quelques personnes qui passaient pour leur être dévouées. Une fois certain de l'affection du peuple, il crut pouvoir agir d'une manière plus ouverte. Des barques chargées de machines de guerre, et destinées aux Espagnols, furent arrêtées dans la nuit du 24 mars 1584. Le lendemain le sénat s'assembla pour informer contre les auteurs de cette trahison. D'Ymbise se rendit à l'hôtel de ville, entouré de ses soldats; mais à son entrée dans la salle, un sénateur prend une hache des mains d'un soldat, et l'élève sur sa tête, en criant: *Aux armes!* A ce cri, les bourgeois tendent des chaînes dans les rues, et s'emparent des postes militaires. D'Ymbise, déclaré suspect est déposé de sa charge, et conduit en prison. La correspondance saisie chez lui ne laissant aucun doute sur sa perfidie, il fut condamné à mort, et périt sur l'échafaud le 4 août 1584. W—s.

YON (Saint), en latin *Jonius*, ou *Æonius*, suivant le bréviaire de Paris, fut un des disciples les plus célèbres de saint Denis, apôtre de la France; mais ses actes sont aussi peu connus que son culte est ancien et vénéré. Il accompagna saint Denis, lorsque celui-ci vint en France, et fut élevé par lui, au sacerdoce. La partie sud du diocèse de Paris fut principalement le théâtre de son zèle apostolique. On croit que le centre de sa mission était la petite ville d'Arpajon, appelée autrefois la ville de Châtres, sur la rivière d'Orge. Il y fonda une église qu'il n'édifiait pas moins par ses exemples de pénitence que par ses ferventes prédications. Quoiqu'il ne vécût que de légumes et d'eau, il ne laissa pas de parvenir à une grande vieillesse. Il avait gagné à la foi une multitude de personnes tant de la ville de Châtres que des pays voisins, quand il fut arrêté, par ordre d'un officier nommé Julien, dans une persécution qui s'était renouvelée depuis la mort de saint Denis; car après le martyre du saint prélat, l'Église avait joui d'un moment de paix. Saint Yon prêchait lorsqu'on l'arrêta, et ni menaces, ni promesses ne purent lui faire trahir sa foi. Il fut donc condamné, et il reçut la mort sur une montagne distante d'une lieue de Châtres; mais les fidèles inhumèrent son corps près des murs de cette ville, et ses reliques ont été depuis honorées à Châtres et à Corbeil, où une partie avait été transportée. C'est du nom de ce saint martyr que les frères des Écoles-Chrétiennes ont été appelés *Frères de Saint-Yon*, parce que c'était à Saint-Yon, près de Rouen, que La Salle (1) avait établi le noviciat et le chef-lieu de sa congrégation. Leurs fonctions et l'habitude leur firent donner le nom de *Frères Ignorantins*; et ils ne le dédaignèrent point. Saint Yon fut décapité l'an 290, le jour des nones du mois d'août. C'est aussi au 5 août que sa fête est célébrée, et que les hagiographes ont placé l'histoire de sa vie, quoique le martyrologe romain n'en parle qu'au mois de septembre. Les actes de

(1) C'est par erreur qu'à l'article LASALLE (XL, 181), on dit que ce fondateur mourut à Saint-Yon près d'Arpajon.

saint Lucien de Beauvais sont probablement l'original de la vie de saint Yon. Les actes de ce dernier furent compilés à la fin du neuvième siècle, ou au commencement du dixième. On peut consulter sur sa vie Tillemont, Adrien de Valois, etc. On est étonné qu'Usnard n'en ait point parlé dans son Martyrologe. B—c—e.

YON (....), littérateur, né, vers 1720, à Paris, se fit recevoir avocat au parlement; mais il fréquenta peu le barreau. La culture des lettres l'occupa toute sa vie. En 1752, il débuta dans la carrière dramatique par une comédie en trois actes et en vers libres, intitulée : *la Métempsycose*. Cette pièce fut assez mal accueillie à la première représentation. Les comédiens obligèrent l'auteur d'en retrancher le prologue, et de la réduire à un seul acte. Elle fut reprise de cette manière, et se soutint quelque temps. En 1754, Yon fit jouer l'*Amour et la Folie*, comédie en un acte et en vers libres. Ce second essai fut encore moins heureux que le premier. L'auteur retira sa pièce et la fit imprimer avec une dédicace à Boissy. Son dernier ouvrage dramatique est une comédie en trois actes et en vers libres, intitulée : *les Deux Sœurs* ou *la Mère jalouse* ; elle fut jouée, en 1755, au théâtre Italien, mais elle n'a point été imprimée. On en trouve l'analyse dans le *Dictionnaire dramatique*, I, 281. Yon eut le malheur de survivre à tous ses ouvrages, et mourut dans l'oubli, vers 1774 (Voy. *Anecd. dramatiq.*, III, 488). Outre les comédies dont on a parlé, on cite de lui : I. *Épître contre les Déistes*. II. *Lettre* au sujet de la place destinée à la statue du roi (Louis XV), Paris, 1745, broch. in-4°. III. *Relation en forme de Lettre sur les dépenses suggérées par un goût outré pour des curiosités passagères*, ou par une passion désordonnée pour différents genres de collections, ibid., 1757, in-12. A juger de l'ouvrage par le titre, il semble devoir contenir des anecdotes curieuses. L'auteur s'est contenté de citer des exemples, pris dans différents états, des travers d'esprit ou de goût qu'il signale. IV. *Les femmes de mérite*, histoire française, ibid., 1759, in-8°. W—s.

YORK (Richard, duc d'), né en 1416, était fils du comte de Cambridge, mort sur un échafaud sous le règne précédent (*V.* Henri v, XX, 127), et par conséquent neveu du duc d'York, régent du royaume, tué à la bataille d'Azincourt, et auquel il succéda dans ses biens et ses dignités. Il avait pour aïeul le second fils d'Édouard III, tandis que Henri VI, de la branche de Lancastre, ne descendait que du troisième. C'est à ce point, assurément très-simple et très-clair, que se réduisent les innombrables manifestes publiés de part et d'autre dans le cours des sanglants démêlés de ces deux maisons rivales, désignées par les noms de *Rose rouge* et de *Rose blanche*. Le jeune duc d'York fut persuadé de bonne heure de la légitimité de ses droits au trône, mais il dissimula long-temps ses prétentions. Nommé régent de France pendant la minorité de Henri VI, il se vit dépouiller, au bout de cinq ans, de cette haute dignité par le duc de Sommerset. Cette injure resta profondément gravée dans son cœur. Réduit à accepter en échange le gouvernement d'Irlande, il mit tous ses soins à se ménager de nombreux partisans dans cette île, sans cesser d'entretenir des relations avec ceux qu'il laissait en Angleter-

re. « Richard, dit l'historien Hume, » était vaillant et habile, d'une conduite prudente et d'un caractère » liant. Il avait eu occasion de déployer ces excellentes qualités pendant son gouvernement en France; » et, quoique rappelé par les intrigues » et le crédit supérieur du duc de » Sommerset, on l'avait envoyé » apaiser une révolte en Irlande. Il » avait beaucoup mieux réussi à » cette entreprise que son rival à la » défense de la Normandie, et avait » même attaché à sa personne et à » sa maison toute la nation irlandaise qu'il était allé subjuguer. » Du chef de son père il tenait le » rang de premier prince du sang, » et par ce rang illustrait la maison » de Mortimer, qui, bien que d'une » haute noblesse, avait des égales » dans ce royaume, et se trouvait » éclipsée par l'origine royale de la » maison de Lancastre. Il possédait » une fortune immense par la réunion » des successions de Cambridge et » d'York d'un côté, et de celle de » Mortimer de l'autre... » L'occasion se présenta bientôt d'agir ouvertement. Un aventurier irlandais, appelé Cade, osa prendre le nom de Mortimer, cousin du duc d'York; et, à la tête d'une puissante armée, il s'avança jusqu'à Londres. Son projet, à ce que l'on peut croire, était d'y proclamer roi le duc d'York; mais il se laissa surprendre et tuer : son parti se dissipa. Le prince, voyant ses titres devenus dangereux pour Henri VI, sentit qu'ils étaient plus dangereux encore pour lui-même, et que le soin de sa propre sûreté lui faisait une loi de tout hasarder. En conséquence, il quitte l'Irlande sans en demander la permission, et débarque en Angleterre (1450). Son nom suffit pour rallier ses amis : il se porte rapidement sur Londres; mais trouvant quelque obstacle à s'en rendre maître, il se replie sur le comté de Kent. Henri VI l'y suivit avec une armée supérieure en nombre, et dans laquelle on voyait avec surprise plusieurs partisans peu déguisés du duc d'York. Mais la suite fit voir qu'ils n'étaient là que pour servir de médiateurs, ou pour appuyer, au besoin, les prétentions du prince. Ils lui ménagèrent une entrevue avec Henri. Le duc d'York s'y comporta avec mépris et dérision envers le faible monarque ; mais il eût été lui-même victime de sa confiance, si Henri eût suivi les conseils de ses ministres. Après lui avoir extorqué la promesse de convoquer un parlement, le duc se retira dans ce château de Fotheringay, devenu si déplorablement célèbre par la mort de Marie Stuart. Le parlement s'assembla : la session fut orageuse; quelques députés, partisans secrets du duc d'York, tentèrent vainement de le faire déclarer successeur de Henri VI, qui n'avait point encore d'enfants. Irrité de ce refus, le prince prit la résolution d'en appeler à son épée, mais de dissimuler jusqu'à ce qu'il eût réuni tous les moyens d'agir avec succès. Menant une vie presque solitaire dans son château de Ludlow, sur les confins du pays de Galles, en même temps que ses émissaires s'efforçaient de grossir son parti dans cette principauté, il répandit lui-même une proclamation où il vantait sa fidélité au roi régnant. Il fit plus : il offrit à Henri VI de lui jurer sur l'hostie un dévouement inviolable, en présence de l'évêque d'Hereford et du comte de Shrewsbury. Pour toute réponse, Henri marche contre lui. Le duc évite son approche, et se dirige sur

Londres, dans l'espoir de s'en emparer pendant l'absence du roi. Il échoue dans cette tentative, et se porte sur Dartford, pour soulever les habitants du comté de Kent, mais répondant toujours aux évêques de Winchester et d'Ély, qui négociaient avec lui au nom du roi, qu'il n'a d'autre desir que de faire éclater son innocence. Pour en donner une preuve, il se rend au camp de Henri, et il paraît devant lui sans armes et tête nue. Cet acte de soumission apparente n'empêche pas qu'il ne soit arrêté en sortant de la tente du roi. Il eût été exécuté sur l'heure, sans la bonté naturelle de Henri VI, qui ne put se résoudre à verser le sang d'un prince, son parent. On apprit bientôt que le comte de March, fils aîné du duc d'York, s'avançait pour le délivrer; et ses plus ardents ennemis eux-mêmes opinèrent à ce qu'il fût rendu à la liberté, sous la seule condition de renouveler ses serments de fidélité en recevant la communion : ce qu'il fit sans difficulté. Il se retira ensuite dans son château de Wigmore. Ce fut vers cette époque (1454) que la faiblesse naturelle de Henri VI dégénéra en une imbécillité totale (*V.* HENRI VI, XX, 137). La reine, devenue maîtresse absolue, regarda comme un coup de haute politique, d'investir le duc d'York d'un pouvoir légal au lieu de celui qu'il travaillait à obtenir de son épée. Elle le fit déclarer protecteur du royaume, jusqu'à la parfaite guérison du roi ou la majorité du prince son fils. Le duc de Sommerset, ennemi capital du duc d'York, fut envoyé à la Tour. Mais quelques semaines s'étaient à peine écoulées, que le roi parut reprendre sa raison, et Sommerset toute sa faveur auprès de lui. Le duc d'York, furieux, court rassembler son parti dans le pays de Galles, et revient sur Londres. Le roi marche à sa rencontre, le combat s'engage à Saint-Albans, et Henri tombe au pouvoir du prince (31 mai 1455). Ce fut le premier sang versé dans cette terrible lutte des deux roses; ce fut la première fois aussi qu'y parut avec éclat ce fameux comte de Warwick *king maker* (le faiseur de rois). Il était neveu de la duchesse d'York, fille du comte de Westmoreland. Le duc traita le roi avec les plus grands égards apparents : Henri déclara devant le parlement que son cousin n'avait jamais eu que de bonnes intentions, et que la division qui avait paru régner entre eux ne devait être attribuée qu'au duc de Sommerset, son ministre, dont le ciel l'avait heureusement délivré dans cette bataille. La session suivante fut ouverte par le duc d'York en personne, qui annonça que le roi était frappé de nouveau d'aliénation mentale. La chambre des pairs le pria de reprendre son titre de protecteur. Il feignit une vive résistance, et se rendit enfin, après avoir fait décider que le protecteur ne serait plus désormais à la nomination du roi, et qu'il ne rendrait compte de ses actes qu'au parlement. C'était une précaution que prenait le duc contre l'ascendant de la reine Marguerite d'Anjou. Cette habile et courageuse princesse sut bientôt, néanmoins, se faire un si grand nombre de partisans dans le parlement, que le roi fut déclaré capable de reprendre les rênes du gouvernement, et le protecteur remercié de ses services. Il affecta de quitter le pouvoir sans regret, et pendant deux années entières, il sembla avoir renoncé à tous ses projets. Mais, la reine ayant transféré la cour à Coventry, le prin-

ce regarda l'invitation de s'y rendre comme un piége : il se retira dans le pays de Galles, et Warwick à Calais, dont il était gouverneur (*Voy.* Warwick). Il ne fallait qu'une étincelle pour produire une nouvelle explosion. Une querelle entre deux valets amena un combat général. Les premières hostilités furent si défavorables au duc d'York, qu'il crut prudent de passer en Irlande. La reine obtint aussitôt du parlement de Coventry un bill d'*attainder* contre ce prince et ses deux fils. Mais Warwick gagne la bataille de Northampton, et s'empare de la personne du malheureux Henri VI, qu'il conduit à Londres, étroitement captif au milieu des honneurs dus au rang suprême. Le duc d'York accourt, et paraît tout-à-coup dans la chambre des pairs. Il s'avance vers le trône, comme attendant l'invitation d'y monter. Aucune voix ne s'élève, si ce n'est celle de l'archevêque de Canterbury, qui lui demande s'il veut rendre ses hommages au roi, qui est dans une pièce voisine. « Je ne connais pas un homme en » Angleterre, répond fièrement le » prince, dont je n'aie, au contrai- » re, des hommages à recevoir. » Et il sortit sur l'heure pour aller occuper l'appartement qui, jusqu'alors, avait été celui du roi. Mais, peu satisfaits de ces vaines démonstrations, ses partisans murmuraient hautement. Il se décida pour lors à faire présenter à la chambre des lords, par le chancelier, la plus singulière requête dont l'histoire offre l'exemple; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les lords la renvoyèrent au roi lui même. Le duc d'York y revendiquait la couronne comme lui étant légitimement dévolue par droit de naissance, droit établi d'une manière incontestable par le tableau généalogique joint à la requête. Henri VI, avec sa débonnaireté ordinaire, renvoya la question au parlement, qui montra beaucoup de répugnance à se prononcer entre les deux concurrents. Enfin, après de longues discussions, on s'arrêta à un compromis, où il fut stipulé que Henri conserverait la couronne sa vie durant; mais qu'à sa mort, au lieu de passer sur la tête de son fils, elle appartiendrait de droit au duc d'York ou à sa descendance. Un serment prononcé par le roi et le duc, au pied des autels, consacra leur réconciliation. Mais la reine ne tarda pas à venir protester, à la tête d'une puissante armée, contre un traité arraché à la faiblesse de son époux. Hors d'état de tenir la campagne, le duc d'York se renferma d'abord dans le château de Sandal; mais bientôt, entraîné par son courage, il descendit dans la plaine de Wakefield, où ses troupes furent promptement défaites. Soit qu'il ait péri sur le champ de bataille, soit qu'il ait été pris et décapité sur la place (1), sa tête fut présentée à Marguerite victorieuse, qui ordonna de la planter sur les murailles d'York, surmontée, par dérision, d'une couronne de papier (24 décembre 1460). — Le jeune comte de Rutland, second fils du duc d'York, et âgé seulement de douze ans, fut poignardé dans la déroute par lord Clifford. L'aîné, comte de March, continua la guerre avec succès, et, deux mois après la mort de son père, il fut proclamé roi, sous le nom d'Edouard IV. S—v—s.

YORK (Le duc d'). *V.* Jacques II.

(1) Tel est le doute exprimé par le docteur Lingard, auteur de la nouvelle Histoire d'Angleterre, qui nous a fourni plusieurs particularités contenues dans cet article.

YORK (Le cardinal D'). *Voyez* STUART, XLIV, 102.

YORK (FRÉDÉRIC, duc D') et d'Albany, second fils du roi d'Angleterre George III, naquit le 16 août 1763. Nommé, dès son adolescence, évêque d'Osnabruck, il manifesta bientôt le desir de suivre la carrière des armes. Pour achever son éducation militaire, il se rendit en Prusse où le grand Frédéric vivait encore. Le jeune prince anglais suivait très-assidument les parades et les manœuvres; il adopta minutieusement l'uniforme prussien dans ses plus petits détails, ce qui n'empêcha point le vieux monarque de tirer son horoscope, et de dire que la direction d'un évêché lui conviendrait mieux que le commandement d'une armée. Malgré ce pronostic, le roi George le fit commandant du premier régiment de ses gardes, et dès qu'il se vit engagé dans la coalition contre la république française, ce prince crut ne pouvoir mieux faire que de mettre son enfant de prédilection à la tête des troupes qu'il fit passer dans les Pays-Bas, en 1793. Ces troupes firent leur jonction avec l'armée autrichienne du prince de Saxe-Cobourg. La campagne avait été constamment heureuse jusqu'à la prise de Valenciennes, lorsque le duc d'York, jaloux de l'honneur de diriger une opération en chef, se détacha du prince de Cobourg, pour aller mettre le siége devant Dunkerque, dont l'Angleterre convoitait vivement la possession. Ses dispositions furent si mal faites, qu'il essuya une déroute complète à Hondschoot. Depuis cet échec, il ne coopéra plus que faiblement aux entreprises des Autrichiens, dont il se tenait toujours à une distance qui décelait à la fois sa mauvaise volonté et son incapacité. Son quartier-général de Tournay devint pour ses troupes une nouvelle Capoue. Oubliant sa dignité, le duc d'York y donnait lui-même l'exemple de l'intempérance et du désordre. On le vit, un jour, à la suite d'un grand dîner qui eut lieu dans une auberge sur la place, s'amuser à lancer par les fenêtres non-seulement les débris du repas, mais encore les plats, les assiettes et les bouteilles. Suivi de ses convives, il traversa ensuite la ville dans un état d'ivresse complète, pour se rendre au spectacle. Ce fut à cette époque que le prince de Cobourg ayant dit au comte de Clairfayt, le meilleur général de son armée, qu'il voulait demander un renfort de trente mille hommes : « Demandez seulement, répondit Clairfayt, que l'on vous délivre du duc d'York; son départ vous fera plus de bien que ne pourrait vous en faire l'arrivée de trente mille hommes. » La suite ne justifia que trop l'avis du général Clairfayt. Sans cesse poursuivi et culbuté par les Français, le duc d'York se dirigea sur Anvers, à marches forcées, avec l'intention visible de se rapprocher de la mer et de se rembarquer. Mais, au même moment, lord Moira débarquait à Ostende avec un renfort de dix mille hommes. Ce brave officier s'opposa énergiquement à la fuite du prince, et le contraignit à reprendre la campagne. Mais tout ce qu'il put obtenir de S. A. R., ce fut d'aller prendre position derrière la Meuse, sous le canon de la forteresse de Grave. Les Français ne l'y laissèrent pas longtemps : l'armée anglaise refoulée sur la Hollande, gagna rapidement l'Ems et le Wéser, en perdant beaucoup de monde dans cette retraite, où elle fut victime elle-même de ses propres ex-

cès. Le duc d'York se hâta d'en faire embarquer les débris à Cuxhaven, à l'embouchure de l'Elbe. Tant de revers et d'humiliations n'empêchèrent pas George III de donner à ce fils chéri le titre de feld-maréchal, et de lui confier l'administration suprême de toutes ses troupes de terre, sous le titre de commandant en chef. Le ministre de la guerre fut réduit à n'être plus, en quelque sorte, que le commis du prince. Une faveur plus éclatante lui fut bientôt accordée. La grande expédition de Hollande, en 1799, fut abandonnée à sa direction. Il ne se joignit au général d'Essen, qui commandait un corps russe auxiliaire, que pour le rendre témoin d'une suite de fausses manœuvres et de bévues les plus funestes. Après s'être avancé imprudemment du Helder dans la Nord-Hollande, au milieu d'un pays entre-coupé de canaux et de fossés sans nombre, et après avoir fait des pertes énormes, il ne parvint à se rembarquer qu'en signant une capitulation honteuse. On reprocha, dans le temps, et avec raison, au général Brune qui commandait l'armée française, de n'avoir pas fait mettre bas les armes à la totalité des troupes britanniques. Des écrivains qui étaient en situation d'être bien informés, assurent que le duc d'York ne racheta sa liberté et celle de son corps d'armée, qu'en payant secrètement au directoire et à son général une forte rançon. Le prince, à son retour en Angleterre, fut accueilli par des marques non équivoques du mécontentement public; mais, grâce à la tendresse aveugle du roi son père, il n'en reprit pas moins ses fonctions administratives. Elles devinrent pour lui la source des plus violents désagréments que pût éprouver un personnage de son rang. Le 27 janvier 1809, un membre du parlement, nommé Wardle, dénonça à la chambre des communes le système de corruption qui régnait depuis long-temps dans le département de la guerre; et il en accusa personnellement le duc d'York, qui souffrait que mistriss Clarke, sa maîtresse, fît un honteux trafic des commissions d'officiers, dont il partageait les profits avec elle. Le procès fut instruit devant le parlement avec une grande solennité et la culpabilité de mistriss Clarke établie, mais non celle du prince, quoique cette femme soutînt constamment qu'elle n'avait agi que par ses ordres. L'innocence de S. A. R. ne fut reconnue, au reste, que par deux cent soixante-dix-huit voix contre cent quatre-vingt-seize; et l'opinion publique s'étant fortement prononcée en faveur de cette imposante minorité, le duc se crut obligé de donner sa démission. Mais deux ans plus tard le roi lui rendit sa place, et il l'a conservée jusqu'à son dernier jour. Naturellement ennemi de toute occupation sérieuse, et dépourvu de talents oratoires comme de l'instruction la plus vulgaire, le duc d'York ne prenait part aux discussions parlementaires, que lorsqu'elles avaient pour objet l'émancipation tant de fois débattue des catholiques. Il se montra toujours opiniâtrément contraire à cette partie si nombreuse de la population britannique, et cette aveugle obstination fut peut-être une des causes de l'excessive tendresse que ne cessa de lui témoigner son père. Dans la session de 1826, son intolérance et son fanatisme ne connurent plus de bornes. L'Europe vit avec indignation et avec effroi l'héritier de la couronne d'Angleterre, animé au-

dix-neuvième siècle de l'esprit de persécution de Henri VIII, déclarer solennellement que, si jamais la couronne passait sur sa tête, il mettrait sa gloire à appesantir le joug de l'oppression sur sept millions d'Irlandais et d'Anglais, dont tout le crime est d'être restés fidèles à la religion de leurs pères. Ce fut la dernière fois que le duc d'York parla et même qu'il parut en public. Une hydropisie, qui minait ses forces depuis plusieurs années, prit un accroissement rapide : il expira le 5 janvier 1827. La fortune particulière de ce prince était tellement délabrée par suite de ses désordres secrets, et le nombre de ses créanciers était si considérable, qu'il lui est arrivé plusieurs fois de voir saisir sa voiture et ses chevaux dans les rues de Londres. Le duc d'York n'a point laissé d'enfants de son mariage avec une sœur du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, qu'il avait épousée en 1791, et dont il était veuf depuis 1820. S—v—s.

YORKE (Philippe), d'Erthig, comte de Denbigh, était de la famille de Hardwicke (*Voy.* ce nom). Né vers l'an 1743, il fit ses études à l'université de Cambridge, fut attaché à la société des antiquaires de Londres, et représenta dans le parlement le bourg d'Helstone en Cornouailles, et la ville de Grantham en Lincolnshire. Héritier d'une grande fortune, il la fit servir aux vues les plus nobles, les plus bienfaisantes. Son esprit vif et piquant brillait particulièrement dans la conversation. On a de lui les *Tribus royales du pays de Galles* (*Royal tribes of Wales*), 1799, in-4°; ouvrage d'histoire généalogique, où l'aridité du sujet est sauvée par des anecdotes curieuses, authentiques et peu connues. Le volume est orné de portraits gravés par Bond. Ce n'était cependant qu'un essai; et l'auteur travaillait à un ouvrage considérable sur un sujet analogue, lorsqu'il mourut le 19 février 1804. L.

YOUNG (Patrice), savant philologue, descendant d'une bonne famille écossaise, naquit, le 29 août 1584, à Seaton dans le Lothian. Pierre Young, son père, avait été employé, sous Buchanan, à l'éducation du roi Jacques Ier. Patrice fut envoyé, à l'âge de quinze ans, à l'université de Saint-André, et y reçut, en 1603, le degré de maître-ès-arts. Il accompagna ensuite son père en Angleterre, où la protection de l'évêque Lloyd lui fit encore obtenir le grade de maître-ès-arts à Oxford; entra dans les ordres immédiatement après cet événement, reçut le diaconat, et fut nommé chapelain du collége Neuf. Il resta trois ans dans cette place, partageant ses loisirs entre l'histoire ecclésiastique et l'étude de la langue grecque, qu'il posséda bientôt à fond; résignant tout-à-coup son emploi, il vint à Londres, pour y solliciter de l'avancement, à l'aide de son père ou des amis de son père; et en effet, peu de temps se passa sans que par l'intermédiaire de Montague, évêque de Bath et Wells, il obtînt une pension de cinquante livres sterling, puis la place de bibliothécaire du prince Henri, qui, outre une belle collection de livres, avait aussi un Musée intéressant. Dans la suite, les démarches actives de Montague valurent à Young le titre de conservateur de la bibliothèque nouvellement fondée par le roi. Dans ce poste, il dressa le catalogue des livres que possédait la collection naissante, les classa, indiqua les lacunes qu'il était le plus ur-

gent de remplir, et fit, pour acheter les ouvrages indiqués, divers voyages à Francfort-sur-le-Mein, à Paris, en Hollande, etc. Le roi reconnut ses services en lui conférant divers bénéfices dans les comtés de Middlesex et de Denbigh et une prébende à l'église Saint-Paul, dont il devint trésorier, en 1621. Les devoirs ecclésiastiques ne l'empêchaient point de remplir les fonctions de sa place, qu'il garda jusqu'à la révolution de 1648. Dépouillé alors et mis en prison, il fut pourtant traité avec égards et ménagements; et plus tard on lui rendit la liberté. Il se retira alors chez l'époux de sa fille aînée, à Blomfield, comté d'Essex; et c'est là qu'il mourut le 7 septembre 1652, âgé de soixante-dix-huit ans. Quelques biographes ont soupçonné ce savant d'avoir été fauteur des principes républicains qui désorganisèrent le royaume sous Charles Ier.; mais ses antécédents, les relations de sa famille, ses liaisons surtout, doivent faire rejeter cette supposition. Patrice Young avait pour les malheureux descendants des Grecs le même amour que pour leur langue; et il sut engager plusieurs de ses amis à contribuer de leurs fonds, conjointement avec lui, pour faire élever à Londres des jeunes gens de cette nation. Cette générosité lui valut le nom de patriarche des Grecs. On doit à Young : I. Une édition de *Clemens Romanus*, 1633; réimprimé en 1637. II. *Catena græcorum patrum in Jobum, collectore Nicetâ Heracleæ metropolitâ*, avec une traduction latine et la suite des livres de la Bible dits poétiques. III. *Expositio in Canticum canticorum Folioti, episcopi Londin., unà cùm Alcuini in idem Canticum compendio*, dédié à l'évêque Juxon. De plus, il avait aidé dans la rédaction des *Marbres* d'Arundel le célèbre Selden, qui dans l'effusion de sa reconnaissance, lui dédia son livre; il avait relevé avec soin les variantes du fameux manuscrit alexandrin de l'Ancien et du Nouveau Testament (*V.* WOIDE), et préparé l'impression de plusieurs manuscrits inédits, fort curieux, de la bibliothèque dont la garde lui était confiée. P—OT.

YOUNG (ÉDOUARD), poète anglais, naquit en juin 1681, à Upham, près de Winchester. Son père, ecclésiastique et prédicateur, après avoir occupé long-temps un petit bénéfice à Upham; parvint au titre de chapelain du roi Guillaume, et de doyen dans l'église assez opulente de Sarum. Il avait, de plus, possédé dans sa jeunesse un petit canonicat dépendant du collége de Winchester. Édouard Young fut, dès l'enfance, élevé dans le même collége, et pourvu d'une bourse qu'il garda jusqu'à l'âge de dix-huit ans. On ne sait s'il fit des études brillantes; mais il essaya vainement d'obtenir l'agrégation au célèbre collége d'Oxford. Alors il se tourna vers le droit, et obtint même à ce titre une place d'agrégé au collége d'All-Souls; mais il suivit cette étude avec assez peu d'ardeur et de constance; car il ne prit le degré de bachelier de droit qu'en 1714, et ne fut docteur qu'en 1719, à l'âge de trente-huit ans. Le goût de la poésie le préoccupait, sans lui inspirer quelque grand ouvrage. Il était poète de circonstance, et poète de cour : début assez singulier pour le chantre mélancolique des *Nuits*. Son premier essai, qui date de 1712, fut une Épître à lord Lansdown, pour justifier la promotion de douze pairs faite par la reine Anne : événement qui dans

un autre pays serait à peine remarqué, et qui en Angleterre fut le sujet d'un grand scandale, et d'un procès criminel. Deux ans après, à la mort de cette princesse, le poète fit paraître un panégyrique pompeux de George Ier., son successeur. La manie de l'éloge le tenait tellement que, chargé de prononcer un discours latin pour un collége où il était agrégé, il le dédia, dans une épître flatteuse, aux dames de la famille *Codrington* : il fit également des vers à la gloire d'Addison, et de la prose à la louange du marquis de Wharton, homme impudent et déshonoré, dont il rechercha la protection et reçut les bienfaits. De plus nobles productions s'étaient mêlées cependant aux premiers essais d'Young, et pouvaient annoncer déjà le caractère particulier de son talent. Le poème du *Jugement dernier*, publié en 1713, offre des traits de pathétique et de grandeur, une poésie forte, malgré la diffusion et la monotonie des images. On est impatienté seulement de voir le poète retomber dans ses adulations habituelles, et avec ce ton d'emphase qui les rend plus ridicules, faire l'apothéose de la reine qui vivait encore. On ne conçoit pas que le grand et solennel spectacle, contemplé par l'imagination de l'auteur, ne l'ait pas prémuni contre les misérables illusions de ce bas monde, et qu'il ait eu besoin, pour ainsi dire, de flatter la puissance jusqu'au milieu du jugement dernier. Ce qui rend cette faiblesse plus choquante, c'est qu'elle recommence sans cesse. Le poète ne se lassa pas, pendant vingt ans, d'adresser de pompeuses dédicaces et des panégyriques en vers aux rois, aux ministres et aux grands seigneurs. Il travaillait aussi pour le théâtre, et donna la tragédie de *Busiris*, en 1719, et une autre pièce, intitulée *la Vengeance*, en 1721. Mais ces deux ouvrages, médiocrement goûtés du public, lui rapportèrent moins que les dédicaces qu'il en fit au duc de Newcastle et au duc de Wharton. Young, dont le talent ne semblait avoir encore de vocation bien décidée que pour la flatterie, publia, vers la même époque, un recueil de satires : mais chacun de ces morceaux, où le poète médisait de quelques vices obscurs, était adressé pompeusement à quelque grand seigneur, et placé sous ses auspices. Le poète se serait promptement enrichi; mais il engagea et perdit une somme considérable dans les entreprises de la compagnie des Indes, qui tournait alors toutes les têtes en Angleterre. Pour se dédommager, il célébra, dans un poème en forme, le ministère de Walpole, qu'il avait déjà loué plusieurs fois. Il disait à ce ministre, modèle de ces intrigants corrupteurs qui dominent un pays en achetant les faibles consciences, et en proscrivant les talents qu'ils n'ont pu acheter : « Ah ! combien je souhaite, » enflammé par un si grand sujet, de » lancer ton nom dans les profondeurs » de l'éternité ! » puis il ajoute, comme une naïve explication de sa servile emphase : « Mon cœur, ô Walpole, brûle » d'un feu reconnaissant ! Les flots » de la bonté royale, dirigés par » toi, sont venus rafraîchir l'aride » domaine de la poésie. » Le poète avait obtenu deux cents livres sterling de pension, bien chèrement achetées par tant de ridicules flagorneries. A l'avénement de George II, il monta de nouveau sa lyre pour célébrer la puissance ; il fit une ode au roi, père de la patrie, et une autre intitulée *l'Océan*, où il célébrait l'intention généreuse qu'avait

montrée le souverain, en voulant abolir la presse des matelots, et rendre le service de la marine aussi libre qu'il était glorieux pour l'Angleterre. Vers la même époque, en 1727, Young, âgé de quarante-six ans, entra dans l'état ecclésiastique, et peu de temps après fut nommé chapelain du roi George II. Cette vocation tardive fut déterminée, dit-on, par les ouvrages de saint Thomas d'Aquin, dont Pope lui avait conseillé la lecture. Il venait alors d'achever, et destinait au théâtre, une tragédie de *Démétrius et Persée ;* mais il crut devoir en faire le sacrifice aux bienséances de son nouvel état. Il voulut également renoncer à la poésie; et il fit paraître un traité de morale en prose sur le peu de prix de la vie humaine, qu'il ne manqua pas cependant de dédier à la reine. En 1729, il prêcha devant la chambre des communes, pour l'anniversaire de la mort de Charles Ier., un sermon plein de chaleur sur le respect que les peuples doivent au gouvernement. Bientôt après il revint à la poésie, pour célébrer, dans une ode pindarique, le voyage du roi d'Angleterre, qui venait de signer la paix de Hanovre. Malgré ce zèle de flatterie, vraiment infatigable, il fallait que le docteur Young manquât de bonheur ou d'adresse; car il n'obtint pas dans l'Église anglicane les dignités où son mérite et son talent de prédication auraient dû le conduire. En 1730, il fut seulement pourvu d'un rectorat assez modique dans le comté de Hertford. Deux ans après, il épousa lady Élizabeth Lee, veuve d'un colonel, et fille du comte de Lichfield. Cette alliance illustre semblait satisfaire l'ambition du poète; et lui donna quelques années de bonheur. Il paraît qu'il venait alors souvent à Londres, et qu'il y connut Voltaire, auquel il a dédié une de ses odes sur l'Océan, sujet qu'il aimait à traiter pour flatter la nation elle-même, après avoir tant flatté les grands et les ministres. En 1740, le docteur Young fut frappé d'un coup affreux, auquel il est redevable de son immortalité. Sa femme fut enlevée par une mort prématurée; elle laissait une fille qu'elle avait eue de son premier époux, et qui, près de s'unir au fils de lord Palmerston, fut elle-même atteinte d'une maladie de poitrine. Young, qui la chérissait avec la tendresse d'un père, la conduisit dans le midi de la France; il la vit périr dans ses bras; et le jeune époux qu'il lui destinait succomba bientôt après. Privé tout-à-coup de ses plus chères affections, isolé par la mort à l'entrée de la vieillesse, le poète, auquel il ne restait qu'un fils dans la première enfance, se livra tout entier à sa douleur; et cette douleur fit son génie. Laissant là les intérêts du monde, et les vaines ambitions qu'il avait trop suivies, il répandit son cœur, dans la solitude et le silence des nuits; il médita sur des tombeaux, il pleura cette épouse chérie, cette jeune fille, ce jeune époux, enlevés par une fin si cruelle; il se montra lui-même, vieux prêtre du Seigneur, courbé sous tant de coups réitérés, forcé sur la terre étrangère d'ensevelir furtivement la fille qu'il a perdue, et à laquelle il ne peut offrir les honneurs de son culte, proscrit par la loi du pays où elle vient d'expirer; il raconta son inconsolable douleur, et la tristesse de sa solitude. Cette situation, à-la-fois si commune dans la vie, et si pathétique par elle-même, rendue avec une poésie forte et abandonnée, frappa l'imagination du lec-

teur. Les vers du poète, si longtemps consacrés à de vaines louanges et à des exagérations factices, reçurent l'empreinte originale d'une ame profondément émue. On sentit l'homme dans le poète; on retrouva sous la diffusion et la pompe des images ce langage intime de la douleur que tout le monde entend. Les premières méditations du poète, tout animées d'une affliction vive et récente, furent suivies de plaintes plus longues et plus faibles, où le génie semble s'user avec la douleur. Mais il y a dans l'homme un fonds de tristesse et de regret, que l'on peut aviver sans cesse comme une blessure toujours prête à saigner; et si l'imagiuation du poète n'avait pas eu quelque chose de lourd et de monotone, s'il était moins déclamateur, ses hymnes funèbres ne lasseraient pas si vite notre ame attristée. Quelquefois dans les lamentations du poète sur la vie humaine, on sent trop le regret de l'ambition trompée. Il se plaint d'être oublié; il accuse l'insensibilité des grands, qui, lorsqu'il leur confie sa douleur, lui prennent la main, et lui disent de revenir. Une autre fois enfin, il avoue que, pendant une durée de temps *deux fois aussi longue que la guerre de Troie, il assiégea la faveur des cours, sans l'avoir encore conquise*. On peut remarquer également que chacune de ses méditations sur le néant des choses humaines est dédiée à quelque grand, au président de la chambre des communes, au lord-trésorier, au chancelier de l'échiquier; et ce n'est pas un contraste que l'auteur a cherché: c'est plutôt, sous sa plume, une ancienne habitude de flatter la puissance. Il n'y renonça pas même après avoir achevé ses *Méditations de la nuit*, qui, en élevant son talent, semblaient l'avoir consacré à la religion et à la douleur. Il redescendit aux intérêts du siècle. En 1745, il fit paraître un poème sur la situation du royaume, adressé au duc de Newcastle. C'était une vive et patriotique satire contre les entreprises du Prétendant. C'était en même temps le panégyrique de la dynastie nouvelle qui régnait alors sur l'Angleterre par les lois et la liberté; et dans le fait, la victoire du Prétendant eût été si menaçante, le retour de ce prince, nourri dans les traditions haineuses de la cour de Saint-Germain, eût frappé d'un tel coup les plus chers intérêts de l'Angleterre, que l'on ne saurait peut-être reprocher au poète la distraction qu'il fit alors à sa douleur. Heureux s'il n'eût jamais flatté qu'avec une telle excuse! Du reste, dans la publication de ses OEuvres, Young parut désavouer, en les supprimant, la plupart de ses dédicaces et de ses adulations poétiques. Il ne voulut conserver, avec *les Nuits*, que diverses poésies morales, une paraphrase de Job, et trois tragédies. Après avoir retiré de la scène une de ces pièces, par une bienséance ecclésiastique, il la fit jouer en 1753, afin de doter, avec le produit, une société qui s'était formée pour la propagation de l'Évangile. Cette intention bizarre réussit mal. La pièce n'eut aucun succès; mais Young, pour dédommagement, fit à la société un don de mille guinées. Il continua de vivre dans la retraite, et prolongea fort avant sa carrière. Les plus remarquables productions de sa vieillesse sont une *Lettre* à Richardson *sur la Composition originale*, et un poème *sur la Résignation*. Dans cette lettre, écrite à soixante-dix-huit ans, on sent toute la vigueur et toute la hardiesse d'un

jeune talent; et le poëme de la *Résignation* offre, avec plus de douceur, autant de poésie que les plus belles méditations d'Young. Retiré dans son presbytère de Wellwyn, il termina ses jours en 1765, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il fut enterré dans l'église de sa paroisse, sous l'autel, à côté de l'épouse tant pleurée, à laquelle il avait survécu vingt ans. Son tombeau, suivant le vœu qu'il avait exprimé, fut orné d'une broderie, ouvrage de sa femme, et portant ces paroles de l'Écriture : *Je suis le pain de vie.* D'autres inscriptions pieuses figuraient aux divers côtés des monuments. Young fonda par son testament une maison de charité qui subsiste encore. Il prescrivit par une autre disposition de brûler tous ses ouvrages inédits. Young avait beaucoup écrit; mais sa gloire est tout entière dans ses *Méditations de la nuit*, ouvrage qui tantôt mutilé, tantôt paraphrasé, et tout-à-fait bouleversé dans la version de Le Tourneur, obtint un si grand succès en France, à la fin du dix-huitième siècle. La forme, la conception de ces chants funèbres avaient en effet quelque chose d'original et de hardi. Ce n'est pas la grande poésie de Milton; ce n'est pas cette sublime simplicité: le faux goût et la manière de Dryden se font sentir dans les vers mélancoliques de Young. On aperçoit, lors même qu'il est ému, l'homme dont le talent fut long-temps artificiel. La rêverie vaporeuse, l'emphase doctorale nuisent aux accents de sa douleur. Il prêche plus qu'il ne parle; il fatigue l'imagination plus qu'il ne l'attendrit : il vous fait éprouver une sorte de satiété dans la sympathie pour sa douleur. Comme poète et comme écrivain, on peut souvent le blâmer : on en a souvent le loisir; car il ne saisit pas le cœur, et ne vous entraîne pas sans distraction et sans repos. De puissants effets sont attachés cependant à quelques-unes de ses paroles. Il fait retentir avec une force inexprimable ces mots de mort, de néant, d'éternité. Il excelle à peindre la destruction, à la suivre jusqu'à la dernière parcelle de notre être matériel. Il remue les cendres des générations éteintes; et il s'écrie d'une voix lamentable : Où est la poussière qui n'a pas vécu? C'est le Bridaine de la poésie; il en a les saillies brusques et la trivialité. Ce dernier caractère disparaît dans la pompe mesurée et l'élégance monotone de la version française; mais dans l'original anglais, le poète ne craint aucune image, n'épargne aucun détail ou révoltant ou bas. Des splendeurs du ciel, entrevues par l'espérance chrétienne, il vous jette, par des allégories familières, dans ce que les misères de la vie ont de plus tristement grotesque. Il mène la mort au bal; il bouffonne sur les tombeaux, comme Shakespeare. Tout cela fait un bizarre mélange, mais qui surprend et attache l'ame. Comme tous les hommes qui ont encore plus de génie que de défauts, Young a fait école. On l'a beaucoup imité en Angleterre, en Allemagne, en France. Il est de quelque chose dans cette couleur ou cette intention de mélancolie qui règne encore sur la poésie de notre époque. Cependant Young n'est pas un bon modèle : il a lui-même trop d'artifice. On n'atteint pas à cette énergie pathétique et populaire; et, en voulant enchérir sur lui, on tombe dans une monotonie sépulcrale, qui est le spleen de la littérature, et qui, en desséchant l'imagination et le goût, se termine aussi

par une espèce de suicide. Un homme de génie, qui porte dans la critique même la supériorité partout inséparable de ses ouvrages et de son nom, M. de Chateaubriand, a jugé sévèrement les méditations du poète anglais. Rien n'est plus ingénieux ni plus vrai que ses reproches et les parallèles où il montre par l'exemple de Virgile, de Bossuet, de Rousseau, ce qui manque en vraie douleur à la muse du vieux prêtre anglais. Mais nous sommes loin d'approuver la préférence qu'il semble donner au traducteur français. Celui-ci, nous le croyons, efface quelques fautes de goût, quelques mauvaises subtilités de langage; mais aux accidents de la fantaisie poétique, au mélange du grand et du bas, du sublime et du ridicule, enfin à ces secousses de l'ame que ressent et que donne le poète anglais, il substitue la dolente uniformité de sa vulgaire élégance. Il ne rend jamais le mot énergique et simple : il a peur du naturel. Il est moins bizarre, mais bien plus affecté que son modèle. Les meilleures éditions des OEuvres du docteur Young sont celles de Londres, 3 vol. in-8°., fig., 1792 et 1802; et de Paris, 4 vol. in-8°. On en a fait une très-belle des *Nuits*, Londres, 1797, in-fol. (*V*., pour les traductions, LE TOURNEUR, XLVI, 373) (1). V—N.

YOUNG (Sir WILLIAM), Anglais, était fils d'un lieutenant-gouverneur de l'île de la Dominique, et d'une fille du docteur Brook Taylor, secrétaire de la société royale de Londres. Il fit imprimer, en 1772, la relation d'un *Voyage en Italie*, mais seulement à dix exemplaires, en faveur de quelques amis. Un ouvrage plus important, l'*Esprit d'Athènes, Investigation politique et philosophique sur l'histoire de cette république*, 1777, in-8°., le fit connaître avantageusement dans le monde littéraire. On y reconnut des vues élevées, une vaste érudition, une profonde sagacité politique, l'esprit de recherche philosophique, une manière de voir hardie et indépendante, un style plein de vigueur; mais on pouvait en même temps y relever du penchant à se livrer aux hypothèses, ainsi que de l'inexactitude et de l'obscurité dans l'expression de la pensée. Young retoucha son livre, et le reproduisit neuf ans après sous le titre d'*Histoire d'Athènes, considérée politiquement et philosophiquement, avec un Essai où l'on recherche les causes immédiates d'élévation et de décadence qui agissent dans un état libre et commercial*, 1786, in-8°. L'auteur de cet ouvrage n'est pas favorable à ceux qu'on appelle *grands hommes*; il les considère comme des êtres factices. L'Histoire d'Athènes, qui a été réimprimée en 1804 et en 1806, a reçu des éloges,

(1) On avait déjà publié deux traductions allemandes des *Nuits*, lorsque Thiard de Bissy traduisit en français les deux premières *Nuits*, et les fit imprimer dans le *Journal étranger*, en invitant un écrivain plus habile que lui à traduire tout l'ouvrage. Ces deux essais ont été réimprimés dans les *Variétés littéraires* d'Arnaud et Suard, 1768-69. La traduction de Le Tourneur répondit au vœu de Bissy. Colardeau a traduit en vers les deux premières Nuits, 1770; et Doigni du Ponceau, la quatrième, la douzième et la quinzième, 1771. L'abbé Baudrand a publié : *Esprit, maximes et pensées d'Young*, extraites de ses Nuits, Paris, 1786, in-12. Les satires d'Young, sous le titre de l'*Amour de la renommée, passion universelle*, ont été traduites en prose par T. Bertin, 1786, et en vers par M. Lablée, 1802. Barère de Vieuzac a publié les *Beautés poétiques d'Éd. Young*, traduites en français avec le texte anglais en regard, et une notice sur Young par J. Evans, 1805, in-8°. M. Heynet, à la suite de sa *Poétique anglaise*, a traduit en vers français la satire des *Femmes*, et des fragments des *Nuits*. On trouve une Vie d'Éd. Young, par sir Herbert Croft, parmi les *Vies des poètes anglais* de Sam. Johnson. Z.

non-seulement en Angleterre, mais en France. On en trouve une analyse dans le *Censeur universel anglais*, février 1787. W. Young représenta dans le parlement le bourg de Mawes en 1784, 1790, 1796 et 1802, et la ville de Buckingham en 1806. Il était capitaine de la *yeomanry* armée du comté de Buckingham. La société royale l'admit au nombre de ses membres. Nommé, en 1807, gouverneur de Tabago, ce fut là qu'il fixa depuis sa résidence. Il mourut vers 1815. Outre les écrits que nous venons de mentionner, on a de lui entre autres : un *Discours* prononcé, en 1791, dans le parlement, *au sujet du commerce des esclaves*, et dans lequel, comme propriétaire de terres en Amérique, il se montre très-opposé à l'abolition de la traite; les *Droits des Anglais*, ou *la Constitution du gouvernement britannique, comparée avec celle d'une république démocratique*, 1793, deux éditions, in-8°.; *Précis sur les Caraïbes noirs de l'île de Saint-Vincent*, etc., compilé d'après les papiers de son père, 1795, in-8°.; *Contemplatio philosophica*, ouvrage posthume de Brook Taylor, (*Voy.* Taylor); avec une notice sur cet auteur, 1793, in-8°.; enfin, *The West-India commonplace-book*, recueil qui renferme beaucoup de notions relatives à l'économie politique et au commerce des colonies anglaises en Amérique. — Young (*William*), recteur de Pettaugh, dans le comté de Suffolk, né en 1715, et mort en 1798, a donné une traduction anglaise de la comédie de *Plutus*, par Aristophane, avec d'amples notes dues en partie à Henry Fielding, et a compilé un *Dictionnaire anglais-latin et latin-anglais*, dont il a été fait plusieurs éditions, notamment une stéréotype, 1810, in-8°. L.

YOUNG (Arthur), agriculteur anglais, membre de la société royale de Londres, de la société d'agriculture de Paris, de celles de Berne, de Zurich, de Manheim, de Florence, de Milan, etc., était fils d'un ecclésiastique anglican, et naquit dans le comté de Suffolk, le 7 septembre 1741. Lord Onslow, dont il était le filleul, pourvut aux frais de son éducation; mais lorsqu'elle fut terminée ses bienfaits s'arrêtèrent; de sorte qu'à la mort de son père, dont la fortune consistait uniquement dans le revenu de sa prébende, le jeune Young se trouva réduit à se placer en qualité de commis chez un homme qui faisait commerce de vins. Il ne tarda pas à sentir qu'il était peu propre à ce genre d'occupation; mais son séjour à Lynn, lieu du domicile de ce commerçant, ne lui fut pas inutile, car l'aspect d'un pays qu'enrichissait l'adoption d'un nouveau système de culture développa chez lui la passion à laquelle il doit sa célébrité: l'amour de l'agriculture. Le desir de s'y livrer accrut son dégoût pour les calculs mercantiles, et le ramena dans ses foyers. Quoique à peine âgé de vingt-deux ans, il détermina sa famille à lui confier la ferme de Bradfield-Hall, petit domaine paternel, sur lequel était établi le douaire de sa mère. Un cultivateur d'une capacité fort inférieure à la sienne eût avantageusement exploité cet héritage. Mais Young, jeune et plus ardent que réfléchi, dédaigna des produits trop faciles et trop sûrs. Il fit des essais; il spécula sur un avenir qui, n'étant pas préparé, n'amena que des mécomptes : les récoltes manquèrent, et par conséquent, les moyens

de s'acquitter. Sa mère, qui craignit une seconde tentative, tout aussi peu fructueuse, lui retira sa ferme. Il en prit une autre, dans le comté d'Essex, et ne réussit pas mieux; mais il en accusa moins ses méthodes, que la nature des terrains sur lesquels il les avait essayées, et résolut de parcourir l'Angleterre, pour chercher un sol qui les favorisât. Si cette excursion n'eut pas un résultat positif, du moins elle agrandit ses connaissances. En explorant les meilleurs terrains du sud de la Grande Bretagne, il apprécia l'industrie des cultivateurs éclairés; il interrogea leur expérience; il reconnut ce qui manquait à leurs idées, ainsi qu'aux siennes, pour fonder un bon système. Après une troisième épreuve que fit Arthur Young, sur un fonds tellement ingrat, que tous ses efforts ne purent l'améliorer, il revint à Bradfield-Hall, pressé du desir de revoir sa mère; mais il n'arriva que pour la pleurer. Le rapport annuel du domaine le mettait en possession d'une petite fortune qui satisfaisait le plus puissant de ses besoins, puisqu'elle assurait son indépendance. Corrigé des essais, par des leçons un peu chères, Young pensa qu'il remplirait mieux le but qu'il se proposait d'être utile, en répandant l'instruction qu'il avait acquise. Mais, afin d'ouvrir un champ plus vaste à ses observations, il commença par visiter l'Irlande. Les années 1776, 1777, 1778 et 1779, furent employées à la connaître. Au nombre des grands propriétaires de ce royaume qui recherchèrent la conversation d'Arthur Young, se trouvait le dernier lord Kingsborough, un de ces hommes peu rares en Angleterre, qui regardent une bonne agriculture comme la source d'une prospérité permanente. Ce lord n'en laissait pas moins ses terres dans un état déplorable; soit que d'autres intérêts l'eussent distrait de celui-là; soit qu'apercevant trop de choses à faire il se décourageât à l'aspect des difficultés. Ce qu'il aurait peut-être inutilement entrepris, fut aisé pour Arthur Young. Il eut beaucoup à refaire et beaucoup à créer. Des terres trop étendues pour être bien cultivées par un seul homme, furent distribuées entre plusieurs; il rendit à la culture des champs abandonnés; il releva des habitations délabrées; il en construisit de nécessaires; il indiqua les pratiques les plus appropriées à la nature du terrain; enfin, après un an de séjour dans le comté d'York, il mit le vaste domaine de lord Kingsborough sur le même pied que les meilleurs modèles de ce genre, cités en Angleterre. Au milieu de l'année 1770, il publia son *Farmer's Calendar*, qu'on a traduit en français, sous le titre de *Manuel du fermier*. Ce manuel contient, sans omission, tout ce qu'un fermier doit savoir et doit pratiquer. L'auteur, qui, parlant aux classes instruites, dans ses autres écrits, élève de temps en temps le style de ses documents, ne parle ici que la langue des cultivateurs, et se met à la portée de tous. Aussi, l'empressement de le lire et d'en profiter épuisa-t-il les nombreuses éditions qui se succédèrent depuis 1770 jusqu'en 1812. Ce fut en 1784 que parurent les premiers cahiers des *Annales d'agriculture*, qui firent à leur auteur une juste réputation. Elles le lièrent avec tous les grands propriétaires des trois royaumes, et lui donnèrent des collaborateurs dans les plus hauts rangs et parmi les hommes du mérite le plus reconnu. Le roi (George III) fut un de ses cor-

respondants. Long-temps Young crut ne répondre qu'à *M. Ralph Robinson de Windsor*, et ne découvrit qu'après un an le noble cultivateur que ce nom déguisait. Dans les *Annales*, Arthur Young traite des labours, des jachères, des assolements, des irrigations, des engrais, en un mot, de toutes les parties qu'il faut étudier, et sans lesquelles la culture n'est qu'une routine, dépourvue de procédés raisonnés. On a dit et répété que la science trompait les cultivateurs; que deux bons bras dirigeaient mieux une charrue qu'une tête qui calcule et qui pense, etc., etc. Tout cela peut être vrai jusqu'à certain point; mais il est encore plus vrai qu'une instruction élémentaire, la seule qui convienne aux cultivateurs de profession, leur apprend à raisonner juste, et les met sur la voie de leurs intérêts bien entendus. « Si » j'avais un sujet qui fît produire à » la terre deux épis pour un, disait » un roi sensé, je le préférerais à » tous les génies politiques. » Or, la bonne agriculture, c'est-à-dire celle que le raisonnement éclaire, fait ce miracle-là. Le succès des *Annales*, en Angleterre, est une preuve de l'utilité sentie des bons livres agronomiques. Elles y jouissent d'une grande estime, et l'agriculture anglaise, la meilleure de l'Europe après celle de la Flandre, se glorifie des perfectionnements qu'elle doit aux leçons d'Arthur Young. Ce qui donne encore plus de prix aux *Annales*, c'est qu'elles ont rendu populaires des notions d'agronomie, familières à quelques théoriciens, et perdues pour le grand nombre. Quoique Arthur Young fût célèbre en Angleterre, les Français ne connaissaient de lui que son *Arithmétique politique*, traduite en 1775, quand le ministère sollicité par M. Parmentier, un des meilleurs citoyens qu'ait eus la France, invita MM. Benoist, La Marre et Billecocq, à faire passer dans notre langue un choix des *Annales d'agriculture*. Empressés de répondre à cet appel, ils publièrent, en 1796, un recueil des *OEuvres choisies d'agriculture et d'économie rurale et politique*, d'Arthur Young; enrichi des notes de MM. Parmentier, Arnould et La Lauze. Dans les années subséquentes, des traductions d'écrits du même genre, entreprises par différents auteurs, en ont porté la collection à 16 ou 18 volumes. Arthur Young se proposait de faire un voyage en France, pour comparer l'agriculture de cette belle partie de l'Europe à celle de son pays; mais le travail prolongé des Annales avait retardé l'exécution de ce projet; il ne l'effectua qu'en 1787, sur la pressante invitation du duc de La Rochefoucauld. Accompagné de ce seigneur et de M. Lazowski, notre voyageur anglais parcourut le midi de la France, et s'avança jusqu'au pied des Pyrénées. Il était de retour à Londres, au mois de février 1788 : mais, dès le printemps de l'année suivante, il revint dans les mêmes provinces, pour revoir à loisir ce qu'il n'avait qu'entrevu. Cette fois, il observa d'un œil attentif. Partout il adressa des questions aux cultivateurs réputés habiles. Partout il s'informa des qualités du terrain, des circonstances locales les plus importantes, des pratiques habituelles, des frais d'avances, des produits, des ressources, enfin de tout ce qui devait entrer dans le tableau général et parallèle des deux agricultures. Il recueillit les mêmes détails dans nos autres provinces, cherchant toujours les lieux et

les hommes féconds en instructions utiles. L'active et louable curiosité d'Arthur Young le conduisit en Espagne, et bientôt après en Italie. Il paraît que la musique et la peinture qu'il aimait ne lui dérobèrent pas, dans cette patrie des arts, un seul des moments qu'il devait à l'agriculture; c'était l'agriculture qu'il visitait. Des écrivains français ont fait un crime à cet étranger de la manière un peu *britannique* dont il nous traite quelquefois, et d'une franchise qui leur paraît insultante. Mais, en plus d'une occasion, ménage-t-il ses compatriotes? qu'importe qu'il nous offense, s'il nous éclaire? Laissons-le s'étonner de ce que le sol de la France, étant presque partout supérieur à celui d'Angleterre, le produit du premier de ces royaumes est pourtant inférieur à celui du dernier. L'essentiel n'est pas de contester l'avantage, mais de nous l'assurer. Au surplus, sur quoi porte le mécontentement de ces lecteurs d'Arthur Young, si faciles à blesser? Sur deux ou trois passages qui pourraient, à la rigueur, être plus polis. Convenons aussi qu'il sait nous rendre justice. Tout en disant que telle de nos provinces ferait peut-être mieux de cultiver dans le système anglais, il y reconnaît une agriculture intelligente et judicieuse. En s'emparant d'une méthode qu'il ignorait, d'un instrument bien inventé, d'un moyen plus économique, il en fait honneur à ceux auxquels il les emprunte. A l'aspect du canal de Languedoc, il s'écrie: « Louis XIV, c'est ici que » tu me parais grand! » N'est-il pas en droit, après cela, de reprendre ce qu'il juge répréhensible? et ne pourrions-nous pas nous-mêmes enchérir sur les reproches qu'il nous fait? Young a-t-il tort, lorsqu'il nous dit que la plupart des fermiers français n'ont de connaissances que celle de leur ferme et celle des prix du marché; que l'intérêt pécuniaire est le seul qui les touche, et que le motif d'utilité publique est une idée qui ne les atteint point? Était-il injuste lorsqu'il disait, en 1789, à propos du duc d'Aiguillon, qu'il fallait exiler un seigneur français, pour qu'il fît, par ennui, dans ses terres, ce qu'un riche lord fait, par plaisir, dans les siennes? Et ne recevons-nous pas un avis salutaire, lorsqu'il se plaint qu'il n'y a que nos bonnes terres qui soient bien gouvernées, « tandis, ajoute-t-il, que si les ter» rains français les plus maigres sui» vaient un cours d'agriculture régu» lier, ils produiraient plus de fro» ment qu'on n'y récolte de seigle? » Il faut avouer que l'état des choses qu'il condamnait s'est amélioré. La révolution a fait prendre aux esprits une direction qu'ils n'avaient pas; et cette impulsion heureuse, aidée de plusieurs sociétés rurales, ont avancé notre agriculture. Que de progrès elle pourrait faire encore, si l'on cessait d'ajourner de mois en mois le bien proposé! Que dirait aujourd'hui l'agronome anglais, en apprenant qu'après tant de convocations d'hommes instruits, destinés à nous donner les lois qui nous manquent, la France n'a pas encore de législation agricole? Mais suivons Arthur Young dans le reste de sa carrière. A son retour en Angleterre, il fut nommé secrétaire du bureau d'agriculture, établi dans l'intérêt des propriétaires fonciers, sous la présidence de sir John Sinclair; et le ministre Pitt attacha le traitement annuel de six cents livres sterling à cette place. Elle remplissait tous les vœux de la seule ambition

qu'Arthur Young eût jamais eue, celle de s'approcher du pouvoir, pour plaider devant lui la cause de l'agriculture; car il ne nous laisse pas ignorer que le *parti de la charrue* (c'est son expression) n'était pas aussi fort qu'il eût dû l'être, et que l'on comptait au nombre des ministres anglais plus de Colberts que de Sullys. Le premier écrit publié par Young, au nom du bureau, roulait sur les landes qu'on rencontrait encore dans plusieurs provinces d'Angleterre et sur la possibilité de les rendre accessibles à la culture. Il excita l'attention du gouvernement. Très-chaud partisan des clôtures, Arthur Young écrivit, au nom du même bureau, pour en développer les avantages. Il engagea même un membre du parlement à demander qu'il fût permis à chacun de se clore dans sa propriété, sans payer aucun droit. Mais sa proposition éprouva tant de résistance, qu'elle ne put être reproduite. En 1799 et dans le cours des années suivantes, il alla reconnaître la situation de l'agriculture des comtés de Suffolk, de Lincoln, de Norfolk, d'Hertford et d'Essex; et le rapport qu'il en fit au bureau confirma l'opinion qu'on avait déjà de la justesse de son coup-d'œil et de son exactitude. Il invita sir John Sinclair à stimuler par des récompenses les hommes capables de tenter d'heureux essais, ou d'indiquer de nouveaux et bons procédés. C'est par ce moyen très-simple et très-libéralement employé, qu'en France la société royale et centrale d'agriculture échauffe l'émulation de nos cultivateurs; et les prix nombreux qu'elle accorde tous les ans, soit à des découvertes constatées et véritables, soit à des méthodes perfectionnées, soit même à de bons exemples, plus puissants que les meilleures leçons, prouvent avec évidence tout ce que de pareils encouragements font gagner à l'agriculture. Tous les instants d'Arthur Young appartenaient à sa place, et toutes ses pensées, à l'économie rurale. Son bureau fut consulté sur la question toujours renaissante de l'importation des grains. Il se déclara pour la prohibition, et cet avis lui coûta sa popularité. Les manufacturiers de la capitale et la classe industrieuse se déchaînèrent contre ses auteurs. Soulevée par eux, la populace se porta tumultueusement au lieu des séances du bureau, cassa les vitres, arracha la plaque de bronze sur laquelle son nom et sa destination étaient gravés, et ne se retira qu'après mille excès. On verra, dans le catalogue des ouvrages d'Arthur Young, qui termine cet article, qu'en 1769 il avait écrit pour la libre exportation des grains, et que, par conséquent, l'avis du bureau d'agriculture, signé de lui, le mettait dans une contradiction apparente avec lui-même. Mais Arthur Young n'ignorait pas que le principe qu'il soutenait, en 1769, n'est pas tellement absolu, qu'il ne doive fléchir au besoin, et qu'une chose vraie ne cesse pas de l'être, quoiqu'on soit contraint de s'en écarter. Young s'était marié de bonne heure; et depuis long-temps il jouissait, au milieu des siens, de toutes les félicités d'un bon père de famille. En 1797, il eut la douleur de perdre la plus jeune de ses filles, âgée de quatorze ans, et qu'il chérissait d'une affection particulière. La menace du mal qu'il redoutait le plus vint ajouter à ses chagrins. Il sentait sa vue s'éteindre, et s'obstinait néanmoins à remplir les devoirs de son secrétariat. Le nuage répandu sur ses yeux s'épaississant

de jour en jour, il se soumit à l'opération de la cataracte, qui ne réussit point. Des calus, formés dans la vessie, lui causaient des souffrances qu'il avait long-temps bravées. Elles devinrent tellement aiguës, qu'elles le forcèrent de renoncer à ses occupations les plus chères. Il mourut le 20 fév. 1820, à l'âge de soixante-dix-neuf ans(1). « Le nom d'Arthur Young, dit » un biographe anglais, vivra dans » la Grande-Bretagne, aussi long- » temps que l'art qu'il a professé » dans l'Europe entière. » Quels hommes en effet méritent mieux les hommages de la postérité, que ceux qui, après de longs jours consacrés au bien de leurs semblables, se survivent dans leurs écrits, et dont les écrits sont encore des bienfaits? Tels ont été chez nous Olivier de Serres, Duhamel, Parmentier; tels, en Angleterre, Tull, Sinclair, Arthur Young, et plusieurs autres. Arthur Young a rendu des services éminents à sa patrie. Les manufacturiers anglais tiraient toutes leurs laines de l'Espagne; il leur apprit à s'en passer, en propageant les bêtes à laine fine, sur les parties de l'Angleterre où ces animaux pouvaient prospérer. Il fit substituer, dans le labourage des terres, le bœuf au cheval, comme capable d'un plus long travail. Il combattit des préjugés nombreux, et les détruisit; il introduisit des instruments aratoires très-supérieurs à ceux dont on s'était servi jusqu'alors. La France, sans être ingrate, ne pourrait nier qu'elle n'ait aussi de grandes obligations à cet étranger, que sa passion pour son pays n'empêchait pas de s'intéresser au nôtre, et qui voyageait en vrai missionnaire de l'agriculture. Le principal objet de ses études touchant de près à plusieurs grandes questions d'économie politique, telles que la division des terres, la population, les fabriques, etc., etc., il les a discutées plusieurs fois dans ses écrits. Il s'est élevé contre le commerce des Noirs, avec une indignation éloquente. Son style est plus clair qu'il n'est élégant et correct; sa pensée se présente toujours avec précision: c'était là le seul mérite qu'il recherchât comme écrivain. A l'époque du voyage qu'il fit en France, de 1787 à la fin de 1788, le premier élan des esprits vers la liberté l'enflamma lui-même. Son enthousiasme se refroidit à mesure des progrès, qu'il appelle *inverses*, de l'Assemblée constituante, dans l'œuvre de notre régénération. Prophète trop bien inspiré, dès ce moment il a prédit un avenir sinistre à la révolution française. Arthur Young voyait la Convention s'avancer. Voici la liste de ses ouvrages. Nous aurions désiré pouvoir la donner complète; c'est-à-dire y faire entrer une foule de rapports, d'instructions, de mémoires qu'il a publiés, tant en son nom, que comme organe du bureau d'agriculture; mais ces pièces n'ont pas été rassemblées, et ne pourront l'être que par un éditeur zélé. I. *Lettres du fermier au peuple anglais*, 1767, in-8°.; seconde edition, Londres, 1771, 2 vol. in-8°., sous ce titre: *Letters to the Landlords of the Great Britain*. II. *Voyage de six semaines dans les comtés méridionaux de l'Angleterre et du pays de Galles*, 1768; seconde édition, 1769; Londres, 1772, in-8°. III. *Voyage de*

(1) Le révérend Young, son fils, bénéficier de l'église anglicane, et auteur d'écrits estimés, après s'être montré le digne héritier de son père, dans la science agronomique, a quitté l'Angleterre pour diriger une grande exploitation rurale en Crimée.

six mois, dans le nord de l'Angleterre, seconde édition, 1769; Londres, 1770, 4 vol. in-8°. IV. *Sur l'éducation des cochons*, 1769, in-8°. V. *De l'utilité de la libre exportation des grains*, 1769, in-8°. VI. *Guide du fermier, pour le louage et l'aménagement des fermes*, Londres, 1770, 2 vol. in 8°. VII. *Cours d'agriculture expérimentale*, Londres, 1770, 2 vol. in-4°. VIII. *The farmer's calendar*, 1770-1804, in 8°.; 1812, etc. IX. *Voyage d'un fermier dans l'est de l'Angleterre*, 1771. Les trois voyages ont été traduits en russe, par l'ordre de l'impératrice Catherine. X. *Propositions à la législature, pour le dénombrement du peuple*, 1771. XI. *Économie rurale, ou Essai sur l'agronomie pratique, contenant les mémoires d'un célèbre fermier suisse*, 1772, in-8°.; seconde édition, Londres, 1773, in-8°. XII. *Observations sur l'état actuel des terres incultes dans la Grande-Bretagne*, 1773, in-8°. XIII. *Arithmétique politique, contenant des observations sur l'état actuel de la Grande-Bretagne*, Londres, 1774, in-8°. M. Fréville a traduit cet ouvrage en français, la Haye, 1775, 2 vol. in-8°. XIV. *Voyage en Irlande, dans les années 1776 et 1779, avec des observations sur l'état de ce royaume*, Londres, 1782, 2 vol. in-8°.; la seconde édition, qui ne contient qu'une partie de l'ouvrage, est également de 2 vol. in-8°.; traduit en français par M. Millon, Paris, 1783; an VIII (1800), 2 vol. in-8°. XV. *Considérations sur les moyens de hausser les impôts durant le cours de l'année*, 1779, in-8°. XVI. *Correspondance avec M. Lofft sur la construction des bergeries de comtés.* XVII. *Essai sur la graine de choux pour la nourriture des brebis*, etc., 1783, in-8°. XVIII. *Annales d'agriculture*; la collection forme 45 vol. in-8°. XIX. *La question de la laine établie*, 1787, in-8°. XX. *Discours qui pouvait être prononcé*, 1788. XXI. *Voyage en France, en Espagne, en Italie, durant les années 1787-89*; seconde édition, 1791, 2 vol. in-4°.; Londres, 1794, 2 vol. in-4°. XXII. *Voyages pendant les années 1787 à 1790*, Londres, 1792, in-4°. Il y a une édition de *Bury Saint-Edmund's*, 1792, ainsi qu'une autre de Dublin, 1793, 2 vol. in-8°. Soulès a traduit le *Voyage d'Arthur Young en France*, seconde édition, Paris, 1794, 3 vol. in-8°. Le même Soulès a traduit le *Voyage en Italie*, Paris, 1796, in-8°. La première de ces traductions est enrichie de notes utiles, par Casaux. XXIII. *L'exemple de la France, avertissement pour l'Angleterre*, quatrième édition, 1792, in-8°. XXIV. *Idée de l'état actuel de la France*, 1795, in-8°. XXV. *La constitution sauvée, sans réforme*, 1795, in-8°. XXVI. *Vue générale de l'agriculture du comté de Suffolk*, 1797, in-8°. XXVII. *Invasion, danger national et moyen de salut*, 1798, in-8°. XXVIII. *Recherches sur l'état de l'esprit public dans les classes inférieures*, 1798, in-8°. XXIX. *Vue générale de l'agriculture du comté de Lincoln*, 1799, in-8°. XXX. *Lettre à M. Wilberforce, sur l'esprit public, dans les classes inférieures*, 1799, in-8°. XXXI. *La question de la disette, posée*, 1800, in-8°. XXXII. *Revue des perfectionnements de l'agriculture dans le comté de Lincoln*, 1800, in-8°. XXXIII. *Recherches sur l'u-*

tilité d'appliquer les terres en friche au soutien des pauvres, 1801, in-8°. XXXIV. *Essai sur les engrais*, 1804, in-8°. XXXV. *Vue générale de l'agriculture du comté de Hertford*, 1804. XXXVI. *Vue générale de l'agriculture du comté de Norfolk*, 1805, in-8°. XXXVII. *Description de l'agriculture du comté d'Essex*, 1806, 2 vol. in-8°. XXXVIII. *Vue générale de l'agriculture du comté d'Oxford*, 1808, in-8°. XXXIX. *Rapport général sur les clôtures*, 1809, in-8°. XL. *Avantages de l'établissement du bureau d'agriculture*, 1809, in-8°. XLI. *Sur la méthode de trois célèbres fermiers anglais* (*Bakewell*, *Arbuthnot* et *Ducket*), 1811, in-8° XLII. *Recherches sur la valeur progressive des monnaies, déterminée par le prix des produits agricoles*, 1812, in-8°. XLIII. *Baxteriana, contenant un choix des OEuvres de Richard Baxter*; 1815, in-8°. XLIV. *Recherches sur l'élévation des prix en Europe, avec des observations sur l'effet de la hausse et de la baisse*, etc., etc., 1815, in-8°. D—ÉS.

YOUNG (MATTHEW), savant prélat, né en 1750 dans le comté de Roscommon, termina ses études classiques à Dublin, au collége de la Trinité, auquel il fut ensuite associé, et où il exerça les fonctions d'instituteur. Peu de branches des connaissances humaines lui restèrent étrangères : la théologie, les sciences physiques et mathématiques, les langues anciennes et modernes furent tour-à-tour les objets de son application ; ce qui ne l'empêchait pas de donner des moments à la société où son esprit et son savoir le faisaient rechercher. Il publia, en 1784, un ouvrage intitulé : *Phénomènes des sons et des cordes musicales*, un vol. in-8°. Il s'occupait à éclaircir les *Principes* de Newton, lorsque la chaire de physique étant venue à vaquer, dans le collége auquel il était attaché, il y fut promu d'une voix unanime. Il s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec une supériorité remarquable. Ce fut l'opinion qu'on avait généralement de son mérite qui détermina le comte Cornwallis, alors vice-roi (lord-lieutenant) d'Irlande, à lui conférer l'évêché de Clonfert et Kilmacduach. Son travail sur Newton, qu'il avait traduit en latin, était alors prêt à être livré à l'impression ; mais les soins de l'épiscopat empêchèrent d'abord qu'il n'effectuât cette intention, et lorsqu'il voulait s'en occuper de nouveau, un mal cruel, un chancre à la bouche, le mit au tombeau, après quinze mois de souffrances, le 28 novembre 1800. Il avait été, dans sa jeunesse, un des premiers membres d'une société formée entre des étudiants, pour hâter leurs progrès dans la théologie ; cette association, qui étendit ensuite son objet, fut le noyau dont naquit depuis l'académie royale d'Irlande. Les *Transactions* de cette compagnie savante, ainsi que le *Journal philosophique* de Nicholson, renferment plusieurs mémoires par Matthew Young, entre autres : l'*Origine et la théorie de l'architecture gothique ; force du témoignage pour constater des faits contraires à l'analogie ; nombre des couleurs primitives dans la lumière solaire ; sur la harpe éolienne*, etc. La substance des leçons qu'il donnait au collége de la Trinité parut dans l'année même de sa mort, sous le titre de *Principes de philosophie naturelle*, 1800, in-8°. On publia en 1803 l'*Analyse des*

principes de la philosophie naturelle, Dublin, in-8°., recueil très-imparfait de soixante-trois de ses leçons sur divers sujets philosophiques. Z.

YOUNG-TCHING, troisième empereur de la dynastie des Mandchoux, était le quatrième fils de Khang-hi, et monta sur le trône après la mort de ce prince, en 1723. D'une taille avantageuse, il y joignait un air de grandeur et de dignité qui inspirait le respect. Un frère aîné de Youngtching, qui commandait en ce moment une armée en Tartarie, avait mérité l'affection des Chinois, par ses qualités personnelles, ainsi que par ses services. On était persuadé que Khang-hi songeait à le déclarer son successeur, et qu'il n'en avait été empêché que par la crainte qu'il n'éclatât des troubles avant son arrivée à Pé-king. Young-tching se servit, pour rappeler son frère, du nom de l'empereur défunt, dont il lui cacha la mort, et l'enferma dans une prison, d'où celui-ci ne sortit que sous le règne suivant. Un autre frère de Youngtching, Yesaké, prince sans mérite, mais ambitieux malgré sa nullité, lui donna bientôt de nouvelles inquiétudes. Le P. Moram ou Morao, missionnaire portugais, était le chef du parti de Yesaké. Découvert, il fut envoyé en exil avec le prince dont il avait tenté de servir les projets; et tous deux achevèrent plus tard leur vie dans les supplices. Sounan, oncle maternel de Young-tching, n'était point étranger, non plus que ses fils, dont plusieurs avaient embrassé le christianisme, à la conspiration ourdie pour mettre Yesaké sur le trône; mais l'empereur ne le soupçonna point, et l'on crut devoir ajourner leur punition. Young-tching avait toujours eu beaucoup d'éloignement pour le christianisme; et la certitude que ses ennemis les plus dangereux se trouvaient parmi les sectateurs de la loi nouvelle, l'affermit dans le dessein de bannir les missionnaires de la Chine. Le 23 sept. 1723, le *tsoung-tou* (surintendant-général) du Fou-kian interdit l'exercice du culte chrétien dans cette province, sous prétexte qu'il y causait des désordres. En rendant compte de cette mesure à l'empereur, il l'engageait à réunir à Pé-king les missionnaires dont les connaissances pourraient être utiles pour le calendrier, et à reléguer les autres à Macao, avec défense d'en sortir. Cette sentence, approuvée par le tribunal des rites, fut confirmée par l'empereur. Ce prince écrivit donc avec le pinceau rouge : « Les Européens sont des étran» gers; il y a bien des années qu'ils » demeurent dans les provinces de » l'empire : maintenant il faut s'en » tenir à ce que propose le *tsoung-* » *tou* de Fou-kian. Mais, comme il est » à craindre que le peuple ne leur » fasse quelque insulte, j'ordonne » aux tsoung-tou et vice-rois des pro» vinces de leur accorder une demi» année ou quelques mois; et, pour » les conduire ou à la cour ou à Ma» cao, de les faire accompagner dans » leur voyage par un mandarin qui » prenne soin d'eux, et qui les ga» rantisse de toute insulte. » Les missionnaires de Pé-king ne purent parvenir à faire révoquer cet ordre; mais ils obtinrent que leurs confrères de la province de Canton continueraient d'y résider, si le gouverneur n'y voyait aucun inconvénient. Le P. Parennin, à cette occasion, dit des choses si flatteuses pour l'empereur, qu'un mandarin alla sur-le-champ les répéter à ce prince. Young-tching fut en effet tellement satisfait de ce

compliment, qu'il donna l'ordre de faire paraître en sa présence les missionnaires, honneur qu'ils n'avaient pas encore reçu depuis son avénement au trône. Dans un discours très-long, et qu'il débita rapidement, il voulut justifier la conduite qu'il tenait à leur égard : « Si j'envoyais, leur dit-il, » une troupe de bonzes et de lamas » dans votre pays, pour y prêcher » leur loi, comment les recevriez-» vous.....? Vous voulez que tous les » Chinois se fassent chrétiens ; et » votre loi le demande, je le sais » bien : mais en ce cas - là que de-» viendrons-nous? les sujets de vos » rois. Les chrétiens que vous faites » ne reconnaissant que vous ; dans » un temps de troubles, ils n'écou-» teraient pas d'autre voix que la » vôtre..... Je vous permets de de-» meurer ici et à Canton autant » de temps que vous ne donne-» rez aucun sujet de plainte; car » s'il y en a par la suite, je ne vous » laisserai ni ici ni à Canton. Je ne » veux point de vous dans les pro-» vinces. L'empereur mon père a » perdu beaucoup de sa réputation » dans l'esprit des lettrés par la con-» descendance avec laquelle il vous » y a établis. Il ne peut se faire aucun » changement aux lois de nos sages; » et je ne souffrirai point que pendant » mon règne on ait rien à me repro-» cher sur cet article. Ne vous ima-» ginez pas, au reste, que j'aie de l'é-» loignement pour vous : vous savez » comment j'en usais quand je n'é-» tais que régulo...... Ce que je fais » maintenant, c'est en qualité d'em-» pereur. Mon unique soin est de » bien régler l'empire : je m'y ap-» plique du matin au soir. » Le même jour, le monarque fut informé que deux des fils de Sounan avaient embrassé le christianisme, et qu'ils voyaient fréquemment en secret le P. Morao. Le lendemain, Sounan, dépouillé de ses titres et de ses biens, reçut l'ordre de s'éloigner. Toute sa famille fut enveloppée dans sa disgrâce. La mort de ce prince, dont les restes furent brûlés et les cendres jetées au vent, n'éteignit point la haine que lui portait Young-tching. Ses fils et ses petits-fils, dégradés de leur rang, furent, les uns incorporés comme simples cavaliers dans des régiments, et les autres condamnés à la prison ou à l'exil. Le P. Parennin attribue ces rigueurs de Young-tching à sa haine contre le christianisme ; mais Deshauterayes en trouve le motif dans les fautes graves dont Sounan s'était rendu coupable dans ses fonctions de général du Liao-toung. En admettant la conjecture de Deshauterayes, plus impartial que Parennin, elle ne peut excuser l'excessive sévérité de Young-tching. C'est d'ailleurs la seule fois que ce prince se soit écarté de la modération qu'il s'était prescrite. Doué d'une infatigable activité, laborieux, ennemi des plaisirs, il tenait les rênes du gouvernement d'une main ferme, ne laissant à ses ministres que le soin d'exécuter ses ordres. Craignant encore de ne pas remplir tous ses devoirs, il écrivit à ses grands-officiers de l'avertir des fautes qu'ils apercevraient dans sa conduite, promettant de les réparer. Deux villes de la province de Nan-king ayant obtenu sur leurs impôts une diminution notable, les habitants décidèrent d'élever un monument à la gloire de Young-tching, en reconnaissance de ce bienfait; mais il ne voulut pas y consentir : « Que le peuple, écrivit-il au gouverneur de Nan-king, observe les coutumes; qu'il vive dans l'union, alors je m'estimerai heu-

reux. » Les fléaux qui désolèrent plusieurs provinces de son vaste empire lui fournirent l'occasion de montrer la bonté de son cœur. En 1725, des pluies abondantes ayant détruit presque entièrement les récoltes, il s'empressa de venir au secours des indigents, et donna l'ordre aux grands de seconder ses intentions de tout leur pouvoir. Dans la seule ville de Pé-king, il fit distribuer du riz à plus de quarante mille personnes pendant quatre mois. Pour prévenir le retour de la disette, il ordonna d'établir dans chaque province des magasins où serait déposé le superflu des récoltes dans les années abondantes. Informé qu'il restait encore en quelques endroits des terres incultes, il les fit distribuer aux cultivateurs les plus laborieux, et les exempta de toute redevance pendant un certain nombre d'années. Aucun prince n'honora plus l'agriculture. Il accorda le grade de mandarin du huitième degré au laboureur le plus estimé de chaque canton. Dès que le temps de son deuil fut expiré, il annonça que son intention était d'observer, tous les ans, l'ancien usage de labourer la terre; et il s'y conforma religieusement. Il rétablit les festins que les gouverneurs de chaque province devaient offrir, chaque année, aux personnes les plus recommandables par leurs vertus. Enfin il récompensa toutes les bonnes actions, et ne négligea rien pour encourager le peuple à la pratique des devoirs qui peuvent assurer son bonheur. Un tremblement de terre ayant détruit, en 1730, une partie des maisons de Pé-king, l'empereur vint au secours de tous ceux qui avaient souffert de ce désastre. Ses bienfaits s'étendirent jusqu'aux missionnaires; il leur donna une somme pour reconstruire leur église. Cependant il reprit, peu de temps après, son projet de les expulser entièrement de la Chine. Ceux de la province de Canton reçurent, en 1732, l'ordre de se rendre à Macao dans le délai de trois jours. Les négociants d'Europe demandèrent à en conserver quelques-uns qui leur rendaient des services importants pour leur commerce. Les raisons dont ils avaient appuyé leur requête frappèrent l'empereur, qui suspendit l'exécution de son ordre; mais aucune décision n'avait encore été prise à cet égard, lorsqu'il mourut dans une maison de plaisance, près de Pé-king, le 7 octobre 1735, à l'âge de cinquante-huit ans, dont il en avait régné treize. Malgré les grandes qualités de Young-tching, auxquelles les missionnaires eux-mêmes ont rendu justice, il fut peu regretté de ses sujets. Khian-loung (*V.* ce nom), son fils, lui succéda. Young-tching a publié, sous son nom, une instruction aux gens de guerre, intitulée les *Dix Préceptes*. Elle a été traduite en français par le P. Amiot, dans l'*Art militaire des Chinois* (*V.* Amiot, II, 48). Le même prince a commenté les seize Maximes qui composent l'*Edit sacré* de Khang-hi. Cet Édit, avec le commentaire de Young-tching et la paraphrase de Wang-yeou-po, a été traduit en anglais par le R. Will. Milne (Voy. le *Journal des savants*, 1818, 593). On trouvera des détails intéressants sur Young-tching dans les *Mémoires concernant les Chinois*. Deshauterayes s'en est servi pour composer la *Vie* de ce prince, qu'il a publiée dans l'*Histoire de la Chine*, par le P. de Mailla, XI, 369-509. W—s.

YOUSOUF Ben Abd-el-Rahman al Fehri, dernier émir ou gouverneur de l'Espagne pour les

khalifes d'Orient, était de la tribu de Koraïsch, qui avait produit le législateur des Arabes ; son père et son aïeul s'étaient rendus fameux par leurs exploits en Afrique, en Sicile et en Espagne. Ces titres et les qualités personnelles de Yousouf déterminèrent le choix des principaux capitaines musulmans qui, voulant mettre un terme aux maux d'une longue anarchie, l'élurent unanimement pour émir, l'an de l'hégire 129 (janvier 747). Il parcourut l'Espagne, en ordonna le dénombrement, la division en cinq provinces, dont les capitales étaient Cordoue, Tolède, Merida, Saragosse et Narbonne; rétablit les routes militaires, releva les ponts, et destitua les fonctionnaires coupables d'injustice et de cruauté. Mais il paraît que Yousouf lui-même ne fut pas exempt de partialité; car on disait de lui que *sa coupe était de miel pour ses parents et ses amis, et d'absinthe pour les autres.* Le chef des mécontents était Amer ben Amrou, homme puissant par sa naissance, ses richesses et son crédit, qui ne se croyait pas dédommagé par le gouvernement de Séville de la charge d'amiral que Yousouf avait supprimée comme inutile, depuis que les communications avec la Syrie et l'Afrique étaient interrompues. Amrou cabala, et prodigua l'argent pour se faire des partisans. Yousouf se contenta d'abord d'épier ses démarches; mais, ayant surpris des lettres par lesquelles ce factieux le dénonçait au khalife comme usurpateur et tyran, il voulut s'assurer de sa personne. Amrou, échappé au piége, s'empara de Saragosse, en 136 (753-4), et de tout le nord de l'Espagne. La guerre civile continua entre les deux rivaux; mais la victoire que Yousouf remporta, près de Calat-Ayoub, sur son ennemi, le rendit maître de Saragosse, du rebelle et de son fils, à la fin de l'année suivante (juin 755). Dans cet intervalle, une grande révolution avait eu lieu en Orient. Le khalife Merwan II, qui avait confirmé Yousouf dans le gouvernement de l'Espagne, et son père Abd-el-Rahman dans celui de l'Afrique, avait perdu le trône et la vie (*V.* MERWAN II); et la dynastie des Abbassides avait remplacé celle des Ommeyades, que les vainqueurs avaient exterminée. Le prince Abd-el-Rahman, échappé au massacre de sa famille, avait trouvé un asile en Afrique, malgré les recherches du gouverneur, père de Yousouf. Tandis que ce dernier était occupé dans le nord de l'Espagne, quatre-vingts capitaines arabes se rassemblèrent secrètement à Cordoue, pour délibérer sur les moyens de mettre fin aux troubles, aux guerres civiles, qui ne cessaient de déchirer la Péninsule, sous l'administration précaire et tyrannique des lieutenants amovibles des khalifes, et d'y établir un gouvernement stable et héréditaire. Deux d'entre eux se rendirent à Thahert en Afrique, pour inviter Abd-el-Rahman à venir régner en Espagne. Le prince répondit à leurs vœux, aborda, le 10 rabi 1er. 138 (23 août 755), à Almuñecab, et fut reconnu souverain par toutes les villes de l'Espagne méridionale. Yousouf, dans la fureur que lui causa la nouvelle de cette révolution, fit trancher la tête à ses deux prisonniers. Secondé par ses fils, il résista au nouveau roi, qu'il affectait de nommer *Al-Daghal* (l'inconnu, l'intrus); mais forcé de se soumettre, après avoir essuyé deux défaites, il reprit les armes, et fut tué dans une troisième bataille, près de Lorca,

l'an 142 (739). Yousouf avait gouverné l'Espagne neuf ans et demi. Abd-el-Rahman, l'aîné de ses fils, périt aussi dans un combat, l'année suivante. Le second, Mohammed-Abou'l Aswad, assiégé et pris dans Tolède, s'évada au bout de vingt-six ans, de la citadelle de Cordoue, où il était détenu, se révolta, fut vaincu, et mourut dans la misère et dans l'obscurité. Cacem, le plus jeune, héritier de la haine de son père et de ses frères contre le roi de Cordoue, après de fréquentes vicissitudes, fut conduit, chargé de fers, aux pieds d'Abd-el-Rahman, qui lui pardonna généreusement, et le combla de biens.

A—T.

YOUSOUF-BALKIN (Abou'l Fethah), fondateur de la dynastie des Zeïrides, Sanhadjides ou Badisides, dans l'Afrique proprement dite, était fils de Zeïri ben-Mounad (*V.* ce nom), auquel il succéda, l'an de l'hégire 360 (de J.-C. 971). Ayant reçu des secours du khalife Moezz-ledin-Allah (*Voy.* ce nom), il vengea la mort de son père, vainquit les Zenates en plusieurs occasions, assujettit cette tribu, conquit Thaheri, Messisa, Budjie, Baskara, Bafra, etc., et étendit sa domination jusqu'au désert de Sahra. Il rendit à tous les captifs zenates la liberté et leurs biens: cet acte de condescendance envers le khalife Moezz lui valut la plus brillante faveur auprès de ce prince, qui, en partant pour l'Égypte où il allait fixer sa résidence, céda à titre de fief héréditaire, à Yousouf-Balkin, la souveraineté de toute l'Afrique musulmane, à l'exception des états de Barkah et de Tripoli, et lui abandonna tous ses palais avec les meubles qu'ils contenaient. C'est de cette époque 361 (972), que date véritablement la dynastie des Zeïrides. Mais la prévoyance de Moezz, la valeur et les talents de Yousouf ne purent sauver l'Afrique des fléaux de l'anarchie et de la guerre. Le départ de Moezz donna le signal aux factions et aux révoltes. Les tribus qui n'obéissaient que forcément à l'autorité et à la doctrine des Fathemides prirent les armes. Ces troubles facilitèrent au khalife d'Espagne, Hakem al-Mostanser, les moyens de rétablir en Afrique la suprématie des Ommeyades. Yousouf qui avait conquis Telmesen, Fez et Sedjelmesse, fut obligé momentanément de reconnaître leur suzeraineté. Lorsqu'ils'en affranchit, une nouvelle puissance se forma dans le Maghreb, sous les auspices des Ommeyades (*Voy.* Zeïri Ben-Atyau), de sorte qu'il ne resta plus aux Zeïrides ou Sanhadjides que les pays qui forment aujourd'hui les états de Tunis et d'Alger. Yousouf-Balkin ne cessa de combattre pendant tout son règne qui dura douze ans, et qui finit à sa mort l'an 373 (984). Prince voluptueux, il eut jusqu'à mille femmes, et il lui naquit dix-sept enfants dans un même jour. Son fils Mansour lui succéda (*Voy.* ce nom, XXVI, 519).

A—T.

YOUSOUF Ier., roi de Maroc. *V.* Joussouf Ben Taschfyn.

YOUSOUF II (Abou Yacoub), troisième roi de Maroc et khalife de la dynastie des Mowahides, ou Almohades, succéda, l'an de l'hégire 558 (de J.-C. 1163), à son père Abd-el-Moumen qui l'avait déclaré son successeur, quoiqu'il ne fût que le second de ses fils, à cause de l'incapacité de Mohammed son fils aîné. Yousouf était alors à Séville; il se rendit aussitôt à Maroc, où il fut reconnu souverain; mais ayant éprouvé

quelque opposition de la part de deux de ses frères, dont l'un commandait à Cordoue, et l'autre à Budjie, il se contenta du titre d'émir, ne prit celui d'Émir-al-Moumenin qu'après qu'ils se furent soumis, et leur pardonna généreusement. Yousouf marcha sur les traces de son père; mais il n'imita point sa cruauté. Il débuta au contraire par des actes de clémence, et fit ouvrir toutes les prisons de son empire. Cela n'empêcha pas un fanatique de s'ériger en prophète, de faire soulever les tribus de Sanhadja, de Gomara, etc., et de s'emparer de Teza. Sa défaite et sa mort mirent fin à sa révolte, et sa tête fut envoyée à Maroc. Quoique Yousouf eût licencié l'armée qu'Abd-el-Moumen s'était proposé de conduire en Espagne, son frère Abou-Saïd Othman gagna, l'an 560 (1165), dans les plaines de Murcie, la bataille d'Aldjelab sur Abou-Abdallah Mohammed ben Mardenisch, roi de Valence et de Murcie, qui, constant dans son refus de se soumettre aux Al-Mohades, leur résistait opiniâtrément avec le secours des chrétiens. Des troubles éclatèrent encore en diverses parties de l'Afrique : ils furent étouffés à Budjie, par Abou Zakharia Yahia, frère de Yousouf, et dans la province de Gomara, par le monarque en personne. Le roi de Maroc, ayant affermi sa domination en Afrique, et reçu les soumissions de tous les gouverneurs et des chefs de tribus, envoie son frère Abou-Hafs en Espagne, l'an 565 (1169), avec un corps de vingt mille hommes, pour faire la guerre aux chrétiens, et il y conduit lui-même, l'année suivante, des forces plus considérables. Des députations de toute l'Andalousie viennent lui rendre hommage à Séville où il établit sa cour. Tandis qu'il attaque les chrétiens, qu'il enlève plusieurs places au roi de Castille, et qu'il étend ses ravages jusqu'aux portes de Tolède, il profite habilement des divisions qui règnent entre les musulmans de l'Espagne occidentale, et ses troupes sont introduites dans Valence par des mécontents, l'an 567 (1172). Le roi Mohammed ben Mardenisch, pressé par les Al-Mohades et par les Aragonnais, meurt la même année à Maïorque, où il s'était retiré. Le monarque africain fait construire à Séville une superbe mosquée, un beau pont de bateaux, un aqueduc, deux quais, deux palais magnifiques, de vastes magasins et d'autres monuments aussi utiles que somptueux. Afin d'occuper ses cent mille soldats, il fait bâtir dans l'enceinte de Gibraltar, dont son père avait fondé les murailles. Ces travaux l'occupèrent pendant les cinq ans qu'il passa en Andalousie. Dans cet intervalle, il remporta des avantages signalés sur les Castillans, enleva même Tarragone au roi d'Aragon, et dévasta la Catalogne. Enfin, les fils de Mohammed ben Mardenisch, présageant qu'ils ne pourraient pas conserver Schatibah, Denia, Alicante, Murcie, Carthagène et les autres places que leur père avait possédées, les cédèrent au roi de Maroc qui les combla de biens et d'honneurs, et assura la tranquillité de l'Espagne musulmane, en épousant leur sœur, l'an 570 (1174-5). Il retourna l'année suivante en Afrique, où la paix dont il jouit ne fut troublée que par une révolte qui eut lieu à Kafsa, capitale du Belad-el-Djerid, et qu'il étouffa lui-même par la défaite et la mort des rebelles, en 576 (1180). Trois ans après, Yousouf partit de Maroc, et alla s'embarquer à Ceuta pour Gibraltar,

d'où il se rendit, par Séville, devant Santarein, le 7 rabi. 1er. 580 (18 juin 1184). Après diverses attaques contre cette place, durant quinze jours, il donna ordre à l'un de ses fils de faire une diversion sur Lisbonne. L'ordre fut mal compris et encore plus mal exécuté. Toute l'armée décampa avant le jour; il ne resta auprès du khalife qu'une faible partie de sa garde, de ses bagages et de ses valets. Au point du jour, les assiégés firent une sortie générale, fondirent sur le quartier du roi de Maroc, resté presque sans défense, égorgèrent tout ce qui se présenta devant eux, pénétrèrent dans la tente du monarque, la mirent en pièces, et massacrèrent quelques-unes de ses femmes. Yousouf, avec sa seule épée, se défendit vaillamment et tua six des plus acharnés contre lui; mais, accablé par le nombre, il tomba percé de coups. L'armée, avertie trop tard, revint sur ses pas, chargea les chrétiens, en fit un grand carnage, les repoussa dans la ville, qu'elle emporta d'assaut, sans pouvoir la conserver; et reprit, dans un morne silence, la route de Séville. Yacoub al-Mansour, fils et successeur de Yousouf, la ramena en Afrique, et ce ne fut qu'à son arrivée à Maroc, qu'il publia la mort de son père. Voilà pourquoi les auteurs portugais varient sur la date et le lieu de cet événement, que les Espagnols rapportent d'une manière différente. Ce qu'il y a de certain, c'est que Yousouf mourut des suites de ses blessures, au mois de juillet ou d'août 1184, après un règne glorieux et fortuné de vingt-deux ans, dans la quarante-neuvième année de son âge. Ce prince juste, bon, humain, généreux, vigilant, ami des lettres et des arts, supérieur en mérite réel à son père et à son fils, plus célèbres que lui (*Voy.* Mansour, XXVI, 525), sut par ses talents et par son courage, affermir sa domination en Afrique, réunir sous ses lois tout ce que les musulmans possédaient encore en Espagne, et y éteindre pour un temps les brandons de la guerre. A—t.

YOUSOUF III, AL-MOUNTASER ou AL-MOSTANSER-BILLAH (Abou-Yacoub), roi de Maroc, et sixième prince de la même dynastie, était arrière-petit-fils du précédent. Il n'avait pas encore atteint l'âge de l'adolescence, lorsqu'il succéda, en l'an de l'hégire 610 (de J.-C. 1213), à son père Mohammed al-Nasser-ledin-Allah (*Voy.* Mehemed al-Nasser), qui l'avait fait reconnaître pour héritier du trône. Après l'échec qu'avaient essuyé les Al-Mohades, sous le règne précédent, par la perte de la fameuse bataille de las Navas de Tolosa, il aurait fallu un prince ferme, habile et dans la force de l'âge, pour rétablir leur puissance et soutenir leur empire en décadence. La minorité de Yousouf, et son incapacité lorsqu'il fut majeur, préparèrent la chute de cette dynastie. Ce prince régna sans trouble et sans obstacle; mais ses oncles et les chefs des Al-Mohades formèrent un gouvernement olygarchique, une espèce de sénat qui s'arrogea toute l'autorité, et celle du roi cessa d'être respectée. Les princes de la famille régnante qui commandaient dans les parties de l'Espagne soumises encore aux musulmans, les gouverneurs des différentes provinces de l'Afrique, commencèrent dès-lors à poser les fondements de leur indépendance. L'indolent Yousouf, entouré de ses femmes, de ses eunuques, ne sortit pas une fois de sa capitale. Étranger

aux affaires de l'état, il ne s'occupait que de ses plaisirs. Un de ses amusements favoris était de multiplier, de croiser les races d'un grand nombre d'espèces de bestiaux. Un jour qu'il regardait défiler dans ses jardins un troupeau qui lui arrivait d'Espagne, la vue de son cheval effraya une vache qui courut sur lui et le perça au cœur d'un coup de corne. D'autres attribuent la mort de ce prince à l'abus des voluptés. Il mourut le 13 dzoulhadjah 620 (7 janvier 1224), dans la vingt-unième année de son âge, et la onzième de son règne, sans laisser de postérité; et cette circonstance ajouta aux malheurs et aux désordres qui signalèrent la fin de la dynastie des Al-Mohades : ils perdirent leurs dernières possessions en Espagne l'an 655 (1257), et le trône de Mauritanie, l'an 668 (1269). *Voy.* YACOUB II. A—T.

YOUSOUF IV, AL NASER-LEDIN-ALLAH (ABOU YACOUB), second roi de Maroc, de la dynastie des Merinides, avait environ quarante-six ans, lorsque la mort de son père Yacoub le mit en possession du trone. Il était alors en Mauritanie, où il fut reconnu souverain; et s'étant rendu à Algeziras, en Espagne, où il avait été déjà proclamé, il y reçut les serments des chefs de l'armée, en safar 685 (avril 1286). Après avoir fait de grandes largesses aux troupes et aux oulémas, distribué des aumônes, mis en liberté tous les prisonniers, réformé plusieurs abus, aboli quelques impôts et droits onéreux, et fait des améliorations dans le gouvernement, il se rendit à Marbella : il y fit venir Mohammed II, roi de Grenade, conclut la paix avec ce prince, et lui céda toutes ses possessions en Espagne, à l'exception d'Algeziras, Ronda, Tarifa, Guadix et leurs dépendances, dont il laissa le gouvernement à l'un de ses frères. Voyant la tranquillité assurée en Espagne, au moyen de la paix qu'il renouvela avec Sanche III, roi de Castille, il retourna en Afrique. Des révoltes éclatèrent dans les montagnes de Fez, à Sous, dans les environs de Sedjelmesse, etc. : elles furent assoupies par la défaite et la mort des rebelles. Yousouf fut plus indulgent pour un de ses fils, qui, profitant de son absence, s'empara de Maroc, lui en ferma les portes, et osa en sortir pour lui livrer bataille. Le jeune téméraire vaincu ne rentra dans la capitale que pour en emporter le trésor et s'enfuir à Telmesen, d'où il revint au bout d'un an demander et obtenir son pardon. Le roi de Telmesen ayant refusé de livrer un complice de ce prince, et outragé l'ambassadeur de Maroc, Yousouf ravagea les états de son voisin, sans éprouver de résistance; mais après l'avoir tenu assiégé quinze jours dans sa capitale, il décampa sans renoncer à ses projets de vengeance. L'an 690 (1291), il fit publier la guerre sainte, donna ordre à ses généraux d'entrer sur les terres du roi de Castille, et embarqua des troupes qu'il devait conduire en Espagne. Une partie de sa flotte fut battue et détruite par celle de Sanche. Il ne laissa pas d'arriver à Algeziras avec le reste de son armée; mais les hostilités se bornèrent à des incursions et à des dévastations, sans résultat. L'année suivante, le roi de Grenade, voulant s'affranchir de la domination africaine, fit alliance avec le Castillan, et lui fournit de l'argent et des armes pour assiéger Tarifa, qui devait lui être rendue. Sanche emporta la place d'assaut et la garda, sans

consentir même à un échange. L'infant don Juan, révolté contre son frère, fut accueilli par le roi de Maroc, et sur l'assurance qu'il lui donna de reprendre Tarifa, il reçut des secours de ce prince, et mit le siége devant cette ville; mais déçu dans son attente, il fit conduire au pied des remparts le fils d'Alphonse Perez de Guzman, avec menaces de faire périr cet enfant, si Tarifa ne se rendait pas. Le brave gouverneur ne répondit qu'en jetant son épée du haut des murailles. Son fils fut égorgé, mais la vue de sa tête redoubla le courage des assiégés, et les Maures furent repoussés. L'an 693 (1294), Yousouf passa le détroit, et vint en personne assiéger Tarifa : la longueur et l'inutilité de ses attaques le forcèrent de renoncer à son entreprise. Bientôt la famine et la peste qui ravagèrent l'Afrique, et la guerre qu'il se préparait à porter dans les états de Telmesen, le dégoûtèrent de ses possessions en Andalousie, qui lui étaient plus onéreuses qu'utiles. Il vendit Algeziras et les autres places au roi de Grenade, et cessa de s'occuper des affaires d'Espagne. En 695, il tourna toutes ses forces contre le roi de Telmesen, lui enleva une partie de ses états, y fit réparer et rebâtir quelques villes, vainquit ce prince, en 697, et l'investit dans sa capitale. Il chargea un de ses frères de continuer le blocus, et après avoir soumis, de gré ou de force, toutes les places qui restaient à son ennemi, il vint presser le siége de Telmesen. Il reçut bientôt dans son camp les soumissions du gouverneur d'Alger, les présents et les secours du roi de Tunis, et les troupes que lui amenèrent les chefs de Budjie et de Constantine. L'hiver venu, il commença à faire bâtir sur l'emplacement de son camp une ville murée, qui fut achevée dans l'espace de quatre ans. Rien n'y manquait, palais, mosquées, bains publics, hôpitaux, karavanseraïs, etc. C'est là que vinrent le trouver des députés du fond de l'Arabie, les ambassadeurs du sulthan d'Égypte, et les hommages du nouveau roi de Grenade qui le reconnaissait pour son suzerain. Cependant la fortune s'était déclarée contre Yousouf. Quoique Osman, roi de Telmesen, fût mort pendant le siége, Abou Zeïan, son successeur, continua de défendre sa capitale avec la même opiniâtreté. Le roi de Maroc perdit un de ses fils : il en envoya un autre pour reprendre Ceuta dont les Maures de Grenade venaient de s'emparer; le jeune prince fut battu et forcé de lever le siége. Ces fâcheuses nouvelles, et le chagrin de ne pouvoir prendre Telmesen qu'il assiégeait depuis neuf ans, affectèrent si vivement Yousouf, qu'il se renferma dans son palais, et se déroba aux yeux de tout le monde. Il y fut poignardé pendant son sommeil, par un de ses eunuques, le 7 dzoulkadah 706 (10 mai 1307), dans la soixante-huitième année de son âge, et la vingt-deuxième de son règne. Ce prince dont l'extérieur était en même temps affable et majestueux, méritait un meilleur sort, à cause de sa bienfaisance, de son amour pour la justice, et de ses soins continuels pour le bonheur de ses sujets. Il eut pour successeur son fils Abou Sabit Amir. A—T.

YOUSOUF Ier. (Abou'l Hedjadj), septième roi de Grenade, de la dynastie des Naserides, était campé dans la plaine d'Algeziras, lorsque l'armée qu'il ramenait à Grenade le proclama roi, le 13 dzoulhadjah 733 (25 août 1333) aussi-

tôt qu'elle eut appris la mort tragique de son frère Mehemed IV, prince aimable, spirituel, vaillant, généreux et magnifique, assassiné à Gibraltar, à l'âge de dix-neuf ans, par des capitaines africains dont il avait humilié l'amour-propre. Yousouf consola ses sujets de la perte de son frère, auquel il fit élever un tombeau près de Malaga. Agé de quinze ans, et doué des mêmes avantages physiques et moraux, il avait des goûts plus pacifiques, que la culture des sciences et des lettres lui avait inspirés. Après avoir conclu une trève avantageuse de quatre ans avec le roi de Castille, il s'appliqua à réformer les lois et les ordonnances de ses prédécesseurs, altérées par les subtilités des docteurs, et les iniquités des juges. Il ordonna des formulaires plus simples et plus courts pour la rédaction des actes publics, rédigea, à cet effet, des traités et des commentaires, et en publia même pour le perfectionnement des arts et métiers, et de la tactique. Yousouf eut successivement deux vézirs; mais accessible aux plaintes qui lui furent adressées sur le caractère intrigant et vindicatif du premier, et sur la sévérité excessive, et quelquefois injuste du second, il destitua l'un et fit emprisonner l'autre. Une ligue ayant été formée avec le roi de Maroc, Abou'l Haçan Aly, les deux princes assiégèrent Tarifa, en 1340, et s'y servirent de canon; mais la bataille de Guad-Acelito (Rio-Salado) que les rois de Castille et de Portugal gagnèrent sur eux, le 29 octobre, les forcèrent de décamper à la hâte. Yousouf se retira sans cesser de combattre jusqu'à Algeziras, d'où il se rendit par mer à Almuñecab, le chemin par terre étant intercepté par les chrétiens. Le roi de Maroc, qui avait perdu son harem et ses trésors, gagna Gibraltar en désordre, et s'y embarqua pour Ceuta. L'année suivante, la flotte des deux princes musulmans fut vaincue à l'embouchure du Guad-al-Menzil, par celle de Castille et de Portugal, et perdit ses deux amiraux. Le roi de Grenade, abandonné par son allié que la révolte d'un de ses fils occupait en Afrique, se vit enlever quelques places, entre autres Algeziras qui, malgré tous les efforts de son souverain, malgré l'artillerie qui la défendait, et les boulets rouges qu'elle lançait sur le camp des chrétiens, fut forcée par la disette de capituler le 26 mars 1344, après un siége de vingt mois. Alphonse et Yousouf signèrent une trève de dix ans; mais le premier la rompit l'an 750 (1349), et voulant profiter des troubles qui agitaient la Mauritanie, pour fermer aux Africains l'entrée de l'Espagne, il assiégea Gibraltar. La peste se mit dans son armée, et il en mourut le 20 mars 1350. Le roi de Grenade qui faisait alors des incursions pour inquiéter les assiégeants, ayant appris la mort de leur souverain, loin de se réjouir de cet événement heureux pour l'islamisme, déplora la perte d'un prince qui savait honorer le mérite même de ses ennemis. Il permit à plusieurs capitaines musulmans de porter le deuil d'Alfonse, et ne troubla point la retraite des Castillans dans leur marche religieuse jusqu'à Séville, où ils conduisirent le corps de leur souverain. Yousouf, malheureux dans ses guerres, mérite, comme législateur, comme ami des lettres et des arts, un rang honorable parmi les meilleurs rois de Grenade. Il établit une méthode simple et uniforme d'enseignement. Il publia des réglements pour l'ob-

servance et le respect de la religion; sépara les hommes des femmes dans les mosquées, défendit à celles-ci de faire des neuvaines sans leurs pères, leurs époux ou leurs frères, les interdit aux filles, et leur défendit de suivre les enterrements. Il abolit les assemblées nocturnes dans les temples, les prières tumultueuses dans les rues et sur les places publiques; réforma les désordres, les indécences qui avaient lieu les jours de fêtes, et prescrivit de les solenniser avec recueillement par des actes de bienfaisance, des lectures, et des conversations édifiantes. Il prohiba l'or, l'argent et la soie dans les funérailles, ainsi que les cris, les lamentations et les cérémonies superstitieuses. Il permit les noces et les festins, pour les mariages et les naissances; mais il en bannit la licence et l'ivresse. Il perfectionna la police de la capitale, pourvut au bon ordre des marchés et à la sureté de chaque quartier qui était fermé le soir, et visité par des rondes nocturnes. Il publia des ordonnances sur l'art de la guerre et la discipline militaire. Il établit la peine de mort contre les musulmans coupables d'avoir fui devant des ennemis, qui n'auraient pas été au moins deux fois plus nombreux. Il defendit à ses troupes de tuer les femmes, les enfants, les vieillards, les malades, et même les religieux, à moins que ceux-ci ne fussent pris les armes à la main. Il interdit le pélerinage de la Mekke et la profession des armes aux fils de famille, sans la permission de leurs parents, sinon dans les dangers pressants, pour le second cas. Il s'occupa aussi de la législation criminelle : il enjoignit aux juges de ne prononcer aucune sentence de mort, si le coupable n'avouait son crime, ou sans la déposition unanime de quatre témoins. Il établit des peines pour tous les délits et les cas de récidive. Enfin, il ordonna que les corps des suppliciés fussent lavés, ensevelis et inhumés avec la même décence et les mêmes cérémonies que ceux des autres musulmans. Ces sages institutions d'un prince mahométan, au milieu du quatorzième siècle, honoreraient un monarque chrétien dans un siècle plus éclairé, et chez une nation plus civilisée. Yousouf fit achever et embellir les édifices commencés à Grenade. A son exemple, les grands firent bâtir, et la ville se remplit de maisons, de tours et de dômes, tant en bois de cèdre qu'en pierres revêtues de métaux, et dont l'intérieur était orné d'or, d'azur et de mosaïques, et rafraîchi par de belles fontaines. Le goût de l'architecture fut si général sous le règne de Yousouf, qu'un auteur arabe compare Grenade à *une tasse d'argent pleine d'hyacinthes et d'émeraudes*. C'est à ce prince, que Peyron nomme *Aboul Gagegh* (Abou'l Hedjadj), qu'appartiennent les inscriptions de la plupart des monuments qu'il a décrits dans son *Nouveau Voyage en Espagne*, t. I. Cet excellent prince était dans la trente-huitième année de son âge, et la vingt-deuxième de son règne, lorsqu'un assassin obscur le frappa d'un coup de poignard, dans la grande mosquée, le 1er. chawal 755 (19 octobre 1354), pendant qu'il célébrait la fête du Beiram (la Pâque des musulmans). On le porta dans son palais; il expira en y arrivant. Il eut pour successeur son fils Mohammed (*V.* MEHEMED V), et non pas son oncle Abou'l Walid, comme le dit Cardonne, par erreur. A-T.

YOUSOUF II (ABOU-ABDALLAH), onzième roi de Grenade, de la même

dynastie, succéda, l'an 794 de l'hég. (1391-2 de J.-C.), à son père Mohammed V, qui l'avait fait reconnaître héritier du trône. Imitant les vertus pacifiques de son père, il renouvela la trève avec Henri III, roi de Castille; mais ses relations avec les chrétiens, la bienveillance, la protection qu'il accordait à ceux qui venaient à sa cour, qui vivaient dans ses états, servirent de prétexte à l'ambition de Mohammed, son fils puîné, qui, pressé de régner, le fit passer pour mauvais musulman, pour infidèle, excita une sédition contre lui, et fit assaillir son palais. Yousouf était décidé à abdiquer et à se mettre entre les mains de son fils rebelle, lorsqu'un ambassadeur du roi de Fez, son beau-frère, harangua la multitude, et lui dépeignit avec tant d'onction les malheurs des guerres civiles, et les avantages que les chrétiens avaient toujours retirés des funestes dissensions des musulmans, qu'il détermina les mutins à rentrer dans le devoir, et à faire la guerre à leurs ennemis naturels. Les musulmans dévastèrent les plaines de Murcie et de Lorca, remportèrent plusieurs avantages sur les Castillans, et revinrent avec un butin considérable. Yousouf, qui n'avait pas l'humeur belliqueuse, conclut bientôt une nouvelle trève. Elle fut violée par le grand-maître d'Alcantara, don Martin de Barbuda, qui périt avec ses troupes, l'an 798 (1395-6), victime de son zèle imprudent et de sa folle vanité (*Voy.* YANEZ ci-dessus). Le roi de Castille ayant désavoué cette infraction au traité, Yousouf satisfait n'en tira aucune vengeance. Il mourut l'année suivante, après un règne de cinq ans, et fut enterré dans le Djenn-al-Arif, auprès de son père et de son aïeul. A—T.

YOUSOUF III (ABOU'L HEDJADJ), fils aîné du précédent, et treizième roi de Grenade, fut dépouillé de son pouvoir et renfermé dans la forteresse de Schalonbina, par l'ambitieux Mohammed VI, son frère puîné, qui s'empara du trône. Pendant tout le règne de ce prince, Yousouf habita cette prison, où, entouré de sa famille et de son harem, il jouissait de toutes les commodités de la vie; mais Mohammed, au lit de la mort, ayant voulu assurer le trône à son propre fils, envoya l'ordre d'ôter la vie à son frère. A l'arrivée du messager du roi, Yousouf jouait aux échecs avec le commandant du château. Il demanda un délai pour dire adieu à ses femmes, et faire ses dernières dispositions; mais il ne put obtenir que le temps de finir sa partie. Avant qu'elle fût achevée, on apprit la mort du roi. Yousouf, échappé à la mort par cet événement, se rendit aussitôt à Grenade, et y fut proclamé roi, l'an 810 (1408); au milieu des transports de l'allégresse universelle. Il conclut une trève avec la Castille; mais, ayant voulu la renouveler au bout de deux ans, son refus de se reconnaître vassal et tributaire donna lieu à une nouvelle guerre, qui coûta au roi de Grenade Antequerra et quelques autres places. L'an 814 (1411), la ville de Gibraltar s'étant soumise au roi de Fez, Yousouf la fit assiéger par un de ses frères, qui s'en empara et emmena prisonnier le frère du roi de Fez. Le monarque africain avait laissé sans secours, dans cette place, un frère qui lui était odieux, et qu'il voulait sacrifier. Il envoya des ambassadeurs au roi de Grenade, pour le prier de le faire périr. Mais Yousouf, qui avait été lui-même victime des

persécutions d'un frère ombrageux, s'intéressa au sort du prince africain, et lui prodigua ses trésors et ses troupes pour l'aider à s'emparer du trône de Fez. Le roi de Grenade conserva la paix avec tous ses voisins jusqu'à la fin de sa vie. Il maintint son royaume dans un état florissant; et ses sujets, heureux et tranquilles, se livrèrent sans crainte aux douceurs de la vie champêtre. Sa cour fut l'asile de tous les seigneurs mécontents de la Castille et de l'Aragon. Ils y vidaient leurs différends en champ clos; et lorsque Yousouf ne pouvait les accommoder, il assistait à leurs combats, non comme témoin, mais comme médiateur: aussi n'était-il pas moins aimé des étrangers que des musulmans. Il entretenait une correspondance intime avec la reine-mère de Castille, et ils s'envoyaient réciproquement chaque année des présents. Cet excellent prince mourut subitement en 1423, après un règne de quinze ans, laissant pour successeur son fils Mohammed VII, *le Gaucher* ou *le Gauche*, que son orgueil et son insouciance privèrent de l'affection de ses peuples. Avec Yousouf III finirent les beaux jours du royaume de Grenade (*V.* Mehemed VIII, ou plutôt VII, XXVIII, 126).
A—T.

YPRES (Charles d'), peintre, né dans la ville dont il porte le nom, florissait au commencement du seizième siècle. Après avoir long-temps travaillé dans Ypres et les environs, il résolut d'aller se perfectionner en Italie, où il fit une étude particulière de la fresque. Il rechercha la manière du Tintoret qu'il rappelle quelquefois dans ses ouvrages. Celui qui s'en rapproche le plus est une *Résurrection* qu'il fit pour la ville de Tournai, et un *Jugement dernier*, que l'on voit dans une église, entre Bruges et Ypres. Les dessins qu'il a exécutés sont ordinairement à la plume, et lavés à l'encre de la Chine; un grand nombre de ces dessins a été fait pour les peintres sur verre. Van Mander en loue fort la composition et la correction, et il met leur auteur au rang des meilleurs artistes flamands de son époque. D'un caractère mélancolique et jaloux, Charles d'Ypres ne put supporter les plaisanteries que ses amis lui faisaient sur sa femme, et un jour qu'il était réuni avec eux, il se donna un coup de couteau dont il mourut peu de temps après, en 1564. P—s.

YPSILANTI ou HYPSILANTIS (1) (le prince Constantin) descendait de Jean Ypsilanti, syndic des Pelissiers de Constantinople, souche des princes de ce nom, et qui fut pendu en 1737, par ordre de la Porte (2). Celui qui est le sujet de cet article était fils du prince Alexandre Ypsilanti, que les Turcs appliquèrent à d'horribles tortures pour le forcer à déclarer les trésors qu'on le soupçonnait d'avoir cachés. Il naquit à Constantinople vers 1760. Élevé par d'habiles maîtres et par son père, le prince Constantin fit des progrès assez rapides dans les sciences, et apprit à parler et à écrire facilement le grec, le turc, l'arabe, le persan, le français et l'italien. Étant encore très-jeune, il traduisit,

(1) M. Pouqueville appelle cette famille Hypsilantis.

(2) « Janachi Ipsilanti capo dell'arte de' Pellicciari in Costantinopoli Prozio del Principe Alessandro Ipsilanti, impiccato (1737), » dit l'auteur anonyme des *Osservazioni storiche, naturali e politiche intorno la Valachia e Moldavia*, Napoli, 1788, dans une note que M. Pouqueville a traduite, et qui contient les noms des Grecs et Moldaves qui ont été mis à mort par ordre de la Porte, pour affaires relatives aux deux principautés.

sur l'invitation du sulthan Sélim, les œuvres de Vauban en turc, travail d'autant plus digne d'éloges, qu'il fut obligé d'inventer les formes techniques qui manquaient à la langue turque. Ses connaissances profondes dans les langues arabe et persane, et dans la plupart des langues européennes, lui firent obtenir le poste important de drogman, dans lequel il acquit, sur le divan, plus d'influence que n'en avait eu aucun de ses prédécesseurs. Les reis-effendi n'entreprenaient rien dans les affaires étrangères sans le consulter, et ce fut lui qui contribua surtout à décider la Porte othomane à entrer dans l'alliance contre le gouvernement révolutionnaire de France. Il fut récompensé de ses services par la dignité d'hospodar de la Moldavie, et, en 1802, par celle d'hospodar de la Valakie. Il gouverna sagement la première de ces principautés, et débuta dans le gouvernement de la seconde par faire payer aux janissaires l'arriéré de solde que leur devait son prédécesseur. Il entreprit ensuite, à ses frais, la guerre contre les rebelles qui s'étaient répandus dans le pays pour le piller, et accorda des secours considérables à ceux des habitants qui avaient le plus souffert de cette invasion. On assure même qu'à cette époque (1803), il remit à la province une année des impositions qu'elle était tenue de payer, et qu'il abolit presque entièrement la peine de mort. Avant lui, les Valakes n'avaient point de lois écrites : ils étaient régis par des coutumes incohérentes, et que chaque juge interprétait suivant son caprice. Il en résultait une confusion générale dans la propriété, parce que d'ailleurs la sentence d'un hospodar pouvait être annulée par son successeur, et que les procès se renouvelaient et se reproduisaient sans cesse. Le prince Constantin, voulant remédier à de tels abus, fit rédiger un code très-succinct, ou plutôt une instruction pour servir de règle de conduite aux juges dans les cas les plus fréquents. La clarté, la brièveté et la simplicité qui règnent dans ce code font beaucoup d'honneur à son auteur, et ont déterminé les successeurs d'Ypsilanti à le conserver et à se conformer volontairement à ses dispositions. En 1806, le divan ayant changé de système par suite de l'influence que la France avait prise sur ses délibérations, le prince Constantin fut destitué comme trop dévoué aux intérêts de la Russie, quoique d'après le réglement convenu le 24 septembre 1802, entre cette puissance et la Porte othomane, le terme de la continuation des hospodars dans leurs gouvernements eût été fixé à sept années pleines, à dater du jour de leur nomination. Irrité de sa destitution, Ypsilanti parvint, de la Transylvanie où il s'était réfugié, à soulever contre le sulthan, Czerni-George et les Serviens, qui venaient de conclure un armistice avec l'empire othomau. De son côté le cabinet de Saint-Pétersbourg réclama contre l'infraction des traités subsistants entre lui et la Turquie, et il réussit à faire rétablir l'hospodar. Mais cette condescendance de la Porte n'ayant pas satisfait complètement la Russie, qui avait d'autres sujets de plainte, auxquels on n'avait pas eu égard, ses armées envahirent d'abord la Moldavie et ensuite la Valakie. Pendant cette occupation, Ypsilanti séjourna quelque temps à Temeswar, entretenant la mésintelligence entre les Serviens et la Porte. Il se rendit ensuite à Saint-Pétersbourg, d'où il

envoya, en 1808, par un boyard, une dépêche, et un poignard estimé trente-cinq mille piastres, au fameux Czerni-George. Il reprit plus tard l'administration de la Valakie, et y joignit celle de la Moldavie, de laquelle il fut dépossédé au mois de mai de la même année, par le prince Alexandre Prosorowski, général en chef de l'armée russe établie dans les principautés; et cette administration fut confiée au sénateur-général Kushnikow, nommé président du divan de la Moldavie et de la Valakie. Alors le prince Constantin quitta pour toujours l'empire turc, et alla s'établir avec sa famille à Kiow, où il reçut une forte pension de la cour de Russie. Il y vivait dans une sage retraite, lorsqu'en 1816 il se rendit à Saint-Pétersbourg, pour y avoir une entrevue avec l'empereur Alexandre. Il fut très-bien accueilli par ce souverain, qui le combla de biens et d'honneurs. Plein de reconnaissance et de joie, le prince Constantin retourna à Kiow, au sein de sa famille; mais il n'eut que le temps de l'embrasser, et mourut subitement la nuit du jour qui suivit son arrivée (8 ou 27 juillet 1816), dans la cinquante-sixième année de son âge, laissant huit enfants, dont l'aîné était aide-de-camp de l'empereur, et quatre servaient dans la garde impériale russe.

—Ypsilanti (le prince *Alexandre*), second fils du précédent, entra de bonne heure au service de Russie, où il parvint au grade d'officier-général. En 1814, les Grecs, persuadés par les instigations des agents de quelques puissances, qu'ils allaient être bientôt mis en état de secouer le joug de fer que les Turcs faisaient peser sur eux, quoique les espérances qu'on leur avait si souvent données à ce sujet eussent toujours été trompées, cherchèrent à concerter entre eux les plans qui pouvaient amener un meilleur résultat. Une société, qui prit le nom de grande synomotie ou conjuration des *hétéristes* ou *amis*, fut formée par les jeunes gens les plus instruits et par quelques-unes des personnes les plus éclairées de la Grèce, afin de répandre parmi leurs concitoyens l'instruction et les dons de la société biblique, et de commencer la régénération de leur malheureux pays. Les statuts de cette association avaient été, dit-on, rédigés à Vienne, sous les auspices d'un grand monarque, qui professait la même religion qu'eux. Le prince Alexandre Ypsilanti, qui en fut déclaré chef, chercha à rallier tous les Grecs à la cause dont il paraissait l'ame; et il établit le foyer de l'insurrection en Bessarabie, d'où il envoyait des émissaires dans les différents cantons de la Grèce. Ali, pacha de Yanina, non moins ennemi des Turcs que les Hétéristes, et qui depuis long-temps aspirait à l'indépendance, ne tarda pas à se lier avec eux. Il n'avait d'autre but que de les faire concourir au succès de ses desseins ambitieux, sauf à briser ensuite l'instrument qu'il aurait employé; et il paraît que les Hétéristes ne mettaient pas plus de bonne foi dans leurs relations avec lui, si l'on en juge par une dépêche d'Ypsilanti, qui fut interceptée et mise sous les yeux du tyran de l'Épire, et dont M. Pouqueville cite des passages remarquables dans son *Histoire de la régénération de la Grèce*. Élevé, suivant l'usage des soi-disant princes du Phanal, par des précepteurs qui lui avaient appris à parler correctement plusieurs langues, Alexandre Ypsilanti avait combattu dans les rangs

de l'armée russe; il avait fait une partie de la guerre contre les Français, et il avait perdu le bras droit à l'affaire de Culm. Quoiqu'on ne puisse lui contester une certaine bravoure, il paraît qu'il manquait de caractère, de talents, et qu'il se laissait dominer par des personnes qui méritaient peu de confiance. Son titre de chef des Hétéristes, et l'influence qu'on supposait qu'il exerçait sur les conseils de la Russie, avaient augmenté le nombre de ses partisans; mais il était peu capable de faire réussir le projet difficile qu'il avait osé concevoir, celui de délivrer la Grèce du joug des Othomans. Le voisinage d'une armée russe le décida a commencer par le soulèvement de la Moldavie et de la Valakie, en appelant en même temps les Grecs à l'indépendance. On avait formé, assurait-on, une caisse militaire, composée des dons des principaux habitants de Moscou et de Tangarock, et dont l'effectif se montait à plus de cinq millions de francs déposés à Odessa. Le 24 mars 1821, Alexandre Ypsilanti, qui avait pénétré dans la Moldavie avec quelques troupes réunies au bataillon des Hétéristes, annonça aux Grecs dans une proclamation datée d'Yassi, et dans laquelle il prenait le titre de *Régent du gouvernement*, que le temps d'expulser les Turcs de l'Europe était enfin arrivé. La désapprobation formelle du consul de Russie à Yassi atténua l'effet de cette proclamation. Cependant Ypsilanti fut rejoint par une multitude de jeunes gens qui arrivaient en saluant l'aurore de l'indépendance de leur patrie; et il s'avança lentement dans la Valakie, afin de ne s'y montrer qu'à la tête d'une force imposante, pour déterminer en sa faveur un mouvement général qu'il cherchait à faire éclater en exagérant ses forces et les secours qu'il devait recevoir de la Russie. La garde du prince Soutzo, hospodar de Moldavie, était passée sous ses drapeaux, et ses troupes commençaient à présenter l'aspect d'une armée, lorsqu'il arriva dans les premiers jours d'avril à Kolentina où il établit son quartier-général, dans la maison de campagne de Bano Ghikas, à une lieue de Bukharest. Il n'osait cependant s'avancer, dans la crainte que lui inspiraient Théodore Vladimerisko et Sava, qui, tout en paraissant partager sa haine contre les Turcs, refusaient de reconnaître son autorité, et avaient rassemblé des forces auprès de leurs personnes. Après quelques marches et contre-marches, Ypsilanti avait porté son quartier-général à Tergowist, poste qu'il semblait avoir choisi plutôt pour se réfugier dans l'occasion sur le territoire autrichien, que pour défendre la cause qu'il avait embrassée. Cette cause paraissait presque désespérée, l'infortuné patriarche œcuménique Grégoire (*V.* GRÉGOIRE, au Supplément) avait reçu l'ordre de la Porte de lancer les foudres de l'excommunication contre lui et ses adhérents, et l'ambassadeur de Russie à Constantinople les avait désavoués, lorsqu'une armée turque pénétra dans les principautés et détruisit à Galatz un corps considérable d'insurgés. La division commandée en personne par Ypsilanti n'était cependant pas encore entamée; et, quoique supérieur en forces à l'ennemi, ce prince montrait de l'hésitation. Il se décida enfin à ranger ou à faire ranger ses troupes en bataille sur la rive gauche de l'Olta; après un combat sanglant, dans lequel la cavalerie turque, au moyen de son

extrême supériorité, extermina presque en entier le corps d'Ypsilanti, composé de tout ce que la jeunesse grecque avait de plus distingué (3). Le prince se réfugia sur le territoire autrichien, où il fut arrêté et enfermé dans la forteresse de Montgatz. Il y resta jusqu'en 1827, époque à laquelle il fut rendu à la liberté. Il n'en jouit pas long-temps, et mourut à Vienne au mois de février 1828, dans les bras de son frère Démétrius, au moment où il faisait ses préparatifs pour se rendre à Rome. D-z-s.

YRALA ou IRALA (1) (Domingo Martinez de), l'un des conquérants espagnols de l'Amérique, naquit à Vergara dans le Guipuzcoa, vers 1486. Nous ignorons l'époque précise de son arrivée en Amérique, où il se rendit, comme la plupart de ses compatriotes, pour tenter la fortune et faire des découvertes. On peut cependant conjecturer, d'après le récit d'Azara, que ce fut en 1534, et qu'il fit partie de l'expédition commandée par don Pedro de Mendoza, nommé chef de la rivière de la Plata, et qui partit de Séville le 24 août de cette année. Plein d'audace et d'ambition, Yrala, dont l'éducation ne paraît pas avoir été tout-à-fait négligée, ne tarda pas à obtenir une place distinguée parmi les aventuriers espagnols. En 1536, il accompagna Juan de Ayolas envoyé par don Pedro de Mendoza, pour découvrir les pays arrosés par le Rio de la Plata et par ses affluents, et il partagea toutes les fatigues de cette pénible expédition. Les Espagnols après avoir navigué sur le Parana, et avoir remonté le Paraguay, pénétrèrent dans l'intérieur du pays qui porte ce nom : ils eurent à y supporter toutes les misères de la faim, et à combattre les Indiens. Ce fut alors qu'Ayolas fit construire la première maison de la ville de l'Assomption (15 août 1536) ; il remonta ensuite le Paraguay jusqu'au 21° 5' de latitude, et débarqua le 2 février 1537 dans un endroit qu'il appela *Puerto de la Candelaria* (2). Il laissa Yrala dans ce lieu avec les trois brigantins et 40 hommes, en lui donnant l'ordre de l'attendre pendant six mois., à moins que les vivres ne lui manquassent entièrement. Neuf mois s'étant écoulés sans recevoir de nouvelles d'Ayolas, et tous les moyens de pourvoir à sa subsistance étant épuisés, Yrala, après avoir, faute d'étoupes, calfaté ses navires avec les chemises de ses gens, se détermina à se rendre à l'Assomption pour s'y ravitailler, et il y arriva vers la fin de 1537. Il en repartit bientôt pour se mettre à la recherche d'Ayolas ; il séjourna quelque temps dans le pays des Payagoas, d'où la faim le fit sortir ; et ce ne fut même qu'en faisant la guerre aux Indiens qu'il put se procurer assez de vivres pour regaguer l'Assomption, où il trouva le capitaine François Ruyz (3) avec quelques navires en assez bon état. Comme ceux d'Yrala étaient tous pourris, et qu'il n'a-

(3) Ce corps, qui était véritablement l'élite de la jeunesse grecque par la naissance, le rang et l'éducation, avait été nommé *le bataillon sacré*.

(1) Herrera l'appelle tantôt Domingo Martinez de Yrala, et tantôt Domingo Martinez de Irala. Azara lui donne les mêmes noms et prénoms, Ulderich Schmidel l'appelle Domingo Martinez de Ayolas, et Antonio Pinelo, Martin Domingo de Ayolas.

(2) Après avoir fait remonter le Paraguay jusqu'au 21° 5', à l'expédition commandée par Ayolas, Azara ajoute immédiatement qu'*alors* il débarqua à *Puerta de la Candelaria*, qui se trouve, d'après la carte qui accompagne ses voyages, sur le Parana ; cela ne paraît guère possible, car Ayolas aurait eu à descendre la rivière du Paraguay, et à remonter le Parana pour arriver à *Puerto de la Candelaria*, situé sur ce dernier fleuve, et n'aurait pu faire un trajet aussi long qu'en beaucoup de temps.

(3) Azara l'appelle Ruiz Galan.

vait pas renoncé au desir de chercher Ayolas, il s'adressa à Ruyz pour obtenir la cession de l'un de ses navires, à quoi celui-ci consentit, sous la condition qu'Yrala se reconnaîtrait son vassal. Craignant d'être massacré par ce féroce compétiteur s'il n'acceptait pas cette dure proposition, Yrala se soumit à tout ce qu'on exigea de lui, et se garda bien de montrer les pouvoirs qu'il avait reçus d'Ayolas pour gouverner en son absence, et en cas de mort, tous les pays qu'il avait le droit de gouverner lui-même. Avec le navire mis à sa disposition, Yrala se rendit de nouveau dans le pays des Payagoas, où il eut à soutenir contre les Indiens plusieurs combats dans lesquels il perdit une partie de ses soldats; il ramena le reste à l'Assomption dans le plus triste état. Les nouvelles expéditions d'Yrala pour découvrir le sort d'Ayolas n'avaient encore produit aucun résultat, lorsqu'un Indien lui apprit que ce chef espagnol avait été massacré par les Payagoas. N'ayant pas assez de forces pour entreprendre de venger sa mort, et ses compagnons l'ayant élu pour leur chef, Yrala retourna à l'Assomption. Ce fut à cette époque que l'ordre du roi d'Espagne, pour élire un gouverneur à la pluralité des voix des conquérants, au cas qu'Ayolas fût mort, étant arrivé à Buenos-Ayres, les principaux capitaines se réunirent à l'Assomption, et élurent Yrala qui prit sans contradiction les rênes du gouvernement. Il les tenait encore lorsque, au mois de mars 1542, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca se présenta avec des pouvoirs du roi d'Espagne, qui le nommait gouverneur. Yrala l'accueillit d'abord avec respect et lui prêta serment d'obéissance; mais il paraît qu'il ne tarda pas à chercher à le supplanter et même à le faire assassiner. Cabeza de Vaca convaincu qu'il ne pourrait jamais gouverner en paix, tant que cet homme inquiet, ambitieux et peu habitué à la soumission, resterait à l'Assomption, chercha à l'occuper ailleurs. Il mit sous ses ordres trois brigantins et quatre-vingt-dix hommes, et le chargea de remonter le fleuve du Paraguay, de s'assurer s'il existait le long des rives de ce fleuve des peuplades avec lesquelles on pût entrer en relation, et de chercher un chemin pour communiquer avec le Pérou. Yrala partit de l'Assomption le 20 novembre 1542, après avoir pris avec lui 800 Guaranys; remonta le Paraguay jusqu'à *Las Piedras-Partitas*, au 22° 34', et envoya de là trois Espagnols et un grand nombre d'Indiens sous la conduite du cacique Aracaré, pour voir si l'on pourrait pénétrer dans le Pérou de ce côté. Le 6 janvier, il mouilla dans le lac Yaiba, qu'il appela *Puerto de los Reyes* (Port des Rois) parce qu'il y était arrivé le jour de l'Épiphanie. En retournant à l'Assomption, il rencontra un canot qui lui apportait l'ordre positif de Cabeza de Vaca, de faire pendre le cacique Aracaré, que la crainte des Indiens du Chaco avait déterminé à abandonner les Espagnols. Il exécuta cet ordre en passant, et arriva heureusement au mois de fév. dans la capitale, dont un incendie venait de détruire un assez grand nombre de maisons. Yrala fit connaître à son retour plusieurs nouvelles peuplades qu'il avait découvertes dans le Paraguay. Suivant son récit, il s'y trouvait des terres bien cultivées, et il y avait des mines d'or et d'argent aux environs de Puerto de los Reyes. Les Indiens d'Ypané, Garambaré et

Atyra, voulant venger la mort injuste d'Aracaré, déclarèrent la même année (1543) la guerre aux Espagnols, et Yrala, envoyé avec les brigantins et cent cinquante hommes pour les soumettre, n'en put venir à bout qu'après un combat, où il périt quinze Espagnols et une multitude d'Indiens. Au mois de septembre 1543, Yrala accompagna Cabeza de Vaca dans une autre expédition (*Voy.* Cabeza de Vaca), qui ne se termina qu'au commencement de l'année suivante. Les officiers espagnols placés sous les ordres de ce dernier nourrissaient contre lui un vif mécontentement, parce qu'il s'opposait de tout son pouvoir à leurs déprédations. En 1545, suivant Herrera, et au mois d'avril 1544, suivant Azara, ils se révoltèrent ouvertement, et s'étant saisis de la personne de ce gouverneur ils le chargèrent de fers, et le firent embarquer sur un bâtiment qu'ils envoyaient en Espagne. Yrala, qui avait sous main favorisé leur rebellion, fut élu par eux gouverneur, parce qu'on espérait qu'il fermerait les yeux sur les excès de tous genres auxquels les Espagnols se livraient loin de leur patrie. Sur le même bâtiment qui transportait en Espagne Cabeza de Vaca, Yrala fit embarquer Lope de Hugarte, qu'il envoyait à la cour pour justifier sa conduite, et pour solliciter la confirmation du poste qu'il occupait illégalement. Il s'empara des biens de Cabeza de Vaca, et les distribua à ses amis et à ses créatures; mais comme il connaissait mieux qu'un autre le caractère des aventuriers espagnols, il chercha à leur trouver de l'occupation pour les empêcher de se révolter; et à faire quelque chose d'utile à sa patrie, afin d'obtenir non-seulement le pardon de son usurpation, mais encore les faveurs de son souverain. Il annonça en conséquence qu'il se proposait de tenter de nouvelles découvertes; mais les officiers qui avaient renversé Cabeza de Vaca s'opposèrent formellement à ce qu'il quittât l'Assomption, et il fut obligé de renoncer pour le moment à son projet. Les Espagnols établis à l'Assomption se trouvaient, à cette époque, divisés en deux partis, à chaque instant prêts à s'égorger : les uns s'étaient rangés du côté d'Yrala, et les autres étaient partisans de Juan de Salazar que Cabeza de Vaca avait nommé pour gouverner en son nom, et que Yrala avait également fait saisir et embarquer pour l'Espagne. Instruits de ces divisions, les Indiens tourmentés de toute manière par les soldats espagnols qui se livraient à une licence effrénée, résolurent de profiter de la circonstance pour secouer le joug qui pesait sur eux, et commencèrent par massacrer plusieurs Espagnols. Pour empêcher que ces excès ne continuassent, Yrala leva des troupes, fit alliance avec quelques tribus indiennes, et attaquant avec vigueur les peuplades qui s'étaient révoltées (4), en fit un grand carnage (1546), et leur accorda ensuite la paix, en leur abandonnant le territoire qu'elles habitaient précédemment. Poursuivant ensuite ses projets de découvertes, il envoya des officiers qui lui étaient dévoués, pour visiter le pays des Mayas, avec 40 soldats, en promettant de les suivre bientôt lui-même avec des forces plus considérables. Les officiers royaux voulurent s'y opposer encore ; mais Yrala avait alors si bien établi son

(4) C'étaient les Agaces et les Guaranys, suivant Azara.

autorité, qu'ils furent obligés d'y consentir. Il se mit donc en marche au mois d'août 1546 avec deux cent cinquante soldats (5), et un nombre considérable d'Indiens auxiliaires. Ayant remonté le fleuve à une distance de cent lieues, il pénétra dans le pays des Mayas, y laissa pour son lieutenant François de Mendoza, et s'avança par terre jusqu'aux frontières du Pérou. Après avoir essuyé des fatigues incroyables, et mis tout à feu et à sang sur son passage, ses officiers, mécontents de ce qu'il ne les conduisait pas au Pérou, où ils espéraient s'enrichir promptement, se révoltèrent contre lui, et à la suite d'un combat sanglant le forcèrent à se démettre du commandement, et nommèrent à sa place Gonçalo de Mendoza avec lequel ils retournèrent à l'Assomption, par un autre chemin aussi difficile que le premier. Diego de Abrego, qu'Azara nomme Diego de Abreu, ennemi de Mendoza et son compétiteur, l'attaqua, et l'ayant fait prisonnier lui fit trancher la tête. Les officiers révoltés se réconcilièrent alors avec Yrala et l'élurent de nouveau gouverneur. Celui-ci attaqua immédiatement Abrego qui lui fut livré, mais qui trouva moyen de s'évader. Yrala, n'ayant plus aucun adversaire à redouter, s'occupa d'améliorer le sort des Indiens par des réglements sages. Il défendit de les maltraiter, et fit même pendre le capitaine Camargo, procureur des conquérants espagnols, qui avait demandé une nouvelle répartition des indigènes. La crainte que lui inspirait toujours le caractère des aventuriers ralentit ses bonnes dispositions, l'empêcha de réprimer leurs excès, et le détermina même à se retirer à trente lieues de l'Assomption, où il laissa pour son lieutenant le contador Ph. de Caceres. La même année (1546), Diego de Abrego, qui avait ramassé quelques soldats, ayant tenté de renverser la puissance d'Yrala, celui-ci marcha contre lui avec un corps de troupes composé d'un petit nombre d'Espagnols et de quatre cents Indiens de la nation des Yapames, le mit en déroute, s'empara de lui, et le fit mettre à mort. Il marcha ensuite contre les Mayas, à la tête de cent-cinquante Espagnols et de trois mille Indiens auxiliaires; mais, comme il craignait que ses troupes ne se débandassent pour aller au Pérou, il rendit une ordonnance très-sévère contre ceux qui tenteraient de s'enfuir. Ayant battu les Mayas, Yrala se livra tout entier aux soins de son gouvernement. Herrera lui attribue quelques actes de tyrannie qui le firent détester par un grand nombre d'aventuriers. Voulant empêcher que leurs plaintes parvinssent à la cour, il prit des mesures pour arrêter toutes les correspondances, et il envoya en Castille un régidor chargé de présenter son administration sous un aspect favorable. Nous ne parlerons pas ici des divers combats qu'il eut à livrer aux Indiens, et dont il sortit constamment victorieux, parce qu'ils ne produisirent aucun résultat important. En 1548, il envoya Nuflo de Chaves pour continuer les découvertes dans les immenses pays qu'il considérait comme dépendants de son gouvernement, et qui étaient encore inconnus. Cet officier, arrivé aux Charcas, se rendit auprès du président de la Gasca, et trahissant, dit Herrera, celui qu'il représentait, il lui détailla les vices de son administration, ainsi

(5) 350, suivant Azara.

que les moyens tyranniques qu'il employait pour que ses actes arbitraires ne fussent pas connus. Il exaspéra tellement le président contre Yrala, que la Gasca nomma pour le remplacer le capitaine Diego Centeno (6); mais celui-ci étant mort en allant prendre possession de son gouvernement, et Diego de Sanabria, nouveau compétiteur d'Yrala, s'étant perdu avec deux navires chargés de troupes et de munitions, à l'entrée du Rio de la Plata, ce dernier resta paisible possesseur du poste qu'on avait voulu lui enlever; il l'occupait encore, lorsqu'au mois de décembre 1552 Ulderich Schmidel (*V.* ce nom, XLI, 182) se sépara de lui pour retourner en Allemagne, sa patrie. Azara attribue à Yrala la fondation des villes de San-Juan-Bautista et d'Ontiveros, et assure que confirmé par la cour d'Espagne, avec des pouvoirs extraordinaires, dans le gouvernement du Rio de la Plata, il forma plusieurs peuplades d'Indiens, et fonda la ville de Ciudad-Réal. Pour faciliter le passage au Pérou, il avait au mois d'avril 1557 envoyé Nuflo de Chavès avec 229 soldats, des bâtiments et des munitions, en lui ordonnant de fonder une ville sur le territoire des Indiens-Xarayes, lorsqu'il tomba malade à la peuplade d'Yla; on le ramena à l'Assomption, où il mourut au bout de sept jours de maladie, à l'âge de soixante-dix ans (7). Ce chef, regretté de toute la colonie, laissa la réputation de l'un des conquérants espagnols les plus habiles et les plus entreprenants (8). Ulderich Schmidel raconte dans la relation de son voyage, chap. LI (traduct. espagn.), que lorsque Yrala, qu'il appelle Ayolas, lui accorda la permission de retourner en Europe, il lui donna en même temps, pour le roi d'Espagne, des lettres de recommandation, dans lesquelles il faisait la description de toutes les provinces du Rio de la Plata; et le voyageur allemand ajoute qu'il remit exactement ces lettres (9). D. Antonio Pinelo en fait mention dans son *Epitome de la Bibliotheca oriental y occidental*, etc. On peut consulter, sur les actions de Yrala, Herrera, Décad. V, VI, VII et VIII; l'*Historia y descubrimiento del Rio de la Plata y Paraguay*, par Ulderich Schmidel; les *Voyages dans l'Amérique méridionale* et les *Essais sur l'histoire naturelle des quadrupèdes de la province du Paraguay*, de don Félix de Azara. Il est difficile de concilier ces trois historiens, dont les récits sont souvent un peu confus, et présentent quelquefois des contradictions. D—z—s.

(6) Schmidel prétend qu'Yrala avait envoyé Nuflo de Chaves à la Gasca, et que ce fut après s'être concerté avec lui qu'il donna à ses troupes l'ordre de ne pas pénétrer dans le Pérou. Azara dit la même chose et annonce que Nuflo de Chaves revint à l'Assomption avec plus de quarante volontaires espagnols, qui amenaient par terre les premières brebis et les premières chèvres qui sont arrivées au Paraguay. Le même écrivain rapporte dans ses *Essais sur l'histoire naturelle des quadrupèdes de la province du Paraguay*, pour prouver la rareté des chevaux dans ce pays, qu'en 1551 Yrala acheta au Paraguay, d'Antoine Pasado, un cheval noir-jayet, marqué en tête, ayant une balzane au pied montoir, pour quatre mille écus d'or de 450 maravedis chacun (environ 45,000 francs), payables des premiers profits que procurerait la conquête, et qu'il donna pour caution le capitaine Nuflo de Chaves, et d'autres personnes.

(7) Dans ses *Essais sur l'histoire naturelle des quadrupèdes de la province du Paraguay*, don Félix d'Azara le fait mourir en 1556; il ne serait mort qu'en 1557, suivant le même écrivain, *Voyages dans l'Amérique méridionale*.

(8) Il déclare dans son testament, qu'Azara avait vu, qu'il avait eu des enfants de sept Indiennes qui étaient sœurs.

(9) Voici comment s'exprime Schmidel dans la traduction espagnole de son voyage publiée par Barcia: *« me dio licencio, con mucho honor,* Y CARTAS PARA EL REI, *en que despues de* DAR CUENTA DE TODAS LAS PROVINCIAS DEL RIO DE LA PLATA, *ponderaba lo que yo havia servido en ellas:* HABIENDO LLEGADO A SEVILLA ENTREGUE YO MISMO ESTAS CARTAS AL REI, etc. »

YRIARTE ou IRIARTE (Don Juan de), savant espagnol, naquit le 15 décembre 1702, au port d'Orotava, dans l'île de Ténériffe. Envoyé à Paris, pour y faire ses études, il apprit le grec, au collége de Louis-le-Grand, sous le P. Porée, et fut le condisciple de Voltaire. Il se rendit à Londres, huit ans après, y fit une assez longue résidence, et retourna aux îles Canaries. Enfin, il se fixa à Madrid, en 1724. Sa réputation l'y avait devancé, et ses connaissances le firent placer successivement comme précepteur du duc de Bejar, du duc d'Albe et de don Manuel, infant de Portugal. Le roi Ferdinand VI le nomma, en 1732, garde de la bibliothèque royale de Madrid, à laquelle Yriarte ajouta deux mille manuscrits et plus de dix mille volumes. Ce prince lui donna aussi une place de traducteur-interprète à la première secrétairerie d'état et des dépêches ou ministère des affaires étrangères. Yriarte fut chargé en même temps de la rédaction d'un dictionnaire latin-espagnol. Nommé membre de l'académie royale espagnole, il fut un des principaux collaborateurs du dictionnaire et de la grammaire de la langue espagnole, publiés par cette académie. Il mourut à Madrid le 23 août 1771. On a de lui : I. *Velascus et Gonzalides ingenuarum artium monumentis consecrati*, Madrid, 1725. II. *Regia madritensis bibliotheca geographica et chronologica*, Madrid, 1729. III. *Regia madritensis bibliotheca mathematica*, Madrid, 1730. IV. *Novus artium orbis à Ferdinando VI rege repertus*, Madrid, 1754. V. *Caroli III, regis in regiam urbem ingressus ; ab ingenuis artibus exornatior*, Madrid, 1759. VI. *Paléographie grecque*, Madrid, 17..., vol. in-4°. VII. *Regiæ bibliothecæ madritensis codices græci manuscripti*, Madrid, 1769, in-fol., tome 1er.; le second n'a pas paru. VIII. *Grammaire latine* en vers castillans, avec une nouvelle méthode et de nouvelles observations, et une explication en prose, Madrid, 1771, in-4°.; 8e. édition, 1820, in-8°. IX. *Traduction latine abrégée* de la dissertation du P. Martini Sarmiento, sur l'origine des noms de l'Escurial, d'Aranjuez et de Balsain. Cette traduction a été insérée par Casiri, son ami, dans le tome II de sa *Bibliotheca arab. hispan.* Yriarte a donné ses soins, et a contribué à ce dernier ouvrage, dans lequel on trouve de lui quelques traductions en vers latins de poésies arabes (*Voy.* Valada). X. *OEuvres choisies en prose et en vers*, publiées par les soins de ses neveux, Madrid, 1774, 2 vol. in-4°. XI. Des *Articles littéraires* dans les journaux de Madrid, entre autres une critique des *Lettres latines* de Marti, doyen d'Alicante, et de la *Poétique* de Luzan, etc. XII. Des *Épigrammes latines*, genre dans lequel Yriarte a souvent réussi. Il a laissé en manuscrit : I. *Histoire des îles Canaries.* II. *Bibliothèque des écrivains de ces îles.* III. *Bibliothèque générale de tous les auteurs qui ont écrit sur l'Espagne.* On lui doit aussi des *corrections* et des *additions* à la Bibliothèque espagnole de don Nicolas Antonio. Il a composé les épitaphes latines que l'on voit sur les tombeaux de Ferdinand VI et de la reine Barbe son épouse. — *Ignace* Yriarte, peintre, né dans la Biscaye en 1635, et mort à Séville en

1685, fut regardé comme le plus grand paysagiste de son temps. Ses meilleurs tableaux se trouvent dans divers cabinets de Séville. A—T.

YRIARTE (Don DOMINGO DE), neveu de don Juau (*Voy.* l'article précédent), né dans l'île de Ténériffe, en 1746, entra de bonne heure dans la diplomatie. Après une longue résidence, comme secrétaire d'ambassade et chargé d'affaires, à Vienne et à Paris; après avoir fait preuve de zèle et de talents dans les diverses négociations qui lui avaient été confiées, il fut nommé ministre plénipotentiaire auprès du roi et de la république de Pologne. Il se rendit ensuite à Bâle, avec le même titre, et y signa, le 22 juillet 1795, avec M. Barthélemy, la paix entre le roi son maître et la république française. Il en revint malade, et fut obligé de s'arrêter à Gironc, où il mourut, le 22 novembre de la même année, entre les bras de l'évêque de cette ville. Il était chevalier de l'ordre de Charles III, ministre honoraire du conseil-d'état, après l'avoir été du conseil suprême de la guerre, et il venait d'être nommé à l'ambassade de France. — *Don Bernard de* YRIARTE, frère aîné du précédent, né vers 1734, se distingua aussi dans les lettres, les arts, la politique et l'administration. Membre du conseil du roi et du conseil des Indes, et chevalier de l'ordre de Charles III, il était en même temps conseiller de l'académie royale de Saint-Ferdinand, et il en fut nommé protecteur par Charles IV, en mars 1792. A l'époque de l'invasion des Français, il prit parti pour Joseph Buonaparte, et fut nommé conseiller-d'état en 1808. Après la rentrée de Ferdinand VII en Espagne, Yriarte se retira en France, et mourut à Bordeaux le 11 juillet 1814. A—T.

YRIARTE (Don THOMAS DE), célèbre poète espagnol, frère puîné des précédents, naquit aussi dans l'île de Ténériffe, vers l'an 1750. Appelé à Madrid par son oncle don Juan, il y fit de rapides progrès dans les langues anciennes et modernes, fut placé dans les bureaux du gouvernement, et parvint à l'emploi de chef des archives de la première secrétairerie d'état. Les loisirs que lui laissait sa place lui permettant de cultiver les lettres, et ses premiers essais l'ayant fait promptement connaître, il fut chargé, en 1771, de la direction du *Mercure* de Madrid; et ce journal, qui n'avait guère été jusqu'alors qu'une insipide traduction de la *Gazette* de la Haye, devint par ses soins un répertoire de documents utiles et agréables. L'étude approfondie des différentes littératures de l'Europe, en lui faisant apprécier les défauts du théâtre espagnol, lui inspira le desir d'offrir à ses compatriotes des compositions plus régulières, et non moins intéressantes que celles qui conservaient le privilége d'attirer la foule. De 1769 à 1772, il avait publié des traductions de plusieurs pièces du théâtre français, *le Philosophe marié* de Destouches, *l'Orphelin de la Chine* de Voltaire, etc. En 1778, il fit jouer une comédie en trois actes et en vers : *El Señorito mimado* (l'Enfant gâté), qui reçut l'accueil le plus flatteur. Détourné de la carrière du théâtre par d'autres travaux littéraires, il n'y reparut qu'en 1788; et ce fut pour lui l'occasion d'un nouveau triomphe. *La Señorita malcriada* (la Demoiselle mal elevée) n'eut pas moins de succès que sa première pièce dont elle était comme le

pendant. Yriarte avait concouru, en 1781, pour le prix de poésie à l'académie espagnole; mais une *Idylle* de Juan Melendez Valdez (*V.* ce tom XXVIII, 199) fut couronnée; Yriarte, dont la pièce n'avait obtenu que l'accessit, ne souscrivit point au jugement de l'académie, et eut le tort de laisser percer sa mauvaise humeur en insérant, dans son journal, une critique injuste de l'ouvrage de son rival. Le succès éclatant que venait d'obtenir son poème de *la Musique* aurait dû le rendre moins sensible à ce léger échec. Ce poème, le plus beau titre d'Yriarte, avec ses fables littéraires, est regardé généralement comme un des chefs-d'œuvre du Parnasse espagnol. Il est divisé en cinq chants ou livres. Dans le premier l'auteur traite des éléments de l'art; dans le second, de l'expression; dans le troisième, de la dignité de la musique et de son emploi dans les cérémonies religieuses. Le quatrième renferme des préceptes sur l'usage qu'on peut faire de cet art dans les fêtes et au théâtre; et enfin le cinquième enseigne les ressources qu'il offre dans la solitude et dans la vie privée. Au mérite d'un plan bien conçu, d'une ordonnance simple et régulière, ce poème joint celui d'être écrit dans un style pur et élégant. L'heureux emploi d'images empruntées à la mythologie, des épisodes bien choisis viennent délasser de la sécheresse inséparable des détails techniques, et en rendent la lecture très-intéressante. Yriarte est le premier Espagnol qui ait publié des fables originales. Il s'était préparé à ce genre de composition par une étude spéciale des fabulistes anciens et modernes, et surtout de Phèdre dont il a traduit quatorze fables. Le titre de *Fabulas literarias* que porte son recueil, vient de ce que l'auteur ne s'est attaché dans ses apologues qu'à signaler les travers et les défauts des littérateurs, en établissant leurs rapports avec les animaux qu'il a mis en scène. Avant lui, le P. Cordara s'était proposé le même but dans ses satires intitulées : *De totá Græculorum hujus ætatis litteraturâ* (*V.* CORDARA, IX, 568). Les *Fables* d'Yriarte, suivant Bouterwek (*Histoire de la littérature espagnole*), se recommandent non-seulement par une diction pure et une versification élégante, mais encore par une certaine grâce naïve qu'on serait tenté de croire imitée de La Fontaine, mais qui est due à une tout autre cause qu'à l'imitation d'un modèle étranger. Les plus naïves sont celles qu'il a écrites en *Redondillas* ou sur d'autres mètres anciens. Il est cependant certain qu'elles sont essentiellement satiriques, et que la naïveté y est presque toujours remplacée par la finesse et la causticité. La gloire qu'Yriarte s'était acquise par ses travaux ne pouvait manquer d'exciter contre lui l'envie. En butte aux attaques grossières des écrivains les plus médiocres, il s'abaissa jusqu'à leur répondre. Ce fut un tort d'autant plus grand, que, malgré l'entière justice de sa cause, il resta constamment au-dessous de lui-même dans ces sortes de combats. Soupçonné de professer la philosophie anti-chrétienne, il fut poursuivi par l'inquisition de Madrid, en 1786, et il eut la ville pour prison, avec ordre de comparaître au premier avertissement. La procédure fut instruite en secret; mais, malgré ses réponses satisfaisantes, il ne put être entièrement déchargé des accusations dirigées contre lui, et fut déclaré *légèrement suspect*. Ayant abjuré alors, il obtint l'abso-

lution à huis clos, moyennant une pénitence qui lui fut imposée, et qui est restée à peu près secrète. Cet illustre poète, attaqué d'épilepsie, mourut au port de Sainte-Marie, d'une maladie aiguë, vers 1790 ou 1791, n'ayant guère que quarante ans. Outre les *deux Comédies* dont on a parlé, on a de lui : I. *El Don de gentes o la Havanera*, comédie en trois actes, non représentée ou qui du moins n'eut aucun succès, et plusieurs *intermèdes*. II. *La Musica, poema*, Madrid, 1779, grand in-8°., fig., édition tirée à petit nombre ; ibid., 1784, grand in-8°.; ibid., 1789, petit in-4°.; traduit en italien par l'abbé Ant. Garzia, Venise, 1789, in-4°., édition d'une exécution magnifique ; en français par Grainville, Paris, 1800, in-12 (*Voy.* GRAINVILLE, XVIII, 275). Cette version fourmille de fautes et de contre-sens. L'auteur d'un poème en quatre chants, sur la Musique, publié en 1811, cite dans ses notes des morceaux de l'ouvrage d'Yriarte, traduits en vers français, où l'on trouve du talent et de la facilité. Toutefois on attend encore une bonne traduction française du poème d'Yriarte : John Belfour en a donné une en anglais, 1811, in-8°. III. *Fabulas literarias*, Madrid, 1782, petit in-4°. Cette édition et les deux suivantes ne renferment que soixante-sept fables ; la cinquième en contient soixante-seize. Florian a imité plusieurs fables d'Yriarte. Elles ont été traduites en vers français par M. Lanos, Paris, 1801 ; et en prose par M. Lhomandie, ibid., 1804, in-12. Elles ont aussi été traduites en allemand par Berterch, Leipzig, 1788, in-18 ; en portugais, Valladolid, 1804, in-8°., et imitées en vers anglais par John Belfour, 1804, in-12. Ces différentes versions ne contiennent que soixante-sept fables. M. Joly (de Salins), connu par ses traductions des fables de Phèdre et de Gay (*Voy.* ces noms), vient d'en terminer une du fabuliste espagnol, qui sera la première complète dans notre langue. IV. Des *Épîtres morales*. La huitième est adressée au célèbre Métastase, dont Yriarte avait reçu une lettre flatteuse sur son poème de la Musique. V. Une *Traduction* aussi correcte qu'élégante de l'*Art poétique* d'Horace. VI. La traduction en vers des quatre premiers livres de l'*Énéide*. VII. Des *Mélanges* critiques et littéraires en prose. Les OEuvres d'Yriarte ont été réunies sous ce titre : *Colleccion de obras en verso y prosa.*, Madrid, 1787, 6 vol. in-8°. Outre les ouvrages que nous avons cités, on y trouve un *drame* en un acte, la *Libreria* ; et un fort long dialogue sérieux-badin, intitulé : *Donde las dan la toman*, où il explique les passages les plus difficiles de l'*Art poétique* d'Horace, et juge quelques pièces de poésies du Parnasse espagnol ; le tout précédé de préfaces, et accompagné de notes critiques et philologiques. Les matières y sont rangées sans ordre et comme au hasard. Nous pensons que l'édition des OEuvres de ce grand poète, publiée à Madrid, 1805, 8 vol. in-8°., doit être plus complète et en meilleur ordre que la précédente. Don Carlos Pignatelli a publié l'*Éloge* historique d'Yriarte. On doit à M. Joly, que nous venons de citer, une *Notice* sur cet écrivain, insérée dans le *Répertoire de littérature*, dont on s'est servi pour la rédaction de cet article. A—T et W—S.

YRIEIX ou YRIER (SAINT), en latin *Aredius*, *Aridius*, naquit,

l'an 511, à Limoges, d'une famille très-distinguée, et fit de grands progrès dans les lettres, par les soins de Joconde, son père, favori du roi Théodebert. Présenté lui-même à la cour de ce prince, il gagna son affection, et devint son chancelier. Mais après la mort de Joconde il quitta la cour, renonça aux espérances flatteuses que lui offrait la faveur du monarque, et retourna à Limoges, pour consoler sa mère Pélagie. Lui ayant confié l'administration de ses biens, qui étaient très-considérables, il bâtit et fonda le monastère d'Atane, qui depuis a pris le nom de son fondateur. Il y reçut ceux de ses serfs qui voulurent le suivre; et il les affranchit en les admettant à la vie religieuse. La principale occupation de ces pieux solitaires consistait à transcrire des livres, que leur abbé distribuait aux paroisses voisines de son monastère. Le 31 octobre 572, la onzième année du règne de Sigebert, à qui Limoges appartenait, Yrieix écrivit de sa main son testament. Dès le commencement, il déclare que l'acte lui est commun avec Pélagie, sa mère, saine, comme lui, d'esprit et de jugement, et que tous deux sont maîtres de leurs biens. Ils instituent saint Martin leur héritier universel, en donnant toutefois des biens considérables au monastère d'Atane. Après avoir indiqué en détail les vases d'or, d'argent et autres choses précieuses qu'il léguait, en marquant le prix de chacune, Yrieix affranchit un grand nombre d'esclaves des deux sexes, mariés et non mariés. D. Mabillon a inséré dans ses *Analecta*, VIII, avec la Vie du saint, cet acte précieux pour l'histoire ainsi que pour l'archéologie de cette époque. Yrieix mourut au mois de juillet 591. On célèbre sa fête le 25 août. Le monastère qu'il fonda devint plus tard une collégiale de chanoines réguliers. La ville d'Yrieix, qui s'est formée autour du couvent, est aujourd'hui chef-lieu d'un arrondissement du département de la Haute-Vienne. G—Y.

YSABEAU (ALEXANDRE - CLÉMENT), membre de la Convention nationale, appartenait à la congrégation de l'Oratoire. Il était préfet du collége de Tours; et, lorsque la révolution éclata, il en adopta les principes avec beaucoup de chaleur et devint grand-vicaire de l'évêque constitutionnel de Tours. Plus tard il renonça à la prêtrise, et se maria avec la fille d'un épicier de cette ville. Il fut nommé, en 1792, par le département d'Indre-et-Loire, député à la Convention nationale. Dans le procès de Louis XVI, il vota contre l'appel au peuple, pour la mort, et contre le sursis. Il fit souvent des rapports au nom des comités des pétitions et de correspondance; mais ce fut surtout dans sa mission de la Gironde, où il avait été envoyé avec Tallien et Baudot, qu'il acquit une funeste célébrité. Selon le langage du temps, il y mit la *terreur à l'ordre du jour* (*V.* TALLIEN). On peut juger des sentiments qu'il professait, par sa correspondance insérée dans le *Moniteur*. Dans une lettre écrite de la Réole, le 8 octobre, il annonçait l'arrestation de l'ex-député Duchatel, de Marchienne, secrétaire de Brissot, de la femme de Puisaye, *général du roi Buzot*, et d'un jeune homme nommé Mahon : puis il finissait par assurer qu'il travaillait nuit et jour, ainsi que ses collègues, *à purger le pays des scélérats qui y abondaient*. Dans une dépêche du 28 octobre, signée aussi par Tallien, on lisait ces mots :

« La punition des coupables commence et ne finira que lorsque les » chefs de la conspiration auront subi la peine due au plus grand des » crimes. Lavauguyon (administrateur de la marine) a été guillotiné aux acclamations d'un peuple » immense, etc. » Tallien ayant été rappelé sur l'accusation de modérantisme, Ysabeau eut recours à de nouveaux supplices pour se laver du même reproche. « Les arrestations » continuent, écrivait-il le 11 mars » 1794; et j'ai pris le parti de ne » plus relâcher aucun ci-devant noble, même avec les preuves de patriotisme mentionnées dans la loi » du 17 septembre (style slave), » parce qu'on peut être aisément » trompé sur ces preuves. La guillotine a fait justice d'un prêtre assermenté, coupable de royalisme; » aujourd'hui il y paraîtra une religieuse.... » La fureur d'Ysabeau s'était d'abord déchaînée contre les girondins. Prudhomme l'accuse d'avoir cherché, par des moyens infâmes, à séduire une petite fille pour savoir la retraite de Guadet. Quoi qu'il en soit, Ysabeau parut se modérer ensuite. Cet ex-oratorien, assez instruit, mais insouciant et paresseux, ne s'était comme tant d'autres jeté que par crainte dans le parti des jacobins sanguinaires, après avoir d'abord embrassé celui de la révolution par une ambition coupable. Plus occupé de littérature et des plaisirs de la table que de ses devoirs de législateur, Ysabeau eut moins de part aux cruautés qui se commirent en son nom, qu'un certain Valette, son secrétaire. Ce dernier s'enrichit tellement, en abusant du crédit de son patron, qu'il acheta depuis hôtel, voiture, terres, etc. Ysabeau, au contraire, ne fit jamais fortune. Prudhomme raconte que Valette fit signer à Ysabeau un arrêté par lequel une énorme réquisition de sucre, de café et autres denrées coloniales était frappée sur le commerce de Bordeaux, comme étant destinée pour la république. Ce secrétaire, une fois possesseur de ces objets, les vendit avec un bénéfice considérable, et tel fut le principe de sa fortune. Après avoir mérité le nom de *terroriste*, Ysabeau fut accusé de modérantisme. Le comité de salut public admit cette dénonciation, et il fut rappelé. La journée du 9 thermidor (27 juillet 1794), à laquelle il prit part avec Tallien, lui rendit quelque influence dans la Convention. Une seconde mission lui fut confiée dans la Gironde, où, par une conduite juste et ferme, il travailla à réparer le mal qu'il avait fait avec ses collègues. Il fit restituer aux familles les biens de ses victimes, et mettre en jugement le président du tribunal révolutionnaire. Ces mesures excitèrent les mécontentements des révolutionnaires de la Convention; et Lecointre de Versailles provoqua un décret portant le rappel d'Ysabeau (29 nov. 1794). Lié avec les thermidoriens, celui-ci parvint à se soutenir dans l'assemblée et même à y conserver son crédit: il fut élu secrétaire le 4 février 1795, et devint ensuite membre du comité de sûreté générale. Lors des mouvements populaires du 12 germinal an III (1er avril 1795), il signala les chefs qui les dirigeaient, et dans divers rapports présentés à la Convention, il proposa les mesures à prendre contre les terroristes; néanmoins il se rapprocha d'eux vers la fin de l'année, signala les émigrés et les prêtres comme les deux plus grands

fléaux de la république, et demanda leur déportation. A l'approche du 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795), il se déclara contre les sections de Paris, et quelques jours après il fit devant la Convention l'analyse des pièces trouvées chez Lemaître, agent royaliste. Réélu au conseil des anciens, Ysabeau parut souvent à la tribune comme rapporteur de diverses commissions. Il se prononça fortement en faveur de la majorité du directoire, à l'époque du 18 fructidor an V (4 septembre 1797). Le lendemain de cette journée il insista sur la nécessité de prendre des mesures énergiques qui *empêchassent les ennemis de la république de renouveler leurs complots.* Le ministre de la police Sotin l'ayant accusé dans ses bureaux d'avoir reçu cinquante louis pour solliciter dans une affaire, Ysabeau crut devoir monter à la tribune le 25 novembre 1797, afin de se laver de cette imputation, et il établit péremptoirement que l'assertion de Sotin n'était que le résultat d'un malentendu. Le 26 nivose an VI, il demanda des indemnités pour les accusés qui avaient été acquittés par la haute-cour nationale, et s'appitoya sur le sort de ces malheureux que, selon lui, le royalisme avait tenus pendant dix mois dans les prisons. Le 4 ventose (26 février 1798) il proposa au conseil des anciens de tenir séance pour célébrer la fête de la souveraineté du peuple, à l'exemple du conseil des cinq-cents. On le voyait alors présenter ou soutenir des motions que rejetait le plus souvent le parti modéré des conseils. C'est ainsi que le 8 ventose (26 fév. 1798) il appuya vainement la résolution de tenir les listes civiques électorales ouvertes jusqu'au 30 ventose. Dans son discours il parla contre la liberté de la presse tant redoutée des despotes révolutionnaires. Il fit ensuite une longue diatribe sur la corruption des mœurs de la nation; puis rappelant les dangers qu'avaient courus les républicains au 18 fructidor, il ajouta que si Pichegru n'avait pas compté sur cette profonde corruption, il n'aurait pas tenté de s'élever à la dictature sur les cadavres des amis de la république. La résolution fut rejetée comme anarchique et contraire à la constitution. Ysabeau fit encore un rapport sur la seconde organisation de l'école des travaux publics instituée en 1795, et qui prit alors le nom d'école polytechnique. Là se termina sa carrière législative. A sa sortie du conseil des anciens, il fut nommé par le directoire exécutif, substitut du commissaire du directoire près de l'administration des postes de Bruxelles (10 juin 1798). Lors des événements de 1814 il occupait à Paris un modique emploi dans l'administration générale de cette partie du service public. Ses antécédents politiques lui firent perdre cette place. Ysabeau mourut pauvre et obscur à Paris en 1823. D—R—R.

YSBRANDT, voyageur. *V.* IDES.

YSEMBOURG (le prince WOLFGANG ERNEST D'), naquit le 17 novembre 1735, et mourut le 3 février 1803, après s'être illustré pendant quarante-trois ans, par une administration aussi sage que bienfaisante. Il avait aboli la servitude dans ses états; et, malgré les guerres cruelles qui y portèrent long-temps la dévastation, il embellit la ville d'Offenbach, sa résidence, et assura le bonheur de son peuple, en favorisant les arts, les sciences, l'agriculture et tous les genres d'industrie. Il

fut, parmi les princes d'Allemagne, un des premiers qui firent la paix avec Buonaparte; et il la conclut à des conditions assez avantageuses.

G—y.

YSENDOORN (GILBERT), professeur de philosophie, né à Ede, dans le Vélan, le 3 décembre 1601, fut orphelin de bonne heure, et fit néanmoins d'excellentes études au collége d'Harderwick, où il apprit le latin, le grec et l'hébreu. Il visita ensuite, pour acquérir de nouvelles connaissances, les académies de Groningue, de Francker, de Leyde, puis celles de Sedan et de Saumur qui étaient alors très-célèbres. Il passa deux ans à Paris, s'y occupant uniquement de l'étude de la philosophie, et fut reçu docteur dans cette capitale, en 1620. Il se rendit alors à Marseille, puis en Espagne et en Italie. Revenu dans sa patrie, en 1629, il fut nommé professeur de philosophie à Deventer, puis à Harderwick, où il mourut en 1655. On a de lui : I. *Effatorum philosophicorum centuriæ duæ*. II. *Compendium logicæ peripateticæ*. III. *Physiologia logica et Ethica peripatetica*. IV. *Medulla physicæ generalis et specialis*. Z.

YU, premier empereur de la dynastie chinoise des Hia, naquit la cinquante-sixième année du règne de Yao (2298 avant notre ère). Il était fils de Pé-kouen, l'un des principaux officiers de la cour de ce prince, et descendait de l'empereur Hoang-ti. L'étendue de ses connaissances que relevaient encore sa douceur et sa modestie, lui mérita de bonne heure l'estime publique. Chun, ayant été chargé par l'empereur Yao de remédier aux dégâts causés par la grande inondation, mena Yu dans la visite qu'il fit des pays submergés. A son retour il l'établit intendant des travaux publics à la place de Pé-kouen son père, et lui laissa le soin d'ordonner les mesures nécessaires pour remplir les intentions de l'empereur. Yu s'acquitta de cette tâche difficile avec beaucoup d'habileté. Il élargit le lit des rivières, leur ouvrit des passages en coupant des montagnes, et les rendit navigables en conduisant leurs eaux à la mer. Après avoir rétabli les communications entre les neuf provinces qui formaient alors l'empire de la Chine, il fut chargé de les visiter pour en examiner le sol, et déterminer, d'après leur degré de fertilité, les tributs et les redevances de la manière la plus équitable. En récompense de ses services, Yu fut élevé, ainsi que ses deux frères, à la dignité de prince; et l'empereur lui assigna le pays de Hia, dont sa famille prit le nom dans la suite. Chun, à son avénement au trône, nomma Yu son premier ministre, et le força d'accepter un poste que celui-ci croyait au-dessus de ses talents. Quelque temps après, Chun, sentant ses forces diminuer, jeta les yeux sur Yu pour le déclarer son successeur; mais Yu lui dit : « Je n'ai point les » qualités nécessaires pour un rang » si élevé. Kao-yao (1) est le seul » parmi les grands, capable de marcher sur vos traces. Personne n'a » mieux servi l'état et n'a su mieux » gagner le cœur et l'estime du peuple. Votre choix doit tomber sur » lui. » Malgré toutes ses instances, Yu fut obligé de céder à la volonté de l'empereur; et Chun se l'associa solennellement l'an 2223 avant notre ère. Ce choix eut l'approbation générale. Les Yeou-miao, peuple

(1) C'était l'un des principaux officiers de Chun et l'un des meilleurs ministres que la Chine ait eus à cette époque.

turbulent, refusèrent seuls de le reconnaître, et se révoltèrent comme ils l'avaient fait à l'élévation de Chun. Yu marcha contre les rebelles, et parvint à les soumettre sans répandre une seule goutte de sang. Après la mort de Chun (l'an 2205 avant notre ère), Yu offrait de céder le trône au fils de son bienfaiteur; mais les grands s'opposèrent à son dessein, et le forcèrent de prendre les rênes du gouvernement. Il était alors âgé de quatre-vingt-treize ans; et, quoique d'une constitution robuste, les fatigues avaient tellement épuisé ses forces, qu'il pensa bientôt à se donner un collègue pour l'aider à supporter le poids des affaires. Il s'associa Pe-y, ministre vertueux, dont il avait apprécié depuis long-temps la capacité. Les peuples des frontières, à l'imitation de leurs voisins, rendaient un culte superstitieux aux esprits malfaisants dont ils se croyaient environnés. Yu, pour les désabuser, fit fondre neuf grands vases de métal, sur lesquels il fit graver la carte de chaque province, entourée de figures hideuses. Les Chinois s'habituèrent à regarder ces figures comme celles des monstres que les barbares avaient en vénération, et cessèrent de les adorer. Sans cesse occupé d'améliorer le sort de ses sujets, ce prince voulut encore une fois visiter les différentes provinces pour recueillir les observations des sages et remédier aux abus. Ce voyage, dont il ne devait pas voir le terme, dura trois ans. A son entrée dans le pays de Tsang-ou, il aperçut, sur le chemin, le corps d'un homme récemment assassiné. Il descendit aussitôt de son cheval, et, s'approchant du corps, il se mit à pleurer, disant : « Que je suis » peu digne de la place que j'occupe ! » je devrais avoir un cœur de père » pour mon peuple; et ma vigilance » l'empêcherait de commettre des » crimes qui retombent sur moi. » Quelque temps après ayant rencontré une bande de criminels qu'on menait en prison : « Hélas ! s'écria- » t-il, sous les règnes de Yao et de » Chun, les peuples se modelaient » sur les vertus de ces grands princes; sous mon règne, chacun se » laisse aller à ses propres inclinations, et ne fait que ce qu'il veut. » Lorsqu'il eut traversé le fleuve Kiang, on lui présenta une boisson de riz qu'il trouva bonne; mais, remarquant qu'elle pouvait troubler la raison, il ordonna que celui qui l'avait inventée fût banni de la Chine à perpétuité. Ce prince mourut à Hoei-ki, l'an 2198 avant notre ère, à l'âge de cent ans. Il fut inhumé sur une montagne à deux lieues de Chao-hing. Des soldats sont encore aujourd'hui préposés à la garde de son tombeau. D'après les dispositions de Yu, Pe-y devait lui succéder; mais ce prince s'empressa de céder ses droits au trône à Ti-ki, fils de Yu. C'est le premier exemple qu'on trouve dans l'histoire chinoise d'un fils succédant à son père. Jusqu'alors l'empire avait été, en quelque manière, électif; depuis il fut héréditaire. Les divers ouvrages que l'on attribue à Yu sur l'*agriculture* et sur les *mathématiques* sont supposés. Le chapitre du Chou-king intitulé : *Yu koung*, c'est-à-dire les travaux de Yu, est, suivant le P. Gibot (*Mémoires des missionnaires*, VIII, 148) le plus beau monument de l'antiquité dans ce genre. L'*Inscription* qui porte le nom de Yu, soit que ce prince l'ait fait graver lui-même, soit qu'elle ait été placée en son honneur par quelqu'un de ses successeurs, est la plus

ancienne de la Chine. Elle existait encore sur un rocher du Hou-kouang, dans le neuvième siècle de notre ère. Mais le rocher s'étant brisé, on en a fait une seconde copie qui diffère peu de la première, et qui se voit à présent sur ce second rocher. La Bibliothèque du roi, à Paris, possède des copies figurées de l'ancienne et de la nouvelle inscription. La forme des caractères de l'inscription de Yu est singulière et même unique. Ils n'ont que peu de rapport avec les plus anciens caractères chinois que l'on connaisse, et moins encore avec les modernes. Ce précieux monument a été publié par M. Jos. Hager (*Voy.* ce nom dans la *Biographie des hommes vivants*, III, 356), sur une copie envoyée par le P. Amiot à la bibliothèque royale, Paris, 1802, gr. in-fol. Le savant éditeur l'a fait précéder d'une dissertation sur les changements que les caractères chinois ont éprouvés, et y a joint, outre les anciens caractères attribués à Yu et gravés sur des pierres antiques que l'on conserve au collége impérial de Pé-king, trente-deux formes des mêmes caractères tirées d'un ouvrage extrêmement rare à la Chine même, et dont le seul exemplaire que l'on connaisse en Europe appartient à la Bibliothèque du roi; mais on trouve sur ce sujet des recherches bien plus approfondies dans la dissertation allemande de M. Klaproth, intitulée *Inschrift des Yü*, Berlin, 1811, in-4°. W—s.

YVAN (Antoine), fondateur de l'ordre des religieuses de la *Miséricorde*, naquit à Rians, bourg de Provence, du diocèse d'Aix, le 10 novembre 1576, de parents pauvres, mais pieux. Il n'avait que trois ans quand son père mourut de la peste; et il ne fut pas atteint de la contagion, quoiqu'il n'eût pas cessé de partager le lit paternel, pendant toute la maladie. A peine âgé de sept ans, il prouva son inclination pour l'étude, lorsque, privé, à cause de son indigence, de l'avantage de fréquenter les écoles, il allait chez les jeunes écoliers, les conjurer de lui apprendre à lire. Si la pauvreté de son habit lui faisait refuser l'entrée de leurs maisons, il demandait leurs leçons dans la rue, les payant de quelques fruits que sa mère lui avait donnés pour son dîner. Devenu enfant de chœur de sa paroisse, il sut s'attacher quelques prêtres qui lui fournirent enfin les moyens d'apprendre à lire. Après quelques années, il entra au service des PP. Minimes de Pourrières; et là, porté par sa seule inclination, il s'appliqua à peindre et à graver, et apprit seul les éléments de ces deux arts. De telles dispositions ne pouvaient qu'intéresser ses maîtres. Ils lui donnèrent les premiers principes de la langue latine. Forcé par une disette de quitter le couvent, après avoir passé dix jours dans un bois à vivre de racines, il se rendit à la petite ville de Pertuis, où, commençant l'éducation de quelques gentilshommes; il eut l'occasion d'avancer la sienne. Il se perfectionna surtout dans la peinture. Le soin de ses affaires lui imposait quelquefois la nécessité de passer les nuits à l'étude; mais il persévéra dans les sentiments et les pieuses pratiques qu'il avait pris aux Minimes de Pourrières. Son indigence l'ayant contraint de quitter Arles, où il s'était rendu pour faire sa philosophie, il alla à Avignon, où César de Bus le reçut avec joie dans la congrégation de la Doctrine chrétienne, récemment fondée. Mais comme on ne voulait l'oc-

cuper qu'au service domestique, il la quitta, et devint précepteur à Carpentras, où il fréquenta le collége. De Carpentras il vint à Lyon où il resta peu, parce que l'emploi de maître d'écriture ne lui laissait pas assez de loisir pour l'étude; et il retourna en Provence, où il fut enfin ordonné prêtre, à l'âge de trente ans, en 1606. Il se rendit alors à Rians, pour consoler et soulager la vieillesse indigente de sa mère. Là il ne rougit pas de la modeste fonction de maître d'école. Ses supérieurs, édifiés de ses vertus, lui donnèrent des emplois plus dignes de son zèle et de ses talents. Ils le nommèrent à la cure de Verdire, d'où il passa bientôt à celle de Cotignac. Ses sermons étaient suivis, quoique simples et composés sans prétention. Quelqu'un lui persuada d'y mettre plus d'étude, et d'y observer un peu plus les règles et la politesse du langage. Il écouta ce conseil; puis, se reprochant comme une faute cette concession faite à la vanité, il consulta un saint prêtre qui l'animait à la vertu, se démit de sa cure, et se fit ermite. Après avoir passé neuf ans dans la solitude, il alla s'établir à Aix, et s'y livra au ministère et à la prédication. Ses sermons attirèrent un si grand nombre d'auditeurs, que l'église se trouvant trop petite, il fut obligé de prêcher au dehors. Le célèbre Gassendi se faisait un devoir d'y assister; et il devint l'apologiste le plus zélé du prédicateur. Les vertus et la charité d'Yvan éclatèrent surtout dans cette ville, quand elle fut affligée par une peste violente. Enfin il entra chez les PP. de l'Oratoire. Le précis rapide d'une vie qui offre tant de vicissitudes montrerait un homme inconstant et léger, et non un prêtre vertueux et simple, si nous ne devions pas dire que, dans toutes ses démarches, il céda aux inspirations de la Providence et de la plus ardente charité. L'année 1633 offre l'époque la plus remarquable de sa vie apostolique. Il forma alors, avec le secours de Marie-Madeleine de la Trinité, l'ordre nouveau des *religieuses de N.-D. de Miséricorde*, dont la pierre fondamentale fut *Madeleine Martin*, dite *de la Trinité*. Le but principal de l'institut était de recevoir toutes celles qui se présenteraient avec une véritable vocation; et c'était l'objet d'un quatrième vœu. La congregation fut approuvée sous la règle de saint Augustin, et s'étendit principalement dans le midi de la France. Les religieuses furent aussi établies à Paris par le célèbre abbé Olier. Cette fondation appela le P. Yvan dans la capitale; et ce fut à Paris qu'il mourut, le 8 octobre 1653. La fin de sa vie fut éprouvée par des infirmités graves. On peut consulter son Éloge, par le P. Léon, carme, in-12; sa Vie, par Gilles Gondon, in-4°.; ses Lettres et surtout sa Vie, par l'abbé de Montès, Paris, 1787, in-12. Le P. Yvan avait composé différents livres de piété, écrits avec une extrême simplicité, entre autres : *Conduite à la perfection chrétienne*, et d'autres ouvrages, dont le recueil a été publié par le P. Léon et par Gilles Gondon. B—c—e.

YVAN-BERUDA. *Voy.* YANEZ DE LA BARBUDA.

YVER (JACQUES), sieur de Plaisance, gentilhomme poitevin, naquit à Niort en 1520. Piqué du reproche que les Italiens faisaient aux Français de n'être que de serviles imitateurs dans leurs ouvrages, il publia, en 1572, un roman intitulé le *Printemps d'Yver*, qui contient cinq *his*

toires discourues par cinq journées, en une noble compagnie au château du Printemps. Le livre est dédié *aux belles et vertueuses demoiselles de France*, en faveur desquelles, *ayant la main trop faible pour tenir la plume de cygne, il prit la plume d'un passereau*. On y trouve une imagination assez vive, des situations intéressantes, de l'aisance et de la facilité dans le style, et un ton de conversation bien soutenu. Les vers qui suivent ce roman n'ont pas le même mérite. Yver se proposait de publier d'autres ouvrages, lorsque la mort le surprit à la fleur de son âge. T—D.

YVES (SAINT), évêque de Chartres, naquit dans le Beauvoisis, de parents nobles, et reçut ses premières leçons à l'abbaye du Bec, sous le fameux Lanfranc. Il avait déjà acquis une grande considération en 1078, puisque, à cette époque, ce fut par ses avis que Guy, évêque de Beauvais, fit bâtir, dans un faubourg de cette ville, un monastère destiné à former une communauté de chanoines qui, par la régularité de leur conduite, rappelassent toute la discipline de la primitive église. Le jeune Yves avait observé que la plupart des chanoines s'étaient beaucoup relâchés dans leurs mœurs; et, lorsqu'il eut réussi à communiquer ses projets à son évêque, il se décida à embrasser la vie religieuse, et fut lui-même un des fondateurs et des premiers modèles de cette abbaye de Saint-Quentin de Beauvais, si célèbre par la sévérité de la discipline et la régularité des mœurs. Il lui donna la plus grande partie de son patrimoine, pour augmenter sa dotation; et il y enseigna les sciences humaines et sacrées; enfin pendant quatorze ans il gouverna cette maison avec tant de succès, que l'on venait de tous côtés lui demander des conseils et des disciples pour fonder de nouveaux chapitres, ou pour réformer les anciens (1). C'est de là qu'il fut tiré, en 1091, pour être élevé sur le siége épiscopal de Chartres. Le clergé et les fidèles l'avaient unanimement élu; le pape avait consenti à son élévation, et le roi Philippe lui avait donné le bâton pastoral en signe d'investiture. Cependant l'archevêque de Sens ayant refusé de le sacrer, Yves se rendit à Rome, avec les députés de Chartres; et le pape Urbain II le sacra évêque. L'archevêque, irrité, assembla un concile à Étampes : Yves, accusé d'avoir offensé le roi en s'adressant au pape, et d'avoir violé les droits de l'Église gallicane, fut déposé, et son prédécesseur rétabli. Urbain II annula la procédure, confirma Yves dans la possession de son siége, et interdit l'usage du *pallium* à l'archevêque. L'évêque de Chartres jouit ainsi paisiblement de la dignité épiscopale, et ses vertus autant que ses lumières l'eurent bien-

(1) Cette maison de Saint-Quentin envoya diverses colonies, sur la demande des évêques, fonder de semblables établissements de la vie commune, et voilà pourquoi Yves est regardé comme un des plus illustres réformateurs de l'ordre canonique; mais mérite-t-il le titre de restaurateur des chanoines réguliers de Saint-Augustin? Vincent de Beauvais, Onuphre, saint Antonin et autres, le lui donnent; Thomassin le lui refuse. Au lecteur curieux d'étudier ce point remarquable de la vie d'Yves, nous indiquons spécialement le chapitre quatorze du second tome de l'*Histoire des ordres monastiques* d'Helyot. Tous prétendent qu'Yves fut le premier abbé de Saint-Quentin; il faut donc, ou qu'il ait pris l'habit ailleurs, ou que ce couvent ait été formé d'une association nouvelle, et alors on pourrait conclure que l'abbaye de Saint-Quentin était chef-lieu de congrégation. Néanmoins Godescard dit qu'Yves y prit d'abord l'habit, et n'en devint supérieur que quelque temps après. Pendant qu'il y demeurait il enseigna publiquement la théologie et expliqua l'Écriture sainte; de là lui est venu le titre de maître et de docteur. De cette école sortirent de savants sujets qui remplirent même des siéges épiscopaux. Il paraît que ce fut dès ce temps qu'Yves commença à publier divers écrits remarquables par l'érudition, et qui étendirent au loin sa réputation. B—C F.

tôt réconcilié avec ceux qui s'étaient laissé entraîner à des préventions contre lui. Mais de nouvelles tribulations l'attendaient : le roi Philippe, voulant repudier la reine Berthe, de laquelle il avait deux enfants, et épouser Bertrade, troisième femme du comte d'Anjou, demanda l'avis des évêques. Yves, invité à la conférence dans laquelle on devait délibérer sur une question si délicate, détourna courageusement le roi, et refusa d'aller à Paris, où les noces illégitimes devaient être célébrées. Philippe, entraîné par sa passion, épousa Bertrade, fit mettre Yves en prison, et piller les terres de son église. Le pape, instruit de ce qui se passait, écrivit aux évêques de France. Yves, qui craignait que ces lettres n'occasionnassent des mouvements séditieux contre Philippe, empêcha qu'elles ne fussent publiées ; et la ville de Chartres se disposant à prendre les armes, pour délivrer son évêque, il s'y opposa, ne voulant point devoir sa délivrance à de pareils moyens. Le roi, afin de faire approuver son mariage, avait convoqué un concile à Reims, pour le 18 septembre 1094 ; Yves, sachant bien qu'il ne pourrait parler librement, refusa de s'y rendre. Cependant il assista, en 1095, au concile de Clermont, que le pape Urbain II présida, et se trouva encore, en 1104, à celui de Beaugenci, qui fut présidé par un légat apostolique, chargé d'absoudre le roi Philippe. Il voulut ainsi mettre en usage tous les moyens de rappeler le monarque à ses devoirs. Voyant toutes ses peines inutiles, il regretta les jours de paix et de bonheur qu'il avait passés dans le cloître, et il pria le pape d'accepter sa démission. Le pontife s'y refusa en disant qu'à la vérité l'episcopat n'était point nécessaire à Yves, mais qu'Yves était nécessaire à l'épiscopat et à toute l'Église, qui ne pouvait plus se passer de ses services. Cependant, après tant de peines et de tribulations, le saint prélat eut la consolation de voir son souverain réconcilié avec l'Église par l'absolution de son excommunication que lui donna Lambert, évêque d'Arras, délégué par le pape. Yves avait eu une grande part à cette réconciliation, et elle ajouta beaucoup à son crédit dans tout le royaume (2). Philippe étant mort le 11 juillet 1108, Yves conseilla de sacrer au plus tôt son fils Louis, parce que l'on craignait quelques seigneurs, dont ce jeune prince avait réprimé les violences. L'autorité, l'expérience de

(2) Après la mort d'Urbain II, saint Yves adopta des principes de douceur et d'indulgence, qui semblent fort opposés à ceux qui l'avaient dirigé jusqu'alors ; mais ils ne furent sans doute que le résultat de grandes réflexions et de hautes considérations que lui inspira le desir de ramener la paix dans le royaume. Les lettres qu'il écrivit au pape, à cette époque, en sont la preuve, notamment celles qu'il adressa à Pascal II. Ce fut probablement par ces lettres que le pontife se décida à accorder aux évêques les autorisations nécessaires pour donner l'absolution à Philippe et à Bertrade. Alors Berthe, première femme de Philippe, n'existait plus. On découvrit que Foulques, comte d'Anjou, avait épousé Bertrade du vivant d'une première femme qu'il avait répudiée ; de là on voulut bien conclure que son mariage avec Bertrade était nul, et, pour terminer cette désastreuse affaire, on admit le divorce entre lui et Bertrade. Par ce moyen tout fut concilié, et l'excommunication fut levée dans l'assemblée des évêques tenue à Paris le 30 novembre 1104. C'est ce qui doit paraître surprenant, après tous les scandales et tous les débats qui eurent lieu pendant les douze années qui virent les papes, le roi et les évêques de France se combattre mutuellement, les uns pour rompre une union illégitime, les autres pour la conserver malgré les peines ecclésiastiques qu'on leur infligeait. Mais ce qui est plus étonnant encore, c'est que Philippe et Bertrade se rendirent ensuite auprès du comte Foulques d'Anjou, et en furent reçus avec les plus grands honneurs. Philippe vécut peu d'années après la fin des troubles dont il avait été l'instrument ; et Bertrade, fatiguée de toutes les agitations et de toutes les tribulations qui avaient tourmenté son existence, se retira dans le couvent de Hautes-Bruyères, au diocèse de Chartres, où elle se fit religieuse, et où elle termina ses jours. H—x.

l'évêque de Chartres firent impression; on suivit son avis, et le sacre se fit à Orléans, par le ministère de l'archevêque de Sens, assisté de plusieurs évêques, parmi lesquels se trouvait saint Yves. La cérémonie n'était pas encore achevée, quand les députés de l'église de Reims arrivèrent avec une protestation. Yves écrivit à ce sujet une lettre circulaire adressée à l'Église romaine et à celle de France; il y faisait voir que le sacre du roi Louis ne pouvait être attaqué par aucun motif pris dans la raison, dans la coutume et dans la loi. A cette époque la question de l'investiture était vivement agitée; Yves, tâchant de tenir un sage milieu, s'affligeait de voir l'autorité séculière empiéter sur les libertés de l'Église; d'un autre côté, il blâmait les ecclésiastiques qui méprisaient l'autorité temporelle, et qui donnaient l'exemple de la désobéissance. Ce prélat mourut le 23 décembre 1115, après avoir occupé avec gloire le même siége pendant vingt-trois ans. Il fut enterré dans son monastère de Saint-Jean en Vallée, près de Chartres, qui était une espèce de colonie de celui de Saint-Quentin. Son corps y resta jusqu'au seizième siècle, époque à laquelle les Calvinistes le déterrèrent pour le brûler, et jetèrent ses cendres au vent. Cependant Godescard dit que l'on conserve à Chartres, dans une châsse, les reliques de saint Yves (3). Quoique sincèrement attaché au siége apostolique, Yves n'oublia jamais ce qu'il devait à son roi; et les tribulations n'ébranlèrent point sa fidélité. Le zèle qu'il déploya en faveur des mœurs et de la religion, contre le mariage illégitime de Philippe Ier., l'a fait accuser injustement d'un trop servile dévouement à la cour de Rome. Son courage, dans cette circonstance importante, toutes les persécutions qu'il subit, et auxquelles il s'était volontairement exposé, ne pouvaient avoir d'autre but, et n'eurent pas d'autres résultats que le triomphe de la religion et des bonnes mœurs (4). On peut comparer le rôle que saint Yves remplit alors dans l'Église de France, par son zèle, sa fermeté et son savoir, au rôle que saint Bernard y joua un peu plus tard, et à celui que notre grand Bossuet a rempli naguère avec tant d'honneur. Au milieu de ces persécutions et de ces utiles travaux, saint Yves ne négligea rien de ce qui pouvait illustrer son épiscopat. Déjà, sous Fulbert, un de ses prédécesseurs, les écoles de Chartres avaient acquis une grande célébrité; saint Yves mit tous ses soins à y ajouter encore. Il choisit pour les diriger les plus habiles professeurs, tels que les deux Bernard, Vulgrin, Hugues de Char-

(3) Godescard est dans l'erreur. Tous les manuscrits attestent qu'il fut impossible de reconnaître les reliques ou ossements de saint Yves, lors des recherches que l'on en fit dans les décombres de ce monastère, après le départ des huguenots. H-N.

(4) Philippe et Bertrade, non contents d'avoir privé saint Yves des revenus de son évêché, le réduisirent à un tel état de dénûment et de misère, qu'il ne lui resta pas même de pain. Peu satisfaits de cet abus de leur pouvoir, ils le firent emprisonner par le fameux Hugues du Puiset, vicomte de Chartres, qui, trop fidèle ministre de leur vengeance, osa emmener le saint évêque de Chartres dans son château de Puiset, où il le retint étroitement jusqu'en 1094, sans humanité et sans aucun égard pour sa haute dignité et ses éminentes vertus (*Voyez* PUISET, au Supplément). Tous les faits et tous les détails qui concernent le divorce de Philippe Ier. avec Berthe, et le mariage avec Bertrade de Montfort, qui en fut la suite, sont du plus haut intérêt, et se trouvent développés avec le soin et l'étendue les plus désirables dans l'excellente dissertation de D. Brial, sous le titre d'*Examen critique des historiens qui ont parlé du divorce de Philippe* Ier., lu à l'Institut le 5 juillet 1805, et inséré dans le tome XVI du *Recueil des hist. des Gaules*, 1814, in-fol., pag. 38 et suiv. H—N.

tres, Samson de Mauvoison, qui fut depuis archevêque de Reims, et autres non moins célèbres. Son église cathédrale n'était pas encore terminée ; il ne se contenta pas de l'achever sur le plan tracé par ses prédécesseurs, il en augmenta beaucoup les embellissements. Il reçut de la munificence de Mathilde, reine d'Angleterre, des cloches, qui se firent entendre les premières, depuis l'incendie du 7 sept. 1020. C'est à cette occasion qu'il adressa à cette princesse sa belle épître 142. Il fit construire à ses frais le superbe jubé qui séparait la nef d'avec le chœur : ce jubé, dans lequel fut depuis élevé le trône où Henri IV, rayonnant de gloire, apparut au peuple chartrain lorsqu'il reçut l'onction sainte en 1594, fut détruit en 1763, pour faire place à de nouvelles décorations. C'est sous le même épiscopat, vers l'an 1080, que l'église de Chartres fut ornée du magnifique portique méridional qui fait encore aujourd'hui l'admiration des artistes et des antiquaires, et que l'on doit à la générosité de Jean Cormier, dit le *Sourd*, médecin du roi Henri Ier., et l'un des plus savants hommes qui aient pris naissance dans la ville de Chartres (*V.* CORMIER, au Supplément). Le pape Pie V permit aux chanoines réguliers de l'église de Latran de célébrer, le 20 mai, la fête de saint Yves. Sa *Vie*, écrite par le P. Fronteau, génovéfain, parut à la tête de ses *Œuvres*, Paris, 1647. Elle a été réimprimée à Hambourg, 1720, et à Vérone, 1733. On remarque, dans la collection des Œuvres de saint Yves : I. Le *Décret* ou *Recueil de règles ecclésiastiques* qui y tient la première place. Avant lui, Isidore de Séville et Burchard de Worms avaient fait une collection de canons et d'épîtres décrétales (*Voyez* BURCHARD, VI, 285) ; mais ils avaient oublié d'extraire les passages qui ont rapport à l'Eucharistie. Ce mystère ayant été vivement attaqué par Bérenger, dans le siècle où vivait Yves, ce prélat ajouta à son *Décret* l'indication des lieux qui servent à établir la présence réelle. Son *Décret* est divisé en dix-sept parties. Dans la seconde, il traite fort au long du sacrement de l'autel, de la sainte communion, de la célébration de la messe ; d'où il passe aux autres sacrements. Dans la cinquième partie, il établit la primauté de l'Église romaine et les droits des métropolitains et des évêques. Ce *Décret* parut d'abord à Louvain, 1561, in-fol. On allait en donner une autre édition ; le P. Fronteau, qui l'arrêta, revit le texte sur d'excellents manuscrits des abbayes de Saint-Victor et de Saint-Germain, d'après lesquels fut publiée, avec des notes savantes, l'édition indiquée ci-dessus (*Voy.* sur cette édition l'article SOUCHET, XLIII, 167). II. La *Pannormie* (5), qui est une collection de canons et de décrets divisée en huit parties, et qu'Yves semble avoir composée avant son grand *Recueil*, parut d'abord à Bâle, en 1499, in-4°. ; et à Louvain, en 1557, in-8°. III. Les *Lettres* d'Yves, au nombre de deux cent quatre-vingt-huit, imprimées d'abord à Paris, 1585, in-4°., et

(5) Baillet dit que *Pannormia* est un mot *hybride*. Il pense que l'auteur aurait mieux fait de mettre *Pannomia*, du moins le P. Possevin pense qu'il faut lire ainsi. Alors il viendrait évidemment de Πᾶν et de Νόμος, et ce qu'il contient justifie cette étymologie. Mais ne peut-on pas dire que le mot *Pannormie* est formé du mot grec Πᾶν et du mot latin *Norma* ? Les exemples de ces sortes de compositions ne sont pas rares, et le sens est le même. B—c—v.

1610, in-8°., forment le second tome des *Œuvres* publiées par le P. Fronteau. Duchesne a inséré, dans ses *Historiens de France*, celles qui, au nombre de cinquante-cinq, ont rapport à l'histoire de France (6). Les autres sont également précieuses, parce qu'elles servent à éclaircir notre histoire ecclésiastique. Quelques-unes concernent le mariage de Philippe avec Bertrade. Elles sont adressées au roi lui-même et à tous les évêques que le prince avait invités à ses noces. Yves ayant été jeté en prison, ses diocésains voulaient se soulever et attaquer Hugues, vicomte de Chartres, qui avait fait l'arrestation par ordre du roi : le prélat les conjura de rester en paix, étant bien résolu de mourir en prison, plutôt que d'être la cause de quelque trouble. Le pape Urbain II ayant fait aux évêques de France de vifs reproches, sur ce qu'ils abandonnaient ce généreux pontife, Yves, à qui le paquet fut adressé, le retint, craignant que son contenu n'occasionnât quelque soulèvement dans le royaume. Par la Lettre 28e., il répond au roi Philippe, qui lui avait enjoint de venir le trouver ou à Chaumont ou à Pontoise, avec les troupes qui formaient le contingent de l'évêché de Chartres. Le saint évêque prie le prince de lui permettre de ne pas obéir : « Je ne pourrais, » lui dit-il, me dispenser de vous » parler de ce mariage que vous » avez contracté avec Bertrade, » que vous gardez, malgré la dé- » fense du pape; je ne serais point » en sureté dans votre cour, où » j'aurais pour ennemi un sexe » qui ne sait point pardonner, » même à ses amis. » La Lettre 189 est une circulaire relative au sacre de Louis-le-Gros. Yves y avance que l'on avait eu raison de sacrer roi celui à qui le royaume appartenait par droit d'hérédité, et qui depuis long-temps avait été unanimement élu par les évêques et par les grands du royaume; qu'aucune loi ne fixait à Reims le sacre de nos rois; que, sous la première race, les enfants de Clotaire Ier. n'avaient reçu ni bénédiction ni couronne de l'archevêque de Reims; que, sous la seconde dynastie, Louis, fils de Louis-le-Bègue, avait été couronné à l'abbaye de Ferrières; qu'Eudes avait été sacré par Gauthier, archevêque de Sens, Raoul à Soissons, et Louis d'Outremer à Laon; que, sous la troisième race, Robert avait été sacré à Orléans, et Hugues (7), son fils, à Compiègne; que, quand même l'église de Reims aurait eu, d'après un privilége particulier, le droit de sacrer nos princes, cela n'aurait pu avoir lieu dans les circonstances présentes, l'archevêque n'étant point intronisé, et un interdit ayant été jeté sur la ville; qu'enfin le sacre de Louis ne pouvait se différer sans compromettre le bonheur du royaume et la paix de l'Église. La Lettre 202 contient un refus très-dur à une demande assez bizarre de deux peaux d'hermines que lui avait adressée

(6) La cinquième qui est adressée à Adèle, comtesse de Chartres, femme puissante et impérieuse, avait long-temps présenté des incertitudes : saint Yves y reproche avec beaucoup de prudence et de modération à cette princesse la protection qu'elle accordait à *Adalais* sa cousine germaine, qui vivait en adultère avec *Guillaume*. Quel était ce comte *Guillaume*? saint Yves ne le désigne pas, et les commentateurs de ses œuvres n'avaient pu le découvrir; mais D. Brial l'a entrepris dans ses *Recherches historiques pour parvenir à l'intelligence de la cinquième lettre d'Yves de Chartres*, insérées au tom. 3, pag. 56-71 de l'Hist. et Mém. de l'institut royal, classe d'hist. et littér. anc., et il ne doute pas que ce ne soit *Guillaume de Breteuil*.
H—n.

(7) Ce prince, couronné en 1017, à Compiègne, mourut avant le roi Robert, son père; son frère Henri fut sacré à Reims.
G—y.

le roi Louis-le-Gros. « Il ne sied pas » à la majesté royale, répondit le » prélat, de demander aux évêques » des ornements qui ne servent qu'à » la vanité; et il sied encore moins » à un évêque de les donner à un » roi. Je n'ai pu lire sans rougir la » lettre par laquelle vous me les » demandez; et j'ai eu peine à croire » que vous l'ayiez écrite.... » Les usages du temps, et la situation du clergé de France à cette époque, peuvent seuls faire comprendre un tel langage de la part d'un évêque à son souverain. Les Lettres 233 à 238 contiennent, sur la grande question de l'investiture, des principes sages, éloignés de toute exagération. Yves ne cherchait point à excuser le pape Pascal II qui avait conféré le droit d'investiture à l'empereur Henri V; mais, ajoutait-il, ce pontife ayant été forcé par la nécessité, il n'appartient qu'à Dieu de le juger. Du reste, il croyait que l'investiture, à laquelle prétendaient les autorités temporelles, était une usurpation sacrilége, mais qu'il fallait la tolérer quand il y avait à craindre de plus grands maux. Dans plusieurs autres lettres, Yves répond à des cas de conscience qui lui ont été proposés. Il jouissait d'une telle considération dans l'Église de France et au dehors, que les évêques et les ecclésiastiques le consultaient de toutes parts. Les réponses qu'il donnait prouvent sa sagesse et l'étendue de ses connaissances. IV. Vingt-quatre *Sermons* sur les principaux mystères de la foi, sur les grandes fêtes de l'Église, sur l'Oraison dominicale, sur le Symbole des apôtres et sur les autres objets de la religion. Ils avaient d'abord paru à Cologne, 1568; à Rome, 1591, in-fol.; et dans la *Bibl. patr.*, Paris, 1647. V. Le *Micrologue* ou *observations sur les rites et offices ecclésiastiques*, parut à Paris, en 1510, in-4°., et 1527, in-24; à Rome, 1590; à Anvers, 1565, in-8°.; à Cologne, 1558; dans la *Bibl. patr.*; enfin dans l'édition générale du P. Fronteau. On peut diviser le *Micrologue* en deux parties : la première concerne la célébration de la messe, et la seconde les différentes pratiques de l'Église romaine à l'époque où vivait saint Yves. Il ne se contente point d'y rapporter la liturgie et la lettre des cérémonies, pratiquées dans la célébration des offices divins; il en donne encore des raisons mystiques, qui en général sont très-solides. Il avait puisé dans les livres liturgiques, écrits par saint Grégoire, par Amalaire et par d'autres anciens. Il cite à la vérité les fausses Décrétales, soit dans le Micrologue, soit dans ses Lettres, soit dans son Décret, soit dans sa *Pannormie*; mais il fonde surtout ses décisions sur l'Écriture sainte, sur les canons des conciles, sur les témoignages des Pères, et sur les lois civiles. Les questions de morale, de droit et de discipline, y sont toujours sagement résolues. Yves s'y montre aussi savant canoniste que profond théologien, mêlant dans ses décisions la douceur à la sévérité, et laissant à ceux qui le consultaient liberté entière de préférer leur sentiment au sien. Ayant écrit à Aldebert, évêque du Mans, une lettre qui pouvait offenser ce prélat, il lui en adressa depuis plusieurs autres qui sont pleines d'affection, d'estime et de respect, cherchant ainsi à effacer les premières impressions qu'il pouvait avoir produites. Quelques-unes de ses lettres sont adressées aux évêques d'Angleterre, et l'on voit qu'outre-mer on avait pour lui la même con-

sidération qu'en France. Dans ses écrits, Varillas cite souvent Yves de Chartres; c'est ce qui a donné lieu au volume publié sous ce titre : *Esprit d'Yves de Chartres*, Paris, Anisson, 1701, in-12, devenu rare, et qui a été attribué à Lenoble, mais que Barbier a restitué à Varillas. Les citations de ce livre éclaircissent beaucoup de faits importants. On peut encore consulter sur saint Yves : 1°. l'article qui lui a été consacré par D. Cellier dans son *Histoire des auteurs sacrés*; 2°. l'*Histoire littéraire de France* par les bénédictins, tome x, page 102, et tome xi, page 257; 3°. Les Bollandistes, tome xv, page 247.

G—y et H—n.

YVES-HÉLORI (SAINT), patron des gens de loi, né le 17 octobre 1253, au manoir de Ker-Martin, sur la paroisse de Meuehi, lorsque Jean Ier., dit *le Roux*, était duc de Bretagne, sortait d'une famille noble et distinguée du diocèse de Tréguier. Le chevalier Tanoic ou Tancrède, son aïeul, s'était acquis beaucoup de réputation dans les armes. Son père se nommait Heelor ou Helori, d'où il est appelé lui-même *Yves-Hélori*, et sa mère Azo du Kenquis (en français *Duplessis*). Il étudia la grammaire dans son pays, et son premier maître fut un prêtre vénérable qui lui inspira le goût de la piété, en même temps qu'il le forma aux sciences. Le jeune Yves répondit à ces soins, et s'il s'avança dans les lettres, il fit des progrès encore plus rapides dans la sagesse et la piété. Envoyé à Paris dès l'âge de 14 ans, il y passa dix ans pour faire un cours de philosophie et de théologie, et un autre de droit civil et canonique. Voulant se perfectionner dans le droit, il alla à Orléans, et il y étudia les Décrétales sous Guillaume de Blaye, depuis évêque d'Angoulême, et les Institutes sous Pierre de la Chapelle, depuis évêque de Toulouse et cardinal. A Orléans, comme à Paris, la vie d'Yves-Hélori fut celle d'un anachorète austère, plutôt que d'un étudiant distingué par son rang, ses richesses et ses succès. Ses jours étaient partagés entre l'étude et les exercices de piété; et comme ils ne suffisaient pas à l'une et à l'autre, Yves y consacrait aussi une partie des nuits; le sommeil qu'il s'accordait, il le prenait sur la terre couverte d'un peu de paille. Il s'interdisait l'usage du vin et de la viande, et les pauvres, déjà l'objet de sa prédilection, recevaient le fruit de ses épargnes. Il était difficile que la conduite d'un jeune homme qui vivait aussi saintement, qui visitait les hôpitaux, qui ne partageait en rien la dissolution de ses condisciples, ne produisît pas une impression profonde; aussi l'exemple de saint Yves gagna-t-il à la vertu plusieurs libertins, qu'il retira du désordre. On lui offrit des partis honorables, pour l'engager à se marier; mais il les refusa tous, prétextant qu'il regardait comme incompatible avec le mariage une vie consacrée à l'étude, telle qu'était la sienne, ce qui, au fond, se trouvait vrai; mais la véritable raison qui le retint fut le vœu de chasteté qu'il avait fait secrètement, et qu'il garda avec tant de fidélité. D'Orléans, il se rendit à Rennes, où, suivant l'usage du temps, il étudia le *quatrième des sentences* (*Voyez* LOMBARD), et l'interprétation de la Sainte-Écriture, sous un pieux et savant religieux franciscain. La fréquentation et l'amitié de ce cordelier, qui passait pour un saint, ajoutèrent encore à

la ferveur d'Yves-Hélori; et ce fut à cette époque qu'il embrassa l'état ecclésiastique, ce qu'il projetait depuis long-temps. La réputation de piété et de vertu qu'il s'était faite, détermina Maurice, archidiacre de Rennes, à lui procurer l'emploi d'official dans cette ville. Il se distingua dans ces fonctions par son zèle et sa droiture, mais il ne changea rien à son genre de vie pénitente, quoique son officialité lui valût cinquante livres de revenu, somme alors de quelque importance. Dégoûté des Rennois qu'il trouvait trop litigieux, suivant Albert-le-Grand, ou trahi par sa réputation qui le fit envier et décrier par son propre évêque, suivant les autres historiens, Yves quitta la Haute-Bretagne et s'en retourna au diocèse de Tréguier. L'évêque, Alain de Bruc, charmé de posséder un trésor qui lui appartenait plus qu'à personne, nomma aussitôt Yves à la place d'official; ainsi le saint changea simplement de tribunal et non d'office. Il ne changea pas non plus de conduite; et non-seulement on eut toujours à louer en lui le même esprit de justice et de pénitence; mais encore le diocèse vit les mœurs du clergé réformées par ses soins. Sous Geoffroi de Tournemine, successeur d'Alain, il continua de gérer l'officialité avec le même zèle. Son affection était surtout pour les pauvres et les veuves dont il plaidait les causes avec tant de soin et de charité qu'il fut appelé l'*avocat des pauvres,* qualité plus chère pour lui que les titres d'honneurs usités dans le monde. Il n'était pas encore prêtre quand il vint à Tréguier. Alain de Bruc l'éleva au sacerdoce, et le nomma recteur de Tredrez. Dès qu'il eut reçu l'ordination, Yves quitta les fourrures de son ancienne dignité, qu'il n'avait gardées que pour se conformer à l'usage; et voulant dire un adieu solennel à tout ce qui pouvait sentir la vanité, il alla dans l'hôpital de la ville, où il donna son chaperon, sa robe, sa fourrure et ses bottes à quatre pauvres, et se retira nu-tête et nu-pieds (1). La charité fut toujours sa vertu de prédilection; et s'il menait un genre de vie extraordinairement austère, les pauvres gagnaient tout ce qu'il se retranchait à lui-même : leur compagnie faisait ses délices; sa maison de Ker-Martin était un véritable hôpital où il recevait les indigents et les malades auxquels il rendait quelquefois les services les plus pénibles. Il leur lavait lui-même les pieds, pansait leurs ulcères, les servait à table, et souvent mangeait leurs restes. Il leur distribuait ce qu'il avait avec une telle profusion, que la charité peut seule excuser l'excès de sa bienfaisance. Dans le même temps il montait en chaire avec le zèle d'un apôtre, et l'on a remarqué qu'un jour il prêcha la passion en sept églises différentes. Son ardeur à réprimer les abus, suivant les devoirs de sa place, lui mérita les plus grossières injures des chicaneurs, qui l'accablaient de malédictions. Le pieux avocat repoussa toujours les propos des méchants, et n'écouta jamais que sa conscience. En qualité d'official de Tréguier, il s'opposait à ce que le roi de France levât sur cette église le centième et cinquantième des biens meubles de l'évêque et du chapitre, ne jugeant pas

(1) Nous entrons à dessein dans ces détails; et peut-être serait-il intéressant d'ajouter, pour montrer et l'esprit et les usages du temps, que les habits dont Yves se revêtit dans la suite, furent une *épitoge* de bure, une robe à grandes manches, sans boutons, et un chaperon pour se couvrir la tête, qu'il tenait toujours baissé; le tout simple, grossier et de couleur blanche. Il prit de gros souliers hauts et attachés avec des courroies, comme en portaient les Cisterciens et les Dominicains. Baillet appelle cette chaussure des sandales.

qu'il eût ce droit, quoique le roi prétendit peut-être avoir obtenu le consentement du pape et des évêques (2). Mais cet homme si zélé pour la conservation des biens de l'Eglise montrait une sorte d'indifférence pour les siens, malgré le saint usage qu'il en faisait. En un mot, toute la vie de saint Yves fut une vie d'apôtre; elle fut partagée entre l'étude, la prière et le service du prochain. Il avait sans cesse à la main le livre de la Sainte-Écriture, et il en savait tirer à point nommé tous les avis et exemples nécessaires à ceux qui le consultaient. Il portait aussi toujours sur lui une hostie consacrée dans une boîte d'argent, que lui avait donnée une dame de Rostrenen. Ce trésor était pendu sur sa poitrine. Dès le temps de ses études à Paris, il avait commencé à s'abstenir de viande, et à Orléans, il renonça à boire du vin; mais quinze ans avant sa mort, ses austérités redoublèrent, et sa vie changea totalement. Ce fut par ses soins que l'on reconstruisit presque en entier l'église cathédrale de Tréguier (3). Geoffroi de Tournemine, pour récompenser le zèle d'un homme qui avait gouverné si saintement Tredrez pendant huit ans, le nomma recteur de Lohanec, l'une des principales cures du diocèse. Yves la régit pendant dix années, au bout desquelles il mourut le dimanche après l'Ascension, l'an 1303, ayant reçu les sacrements de l'Église. Sa mort arriva le 19 mai, qui est aussi le jour où son nom est inscrit au martyrologe romain, et où l'on chôme sa fête dans les diocèses de Bretagne, et autres églises. On célèbre de plus sa translation, le 29 octobre (4). Les Bretons sollicitèrent vivement sa canonisation. Le duc Jean de Montfort, guéri miraculeusement par l'intercession de saint Yves, fit lui-même le voyage d'Avignon, afin de solliciter cet honneur pour son compatriote. Enfin, Clément VI le canonisa le 19 mai 1347. On a encore le sujet des discours prononcés en cette occasion solennelle. Entre autres le franciscain Jourdain de La Court, évêque de Trivento, dans l'Abruzze, crut avoir fait merveille en prenant pour texte ces paroles de la première épître de saint Pierre : *Qu'Héloï* (Dieu) *soit honoré partout.* C'est par erreur de fait qu'il croyait qu'*Héloï* était le nom du saint prêtre, au lieu d'Hélori; et encore notons ici que le surnom de saint Yves n'était pas *Hélori*, mais de *Ker-Martin;* et, si nous l'avons

(2) Il ne peut s'agir ici du droit de régale; d'ailleurs la Bretagne n'était point alors unie directement à la couronne. Suivant Denisart, les évêques de cette province n'ont été soumis par arrêt à la regale qu'en 1598; et, suivant d'Hericourt, par arrêt du 18 avril 1624, la régale devait avoir lieu jusqu'à ce que le nouvel évêque eût fait enregistrer le serment de fidélité en la chambre des comptes, à Paris.

(3) Comment néanmoins concilier cette construction avec celle qui eut lieu, l'an 1339, à moins qu'on ne dise que saint Yves, comme un autre David, prépara seulement les matériaux. Il n'est pas probable cependant que ce soit cela que l'historien ait voulu dire.

(4) C'est aussi le 27 octobre qu'on fait la fête de saint Yves, dans l'ordre de saint François, par décision d'un chapitre général. C'est une question à décider entre les hagiographes, si saint Yves a été du tiers-ordre de saint François. Baillet en rit et semble le nier, s'appuyant sur le P. Papebroch, qui regarde comme incertain qu'Yves ait pris l'habit à Quimper, comme le veulent les Franciscains. Appuyé sur la même autorité du jésuite, Godescard regarde cette agrégation comme douteuse. Oserons-nous dire que nous sommes d'un avis contraire? Il est vrai que dom Lobineau n'en dit rien : mais est-ce peu que l'autorité des chroniques des frères-mineurs, et la tradition de l'ordre? D'ailleurs Albert-le-Grand le dit positivement, et fait prendre à saint Yves l'habit, non à Quimper, mais à Guingamp, ville du diocèse de Tréguier, ce qui est plus probable. Les couvents des Cordeliers de Guingamp et de Quimper ont été fondés, le premier l'an 1283, celui de Quimper l'an 1232; saint Yves a pu prendre l'habit de tierçaire dans l'un et l'autre. On trouve qu'il a prêché à Quimper, et l'on sait que le tiers-ordre fut établi par saint François lui-même.

nommé Hélori dans cet article, ce n'est que pour nous conformer à l'usage des biographes. Il signait à la vérité *Yvo Helorii* de *Ker-Martin;* mais *Helorii* n'était ici qu'un hellénisme fréquent, surtout dans la basse latinité, et tenait lieu de *filius Helorii*. L'université fondée à Nantes, par le pape Pie II, en 1460, l'avait pris pour patron. La confrérie des jurisconsultes de Gand était aussi dévouée à saint Yves, que les légistes de plusieurs provinces ont pris pour patron, *plutôt que pour modèle*, dit malicieusement, après Fournel, un avocat breton, M. de Kerdanet. Le même observe que l'on ne connaît guère que saint Yves, dans l'ordre des avocats, qui ait obtenu les honneurs de la canonisation (*Voy.* ROBERTI, XXXVIII, 218). Enfin, il rapporte, d'après Moréri, que le roi faisait une pension à saint Yves qui avait paru avec éclat au barreau de Paris, sous le règne de Philippe-le-Hardi: *magister Yvo sex denariis per diem.* La vie de saint Yves a été donnée par Pierre de La Haye Kerhingant, Morlaix, 1623, français et breton, séparément; elle se trouve aussi dans le recueil des Bollandistes, dans Surius, etc. B-c-z.

YVES DE PARIS naquit dans cette ville en 1593, et y fut d'abord avocat. Bientôt dégoûté du monde, il se fit capucin, et ne s'occupa plus pendant tout le reste de sa vie que de jeûnes, d'austérités, de prédications, et de la composition de divers écrits, savoir: I. La *Conduite des religieux.* II. La *Théologie naturelle.* III. Les *Pratiques de piété*, et les *Amours divins.* IV. Les *Maximes et morales chrétiennes.* V. Le *Gentilhomme chrétien.* VI. L'*Agent de Dieu dans le monde.* VII. Les *Fausses opinions et vaines excuses du pécheur.* VIII. Le *Magistrat intègre.* IX. *Heureux succès de la piété et triomphe de la vie religieuse.* L'auteur, ayant prodigué dans ce dernier ouvrage des louanges excessives aux religieux de tous les ordres, et ayant traité le clergé séculier avec beaucoup de mépris, fut condamné par le clergé de France; mais cette censure ne fut point publiée. Cependant Yves la reconnut et donna des éclaircissements qui parurent satisfaire les réclamants. On lui attribue un autre écrit publié sous le voile de l'anonyme, avec ce titre: *Astrologiæ nova methodus Francisci Allaei, Arabis christiani, Rhedonis* (Rennes), 1654-55, trois parties in-fol. Cette édition, imprimée aux frais du marquis d'Asserac, fut brûlée à Nantes par la main du bourreau (*Voy.* Peignot, *Dictionnaire des livres condamnés au feu*, II, 205). Elle est très-recherchée des curieux; mais on ne fait aucun cas de la réimpression publiée sous la même date, ni des éditions postérieures, parce qu'on en a retranché les prédictions relatives aux divers états de l'Europe, lesquelles avaient été cause de la condamnation de l'ouvrage. Ce volume est divisé en trois parties: la première, précédée d'une dissertation intitulée *Sors auctoris*, contient *Astrologiæ nova methodus*, 12 pag.; la seconde, *Fatum universi observatum*, 40 pag.; enfin la troisième, datée de 1655: *In librum de fato universi disceptatio P. Ivonis*, 26 pages. De ce que le P. Yves a pris la défense du *Fatum* condamné au feu, Leibnitz a conclu que tout l'ouvrage lui appartient, et qu'il s'est caché sous le nom d'*Allaeus*, parce qu'il avait devant les yeux l'exemple

de deux astrologues condamnés récemment aux galères. Ce livre est écrit d'une manière bizarre et diffuse, comme tous ceux du même auteur. Yves mourut en 1678, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, dont il avait passé soixante chez les capucins. W—s.

YVON (Pierre), l'un des disciples de Labadie (*V.* ce nom, XXIII, 3), était né, vers 1640, à Montauban. Il connut ce visionnaire dans le temps qu'il exerçait en cette ville le ministère évangélique. Ayant embrassé ses erreurs, il le rejoignit en Hollande, et partagea tous les dangers auxquels l'exposa sa manie de prosélytisme. Après la mort de Labadie (1674), Yvon lui succéda sans obstacle dans la direction d'une secte peu nombreuse, et qui ne pouvait pas recevoir un grand accroissement. En 1678, il s'établit, avec ses partisans, à Wiewert dans la Frise, sur l'invitation des demoiselles de Sommelsdyck, à qui cette terre appartenait. Elles étaient quatre sœurs. Yvon, dans la suite, en épousa une, et par ce mariage devint seigneur de Wiewert. On ignore la date de sa mort. Parmi ses ouvrages, assez nombreux et dont quelques-uns ont été traduits en hollandais et en allemand, les deux plus connus sont : I. *Impietas convicta tractatibus duobus, in quorum priori, existentia Dei, ut omnium veritatum prima et certissima clarè stabilitur; in secundo, Scriptura defenditur ab impio libro Spinosæ, cui titulus : Tractatus theologico-politicus*, Amsterdam, 1681, in-8°. (*V.* Spinosa, XLIII, 325.) II. *Le Mariage chrétien*, sa sainteté et ses devoirs selon les sentiments de l'Église réformée, retirée du monde, Amsterdam, 1685, in-12. Suivant Bayle, les conditions qu'Yvon impose aux gens mariés sont plus difficiles à remplir que celles du célibat (Voy. *Nouvelles de la république des lettres*, novembre 1685). W—s.

YVON (l'abbé), littérateur médiocre, était né, vers 1720, dans la Normandie. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il vint à Paris, où Diderot et d'Alembert l'associèrent à la rédaction de l'*Encyclopédie*. Il fournit à la première édition de ce dictionnaire les articles *ame*, *athée*, *Dieu*, etc., dans lesquels on crut retrouver des traces du penchant de l'auteur pour le matérialisme. On le soupçonna d'avoir eu part à la fameuse *Thèse* de l'abbé de Prades (*V.* ce nom, XXXVI, 1). Naigeon, dans ses *Mémoires sur Diderot*, appuie les bruits qui, lors de la publication de cette thèse, en signalèrent Yvon comme l'un des rédacteurs (1); mais Palissot les dément d'une manière formelle (Voy. *Mémoires de littérature*). Suivant l'auteur de la comédie des *Philosophes*, qui l'avait connu particulièrement, l'abbé Yvon était un théologien philosophe, ennemi de la superstition, mais plein de respect pour cette morale bienfaisante qui tend à rapprocher tous les hommes, et qui est l'essence même de la religion. Obligé, pour se dérober aux persécutions et à la misère, de faire à ses supérieurs quelques sacrifices de complaisance, il écrivit quinze *Lettres* (2) *à Rousseau*, en réponse à celle que l'auteur d'Émile avait adressée à l'archevêque de Paris. Cette preuve de zèle,

---

(1) Cette fameuse *Thèse*, dit Naigeon, dont l'abbé de Prades et un certain abbé Yvon, *qui ne valait pas mieux que lui*, rédigèrent toutes les propositions, fut généralement attribuée à Diderot. *Mémoires sur Diderot*, I, 60.

(2) Il n'y en eut que deux d'imprimées. Voyez ci-après.

dont il était trop facile de deviner le motif, ne put lui mériter la confiance du prélat. Toujours suspect à ses confrères, il venait de mettre au jour le troisième volume de ses *Discours sur l'histoire ecclésiastique*, lorsqu'on lui ôta son censeur; et l'archevêque, en s'opposant à la publication du reste de l'ouvrage, refusa de lui faire connaître les causes de sa détermination (*Mémoires secrets* de Bachaumont, IV, 16). L'abbé Yvon avait obtenu cependant un canonicat de la cathédrale de Coutances et le titre d'historiographe de M. le comte d'Artois. Il passa les dernières années de sa vie dans la retraite et l'obscurité, et mourut vers 1790. Aucun de ses ouvrages ne lui a survécu. Les principaux sont: I. *Liberté de conscience resserrée dans ses bornes légitimes*, Londres (Paris), 1754-55, 3 part. in-8°. II. *Lettres à M. Rousseau pour servir de réponse à sa lettre contre le mandement de l'archevêque de Paris*, Amsterdam (Paris), 1763, in-8°. L'abbé Yvon promettait quinze Lettres; mais ce volume, le seul qui ait paru, n'en contient que deux. III. *Discours généraux et raisonnés sur l'histoire de l'Église*, Amsterdam (Paris), 1768, 3 vol. in-12. L'ouvrage devait en avoir douze. IV. *Accord de la philosophie avec la religion, prouvé par une suite de discours relatifs à treize époques*, Paris, 1776, in-12. Ce volume ne contient que le discours préliminaire. L'abbé Sabatier en avait conclu que l'ouvrage serait plus propre à augmenter qu'à diminuer le nombre des incrédules (*V.* les *Trois siècles de la littérature*). V. *Histoire philosophique de la religion*, Liége, 1779, 2 vol. in-8°.; Paris, 1782, 1785, même format. C'est une réimpression, avec quelques changements, de ses *Discours sur l'histoire de l'Église*. W—s.

YVON (PIERRE-CHRISTOPHE), médecin, né à Ballon près du Mans, le 25 déc. 1719, fit d'excellentes études à l'Oratoire de cette ville. Quand il fut arrivé à l'âge de 18 ans, sa mère lui fit part du desir qu'elle avait de le voir embrasser l'état ecclésiastique. Ce desir était un ordre pour lui. Il entra à l'Oratoire, mais avec la résolution tacite de n'y point faire de vœux. Peu de temps après, il fut envoyé à la maison de Juilly, où pendant plusieurs années il fut régent de différentes classes. Ses élèves et ses supérieurs le chérissaient et l'estimaient. Néanmoins sa position n'était pas celle qu'il eût choisie. A l'âge de vingt-cinq ans, il perdit sa mère, quitta l'Oratoire, et vint à Paris, pour y étudier la médecine. Il s'était muni de recommandations pour Bouvart et Poissonnier, qui prirent à lui un intérêt paternel. Après trois ans d'études et de travaux, il fut reçu docteur à Reims. Il se maria, et eut en peu d'années une nombreuse famille. Le besoin d'augmenter sa fortune et un desir bien naturel chez tout homme instruit lui firent souhaiter de se rapprocher du centre des lumières, et de se fixer à Paris, ou du moins le plus près possible de la capitale. Il écrivit donc sur ce sujet à Lemonier, qui, après avoir été son maître à l'école de médecine, était resté son ami. Lemonier occupait alors, à Saint-Germain-en-Laye, la place de médecin du roi. Obligé, en 1757, de faire un voyage qui devait durer deux ans, il proposa à Yvon de le remplacer pendant son absence. Cette offre fut acceptée avec empressement. A cette époque (1757), la place de médecin de l'abbaye roya-

le de Poissi devint vacante; Yvon l'obtint. Il pouvait facilement venir à Saint-Germain, visiter les malades dont il avait la confiance. En 1773, il s'y fixa tout-à-fait; et jusqu'en 1811, c'est-à-dire, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-onze ans, il y a rempli sa profession avec honneur et désintéressement. Loin de tenir aux vieilles routines de la médecine, il cherchait et accueillait avec empressement tout ce que les découvertes nouvelles pouvaient y apporter de changements heureux. Ainsi nul plus que lui ne fut propagateur de l'inoculation d'abord, et ensuite de la vaccine. Il avait horreur du charlatanisme, et le poursuivait de tous ses moyens. Le magnétisme surtout lui semblait une ridicule jonglerie; et il manifesta, à cet égard, son opinion dans toutes les circonstances. Une de ses qualités dominantes était la bienfaisance. Ce qu'il recevait des riches appartenait toujours aux pauvres; et il avait pour ceux-ci un compte ouvert chez le pharmacien, le boulanger, le boucher et le marchand de bois. Il donnait des cartes pour eux aux pauvres familles qu'il visitait; et chaque mois il soldait ces cartes. Enfin il s'était fait une loi de ne jamais recevoir d'argent d'un ouvrier malade. Cette bienfaisance ne fut pas perdue pour lui. Un des coryphées du club de Saint-Germain l'ayant dénoncé, en 1793, comme un aristocrate, la dénonciation fut repoussée par toute l'assemblée; et le docteur Yvon n'eut plus aucun risque à courir pendant tout le cours de la révolution. Il mourut à Saint-Germain, le 15 mars 1814. On a de lui un grand nombre d'articles remarquables, insérés dans le Journal de médecine.

D—C—T.

Y-YN, l'un des plus grands hommes d'état qu'ait eus la Chine, naquit vers l'an 1770 avant J.-C., et fut d'abord premier ministre de l'empereur Tching-thang. Il eut une grande part aux sages mesures que sut adopter ce prince dans les calamités qui affligèrent une partie de son règne, et ce fut par les conseils et les soins de ce ministre que son empire fut mis pour long-temps à l'abri des horreurs de la famine. Lorsqu'il mourut en l'année 1758 avant J.-C. (la quarante-cinquième année Wou-chin du 11e. cycle), le ministre Y-yn sut, par de sages mesures et l'ascendant de son éloquence sur les grands, faire nommer empereur son petit-fils Taï-kia, avant même que les funérailles fussent achevées. Il continua sous ce nouveau règne les mêmes fonctions, et donna d'excellents avis au jeune souverain; mais de jeunes débauchés s'étant emparés de l'esprit de ce prince, il s'abandonna sans réserve à toutes ses passions, et le ministre Y-yn fit pendant deux ans d'inutiles efforts pour le rappeler à la vertu. Enfin ses exhortations eurent un plein succès. Craignant alors de voir retomber l'empereur dans ses premiers écarts, et voulant l'affermir dans ses nouvelles dispositions en l'éloignant de toutes les causes de séduction, il l'engagea à se rendre avec lui dans un palais qu'il avait fait bâtir près du tombeau de Tching-thang; et il lui fit prendre la résolution d'y rester pendant trois ans pour remplir le temps du deuil prescrit après la mort de chaque empereur. L'ayant ensuite ramené dans sa capitale, il voulut se démettre de ses hautes fonctions, et demanda sa retraite avec beaucoup d'instances; mais Taï-kia la refusa constamment; et forcé de rester au

ministère, Y-yn redoubla de zèle et rendit le règne de cet empereur qui dura treute-trois ans, l'un des plus heureux et des plus brillants de la dynastie des Chang. En même temps qu'il tenait avec tant d'habileté les rênes du gouvernement, Y-yn donnait ses soins à l'éducation de Wouting, fils de l'empereur, et il réussit à en faire un prince digne en tout point de son père. Lorsqu'il lui eut succédé, le ministre, parvenu à un âge très-avancé, ne put obtenir la permission de se retirer qu'en donnant au nouveau souverain un homme de son choix; et il alla finir dans la retraite son honorable carrière qu'il poussa jusqu'à l'âge de cent ans. — Son fils Y-tchi, qui lui succéda dans le ministère, se distingua aussi par ses vertus et par son habileté dans les affaires. Z.

YZARN. *Voy.* Isarn, au Supplément.

YZZ-EDDIN (Ebn el Athir). *V.* Ibn al Atsyr.

FIN DU CINQUANTE-UNIÈME VOLUME.



